



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

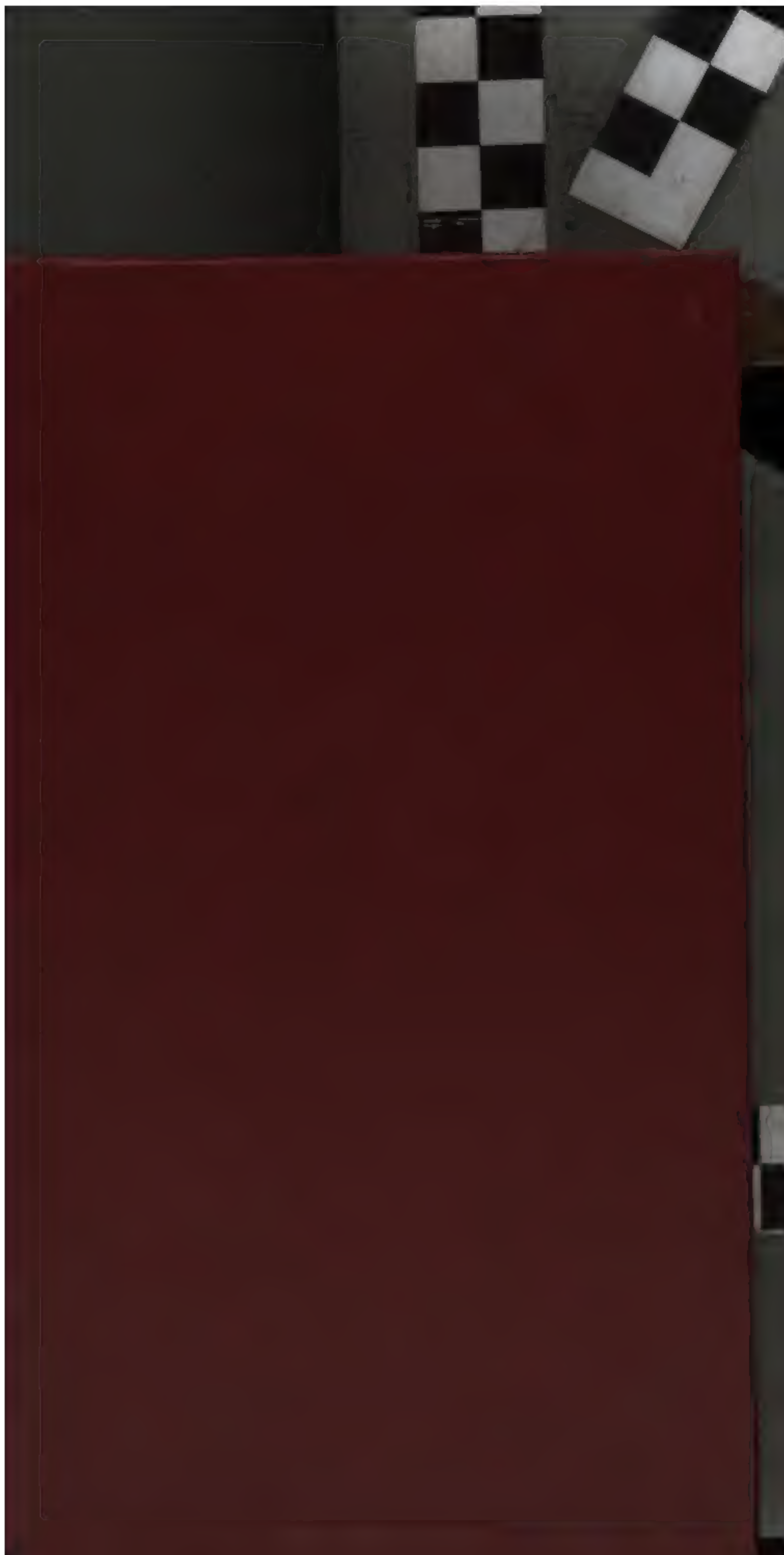
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vol. IV. II E 2593



DICTIONNAIRE

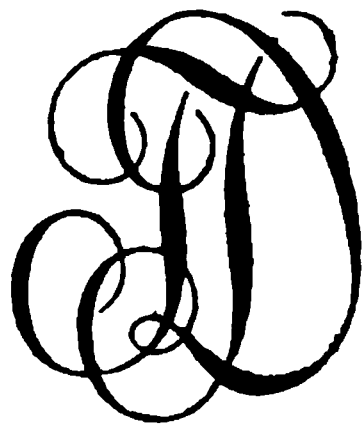
HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE NOTES EXTRAITES DE CHAUFÉPIÉ, JOLY, LA MONNOIE;
L.-J. LECLERC, LEDUCHAT, PROSPER MARCHAND, ETC., ETC.

TOME HUITIÈME.



PARIS,

DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

Vet. Fr. 111. 111. 111.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

HEN.

HÉNAULT * (N.), poète français au XVII^e. siècle, « auteur » du sonnet de mademoiselle de Guerchi (A), et maître de madame Deshoulières, a eu assez de réputation à Paris de son vivant, et elle subsiste encore, quoiqu'il soit mort il y a quatorze ans (a). Il est vrai que son mérite n'étant pas imprimé (B), pour parler comme M. Ménage, sa réputation n'a pu s'étendre comme celle de bien d'autres, qui à Paris n'ont jamais joui d'une réputation aussi grande que la sienne. C'est un homme d'esprit et d'érudition, aimant le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse; mais il avait le plus grand travers dont un homme soit capable: il se piquait d'athéisme et faisait parade de son sentiment avec une fureur et une affectation abominables. Il avait composé trois différens systèmes de la mortalité de l'âme

» (C), et avait fait le voyage » de Hollande exprès pour voir » Spinosa, qui cependant ne fit » pas grand cas de son érudition. A la mort les choses » changèrent bien; il se convertit, et voulait porter les choses à l'excès: son confesseur fut obligé de l'empêcher de recevoir le viatique au milieu de sa chambre, la corde au cou. D'Hénault n'était point de naissance: son père était bourgeois, et lui avait été d'abord receveur des tailles de Forez où il n'avait pas bien fait ses affaires. Il a montré à madame Deshoulières tout ce qu'il savait et croyait savoir: on prétend qu'il y paraît dans les ouvrages de cette dame (D). » Voilà l'extrait d'une lettre qu'un habile homme me fit l'honneur de m'écrire le 27 avril 1696. Il m'en écrivit une autre, le 19 de juillet 1697, dans laquelle il me fit savoir que d'Hénault a fait un *factum* de M. Clodoré, gouverneur de la Martinique, contre M. de la Barre, gouverneur des îles d'Amérique, et un mani-

* Il était né à Paris, dit Leclerc, et s'appelait JEAN HÉNAULT.

(a) C'est-à-dire en 1682.

feste de M. de Gadagne pour l'affaire de Gigéri. Vous trouverez dans le *Furetieriana* une élégie (b) et une églogue (c) de cet auteur. L'élégie est précédée de cet éloge : *M. d'Hénault était estimé de tout le monde ;..... il était parfaitement honnête homme, et amoureux.* Il composa un sonnet qui donna lieu à M. Colbert de faire une belle action (E). Il fut marié, et il laissa une fille qui est pensionnaire dans un couvent de Paris. Nos remarques sont remplies de plusieurs particularités qu'on nous a communiquées. Recourez-y.

(b) *A la page 77 de l'édition de Hollande.*

(c) *A la page 238.*

(A) *Auteur du sonnet sur mademoiselle de Guerchi.*] Avant que je publiasse, dans la remarque (G) de l'article de SPINOSA, l'extrait de la lettre où ces paroles sont contenues, j'avais déjà observé (1) que l'on croyait que le sonnet de l'Avorton était de M. Hénault, et qu'il avait été composé pour mademoiselle de Guerchi. Mais dès que mon Dictionnaire eut paru à Londres, il y eut un savant anglais qui me fit l'honneur de m'écrire, 1°. qu'il savait d'original que ce sonnet avait paru deux ou trois années avant la mort de mademoiselle de Guerchi ; 2°. que des personnes qui prétendaient le savoir très-bien l'avaient assuré qu'il fut fait par Subligni, auteur de la fausse Clélie. Je communiquerai cela à l'habile homme qui m'avait écrit la lettre dont j'avais inséré un extrait dans l'article de Spinosa. Il me répondit que *M. Lucas l'avait assuré que le sonnet de l'Avorton était fait vingt ans avant l'accident de mademoiselle de Guerchi ; mais que tous les autres gens à vers qu'il avait consultés disaient qu'il fut fait sur un avortement de cette personne, autre cependant*

que celui qui lui coûta la vie. Vingt de mes amis, ajouta-t-il, qui ont vécu avec Hénault, m'ont assuré que le sonnet était positivement de lui, et qu'il l'avouait. Subligni () était encore au collège quand cette pièce parut : sa veuve et sa fille m'ont confirmé qu'il n'en était pas l'auteur.* Établissons pour un fait certain que c'est un ouvrage de notre Hénault ; car nous verrons ci-dessous qu'il a été mis dans le recueil des ouvrages de ce poète ; mais doutons beaucoup qu'il ait été fait pour la demoiselle de Guerchi. Il passe pour un chef-d'œuvre, quoiqu'il soit contre les règles (2), et que l'on y trouve même un barbarisme (3).

(B) *Son mérite n'étant pas imprimé.*] Ceci s'est trouvé faux : « M. d'Hénault lui-même de son vivant a fait » imprimer un petit recueil de ses » ouvrages, à Paris, chez Barbin, en » 1670, in-12, *OEuvres diverses.....* » par le sieur D. H. Il est dédié à » M. Doort, sans autre qualité : il » contient de la prose et des vers, » et des lettres en prose et en vers à » Sappho, qui pourrait bien être ma- » dame Deshoulières. Le sonnet de » l'Avorton s'y trouve..... Il ne faut » pas oublier la première pièce du » livre, qui a pour titre : *de la Con-* » *solation à Olympe.* Elle me four- » nira deux observations de critique, » l'une que les compilateurs des » *OEuvres de Saint-Évremond*, trom- » pés peut-être par quelqu'un ou par » une prétendue conformité de style, » ont mis cette lettre entière qui est » très-longue, au nombre des ouvra- » ges de Saint-Évremond ; et bien des » gens qui se disent connaisseurs ont » pris cela pour une pièce vraiment » de lui. C'est un exemple que vous » pouvez ajouter à ceux que vous » avez ramassés des erreurs où cette » conformité induit tous les jours les » critiques. La seconde observation » tombe à-plomb sur un nouveau » censeur..... qui a voulu donner » un jugement des ouvrages de Saint-

(*) Il s'est fait estimer au palais : on a de lui quelques pièces de théâtre et la Critique de l'Andromaque.

(1) Voyez les *Amitiés, Amours et Amourettes* de M. le Pays, liv. III. lettre IV.

(3) Voyez le père Bouhours, *Manière de bien penser*, pag. 373, édition de Hollande.

(2) Dans l'article PATTU, lettre (d). J'ai été cela dans cette seconde édition. [Celle de 1702.]

» Evreumont (*). Cet homme a
 » donné tout de son long dans le
 » piège tendu par le compilateur. Il
 » attaque cette lettre de consolation
 » à Olympe par le style, par les
 » pensées, par les sentimens, et il
 » emploie le quart de son livre à
 » cette belle répréhension. » Voilà
 ce que j'ai trouvé dans un recueil
 de remarques qu'un jeune avocat au
 parlement de Paris, m'a fait la fa-
 veur de m'envoyer, l'an 1698, et qui
 me convainquent qu'il a de l'esprit
 infiniment, et une exacte connaissan-
 ce de beaucoup de faits curieux, et
 très-propres à ce Dictionnaire (4) (*).

(C) *Il avait composé trois différens
 systèmes de la mortalité de l'âme.*]
 Donnons encore un morceau de ce
 recueil de remarques dont je viens de
 faire mention. « Hénault dit, dans son
 » épître dédicatoire, vous savez que
 » je suis un homme tout intérieur; que
 » je ne me félicite guère de l'opinion
 » d'autrui; que mes maximes ou mes
 » erreurs sont assez différentes de
 » celles du reste du monde. Il com-
 » mence à découvrir par-là ce qu'il
 » était. Plusieurs de ses vers sont des
 » imitations des chœurs de Sénèque,
 » entre autres de l'acte II de la
 » Troade, où la mortalité de l'âme
 » est établie : cette matière était son
 » goût.

(*) Dissertation sur les ouvrages de Saint-Evre-
 mont, 1698, in-12, à Paris, par le sieur
 Dumont. C'est un masque : on l'attribue à
 M. Castelodi, auteur de l'Arlequiniana; quel-
 ques-uns croient que M. Erard, fameux avocat,
 n'y a pas peu de part.

(4) Voyez, tom. VII, pag. 395, la fin de la
 remarque (Q) de l'article du troisième duc de
 Guise. [Cet avocat est Marais. Voyez aussi la
 lettre que lui écrivait Bayle, sous la date du 2
 octobre 1698.]

(*) M. Bayle ne rapporte pas dans cette re-
 marque les vers suivans, qui sont dans ses *OEu-
 vres diverses*, etc.

E Seneca Thieste, actus II, Chorus.

*Ille mors gravis incubat,
 Qui notus nimis omnibus,
 Ignotus moritur sibi.*

IMITATION.

Heureux est l'inconnu qui s'est bien su con-
 naître ;

Il ne veut pas de mal à mourir plus qu'à naî-
 tre ;

Il s'en va comme il est venu :

Mais, hélas ! que la mort fait une horreur
 extrême

A qui meurt de tous trop connu,

Et trop peu connu de soi-même !

RAM. CAIT.

- Comme se perd en un moment
- Cette portion d'air dans les corps enfermée,
- Que le plus actif élément
- Développe et pousse en fumée ;
- Comme au souffle des aquilons
- On voit bientôt évanouie
- Une grosse nuée ou de grêle ou de pluie,
- Qui d'un déluge affreux menace les val-
lons ;
- Ainsi s'épand cette âme vaine
- Qui meut tous les ressorts de la machine hu-
maine.
- Tout meurt en nous quand nous mourons ;
- La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-
même ;
- Du peu de temps que nous durons
- Ce n'est que le moment extrême, etc.

» Je suis surpris que cela ait été im-
 » primé avec privilège. Cet homme
 » avait le cœur tendre ; il disait à sa
 » maîtresse :

- Sappho fit des vers comme vous,
- Faites l'amour comme elle.

» Il veut qu'elle renonce à la gloire.

- Pour moi, je ne suis point la dupe de la
gloire ;
- Je vous quitte ma place au temple de mé-
moire,
- Et je ne conçois point que la loi du trépas
- Doive épargner mon nom et ne m'épargner
pas.
- Je me mets au-dessus de cette erreur com-
mune ;
- On meurt, et sans ressource et sans réserve
aucune.
- S'il est après ma mort quelque reste de moi,
- Ce reste un peu plus tard suivra la même
loi,
- Fera place à son tour à de nouvelles choses
- Et se replongera dans le sein de ses causes.

» Ce n'est point là une traduction,
 » c'est un original, et c'est ainsi que
 » cet homme mettait dans ses ouvra-
 » ges les semences de ses erreurs.
 » Dans les deux pièces qu'on a mises
 » dans le Furetieriana vous trouverez
 » aussi ces mêmes opinions qu'il tâ-
 » chait de fourrer partout. Aux im-
 » piétés il ajoutait des impuretés assez
 » grossières. Il s'en trouve dans une
 » pièce intitulée, *le bai' d'un cœur à*
 » *Cloris*, qui est dans ce recueil ;
 » et assurément cette Cloris-là pou-
 » vait bien être une Janneton de La
 » Fontaine (*). Ces vers sont plus

(*) Mais les gens de delà les monts
 Auront bientôt pleuré cet homme,
 Car il défend les Jannetons,
 Chose très-nécessaire à Rome.

La Fontaine, *OEuvres posthumes*, en parlan-
 d'Innocent XI.

*Quand l'objet en mon cœur a place,
 Et qu'à mes yeux il est joli,
 Dono nomen quod libet illi.*

Idem, ibidem. [Ce latin doit faire un vers de
 même mesure que les deux précédens qui ne sont
 que de six syllabes. Lisez donc, *do nomen*, dans
 les *OEuvres posthumes* de la Fontaine. RAM. CAIT.]

» hardis que tous les contes, et même
» ritaient mieux les condamnations
» du juge de police. »

(D) *On prétend qu'il y paraît dans les ouvrages de cette dame.*] On a pu voir dans la première édition de ce Dictionnaire, à la page 1088 du II^e. tome *, que celui à qui les paroles de ce texte appartiennent, ajoute tout aussitôt : *j'ai vu entre autres remarquer ces vers de l'idylle du Ruisseau* (*¹) :

- Courez, ruisseau, courez, fuyez et reportez
- Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez :
- Tandis que pour remplir la dure destinée
- Où nous sommes assujettis,
- Nous irons reporter la vie infortunée
- Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis. »

Il est sûr qu'une personne qui parlerait de la sorte dogmatiquement, nierait l'immortalité de l'âme. Mais, pour l'honneur de madame Deshoulières, disons qu'elle n'a suivi que des idées poétiques qui ne tirent point à conséquence. C'est ainsi qu'à l'imitation des anciens poètes, elle a dit ailleurs (5), qu'après notre mort notre âme erre sur les rivages de l'enfer. Ce n'eût pas été sa croyance, si M. d'Hénault lui eût enseigné ses impiétés. Ne jugeons point d'elle par des phrases poétiques. Ce n'est pas qu'on ne puisse cacher beaucoup de libertinage sous les privilèges de la versification. L'avocat dont j'ai parlé a fait une note sur ce passage. *Vous avez rapporté des vers de madame Deshoulières, suspects de libertinage, m'a-t-il écrit, mais on vous en a fait oublier un* (*²) *qui n'est pas le moins*

* Bayle qui, dans la première édition de son Dictionnaire, n'avait pas consacré d'article à Hénault, en parlait dans la remarque (F), devenue la remarque (G), de l'article SPINOSA, tom. II, pag. 1087-1088. Cette remarque se composait alors : 1^o. du passage guillemeté qu'on lit dans le texte de l'article HÉNAULT, et qui est l'extrait d'une lettre de Marais ; 2^o. de la suite de l'extrait que Bayle rapporte en cette remarque (D), et des réflexions qui viennent après jusques et compris le mot *versification* ; 3^o. de ce qui forme aujourd'hui le premier alinéa de la remarque (G), de l'article SPINOSA. Voyez cette remarque, tom. XIII, et la note que j'y ajoute.

(*¹) Il est à la page 164 du I^{er}. tome des Poésies de madame Deshoulières. Vous le trouverez aussi dans le Courrier Galant, du mois de mai 1693, pag. 552.

(5) Voyez, tom. XII, l'article PLOTIN, rem. (A).

(*²) *Nous irons reporter la vie infortunée, QUE LE HASARD NOUS A DONNÉE, Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.*

fort, et qui se trouve dans l'édition de ses poésies. Il faut dire la vérité : il y a bien d'autres pièces morales et même chrétiennes et saintes, qui corrigent celle-là dans ses ouvrages. Il fallait pourtant qu'on la fît passer pour une libertine ; car elle s'en plaint dans son épître au père de la Chaise, sur les faux dévots. C'était un très-grand esprit, l'honneur de son sexe, et la honte du nôtre.

Notez que, sous prétexte qu'elle débite que nous sommes sortis du néant, on ne pourrait pas prétendre qu'elle croyait la création ; car M. Hénault fait assez connaître (6) que par néant il n'entend point la privation de l'existence, mais la simple privation de la vie. En ce sens-là il n'admettait point la création.

(E) *Il composa un sonnet qui donna lieu à M. Colbert de faire une belle action* *.] Le recueil de remarques cité ci-dessus me fournit encore un bon commentaire. « Pour » revenir à M. Hénault, c'est de lui » dont M. Despréaux parle dans » deux endroits de la satire IX. *Je le » déclare donc, Haynault* (*¹) *est un » Virgile* (*²). Mais M. . . . m'a dit » lui-même qu'il le trouvait assez

(6) Voyez le sonnet de l'Avorton.

* Leclerc est porté à croire que ce sonnet n'est pas de Jean Hénault, mais de Mathurin Hénaut, dont Loret parle dans sa *Muse historique*, du 3 septembre 1661. Jean Hénault est auteur d'une belle traduction en vers de l'*Invocation à Vénus*, de Lucrèce. Cette traduction avait été imprimée, dès 1694, dans un *Recueil de pièces curieuses et nouvelles*. La Monnoie la croyait inédite, lorsqu'il la publia dans son *Recueil de pièces choisies*, 1714, deux vol., petit in-8^o. Boileau a parlé de Hénault, dans sa satire IX, vs. 97, et dans le chant III du *Lutrin*, vs. 48. Ce n'est que dans les éditions, à partir de 1701, que Hénault figure dans le *Lutrin*. La Monnoie raconte que lorsqu'on demandait à Boileau pourquoi il avait ainsi immolé Hénault, il répondait qu'ayant d'abord mis Boursault, puis Perrault, et s'étant ensuite réconcilié avec eux, il leur avait substitué Hénault, qui, mort depuis 1682, ne pouvait plus former aucune plainte. Cependant dans l'*Esquisse en prose de la satire IX*, esquisse publiée par Saint-Marc, en 1747, Hénault est déjà indiqué. La composition de l'*Esquisse* est antérieure à la satire elle-même, qui est de 1667. Il faut donc, ce me semble, ou que le propos de Boileau soit faux, ou que l'*Esquisse*, telle qu'elle est publiée, ne soit pas telle que l'auteur l'avait composée.

(*¹) Il l'appelle ainsi pour le déguiser.

(*²) L'édition d'Amsterdam, 1695, lit *Quénault*, et ici, et déjà plus haut, dans la même satire : et *Haynault* n'y est nommé nulle part. *Ram. care.*

» bon poëte , et que sa meilleure
 » pièce , non pas pour la matière , mais
 » pour la composition , était un son-
 » net contre M. Colbert qui com-
 » mençait par ce vers , *ministre avare*
 » et *lâche, esclave malheureux*. M.
 » Colbert fit là-dessus une très-belle
 » action : on lui parla de ce sonnet
 » qui fit du bruit dans ce temps-là ;
 » il demanda s'il n'y avait rien con-
 » tre le roi : on lui dit que non , et
 » là-dessus il répondit qu'il ne s'en
 » souciait guère , et qu'il n'en vou-
 » lait point mal à l'auteur. Cela n'est-
 » il pas plus beau que le sonnet ? »

HÉNICHIIUS (JEAN), profes-
 seur en théologie dans l'acadé-
 mie de Rinthel , au pays de
 Hesse , était fils d'un ministre
 de Winhusen , et naquit au mois
 de janvier 1616. Il fit ses classes
 à Cell et à Lunebourg , et puis
 il fut envoyé à Helmstad , l'an
 1634 , et , après y avoir étudié
 pendant quatre années , il y fut
 reçu docteur en philosophie.
 Ayant fait ensuite quelques le-
 çons , et présidé à des disputes
 publiques , il s'attira très-parti-
 culièrement l'amitié du docteur
 Calixte , et du docteur Hornéius ,
 deux célèbres théologiens. Il alla
 à Hildeshiem vers la fin de l'an
 1639 , et y séjourna environ trois
 ans chez un gentilhomme de
 mérite (a). Il fut voyager après
 cela du côté du Rhin , et puis il
 s'arrêta quelque temps chez Jac-
 ques Lampadius à Hanover. Il fut
 fait professeur en métaphysique
 et en langue hébraïque dans l'a-
 cadémie de Rinthel , l'an 1643 ,
 et au bout d'un an et demi on
 l'appela à Bardewik pour la char-
 ge de surintendant. Il en fit les
 fonctions pendant cinq années

(a) *Ad Nobiliss. atque præstrenuum vi-
 rum D. Fridericum Wilhelmum GANSTUM*
æ contulit, apud quem triennium ferè satis
commodè exegit. Apud Witte , Memor.
theologor. , decad. XIII , pag. 1716.

avec tant de diligence que le duc
 Auguste de Brunswick lui voulut
 donner toute l'inspection du dio-
 cèse de Wolfenbuttel , mais il ne
 l'accepta point. Il quitta même
 sa charge , parce que les fati-
 gues qu'il y avait essuyées , lui
 avaient causé une longue mala-
 die. Il retourna à Rinthel l'an
 1651 : ce fut pour y être profes-
 seur en théologie. Il reçut solen-
 nellement les honneurs du doc-
 torat en la même faculté , et l'on
 ne tarda guère à lui donner
 une place dans le consistoire ec-
 clésiastique , et à le faire inspec-
 teur des églises du comté de
 Schauembourg (b). Il fit paraître
 son savoir par divers ouvrages
 qu'il publia (A) : il eut beaucoup
 de candeur , et beaucoup de mo-
 dération , et il souhaita passion-
 nément la concorde des luthé-
 riens et des calvinistes (B) ; et ce
 fut apparemment ce qui l'exposa
 aux traits qui furent jetés sur
 lui. Il se maria , l'an 1645 , avec
 une fille très-vertueuse et qui ne
 fut point stérile , car il en eut
 treize enfans. Il mourut à Rin-
 thel , le 27 de juin 1671 (c). Son
 épitaphe , faite par Gérard Wol-
 ter Molan , est très-belle. Vous
 la trouverez aux pages 338 et 339
 d'un livre de Gaspar Sagitta-
 rius (d).

(b) *La ville de Rinthel est dans ce comté.*

(c) *Tiré de son Programme funèbre , in-
 séré par M. Witte à la XIII^e. decade , Me-
 moriar. theologor. nostri sæculi , pag. 1716*
et seq.

(d) *Intitulé : Introductio in Historiam ec-
 clesiasticam , et imprimé l'an 1694.*

(A) *Divers ouvrages qu'il publia.]*
 Voici la liste que M. Witte en a
 donnée (1). *Dissertatio de majestate*

(1) *Witte , Memoriar. theolog. , dec. XIII ,*
pag. 1720.

civili: Rinthel. 1653, in-4°. ; de *Cultu creaturarum et imaginum Dissert.* ibid. 1653, in-4°. ; de *Libertate Arbitrii, imprimis de concursu causæ secundæ cum primis* : ibid. 1645, in-4°. ; de *Officio boni principis pūque subditi* : ibid. 1661, in-12. ; *Dissertatio de Pœnitentiâ lapsorum* : ibid. 1559, in-4°. ; de *Gratiâ et Prædestinatione Dissertatio* : ibid. 1663, in-4°. ; *Compendium sanct. Theologiæ* : ibid. 1657, 1571, in-8°. ; de *Veritate religionis Christianæ* : ibid. 1667, in-12. ; *Institutiones Theologiæ* : Brunsvigæ, 1665, in-4°. ; *Historiæ ecclesiasticæ et Civilis Pars I*, Rinthel. 1669 ; *Pars II*, 1670 ; *Pars III*, 1674, in-4°. ; *Disputationes aliquot emisit publicè que habuit, ex quibus est, de Mystério SS. Trinitatis, de Confessione Augustini, de Fide et operibus, etc.*

J'ai quelque petite chose à observer sur le livre de *Veritate Religionis Christianæ*, qui paraît dans cette liste. C'est un très-bon supplément de celui que Grotius a composé sur cette même matière ; car Hénichius développe, éclaire et prouve plus amplement les raisons que Grotius avait employées. Il apprend cela dans son titre, puisqu'il y met *quo ea quæ vir illustris Hugo Grotius de hac materia commentatus est aliquantò uberius exponuntur*. Disons en passant que Grotius a été accusé de plagiarisme, et mettons ici une addition qui a paru à la fin du premier volume de ce Dictionnaire dans la première édition, et que l'imprimeur n'a point placée où il fallait dans la seconde. Elle contient ces paroles : « Il me semble qu'il n'y a rien » de plus faux que ce qui fut dit à » M. Whéler et à M. Spon, que » Grotius a dérobé tous ses principaux argumens pour la vérité de » la religion chrétienne, d'un auteur » arabe, et particulièrement des » ouvrages d'un excellent homme » que les Latins ont tenu pour un » archi-hérétique, mais que les Confesses tiennent pour un saint ; qui a » écrit un excellent livre contre les » Turcs et contre les Juifs, pour la » vérité de la religion chrétienne (2). »

(2) Whéler, Voyage de Dalmatie, etc., liv. II, pag. 163, édition de Hollande, 1699.

Notez à l'égard des trois volumes de l'Histoire ecclésiastique de notre Jean Hénichius, qu'ils ne s'étendent que jusqu'à la fin du V^e. siècle ; et qu'encore que le titre promette l'histoire civile aussi-bien que l'histoire ecclésiastique, l'auteur s'attache principalement à la dernière. Le premier volume comprend les trois premiers siècles ; le deuxième est pour le IV^e. siècle ; et le troisième pour le V^e. Bosius, qui avait dit dans son *Schediasma de comparandâ notitiâ scriptorum ecclesiasticorum*, que l'ouvrage d'Hénichius comprenait les six premiers siècles, en fut censuré trop rudement. Il reconnut son erreur, et la corrigea de sa main à l'exemplaire de son livre. On peut bien indiquer de pareilles fautes, mais il faut le faire sans aigreur et sans insulte, et se souvenir qu'il est très-facile de les commettre : *Aberrationem agnovit, ac manu sua in exemplari privato correxit : ut adeò acrem illam clarissimi Sluteri censuram (*) non videatur meruisse. Et quàm facilis in his talibus sit lapsus, unusquisque intelligit* (3). L'auteur qui parle de la sorte observe qu'Hénichius, ayant donné le précis du témoignage des anciens auteurs, rapporte ensuite leurs passages tout entiers. On a raison de dire que cela doit recommander son ouvrage. *Cæterum Henichianum opus vel eo etiam nomine meretur commendari, quòd integra auctorum veterum testimonia adscribat, quorum summam prius attulerat* (4).

(B) Il souhaite passionnément la concorde des luthériens et des calvinistes.] On l'en loue dans son programme funèbre (5) : *Pacis et concordie perpetuus studiosus, nihilque magis in votis habebat, quàm ut schisma inter Evangelicos funditus tolleretur, et togata prælia in suggestibus et cathedris cum salutiferâ, DEO et hominibus gratâ pace, fausto omine, commutarentur : quâ de causâ immortalem nominis gloriam apud omnes bonos adeptus est*. L'auteur du

(*) In Propylæo Historiæ christianæ, p. 26.

(3) Caspar Sagittarius, Introd. in Histor. eccles., pag. 340.

(4) Idem, Sagittar., ibidem.

(5) Witte, Memor. theolog., dec. XIII, pag. 1718.

programme dit peu après (6) : *Equidem invidia et malignitas, ut sunt virtutis fata, non unum in eum jaculata fuit fulmen; sed et illa, quæ viventi gravis fuit, mortui famæ, credo, savebit, suamque vel imperitiam vel livorem tandem profitebitur.* Il n'indique point les causes de cette envie maligne qui persécuta Hénichius, mais je conjecture que l'inclination pacifique de ce professeur fournit des prétextes de le calomnier.

(6) *Idem, ibid., pag. 1719.*

HENRI VI, empereur d'Allemagne, fils de Fridéric Barbe-rousse, fut couronné par le pape Célestin III (A), le 15 d'avril 1191. Il allait avec une puissante armée recueillir la succession de Naples et de Sicile, qui était échue à l'impératrice Constance, sa femme, après la mort du jeune Guillaume, roi de Sicile (a). Il trouva tant d'oppositions à cette prise de possession, que peu s'en faut qu'on ne puisse dire qu'il obtint par conquête ces deux royaumes. Il se fit tellement craindre, que l'empereur Alexis l'Ange ne put obtenir la paix qu'en lui payant un tribut (b). S'il n'avait fait que cela on louerait sa valeur; mais toutes les louanges qu'il peut avoir méritées de ce côté-là sont absorbées par la cruauté et par la déloyauté qu'il fit paraître, en exterminant sous de faux prétextes tout ce qui restait de la race de ces braves Normands, qui avaient conquis cette partie d'Italie que l'impératrice sa femme, leur héritière, lui donna droit de posséder (c). On dit que cette

princesse, pour l'en punir, lui fit avaler le poison dont il mourut à Messine, l'an 1198*, à l'âge de trente-deux ans (d). Il laissa un fils qui fut empereur sous le nom de Fridéric II. Constance était si âgée quand elle mit au monde ce fils, que, pour éloigner les soupçons de supposition, elle accoucha publiquement (B). Ces précautions n'empêchèrent pas qu'on ne dît que cet enfant était supposé (C). Il y a des auteurs qui soutiennent que Constance n'était ni religieuse, ni fort âgée, lorsqu'elle épousa Henri VI (D).

* Leclerc dit que Henri VI mourut le 28 septembre 1197.

(d) Maimbourg, *Décadence de l'Emp., liv. V, pag. 477, citant l'Abbé d'Ursperg.*

(A) *Il fut couronné par le pape Célestin.*] On rapporte cette circonstance touchant ce couronnement. Comme l'empereur « était à ses pieds, » Célestin qui lui mit la couronne » sur la tête haussa le pied, et fit » tomber la même couronne, pour » faire voir qu'il pouvait la lui donner et la lui ravir. Baronius loue » cette action; mais les choses ont à » mon avis changé de face, et de » tous les princes il n'y en a point » qui voulût souscrire fort sincèrement à l'opinion de ce cardinal » (1). » Je cite l'auteur qui parle ainsi.

(B) *Pour éloigner les soupçons de supposition, elle accoucha publiquement.*] Voici un passage de Brantôme, qui mérite d'être lu. *Constance reine de Sicile, qui dès sa jeunesse et toute sa vie n'avoit bougé vestale du cloistre en chasteté, venant à s'émanciper au monde à l'âge de cinquante ans, qui n'étoit pas belle pourtant, toute decrepite, voulut taster de la douceur de la chair, et se maria et engrossa d'un enfant en l'âge de cinquante deux ans, duquel elle vou-*

(a) Voyez Maimbourg, *Décadence de l'Empire, liv. V, pag. m. 476.*

(b) *Là même.*

(c) *Là même, pag. 477.*

(1) Chevreau, *Histoire du Monde, liv. V, chap. II, pag. 75, du troisième tome, édition de Hollande, 1687.*

lut enfanter publiquement dans les plaines et prairies de Palerme, y ayant fait dresser une tente et un pavillon exprès, à fin que le monde n'entrast en doute que son fruit estoit apposté; qui fut un des grands miracles que l'on ait jamais veus du depuis sainte Elisabeth. L'histoire de Naples dit pourtant, qu'on le reputa supposé*, et fut il pourtant un grand personnage: mais ce sont la plupart des braves que les bastards: ainsi que me dit un jour un grand (2).

(C) . . . Ces précautions n'empêchèrent pas qu'on ne dit que cet enfant était supposé.] Brantôme vient de nous l'apprendre, mais voici un auteur qui nous indiquera mieux les preuves. Il a été vérifié, dit-il (3), que des femmes âgées de cinquante ans et davantage avoyent fait des enfans. Nous en avons l'exemple en ceste nonnain renommée, Constance, mere de Frideric II, laquelle tirée du cloistre fut uniquement heritiere et roine de Sicile. Icelle ayant conceu lignée en l'age de cinquante deux ans passez, pour lever tout soupçon, fit dresser un pavillon en pleine place de certaine ville de Sicile, et en presence des plus notables dames du pays voulut acoucher en public. Ce nonobstant plusieurs debattirent ceste aventure, entre autres le marquis d'Ancone nommé Marquard, lequel offrit vérifier que cest enfant n'estoit point issu de Henri et de Constance, ains estoit supposé, ce dit Pandolfe Collenuccio(*). Si l'on a pu dire que les précautions les plus raffinées sont inutiles contre l'amour, on peut dire aussi qu'elles le sont contre l'ambition. Faites tout ce qu'il vous plaira pour convaincre le public qu'un tel ou un tel accouchement n'est point chimérique, mais très-réel, on aura toujours des réponses à vous faire: l'expédient, qui guérit l'incrédulité de saint Tho-

mas, est presque le seul qui soit à l'épreuve de la chicane; Si je ne mets mon doigt, etc., vous dira-t-on, comme faisait cet apôtre, je ne le croirai point (4). Je se sais même si après l'attouchement, on ne dirait pas: J'ai bien vu et touché comment l'enfant est sorti, mais non pas comment il est entré. Votre mari était-il capable de le faire?

(D) Des auteurs..... soutiennent que Constance n'était ni religieuse, ni fort âgée, lorsqu'elle épousa Henri VI.] C'est une opinion commune qu'elle fut tirée d'un cloître, et qu'elle eut dispense de se marier avec l'empereur Henri VI, et qu'elle conçut à l'âge d'environ cinquante-cinq ans. Mais il y a des historiens qui nient cela. Voyons la suite du passage de Camérarius que j'ai rapporté (5): Peut estre que Jean Michel Brutus (6) a prins occasion de ce recit, de nier tout à plat que Constance eust onques esté nonnain ou abbesse, ni que le pape Celestin l'eust dispensée de se marier, d'autant que selon son calcul elle aurait esté lors âgée de soixante ans. Au contraire, il allegue Hugues Falcand historien, lequel dit qu'alors elle estoit fille en fleur d'age, qui fut mariée à Henri sous le règne de Guillaume surnommé le Bon, lorsque Frideric Barberousse vivoit encor: mais que la confusion des temps a esté cause de cest equivoque. J'estime, dit-il, qu'elle fut emmenée du palais royal en une abbaye de nonnains, lors que le peuple mutiné mit en prison le roy Guillaume surnommé le mauvais, et qu'on ne trouva lieu plus commode pour la garantir durant telles tempestes. Icelles apaisées, cette princesse qui estoit en ses droits, et non voilée ni professe, demeura parmi les nonnains jusques à ce qu'elle espousa Henri.

(4) Évangile de saint Jean, chap. XX, vs. 25.

(5) Camérarius, Méditations histor., vol. II, liv. IV, pag. 296.

(6) Liv. II, de Institutione ital. C'est ainsi que Camérarius le cite, dans l'édition latine de Francfort, 1658, pag. 276.

* Leclerc et Joly prétendent que rien n'est plus faux que ce passage de Brantôme; et cependant ils avouent que le pape Célestin III, avant de couronner Frédéric, roi de Sicile, exigea que Constance, sa mère, jurât sur les évangiles qu'il était né d'elle et de Henri.

(2) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 207.

(3) Camérarius, Méditations historiques, vol. II, liv. IV, chap VII, pag. 296, de la traduction de Simon Goulart.

(*) Lib. IV de l'Histoire de Naples.

HENRI II, roi de France, succéda à François I^{er}, son père, le dernier de mars 1547.

L'une des premières choses qu'il fit fut de se moquer de l'ordre que son père lui avait donné en mourant, je veux dire que dès les premiers jours de son règne il rappela le connétable de Montmorenci (A), que François I^{er}. avait relégué pour de très-bonnes raisons (a). Cette désobéissance lui coûta cher (B); car on peut dire que les plus fâcheux événements qui aient flétri son règne sont l'ouvrage du connétable. Ce fut le connétable qui par sa mauvaise conduite perdit, la fameuse bataille de Saint-Quentin (b); après quoi il fut la cause d'un traité de paix (c) beaucoup plus honteux à la monarchie française (C), que la perte de cette bataille. Peut-être n'eût-il pas fait si aisément consentir Henri II à cette paix désavantageuse, sans l'esprit de persécution qui s'empara de ce prince (D). Il mérite aussi un grand blâme pour n'avoir pas donné de bons conseils à son maître, par rapport à la duchesse de Valentinois, qui, dans un âge disproportionné à celui de Henri II, ne laissait pas de le tenir dans ses fers, et d'abuser très-injustement de cet esclavage. Le connétable, bien loin de fortifier ce prince contre les pièges de cette femme, intrigua pour elle, et se dévoua à sa faction (d). C'est dommage que le règne de Henri II ait de si mauvais endroits, car il fut d'ailleurs remarquable par des actions glorieuses, et par de très-beaux suc-

cès qui mortifièrent cruellement Charles-Quint. On ne saurait contester à Henri II la gloire d'avoir été brave; et l'on dit qu'Élisabeth, reine d'Angleterre, avait de l'admiration pour lui de ce côté-là (E). Mais, après tout, ce sera un éternel témoignage de sa faiblesse, et de l'empire que ses favoris exerçaient sur lui, que, contre l'avis des plus sages têtes de son royaume, il ait signé le traité de paix de Cateau en Cambresis : *Paix non moins honteuse à la France, que celle de l'empereur Jovinian avec le roi de Perse, tant décriée par toute l'ancienneté* (e); paix qui, par un seul coup de plume, fit perdre dans un moment les travaux et les conquêtes de plusieurs années, et une étendue de pays qui égalait le tiers du royaume (f). Il n'y eut personne qui profitât de cette honte de la France autant que le duc de Savoie; car outre qu'il fut rétabli dans ses états, il épousa la sœur de Henri II, princesse de grand mérite (F), et qui sut duper la cour de France fort avantageusement pour son mari (G). Elle n'était point jeune quand elle se maria; et de là vint que les murmures contre la paix s'étendirent jusque sur elle (H). C'est sans raison qu'un auteur moderne a voulu justifier la conduite de Henri III (I), qui paya si chèrement l'accueil que lui fit cette princesse. La paix de Cateau n'est pas le seul monument de la faiblesse trop simple de

(A) Voyez la remarque (B).

(b) Le 10 d'août 1557.

(c) Celui de Cateau en Cambresis, conclu le 10 août 1559.

(d) Voyez l'article POITIEUX, tom. XII.

(e) Pasquier, Lettres, liv. XV, tom. II, pag. 221. Voyez aussi liv. IV, tom. I, pag. 471.

(f) Monluc, Mémoires, liv. IV, pag. m. 789.

Henri II. L'impunité de ses favoris, après tant de biens qu'ils acquirent par des voies si injustes (K), en est un autre monument. Il mourut de la blessure qu'il avait reçue dans un tournoi (g). Aventure étrange, et plus extraordinaire encore que funeste, car je ne crois point que jamais il y eût eu des monarques qui eussent perdu la vie dans de telles occasions. Il lui aurait été infiniment plus glorieux de la perdre dans une bataille, que dans ces jeux de combat, ou dans ces combats de paix, où d'ailleurs il se comporta d'une manière peu convenable à sa dignité, et plus séante à un jeune cavalier, qu'à la majesté royale (L). On fit bien des réflexions sur cette triste destinée (M). Il ne parla plus depuis sa blessure (N), et ainsi tous les discours qu'on lui attribue sont des contes forgés à plaisir. La sincérité avec laquelle les historiens français ont avoué les défauts de ce monarque, et l'ignominie qu'il fit souffrir à la nation, en préférant les conseils du connétable aux remontrances du duc de Guise (O), ne se voit guère dans les autres historiens. Ceux de la religion s'imaginèrent gagner beaucoup à sa mort, mais ils éprouvèrent encore plus de rigueurs sous François II; et, humainement parlant, c'était fait d'eux dans la France, si François II eût vécu encore deux ans (P). On les accuse d'avoir témoigné leur joie d'une façon trop insultante sur la fin tragique de Henri (Q); mais on ne peut rien voir de plus modeste là-dessus

(g) Il fut blessé le 30 de juin 1559, et mourut le 10 de juillet de la même année.

que Théodore de Bèze (h). J'ai oublié d'observer que ce prince, n'étant encore que dauphin, vivait avec le duc d'Orléans, son frère, dans une mésintelligence qui coûta bon à la France (R), et qui aurait été beaucoup plus funeste si le duc n'était pas mort. Que sait-on s'il n'aurait pas disputé la succession (S)? Les dames avaient eu la hardiesse de faire courir des horoscopes qui ne pouvaient que fomenter la jalousie de ces deux frères. Elles avaient montré à François I^{er}. ces prétendues prédictions astrologiques. Castellan les réfuta (T): l'événement les a réfutées encore mieux. Plusieurs auteurs disent qu'un fameux tireur d'horoscopes avait prédit que Henri II serait tué en duel (U). Les variations avec lesquelles on rapporte cette prédiction suffiraient seules à faire douter que les astrologues l'aient faite (X). Il eut dix enfans légitimes et deux naturels. On conte des choses assez remarquables touchant les mères de ceux-ci (Y).

Henri II était né à Saint-Germain-en-Laye, le 31 de mars 1519. Il portait le nom de duc d'Orléans lorsqu'il épousa à Marseille Catherine de Médicis, le 28 d'octobre 1533. Il n'avait que quatorze ans et quelques mois : cela fit craindre au pape Clément VII, oncle de Catherine, que le mariage ne fût pas consommé la nuit des noces ; et quelques auteurs prétendent que par la curiosité qu'il eut de s'en informer, il trouva des preuves qui lui mirent l'esprit en repos (Z). Ce jeune époux devint d'au-

(h) Voyez la remarque (Q), à la fin.

phin, le 10 d'août 1536, par la mort de son frère aîné. On a vu ailleurs (i) que son épouse fut stérile pendant quelques années, et qu'ensuite elle lui donna plusieurs enfans. Il persécuta avec la dernière cruauté ses sujets de la religion ; et cependant il forgea lui-même les armes qui les aidèrent le plus efficacement à se maintenir (AA), car il fut cause que les protestans d'Allemagne mirent leurs affaires en si bon état, qu'il leur fut facile d'envoyer de grands secours aux calvinistes de France. La comparaison que l'on a faite entre son règne et les dernières années de François I^{er}., nous apprend qu'un roi trop enclin à répandre des faveurs est plus préjudiciable à son état, qu'un roi trop enclin à n'en point répandre (BB). Le défaut de Henri II était de mal ménager ses finances : il en pervertit par ce moyen l'administration, et s'endetta prodigieusement (CC). On a mis entre les désordres de son règne le mal que causèrent les poètes (k). La polygamie sous les règnes précédens n'était pas un cas pendable ; ce fut Henri II qui commença à la soumettre au dernier supplice (DD). On verra dans d'autres endroits de ce Dictionnaire ce qu'il ordonna contre les mariages clandestins (l), et contre les mères qui font périr leurs enfans (m).

J'ajouterai une chose que j'ai trouvée dans une lettre de Bodin. Le pape Jules III somma ce prince de comparaître devant Dieu, pour répondre du tort qu'il lui faisait de tenir la Mirande. Le roi fit réponse qu'il s'y trouverait, mais qu'il s'assurait que le pape ne s'y trouverait point (n).

(n) Bodin, dans une Lettre datée de Laon, le 27 de mars 1595, et rapportée par M. Ménage, Remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 250.

(A) Il rappela le connétable de Montmorenci.] « Son père lui avait sérieusement recommandé qu'il se servît d'Annebaut, dans lequel il avait trouvé beaucoup d'expérience, de sagesse et de zèle, et nulle tache d'avarice ni d'ambition ; mais surtout qu'il se donnât bien de garde, s'il aimait le bien de son état, de rappeler le connétable de Montmorenci..... Néanmoins, quoiqu'il lui eût toute sa vie porté une très-respectueuse obéissance, il ne déféra rien à ses commandemens après sa mort. Il ôta l'administration de toutes les affaires à Annebaut et au cardinal de Tournon, pour la donner à Montmorenci (1). » Nous allons voir que cette très-respectueuse obéissance eut des exceptions qui ne souffrent pas que M. de Mézerai en ait pu dire tout le bien qu'il en a dit. La précaution de François s'étendit jusqu'à défendre très-expressément au dauphin son fils aîné, qui fut depuis Henri II, d'avoir aucune communication avec le connétable..... Mais tout ce qu'il obtint sur son fils fut de dissimuler durant sept ans entiers l'amitié qu'il avait pour le connétable. Il ne la dissimula pas même avec tant d'adresse, que toute la cour ne sût qu'il ne se passait aucun jour sans qu'ils recussent des lettres l'un de l'autre. Mais François I^{er}. ne se mit point en peine d'interrompre ce commerce, soit que le dauphin et le

(i) Dans l'article FERNEL, remarque (K), tom. VI, pag. 429.

k. Voyez tom. VII, pag. 28, la remarque (l) de l'article GARASSE, au premier alinéa.

l. Voyez la remarque (H) de l'article PIERRE, tom. XII.

m. Voyez la remarque (C) de l'article PIERRE, tom. VI.

(1) Mézerai, au commencement de l'Histoire de Henri II, pag. 105, du II^e. vol. de l'Histoire de France

connétable eussent également réussi à le lui cacher ; ou que n'ayant plus d'autre fils que le dauphin, il appréhendât de le choquer (2). Ces paroles sont de M. Varillas, et peuvent être fort justement critiquées : car 1°. si le dauphin eût dissimulé durant sept ans son amitié, il n'aurait pas tant de fois pressé son père de rappeler le connétable ; et néanmoins M. Varillas assure ce dernier fait (3). 2°. Comment accorder l'alternative de cet auteur avec ce que M. de Mézerai débite (4), que le roi se fâchait beaucoup de ce que le dauphin, malgré ses défenses, entretenait commerce avec le connétable de Montmorenci.

(B)..... Cette désobéissance lui coûta cher.] M. Varillas me fournira le commentaire de ce texte : je ne me contenterai pas de le citer quant au règne de Henri II, je reprendrai ses paroles d'un peu plus haut. *Les disgrâces du connétable de Montmorenci, dit-il (5), de l'amiral Chabot, et du chancelier Poyet, sont racontées dans le IX^e. livre de manière à ne pas surprendre ceux qui auront lu dans la République de Bodin, que François I^{er}. devenait de plus méchante humeur à proportion qu'il approchait de la vieillesse ; qu'il avait été vaincu par sa propre expérience, de n'avoir pu choisir deux hommes moins propres aux intrigues du cabinet, que l'étaient Montmorenci et Chabot ; et qu'encore qu'il ne pût pas attribuer le même défaut à Poyet, ce chancelier en avait un autre aussi grand, qui consistait à pousser les affaires trop loin ; que c'était là la source de tous les malheurs arrivés à sa majesté ; et que si elle continuait de se servir des mêmes ministres, elle ne devait point attendre de plus favorables succès. L'événement justifia que les trois ministres qui furent mis en la place des disgraciés, étaient plus capables qu'eux de la remplir ; et que si Henri II n'eût pas depuis rétabli le connétable de Montmorenci, il n'aurait pas été contraint*

de rendre pour le recouvrer cent quatre-vingt-dix-huit villes ou places fortes, et presque autant d'étendue de pays qu'en contenait le tiers de la France.

(C) *Le connétable fut la cause d'un traité de paix beaucoup plus honteux à la monarchie française.]* M. de Mézerai, qui est celui de tous les historiens de France qui favorise le plus hautement les sujets contre la cour, ne laisse pas de blâmer la joie que le peuple témoigna de cette paix. *Le peuple, dit-il (6), qui souhaite toujours la paix à quelque prix que ce soit, en témoigna grande réjouissance..... Mais le parti des Guises, les sages politiques, toute la noblesse, la blâmaient hautement, comme une tromperie manifeste qui faisait perdre à la France 198 places fortes pour trois seulement qu'on lui rendait, qui étaient Ham, le Catelet et Saint-Quentin.* Il parle plus fortement dans sa grande histoire (7) ; car, en rapportant les articles de cette paix, il insère après ces paroles, *que pour unir plus fortement les cœurs des princes, cette parenthèse (mais plutôt pour couvrir de quelque honnête prétexte la honte et la perte que la France recevait de ce malheureux traité) ; et voici ce qu'il dit vers la fin de la même page : « Ces articles » étant apportés au roi, et communiqués par sa majesté aux princes » et aux plus grands de son état, il » y eut peu de gens qui ne les jugeassent entièrement désavantageux et honteux à la France ; aussi » les condamnait-elle universellement par ses murmures. Brissac » en ayant eu avis, bien qu'on lui eût » dissimulé les articles, dépêcha en » cour Boyvin-Villars, celui qui » nous a laissé les mémoires de la » guerre de Piémont, avec des instructions pour lui exposer ses très-humbles remontrances, et le détourner de cette paix si désavantageuse : concluant que si sa majesté » était résolue de rendre ce qu'elle » possédait en Italie, qui valait la » meilleure province de son royaume, et lui pouvait rapporter tous » frais faits 300 mille écus de reve-*

(2) Varillas, Histoire de Henri II, liv. I, pag. 6.

(3) Histoire de François I^{er}, liv. XII, pag. 295.

(4) Abrégé chronolog., tom. IV, pag. 635.

(5) Préface de l'Histoire de François I^{er}.

(6) Mézerai, Abrégé chronologique, tom. IV, pag. 715.

(7) Histoire de France, tom. II, p. 1132.

» au dans ses coffres, il ne lui de-
 » mandait pour toute récompense de
 » ses bons services sinon qu'il lui
 » plût le bannir, lui et toutes les
 » forces qui étaient de delà les
 » monts, comme rebelles, et qu'il
 » saurait bien conserver les places
 » qu'il tenait aux dépens du Mila-
 » nais et de la seigneurie de Gênes ;
 » ou qu'au moins il mourrait glo-
 » rieusement dans un pays d'où tou-
 » tes les forces de l'Europe ne lui
 » avaient su faire lâcher un seul
 » pouce, depuis dix ans qu'on lui en
 » avait commis la défense..... Le roi
 » témoigna avoir son zèle fort agréa-
 » ble ; mais au reste , ayant le cœur
 » tout-à-fait porté à la paix, il répon-
 » dit que quand il la ferait aux con-
 » ditions qu'on lui proposait, il re-
 » tiendrait encore assez de quoi se
 » faire craindre à ses ennemis (8).
 » Sur quoi Guise poussé ou de son
 » propre intérêt, ou des mouvemens
 » de son honneur et de sa conscien-
 » ce, l'interrompant hardiment, lui
 » dit : Votre majesté, SIRE, me par-
 » donnera si je lui dis que ce n'est
 » pas en bien prendre le chemin,
 » et que quand elle éprouverait vingt-
 » cinq ans durant la fortune aussi
 » contraire qu'elle l'eut l'année pas-
 » sée, elle ne saurait perdre durant
 » tout ce temps-là ce que l'on veut
 » qu'elle rende en un seul jour. Il
 » n'en coûta au feu roi vaincu et
 » prisonnier, etc. » Je laisse toutes
 les raisons du duc de Guise, mais
 non pas ce qui les suit dans l'histori-
 que. *Il dit beaucoup d'autres choses
 avec tant de véhémence, qu'il fit plu-
 sieurs fois changer de couleur au roi,
 mais non pas de résolution : le duc en
 était jeté ; et quiconque en fut cau-
 se, ou ses favoris, ou son propre na-
 turel, il avait le courage si abattu*

(8) Cela me fait souvenir de ces paroles de
 Trebellius Pollion : *Paudet numerare inter hæc
 tempora quum ista gererentur, quæ sæpè Gal-
 lici malo generis humani quasi per jocum
 dicunt. Nam quum ei nuntiatum esset, Ægyp-
 tum descivisse, dixisse fertur : Quid ? sine lino
 Ægyptio esse non possumus ? Quum autem var-
 iationem Asianam et elementorum concursione et
 Scytharum incursionibus comperisset, Quid ?
 imput, sine sphronitris esse non possumus ? Per-
 dat Gallia arvisse ac dixisse perhibetur. Non
 sine strabacis agis tanta resp. est ? Sic denique
 de omnibus partibus mundi quum eas amitteret,
 quasi detrimentis vilium ministeriorum videretur
 officii, jocabatur. Trebell. Pollio, in Gallienis
 lib., cap. VI, pag. m. 200.*

qu'il ne pouvait plus supporter la
 guerre. Il ratifia donc le traité, et
 la paix fut publiée le 10^e. jour du mois
 d'avril..... Tous les auteurs fran-
 çais qui ont écrit de ce temps-là, ont
 appelé cette paix la malheureuse et
 la maudite. Brissac ayant appris
 qu'elle était faite, s'écria plusieurs
 fois, ah ! misérable France, que de
 maux !..... Il demeura gouverneur
 des cinq villes et des huit châteaux
 que le roi retenait avec 8000 hommes
 de pied et 450 chevaux, et restitua
 les autres places ; mais il en démolit
 auparavant la plus grande partie, et
 vendit les munitions, selon le com-
 mandement qu'il en reçut du roi ;
 non sans beaucoup de peine à avoir
 l'argent et les ordres nécessaires de
 la cour, parce que le connétable, fa-
 vorisant le duc de Savoie, s'efforçait
 de lui faire retomber ses places tou-
 tes entières entre les mains, et mé-
 me celles que le roi s'était réservées (9).

Nous verrons ci-dessous (10) que
 la cour de France fut assez faible
 pour se laisser persuader sous Char-
 les IX et sous Henri III, l'évacuation
 du peu qu'elle s'était réservé ; et il
 n'y a point de doute que sous Char-
 les IX le connétable n'ait eu bonne
 part à cette faute. Quand on songe
 aux biens immenses qu'il amassa,
 l'on ne doit pas dire de lui comme
 de tant d'autres, qu'en faisant bien
 les affaires de son maître il faisait
 très-bien les siennes ; il faut dire
 qu'en faisant très-bien ses affaires il
 fit très-mal celles de ses maîtres. Ne
 s'alla-t-il pas liguier sous Charles IX,
 avec les Guises, et ne fut-il point
 cause de la prodigieuse puissance où
 ils montèrent, qui fut si funeste à
 la monarchie, et qui pensa donner à
 la France une quatrième race de rois ?
 Lorsque François I^{er}. disgracia le
 connétable, il le traita d'ignorant
 dans les deux principales fonctions
 de sa charge, qui étaient la guerre et
 la politique (11). Voyez le portrait

(9) Mézerai, Histoire de France, tom. II,
 pag. 1134.

(10) Dans les remarques (G) et (H), où l'on
 verra encore des murmures contre la paix de
 l'année 1559.

(11) Varillas, Histoire de François I^{er}. , liv.
 IX, pag. 397, édition de Hollande, 1690, à
 l'ann. 1540.

que les partisans des Guises font de lui dans Mézerai (12).

Quelques critiques diront peut-être que M. de Mézerai exténue trop les avantages accordés à Henri II par le traité de Cateau. Pourquoi se contente-t-il de faire mention des trois villes qui furent rendues à la France? Pourquoi supprime-t-il la conquête de Calais, et celle de Metz, et de Toul et de Verdun? Mais cette critique serait très-mauvaise; car le traité de Cateau n'accorda point ces quatre places à Henri II. Il laissa l'empire dans la pleine liberté de redemander la restitution des trois dernières; et il engagea solennellement la France à restituer Calais à l'Angleterre au bout de huit ans. C'est à quoi ne prit point garde l'historien anonyme qui parla ainsi (13). « Le roy de France rendit » à celui d'Espagne tout ce qu'il » avoit conquis sur lui decà et delà » les monts. Item, au prince de Piemont la Bresse, la Savoie, le Piemont, excepté quatre villes : aux Génois l'isle de Corse : Siene au duc de Florence : et ne retint rien que Calais, sans gagner un pouce d'autre terre en ceste longue et pernicieuse guerre qui avoit desolé tant de provinces, saccagé, bruslé, ruiné tant de villes, bourgs, villages et chasteaux, fait mourir tant de princes, seigneurs, gentilshommes, capitaines, soldats, citadins et paisans, causé tant de ravissements et violemens de femmes et filles : en un mot qui avoit mis sens dessus dessous toute l'Europe. Le roy rendit plus de deux cens (autres disent presque deux fois autant) places, pour la conquête desquelles une mer de sang de ses sujets avoit esté espendue, les trésors du royaume espuisés, son domaine engagé, et lui endetté de toutes parts. » Cet historien suppose que pour le moins Henri II vit agrandir ses états par la cession de Calais. C'est un mensonge. Tout le reste de son discours est solide; et comme il est sûr qu'on eût pu représenter au roi d'Espagne ce qu'Annibal représentait au général des Ro-

maines (14), quels foudres ce discours-là ne lance-t-il point sur la tête de Henri II? On pouvait dire au roi d'Espagne que les pays, dont il dépouillait la France par ce traité de paix, ne valaient pas les sommes immenses que la guerre lui avait coûtées, ni tant de soldats et tant d'officiers qu'il avait perdus. Si cela était capable de diminuer la joie qu'une paix avantageuse lui faisait sentir, quel aurait dû être le crève-cœur du monarque à qui elle était désavantageuse? Revenir d'une longue guerre les mains vides, c'est une honte, disait Homère (15). Il eût parlé bien plus fortement sur un cas tel que celui-ci.

(D) *L'esprit de persécution..... s'empara de ce prince.*] Henri II fut extrêmement sévère contre les réformés : il les faisait mourir sans remission; mais ils ne laissèrent pas de multiplier beaucoup sous son règne. S'ils ne furent pas fâchés de l'extrême consternation qui saisit la cour de France et la ville de Paris, après la bataille de Saint-Quentin, ils ne firent que ce que la nature leur inspira : toute secte maltraitée, et qui ne peut espérer quelque relâche qu'en cas que la cour se trouve dans l'embarras, se réjouira des progrès de l'ennemi, sera bien aise de voir ses persécuteurs si occupés des affaires du dehors, qu'ils ne sachent presque de quel côté se tourner. De toutes les sectes chrétiennes il n'y en a point de plus disposée à se conduire selon cet esprit, que la communion de Rome. Ainsi l'on ne devrait pas s'étonner, quand ce que M. Maimbourg assure (16) serait véritable : savoir, que les protestans se prévalurent de l'affliction publique où l'on était après la bataille de Saint-Quentin..... et se hasardèrent de faire leurs assemblées en plein jour dans les rues les plus fréquentées de Paris, et de paraître même en public, et de s'assembler en plein jour à grosses troupes dans le

(14) Voyez les Pensées diverses sur les Comètes, num. 113, pag. 658.

(15) Αἰσχρὸν τοῖς ἀνδράσι τοῖς μέγαλιν, καὶ τοῖς τίσις ἴσθαι.

Turpe diuque manere, inanemque redire.

Homer., Iliad., lib. II, vs. 298.

(16) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 96.

(12) Histoire de France, tom. II, pag. 1135.

(13) Histoire des choses mémorables arrivées en France depuis l'an 1547 jusques au commencement de l'an 1597, pag. 61.

Pré-aux-Cleres, pour y chanter à haute voix les psaumes de Clément Marot. Cela doit apprendre aux princes que les édits de persécution les exposent à de grands inconvénients : cela est cause que leurs feux de joie affligent une partie de leurs sujets, et que les victoires de leurs ennemis la remplissent de consolation. S'ils se plaignent d'avoir de mauvais sujets, on leur doit répondre : c'est vous qui les rendez tels (17); car de prétendre qu'un parti persécuté s'affligera des maux publics qui sont la source de son repos, et le fondement d'une espérance très-plausible de prospérité, c'est prétendre le retour des premiers siècles du christianisme ; or ces temps-là ne reviennent pas deux fois. C'est demander des hommes tout semblables à ceux du règne de mille ans, si jamais il vient. Mais retournons à Henri II. Dès qu'il vit que les protestans pensaient profiter de la perte qu'on avait faite à la journée de Saint-Quentin, il fit un nouvel édit portant défense à tous les juges de modérer la peine de mort et de confiscation de tous les biens contre tous ceux qui seraient non-seulement trouvés coupables du crime d'hérésie, mais aussi convaincus d'avoir porté en France des livres imprimés à Genève contre la doctrine de l'église catholique. Ainsi l'on procéda plus rigoureusement encore qu'on n'avait fait auparavant contre les calvinistes (18). Mais comme cela n'empêchait point qu'ils ne se multipliasent, et qu'il n'y eût même des personnes de la première qualité qui suivissent leur parti, le roi vit bien que pour l'extirper il avait besoin de faire la paix avec la maison d'Autriche ; et ce fut sans doute l'un des grands motifs qui le portèrent à fermer les yeux sur le bon état où il avait remis ses affaires (19). Il avait arrêté le progrès de ses ennemis, et il leur avait même enlevé de très-fortes places. N'importe ; il aimait mieux leur accorder tout ce qu'ils

*voulurent, que de n'avoir pas ses coudées franches pour exterminer les protestans de son royaume. C'est ainsi que l'on a vu la même cour laisser perdre les occasions les plus favorables de s'agrandir, l'an 1684, afin de s'appliquer uniquement à la suppression de l'édit de Nantes. Ceux qui se laissent posséder de cet esprit n'ont qu'à renoncer au titre de conquérant. Si Henri II avait survécu long-temps à l'ignominieuse paix qu'il accepta, on ne l'eût vu occupé qu'à des tournois et à des persécutions ; mais il mourut peu après la signature. M. Maimbourg est un témoin récusable, sur la joie qu'il dit que les hérétiques en eurent. Voici ses paroles (20) : *Aussi fut-il pleuré avec des larmes très-véritables, et infiniment regretté de tous ses sujets, exceptés des seuls protestans, qui croyant être délivrés par sa mort de ce qu'ils appelaient persécution de l'église, firent éclater d'une manière très-indigne par leurs paroles, par leurs actions et par leurs écrits scandaleux, la joie excessive qu'ils en avaient.**

On peut faire à l'égard de Henri II la même remarque qu'à l'égard de François I^{er}. (21). Il attaqua le parti par les girouettes ; il lui enlevait quelques tuiles, pendant qu'il lui bâtissait des forts : il faisait mourir en France quelques petits particuliers, et en même temps il se ligua avec les protestans d'Allemagne contre Charles-Quint, etc. (22) ; et voulait bien être appelé *le protecteur de la liberté germanique*, c'est-à-dire en ce temps-là le protecteur des protestans (23). Les autres princes catholiques tenaient la même conduite (24). Je trouve mémorables ces paroles de M. le Laboureur : *Pour arracher la ziza-*

(20) Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 114.

(21) Voyez la remarque (P) de l'article FRANÇOIS I^{er}, tom. VI, pag. 576.

(22) Le roi... résolut de s'appliquer de toute sa force à la grande affaire de la religion, pour laquelle il avait un très-grand zèle, sans qu'il se soit jamais relâché, durant tout son règne, sur ce point-là, non pas même quand il fit alliance pour des intérêts purement politiques avec les princes protestans d'Allemagne, contre l'empereur Charles-Quint. Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 110.

(23) Voyez la remarque (AA).

(24) Voyez l'article de la reine ÉLISABETH, remarques (G) et (R), tom. VI.

(17) Appliquez ici ce mot de Sénèque contre ceux qui se plaignent des ingrats : *Multos expensius ingratos ; plures facimus.* Séneca, de Beneficiis, lib. I, cap. I.

(18) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 100.

(19) Voyez, dans la remarque (M), les paroles du cardinal de Lorraine.

nie d'avec le bon grain, dit-il (25), Dieu ne veut choisir que des princes innocens et de bonne vie, et il ne se veut point servir des mains politiques, comme étaient celles des conseillers de toutes les couronnes catholiques de ce temps-là, qui ne nettoyaient leurs champs que pour jeter l'ivraie dans ceux de leurs voisins, et qui ne poursuivaient l'hérésie que comme une faction contraire à l'autorité. Charles-Quint et les rois d'Espagne ses successeurs ont favorisé en plusieurs rencontres les protestans d'Allemagne et les protestans de France. Voyez-en les preuves dans le I^{er}. tome (26) de l'Apologie pour les Catholiques, composée par M. Arnauld. L'ambassadeur d'Espagne sollicitait des secours en Angleterre pour M. le duc de Rohan. Ce que Grotius écrit sur cela est remarquable. *Validus est rumor, Gonthomerum, et qui in aulâ Anglicâ Hispanicæ sunt factionis, apertè profiteri, non debere à rege Britanniarum deseri religionis consortes in Gallia, ne si quando vetera jura repetere ipsi sit animus, desint, qui partes Anglicas sequantur* (27). Voyez dans le testament politique du marquis de Louvois (28) quelques réflexions sur les violences exercées en Hongrie contre les protestans, par les ordres de la même cour qui peu après a rendu de si grands services aux protestans de la Grande-Bretagne et de Hollande, que Louis XIV et Jacques II étaient résolus d'opprimer, dit-on.

(E) *Elisabeth, reine d'Angleterre, avait de l'admiration pour lui du côté de la bravoure.*] Brantôme nous instruira là-dessus : *J'ai ouï conter à la reine d'Angleterre qui est aujourd'hui, dit-il (29), que c'étoit le roi et le prince du monde qu'elle avoit plus désiré de voir, pour le beau rapport qu'on lui en avoit fait, et pour la grande renommée qui en voloit partout.... Étant à table devisant familièrement avec ces seigneurs, elle dit ces mots (après avoir fort loué le roi) c'étoit le prince du monde que j'avois*

plus désiré de voir, et lui avois déjà mandé que bien-tôt je le verrois, et pour ce j'avois commandé de me faire bien appareiller mes galeres (usant de ces mots) pour passer en France exprès pour le voir. Voyez le même récit dans les Mémoires des Dames Galantes, où il est expressément marqué que cette reine désirait de voir Henri II, à cause qu'il était brave, vaillant et genereux, et fort martial (30).

(F) *Le duc de Savoie épousa la sœur de Henri II, princesse de grand mérite.*] Elle s'appelait Marguerite, comme sa tante la reine de Navarre, et avait comme elle beaucoup d'inclination à l'étude et à protéger les savaⁿ. Elle fut soupçonnée d'avoir goûté les nouvelles opinions, et d'en avoir communiqué quelque chose à Catherine de Médicis (31). Voyez son éloge dans Brantôme (32), et dans M. le Laboureur. Ce dernier nous apprend un fait qui mérite d'être su. *Marguerite de France, dit-il (33), fut mariée à quarante-six ans (34), et comme son âge semblait trop avancé pour croire qu'elle eût des enfans, on crut que le bruit de sa grossesse était une ruse, pour obliger le roi à lui remettre d'autant plus volontiers les places qu'il détenait. C'est pourquoi le sieur Huraut de Bois-Taillé, ambassadeur à Venise, manda, en une lettre du 27 juillet 1561, à Bernardin Bochetel, évêque de Rennes, ambassadeur de France en Allemagne : l'on dit que madame de Savoie est grosse, mais je crois que cela se fait ad aliquid. Ce bruit se trouva vrai par la naissance de Charles Emmanuel, aïeul du duc de Savoie qui règne à présent* (35).

(G)..... *Et qui sut duper la cour de France fort avantageusement pour son mari.*] Le traité de Cateau portait que dans trois ans les droits que le roi prétendait sur les terres du duc

(25) Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 577.

(26) Pag. 78 et suiv.

(27) Grotius, epist. CLVII, I part., p. 60.

(28) Pag. 367, édition de Cologne, 1695.

(29) Brantôme, Discours de Henri II, au II^e. tome de ses Mémoires, pag. 60, 61.

(30) Dames galantes, tom. II, pag. 261.

(31) Voyez le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. I, pag. 750.

(32) Mémoires des Dames illustres.

(33) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. I, pag. 752.

(34) Il se trompe, elle était née le 5 juin 1523, et fut mariée en 1559.

(35) M. le Laboureur publia son livre l'an 1659.

de Savoie seraient examinés et réglés par des commissaires de part et d'autre (36). Le roi François II et le duc avaient nommé pour cela des députés, l'an 1560. Les députés du roi firent six demandes très-considérables; mais, au lieu d'obtenir quelque chose, la cour de France abandonna toutes les villes qu'elle s'était réservées. Elle ordonna, par lettres patentes du 8 août 1561, qu'on remit au duc *Turin, Chivas, Quiers et Ville-Neuve d'Asi, à la réserve des munitions et de l'artillerie, en échange de Pignerol, Savillan et la Pérouse, avec leurs finages. Imbert de la Platière Bourdillon, lieutenant pour le roi de la les monts, forma plusieurs difficultés, envoya de grandes remontrances au conseil pour empêcher l'exécution de cet ordre, et ne voulut obéir qu'après trois jussions, et sur des décharges les plus solennelles qu'il se put imaginer. La duchesse joua bien son rôle dans cette négociation: sa prudence fut louée d'avoir conquis, par son adresse, les places qui restaient à rendre, et que les commissaires du roi ne purent défendre contre sa douce manière de soulever innocemment les cœurs, et de forcer les places les plus imprenables. C'est M. le Laboureur qui dit cela (37). Brantôme raconte fort au long toute cette affaire: les divers sentimens des ministres, les oppositions formées par Bourdillon, et les manières dont il se laissa fléchir. Il en coûta bien des présens au duc et à la duchesse de Savoie (38). Il restait encore trois places aux Français dans le Piémont, savoir: Pignerol, Savillan et la Pérouse. La duchesse seconda merveilleusement son mari pour les retirer d'entre leurs mains, lorsque Henri III passa par Turin, en revenant de Pologne. Je me servirai des paroles de M. Varillas. « Le duc et la duchesse de Savoie, qui se proposaient de faire ce que n'avait pu faire l'Espagne lorsqu'elle était la plus heureuse, c'est-à-dire de renvoyer les Français delà des Alpes, mirent en usage un artifice tout nouveau, qui*

» fut celui des divertissemens et des
 » festins qui se succédaient de si près
 » les uns aux autres, qu'à peine restait-il du temps pour dormir. Des
 » relations de bonne main parlent
 » d'une collation superbe qui coûta
 » cent mille écus: le duc et la duchesse en avaient fait la dépense,
 » et ce fut pour se dédommager qu'ils
 » pressèrent Henri III de leur restituer Pignerol, Savillan et la Pérouse (39). » Henri III leur promit qu'ils auraient satisfaction, et leur tint parole; car ayant tenu conseil à Lyon sur cette affaire, l'évacuation de ces trois places y fut conclue, nonobstant les fortes raisons de celui qui y commandait. C'était le duc de Nevers (*). « Il eut la liberté de dire
 » tout ce qu'il voulut, et la satisfaction que l'écrit qu'il présenta pour appuyer sa harangue, quoique très-ample, fut lu en présence de Henri III; mais la restitution des trois places n'en fut pas moins résolue, et sa majesté lui donna de sa propre bouche l'ordre de les évacuer. Il en devait demeurer là, puisque tout le monde lui rendait la justice de croire qu'il avait satisfait à sa conscience et à son honneur; mais il eut recours à d'autres précautions qui lui attirèrent l'aversion de la cour, et l'empêchèrent longtemps de rentrer dans le conseil d'état. Il s'obstina à solliciter que l'ordre qu'il recevait de la bouche du roi fût encore écrit de la propre main de sa majesté; que la reine-mère, les princes du sang et les officiers de la couronne le signassent; qu'il fût enregistré dans les parlemens en suite de l'écrit qu'il avait fait pour s'en dispenser; et que les principales villes du royaume l'insérassent dans leurs archives. On lui accorda presque tout cela, mais ce ne fut pas sans lui reprocher qu'il affectait de se signaler aux dépens de son maître, et qu'il devait imiter le maréchal de Brissac, qui s'était contenté en cas semblable de redoubler ses très-humbles remontrances, et de demander qu'on lui envoyât un successeur (40). »

(39) Varillas, Histoire de Henri III, liv. I, pag. 74.

(*) Voyez ses Mémoires, tom. I, jusqu'à la page 68. RUM. CAIT.

(40) Varillas, Hist. de Henri III, liv. I, p. 84.

(36) Mézerai, Abrégé chronolog., t. V, p. 41.

(37) Additions à Castelnau, tom. I, pag. 751.

(38) Voyez dans les Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. I, pag. 847 et suivantes, ce que Brantôme dit sur tout cela dans l'Éloge d'Imbert de la Platière, seigneur de Bourdillon.

(II)..... *Les murmures contre la paix s'étendirent jusque sur elle.*] Brantôme, qui vivait en ce temps-là, nous va dire cavalièrement quelques circonstances de ces murmures. « Ce mariage..... coûta bon à la France, » car de tout ce qu'on avoit conquis » et gardé en Piemont et Savoye l'espace de trente ans, il fallut qu'il se rendist en une heure, tant le roy Henry desiroit la paix et aymoît sa sœur, qu'il ne voulut rien espar- gner pour la bien colloquer; mais » pourtant la plus grande part de la France et de Piemont en murmuroient, et disoient que c'étoit un peu trop. D'autres le trouvoient fort estrange, et d'autres fort incroyable, jusques à ce qu'ils l'eussent veu, et mesmes les estrangers s'en moquoient de nous, et ceux qui aimoient plus la France et son bien en pleuroient, lamentoient, et sur tout ceux de Piemont qui ne vouloient tourner à leur premier maître : si les ducs de Savoye se doivent justement appeller maîtres et seigneurs de Piemont, d'autant que les roys de France le sont esté d'autrefois, et sont encore justes seigneurs, titulaires et maîtres, légitimement leur appartient. Quant aux soldats et compagnons de guerre qui estoient jà si long temps accoustumés aux garnisons, douceur, et belles nourritures de ce pays, ne faut point demander ce qu'ils en disoient, comment ils en crioient, s'en desespoient, et ce qu'ils en debagouloient; les uns, tant Gascons qu'autres, disoient: He Cap de Bieu, faut-il que pour une petite piece de chair qui est entre les jambes de cette femme, qu'on ronge tant de belles et grandes pieces de terre. D'autres, elle devoit bien garder l'espace de quarante-cinq ans (41) sa virginité et son beau pucelage, pour le perdre pour la ruine de la France. Que si de ce temps ils eussent esté autant déreglez, mutins et seditieux, comme depuis on les a veus en nos guerres civiles, assûrez-vous, qu'un cha-

» cun en eust pris la part, et se fussent saisis des places qu'on eust eu bien de la peine de les en chasser (42). » N'est-il pas étrange que M. le Laboureur, qui avoit lu ces paroles tout fraîchement, nous vienne dire néanmoins, qu'il n'y eut que certains politiques qui trouvèrent à redire qu'elle fût si chèrement mariée, et tous les autres furent bien aises qu'elle emportât avec soi une récompense qui fût du prix de son mérite, et qu'on lui donnât en dot les états qu'on avoit pris sur son mari (43)? Voilà le langage d'un faiseur d'éloge: un tel homme, sans procuration, se charge pourtant de faire, au nom du public, toutes les avances nécessaires au panégyrique, et ne se met point en peine si le fait est réfuté par les auteurs les mieux instruits. Mézerai, qui écrivait une histoire et non pas un panégyrique, s'est bien autrement conformé (44) que M. le Laboureur au témoignage de Brantôme.

Je ne saurais lire ces paroles, et mesme les estrangers s'en moquoient de nous (45), sans m'écrier que c'étoit un bon temps pour les écrivains du Pays-Bas, et de tout autre pays malintentionné pour la France. Quelles insultes n'avoient-ils pas lieu de lui faire? Quelles fanfarses n'avoient-ils pas lieu de publier? Car je suppose qu'ils étoient, ou peu s'en faut, de l'humeur du temps présent.

(I) *Un auteur moderne a voulu justifier la conduite de Henri III.*] Ce moderne est l'antagoniste de Costar. Ce dernier trouvait mauvais (46) qu'on eût critiqué Voiture, pour avoir dit quelque part en se jouant, qu'il estimait plus un bon potage que le panégyrique de Plin, et que la plus longue harangue d'Isocrate. M. de Girac, poursuit-il, croit que M. de Voiture est aussi fou que ce profane qui céda son droit d'atnesse pour une soupe de lentilles, et que ce prince des môtres qui donna Pignerol pour un bon repas. A quoi ne se porte-t-on point, quand on est

(41) Mézerai, Abrégé chronol., tom. IV, pag. 722, dit qu'elle étoit dans la trente-septième année de son âge; il a raison, car elle étoit née le 5 de juin 1523. Voyez ci-dessus la citation (34).

(42) Brantôme, Mémoires des Femmes illustres, pag. m. 325.

(43) Additions à Castelnau, tom. I, p. 751.

(44) Ci-dessus, remarque (C), citation (7).

(45) Brantôme, Mémoires des Femmes illustres, tom. I, pag. 325.

(46) Suite de la Défense de Voiture, p. 172.

éme par la chaleur d'une querelle ? On convertit en crimes les moindres fautes qui échappent à l'antagoniste. Girac, qui par rapport à un autre homme se serait apparemment contenté de représenter que le mot de fou est trop fort pour être employé à désigner la faute d'un prince, se rend délateur de crime d'état contre Costar, son ennemi. Pesons bien toutes ses paroles (47). « Il a bien osé, par » un attentat punissable des plus se- » veres chastimens, porter son venin » et sa malice sur la sacrée personne » de nos roys. Ne compare-t-il pas (*) » la liberalité de Henry troisieme à » la sottise d'Esau, qui céda son droit » d'aînesse pour une soupe de len- » tilles ? N'appelle-t-il pas fou ce » grand prince, pour avoir rendu » Pignerol au duc de Savoye, qui » avoit l'honneur d'estre son oncle, » et de qui il attendoit de grands se- » cours, dans la pressante necessité » de ses affaires ? A-t-on jamais pris » Louis XII pour un fou, luy qui fit » present au roy de Navarre de la » principauté de Bearn, et qui deta- » cha de ses estats une piece de telle » importance ? Personne a-t-il accusé » de folie le peuple romain (**), » quoi qu'il ait donné souvent des » provinces et des royaumes entiers » à divers roys de ses amis ? Et si » Alexandre, comme dit Plutarque, » eût payé volontiers de l'isle de Chi- » pre des vers composez à sa louan- » ge, un roy de France, pour avoir » rendu une place à son parent, qui » l'avoit receu dans ses estats avec » beaucoup de frais et de magnifi- » cence, passera-t-il pour insensé » parmi des gens qui auront le moin- » dre rayon de sens commun ? » Un peu après il demande si *M. Costar* n'apprehende point de chastiment sous le regne d'un prince, proche parent de Henry qui vivoit il n'y a pas si long-tems ? Et il cite ce que Guicciardin et Paul Jove ont dit de l'extrême vénération que les Français ont pour leur monarque. Il revient souvent à la même accusation (48) ; il

faut attribuer cela aux symptômes d'une espèce de fièvre qui saisit les écrivains, quand ils en sont aux répliques et aux dupliques.

Quand il nous aurait nommé tous les souverains qui, depuis le commencement du monde, ont donné des villes ou des provinces, ou même des royaumes, il n'eût point persuadé aux experts, aux connaisseurs, qu'on ait jamais fait de pareils présens dans des circonstances semblables à celles de Henri III, sans commettre une folie. Henri III se dessaisit de Pignerol en faveur d'un prince qui devait aux Espagnols son glorieux rétablissement, et qui dans le fond de l'âme était Espagnol à brûler (49), c'est-à-dire, toujours prêt à favoriser le plus redoutable ennemi qu'eût alors la France. Ce fut à un tel duc de Savoie que l'on livra une place qui ouvrait le royaume à l'ennemi, et qui tenait en respect ce même duc, pour l'empêcher de se liguier avec l'Espagne. Mais, dira-t-on, ce duc avait fait tant de caresses à Henri III, et tant de dépenses pour le régaler à Turin ; n'était-il pas juste de le regarder comme un bon et constant ami ? Non ; cela n'était point juste. Il n'y a que des ignorans qui puissent compter sur la constance de l'amitié entre souverains. A voir les présens qu'ils se font, et les lettres qu'ils s'écrivent en temps de paix, on jurerait qu'ils s'aiment de tout leur cœur, et qu'ils s'aimeront ainsi toute leur vie ; mais il est vrai très-souvent qu'ils négocient en ce temps-là un engagement à la rupture, et qu'ils n'ont dessein de se rendre du service les uns aux autres, que jusqu'à ce que l'occasion se présente de profiter d'une hostilité. Jamais cela ne fut aussi véritable qu'au temps, qu'Henri III recevait mille caresses à la cour du duc de Savoie. Le duc était entièrement disposé à profiter des confusions qu'il voyait en France, et de s'aider pour cela des Espagnols ; et il laissa un fils qui fut l'héritier de cette passion, et

tar méritait d'être mis à la Bastille, pour avoir appelé Henri III fou. Voyez aussi la page 190.

(49) Tant qu'elle a vécu elle a toujours persuadé et gagné M. de Savoye, son mari, à bien entretenir la paix, et ne se débarrasser, lui qui était Espagnol, pour la vie contre la France, ainsi qu'il fit depuis après qu'elle fut morte. Brantôme, Femmes illustres, pag. 328.

(47) Réplique à Costar, sect. I, pag. 8.

(*) Pag. 193.

(**) Voyez Val. Maxim., liv. 4, chap. 8 ; Tacite, liv. 30, etc. Plut., de la fort. d'Alex., liv. 2.

(48) Voyez la page 91, où il insinue que Cos-

qui non-seulement s'empara du marquisat de Saluces, mais aussi forma des conspirations qui avaient pour but le démembrement de la France, et la ruine totale de la monarchie (50). Peut-on donc assez blâmer la bévée de Henri III ? Voyez la remarque (F) de son article.

(K) *Ses favoris acquirent de grands biens par des voies..... injustes.*] De peur qu'on ne m'accuse d'outrer les choses, je me servirai des termes de Mézerai. « Les dépenses que lui firent » faire ceux qui disposaient de sa fa- » veur et de ses affaires, et dont ils » convertirent une bonne partie à » leur profit, furent si excessives, » qu'il surchargea le royaume de » grands impôts, et s'endetta de plus » de quarante millions de livres. Avec » cela ils ruinèrent encore quantité » de familles par une damnable con- » voitise. C'est que l'invention des » partis et des monopoles n'étant pas » alors si en usage, ils se servirent » d'une autre non moins pernicieuse, » savoir, de dénoncer les plus riches » sous prétexte d'hérésie et autres » crimes, et de rechercher ou de » faire des coupables, afin d'en avoir » les dépouilles, ou de les contrain- » dre d'acheter leur grâce par leur » intercession (51). » Cet historien venait de dire que Henri II *n'est accusé d'autre défaut que d'avoir eu l'esprit trop facile, et plus capable d'être gouverné que de gouverner lui-même.* C'est un des plus grands défauts d'un roi, parce qu'ordinairement ceux qui le gouvernent, quand il est en cet état, font plus de maux qu'il n'en ferait s'il les gouvernait.

(L) *Il se comporta d'une manière peu convenable à sa dignité, et plus séante à un jeune cavalier qu'à la majesté royale.*] C'est ainsi qu'en jugèrent les personnes sages, comme nous l'apprend un auteur de ce temps-là (52). « L'on a ouvert le pas à un tour- » noy en la rue Saint-Antoine, de- » vant les Tournelles, avec toutes » les magnificences et parades dont » l'on s'est peu adviser : et ce pour » autant que le roy estoit l'un des

» tenans, suivy de MM. de Ferrare, » de Guise et de Nemoux. Ce que » plusieurs personnes de bon cer- » veau trouvoient estrange : disans » que la majesté d'un roy estoit pour » estre juge des coups, et non d'en- » trer sur les rangs. Mesme que dans » les vieux romans les roys en tels » estours n'avoient appris de faire » actes de simples chevaliers, ains » ou se desguisoient, s'ils avoient » envie d'entrer en la lice, ou bien » du tout s'en abstenoyent. Toutes- » fois telle a esté la mesadventure du » roy, qu'il a voulu avoir le pre- » mier honneur de la joute. Et croy » que le desir qui lui en prit, fut » pour faire paroistre aux estrangers » combien il estoit adextre aux ar- » mes et duit à bien manier un che- » val. De sorte que ceux qui estoyent » pres de luy ne l'oserent destour- » ner de ceste entreprise. Chose qui » a depuis apporté un miserable spec- » tacle à la France. »

(M) *On fit bien des réflexions sur cette triste destinée.*] Je ne veux point alléguer le témoignage des écrivains protestans : chacun voit que celui d'Étienne Pasquier aura plus de force (53). « Voilà comment nostre bon » roy Henry est decédé. Et comme le » commun peuple a naturellement » l'œil fiché sur les actions de son » roy, aussi ne s'est pas trouvée ceste » mort sans recevoir quelques com- » mentaires et interpretations de » quelques-uns. Car pour vous comp- » ter tout au long comme les choses » se sont passées en ceste France, sou- » dain que la paix fust faite, M. le » cardinal de Lorraine, qui en avoit » esté l'un des premiers entremetteurs, » declara en plein parlement, que » l'opinion du roy avoit esté de la » faire à quelque prix et condition » que ce fust, pour de là en avant » vacquer plus à son aise à l'extermi- » nation et bannissement de l'heresie » de Calvin. Et de faict le dixiesme » jour de juin il se transporta en per- » sonne au milieu de son parlement, » pour tirer de chaque conseiller son » advis sur la punition des hereti- » ques. Surquoy fut par plusieurs » opiné assez librement ; quelques- » uns estans d'advis d'en faire sur- » soir la punition jusques à la deci- »

(50) Voyez l'article GONTAUT (Charles), rem. (D), tom. VII, pag. 131.

(51) Histoire de France, tom. II, pag. 1138.

(52) Pasquier, Lettres, liv. IV, tom. I, pag. 172, 173.

(53) La même, pag. 174, 175.

» sion d'un concile general qu'ils
 » disoient estre necessaire. Au moyen
 » dequoy le roy esmeu d'une grande
 » et juste colere commanda des l'in-
 » stant mesme à Montgommery de
 » se saisir de quelques uns de la com-
 » pagnie qui avoyent opiné plus li-
 » brement qu'il ne vouloit. Lesquels
 » furent sur-le-champ menez prison-
 » niers dans la Bastille. Parquoy di-
 » soient ces nouveaux commenta-
 » teurs que ce mal estoit advenu au
 » roy par un juste jugement de Dieu
 » pour venger ces emprisonnemens
 » tortionniers. Que les opinions de-
 » voyent estre libres, et non sondées
 » par un roy, pour puis apres les
 » ayant ouyes envoyer les conseillers
 » en une prison close. Que Dieu l'a-
 » voit chastié par la main de celuy
 » du ministere duquel il s'estoit ay-
 » dé pour faire ces emprisonnemens.
 » Mesme que tout ainsi que le dixies-
 » me de juin il avoit faict ceste honte
 » à la cour de parlement, aussi le
 » dixiesme de juillet ensuyvant, jour
 » pour jour, il estoit allé de vie à
 » trespas. Ainsi devisoyent les aucuns
 » du peuple selon leurs passions par-
 » ticulieres de ceste mort : ne co-
 » gnoissans pas toutesfois que les
 » mysteres de Dieu nous sont totale-
 » ment cachez, et tels que pour l'im-
 » becillité de nos sens nous les rap-
 » portons ordinairement plus à nos
 » opinions, qu'à la verité. » Anne du
 » Bourg fut un de ceux que le roi fit
 » enfermer à la Bastille, et celui contre
 » lequel il se mit le plus en colere ; car
 » entre autres propos il dit qu'il le ver-
 » rait de ses deux yeux brüler (54).
 » Fra Paolo remarque que la reine-
 » mere fut horriblement irritée de ce
 » que les luthériens publiaient, dans
 » leurs manifestes, que la blessure du
 » roi, son mari, dans l'œil, était une
 » punition de Dieu, pour les menaces
 » qu'il avait faites à Anne du Bourg,
 » en lui disant qu'il le voulait voir brû-
 » ler (55).

(N) *Il ne parla plus depuis sa blessure.*] Presque tous les historiens disent qu'un éclat de la lance de Montgommery sauta dans l'œil de

Henri II, et le blessa mortellement ; mais ce qu'en dit Mézerai me semble plus vraisemblable. *Il arriva*, dit-il (56), *que Montgommery lui ayant brisé sa lance dans le plastron ne put retenir son bras, tellement qu'il lui donna dans l'œil droit avec le tronçon qui lui restait à la main, avec si grande violence qu'il lui en passa un éclat jusqu'au derrière de la tête.* De cette façon Montgommery pouvait paraître infiniment plus criminel, quoiqu'au fond il n'eût point agi volontairement. L'historien ajoute : *On ne sut pas au vrai, même en ce temps-là, si le roi parla ou non depuis qu'il eut reçu le coup, la vérité ayant été déguisée par ceux qui étaient auprès de lui, ou rendue incertaine par les divers bruits qu'en firent courir ceux qui avaient divers intérêts. Il y en a qui nous rapportent de belles remontrances qu'il fit à son fils : quelques autres ajoutent même que, quand on l'emporta hors des lices, il regarda vers la Bastille où étaient les prisonniers du parlement, disant avec un grand soupir qu'il avait peur d'avoir maltraité des hommes innocens, et que le cardinal de Lorraine, le reprenant aussitôt, l'exhorta de rejeter cette pensée qui lui était suggérée par l'esprit tentateur. D'autres maintiennent qu'il perdit la parole et toute connaissance dès le moment qu'il fut frappé (57), ce qui est confirmé par le raisonnement de plusieurs médecins, qui enseignent qu'un homme devient nécessairement muet lorsqu'il a le cerveau blessé, ou ébranlé avec grande violence. Allez vous fier après cela aux relations que l'on fait courir, touchant les dernières paroles des mourans (58).*

(O) *Il préféra les conseils du connétable aux remontrances du duc de Guise.*] Le connétable, prisonnier

(56) Mézerai, Histoire de France, tom. II, pag. 1138.

(57) Mézerai, dans son Abrégé chronol., tom. IV, pag. 721, se fixe à ce sentiment. Le coup fut si grand, dit-il, qu'il le renversa par terre, et lui fit perdre la connaissance et la parole. Il ne les recouvra jamais plus. D'où l'on peut convaincre de faux tous les différens discours, que les uns et les autres lui mirent à la bouche, selon leurs intérêts et leurs passions.

(58) Voyez, tom. VII, pag. 373, la remarque (F) de l'article de François, duc de Guise.

(54) Le Place, Comment. de l'État de la Religion et République, folio m. 19.

(55) Fra Paolo, Histoire du concile de Trente, liv. V, pag. 400 de la version d'Amelot, édition de 1686.

depuis la journée de Saint-Quentin, voulait recouvrer sa liberté à quelque prix que ce fût. Les Guises profitaient trop de son absence. Voilà pourquoi il négocia un traité de paix où il accorda aux Espagnols tout ce qu'ils voulurent; et il connaissait tellement le faible du roi son maître, qu'il lui persuada aisément de consentir à ce traité. Le duc de Guise eut beau se servir de mille raisons démonstratives (59), pour faire rejeter une paix qui sacrifiait aux Espagnols la gloire du nom français, et plus de places en un jour qu'ils n'eussent pu en conquérir dans un siècle, le roi fut sourd à tout cela. Il faut rapporter ici une observation de Brantôme (60) : il prétend que Henri II, las et dégoûté de l'insolence de messieurs de Guise, les voulut renvoyer chez eux; mais pour cela il eut besoin de recouvrer son connétable, et de terminer la guerre : il lui manda donc, et au maréchal de Saint-André (61), *de moyenner une paix; ce qu'ils firent à notre désavantage.* N'oublions pas l'autre machine : ces deux prisonniers, et la duchesse de Valentinois, s'enrichissaient de la dépouille des hérétiques; qui doute que pour obtenir la paix ils n'aient fait accepter toutes sortes de conditions, afin de vaquer tout à leur aise aux affaires de l'inquisition? Il est certain (62) que les cabales de cette duchesse, secondées par le connétable, entraînèrent le roi dans ce précipice.

(P) *C'était fait des réformés dans la France, si François II eût vécu encore deux ans.* C'est le sentiment de Théodore de Bèze; car ayant étalé toutes les raisons qui leur promettaient un meilleur temps après la mort de Henri, il ajoute (63) : *Mais Dieu en avait disposé tout autrement, voulant avoir l'honneur qui lui appartient d'avoir redressé son église par son seul bras et effort,*

d'autant plus admirable que la résistance des plus grands aurait été plus forcenée. Ce fut donc durant le règne de François II, successeur de Henri, que la rage de Satan se déborda à toute outrance : de sorte qu'il se peut dire de ce règne, n'ayant duré que dix-sept mois, ce que dit Jésus-Christ en saint Matthieu, à savoir que si ces jours-là n'eussent été abrégés, personne ne serait échappé, mais qu'à cause des élus ils ont été abrégés. Le détail des mesures que l'on avait prises pour ruiner entièrement le parti, se voit en très-peu de pages dans M. Maimbourg (64). Prenez garde aux paroles qu'il met en tête de ce détail (65).

(Q)..... *On les accuse d'avoir témoigné leur joie d'une façon trop insultante sur la fin tragique de Henri.* J'ai déjà cité (66) sur cela M. Maimbourg; et voici les paroles de Mézerai (67). « Comme ce prince » avait eu une grande bonté, il fut » pleuré de tous ses peuples, hor- » mis des nouveaux sectaires, qui » croyaient que sa mort serait leur » liberté et leur accroissement. Ils » en eurent tant de joie qu'ils en » firent des chansons et des actions » de grâces à Dieu, ou plutôt des » blasphèmes, osant dire que le Tout- » Puissant l'avait frappé sous les mu- » railles de la Bastille, où il tenait » les innocens en prison. » Il ne faut pas trouver étrange que dans un grand nombre de gens il se rencontre quelques indiscrets; mais c'est une chose très-louable que l'historien des églises réformées ait gardé la modération que l'on va voir : *Ne restoit rien en apparence, sinon un très-horrible spectacle d'extreme desolation, quand le Seigneur y pourvut. Car le roy Henry au plus fort de ses triomphes de la paix joints avec le mariage.... courant en lice... fut atteint d'un contrecoup d'une lance.... et mourut le 10^e. jour de*

(59) Mézerai les rapporte amplement. Voyez ci-dessus la remarque (C), entre les citations (8) et (9).

(60) Éloge de Henri II, tom. II, pag. 52.

(61) Il était prisonnier tout comme le connétable.

(62) Voyez Belcarius, lib. XXVIII, num. 17 et seq.

(63) Histoire ecclésiastique des Églises réformées, liv. III, pag. 212.

(64) Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 157, 158, 159.

(65) Toutes les choses se trouvaient alors, (c'est-à-dire, lorsque François II mourut), tellement disposées pour la ruine entière du calvinisme, en France, qu'elle semblait être absolument inévitable. Là même, pag. 157.

(66) Dans la remarque (D).

(67) Histoire de France, tom. II, pag. 1139.

juillet suivant. Choses estranges furent remarquées en la mort tant inopinée de ce prince, qui de sa nature estoit debonnaire, mais ne voyoit ni oyait que par les yeux et aureilles de ceux qui le possedoient et gouvernoient à leur appetit (68).

(R) *Il vivait avec le duc d'Orléans son frère, dans une mésintelligence qui coûta bon à la France.*] La faction du dauphin avait pour chef Diane de Poitiers, qui était maîtresse de ce prince. Cela fut cause que la duchesse d'Étampes embrassa les intérêts du duc d'Orléans. J'ai parlé ailleurs (69) du préjudice qu'apportèrent aux affaires de François I^{er}. les intrigues de cette duchesse.

(S) *Que sait-on si le duc d'Orléans n'aurait pas disputé la succession ?*] Tavanès, qui était à son service, et qui avait une passion démesurée de s'agrandir, espérait beaucoup de l'ambition de ce prince, « qui pensait à se rendre souverain du vivant du dauphin, son frère aîné. Aussi l'empereur Charles V le flattait-il fort dans son honneur, par des espérances qui lui avaient bien élevé le courage ; c'est pourquoi étant à l'extrémité, à Farenmonstier, où il avait été témérairement défier la mort dans une maison pestiférée qu'il choisit exprès, Tavanès, son confident, lui étant venu apporter la nouvelle de l'exploit qu'il avait fait sur la garnison de Calais, dont il avait tué huit cents hommes et fait quatre cents prisonniers, il lui dit ces mêmes mots, Mon ami, je suis mort, tous nos desseins sont rompus; mon regret est de ne pouvoir récompenser vos mérites » (70).

(T) *Les dames.... avaient montré à François I^{er}. de prétendues prédictions astrologiques. Castellan les réfuta.*] Environ deux ans avant la mort de ce prince, certaines femmes, qui avaient beaucoup de part à son amitié, lui dirent que les astres

promettaient de grandes conquêtes au duc d'Orléans, et annonçaient que le dauphin ne ferait rien qui fût digne de la qualité de roi de France. Elles tenaient ces discours, parce qu'elles connaissaient l'affection particulière de François I^{er}. pour ce duc, et parce qu'elles souhaitaient de s'enrichir par le crédit de ce jeune prince. Elles le louaient; elles l'élevaient jusques au ciel, et décriaient le dauphin comme un esprit lourd et pesant, et d'une étoile la plus malheureuse du monde (71). Castellan ne put souffrir ni leurs flatteries, ni leurs médisances : il se tourna vers ces dames, et, les regardant d'un sourcil froncé, il leur dit que l'astrologie était malaisée à apprendre, et qu'il était encore plus malaisé de l'ajuster aux événemens humains. Il ajouta que la vanité et l'impudence des astrologues les rendaient indignes d'être crus; qu'il avait autrefois étudié ces matières sous Turreau (72), et qu'il y avait fait autant de progrès qu'aucun autre; que par une espèce d'amusement, et pour satisfaire les curieux, il avait dressé avec toute l'exactitude possible l'horoscope du dauphin et celui du duc d'Orléans, et que, selon les règles de cette science des astres, il avait trouvé que le duc devait avoir l'âme bonne, grande, guerrière; être soutenu des forces et de l'amitié des grands, et parvenir à une puissance très-considérable (73) : que le dauphin ne lui serait pas inférieur, ni à l'égard de la vertu militaire, ni à l'égard des autres vertus dignes d'un prince, et régnerait très-heureusement vainqueur de ses ennemis (74) : mais que toutes ces manières de prédire l'avenir étant vaines et douteuses, le plus sûr était de se fonder sur les mœurs, et sur le génie de l'un et de l'autre de ces deux princes, pour conjecturer ce qui leur arriverait. Le roi écouta favorablement ce discours-là : les flatteurs et les flat-

(68) Théodore de Bèze, Histoire ecclésiastique des Eglises réformées, liv. II, pag. 195.

(69) Dans la remarque (R) de l'article de François I^{er}, tom. VI, pag. 577. Voyez aussi la remarque (E) de l'article ÉTAMPES, même volume, pag. 303.

(70) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castellan, tom. II, pag. 573.

(71) *Animo lento et sopito infelici quodam syderum posito natum.* Gallandius, in Vita Castellani, pag. 73.

(72) Voyez, la remarque (C) de l'article CASTELLAN, tom. IV, pag. 545.

(73) *Valde potentem futurum.* Galland., in Vita Castellani, pag. 73.

(74) *Suorum hostium latè victorem felicissimum regnaturum comperisse.* Idem, ibid.

teuses s'en indignèrent. Le dauphin, ayant appris que Castellan avait parlé de la sorte, en eut une joie extrême, non à cause qu'il avait été loué, mais à cause que l'on s'était déclaré pour l'innocence auprès de François I^{er}, à qui il craignait qu'on ne le rendît odieux (75), *apud quem ne in suspicionem aut odium traheretur metuebat* (76). Maudites pestes de cour ! qui pourrait vous détester suffisamment ? Quelle malignité que de nourrir par tant d'artifices la jalousie de deux frères ! N'oublions pas que l'astrologie de Castellan fut fautive à l'égard du duc d'Orléans. Il mourut peu de temps après ; et cependant elle lui avait présagé une très-grande puissance, que Castellan considérait comme une chose à venir ; et il ne pouvait pas la considérer autrement en ce temps-là ; car ce prince mourut dix-neuf mois ou environ avant son père, et n'avait pas encore vingt-quatre ans.

(U) *Plusieurs auteurs disent qu'un fameux tireur d'horoscopes avait prédit que Henri II serait tué en duel.* Voyons ce qu'en dit Brantôme (77). « J'ay ouï conter et le tiens de » bon lieu, que quelques années » avant qu'il mourust (aucuns disent » quelques jours) il y eut un devin » qui composa sa nativité, et la luy » fut présenter. Au-dedans il trouva » qu'il devoit mourir en un duel et » un combat singulier : Monsieur le » connestable y estoit present, à qui » le roy dit, voyez, mon compere, » quelle mort m'est presagée. Ah ! » sire, respondit monsieur le con- » nestable, voulez-vous croire ces » marauts, qui ne sont que men- » teurs et bavards ? Faites jeter cela » au feu. Mon compere, repliqua le » roy, pourquoy ? ils disent quel- » quefois vérité ; je ne me soucie de » mourir autant de cette mort que » d'une autre ; voire je l'aimerais » mieux, et mourir de la main de » quiconque ce soit, pourveu qu'il » soit brave et vaillant, et que la » gloire m'en demeure : et sans avoir

» esgard à ce que luy avoit dit mon- » sieur le connestable, il donna » cette prophétie à garder à M. de » l'Aubespine, et qu'il la serrast » pour quand il la demanderoit..... » (78). Or le roy ne fut pas plustost » blessé, pansé, et retiré dans sa » chambre, que monsieur le con- » nestable se souvenant de cette pro- » phétie, appella monsieur de l'Au- » bespine, et luy donna charge de » l'aller querir, ce qu'il fit, et aussi- » tost qu'il l'eust veue et leue les » larmes luy furent aux yeux. Ah ! » dit-il, voilà le combat et duel » singulier où il devoit mourir, cela » est fait, il est mort : il n'estoit pas » possible au devin de mieux et plus » à clair parler que cela, encore que » de leur naturel ou par l'inspira- » tion de leur esprit familier ils » sont toujours ambigus et douteux, » et ainsi ils parlent toujours ambi- » guement, mais là il parla fort ou- » vertement. Que maudit soit le » devin qui prophetisa si au vray » et si mal ! » M. de Thou ne fait pas comme Brantôme, qui ne dit point comment s'appelait le devin : il l'appelle Luc Gauric, et il ajoute que cet horoscope fut dressé à la prière de Catherine de Médicis, et qu'on s'en moqua jusques à ce que le roi eût reçu cette blessure. M. de Thou débite cette prédiction comme un fait certain (79). Mais ceux qui citent les propres paroles de Luc Gauric, tirées de l'horoscope de Henri II, méritent plus de croyance. Or il est certain par ces paroles que le devin promettait une longue vie à ce monarque, et qu'il ne le menaçait point d'un duel funeste. Gassendi n'a pas manqué de citer ce grand exemple, et d'ajouter que Cardan ne se trompa pas moins que Gauric dans l'horoscope du même prince (80). *Constat ex historiis Henricum II*

(78) *Là même, pag. 52.*

(79) *Genus ac tempus mortis à Lucio Gaurico mathematico Pauli tertii perfamiliari prædictum CONSTAT, cum Catharina uxor futuri anxia famina cum super viri ac filiorum fato consularet, fore nimirum ut in duello caderet, vulnere in oculo accepto : quod irrisum à malis ac pro tempore neglectum fuit, quasi regis conditio supra duellum posita esset. Thaan., lib. XXII, sub finem.*

(80) Gassendus, *sect. II Physicæ, lib. VI, pag. 745, tom. I Operum.*

(75) *Tiré de la Vie de Pierre Castellan, composée par Gallandius, chap. XLIV, pag. 73 et suiv.*

(76) *Idem, ibidem, pag. 74.*

(77) Brantôme, *Discours de Henri II, au II^e. tome de ses Mémoires, pag. 50.*

Galliae nostrae regem obüsse anno aetatis quadragesimo completo, ex oculari vulnere. En autem de eo Gaurici vaticinium in prognostico anni MDLVI. Quoniam in sui natalis penè divini schemate habuit solem sub gradibus suæ altitudinis veneri ferè partiliter alligatum; quin et lunam atque venerem sub arietis asterismo, per horoscopum progredientis; vivet foelicitissimus annos LIX, deductis duobus mensibus; si nata divino superaverit annos insalubreis LXIII, LXIV, et semper vivet in terris pientissimus. Paria sunt quæ idem Gauricus antea ediderat, quæque à Sixto (81) referuntur. En et vaticinium Cardani, cum de eodem Henrico loquens, erit certè, inquit, senecta tantò felicior quantò etiam plura fuerit expertus, etc. Cette matière est si importante, qu'elle mérite que j'allègue un second témoin: ce n'est pas un homme qui se fonde sur un oui-dire; il rapporte ce qu'il a lu dans les écrits même de Gauric; il y a vu les prédictions les plus heureuses que l'on pouvait souhaiter à Henri II. Et memini in Italia quædam Ephemerides annuas Lucæ Gaurici vidisse, in quibus cum pro libertate scribendi quæ tunc vigeat; singulis principibus Europæis maximas felicitates, aut gravissima damna minaretur, nihil postea perindè cecidit, ac ipse futurum prædixerat: Atque utinam Henricus secundus, quem ille extremâ tantum senectute, et morbo placidissimo fati concessurum dixerat, non ætate potius florenti, et tam acerbo præcipitique fato nobis ereptus fuisset (82).

(X) *Les variations..... suffiraient seules à faire douter que les astrologues l'aient faite.]* Voyons le narré d'Étienne Pasquier: on n'y trouve pas même le nom de Gauric: tout roule sur d'autres gens, et sur d'autres circonstances. Aussi semble-il que long-temps auparavant..... ce malheur eust été taisiblement prognostiqué au roi par Hierosme Cardan, lequel, en un projet qu'il dressa de sa nativité, lui promettoit toutes choses aisées sur l'advenement

de son règne, mais l'asseuroit au déclin de sa vie d'une fin assez fâcheuse, et telle que pour la grandeur d'un roy il se commande un silence. Aussi a couru un bruit en cour qu'au retour du dernier voyage d'Italie de monsieur le cardinal de Lorraine, luy avoyent esté présentées unes lettres de la part d'un juif de Rome, grandement expert et nourry en ces fantasques presciences et divinations, qui l'admonnestoyent soigneusement de se garder d'un combat d'homme à homme. Desquelles missives, comme illusoires, le roy après en avoir ouy la lecture n'en fait compte, ne se pouvant imaginer, veu le grand rang qu'il tenoit, d'entrer jamais en un duel. Ces lettres furent deslors serrées par monsieur de l'Aubespine, qui depuis la mort de luy les a exhibées à plusieurs seigneurs, comme l'on dict. Et de faict l'on adjoust (je ne veux pas l'asseurer pour vray) que la royne memorative de ces lettres, et du temps qui luy avoit esté designé, le supplia par plusieurs fois, que puis que les deux jours précédens s'estoyent passez à son honneur et contentement, il voulust ce 3 jour se deporter de la jousté pour éviter à tout inconvenient, et y commettre en son lieu quelque autre seigneur. A quoy toutesfois il ne voulust condescendre. Et comme le jour mesme qu'il fust blecé, la royne luy eust envoyé de sa loge gentilhomme exprès pour le prier de sa part de se contenter de ce qu'il avoit faict, il luy fait responce qu'il ne courroit plus que ceste fois là, dont le desastre voulust qu'il fut blecé (83). Remarquez bien que Pasquier ne conte ces choses que sur un oui-dire fort vague, dont il n'est point lui-même persuadé. Mais prenez encore mieux garde que l'on ne dit point que Cardan ait mis au jour ce prétendu horoscope après la mort de Henri II. Il était pourtant assez vain, assez entêté d'astrologie (84), pour se vouloir faire honneur d'une découverte si surprenante. Rien ne pouvait ennoblir son art autant que cela: il pouvait prendre à témoin le con-

(81) Il parle de Sixtus ab Hemminga, qui a écrit par l'exemple de trente horoscopes célèbres, que l'événement les a démentis.

(82) Naudæus, in Judicio de Cardano.

(83) Pasquier, Lettres, liv. IV, tom. I, pag. 175.

(84) Confer quæ supra remarque (E) de l'article CARDAN, tom. IV, pag. 442.

nétable de Montmorency, Catherine de Médicis, l'Aubespine et quelques autres personnes de la plus haute importance. D'où pourrait venir qu'il eût négligé les intérêts de sa gloire, et ceux de sa bourse (85), jusqu'à un tel point? On a vu dans la remarque précédente ce que Gauric promettait à Henri II, l'an 1556: voyons ce qu'il lui avait prédit quatre années auparavant : *Inclutissimus Gallorum Rex*, c'est ce qu'il a mis au bas de la figure de nativité de ce monarque, dans l'édition de Venise, 1552, chez Curtius Troianus Navò : *Henricus Christianissimus erit regum quorundam imperator, ante supremos cineres ad rerum culmina perveniet, felicissimamque ac viridem senectam, uti colligitur ex sole, venere, et lund horoscopantibus, et potissimum, sole in suo trono partiliter supputato. In civitatibus Arieti subjectis maximum sortietur dominium, si forte superaverit suæ ætatis annos 56, 63, 64, ad annos 69 menses 10 dies 12 facili ac foelici tramine perducetur* (86).

(Y) On conte des choses assez remarquables, touchant les mères de ses deux enfans naturels.] Lisez ce qui suit : c'est Brantôme qui parle (87). Henri II qui étoit d'assez amoureuse complexion, quand il alloit voir les dames, il alloit le plus caché et le plus couvert qu'il pouvoit, afin qu'elles fussent hors de soupçon et d'infamie : et s'il en avoit aucunes qui fussent desouvertes, ce n'estoit pas sa faute, ny de son consentement, mais plustost de la dame, comme une que j'ay ouy dire de bonne maison, nommée madame Flamin d'Escoce, laquelle ayant esté enceinte du fait du roy, elle n'en faisoit point la petite bouche, mais tout hardiment disoit en son escossement françois, j'ay fait tant que j'ay pu, qu'à la bonne heure je suis enceinte du roy, dont je me sens très-honorée,

(85) On l'eût payé bien plus largement de ses prédictions, si l'on eût su qu'il avait trouvé par l'astrologie, qu'un roi de France serait tué dans un duel.

(86) Lucas Gauricus, in Tractatu astrologico in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus per proprias eorum genituras ad unguem examinatis, folio 42 verso.

(87) Mémoires des Dames galantes, tom. II, pag. 372.

et très-heureuse, et si je veux dire que le sang royal a je ne sçay quoy de plus suave et friande liqueur que l'autre, tant je m'en trouve bien, sans conter les bons brins de présens que l'on en tire. Son fils qu'elle en eut alors fut le feu grand-prieur de France, qui fut tué dernièrement à Marseille (88), ce qui fut un très-grand dommage; car il estoit un très-honeste, brave et vaillant seigneur. Ce que j'ai à dire de l'autre maîtresse est une singularité d'une autre nature. Le dauphin, depuis roi Henri II, étant devenu amoureux d'une demoiselle de Cony en Piémont (89), au voyage qu'il y fit avec le connétable de Montmorency, ses gens mirent le feu de nuit en sa maison, et le péril en permettant l'accès à tout le monde, ils y accoururent en grand nombre, criant salva la donna, et l'ayant prise la menèrent au dauphin (90). Il en eut une fille nommée Diane, qui épousa en premières nocces Horace Farnèse duc de Castro, et en secondes, François duc de Montmorency, fils aîné du connétable. Le second mariage commença le 5 de mai 1557 (91), et finit par la mort du mari, le 6 de mai 1579 (92). Le fils unique qui en sortit décéda avant son père. La veuve vécut jusques au 3 de janvier 1619. Elle avait alors plus de quatre-vingts ans. Elle moyenna un accord entre Henri III et Henri IV, et eut une amitié tendre pour Charles de Valois, son neveu, fils naturel du roi Charles IX. Elle lui sauva la vie, lorsqu'Henri IV le voulait envelopper dans la cause du duc de Biron : elle représenta à ce prince, qu'il avait trop d'intérêt à rendre sacrées et inviolables les têtes des enfans naturels des rois, pour éviter soigneusement d'établir contre

(88) Le père Anselme, Histoire généalogique de la Maison de France, pag. 144, dit qu'il étoit né de N... de Lévison, damoiselle écossaise, et qu'il fut tué, à Aix en Provence, par Philippe Altoviti, baron de Castellanes, le deuxième jour de juin 1586.

(89) Le père Anselme, là même, dit qu'elle s'appelait Philippe-des-Ducs, et qu'elle vivait encore le 1^{er} de juillet 1572 et ne se fit pas religieuse, comme a cru Pierre Matthieu.

(90) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 447.

(91) Anselme, Histoire généalogique de la maison de France, pag. 144.

(92) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 418.

eut un funeste exemple. Elle maria ce veuve à Charlotte de Montmorenci, nièce de son mari, et laissa ses enfans héritiers de tous ses biens, et de l'hôtel d'Angoulême (93) qu'elle avait à Paris (94).

(Z) Quelques auteurs prétendent que par la curiosité que Clément VII eut de s'en informer, il trouva des preuves qui lui mirent l'esprit en repos.] Je n'ai lu cela que dans M. Varillas. *L'entrevue de sa sainteté*, dit-il (95), et de sa majesté se fit à Marseille, et les noces du duc d'Orléans et de Catherine y furent célébrées avec beaucoup de magnificence. Comme l'époux n'avait que seize ans et l'épouse que treize, le roi, qui ne voulait point hasarder la santé de son fils, prétendait que l'on différât pour deux ou trois ans la consommation du mariage. Mais ce n'était pas là le compte du pape, qui craignait que s'il venait à mourir avant que le mariage de sa nièce fût achevé, on ne le renvoyât en Italie. Et de fait il ne fut content, dit Paul Jove, qu'après avoir vu des marques certaines que le mariage avait été consommé. Si Paul Jove a fait mention d'une telle circonstance, ce n'est point dans l'endroit de son Histoire où il parle de cette entrevue du pape et de François I^{er}. C'était pourtant le lieu le plus propre, et l'occasion la plus naturelle de toucher cette particularité, vu principalement que l'auteur n'oublia pas de marquer la grande jeunesse du duc d'Orléans, et de faire plusieurs autres observations, et de dire même que le mariage fut consommé la première nuit. *Augebant suspicionem maturatæ nuptiæ, quæ impares regio sanguini viderentur. Siquidem nobilissimus adolescens Henricus, quanquam ætate tenerior, Catharinam celebratis insigni cerimonia nuptiis, ex virgine mulierem primâ nocte reddiderat* (96). J'avoue donc que l'on pourrait soup-

çonner M. Varillas de citer à faux le témoignage de Paul Jove. Ce qu'il dit que l'époux avait seize ans, et l'épouse treize, n'est point juste; car il est sûr que Henri II naquit le 31 de mars 1519, et qu'il épousa Catherine de Médicis le 28 d'octobre 1533 (97). Le père Anselme, qui met sa naissance au 31 de mars 1518, ajoute que ce fut avant Pâques, et par conséquent que cette année-là est 1519 selon le style moderne. Il dit aussi que Catherine naquit le 13 d'avril 1519. Gauric marque le même jour et la même année dans l'horoscope de cette dame. Il n'y avait donc que quatorze jours de différence entre l'âge du marié et l'âge de la mariée. M. de Sponde ne s'est guère moins trompé que Varillas puisqu'il a dit que Catherine n'avait que treize ans, et qu'Henri en avait quinze et sept mois (98).

(AA) *Il forgea lui-même les armes qui aidèrent le plus efficacement ceux de la religion à se maintenir.*] Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans la remarque (D), et joignez-y ce passage d'Étienne Pasquier (99). « Nous veismes l'empereur Charles V faire la guerre aux Allemands ses vassaux, pour avoir embrassé l'hérésie.... Ses affaires lui succedoient à propos; au moyen dequoy ils implorèrent nostre aide. Y avoit-il rien plus plausible en matière d'affaires d'estat, telle que le courtisan se figure, que de prendre leur fait en main, pour ne permettre qu'un grand prince s'agrandisse davantage à nos portes par la ruine de tous les seigneurs d'Allemagne? Mais aussi y avoit-il rien plus injuste, que de secourir un subject contre son seigneur naturel? Et encores prendre la cause d'un hérétique, contre un empereur catholique, qui ne combattoit que pour l'honneur de Dieu et de son eglise? Nostre roy estoit prince catholique, comme aussi les seigneurs qui avoient meilleure part en ses bonnes grâces : ce nonobstant nous prenons la protection de l'héréti-

(93) Henri III lui donna les duchés d'Angoulême et de Châtelleraut, le comté de Ponthieu, et le gouvernement de Limosin. Le Laboureur, le même.

(94) Tiré des Additions de M. le Laboureur, le même.

(95) Varillas, préface du tom. V de l'Histoire de l'Hérésie, fol. 4^{re}, troisième édition de Hollande.

(96) Jovius, Historiar. lib. XXXI, fol. 230, edit. Barl., 1555.

(97) Voyez les Fastes du père du Londe, pag. 23 et 34; et le père Anselme, Histoire généalogique, pag. 137 et 139.

(98) Spondanus, ad ann. 1533, num. 7.

(99) Pasquier, Lettres, liv. XV, pag. 218 du II^e tome.

» que allemand ; et par un titre ma-
 » gnifique le roy en plein parlement
 » se faict proclamer *protecteur de l'a*
 » *liberté germanique*, c'estoit à dire
 » de l'hérésie germanique; et comme
 » tel fit forger monnoye portant ces-
 » te inscription. Sous ce beau titre
 » entreprimes le voyage avecques
 » une puissante armée. En quoy les
 » choses nous reüssirent de telle fa-
 » çon, que sur la seule renommée
 » de nostre entreprise, estant sur le
 » point de passer le Rhin, l'empereur fut contraint de passer les
 » choses à l'amiable avec ses subjects
 » et leur accorder plusieurs passe-
 » droits contre l'honneur de Dieu et
 » de sa conscience, qu'il n'eust autrement tollerez. Quant à moy, je
 » veux croire que Dieu nous voulut
 » depuis chastier de mesmes verges,
 » dont nous affligeasmes l'empereur;
 » ayant permis qu'après le decez de
 » Henry, ses enfans mineurs fussent
 » guerroyez par leurs subjects, pour
 » le soustenement d'une opinion plus
 » violente que celle de Luther; et
 » qu'ils s'aidassent des princes allemands contr'eux. Et quand Dieu
 » voulut exercer sa vengeance sur
 » nous, il fut hors de toute puissance humaine d'y remedier, et
 » fit que tous les remedes que nous
 » y avions pensé apporter se tournassent à notre ruine.» Pasquier fait une autre remarque qui ne me parait pas bonne. *Au retour de ce beau voyage d'Allemagne*, dit-il (100), *Calvin commença de solliciter uns et autres par lettres, qui se laisserent aisément surprendre, estimans, comme il est à croire, que puisque le roi et son conseil avoient pris la protection des luthériens, ils estoient en leurs ames de pareille religion. Ainsi s'espandit petit à petit un seminaire de nouvelle religion par la France, laquelle vint enfin jusques aux parties nobles, je veux dire jusques aux princes et grands seigneurs.* L'auteur fait là deux fautes : il suppose que Calvin ne commença à solliciter les Français par lettres, que vers la fin de l'année 1552. Cela est faux : il n'avait cessé d'en user ainsi depuis l'an 1536; et d'ailleurs il n'est pas vrai que les Français pussent croire que Henri II

(100) Pasquier, *Lettres*, liv. XV, pag. 219.

et son conseil estoient en leurs ames luthériens. On ne pouvait pas douter du contraire, puisque l'on voyait ce prince persécuter à feu et à sang ceux de la nouvelle religion, dans tout son royaume. La protection qu'il accorda, et les bons offices qu'il rendit aux protestans d'Allemagne ne servaient de rien à éluder cette preuve de son aversion pour leur secte; on voyait seulement par-là qu'il sacrifiait aux intérêts politiques de son état les intérêts de sa religion. C'est le train ordinaire des souverains. Ils le quittent quelquefois pour sacrifier à l'esprit de persécution, non-seulement les conquêtes qu'ils pourraient faire, mais aussi ce les qu'il ont déjà faites, et les plus solides avantages de leur état. Henri II en fut un exemple lorsqu'il accepta la paix de Cateau.

(BB) *Un roi trop enclin à répandre des faveurs est plus préjudiciable à son état qu'un roi trop enclin à n'en point répandre.*] Un jurisconsulte français (101) a soutenu que « ceux-là s'abusent bien fort, qui vont louant et adorant la bonté d'un prince doux, gracieux, courtois et simple : car telle simplicité sans prudence est tres dangereuse et pernicieuse en un roy, et beaucoup plus à craindre que la cruauté d'un prince severe, chagrin, revesche, avare et inaccessible. Et semble que nos peres anciens n'on pas dit ce proverbe sans cause : De meschant (102) homme bon roy : qui peut sembler estrange aux aureilles delicates, et qui n'ont pas accoustumé de poiser à la balance les raisons de part et d'autre. Par la souffrance et niaise simplicité d'un prince trop bon, il advient que les flatteurs, les corratiers et les plus meschans emportent les offices, les charges, les bénéfices, les dons, espuisant les finances d'un estat : et par ce moyen le povre peuple est rongé jusqu'aux os, et cruellement asservi aux plus grands : de sorte

(101) Bodin, de la République, liv. II, chap. IV, vers la fin, pag. m. 295. Voyez aussi liv. VI, chap. II, pag. 895.

(102) Notes qu'il ne donne pas à ce mot toute son étendue, il ne le prend que selon la signification d'austère et de rigoureux. Voyez la fin de ce chapitre du II^e. livre de Bodin.

» que pour un tyran il y en a dix
 » mil, etc.» Voulant confirmer en-
 suite sa thèse par des exemples, il
 dit ceci (103) : *On a vu ce royaume*
aussi grand, riche et fleurissant en
armes et en loix sur la fin du roy
François I^{er}, lors qu'il devint cha-
grin et inaccessible, et que personne
n'osoit approcher de lui pour rien lui
demande : alors les estats, offices,
et bénéfices n'estoyent donnez qu'au
merite des gens d'honneur : et les
deniers tellement retranchez, qu'il se
trouva en l'espargne quand il mourut,
un million d'or, et sept cens mil escus,
et le quartier de mars à recevoir,
sans qu'il fust rien deu sinon bien
peu de chose aux seigneurs des li-
gues, et à la banque de Lyon, qu'on
ne vouloit pas payer pour les rete-
nir en devoir : la paix assurée avec
tous les princes de la terre : les fron-
tières estendues jusqu'aux portes de
Milan : le royaume plein de grands
capitaines, et les plus sçavans hom-
mes du monde. On a vu depuis en
douze ans que regna le roy Henry
II (la bonté duquel estoit si grande,
qu'il n'en fut onques de pareille en
prince de son aage) l'estat presque
tout changé : car comme il estoit doux,
gracieux et debonnaire, aussi ne
pouvoit-il rien refuser à personne :
ainsi les finances du pere en peu de
mois estant espuisées, on mit plus
que jamais les estats en vente, et les
bénéfices donnez sans respect : les
magistrats aux plus offrans, et par
conséquent aux plus indignes : les
impôts plus grands qu'ils ne furent
onques auparavant : et neantmoins
quand il mourut, l'estat des finances
de France se trouva chargé de qua-
rante et deux millions : après avoir
perdu le Piedmont, la Savoye, l'isle
de Corse et les frontieres du Bas
Païs : combien que ces pertes-là es-
toient petites, eu esgard à la répu-
tation et à l'honneur. Si la douceur
de ce grand roy eust esté accompa-
gnée de severité, sa bonté meslée
avec la rigueur, sa facilité avec
l'austerité, on n'eust pas si aisément
tré de lui tout ce qu'on vouloit. L'o-
pinion de ce savant homme semble
d'abord un paradoxe ; mais quand
on l'examine de bien près, on la
trouve bien fondée.

(103) *Là même, pag. 296.*

(CC) *Il pervertit l'administration*
de ses finances, et s'endetta prodigieusement.] « Il y avoit une ordon-
nance du roy François I^{er}. confir-
mée par son successeur, portant
qu'il y auroit quatre clefs du cof-
fre de l'espargne, desquelles le roy
en aurait une, et que les autres
seroyent entre les mains des com-
missaires par lui establis : et la
distribution des deniers se devoit
faire par le mandement du roy en
présence du thresorier et contrero-
leur de l'espargne. Mais le roy Hen-
ri II par edict () après deschar-*
gea les commissaires et officiers de
l'espargne, à fin qu'on ne leur peust
à l'advenir faire rendre compte :
tant y a que l'un des commis-
saires eut en pur don pour une fois
cent mil escus, si le bruit qui en
courut par-tout estoit vray : qui
estoit beaucoup alors (104). » C'est
Bodin qui fait cette observation, qui
peu après ajoute (105) que François
I^{er}. ne fit pas autant de largesses pen-
dant un règne de trente-deux ans,
que son successeur en fit pendant deux
années. François I^{er}. n'avoit quasi
pas fermé les yeux, que le tilletage
ou rechet des offices, qui estoit dès
lors une somme infinie, fut donnée à
une seule personne (106). Voyons
comment on a exprimé cela dans la
traduction latine. Nondum justa pa-
renti fecerat (Henricus secundus)
cum hirudo quædam Palatina pecu-
niæ vim infinitam quam officarii
acceptâ confirmatione regibus initia-
tis fisco dependere solent, uno ab-
sorbuit et eodem haustu (107). La pro-
digalité de ce prince fut cause sans
doute qu'il imposa de nouvelles char-
ges à ses sujets, sans se souvenir des
promesses qu'il avait faites en créant
ces impositions. Considérez bien ces
paroles de Bodin (108) : « Quand le
taillon fut mis sur les subjects l'an
mil cinq cens quarante neuf, le
roy fit promesse de n'affecter, n'em-
ployer les deniers à autre usage,

(*) En 1556.

(104) Bodin, de la République, liv. VI, chap. II, pag. 904.

(105) *Là même, à la page 1055 de l'édition latine, 1601, in-8°.*

(106) *Là même, pag. 905 de l'édition française, 1608, in-8°.*

(107) *Là même, pag. 1055.*

(108) *Là même, pag. 891.*

» qu'au paiement de sa gendarmerie, sans les confondre avec les autres deniers ordinaires : comme il fut aussi dict quand on imposa la solde de cinquante mil hommes de pied, du temps du roy François I^{er}. qui se devoit seulement prendre sur les villes closes et fauxbourgs d'icelles, qui ne resentoient rien de la foule des soldats : toutesfois depuis on l'a esgalée sur villes et villages, bourgs et bourgades, l'an mil cinq cens cinquante-cinq, en quoi les povres païsans ont esté grevez doublement : car ils payent et sont pillés de tous costez. » Le mauvais ménage du même roi produisit un autre désordre : c'est qu'il emprunta beaucoup de sommes à gros intérêt. Depuis que le roy Henry eut affaire d'argent, il emprunta à dix, à douze, à seize pour cent, comme il fit l'an m. d. l. iii. des Caponis, Albicis, et des participes d'Allemagne : et l'usure se payoit aux quatre foires, ou l'intérêt de l'usure estoit converti en sort, et joint au principal : l'empereur faisoit le semblable de son costé : vrai est qu'il ne prenoit qu'à dix et douze pour cent au plus, et l'année mesme le roy d'Angleterre emprunta des marchands allemans cent mil escus à douze pour cent. Et au lieu que le roy Henry pensoit attirer plus d'argent en payant plus d'intérêt que l'empereur et le roy d'Angleterre, il commença à perdre son crédit : car les plus sages mesnagers faisoient jugement qu'il n'en pourroit en fin payer ni sort, ni usure : d'autant que l'intérêt de seize pour cent revenoit pour le moins à dix huict pour cent, retenant l'intérêt qu'il ne pouvoit payer (109). Notez qu'il ne fut pas l'inventeur de cette pratique : elle avait commencé sous le roi son père. « Ce fut aussi le moyen apporté en France, l'an m. d. xliii par le cardinal de Tournon, lors qu'il avoit le crédit envers le roy François I^{er}. auquel il fit entendre, à la suscitation de certains Italiens, qu'il n'y avoit moyen d'attirer en France les finances de tous costez, et faire fonds à l'ad-

» venir, pour en frustrer les ennemis, que d'establiir la banque à Lyon, et prendre l'argent d'un chacun, en payant l'intérêt à huict pour cent : mais en effect le cardinal vouloit asseurer cent mil escus qu'il avoit en ses coffres, et en tirer tout l'intérêt qu'il pourroit : les lettres patentes decernées, et l'ouverture de la banque ainsi faite comme j'ai dit, chacun y venait à l'envi, de France, d'Allemagne et d'Italie, en sorte que le roy François I^{er}. quand il mourut, se trouva endebté à la banque de Lyon de cinq cens mil escus, qu'il avoit en ses coffres, et quatre fois davantage : et la paix assurée avec tous les princes de la terre (110). » Bodin (111) condamne cette invention suggérée à François I^{er}. Il croit qu'elle ruine le fondement des finances, et qu'elle fut la source de mille malheurs. Citons-le encore une fois (112) : *Et quant aux finances, dit-il, on a si bien mesné, qu'en moins de douze ans que le roy Henry II regna, il (113) devoit plus d'intérêt que ses prédécesseurs quarante ans auparavant ne levoient pour toutes charges.*

Je m'assure que ces citations de Bodin ne seront pas désagréables à ceux qui souhaitent de savoir les époques des impôts, et en général l'origine des coutumes.

(DD) *Henri II commença à soumettre la polygamie au dernier supplice.* C'est ce que j'ai lu dans Bodin. *Imperatores*, dit-il (114), *perpetuū lege polygamia infamice poenā subjectā vetuerunt* (*) : *nostris verū legib. poena capitalis Henrici II principatu irrogari cœpit.* L'auteur des *Mélanges d'histoire et de littérature* ignorait apparemment cette particularité ; car voici comment il s'exprime : « Mais à propos de mariage et de lois du royaume, il y a des parlemens en France, où l'on condamne à mort ceux qui se trou-

(110) *Là même*, pag. 893.

(111) *Là même*, pag. 896.

(112) *Là même*, pag. 895.

(113) Voyez la remarque précédente, citation (103).

(114) Bodin, de Republ., lib. V, cap. I, pag. m. 793.

(*) *L. neminem de incestis, cod.*

(109) Bodin, de la République, pag. 893, 894.

vent convaincus de polygamie ; parce que l'on suppose que c'est une loi du royaume. On demande où se trouve cette loi ? C'est à nos jurisconsultes français à nous l'apprendre. La conséquence en mérite bien la peine. Pour moi, je crois que ce n'est point pour la polygamie qu'on envoie ces gens-là au gibet ; mais pour les fourberies dont ils usent pour surprendre des femmes qu'ils épousent de mauvaise foi (115). »

(115) Vignéal Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, pag. 175.

HENRI III, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, s'était rendu si célèbre avant qu'il fût roi, et avant l'âge de vingt ans, que les Polonais le jugèrent digne de leur couronne ; mais ils eurent bientôt sujet de se repentir de cette élection. La manière dont il s'enfuit de Cracovie est la chose du monde la plus honteuse. La raison de cette fuite est qu'il voulait recueillir en France la succession de Charles IX. Il régna effectivement après lui, et de telle sorte que les Polonais n'eurent pas lieu de le regretter. On peut dire de lui comme de Galba, qu'il eût paru digne de la couronne s'il ne l'eût jamais portée (A). Sa vie fut tellement partagée entre les débauches et les dévotions, qu'on ne vit jamais un mélange plus bizarre. Il se laissait posséder par ses mignons avec si peu de ménagement, que toute la France en était choquée ; vu surtout que les dépenses excessives qu'il faisait pour eux (B) tournaient à la charge du pauvre peuple. Il encourut la haine des dames, et cela lui fut fort préjudiciable (C). La duchesse de Montpensier se ven-

gea terriblement de quelque chose qu'il avait dit d'elle (D). Le duc de Guise devenant par cet amas de circonstances et par les troubles de religion, beaucoup plus hardi qu'il ne l'eût été à se préparer le chemin du trône, éprouva que les princes les plus faibles sont enfin capables d'une vigoureuse résolution. Il fut massacré par les ordres de Henri III. J'ai parlé ailleurs (a) des suites de cette affaire ; mais je n'ai pas dit que sans le secours des protestans ce monarque aurait été opprimé à Tours, où les ligueux l'attaquèrent (b), quelques mois après qu'il eut fait tuer le duc et le cardinal de Guise. S'étant tiré de cet embarras, il alla mettre le siège devant Paris et sans doute il eût mis bientôt à la raison cette ville séditieuse, s'il n'eût été assassiné par le jacobin Jacques Clément. Il mourut le 2 d'août 1589, qui était le lendemain de sa blessure (c). J'ai dit ailleurs (d) qu'on l'a blâmé avec raison d'avoir cédé quelques villes au duc de Savoie, qui l'avait accompagné jusqu'au pont de Beauvoisin au mois de septembre 1574 (E). Il eut sujet de se repentir de cette cession ; car elle encouragea le fils de ce duc à former des entreprises contre la France (F).

Il n'y a eu guère de princes dont l'étoile ait été aussi capricieuse que celle de Henri III. La bizarrerie de sa fortune lui

(a) Dans l'article GUISE (Henri), tome VII, pag. 380.

(b) Au mois de mai 1589.

(c) Mézerai, *Abrégé chronolog.*, tom. V, pag. 355.

(d) Dans l'article Henri II, pag. 16 de ce volume, à la remarque (G).

fit éprouver un sort tout-à-fait semblable à celui de ces enfans qui sont d'abord élevés par une mère fort tendre et puis par une cruelle marâtre. La gloire de sa jeunesse fut très-brillante, et lui procura d'une manière remplie d'éclat et d'honneur le royaume de Pologne; mais cette vive lumière s'éclipsa bientôt : il abandonna peu après avec plus d'ignominie cette couronne, qu'il n'y avait eu de gloire dans son élection; car que peut-on voir de plus étrange et de plus honteux qu'un monarque qui prend la fuite pendant les ténèbres de la nuit, et qui se retire avec la dernière vitesse hors de ses états, comme un criminel qui sent à ses trousses le prévôt des marchaux? Voilà de quelle manière Henri III abandonna la Pologne (e). Si l'on pouvait excuser cette évasion sur l'intérêt qu'il avait de se presser d'aller recueillir un héritage beaucoup meilleur que le sceptre qu'il portait, nous ne laisserions pas de pouvoir dire qu'il fallait bien qu'il fût né sous une malheureuse constellation, et *Diis iratis*, puisqu'il se trouvait réduit à de telles extrémités, qu'il ne pouvait succéder qu'à ce prix-là au roi son frère. Ce serait toujours une marque que sa fortune l'aurait mené malignement par des chemins entortillés et embarrassés. On le chercha dans lui-même après son retour en France, et on ne le trouva point : ce duc d'Anjou, qui avait acquis une si grande réputation (f), ne pa-

(e) Voyez M. de Thou, au commencement du livre LVIII.

(f) Voyez l'article MARIANA, tom. X, remarque (O).

raissait plus dans la personne de Henri III. On n'y vit d'abord que l'humeur d'un misanthrope (G). Voici bien d'autres caprices de la fortune de ce monarque. Il avait un frère qui était un pesant fardeau sur ses épaules; la mort l'en délivra; il sentit beaucoup de joie de cette délivrance, et cela même doit passer pour une infortune; car qu'y a-t-il de plus bizarre que d'être réduit à se réjouir de la mort de son frère unique? mais enfin ce serait toujours une espèce d'avantage, si l'on en tirait une longue utilité. C'est ce que Henri III n'éprouva point; car il s'aperçut bientôt que la mort du duc d'Alençon, quelque avantageuse qu'elle lui fût, lui était encore plus préjudiciable qu'utile (H), puisqu'elle fournit un prétexte de cabaler, et qu'elle fomenta cette faction dangereuse qui fit sentir tant de mortifications au roi, et qui l'accabla enfin. La joie qu'il eut de s'être défait du duc de Guise fut de la même nature; elle ne dura guère : il éprouva dès les premiers jours que ce grand coup de partie qu'il avait cru absolument nécessaire à son repos et à sa sûreté, le plongeait dans de nouveaux embarras et dans de mortelles inquiétudes (I). On doit avouer qu'il se surpassa lui-même dans l'exécution du projet de faire mourir le duc de Guise (K). Il y fit paraître beaucoup de prudence et beaucoup de résolution, et pour le moins beaucoup plus que dans les rencontres précédentes, où il s'était comporté d'une manière qui l'avait rendu le mépris du pa-

pe (L). L'une des plus grandes bizarreries de sa destinée fut qu'il s'attira également l'inimitié des papistes et celle des huguenots. Ces deux partis opposés en toutes choses, et quant au spirituel et quant au temporel, s'accordèrent dans l'aversion pour ce prince. Ce fut un centre d'unité pour des gens qui trouvaient partout ailleurs un sujet de division. Humainement parlant, les huguenots avaient de justes raisons de le haïr; car il les persécutait à toute outrance, et il passait pour l'un des plus grands promoteurs de la Saint-Barthélemi, et il se glorifiait même de l'avoir été (g). Cela joint avec son attachement aux dévotions les plus monacales devait lui concilier l'amitié des ecclésiastiques et des zélateurs les plus ardens de la foi romaine; et néanmoins il fut l'objet de leur haine plus qu'on ne saurait se l'imaginer. Voilà un furieux caprice de l'étoile: en voici encore un autre. Tout ce qu'il avait aimé le plus ardemment tourna enfin à son préjudice (h). Ce que nous avons dit (i), touchant les désordres que la prodigalité de Henri II fit naître, convient encore davantage au règne de Henri III, prince infiniment plus prodigue que son père. Aussi vit-on sous ce règne-là plus de maltotes, plus d'édits bursaux et plus de dissipation de finances qu'il n'en avait jamais paru

dans le royaume. Le mal eût été encore plus grand, si ce prince eût pu obtenir la permission d'aliéner le domaine. Mais les états généraux ne voulurent pas y consentir (M). Remarquons qu'Henri III, qui par rapport à ses favoris n'était point jaloux de l'autorité, et n'aspirait point à l'indépendance, souhaitait passionnément d'amplifier le pouvoir royal (N). Je dirai quelque chose de ses dévotions (O), et je n'oublierai point qu'il fut éloquent, qu'il aimait les sciences, et qu'il se plaisait beaucoup à entendre discourir les personnes doctes. Mais on trouva du contre-temps à cela et à la peine qu'il prit d'étudier la langue latine (P). On nous a envoyé deux mémoires bien curieux: l'un regarde la proposition qu'on lui avait fait goûter de reconnaître pour son successeur le fils aîné du duc de Lorraine (Q); l'autre regarde ce que le député de la ligue eut ordre de représenter au pape après que le jacobin Jacques Clément eut assassiné ce roi (R). Cet assassinat exécrable fut commis au bourg de Saint-Cloud. Quelques auteurs protestans ont relevé cette circonstance, et y ont trouvé des mystères. Le fait qu'ils allèguent paraîtra fort incertain pendant qu'ils laisseront (S) sans réplique les observations de Pierre-Victor Cayet.

(A) *On peut dire de lui, comme de Galba, qu'il eût paru digne de la couronne s'il ne l'eût jamais portée.* Tout le monde a remarqué ce mot de Tacite: *major privato visus (Galba) dum privatus fuit, et omnium consensu capax imperii, nisi imperasset* (1). Suétone dit la même chose

(g) *Thuan., lib. XCVI, pag. 301.*

Et fatale erat ut quicquid ardentius dilexerat, id illi postremo perniciem adferret. Idem, lib. XC, sub fin., pag. 193.

(h) Voyez pages 28-29 de ce volume, à la remarque (BB) de l'article HENRI II.

(1) Tacitus. *Hist., lib. I, cap. XLIX.*

se en d'autres termes : *Majore adeo et favore et auctoritate adeptus est quam gessit imperium* (2). On a fait un semblable jugement de l'empereur Jovien (3) : mais on disait tout le contraire de Marius (4). Notre Henri III vérifia à son dam cette judicieuse maxime, *magistratus virum prodit* (5) : il fit voir en portant une couronne, qu'on s'était trompé en le jugeant digne de la porter. Ce n'est point à lui qu'on appliquera raisonnablement ces paroles de Cassiodore : *Hic est probatæ conscientie gratissimus fructus, ut quamvis summa potuerit adipisci, judicetur tamen ab omnibus plus mereri* (6). Encore moins pouvait-on dire de lui le *magna eum præcesserat fama, quæ major inventus est* (7).

(B) *Les dépenses excessives qu'il faisait pour ses mignons.*] (8) « La » principale occupation et le plus » grand plaisir de ce roi consistant » à plaire à deux favoris (9), il témoignait ne pouvoir être content, » qu'il ne les eût faits aussi grands » que lui-même, et rendus si puissans, disait-il, qu'il ne fût pas au » pouvoir ni de l'envie, ni de la fortune de les détruire. Il voulut » donc, n'ayant point de filles à leur » donner pour les allier aussi hautement qu'il désirait, les marier avec » les sœurs de sa femme, qui étaient » Marguerite et Christierne, quoiqu'ils fussent déjà fiancés avec deux » autres héritières.... Or, afin de les » honorer de quelque titre qui les » élevât à l'honneur d'une si haute » alliance que la sienne, il voulut » leur donner à tous deux la qualité » de duc et pair.... Cependant le » duc de Lorraine amena ses nièces » avec autant de suite et de magnificence que s'il les eût voulu ma-

» rier à des rois. Pour Christierne, » étant encore trop jeune, elle fut » seulement fiancée au duc d'Épernon, et pourtant elle ne l'épousa pas, mais aima mieux prendre le » voile sacré. Pour Marguerite, ses » fiançailles s'étant faites au Louvre » dans la chambre de la reine, les » noces en furent célébrées huit jours » après dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il serait superflu de vous décrire les mascarades, » les ballets, les tournois les festins, » les musiques et toutes les autres » magnificences que le luxe inventa » pour cette réjouissance : en un mot » elle dura près de six semaines, et » Paris, le théâtre des merveilles, » n'avait jamais rien vu de semblable. Le roi, habillé de même que » son favori, mena la mariée à l'église..... Ensuite des noces il ordonna dix-sept festins, qui se firent de rang par les princes et seigneurs parens de la mariée : le moindre revenait à plus de cent mille livres, à tous lesquels les conviés changèrent d'habits si riches et si précieux, que les draps d'or et d'argent n'y avaient point de lustre. Il y en avait qui coûtaient dix mille écus de façon. Enfin la dépense y fut si prodigieuse, que le roi, pour sa part seulement, n'en fut pas quitte à moins de quatre millions de livres, outre qu'il promit payer au marié, pour la dot de sa femme, quatre cent mille écus dans deux ans : et quand on lui remontrait que l'excès de ses profusions le ruinerait, il répondait qu'il serait sage après qu'il aurait marié ses deux enfans. Il entendait Joyeuse et d'Épernon. » Les ambassadeurs suisses étant venus à Paris demander de l'argent qu'on leur devait, et les trésoriers leur ayant répondu que le roi n'en avait point, et qu'ils prissent patience, ils repartirent, selon la liberté de la nation, qu'il n'était pas croyable qu'un prince si sage et si avisé eût dépensé douze cent mille écus pour son plaisir aux noces d'un gentilhomme, sans en avoir bien d'autres dans ses coffres pour subvenir aux affaires de son royaume (10).

(2) Sueton., in Galbâ, cap. XIV.

(3) *Decessit suscepto clarior nunc quam gestio.* Jo. Claverus, epit. Historiar. mundi, pag. m. 308.

(4) *Marius in potestatibus eo modo agitavit, ut ampliore quam gerebat, dignus haberetur.* Sallust., in Bello Jugurth.

(5) *Voyez Aristote, de Moribus, lib. V, cap. III, pag. m. 44, G.*

(6) Cassiodor., *Variarum lect.*, lib. I, epist. IV.

(7) Plin., epist. III, lib. II.

(8) Mézerai, Histoire de France, vol. III, pag. 499, 500, à l'ann. 1580.

(9) C'étaient les ducs de Joyeuse et d'Épernon.

(10) Mézerai, tom. III, pag. 500.

Voyez dans le même historien (11) la tendresse extravagante que ce prince témoigna pour Maugiron et Quelus, quand ils se furent battus en duel (12).

(C) *Il encourut la haine des dames, et cela lui fut fort préjudiciable.*] « Les » dames, à qui les mignons disaient » tout, découvraient au duc de » Guise tous les secrets du cabinet, » pour se venger du roi, qu'elles haïs- » saient pour certaines raisons qu'on » ne dit pas (13). » C'est de M. Maimbourg que j'emprunte ces paroles : on y voit manifestement combien les dames nuisaient au roi ; mais au reste les raisons de leur haine sont assez intelligiblement expliquées par plusieurs historiens. Voyez en note les paroles de Mézerai (14). La réflexion rapportée par l'auteur des Nouvelles de la République des Lettres est une vraie chicane. *Quelques censeurs, dit-il (15), ont trouvé mauvais que M. Maimbourg ait dit, que les dames à qui les mignons disaient tout, etc. Ils disent que ces paroles sont tout-à-fait désobligeantes pour le beau sexe, parce qu'on insinue par là, que les femmes conçoivent de l'aversion pour les hommes qui se veulent passer d'elles. Or, disent-ils, si elles sont sages, que leur importe que l'on s'en veuille passer ? Cela leur doit être fort indifférent. S'il ne l'est pas, c'est un signe manifeste qu'elles ne veulent point être sages. Mais je me sens obligé de prendre le parti de M. Maimbourg contre des censeurs si iniques. Je dis donc qu'il ne parle que des dames qui étaient dans les intrigues du duc de Guise (16), et qu'il ne faut point douter que les femmes qui ont ce caractère ne haïssent fortement quand elles en ont les raisons que l'on sous-entend ici. On en conclura tant que l'on voudra que si elles étaient sages, cela*

leur serait indifférent. On dira, si l'on veut, que cette conclusion est désobligeante. M. Maimbourg s'est précautionné contre ces sortes de subtilités dans sa préface ; il y déclare qu'il cherche la vérité, et non pas ce qui peut obliger les gens, et que si on n'y trouve pas son compte, il s'en faut prendre aux législateurs des historiens, qui leur ordonnent de dire les choses comme elles sont, et non pas comme elles devraient être.

C'est trop subtiliser : il est naturel d'être bien aise que les talens qui nous rendent recommandables ne tombent pas dans le mépris ; cela, dis-je, est naturel, encore qu'on ne veuille pas faire un mauvais usage de ses qualités. On a porté un peu trop loin la raillerie dans le Voyage de MM. Chapelle et Bachaumont, au sujet de la colère que l'on attribue aux femmes de Montpellier contre le malheureux d'Assoucy.

(D) *La duchesse de Montpensier (17) se vengea terriblement de quelque chose qu'il avait dit d'elle.*] « On » rapportait au roi que la ligue ne » lui voulait pas un moindre mal » que de le faire moine, et que la » duchesse de Montpensier montrait » ses ciseaux qu'elle avait destinés » pour le raser. C'était qu'il avait » offensé cette veuve, tenant des dis- » cours qui découvraient quelques » défauts secrets qu'elle avait, ou- » trage bien plus impardonnable à » l'égard des femmes, que celui qu'on » fait à leur honneur (18). » L'offense tenait bien au cœur à cette duchesse, si l'on en juge par les mouvemens qu'elle se donna pour perdre Henri III. Elle porta sa bonne part de matière, d'inventions de son gentil esprit, et du travail de son corps, à bastir ladite ligue : si qu'après avoir esté bien bastie, jouant aux cartes un jour à la prime (car elle aimoit fort le jeu), ainsy qu'on luy disoit qu'elle meslât bien les cartes, elle répondit devant beaucoup de gens : je les ay si bien meslées qu'elles ne se sçauroient mieux mesler ny demesler. Cela eût esté bon si les siens n'eussent esté

(11) La même, pag. 451, à l'ann. 1578.

(12) Maugiron fut tué sur la place. Quelus, blessé de dix-neuf coups, vécut encore trente-sept jours.

(13) Maimbourg, Histoire de la Ligue.

(14) Depuis la mort de la princesse de Condé Henri III avait eu peu d'attachement pour les femmes, et son aventure de Venise lui avait donné un autre penchant. Mézerai, Abrégé chronol., tom. V, pag. 251, à l'ann. 1581.

(15) Mois d'avril 1684, art. III, pag. 135.

(16) Il est sûr qu'il entend les dames en général.

(17) Elle était sœur du duc de Guise, tué à Blois.

(18) Mézerai, Abrégé chronol., pag. 315, à l'ann. 1589. Voyez la Critique générale du Calvinisme de Maimbourg, lettre III, pag. 44.

morts, desquels sans perdre cœur d'une telle perte, elle en entreprit la vengeance; et en ayant sçu les nouvelles dans Paris, sans se tenir recluse en sa chambre, à en faire les regrets à la mode d'autres femmes, elle sort de son hostel avec les enfans de monsieur son frère, les tenant par les mains, les pourmene par la ville, fait sa deploration devant le peuple, l'animant de pleurs, de cris, de pitié, et paroles, qu'elle fit à tous, de prendre les armes, de s'élever en furie, et faire les insolences sur la maison et le tableau du roy, comme l'on a veu, et que j'espère dire en sa vie, et à luy denier la fidélité, et au contraire, de luy jurer toute rebellion; dont puis après aussi son meurtre s'en ensuivit: duquel est à sçavoir qui sont ceux et celles qui en ont donné les conseils, et en sont coupables (19). Ce fut elle qui poussa le plus Jacques Clément à tuer le roi. Elle n'y épargna rien, dit-on, non pas même ce qu'on appelle la dernière faveur (20).

(E) *Au mois de septembre 1574.* Le roi arriva le 5 de septembre 1574 au pont de Beauvoisin, et non pas le 21 de septembre 1575, comme l'ont dit deux ou trois historiens (21), que Jean Aymes de Chavigny censure dans la page 224 de la première face du Janus français. C'est ainsi qu'il intitule son explication de Nostradamus.

(F) *A former des entreprises contre la France.* L'auteur de la première Savoisiennne (22) rapporte (23) que lorsqu'Henri III revint de Pologne et passa par la Savoie, on lui demanda, pour récompense d'une collation, la ville de Pignerol et celle de Savillan; et que ce prince, duquel le seul défaut a été une trop grande bonté, les accorda; que le duc de Savoie, fils de celui qui avait reçu un si beau présent (24), se prévalut

des confusions de la France, l'an 1588, car voyant le roi Henri III hors de sa capitale, il envahit le marquisat de Saluces; qu'après avoir envoyé un ambassadeur au roi avec assurance de remettre tout entre ses mains, il dégrada tout d'un coup les officiers de sa majesté, y en établit de son autorité ducale..., et au même instant, pour faire voir en tous lieux les trophées de sa victoire, il fit forger une superbe monnaie, qui avait empreint un centaure foulant du pied une couronne renversée, avec cette devise, Oportunè. C'était pour montrer qu'il avait su prendre son temps (25). On voit dans la seconde Savoisiennne, qu'après la mort d'Henri III il se rendit maître de plusieurs places en Provence, et qu'il fallut qu'Henri IV s'emparât de la Savoie pour le mettre à la raison. Notez que, pour lui rendre le change sur sa monnaie (26), le roi en fit battre une autre, dans laquelle il y avait un Hercule armé à l'antique, foulant aux pieds un centaure, sur lequel il hausse une massue de la droite, et de la gauche une couronne qu'il semble avoir relevée; et pour l'âme de ce corps, était ce mot, Oportuniùs: pour montrer qu'on avait su mieux prendre le temps que lui, et plus honorablement, puisque l'on avait employé la force des armes au lieu des surprises qu'avec une grande ingratitude il avait exercées (27). Cela réparait le mal à quoi la cession de Pignerol avait donné lieu, mais la faute de Henri III n'en était pas moins réelle.

L'auteur d'un écrit fort injurieux à monsieur le duc de Savoie d'aujourd'hui (28), a parlé de cette affaire, mais non pas sans quelques erreurs. *Henri III*, dit-il (29), ayant la guerre à soutenir contre une puissante ligue, *Charles-Emmanuel*, aïeul (30) de son altesse royale, fit

(19) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 316.

(20) Voyez M. de Thou, cité par l'auteur de la Critique générale, lettre III, pag. 43.

(21) Milles Piquerre, Jean le Frère, et celui qui a fait l'appendice des Annales de France.

(22) C'est un écrit qui fut publié au temps qu'Henri IV obligea le duc de Savoie à lui faire raison du marquisat de Saluces.

(23) Première Savoisiennne, pag. m. 16.

(24) Là même, pag. 17 et suiv.

(25) Voyez la seconde Savoisiennne, pag. 109.

(26) Là même, pag. 131.

(27) Voyez, touchant les deux inscriptions, oportunè, oportuniùs. les Lettres de Pasquier, liv. XIX, tom. II, pag. 450 et suiv.

(28) On écrivit ceci en octobre 1697.

(29) Mémoires de M. D. F. L., touchant ce qui s'est passé, en Italie, entre Victor-Amédée II, duc de Savoie, et le roi T. C., pag. 146. Ce livre fut publié, l'an 1696.

(30) Il fallait dire bis-aïeul.

à peu près comme elle a fait aujourd'hui. Il conçut de grandes espérances pour sa fortune, s'il prenait ce temps-là de se déclarer contre la France, et effectivement en 1588 il joignit ses armes à celles des ennemis de Henri III ; et, après avoir formé un puissant parti dont il se déclara le chef, il entra dans la Provence, s'empara par artifice des villes de Marseille et d'Arles, et devint si fier par ces conquêtes, qu'il fit frapper une monnaie qui devait servir de monument pour immortaliser sa mémoire. Il s'était fait représenter sous l'emblème d'un centaure, etc. L'auteur ajoute qu'Henri IV ayant porté la guerre en Italie, l'an 1600, se rendit maître presque de toute la Savoie et du Piémont, et qu'il fit frapper à son tour une médaille, etc. Ce narré n'est point exact : la jonction des armes du duc de Savoie avec les ennemis du roi Henri III ne se fit point l'an 1588. Ce ne fut point non plus cette année-là, mais en 1590, qu'il entra dans la Provence. Il ne fit point la médaille du Centaure après s'être rendu maître de Marseille, mais après l'invasion du marquisat de Saluces. Henri IV ne porta point la guerre en Italie, l'an 1600, et ne conquiert rien dans le Piémont. L'auteur est peut-être plus judicieux dans les réflexions de politique, qu'exact à narrer les choses. *Henri IV*, dit-il (31), après la conquête de la Savoie et du Piémont, se laissa enfin fléchir aux prières du pape Clément VIII, qui cherchait à réconcilier le pauvre duc avec ce monarque ; quoiqu'il le sentiment de tous les politiques de son temps était que *Henri IV* devait garder la Savoie et le Piémont, pour châtier la témérité de ce prince imprudent, et se conserver par-là un passage libre pour entrer en Italie quand bon lui semblerait. C'était là le conseil du cardinal d'Ossat, un des plus grands politiques de son siècle : mais en cette occasion *Henri IV* fut paraître plus de générosité que de politique, et rendit tout à *Charles-Emmanuel*. Qu'aurait dit le cardinal d'Ossat de l'imprudence de *Henri III* se défaisant de Pignerol, puisqu'il blâme *Henri IV* de s'être

défait de la Savoie, dans un temps où il était cent fois plus capable de résister à ses voisins, que ne l'avait jamais été son prédécesseur ? La France aurait été bien malheureuse, si elle n'avait pas eu Pignerol quand le duc de Savoie se ligua avec la maison d'Autriche, l'Angleterre et la Hollande, en 1690. Il a fallu qu'elle s'en soit dépouillée six ans après : ce n'est pas un petit mal.

(G) *On ne vit en lui que l'humeur d'un misanthrope.*] « A son retour » de Pologne il estoit presque inaccessible, sinon à trois ou à quatre, » et vouloit manger en particulier, » contre la coutume de nos rois : » mais on ne le treuva bon, parquoy » luy estant remontré, comme forcé » par la coutume de manger en public, il fit faire des grandes barrières autour de sa table qui sont » encor à la sale du Louvre à Paris, » et furent faicts ces vers qui furent » affigez en certains endroits du » Louvre :

- *Puisqu'Henry, roy des François,*
- *N'en ayme que quatre ou trois,*
- *Il faut que ces trois ou quatre*
- *Aillent ses ennemis combattre.*

» Il ordonna que nul n'entreroit en » sa chambre sans bonnet (32). » Je m'imagine que le motif de cette ordonnance fut qu'il portait lui-même un certain petit bonnet comme d'un enfant qui avoit un borlet descoupé à taillades de travers, et sur iceluy une plume par devant avec quelque belle enseigne, et une grande perruque, et ne se defublait (33) jamais, non mesme à l'église, pource qu'il avoit la teste raze (34). Il y avait bien de l'humeur dans tout cela. Au reste, ceci vous fera entendre les paroles que je m'en vais copier. Mesme son turban vous representoit assez son infidélité, estant toujours coiffé à la turque, lequel jamais on ne luy a veu oster pour faire honneur à *Jesus-Christ* (35). C'est ce que reproche à *Henri III* l'auteur du livre intitulé *Le Martyre des deux frères*.

(H) *La mort du duc d'Alençon,*

(32) Du Verdier, *Prosopographie*, tom. III, pag. 2558.

(33) C'est-à-dire, découvrait la tête.

(34) Du Verdier, *Prosopographie*, tom. III, pag. 2560.

(35) *Martyre des deux frères*, folio G ij verso.

(31) *Mémoires de M. D. F. L.*, etc., pag. 148, 149.

quelque avantageuse qu'elle lui fût, lui était encore plus préjudiciable qu'utile.] J'affecte non-seulement de ne rien dire sans preuve; mais aussi d'alléguer partout où je le puis faire le témoignage des auteurs contemporains. On ne se trompera donc pas si l'on s'imagine que je me sers ici agréablement des paroles d'Étienne Pasquier (36). « Encores avoit-il (37) » une espine au pied, qui au milieu » de cette paix (38) sembloit arrêter » le cours de ses contentemens. Car » combien qu'il ne fust en mauvais » mesnage, par apparence, avec » monsieur le duc, son frere, si estoit il un second roy, qui avoit sa cour et ses favoris à part, tantost en une ville de Tours, tantost es autres de son apanage; lequel avoit ses opinions tant esloignées de celles du roy, que jamais il ne voulut, que luy ny les siens fussent gratifiez de l'ordre du Saint-Esprit. D'ailleurs son apanage estoit si grand, qu'il absorboit une bonne partie de la France. Avoit sa chambre des comptes dedans Tours, son eschiquier à Alençon, qui jugeoit souverainement des causes du duché, tant civiles que criminelles. Et encores ce prince pourvoyoit aux eveschez et abbayes de son apanage ceux qu'il vouloit, pour estre nommez au pape par le roy, suivant le concordat. Toutes grandeurs aucunement conformes à celles du roy, qui luy pouvoient causer des jalouzies en l'ame, ores qu'il les dissimulast sagement. Advient en l'an 1583 que monsieur le duc decéda, et par sa mort est reüny son apanage à la couronne. Ceux qui gouvernoient le roy en firent feus de joyes en leurs ames; et luy mesmes manifesta assez, de combien il pensoit son estat estre creu, quand il escrivit de sa propre main des reglemens de sa grandeur : voulant que son chancelier, seant en son conseil, fust revestu d'une toque et robe longue de velours cramoisi, et ses conseillers d'estat de satin violet, ses huissiers et valets de chambre eussent pour-

» points de velours, et au-dessus la » grosse chaine d'or pendue à leurs » cols; puis diverses advenues de » chambres, avant qu'il peust estre » gouverné. Un long ordre de seigneurs qui devoient marcher devant luy, allant à l'église. A la verité cette mort au premier oeil ne luy promettoit qu'un long repos; et neantmoins ce fut la conclusion de son malheur et de toute la France. Car si monsieur le duc eust vescu, tous pretextes eussent defailli aux entrepreneurs de la ligue..... Soudain après son decez, en l'an 1584, les princes de la ligue ne douterent d'esclorre le mescontentement qu'ils couvoient revestu du manteau de la religion catholique, apostolique, romaine. » Notez que les intrigues d'amour avaient semé la discorde entre ces deux freres. *Ils se rencontrèrent à aimer mesmes beautez : l'un des cœurs voulut déloger l'autre, et ne pouvant souffrir des compagnons en amour, non plus qu'en l'autorité, ils changerent les affections de freres, en haines et depits implacables* (39). Je vous laisse à penser si cette double jalousie, l'une d'amour, l'autre d'ambition, entre deux freres (40), l'un roy, l'autre héritier présomptif de la couronne, et qui avaient tous deux l'esprit et le cœur assez mal tournés, n'était pas capable de les remplir d'une antipathie prodigieuse (41).

(I) *Il éprouva... que la mort du duc de Guise... le plongeait dans... de mortelles inquiétudes.*] Pasquier sera encore ici le commentateur. Soudain que le sieur de Guise fut mort, dit-il (42), jamais roy ne se trouva si content que le nôtre; disant haut et clair à chacun, qu'il n'avoit plus de compagnon, ny consequemment de maistre. Et le lendemain jour de

(36) Pasquier, Lettres, liv. XIV, tom. II, pag. 140 et suiv.

(37) C'est-à-dire, Henri III.

(38) Celle qui fut conclue, l'an 1577.

(39) Matthieu, cité par Marcel, Histoire de France, tom. IV, pag. 609.
(40) Voyez, tom. VI, pag. 25, dans la remarque (B) de l'article DAUSILLE, ce qui a été dit touchant la haine fraternelle. Voyez aussi, même volume, la citation (29) de l'article DAUSUS, fils de Germanicus.

(41) Elle était si grande, qu'Henri III chargea un jour le roi de Navarre de tuer le duc d'Alençon. Voyez Péréfixe, dans l'Histoire de Henri-le-Grand, pag. m. 42, à l'ann. 1575.

(42) Pasquier, Lettres, liv. XIII, tom. III, pag. 61 et suiv.

la mort du cardinal fut l'accomplissement de ses souhaits. En ce contentement d'esprit il se comporta quelques jours, faisant depescher lettres de tous costez, pour manifester le motif de cest accident, desquelles il ne rapporta pas grand profit. Quelques huit ou dix jours après, ne recevant aucunes nouvelles de Paris, il commença de penser à sa conscience, et ravailler quelque chose de ceste grande joye. Et depuis adverty de ceste générale revolte, il eust grandement souhaité, que la partie eust esté à recommencer..... Le roy petit à petit commença de se desplaire de tout; voire de soy-mesmes. Je le vous puis dire et escrire; comme celui qui en ay esté spectateur. La desffiance plus qu'auparavant se logea dedans son cœur, comme vous entendrez presentement. Pasquier ensuite de ces paroles raconte quatre ou cinq faits qui témoignent clairement l'embaras épouvantable où ce prince se trouva. Il voulut faire transporter au château d'Amboise les personnes qu'il avait fait arrêter après la mort de MM. de Guise, et il ne trouva aucun auquel il se peust fier qu'à lui seul. Je vous dirai franchement, ajoute Pasquier, que la plus grande partie de nous, qui estions à Blois, crevions de despit en nos ames, de voir les affaires du roy si bas, qu'il fust contraint de se faire conducteur de ses prisonniers. A peine estoit-il demaré, que nous recevons nouvelles que le mareschal d'Aumont, ayant abandonné la citadelle, et levé le siege d'Orleans, par la venue du sieur de Mayenne, s'estoit retiré avec ses gens à Baugency. Plusieurs de ses soldats blessez arrivent à Blois. Adoncque chacun de nous se fit accroire, que la conduite de ces prisonniers estoit un pretexte exquis et recherché par le roy, pour quitter avec moins de scandale la ville. Et vous puis dire que si lors le sieur de Mayenne eust donné jusques à nous, la frayeur estoit si grande et generale, qu'il n'y eust trouvé resistance, et s'estant fait maistres de Blois, toute la rivière de Loire estoit sienne; d'autant que toutes les villes branslaient: et eust esté le roy merveilleusement empesché de trouver lieu pour sa retraite. Dieu nous voulut

preserver de cette mesadventure (43). L'auteur ajoute (44) que Longnac, qui avoit esté le premier qui avoit induit le roy de commander ce meurtre qui luy estoit si malheureusement reüssi, perdit toute sa faveur. Quelques historiens content que ce brave gentilhomme, ne croyant pas être eu sûreté à la cour, demanda au roi une place où il pût se retirer, afin de se garantir du ressentiment des ligueux (45). C'était faire sentir au prince le mauvais état où l'on croyait ses affaires: la réponse que l'on prétend qu'il fit à Lognac n'est point indigne d'un grand roi. J'en parle ailleurs (46).

(K) Il se surpassa lui-même dans l'exécution du projet de faire mourir le duc de Guise.] Le cœur lui avait manqué à la journée des barricades; il avait quitté la partie à son rival, il s'était sauvé de Paris, et y avait laissé au duc de Guise toute la gloire du triomphe. Le cœur lui revint à Blois, et il y fit succomber ce fier ennemi. C'est à quoi l'on peut appliquer ces paroles de l'Énéide:

Quondam etiam victis redit in prœcordia virtus

Victoresque cadunt (47).

Ce fut alors que l'on vit la vérité d'une sentence d'Homère, je veux dire de la remontrance que Calchas faisait à Achille, qu'un roi qui est en colère contre son inférieur a le dessus tôt ou tard.

Κρίσσειν γὰρ βασιλεὺς ὅτι χόσται
ἀνδρὶ χέρνι,

Εἶπερ γὰρ τε χόλον γέ καὶ αὐτῆμαρ
καταπέψῃ,

Ἄλλὰ γέ καὶ μετόπισθεν ἔχει κόπον,
ὄφρα τελίσσῃ

Ἐν γῆθεσιν ἰοῖσι.
Potentior enim rex quando irascitur viro inferiori,

*Quamvis enim iram vel eodem die decoxerit,
Tamen et postea retinet, simultatem donec
perfecerit*

In pectoribus enis (48).

J'ai lu dans plusieurs auteurs la relation de cet exploit de Henri III; mais

(43) Pasquier, Lettres, liv. XIII, tom. II, pag. 64.

(44) La même, pag. 65.

(45) Voyez l'article LONGNAC, tom. IX, remarque (F).

(46) Dans le même article.

(47) Virgil., *Æneid.*, lib. II, vs. 367.

(48) Homerus, *Iliad.*, lib. I, vs. 80. Voyez aussi la remontrance de Nestor au même Achille, la même, vs. 275.

je n'en ai vu aucune où les détails soient mieux liés et mieux suivis que dans celle que M. Marcel a insérée au IV^e. tome (49) de son Histoire de France. C'est là qu'on peut voir toute la justesse des mesures qui furent prises pour faire réussir ce grand coup : le roi y fait paraître beaucoup de vigilance et beaucoup de fermeté, et une âme qui se possède assez bien pour prendre garde aux moindres choses qui pourraient nuire (50). Considérez bien l'encouragement qu'il donna au secrétaire d'état, qui devait faire savoir au duc de Guise que le roi le demandait. « Là-dessus sa majesté » ayant sceu que le duc de Guise » estoit au conseil, commanda à » M. de Revol, secretaire d'estat : » *Revol, allez dire à M. de Guise,* » *qu'il vienne parler à moy en mon* » *vieux cabinet.* Le sieur de Nambu » luy ayant refusé le passage, il re- » vient au cabinet avec un visage » effrayé ; c'estoit un grand person- » nage, mais timide : *mon Dieu, dit* » *le roy, Revol, qu'avez-vous, qu'y* » *a-t-il, que vous estes pasle ? vous* » *me gasterez tout, frottez vos joues,* » *frottez vos joues, Revol. Il n'y a* » *point de mal, sire, dit-il, c'est M.* » *de Nambu qui ne m'a pas voulu* » *ouvrir, que vostre majesté ne le luy* » *commande.* Le roy le fait de la » porte de son cabinet et de le laisser » rentrer, et M. de Guise aussi (51). » Je dirai par occasion une chose que j'ai lue dans le Journal des Savans. *Ce* » *qui se passa à Blois, touchant la pro-* » *position qui fut faite aux états de ne* » *plus souffrir en France d'autre reli-* » *gion que la catholique... montre assez* » *que Henri III était plus fin que le* » *commun du monde ne s'imagine* (52).

(L) *Il s'était comporté d'une ma-* » *nière qui l'avait rendu le mépris du* » *pape.]* Voyez la Critique générale du Calvinisme de M. Maimbourg ; vous y trouverez (53) deux exclamations

(49) Pag. 626 et suiv.

(50) *A cela n'est point contraire ce que l'au-* » *teur de la relation a dit des inquiétudes où était* » *le roi, car elles n'empêchaient pas son applica-* » *tion ni sa vigilance.*

(51) Marcel, Histoire de France, tom. IV, » pag. 631.

(52) Journal des Savans, du 25 de janvier » 1666, pag. 83, 84, dans l'extrait des Mémoi- » res du duc de Nevers.

(53) A la III^e. lettre, num. 2, pag. 38 de la » troisième édition.

de Sixte V : l'une regarde la témérité qu'il attribuait au duc de Guise, et l'autre la simplicité qu'il attribuait à Henri III. Il s'exprima là-dessus tout-à-fait cavalièrement. Quelques auteurs (54) content qu'il dit un jour, en considérant la conduite de ce monarque, *j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me tirer de la condition de moine, et il fait tout ce qu'il peut pour y tomber.*

(M) *Les états généraux ne voulurent point consentir à aliéner le domaine.]* Outre ce que j'ai dit là-dessus dans l'article de Bodin (55), je veux rapporter ici un passage de M. de Mézerai (56) : « Pour le point de » l'aliénation du domaine..... Émar » (57) répondit par ordre de la com- » pagnie, à Bellièvre que le roi y avait » envoyé, que le droit commun et » la loi fondamentale de l'état défen- » daient absolument cette aliénation ; » que le domaine du roi ressemblait » au fonds dotal d'une femme, qui » ne peut être vendu ni distrait par » son mari ; qu'il était encore plus » sacré que celui de l'église, parce » qu'il ne se pouvait aliéner pour » quelque raison que ce fût, même » avec solennité ; aussi était-ce chose » inouïe que l'on eût jamais eu re- » cours à ce moyen, même dans les » plus grandes nécessités de la France, » et lorsqu'elle avait été en plus grand » danger qu'elle n'était à cette heure ; » comme du temps du roi Jean, pour » la délivrance duquel il fallut tant » donner d'argent, de villes et de » provinces ; qu'en un mot c'était un » des plus fermes piliers qui soutint » la couronne, et sur lequel étaient » fondés les dots, douaires et apa- » nages, qu'ainsi il le fallait plutôt » fortifier que l'affaiblir, plutôt le » relever que l'abattre ; et qu'au » reste si le tiers état remontrait si » instamment les conséquences de » cette aliénation, c'était parce que » si on ôtait quelque chose du do- » maine, il le faudrait remplacer à » ses dépens, et que toute la perte en »

(54) Voyez Naudé, au chap. I des Coups » d'état, pag. m. 22.

(55) Remarque (I), tom. III, pag. 514.

(56) Mézerai, Histoire de France, tom. III, » pag. 433.

(57) Président de Bordeaux, l'un des députés » aux états de Blois, en 1575.

» tomberait sur lui seul, non pas sur
 » les deux autres, qui par cette rai-
 » son y consentaient plus aisément. »
 Si vous voulez voir les limitations
 de l'autorité royale à cet égard-là,
 lisez ce qui suit. « Par l'édit qui fut
 » fait en l'an 1565, à Moulins, où
 » étaient tous les princes et grands
 » seigneurs assemblés, avec une in-
 » finité de présidens et conseillers
 » des cours souveraines, il est porté
 » par exprès, que toutes aliénations
 » faites ou à faire du domaine seront
 » nulles, sinon en deux cas, savoir
 » est : pour apanage des puînés de
 » nos rois, et pour vendition né-
 » cessaire à deniers comptans pour la
 » nécessité de la guerre : et qu'en
 » ces deux cas lettres patentes seront
 » décernées et publiées es cours de
 » parlement : leur étant très-expres-
 » sément défendu d'avoir aucun
 » égard à telles lettres pour quelque
 » autre cause et temps que ce soit,
 » encore que ce ne fût que pour un
 » an (58). »

(N) *Henri III, qui par rapport à ses favoris... n'aspirait point à l'indépendance, souhaitait passionnément d'amplifier le pouvoir royal.*]
 Voilà deux points : je prouve le premier par une remarque qui fut faite sur le grand crédit du duc d'Épernon, et sur la Fortune d'argent doré dont la ville de Rouen lui fit un présent (59). Cette Fortune le tenait étroitement embrassé, et au dessous estoient ces mots italiens : *E per non lasciar ti. Devise prise sur la rencontre et équivoque de son nom ; pour montrer que ceste grandeur ne pourroit estre jamais terrassée ; comme aussi est ce la vérité, que le roy le favorisant desmesurément luy avoit autrefois protesté, qu'il le feroit si grand au milieu des siens, que luy-même n'auroit pas le moyen de le ravaler, quand bien il l'eust voulu cy-apres. C'est une chose que nous avons depuis apprise du seigneur d'Espéron par une lettre fort bien dictée qu'il escrivit, pendant sa disgrâce, au roy (60). Ceux qui disent que*

les rois n'aiment personne, et qui regardent cela comme un grand défaut, se trompent en deux façons ; car la plupart des monarques sont sujets à des excès d'amitié qui causent plus de désordres qu'il n'en pourrait naître de leur cœur indifférent et insensible. Voyez ci-dessus la comparaison que Bodin a faite entre les dernières années du règne de François I^{er}. et le règne de Henri II. Voyez aussi la remarque (B) de cet article. Il serait peut-être à souhaiter que les rois fussent semblables au sage des stoïciens, sans amour, sans haine. Il est pour le moins bien sûr que l'âme trop bonne, trop tendre, trop bienfaisante, trop prodigue de notre Henri causa une infinité de maux. Passons au second point.

Les états du royaume, en 1576, avaient résolu de nommer douze députés qui assisteraient au conseil du roi, lorsqu'on y examinerait les cahiers que les trois ordres auraient présentés à sa majesté. Cette résolution fut désagréable à Henri III, parce qu'il craignit que ces députés des états ne l'empêchassent de disposer des affaires à l'avantage de sa puissance ; mais quand on lui eut fait sentir qu'il serait par-là beaucoup plus maître des choses, il fut bien aise que les états eussent pris de telles mesures, et il se fâcha de ce qu'ils se ravisèrent, et en voulut du mal à Bodin qui avait été la cause de ce changement (61). Il est bon d'entendre M. de Thou. *Cum Bodinus tertium ordinem, si ulterius pergerent, intercessurum diceret, sacer ordo, ac mox nobilitas acquievit, ac commune suffragiorum votum fuit, ne ulli delegati, qui cum regis consiliariis de postulatis decernerent, ab ordinibus eligerentur, contrarium cum initio placuisset, edque re non mediocriter Rex animo commotus esset, ut supra ostendimus, postea mutaverat, à Lugdunensi Archiepiscopo, ut putatur, inductus, qui principi POTENTIE SUÆ AMPLIFICANDÆ SUPRA MODUM CUPIDO, ex quo majestati regia decrementum metuebat, ex eo incrementum accessurum artificiosè per-*

(58) Pasquier, Lettres, liv. VI, tom. I, pag. 41.

(59) Lorsqu'il fit son entrée à Rouen, comme gouverneur de Normandie.

(60) Pasquier, Lettres, liv. XIII, tom. II, pag. 72.

(61) Voyez, tom. III, pag. 414, la remarque (1) de l'article Bodin.

suaserat (62). L'archevêque de Lyon se servit là d'un tour de souplesse.

(O) *Je dirai quelque chose de ses dévotions.*] Je me servirai des paroles de du Verdier Vau-Privas : « Il fait » soit des dévotions extraordinaires , » quelquefois allant à dix heures du » soir aux Chartreux ouyr matines. » Il institua la confrairie de penitens » blancs, de l'Annuntiation nostre » Dame aux Augustins à Paris, et » alloit à la procession comme les » autres, avec le sac et le fouët à sa » ceinture..... Il voulut que plu- » sieurs autres compagnies fussent » érigées, comme celle de Saint Hierosme, appelée des penitens bleus, » au college de Marmotier, celle du » Crucifix des noirs au college Saint Michel, celle des gris de Saint François à Saint Eloy. Il amena » des feuillans qui sont certains re- » formez de l'ordre de Cîteaux, de » l'abbaye de Feuilliance près de Tholose, lesquels il logea au faux-bourg » Saint Honoré, et y alloit souvent » faire des exercices spirituels : il » avoit fait un logis pres les Capucins où certains jours on alloit » pareillement faire des exercices » spirituels ; chascun estoit portier » et avoit les autres charges à son » tour, et il estoit appelé là dedans » frere Henry, et si quelqu'un le » demandoit il falloit demander frere Henry, comme s'il arrivoit quelque » courrier ou quelque autre affaire » pendant qu'il estoit en ce conclave. » Il fit une autre confrairie de Hieronimitains à Vicennes et à Sainte Marie de Vie saine. Il fit bastir un » grand et beau logis au marché aux Chevaux fantasque avec certaines » petites celles, pour aller là passer » quelques jours en moine (63)..... » Il portoit... un dizain d'ave maria » à la ceinture (64). » Cet auteur a raison de dire que *toutes ces choses ont esté estimées des feinctes par plusieurs* (65), car les écrivains de la ligue et d'autres aussi ont bien médité à ce sujet-là. Je me contenterai de rapporter un passage que je trouve dans un libelle des ligueux. *Les ca-*

chots construits par cest hypocrite n'estoient que pour servir de couverture à ses lascivetez, meschancetez, ordures et sodomies : Jean d'Esperson en sçait bien quelque chose, lequel ne m'en peut dementir : les plus sages ont fort bien dit que ce n'estoit qu'un amuse-sol, et cages ordonnées pour y mettre d'autres oyseaux, qu'une simplicité religieuse qui a esté le vray moyen pour se sequestrer de tous les princes et gens de bien, qui n'estoyent (comme cest apparent hermite) touchez au cœur de l'esprit d'hypocrisie (66). Du Verdier observe que les *prédicateurs*, et entre autres Maurice Poncet, *criaient contre ces confréries et ces processions du roi.* Celui qu'il nomme fut, ce me semble, le plus emporté de tous. Je rapporte ce que Pierre Matthieu en a dit, vous y verrez que l'on crut que tous ces actes de dévotion extérieure n'étaient que grimaces, sans aucun amendement intérieur. « Le dimanche vingt-sept de mars 1583, le roy fit emprisonner le religieux Poncet, qui preschoit le caresme à Nostre Dame, pour ce que trop librement il avoit presché le samedi precedent contre ceste nouvelle confrairie (67), l'appellant la confrairie des hypocrites et atheistes : Et qu'il ne soit vray (dit-il en ces propres mots) j'ay esté adverty de bon lieu que hier au soir, qui estoit le vendredy de leur procession, la broche tournoit pour le souper de ces gros penitens, et qu'apres avoir mangé le gras chappon, ils eurent pour collation de nuict le petit tendron qu'on leur tenoit tout prest. Ah ! malheureux hypocrites, vous vous mocquez donc de Dieu sous le masque, et portez par contenance un fouet à vostre ceinture ? Ce n'est pas là de par Dieu où il le faudroit porter : c'est sur votrè dos et sur vos espaules, et vous en estriller très-bien : il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. Pour lesquelles parolles le roy, sans vouloir autrement parler à luy, disant que c'estoit un vieil fol, le fit conduire dans son coche par le chevalier du Guet en son abbaye de Saint-Pere

(62) Thuan., lib. LXIII, pag. 187.

(63) Du Verdier, Prosopographie, tom. III, pag. 255g.

(64) La même, pag. 256o.

(65) La même, p. 255g.

(66) Martyre des deux frères, folio 5, édition de 158g, in-8o.

(67) C'était celle des pénitens.

» à Melan, sans luy faire autre mal
» que la peur qu'il eut, y allant,
» qu'on ne le jetlast dans la rivière
» (68). »

(P) *Il fut éloquent, ... il aima les sciences : mais on trouva du contre-temps à cela, et à la peine qu'il prit d'apprendre la langue latine.*] Mézerai rapporte le précis de la harangue que fit ce prince aux états de Blois, l'an 1576, et il ajoute (69) : « Cette belle harangue, prononcée par la bouche d'un roi, avec une action vraiment royale et une grâce merveilleuse, fut reçue de toute l'assistance avec un applaudissement général, mais non sans quelque douleur des plus sages, qui, admirant en ce prince tant de belles qualités extérieures, regrettaient en eux-mêmes que sa nourriture n'eût pas correspondu à sa naissance, et ne pouvaient louer la beauté naturelle de son génie, qu'ils ne détestassent au même temps ceux qui l'avaient malheureusement corrompue. » Il donne aussi le précis de la harangue que ce même prince prononça à l'ouverture des états de Blois, l'an 1588, et il y prépare son lecteur par ces paroles (70) : *Il leur fit une belle harangue dans laquelle il garda ce tempérament qu'il voulut bien les assurer qu'il avait oublié les injures passées, mais que c'était à condition que, toutes factions éteintes, son autorité se rétablirait en son entier. Ce qu'il déduisit avec tant d'art et de politesse, que s'il n'eût été question que de paraître bon orateur, il eût remporté ce qu'il désirait.* Confirmons cet éloge par une lettre qu'un des députés (71) aux états de Blois écrivit. « La plus belle et docte harangue qui fut jamais ouïe, non pas d'un roy, mais je dis d'un des meilleurs orateurs du monde, et eut telle grace, telle assurance, telle gravité et douceur à la prononcer, qu'il tira les larmes des yeux à plusieurs, du nombre desquels je ne me veux exempter ; car je senty, à la voix

» de ce prince, tant d'émotion en
» mon ame, qu'il fallut malgré moy,
» que les larmes en rendissent tes-
» moignage : il remonstra avec tant
» de pitié les miseres de ce royaume,
» fit avec tant de vivacité entendre
» le regret qu'il en avoit, compara
» la félicité, etc. (72). » Il serait inutile de m'objecter qu'on lui faisait ses harangues ; car cela n'empêcherait point qu'il n'ait dû passer pour très-éloquent, vu la manière dont il haranguait. Ceux qui occupent les premières places dans les parlemens ne laissent pas quelquefois de mériter les éloges de bons orateurs, quoiqu'ils fassent composer par d'autres les discours qu'ils font à l'ouverture des audiences ; et combien y a-t-il d'excellens prédicateurs qui ne composent pas eux-mêmes ce qu'ils récitent ? Mais n'en demeurons point là, rapportons encore un passage de Mézerai qui témoignera que ce monarque parlait très-bien sur-le-champ (73). » Il se rendit si éloquent avec la disposition naturelle qu'il y avait, » que s'il pouvait y avoir de l'excès » à une si belle chose, il aurait eu » sujet de dire qu'il l'était trop. Aussi » se plaisait-il merveilleusement aux » grandes assemblées et aux actions » d'apparat, où il se trouvait que » sa harangue était toujours la plus » belle, et que même les réponses » qu'il faisait sans préméditation aux » députés et aux ambassadeurs, valaient mieux que leurs pièces préparées avec beaucoup d'art et de » peine (74). » Je ne sais si ce grand historien a jamais insinué que les harangues de ce prince étaient l'ouvrage d'un autre. Je sais bien que M. de Thou rapporte que l'on croyait que Morvillier était l'auteur de celle qui fut prononcée par le roi aux états de Blois, l'an 1576 (75) ; mais je suis sûr que si ce prince ne composait pas lui-même ces pièces-là, il y apportait pour le moins son examen, ses avis et ses corrections. Ce que je m'en vais dire me le persuade.

Il eut beaucoup de passion d'en-

(68) Pierre Mathieu, Histoire des derniers troubles, pag. m. 15.

(69) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. 472. Voyez aussi pag. 481.

(70) La même, pag. 714.

(71) En 1588.

(72) Marcel, Histoire de France, tom. IV, pag. 602.

(73) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. 799.

(74) La même, pag. 481.

(75) Thuan., lib. LXIII, pag. 179.

tendre parfaitement la langue française, et de la parler poliment et correctement. La peine qu'il prit pour cela eut tout le succès qu'il en pouvait espérer. *Noster Galliae rex Henricus III, elegantiae sermonis sui studiosus (aliquot praesertim ante obitum annis, quo tempore plura regia quam multi credunt, habebat) haud infelici et inutili studio, fuit. In eo enim tandem excelluit: et ita quidem ut non minus castigatum quam ornatum esse cuperet* (76). Il devinait par le style l'auteur d'un livre: c'est par-là qu'il crut qu'Henri Étienne avait fait un certain ouvrage qui avait paru sans nom d'auteur (77): il ne s'y trompa point. Il prit à cœur les intérêts de sa langue, et ayant commandé à Henri Étienne d'en montrer les avantages et l'excellence, il le pressa si vivement de composer ce traité, qu'il fallut lui en apporter bientôt un exemplaire (78). J'ai dit ailleurs (79) qu'il souhaita que ce savant homme fût un parallèle entre les cicéroniens d'Italie et les cicéroniens de France. J'ai dit aussi (80) qu'il aima Bodin à cause des discours savans qu'il l'entendait faire. Il y eut bien d'autres personnes doctes dont il aima la conversation. Notez qu'en 1579 il donna 3,000 livres à Henri Étienne, et une pension de 300 livres par an (81).

Il me reste à prouver que l'on jugea qu'il employait à ces choses un temps qu'il devait donner à des affaires plus pressantes. « Si jamais » prince eust subject de crainte, ce » fut lors (82): toutesfois ce nouveau » roy, comme s'il eust été exposé » en la tranquillité d'une profonde » paix, au lieu d'endosser le har-

» nois, se faisoit enseigner d'un costé » la grammaire et langue latine par » Doron (qu'il fit depuis conseiller » au grand conseil), et d'un autre » costé exerçoit une forme de concert et académie avec les sieurs de » Pibrac, Ronsard, et autres beaux » esprits à certains jours, auxquels » chacun disouroit sur telle matière qu'ils s'estoyent auparavant » designée. Noble et digne exercice » vraiment, mais non convenable » aux affaires que lors ce prince » avoit sur les bras. Ces nouvelles » leçons de grammaire me donnent subject d'esclater par une colere ces six vers latins.

- *Gallia dum passim civilibus occidit armis,*
- *Et cinere obruitur semisepulta suo,*
- *Grammaticam exercet medic rex noster in aula,*
- *Dicere jamque potest vir generosus, amo*
- *Declinare cupit, verè declinat et ille;*
- *Rex bis qui fuerat, fit modò grammaticus* (83).

M. de Pibrac ayant dit un jour à Pasquier (84) qu'il avait entendu qu'Marillac (85) avait composé cette épigramme, ajouta que s'il en estoit assuré, il lui feroit reparer sa faute; car il n'appartient pas à un subject de se jouer de cette façon sur les mœurs et déportements de son prince (86): « Cela seroit bon, repa- » tit Pasquier (87), en la bouche » d'un autre que de vous, qui devez » penser, que si un roy, qui est » exposé à la vue de tous ses sub- » jects, ne met quelque bride à ses » actions, il est fort malaisé qu'il » puisse commander aux mescon- » tentements de ceux qui plus le » respectent; et que telle manière » de vers venoit non d'une main ennemie de sa majesté, ains qui estoit idolastre, mais faschée à le voir tomber par ce moyen à mespris de tout son peuple; voyez que nous devons tous souhaiter au cas qui lors se presentoit, qu'il eust fait un tel épigramme tombast es mains de nostre roy, pour luy estre une leçon, non de la grammaire.

(76) *Henricus Stephanus, epist. dedicat. Tractatus de Lipsii Latinitate, pag. 11.*

(77) *Idem, ibidem.*

(78) *Ita ergodictor fuerit, ut intra breve temporis spatium non solum compositum sed excusum etiam afferre ad illum oportuerit. Idem, ibidem.*

(79) Citation (3) de l'article BUNEL (Pierre), tom. IV, pag. 248.

(80) Citation (27) de l'article BODIN, tom. III, pag. 515.

(81) La Caille, Histoire de l'Imprimerie, pag. 135.

(82) C'est-à-dire, au temps de la guerre civile que lui suscitèrent, au commencement de son règne, le duc d'Alençon et le roi de Navarre.

(83) Pasquier, Lettres, liv. XIX, tom. I, pag. 482.

(84) *Là même, pag. 483.*

(85) Jeune avocat de grande promesse. Pasquier, Lettres, tom. II, pag. 483.

(86) *Là même, pag. 484.*

(87) *Là même.*

» time, mais de ce qu'il avoit de
» faire. »

(Q) *On lui avait fait goûter de reconnaître pour son successeur le fils aîné du duc de Lorraine.*] M. de Schomberg détourna le coup : j'ai la copie (88) d'un mémoire qu'il dressa sur ce sujet, et qui m'a paru très-digne d'être inséré ici tout du long.

« *Mémoire du sieur de Schomberg.*

» Quelque temps après la mort de
» messieurs de Guise avenue à Blois,
» il fut proposé par le cardinal de....
» de la part de sa sainteté, que si sa
» majesté vouloit déclarer le mar-
» quis du Pont, son neveu, héritier
» de la couronne, et le faire recevoir
» pour tel avec les solennitez requi-
» ses, que sa sainteté s'assûroit que
» le roy d'Espagne bailleroit l'infante
» en mariage audit sieur marquis,
» et qu'en ce faisant tous les trou-
» bles de France prendroient fin. A
» quoy le roy estant prest à se lais-
» ser aller, et ce par la persuasion
» de quelques-uns qui pour lors es-
» toient près de sa majesté, M. de
» Schomberg rompit ce coup par tel-
» les raisons : Que ce seroit invertir
» l'ordre de France, abolir les lois
» fondamentales, laisser à la postérité
» un argument certain de sa lascheté
» et pusillanimité, dont sa majesté à
» bon droit seroit blasmée par les
» histoires, et ses serviteurs et su-
» jets notez de perfidie et déloyauté,
» duquel vice, quant à luy, il ne
» vouloit estre taché : Que cette
» guerre étoit entre les François con-
» tre les François, lesquels de prime
» face se montrent chauds, et puis
» après se reduisoient eux-mêmes à
» la raison : Que sa majesté ne mist
» peine qu'à vivre, gagner le temps,
» et se donner de garde de quelque
» méchant déterminé, qui en ces
» premières fureurs pourroit entre-
» prendre contre sa personne, pour
» à quoy remédier sa majesté com-
» mandast luy estre fait une cami-

(88) Elle m'a été communiquée par M. Mar-
tin (dont on a parlé, tom. VII, pag. 395.. à
la fin de la remarque (Q) du troisième duc de
Guise), avocat au parlement de Paris, et il y
a joint cette note : Dans une instruction d'Henri
III au sieur de la Clyette, allant à Florence, je
trouve que ce M. de Schomberg est nommé con-
seiller de sa majesté, en son conseil d'état, et
maréchal de ses gens de guerre allemands.

» solle œilletée pour la porter ordi-
» nairement. Chose qui fut bien ar-
» restée, mais point exécutée. Ayant
» donc ledit sieur de Schomberg fait
» changer d'avis au roy-par la re-
» montrance susdite, sa majesté luy
» commanda de luy dire, par quels
» moyens il pensoit qu'elle pût ap-
»aiser cette émotion d'armes. A
» quoy ledit sieur de Schomberg
» ayant incontinent satisfait, supplia
» le roy de ne s'arrêter plus aux
» maximes que jusqu'ici il avoit te-
» nues, et de ne s'imaginer que cet-
» te affaire pouvoit estre accommo-
» dée par son accoutumée connivence
» et douceur ; ainsy, qu'il falloit
» qu'il se resolust à user de la force
» des armes, et qu'il se rendist le
» plus fort en la campagne ; qu'à cet
» effect il falloit qu'il contremandast
» M. de Nevers qui pour lors étoit
» devant la Garnache, donnast as-
» surance au roy de Navarre de se
» retirer avec ses forces auprès de
» luy pour l'assister, envoyer en
» Allemagne, Italie, Angleterre,
» Dannemarck, et envers tous les
» potentats pour leur faire entendre
» la justice de sa cause et la consé-
» quence d'icelle, les priant de le
» secourir de leurs moyens pour
» dresser une grosse armée de forces
» étrangères. Cette proposition fut
» fort disputée, et principalement
» par M. de Nevers, mesme jusqu'à
» dire qu'elle étoit hérétique ; que le
» pape ny pas un des catholiques ne
» trouveroient bon de voir ledit roy
» de Navarre prez de sa majesté. Au
» contraire, M. de Schomberg de-
» meurant ferme disoit que cette
» guerre ne touchoit en façon quel-
» conque la religion, ains l'estat, et
» que sa majesté ne pouvoit se servir
» de personne du monde avec tant
» de fiance que dudit sieur roy, pour
» estre iceluy intéressé à la conser-
» vation de sondit estat, avec plu-
» sieurs autres belles raisons qu'il y
» ajoûta, lesquelles eurent tant de
» forces, que des lors le traicté avec
» ledit roy commença à Blois, et fut
» depuis exécuté à Tours où la pré-
» miere entrevue se fit entre les
» deux rois. Donc à juste occasion
» fut le service signalé que ledit
» sieur de Schomberg fit lors à la
» France en ces deux points, nom-

» mément à la maison de Bourbon.
 » Il fut aussy avisé alors par le roy
 » que ledit sieur de Schomberg es-
 » crivist au président Jeannin, pour
 » contenir M. de Mayenne en son
 » devoir : mais sa majesté ayant en-
 » tendu le partement dudit sieur de
 » Mayenne de Lyon, et son chemi-
 » nement par deçà, ladite lettre ne
 » fut envoyée et est encor entre mes
 » papiers en Allemagne, pleine de
 » belles raisons et persuasions, qui
 » depuis ont porté coup à la réduc-
 » tion dudit duc de Mayenne. »

(R) *Ce que le député de la ligue eut ordre de représenter au pape après que le jacobin Jacques Clément eut assassiné le roi.*] On ne saurait conserver trop soigneusement les pièces qui sont des preuves authentiques de la fureur dont la plupart des Français furent saisis sous Henri III, et quelques années après sa mort. Il se trouvera assez de gens qui tâcheront d'obscurcir la vérité de ces faits-là : il faut aller au-devant de leurs attentats ; car plus on s'éloigne du siècle où les choses se sont passées, plus est-il facile de chicaner. Il n'y avait pas encore cent ans qu'Henri III était mort, quand un anonyme osa publier un traité (89) pour soutenir que Jacques Clément ne tua point ce monarque. C'est nier qu'il soit jour en plein midi. Vous trouverez des circonstances convaincantes contre ce moine dans l'écrit dont j'ai reçu une copie (90), et que j'insère ici tout entier.

» *Extrait de ce qui a esté représenté*
 » *au pape par le commandeur de*
 » *Diou, ambassadeur pour l'union*
 » *des catholiques à Rome.*

» C'estoit lors (91), très-saint pere,
 » que le mal paroissoit plus extrême,
 » et qu'avec plus de persévérance
 » que jamais les prières tant du
 » clergé que du peuple continuoient,
 » et faut croire certainement qu'el-
 » les ont forcé la divine majesté à
 » commiseration, laquelle ne vou-

(89) *Intitulé : La Fatalité de Saint-Cloud. Il fut imprimé l'an 1672. Le jésuite Maimbourg en parle, et le réfute en peu de mots, dans l'Histoire de la Ligue, liv. III, pag. m. 353.*

(90) *Le même M. Marais me l'a communiqué.*

(91) *Il venait de représenter le meurtre de M^{rs}. de Guise, et les révolutions qui le suivirent.*

» lut laisser tant de gens de bien, et
 » si zelés à sa sainte cause, en plus
 » long suspens de sa bonté et mise-
 » ricorde, ains les delivrer de lan-
 » gueur par un si grand et merveil-
 » leux effet, que tant plus il est
 » considéré tant plus élève-t-il nos
 » pensées à la meditation et admira-
 » tion de ses jugemens incomprehen-
 » sibles. C'est la mort du roy adve-
 » nue d'une façon si étrange, que la
 » vérité d'icelle et l'impossibilité
 » que l'on y objectoit furent long-
 » temps à combattre à qui l'empor-
 » teroit : enfin la nouvelle fut ave-
 » rée par plusieurs concurrens avis,
 » et encor que vostre sainteté en ait
 » eu de particuliers avis d'ailleurs,
 » j'estime qu'elle ne sera point im-
 » portunée du discours que je luy en
 » feray. Un religieux de l'ordre de
 » saint Dominique du couvent de
 » Paris, nommé frere Jacques Cle-
 » ment, âgé de vingt-trois ou vingt-
 » quatre ans, natif du village de Sor-
 » bonne au diocèse de Sens, et le der-
 » nier de trois cents ou quatre cents
 » qui sont audit couvent, néanmoins
 » divinement élu et choisi pour un si
 » genereux exploit que celuy que
 » Dieu a fait par ses mains, s'estoit
 » plusieurs fois vanté (92) parmy ses
 » confreres, mesme depuis la route de
 » Senlis qu'il voyoit les affaires des
 » ennemis prosperer, que le roy ne
 » mourroit jamais que de ses mains,
 » dequoy les autres tiroient occasion
 » de se moquer, l'appelant par de-
 » rision, le capitaine Clément. Mais
 » cela ne le faisoit point departir de
 » ce sentiment et mouvement. Au
 » contraire il se fortifia tellement au
 » desir de l'exécution qu'il se rendit
 » constant en ce dessein, ne faisant
 » plus qu'excogiter le moyen pour
 » luy en faciliter l'issue. En cette
 » entreprise il falloit se résoudre à la
 » mort, et de quel genre de supplice
 » il n'en pouvoit arbitrer. Aussy ne
 » se vouloit-il point garantir du plus
 » cruel qu'on luy eust voulu impo-
 » ser, qui est une constance si admi-
 » rable en la qualité de religieux,
 » qu'elle ne scauroit trouver d'exem-
 » ple en ce siècle. Pour venir au fait,
 » il scut très-secretement pratiquer
 » les lettres d'aucuns politiques, et

(92) *NOTA BENE.*

» fit avec eux qu'ils donneroient
 » bien ample avis au roy de ce qui
 » se tramoit dans la ville à l'avan-
 » tage de ses affaires. Il reçut quel-
 » ques paroles d'eux de créance et
 » obtint du comte de Brienne pri-
 » sonnier au chasteau du Louvre un
 » passeport pour avoir un plus favo-
 » rable acces en l'armée des enne-
 » mis. Or ayant tout ce qui luy es-
 » toit nécessaire pour aller trouver
 » le roy, il partit de Paris le der-
 » nier jour de juillet pour aller à
 » Saint-Cloud, et prit congé des au-
 » tres religieux (93), les exhortant de
 » faire priere pour luy, leur disant
 » qu'il alloit pour le service de Dieu
 » delivrer les peuples de misere sans
 » aucune espérance de retourner, et
 » ne se soucioit point pourvu que
 » Dieu luy fist la grace de ne faillir
 » à son dessein, de l'évenement du-
 » quel ils oyroient parler dans 24
 » heures. Estant ledit jour arrivé à
 » Saint-Cloud, il ne put trouver le
 » moyen de parler au roy, il y pas-
 » sa la nuit qui luy pouvoit donner
 » autre conseil. Le lendemain pré-
 » mier aoust, il s'adressa au sieur de
 » la Guesle, procureur général du
 » roy en la cour de parlement de
 » Paris, dont il s'estoit rendu ab-
 » sent, et luy ayant fait entendre
 » qu'il estoit là envoyé chargé des
 » lettres de la part des bons servi-
 » leurs du roy et de quelques pa-
 » roles de créance pour choses im-
 » portantes grandement au service
 » sa majesté, il le pria aussy de le
 » vouloir introduire pour le des-
 » charger de son devoir. Le roy en
 » estant averti commanda qu'on luy
 » amenast ce religieux, et se retirant
 » à part dans son cabinet où il parla
 » plus d'un quart d'heure à luy, et
 » cependant luy donnoit ses lettres
 » une à une jusqu'à la dernière; et
 » le roy luy ayant demandé si c'es-
 » toit tout, le religieux luy respon-
 » dit, je croy que non, sire, et qu'il
 » y en devoit encor avoir quelques-
 » unes. Ainsy passant la main plus
 » avant dans sa manche tira le cou-
 » teau qu'il y avoit, frappant le roi
 » au ventricule, lequel se sentant
 » frappé jettâ un cry et saisit le
 » couteau à la main du jacobin
 » tenant en la blessure, duquel il

» l'offensa beaucoup et en donna un
 » coup au visage du religieux, le-
 » quel receut à l'heure mesme une
 » infinité de coups de ceux qui es-
 » toient accourus au cry du roy,
 » et pendant qu'on le massacroit
 » ainsi, on tient qu'il dit ce propos,
 » *je loue Dieu de mourir si doucement,*
 » *car je ne pensois pas passer de*
 » *cette vie ainsy et en estre quitte à*
 » *si bon marché* : et fut son corps
 » mort jetté en pleine rue, et puis
 » après brûlé, comme on rapporta
 » à M. de Mayenne. Le roy mourut
 » ainsy la nuit d'après sa blessure à
 » deux heures après minuit. Vostre
 » sainteté notera s'il luy plaist quel-
 » ques-unes des plus grandes cir-
 » constances de ce fait-là, pource
 » qu'il avint le jour que l'église ce-
 » lebre la feste de saint Pierre aux
 » liens, que Dieu delivra miraculeu-
 » sement par son ange des mains
 » d'Hérodes et de toute l'attente du
 » peuple des Juifs auxquels il devoit
 » estre produit; et les catholiques
 » peuvent dire qu'à tel jour Dieu les
 » a delivrez des mains des hérési-
 » ques, et du joug d'un prince qui
 » portoit en son ame le desir de
 » combler de desolations toute la
 » chrestienté. Et à quel jour, très-
 » saint pere, pourroit mieux estre
 » autorisé de la puissance de Dieu
 » le monitoire de vostre sainteté en-
 » vers le roy impenitent et contemp-
 » teur du saint siege apostolique?
 » Quand 24 heures après l'assassinat
 » de M. de Guise, ledit roy de sang
 » froid fit inhumainement massacrer
 » feu M. le cardinal son frere, l'on
 » observe que le mot du guet que
 » l'on avoit donné au meurtrier es-
 » toit saint Clement. Pendant ce
 » crime si execrable il estoit dans son
 » cabinet à s'en conjourir avec ses
 » mignons et complices desdits meur-
 » tres; et Dieu a permis qu'un reli-
 » gieux nommé Clement (94) l'ait
 » tué dans son cabinet au milieu
 » d'une grande armée qui n'a scû
 » assurer sa detestable vie. L'impiété
 » l'avoit tellement saisy depuis que
 » l'hipocrisie luy avoit fait place,
 » qu'il n'abhorroit que les prédi-
 » cateurs qui avoient publiquement
 » argué ses vices, et pour cette oc-
 » casion ne respiroit que leur ruine

(93) NOTA BENE.

(94) NOTA BENE.

» et de se venger cruellement d'eux ,
 » ce qu'il protestoit ordinairement
 » en ses plus privés discours, où
 » chacun avoit droit d'arbitrer de la
 » peine qu'on leur pouvoit imposer,
 » et il a esté prevenu en ses barba-
 » res desseins d'un simple religieux
 » de l'ordre des freres prescheurs,
 » qui ajoute l'effet d'une punition
 » divine laquelle les autres luy
 » avoient prédite. Ces choses, très-
 » saint pere, sont à mon avis de telle
 » conséquence que vostre sainteté
 » les jugera dignes de considération.
 » Au surplus, il est notoire que le
 » fait ne vient point des hommes.
 » C'est un très-grand appareil à nos
 » maux que Dieu y a appliqué par
 » le ministere de vostre sainteté. Et
 » il faut espérer que par sa bonne
 » intervention, il y ajoutera la gue-
 » rison entiere, à l'effet de quoy je
 » luy feray très-humbles requestes et
 » supplications dont j'ay charge tant
 » de M. de Mayenne que desdits sieurs
 » du conseil général, lesquels elle
 » honorera tant s'il luy plaist que de
 » les recevoir de bonne part.»

Non-seulement cette pièce fournit des preuves invincibles contre tous ceux qui voudraient nier que Jacques Clément ait commis l'assassinat, mais aussi contre tous ceux qui entreprennent de disculper ses confrères les jacobins de Paris. M. Varillas s'est érigé en rapporteur des raisons de ces mauvais apologistes (95), et n'a rien dit pour les réfuter. Il étale d'abord ce que l'on allègue pour la justification des jacobins en général, et puis voici comme il parle (96) : *Mais un particulier d'entre eux, qui était le père Bernard Guyart, a fait imprimer un livre à la tête duquel il n'a pas osé mettre son nom. Il y prétend justifier l'ordre de Saint-Dominique du meurtre de Henri III.* Le mais qui est au commencement de la période, prépare tous les lecteurs à l'apologie particulière de Jacques Clément, personne ne se peut imaginer que Bernard Guyart ait entrepris autre chose, et néanmoins M. Varillas ne parle que de la justification générale de l'ordre de Saint-Dominique. Que les grammairiens fassent le

procès à l'historien qui place si mal les particules qu'ils nomment *adversatives* : je leur laisse cette fonction, et je me contente de cet autre point de censure. Le traité qui a pour titre, *La Fatalité de Saint-Cloud*, est sans doute le même ouvrage qui, selon M. Varillas, fut publié par Bernard Guyart : or le but principal de ce traité-là est de montrer que Jacques Clément ne tua point Henri III. M. Varillas a donc grand tort de ne faire pas considérer cet ouvrage sous cette idée-là, mais sous l'idée d'une apologie générale des dominicains. Cette faute me paraît plus excusable que celle de n'avoir point dit que le livre de la Fatalité de Saint-Cloud ne doit empêcher personne de s'en tenir à l'opinion générale. M. Maimbourg a fait son devoir quand il a dit que, nonobstant ce livre-là, il faut reconnaître Jacques Clément coupable du parricide, et qu'il vaut mieux en tomber d'accord de bonne foi, avec la voix publique, de quelque profession que l'on soit (97). Il n'est pas si raisonnable dans ce qu'il ajoute. *Vu principalement*, dit-il, *que l'honneur des jacobins n'en souffre nullement. Car enfin les fautes sont personnelles ; et il n'y a point d'homme de bon sens qui s'avise jamais de reprocher le crime d'un particulier à un ordre aussi saint..... que celui de Saint-Dominique.* C'est un discours sans solidité : le crime de Jacques Clément n'est pas une faute personnelle ; c'est le crime du convent des jacobins de Paris. Ils surent son dessein (98), ils ne l'en détournèrent pas, ils en approuvèrent l'exécution. Son prieur fut puni de mort, bien convaincu par plusieurs témoins d'avoir fait en chaire l'éloge de cet assassin (99) ; et comme la ville de Paris et les prédicateurs principalement donnèrent mille bénédictions et mille louanges au moine qui avait tué le roi, et que toutes les autres villes du royaume qui étaient dans le parti de la ligue, et le pape même (100), louèrent cette infâme

(97) Maimbourg, Histoire de la Ligue, liv. III, pag. 354.

(98) Voyez, ci-dessus, le Mémoire du député de la Ligue à la cour de Rome.

(99) Thuanus, lib. XCVIII, pag. 346.

(100) Idem, lib. XCV, pag. 302.

(95) Varillas, Histoire de Henri III, liv. XI, pag. 252, édition de Hollande.

(96) La même, pag. 253.

action, on peut assurer que le crime de Jacques Clément fut celui de toute la ligue et celui de la cour de Rome; car les auteurs, les conseillers, les approbateurs d'une action, sont censés être de la même catégorie. Je le montrerai en quelque autre endroit (101).

(S) *Pendant qu'ils laisseront sans réplique les observations de Pierre-Victor Cayet.*] Considérez bien ses paroles (102): « Les huguenots disent, » *la mort a emporté ce roy de ce » monde en l'autre, mais (circon-* » *stance notable) en la chambre mes-* » *me où l'on tient avoir esté prins le » conseil de ceste furieuse journée » de la Saint Barthelemy, l'an » 1572. Ces paroles sont couchées » dans l'Adjonction faicte à l'inven-* » *taire de l'Histoire de France par » Montliard. Le livre du Recueil des » cinq Roys, imprimé à Geneve, as-* » *sure le mesme en presque sembla-* » *bles termes: et dans le livre de » l'Etat de l'Eglise, faict par Jean » Taffin, ministre, sont ces mots:* » *On a remarqué, avec providence de » Dieu, que cela advint en la cham-* » *bre mesme en laquelle, l'an 1572,* » *avoit esté prins le conseil de ceste » furieuse journée de Saint Barthe-* » *lemy. Voilà des circonstances no-* » *tables, et des remarques de la pro-* » *vidence de Dieu, legerement et,* » *j'asurai de ce mot, faulsement pu-* » *bliées. Car, à la Saint Barthelemy,* » *le lieu où fut blessé le roy, appar-* » *tenoit à un bourgeois de Paris,* » *sommé Chapelier, et le posseda » encor plus de deux ans après, où » sa majesté n'avoit jamais entré es-* » *tant duc d'Anjou, et n'y entra que » long-temps après son retour de Po-* » *logne. Quand la royne, sa mere,* » *l'acheta ce fut après la mort du feu » roy Charles, en intention d'y faire » bastir: mais comme elle vid que » ce lieu estoit trop petit, elle le » bailla, l'an 1577, à la femme du » sieur Hierosme de Gondy, lequel » fit abbattre le logis, et le changer » tout de nouveau, l'ayant embelli » de grottes et fontaines, et rendu » tel, que depuis il a esté fréquenté*

» par les princes et seigneurs, ce » qu'il n'estoit auparavant: or celui » qui a compilé le susdit Recueil des » cinq Roys, duquel Montliard et » Taffin ont tiré ce qu'ils ont mis » dans leurs livres (car il avoit pré- » mierement escrit qu'eux), use de » ces termes: *On dit qu'en ceste » mesme chambre avoient esté prins » les conseils des massacres, etc.* » Voilà un *ouy dire* inventé par l'au- » theur dudit Recueil: son invention » est prise dans les Mémoires et pe- » tits Discours, imprimez l'an 79, à » Geneve, touchant ce qui estoit ad- » venu à la journée de Saint Barthe- » lemy, où ils disent que les conseils » en furent pris à Saint-Cloud et aux » Tuilleries..... Or, pour trouver » quelque couleur à ceste calomnie, » l'auteur dudit Recueil, sur ce que » le roy a esté tué en la maison de » Gondy, en tire ceste conjecture, » et coule ce mot de *on dit, qu'en » ceste mesme chambre, etc.* Mont- » liard, qui a escrit depuis luy, » passe plus avant, et dit, *on tient, etc.* » Ce n'est plus desja un *ouy dire*, à » son compte il y en a qui le croient; » mais le ministre Taffin, plus asseu- » ré, et qui en a escrit le dernier, » l'assure, et dit que c'est une *pro-* » *vidence de Dieu.* Quel mensonge! » Aussi M. le procureur-général en » ayant fait sa plainte à la cour con- » tre Montliard, ces mots furent » rayez de son livre avec beaucoup » d'autres, et luy en fut en une » grande peine, s'excusant sur l'*ouy-* » *dire*: mais depuis, son livre estant » r'imprimé à Geneve, tout y a esté » remis, et passe pour croyance par- » my les gens de ce costé-là (103). » Si les faits que Cayet débite touchant la maison où Henri III fut assassiné sont véritables, il ne faut plus douter que les auteurs protestans qu'il réfute n'aient eu grand tort, et que les mystérieuses circonstances qu'ils ont pris la peine de faire observer, ne soient de pures illusions, et de vaines imaginations d'esprits crédules. Mais s'ils avaient pu prouver que Cayet se trompe, ils seraient louables d'avoir rétabli, dans l'édition de Geneve, ce que Montliard avait été obligé de supprimer. Il est sûr que selon l'ordre, et selon le train d'une pro-

(101) Dans l'article PAGES. [Boyle n'a pas mis cet article.]

(102) Cayet. Chronologie novenaire, à l'ann. 1572, folio 224 verso.

(103) Idem, *ibid.*, folio 215.

cédure exacte, l'on eût dû faire savoir au public, dans l'édition de Genève, pourquoi l'on rétablissait cela, c'est-à-dire que l'on aurait dû justifier, par de fortes preuves de fait, que le conseil du massacre s'était tenu à Saint-Cloud dans la même chambre où le jacobin tua Henri III. Mon édition de l'Inventaire de Jean de Serres est de Rouen, 1612 (104), et contient l'endroit que le procureur général avait fait ôter. M. de Mézerai suppose que les réflexions des huguenots descendaient dans un détail plus mystérieux. Ils écrivirent, dit-il (105), *que le roi avoit esté blessé à mesme heure, à mesme jour, au mesme lieu, et dans la mesme chambre où il avoit conclud le massacre de la Saint Barthelemy*. Il ne dit rien contre cela, il ne cite aucun auteur, il n'imité en rien Pierre Cayet. Cette mystérieuse remarque se trouve encore plus fortement dans un livre qu'on intitule *Journal des choses mémorables advenues durant tout le règne de Henri III, roy de France et de Pologne*, et que l'on a imprimé peut-être plus de vingt fois en Hollande, avec trois ou quatre pièces satiriques (106). La dernière édition est de l'an 1699. Le Journal y est plus ample que dans l'édition de l'an 1693. Or voici ce que l'on trouve à la fin des additions (107): *Plus on recherche d'observations et de particularitez dans un si miraculeux accident (108), plus on y trouve de merveilles; si qu'à la postérité cette mort leur sera une merveille remplie d'infinies merveilles; entre lesquelles on a observé celle-ci comme très-digne de remarque, et cependant très-véritable; c'est qu'au lieu même, au logis même, au jour même, à l'heure même, le roi revenant de ses affaires comme il faisoit quand il fut tué, le massacre de la Saint Barthelemy avoit été conclu, le pauvre roi dernier, qu'on appeloit lors Monsieur, prési-*

doit au conseil, assavoir au bourg Saint-Cloud, au logis de Gondy, le premier jour d'août 1572, dans la même chambre et à la même heure, qui étoit à huit heures du matin, le déjeuner, qui étoit de trois broches de perdreaux, attendant les conspirateurs de cette maudite action en bas. Notez que cette addition était superflue; car tout ce qu'elle contient de considérable se voit dans les mêmes termes au Journal de Henri III, à l'édition de 1693 (109), et à celle de 1699 (110), et je crois aussi qu'on le trouve aux éditions précédentes.

Si l'on était assuré que ce Journal, tel que les libraires de Hollande l'ont publié, est l'ouvrage d'un catholique, l'on serait certain que les réflexions des protestans sur les circonstances de la mort de Henri III sont moins fortes que celles d'un écrivain de l'autre parti. Les trois auteurs protestans que Victor Cayet réfute ont renvié les uns sur les autres: le premier se contenta d'un *on dit*: le second ne fut pas content d'un mot si faible, il employa un *on tient*: le troisième s'exprima encore plus positivement. C'est ainsi que l'on en use ordinairement dans le débit des nouvelles: le dernier qui parle est presque toujours le plus décisif et le plus chargé de faits. Il semble qu'il s'agisse d'une emplette d'encan, où l'on enchérit les uns sur les autres, parce que la marchandise n'est adjugée qu'au plus offrant et dernier enchérisseur. Mais quoi qu'il en soit le journaliste de Henri III va plus loin que les trois enchérisseurs protestans. Il donne le fait, non-seulement comme *très-digne de remarque*, mais aussi comme *très-véritable*. Le père Anselme (111) attribue ce Journal à M. Servin *. Cela ne s'accorde pas mal avec les lettres initiales dont on s'est servi dans les éditions du livre (112). Mais M. Pélisson assu-

(104) Il y a au titre : se vendent à Rouen, chez Étienne Véreul, dans la Cour du Palais.

(105) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. m. 709.

(106) Le Divorce satirique; les Amours du grand Alcandre; la Confession catholique de Sancy; Discours merveilleux de la Vie de Catherine de Médicis.

(107) Journal de Henri III, pag. 316, 317, édition de 1699.

(108) C'est-à-dire, la mort de Henri III.

(109) Pag. 129.

(110) La même.

(111) Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 375.

* Servin publia, en 1621, la première édition de ce livre, qu'à cause de cela on lui a quelquefois attribué. Le véritable auteur est Pierre de l'Estoile. Ce n'est au reste qu'un extrait de son manuscrit qu'on a publié. L'édition la plus estimée est celle que donna Ledrachat, 1744, cinq vol. in-8°.

(112) On voit au revers du titre ces paroles : Journal du Règne de Henri III, composé par

re (113) que M. de l'Estoile, l'un des quarante de l'Académie française, était fils d'un audiençier à la chancellerie de Paris, qui « avait recueilli » plusieurs mémoires des affaires de son temps, desquels un de ses amis, à qui il les avait prêtés, tira le livre intitulé, *Journal de ce qui s'est passé sous Henri III.* » La question est de savoir si ceux qui ont manié le manuscrit avant qu'on le publiât, ou depuis qu'on l'eut publié la première fois, n'y ont rien ajouté, ou retranché, ou sophistiqué. C'est en tout cas le devoir de ceux qui s'appuieront sur cette partie du Journal de répondre aux raisons de Pierre Cayet.

M. S. A. G. A. P. D. P. Or vous remplissez fort juste ces lettres initiales par, M. Servin, avocat-général au Parlement de Paris.

(113) Pélisson, Histoire de l'Académie française, pag. m. 330.

HENRI IV, roi de France, a été un des plus grands princes dont l'histoire de ces derniers siècles fasse mention ; et l'on peut dire que si l'amour des femmes lui eût permis de faire agir toutes ses belles qualités (A) selon toute l'étendue de leurs forces, il aurait ou surpassé ou égalé les héros que l'on admire le plus. Si la première fois qu'il débaucha la fille ou la femme de son prochain, il en eût été puni de la même manière que Pierre Abélard *, il serait devenu capable de conquérir toute l'Europe (B), et il aurait pu effacer la gloire des Alexandre et des César. Ce serait en vain qu'on m'objecterait qu'un semblable châtement lui eût ôté le courage (C). Ce fut son incontinence prodigieuse (D) qui l'empêcha de s'élever autant qu'il aurait pu faire ; mais, malgré ce puissant

obstacle, il n'a pas laissé de mériter à très-juste titre le surnom qu'il porte (a). Pour s'en convaincre il suffit de considérer les difficultés étonnantes qu'il surmonta, avant que d'être affermi sur le trône ; et l'état florissant où il remit son royaume, qu'il avait trouvé dans la plus affreuse désolation qu'on se puisse imaginer. Il hérita de cette couronne dans un degré de parenté fort éloigné (E). Nous connaîtrions apparemment, et nous admirerions beaucoup plus le fonds de son grand mérite, s'il avait vécu cinq ou six ans plus qu'il n'a fait ; car il était sur le point de commencer l'exécution d'un vaste dessein (b), lorsqu'il fut tué dans son carrosse, le 14 de mai 1610, par le nommé Ravallac. Il y a des historiens qui disent que cela lui avait été prédit le jour précédent (F) : mais ceux qui ont approfondi cette affaire y ont trouvé de la fausseté. Il était si généreux, qu'il n'y a point d'apparence qu'il ait jamais conseillé au duc d'Alençon de se défaire de Catherine de Médicis (G). Cependant il y a des mémoires qui l'assurent. Il eut la destinée ordinaire des grands hommes, je veux dire qu'il fut malheureux dans son domestique. Les deux femmes qu'il épousa successivement, la dernière pendant la vie de la première, lui causèrent mille chagrins (H). Il méritait cela, puisqu'il tenait si peu de compte des lois sacrées

* Voltaire, dans son *Essai sur les Mœurs*, chap. 174, relève vivement cette phrase que Condorcet ne regarde que comme une plaisanterie.

(a) On l'appelle Henri-le-Grand. Voyez, tom. III, pag. 111, la citation (47) de l'article BARCLAY (Jean).

(b) Voyez à l'ann. 1610, son Histoire composée par Hardouin de Pérèfixe.

du mariage. Sa seconde femme fut l'une de ces princesses contre lesquelles il avait formé des objections, en examinant avec Rosni quelle femme lui conviendrait (c). Ce qu'il pensait sur le mariage est très-curieux (I) : et il n'y a guère de conversations plus solides et plus agréables que celle qu'il eut sur cette matière. On connut fort clairement que la religion n'était que le faux prétexte de la ligue et du roi d'Espagne ; on le connut, dis-je, par les efforts qui furent faits pour empêcher que le pape ne lui donnât l'absolution. J'ai rapporté en un autre endroit (d) les plaisanteries de d'Aubigné, sur les coups de gaule que reçurent les procureurs de ce prince quand il fut absous à Rome. J'en dirai encore ici quelque chose (K).

Henri IV naquit à Pau en Béarn, le 13 de décembre 1553 (e). Antoine de Bourbon, son père, et Jeanne d'Albret, sa mère, l'amènèrent à la cour de France dès qu'il eut cinq ans ; *mais ils n'y séjournèrent que peu de mois, et s'en retournèrent en Béarn (f)*. Antoine revint à la cour après la mort de Henri II. Il fut *déclaré lieutenant général du royaume* après la mort de François II. Il fit venir auprès de lui la reine, sa femme, et le prince, son fils. Il mourut d'une blessure qu'il avait reçue au siège de Rouen, l'an 1562, après quoi sa femme, qu'il avait assez maltraitée (L), *s'en retourna en*

Béarn où elle embrassa ouvertement le calvinisme (g). Elle laissa son fils à la cour de France, *sous la conduite d'un sage précepteur nommé la Gaucherie*. Elle le fit venir à Pau, l'an 1566, et lui donna Florent Christien *en la place de la Gaucherie qui était décédé. (h)*. Ce nouveau précepteur, bon huguenot, éleva le prince dans la doctrine des protestans. Jeanne d'Albret se déclara leur protectrice, l'an 1569, et vint pour cet effet à la Rochelle avec son fils, *qu'elle dévoua dès lors à la défense de cette nouvelle religion. En cette qualité il fut déclaré chef du parti, et son oncle, le prince de Condé, son lieutenant avec l'amiral de Coligny (i)*. Il était à l'armée quand la bataille de Moncontour se donna, *et brûlait d'envie de jouer des mains, mais on ne lui permit pas, de peur de hasarder sa personne (k)*. Il suivit l'armée depuis ce temps-là jusques à la paix qui fut conclue, le 11 d'août 1570, et puis il retourna en Béarn. Son mariage avec la princesse Marguerite, sœur de Charles IX, fut célébré à Paris, au mois d'août 1572. Sa mère était venue à Paris quelques mois auparavant pour travailler aux préparatifs des noces et y était morte pendant que son fils était en chemin. Il commença à prendre la qualité de roi, lorsqu'il eut reçu en Poitou la nouvelle de cette mort (l). Tout le monde

(c) Voyez la remarque (I).

(d) Dans l'article BOTERO, tom. IV, pag. 20, remarque (C).

(e) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, pag. m. 15.

(f) Là même, pag. 20.

(g) Là même, pag. 22.

(h) Là même, pag. 23.

(i) Là même, pag. 24.

(k) Là même, pag. 25.

(l) Là même, pag. 29.

sait que le massacre de la Saint-Barthélemy fut commis peu de jours après les nocces de ce nouveau roi, et que ce prince, se voyant réduit à l'alternative de la mort ou de la messe, choisit le dernier parti. Les réponses que certains auteurs lui font faire sont des fantaisies de leur cerveau (M), et témoignent seulement l'envie qu'ils ont de mettre à profit leurs lectures. Il fut obligé de demeurer malgré lui à la cour de France quelques années. Il y sut très-bien dissimuler ses chagrins : il les chassa même, il les dissipa souvent par le secours de quelque galanterie, à quoi son tempérament et la corruption des dames prêtaient toutes sortes de facilités. La dame de Sauves, femme d'un secrétaire d'état, fut l'une de ses principales maîtresses (m). Il ne s'amusait pas tellement à faire l'amour, qu'il n'entrât aussi quelquefois dans des intrigues d'état : il eut part à celles qui furent formées pour ôter le gouvernement à la reine-mère, et chasser les Guises de la cour (n). Cette reine, ayant découvert ces pratiques (o), le fit arrêter, lui et le duc d'Alençon, et leur donna des gardes, et voulut qu'ils fussent interrogés sur plusieurs cas très-atroces (p) (N). Ces deux princes furent mis en liberté par Henri III, au-devant duquel Catherine de Médicis les avait menés jusqu'au pont de Beauvoisin (q). Le roi

de Navarre s'évada enfin, l'an 1576, et se retira à Alençon (r). Il *rentra dans le parti huguenot et professa de nouveau sa première religion* (s). Les Rochellois le reçurent dans leur ville, et après qu'il y eut séjourné quelques mois, il alla prendre possession de son gouvernement de Guyenne (t). Depuis ce temps-là, jusqu'en 1589, sa vie fut un mélange de combats et de négociations, et d'amourettes. Sa femme lui était un grand embarras, et ne laissa point quelquefois de lui être utile (O). Il y eut souvent des ruptures et des pacifications entre lui et la cour de France; mais enfin Henri III se confédéra avec lui tout de bon et de bonne foi, pour résister à la ligue qui était plus furieuse que jamais depuis la mort du duc et du cardinal de Guise. La réconciliation et la confédération de ces deux rois fut conclue au mois d'avril 1589 : leur entrevue se passa à Tours, le 30 du même mois, avec de grandes démonstrations d'un contentement réciproque. Ils joignirent leurs troupes quelque temps après pour faire le siège de Paris. Ils le firent en personne, et ils étaient sur le point de subjuguier cette grande ville, et de la châtier selon son mérite, lorsque le roi de France fut tué par Jacques Clément, au bourg de Saint-Cloud. Le roi de Navarre lui succéda, le 2 d'août 1589; mais ce ne fut qu'avec de très-grandes difficultés, et qu'en renonçant à la religion protestan-

(m) Là même, pag. 39.

(n) Là même, pag. 35.

(o) En 1574.

(p) Péréfixe, pag. 36.

(q) Là même, pag. 37 et 38.

(r) Là même, pag. 46.

(s) Là même, pag. 47.

(t) Là même, pag. 48.

te, qu'il força la ligue à le reconnaître pour roi. La ville de Paris persista dans sa révolte jusqu'au 22 de mars 1594. Je veux dire que le roi n'y fit son entrée que ce jour-là. Il déclara la guerre aux Espagnols l'année suivante, et n'eut guère de sujet d'en être content. Il y perdit beaucoup plus qu'il n'y gagna; mais, par un bonheur inconnu à tous ses prédécesseurs, il fit un traité de paix où il se dédommagea de ses pertes (P). Ce traité fut conclu à Vervins, le 2 de mai 1598. Depuis ce jour-là jusqu'à sa mort le royaume fut exempt de guerres civiles et de guerres étrangères; si vous exceptez l'expédition de l'an 1600. Elle fut entreprise contre le duc de Savoie, et dura fort peu, et fut suivie d'un traité avantageux (u), comme elle avait été accompagnée d'actions glorieuses. Si la valeur et le grand courage de ce roi n'eussent paru en cent occasions, on eût regardé sans doute comme une faiblesse, et comme un effet de timidité, les bontés immenses qu'il eut pour ses plus mortels ennemis; mais, parce qu'on ne le pouvait soupçonner de poltronnerie, on eut beaucoup de raison de s'imaginer qu'il en usa de la sorte par une clémence généreuse. Et il est certain que la politique même la plus raffinée exigeait cela de lui: il ne pouvait convertir ses ennemis que par ce moyen: il le trouva même trop court ce moyen unique; car il ne put convertir qu'une partie des ligueux: quantité de prêtres s'o-

(u) *Celui de l'échange de la Bresse, etc., pour le marquisat de Saluces.*

piniaîtrèrent à ne prier point Dieu pour lui (Q). On remarque dans le Dictionnaire de Moréri, *que plus de cinquante historiens, et plus de cinq cents panégyristes, ou poètes, ou orateurs, ont parlé de ce grand monarque avec éloge* *. Il est certain d'un autre côté que beaucoup d'auteurs ont malignement flétri sa gloire, et se sont fort appliqués à exténuer ses bonnes actions, et à mettre en vue ses défauts. M. de Sully s'en plaint, et réfute leurs médisances, et soutient entre autres choses qu'il n'est pas vrai que ce prince se laissât extorquer par ses maîtresses tout ce qu'elles souhaitaient (R). Je crois néanmoins que s'il n'eût point eu de fidèles serviteurs qui traversaient l'avidité de ces harpies, et dont il approuvait la résistance, elles l'eussent dominé plus absolument. Les occasions où il eut la force de se démêler des pièges qu'on lui tendait par de belles filles (S) furent rares; mais il y en eut pourtant. Ceux dont il avait éprouvé la fidélité lui pouvaient donner des avis sans qu'il s'en fâchât, et l'on n'a point oui dire que Villeroi ait encouru sa disgrâce pour lui avoir dit

* On a attribué à Henri IV une traduction des *Commentaires de César*, qui, s'il fallait en croire la *Bibliothèque historique de la France*, n°. 3880, aurait été imprimée en 1650 in-folio. M. Barbier (dans son *Examen critique et complément des Dictionnaires historiques*, I, 178-179) traite ce livre d'imaginaire. M. Barbier dit qu'à la Bibliothèque du Roi on trouve aujourd'hui un manuscrit qui était jadis dans la bibliothèque Séguier, et qui contient la traduction faite par Henri IV des cinq premiers livres de César. Les corrections de la main du précepteur de Henri IV, nommé la Gaucherie, autorisent à conclure que c'étaient les versions du royal écolier.

une chose assez capable de déplaire (T). On ne peut nier que ce prince n'ait eu un grand fonds de générosité qui éloignait de sa conduite une infinité de ruses qu'on ne remarque que trop dans ceux qui gouvernent. Nous verrons sur ce sujet le jugement (U) qu'il porta de l'artifice dont un roi de France s'était servi *.

* Dans l'édition commencée à Leipsic en 1801, et qui n'a pas été terminée, du Dictionnaire de Bayle, on a cousu à la fin de cet article, et comme si c'était du texte de l'auteur, un assez long passage lardé de remarques à l'instar de Bayle, le tout extrait des chapitres IV et XXVIII de la quatrième partie de la *Réponse aux questions d'un provincial*. Il est impossible d'approuver la forme de l'addition des éditeurs de Leipsic; et pour le fond, il est plus simple de renvoyer aux chapitres qui viennent d'être cités de la *Réponse aux questions d'un provincial*.

(A) Si l'amour des femmes lui eût permis de faire agir toutes ses belles qualités. On ne peut pas dire de lui, comme de quelques grands capitaines qui aimaient fort les plaisirs (1), qu'il y renonçait quand le bien de ses affaires le demandait; car il laissa perdre tous les avantages de la victoire de Contras, afin de courir vers une maîtresse. Écoutons Mézerai (2). « La vaillance du roi de Navarre se signala bien plus en cette journée, que ne fit sa conduite à en recueillir les avantages : car bien loin de tirer droit vers l'armée étrangère, comme le prince de Condé le voulait, promettant, si on lui donnait des troupes, de s'aller saisir du passage de Saumur, il laissa séparer son armée victorieuse, s'étant contenté de prendre serment des capitaines, qu'ils se rendraient, le 20 de novembre, sur les confins de l'Angoumois et du Périgord, pour marcher vers les reîtres. Il garda seulement cinq cents chevaux, et, emmenant le comte de Soissons avec lui, perça dans la Gascogne, où le violent amour qu'il avait pour la

» belle comtesse de Guiche l'attirait » comme par force (3). » L'une des plus grandes affaires qu'Henri IV ait jamais eues sur les bras, fut sans doute le siège d'Amiens. Cependant il y mena la belle Gabrielle, et il la logea auprès de lui; et il l'eût retenue pendant toute cette difficile expédition, s'il eût suivi ses desirs : mais il fut bientôt contraint d'éloigner ce scandale de la vue des soldats, non-seulement par leurs murmures qui venaient jusqu'à ses oreilles, mais aussi par les reproches du maréchal de Birron (4).

Ce que j'ai dit au commencement de cette remarque, qu'il y a eu de grands capitaines qui aimaient fort les plaisirs, et qui les quittaient au besoin, n'est pas inconnu à ceux qui savent le caractère d'Alcibiade et de Sylla. Voyez ce qu'a dit Salluste de ce dernier : *Sulla..... animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior : otio luxurioso esse, tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata* (5). Voici ce que l'on a dit d'Alcibiade : *Quum tempus posceret, laboriosus (Alcibiades), patiens, liberalis, splendidus non minus in vītā, quam victu : affabilis, blandus, temporibus callidissime inserviens. Idem simul ac se remis erat, nec causa suberat quare animi laborem perferret, luxuriosus, dissolutus, libidinosus, intemperans reperiebatur, ut omnes admirarentur in uno homine tantam inesse dissimilitudinem, tamque diversam naturam* (6). On verra d'autres exemples dans la remarque (A) de l'article de SURÉNA, tom. III.

(B) S'il... eût été puni de la même manière que Pierre Abélard, il serait devenu capable de conquérir toute l'Europe.] Au contraire, me dirait-on, il serait devenu lâche et poltron; car les mêmes esprits qui le portaient à l'amour des femmes le rendaient vaillant, et l'on n'a vu guère de grands guerriers qui n'aient été impudiques.

(3) Voyez les Annot. sur les Amours du grand Alexandre, num. 3, où l'on cite le C^{te}. livre de M. de Thou. Voyez aussi les Remarques sur la Confession catholique du Sancy, pag. 552, édit. de 1693.

(4) Mézerai, Abrégé chronolog., tom. VI, pag. 170, à l'ann. 1595.

(5) Sallust., in Bello Jugurt., pag. m. 362.

(6) Cornel. Nepos, in Alcibiade.

(1) Voyez la fin de cette remarque.

(2) Mézerai, Abrégé chronolog., tom. V, pag. 208, à l'ann. 1587.

Je réponds qu'encore qu'il soit certain que plusieurs grands capitaines ont été d'une complexion fort amoureuse, il ne s'ensuit pas que leur courage et leur impudicité aient eu le même principe dans leur tempérament. Ces deux qualités avaient chacune leur cause, et tout ce que l'on peut dire est que ces deux causes concouraient à former le tempérament de ces personnes. Mais il est aisé de prouver qu'il n'y a nulle liaison entre ces deux qualités. Combien y a-t-il de gens poltrons et plus timides que des lièvres (7), qui sont d'une vigueur prodigieuse dans l'acte vénérien ? A-t-on jamais vu d'homme plus brave et plus intrépide que le maréchal de Gassion, qui haïssait les femmes mortellement (8) ? Le comte de Tilli, qui garda son pucelage toute sa vie (9), n'a-t-il pas été l'un des grands capitaines du XVII^e. siècle ? M. de Turenne, qui n'était point débauché, n'égalait-il pas ces foudres de guerre qui vivaient en même temps que lui, et dont les dérèglements ne faisaient guère moins de bruit que leurs triomphes ? Et pour dire quelque chose de plus fort, ne sait-on pas que le brave Sigismond Battori, prince de Transilvanie, surnommé *l'invincible* (10) à cause de ses grands exploits, *était aussi lâche dans l'exercice de Vénus qu'il était brave dans celui de Mars* ; et qu'ayant *avoué son impuissance* (11), son mariage avec Marie Christine, fille de Charles, archiduc de Grets, fut *déclaré nul* ? Il y a des eunuques qui ont été de très-braves généraux d'armée ; car, sans remonter au fameux Narsès qui vivait sous l'empire de Justin II, au VI^e. siècle, ne sait-on pas que l'un des plus vaillans généraux de Soliman était eunuque (12) ?

(7) Cette comparaison me fait souvenir qu'il n'y a point d'animaux plus timides et plus lâches que les lièvres.

(8) Voyez sa Vie, au IV^e. tome, pag. 329 et suiv.

(9) *Veneris vinique expertem totâ aetate se fuisse jactaverat.* Puffendorf, Rer. Suecicar. lib. IV, pag. 64, col. 2. Voyez aussi Blanc, Histoire de Bavière, tom. IV, pag. 381.

(10) Discours historique et politique sur les causes de la guerre de Hongrie, imprimé à Cologne, 1666, pag. 264.

(11) Discours historique et politique sur les causes de la guerre de Hongrie, pag. 266.

(12) *Erat Halis Eunuchus, sed corporis defectum animo pensabat : de cætero staturâ brevi,*

Il ne fut pas heureux, je l'avoue, dans l'expédition de Hongrie, l'an 1556, et il mourut même du chagrin de n'avoir pas soutenu sa réputation, ni rempli l'attente publique (13) : mais il ne laissait pas d'avoir un grand cœur ; son chagrin mortel en est une preuve. Voyez M. de Thou, qui rapporte la plaisanterie dont cet eunuque se servit, quand on lui vint rapporter une fort mauvaise nouvelle, c'était celle de la prise de Strigonic. Voilà bien de quoi ! répondit-il au messenger : c'est peu de chose ; ma grande perte, la voilà, poursuivit-il en montrant la région du bas-ventre. *Ejus rei cum trepidus nuncius ad eum venisset, ipsâ vultus consternatione magnum aliquod malum professus, purpuratus non sine circumstantium risu consternationi nuntii illudens, et Strigonii, quod nullo negotio recuperari posset, amissionem elevans ; his verbis eum excepisse dicitur : Quam tu mihi cladem ingentem, fatue, quod tantum incommodum narras ? ea demum mihi clades deploranda contigit, cum hinc (genitalium sedem ostentans) ea membra adempta sunt, quibus vir eram* (14) (*). Concluons de tout cela que si Henri IV eût été traité comme Abélard, il n'aurait rien perdu, ni de son courage, ni de sa prudence, ni de son esprit. Origène, Photius, Abélard, sont une preuve manifeste que la privation des organes masculins n'est d'aucune conséquence au préjudice des dons naturels de l'âme.

(C) *Ce serait en vain qu'on m'objecterait qu'un semblable châtiment lui eût ôté le courage.*] Vous trouverez dans la remarque précédente le commentaire ou la preuve que ceci peut exiger. J'y ajouterai cependant, par forme d'appendice, les observations qui suivent. Annibal, l'un des

sufflato corpore, colore baxeo, subtristi vultu, torvis oculis, et inter latos et eminentes humeros depressa capite, ac prominentibus ex ore duobus veluti aprugnis dentibus deformis. Thucyd., lib. XVII, pag. 361.

(13) *Fractus ac inglorius Budam se contulit, ubi dux, qui tantam de se inito expectationem excitaverat, dolore atque ignominia expeditionis inauspicatae invisam vitam cum morte commutavit.* Id., ibid.

(14) *Idem, ibidem.*

(*) Tiré des Légations turques de Busbeck, lettre III, pag. 196 de ses Œuvres, édit. de 1633. REX. CANT.

plus grands capitaines de l'antiquité, ne fut-il point chaste? Constat *Abraham..... pudicitiam tantam inter et captivas habuisse, ut in Africâ natam quivis negaret* (15). Nous ne trouvons pas que Scipion l'Africain ait été d'un tempérament fort amoureux, et il donna un bel exemple de pudicité pendant son expédition d'Espagne. Les historiens (16) l'en louent extrêmement. Drusus, frère de l'empereur Tibère, et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, fut d'une extrême sagesse par rapport aux femmes (17). La bravoure de l'empereur Aurélien fut incomparable et accompagnée de beaucoup de chasteté. On lui ferait tort si l'on faisait la moindre comparaison entre sa bravoure et celle de cet impudique Proculus qui s'éleva en tyran, et dont Flavius Vopiscus nous a conservé une lettre que je me garderai bien de traduire. Je le rapporte qu'en latin. *Tacendum vix est, quod et ipse gloriatur in quâdam sua epistola, quam ipsam melius est ponere quàm de eâ plurimum dicere. Proculus Metiano affini S. D. Centum ex Sarmatiâ virgines cepi. Ex his una nocte decem inivi: omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies xv reddidi. Gloriatur (ut vides) in ineptam, et satis libidinosam: tunc inter fortes se haberi credit si tantam densitate coalescat. Hic tamen quum etiam post honores militaris se improbè et libidinosè, tamen interageret,..... in imperium vocatus est* (18). Vous voyez là qu'on témoigne qu'il fut bon soldat; mais, entre un coup, ce n'était pas une vanité qui approchât de celle d'Aurélien. Ne dirons-nous d'Alexandre, dont le usage était extraordinaire? On a même à sa chasteté beaucoup plus d'éloges qu'il ne méritait; mais néanmoins il faut convenir que de son tempérament il avait plus d'indifférence que d'inclination pour le beau sexe; et cela suffit à réfuter ceux qui imaginent je ne sais quelle liaison naturelle entre l'impudicité et la

bravoure. J'ajoute aux exemples modernes que j'ai déjà rapportés (19), celui d'un brave qui vivait au XVI^e siècle, et qui mérita le titre de *chevalier sans peur et sans reproche*. On entendra bien, à cette marque, que je veux parler de Bayard. L'amour ne le maîtrisa jamais, et il s'en montra le maître dans des occasions dangereuses. Voyez sa Vie. Quel catalogue n'aurais-je pas à donner, si j'entreprenais la liste de ceux qui ont ressemblé à Sardanapale, gens qui n'étaient braves qu'au lit, lâches et poltrons partout ailleurs. Caligula, Néron, Héliogabale, furent-ils guerriers? Ne se plongèrent-ils pas avec des excès infâmes dans les débauches impudiques? Domitien, inventeur d'un nouveau mot (20) pour ces mauvais exercices où il signalait ses forces, a-t-il jamais passé pour un bon soldat, ou pour un bon capitaine? Ceux que l'on nommait autrefois *mignons de couchette* se voulaient quelquefois mêler du métier des armes, afin de se tirer du mépris à quoi les soupçons de poltronnerie les exposaient auprès des braves; mais ils s'en acquittaient si mal, qu'on pouvait leur appliquer avec beaucoup de raison ce que Jupiter répondit à Vénus, quand elle lui fit ses plaintes de la blessure qu'elle avait reçue en voulant secourir Énée dans un combat: Ne vous mêlez pas de guerre, ce n'est point votre partage, faites l'amour.

Οὐ τοι, τέκνον ἰμόν, δίδεται πολέμια ἔργα.

Ἀλλὰ σύγ' ἰμερόντα μετέρχαιο ἔργα γάμοιο.

Non tibi, filia mea, commissa sunt bellica opera;

Quin tu desiderabilia obi munera nuptiarum (21).

Hélène faisait à Paris une semblable exhortation, comme on l'a vu ci-dessus dans une remarque où je réfute M. de Mézerai (22). Cet historien s'imagina que les dames aiment les bra-

(19) Dans la remarque précédente.

(20) *Libidinis nimis assiduitatem concubitûs velut exercitationis genus clinopalen vocabat.* Suetonius, in Domit., cap. XXII.

(21) Homerus, Iliad., lib. V, vs. 428.

(22) Remarque (O), citation (47) de l'article du troisième des de Guise, tom. VII, pag. 393.

(15) Justin., lib. XXXII, sub finem.

(16) Livius, lib. XXVI, sub finem. Valerius Maximus, lib. IV, cap. III, num. 1.

(17) Voyez, tom. I, pag. 111, la remarque de l'article de la première ANTONIA.

(18) Flavius Vopiscus, in Proculo, pag. m, tom. II.

ves parce qu'elles supposent qu'ils ne sont pas moins vigoureux dans les exercices de l'amour, que dans les combats. Il n'entre pas bien dans leurs motifs; la gloire ou la vanité sont le grand ressort de leur prévention en faveur des braves. Montluc observe que les femmes aimeraient mieux être veuves, que de voir venir de l'armée leurs maris en bonne santé, et chargés de honte et de déshonneur. Il est visible que l'impudicité n'a point de part à cela; et, puisque c'est une nouvelle preuve contre Mézerai, je rapporte ici les paroles de Montluc. Il s'adresse aux gouverneurs d'une place, et leur montre le préjudice qu'ils se feront s'ils la gardent mal. *Non seulement votre maistre, continue-t-il (23), les princes et seigneurs vous verront de mauvais œil, mais les femmes et les enfans. Et veux encore passer plus outre, que votre propre femme encores qu'elle face semblant de vous aymer, elle vous hayra et estimera moins dans son cœur. Car le naturel de toutes les femmes est tel, qu'elles hayssent mortellement les couards et les poltrons encore qu'ils soyent bien peignez. Et ayment les hardis et courageux, pour laids et difformes qu'ils soyent. Elles participent à votre honte. Et quoy qu'elles soyent entre vos bras dedans le lit, faisant semblant d'estre bien aises de votre retour, elles voudroient que vous fussiez estez estouffé, ou qu'une canonade vous eust emporté. Car tout ainsi que nous pensons, que la plus grand honte d'un homme est d'avoir une femme putain, les femmes aussi pensent que la plus grand honte qu'elles ayent est d'avoir un mary couard. Ainsi vous voilà bien accommodé, monsieur le gouverneur qui aurez perdu votre place, veu que dans votre propre lit on vous maudira.*

(D) *Son incontinence prodigieuse.*]
Je puis bien la nommer ainsi, après les contes que d'Aubigné en a publiés, et surtout après ces paroles d'un très-grave historien : « Si l'histoire faisait des apologies, elle pourrait le justifier de la plus grande partie de ces reproches, non pas toutefois de la manie qu'il avait pour le jeu..... »

(23) Montluc, Comment., lib. III, pag. m. 500, 501.

» Encore moins le pourrait-elle excuser de son abandonnement aux femmes, qui fut si public et si universel depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, qu'on ne saurait même lui donner le nom d'amour et de galanterie (24). » M. de Péréfixe nous va dire quelque chose de bien étrange. *Il serait à souhaiter pour l'honneur de sa mémoire, qu'il n'eût eu que le défaut du jeu. Mais cette fragilité continuelle qu'il avait pour les belles femmes en était un autre bien plus blâmable dans un prince chrétien, dans un homme de son âge, qui était marié, à qui Dieu avait fait tant de grâces, et qui roulait tant de grandes entreprises dans son esprit. Quelquefois il avait des desirs qui étaient passagers, et qui ne l'attachaient que pour une nuit; mais quand il rencontrait des beautés qui le frappaient au cœur, il aimait jusqu'à la folie, et dans ces transports il ne paraissait rien moins que Henri-le-Grand. La fable dit qu'Hercule prit la quenouille et fila pour l'amour de la belle Omphale : Henri fit quelque chose de plus bas pour ses maîtresses. Il se travestit un jour en paysan, et chargea un fardeau de paille sur son cou, pour pouvoir aborder madame Gabrielle; et l'on dit que la marquise de Verneuil l'a vu plus d'une fois à ses pieds essuyer ses dédains et ses injures (25). Ce devait être un cruel chagrin aux bons huguenots de voir que leur chef menait une vie si scandaleuse jusqu'au milieu de la Rochelle. Il y débaucha la fille d'un officier de robe longue, et en eut un fils. L'église lui avait souvent remontré sa faute, qu'il confessait assez ingénument; mais il ne se laissa persuader à la reconnaissance publique qu'un peu avant la bataille de Contras (26). Vous trouverez les circonstances de cela dans la Vie de M. du Plessis Mornai (27).*

(E) *Il hérita de la couronne d'un degré de parenté fort éloigné*
« Ce fut sans doute un rare bonheur que la couronne de France l' »

(24) Mézerai, Abrégé chronol., tom. IV, pag. 392.

(25) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, pag. m. 461, 462, à l'ann. 1609.

(26) Vie de du Plessis Mornai, pag. 108.

(27) La même.

« échât, n'y ayant jamais ou de succession plus éloignée que celle-là en aucun état héréditaire ; car il y avait dix à onze degrés de distance de Henri III à lui ; et quand il naquit il y avait neuf princes du sang devant lui, savoir : le roi Henri II et ses cinq fils, le roi Antoine de Navarre son père, et deux fils de cet Antoine, frères aînés de notre Henri. Tous ces princes moururent pour lui faire place à la succession (28). »

(F) *Des historiens disent que sa mort lui avait été prédite le jour précédent.*] Commençons cette remarque par les paroles de Pierre Matthieu (29). « Sur ce la Brosse scavant medecin et mathématicien dict au duc de Vendosme, en suite d'un plus grand discours, que si le roy pouvoit éviter l'accident dont il estoit menacé, il vivroit encores trente ans. On ne veut jamais dire aux roys ce qui leur peut donner de l'ennui : le duc de Vendosme, trouvant plus à propos que la Brosse fust le porteur de son advis, supplia le roy de l'ouïr, le roy demanda ce qu'il vouloit. A ceste parole le duc de Vendosme se taist, son silence augmente l'envie de le scavoir, il le presse, il s'excuse, à la fin le commandement du roy tire de sa bouche ce que la Brosse luy avoit dict. Vous estes un fou, dict le roy : vous le croyez ? Sire, respond le duc de Vendosme, en ces choses la creance est deffendue et non pas la crainte, le salut de vostre majesté oblige tout le monde, et moy plus que tous les autres, à ne rien mespriser ; je la supplie tres-humblement d'avoir agreable de l'entendre. Le roy ne le voulut, et luy deffendit d'en parler : je ne puis de moins, dict le duc, que d'en advertir la royne. Le roy repliqua par deux fois que s'il luy en parloit il ne l'aimeroit jamais. Ainsi la Brosse est renvoyé. Je sens ce discours, mot à mot, du duc de Vendosme. » Cela est bien puiffant ; mais voici une chose qui ne

l'est pas moins, quoiqu'elle renverse de fond en comble le narré de Pierre Matthieu : *Tant il est vrai*, c'est un philosophe qui parle (30), *que la plupart des historiens sont credules et menteurs, et que par là ils confirment tousjours la credulité et le mensonge des pronostiques, quand ils rapportent ces comptes sans les refuter. Mais, sans aller plus loin, pourquoy les anciens ne l'auroient-ils pas fait, puis que nous le voyons souvent faire de nostre temps ? Un de nos historiens parlant de la mort de nostre Grand Henry IV n'a-t-il pas dit qu'en ayant esté averty par un prince encore vivant (qu'il n'est pas nécessaire de nommer) la veille que ce malheureux coup arriva, sa majesté meprisant cet advis luy avoit repondu que la Brosse estoit un vieil fol d'astrologue, et le reste. Ce qu'ayant moy-même voulu apprendre par la bouche de ce prince (*) , il y a plus de 30 ans en presence d'une princesse (**) de grand mérite, il me fit l'honneur de me dire que cela estoit faux. Et depuis deux jours en ça seulement, pour m'en éclaircir davantage, et ne rien publier par escrit de cette consequence sans en estre bien asseuré, j'ay eu l'honneur de luy en reparler en presence de plusieurs personnes de sa maison, et il m'a confirmé la mesme chose ; adjoustant de plus que l'historien (***) avoit confondu les temps et les choses : et que la Brosse luy avoit bien dit après ce malheureux accident qu'il l'avoit preveu par l'horoscope de sa majesté (comme font toujours les astrologues quand les choses sont arrivées), mais non pas qu'il l'en eust averty la veille pour le dire à sa majesté. Cela est pourtant écrit par un auteur françois, et du mesme temps. Qui ne le croira donc pas à l'advenir ? Penseru-t-on qu'un homme destiné et payé pour faire l'histoire ose dire une chose de cette consequence, et citer mesme un prince vivant qui en pouvoit rendre temoignage, si elle n'estoit pas vraye ? Il est pourtant comme je le dis ; et si*

(28) *Perréus, Histoire de Henri-le-Grand, pag. m. 514.*

(29) *Relation de la mort de Henri IV, pag. m. 24.*

(30) *Pierre Petit, Intendant des fortifications, Dissertation sur les Comètes, pag. 89.*

(*) *M. de Vendôme.*

(**) *Madame de Chevreuse.*

(***) *Matthieu.*

on en doute, on s'en peut éclaircir, et je ne suis pas marry que l'occasion se présente icy de le rapporter, tant afin d'en desabuser la posterité, que pour faire voir qu'il y a beaucoup de choses écrites de cette nature auxquelles on ne doit adjouster aucune creance.

Remarquez que M. Petit ne rapporte pas tout ceci avec autant de fidélité qu'il l'eût fallu. Il suppose que l'historien a débité que le roi fit cette réponse, *la Brosse est un vieil fol d'astrologue* : mais l'historien ne dit point cela ; car selon lui ce fut au duc de Vendôme que le roi dit, *vous êtes un fou*.

Produisons un second témoin avec sa réfutation. « Le soir du même » couronnement, la Brosse, excellent » médecin et mathématicien, dit au » duc de Vendôme, que si le roi » pouvait éviter un dangereux accident bien proche dont il était menacé, il vivrait encore trente ans : » et le pria de le faire parler à sa » majesté : mais le roi, entendant le » sujet dont il le voulait entretenir, » ne voulut point voir ni ouïr la » Brosse (31). » La réfutation de cela est contenue dans ces paroles du maréchal de Bassompierre (32) : *Il est faux que la Brosse eût demandé à parler au roi ; mais, s'il l'eût fait, la réponse qu'il (33) a inventée eût été vraie, qu'il (34) eût méprisé de lui parler, car il le tenait pour un fou*. On trouve dans un discours sur la mort de Henri IV, qui est imprimé à la fin des Mémoires du duc de Nevers, que M. le duc de Vendôme a dit à plusieurs personnes que la Brosse ne lui avait point parlé de cela.

(G) *Il n'y a point d'apparence qu'il ait jamais conseillé au duc d'Alençon de se défaire de Catherine de Médicis.* M. le Laboureur raconte que cette reine, voyant Charles IX proche de sa fin, craignit que M. le duc d'Alençon ne fût conseillé de prétendre à l'autorité, et même à la couronne au préjudice du roi de Pologne son frère. Elle ourdit sur cela

le dessein formé d'une conjuration qui lui donnât sujet de s'assurer de sa personne et de celle du roi de Navarre. Elle les retint sous bonne garde au bois de Vincennes, jusques à la mort du roi, sans pourtant les déclarer prisonniers : cependant elle répandit partout le bruit de cette conspiration, pour laquelle elle fit arrêter les maréchaux de Montmorency et de Cossé ; et, pour lever tout sujet d'en douter, elle immola à cet intérêt d'état deux favoris du duc, la Molle et Coconnaz.... M. le duc d'Alençon lui-même trahit sa cause et ses domestiques dans l'appréhension qu'il eut ; et celui qui fut mieux le personnage d'un roi opprimé, mais incapable de démentir son caractère, fut Henri IV, lors roi de Navarre. Ce n'est pas qu'il ne crût qu'il était perdu ; et ce fut dans cette pensée qu'il fut accusé, selon que j'ai appris de quelques mémoires, d'avoir conseillé à monsieur de faire le malade pour obliger la reine à le venir voir, et sous prétexte de lui vouloir dire tous deux quelque chose en particulier, faire retirer ceux de sa suite et l'étrangler. Sa raison était celle de leur salut, l'occasion de la mort du roi prêt à expirer, le crédit que le temps donnerait à leurs amis, et que la même politique par laquelle elle renonçait aux lois de la nature et du sang, pour faire périr son propre fils et son gendre, les dispensait pour une plus forte considération que n'était celle de régner, d'avoir horreur d'une action qui sauvait à l'état deux princes qui lui étaient nécessaires, par la mort de celle qui en troublait le repos et qui en causait la ruine. Il n'en eut pas le courage, non plus que la discrétion de le taire quelque temps après ; et c'est la cause de cette haine mortelle et implacable de Catherine de Médicis contre le roi de Navarre ; pour laquelle elle ne craignit pas d'être de la conspiration contre son propre fils Henri III et de brouiller l'état, quand elle le vit sans enfans, pour empêcher que Henri IV ne lui succédât, et pour mettre en sa place Henri duc de Lorraine, son petit-fils à cause de sa fille (35). Selon ces mémoires Henri IV

(31) Dupleix, Hist. de Henri IV, pag. 411.

(32) Remarques sur Dupleix, pag. 172.

(33) C'est-à-dire, Dupleix.

(34) C'est-à-dire, Henri IV.

(35) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 381.

voulait être l'un des meurtriers de la reine-mère.

(H) *Ses deux femmes.... lui causèrent mille chagrins.*] Il n'est pas nécessaire de prouver cela à l'égard de Marguerite de Valois : alléguons donc seulement la preuve qui se rapporte à Marie de Médicis. « La haute estime et l'affection que les Français avaient pour lui (36) empêchaient que l'on ne s'offensât si fort de ce libertinage scandaleux ; mais la reine, sa femme, en avait un extrême chagrin, qui causait à toute heure des picoteries entre eux, et la portait à des dédains, et à des humeurs fâcheuses. L'ennui et le déplaisir de ces brouilleries domestiques retardaient assurément l'exécution du grand dessein qu'il avait formé, pour le bien et le repos perpétuel de la chrétienté, et pour la destruction en suite de la puissance ottomane (37). »

(I) *Ce qu'il pensait sur le mariage et très-curieux.*] J'ai à citer un fort long passage ; néanmoins je suis assuré qu'il paraîtra court aux lecteurs curieux : car il contient une espèce de critique d'un bon nombre de princesses, et un raisonnement fort solide de Henri IV sur le choix d'une femme. Voici ce qu'il disait à monsieur de Rosni, son favori (38). « De sorte qu'il semble qu'il ne reste plus pour l'accomplissement de ce dessein, sinon de voir s'il y aura moyen de me trouver une autre femme, si bien conditionnée que je ne me jette pas dans le plus grand des malheurs de cette vie, qui est (selon mon opinion) d'avoir une femme laide, mauvaise, et despitée, au lieu de l'ayse, repos, et contentement que je me serois proposé de trouver en cette condition : que si l'on obtenoit les femmes par souhait, afin de ne me repentir point d'un si hazardeux marché, j'en aurois une, laquelle auroit, entr'autres bonnes parties, sept conditions principales, à sçavoir ; beauté en la per-

» sonne, pudicité en la vie, com-
 » plaisance en l'humeur, habileté en
 » l'esprit, fecondité en generation,
 » eminence en extraction, et grands
 » estats en possession. Mais je croy
 » (mon amy) que cette femme est
 » morte, voire peut-estre n'est pas
 » encor née ny preste à naistre, et
 » partant voyons un peu ensemble
 » quelles filles ou femmes, dont nous
 » ayons ouy parler, seroient à des-
 » sirer pour moy, soit dehors, soit
 » dedans le royaume. Et pource que
 » j'y ay déjà (selon mon advis) plus
 » pensé que vous : je vous diray pour
 » le dehors que l'infante d'Espagne,
 » quelque vieille et laide qu'elle
 » puisse estre, je m'y accommoderois,
 » pourveu qu'avec elle j'es-
 » pousasse aussi les Pays-Bas, quand
 » ce devroit estre à la charge de
 » vous redonner le comté de Be-
 » thune ; je ne refuserois pas non
 » plus la princesse Reibelle (39) d'An-
 » gleterre, si, comme l'on publie
 » que l'estat luy appartient, elle en
 » avoit esté seulement déclarée pre-
 » somptive heritiere : mais il ne me
 » faut pas attendre à l'une ny à
 » l'autre, car le roy d'Espagne et la
 » roine d'Angleterre sont bien esloi-
 » gnez de ce dessein-là. L'on m'a
 » aussi quelquefois parlé de certaines
 » princesses d'Allemagne, desquelles
 » je n'ay pas retenu le nom, mais
 » les femmes de cette region ne me
 » reviennent nullement, et pense-
 » rois, si j'en avois espousé une,
 » devoir avoir tousjours un lot de
 » vin couché auprès de moy, outre
 » que j'ay ouy dire qu'il y eut un
 » jour une reine en France de cette
 » nation, qui la pensa ruyner ; telle-
 » ment que tout cela m'en dégoûte.
 » L'on m'a parlé aussi de quelqu'une
 » des sœurs du prince Maurice ; mais
 » outre qu'elles sont toutes hugue-
 » nottes, et que cette alliance me
 » pourroit mettre en soupçon à Rome,
 » et parmy les zeletz catholiques,
 » qu'elles sont filles d'une non-
 » nain ; et quelque autre chose,
 » que je vous diray une autre fois,
 » m'en aliene la volonté. Le duc de
 » Florence a aussi une niepce que
 » l'on dit estre assez belle ; mais
 » estant d'une des moindres maisons

(36) C'est-à-dire, pour Henri IV.

(37) Péréfixe. Histoire de Henri-le-Grand, pag. n. 463, à l'ann. 1609.

(38) Mémoires de Sully, tom. II, pag. 212, édition de Hollande, in-12.

(39) Je donne ce mot comme je le trouve dans mon édition.

» de la chretienté qui portent titre
 » de prince , n'y ayant pas plus de
 » soixante ou quatre-vingts ans que
 » ses devanciers n'estoient qu'au rang
 » des plus illustres bourgeois de leur
 » ville , et de la mesme race de la
 » reine-mere Catherine qui a tant
 » fait de maux à la France , et encor
 » plus à moy en particulier , j'ap-
 » prehende cette alliance , de crainte
 » d'y rencontrer aussi mal pour moy ,
 » les miens , et l'estat. Voilà toutes
 » les estrangeres dont j'estime avoir
 » esté parlé. Quant à celles de de-
 » dans le royaume , vous avez ma
 » niepce de Guyse , qui seroit une
 » de celles qui me plairoit le plus ,
 » nonobstant ce petit bruit que quel-
 » ques malins esprits font courir ,
 » qu'elle aime bien autant les pou-
 » lets en papier qu'en fricassée : car
 » pour mon humeur , outre que je
 » croy cela tres-faux , j'aimerois
 » mieux une femme qui fist un peu
 » l'amour , qu'une qui eust mauvaise
 » teste , dequoy elle n'est pas soup-
 » çonnée ; mais au contraire d'hu-
 » meur fort douce et d'agreable et
 » complaisante conversation , et pour
 » le surplus de bonne maison , belle ,
 » de grande taille , et d'apparence
 » d'avoir bientost de beaux enfans ,
 » n'y apprehendant rien que la trop
 » grande passion qu'elle tesmoigne
 » pour sa maison , et sur tout ses
 » freres , qui luy pourroient faire
 » maistre des desirs de les eslever
 » à mon prejudice , et plus encor de
 » mes enfans , si jamais la regence
 » de l'estat luy tomboit entre les
 » mains. Il y a aussi deux filles en la
 » maison du Mayne , dont l'aisnée ,
 » quelque noire qu'elle soit , ne me
 » desplairoit pas , estans sages et bien
 » nourries ; mais elles sont trop jeu-
 » nettes. Deux en celle d'Aumalle ,
 » et trois en celle de Longueville ,
 » qui ne sont pas à mespriser pour
 » leurs personnes ; mais d'autres rai-
 » sons m'empeschent d'y penser.
 » Voilà pour ce qu'il y a de princes.
 » Vous avez apres une fille en la
 » maison de Luxembourg , une en la
 » maison de Guimené , ma cousine
 » Catherine de Rohan , mais celle-là
 » est huguenotte et les autres ne me
 » plaisent pas ; et puis la fille de
 » la princesse de Conty de la maison
 » de Lucé , qui est une tres-belle

» fille et bien nourrie , aussi seroit-
 » ce celle qui me plairoit le plus , si
 » elle estoit plus aagée ; mais quand
 » elles m'agréeroient toutes , pour si
 » peu que j'y recognois , qui est-ce
 » qui m'assurera que j'y rencontre-
 » ray conjointement les trois prin-
 » cipales conditions que j'y desire ,
 » et sans lesquelles je ne voudrois
 » point de femme ? A sçavoir qu'elles
 » me feront des fils , qu'elles seront
 » d'humeur douce et complaisante ,
 » et d'esprit habile pour me soulager
 » aux affaires sedentaires ; et pour
 » bien regir mon estat et mes en-
 » fans , s'il venoit faute de moy avant
 » qu'ils eussent âge , sens et juge-
 » ment , pour essayer de m'imiter :
 » comme apparemment cela est pour
 » m'arriver , me mariant si avant
 » en l'age. Mais quoy donc , Sire
 » (luy respondites-vous) , que vous
 » plaist-il entendre par tant d'affir-
 » matives et de négatives , desquel-
 » les je ne saurois conclurre autre
 » chose sinon que vous desirez bien
 » estre marié ; mais que vous ne
 » trouvez point de femmes en terre
 » qui vous soient propres ? Tellement
 » qu'à ce conte il faudroit implorer
 » l'ayde du ciel , afin qu'il fist ra-
 » jeunir la reine d'Angleterre , et
 » ressusciter Marguerite de Flan-
 » dres , mademoiselle de Bourgogne ,
 » Jeanne la Loca , Anne de Bretagne ,
 » et Marie Stuart , toutes riches he-
 » ritieres , afin de vous en mettre au
 » choix ; car selon l'humeur que vous
 » avez temoigné parlant de Clara
 » Eugénie , vous seriez homme pour
 » agréer quelques-unes de celles-là
 » qui possedoient tant de grands
 » estats. Mais laissant toutes ces im-
 » possibilités et imaginations vaines
 » à part , voyons un peu ce qu'il
 » faut faire , etc. »

(K) *Je dirai encore ici quelque chose sur les coups de gaule.] Je me servirai des paroles d'un ministre wallon (40). Le psaume Miserere fust chanté à la réconciliation de Henri-le-Grand , où du Perron et d'Ossat , couchés de leur long la face en bas , représentant le roi de France , en la présence du pontife et du consistoire , reçurent pour ce roi sa pénitence décrétée par ce saint siège , qui fit com-*

(40) Jérémie de Pours , Divins Mélodistes du saint. Psalmiste , pag. 666.

passer à chacun vers ou couplet, le coup ou revers d'un bâton, le long de la tête, des épaules, et du dos jusqu'aux pieds, de la tête de ce pueume jusqu'aux veaux. Du Perron *en ses lettres*, folio 172, fait voir le procès verbal de l'absolution de ce roi, par le pape Clément VIII..... D'Ossat, son compagnon en la pénitence royale, montre combien douce elle a été. En l'instruction de l'inquisition il y avait cette hyperbolique expression (41) : Quand les chœurs chantaient *Miserere mei*, le pape à chacun verset *verberabat et percutiebat humeros procuratorum cuilibet ipsorum virga, quam in manibus tenebat*. C'est une cérémonie laquelle nous ne sentions non plus, que si une mouche nous eût piqué par-dessus les vêtements.

(L) *Jeanne d'Albret que son mari avoit assez maltraitée.*] Le leurre dont on se servit pour le détacher de la nouvelle religion, fut de lui promettre le royaume de Sardaigne. Il fut assez simple pour se fier à ces promesses; et il commença de se distraire de ceux de la religion peu à peu et de mener une fort mauvaise vie à la royne sa femme, luy estans tendus tous les filets par lesquels un homme ainsi donné aux femmes qu'il estoit, pouvoit estre surpris : ainsi peu à peu oubliant toute autre chose n'eut plus en sa teste que Sardaigne et les femmes, entre lesquelles une certaine fille de la royne commença avoir bonne part. La royne de Navarre cependant, comme princesse sage et vertueuse qu'elle estoit, tâchoit de le reduire, supportant tout ce qu'elle pouvoit, et luy remontrant ce qu'il devoit à Dieu et aux siens. Mais ce fut en vain, tant il estoit incorrigible. Quoy voyant elle n'avoit recours qu'aux larmes et aux prières, faisant pitié à tout le monde fors audit sieur roy son mari. La royne mere en ces entrefaites taschoit de luy persuader de s'accommoder au roy son mari. A quoy finalement elle feit ceste reponse, que plustost que d'aller jamais à la messe, si elle avoit son royaume et son fils en la main, elle les jetteroit tous deux au fond de la mer, pour ne luy estre en

empeschement : ce qui fut cause qu'on la laissa en paix de ce costé (42).

(M) *Les réponses que certains auteurs lui font faire sont des fantaisies de leur cerveau.*] Pendant le massacre, Charles IX fit venir dans son cabinet le roi de Navarre et le prince de Condé, et leur déclara que s'ils ne renonçaient à l'hérésie, ils seraient traités comme l'amiral. Le roi de Navarre, extrêmement étonné de ces mots prononcés avec une voix menaçante, et de l'effroyable spectacle qu'il avoit vu devant ses yeux, répondit fort humblement et en tremblant, qu'il prioit sa majesté de laisser leur vie et leur conscience en repos, et que du reste ils étaient prêts de lui obéir en toutes choses (43). Quoique je me serve des paroles de Mézerai, l'on peut être sûr que c'est toute la même chose que si j'employais les propres termes d'un historien calviniste; car d'Aubigné (44) rapporte de la même manière la réponse du roi de Navarre; et voici en quoi elle consiste dans l'Inventaire de Jean de Serres. « Le roi de Navarre supplie sa majesté se souvenir de sa » promesse, de la consanguinité n' » guère contractée, et ne le point » violenter en la religion qu'il a dès » son enfance apprise (45). » L'auteur de l'histoire des Choses Mémoires n'en dit pas davantage. Celui des Commentaires de statu religionis et reipublicæ in regno Galliæ, n'est pas plus prolix à l'égard du sens, quoiqu'il emploie plus de mots (46); et notez qu'il remarque expressément que la réponse fut faite d'une voix tremblante (47). Ainsi voilà quatre écrivains protestans qui sont conformes à Mézerai. On ne peut donc pas avoir pour suspecte la bonne foi de celui-ci. Cela étant, ne doit-on pas se moquer de l'historien qui allonge de trois ou quatre pages la réponse dont

(42) Bèze, Histoire ecclésiast. des églises, liv. IV, pag. 688, à l'ann. 1561.

(43) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. 257.

(44) D'Aubigné, tom. II, liv. I, chap. IV, pag. m. 547.

(45) Invent. de l'Histoire de France, tom. II, pag. m. 704.

(46) Lib. X, folio m. 35.

(47) *Quam tamen humilissimo animo et consternato ore ab illo dicebantur.* Ibidem.

(41) D'Ossat, Lettres, folio 172.

il est ici question ? Nostre Henry , dit-il (48) , fit une response qui monstra deslors quelle seroit la hauteur de son courage , la profondeur de son sens , et la grande douceur de sa clemence. Il supplia sa majesté de se resouvenir de sa foy donnée , de leur parenté si proche et de leur nouvelle alliance , et de n'apporter aucune violence à la religion qu'il avoit dès son enfance succée comme le lait de sa nourrice. Dit , que c'estoit un grand malheur qu'un si grand roy , qui avoit en son ame les semences de toutes grandes vertus , eust esté si pernicieusement conseillé de forcer ses sujets par meurtres et massacres de servir Dieu à sa fantaisie. Qu'il n'y avoit rien qui domptast les peuples courageux , et notamment les François , que la douceur du prince qu'ils reverent quasi autant que Dieu. Que c'estoit le chemin qu'avoit tenu Flaminus pour acquerir aux Romains toute la Grece : en sorte qu'estant le plus fort dans la ville de Thebes , si usa-t-il d'autant de persuasion pour attirer le peuple , qu'eust faict un harangueur de la tribune des harangues : et qu'il falloit qu'il sceust qu'il commandoit à des gens qui ne peuvent supporter toute la liberté ny toute la servitude , et que la puissance royale n'estoit pas une domination sur des esclaves , mais un gouvernement sur des concitoyens. Qu'il avoit ouy dire que ces grands Romains avoient commandé tous les peuples , et s'estoient rendus seigneurs de tout le monde , pour se monstres sujets à la raison , et ne se laisser emporter à la vengeance (49)..... Votre majesté sçait qu'un seul exemple d'humanité des Romains eut plus de force pour s'emparer des Fallisques estrangers , que toute leur puissance militaire n'avoit sceu faire : qu'eust donc faict la douceur de vostre majesté à l'endroit des protestans ses naturels sujets ? Un grand roy comme vous ne doit pas se laisser aller à tout ce qu'il peut faire : mais imiter le soleil qui chemine plus lentement , quand il est le plus eslevé (50)..... Ceux qui

vous ont si mal conseillé ont plus failly que vous , et sont aussi dignes de peine que ceux qui empoisonnent la fontaine publique , faisans mourir tant de gens qui en boivent. J'ai sauté la plupart des choses que ce long semeur de lieux communs met en la bouche du roi de Navarre ; mais je n'ôte rien à la réplique qu'il attribue faususement à Charles IX. « Voyla , ce » dist le roy , de belles pièces que » vous avez apprises de Chrestien » vostre gouverneur : mais j'en sçay » bien une plus belle , que Dieu a » donné le souverain commandement » au prince , les ressorts duquel il » n'est pas loisible au sujet de tout » cher : la gloire d'obéissance luy » suffit. Allez et faites mon commandement sur peine de la vie : Et bien » que je ne sois tenu de vous rendre » conte de mes actions , si est ce que » je veux bien vous faire entendre » que tout grand exemple semble » avoir quelque chose d'iniquité , » quise recompense par l'utilité publique (51). » Notez qu'il suppose que le roi fit venir séparément le roi de Navarre et le prince de Condé. Les autres historiens racontent que Charles IX manda ces deux princes en même temps.

(N) La reine-mère voulut que lui et le duc d'Alençon fussent interrogés sur plusieurs cas très-atroces.] « (52) # Le chancelier voulut interroger le » roi de Navarre ; mais , quoique » captif et menacé , il ne voulut pas » faire ce tort à sa dignité que de » répondre. Toutefois , pour conten- » ter la reine-mère , il fit un long » discours , lui adressant la parole ; » par lequel il déduisait beaucoup » de choses touchant l'état présent » des affaires ; mais il ne chargea » jamais personne , comme avait fait » assez faiblement le duc d'Alençon » (53). »

(O) Sa femme lui était un grand embarras , et ne laissa point quelquefois de lui être utile.] Catherine de Médicis la lui avait amenée l'an 1578 (54). Il tenait alors sa petite cour à

(48) Julien Pélus , avocat au Parlement de Paris , Histoire des faits et de la vie de Henri-le-Grand , tom. I , pag. 828.

(49) Là même , pag. 831.

(50) Là même , pag. 831.

(51) Là même , pag. 833.

(52) Péréfixe , Histoire de Henri-le-Grand , pag. m. 36 , à l'ann. 1574.

(53) Voyez ci-dessus la remarque (G).

(54) Péréfixe , Histoire de Henri-le-Grand , pag. 54.

Nérac. (55) *L'un et l'autre des deux* pour furent mécontents de se revoir. (56) Marguerite, qui aimait le grand éclat de la cour de France, où elle nageait, s'il faut ainsi dire, en pleine intrigue, croyait qu'être en Guienne, c'était un bannissement pour elle; et Henri, connaissant son humeur et sa conduite, l'eût mieux aimée loin que près. Toutefois, comme il vit que c'était un mal sans remède, il se résolut de la souffrir, et lui laissa une entière liberté (57).... Et, s'accommodant à la saison et au besoin de ses affaires, il tâchait de tirer des avantages de ses intrigues et de son crédit. Il n'en recut pas un petit dans la conférence que lui et les députés des Huguenots eurent à Nérac avec la reine-mère. Car, tandis qu'elle pensait les enchanter par les charmes des belles filles qu'elle avait avec elle, et par l'éloquence de Pibrac, Marguerite lui opposa les mêmes artifices, gagna les gentilshommes qui étaient auprès de sa mère par les attraita de ses filles, et elle-même employa si adroitement les siens, qu'elle enchaîna l'esprit et les volontés du pauvre Pibrac*, de sorte qu'il n'agissait que par son mouvement, et tout au rebours des intentions de la reine-mère; laquelle ne se défiant pas qu'un homme si sage pût être capable d'une telle folie, y fut trompée en plusieurs articles, et portée insensiblement à accorder beaucoup plus aux Huguenots qu'elle n'avait résolu. »

(P) *Par un bonheur inconnu à tous ses prédécesseurs, il fit un traité de paix où il se dédommagea de ses pertes.* J. Bodin (58) observe que, depuis cent ans, les Espagnols n'avaient fait aucun traité avec la France sans y avoir eu l'avantage. Il avait raison de parler ainsi : Henri IV est le premier roi de France qui ait gagné quelque chose en faisant la paix avec l'Espagne. Il recouvra toutes les pla-

ces qu'il avait perdues en Picardie : il recouvra Blavet dont les Espagnols étaient maîtres. Cette paix n'échappa point à la critique. Il y eut des gens qui blâmèrent le roi d'Espagne; il y en eut aussi qui blâmèrent le roi de France. Citons M. de Péréfixe. *Plusieurs d'entre les Français, qui ne savaient pas au vrai le pitoyable état où était le roi d'Espagne et ses affaires, ne pouvaient comprendre comment ce prince avait acheté la paix si cher, que de rendre six ou sept bonnes places, entre autres Calais et Blavet, qu'on pouvait nommer les clefs de la France. Les Espagnols au contraire, qui voyaient que leur roi était moribond, ses finances épuisées, les Pays-Bas ébranlés, le Portugal et ses terres d'Italie sur le point de se révolter, le fils qu'il laissait, bon prince à la vérité, mais qui aimait bien le repos, s'étonnaient que les Français, ayant si bravement repris Amiens, et réuni toutes leurs forces après le traité du duc de Mercœur, n'eussent pas poussé dans les Pays-Bas, parce qu'apparemment ils les eussent emportés ou fort ébréchés. Le roi répondait que s'il avait désiré la paix, ce n'était pas qu'il s'ennuyât des incommodités de la guerre, mais pour donner moyen à la chrétienté de respirer : qu'il savait bien que dans la conjoncture où étaient les choses, il en eût pu tirer de grands avantages; mais que la main de Dieu renversait souvent les princes dans leurs plus grandes prospérités; et qu'un sage ne devait jamais, pour l'opinion de quelque événement favorable, s'éloigner d'un bon accord, ni se fier trop sur l'apparence du bonheur présent, qui peut changer par mille accidents imprévus; étant arrivé bien souvent qu'un homme atterré, et fort blessé, a tué celui qui lui voulait faire demander la vie (59).* Cette réponse d'Henri IV ne s'accorde point avec ce que d'autres veulent qu'il ait dit au duc d'Épernon, qui était présent à la signature du traité de paix : *Avec ce coup de plume, je viens de faire plus d'exploits que je n'en*

(55) *La même, pag. 57.*

(56) *La même.*

(57) *La même, pag. 58.*

* Voyez, tom. XI, la remarque (P) de l'article de Navarre (Marguerite de Valois, reine de.)

(58) Bodin, de la République, liv. V, chap. I, pag. m. 676.

(59) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, pag. 262, 263. Notes que Pierre Matthieu, Histoire de la Paix, liv. I, narrat. III, pag. m. 69, rapporte qu'Henri IV dit une partie de ces choses aux ambassadeurs d'Espagne, qui vinrent assister à son serment.

eusse fait de long-temps avec les meilleures épées de mon royaume (60). Il y a en effet beaucoup d'apparence qu'il ne se promettait rien d'avantageux de la continuation de la guerre; et je suis sûr que les personnes les plus désintéressées et les plus capables de juger de cette espèce de choses furent aussi convaincues de la faiblesse d'esprit que Philippe II fit voir en cette rencontre, que de la prudence qu'Henri IV témoigna en acceptant une telle paix. Les Espagnols eurent honte de la faiblesse de leur roi. Le prince son fils souhaita passionnément qu'une guerre si heureuse fût continuée, et il accabla de sa disgrâce don Christophle de Mora, qui avait représenté dans un conseil, les raisons les plus capables de faire songer à la paix (61). Le roi d'Espagne ne s'ébranla point; désirant avoir la paix à quelque prix que ce fust, il ne trouva condition aucune au traité de Vervins qui le dissuadast de l'approuver, encores que son conseil jugeast la restitution des villes prises avec tant d'heur, et si difficiles à reprendre, honteuse et préjudiciable. Il pressa qu'elle fust jurée et exécutée (62). Il y a beaucoup d'apparence qu'il eût eu des sentimens fort opposés à ceux-là, s'il eût été dans la vigueur de son âge. Mais que voulez-vous? c'est un des défauts de la vieillesse d'inspirer la timidité.

Multa senem circumveniunt incommoda : vel quid

Quærit, et inventis miser abstinet, ac timet uti :

Vel quod res omnes TIMIDÈ GELIDÈQUE ministrat (63).

J'ai dit ailleurs que les républiques ont un avantage que les royaumes n'ont pas : le souverain, dans les républiques, n'est jamais trop jeune, ni jamais trop vieux : il n'est sujet ni aux infirmités de l'enfance, ni à celles de la vieillesse. Les royaumes n'ont pas ce bonheur : ils éprouvent tantôt les désordres d'une minorité, tantôt la fougue de l'âge bouillant, tantôt la lenteur et la pesanteur du déclin de l'âge. Un roi se trouve contraint

(60) Je crois que ceci se trouve dans la Vie du duc d'Epéron, composée par Girard.

(61) Matthieu, Histoire de la Paix, narrat. I, pag. 13.

(62) Là même, narrat. III, pag. 68.

(63) Horat., de Arte poëtica, vs. 169.

de gémir plus d'une fois de ce que le nombre des années lui ôte l'activité et la fermeté qu'il avait eues, et qu'un jeune prince son ennemi possède.

*Non laudis amor, nec gloria carit
Pulsa metu : sed enim gelidus tardante senectâ*

Sanguis hebet, frigentque effata in corpore vires.

Si mihi quæ quondam fiderat, quæque improbus iste

Exultat fidens, si nunc foret illa juvenia (64).

Au reste, il ne faut pas s'étonner de ce que l'on critiqua la paix de Vervins, et de ce que les uns censurèrent la France, d'autres l'Espagne, d'autres l'Espagne et la France tout à la fois. C'est le destin de ces grandes négociations ; ç'a été le sort du traité de paix conclu à Ryswick, l'an 1697. Bien des gens ont blâmé les alliés de n'avoir pas exigé des conditions encore plus avantageuses, d'autres ont blâmé la France d'avoir cédé tant de pays. Les Français en ont murmuré ; les Parisiens ne voulaient point faire de feux de joie ; il fallut les y contraindre par des menaces itératives. Ils eussent voulu que la nation ne rentrât point dans l'état des siècles passés, où l'on pouvait dire justement qu'elle savait mieux faire la guerre que la paix, et qu'elle entendait aussi bien l'art de rendre que celui de prendre. Ils eussent voulu que les discours populaires des Flamands ne se fussent pas trouvés véritables. Ils savaient qu'une infinité d'ignorans avaient dit qu'il ne fallait pas s'alarmer de la perte de quelques villes, et qu'il fallait même s'en réjouir, puisqu'on les recouvrerait fortifiées à la Vauban. Les écoliers exprimaient cela d'une autre manière : nous les perdons de brique, elles seront restituées de marbre (65).

(Q) *Quantité de prêtres s'opiniâtèrent à ne point prier Dieu pour lui.* Le procureur général du roi au parlement de Toulouse, ayant été averti qu'un fort grand nombre de prêtres, en disant la messe, omettaient la prière pour le roi (66), et qu'il

(64) Virgil., *Æneid.*, lib. V, vs. 394.

(65) C'est une allusion à une pensée de l'empereur Auguste, touchant l'état où il avait mis la ville de Rome.

(66) *In Missæ canone passim à sacerdotibus per cunctas dioceses celebrantibus orationem pro rege omitti.* Thuan., lib. CXXXVI, pag. 1123.

avait été supprimée dans plusieurs missels imprimés (67), en porta sa plainte au parlement. La compagnie ordonna que tous les prêtres seraient obligés à observer l'ancienne coutume de cette prière dans la célébration des divins offices, défendit de se servir des missels où cette prière ne se trouvait pas, ordonna aux imprimeurs et aux libraires d'y faire ajouter incessamment la feuille qui y manquait, et en cas de contravention les menaça d'une peine corporelle, et de la confiscation des exemplaires. Cet arrêt fut rendu le 7 de juin 1606 (68). Si douze ans après que le roi eut abjuré le huguenotisme, et eut donné bien des marques de son attachement au papisme, et beaucoup de témoignages de sa bonté pour les ligueux, il y avait tant d'ecclésiastiques qui le haïssaient mortellement, qu'eût-il pu attendre d'une conduite opposée? La fureur des bigots et des ennemis eût été infiniment plus terrible, s'il se fût négligé dans l'extérieur de la religion, et s'il eût agi en prince rempli de ressentiment. L'un de ses historiens (69) nous donne pour une action d'une politique admirable ce que je m'en vais copier : *Dès le soir même* (70), *il joua aux cartes avec la duchesse de Montpensier, qui était de la maison de Guise, et la plus forte ligueuse qu'il y eût dans le parti* (71). Infailliblement cela déplaisait à ses anciens serviteurs. Il se serait moins pressé de faire un honneur semblable à une dame huguenote : c'est renchérir sur la parabole de l'évangile, dirent-ils peut-être. Cette duchesse n'a point travaillé encore dans votre vigne, et elle avait fait pour la ruiner tous les efforts imaginables ; et néanmoins elle est mieux payée que nous qui avons porté le faix du jour et le hâle (72). On s'était contenté dans la parabole d'égaliser à la récompense de

ceux qui avaient travaillé toute la journée, la récompense de ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure, et qui n'avaient fait aucun dommage avant ce temps-là. Il y eut sans doute bien des murmures de cette espèce, et l'on n'y eût pas satisfait par cette réponse du père de famille : *Votre œil est-il malin, parce que je suis bon* (73)? Cela n'eût fait qu'irriter la plaie : Henri IV eût mieux aimé opposer à ces reproches la nécessité des temps (74),

Res dura et regni novitas me talia cogunt Moliri (75).

M. du Plessis Mornai, dans une lettre qu'il écrivit à Morlas l'an 1594, pendant que ceux qui avaient suivi la ligue s'en détachaient sous des conditions avantageuses, se servit de ces paroles notables : « Nous n'envions » point aussi, que vous tuiés le veau » gras pour l'enfant prodigue : mais » pourveu aussi, que vous disiez de » bon cœur à l'enfant obeissant : *Tu » sçais, mon enfant, que tous mes » biens sont tiens ; au moins que » vous n'immoliez pas l'obeissant » pour faire meilleure chère au prodigue. Bref tout ce qui se fait nous » resjouit, pourveu qu'il soit utile ; » mais nous craignons ces marchés, » esquels on lasche les choses et » n'acquiert on que des paroles ; et » paroles de personnes pour la plus » part, qui jusques ici n'ont point » eu de parole* (76). »

(R) *M. de Sully s'en plaint, et... soutient... qu'il n'est pas vrai... qu'il se laissât extorquer par ses maîtresses tout ce qu'elles souhaitaient.* Il parle de certains historiographes qui avaient distribué injustement les louanges et les censures. Ils n'avaient trouvé aucune tache dans ceux dont ils étaient mercenaires, et presque rien de bon dans Henri-le-Grand, qui ne leur avoit rien donné. Et d'autant, dit-il (77), qu'ils ne lui peuvent pas desnier quelques louanges d'entre une infinité qui sont toutes publiques dans les ressentimens et voix de tous

(67) A Paris, à Bordeaux et à Lyon.

(68) Tiré de M. de Thou, lib. CXXXVI, pag. 1123, 1124.

(69) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, pag. 325.

(70) C'est à-dire, du jour qu'il fit son entrée à Paris.

(71) Voyez, ci-dessus, la remarque (D) de l'article HENRI III.

(72) Évangile de saint Matthieu, chap. XX, vs. 12.

(73) Là même, vs. 15.

(74) Conférez avec ceci la remarque (AA) de l'article CHARLES-QUINT, tom. V, pag. 80.

(75) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 563.

(76) Mémoires de du Plessis Mornai, tom. II, pag. 398, 399.

(77) Voyez les Mémoires de Sully, à l'épître liminaire du III^e. tome, folio m. e. ij.

les peuples, ils en oublient malicieusement les plus nécessaires à sçavoir, desguisent les autres, et en fin les ayans toutes extenuées le plus qu'il leur a esté possible, ils ont usé d'une autre malice toute remplie d'impostures, qui a esté de luy supposer impudemment et fausement des desirs, projets, desseins, entreprises et résolutions (lors qu'il est question des affaires d'estat) toutes les plus absurdes, ineptes, impertinentes et ridicules quise puissent dire. Et sur cela faisant les entendus, ils parlent tout ainsi que s'ils avoient esté les plus confidens du roy, et qu'ils eussent eu communication de toutes ses cogitations et pensées plus secretes, ou eu intelligence avec quelqu'un de ses plus familiers serviteurs pour la paix et pour la guerre qui les leur eussent dites. Puis venans à parler de sa conversation civile, forme de vie domestique, de sa conduite en icelle et sur tout de ses recreations, divertissemens, douceurs de cette vie, ébats, plaisirs, passe-temps et jouissances, quoy qu'elles eussent quasi tousjours esté des plus ordinaires, communes et familières à tous hommes, voire mesme aux femmes, mais tousjours des plus générales, universelles, tolérées, loïsibles, et permises à tous roys, potentats, princes, grands seigneurs, s'en estans trouvé peu, jusques aux plus sages, vertueux, debonnaires, pieux, et saints, qui ne s'y soient delectez, et lesquels leurs peuples et sujets n'ayent patientez gayement, quand pour tels plaisirs et passe-temps il ne s'est point commis d'injustice, de rapt, de meurtre, violence, concussion ny saccagement. Et néantmoins quand ils se mettent sur les discours des gaillardises et joyusetes de ce tant doux et debonnaire prince, ils les exagerent tellement, et les invectivent de sorte par de si mensongeres et fallacieuses circonstances, par tant de dommageables et pernicieuses conséquences, les flestrissent de tant de passions, perturbations vicieuses, honteuses, infames, voir execrables et scandaleuses, qu'il semble à les en ouïr parler avec tant d'audace, impudence, effronterie et temerité, qu'ils ayent esté les scrutateurs des cœurs et des pensées. . . . ou qu'ils eussent esté ses pères confesseurs et

grands penitenciers. . . . et surtout ont-ils esté tant temeraires que de nommer au rang de ses maistresses une de laquelle les qualitez, l'éminence, les vertus, et la sagesse l'avoient tousjours adverti, quand bien il y eust pensé, de ne la tenir pas pour telle; et partant meriteroient grande punition ces imposteurs d'escrivains d'en avoir ainsi parlé. Et disent en d'autres lieux que les femmes avoient pris un tel empire sur luy, à cause que le vice luy estoit naturel et tourné en habitude par long usage, grande accoustumance avec des gens pervers, et s'estoit rendu tant esperduement amoureux de quelques-unes de ces beautés, qu'il n'avoit plus d'autres volontés que les leurs, et que cette tache estoit cause que toutes les affaires les plus importantes estoient expédiées par leur entremise, et qu'elles n'estoient esconduites d'aucunes choses qu'elles pussent desirer. Et ajoutent si frequemment tant d'autres inepties et fadesses, que toutes ces impostures temeraires estans trop longues à refuter par ce présent discours (fait à autre intention) nous renvoyerons ceux qui voudront voir leurs calomnies au jour, à tous les propos qui en sont tenus dans le cours de ces Mémoires, par lesquels il se connoistra comment, et pour quelles raisons le roy ne se fust jamais résolu d'espouser une femme de joie: qu'elles ne disposoient d'aucunes affaires, et qu'il avoit des serviteurs, lesquels par son commandement leur sçavoient bien dire leurs veritez, mesme en sa présence, et les éconduire et refuser des choses qu'ils jugeoient injustes ou dommageables à l'estat, aux affaires et revenus du roy, ou à son peuple, et falloit qu'elles passassent par-là. Confirmons ceci par des paroles tirées d'une lettre de Henri IV. On y verra les médisances que l'on répandait contre lui. « Les uns me blas- » ment d'aimer trop les bastimens » et les riches ouvrages; les autres » la chasse, les chiens et les oyseaux; » les autres les cartes, les dez et autres sortes de jeux; les autres les » dames, les délices et l'amour; les » autres les festins, banquetts, soupers et friandises; les autres les » assemblées, comédies, bals, dan-

» ses et courses de bague, où (di-
 » sent-ils pour me blâmer) l'on me
 » voit encore comparoître avec ma
 » barbe grise, aussi resjouy et pre-
 » nant autant de vanité d'avoir fait
 » une belle course, donné deux ou
 » trois dedans (et cela, disent-ils en
 » riant) et gagné une bague de quel-
 » que belle dame, que je pouvois fai-
 » re en ma jeunesse, ny que faisoit le
 » plus vain homme de ma cour. En
 » tous lesquels discours je ne nieray
 » pas qu'il n'y puisse avoir quelque
 » chose de vrai; mais aussi diray-je
 » que ne passant pas mesure, il me
 » devoit plustost estre dit en louan-
 » ge qu'en blâme, et en tout cas
 » me devoit-on excuser la licence
 » en tels divertissemens qui n'ap-
 » portent nul dommage et incommo-
 » dité à mes peuples, par forme de
 » compensation de tant d'amertumes
 » que j'ay goustées, et de tant d'en-
 » nuis, déplaisirs, fatigues, perils
 » et dangers par lesquels j'ay passé
 » depuis mon enfance jusques à cin-
 » quante ans..... L'Écriture n'ordon-
 » ne pas absolument de n'avoir point
 » de péchez ny défauts, d'autant
 » que telles infirmités sont attachées
 » à l'impetuosité et promptitude de
 » la nature humaine; mais bien de
 » n'en estre pas dominez, ny les
 » laisser regner sur vos volontés :
 » qui est ce à quoy je me suis estu-
 » dié, ne pouvant faire mieux. Et
 » vous savez par beaucoup de cho-
 » ses qui se sont passées touchant
 » mes maistresses (qui ont esté les
 » passions que tout le monde a creu
 » les plus puissantes sur moy) si je
 » n'ay pas souvent maintenu vos opi-
 » nions contre leurs fantaisies, jus-
 » ques à leur avoir dit, lorsqu'elles
 » faisoient les accariastres, que j'ay-
 » merois mieux avoir perdu dix
 » maistresses comme elles, qu'un ser-
 » viteur comme vous, qui m'estiez
 » nécessaire pour les choses honora-
 » bles et utiles (78). »

(S) *Il y eut des occasions où il eut
 la force de se démêler des pièges
 qu'on lui tendait par de belles filles.]*
 Catherine de Médicis lui demandant
 à la conférence de Saint-Brix (79),
qu'est-ce qu'il voulait? Il lui répon-

*dit, en regardant les filles qu'elle
 avait amenées : Il n'y a rien là que
 je veuille, madame; comme lui vou-
 lant dire par-là, qu'il ne se laisserait
 plus piper à de semblables appas. Il
 n'avait pas été si sage dans d'autres
 rencontres; car quelque temps après
 le massacre de la Saint-Barthélemy
 (80), « il se laissa prendre aux appas
 » de certaines damoiselles de la cour
 » dont on dit que cette reine se ser-
 » voit exprès pour amuser les prin-
 » ces et les seigneurs, et pour dé-
 » couvrir toutes leurs pensées (81). »*
 Que voilà une reine abominable!
 Chacun sait le nom qu'on donne à
 une telle conduite. Quelle école,
 bon Dieu, pour de jeunes demoisel-
 les de qualité, que l'on appelait fil-
 les d'honneur! Et notez que si cette
 reine avait souhaité d'en entretenir
 deux ou trois cents, on les lui aurait
 fournies, tant était grande la cor-
 ruption de ce temps-là; car on savait
 bien à quel usage elle employait ses
 filles d'honneur.

(T) *Villeroi lui avait dit une chose
 assez capable de déplaire.]* Où sont
 les gens qui ignorent que c'est un avis
 fort rude, et qui pique jusqu'au vif,
 que de représenter à quelqu'un qu'il
 ne sait pas bien tenir son rang, et
 qu'il oublie la dignité de son carac-
 tère? C'est ce que Villeroi représenta
 à Henri-le-Grand. Naudé l'en loue.
*Un des meilleurs avis, dit-il (82),
 que donna jamais Villeroi à Henri-
 le-Grand, qui avait vécu en soldat
 et carabin pendant les guerres qui
 se firent à son avènement à la cou-
 ronne, fut lorsqu'il lui dit, qu'un
 prince qui n'était pas jaloux des res-
 pects de sa majesté, en permettait
 l'offense et le mépris; que les rois ses
 prédécesseurs dans les plus grandes
 confusions, avaient toujours fait les
 rois; qu'il était temps qu'il parlât,
 écrivît et commandât en roi.*

(U) *Nous verrons le jugement qu'il
 porte de l'artifice dont un roi de
 France s'était servi.]* Il était « grand
 » observateur des choses qui tou-
 » chent à la conservation de la re-
 » putation des princes, en quoy il
 » aymoît mieux relâcher de ses

(80) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, pag. 80, à l'ann. 1586.

(81) La même, pag. 33.

(82) Naudé, Coups d'état, chap. I, p. m. 22.

(78) Mémoires de Sully, tom. III, pag. 137, 138.

(79) Château proche de Cognac.

» droicts et pouvoirs, que de donner
 » le moindre subject de parler mal de
 » sa foy, blâmant tousjours les prin-
 » ces infideles et cauteleux, jusques
 » à ses prédecesseurs mesmes, quand
 » on tomboit sur quelque acte, au-
 » quel ils avoient manqué de preu-
 » d'homie en leurs promesses et foy
 » publique, comme il fit un jour
 » qu'on discouroit devant luy des
 » grandes affaires qu'avoit eues le roy
 » Philippe de Valois, et de son grand
 » courage peu secondé par la fortune.
 » *Il estoit grand* (ce dit le roy) :
 » *mais il avoit des subtilitez en ses*
 » *paroles, plus seantes à des enjo-*
 » *leurs de petits enfans qu'à un roy,*
 » *comme estoit ceste-cy que je n'ap-*
 » *prouve pas. Il avoit traicté avec*
 » *l'empereur Louys de Bavieres, et*
 » *promis par le traicté de ne faire la*
 » *guerre à l'Empire, contre lequel*
 » *néanmoins il dressa des armées*
 » *par mer et par terre, lesquelles il*
 » *jetta es Pays-Bas, sous la con-*
 » *duite du duc de Normandie son*
 » *fils aîné, qui fut deffaict sur mer*
 » *à l'Escluse, et ayant assiégué la*
 » *ville de Thin, le roy son père es-*
 » *toit en ce siege, comme soldat com-*
 » *battant sous son fils, et estant*
 » *néanmoins l'un de ses conseillers,*
 » *estimant par ceste captieuse équi-*
 » *vocation ne pouvoir estre blâmé de*
 » *rompre le traicté qu'il avoit fait*
 » *comme roy de France, comme si*
 » *ce n'estoit pas la mesme chose,*
 » *faire quelque entreprise par soy-*
 » *mesme, ou le faire par autrui*
 » (83). » Il n'y a pas long-temps qu'un docteur avec qui je me promenais me dit qu'Henri IV, ayant entendu réciter une tromperie du roi d'Espagne, s'était écrié : *Il faut avouer que les rois sont de grands fripons.* Je lui demandai tout aussitôt s'il avait trouvé cela dans quelque livre ; et il me répondit que c'était l'un des bons mots de Henri IV (*) dans le Recueil

(83) Baptiste le Grain, décade du roi Henri-le-Grand, liv. VIII, pag. m. 781.

(*) Il s'en voit un recueil, mais il y manque deux réparties, que fit ce prince âgé seulement de quinze ans, et que son auguste mère, l'illustre Jeanne d'Albret, reine de Navarre, nous a conservées. La reine-mère Catherine de Médicis, de concert avec le cardinal de Lorraine, avait envoyé vers la reine de Navarre le sieur de la Motte-Fénélon, pour la détourner de joindre ses forces à celles que, sous le commandement du

qui en a été publié à la fin de son Histoire, composée par l'évêque de Rhodéz (84), précepteur de Louis XIV. J'en doute fort, lui répliquai-je : j'ai lu autrefois d'un bout à l'autre cet ouvrage de M. de Péréfixe, et il ne me reste aucune idée de ce que vous m'avez dit : cependant ce sont des termes capables de faire impression, qu'on les oublie malaisément. Je vérifiai ensuite que cela ne se trouve point dans l'ouvrage de l'évêque de Rhodéz, et je l'écrivis au docteur. Il m'a fait dire qu'après y avoir mieux pensé, il croit que l'exclamation d'Henri IV est rapportée dans l'une des Lettres anglaises d'Howel. Je ne raconte ceci que par forme d'avertis-

sement. Au prince de Condé, les réformés assemblaient en 1568, à la veille de la troisième guerre civile. Comme un jour la Motte-Fénélon, s'adressant en particulier au prince de Navarre, affectait de paraître surpris de ce que lui, si jeune encore, prenait parti dans une querelle qui ne regardait proprement que le prince de Condé, son oncle, et les huguenots qui faisaient la guerre au roi : C'est, lui repartit le jeune prince, qu'étant visible que, sous le prétexte de la rébellion qu'on impute ici faussement au prince, mon oncle, et aux huguenots, nos ennemis ne se proposent pas moins que d'exterminer toute la branche royale de Bourbon, nous voulons mourir tous ensemble pour éviter les frais du deuil, qu'autrement nous aurions à porter les uns des autres.

Une autre fois le même, adressant encore la parole au prince de Navarre, déplorait les malheurs dont le feu de cette guerre allait, disait-il, inonder tout le royaume. Bon ! répliqua le prince, c'est un feu à éteindre avec un seau d'eau. Comment cela ? demanda la Motte-Fénélon. En faisant, dit le prince, boire ce seau d'eau jusqu'à crever au cardinal de Lorraine, vrai et principal boute-feu de la France. C'est la reine de Navarre elle-même qui, pag. 234 et 235, d'un recueil imprimé in-12, en 1570, sous le titre d'*Histoire de notre temps*, etc., rapporte cela dans un grand et beau manifeste de sa façon. Je ne sais, au reste, si cette vivacité du roi Henri IV ne lui venait pas bien aussitôt du côté maternel, que de celui de son père Antoine de Bourbon, à qui d'ailleurs notre histoire ne donne que des qualités assez médiocres : et ce qui encore ne fait pas peu ici pour la mère, c'est une raillerie fine que dans ce manifeste, pag. 236 et 237, cette princesse fait de Descars, gentilhomme limosin, qui s'était ridiculement vanté au roi et à la reine-mère, qu'il avait à son commandement quatre mille gentilshommes pour empêcher qu'un seul huguenot ne branlât pour joindre l'armée du prince de Condé. Comme néanmoins la reine de Navarre et ses troupes passèrent sans obstacle, et que d'ailleurs Descars n'était pas d'une distinction à se faire suivre par un aussi grand nombre de noblesse volontaire : Apparemment, dit-elle, que par ces quatre mille gentilshommes, Descars, Limosin, entendait des pourceaux, appelés gentilshommes dans son village, parce qu'ils sont vêtus de soye. Remarquez ici en passant l'origine du nom de Pourceaugnac. Ruz. caiz.

(84) Hardouin de Péréfixe.

ment qu'il ne faut point se fier à des *oui-dire*, et que les faits changent beaucoup en passant d'un écrivain à un autre. Quelle différence entre les termes de le Grain, et ceux d'Hovel!

HÉRACLÉOTES (DENYS), ainsi nommé parce qu'il était d'Héraclée (a), ville du Pont, étudia sous divers maîtres, et enfin il s'attacha au fondateur des stoïques (b). Il apprit de lui à dire que la douleur n'est point un mal; qu'il n'y a que le vice qui mérite ce nom-là, comme il n'y a que la vertu qui mérite le nom de bien; et que toutes les autres choses sont indifférentes. Il persévéra dans cette doctrine pendant qu'il se porta bien; mais ayant eu à souffrir de vives douleurs, il abjura sa créance (A), et renonça à la secte des stoïques, et, qui pis est, il embrassa celle des cyrénaïques, qui faisait consister le souverain bien dans la volupté. Il entra sans honte, et sous les yeux du public, dans les lieux de prostitution, et voulait bien que les plaisirs où il se plongeait fussent connus de tout le monde (c). Il y a même des gens qui disent qu'il fut débauché dès sa plus tendre jeunesse (B), et que s'étant souvenu en passant auprès d'un bordel, qu'il en était sorti le jour précédent sans avoir payé ce qui était dû aux filles de joie, il mit la main à sa poche, et paya régulièrement ses dettes en présence de tout le monde. On lui fit une objection embarrassante (C), sur ce qu'il admettait

avec tous les dogmatiques, qu'il y a une règle pour discerner la vérité et la fausseté. Il composa divers ouvrages de philosophie, et quelques poèmes aussi (d). Il fit donner dans le panneau Héraclide, par l'un de ses poèmes (D). Il parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, après quoi ne voulant plus vivre, il se donna la mort en ne mangeant rien (e). Ses désirs lascifs l'accompagnèrent jusques à l'âge où la nature ne les pouvait point satisfaire (E). M. Moréri s'est trompé assez lourdement (F).

(d) *Idem, ibidem.*

(e) *Idem, ibidem.*

(A) *Ayant eu à souffrir de vives douleurs, il abjura sa créance.*] Ce changement lui acquit le titre de *μεταβάτης* (1), que nous pourrions traduire par celui de transfuge ou de déserteur. Les uns disent qu'un mal d'yeux le fit changer d'opinion; les autres attribuent cela aux douleurs de la gravelle. Cicéron rapporte l'une et l'autre de ces traditions (2). *Nobis Heracleotes ille Dionysius flagitiosè descivisse videtur à stoicis propter oculorum dolorem. Quis verò hoc didicisset à Zenone, non dolere quàm doleret? Illud audierat, nec tamen didicerat, malum illud non esse, quia turpe non esset, et esset ferendum viro. Hic si peripateticus fuisset, permansisset, credo, in sententiâ, quoniam dolorem dicunt malum esse, de asperitate autem ejus fortiter ferendâ præcipiunt eadem quæ stoici* (3). J'ai rapporté plus de paroles qu'il ne m'en fallait pour prouver ce que j'avais avancé, et néanmoins je ne pense pas que ma peine soit inutile; car en

(1) *Cela signifie proprement immutatus, et non pas transpositor, comme l'a prétendu le traducteur d'Athénée, liv. X, pag. 437. Voyez Vossius, de Hist. græc., pag. 466. Casaubon., in Athenæum, pag. 733, avait déjà marqué cette faute.*

(2) *Conférez la citation (3) avec la citation (4).*

(3) *Cicero, lib. V, de Finib., cap. XXXI. Laërce, liv. VII, num. 166, ne parle que de la douleur des yeux.*

(a) *Diog. Laërt., lib. VII, num. 166.*

(b) *Idem, ibidem.*

(c) *Idem, num. 167.*

chemin faisant je découvre à mon lecteur, que les controverses des stoïciens et des péripatéticiens sur la nature de la douleur, n'étaient qu'une dispute de mots. Ils convenaient les uns et les autres qu'il fallait la supporter courageusement ; mais les uns niaient qu'il fallût l'appeler un mal, et les autres soutenaient qu'il le fallait faire. Voilà bien de quoi se tant agiter ! Nous disputons aujourd'hui, et sur la théologie, et sur la philosophie, pour des choses où le malentendu n'est pas moins visible. Voici un autre passage de Cicéron : je le rapporterai tout entier, afin qu'on voie pleinement de quelle manière notre philosophe d'Héraclée raisonnait. Il présumait beaucoup des forces de la philosophie ; car il jugea que puisqu'elles étaient inférieures à celles de la douleur, il fallait que la douleur fût un mal. *Homo sanè levis Heracleotes Dionysius, cum à Zenone fortis esse didicisset, à dolore deductus est. Nam cum ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensisset. Quem cum Cleanthes condiscipulus rogaret, quænam ratio eum de sententiâ deduxisset, respondit : Quia cum tantum operæ philosophiæ dedissem, dolorem tamen ferre non possem, satis esset argumenti, malum esse dolorem. Plurimos autem annos in philosophiâ consumpsi, nec ferre possum : malum est igitur dolor. Tum Cleanthem, cum pede terram percussisset, versum ex Epigonis ferunt dixisse :*

Audisne hæc, Amphiaræ, sub terram abdite ?

Zenonem significabat : à quo illum degenerare dolebat (4).

(B) *Il y en a qui disent qu'il fut débauché dès sa plus tendre jeunesse.* Nous venons d'entendre qu'il avait philosophé plusieurs années selon les maximes austères du Portique ; c'est lui-même qui l'assure, si nous en croyons Cicéron. Que faudra-t-il donc penser du conte qu'on trouve dans Athénée ? Disons-nous que cet auteur s'est diverti à ramasser toutes les histoires scandaleuses, vraies ou fausses, qu'il rencontrait dans les écrivains les plus satiriques ? J'en

(4) *Idem, Cicero, Tuscul. II, cap. XXV.*

laisse la décision à mes lecteurs. Je leur mets seulement en note le grec d'Athénée, avec la version de Dalechamp (5), que l'on fera bien de rectifier selon les notes de Casaubon. Ceux qui se souviendront bien du septième livre d'Athénée, se détermineront aisément à l'avantage de Cicéron ; ils croiront que Denys ne se révolta contre les stoïques, qu'après avoir blanchi dans leur communion ; car Athénée lui donne le nom de vieillard au temps de cette révolte, et cite le railleur Timon, qui disait que ce personnage avait commencé à se consacrer au plaisir lorsque la saison en était passée. Il vaut mieux rapporter l'original : il est au VI^e. chapitre du VII^e. livre d'Athénée, à la page 281. *Περὶ δὲ Διονυσίου τοῦ Ἡρακλεώτου τι διὰ καὶ λέγειν ; ὅς ἀντικρυς ἀποδύς τὸν τῆς ἀρετῆς χιτῶνα ἀνθίνα μεταμφιάσατο, καὶ μεταθέμενος καλούμενος ἔχαιρε, καὶ τοιγαυὶς ἀποστὰς τῶν τῆς σοῦς λόγων, καὶ ἐπὶ τὸν Ἐπίκουρον μεταπηδήσας· περὶ οὗ οὐκ ἀχαρίτως ὁ Τίμων ἔφη,*

Ἦνίκα ἔχρην δύνην, νῦν ἀρχεται ἰδύ-
νισθαι.

Ὡρὴ ἱρᾶν, ὦρὴ δὲ γαμῶν, ὦρὴ δὲ πε-
παῦσθαι.

Quid autem de Heracleote Dionysio attinet dicere ? Apertè quidem et palàm virtutis exutà veste, cum indumentum mutàsse et alienum sumpsisse criminarentur, gaudebat, quamvis jam natu grandis à stoïcorum scholâ defecisset, et transivisset ad Epicurum. De illo non invenustè Timon scripsit :

(5) Ἦν δὲ ὁ Διονύσιος ἔτι ἐκ νέου, ὡς φησι Νικίας ὁ Νικαεὺς ἐν ταῖς διαδοχαῖς πρὸς τὰ Ἀφροδίσια ἱκεταῖς, καὶ πρὸς τὰς δημοσίας εἰσῆι παιδίσκας ἀδιαφόρως· καὶ ποτὶ πορευόμενος μετὰ τινῶν γυναικῶν, ὡς ἐγένετο κατὰ τὸ παιδοσκεῖν εἰς ὃ τῇ προτεραίᾳ παρεληλυθὰς ὀφείλει χαλκοῦς, ἔχων τότε κατὰ τύχην, ἐκτείνας τὴν χεῖρα πάντων ὁρώντων ἀπιδίδου. *Fuit autem Dionysius ille, quod ait Niceas Nicæensis libro de Successionibus, jam ab adolescentiâ, iam immani furiosâque libidine percitus, ut sine discrimine cum plebeis ancillis ac pedissequis coiret et aliquando cum familiaribus inambulans, ubi ad ancillarum ædes venit, quas pridid ingressus aliquot obolos quos debebat non solverat, casu tum fortè in loculis habens, distendit manu coram omnibus numeravit.* Athen., lib. X, pag. 437.

*Ille voluptati se tradit jam moritarius.
Tempus amandi, tempus habenda conjugis,
est quod
Lebus ab his tandem moneat desistere tempus.*

J'ajoute que Lucien observe que Denys était fort sage lorsqu'il quitta les stoïques (6). Je n'oserais assurer, comme fait M. Ménage (7), qu'il ait été dans l'Asie à la suite d'Alexandre, et qu'il ait dansé au son des flûtes aux noces de ce conquérant. Athénée, à la vérité, dit cela d'un Denys Héracléotes; mais combien de gens de même nom allègue-t-il sans les distinguer par aucune marque?

(C) *On lui fit une objection embarrassante.*] Celui qui lui faisait cette objection s'appelait Antiochus : il avait embrassé la secte de ceux qui n'admettaient aucune science, c'est-à-dire aucune proposition certainement vraie : et puis il avait abandonné ce parti-là, après avoir soutenu long-temps l'incompréhensibilité, et avoir écrit subtilement pour cette cause. *Scriptis de his rebus acutissimè, et idem hoc acrius accusavit in senectute quàm antè defensitaverat. Quamvis igitur fuerit acutus, ut fuit, tamen inconstantia elevatur auctoritas. Quis, inquam, etiam iste dies illuxerit, quæro, qui illi ostenderit eam quam multos annos esse negavisset veri et falsi notam* (8) ? Or, pendant qu'il combattait la science, il harcelait furieusement notre Denys : Vous avez cru fort long-temps, lui disait-il, qu'il n'y avait point d'autre bien que l'honnêteté ; ensuite vous avez soutenu que l'honnêteté n'est qu'un vain nom, et que le souverain bien consiste dans la volupté. Vous devez donc croire que le mensonge se présente à notre esprit, et qu'il s'y imprime sous le même caractère sous lequel la vérité y prend place, et par conséquent que cette marque caractéristique du vrai et du faux, sur laquelle vous vous fondez pour affirmer ou pour nier, est trompeuse et illusoire. Toute la force de cette objection consistait en ce que Denys avait soutenu successivement deux propositions contradictoires.

(6) *Ἀνδρὰ τὸς στωϊκοῖς.* Virum tunc morituum. Lucian., in Bis accusato, pag. 325, tom. II.

(7) In Laert., lib. VII, pag. 334.

(8) Cæro, Academic. Quæst., lib. II, cap. XXI.

Antiochus éprouva la force de son objection, lorsqu'il eut changé de sentiment ; car on le battait des mêmes armes qu'il avait employées contre Denys. Voici le latin de Cicéron (9) : *Quoque solebat uti argumento tum, cum ei placebat, nihil posse percipi, cum quæreret, Dionysius ille Heracleotes, utrum comprehendisset certè illd notd quâ assentiri dicitis oportere, illudne, quod multos annos tenuisset, Zenonique magistro credidisset, honestum quod esset, id bonum solum esse; an quòd postea defensitavisset, honesti inane nomen esse, voluptatem esse summum bonum : qui ex illius commutatâ sententiâ docere vellet, nihil ita signari in animis nostris à vero posse, quod non eodem modo possit à falso, is curavit, quod argumentum ex Dionysio ipse sumpsisset, ex eo cæteri sumerent.* Cette objection peut embarrasser ceux des protestans modernes qui soutiennent que les vérités de l'Évangile n'entrent point dans notre esprit par la voie de l'évidence, mais par celle de sentiment ; car que diront-ils si on leur montre des chrétiens qui changent de religion, et qui, à l'exemple de notre Denys d'Héraclée, embrassent pendant long-temps avec une ardeur incroyable les mêmes dogmes qu'ils rejettent dans la suite avec une ardeur pareille ? Le sentiment de la fausseté, demandera-t-on, ne s'imprime-t-il point dans l'âme avec tous les mêmes caractères que le sentiment de la vérité ?

(D) *Il fit donner dans le panneau Héraclide par l'un de ses poèmes.*] Ayant composé un poème intitulé Παρθενοναῖον, *Parthenopæum*, il l'attribua à Sophocle en le publiant. Héraclide prit bonnement cet ouvrage pour une production de Sophocle, et le cita comme tel dans l'un de ses livres. Alors Denys lui découvrit la supercherie, et Héraclide n'en voulut rien croire : il soutint que l'ouvrage était de Sophocle ; et lors même que Denys lui eut envoyé son manuscrit, il persista dans son opinion, et prétendit que le hasard avait pu faire que deux poètes se rencontrassent (10). Tant il est

(9) *Idem, ibidem.*

(10) Diog. Laërtius, lib. V, num. 92, 93.

rompant un médecin qui empoisonna Guillaume. Il fit ensuite le voyage de Rome, et obtint du pape ce qu'il voulut. Bongars n'a trouvé cela que dans des auteurs français.

(C) *On verra ci-dessous des circonstances en vieux gaulois.*] L'histoire de la conquête de Jérusalem, que j'ai citée, parut à Paris, l'an 1679. Celui qui la publia l'avait traduite d'un vieux manuscrit, que M. Cabart de Villermont lui avait donné. Il rapporte selon les termes de l'original ce que l'on va lire : *Et celle (2) tenoit li patriarche tout en apiert, et sans celée de gens, ainsi comme un homme fait sa femme, fors tant qu'elle ne manoit pas avec li, et quant li patriarche alloit au monstier, elle estoit aussi bien aornée de riches draps, comme se cou fut une emperées ou une reine, et ses serians devant li, et quant aucunes gens la veoient qui ne la connoissoient point, si demandoient qui cette dame estoit, ainsi qu'on fait des gens qu'on ne connoit; et ceux qui la connoissoient disoient que cou estoit la patriarchesse, la femme le patriarche, et sachez qu'elle avoit nom Pasque de Riveri, et si avoit assez d'enfans du patriarche. On conte que ce prélat assistant à un conseil d'importance, un fol s'estant fourré dans la chambre, courut droit à lui, et lui dit, sire patriarche preparez moi une riche recompense, car je vous apporte de joyeuses nouvelles, vostre femme Pasque de Riveri est heureusement accouchée d'une belle fille (3).*

Bongars rapporte en latin la même histoire, et avec plus d'étendue (4); car il dit que l'auteur français qui la raconte, observe que cette conduite du patriarche servait de patron aux autres, et que les prêtres, les clercs et les moines étaient tellement adonnés à la luxure et à l'adultère, qu'il n'y avait presque aucune femme qui fût chaste dans Jérusalem, et que Jésus-Christ, voyant ces impuretés dans la ville où il avait répandu son sang

(2) *C'est-à-dire, la veuve du marchand de Napoli de Syrie.*

(3) *Je rapporte ceci selon la copie que j'en fis il y a long-temps. Je crains de n'avoir pas toujours observé l'orthographe du livre imprimé, et je ne l'ai plus pour m'y conformer entièrement.*

(4) Bongars, *præfat. Gestorum Dei per Francos.*

pour la rédemption de son peuple, ne les voulut point souffrir non plus que celles de Sodôme et de Gomorrhe. C'est pourquoi il la repurgea si bien de cette sale impudicité que de tous ceux qui y demeurèrent au temps d'Héraclius, il n'y eut que deux personnes qui évitèrent les fers, quand cette ville fut prise par Saladin. Le même Bongars allègue Marin Sanutus, et Paul Émile, dont le premier dit que le peuple appelait patriarchesse la concubine d'Héraclius (5); et l'autre assure que ce patriarche et son clergé menaient une vie déréglée *Sacerdotes fuisse flagitiis sceleribusque obrutos: atque adeò ipsum patriarcham neque castè neque integrè vitam egisse (6).*

(D) *Ce fut lui qui témoigna tant d'emportement contre Henri II, roi d'Angleterre.*] Ce prince « pour » expier le crime qu'il avait commis, en donnant lieu aux assassins de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, de le massacrer dans sa propre église, avait accepté du pape la pénitence par laquelle il était obligé de mener lui-même dans trois ans un sejour considérable à la Terre Sainte. Plus de dix s'étaient écoulés depuis ce terme échu, sans qu'il se fût mis encore en état d'accomplir sa promesse (7). » Cela faisait espérer à Héraclius un bon succès de sa négociation. Il fit un discours extrêmement pathétique à ce monarque, après lui avoir présenté les clefs de Jérusalem et du Saint Sépulcre (8). On lui fit espérer qu'il serait bientôt satisfait, mais on ne lui tint point parole. Henri consulta son clergé, pour savoir si, dans l'état présent de ses affaires, il était obligé de s'acquitter de sa promesse, et d'accomplir cette partie de la pénitence que le pape lui avait imposée et à laquelle il s'était solennellement

(5) Cui (Almerico) successit Heraclius tam perniciosi exempli ut procedentem ornatissimam mulierem quam publicè tenebat vulgus Patriarchissam vocaret. Marinus Sanutus, lib. III part. IV, cap. XXIV, apud Bongars., *præf. Gestor. Dei per Francos.*

(6) Paulus Æmilins, de Rebus gestis Francorum, lib. V, sub finem, apud eundem, *ibid.*

(7) Maimbourg, Histoire des Croisades, t. IV, tom. II, pag. 57, édition de Hollande.

(8) Là même, pag. 58, à l'ann. 1185.

obligé (9). Le patriarche Héraclius assista à l'assemblée où l'on examina ce cas de conscience. Tous les évêques et les abbés..... conclurent d'un commun consentement..... que non-seulement le roi n'était point obligé présentement de faire le voyage de la Palestine, mais qu'il ferait beaucoup mieux, pour le salut de son âme, de demeurer dans ses états ; parce que la promesse qu'il avait faite en acceptant la pénitence, de laquelle on pouvait, et même l'on devait le dispenser, ne pouvait préjudicier à celle qui est absolument indispensable, et qu'il avait faite à son sacre, de bien gouverner ses sujets, et de les défendre des insultes des ennemis domestiques, et étrangers : et qu'il ne pouvait faire en son absence dans l'état où étaient les choses. Ils ajoutèrent tous unanimement avec les seigneurs, que pour ce qui regardait un des fils du roi qu'on demandait à son défaut, l'assemblée ne pouvait rien déterminer sur cela, puisqu'ils étaient absents, et que la résolution qu'ils devaient prendre dépendait absolument d'eux (10). Le patriarche, qui était un homme fort violent, fut tellement irrité de cette résolution, qu'il pensa tout perdre, en perdant tout-à-fait le respect qu'il devait au roi, et en le traitant d'une manière qu'on ne peut du tout excuser, quelque effort qu'on fasse pour le couvrir du nom et d'une fausse apparence de zèle (11). Il répondit au roi qui offrait cinquante mille livres d'argent pour cette guerre (12), qu'ils n'avaient pas affaire de son argent, mais de lui-même ; qu'ils avaient plus d'or et d'argent qu'ils n'en voulaient, et qu'ils n'étaient pas de si loin que pour chercher un homme qui eût besoin d'argent pour faire utilement la guerre contre les infidèles, et non pas de l'argent qui eût besoin d'un homme qui sût l'art de s'en bien servir en cette guerre. Au reste, ajouta-t-il, en lui parlant d'un air très-offensant, vous avez régné jusqu'à maintenant avec beaucoup de gloire ; mais sachez que Dieu,

» dont vous abandonnez la cause,
 » vous va maintenant abandonner.
 » Pour en être persuadé, vous n'avez
 » qu'à comparer les biens qu'il vous
 » a faits avec les crimes énormes
 » dont vous l'avez payé par une
 » extrême ingratitude. Vous avez
 » violé la foi que vous devez au roi
 » de France, votre souverain, et vous
 » prenez maintenant pour prétexte
 » de votre refus la guerre que vous
 » craignez qu'il ne vous fasse. Vous
 » avez fait barbarement massacrer
 » le saint archevêque de Cantorbéri,
 » et vous refusez maintenant d'aller
 » à la défense de la Terre-Sainte,
 » après vous y être engagé solennellement dans un sacrement. Et
 » comme il vit que le roi, changeant
 » de couleur, rougissait de dépit et
 » de colère : ne croyez pas, pour
 » suivit-il en lui tendant le cou, que
 » j'appréhende les effets de cette fureur que la vérité qu'on vous dit,
 » et que vous ne pouvez souffrir,
 » allume dans votre âme. Tenez,
 » voilà ma tête : traitez-moi comme
 » vous avez fait saint Thomas ; j'aime
 » autant mourir de votre main en
 » Angleterre, que de celles des Sarrasins en Syrie : aussi bien ne valez-vous guère mieux qu'un Sarrasin (13). » Le roi supporta patiemment tous ces discours, et continua de traiter le patriarche fort civilement, jusque-là même qu'il le conduisit dans son propre vaisseau à Rouen, d'où il le mena sur la frontière, afin qu'il y fût témoin de la conférence qu'il y eut durant trois jours avec le roi Philippe, sur le sujet de la guerre sainte (14.) Héraclius s'en retourna sans avoir ce qu'il prétendait, et même sans le secours qu'on lui offrait, et que son dépit lui fit sottement mépriser, contre toutes les règles de la prudence et du bon sens, et au grand préjudice des affaires de son maître. Tant il importe aux rois de n'abandonner pas leurs intérêts à la discrétion de ceux qui n'en ont guère, et à qui bien souvent les violentes passions qui les dominent font perdre le peu qu'ils en ont.

(9) *La même*, pag. 59.

(10) *La même*, pag. 61.

(11) *La même*, pag. 62.

(12) *La même*, pag. 63.

(13) Selon Maimbourg, pag. 64, le patriarche dit des choses encore plus fâcheuses au roi, que je ne veux pas raconter, ajoute-t-il.

(14) Maimbourg, *la même*, pag. 65.

HERALDUS (DESIDERIUS), en français *Hérault*, avocat au parlement de Paris, a donné de bonnes preuves de son érudition par divers ouvrages qu'il a publiés (A). Il se déguisa sous le nom de *David Leidhresserus*, pour écrire une dissertation politique sur l'indépendance des rois (a), quelque temps après la mort de Henri IV. Il mourut au mois de juin 1649, et laissa des enfans (B). M. de Saumaise et lui écrivirent l'un contre l'autre (C).

(a) *Le jésuite Eudemon Joannes la réfuta.*

(A) *Il a donné des preuves de son érudition par divers ouvrages qu'il a publiés.* Ses *Adversaria* parurent l'an 1599. C'est un petit livre qu'il se repentit d'avoir publié, si l'on en croit le Scaligérana. Ses notes sur l'Apologétique de Tertullien, sur Minutius Félix et sur Arnobe ont été estimées. Il en a fait aussi sur les épigrammes de Martial.

(B) *Il laissa des enfans.* Quand M. Daillé (1) parle des écrivains protestans qui condamnèrent le supplice de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, il cite le *Pacifique royal en deuil*, par M. Hérault. Cet auteur, fils de notre *Desiderius Heraldus*, était ministre en Normandie, lorsqu'il fut appelé pour servir l'église wallonne de Londres, sous le roi Charles I^{er}, et il fut si bon royaliste, qu'il se vit contraint de s'en retourner en France, afin de se dérober à la fureur des républicains, qui trouvaient mauvais qu'il les exhortât à se soumettre à leur prince légitime. Il repassa en Angleterre après le rétablissement de la famille royale, et reprit son ancien poste dans l'église wallonne de Londres; et quelque temps après il obtint un canonicat à Cantorbéri, qu'il garda jusques à sa mort. C'est ce que m'a dit depuis peu une personne qui pouvait le bien savoir. Voyez

(1) Réplique à Adam et à Cottié, *part. II, chap. XXI, pag. 127.*

aussi la dernière page de la lettre de M. Bochart à M. Morley.

(C) *M. de Saumaise et lui écrivirent l'un contre l'autre.* « Il » ici mort un ancien avocat fort » savant, nommé M. Hérault (*Desiderius Heraldus*) qui était en querelle avec M. de Saumaise, » avait écrit contre lui, *Observationes ad Jus Atticum et Romanum*, » y a environ quatre ans. M. Hérault » qui se trouvait offensé de ce livre » y faisait une réponse *in-folio*; mais » la mort l'ayant surpris, je pense » qu'il faudra le vendre tel qu'il est » et faire une fin où l'auteur a trouvé » la sienne. Il paraissait âgé de » soixante-dix ans..... Il avait la réputation d'un homme fort savant » tant en droit que dans les belles » lettres, et écrivait fort facilement » sur telle matière qu'il voulait (2). J'apprends par une lettre de M. Saurau (3), qu'après vingt-sept ans de cécité, Heraldus ayant épluché ses papiers, à l'instance de ses amis, allait publier le livre de *Autoritatum rerum judicatarum*. Ce qu'il avait préparé contre Saumaise fut imprimé l'an 1650. C'est un *in-folio* qui a pour titre *Quæstiones quotidianæ et Observationes ad Jus Atticum et Romanum*. Il y a deux livres dans ce catalogue d'Oxford, attribués à *Heraldus Herbarius*, qui assurément furent détachés de leur place par les imprimeurs. Ils devaient être un supplément plus haut sous *Desid. Heraldus*. Voici le titre, de *Rerum judicatarum autoritate libri II*, à Paris 1660. *Observationum et Emendationum liber unus, ibid.*

(2) Patin, lettre XXIX, pag. 121 du 1^{er} tome, datée du 3 novembre 1649.

(3) Elle fut écrite, l'an 1639. Voyez Sarrasin, *Epist.*, pag. 16.

HERCULE. Il y a eu plusieurs héros de ce nom (A); mais celui de Thèbes a été le plus fameux parce que les Grecs lui ont donné les actions des autres, et se sont fort appliqués à parler de lui selon le génie fabuleux de leur nation. Jene prétends parler que de celui-là. Il passait pour fi

de Jupiter et d'Alcmène. J'ai dit ailleurs (a) comment cette dame fut trompée par ce dieu ; et je ne répète ni cela , ni ce que l'on peut trouver dans M. Moréri *. Notre Hercule avait des forces prodigieuses , et dans les combats de Mars , et dans ceux de Vénus (B). C'était aussi un grand mangeur (C). J'en rapporterai des circonstances fort singulières ; comme aussi de la qualité de grand buveur (D) , où il n'excellait pas moins. Il fit voir sa voracité dans une rencontre qui donna lieu à une cérémonie fort singulière : c'est qu'on lui disait des injures pendant les sacrifices que les Lidiens lui offraient (E). Quelques-uns , en considérant son inclination au vin et aux femmes , ont nié qu'il eût fait les beaux exploits qu'on lui attribue (F). On dit une chose fort particulière touchant l'avidité avec laquelle il mangeait ; car on prétend qu'il faisait mouvoir ses oreilles (G). Ce phénomène est des plus rares (G). Je crois qu'on se trompe , quand on débite qu'il vou-
 lut avoir cette attitude dans l'un de ses plus fameux portraits (H). Il n'est pas vrai que sa massue fût à Rome dans une chapelle (I) , et qu'elle en éloignât les chiens et les monches. Il est encore moins vrai qu'il ait dressé des colonnes au cap qu'on appelle de *Finistère* (K) , et qu'il y

ait mis un miroir d'une vertu surprenante (L). Quelques-uns disent qu'il ne vécut que cinquante ans , et qu'il se brûla à cet âge , parce qu'il n'avait plus la force de bander son arc (M). Il fut le dernier enfant que Jupiter fit à des mortelles (N). On dit qu'il avait été trois jours dans le ventre d'une baleine (O) , et qu'il en sortit sain et sauf , n'y ayant perdu que ses cheveux. Après sa mort il fut adopté par Junon ; mais on dit qu'il refusa d'être agrégé au collège des douze grands dieux (P). Il faudra dire quelque chose de l'Hercule gaulois (Q).

Un des plus célèbres orateurs d'Athènes remarque , que les écrivains s'attachaient extrêmement à célébrer les combats et le courage d'Hercule , et ne faisaient aucune mention de ses autres qualités qui auraient pu néanmoins leur fournir un très-beau champ. Il dit que cette partie des grandeurs d'Hercule , qu'ils avaient tant négligée , demanderait un excellent orateur , et que s'il se fût avisé de la traiter pendant sa jeunesse , il eût fait voir que ce héros avait surpassé en prudence , en savoir et en justice , les autres hommes , encore plus qu'en force de corps. La vieillesse , ajoute-t-il , ne me permet pas d'entreprendre par cet endroit-là son panégyrique : je me sens trop faible pour soutenir un sujet de cette importance , et si abondant (c). La remarque de cet orateur peut faire songer au mauvais goût de l'esprit de l'homme (R). On peut

(a) Voyez les articles d'ALCMÈNE , tom. I, p. 465 , et d'AMPHITRYON , tom. I, p. 551.

* Guib regrette que Bayle ait oublié de parler de la taille d'Hercule. Il était de petite stature *μικρὸν Βραχύς* , si on en croit Pindare , dans l'ode quatrième de ses Isthmiques , v. 89 ; ce qui était une particularité d'autant plus remarquable que Pindare est le seul parmi les anciens qui en ait parlé.

(b) Voyez la remarque (C).

(c) Tiré d'Isocrate , Orat. ad Philippum , pag. m. 152.

ment, ensuite de quoi il lui envoya ses cinquante filles l'une après l'autre. Vigenère a dit assez agréablement, que ce fut le plus fort combat et affaire où Hercule se trouva onques en jour de sa vie (11). Les anciens n'ont pourtant point mis cela dans le catalogue de ses travaux. On a remarqué qu'à cause qu'il faisait la guerre tantôt en un pays, tantôt en un autre, et qu'il aimait fort le sexe, il avait dispersé des femmes en plusieurs provinces du monde, afin d'en trouver partout qui fussent à sa disposition. Lactance n'a pas eu tort de se moquer des païens, qui avaient mis au nombre des dieux un homme qui avait laissé des marques de son impudicité par toute la terre : *Hercules.... nonne orbem terræ quem peragrâsse ac purgâsse narratur, stupris, libidinis, adulterii inquinavit? nec mirum, cum esset adulterio genitus Alcmenæ. Quid tandem potuit in eo esse divini, qui suis ipse vitiis mancipatus et matris, et feminas, contra omnes leges, infamia, dedecore, flagitio afficit* (12)? Arnobe s'est moqué fort plaisamment des païens, sur ce qu'il avait fallu neuf nuits à Jupiter pour faire un enfant, et qu'il n'en avait fallu qu'une à Hercule pour engrosser cinquante filles. *Quis illum (Jovem) in Alcmenâ novem noctibus fecit pervigilâsse continuis? non vos?..... Et sane admodum vobis deus Hercules natus est, qui in rebus hujusmodi patris sui transgredere, exuperaretque virtutes. Ille novem vix novem unam potuit prolem sustinere, concinnare, compingere: Hercules sanctus deus natus quinquaginta de Thestio nocte una percrevit, et nomen virginitatis exposcit, et genitricum pondera sustinere* (13). Notez que Thestius fut époux de cette vigueur d'Hercule (14). (C) C'était un grand mangeur.] Il se piquait de manger plus que les autres, et il fut extrêmement fâché de trouver un homme qui l'égalât en cela. Il disputa le prix de voracité

avec un certain Lépréus, et ne le remporta pas (15) : ils immolèrent chacun un bœuf, et si Hercule mangea tout le sien dans un seul repas, son antagoniste ne fut pas moins prompt ni moins vigoureux sur sa victime. Lépréus aurait dû s'en tenir là, mais il eut l'audace de provoquer Hercule à une autre sorte de combat, à un vrai duel, où il fut tué. Je parlerai plus amplement de cette dispute à la fin de cette remarque. Autre histoire. Hercule, voyageant avec sa femme et avec le petit Hyllus son fils, et voyant que le petit garçon avait grand' faim, s'adressa à un laboureur pour lui demander quelques vivres; et parce qu'il n'obtint rien, il détacha l'un des bœufs de la charue, il l'immola aux dieux, et il le mangea (16). Cette faim canine l'accompagna jusque dans le ciel : de là vint que Callimaque exhorta Diane à prendre, non pas des lièvres, mais des sangliers et des taureaux, parce qu'Hercule n'avait point perdu entre les dieux la qualité de grand mangeur qu'il avait eue parmi les hommes.

Οὐ γὰρ ὄγῃ Φρυγίῃ περ ὑπὸ δρυὶ γυνῆ
θισθεὶς

Παύσατ' ἀδελφείης· ἔτι οἱ πάρα νηδὺς
ἐκείνῃ

Τῇ ποτ' ἀποτρίαντι συνήντητο Θισοδά-
μαντι.

Non hic in Phrygiâ sub quercu membra le-
vatus

Atque Deus factus, fit edax minius : alvus at
illi

Est eadem, taurum quæ quondam Thioda-
mantis

Edit planitiem cum lati scinderet agri (17).

Athénée cite des vers d'Épicharme qui expriment admirablement la voracité de ce héros.

Πρῶτον μὲν αἰὲν ἴσθοντ' ἴδης νιν, ἀπο-
θάνοις,

Βρέμει μὲν ὁ φάρυγξ ἰνδοθ', ἀραγεῖ
δ' ἂν γνάθος,

Ψοφεῖ δ' ὁ γόμφιος, τέτρυγ' ὁ κυνέ-
δων,

(15) Pausanias, lib. V, pag. 151.

(16) Voyez Natalis Comes, Mythol., lib. VII, pag. m. 693, 694. Apollodore, liv. II, pag. 145, n'en dit pas tant, et n'a pas les mêmes circonstances; mais il convient qu'Hercule tua et mangea le bœuf. Le scolaste d'Apollonius..., in lib. I, vs. 1212, dit ce que Natalis Comes.

(17) Callimachus, in hymno Dianæ, vs. 159 pag. m. 78.

(11) Vigenère, sur Philostrate, tom. I, pag. 440 in-4°.

(12) Lactant., lib. I, cap. IX.

(13) Arnobius, lib. IV, pag. 145.

(14) Qualemque vagæ post crimina noctis
Therapsi ob lapsum toties socer.

Sent., Silv. I, lib. III, vs. 42.

Σίζω δὲ ταῖς ῥίνεσσι, κινεῖ δ' οὐατα,
τῶν τετραπόδων οὐδὲν ἥττον.

*Primum quidem, eum comedentem si videas,
perieris :*

Fremunt intus fauces : strepunt buccæ :

Molares dentes sonant : caninus stridet :

Sibilat naribus : aurem utramque movet (18).

Il cite quelques autres poètes, pour prouver sa thèse, qui est qu'Hercule a été un très-grand mangeur, ὅτι ἦν καὶ ὁ Ἡρακλῆς ἀδιδυφάγος, et il n'oublie point la concurrence de Lépréus. Voici tout ce qu'il en a dit.

Lépréus, défia Hercule à un combat de gloutonerie, et fut vaincu. Εἰσάγεται δὲ ὁ Ἡρακλῆς καὶ Λεπρεῖ περὶ πολυφαγίας ἐρίζων ἐκείνου προκαλισσαμένου, καὶ νενίκηκε. *Inducitur Hercules de voracitate cum Lepreo certans qui eum provocaverat, in quâ contentione Hercules victor evasit (19).* Zénodote raconte qu'Hercule avait mis aux fers Léprée, petit-fils de Neptune, après avoir nettoiyé les étables d'Augias : il le mit en liberté après qu'il eut fini ses travaux, et alors il eut avec lui trois disputes. Ils jouèrent au palet, et à qui pomperait mieux de l'eau, et à qui mangerait plus tôt un bœuf. Hercule remporta partout la victoire. Enfin Lépréus étant soûl provoqua Hercule tout de nouveau, et en fut tué. D'autres disent qu'ils ne disputèrent pas à qui mangerait le plus, mais à qui boirait le plus, et qu'Hercule surpassa Léprée (20). D'autres prétendent qu'ils disputèrent, et à qui mangerait plus tôt un taureau, et à qui boirait davantage (21). Je rapporterai quelques autres faits dans la remarque (H).

(D)..... *Et un grand buveur.*] Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la grandeur énorme de son gobelet. Il fallait deux hommes pour le porter ; mais, quant à lui, il n'avait besoin que d'une main pour s'en servir quand il le vidait.

*Huic pretium palma gemini cratera ferebant
Herculeum juvenes. Illum Tyrrhénium olim
Ferre manu sold, spumantemque ore supino
Vertere seu monstri victor, seu maris solabai (22).*

(18) Athen., lib. X, init.

(19) Idem, ibidem.

(20) Matris in Herculis Laudatione. Caucalus, rhetor Chius, frater Theopompi historiographi, in Herculis Laudatione, apud Athen., ibidem.

(21) Elian., Var. Histor., lib. I, cap. XXIV.

(22) Statius, Theb., lib. VI, vs. 531.

Il paraît, par l'histoire d'Alexandre, que dans les festins où l'on buvait extraordinairement, on faisait vider à la ronde une grande coupe qui s'appelait la coupe d'Hercule. On la réservait pour la fin, comme on le peut inférer de ce qu'Alexandre ne l'avait pas bue encore, quand il tomba malade à table (23) pendant un festin où il avait déjà bu beaucoup. D'autres disent qu'il l'avait bue, et que ce fut son coup mortel. *Alexandrum..... intemperantia bibendi atque ille Herculeanus et fatalis scyphus condidit (24).* Diodore de Sicile conte qu'Alexandre, ayant déjà bu beaucoup, vida pour la fin la coupe d'Hercule, et tomba tout aussitôt en défaillance (25). Pour concilier ces variations, je crois qu'il faut supposer que ce prince fut frappé en buvant ce coup, et avant que d'achever de le boire. Cet historien observe que cette coupe d'Hercule était fort grande. Mais que peut-on alléguer là-dessus de plus décisif que ces paroles de Macrobe ? *Scyphus Herculis poculum est, ita ut liberi patris cantharus : Herculem verò fectores veteres non sine causâ cum poculo fecerunt et nonnunquam casabundum et ebrium, non solum quòd is heros bibax fuisse perhibetur, sed etiam quòd antiqua historia est Herculem poculo tanquam navigio ventis immensa maria transisse. Sed de utràque re pauca ex græcis antiquitatibus dicam, et multibibum heros istum fuisse, ut taceam quæ vulgo nota sunt, illud non obscurum argumentum est, quòd Ephippus in Busiride inducit Herculem sic loquentem, etc. (26).* Athénée semble nous marquer la capacité de cette coupe, car il dit (27) que celle qui fit mourir Alexandre tenait deux congies. Le poète Stésichore nous peut apprendre une insigne particularité. Il dit qu'Pholus porta une santé à Hercule dans un vase qui tenait vingt-quatre setiers. *Centaurosum et Lapitha*

(23) *Nondum Herculis scypho epoto repens velut telo confixus ingemuit.* Quint. Curtius lib. X, cap. IV, num. 18 editionis Freinsheim. Voyez aussi Plutarque, in Alexandro, sub fin.

(24) Seneca, epist. LXXXIII.

(25) Diod. Siculus, lib. XVII, cap. CXVII.

(26) Macrob., Saturnal., lib. V, cap. XXI. Voyez Dempsters, in Rosinam, lib. V, cap. XXX, pag. m. 856.

(27) Lib. X, cap. IX, pag. 434.

rum convivium describens (Stesichorus) ait Pholum (quem propterea hospitem Alcidae nuncupat Lucanus) implevisse Herculi craterem trium lagenarum capacem, quem prior ipse ebibisset: amplum autem fuisse oportuit, qui urnam, hoc est, quatuor et viginti sextarios caperet (28). Il le vida tout le premier, et fut imité par Hercule tout aussitôt.

Συφὴν δὲ λαζὼν δέπας ἱμμετρον ὡς
τρεῖς ἄνθοι
ἦν ἱπποχόμηνος, τὸ γὰρ οἱ παρέθηκε
θύλας περάσας (29).

Hercules (de eo enim loquitur) acceptum in manus scyphum plenum, trium lagenarum capacem, ori admoventis obbibit, quem Pholus ipsi infuderat. Athénée explique d'une manière fort vraisemblable pourquoi les poètes ont feint qu'Hercule passa la mer dans une coupe. Cette fiction, dit-il (30), est apparemment fondée sur ce que ce héros se plaisait à boire dans de grands verres; car il était du nombre des meilleurs buveurs, "Ὅτι αἰετὶ ὁ Ἡρακλῆς τῶν πλείστον πινόντων, πρότερον. Bibacem inter alios Hercules fuisse antea nos memoravimus (31).

(E) On lui disait des injures pendant les sacrifices que les Lindiens lui offraient. J'ai rapporté ci-dessus qu'Hercule mangea un bœuf qu'il avait ôté à un paysan; mais j'ajoute ici que pendant qu'il le mangeait, le paysan vomit mille injures contre lui, ce qui ne servait que de divertissement à Hercule: de sorte que quand on lui eut dressé un autel, il voulut que ce villageois fût son prêtre, et il lui commanda de renouveler les mêmes malédictions toutes les fois qu'on lui offrirait des sacrifices; car, disait-il, je n'ai jamais mangé avec un plus grand appétit. Lactance nous va raconter cela simplement: *Apud Lindum quod est oppidum Rhodi, Herculis sacra sunt,*

quorum à cæteris longè diversus est ritus. Si quidem non ὑφηνίκα, ut Græci appellant, sed maledictis, et execratione celebrantur, eaque pro violatis habent, si quando inter solemnes ritus vel imprudenti alicui exciderit bonum verbum. Cujus rei hæc ratio redditur, si tamen ulla esse ratio in rebus vanissimis potest. Hercules, cum eò delatus esset, jamemque pateretur, aratorem quendam asperxit operantem, ab eoque petere cepit, ut sibi unum bovem venderet. Ille negavit fieri posse, quia spes sua omnis colendæ terræ duobus illis jumentis niteretur. Hercules solitâ violentiâ usus, quia unum accipere non potuit, utrumque sustulit. At ille infelix, cum boves suos mactari videret, injuriam suam maledictis ultus est, quod homini eleganti et urbano gratissimum fuit. Nam dum comitibus suis epulas apparat, dumque alienos boves devorat, illum sibi amarissimè conviciantem, cum risu, et cachinnis audiebat. Sed postquam Herculi divinos honores ob admirationem virtutis deferri placuit, à civibus ei ara posita est, quam de facto βούζυγον, id est bovis jugum nominavit; ad quam duo juncti boves immolarentur, sicut illi, quos abstulerat aratori, eumque ipsum sibi constituit sacerdotem, ac præcepit, ut iisdem maledictis semper in celebrandis sacrificiis uteretur, quod negaret se unquam epulatum esse jucundius (32).

(F) Quelques-uns ont nié qu'il eût fait les beaux exploits qu'on lui attribue. Mégaclide, dans Athénée, censure les poètes postérieurs à Homère et à Hésiode, de ce qu'ils ont dit qu'Hercule avait commandé des armées, et pris des villes, puisqu'il est constant que c'était un homme qui mena une vie très-voluptueuse, ayant plusieurs femmes légitimes, et faisant des enfans à la dérobée à un très-grand nombre de filles (33); adon-

(28) Hadrianus Junius, Animadvers. lib. IV, pag. m. 410.

(29) Apud Hadrian. Junium, ibidem.

(30) Μάλιστα δὲ μεγάλοις ἔχαιρε ποτηρίοις ἵππος, διὰ τὸ μέγεθος παίζοντες οἱ ποιηταὶ [καὶ συγγραφεῖς,] πλείν αὐτὸν ἐν ποτηρίῳ ἱμμετρολογεῖν. Poculis fortasse quia ἵππος ἡμμετρον γὰνδεσθαι, per jocum scriptores, ac poëtas, cum in poculo navigasse fabulati sunt. Athen., lib. XI, pag. 469.

(31) Athen., lib. XI, pag. 469.

(32) Lactant., lib. I, cap. LXXI, pag. m. 70. Voyez aussi Conon, dans la Bibliothèque de Photius, pag. 429.

(33) "Ὅς μεθ' ἡδονῆς πλείστας τὸν μετ' ἀνθρώπων βίον διτέλει, πλείστας μὲν γυναῖκας γήμας, ἐκ πλείστων δὲ λάθρα παρβένων παιδοποιουσάμενος. Cum maximè voluntariam inter homines vitam egerit, plurimarum uxorum maritus, et puellis clam multis compressis, à quibus suscepit liberos. Athen., lib. XII, cap. I, pag. 512.

né d'ailleurs à la bonne chère, de sorte qu'à son exemple ceux qui faisaient les libations ne laissaient rien dans le verre; ils buvaient tout. On apportait (34) d'autres preuves de sa mollesse, et l'on prétendait que Stésichore était le premier qui l'avait armé d'une massue, d'un arc et d'une peau de lion. On voit dans Érasme une chose qui combat extrêmement cette tradition de la mollesse d'Hercule. C'est dans l'explication du proverbe *gardez-vous de l'homme aux fesses noires* (35). Érasme rapporte qu'une mère donna cet avis à ses deux garçons, qui étaient des garnemens. Ils voulurent attaquer Hercule dormant sous un arbre; mais il se réveilla, et les attacha à sa massue (36), et les mit sur ses épaules la tête en bas. Cette posture leur fit découvrir qu'Hercule était fort velu au dos, et que les poils y étaient fort noirs et épais; et cela les fit souvenir de l'avertissement de leur mère, et les fit éclater de rire. Hercule ayant su de quoi ils riaient, leur donna la liberté. Les paroles d'Érasme que j'ai à citer sont celles-ci : *Melampygos Græcis significat eum qui nigro sit podice : quo quidem cognomento notatus est Hercules quod eam corporis partem, non Lydorum more vulsam, neque candidam (quemadmodum effœminati solent) sed nigris pilis hirsutam ac sylvosam haberet. Nam Græci quemadmodum molles et imbelles, fractosque deliciis, πυγάρους καὶ λυκοπύγους appellant : itidem è diverso fortes ac strenuos, μιλαμπύγους vocare consueverunt, ut auctor est Lycophronis interpres. Voyez Suidas à l'article μιλαμπύγου τύχους, in Melampygom incidas. Voyez aussi Apostolius, Zénobius, Diogénianus, dans leurs collections de proverbes.*

(G) *Ce phénomène est des plus rares.*] Le Journal des Curieux de la Nature (37) parle d'une fille dont les oreilles se mouvaient. L'auteur des Nouvelles de la République des Let-

tres, en donnant un extrait de ce Journal, observa (38) qu'il n'y avait point lieu de douter de cette singularité, « après ce que M. l'abbé de Ma- » rolles atteste du philosophe Crassus, » dans la page 32 de ses Mémoires. Il » avait beaucoup de rapport, dit-il, » à ces portraits des philosophes cy- » niques qui se trouvent dans le ca- » binet des curieux, étant malpropre » comme eux, avec une barbe longue et » touffue, et les cheveux mal peignés. » Il avait une chose bien particulière, » et que je n'ai jamais vue qu'en lui » seul, qui était de plier et de redres- » ser ses oreilles quand il voulait » sans y toucher. Pierre Messie rap- » porte, dans le chapitre 24 de sa » 1^{re}. partie, que saint Augustin a vu » (39) un homme qui non-seulement » remuait ses oreilles comme il vou- » lait, mais aussi ses cheveux, sans » faire aucun mouvement ni de » mains ni de la tête. » Qu'il me soit » permis de joindre à cela quelques re- » cueils qui s'y rapportent. Je com- » mence par un assez long passage de » Casaubon (40). *Istud planè commune hominum naturæ contrarium est : qui- » bus [solis (41) ex omnibus animanti- » bus (nisi fortè simias excipias)] dedi- » aures ἢ πολυποίκιλος τῷ ΘΕΟΤΙ σὺν » moveri suapte spontè nescias. [Nat- » quod scribit Martialis, Cinnae cui- » dam natum filium auribus longis » quæ sic moventur, ut solent asello- » rum : poetica sine dubio licentia est » non rei veritas.] Narrat tamen Em- » tathius sacerdotem fuisse quendam » aures motitantem. Accepimus etiā » à viris fide dignis, visas manifestè » aures movere viro cuidam eruditiss- » mo (42) cū in Allobrogum fines tra- » siens, vivicomburii periculum sibi » magistratu imminere intellexisset » quod diceretur nefandi criminis*

(38) Nouvelles de la République des Let-
 mois de septembre 1686, pag. 1021.

(39) Des paroles de saint Augustin que j'ai » portées ci-dessous ne marquent point qu'il en » soit ainsi. Ainsi le père Hardouin, in Plin., lib. » pag. 543, ne devait pas dire que videret » gustans.

(40) Casaubon, in Athen., lib. X, cap. » pag. 702.

(41) Ceci est tiré d'Aristote, μένεν ἄν- » τος οὐς οὐ χινεῖ, dit-il, lib. I, Hist. animal. » cap. XI. Plin., pareillement, Auris ha- » tantum immobiles, lib. XI, cap. XXXV.

(42) Il y a quelque apparence qu'il s'agit » d'Antoine Muret.

(34) Athen., lib. II, cap. I, pag. 512.

(35) Μη τῷ μιλαμπύγῳ περιτύχους. Ne » in melampygom incidas. C'est le proverbe » XI, III de la 1^{re}. centurie de la 11^e. choliade » d'Érasme.

(36) Voyez Moréri, au mot Achémou.

(37) Dans le volume de l'année 1685.

Tolosa in Italiam fugere. Puisque Casaubon ne doute pas de ce que rapporte Eustathius, ni de ce qu'on lui avait dit touchant l'habile homme qui s'était sauvé de Toulouse, pour-quoi doute-t-il de ce qui regarde l'enfant de Cinna dans l'épigramme XXXIX du VI^e. livre de Martial? Il en aurait moins douté s'il eût pris garde non-seulement à ce que rapporte saint Augustin dans le chapitre XXIV du livre XIV de la Cité de Dieu, *sunt qui et aures moveant vel singulas vel ambas simul*, mais aussi à ce qu'atteste Vésalius. Ce grand anatomiste assure (43) qu'il a vu, à Padoue, deux hommes dont les oreilles se mouvaient. Il explique ailleurs la cause de ce mouvement. *Interdum, dit-il (44), quibusdam raris fibris carnis membrana quam carnosam vocamus supra aures augetur, et modicè auri proximam cutem, et ipsam quoque aurem motu agit arbitrario.* Le Laurent affirme qu'il a vu quelques personnes qui faisaient mouvoir leur oreilles (45). Valverd a vu la même chose dans un Espagnol qui était à Rome (46). Procope compare Justinien « à un âne, non-seulement à cause de la pesanteur d'esprit et à bêtise, mais encore eu égard à ses oreilles mobiles qui le firent nommer, en plein théâtre, γαύδασι, c'est-à-dire mot pour mot maître baudet, par ceux de la faction Verte ou Prasine dont il était ennemi. » J'ai lu ces paroles dans la Nothe-le-Vayer, à la page 134 du III^e. tome in-12. Il cite la page 36 des Anecdotes de Procope.

(H) On débite qu'il voulut avoir cette attitude dans l'un de ses plus fameux portraits.] Costar débite cela dans ses Entretiens. Donnons la suite de ce qu'on y trouve touchant Hercule. Dans l'*Anthologie*, un paysan se loue fort de la modération de Mercure qui se contenta de lait et

» de fruits, et se plaint d'Hercule, » qui veut qu'on lui sacrifie force » bœufs et force moutons. » Et sur ce qu'on lui répond : *Mais ce Dieu conserve si bien vos troupeaux !* » Et » qu'importe, réplique-t-il, que mes » troupeaux soient mangés par les » loups, ou par celui qui les garde ? »

. Τί τὸ πλεόν εἰ τὸ φυλακτέν,
Ὀλλυται ὑπὸ λύκων εἰς ὑπὸ τοῦ φυ-
λακός (47).

Voici ce que Voiture répond à Costar. *Il est vrai qu'Hercule mangeait volontiers des moutons, et en grande quantité. Les Argonautes, en allant à Colchos, le laissèrent dans une Ile. On en rend plusieurs raisons, toutes assez belles : les uns disent que c'est qu'il rompait toutes les rames en ramant, les autres qu'il pesait trop, queques-uns que les Argonautes eurent peur qu'il remportât seul toute la gloire, et d'autres que ce fut parce qu'il mangeait trop. Il me souvient d'avoir lu dans un poète grec (c'est-à-dire grec et latin) qu'il remuait les oreilles en mangeant, etc. (48). Costar, répondant à son ami, lui dit (49) qu'Hercule mangeait comme un diable, et que selon Athénée..... il lui fallait un bœuf à chaque repas. Il lui cite Philostrate, en son *Tableau de Théodamus*. On y trouve ces paroles, selon la version de Vigenère, à la page 906 du 1^{er}. tome : *Vous l'avez peut-estre rencontré dans Pindare, là où s'estant embattu à la cassine de Coronus, il mangea si bien un bœuf tout entier, qu'il ne pensa pas les oz seulement en debvoir demeurer de reste.* Costar cite aussi Lactance, au chapitre 21 (50) de l'*Institution Chrétienne*. C'est pour apprendre à son ami la cérémonie des malédictions que les Lindiens employaient en sacrifiant à Hercule. Il lui dit qu'en ce cas-là Hercule était de l'humeur de la fortune, que l'on n'honore jamais tant que lorsqu'on l'injurie, et qu'on l'accuse de tous les changemens et de tous les désordres qui arrivent dans le monde, cum convitiis colitur, c'est*

(43) De humani Corporis Fabrica, lib. II, cap. XIII, apud Coquard. Not., in August., de Civit Dei, lib. XIV, cap. XXIV.

(44) Ibidem, cap. XVII, apud eundem Coquard, ibidem.

(45) Laurent., lib. XI, Histor. Anat., cap. XII, apud eundem, ibidem. J'ai vérifié ce passage.

(46) Valverdus, lib. II Anatomies Corporis humani, cap. II, apud eundem, ibid. Je corrige Coquard, qui le nomme Valvardus.

(47) Entretiens de Voiture et de Costar, p. 32.

(48) Là même, pag. 38.

(49) Là même, pag. 55.

(50) Il fallait ajouter, du 1^{er}. livre. D'ailleurs, cet ouvrage de Lactance ne s'appelle pas Institution chrétienne, mais divinus Institutiones. Vigenère a trompé Costar.

un mot de Pline (51). Il ajoute que « ce mange-bœuf (c'est ainsi qu'il fut surnommé, βοφάγος et βοβοίνης) » était en telle réputation de voracité que les anciens lui consacrèrent un oiseau qu'ils appelaient gourmand; c'est celui que nous nommons la foulque, les Latins *gavia* ou *furica*, et les Grecs λάρος. » On pouvait dire de lui, continue-t-il, ce que Martial dit de Tucca, qu'il ne se contentait pas d'être gourmand, et qu'il voulut qu'on le sût et qu'on en parlât.

*Non est Tucca satis, quod es gulosus,
Et dici cupis, et cupis videri* (52).

En effet, il apparut une fois au peintre Parrhasius au même état où il était, quand les oreilles lui allaient, et voulut être peint en cette même posture où Théodamas l'avait vu. Il cite touchant cette apparition le XII^e. livre d'Athénée, et il observe que dans Pline, lib. 35, cap. 10, un peintre d'Athènes, nommé Démon, se vante d'avoir fait ce tableau. On ne peut nier qu'Athénée ne rapporte que Parrhasius se vantait d'avoir peint Hercule dans la ville de Linde, tout tel qu'il l'avait vu en songe : il s'en vantait si hautement, qu'il mit cela dans l'inscription du tableau (53); mais il ne s'ensuit pas de là qu'il ait donné à Hercule cette mobilité d'oreilles dont parle Costar. C'est une étrange hardiesse que d'assurer, 1^o. que l'on trouve dans Athénée qu'Hercule apparut à Parrhasius au même état où il était quand les oreilles lui allaient; 2^o. que Théodamas avait vu Hercule en cette même posture : mais ces deux fautes sont légères en comparaison de la bévue que je m'en vais observer. Voici les paroles de Pline. *Pinxit demon Atheniensium, argumento quoque ingenioso. Volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem; eundem*

(51) Ces paroles de Pline sont au chap. VII du II^e. livre; mais elles ne signifient pas que la fortune n'est jamais tant honorée que lorsqu'on l'injurie.

(52) Martial., lib. XII, epigr. XLI.

(53) Οἷος δ' ἐννύχιον φαντάζεται πολλάκι φοιτῶν

Παρθασίῳ δι' ὕπνου, τοῖος δὲ ἴσιν ὄρεται.

*Qualem noctu sæpè videndum se objiciebat
Dormienti Parrhasio, talem hic videre licet.
Athen., lib. XI, pag. 544.*

exorabilem, elementem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, ferocem, fugacemque, et omnia pariter ostendere. Idem pinxit Thesea... et in una tabula quæ est Rhodi, Meleagrum, Herculem, Persea (54). Pline fait là le dénombrement des ouvrages de Parrhasius; le terme *Demon* signifie le peuple d'Athènes, dont Parrhasius avait ingénieusement représenté les passions contraires. Voici Costar qui métamorphose en peintre ce tableau de Parrhasius, et qui prétend que ce peintre chimérique s'attribuait le tableau d'Hercule où ce héros mouvait les oreilles. Nouvelle bévue; car en supposant que Démon était un peintre, on ne lui pourrait attribuer que le tableau, qui était à Rhodes : le tableau, dis-je, où Méléagre, Hercule et Persée avaient été peints, et que Pline distingue manifestement de l'Hercule qui était à Linde, fait selon les songes du peintre; et *Herculem qui est Lindi talem à se pictum, qualem sæpè in quiete vidisset* (55). Que si on voulait attribuer au prétendu Démon l'Hercule de Linde, il faudrait lui attribuer aussi presque tout ce que Parrhasius avait peint.

(I) *Il n'est pas vrai que sa massue fût à Rome dans une chapelle.*] Un fameux théologien protestant a parlé ainsi (56). Vous orrés souvent en nos temples, l'athéisme et l'erreur combattus et debellés : ces pestes en sont chassées par l'odeur de la parole de Dieu, qui s'y annonce en pureté, comme jadis à Rome la massue de Hercule esloignoit les chiens et les mouches de la chapelle où elle estoit. Il cite le II^e. chapitre de Solin, où il n'est rien dit de cela; mais voici ce que l'on trouve au I^{er}. chapitre. *Hoc sacellum Herculi in boario foro est, in quo argumenta et convivii et majestatis ipsius remanent. Nam divinitus illò neque canibus neque muscis ingressus est. Etenim cum viscerationem sacricolis daret, Myiagræum deum dicitur imprecatus, clavam verò in aditu reliquisse, cujus olfactum refugerent canes : id usque nunc durat.* Il est visible que Solin n'assure

(54) Plinius, lib. XXXV, cap. X, p. m. 202.

(55) Idem, ibid., pag. 204.

(56) Sam. Desmarets, *Echantillon des maximes du clergé romain des Provinces Unies*, pag. 59.

pas que la massue d'Hercule fût encore là ; il dit seulement qu'Hercule l'avait laissée à l'entrée du lieu où il donnait aux prêtres le repas du sacrifice , et que l'odeur de cette massue éloigna les chiens. Voilà son effet : quant aux mouches ce ne fut point la massue qui les chassa , mais les prières que fit Hercule au dieu *Myiagrus*. Ce qu'on vit en cette rencontre , savoir que les mouches et les chiens s'éloignèrent de ce lieu-là , fut continué dans toute la suite des siècles : c'est ce que Solin débite ; mais il n'était pas nécessaire que la massue fût conservée dans la chapelle , et Solin ne le dit pas. Si le théologien protestant avait rapporté un fait véritable , on pourrait mettre cette massue au nombre des talismans , et la comparer à cette mouche qui est gravée , dit-on , sur la porte de la boucherie de Tolède , et qui en empêche l'entrée aux mouches. A propos de tout ceci , je rapporterai une chose que j'ai lue dans un écrivain moderne (57) ; c'est qu'à Misitra les chiens n'entrent jamais , ni dans les mosquées des Turcs , ni dans les églises des Chrétiens. Les Turcs expliquent cela par un miracle à leur égard , et par une raison naturelle à l'égard des Grecs. Écoutons M. Guillet.

« Les Turcs parlent de la discrétion de ces chiens comme d'un miracle. Ces animaux se glissent quelquefois dans les maisons particulières , quand ils en trouvent les portes ouvertes ; mais les mosquées ont beau n'être pas fermées , les chiens n'y entrent jamais. Les Turcs prennent occasion de s'en étonner , et appellent un respect miraculeux ce qui n'est qu'une imitation des jeunes chiens , qui de race ont toujours vu les plus vieux s'éloigner de l'entrée des mosquées , où apparemment les premiers Turcs les avaient bien frottés , pour leur faire perdre l'habitude d'en approcher. On ne voit point aussi de chiens dans les églises des Grecs ; mais les Turcs ne le trouvent pas étrange , et en rendent une raison que j'ai trouvée vraisemblable. Je vous ai dit ci-devant que quand les Grecs schis-

matiques entrent dans leurs églises , ils font une révérence si profonde , qu'à force de se pencher , ils mettent la main en terre. Les Turcs disent que les chiens , leur voyant porter la main si bas , s'imaginent que c'est pour ramasser des pierres et les leur jeter à la tête , et que cette peur les chasse des églises. »

Revenant à la massue d'Hercule , je dis que l'on en contaît un grand miracle , savoir , qu'ayant été fichée en terre elle avait pris des racines , et était devenue un arbre (58). J'ajoute que c'était les Trézéniens qui contaient cela. Ils avaient le simulacre de Mercure Polygius , auquel Hercule avait consacré sa massue. Chacun sait qu'elle était de bois d'olivier. Pausanias dit qu'on montrait encore l'arbre dont elle avait été prise. Hercule l'avait trouvée proche du marais de Saronis (59). Voilà un article pour celui qui entreprendra la compilation des Parallèles Historiques , par rapport à certains contes des païens et des chrétiens ; car nous apprenons des voyageurs , qu'à la porte de la vieille forteresse de Smyrne , il y a un grand cerisier sauvage que les Grecs du pays disent être le bâton de saint Polycarpe , premier évêque de Smyrne , qui un moment après qu'il fut planté en terre poussa des branches (60).

(K).... ni qu'il ait dressé des colonnes au cap... de Finistère.] La fable touchant la fondation de la Corunna , dont je parlerai dans la remarque suivante , a persuadé à quelques savans , qu'Hercule avait dressé des colonnes en ce lieu-là. Paul Jove a donné dans cette illusion ; et voici de quelle manière il en a été censuré par Louis Nonnius. *Ab hac fabulâ persuasi nonnulli , credidère arcem Herculis fuisse , et alteras columnas ab illo hîc fixas , non secus ac circa*

(58) Πρὸς τοῦτω τῷ ἀγάλματι τὸ ῥόπαλον θιῖναι φασιν Ἡρακλῆα καὶ (ἢ γὰρ κοτίνου) τοῦτο μὲν (ὅτε πιά) ἐνέφυ τῇ γῇ , καὶ ἀνεβλάσθησεν αὐθις. *Ei clavam ab Hercule dedicatam perhibent , factam ex oleastro. Quod adjiciunt miraculum , haud scio an cuiquam fide dignum videri possit , eam clavam radicibus actis regerminasse. Pausanias , lib. II , cap. 31 , pag. 74.*

(59) Pausanias , *ibid.*

(60) Spon , *Voyage de Grèce , tom. I , pag. 232 , édition de Hollande.*

(57) Guillet , *Lacédémone ancienne et nouvelle , pag. 232 , édition de Hollande.*

Gades, dictamque urbem hanc Corrunna tanquam columnam : quod egregium etymon apud Paulum Jovium, virum aliis gravem et doctum, tantum valuit, ut ab imperito aliquo Hispaniæ antiquitatis persuasus, huic opinioni etiam subscriberet, cum in vitâ Gonsalvi Ferlinandi d'Aguilar, agens de adventu Regis Philippi I, in Hispaniam, ita scriberet : Nec diu Philippus amicorum suorum studia, vota que frustratus, ut sua regna ex arbitrio administranda susciperet, in Cantabriam Oceano devectus, pervenit in portum, qui vocatur ad Columnas, fortasse quòd ibi quoque alteræ Herculis columnæ, sicuti Gadibus, positæ fuerunt, quùm eo externo littore terræ Hispanicæ finis. Sed opinio hæc infirmiori tibicine fulta, quàm ut rationibus convelli mereatur (61).

(L)... *ni qu'il y ait mis un miroir d'une vertu surprenante.*] Louis Nonnius, après avoir dit que le *Flavium Brigantium* des anciens, est la *Corrunna* d'aujourd'hui, ajoute que les habitans en attribuent la fondation à Hercule, et qu'ils disent qu'il y bâtit une tour, où il enchâssa un miroir qui faisait paraître les vaisseaux les plus éloignés (62). L'origine de cette fable est presque aussi ridicule que la fable même. *In tam ridiculam opinionem vocum ignorantia et antiquitatis imperitia ita lapsi sunt, nam cum turris illa specula dicatur, speculum illud mirandum sine opifice ullo confinxere (63).*

(M) *Il se brûla.... parce qu'il n'avait plus la force de bander son arc.*] *Ὡς πυρὶ αὐτὸν ἀνέλα μὴ δυναθῆς τὸ οἰκεῖον ἐνταῖναι τόξον, πεντηκοντοῦτης γενόμενος. Ut igne vitam sibi abstulerit, quòd arcum suum intendere non posset annos jam natus quinquaginta (64).* Quelques personnes, qui abusent de leur loisir pour chercher des allégories, s'imaginent qu'en paroles couvertes on a voulu désigner par-là, qu'Hercule ne se sentait plus capable

(61) Ludov. Nonnius, in Hispaniâ, cap. *LIV*, pag. m. 170.

(62) *Incolæ ab Hercule conditam referunt, turrimque hic esse ab eodem exstructam, in qua speculum arcandæ artis fabricatum erat; unde naves vel longissimo spatio distantes contemplari liceret. Idem, ibid., pag. 176.*

(63) *Idem, ibid.*

(64) Ptol. Hephest., apud Photium, cod. 190, pag. 472.

de contenter une femme, et qu'à la vue de cet énorme changement, il tomba dans une si noire mélancolie, qu'il ne voulut plus demeurer au monde. Il aurait été plus impatient que l'athlète Milon (65), qui se contenta de pleurer en considérant lorsqu'il fut vieux l'infirmité de ses bras, si robustes et si vigoureux dans sa jeunesse. Si nous donnons l'article de Pénélope, nous parlerons de ces chercheurs d'allégories; car ils expliquent de la même manière le

Nemo meo melius arcum tendebat Ulysse.

(N) *Il fut le dernier enfant que Jupiter fit à des mortelles.*] Diodore de Sicile fait cette remarque, pour relever la gloire d'Hercule. Il suppose que Jupiter renonça à tout commerce avec les femmes, parce qu'il ne voulut pas que ses dernières productions valussent moins que les précédentes (66). Il craignit donc que les enfans qu'il ferait après Hercule ne valussent pas celui-là. Pline le jeune a dit quelque chose (67) qui me fait souvenir de cette pensée. Cela roule sur ce que Nerva mourut peu après qu'il eut adopté Trajan. J'ai lu dans Lactance une forte raillerie, sur ce que le plus grand des dieux cessa enfin de produire des enfans : *Cum verò dicantur aliqui (Dii) ex aliquibus nati, consequens est, ut semper nascantur, siquidem aliquando sunt nati; vel si aliquando nasci desierunt, scire nos convenit, cur, aut quando desierint. Non illepidè Seneca in libris moralibus Philosophiæ : QUID ergò est (inquit) quare apud poëtas salacissimus Jupiter desierit liberos tollere ? Utrum sexagenarius factus est, et illi lex Papia fibulam imposuit ; an impetravit jus trium liberorum ? An tandem illi venit in mentem,*

Ab alio expectes alteri quod feceris ?

Et timet ne quis sibi faciat quod ipse Saturno (68) ?

(65) Voyez l'article *ACHILLE*, tom. I, pag. 162, citation (128).

(66) *In hæc ipsa (Alcmena) tandem desiit, nec cum ullâ deinceps mortali rem habere sobolemque procreare voluit, ne præstantioribus scilicet deteriora substitueret. Diod. Siculus, lib. IV, cap. XIV. Voyez la remarque (C) de l'article *ALCMEË*, tom. I, pag. 407.*

(67) *Hunc (Nervam) Dii colo vindicaverunt, ne quid post illud divinum et immortale factum mortale faceret. Plin., in Panegy. Traj.*

(68) Lactant., lib. I, cap. *XVI*, pag. 51, 52.

(0) On dit qu'il avait été trois jours dans le ventre d'une baleine.] Je me servirai des termes du Commentateur de Philostrate, pour exprimer cette aventure et ce qui en fut l'occasion. Les dieux ayant une fois conspiré ensemble d'emprisonner leur souverain Jupiter; comme il en eut le vent par Thémis, il les prévint, et parut, qui d'une sorte, qui d'une autre. Quant à Neptune et Apollon il les envoya par despit servir les maçons aux murailles que l'on bâtoit d'Ilion, là où s'estans louez à Laomedon, après que l'ouvrage fut parachevé, il recompensa de vray Apollon de force sacrifices et offrandes, mais il ne tint compte de satisfaire à Neptune. De quoi le dieu irrité envoya une baleine horriblement grande, laquelle desgorgeant de gros torrens de mer sur la contrée, la noya toute : et fut Laomedon contraint, suivant l'oracle, pour se délivrer de ce mal, d'exposer en proie à ce monstre sa fille Hesione, ornée d'habillemens royaux, pour estre dévorée de luy. Hercules passant d'aventure par là, meu de pitié, offrit au pere de la delivrer, s'il luy vouloit donner les chevaux faez provenus de race immortelle, qu'il avoit euz de Jupiter pour Ganymedes, ravy et enlevé par luy au ciel, afin de luy servir d'eschanson. Le party accepté, Hercules armé de toutes pieces se jette à corps perdu dedans la gueule de ce monstre, et de là s'avallant jusqu'au ventre, demeura là enclos par trois jours à charpenter, tant qu'il l'eust du tout achevé de défaire. Laomedon puis après ne voulant satisfaire à ces convenances, Hercules avec six navires chargées de gens de guerre retourna à Troye, et la saccagea; mit Laomedon à mort, et emmena Hesione captive, dont il fit present à Telamon pere d'Ajax, pour avoir le premier monté sur la muraille.

(69) Il est fâcheux que Vigenère n'ait cité personne. Pour suppléer ce défaut, je rapporterai un passage de Tzetzes, que M. Drelincourt m'a communiqué (70). Τρίσπερον γὰρ τὸν Ἡρακλῆα καλεῖ, διὰ τὸ ἐν τῇ κήτει τρεῖς

ἡμέρας εἶναι ἐς ἰσπέρας καλεῖ Λυκόφρων διὰ τὸ ἀφωτιστὸν καὶ σκοτεινὴν εἶναι τὴν γαστέρα τοῦ θηρίου (71). Le scoliaste d'Homère (72) rapporte la plupart des choses que j'ai citées du commentateur de Philostrate, et nous apprend que cette histoire se trouvait dans Hellanicus. Au reste, Hercule ne sortit point par où il était entré; il sortit par la brèche, je veux dire par le ventre de la baleine. Je n'ai pu vérifier si Natalis Comes a bien rapporté ce qu'il cite d'Andrœtas de Ténédos, touchant la perte des cheveux d'Hercule (73) : *Ubi verò Cetus accessisset hians in ejus os Hercules irruit, ubi cùm per triduum fuisset, Ceto disrupto exiit omnibus amissis capillis capitis, ut scriptum reliquit Andrœtas Tenedius in navigatione Propontidis* (74). Lycophron insinue clairement que la chaleur du ventre de la baleine fit tomber les cheveux d'Hercule (75).

(P) Il fut adopté par Junon, mais on dit qu'il refusa d'être agrégé au collège des douze grands dieux.] Junon, qui l'avait tant persécuté pendant qu'il vivait, se trouva fort disposée à l'aimer quand il fut mort. Cela vérifie ces vers d'Horace :

..... Diram qui contudit Hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo sine domari (76).

Voici ce que conte Diodore de Sicile. Après qu'Hercule eut été mis au nombre des dieux, il fut adopté par Junon, qui l'aima depuis en bonne mère. La cérémonie de cette adoption fut celle-ci. Junon se mit au lit, et, pour imiter un véritable accouchement, elle plaça Hercule de telle

(71) Lycophron appelle Hercule *trois soirs*, à cause des trois jours qu'il passa dans une baleine, lesquels le poëte nomme *soirs* parce que le ventre du monstre était obscur et ténébreux.] Tzetzes ad Lycophronem, pag. 13. v. 33.

(72) In Iliad., lib. XX, vs. 145.

(73) Natalis Comes, Mytholog., lib. VIII, cap. III, pag. m. 821.

(74) Vossius, de Histor. græc., pag. 321, dit que cet ouvrage d'Andrœtas est cité par le scoliaste d'Apollonius, in lib. II.

(75) Ἐμπνους δὲ δαιτρός ἡπάτην φλοιδύμενος,

Τινθῶ λέκτρος ἀφλόγους ἐπ' ἰσχάρας,
Σμυργγας ἐσάλαξε κοδείας πίδα.

Vivens autem dissector intestinorum ambrustus,
In calido campo, in ollæ focis non ignitis
Jubas capitis destillavit.

Lycophr., vs. 35.

(76) Horat., epist. I, lib. II, vs. 10.

(69) Vigenère, dans le Sommaire du Persée de Philostrate, tom. I, pag. m. 466.

(70) Avec plusieurs autres choses concernant la vie de cette remorque.

sorte , qu'il tomba à terre par-dessous ses jupes. Les barbares observaient encore cette cérémonie dans leurs adoptions au temps de Diodore de Sicile. Hercule fut ensuite marié à Hébé ; mais il refusa l'honneur que Jupiter lui voulut faire de l'agréger au collège des douze grands dieux , et il justifia son refus par la raison que n'y ayant point de place vacante dans ce collège , il ne devait point y entrer , et qu'il serait fort déraisonnable de dégrader quelque autre divinité , afin qu'il y fût introduit (77). Il y avait long-temps que Junon avait commencé d'agir en mère à l'égard d'Hercule ; mais c'avait été sans le connaître. Voici le fait. Alcène , craignant la jalousie de cette déesse , n'osa s'avouer la mère d'Hercule , et l'exposa au milieu d'un champ dès qu'il fut né. Minerve et Junon passèrent bientôt par-là , et comme Minerve regardait cet enfant avec des yeux d'admiration , elle conseilla à Junon de lui donner à téter. Junon le fit , mais l'enfant lui serra de telle sorte le bout du téton , qu'elle en sentit une douleur insupportable , et laissa là cet enfant. Alors Minerve le prit et le porta chez Alcène , comme chez une nourrice à qui elle l'aurait recommandé (78). Il y a là de quoi faire un parallèle entre Moïse et Hercule.

(Q) *Il faudra dire quelque chose de l'Hercule gaulois.*] Un auteur moderne (79) s'est rendu l'imitateur des Grecs en les réfutant : il a transféré sur cet Hercule presque toutes les actions des autres , et n'a laissé à celui des Grecs que des conquêtes morales , c'est-à-dire , que des triomphes sur ses passions. Selon lui l'Hercule gaulois bâtit en Gaule la cité d'Alise (80) ; il fut attaqué par Albion , roi de la Grande-Bretagne , et par Bergiona , fils l'un et l'autre de Neptune. Il les défit en Provence par le secours que lui donna son père Jupiter , qui voyant l'armée de son fils dépourvue de flèches , déchargea sur ses ennemis un orage de pierres qui les accabla (81). *In quo (lapideo*

(77) *Ex Diodoro Siculo , lib. IV, cap. XL.*

(78) *Ex eodem , ibidem , cap. IX.*

(79) Audigier , Origine des Français et de leur empire , 1^{re} part. , pag. 225 et suiv.

(80) *Idem , ibid.*

(81) *Là même , pag. 231.*

campo) Herculem contra Albionem et Bergiona Neptuni liberos dimicantem cum tela defecissent , ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt , credas pluisse , adeò multi passim , et latè jacent (82). Ce fut le premier des Gaulois qui pénétra par les Alpes en Italie (83). *Il y rendit l'Ombrie habitable , ayant formé de ses marais la rivière d'Arno.* Il conduisit des colonies gauloises au delà des Pyrénées , où fut vaincu Gérion , roi d'Espagne..... *Il mourut pendant cette expédition en Espagne , et y fut honoré d'un temple superbe que les Tyriens lui dédièrent dans la ville de Gades , où reposaient encore ses os du temps de Pomponius Mela qui nous l'assure* (84). « Sa parure était » un carquois sur le dos , une mas- » sue à la main droite , un arc à la » gauche , ayant le visage d'un vieil- » lard chauve , ridé , hâlé , mais vé- » nérable , entraînant une foule de » peuple autour de soi , liée avec de » petits chaînons d'or et d'argent , » aboutissant à sa langue ; et bien » que les chaînons fussent extrême- » ment fragiles , nul de ces captifs » ne faisait effort de les rompre , et » tous au contraire témoignaient , à » leur air , qu'ils auraient été bien » fâchés d'être délivrés d'un si doux » esclavage , comme vaincus , bien » moins par la force des armes de » l'Hercule gaulois , que par son elo- » quence : c'est la description que » nous en a laissée Lucien (85). » Cette description est peu conforme à ce que M. Ménage a lu quelque part : c'est que *nos vieux Gaulois avaient beaucoup de vénération pour Hercule , parce qu'il était GRAND ET FORT , et qu'ayant témoigné , lorsqu'ils se firent chrétiens , qu'une de leurs plus grandes peines serait de ne plus voir son image , on les consola en leur disant que les chrétiens avaient un saint , qui pour la GRANDEUR ET LA FORCE valait six Hercules* (86) (*).

(82) Pomponius Mela , lib. II, cap. V, pag. m. 38 , 39.

(83) Audigier , Origine des Français , 1^{re} part. , pag. 230.

(84) *Lib. III, cap. VI, mais Pomponius parle de l'Hercule égyptien.*

(85) Audigier , Origine des Français , 1^{re} part. , pag. 229.

(86) Suite du Ménagiana , pag. 285 , édition de Hollande.

(*) *Alexiaques* , s'entend , auquel sens saint

M. Audigier applique le mieux qu'il peut à son hypothèse un conte de Diodore de Sicile. C'est que la fille d'un roi des Celtes, fière de sa taille extraordinaire, et de sa grande beauté, méprisait tous ceux qui la recherchaient en mariage; mais quand elle eut vu Hercule, elle se trouva saisie d'un ardent désir d'avoir affaire avec lui du consentement de son père. Sa passion fut contentée, Hercule l'engrossa d'un fils qui eut nom Galates (87). L'historien ne nomme pas cette fille; mais d'autres prétendent qu'elle s'appelait Galatée (88). Ce conte est autrement rapporté dans les Érotiques de Parthenius. On y voit qu'Hercule, amenant de l'Érythrie les bœufs de Gérion, traversa la Gaule, et vint chez Bretannus, père de Celtine, laquelle devint si amoureuse de ce héros, que lui ayant dérobé les bœufs de Gérion elle ne voulait jamais les lui rendre, qu'à condition qu'il coucherait avec elle. Hercule, tant pour recouvrer ses bœufs, qu'à cause de la beauté de Celtine, s'approcha d'elle, et l'engrossa d'un garçon qui fut nommé Celtus, et qui a donné son nom aux Celtes. Hérodote (89) conte qu'Hercule étant en Scythie, se coucha par terre sur sa peau de lion et s'endormit. A son réveil il ne vit plus ses jumens: il les chercha de toutes parts; et quand il fut arrivé au pays d'Hylée il entra dans une caverne, où il trouva une fille qui n'avait la forme humaine que depuis la tête jusqu'à la ceinture: le reste était en forme de serpent. Avez-vous vu mes cavales? lui demanda-t-il. Oui, répondit-elle, je les ai en ma puissance; mais je ne vous les rendrai point si vous ne couchez avec moi. Il voulut

bien les recouvrer à ce prix-là; mais quand le jeu fut fini la fille différa le plus qu'elle put la restitution des jumens, car elle souhaitait fort de renouer la partie avec Hercule. Enfin ne pouvant plus retenir un homme qui souhaitait de se retirer de là avec ses cavales, elle lui dit: je vous les ai gardées et vous m'en avez récompensée, car vous m'avez rendue enceinte de trois garçons. Τὴν δὲ φάναι ἰαυτὴν ἔχειν, καὶ οὐκ ἀποδώσειν ἰαίην πρὶν ἢ οἱ μιχθῆναι, τὸν δὲ Ἡρακλῆα μιχθῆναι ἐπὶ τῇ μισθῷ τούτῳ κείνην τε δὴ ὑπερβαλίσθαι τὴν ἀπόδοσιν τῶν ἵππων, βουλομένην ὡς πλεῖστον χρόνον συνεῖναι τῷ Ἡρακλῆϊ. *Illamque respondisse, se quidem illas habere: sed non prius reddituram ei quam cum ipsa coisset: Herculem pro eâ mercede cum fœminâ concubuisse. Sed quum illa differret reddere equas, cupida diutissimè cum Hercule concumbendi, etc.* (90).

M. Audigier prétend (91) que Jupiter Celtes, le plus ancien des Jupiters, est le père de notre Hercule gaulois, et que toutes les grandes divinités de la Grèce ont été premièrement connues en Gaule (92). Cette prétention est bien étrange; mais non pas aussi chimérique que celle du savant Rudbeck (93).

(R) *Une remarque d'Isocrate peut faire songer au mauvais goût de l'esprit de l'homme.* La prudence d'Hercule, sa philosophie, sa justice étaient des qualités infiniment plus estimables que la force de ses bras (94): cependant les orateurs et les poètes ne le louaient que par rapport aux actions que cette force lui avait fait faire, et ils laissaient tomber dans l'oubli les perfections de son âme. Ils en usaient de la sorte, tant parce qu'ils étaient plus frappés eux-mêmes du brillant que du solide,

Christophe est l'Hercule des Français, et en général de tous les catholiques romains, témoin ces beaux vers rapportés par Saint-Aldegonde, dans son *Tableau des différens de la religion*, tom. II, au feuillet 136 de l'édition de 1605:

*Christophori sancti faciem quicumque tuetur,
Illi tempore die male morte non morietur.*
Rus. cent.

(87) M. Audigier ne cite point le livre de Diodore: c'est au chapitre XXIV du V^e. livre, *ibid.* Hæver., 1611, in-8^o.

(88) Conférez avec Diodore de Sicile ces paroles d'Ammien Marcellin, lib. XV, cap. IX, *Celtæ nomine regis amabilis et matris ejus vocantur Galatæ dictos.*

(89) Hérodote, lib. IV, cap. IX.

(90) Hérodote, *ibid.*, pag. m. 227, 228.

(91) Pag. 228.

(92) Pag. 222.

(93) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, février 1685, pag. 140.

(94) Καὶ τῇ φρονήσει καὶ τῇ φιλοσοφίᾳ καὶ τῇ δικαιοσύνῃ, πλείον διανεγκόντα πάντων τῶν προγεγενημένων, ἢ τῇ ῥώμῃ τῇ τοῦ σώματος. *Et prudentiâ, et litteris, et justitiâ plus antecelluisse (Herculem) superiorum temporum hominibus omnibus, quàm robore corporis.* Isocrat., Orat. ad Philippum, pag. m. 152.

que parce qu'ils étaient persuadés que leurs auditeurs et leurs lecteurs applaudiraient plus ardemment à des récits de combats, qu'à la description des vertus que l'on exerce dans un temps de paix. Horace a fort bien marqué cela, en supposant que les morts prêtaient une favorable audience aux poésies de Sapho et aux poésies d'Alcée, mais avec plus de plaisir aux poésies de ce dernier, parce qu'elles ne traitaient que de guerre, que de révolutions d'état, que d'exil, etc. (95).

*Utrumque sacro digna silentio
Mirantur Umbra dicere : sed magis
Pugnas, et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus* (96).

On doit remarquer outre cela que des tyrans renversés, que des monstres domptés, et qu'en un mot un temps de désordres et de carnage sont des matières plus propres à faire paraître l'esprit et l'éloquence d'un écrivain, que ne l'est un train de vie uniforme, et passé selon les règles de l'honnêteté. Un historien qui n'a point de grands événemens à décrire s'endort sur son ouvrage, et fait bâiller ses lecteurs ; mais une guerre civile, deux ou trois conspirations, autant de batailles, les mêmes chefs tantôt abattus, tantôt relevés, aiguissent sa plume, échauffent son imagination, et tiennent toujours en haleine ceux qui le lisent. Je crois franchement que si on lui commandait de faire l'histoire d'un règne pacifique, et tout d'une pièce, il se plaindrait de son sort à peu près comme Caligula se plaignit de ce que sous son empire il n'arrivait pas de grands malheurs. *Queri etiam palam de conditione temporum suorum solebat : quod nullis calamitatibus publicis insignirentur. Augusti principatum clade Variandæ : Tiberii, ruinâ spectaculorum apud Fidenas, memorabilem factum : sui oblivionem imminere prosperitate rerum. Atque identidem exercituum cædes, famem, pestilentiam, incendia, hiatum aliquem terræ optabat* (97). Les désolations, les calamités publiques sont un avantage pour

l'historien, et donnent du lustre à ses écrits. Il plaint, s'il est honnête homme, la grande vestale qui fut enterrée toute vive, il abhorre le tyran qui, pour donner quelque relief à son règne, opprime cette vestale (98) ; mais néanmoins c'est un endroit favorable et très-commode à sa plume, c'est un ornement à son livre. Son ouvrage est un vaisseau qui ne vogue jamais mieux qu'en temps de tourmente : la tempête est son bon vent : le calme lui est aussi contraire qu'à un vaisseau effectif : et quand un historien peut débiter comme Tacite par *Opus aggredior opimum casibus, atrox præliis, discors seditio-nibus, ipsâ etiam pace sævum. Quatuor principes ferro interempti Tri-bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta* (99), il préoccupe à son avantage ses lecteurs, et il sait fort bien qu'il a trouvé une matière favorable. Mais enfin c'est une preuve de dépravation de goût que de préférer le récit des actions guerrières au récit d'une conduite équitable, et d'admirer plus dans un homme la force des bras, et la hardiesse qui le rendent victorieux d'un sanglier, ou d'un taureau, que la vertu qui le rend maître de ses passions, et qui le porte à établir de bons réglemens parmi ses voisins. Cette vertu, moins éclatante que l'autre, participe beaucoup plus à la véritable grandeur : il y a plus de réalité dans les qualités d'Hercule que les écrivains avaient passées sous silence, que dans celles qu'ils prônèrent si pompeusement. Mais, que voulez-vous ? ils suivirent le goût du public. Notez que les jeunes gens prennent beaucoup plus de plaisir aux histoires romanesques, qu'aux histoires véritables, et qu'après que l'âge nous a mûri et rectifié le jugement, nous aimons mieux lire un de Thou et un Mézerai, qu'un la Calprenède et un Scudéri. Mais il arrive à très-peu de gens de perdre le goût de l'enfance par rapport à la description d'un règne tranquille, et à l'histoire d'un règne rempli de troubles et de grands événemens.

(95) *Dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli.*
Horat., od. XIII, lib. II.

(96) *Idem, ibid.*

(97) Sueton., in Caligula, cap. XXXI.

(98) *Cum Corneliam Vestalium maximam defodere vivam concupisset (Domitianus) ut quæ illustrari sæculum suum ejusmodi exemplo arde-retur.* Plin., epist. XI, lib. IV.

(99) Tacitus, Histor., lib. I, cap. II.

(S) *On mit les muses sous la protection d'Hercule dans le temple.*] Ce temple fut bâti par Fulvius Nobilior, qui avait vaincu les Éoliens, l'an de Rome 565. Il était alors consul. La principale de leurs villes s'appelait Ambracia : il s'en rendit le maître, et y ayant trouvé les effigies des neuf muses il les transporta à Rome, et les consacra dans le temple qu'il fit bâtir à Hercule, et les mit sous la protection de ce dieu. Je crois que nous ignorerions ces circonstances, si un orateur qui a vécu cinq ou six siècles après n'en eût fait mention. Ses paroles sont dignes d'être rapportées. *Ædem Herculis musarum in circo Flaminio Fulvius ille Nobilior ex pecuniâ censoriâ fecit, non id modo secutus, quod ipse litteris et summa poetæ amicitia duceretur, sed quod in Græciâ cum esset imperator, acceperat Herculem musagetem esse, id est comitem ducemque musarum; idemque primus novem signa, hoc est omnia Camænarum, ex Ambraciensi oppido translata, sub tutela fortissimi numinis consecravimus, ut res est, quia mutuis operibus et premiis juvari ornarique deberent: musarum quies defensione Herculis et virtus Herculis voce musarum* (100). Cet orateur a raison de dire que les grands guerriers et les muses ont besoin les uns des autres : c'est à eux à procurer le repos et la sûreté aux muses; c'est à elles à immortaliser par leurs chants les belles actions des héros. Nous pourrions, suivant l'idée du même orateur, appliquer à notre Hercule ce que l'on a dit, que ceux qui font des actions assez éclatantes pour mériter que les poètes les célèbrent, aiment les vers (101). Observons que Stace suppose qu'Hercule entendait bien la musique :

Dic age, Calliope, socius tibi grande sonabit

Aides, tenoque modos imitabitur arcu (102).

D'autres remarquent qu'il savait l'astrologie : Grabiell Naudé donne cela pour un fait certain ; mais il s'entret avec un peu d'ignorance, ne lui en déplaît. C'est dans l'endroit de

ses Coups d'État où il parle de quelques personnes qui ont employé la fraude pour parvenir à l'honneur de la déification. *Ce que fit Hercule*, dit-il (103), *fut beaucoup plus ingénieux ; car étant fort versé en astrologie, témoin les fables de sa vie qui lui font porter le ciel avec Atlas, il choisit justement l'heure et le temps de l'apparition d'une grande comète, pour se mettre sur le bûcher ardent, où il voulait finir ses jours, afin que ce nouveau feu du ciel assistât comme témoin, et fit croire de lui ce que les Romains par après voulaient persuader de leurs empereurs, au moyen de l'aigle, qui s'envolait du milieu des flammes, comme pour porter l'âme du défunt entre les bras de Jupiter.* Voilà un auteur qui suppose que l'on peut prévoir par l'astrologie l'apparition des comètes. Il se trompe : son commentateur l'en a censuré (104).

Notez que le temple, que Fulvius Nobilior avait fait bâtir à Hercule, se trouva presque ruiné au temps d'Auguste ; mais Lucius Martius Philippus (105) le fit rebâtir, et y joignit un portique. Voyez Ovide à la fin du VI^e. livre des Fastes, et Martial à l'épigramme LI du V^e. livre.

(T) *Strabon, qui a censuré une pensée de Posidonius, n'en a point connu le véritable défaut.*] Eschyle suppose (106) qu'Hercule fut averti qu'ayant à combattre les Liguriens, il se trouverait sans flèches, le destin l'ayant ainsi ordonné, et dans un lieu d'où il ne pourrait arracher aucune pierre ; mais qu'en cet état il ferait pitié à Jupiter, qui par le moyen d'une nue remplie de pierres, lui fournirait les armes qui lui serviraient à vaincre les Liguriens. Combien eût-il mieux valu, disait Posidonius, que Jupiter lançât ces pierres sur les Liguriens, et les accablât sous cette grêle, que de réduire Hercule à une telle indigence ! ἡ τοσούτον δειόμενον ποιῆσαι λίθων τὸν Ἡρακλέα. *Quam ad tot lapidum indigentiam redigere Herculem* (107). Strabon a

(103) Naudé, Coups d'État, chap. II, pag. m. 89.

(104) Voyez les Réflexions de Louis de Mai sur les Coups d'État de Naudé, pag. 144.

(105) La mère d'Auguste se remaria avec ce Philippus.

(106) Voyez Strabon, lib. IV, pag. m. 126.

(107) Idem, ibidem.

(100) Eumenius, in Oratione pro Scholis inaurandi.

(101) *Carmen amat quisquis carmine digna gerit.*

(102) Statius, silv. I, lib. III, vs. 50.

répondu à cette censure, et a dit deux choses : l'une, qu'il fallait beaucoup de pierres, puisqu'il s'agissait de combattre un grand nombre d'ennemis, de sorte qu'à cet égard la pensée du poète Eschyle est plus probable que celle de son censeur. Το μὲν οὖν τοσοῦτον ἀναγκαῖον ἦν, εἴπερ καὶ πρὸς ὄχλον παμπληθῆ· ὥς τε ταύτῃ γε πιθανώτερος ὁ μυθογράφος τοῦ ἀνασκευάζοντος τὸν μῦθον. *At verò tot lapidibus opus erat contra tantam multitudinem, ut hæc quidem in parte fabulæ autor probabiliora dixerit, quàm fabulæ reprehensor* (108). En second lieu, il ajoute que le poète, ayant dit expressément que c'était un coup du destin, a dû fermer la bouche à tous les censeurs ; car si l'on entreprenait de disputer sur la prédestination et sur la providence, on trouverait bien des choses, soit dans le moral, soit dans le physique, qui donneraient lieu de dire, il eût mieux valu les faire d'une autre façon que de celle-ci : par exemple, il eût mieux valu faire pleuvoir sur l'Égypte, que de la faire humecter par les eaux de l'Éthiopie ; il eût mieux valu que Paris eût fait naufrage en allant à Lacédémone, que de souffrir qu'il en enlevât Hélène, et de l'en punir ensuite au grand dommage et des Grecs et des Troyens, chose qu'Euripide attribue à Jupiter. Καὶ τὸν Πάριν εἰς τὴν Σπάρτην πλέοντα, ναυαγίᾳ περιπεσεῖν, ἀλλὰ μὴ τὴν Ἑλένην ἀρπάσαντα, δίκας τίσαι τοῖς ἀδικηθεῖσιν ὕστερον, ἥνικα τοσοῦτον ἀπειργάσατο φθόρον Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων· ὅπερ Εὐριπίδης ἀνένεγκεν εἰς τὸν Δία,

Ζεὺς γὰρ κακὸν μὲν Τρωσὶ, πῆμα δ' Ἑλλάδι

Θείων γενέσθαι, τὰ δ' ἐβούλευσεν πατήρ.

Et Paridem cum Spartam peteret debuisse potius naufragium facere, quàm raptâ Helenâ pœnas postmodo sceleris dare, autorem tantæ cladis Græcorum ac barbarorum : quam Euripides Jovi imputat :

Jupiter malum Troïbas, et cladem Græciæ Volens contingere, ista decrevit pater (109).

Je crois que Strabon agissait plus adroitement que sincèrement. Il n'y

(108) Strabo, lib. IV, pag. 127.

(109) Idem, ibid., pag. 127.

a point d'apparence que Posidonius ait fondé sa raillerie sur ce qu'Hercule avait eu besoin de tant de pierres ; néanmoins parce que ces phrases pouvaient recevoir ce sens, Strabon s'en est prévalu. Mais d'ailleurs il n'a pas relevé le véritable défaut de la censure : il fallait répondre à Posidonius, que si Jupiter se fût proposé simplement et en général d'assommer les Liguriens, il eût mieux valu faire tomber la pluie de pierres sur leurs têtes qu'autour d'Hercule ; mais qu'ayant voulu qu'Hercule fût l'auteur de la défaite de ces gens-là, il fallait que les pierres tombassent proche de lui et non pas sur ses ennemis. Le critique s'attachait à une idée qui est une source inépuisable de paralogismes. Il ne considérait pas que la destinée renferme tout à la fois et la fin et les moyens.

HERLICIUS (DAVID), philosophe, médecin et astrologue, naquit à Ceitz dans la Misnie, le 28 de décembre 1557. Il eut besoin que les parens de sa mère l'aidassent à subsister dans les écoles ; car il n'eût pas pu tirer de la bourse de son père ce qui lui était nécessaire pour cela. Il apprit à faire des vers, et à chanter, et il gagna quelque chose par ce moyen en plusieurs rencontres où l'indigence le talonnait (A). Il s'arrêta peu dans l'académie de Wittemberg, parce que Peucer, dont il avait eu principalement en vue d'ouïr les leçons, fut emprisonné. Ne pouvant donc profiter sous un si habile professeur, il s'en alla à Leipsic, et il y fit de bonnes études. Ensuite il fut à Rostock, où les professeurs lui permirent de faire des leçons particulières. Il s'en acquittait si bien, que le duc de Mecklembourg lui donna la charge de sous-principal dans son collège de Gustraw. Il l'exerça pendant deux ans, et donna

tout le temps qu'il avait de reste à pratiquer la médecine et à faire des horoscopes (a). Il passa les deux années suivantes à Prémislaw (b) (*) avec la charge de physicien ; et puis, l'an 1583, il accepta un pareil emploi à Anclam, où il pratiqua aussi la médecine. Il publia l'année suivante un almanach, qui fut extrêmement applaudi (B). Depuis ce temps-là il en fit un toutes les années pendant cinquante-deux ans. Il fut appelé, l'an 1585, pour enseigner les mathématiques dans l'académie de Gripswald, et il exerça cette charge treize ans de suite, et publia divers ouvrages. Il reçut le doctorat en médecine avec beaucoup de solennité dans cette université, l'an 1597, et au bout d'un an il accepta la charge de physicien, qui lui fut offerte à Stargard, ville de Poméranie, d'où il se transporta à Lubec, l'an 1606, pour y exercer un semblable emploi. Il y pratiqua la médecine avec beaucoup de réputation (c) ; et néanmoins, par je ne sais quelle inconstance, il abandonna cette ville, l'an 1614, pour se retirer à Stargard, où il passa tout le reste de ses jours. Il mourut le 15 d'août 1636. Il avait souffert une perte très-fâcheuse l'année précédente ; sa maison et tous ses papiers étaient périés dans l'incendie qui mit en cendres la ville de Star-

gard, le 7 d'octobre 1635. Sans cela le public aurait vu un nombre infini d'observations astrologiques d'Herlicius (C) : car c'était une science qu'il avait fort cultivée (d). Il avait gagné de l'argent à faire des horoscopes (D) ; et comme il ne manquait pas d'esprit, il se ménageait le plus qu'il pouvait, afin de ne pas trop faire reconnaître l'incertitude de son art (E). La prédiction qu'il publia contre les Turcs ne fut point suivie de l'événement (F). Il se maria deux fois, et fut fort malheureux dans son premier mariage (G). Ce fut peut-être sa faute : car on l'accusait d'être un, de ces pailards qui font l'amour hors de leur logis. Son ami le justifie mal là-dessus (H). On a beaucoup de livres de sa façon (I). J'ai oublié de dire qu'il était bon luthérien.

(d) Tiré d'une Lettre de Laurent Eichstadius, insérée dans les *Memorie medicorum de Henninges Witte*, décade 1^e., pag. 73 et suiv.

(A) Il gagna quelque chose par ce moyen en plusieurs rencontres où l'indigence le talonnait.] C'est ce qu'avoue ingénument son ami Eichstadius. Sponte, dit-il (1), *ad poësin et musicam exercendam se dedit : à quo utroque studio etiam postea in academiis, quoties aliquā inopiā laborabat, fructus non pœnitendos percepit, eo-que sibi viros bonos et homines doctos patronos atque amicos conciliavit ; sicut et habuit duos alios fratres Stralsundi in Pomeraniā et musicā instrumentali et vocali (quorum unus cantorem scholæ, alter musicum organicum in templo Nicolaitano inibi egit) celebres atque excellentes.*

(B) Il publia..... un almanach qui fut extrêmement applaudi.] Voici les paroles d'Eichstadius (2) : *Anno 1584*

(1) Eichstad., in *Vita Davidis Herlicii*, apud Henning. Witte, *Memor. medicorum*, decad. I., pag. 74.

(2) Apud Witte, *ibid.*, pag. 76.

(a) *Quicquid temporis extraordinarii lueret potuit astrologiæ studio, constructioni et iudicio geniturarum tribuit, et insuper ad medicinam faciliandam se applicuit.* Eichstadius, ubi *infra*, citation (d).

(b) Dans la marche de Brandebourg.

(c) Prémislaw est le nom de cette ville, en allemand et en français. REM. CRIT.

(d) Voyez la remarque (E), citation (12).

primum suum calendarium et prognosticon de mutationibus auræ et tempestatum in hoc physicatu publicavit, quod magno hominum applausu statim exceptum fuit. Ce bon succès l'anima à continuer, et il eut la joie de voir que ses almanachs étaient traduits en diverses langues, et qu'ils le firent regarder comme l'ornement de la Poméranie. Sed et prognostica annua de statu aëris, quæ jam per quatuor ac decem annos conscripserat, maximo labore, summa fide, indefessisque observationibus, in usum Pomeraniæ et regionum regnorumque adjacentium quotannis per 52 annos continuavit. Qui labor progressu annorum in tantam lucem venit, ut non tantum à Germanis in suo idiomate expetitus, verum etiam ab exteris in latinam, bohemicam, polonicam, danicam, et denique suecicam linguam translatus, mox hinc inde in vicina climata illatus, atque HERLICIUS noster tam utili anniversario opere decus et ornamentum Pomeraniæ factus sit (3). Il aimait tellement ce travail, qu'une des raisons pourquoi il quitta Lubec, fut qu'il espéra d'avoir à Stargard le loisir qui lui était nécessaire, afin d'achever un grand ouvrage, dont l'astrologie devait faire une partie considérable (4). Ut defatigatus istis plurimis negotiis, curis, turbis, honestum sibi otium quæreret, et DEO, suis musis atque affinibus (5) vacare commodius posset, rursus valedicens Lubecæ anno 1614 cum universâ sua familiâ rebus compositis Stargardiam Pomeranorum se contulit, ubi majore tranquillitate literariâ ad absolvendum et expoliendum opus illud magnum, quod de triplici Kalendario ecclesiastico, astronomico et astrologico conscribere inceperat (sed ante annum (6), prohi dolor, in communi civitatis Stargardensis flammâ unâ conflagravit), se frui posse sperabat. Voyez la remarque suivante.

(C) *Sans un incendie le public aurait vu un nombre infini d'observations astrologiques d'Herlicius.] Afin*

(3) Witte, Memor. medic., decad. I, pag. 77.

(4) Ibid., pag. 77, 78.

(5) Sa femme était de Stargard. Elle était veuve quand il l'épousa, au commencement de l'année 1611. Ibid., pag. 78.

(6) C'est-à-dire, l'an 1635.

qu'on voie l'attachement de cet homme aux détails les plus menus de l'astrologie, je rapporterai l'échantillon que je trouve dans sa vie. Interea suas observationes astrologicas publici juris facere decreverat; sapienter enim ad me scripsit, quod ultra mille et ducenta collegerit themata, quæ suo textio operi calendariographico et astrologico inserere, usque veritatem aliquot aphorismorum astrologorum probare nitebatur: e. g. Quod planetæ benefici, Jupiter et Venus conjuncti, imprimis in octavâ domo longam vitam et annos (ultra 70) diuturnos polliceantur. Item, quod Fornabanti, insignis stella asterismi Aquarii, in octavâ domo celibrem et gloriosum post mortem faciat. Item, quod Cauda Draconis in primâ domo Cœli vel altero oculo carentem vel gibbosum fore minetur. Ut complures alios taceam. At hæc cum reliquâ sua instructissimâ bibliothecâ (cujus similem vix privatus alius totâ nostrâ in Pomeraniâ quodam mathematicos, historicos, et medicos libros possedit) in communi Stargardiensi excidio flammis conflagraverunt (7).

(D) *Il avait gagné de l'argent à faire des horoscopes.] Les Bohémiens et les Polonais étaient ceux qui l'avaient le mieux payé. Diversæ sæpè nationes ad eum confluebant, et ob multa experimenta nominisque celebritatem judicium de suis genituris ab eo poscebant Germani et exteri, præsertim Bohemi et Poloni, quorum liberalitatem præ reliquis prædicabat (8). Et comme il était de ceux qui veulent faire vie qui dure, il ménageait ses yeux afin qu'ils lui pussent être utiles dans sa vieillesse: c'est pourquoi il se faisait soulager par son ami Eichstadius, qui se mêlait d'astrologie, il lui donnait à faire le calcul des horoscopes, et lui en demandait son sentiment (9).*

(E) *Il se ménageait.... afin de ne pas trop faire reconnaître l'incertitude*

(7) Witte, Memor. medicorum, decad. I, pag. 81.

(8) Ibid., pag. 80.

(9) Et quia in sua ingravescente ætate parces oculis, et ad plures annos eorum usum reservare volebat, haud raro à me petiit, ut sibi a calculum geniturarum perficiendum, et aliquod breve judicium de ii ferendum subvenirem, e lubens annui. Ibid.

de son art.] Il ne voulait jamais travailler pour ceux qui ne pouvaient pas marquer l'heure de leur nativité, et il aimait mieux être privé de l'argent qu'il eût tiré d'eux, que de s'exposer au décri (10). Ce qu'il écrivait à Eichstadius témoigne qu'il y allait de bonne foi, et qu'il regardait l'astrologie comme une science vénérable, dont il fallait conserver l'honneur, en dût-il coûter quelque chose. Il n'aimait point qu'on lui demandât de quelle couleur devaient être les habits et les chevaux qui portaient bonheur. Il voyait bien qu'il risquait à se tromper sur des questions de cette nature. Il était fâché contre plusieurs astrologues, qui, n'usant pas de la même discrétion, exposent la judiciaire au mépris et à la censure; et au fond il aurait voulu être assez riche, pour n'avoir pas besoin de gagner sa vie à ce vil métier. Sobriè quoque hanc artem tractari volebat : hinc aliquandò in suis litteris ita ad me perscripsit : *Utinam amicis fortuna me intueretur oculis, ut sine astrologicis gerris senectuti meæ (quæ mihi cæcitatem minatur) prospicere possem, nunquàm γινέβλια calculo inquirerem. Interim quando multi plura inquirunt, et scire desiderant, quàm Ars nostra fert, aut patitur, aut habet, aut explicat, malo juxta conscientiam agere, quàm sanctam Uraniam nostram deturpare et velut stuprare, eique nigrum salem vel atram notam aspergere : quùm etiam tot superstitionibus Chaldaïcis nostra Ars scateat, quas multi ex nostratibus adhuc mordicus tenent. Multi ex me scire laborant, qui colorum vestimentorum et equorum fortunæ sibi sint futuri? Hæc et alia nostra quæstionum sæpè albis denique rideo, sæpè etiam detestor. Amo enim virginitatem nostræ artis, nec patiar eam ita nefario stupro pollui, ne Misastrologi hosce abusus in contemptum astronomiæ nobis objicere possint* (11). Il est difficile de comprendre qu'un homme aussi employé que lui dans la pratique de la médecine

(12), et qui n'eut jamais d'enfants, craigne de manquer du nécessaire sur ses vieux jours, à moins qu'il ne fasse des horoscopes. Cela pourrait fortifier les médisances qui coururent contre lui, et faire accroire qu'il faisait trop de dépenses en amourettes.

(F) *La prédiction qu'il publia contre les Turcs ne fut point suivie de l'événement.*] Le sieur Thomasius fit une harangue à Leipsic, le 15 d'octobre 1665, en action de grâces de la paix qui avait été conclue entre l'empereur et la Porte. Cette paix avait fort déplu aux millenaires, parce qu'ils avaient prédit que la fin de l'empire turc approchait. Ils fondaient leurs prédictions sur quelques textes de l'Écriture, et sur des amas de présages qu'ils tournaient à leur fantaisie (13). C'est leur méthode; ils la renouvellent tous les jours. Thomasius s'étonne qu'après tant de fausses prophéties qui ont été débitées sur la prétendue prochaine ruine des Ottomans, on ne soit pas plus réservé à prophétiser. Il semble que plus il y a eu de gens qui s'y sont trompés, moins on doit craindre de s'y tromper, puis qu'enfin la parole de Dieu, qui ne peut mentir, nous a promis le renversement de cette puissante monarchie. C'est donc ce qui enhardit les nouveaux prophètes. L'orateur ne s'arrête pas à cette raison; il croit que l'envie de se trouver sur la terre dans la possession du siècle d'or séduit ces messieurs. *Sed fortassè curiositati huic nihil potentiorum stimulum admovet, quàm nescio cujus aurei seculi per mille duraturi annos persuasio, ubi profugatis ab omni latere hostibus Deo dilecta cohors in otio sit suavissimo*

(12) *In quâdam praxi medicâ vixit (Lubera) ita ut mihi aliquoties retulerit, se sæpius sub obscuro mane agros suos visitatum extra odes pedem extulisse, et usque ad vesperam, ut numerum eorum in chartam relatum absolveret, contentius per plateas ambulasse, demumque tenebris obortis domum reversum esse. Idem, ibid., pag. 77.*

(13) *Non aliis armis instructi prodierunt, qui per hos annos credi à nobis voluere, fore brevi, ut jam deletum Ottomannidarum imperium cerneremus : non levi, opinor, cum sacræ scripturæ profanatione, quam et generis diversissimi prædictionibus sociarent, et sui cerebri somnia cogerent interpretari. Thomasius, in Orationib., pag. m. 329.*

(10) *Nunquàm illis γινέβλιαχὸν suum adorare volebat, qui sine cognita nativitatibus horâ etiam accedebant; maluitque dignitati artis, quàm promissis turpique lucro consulere. Ibid.*

(11) *Eichstadius, apud Witte, Memor. medicæ, pag. 76.*

victura. Trahimur omnes beatæ his in terris vitæ cupiditate. Itaque si qua nobis eam fama polliceatur, ei sitientissimas aures adjungimus, inque omnes articulos temporis, qui favere huic affectui videntur, enixè vigilamus (14). Après cela il représente à ses auditeurs qu'il n'y a point eu de guerre considérable dans le XVII^e. siècle contre les ennemis de la vraie église, sans que l'on ait fait courir des prédictions qui promettaient l'entière ruine, ou du pape, ou du Turc, ou de tous les deux ensemble. On a promis la gloire de cette défaite à Frédéric, roi de Bohême, puis à Gustave-Adolphe, puis à Charles-Gustave. *Tantæ victoriæ lauream erant qui superioris Germaniæ belli tempore Friderico palatino, erant qui Gustavo Adolpho Suecorum regi, erant qui Carolo Gustavo destinarent, cum is Poloniam antè hos novem annos infestaret* (15). Ensuite il parle de notre David Herlicius, qui avait promis sur la fin du XVI^e. siècle que le Turc serait bientôt abîmé. *Plenus talium in primis est, Davidis Herlicii, in aliis fortasse prædictionibus, quàm in hac felicioris astrologi, libellus, quem sub finem ævi superioris, miserè Panoniam vexante Turcæ, vulgavit. Ibi Danielem, Apocalypsin, dictum Eliæ, præsagia Joannis Hiltoni, Antonii Torquati Ferrariensis, Turcarum ipsorum, cursus siderum, conjunctiones planetarum, quasi in exercitum unum conscribi video, quo in animis hominum ultimo prælio cum Turcæ decidatur* (16).

(G) *Il fut fort malheureux dans son premier mariage.*] Dieu sait pourquoi, dit l'historien. *Anno 1593 honestissimam virginem Reginam Hungers primarii civis Primislaviensis filiam in matrimonium accepit, cum quæ tamen non adeò concorditer (causam novit Deus) vixit, et sine fructu matrimonii per 17 annos* (17). Dix-sept ans pour des personnes mal mariées sont un terme un peu bien long. On ne trouve guère dans ceux qui écrivent la vie des hommes illustres

l'ingénuité que l'on voit ici. Depuis que je m'occupe à cet ouvrage, j'ai parcouru beaucoup d'éloges, et de vies d'hommes savans; mais je n'y ai lu presque jamais qu'ils vécussent mal avec leurs femmes: on assure presque toujours que la plus douce concorde qui puisse être souhaitée a été la bénédiction de leur hymen. Les voisins savent très-souvent le contraire. Je me souviens d'une chose qui mérite quelque attention. Un savant Romain (18), qui mourut l'an 1640, avait tenu sa femme dans une si dure captivité, qu'il n'avait souffert ni que personne la vît, ni qu'elle pût voir personne (19). Il ne souffrait pas même que le curé de la paroisse vînt chez lui aux fêtes de Pâques, pour prendre le compte des personnes qui étaient dans la maison, et pour faire les aspersions d'eau bénite qui se pratiquent à Rome. Il disait que le pape passant par-là donnait sa bénédiction au logis, et que cela suffisait; et si l'on voulait faire instance, l'on se voyait menacé de coups de bâton (20). Un jour qu'il demanda pour sa femme la permission de n'observer pas le carême, le curé de la paroisse répondit qu'il ne l'accorderait pas, s'il ne voyait de ses propres yeux en quel état était la malade. Le mari répliqua tout haut que le mal était dans la matrice: voulez-vous, ajouta-t-il, voir le siège de la maladie? Nicus Erythræus était présent à cette conversation. *Atque ipsemet adfui, cum in sacro Sancti Spiritus in Saxia parcho, neganti, non aliter se uxoris ejus potestatem facturum vescend carnibus in quadragesimâ, nisi sed ipse oculis, quod morbo affecta esset aspexisset, palam multis audientibus, dixit: Uxori meæ morbus in matrice inhæret, placetne morbi lo*

(18) Il s'appelait Gaspar Caëus.

(19) *Uxorem adeò amplius quadraginta annis quibus cum ad viri custodiis suis domi subje tam habuit, ut mortalium nemini fas fuerit a picere.* Nicus Erythræus, Pinacoth. I, p. 25

(20) *Parochis, quibus mos est quatuor Paschalibus feriis, suis in parochiis caput minimum recensere, ac singulorum domus apostrophali conspergere, verborum contumelias, metu etiam fustus, si ausi essent accedere, domus foribus abigebat, quod diu duraret, pontifici max. cum illac iter faceret, bene domus suæ cære, proinde nihil opus esse cujusquam ad eam rem opera.* Idem, ibid.

(14) Thom., in Orat., pag. 395.

(15) Idem, ibid., pag. 396.

(16) Ibidem.

(17) Eichstadius, in Vita Herlicii, apud Witte, Memor. medicor., dec. I, pag. 76.

non aspicere ? Chacun peut juger si un homme d'une telle humeur a pu vivre quarante-cinq ans avec sa femme sans aucune sorte de dispute. Cependant on le proteste dans son épigramme, insérée à la page 275 du *Bibliotheca Romana* de Prosper Mandasio. *Sed quod raro contingit cum Claudiæ Sebastiani Tiburtinæ uxore sine querelâ conjunctissimè vixit annis xlv.* Il ne faut se fier, ni aux épigrammes, ni aux éloges.

(II) Son ami le justifie mal là-dessus. Quelques-uns, dit-il, assurent qu'Herlicius a aimé les jeunes filles, et son étoile voulait cela ; mais si l'un en voulait conclure que de là viendrait les troubles de son premier mariage, je réponds pour sa justification qu'il n'a eu de ses deux femmes aucun enfant, et qu'il avait accoutumé de dire qu'il semait dans un champ stérile ; par conséquent, il ne cherchait qu'à se faire aimer des jeunes filles, et non pas à jouir d'elles. *Ferunt nonnulli eum, quùm cum ferret, non abhorruisse à puellarum amoribus, id quod in genesi ejus conjunctio Veneris cum Marte prout se ferre videtur. Quod si quis hinc eum fortè salacem, et hinc multum turbas in priore matrimonio ortus esse dixerit, ille sciat, D. HERLICIVM ex utroque sud conjuge nullum liberos vel Herliciolum suscepisse, sed illorum exortem fuisse, atque in sterili agro (ut dicere solebat) laborasse, et providè animo juvenularum mutuo potius, quàm coitu captum esse (21).* Pour confirmer cette apologie on allègue Cardan, qui a prouvé par la multitude de ses enfants qu'il était lascif (22). Jamais il ne s'est vu une apologie plus chétive ; car, en 1^{er} lieu, Herlicius ne se vantait pas de continence, ou d'aucune modération ; il se plaignait seulement d'avoir cultivé une terre ingrate. Il avait donc travaillé, et il réussait. Quelle conclusion voulez-vous tirer après cela de ce qu'il n'a point eu d'enfants ? En voulez-vous conclure que s'il tâchait de se faire aimer des jeunes filles, c'était

seulement pour le plaisir d'en être aimé, sans prétendre rien d'avantage ? Mais il n'y a point de machines qui puissent servir à tirer cette conclusion. En 2^e lieu, les mariages stériles ne sont nullement une preuve d'une moindre incontinence : au contraire, les médecins disent que la trop grande lasciveté est un des obstacles de la conception, et que ce qui fait qu'il y a des mariages inféconds la première année, c'est que les nouveaux mariés vont trop souvent à l'offrande ; de sorte qu'avant que leurs premiers feux soient passés, la nature interrompue et détournée ne saurait bien prendre ses mesures. Lisez Aristote cité par Montaigne (23) : « Il faut (dit Aristote) » toucher sa femme prudemment et » severement, de peur qu'en la cha- » touillant trop lascivement, le plaisir ne la fasse sortir hors des gons » de raison. Ce qu'il dit pour la » conscience, les médecins le disent » pour la santé. Qu'un plaisir excessivement chaud, voluptueux, et » assidu, altere la semence et empêche la conception. Disent d'autre part, qu'à une congression languissante, comme celle-là est de sa nature, pour la remplir d'une juste et fertile chaleur, il s'y faut » présenter rarement, et à notables » intervalles ;

• Quo repiat siliens Venerem, interiusque recondat. »

Laurent Joubert, fameux médecin, a destiné l'un des chapitres (24) de ses *Erreurs populaires* à combattre ceux qui ne cessent d'embrasser pour avoir des enfans, et ceux qui le font peu souvent afin d'en avoir moins. Le vulgaire ignorant, dit-il (25), s'abuse en deux façons contraires, contrevenant totalement à son intention : quand les uns fort desireux d'avoir d'enfans, ne cessent d'embrasser leurs femmes, le plus qu'ils peuvent ; les autres les espargnent, craignans d'avoir trop de mesnage. Les premiers se pensent, que s'ils faillent à un coup, les autres le reparent : et il advient tout autrement.

(21) Echotidius, in Vita Herlicii, apud Wittem, doctor medicor., pag. 78.

(22) Hieron Cardanus quidam in judicio suo quidam se lascivum fuisse multitudinem procreantem liberos probat. Idem, ibid.

(23) Montaigne, Essais, liv. III, chap. V, pag. m. 112.

(24) C'est le VI^e du II^e livre.

(25) Joubert *Erreurs populaires*. liv. II, chap. VI, pag. m. 74.

Car ce que pourroit estre fait en un bon coup peut estre defait au retour. Et que plus est, quand on y retourne ainsi souvent, mesmes sans y estre invité de nature, la semence n'a loisir d'estre bien elaborée et parfaite. Dont elle n'est seconde et prolifique, ains inutile comme d'eau.

On a bien raison de dire qu'il vaut mieux ne point faire plaider sa cause, que de la commettre à un mauvais avocat. Eichstadius mérite d'être comparé à celui que le préteur Scipion recommandait à un plaideur. *Ille Siculus cui prætor Scipio patronum causæ dabat hospitem suum, hominem nobilem, sed admodum stultum: Quæso inquit, Prætor, adversario meo da istum patronum, deinde mihi neminem dederis* (26).

(1) On a beaucoup de livres de sa façon.] La plupart sont en allemand; les latins sont, ou des poèmes, ou des harangues, ou des traités philosophiques, et de médecine: le sieur Witte en donne le catalogue (27).

(26) Cicero, de Orat., lib. II, cap. LXIX.
(27) *Memoris medicor. decad. I, pag. 87.*

HERMANT (GODEFROI), l'un des plus célèbres écrivains du XVII^e. siècle, naquit à Beauvais le 7 de février 1617. « Il donna
» dans son enfance des marques
» d'un esprit fort vif et d'une
» mémoire très-heureuse; quali-
» tés qu'il a conservées jusqu'à
» la fin de ses jours. Il apprit le
» latin et le grec avec une facilité
» merveilleuse, et dans un
» âge où les jeunes gens savent
» à peine lire et écrire. Il n'avait
» que douze ans quand mes-
» sire Augustin Potier, évêque et
» comte de Beauvais, l'envoya à
» Paris pour étudier la rhétorique
» chez les jésuites. Après
» qu'il eut achevé son cours de
» philosophie au collège de Navarre,
» et de théologie en Sorbonne,
» ce bon prélat qui l'aimait
» le fit revenir à Beauvais

» pour y enseigner les humanités et la rhétorique. Il le renvoya à Paris en 1640, pour être précepteur de M. d'Ocquerre, son neveu. Cet emploi ne l'empêcha pas d'y professer la philosophie au collège de Beauvais pour être de la maison de Sorbonne. Il est fait bachelier en 1641 et chanoine de l'église cathédrale de Beauvais en 1642. Jusque-là son mérite n'avait été connu que de ses amis; mais les jésuites ayant présenté une requête au roi en 1643, pour être incorporés dans l'université de Paris, M. Hermant fut choisi pour la défendre, et composa trois ou quatre pièces qui lui acquirent beaucoup de réputation. M. le Camus, évêque de Bellai, l'en félicita d'une manière qui mérite d'être rapportée (A). Il lui représenta le ressentiment des jésuites; mais comme M. Hermant a vécu sans ambition, il ne leur a point donné lieu d'exercer à son préjudice leur grand crédit. « Il est fait
» prieur de Sorbonne en 1644,
» licencié et recteur en 1646.
» Ce fut dans la deuxième année de son rectorat qu'il arriva une de ces conjonctures fortuites qui éblouissent quelques personnes sur la vanité de l'astrologie judiciaire (B) et les empêchent de la condamner absolument. » Je donnerai une liste exacte des ouvrages qu'il a publiés (C), et je dirai quelque chose de son différend avec le père Maimbourg (D). Il mourut de mort subite à Paris dans une rue, le 11 de juillet 1690, comme on le verra dans

son épitaphe. Je la rapporterai toute entière, quoiqu'elle n'ait pas été mise sur son tombeau (E), ses ennemis ayant eu assez de malignité et assez d'autorité pour l'empêcher (a).

(a) Tiré d'un Mémoire communiqué au libraire.

(A) *M. le Camus . . . le félicita d'une manière qui mérite d'être rapportée.*] M. Hermant fit quatre écrits en cette rencontre : 1°. Les Observations sur la requête des jésuites ; 2°. la première Apologie pour l'université ; 3°. les Vérités académiques ; 4°. la seconde Apologie : c'est une réplique à la réponse que les jésuites publièrent. Son nom ne parut point à ces quatre pièces. « M. le Camus *, évêque de Bellai, ayant découvert que M. Hermant en était l'auteur, l'alla trouver à l'hôtel d'Albiac où il logeait, et lui dit en l'embrassant, qu'il bénissait Dieu de ce qu'il lui avait donné, dans un âge si peu avancé, non-seulement tant d'esprit et de science, mais assez de cœur et de force pour ne pas craindre la haine et la vengeance d'une aussi terrible société que celle contre laquelle il avait écrit. Cependant, tout le mal que les jésuites ont pu lui faire pendant sa vie, s'est terminé à ne pas l'aimer, et à n'en parler jamais avec estime, quoiqu'il eût été leur disciple. Sa modestie le mettait à l'abri de leur plus formidable ressentiment, et ils ne purent le traverser dans la brigue des premières dignités de l'église dont ils disposent, parce que bien loin de les rechercher, il en avait un sincère éloignement, et qu'il les a même refusées quand on l'a pressé de les prendre (1). » Favour aucune ambition est fort souvent un très-bon asile.

(B) *Il arriva . . . sous son rectorat une de ces conjonctures qui éblouissent quelques personnes sur la vanité de l'astrologie judiciaire.*] Voici les paroles du mémoire qui nous a été

* Leclerc remarque que le fait ne peut être que faux, puisque Camus (et non le Camus), était ami intime des jésuites, et que Baillet n'en parle pas dans sa *Vie de Hermant*.

(1) Tiré d'un Mémoire communiqué au libraire.

communiqué (2). *Marcellus*, professeur en rhétorique au collège de Lisieux, avait composé en latin l'éloge de M. le maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet qu'il avait reçu au siège de Lens, et était prêt de le réciter au public, quand un vieux docteur, qui faisait son occupation principale de lire toutes les affiches, surpris d'y voir celle qui marquait la harangue de Marcellus pour les deux heures après midi, courut s'en plaindre à M. Hermant, et lui représentant qu'il ne fallait pas souffrir qu'on fût dans une université catholique l'oraison funèbre d'un homme mort dans la R. P. R., le pria d'indiquer une assemblée pour en décider. M. Hermant n'ayant pu la lui refuser, il y fut résolu à la pluralité des voix, qu'on irait sur-le-champ défendre à Marcellus de prononcer le panégyrique de M. de Gassion; et les astrologues en triomphèrent, faisant observer à tout le monde que dans l'*Almanach* du célèbre Larrivey, entre les prédictions de ce mois-là même, il y avait écrit en gros caractère, LATIN PERDU. Pour faire mieux connaître les circonstances de la défense qui fut faite au panégyriste du maréchal de Gassion, je rapporte ici un passage de du Boulay (3) : *M. Guill. Marcel*, professeur en rhétorique au collège de Lisieux, ayant fait afficher qu'il ferait l'oraison funèbre du maréchal de Gassion, le recteur lui fit défense de le faire, parce que ledit Gassion était mort huguenot. Dont M. Jacques Desperiers, principal dudit collège, étant allé, avec ledit Marcel, se plaindre à M. le chancelier de France, ils furent renvoyés à la sentence du recteur. L'acte tiré des registres de la nation d'Allemagne en fait foi, « 22 décemb. (an. 1647) » Ampl. D. Rector habitis comitiis ex consilio DD. Decanorum et 4 Procuratorum prohibuit D. Guill. Marcel eloquentiæ professorem in collegio Lexovæo declamare laudes et præconia demortui marshalli nomine Gassion, quod prolixo programme publico notum

(2) La même.

(3) César Égasse du Boulay, Remarque sur la dignité, préséance, etc. du recteur de l'université de Paris, pag. 91.

» *fecerat omnibus studiosis ; sed quia*
 » *res erat pessimi exempli et contra*
 » *religionem laudare hominem in*
 » *hæresi mortuum, noluit academia*
 » *acquiescere instantissimis precibus*
 » *D. Marcelli neque D. Desperiers*
 » *gymnasiarchæ Lexoviæ, qui pro-*
 » *vocerunt ad D. Segulier Franciæ*
 » *cancellarium, qui eos auditos ad*
 » *Ampl. D. rectorem hujus rei judi-*
 » *cem remisit. Et sic silentium illis*
 » *impositum est.* »

Combien de réflexions pourrait-on faire sur cet esprit de politique, ou de fausse dévotion, qui porte l'église romaine à refuser aux hérétiques les louanges qui leur sont dues ? Mais, laissant à part les réflexions, je ne m'attache qu'à quelques faits, et je commence par un passage des *Nouvelles de la République des Lettres*, tiré de l'extrait du livre de Daniel Francus *de papistarum Indicibus librorum prohibitorum et expurgandorum*. « Il rapporte la tablature » que l'on prescrit aux inquisiteurs, » où l'on voit entre autres choses un » ordre d'effacer sans rémission toutes les louanges données à un hérétique. Voilà de ces choses qu'il » faut voir de ses propres yeux afin » de les croire, car sans cela on ne » s'imaginerait jamais que la religion fût capable de donner un tel » tour à notre esprit. Bellarmin était » tellement persuadé qu'il entraînait dans le caractère d'un orthodoxe » de ne louer jamais un hérétique, » que l'auteur lui fait la guerre d'avoir dit positivement (*) qu'on ne » trouve pas que jamais les catholiques aient loué la doctrine ou la » vie de ces hérétiques. On fait voir » pourtant à Bellarmin par les éloges que Cochlæus, Énéas Sylvius, » Pogge Florentin, le jésuite Clavius, » M. de l'Aubespine, évêque d'Orléans, et Caramuël, ont donnés à » des hérétiques, que sa pierre de » touche n'est pas trop sûre. On ne » laisse pas de connaître par-là quel » est le génie de l'inquisition. C'est » quelque chose de fort particulier ; » car messieurs les inquisiteurs veulent que l'on efface des livres les » préfaces, les épîtres dédicatoires, » et généralement tout ce qui peut » faire honneur à des personnes sé-

(*) De Notis eccles., c. 16, art. 1.

» parées de la communion romaine, » sans en excepter les princes. De là » vient que les indices expurgatoires » ordonnent que si quelque historien a dit, un tel jour est né Christophe, illustre duc de Wurtemberg, prælatus dux Wurtembergensis, on efface le terme d'illustre, prælatus, qui est néanmoins de si peu de conséquence qu'on le donne en latin au moindre écolier. » Ils ordonnent aussi que toutes les lettres capitales qu'on met au-devant des noms propres pour signifier qu'un hérétique est qualifié docteur, monsieur, théologien célèbre, vir clarissimus, vir revêrendus, soient effacées incessamment. Le jésuite Sérarius soutient dans son *Minerval*, que les louanges d'un hérétique, dans le livre d'un catholique, sont en abomination à Dieu, comme ces offrandes abominables dont il est fait mention au chap. XXIII du Deutéronome, v. 18 (4). » J'ai lu dans une gazette de Paris, qu'en 1633, le maître du sacré palais publia dans Rome une défense de garder aucune prose, poésie, image, figure, ou médaille faite en la mémoire de Gustave-Adolphe, roi de Suède (5). M. Sallo, donnant l'extrait d'un ouvrage du père Bona, se sert d'une réflexion que vous allez lire. Cet auteur, dit-il (6), est le premier qui ait donné le catalogue des auteurs qu'il cite avec un jugement sur chacun en particulier (7). Il y a dans cette critique des choses assez curieuses. Au reste, il ne faut pas trouver étrange que ce bon père parle si mal dans cette critique des auteurs hétérodoxes, même dans les choses où il ne s'agit point de la foi, parce qu'il a écrit à Rome, où c'est un crime que de trouver bon le livre d'un hérétique. Joignons à cela ces paroles de Balzac (8) : « Ma-

(4) *Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1685, art. II, pag. 776 et suiv.

(5) *Gazette de Paris*, du 14 de mars 1633.

(6) *Journal des Savans*, du 19 de janvier 1665, dans l'Extrait du livre de divinâ Psalmodiâ.

(7) Cela n'est pas vrai il y avait long-temps que Dempster avait fait cela dans ses *Additions aux Antiquités romaines de Rosin*. Voyez aussi une semblable chose dans Nicolas Vignier, au Théâtre de l'Antechrist, édition de Genève, 1613, in-8°.

(8) Balzac, extrait d'une lettre à M. le marquis de Montausier : on le trouve à la fin de ses

» dame de Saumaise m'avait fait prier
 » par monsieur Conrart de vouloir
 » donner quelques lignes à la mé-
 » moire de monsieur son mari, pour
 » les faire graver sur son tombeau.
 » Mais je n'avais garde de lui rien
 » promettre, en un état où je ne
 » pouvais rien tenir, et dans des
 » maux qui, ne me donnant point
 » de relâche, ne laissent point de
 » lieu aux pensées poétiques. Outre
 » que les sépultures, et tout ce qui
 » regarde les devoirs funèbres, ap-
 » partenant à la religion, il me
 » sembla que l'épithaphe d'un hu-
 » guenot ne pouvait être composée
 » par un catholique. Je dis une épi-
 » taphe comme celle-ci ; qui doit
 » être mise dans un temple ; qui doit
 » être écrite en style chrétien ; et
 » dans laquelle il serait difficile de ne
 » laisser pas entendre, par quelque
 » mot favorablement expliqué, que
 » le défunt est passé de cette vie à
 » une meilleure. Or vous savez,
 » monseigneur, que ces termes sont
 » criminels en notre église, et qu'ils
 » ont été condamnés à Rome, dans
 » les écrits des plus grands person-
 » nages de notre temps. »

Notez que cette maxime de Rome n'est pas toujours observée, car si vous consultez Jaques Laurent, au II^e. et au VI^e. chapitre du *Prodiga Jesuitarum liberalitas*, vous y trouverez des louanges données par des auteurs catholiques aux bonnes mœurs et à la science des hétérodoxes. Voyez la note (9).

(C) Je donnerai une liste exacte des ouvrages qu'il a publiés.] Je la donne ainsi sans scrupule, parce que je la tirerai du mémoire qui nous a été communiqué. Il mit au jour en 1644 l'apologie de M. Arnauld, son ami, contre un libelle du père Nouet * intitulé, Remarques

Lettre à M. Conrart, pag. 416, édition de Hollande, 1659.

(9) Lorenzo Crasso a mis l'éloge de plusieurs protestans (entre autres, de Gustave-Adolphe, et de Saumaise) parmi les *Eloges des grands Capitaines et des Savans*, qu'il a publiés en Italie.

* Leclerc et Joly disent, d'après Baillet, que le livre attribué par Bayle au père Nouet, est l'un prêtre parisien nommé François Renard, qui mourut le 14 janvier de l'an 1653. Ce livre a été réimprimé avec le nom de l'auteur, à la suite de sa Vie publiée, en 1691, par Abelli qui eut de longues liaisons particulières avec lui.

judicieuses sur le livre de la fréquente communion. Il écrivit en 1651, sous le nom de Saint-Julien, contre les visions de Labadie jésuite renégat ; et sous celui de Hieronymus ab Angelo Forti trois lettres latines à M. de Sainte-Beuve, contre M. des Marets, ministre de Groningue, qui avait tiré quelque avantage d'un catéchisme de la Grâce, imprimé par l'ordre d'un pieux évêque. Il donna la Vie de saint Chrysostome en 1664, celle de saint Anathase en 1671, les *Ascétiques de saint Basile* en 1673, la Vie de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze en 1674. Il donna des entretiens spirituels sur saint Matthieu, en 1690. Depuis sa mort on a fait imprimer ses entretiens spirituels sur saint Marc, et un petit traité du Silence. Une personne de qualité l'ayant prié de lui donner les extraits qu'il avait faits des conciles, il les confia à un écrivain infidèle, qui en retint une copie, et les a fait imprimer à Lille, en 1693, avec ce titre : *Clavis Disciplinæ ecclesiasticæ, seu Index universalis totius juris ecclesiastici*. On les y avait déshonorés par des additions très-indignes de M. Hermant, et qui pourraient faire tort à sa mémoire, si le public n'était averti qu'elles ne sont pas de lui, surtout la collection des lettres faussement attribuées à nos premiers papes. Dieu veuille que nous puissions voir un jour son Histoire ecclésiastique et séculière de Beauvais et du Beauvoisis, et qu'elle ne périsse pas entre les mains de ceux qui s'en sont emparés au préjudice d'un de ses amis auquel il l'avait confiée, en le chargeant, par son testament, du soin de la faire imprimer (10).

(D) Je dirai quelque chose de son différent avec le père Maimbourg.] Ce jésuite, « après avoir recueilli, » dans son Histoire de l'Arianisme, » tout ce qu'il y avait de curieux et » de beau dans la Vie de saint Atha- » nase, crut qu'il n'avait qu'à en » décrier l'auteur par une préface » maligne, pour déguiser les lar- » cins qu'il lui avait faits, et qu'on » ne s'imaginerait jamais qu'il eût » daigné rien tirer d'un livre dont il » parlait avec un si grand mépris.

(10) Tiré du Mémoire cité ci-dessus.

» Il blâme M. Hermant, 1°. d'avoir
 » rapporté les passages des auteurs ;
 » 2°. d'avoir donné à la fin de son
 » ouvrage des éclaircissemens sur les
 » points les plus difficiles ; 3°. d'a-
 » voir dit qu'il est malaisé de savoir
 » rien davantage touchant l'ordre
 » de la séance du concile de Nicée ,
 » sinon que la simplicité , la modes-
 » tie et la civilité le réglaient, et que
 » les convenances qu'on alléguait au
 » contraire sur ce sujet ne sont
 » pas des raisons tout-à-fait solides ,
 » ni de fortes décisions. M. Hermant
 » faisant imprimer en 1674 la Vie de
 » saint Basile et de saint Grégoire de
 » Nazianze , après s'être justifié dans
 » la préface contre les trois griefs du
 » père Maimbourg , achève ainsi sa
 » réplique. Mais on me reproche
 » peut-être déjà que je m'arrête trop
 » long-temps à repousser une accu-
 » sation qui n'a aucun fondement
 » solide, et dans la vérité j'aurais
 » pu la négliger entièrement. Car il
 » est certain qu'un auteur s'attire
 » l'indignation de toutes les person-
 » nes équitables, quand après avoir
 » profité du travail des autres, et
 » s'être enrichi et paré de leurs dé-
 » pouilles, toute sa reconnaissance
 » se termine à leur dire des injures.
 » C'est ce qui me dispense de répon-
 » dre dans le détail à celui qui a
 » jugé à propos d'en user ainsi avec
 » moi, et il me suffit qu'il n'y a rien
 » qui soit plus universellement re-
 » connu de tout le monde, que cette
 » maxime des canonistes qui ordon-
 » ne avant toutes choses de faire
 » restitution à ceux que l'on a dé-
 » pouillés, *spoliatus ante omnia res-
 tituendus*. Je dois faire un meil-
 » leur usage de mon temps que
 » d'examiner ses fautes, qui sont
 » peut-être en plus grand nombre
 » qu'il ne pense. Ce qu'il a repris
 » dans mon histoire de saint Atha-
 » nase, subsiste par la force in-
 » vincible de la vérité, sans qu'il
 » soit besoin que j'en apporte de
 » nouvelles preuves, etc. (11).»

(E) *Je rapporterai son épitaphe, quoiqu'elle n'ait pas été mise sur son tombeau.*] Employons les propres paroles du mémoire qu'on a cité (12) :

« Un chanoine de ses parens lui avait

» fait une épitaphe, et le chapitre
 » l'avait approuvée ; mais quelque
 » faux frère en ayant donné avis aux
 » jésuites, ils la firent supprimer
 » par ordre de la cour, dans le
 » temps même qu'à la vue de Paris
 » et à la honte de l'église, on profa-
 » nait une chapelle entière par le
 » mausolée de Lulli..... Voici l'é-
 » pitaphe qu'on lui avait destinée.

- *Hic resurrectionem expectat*
- GODEFRIDUS HERMANT BELLOVACUS,
- *Eruditione clarus, famâ celebris, virtute præstantior,*
- *Rector quondam academiarum parisiensis*
- *Strenuusque defensor,*
- *Doctor et socius Sorbonicus,*
- *Hujus ecclesiarum canonicus,*
- *Amans disciplinam si quis unquam san-
tioris.*
- *Excelsi vir ingenii, stupendæ doctrinæ, fa-
cundia mirabilis.*
- *Debebantur majora :*
- *Oblata recusavit modestiâ singulari.*
- *Impendit*
- *Doctis elucidata illustrium patrum gesta,*
- *Piis sacras in Matthæum et Marcum exer-
citationes,*
- *Civibus urbis hujus et Diocesis historiam,*
- *Omnibus seipsum, verbo, conversatione,
charitate.*
- *Super impendit*
- *Egenis sua omnia.*
- *Repentini morte ereptus non improvisè*
- *Parisiis ictu sanguinis exanimatus viâ
publicâ*
- A. R. S. MDCXC XI. Julii. Æt. LXXIII.
- *Ad sacelli hujus cancellos tumulum de-
signavit sibi*
- *Dignum cum Ambrosio ratus requiescere
sacerdotem*
- *Ubi offerre consueverat.*

HERMÉSIANAX, poète élé-
 gique, natif de Colophon, fut
 honoré d'une statue dans sa pa-
 trie (a). Voyez les remarques (b)
 de l'article LÉONTIUM, tome IX.

(a) Pausanias, in Eliacis (et non pas Ilia-
 cis, comme on lit dans Vossius de Histor.
 Græc., pag. 374), sive lib. VI, pag. 194.

(b) A la remarque (A).

HERMIAS, philosophe d'A-
 lexandrie, au V^e. siècle, étudia
 avec Proclus sous Syrianus. Il
 eut deux fils, Ammonius et Hé-
 liodore, qui furent de sa pro-
 fession, et dont le premier de-
 vint beaucoup plus célèbre que le
 dernier. Hermias était un fort
 honnête homme, d'un naturel

(11) Tiré du Mémoire cité ci-dessus.

(12) Là même.

deux et simple. Il était aussi laborieux qu'on le puisse être ; mais son génie était médiocre et n'inventait pas les fortes preuves dont on a besoin en philosophe. Sa mémoire était admirable ; il récitait à merveille les leçons de son professeur, et ce qu'il avait trouvé dans les livres : c'était son fort ; car s'il s'agissait de résoudre les objections et les doutes d'un disputeur, il faisait bientôt paraître son faible. Sa morale était merveilleuse (A). On dit qu'il n'approuvait point que l'on employât auprès des enfans ces termes diminutifs et de mignardise dont se servent les mères et les nourrices, et qu'il gronda bien sa femme (a) pour ce sujet (b).

(a) Ὁ δὲ ἀκούσας ἠγανάκτησε, καὶ ἐνέταξε τὸν παιδιὸν τοῦτον ὑποκομῆναι. *Pater audiens conquestus est, et incoepit hanc puerilem diminutionem.* Photius, *Biblioth.*, pag. 1044.

(b) Tiré de Photius, dans l'Extrait de Damascius, pag. m. 1044.

(A) Sa morale était merveilleuse.] On en peut juger par les maximès sur lesquelles il se réglait dans les achats. Il soutenait qu'il ne fallait point se prévaloir de l'ignorance du vendeur, mais qu'il le fallait avertir du juste prix de la marchandise, quand il ne le savait pas. Ceux qui en usaient autrement étaient, selon lui, coupables d'une très-grande injustice. Ils ne dérobaient pas à la manière des voleurs de grands chemins et au péché de leur vie, mais il fraudaient la loi et ils corrompaient la justice. Il n'approuvait pas l'axiome *Volenti non fit injuria*. Il prétendait qu'outrage les injures qui se font par violence, il y en a que l'on fait sans consentement à la volonté de ceux à qui l'on fait tort. Il pratiquait cette belle maxime ; car, un jour, s'étant aperçu qu'un homme qui lui vendait un livre ne le mettait pas au juste prix, il l'en avertit, et lui en paya plus

que l'on n'en demandait ; il fit la même chose en plusieurs autres rencontres, et toutes les fois que l'occasion s'en présenta (1). Καὶ οὐχ ἀπαξ τὴν δικαιοσύνην ταύτην, ἥς τοῖς ἄλλοις οὐδὲ τις ἐπιστροφή· ἀλλὰ καὶ πολλάκις, ὅσάκις συνέβαιεν ἀγνοεῖν τὸν πικράσκοντα τὸ δίκαιον τίμημα, ἐπεδείκνυτο. *Nec semel hanc justitiam, cujus nullam alii rationem habent, verum etiam sæpius quoties venditorem debitum pretium ignorare contigisset, ostendit* (2). Peut-on rien voir de plus digne d'un philosophe ? Les chrétiens qui en font autant sont bien rares.

Rara avis in terris, nigroque simillima cygno (3).

(1) Tiré de Photius, pag. 1044.

(2) Photius, ex Damascio, *Biblioth.*, p. 1044.

(3) Joven., sat. VI, vs. 164.

HÉROLD (BASILE-JEAN), naquit à Hoechstad (a) sur le Danube, dans la Souabe, l'an 1511. Il s'appliqua bien aux lettres, et il s'en alla à Bâle, l'an 1539, où il étudia tout à la fois la théologie et l'histoire. Il s'y maria et il fut donné pour ministre à un village du canton : mais comme les libraires l'avaient trouvé propre à leur service, ils le firent revenir à Bâle, l'an 1546. Son attachement à leur préparer des ouvrages fut incroyable ; et ce fut pour reconnaître ses longs travaux, que le magistrat de Bâle l'honora de la bourgeoisie, l'an 1556. Depuis ce temps-là il prit le prénom de *Basilius*. Il était encore en vie, l'an 1566 (b). Je donnerai le titre de la plupart de ses livres (A). Lézana, annaliste des carmes, a fait une faute bien grossière en parlant de cet auteur (B). König a fait deux écrivains de Jean Hérold,

(a) De là vient qu'il se surnomme *Acropolita* dans son *Philopseudes*.

(b) Tiré de Martin Hancinius, de *Scriptoribus rerum romanarum*, tom. II, pag. 142.

et de Basile-Jean Hérold. Il ne fallait pas les distinguer l'un de l'autre. Il y avait au XV^e. siècle un dominicain nommé JEAN HÉROLDUS, Allemand de nation. C'était un habile théologien, et un fort bon sermonaire. Il composa plusieurs livres qui ont été imprimés en divers lieux. On publia à Mayence une édition de ses œuvres, l'an 1612, en trois volumes in-4°. (c).

(c) Voyez M. Cave, Scriptor. eccles. Hist. litterat., part. II, pag. 314-315, édition de Genève, 1699.

(A) Je donnerai le titre de la plupart de ses livres.] J'ai parlé ailleurs (1) de son *Philopseudes, sive Declamatio pro Desid. Erasmo Rot. contra dialogum famosum anonymi cujusdam medici*. Cet écrit fut imprimé à Bâle, l'an 1541 (2). Ses six livres *Belli sacri Historiæ continuatæ* furent imprimés avec Guillaume de Tyr, in-folio, l'an 1560. Ils commencent à l'an 1185, et finissent à l'an 1521. Ses *Leges antiquæ Germanorum* furent imprimées à Bâle, l'an 1527, comme aussi son *Princeps juventutis sive Panegyricus Ferdinando Archiduci Austriæ dicatus, cum Historiold Turcici belli anno 1556 gesti*. Il traduisit en allemand plusieurs ouvrages dont vous trouverez les titres dans l'épître de la Bibliothèque de Gesner. Sa *Pannoniæ Chronologia* accompagne pour l'ordinaire les *Décades* de Bonfinius. Son traité de *Germaniæ veteris veræ quam primam vocant locis antiquissimis; item de Romanorum in Rhetid littorali stationibus, et hinc ortorum ibidem vicorum atque municipiorum hodie superstitem originibus*, a été inséré au 1^{er}. volume de Simon Scharidius de *Scriptoribus rerum Germanicarum*. Christophle Léhma (3) l'a critiqué dans le 1^{er}. livre de sa *Chronique de Spire*; mais on a fait une apologie pour Héroldus. On pourra

(1) Dans la remarque (C) de l'article d'ÉRASME, tom. VI, pag. 220.

(2) Gesnerus, in Biblioth., folio 425 verso.

(3) Voyez Zeiller, de Historicis, part. II, pag. 74.

connaître combien celui-ci était laborieux, si l'on consulte la préface (4) qu'il a mise au premier tome des *Trésors d'Eugyppius*. Il y promet un recueil de stratagèmes, et je vois dans l'épître de Gesner, qu'il en a donné au public six chiliades. Il fit une oraison funèbre de l'empereur Ferdinand, qui fut imprimée à Francfort, l'an 1564. Il ne faut pas oublier qu'il publia (5) les écrits de 76 auteurs sous le titre d'*Orthodoxographi*, et une *Hæreseologia seu Synagma veterum Theologorum iam Græcorum quam Latinorum numerum 18, qui grassatas in ecclesiâ hæreses confutârunt, et præcipua theologia capita tractârunt* (6).

(B) Lézana..... fait une faute bien grossière en parlant de cet auteur.] Il dit, sous l'année 1159, que saint Antonin a eu tort de rapporter mot à mot un passage de Jean Héroldus sans le réfuter. Ce passage contient une description du premier habit des carmes. Le jésuite Papebroch a relevé cette bévue en disant que saint Antonin est antérieur d'un siècle à Jean Héroldus, car, ajoute-t-il, saint Antonin décéda l'an 1459, et le *Princeps juventutis* qu'Hérold dédia à l'archiduc Ferdinand, fut imprimé l'an 1557 (7). La différence n'est pas tout-à-fait d'un siècle : nous avons des livres d'Héroldus imprimés l'an 1540; mais néanmoins Lézana s'est fort abusé. Voici une question que ce jésuite a proposée à un carme qui a écrit contre lui (8) : *An Joannes Heroldius Hochstettensis continuator Belli sacri, cujus continuationis singulos libros catholici prælati dedicavit, semper cum laude etiam de religiosis mendicantibus locutus, sed in solis Carmelitæ ex plodens enormem quem fingebat sese in Syriâ habuisse, monasteriorum ac fratrum numerum; an, inquam, Heroldus iste indignus sit quæ citetur, tanquam infestissimus Sedit Apostolicæ hostis? esto juvenis, su*

(4) Gesner, Biblioth., fol. 425 verso, et rapporte un morceau.

(5) A Bâle, l'an 1555.

(6) A Bâle, l'an 1556.

(7) Voyez Daniel Papebroch., Respons. Exhib. Errorum, pag. 153.

(8) Papebroch., in Synopsi Quæst. curiorum, artic. XXIV, pag. 43.

nomine Heroldi Acropolitani, scripserit Apologiam pro Erasmo, inter prohibitos relatum.

HERWART (JEAN-GEORGE), chancelier de Bavière, vers le commencement du XVII^e. siècle, se rendit fameux par l'Apolo-
gie qu'il composa pour l'empereur, Louis de Bavière, contre les mensonges de Bzovius, dont il critiqua aussi plusieurs autres fautes. Scaliger le tenait pour un mauvais chronologue (a).

Notre Herwart était issu d'une famille originaire d'Ausbourg, et patricienne. Je donnerai le titre d'un ouvrage chronologique qu'il composa, et celui d'un livre qui fut publié par son fils (A), et qui contient une opinion fort particulière touchant les premières divinités du paganisme; car l'auteur soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Égyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux. Une branche de la famille Herwart transplantée à Paris y tient un rang considérable (b).

(a) Voyez de Scaligérana, au mot Chancelier, pag. m. 48.

(b) M. Bachelier Desmarests, dont on a déjà parlé, tom. VI. pag. 211. citation (3) l'article ESPENDORF, m'a indiqué presque tout ce que je dis dans cette addition tant à l'égard du texte qu'à l'égard du commentaire.

(A) Je donnerai le titre d'un ouvrage chronologique qu'il composa, et celui d'un livre qui fut publié par son fils.] *Chronologia nova, vera, et à calculum astronomicum revocata*, Munich, 1612, in-4°. *Pars prima*. Je imprimai l'autre partie l'an 1626. *Pars altera quæ est Chronologicorum emendatas temporum rationis, et chronis incredibiles aliorum errorum*, in-4°. Vous allez voir le nom de

baptême de son fils dans le titre que je me suis engagé à rapporter : *Admiranda ethnica theologiae mysteria propalata, ubi lapidem magnetem antiquissimis passim nationibus pro Deo cultum, et artem quæ navigationes magneticæ per universum orbem instituerentur à veterum sacerdotibus sub involueris deorum dearumque, et aliarum perinde fabularum cortice summo studio occultatam esse noviter commonstratur. Accessit exacta temporum ratio adversus incredibiles chronologiae vulgaris errores. Opus diu desideratum. Jo. Fridericus Herwart ab Hohenburg in Schuuindeck S. E. Bavaricæ, etc., à consiliis ex incompletis optimi parentis P. M. eruit monumentis, atque ad finem perduxit, à Munich, 1626, in-4°. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre : on y voit au-devant une table intitulée *Tabula nauticæ et hieroglyphicæ descriptionis totius mundi vetustissima, quæ theologiam Chaldaeorum Babylonis, Ierogrammateon Egypti, et Orphei Phrygis, nec non Magicæ, Sophiæque Zoroastris et Magorum Persidis ostendit originem*. Le silence de Vossius, par rapport aux livres dont je viens de faire mention, est digne d'étonnement. Ce savant homme n'en parle, ni dans son recueil des chronologues, ni dans son gros ouvrage de l'Origine de l'Idolâtrie, où il a ramassé quantité de choses qui concernent l'aimant, et où il n'a pas oublié de dire que les vents furent honorés comme des dieux. Aurait-il ignoré qu'Herwart le père et Herwart le fils fussent auteurs? Cela serait admirable dans un homme qui avait tant de lecture. Aurait-il négligé de les citer quoiqu'il connût leurs ouvrages? Cela ne serait pas moins étonnant dans un auteur qui était si disposé à faire paraître sa lecture.*

HÉSHUSIUS (TILEMANNUS), théologien de la confession d'Ausbourg, né à Wesel (A), l'an 1526, fit extrêmement parler de lui par son humeur remuante et impétueuse. Il était encore fort jeune lorsqu'on lui donna deux charges considérables dans Hei-

delberg, celle de professeur en théologie, et celle de prédicateur au temple du Saint-Esprit. Il ne les exerça point sans beaucoup de troubles; car il s'éleva une violente querelle entre lui et Guillaume Clébitius, sur le dogme de l'Eucharistie. L'électeur palatin, Fridéric III, s'étant persuadé que le suffrage de Mélanchthon serait de grand poids pour terminer ce différent le consulta sur cette matière. Sa réponse irrita Hésenius, qui ne voulut rien démordre des sentimens de Luther; et comme il n'y avait nulle apparence de voir cesser les injures entre les parties (B) pendant qu'il demeurerait à Heidelberg, il reçut ordre d'en sortir. Il s'en alla en Saxe, et publia quelques écrits contentieux dans l'académie d'Iéne. Ayant été appelé en Prusse, il enseigna la théologie dans Königsberg, jusques à ce qu'on le chassât, l'an 1577, avec les ministres de sa faction. Il s'était brouillé furieusement avec Wigandus sur des controverses de peu d'importance (a) (C). Il se retira à Lubeck avec sa famille, et puis à Helmstad, où il fut fait professeur en théologie. Il y mourut le 25 de septembre 1588. Il combattit fortement le dogme de l'ubiquité, dans la conférence de Quedlenbourg, l'an 1583 (D). Melchior Adam, de qui j'emprunte ce qu'on vient de lire, a été fort sec sur le récit des aventures de ce personnage. Je conseille à ceux qui les voudront voir plus étendues, de consulter

(a) *Ingens inter ipsum et Wigandum dissidium fuit exortum propter abstracti usum.* Melch. Adam, in Vit. theolog., pag. 622.

la Vie d'Hésenius composée par son gendre (E). Hésenius fut exilé jusqu'à quatre fois (F), et donna bon ordre, s'il faut en croire Calvin (b), que cela ne lui causât aucun dommage. Il est auteur de plusieurs livres (G). Ceux qui nous parlent de la secte des Héséniens, et qui lui imputent la doctrine d'Arius, méritent le dernier mépris (H). M. Moréri n'a pas laissé de le copier.

(b) *Voyez la remarque (F).*

(A) *Né à Wesel.*] Selon Moréri il naquit à Ober Wesel sur le Rhin dans le diocèse de Trêve. Mais Quenstedt (1), qui dit que ce fut à Wesel au pays de Clèves, me semble plus digne de foi.

(B) *Il n'y avait nulle apparence de voir cesser les injures.*] La réponse de Mélanchthon fut composée l'an 1559: on la publia après sa mort sans avoir égard à son intention (a). Hésenius s'emporta furieusement contre lui, et oublia tout le respect qu'il devait à ce grand maître. *Hésenius itaque cum Lutheri de coena sacrae sententiam mordicus retinebat ac propugnaret: à principe electorali ut finis esset conviciorum et insectationum in sua urbe, dimissus offensusque vehementer judicio Melanchthonis de se, acerbè respondit, ac in mortuo quidem et benè merito proceptoris pepercit* (3). Calvin lui reproche cet emportement contre Mélanchthon. *Paulisper expendant lectores, dit-il (4), quàm atrociter Philippum Melanchthonem suum proceptorem cujus memoriam sanctè revereri debuerat sugillet ac laceret. Probrosis elogiis Philippum ita cito grito monstrat, ut videri possit da*

(1) Quenstedt, de Patriis Viror. illustr., p. 208.

(2) *Publicè post mortem auctoris, contra voluntatem ejus editum exstat in consil. Theol. part. 2, pag. 378, Melch. Adam., in Vitis Theol., pag. 622.*

(3) Melch. Adam., in Vitis Theol., pag. 622.

(4) Calvin., in dilucidâ explicat. sanæ Doctrinae de verâ participatione, pag. 840. Theol. Theolog.

opera materiam ejus traducendi in
pariendo libro captasse.

(C) Il s'était brouillé..... avec
Wigandus sur des controverses de
peu d'importance.] Voici l'origine de
cette querelle. Heshusius, dans un
livre contre Théodore de Bèze (5),
avança que la chair de Jésus-Christ
in abstracto est adorable (6) : *Non
solum in concreto dici debere, filium
Dei esse adorandum, omnipotentem
et vivificum, sed etiam in abstracto
veram Christi esse adorandam, quæ
est majestas adorationis sit carni
communicata.* On s'éleva contre lui :
et l'on prétendit qu'il enseignait que
la chair de Jésus-Christ est adorable
en elle-même, indépendamment de
l'union hypostatique : *quod in abs-
tracto et in sua essentia caro Chris-
ti, etiam extra unionum considera-
ta, sit adoranda* (7). Il nia que ce
fut son sentiment, et il expliqua sa
pensée ; mais ses antagonistes ne s'en
contentèrent pas. L'évêque Wigandus
(8) soutint que cette proposition
était dangereuse : *Humanitas Chris-
ti in abstracto est adoranda, omni-
potens, vivifica.* Heshusius soutint
qu'il ne l'avait point avancée, et s'ex-
pliqua encore une fois ; mais il n'y
gagna rien. On convoqua un synode
qui rejeta l'expression d'Heshusius,
et même Wigandus le voulut con-
traindre à se rétracter publiquement.
Heshusius n'en voulant rien faire fut
chassé hors du pays, quoiqu'il pro-
posât de corriger les expressions in-
commodes qui pouvaient lui être
rappées : tous les ministres qui le
virent soutenir recurent le même
avis. L'administrateur de Prus-
se consulta, l'an 1578, les théologiens
qui s'assemblèrent à Hertzberg pour
formuler de la concorde, et ayant
eu une réponse favorable à Heshu-
sius, il ordonna à Wigandus de ne
plus parler de cette dispute. Ce fut
le même schisme de l'église luthé-
ranne (9). Il est plus utile que l'on
pense de savoir ces sortes d'his-
toires ; on y apprend à connaître

l'esprit factieux qui anime les au-
teurs de ces disputes.

(D) Il combattit..... le dogme de
l'ubiquité, dans la conférence de
Quedlenbourg, l'an 1583.] Cette
conférence fut tenue le 14 et le 16
de janvier 1583 (10), entre les théo-
logiens de S. A. E. de Saxe, et ceux
de Brunswick. Ceux-ci avaient à leur
tête Heshusius. On publia les actes
de cette dispute. *In eo (Colloquio)
præcipuæ partes demandatæ à theo-
logis Brunsvicensibus Heshusio fue-
runt, qui διαπίδν negavit dogma
illud generalis Ubiquitatis..... in
sacræ scripturæ canone haberi, ne-
que inde posse demonstrari* (11).
Quenstedt prétend qu'Heshusius igno-
rait l'état de la question, imputant
à ses adversaires une doctrine qu'ils
ne tenaient pas, et qui n'était qu'un
vain fantôme de son imagination.
Cela est assez ordinaire dans ce ge-
re de disputes. Rapportons les pa-
roles de Quenstedt ; elles sont histo-
riques par rapport à notre docteur.
*Vesalia inferior vulgò Unter We-
sel..... urbs Cliviæ clarissima.....
excepit in hanc lucem editum.....
Tilemannum Heshusium theologum
lutheranum insignem, multisque
scriptis didacticis et polemicis con-
tra calvinianos clarum, qui ante li-
brum Concordiæ defendit omnipræ-
sentiam carnis Christi, postmodum
verò non tam ipsam in libro Concor-
diæ de majestate Christi hominis
doctrinam, quàm præconceptum ce-
rebri sui idolum impugnavit, talem
scil. omnipræsentiam, quæ substan-
tia carnis Christi sit localiter, exten-
sivè, diffusivè et objectivè in omni-
bus creaturis, cum quæ portentosa
ubiquitate nostris ecclesiis nihil quic-
quam fuit commercii. Vide Concord.
Hutteri, cap. XLVI* (12). Micrælius
prétend qu'Heshusius ne disputa que
par dépit contre le dogme de l'ubi-
quité. On s'assembla pour délibérer
sur l'apologie qu'on voulait faire du
livre de la Concorde, et l'on prit des
mesures qui ne furent pas au goût
d'Heshusius. Il n'en fallut pas da-

(5) *Incitule* : Assertio contra Bezanam exege-
tis Sacramentorum.

(6) Micrælius, *Synagm. Hist. eccles.*, pag.
15.

(7) Micrælius, *ibid.*

(8) Wigandus episcopus Pomezaniensis, *id.*,
pag. 15.

(9) *Troisième* de Micrælius, *ibid.*

(10) Selon Melchior Adam, in *Vitis Theolog.*,
pag. 622. Micrælius la met à l'an 1585 : je la
cite ci-dessous, citation (14).

(11) Melch. Adam, *ibid.*, pag. 622.

(12) Quenstedt, de *Patriis Viror. illust.*, pag.
622.

vantage pour irriter son esprit de contradiction, et pour l'engager à prendre les armes contre les ubiquitaires. *Contra calvinianos ore et calamo omnipræsentiam carnis Christi fortiter usque ad annum Christi 1582 defendit. Tandem cum nonnulli theplogorum ad conscribendam pro formula Concordiæ apologiam convenissent, ille suum ad arbitrium non omnia agi indignatus, majestatem Christi, libro Concordiæ insertam, quam ubiquitatem generalem vocant, oppugnare cepit, et cum Dan. Hoffmanno, collegæ, orthodoxis eam sententiam affinxit, ac si substantiam carnis Christi extensivè ac localiter in omnibus creaturis esse dicerent. Sic igitur proprii cerebri commentum impugnans, loco omnipræsentiam introduxit multipræsentiam (13). Daniel Hoffman le seconda vigoureusement, et ne voulut rien relâcher dans la conférence de Quedlenbourg (14).*

(E) *Melchior Adam a été fort sec..... Je conseille..... de consulter la vie d'Héshusius..... par son genre.*] Les journalistes de Leipsic ont eu raison de le remarquer (15). *Tilemanni Heshusii vitam concisam admodum et mancam ad nos transmisit Melchior Adamus Vit. Germ. Theolog., p. 621, seq.; multò locupletiore, eamque carmine heroico exarata, et Heshusii commentariis in Esaiam adjectam gener ejus D. Jo: Olearius: ubi et quarti, quod sustinendum illi fuit, mentionem reperies exilii; cujus historiam illustrabunt egregiè quæ (16) parte II, sub anno 1565, p. 182, seqq., tum in ipsius Heshusii, tum in aliorum epistolis leguntur.*

(F) *Héshusius fut exilé jusqu'à quatre fois.*] On l'a pu voir dans le passage du journal de Leipsic que j'ai cité tout à l'heure. Voici un dis-

(13) Micrælius, Syntagma. Hist. eccles., pag. 758.

(14) *Nec pertinacia ejus in Quedlenburgensi colloquio, anno 1585 frangi voluit. Idem, ibidem, pag. 759.*

(15) Acta Eruditor. Lipsiens., mense junio 1684, pag. 288.

(16) *C'est-à-dire, dans le livre qui a pour titre: Historiæ ecclesiasticæ sæculi à nato Christo sexti decimi supplementum celeberrimorum ex illo ævo theologorum epistolis ad Joannem, Erasmus, et Philippum Marbachios constans...., editum à Jo. Fockio.*

tique qui confirme la même chose, et qui n'est pas avantageux à la mémoire de ce docteur.

Queritur, Heshusi, quartæ cur pulsus d'urbe;

In promptis causa est, seditionis eras (17)

Le portrait que Calvin (18) nous donne d'Héshusius confirme merveilleusement ce distique. *Illuc (19) en rapit naturæ intemperies, vel quæ videt in moderatâ docendi ratione nullum sibi laudis gradum relinquere, qui tamen ambitione totus ad inaniam usque flagret. Certè in suo bello turbulenti se ingenii hominem præcipitis etiam audaciæ et temeritatis esse prodit..... Concionatur de ingentibus suis periculis, qui semper non minus securè, quàm lautè, delicias suas coluit. Prædicat multiplices ærumnas, qui cum largos thesauros habeat domi repositos, semper amplis stipendiis suas operas vendiderit, omnia tamen solus ingurgiat. Verum quidem est, quum multis locis tranquillam nidum figere voluerit, sæpius propriâ inquietudine fuit se excussum. Sic Glossario (20), Ratichio, Heidelbergæ, Bremæ pulsus. Magdeburgum nuper concessit. A laudi quidem danda essent exilia, et pro constanti veritatis confessione alium vertere sæpius coactas esset: sed quum homo inexplebili ambitione plenus, contentionibus et rixis deditus, immani verò ferociâ ubique fuerit intolerabilis, non est cur queratur aliorum injuriâ se fuisse vexatum, quod sud importunitate molestias hominibus delicato graves exhibuit. Interea tamen providè sibi cavit, ne damnosæ essent migrationes: quinetiam divitiæ ipsum magis animosum reddunt. Non pourrions recueillir de ce passage qu'Héshusius a été banni plus de quatre fois; car on n'y dit pas qu'il fut chassé d'Ène, et puis de la Prusse; et on ne pouvait pas le dire, puisque ces événemens sont postérieurs à ce livre de Calvin (21). On le chassa d'Ène l'an 1573 (22), et*

(17) Voyez l'article ACROTIUS, au texte, tom. I, pag. 192.

(18) Calv., Tractat. theolog., p. 842, col. 1.

(19) *C'est-à-dire, ad paradoxa et opinionum absurditatem.*

(20) *Je crois qu'il eût fallu dire Glossario.*

(21) *Il fut fait l'an 1561.*

(22) Micrælius, Syntagma. Hist. eccles., pag. 759.

Il alla en Prusse, où il fut établi
à Samia à la place de Morlin.

(16) Il est auteur de plusieurs li-
vres. D'un commentaire sur les psau-
mes, sur Ésaïe, et sur toutes les épi-
tres de saint Paul : d'un traité de la
Grâce et de la Justification ; d'une *As-
sertio Testamenti Jesu Christi con-
tra blasphemias calvinistarum* ; d'un
*Tractatum contra impium dogma
Flacci Illyrici, quo adserit
quod peccatum originis sit substan-
tia* ; de *servo hominis arbitrio, et
conversione ejus per Dei gratiam
contra Synergiae adsertores* ; de *Verd-
acoleia ejusque auctoritate, etc.*

(17) Ceux qui nous parlent de la
secte des heshusiens..... méritent
le dernier mépris.] J'ai déjà dit plus
d'une fois (23) mon sentiment sur ces
méprisables faiseurs de catalogues
hérétiques. Ils ont ici pour tout
argument un dialogue de Lindanus, où
on trouve ces paroles (24) : *Heshu-
sius, à Tilmanno Heshusio quem Cal-
vinus Servetianum infamat, Boqui-
nus, Arrianum : Wilhelmus Clein-
sius vero præter peculatum plu-
rimis de fidei capitibus accusat : qui-
bus hoc anno (25) sud respondit de-
monstrans objecta inficiatus, nisi quod
quod Trinitas est unitas negat se
commisisse an dixerit in lectionibus :
an ita dixerit doceat de præsentid
viti corporis in eandem objectione
respondere. Il y'a trois choses à critiquer
dans ce passage. 1°. C'est une injus-
te impertinente que d'emprunter à
un homme les hérésies dont ses ad-
versaires l'accusent dans la chaleur
de la dispute. Hunnius, auteur luthé-
ran, n'a-t-il pas fait un assez gros
ouvrage où il se vante de convaincre
le judaïsme Jean Calvin ? Ne faudrait-il
pas être fou pour en conclure que
Jean Calvin a judaïsé ? Ainsi, sous
texte que Calvin, Boquin, et au-
tres tels adversaires d'Héshusius, pi-
qués au vif par ses injures, auraient
pu lui imputer des doctrines ariennes,
ce homme sage ne se croira point
obligé à l'appeler arien. Il jugera que
de telles accusations peuvent fort*

bien être les fruits d'un trop grand
loisir, dont on abuse pour éplucher
toutes les paroles de son ennemi, et
pour les tordre, afin d'y trouver des
hérésies, par le moyen des consé-
quences tirées à perte de vue : 2°. L'in-
justice qui ne serait qu'impertinente,
si l'on ignorait les réponses d'Héshu-
sius, devient tout-à-fait criminelle,
quand on sait qu'il a nié publique-
ment les choses dont ses adversaires
l'avaient accusé. Or Lindanus nous
apprend lui-même qu'il fait cela.
3°. Quand même ce théologien aurait
enseigné quelques hérésies, il ne
s'ensuivrait pas qu'il y aurait eu en
Allemagne la secte des Heshusiens.
Un professeur qui enseigne des doc-
trines particulières n'a pas toujours
des disciples, encore moins en a-t-il
toujours qui se séparent du gros,
comme il le faut faire pour mériter le
nom de secte.

Pratéolus, sur la seule foi de Linda-
nus, a mis les heshusiens dans le Ca-
talogue des hérétiques. Le père Gaul-
tier (26) en a fait autant sur la seule
foi de Pratéolus.

*O imitatores servum pecus, ut mihi sæpè
Bilem, sæpè jocum, vestri movère tumult-
us (27) !*

(26) In Tabulâ Chronographiâ.

(27) Horat., epist. XIX, lib. I, vs. 19.

HESNAULT. Voyez HÉ-
NAULT*.

* J'ai cru devoir ajouter ce renvoi.

HIÉROCLÈS, auteur d'un
livre intitulé : *Φιλόσοφος, les Ama-
teurs de l'Histoire (a)*, avait dé-
bité beaucoup de fables, si l'on
juge de son livre par les choses
que Tzetzes en a citées. Il disait
que dans la zone torride il y a
des hommes dont les oreilles leur
servent de parasol, et des hom-
mes dont les pieds leur rendent
le même service quand ils les
lèvent. Il se vantait d'avoir vu
cela, et d'avoir oui dire qu'il y a
des hommes qui n'ont point de

(24) Voyez l'article BÉZANITES, tom. III,
pag. 291.

(25) Lindanus, in Dabitatio, dial. II, pag.

(26) C'est-à-dire, l'an 1564, date de l'épître
de Lindanus.

(a) Steph. Bysant., vocæ Βραχμᾶναις et
Ταπυρία.

tête , et des hommes qui ont dix têtes , et quatre mains , et quatre pieds (b). On ne sait point en quel temps il a vécu ; mais il n'y a point d'apparence qu'il soit le même HIÉROCLÈS qui , d'athlète , devint philosophe , et qui était natif d'Hyllarime , ville de Carie (c).

(b) Tzetzes, *chil. VII, Histor. CXLVI*, ex Hierocle.

(c) Steph. Byzant., *Voce 'Τλλάριμα*.

HIÉROCLÈS , grand persécuteur des chrétiens au commencement du IV^e. siècle , fut président en Bithynie , et puis gouverneur d'Alexandrie. Il fut le principal promoteur de la sanglante persécution qu'ils souffrirent sous l'empire de Dioclétien *. Il ne se contenta pas de les accabler par la puissance que ses charges lui conféraient , il voulut encore les détruire par sa plume. Pour cet effet il composa deux écrits qu'il leur adressa , où il tâchait de montrer que l'Écriture se détruisait elle-même par les contrariétés qu'elle contient , disait-il. Il s'emporta contre la personne de Notre-Seigneur , et contre celle de ses apôtres , et il fit un parallèle entre les miracles de Jésus-Christ et ceux d'Apollonius de Tyane , pour montrer que cet Apollonius égalait ou surpassait même Jésus-Christ sur ce point-là (a).

* M. de Châteaubriand , dit M. Weiss dans la *Biographie universelle* , a fait d'Hierocle un des personnages de son poëme des *Martyrs* ; et il a mis dans sa bouche un discours qu'on doit regarder comme l'analyse fidèle des objections des *sophistes* de tous les temps contre la sainteté du christianisme.

(a) Tiré de Lactance , aux chapitres II et III *Divinar. Institutionum*. Voyez la remarque (A).

Deux pères de l'église l'ont réfuté (A). On dit que le saint martyr *Ædésius* , animé d'un très-grand zèle , s'approcha de lui pendant qu'il présidait au jugement des chrétiens , dans Alexandrie , et le couvrit de honte en paroles et en faits ; je veux dire qu'*Ædésius* donna un soufflet à Hierocle sur le tribunal , en lui reprochant ses barbaries infâmes (B). Nous indiquerons quelques erreurs de M. Moréri (C), et du cardinal Baronius.

(A) *Deux pères de l'église l'ont réfuté.*] Savoir , Lactance et Eusèbe. Le premier raconte qu'au temps qu'il enseignait la rhétorique dans la Bithynie (1), et que le temple des chrétiens y fut démoli, il y eut deux écrivains qui prirent la plume pour insulter la vérité opprimée. L'un était un philosophe dont l'ouvrage fut méprisé , et tomba bientôt : l'autre était du nombre des juges , et traita cette matière plus malignement. *Alius eandem materiam mordacius scripsit, qui erat tum è numero judicum , et qui auctor imprimis faciendæ persecutionis fuit , quo scelere non contentus , etiam scriptis eos , quos afflixerat , insecutus est. Composuit enim libellos duos non contra christianos ne inimicè insectari videretur , sed ad christianos , ut humanè , ac benigne consulere putaretur , in quibus ita falsitatem scripturæ sacræ argueret conatus est , tanquam sibi esset totæ contraria ; nam quædam capita , quæ repugnare sibi videbantur , exposuit adeò multa , adeò intima enumeravit ut aliquando ex eadem disciplina fuisse videatur..... præcipuè tamen Paulum , Petrumque laceravit , ceterosque discipulos , tanquam fallaciæ seminatores , quos eosdem tamen rudes et indoctos fuisse testatus est nam quosdam eorum piscatorio officio fecisse quæstum (2)..... Ipsæ autem Christum affirmavit à Judæis fugatum , collectâ noningentorum hominum manu latrocinia fecisse...*

(1) Lact. , *Divin. Institut.* , lib. V , cap. II

(2) Idem , *ibid.* , pag. m. 307.

Item cum facta ejus mirabilia destrueret, nec tamen negaret, voluit ostendere Apollonium vel paria, vel etiam majora fecisse (3). Nous ne voyons point là le nom de cet écrivain; mais ne doutons pas que Lactance s'ait parlé du même juge qu'il nomme Hiéroclès dans un autre livre (4); et pour confirmer cela, observons deux choses, l'une quel est le titre de l'écrit de ce grand persécuteur des chrétiens, l'autre quel est le nom qu'Eusèbe donne à l'auteur de cet écrit. Ausus est libros suos nefarios, ac Dei hostes φιλαλήθης annotare. Ces paroles sont de Lactance (5). Or Eusèbe a nommé Hiéroclès l'auteur du livre intitulé Φιλαλήθης (6). Il est donc indubitable que celui dont on ne voit pas le nom au V^e. livre de Lactance, est le même que celui qui est appelé Hiéroclès au traité de Mortibus Persecutorum. Notez qu'Eusèbe, en réfutant cet auteur, s'attacha uniquement au parallèle des miracles de Jésus-Christ et d'Apollonius de Tyane : il ne toucha point aux autres choses, et se contenta de dire qu'Origène les avait réfutées par avance dans son livre contre Celsus, et qu'Hiéroclès n'avait été qu'un franc copiste des fables et des paroles d'autrui. Nous ne nous en sommes pas contentés, nous avons plus qu'à l'égard de ce parallèle on se contenta de parcourir et de critiquer légèrement la vie d'Apollonius composée par Philostrate. Il est sûr qu'Eusèbe ne fit point là un fort grand exploit. Voici ce qu'en dit M. Cave : Posterioris hujus operis item de comparatione Apollonii in Christo refutandam in se suscepit Eusebius libro contra Hieroclem ; et satis jejunè præstitit, cum Philostrati libros de vitâ Apollonii in eo opusculo breviter percurrit et refellit (7). Notez enfin que Lactance n'entreprit pas la réfutation particulière d'Hiéroclès, et que bien de le suivre pied à pied, il ne

répond jamais nommément à des objections copiées dans l'ouvrage de cet ennemi de Jésus-Christ. Il se proposa pour but d'établir en général les fondemens de l'Évangile, et de ruiner ceux du paganisme ; et il crut que ce serait renverser tout à la fois ce que tous les adversaires avaient publié, ou publieraient à l'avenir. *Ita ergo, de quibus dixi cum præsentem me ac dolente, sacrilegas suas litteras explicassent, et illorum superbâ impietate stimulatus, et veritatis ipsius conscientia, et (ut ego arbitror) Deo, suscepi hoc munus, ut omnibus ingenii mei viribus accusatores justitiæ refutarem; non ut contra hos scriberem, qui paucis verbis obteri poterant, sed ut omnes, qui ubique idem operis efficiunt, aut effecerunt, uno semel impetu profligarem. Non dubito enim, quin et alii plurimi, et multis in locis, et non modò græcis, sed etiam latinis litteris monumentum injustitiæ suæ struxerint, quibus singulis quoniam respondere non poteram, sic agendam mihi hanc causam putavi, ut et priores cum omnibus suis scriptis perverterem, et futuris omnem facultatem scribendi, aut respondendi amputarem (8).*

(B) On dit..... qu'Ædesius donna un soufflet à Hiéroclès sur le tribunal, en lui reprochant ses barbaries infâmes.] Eusèbe ne s'exprime pas avec toute cette clarté, mais on doit croire que la chose est contenue implicitement dans les termes dont il s'est servi. Λόγοις τε καὶ ἔργοις τὸν δικαστὴν αἰσχύνῃ καὶ ἀτιμίᾳ περιβαλόν. Cum verbis simul et factis illum pudore atque ignominia perfudisset (9). Voici la note de M. Valois sur ce passage (10) : In hoc Eusebii loco, ἀτιμία quidem designat verbera quibus judex affectus est ab Ædesio : αἰσχύνῃ vero denotat convicia, quibus Ædesius judicem ipsum appetiit. Utrumque autem indicat Eusebius his verbis : λόγοις τε καὶ ἔργοις τὸν δικαστὴν, etc. Eusèbe ne dit point comment s'appelait le juge qui fut traité de la sorte ; c'est par d'autres écrivains que

(3) Idem, ibid., cap. III, pag. 308.
(4) Incidisti... in Hieroclem ex vicario prætoris qui auctor et consiliarius ad faciendam persecutionem fuit. Lactantius, de Mortib. Persecutorum, cap. m. 124.

(5) Idem, Divin. Institut., lib. V, cap. III, pag. 211.

(6) Euseb., contra Hieroclem, init., pag. 511, et vol. de Demonstr. Evangel.

(7) Cave, Hist. litter. Script. eccles., part. I, pag. m. 61.

(8) Lactant., Divin. Institut., lib. V, cap. IV, pag. 311, 312.

(9) Euseb., de Martyr. Palæstinæ, cap. V, pag. m. 326.

(10) Valois, Not. in Eusebium, ibid., pag. m. 177.

l'on apprend que son nom était Hiérocclés. Lisez ces paroles de Méta-phraste; vous y trouverez cela et quelques particularités de la sainte indignation du martyr Edésius; vous y trouverez qu'il souffleta le gouverneur de toute l'Égypte, qu'il le renversa par terre, et lui redoubla les coups. *Post hanc calamitatem, incidit in Hieroclem, qui totam Ægyptum administrabat. Hunc cum in Dei martyres injuriâ sævientem animadvertisset, sanctasque Dei virgines tradentem lenonibus, nec tantam iniquitatem perferre posset, simile fraterno facinus aggreditur. Namque divino repletus zelo procedit, et verbis ac factis Hieroclem confundit. Manu enim sua plagas illi in os infligit, humique supinum prosternit et cædit: ac monet, ne audeat contra naturæ leges, Dei servos offendere* (11). M. Valois cite le *Menæum* des Grecs, où l'on trouve que le gouverneur Hiérocclés fut frappé dans Alexandrie, par Edésius (12).

(C) *Nous indiquerons quelques erreurs de M. Moréri et du cardinal Baronius.*] 1°. Il donne la qualité de philosophe platonicien à notre Hiérocclés, qui n'était pas même philosophe généralement parlant. Je n'ai trouvé aucun auteur parmi les anciens qui le fasse de cette profession, et je vois que M. Cave entre les modernes, doute s'il le faut qualifier philosophe (13). 2°. M. Moréri parle d'un autre Hiérocclés philosophe païen, un des juges de l'aréopage, qui s'efforçait de démontrer qu'Apollonius Tyanéé était le même que Jésus-Christ. Eusèbe écrivit contre lui, ajoute-t-il. C'est multiplier les êtres sans nécessité; car l'Hiérocclés qui fut réfuté par Eusèbe ne diffère point de celui dont M. Moréri avait parlé dans l'article précédent, et qu'il avait qualifié philosophe platonicien. 3°. D'ailleurs on ne connaît point d'Hiérocclés qui ait été juge de l'aréopage. Le cardinal Baronius, qui a trompé en ceci M. Moréri, eût pu très-facilement se

garantir de méprise; car il se fondait sur Lactance, dont il rapportait même les paroles (14). Or Lactance dit expressément que l'auteur qui avait écrit contre les chrétiens était du nombre des juges dans la Bithynie. Puis donc que Baronius supposait fort justement que cet adversaire des chrétiens s'appelait Hiérocclés, il pouvait comprendre facilement qu'il ne fallait point le placer parmi les juges de l'aréopage. Notez qu'il dit, et avec raison, qu'Eusèbe et Lactance écrivirent contre le même Hiérocclés, et cependant M. Moréri, son copiste, nous a donné deux Hiérocclés, l'un réfuté par Lactance, l'autre par Eusèbe. 4°. Il n'a pas bien entendu ces paroles de Baronius: *Nihil magis monstrare conatus est (Hierocles) quam Apollonium æqualem fuisse Christo* (15); car il a cru qu'elles signifient qu'Hiérocclés avait prétendu prouver qu'Apollonius était le même que Jésus-Christ (16). Ce qui me reste à dire est moins pour son compte que pour celui de ce cardinal. Nous avons vu ci-dessus que Lactance fait mention de deux païens qui avaient écrit contre les fidèles. Baronius prétend que notre Hiérocclés est le second de ces deux auteurs, et que Porphyre est le premier. M. Moréri rapporte cela sans trouver rien à redire; il est vrai qu'il déclare qu'il suit en ceci le sentiment de ce cardinal. Adressons-nous donc à Baronius, et disons-lui qu'il n'a point trouvé Porphyre dans cet endroit de Lactance, s'il eût bien examiné les choses. Le premier de ces deux auteurs païens était à Nicomédie au même temps que Lactance, et y publia son *Invective* contre les chrétiens (17). C'était un homme plein de vices, avare, voluptueux, d'une grande somptuosité de table. Il était fort riche, et il faisait sa cour aux juges avec un extrême soin, afin de se pouvoir enrichir de plus en plus; c'est-à-dire afin de vendre leurs sentences, et d'arrêter les procédures de ses voisins qu'il chassait de leurs possessions. Les trois livres qu'il publia

(11) Metaphrastes, apud Valesium, *ibid.*

(12) Αὐτοχρίρας τὸν ἀρχοντα ἔτυψεν.

(13) *Philosophus, an solium homo politicus, non liquet.* Cave, *Histor. litter.*, part. I, pag. m. 279. Il l'appelle philosophe dans la II^e. partie, pag. 61; mais sans nous apprendre comment il s'est tiré de son doute.

(14) Baron., *ad ann.* 68, num. 31, pag. 654.

(15) *Idem, ibidem.*

(16) On a corrigé cette faute dans les éditions de Hollande, et dans celle de Paris.

(17) Lactant., lib. V, cap. II et IV.

contre les chrétiens étaient sots et ridicules ; il n'entendait rien dans la matière , il ne savait ce qu'il disait. Les chrétiens s'en moquèrent , et il échoua pitoyablement (18). C'est le caractère de cet auteur et de son livre , si nous en croyons Lactance. Comment donc est il arrivé que Baronius (19) ait pu reconnaître Porphyre à de telles enseignes ? Où a-t-il trouvé que ce philosophe ait fait un fort long séjour à Nicomédie ? On ne brigue pas la faveur des juges pour se maintenir dans la possession des terres dont on s'empare injustement autour de ses maisons de campagne : on ne fait point , dis-je , cela en voyageant ; c'est une manière d'agir qui suppose un séjour fixe , et un établissement arrêté. Il faudrait donc que Porphyre se fût établi de cette sorte dans Nicomédie , si Baronius avait raison ; or , c'est un fait dont personne n'a parlé , le séjour de Rome et de Sicile absorbèrent la plus grande partie de la vie de ce philosophe , homme d'ailleurs qu'on n'accuse point d'avoir été adonné aux voluptés , et qui , après tout , n'a point écrit sottement contre les chrétiens. On se plaignait de ses chicanes , de sa malignité et de ses calomnies ; mais on ne disait point qu'il manquât d'esprit , et que ses livres parussent impertinens et ridicules (20) , et l'exposassent même à la censure des païens , au lieu de la gloire qu'il s'était promise. *Verum hic pro sua inanitate contemptus est ; qui et gratiam , quam speravit , non est adeptus ; et gloria , quam captavit , in culpam , reprehensionemque conversa est* (21). Selon Baronius (22) , il avait été chrétien * : il ne devait

donc pas être dans une aussi crasse ignorance de la matière qu'il traitait , que celui dont Lactance fait mention ; car vous remarquerez , s'il vous plaît , que quand ce père nous dit que l'autre écrivain éplucha beaucoup de choses particulières , il ajoute : *Il semble qu'il ait été autrefois chrétien , ut aliquando ex eadem disciplina fuisse videatur* (23). Cette observation devait servir de quelque chose à Baronius , pour ne pas trouver Porphyre dans la description que Lactance a faite du philosophe qui attaqua impertinemment et ignoramment les chrétiens persécutés.

Au reste , la préface que ce philosophe avait mise au-devant de son écrit nous peut apprendre la conformité des persécutions païennes et des persécutions chrétiennes. Un écrivain intéressé et flatteur ne manque jamais de prendre la plume contre le parti persécuté , l'occasion lui paraît belle de louer son prince , il la prend aux cheveux , et il étale l'importance du service rendu à Dieu , et la charité avec laquelle on doit associer l'instruction à l'autorité des lois , afin qu'en éclairant les errans , on leur épargne les peines à quoi leur obstination les exposerait. Ce philosophe voluptueux de Nicomédie n'oublia aucun de ces lieux communs : on dirait qu'il a servi d'original à plusieurs auteurs français qui ont écrit pendant les souffrances de ceux de la religion. Voici comment il tournait les choses. *Professus ante omnia philosophi officium esse , erroribus hominum subvenire ; atque illos ad veram viam revocare , id est , ad cultus Deorum ; quorum numine , ac majestate (ut ille dicebat) mundus gubernetur ; nec pati , homines imperitos quorundam fraudibus illici ; ne simplicitas eorum prædæ , ac pabulo sit hominibus astutis. Itaque se suscepisse hoc munus , philosophiæ dignum ; ut præferret non videntibus lumen sapientiæ ; non modo ut susceptis Deorum cultibus resanescant , sed etiam ut pertinaci obstinatione deposita , corporis cruciamenta devitent ; ne sævas membrorum lacerationes frustra perpeti velint. Ut autem appareret , cujus rei gratiæ opus illud elaborasset , effusus est in principum laudes ; quorum pie-*

(18) Tiré de Lactance , *ibid.* , cap. II.

(19) Baronius , *ad ann.* 302 , num. 51 , pag.

(20) *Ineptus , vanus , ridiculus* apparuit. Lactant. *Divin. Institut.* , lib. V , cap. II , pag. 307.

(21) *Idem* , *ibid.*

(22) Baron. , *ad ann.* 302 , num. 53 , qui cite Baronius , lib. III , cap. XIX.

* L'auteur des *Observations* insérées dans la Bibliothèque française , XXIX , 200 , observe que Socrate , sur lequel s'appuie Baronius , pour prouver que Porphyre était chrétien , ne dit rien de cela ; et que Baronius aurait dû citer Nicéphore , X , 36 , ou saint Augustin , de *Civitate Dei* , I , 28 , où ce père fait entendre que Porphyre avait été autrefois chrétien : ce que l'on conjecture , ajoute Joly , de ce qu'il paraissait bien avoir du fond des dogmes du christianisme ; circonstance qui donne à penser qu'il avait été initié dans les mystères de la religion chrétienne.

(23) Lactantius , lib. V , cap. II.

tas, et providentia (ut quidem ipse dicebat) cum in cæteris rebus humanis, tum præcipuè in defendendis Deorum religionibus claruisset; consultum esse tandem rebus humanis, ut cohibita impia, et anili superstitione, universi homines legitimis sacris vacarent, ac propitios sibi Deos experirentur (24). Il est plus facile de s'éloigner de la méthode du persécuteur Dioclétien que de celle de ses panégyristes.

(24) Lact., lib. V, cap. II, pag. 306

HIÉROCLÈS, fils de cet Alypius qui avait commandé en Angleterre, et que Julien l'apostat avait envoyé à Jérusalem pour y faire rebâtir le temple, fut accusé conjointement avec son père sous l'empire de Valens, et tant tourmenté qu'on ne savait plus à quel membre s'adresser, pour lui faire dire par la force des tortures ce qu'on souhaitait qu'il déclarât (a). On donna ordre enfin qu'il fût mené au supplice; mais, pendant qu'il y allait, le peuple s'adressa en corps à l'empereur, et le pria si ardemment pour cet homme, qu'il obtint sa grâce. C'est ce que l'on peut apprendre en comparant un passage d'Ammien Marcellin, avec un passage de saint Chrysostome (A). Notre Hiéroclès avait été disciple de Libanius, et avait eu beaucoup de part à son estime (B).

(a) *Omni lanienâ excruciato ut verba placencia principi, vel potius arcessitori loqueretur, quo cum penis non sufficerent membra vivo exusto, etc.* Ammian. Marcellinus, lib. XXIX, cap. I, pag. 556.

(A) *Il obtint sa grâce. C'est ce que l'on peut apprendre en comparant un passage d'Ammien Marcellin, avec un passage de saint Chrysostome.*] C'est celui-ci : *Ipse quoque Alypius post multationem bonorum exulare præceptus, filium miserabiliter duc-*

tum ad mortem, casu quodam prospero revocatum excepit (1). Le passage de saint Chrysostome est dans la III^e. homélie sur l'incompréhensible nature de Dieu. Ce père, voulant montrer à ses auditeurs combien a de force la prière de tout un peuple, leur alléguait un exemple qu'ils avaient vu depuis dix ans, lorsqu'un criminel, que l'on menait bâillonné au lieu du supplice, obtint sa grâce à la prière de tout le peuple d'Antioche, qui fut la demander en corps à l'empereur. M. Valois (2) ne doute pas que ce criminel ne fût Hiéroclès, fils d'Alypius.

(B) *Il avait eu beaucoup de part à l'estime de Libanius.*] Libanius, écrivant à Alypius, lui dit (3) que son fils, encore enfant, paraissait plus sage que les personnes âgées, et qu'il y avait plusieurs pères qui, en censurant leurs fils, les exhortaient à jeter les yeux sur celui d'Alypius. Le témoignage d'Ammien Marcellin est conforme en gros à celui de Libanius (4).

(1) Amm. Marcellin., lib. XXIX, pag. 557.

(2) Henr. Valois, in Marcell., lib. XXIX, pag. 557.

(3) Lib. IV, epist. CCLXXXIV, apud Valesium, ibid.

(4) Citatus est cum Hierocle filio adolescente indolis bonæ. Amm. Marcell., ibid., pag. 556.

HIÉROCLÈS, philosophe platonicien au V^e. siècle, enseigna dans Alexandrie avec un très-grand éclat : il se faisait admirer par la force de son génie, et par la beauté féconde de ses expressions (a). Il composa VII livres sur la providence et sur le destin, et les adressa au philosophe Olympiodore, qui rendit par ses ambassades beaucoup de services à l'empire romain au temps d'Honorius et de Théodose le jeune (b). On n'a plus ces livres-là, et nous ne les connaissons que par les extraits qui s'en trouvent dans

(a) Photius, Biblioth., cod. CCXLII, pag. m. 1037.

(b) Idem, cod. CCXIV, pag. 549.

Photius. Ces extraits apprennent qu'Hiéroclès avait montré qu'il y avait un parfait accord entre la doctrine de Platon et la doctrine d'Aristote, et que ceux qui ont nié cet accord n'entendaient pas bien les sentimens de ces deux grands hommes (c). Il donna mille mouvemens à son esprit pour expliquer les difficultés de la providence, et du destin, et du franc arbitre, et il prétendit que la base ou la clef de toutes ces choses consistait dans le passage des âmes d'un corps à un autre, et dans la vie qu'elles avaient menée avant que d'entrer dans les corps humains. Il épuisa là-dessus toutes ses forces, et il ne lui en resta plus pour s'aviser des bonnes raisons qui établissent la doctrine qu'il entreprenait de prouver (d). C'est pourquoi Photius remarque que tout ce grand attirail de raisonnemens se réduit à des niaiseries (e). On voit une chose fort singulière dans la doctrine de ce philosophe; car il soutenait que Platon a enseigné que le monde a été produit de rien (A). Il ne se maria que dans la vue d'avoir des enfans (B). Sa femme devint possédée (f): il se servit inutilement de paroles de civilité pour la délivrer du démon; cet esprit n'eut aucun égard à ces complimens; mais Théosébius (g), sans entendre la magie, l'exorcisa de telle sorte, qu'il le contraignit de décamper.

Jousius, qui prouve très-solide-ment que notre Hiéroclès a vécu après Eusèbe, se trompe d'ailleurs (C) en le supposant auteur d'une histoire d'Apollonius de Tyane, et en supposant que les VII livres de la providence ont été réfutés par un écrivain nommé Eusèbe, différent de celui qui a composé une histoire ecclésiastique, etc.

(A) *Il soutenait que Platon a enseigné que le monde a été produit de rien.* Hiéroclès (1) réfuta très-solide-ment les platoniciens, qui assuraient que Dieu, opérant de toute éternité par sa puissance et par sa sagesse, ne serait point capable de former un monde sans le concours d'une matière incréée. Ils disaient donc qu'il n'avait produit les choses qu'avec la coopération d'une matière dont l'existence ne dépendait point de lui. Toutes choses, ajoutaient-ils, étaient contenues en puissance dans cette matière; Dieu n'a fait que les en tirer, et les arranger. Hiéroclès raisonna avec beaucoup de jugement contre cette supposition: il dit qu'un tel ouvrage de Dieu ne serait pas tant une marque de sa bonté, que l'effet d'une diligence superflue (2); car pourquoi s'efforcerait-il d'arranger ce qu'il n'a point fait? Le bon ordre ne se trouve-t-il pas assez en ce qu'un être subsiste éternellement par lui-même? Tout ce qui survient à un tel être n'est-il pas hors de sa nature? N'est-ce point par conséquent un défaut? Τί γὰρ δὴ μαθὼν ἃ μὴ ὑπέσκησε διατάττειν πειράται, πάντως που τῆς εὐταξίας αὐτοῖς ἐν τῇ ἀγενήσιᾳ τῆς ἑαυτῶν φύσεως κειμένης; τὸ γὰρ ἀγενήτως καθ' ἑαυτὸ ὑφίστασθαι εἴ τι προσλάβοι, παρὰ φύσιν προσλήψεται· τὸ δὲ παρὰ φύσιν διατεθῆναι, κακὸν τῷ μετατρεπομένῳ, ὥςτις οὐκ ἀγαθὸν τῇ λεγομένῃ ὕλῃ τὸ κοσμεῖσθαι, εἴπερ ἀγέννητος εἴη μὴ ἀπὸ χρόνου μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸ ἀπὸ αἰτίου. Quorsum enim ea, quæ non condidit, digerere cona-

(c) Idem, *ibid.*, pag 552.

(d) Idem, *ibid.*

(e) Εἰς λῆρον αὐτοῦ τὸ πολύμοχθον δια-
ύνται σπύδασμα. In pugis operosa illa
machinatio abit. Idem, *ibid.*

(f) Photius, *cod. CCXLII*, pag. 1037.

(g) Il était disciple d'Hiéroclès.

(1) Photius, *Biblioth.*, *cod. CCLI*, pag. 1380.

(2) Ὁ περιεργία μᾶλλον ἂν ἦν, ἢ ἀγαθό-
τητος θεοῦ. Quod supervacaneus potius esset di-
ligentia quam bonitatis Dei. Photius, *Biblioth.*,
cod. CCLI, pag. 1380.

tur, cum omninò bona ordinatio in naturâ eorum ingenita consistat? Si quid enim ingenito, ac per se subsistenti addatur, præter naturam fiet. Quod autem præter naturam efficitur, vitiatur: quare dictam materiam ornari minimè bonum, siquidem non solum in tempore, sed et absque causâ ingenita sit (3). Il conclut de là que Dieu n'aurait pu commencer son ouvrage que par une mauvaise action (4), savoir par l'entreprise de dépouiller de son état naturel une substance incréée aussi-bien que lui, et sa propre sœur. Ce sont des raisons si fortes (5), que toute personne qui les aura bien pesées, et qui s'intéressera à la gloire de Platon, tâchera de faire voir qu'il n'a point admis deux principes collatéraux, éternels, et indépendans l'un de l'autre, Dieu et la matière. Voilà sans doute ce qui fit que notre Hiéroclès lui attribua le dogme de la création proprement dite. Je me persuade qu'il l'avait lu dans les écrits des chrétiens, et qu'ayant été frappé des argumens qui combattent l'existence d'une matière incréée, et qu'ayant joint à cela les notions de créateur, qui portent au plus haut point la puissance et la majesté divine, il supposa pour la gloire de la secte que son fondateur avait connu Dieu sous l'idée d'une nature dont un simple acte de volonté peut suffire à la formation de l'univers. Ὅτι δημιουργὸν θεὸν, φησι, προϋφίστησιν ὁ Πλάτων ἐφιστάσα πάσης ἐμφανοῦς τε καὶ ἀφανοῦς διακοσμήσεως, ἐκ μηδενὸς προϋποκειμένου γεγενημένης· ἀρκεῖν γὰρ τὸ ἐκείνου βούλημα εἰς ὑπόστασιν τῶν ὄντων. *Plato opificem Deum censuit sustinere omnem aspectabilem et inaspectabilem mundum, nullâ prius existente materiâ productum. Sufficere enim illius voluntatem ad sustinendum universum* (6). Mais il serait aisé de montrer que c'est un mensonge officieux, puisque Platon a tenu fort clairement le concours d'une matière indépendante et incréée. Disons donc qu'Hiéroclès fit

(3) Photius, Biblioth., cod. CCLI, pag. 1380.

(4) Τὴν ἀρχὴν τῆς δημιουργίας ἀπὸ τινος κακοποιίας ἐν γένεσά μιντος. *Initium creationis à quodam maleficio inchoans.* Idem, ibid.

(5) Confer quæ supra, remarque (R) de l'article d'ÉRICUR, tom. VI, pag. 190.

(6) Photius, Biblioth., cod. CCLI, p. 1381.

valoir ici son industrie autant qu'en nul autre endroit : je parle de l'industrie de donner aux phrases des auteurs morts tel sens qu'on veut (7), ou de trouver pour le moins, dans leurs ouvrages, deux ou trois systèmes différens. Il entendait ce manège; car les deux explications qu'il donna du Gorgias de Platon ne se ressemblaient en rien, et néanmoins elles paraissaient conformes à la doctrine platonique. Ce sont des jeux d'esprit, mais qui demandent beaucoup de fécondité d'imagination. Ἀντιπαραβαλὼν τὰ πρότερα καὶ τὰ ὑστερα εὖρεν οὐδὲν τῶν αὐτῶν, ὥς ἔπος εἰπῆν· ἐκότερα δὲ ὁμοί, ὁ καὶ παράλογον ἀκούσαι, τῆς Πλάτωνος ἐχόμενα, καθόσον οἶόν τε, προαιρήσεις· τοῦτο μὲν οὖν ἐπιδείκνυται, τοῦ αἰδῆς ἡλίον ἢν ἄρα τὸ τῶν φρενῶν πέλαγος. *Collatis prioribus cum secundis, nihil, ut sic dicam, eorundem invenit. Utraque tamen, quod sanè auditu novum est, Platonis, quod ejus fieri poterat, institutum continebat. Hinc colligitur quanta viri illius in sententiis copia* (8).

(B) *Il ne se maria que dans la vue d'avoir des enfans.*] Damascius fait la même observation en parlant de Théosébius, disciple d'Hiéroclès; et cela nous montre que les plus célèbres platoniciens se persuadaient que c'étaient là les justes règles et les véritables bornes du mariage, et que tout ce qui allait au delà de ces limites était un dérèglement, ou pour le moins une licence que les sages ne se devaient pas permettre. Ce Théosébius, ayant vu que son épouse était stérile, fit une bague de chasteté, et la lui donna. Je vous fis présent autrefois, lui dit-il, d'un anneau de génération (9); mais je vous donne aujourd'hui un anneau de continence qui vous aidera toujours à vous comporter chastement (10): demeurez avec moi, si vous voulez, ou si vous pouvez vous contenir; que si cette

(7) Voyez la remarque (C) de l'article ΗΕΜΙΠΟΙΟΥ, tom. VII, pag. 578.

(8) Photius, Biblioth., cod. CCXLII, pag. 1037.

(9) Δακτύλιον ἀρμόσῃν παιδουργοῦ συμβίωσις. *Annulum procreatrix conjunctionis conciliatorem.* Idem, ibid.

(10) Ἐπίκουρόν σοι παριστέμενον αἰετῆς σωφρονος οἰκουρίας. *Adjutorem tibi semper futurum temperantis officii.* Idem, ibidem.

condition ne vous accommode pas, je consens que vous épousiez un autre homme, et je ne vous demande autre chose, si ce n'est que nous nous séparions bons amis. Elle accepta volontiers la condition. Mon auteur s'arrête là, et nous laisse dans l'incertitude; car on ne sait si la femme accepta le premier parti ou le dernier. Il n'eût point fallu laisser dans le récit une telle ambiguïté.

(C) *Jonsius, qui prouve.... qu'Hiéroclès a vécu après Eusèbe, se trompe d'ailleurs.* Sa 1^{re}. preuve est tirée de ce qu'Hiéroclès avait fait mention de Plutarque l'Athénien, qui a été postérieur à Jamblique (11). Or celui-ci florissait sous Julien l'apostat; nous avons encore quelques lettres que cet empereur lui avait écrites. La 2^e. preuve est prise de ce qu'Olympiodore, à qui les livres d'Hiéroclès furent dédiés, n'a point précédé le règne d'Honorius, et de Théodose le jeune; car il composa une histoire qui commençait au 7^e. consulat d'Honorius, et au 2^e. de Théodose le jeune, et il la continua jusqu'à Valentinien, successeur d'Honorius, ou jusqu'à l'année 425 (12). *Jonsius a raison, après cela, de soutenir que le même Eusèbe qui a fait une Histoire Ecclésiastique, la Préparation Évangélique, etc., n'a point réfuté les écrits de cet Hiéroclès; mais il se trompe, quand il dit qu'un autre Eusèbe les a réfutés.* Voici la cause de son erreur. Il s'imagine que le même Hiéroclès, qui est auteur des VII livres sur le Destin, a fait une histoire d'Apollonius de Tyane, intitulée *Philaletes*, et dont nous avons la réfutation parmi les œuvres d'Eusèbe. C'est confondre Hiéroclès, persécuteur des chrétiens sous l'empire de Dioclétien, avec Hiéroclès, philosophe d'Alexandrie sous Théodose le jeune. Il est un peu surprenant que *Jonsius*, qui avait une connaissance très-vaste et très-exacte des auteurs qui ont porté le même nom, n'ait point connu le président de Bithynie, et le gouverneur d'Alexandrie, qui fit tant de mal aux chrétiens, et qui écrivit contre eux, et

qui se nommait Hiéroclès. Disons aussi que ce savant homme s'est trompé en croyant qu'Eusèbe réfute les sentimens d'un Hiéroclès sur la destinée. Il est sûr qu'Eusèbe n'a réfuté que le sentiment d'Apollonius tel qu'il l'avait vu dans Philostrate (13).

(13) *Notes que M. Cave, Hist. littérar. script. eccles., part. I, pag. 131, a relevé ces deux fautes de Jonsius.*

HIÉRON I^{er}., roi de Syracuse, était fils de Dinomènes, et frère de Gélon, qui, après s'être rendu souverain dans Gela, fut assez heureux pour voir la ville de Syracuse se soumettre à lui, lorsqu'il ne songeait qu'à y ramener quelques habitans que la populace en avait bannis. Il fut si content de cette nouvelle acquisition, qu'il se démit volontairement de Gela entre les mains d'Hiéron, son frère, et ne s'appliqua qu'aux moyens de rendre très-florissante la ville de Syracuse (a). Il y régna glorieusement et heureusement; il s'acquit une grande réputation par ses victoires, et l'amitié de ses sujets par son équité et par sa modération (b). Hiéron, qui lui succéda, ne marcha point sur ses traces. Il fut avare, violent et tout-à-fait éloigné de la conduite vertueuse de Gélon, et cela fut cause que bien des gens eurent envie de se soulever; mais la mémoire de son prédécesseur était si chère et si glorieuse qu'elle les porta à se retenir (c). Il eut bonne envie de faire mourir Polyzèle, son frère, qu'il voyait fort aimé des Syracusains, qui lui était devenu suspect d'as-

(a) *Herodot., lib. VII, cap. CLV, CLVI.*

(b) *Diodor. Siculus, lib. XI, cap. LXXII. Voyez aussi Plutarque, de sera Numinis vindicta, pag. 551, 552.*

(c) *Idem, Diodor., ibidem.*

(11) *Jonsius, de Script. Hist. philos., pag. 303. Il cite Photius, Ecl. 244.*

(12) *Idem, ibid., pag. 304. Il cite Photius, tom. 8.*

pirer à la royauté. Il le voulut envoyer au secours des Sybarites, assiégés par les Crotoniates; il voulut, dis-je, l'y envoyer, afin de le faire périr dans le combat, mais Polyzèle, qui pressentit ce dessein, n'accepta pas cet emploi; et, voyant que cela irritait furieusement le roi son frère, il se retira auprès de Théron, qui régnait dans Agrigente. La réconciliation se fit quelque temps après, par l'entremise de Théron (d). Celui-ci eût pu profiter de la mésintelligence; mais c'était un honnête homme (e), et il voulut rendre bon office pour bon office (A). Son fils Thrasydée lui succéda, et fut malheureux dans la guerre qu'il entreprit contre les Syracusains. Hiéron avec une bonne armée fit une irruption dans le pays des Agrigentins, et gagna une bataille qui fit perdre la couronne à Thrasydée (f). Remarquez ici une différence entre les poètes et les historiens. Le même Hiéron, qui paraît un prince très-accomplis dans les odes de Pindare (B), paraît comme un méchant roi dans l'Histoire de Diodore de Sicile. Il me semble que si le poète le flatte trop, l'historien ne lui est pas assez équitable; car il n'en dit pas le bien qu'il en pouvait publier, je veux dire qu'Hiéron se civilisa et se corrigea beaucoup par les entretiens qu'il eut avec quelques beaux esprits qu'il aima, et qu'il combla de bienfaits (C). Il mourut dans la ville de Catane, la deuxième année de la 78^e.

(d) Diodor. Siculus, lib. XI, cap. XLVIII.

(e) Idem, ibid., cap. LIII.

(f) Idem, ibid., lib. XI, cap. LIII.

olympiade (g), après avoir régné près de douze ans (h). C'était une ville qu'il avait renouvelée; il en avait chassé les habitans, et y avait établi une colonie de Grecs tirés du Péloponnèse, et de Syracuse (i). Il lui ôta le nom de Catane, et lui donna le nom d'Ætna; et il voulut lui-même être surnommé Ætnéen lorsqu'il fut proclamé vainqueur aux jeux pythiques (k). Les honneurs funèbres qu'on lui rendit dans cette nouvelle ville furent semblables à ceux des héros (l). Son frère Thrasybule régna après lui, mais ses actions tyranniques obligèrent les Syracusains à se soulever, et ils le réduisirent en un tel état qu'il fut contraint de subir une dure capitulation. Il se retira en Italie au pays des Locres, et y passa tout le reste de ses jours dans une vie privée. Il n'avait régné qu'un an. Les Syracusains ayant rétabli le gouvernement républicain, s'y maintinrent jusques à la tyrannie de Denys. Ce fut un intervalle de soixante années (m). Au reste, il y a lieu de s'étonner que Dinomènes, fils d'Hiéron, n'ait pas régné après lui. Il lui survécut, comme nous l'apprend l'inscription des dons que son père avait voués à Jupiter olympien (n). Les offrandes que ce roi

(g) Idem, ibid., cap. LXVI.

(h) Idem, ibid., c. XXXVIII, p. m. 397.

(i) Idem, ibid., cap. XLIX.

(k) Voyez Pindare, Pyth., od. I et ibi Commentar. Jo. Benedicti.

(l) Diod. Siculus, lib. XI, cap. LXVI. Notez que les anciens habitans de Catane s'y rétablirent et ruinèrent le tombeau d'Hiéron. Voyez Strabon, lib. VI, pag. 185.

(m) Diodor. Siculus, lib. XI, cap. LXVII, LXVIII.

(n) Voyez Pausanias, lib. VIII, cap. XLII, pag. 687, et lib. VI, cap. XII, pag. 479.

de Syracuse consacra au temple de Delphes furent magnifiques (o). Sa première femme, qui était fille d'Anaxilaüs, roi des Rhéginien, et cousine de Théron, ne lui donna point d'enfants (p); mais de sa seconde femme, qui était fille de Nicodès, il eut Dinomènes dont j'ai parlé ci-dessus (q). On veut qu'il lui ait donné le commandement de la ville de Catane, avec le titre de roi d'Étna (D). Je ne sais à laquelle de ses deux femmes il font donner la réponse que Plutarque a rapportée (r).

(o) Voyez Athénée, lib. VI, pag. 231 et 232.

(p) Voyez le Commentaire de Bénédicte sur Pindare, od. I, Pyth., pag. 263.

(q) La même.

(r) Plut., in Apophtheg., pag. 175. Voyez, lib. VI, pag. 71, la remarque (E) de l'article DUELLIUS.

(A) Théron..... voulut rendre bon office pour bon office. | Pendant que Hiéron se préparait à faire la guerre à Théron, chez qui son frère s'était retiré, les habitans d'Himéra lui envoyèrent des députés pour lui offrir du secours, et pour lui déclarer même qu'ils voulaient vivre sous sa domination. Thrasydée, fils de Théron, leur avait été donné pour commandant, et s'était rendu odieux par ses violences et par sa fierté. Hiéron employa cette conjoncture, non pas pour pousser son dessein de guerre, mais pour tourner les choses vers la pacification. Il fit savoir au roi d'Agrigente que les habitans d'Himéra avaient machiné. Cet avis fut cause que Théron prit les mesures qu'il fallait pour faire avorter ce complot, et qu'il accorda avec le roi de Syracuse, et mit la paix entre les deux frères (1). Moreri, sous la citation du 11^e. livre de Diodore de Sicile, assure que Hiéron défut Théron, tyran d'Agrigente, qui se moquait de lui. Je n'ai trouvé nulle trace de cela dans Diodore de Sicile. Notez que l'histo-

rien Timée avait raconté que Théron, ne pouvant souffrir que Polyzèle, son gendre, fût maltraité par Hiéron, déclara la guerre à ce roi de Syracuse; mais elle fut terminée tout aussitôt, et avant que les hostilités eussent été commencées (2). Disons, en passant, que Démarète (3), fille de Théron, fut mariée au roi Gélon, qui ordonna, en mourant, qu'elle épousât Polyzèle (4).

(B) Hiéron..... parait un prince très-accomplis dans les odes de Pindare. Il gagna le prix de la course de cheval aux jeux olympiques. Il remporta le même avantage aux jeux pythiques: il y fut aussi vainqueur à la course de chariot. Ces victoires-là furent magnifiquement chantées par le poète Pindare (5); et vous pouvez croire qu'encore que les digressions occupent plus des trois quarts de ses odes, il n'oublia pas de dire qu'Hiéron avait toutes les vertus d'un bon et d'un brave roi. Notez que l'inscription de son ex voto (6) témoigne qu'il gagna trois fois le prix aux jeux olympiques; deux fois à la course de cheval, et une fois à la course de chariot. Jean Benoît, qui a dit dans son commentaire sur Pindare (7), qu'Hiéron remporta le prix de la course de cheval aux jeux olympiques de la 73^e. olympiade, se trompe; car ce prince était roi de Syracuse quand il le gagna (8): or il ne commença à régner dans Syracuse, qu'en la troisième année de la 75^e. olympiade (9). Le même commentateur prétend qu'il mourut après une semblable victoire, remportée aux jeux de la 77^e. olympiade. C'est lui donner un règne de plus de seize ans, et contredire mal à propos les meilleurs historiens.

(2) Voyez le Commentaire de Bénédicte sur Pindare, od. II Olymp., pag. 43.

(3) Voyez, touchant cette femme, Diodore de Sicile, lib. XI, cap. XXVI.

(4) Voyez le même Commentaire de Bénédicte sur Pindare, od. II Olymp., pag. 43.

(5) Voyez la 1^{re}. ode de ses Olympiques, et les 1^{re}., II^e. et III^e. de ses Pythiques.

(6) Voyez Pausanias, lib. VIII, pag. 687.

(7) Jo. Benedictus, in Pindar., od. I Olymp., pag. 2.

(8) Pindar., od. I Olymp.

(9) Diodor. Sicul., lib. XI, cap. XXXVIII, XXXIX.

(1) Diodor. Sicul., lib. XI, cap. XLVIII.

(C) *Hiéron se civilisa, et se corrigea beaucoup par les entretiens qu'il eut avec quelques beaux esprits.* Il était aussi ignorant qu'homme du monde, et aussi rustique que son frère Gélon; mais, étant tombé malade, il employa aux conversations des savans, le loisir que la faiblesse de son corps lui procurait, et il devint docte; et puis se trouvant guéri, il continua de se plaire à ces sortes d'entretiens, et discourait très-souvent avec Simonide, avec Pindare, et avec Bacchylide (10). L'auteur qui m'apprend cela ajoute qu'Hiéron aimait extrêmement la littérature; qu'il était fort libéral; qu'il avait l'âme grande; qu'il vécut sans défiance avec ses trois frères; qu'il les aimait tendrement; qu'il en fut aimé de même, et que son inclination à faire de beaux présens déterminait Simonide, quoique fort vieux, à passer la mer pour se rendre auprès de lui (11). Il y a des critiques (12), qui prétendent que la chronologie ne permet pas d'assurer qu'Hiéron ait vu Simonide; mais on leur fait voir qu'ils se trompent (13). Toute l'antiquité fut persuadée de leur entrevue et de leurs conversations. Xénophon a supposé un dialogue entre eux (14) qui est une bonne pièce: Hiéron y parle en homme d'esprit, et de fort grand sens. L'historien Timée avait dit que Simonide fut le médiateur de la paix entre Hiéron et Théron (15). Voyez aussi Athénée (16) et Pausanias (17); et prenez garde que quand même les éloges que Pindare et Élien ont donnés à ce roi de Syracuse, ne tiendraient rien de la flatterie, on n'en pourrait pas conclure que Diodore de Sicile ait avancé des faussetés: car ce qu'il a dit de l'avarice et de la violence d'Hiéron, pourrait être véritable par rapport au temps qui précéda la maladie de ce prince. Je

n'observe point cela pour l'excuser à tous égards: je persiste à le blâmer d'avoir passé sous silence l'amendement d'Hiéron, et d'avoir insinué trop clairement qu'il ne s'amenda jamais (18). Cela me semble très-faux; et il vaut mieux, sans doute, ajouter un peu de foi à Élien et à Plutarque (19), et donner ce prince pour un exemple de la vérité de cette maxime d'Horace:

*Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit.
Si modò cultura patientem commodet an-
rem* (20).

Au reste, la maladie qui accoutuma notre Hiéron aux conversations savantes, était la gravelle. Le scolaste de Pindare (21) cite sur cela un ouvrage d'Aristote qui s'est perdu. M. Moréri s'est lourdement abusé en attribuant à Hiéron II, ce qui n'appartient qu'à Hiéron I^{er}; je veux dire cette science acquise au lit, etc.

(D) *On veut qu'il ait donné à son fils le commandement de la ville de Catane, avec le titre de roi d'Ætna.* On se fonde sur ces paroles de Pindare (22):

Μοῖσα καὶ παρ Δεινομένης κελεύ-
σαι
πειθῆναι μοι ποινὰν τεθρίππων,
χάρμα δ' οὐκ ἀλλότριον νι-
καφορία πατρός.
ἄγ' ἔπειτ' Αἴτνας βασιλεῖ
φίλιον ἐξεύρωμιν ὕμνον.
τῷ πρόλιν κείνῳ θεοδμά-
τῳ σὺν ἐλευθερίᾳ,
Ἵλλίδος σάθμας Ἱέρων
ἐν νόμοις ἔκτισσεν.

*Musa etiam apud Dinomenem
canendum mihi obsequere, præmi-
um quadrigarum, gaudium enim
alienum à filio victoria patris. Ag-
rum postea Ætnæ regi gratum ex-
gitemus hymnum: cui urbem illam*

(18) Μετὰ δὲ τὴν Ἱέρωνος τελευτὴν οὐ
ραλαβὼν τὴν ἀρχὴν Θρασύβουλος ὁ ἀδελ-
φὸς ὑπερίβηκε τῇ κακίᾳ τὸν πρὸ αὐτοῦ
βασιλεύσαντα. Sublato è vivis Hierone, ὁ
Thrasymbulus regno, improbitate germani
se se regem excessit. Diod. Sicul., lib. XI, c.
LXVII.

(19) Plutarch., de serâ Numinis vindictâ, p.
551, et in Apophthegm., pag. 175.

(20) Horat., epist. I, lib. I, vs. 39.

(21) Voyez le Commentaire de Benedictus
Pindar., pag. 260, 296.

(22) Pindar., od. I Pythiar., p. m. 261, v.
v. 112.

(10) Ælian., Div. Histor., lib. IV, cap. XV.

(11) Idem, ibid., lib. IX, cap. I.

(12) Bi-ciola, tom. II, Hor. subcis., lib. II,
cap. XIX.

(13) Voyez les Notes de Kuhnins sur Élien,
lib. IV, cap. XV.

(14) Intitulé: Ἱέρων, ὁ Τυραννικός. Hieron,
sive Tyrannicus.

(15) Voyez le Commentaire de Joh. Benedic-
tus in Pindarum, od. II. Olymp., pag. 43.

(16) Athen., lib. XIV, pag. 656.

(17) Pausan., lib. I, pag. 6.

nam divinitus fundatâ libertate, Dionis libris in legibus Hiero condidit. Voici la note de Benoit : *Postquam pater laudavit Hieronem ab iuribus, et filium Dinomenem à studio in patre : ad alias ejusdem Dinomenis laudes digreditur : quem Ætnæ regem appellat : nam illam à se conditam Hiero dedit filio administrandam : tandem ducem Ætnæorum constituit.* Ici augmente la surprise que l'on a de voir que Thrasybule succède à Hiéron. Je crois que les Syracusains favorisèrent le frère au préjudice du fils, pour honorer davantage la mémoire de Gélon ; car Dinomènes fils de Hiéron n'était que neveu de Gélon, mais Thrasybule était frère de Gélon ; et ainsi en faisant régner celui qui touchaient de plus près à Gélon, on faisait paraître plus nettement qu'on le regardait comme la base de la prétention à la couronne.

HIÉRON II, roi de Syracuse, descendait de la famille de Gélon qui avait régné au même lieu ; mais, parce que sa mère était servante, Hiéroclès, son père, le considéra comme un enfant qui déshonorait la maison, et l'abandonna à la merci de la fortune (a). Les abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours, et comme les devins déclarèrent que c'était un signe qu'il serait roi, Hiéroclès le fit reporter à sa logis, et l'éleva avec tous les soins possibles. L'enfant profita beaucoup d'une telle éducation, et se distingua en plusieurs manières. Ce fut un homme parfaitement beau et robuste, il parut avec beaucoup d'agréments, et se battit souvent avec ceux qui le provoquèrent, et les vainquit toujours. Il reçut de Pyrrhus bien des récompenses mili-

taires (b). Les Syracusains le firent préteur (A) après le départ de Pyrrhus ; et comme il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de sagesse, toutes les villes concoururent unanimement à le créer capitaine-général contre les Carthaginois, et puis à l'élever à la dignité royale (c). Il continua bientôt après à faire la guerre vigoureusement aux Mamertins qu'il avait déjà battus en quelques rencontres, et il se proposa de les chasser de la ville de Messine dont ils s'étaient emparés contre tout droit et raison. Ils ne se sentirent pas capables de lui résister, et de là vint qu'ils recoururent, les uns aux Carthaginois, et les autres aux Romains. On agita fortement à Rome la question s'il fallait les secourir ; l'affirmative l'emporta ; et ce fut le commencement de la première guerre punique. Le consul Appius Claudius, chargé de secourir les Mamertins, débarqua ses troupes en Sicile, l'an de Rome 490. Ils lui livrèrent leur ville, et firent en sorte que le général carthaginois, qui commandait dans leur forteresse, l'abandonnât. Les Carthaginois mirent le siège devant Messine, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain prit le parti de donner bataille, et attaqua premièrement les Syracusains : le combat fut rude, Hiéron s'y comporta vaillamment ; mais il fut battu, et il trouva à propos de s'en retourner à Syracuse. Appius Claudius ayant remporté

(a) *Ex ancillâ natus ac propterea à patre, ob dehonestamentum generis, expositus* Justin., lib. XXIII, cap. IV.

(b) *A Pyrrho rege multis militaribus donis donatus est.* Idem, ibid.

(c) Justin., lib. XXIII, cap. IV.

une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, et s'avança jusqu'à Syracuse, et l'assiégea. Hiéron voyant la Sicile consternée, et les forces des Carthaginois bien affaiblies, fit parler de paix aux Romains : sa proposition fut acceptée, et depuis ce temps-là jusques à sa mort, il se tint fidèlement attaché à leurs intérêts (*d*), et leur donna toutes les marques de la plus sincère amitié (*B*). S'il n'avait vécu que cinq ou six ans depuis l'alliance qu'il fit avec eux, et que l'on jugeât des choses sur le pied de notre siècle, l'on aurait sujet de s'étonner de sa constance. Quelle doit donc être notre admiration, lorsque nous considérons qu'il vécut encore près de cinquante ans ? Ce long règne fut fort heureux ; car la conduite d'Hiéron était accompagnée de tant de prudence, qu'elle le tint en sûreté parmi ses sujets, et qu'il s'acquît au dehors une belle réputation, et que ses affaires publiques et particulières allèrent très-bien. Il cultiva l'amitié des Grecs, et se piqua d'avoir part à leurs couronnes (*e*). Ses fils lui érigèrent une statue équestre, et une statue à pied, dans Olympe (*f*) ; ses sujets lui en érigèrent aussi au même lieu (*g*). L'argent qu'il donna aux Rhodiens, et les présents qu'il leur envoya après ce grand tremblement de terre qui

avait ravagé leur île, et renversa leur colosse, est une marque très-insigne de sa libéralité et sa magnificence (*h*). Il fit construire un vaisseau qui fut l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. Archimède (*i*) fut le directeur de l'ouvrage. Vous en trouverez la description dans Athénée (*k*), qui cite un livre composé exprès sur ce sujet, par certain Moschion. La XVI^e. idylle de Théocrite s'adresse à ce roi de Syracuse ; et il semble que l'auteur se plaigne de l'avoir servi sans en avoir obtenu de récompense. Hiéron composa des livres d'agriculture (*l*), et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, la deuxième année de la 118^e olympiade, et la 539^e. (*m*) de son règne. Il avait survécu à Gélon son fils, (*n*), qui avait été marié à Néréide, fille de Pyrrhus (*o*), lequel avait laissé un garçon nommé Hiérôme (*p*). Il remarqua que ce Hiérôme avait de la vanité, et il craignit que le bon état où il avait affermi son royaume ne changeât bientôt sous un tel prince. Cela lui fit naître le dessein de rendre la liberté aux Syracusains, mais ses filles l'en empêchèrent (*D*) ; et, dans son grand âge, il n'eut pas la force de ten

(*d*) Ex Polybio, lib. I, cap. X, et sequentibus.

(*e*) Voyez Polybe, lib. II, cap. XVI.

(*f*) Pausan., lib. VI, cap. XII, pag. 480.

(*g*) Idem, ibid., cap. XI, pag. 489. Mais notez qu'il dit pag. 480 que ses fils lui en érigèrent deux, et pag. 489 qu'ils n'en érigèrent qu'une, et que les Syracusains lui en érigèrent deux.

(*h*) Voyez Polybe, lib. V, cap. LXXXV.

(*i*) Touchant le soin que prit Hiéron de faire appliquer à des usages de mécanique les spéculations géométriques d'Archimède. Voyez Plutarque, in Vita Marcelli, p. 10.

(*k*) Athen., lib. VI, pag. 206, et voyez l'article ARCHIMÈDE, tom. II, p. 1.

(*l*) Voyez la remarque (C).

(*m*) Et non pas 529, comme dit M. de Mezeriac.

(*n*) Calvisius, ad ann. Romæ 538, suppose le contraire, et se trompe.

(*o*) Pausan., lib. VI, cap. XII, pag. 479.

(*p*) Polybius, in Excerpt. Legat., cap. 1. T. Livius, lib. XXIV, pag. 382.

contre les caresses et les artifices de ces deux femmes, qui l'obéissaient nuit et jour. Il fallut donc se résoudre à laisser le royaume au petit-fils, sous la tutelle de quinze personnes. Ce que le vieillard avait prévu arriva. Ce ne furent que confusions à Syracuse après sa mort (E). Hiéron se trompe quand il dit à Dinomènes le tua (q).

(q) Pausan., lib. VI, cap. XII, pag. 480.

(A) Les Syracusains le firent préteur. Je me suis contenté des expressions abrégées de Justin ; mais je me suis ici développé ce fait-là qui est un peu estropié dans la narration de l'auteur. Je dis donc qu'il y avait une mésintelligence entre les bourgeois de Syracuse et leur armée, et que l'armée campant proche de Marone, procéda à la création des magistrats, et conféra cette dignité à ses officiers de guerre, Artémidore et Hiéron. Celui-ci ayant été introduit dans Syracuse par les intrigues et les sollicitations de ses amis, surmonta les oppositions du parti contraire, et se gouverna avec tant d'humanité et de grandeur d'âme, que les habitants s'accordèrent à le reconnaître pour préteur, quoiqu'ils regardassent comme illégitimes les assemblées où les soldats se mêlaient de conférer les magistratures (1). Pausanias, qui est ici mon auteur, rapporte ces traits de l'habileté d'Hiéron. Le premier fut qu'il remédia à un désordre qui nuisait beaucoup à l'état. Les Syracusains qui demeuraient dans la ville pendant que les troupes et les préteurs étaient en campagne excitaient mille séditions, et voulaient introduire des nouveautés. Il était donc important qu'en l'absence de l'armée, quelques personnes continssent la bourgeoisie dans le devoir. Leptines était fort propre à cela, car il avait beaucoup de crédit, et un grand crédit auprès du peuple. C'est pourquoi Hiéron s'assura de lui en se mariant avec sa fille, et par ce moyen il donna

ordre que la tranquillité publique fût conservée dans Syracuse, pendant qu'il serait dehors à la tête de l'armée. Son second coup de politique fut de se défaire des vieux soldats étrangers : c'étaient des mutins et des débauchés. Il se mit en campagne sous prétexte d'attaquer les Mamertins (2), et quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux, il mit d'un côté les soldats qui étaient Syracusains, et de l'autre ceux qui ne l'étaient pas ; il se mit à la tête de ceux-là comme pour faire une attaque, et laissa ceux-ci exposés aux Mamertins qui les taillèrent en pièces. Il leva d'autres troupes, et il attaqua si à propos les ennemis qu'il remporta une glorieuse victoire. On le créa roi après cet exploit (3).

(B) Il donna aux Romains toutes les marques de la plus sincère amitié. J'alléguerai ce qu'il fit lorsque les affaires des Romains étaient dans un grand désordre après la victoire qu'Annibal remporta sur eux, proche du lac de Thrasymane (4). C'était la troisième bataille qu'ils avaient perdue en Italie depuis qu'Annibal y était entré, c'est-à-dire depuis un an. Il n'en faudrait pas tant aujourd'hui pour porter un prince à quitter ses alliés, et à se tourner du côté de la victoire ; un prince, dis-je, dont les états seraient situés comme l'était Syracuse par rapport à la république de Carthage. Cependant Hiéron n'écouta que les conseils de la générosité, il se tint ferme dans le parti des Romains, et leur envoya de bons secours. Lisez ces paroles de Tite-Live (5) : *Per eosdem dies ab Hierone classis Hostiam cum magno compectu accessit. Legati Syracusani in senatum introducti nunciaverunt, cædem C. Flamini consulis exercitusque allatam adeò ægrè tulisse regem Hieronem, ut nullâ sui propriâ, regnique sui clade moveri magis potuerit. Itaque, quamquam probè sciat magnitudinem populi Romani admi-*

(2) C'était le nom que se donnèrent les soldats qui s'emparèrent par fraude de la ville de Messine. Voyez Polybe, au chap. VII du 1^{er} livre.

(3) Tiré de Polybe, lib. I, cap. VIII et IX.

(4) L'an de Rome 537.

(5) Titus Livius, lib. XXII, pag. 340, 341. Voyez aussi Valère Maxime, lib. II, c. VIII, num. 1, in ext.

(1) Le Polybe, lib. I, cap. VIII.

rabiliorem propè adversis rebus, deinceps persæpè secuta sint te-
quàm secundis, esse, missa tamen a se omnia, quibus à bonis fide-
libusque sociis bella juvari soleant. Quæ ne accipere abnuant, magno-
perè se P. C. orare. Jam omnium pri-
mum ominis causâ victoriam auream
pondo cccxx afferre sese: acciperent
eam, tenerentque et haberent pro-
priam et perpetuam. Advexisse etiam
trecenta millia modium tritici, du-
centa hordei, ne commeatus deessent.
Et quantum præterea opus esset, et
quod jussissent, subvecturos. Milite
atque equite scire nisi romano lati-
nique nominis non uti populum ro-
manum: levium armatorum auxilia
etiam externa vidisse in castris ro-
manis. Itaque misisse mille sagitta-
riorum ac funditorum aptam manum
adversus Baleares ac Mauros, pu-
gnacesque alias missili telo gentes.
Ad ea dona consilium quoque adde-
bant, ut prætor, cui provincia Sicilia
evenisset, classem in Africam tra-
jiceret, ut et hostes in terrâ suâ bel-
lum haberent, minùsque laxamenti
daretur iis ad auxilia Annibali sum-
mittenda. Ab senatu ita responsum
regi est, Virum bonum, egregium-
que socium Hieronem esse, atque uno
tenore, ex quo in amicitiam populi
romani venerit, fidem coluisse, ac
rem romanam omni tempore ac loco
munificè adjuvisse: id, perindè ac
deberet, pergratum populo romano
esse. Aurum et à civitatibus quibus-
dam allatum, gratiâ rei acceptâ,
non accepisse populum romanum:
victoriam, omenque accipere: sedem-
que ei se divæ dare, dicare Capito-
lium, templum Jovis optimi maximi.
In eâ arce urbis Romæ sacratam,
volentem propitiamque, firmam ac
stabilem fore populo romano. Fun-
ditores, sagittariique, et frumentum
traditum consulibus. À peine voit-on
une conduite si généreuse de parti-
culier à particulier. Gélon, fils d'Hié-
ron, ne fut point capable d'imiter
ce bel exemple: il abandonna le
parti vaincu, sans avoir égard au
chagrin qu'il causerait à son père.
Vous verrez les paroles de Tite-Live
dans ce passage de Casaubon. *Fides
et vera et constantia ejusdem (Hiero-
nis) in conservando Pop. Ro. majes-
tate laudare satis pro merito non
queat. Quùm præsertim ea mox et*

deinceps persæpè secuta sint te-
pora, quæ ejus constantiam exi-
probarent. Quot et quantas cla-
populus R. bello Punico primo;
secundi initio sit perpessus, ne-
nescit. Solent adversa hominum
luntates, et abdita mentium nuda
Hieronis propositum et constantiam
in susceptâ semel amicitia Roma-
rum, non Reguli calamitas, non
Claudii naufragium, non Thra-
menus, non Trebia: postremo
Cannensis quidem dies potuit la-
factare. Mansit inconcussa illi fides
etiam tunc quùm et in Italia et ex
Italia omnes Po. Ro. socii et ad
ad Pœnos fortunam secuti incli-
bant. Ne domus quidem Hieronis
(verba sunt Livii) ab defectione ab-
nuit. Namque Gelo maximus stir-
contemptâ simul senectute patris,
mul post Cannensium cladem
mand societate ad Pœnos defe-
Hiero tamen nihilo secius immo-
stetit, ceu Marpesia quædam causâ
eique etiam tunc fides constitit: quæ
etiam ad extremum vitæ constan-
simè servavit (6). Ajoutons enco-
cette observation. La fidélité de
prince pour les Romains lui fut qu-
quefois bien onéreuse; car il y eut
des temps où les vaisseaux des Car-
thaginois firent beaucoup de rava-
sur ses terres (7). Disons enfin qu-
mourant, il recommanda aux tuteurs
de son petit-fils, qui devait lui suc-
céder, de ne pas permettre qu'il
rivât aucun changement à l'alliance
qu'il avait entretenue si fidèlement
avec les Romains (8).

(C) Hiéron... mourut.... à l'âge
quatre-vingt-dix ans.] Tite-Live
sure, comme on le verra dans la
remarque suivante. Lucien (9)
Démétrius Callistianus, qui a écrit
qu'Hiéron était mort de maladie
âgé de quatre-vingt-douze ans, au-
en avoir régné soixante et dix. Ar-
tons-nous au compte rond de Tite-
Live et de Valère Maxime. *Sicili-
tor Hiero ad nonagesimum annum
pervenit* (10). Notez en passant

(6) Casaubonus, Commentar. in Polyb. lib. 1, 151, 152.

(7) Voyez Tite-Live, lib. XXII, pag. m.

(8) Livius, lib. XXIV, pag. 381.

(9) Lucian., in Macrobius, pag. 635, tom. 1, opusculum.

(10) Valer. Maximus, lib. VIII, cap. XI, num. 1, in ext.

tite méprise du père Hardouin. Hieron, Siciliae rex, quem inter scriptores de agricultura memorant Varro, et Columella l. 1, c. 1, cum nato Philometore Pergami rege. Julia de eo præclara habet Valerius Max., l. 8, c. 13, p. 405 (11). Consultez Valère Maxime à l'endroit que le père Hardouin a indiqué; vous y trouverez touchant Hiéron que sept mots que je rapporte, mais que vous y trouverez beaucoup de choses riches touchant Masinissa, roi de Numidie. Je suis persuadé qu'un coup d'œil a été cause que le père Hardouin s'est mépris. Une ligne que j'ai faite a fait qu'il a cru que toute la page se rapportait à Hiéron: ce qui a éclipsé Masinissa, qui est dans la ligne suivante, et voilà une source de méprises qui a plus de raison qu'on ne se figure. Un écrivain doit consulter plusieurs auteurs et arrêter sur chaque chose que le texte lui présente; ses yeux arpentent les pages avec beaucoup de vitesse, et ne s'arrêtent quelquefois si légèrement sur certaines lignes, que l'esprit ne retient aucune idée; et alors la page joint ensemble des faits qu'elle ne doit pas séparer. Souvenez-vous au moins que Hiéron n'a pas régné soixante ans, comme l'assure Lucien: il fut préteur pendant sept années, et fut élu roi (12). D) Il voulait rendre la liberté aux Syracusains, mais ses filles l'en empêchèrent. Ce fut parce qu'elles vivaient avec leurs maris et elles auraient dirigé la principale direction du royaume. Tite-Live décrit cela merveilleusement. In Siciliâ, dit-il (13), Romanis mutaverat mors Hieronis, cumque ad Hieronymum nepotem translatus, puerum vixit, non dominatum, nedum dominationem habiturum. Lætè id ingenium et amicitia ad præcipitandum vitia acceperunt. Quæ ita cernens Hiero, ultimâ senectâ dicitur liberas Syracusas regere, ne sub dominatu puerili perirent bonis artibus partum firmitateque interiret regnum. Huic quoque ejus summâ ope obsistere

filia: nomen regium penes puerum futurum ratæ, regimen rerum omnium penes se, virosque suos, Andronodorum et Zoilum: nam ii tutorum primi relinquebantur. Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis liberare animum, et convertere ad publicam privatamque curam. Itaque tutores numero quindecim puero reliquit.

(E) Ce ne furent que confusions dans Syracuse après sa mort.] La première chose qu'on fit fut de présenter au peuple le testament d'Hiéron, et Hiérôme, le nouveau roi, qui n'avait qu'environ quinze ans. Quelques personnes apostées pour exciter des acclamations approuvèrent le testament: les autres étaient remplis d'inquiétude, et considéraient le royaume comme un pupille qui venait de perdre son père. On procéda peu après aux funérailles; et si elles furent considérables par le nombre des assistans, on le devait plus attribuer à l'amour du peuple, qu'aux soins de la famille d'Hiéron (14). On vit ensuite qu'Andronodore, gendre du défunt, et l'un des quinze tuteurs d'Hiérôme, déclara que le roi était en âge de gouverner, et que la tutelle était expirée. Il réunissait par-là en sa personne le pouvoir de tous les autres. L'équipage royal fut introduit; et, au lieu qu'Hiéron avait été toujours habillé comme les autres, on vit paraître son petit-fils avec la pourpre et le diadème, et avec des gardes-du-corps. L'orgueil, la cruauté et la débauche répondirent à cet extérieur pompeux, et l'on aurait dit qu'Hiérôme prenait à tâche de faire regretter le règne de son grand-père. Les qualités des meilleurs princes lui eussent à peine suffi pour contenter les Syracusains, tant ils avaient aimé son prédécesseur. Quel devait donc être leur mécontentement sous un successeur si dissemblable? Je ne puis assez admirer la noblesse des paroles dont Tite-Live s'est servi pour représenter cela. Vix quidem ulli bono, moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos, succedenti tantæ charitati Hieronis. Verum

(14) Funus fit regium magis amore civium et charitate, quam curâ suorum celebre. T. Livius, lib. XXIV, pag. 381.

Lucian., in Ind. Autor. Plinii, pag. 115. Voyez Casaubon, in Polybii librum I, pag. 100. T. Livius, lib. XXIV, pag. 381.

enim verò Hieronymus, velut suis vitis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu omnia quàm disparia essent, ostendit. Nam qui per tot annos Hieronem, filiumque ejus Gelonem, nec vestis habitu, nec alio ullo insigni differentes à cæteris civibus vidissent, conspexere purpuram, ac diadema ac satellites armatos: quadrigisque etiam alborum equorum interdum ex regia procedentem, more Dionysii tyranni. Hunc tam superbum apparatus, habitumque convenientes sequebantur mores, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta: aditus non alienis modò, sed tutoribus etiam difficile: libidines novæ, inhumana crudelitas (15). Ce jeune roi préféra l'alliance des Carthaginois à celle de Rome (16): mais on ne lui donna pas le temps de leur rendre du service; on conspira contre lui et on le tua (17). Andronodore se fortifia le mieux qu'il lui fut possible dans quelques endroits de Syracuse; et cependant, malgré les conseils de Démarate (18), sa femme, fille d'Hiéron, il se soumit au nouveau gouvernement républicain, et fut créé préteur: mais de nouveaux troubles s'étant excités, il tâcha de s'en prévaloir, fatigué par les continuelles instigations de sa femme (19). Il concerta son entreprise avec Thémistius, mari d'Harmonie, fille de Gélon, et la confia à un comédien qui le trahit; de sorte que lui et Thémistius furent tués entrant dans le sénat (20). Il fallut, pour justifier ce meurtre, représenter au public le crime de ces deux hommes. L'orateur, qui fut chargé de le faire, dit, entre autres choses, que leurs femmes les avaient remplis d'ambition. Il s'éleva là-dessus de grands cris dans l'assemblée, qu'il fallait faire périr ces deux femmes et toute la race des tyrans. Cela

(15) T. Livius, lib. XXIV, pag. 381.

(16) Idem, ibid., pag. 381. Voyez aussi Polybe, in Excerpt. Legat., cap. I.

(17) Livius, ibidem.

(18) Ce qu'elle lui dit se trouve dans la remarque (F) de l'article PÉRIANDRE, tom. XI, vers la fin.

(19) Fessus tandem uxoris vocibus monentis, nunc illud esse tempus occupandi res, dum turbata omnia novæ atque incognitæ libertate essent, dum regis stipendiis pastus observaretur miles: dum, etc. Livius, lib. XXIV, p. 391.

(20) Idem, ibidem.

fut tout aussitôt ordonné et exécuté. Tite-Live ne raconte point cette tragique aventure, sans y apposer une réflexion sur le naturel capricieux et inégal de la populace. *Sub hanc vocem ex omnibus partibus concionis clamor oritur, nullam eorum vivere debere, nec quenquam superesse tyrannorum stirpis. Hæc natura multitudinis est: aut servit humiliter, aut superbè dominatur; libertatem, quæ media est, nec spernere modicè, nec habere sciunt, et non ferre desunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque intemperantes plebeiorum animos ad sanguinem et cadentes iritent: sicut tum extemplo Prætores rogationem promulgdrunt. Acceptaque penè prius quàm promulgata est, ut omnis regia stirps interficeretur. Missique à Prætoribus Demaratam Hieronis, et Harmoniam Gelonis filias, conjuges Andronodori et Themistii, interfecerunt (21). Il restait une fille d'Hiéron, nommée Heracléa: dès qu'elle sut qu'on venait pour la tuer, elle s'enferma avec ses deux filles dans la chapelle de la maison, et se tint auprès de ses dieux pénates, et employa les supplications les plus pathétiques et les raisons les plus fortes afin de sauver sa vie, ou pour le moins celle de ses filles; mais ce fut en vain: on l'arracha de la chapelle et on l'égorgea. Ses deux filles qui s'étaient échappées du logis, furent tuées dans les rues (22). Voyez la note (23).*

(21) Idem, ibidem, pag. 392.

(22) Idem, ibidem, et pag. 393.

(23) Je ferai quelque réflexion sur ceci dans la remarque (C) de l'article HONNORÉ, dans ce volume.

HIÉRON, grand ami de Nicias, et chef de la colonie qui rétablit Thurium (a), se disait fils de Denis surnommé Χαλκῆς (A), c'est-à-dire d'airain, æneus. Il avait été élevé chez Nicias, qui l'avait instruit lui-même aux belles-lettres et à la musique. Aussi employa-t-il beaucoup de tours de souplesse pour faire valoir Nicias (b). J'ai trouvé une

(a) Ville d'Italie.

(b) Tiré de Plut., in Vitâ Niciæ.

saute dans Amyot, et dans quelques dictionnaires (c).

(c) Voyez la citation (5).

(A) *Fils de Denis surnommé Χαλκός.*] Ce Denis était poète : quelques-unes de ses poésies subsistaient encore au temps de Plutarque (1). Ses élé-
gies ont été citées par Athénée (2) et par Aristote (3). Il était aussi orateur ; car il ne fut surnommé Χαλκός, qu'à cause que les Athéniens, persuadés par une de ses harangues, se servirent de monnaie de cuivre (4). Voyez la note (5).

(1) Plutarch., in Nicia, pag. 526.

(2) Athen., lib. X, pag. 443, et lib. XV, pag. 668.

(3) Aristot., Rhetor., lib. III, cap. II.

(4) Callimachus, in Tract. de Rhetoribus, apud Athen., lib. XV, pag. 669.

(5) Notes qu'Amyot attribue à ce Denis d'avoir conduit la colonie de Thurium ; mais le grec de Plutarque donne cela à Hiéron. Notes aussi que Charles Etienne, Lloyd et Hofman disent que les poésies qui subsistaient au temps de Plutarque étaient d'Hiéron : cela est faux.

HIÉROPHILE, médecin, dont je ne saurais dire autre chose, si ce n'est qu'il enseigna la médecine à une certaine fille nommée Agnodice. Elle fut obligée de se déguiser en homme ; car il y avait une loi parmi les Athéniens qui défendait aux femmes et aux esclaves d'étudier la médecine (a). Agnodice, s'étant érigée en sage-femme, donna lieu au changement qui fut fait à cette loi. Cette histoire est trop curieuse pour ne devoir pas être rapportée dans une remarque (A).

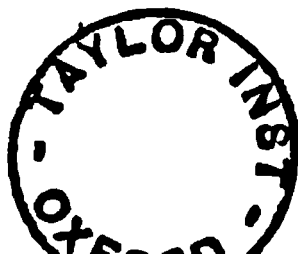
(a) Athenienses caverant ne quis servus aut femina artem medicinam disceret. Hygin., cap. CCLXXIV.

(A) Cette histoire est trop curieuse pour n'être pas rapportée dans une remarque.] Hygin rapporte, « que les anciens n'ayant pas de sages-femmes, il mourut beaucoup de femmes en travail d'enfant, parce que la honte les empêchait de re-

» courir à des médecins, et qu'il y
» avait une loi parmi les Athéniens
» qui défendait aux femmes de se
» mêler de la médecine. Sur cela une
» jeune fille nommée Agnodice, se
» sentant une grande inclination
» pour cette science, se déguisa en
» homme et l'apprit. Après quoi elle
» allait trouver les femmes qui étaient
» en travail d'enfant ; et pour leur
» ôter tout scrupule elle leur mon-
» trait d'abord ce qu'elle était, et
» ensuite les accouchait. Les méde-
» cins remarquant que cela leur fai-
» sait perdre la pratique des femmes,
» firent un procès à celle-là, et l'ac-
» cusèrent d'un mauvais commerce
» avec le sexe : ils se plaignirent
» même de je ne sais quelle collusion,
» et de certaines maladies de com-
» mande qu'on avait pour favoriser
» le galant. En un mot, ils la firent
» condamner par les aréopagistes :
» mais elle leur montra si clairement
» en plein sénat les preuves de son
» innocence, qu'il fallut que les mé-
» decins recourussent à une autre
» batterie, savoir, à la loi qui dé-
» fendait au sexe la profession de
» médecin. Les dames athéniennes
» intervinrent alors dans la cause,
» et firent réformer la loi ; ainsi il
» fut permis aux femmes libres d'ap-
» prendre cet art (1). » L'auteur dont
j'emprunte ces paroles fait une re-
marque contre Hygin. Il y a, dit-il
(2), peu d'exactitude dans ces paro-
les d'Hyginus ; car on pourrait con-
clure de son discours que depuis
qu'Agnodice accouchait les femmes,
elles n'employaient plus à cela les
médecins, ce qui prouverait, contre
la propre remarque de cet auteur,
qu'elles se servaient de leurs bons
offices auparavant. Mais s'il n'a pas
eu de l'exactitude, on peut du moins
le tirer de contradiction, en suppo-
sant qu'il a voulu dire que les fem-
mes, ayant été soulagées dans leurs
accouchemens par Agnodice, ne
voulait plus se servir que d'elle
dans les autres incommodités où le
scrupule ne les empêchait pas d'em-
ployer les médecins. Cet auteur fait
une autre observation au sujet de
ce qu'Hyginus remarque qu'avant

(1) Nouvelles de la République des Lettres, janvier 1686, pag. 28 et 29.

(2) La même, pag. 30.



qu'Agnodice fit le métier d'accoucheuse, il était mort bien des femmes qui n'avaient osé se servir d'un médecin (3). *Il faut avouer*, dit le nouvelliste de la République des Lettres (4), *que la honte n'est guère moins sujette que les autres choses au caprice de la mode. Un temps a été que la honte de se servir d'un accoucheur était à la mode : et nous lisons dans Louise Bourgeois, sage-femme fort habile, qu'Henri IV lui recommanda de faire si bien son devoir auprès de la reine Marie de Médicis, qu'il ne fût pas nécessaire de recourir à un homme ; car sa pudeur, ajoutait-il, en souffrirait trop. Présentement c'est être à la mode que de n'avoir pas cette honte ; notre siècle est bien autrement éclairé que les précédens.* Cette raillerie contre notre siècle n'est pas fondée ; car si d'un côté la honte y est plus petite à certains égards, l'effronterie de l'autre y est plus petite qu'elle ne l'était à Athènes. Trouverait-on aujourd'hui d'honnêtes femmes qui osassent en pleine audience et chemise au vent, faire voir à tous les juges qu'elles sont femmes ? C'est ce que fit Agnodice dans l'aréopage, le plus grave et le plus vénérable tribunal qui fût au monde. *Quod cum vidissent medici, se ad foeminas non admitti, Agnodicem accusare coeperunt, quod dicerent eum glabrum esse et corruptorem earum, et illas simulare imbecillitatem. Quo cum areopagitæ consedisent, Agnodicem damnare coeperunt. Quibus Agnodice tunicam allevavit, et se ostendit foeminam esse* (5). Peut-on voir une impudence plus outrée ? Avant cela n'avait-elle point donné d'assez fortes preuves de son peu de honte ? Ne pouvait-elle point faire connaître son sexe par des voies plus honnêtes que celle qu'elle employait auprès des femmes ? *Quæ cum credere se noluisset, æstimans virum esse, illa tunicâ sublatâ ostendebat se foeminam esse* (5). Les prélats, qui, pour se justifier d'incontinence, ont fait voir leur nudité à des conciles

(7), n'égalent point l'impudence de l'Athénienne.

J'ai dit ailleurs qu'Albert-le-Grand se mêlait de la profession de sage-femme, s'il en faut croire la chronique scandaleuse (8). Si cela est, il y a long-temps que la honte des femmes athéniennes ne subsiste plus : et comme la réputation d'Albert-le-Grand était très-bien établie, que sait-on s'il n'y avait pas des femmes qui faisaient gloire d'être accouchées de sa main, à peu près comme les précieuses de Molière voulaient que tout, jusqu'à leurs chaussettes, fût de bonne faiseuse ?

Depuis la première édition de ce Dictionnaire, j'ai vu dans les Journalistes de Leipsic une observation qui me fournira ici un supplément. Il ne faut pas nier, disent-ils, que les Français ne soient plus propres que les autres nations à nous instruire de la manière dont on peut aider les femmes qui sont en travail d'enfant. Ce n'est point qu'ils aient le génie plus heureux, c'est parce qu'ils ont très-souvent les occasions d'assister aux accouchemens. La mode est venue en France que même les jeunes mariées, mettant toute honte à bas, se laissent voir et manier sans scrupule aux chirurgiens, et que toutes sortes de femmes souhaitent la présence et l'assistance des chirurgiens quand elles sont prêtes d'accoucher. Il règne une tout autre coutume dans les autres nations ; car pour l'ordinaire les femmes, et surtout celles qui ont été mariées depuis peu, y sont si scrupuleuses, qu'on ne leur persuade que malaisément de se livrer aux sages-femmes et à leurs amies : elles ne s'y résolvent que dans les cas de nécessité, et où la douleur est si forte qu'elle surmonte leur répu-

(3) *Antiqui obstetrices non habuerunt, unde mulieres verecundiâ ductæ interierant.* Hygin., cap. CCLXXIV.

(4) Janvier 1686, pag. 30.

(5) Hygin., cap. CCLXXIV, pag. m. 329.

(6) *Idem, ibidem*, pag. m. 328.

(7) Voyez touchant Denys, patriarche de Constantinople, les nouvelles Lettres contre Maimbourg, pag. 686 ; joignez-y ces paroles : *Attestantibus Nicephoro et Zenarâ, quum Macedonius episcopus Constantinopolitanus, sub Anastasio, falsò atque factionibus Arianorum et Manichæorum ab adolescentulis, impure Veneris ; et Methodius patriarcha, sub Michaële, stupri accusati essent : ambos ut convincerent mendacium, tunicâ subductâ ostendisse, virilibus se carere : et exinde à criminibus illis liberos atque immunes fuisse pronuntiatos.* Salmuth in *Pancirologum*, part. II, pag. 88.

(8) Voyez son article, tom. I, pag. 360, remarque (B).

rance. Comme je ne traduis pas mot à mot, je rapporte le latin du Journal de Leipsic, afin qu'on voie que j'en exprime le sens avec toute la fidélité nécessaire. *Non est negandum, de adjuvandis parturientibus Gallos præ cæteris nationibus nos instruere posse, non ingenio, sed occasione, quod licet ipsis quàm frequentissimè partui adesse, feliciores. Ita enim moris apud ipsos est, ut, paulo pudore, etiam recens nuptæ ad tactum atque explorationem omnem chirurgos admittant faciles, et partus tempore præsentis atque adiutores fæminæ quælibet eos expetant. Quod longè fit aliter apud ceteras nationes, ubi plerumque vix persuaderi possunt uxore, cum primis super in matrimonium ductæ, ut obstetricibus propriæ sexus amicis si faciant copiam, nisi doloribus ac necessitate victæ* (9). C'est ainsi que parlent messieurs de Leipsic au commencement de l'extrait d'un livre qu'un chirurgien de Paris (10) publia l'an 1694, et qui s'intitule *la Pratique des Accouchemens*. Ce chirurgien n'a mis au jour ses observations qu'après une longue expérience; il avait assisté aux couches de quatre à cinq mille femmes. Un autre chirurgien de la même ville (11) publia l'année suivante un livre qu'il intitula, *Observations sur la grossesse et l'accouchement des femmes, etc.* Il y a 700 observations choisies entre plus de 3000 autres que l'auteur a faites (12). Cela suffit à prouver que la grande mode de Paris est de se servir des accoucheurs et non pas des sages-femmes. Le temps viendra peut-être que la même mode régnera dans la plupart de l'Europe; la honte sera le sort de mille autres choses soumises aux lois bizarres et inconstantes de la coutume.

(9) Auctor. Eruditor. Lips., *Supplem.*, tom. II, mil. X, pag. 470.

(10) Homme Philippe Fen.

(11) Homme François Mauriceau.

(12) Voyez le Journal de Leipsic, janv. 1695, pag. 42.

HILDEBERT, évêque de Paris, et puis archevêque de Tours, au commencement du XII^e. siècle, avait mené une vie fort déréglée avant que de par-

venir à l'épiscopat (A). C'est en vain qu'on chicane là-dessus l'annaliste de l'église romaine (B), et qu'on lui oppose les découvertes d'un critique. Le père Maimbourg se servit heureusement d'une action de ce prélat (C), pour insulter le peu d'évêques qui s'opposaient à l'extension de la régale. La remarque que je ferai sur ce sujet contiendra certaines choses qui concernent l'histoire de notre Hildebert. Il a été mis par Illyricus entre les témoins de la vérité, à cause d'une lettre * fort piquante contre la cour de Rome (D). Il n'était point de grande naissance (E).

* Les bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, tome XI, prétendent que cette lettre n'est point de Hildebert. La meilleure édition de ses Œuvres est celle qu'a donnée D. Beaugendre, Paris, 1708, in-folio. On trouve quelques autres opuscules d'Hildebert dans les recueils de Baluze et de Muratori.

(A) *Il avait mené une vie déréglée avant que de parvenir à l'épiscopat.*] Après même sa promotion à la dignité d'archidiacre, il se pourvut d'un si grand nombre de concubines, qu'il eut des bâtards et des bâtardes à foison. C'est ce qu'Ives, évêque de Chartres, lui écrivit (1) : *Dicunt quidam de majoribus Cenomanensis ecclesiæ qui anteactam vitam tuam se nōsse testantur, quod ultra modum laxaveris fræna pudicitiae, in tantum ut post acceptum archidiaconatum, accubante lateribus tuis plebe mulierularum multam genueris plebem puerorum et puellularum.*

(B) . . . *C'est en vain qu'on chicane là-dessus l'annaliste de l'église romaine.*] Juret (2) censure Baronius d'avoir écrit dans ses *Annales*, fondé sur cette lettre d'Ives de Chartres, qu'Hildebert, avant que d'être évêque, avait été adonné aux femmes, et il

(1) Cette lettre est de CCLXXVII^e. Voyez M. Ménage, *Histoire de Sablé*, pag. 107.

(2) Notis in epist. CCLXXVII Ivonis Carnotensis.

pretend que cette lettre est adressée à un *Aldebert*, et non pas à *Hildebert*. *Aldeberto*, *Cenomanensis ecclesie electo*. C'est ainsi que cette lettre se trouve intitulée à la fin du MS. des lettres d'Ives de Chartres, de la bibliothèque de Saint-Victor.... Mais le père Sirmond, dans ses notes sur *Geoffroi de Vendôme*, a fort bien justifié *Baronius*. voici ses termes. *Hildebertus*, vir in episcopatu eximius, ante illum, vitæ solutionis; ut indicat *Ivonis* epistola 277. Quam quidem, qui de *Hildeberto*, quo de agimus, scriptam, pertinacius neget, is, opinor, clausis oculis sibi credi vexit. Ecquid enim alia *Ivonis* tempore *Cenomanensis* episcopi electio fuit, quam *Hildeberti*? quem præterea acimus ex archidiacono, quod *Ivo* notat, ad episcopalem cathedram eVectum? Neque tamen hæc ita dimisso, ut viri docti, qui contra sensit, nomini obtrusum: sed quia immortalis memorie cardinali *Baronio* me debere iudico, ut quæ recte et verè ab eo dicta sunt, ea ut pro veris habeantur, enitar, quoad possum (3). M. Ménage ajoute de fort bonnes choses à ces raisons du père Sirmond. « *Hildebertus*, dit-il (4), est le même nom que celui d'*Aldebertus*: et *Hildebert* évêque du Mans, s'est lui-même appelé *Aldebertus* dans une de ses lettres imprimée dans le XIII^e. volume du *Spicilege*. *Ranulfo*, *Dei gratia*, *Dunelmensis episcopo*, omni honore et gratia sublimando, *ALDEBERTUS*, humilis *Cenomanarum sacerdos*. Et c'est comme il est appelé dans un titre de l'abbaye d'Étival, produit par M. Pavillon dans ses remarques sur la Vie d'Arbrissel. *Aldeberto*, episcopo *Cenomanensi*: car c'est ainsi qu'il faut lire en cet endroit, et non pas (5), *Alberto* episcopo *Cenomanensi*, n'y ayant point en d'Albert, évêque du Mans. Dans un titre de Fontevraux, produit par *Cosnier*, à la page 131 de ses notes sur la vie d'Arbrissel, il est aussi appelé *Audebertus*, qui

est la même chose qu'*Aldebert*. Courvaisier, dans la vie *Hildebert*, confirme la lettre d'Chartres par cet endroit: *crologe* de Saint-Pierre de du Mans: *Tertio idibus* *obit Gervasius*, *Hildebertus* *patris ecclesie*: qui vivens, ad hanc *ecclesie* *servitium* *quandam* *bibliothecam*: *cujus* *animam* *fruat* *eternam*: prétendait *Gervaise* étant fils nature *Hildebert*. Mais dans les gestes *du Mans*, publiés par *Mabillon*, dans le III^e. volume des *Analectes*, il est parlé *de* *juventutis* de cet évêque qui confirme encore la vie *du Mans* de Chartres. Dans l'édition (5) M. Ménage alléguant titres produits par le père *Mainferme* (6), où notre *Hildebertus*. Ainsi que de *Juret* (7) tombe par avec les louanges que le père *bourgeois* lui donne. Voyez la suivante.

(C) Le père *Mainbourg* heureusement d'une action d'lat.] Il fit précéder les louanges de ce prélat. Le B. *Hildebert*, évêque du Mans, et puis archevêque de Tours, a été l'un des plus et des plus sçavans prélats qu'il y ait jamais eus. « lui de qui nous avons les « et quelques autres beaux « dans la Bibliothèque de « celui que saint Bernard « l'excellent pontife, et lui « colonne de l'église, de « écrivains les plus célèbres « avec de grands éloges, « Dieu même voulut déclarer « morer la sainteté par des « cles qui se firent à son « Et à cette occasion, je me « gé de dire, pour rendre l' « que l'on doit à sa mémoire « ceux qui ont écrit, sur la « ne épître d'Ives de Chartres « quand *Hildebert* fut fait évêque

(3) Ménage, Histoire de Sahlé, p. 107, 108.

(4) Le même, pag. 108.

(5) Mais pour être qu'*Albertus* a été mis en cet endroit par contraction pour *Aldebertus*, et qu'*Albertus* est le même nom.

(5) Pag. 310.

(6) In *Clippis* *conventus* *Fontevraulensis*, pag. 61 et 62.

(7) *Vossius*, de *Hist.* *lat.*, pag. 107.

(8) Histoire du Lotharingue, liv. 10.

« Mans , il menait une vie très-scandaleuse , l'ont pris pour un autre , étant trompés par l'inscription de cette épître , où ils ont trouvé *Hildeberto* , au lieu de *Aldeberto* , qui se lit dans les vieux exemplaires , comme M. Juret , à qui nous devons cette importante remarque , l'a fait voir dans ses savantes notes sur Ives de Chartres. » Après cela on raconte qu'Hildebert fut transféré de l'évêché du Mans à l'archevêché de Tours , par le pape Honorius II , l'an 1125 , et qu'ayant trouvé deux canonicats dans son église auxquels le roi Louis-le-Gros avait pourvu pendant la vacance de l'archevêché , *il fut lui-même à la cour faire de très-humbles remontrances au roi* (9). Il fut oui , et ne voulut point se contenter de la sentence qui fut prononcée ; il demanda un jugement canonique : son obstination fut cause qu'on lui confisqua les revenus de l'archevêché. Alors il n'eut recours qu'aux prières les plus soumises : il se recommanda à un évêque que le roi considérait. *Je ne vous écris pas , lui dit-il (*) , pour me plaindre du procédé du roi , pour vous animer par mes plaintes , pour exciter des clameurs , des troubles , des séditions , et des tempêtes contre l'oint du Seigneur , et pour demander qu'on se serve contre lui de la rigueur et des censures de l'église. Bien loin de cela , je vous demande seulement que vous ayez la bonté d'intercéder pour moi , et de faire en sorte par vos bons et charitables offices que sa majesté n'emploie pas les armes de sa colère et de son indignation contre un pauvre évêque accablé d'années , qui ne soupire qu'après le repos. Le père Maimbourg ne manque pas d'observer que le roi demeura le maître , et jouit pleinement de son droit , sans que le pape Honorius , très-saint pontife et grand protecteur de cet archevêque , y trouvât à redire. Voilà com-*

ment cet historien fournit dans l'Histoire du luthéranisme un épisode sur les affaires de la régale , afin de faire sa cour au roi en décrivant la conduite de l'évêque de Pamiers , et celle d'Innocent XI. Il en usait de même à l'égard de toutes les affaires du temps , comme on le lui reproche dans la IV^e. et V^e. lettre de la Critique générale de son calvinisme.

(D) *Il fit une lettre fort piquante contre la cour de Rome.*] La description qu'il a faite des désordres de cette cour est très-vive , et je ne crois pas qu'elle ait rien perdu de sa force dans la traduction française que M. du Plessis Mornai en a donnée (10). Hildebert n'était encore qu'évêque du Mans lors qu'il écrivit cette lettre ; mais quand il en écrivit une autre à Honorius II , pour se plaindre de ce que l'on attirait à Rome toutes les causes par voie d'appel , il était archevêque de Tours. Il fit en vers une description de Rome , et la conclut par ces paroles :

*Urbs felix , si vel dominis urbs illa careret ,
Vel dominis esset turpe carere fide.*

Heureuse ville si elle n'avait point de maîtres , ou si ces maîtres avaient honte de n'avoir point de foi. Coëffeteau (11) ne nie point que la lettre à Honorius ne soit d'Hildebert , mais il ne juge pas ainsi de l'autre. Il n'est pas croyable , dit-il , que cette épître soit de lui , vu que non-seulement elle ne se trouve point parmi celles qui sont imprimées , ni même parmi celles que nous avons vues écrites à la main , les ayant eues , comme plusieurs autres rares livres , de plusieurs du Puy . . . Mais aussi parce que , hors quelques jeunesses de ce prélat , nous trouvons qu'il a toujours été fort modeste , et surtout grandement respectueux à l'endroit du saint siège , ainsi que nous montrerons incessamment (12). Aussi , ni Vignier , ni Illyricus , ni du Plessis ne nous disent point sur quel sujet elle a été écrite. Ils nous en ont baillé seule-

(9) La même , pag. 193.

(*) *Non tamen hæc loquor tanquam vobis clamorem super Christo Domini deponens , tanquam pœdant ecclesiasticum rigorem disciplinæ. Subvenire ecclesiæ et mihi per vestrum deprecor interventum , et regi ex charitate suggeri , ne sapienter mas in sene compleat sacerdote. Hildebert , epist. VI , apud Lucam Dachetium , tom. XIII Spicilegii.*

(10) Dans la page 280 du *Mystère d'Iniquité*.

(11) Réponse au *Mystère d'Iniquité* , pag. 757.

(12) Il dit dans la page suivante , qu'en l'an 1107 , Hildebert , persécuté par le roi d'Angleterre , alla implorer le conseil et le secours du pape Paschal , et qu'ayant tenu un synode à Nantes sous le pape Honorius , il en envoya les actes à ce pape.

ment un fragment, sans autre titre et sans autres enseignes. Il est juste d'entendre ce qu'on répliqua. « Si » cela tient lieu de raison, nous y » gagnerons au double, et alléguons avec plus de raisons et de témoignages la perfidie des siens à » forger des pièces nouvelles et falsifier les anciennes. Illyricus l'ayant » trouvée entre les autres en a publié les propres termes, qui se » cognoissent assez n'estre de sa veine. Si lui et les autres après lui la » proposent sans tiltre et sans argument, cela ne doit estre nouveau » à ceux qui ont vu celles qu'on a » imprimées, entre lesquelles s'en » trouve bon nombre desquelles il » est impossible de deviner à qui » elles ont été escrites, et de sçavoir » particulièrement sur quel sujet » (13). » C'est Rivet qui parle ainsi : un peu après il remarque que « Gretser (14) ne peut croire que l'épître 82, en laquelle est parlé d'oster ou de modérer les appellations, » soit sortie de la boutique de Hildebert, combien que Coëffeteau die » qu'elle est vraiment de luy. » Les curieux pourront consulter le *Supplementum Patrum* du père Hommey, où il y a diverses pièces d'Hildebert, avec des notes sur ses épîtres, et l'addition des noms de ceux à qui il les écrivait (15).

(E) *Il n'était point de grande naissance.*] « Il y a dans le Maine, près » Montoire, un lieu appelé Lavardin, qui a donné son nom à une » très-illustre famille du Vendômois. » La Croix du Maine dans sa Bibliothèque, à l'article de Jacques de Lavardin, dit qu'Hildebert, évêque du » Mans, était de cette famille ; ce » qui n'est pas véritable. Il était du » lieu, mais non pas de la maison de » Lavardin. C'était un homme de » beaucoup de savoir, de beaucoup » de mérite, mais de nulle naissance (16). » Les paroles de la Croix du Maine sont celles-ci (17) : *Cette mai-*

son de Lavardin (18) est coutumière de produire des hommes doctes et de toute ancienneté ; car Hildebert, évêque du Mans, et depuis archevêque de Tours, il y a cinq cents ans passés, était de cette maison et portait ce surnom, lequel a été de son temps estimé le plus docte poëte et orateur, comme témoignent ses épîtres et ses poëmes latins.

(18) Il parle de celle de Lavardin près Montoire en Vendômois, différente de celle de Lavardin, à six lieues du Mans, de laquelle les seigneurs s'appellent en leur surnom de Beaumanoir, issus de Bretagne.

HILTEN (JEAN), cordelier allemand, se mêla de fonder des prédictions sur le livre de Daniel, l'an 1485 (A). Mélanchthon, qui avait vu l'original de cet ouvrage, rapporte que l'auteur avait prédit qu'en l'année 1516 la puissance du pape commencerait à déchoir, et qu'ensuite elle irait de plus en plus vers le précipice, et ne se rétablirait jamais ; et qu'environ l'an 1600, les Turcs régneraient dans l'Italie et dans l'Allemagne (a) (B). Il y en a qui content (b) qu'il prédit qu'en l'année 1600 on verrait un homme tout-à-fait cruel ; et qu'en 1606, Gog et Magog régneraient dans toute l'Europe. Après avoir recherché avec beaucoup de travail le temps de la fin du monde (c), il le plaça l'an de grâce 1651 (d). M. du Plessis Mornai n'a pris dans ses prédictions que ce qui l'accommodait (C). Hilten se persuada que la charité ne permettait point qu'il supprimât les

(13) Rivet, Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, II^e. part., pag. 240.

(14) In Examine Mysteriorum Pleasmanii, p. 376.

(15) Voyez le Journal de Leipsic, 1685, pag. 465.

(16) Suite du Ménagiana, pag. 103, édition de Hollande.

(17) Bibliothèque française, pag. 190.

(a) Tiré d'une Lettre de Mélanchthon à Mathésius, C'est la LXV^e. du II^e. livre, pag. 259 de l'édition de Londres, 1642.

(b) Voyez le Théâtre de Paul Fréherus, pag. 97.

(c) Multus fuit in exquirendo fine mundi. Melchior Adam., in Vitæ Theolog., pag. 5.

(d) Idem, ibid.

lumières que Dieu lui avait communiquées sur l'avenir (e). On dit qu'il mourut l'an 1502 (f).

(e) Voyez la remarque (A).

(f) Freherus, in Theatro, pag. 97.

(A) Il fonda des prédictions sur le livre de Daniel l'an 1485.] J'ai rencontré cette date dans un passage que Melchior Adam rapporte, qui nous apprend aussi en quel lieu ce cordelier avait étudié. *Ego olim juvenis, c'est Hilten qui parle (1), alme matris universitatis Erphurdensis alumnus, ardens philosophus : nunc senex exuli solitudini deditus ab anno Christi millesimo quadringentesimo septuagesimo primo, in hunc annum millesimum quadringentesimum octogesimum quintum ejusdem Domini Jesu Christi voluntate : qui et me instigavit ex suo libro cognoscere veritatem, contra vacuos errores de futuro tempore nunc volantes. Quam me solum scire amor Dei et proximi non sinit, sed et alius pius et benevolis impertiri admonet.* Melchior Adam, peu de lignes auparavant, n'avait pas laissé de dire qu'Hilten a vécu dans le XIV^e. siècle. Ce défaut d'attention est très-ordinaire aux écrivains.

(B) Il prédit que les Turcs régneraient dans l'Italie et dans l'Allemagne.] Il semblait promettre que les Turcs seraient l'instrument d'une très-grande réformation, par la ruine de la papauté; mais ceux qui se seraient réformés devaient ensuite abolir le mahométisme, après quoi l'empereur romain résignerait sa couronne à Jésus-Christ, pour ne la recouvrer jamais. *Ita digerit omnia Calchas (2).* Il paraît par l'événement que Jean Hilten n'en savait guère plus que ce devin de l'armée grecque. Rapportons ses propres paroles (3). *Plures gloriantur Romanum papam esse monarcham, quia Jesus omnia dedit Petro et ejus successoribus. Fateor, verum quamuliu sunt ejus vicarii! Sed legantur revelationes sanctæ Brigittæ : et videbitur quære-*

la Christi de perversione illius vicariatus. Quapropter Deus dedit gladium Mahometo : quo monarchiam illam à vicario ad ejus Dominum Jesum Christum compellit, vicarium et omnes christianos reformando. Qui plenè reformati exurgent : et debent sectam Mahometi. Quo facto, ultimus imperator romanus resignabit cum effectu Jesu Christo coronam regalem et omne jus imperiale; non recepturus, ut Constantinus.

(C) M. du Plessis n'a pris des prédictions de Hilten que ce qui l'accmodait.] « Jean Hilten, moine de » Hénac en Thuringe, par-dessus » toute prévoyance humaine, mis en » prison pour avoir repris quelques » abus monastiques, étant fort malade appela le gardien, et lui dit, » je n'ai pas dit grand cas contre la » moinerie, mais il en viendra un » en l'an 1516 qui la renversera, et » auquel ils ne pourront aucunement » résister. Et cette propre année com- » mença Luther à prêcher (4). » Il se trompe d'un an; car l'ère du luthéranisme ne commence qu'à l'an 1517. Je crois aussi qu'il rapporte mal le lieu, et qu'il fallait dire *Eisenac* et non pas *Henac*. Il eût fallu ajouter que la chose se passa environ l'an 1500, selon Mélanchthon (5).

(4) Du Plessis Mornei, *Mystère d'Iniquité*, pag. 573. Il cite Philippe Mélanchthon, in *Apolo-*, cap. de *Votis Monasticis*.

(5) Voyez Micælius, *Syntagma Hist. eccles.*, pag. 647.

HYPÉRIUS (ANDRÉ-GÉRARD), célèbre ministre, et professeur en théologie, naquit à Ipres en Flandre, le 16 de mai 1511. C'est du lieu de sa naissance qu'il a pris le nom sous lequel il est connu (a). Son père, qui était avocat, et qui l'avait déjà fait étudier en divers lieux, se sentant proche de sa fin, en l'année 1525, recommanda à sa femme de l'envoyer à Paris pour y con-

(1) Apud Melchior. Adam., in *Vitis Theol.*, pag. 3.

(2) Virgil., *Æn.*, lib. II, vs. 128.

(3) Apud Melchior. Adam., in *Vitis Theol.*, pag. 4.

(a) La ville d'Ipres a été appelée par divers auteurs *Hyperæ*. Bèze, in *Iconibus*, l'appelle ainsi, et dit qu'Andreas Gerardus à patriâ *Hyperius* fuit cognominatus.

tinuer ses études. Cela fut exécuté en 1528. Hypérius étudia trois ans de suite en philosophie dans le collège de Calvi ; et après un petit voyage qu'il fit à Ipres , étant retourné à Paris en 1532 , il y étudia en théologie jusqu'en 1535. Il alla ensuite à Louvain , et depuis il fit des voyages en diverses provinces du Pays-Bas et en Allemagne : ce qui fut cause que la peine que ses amis s'étaient donnée à son insu , de lui procurer un bénéfice , devint inutile , car , dès que l'on eut représenté à Carondilet , archevêque de Palerme et chancelier de l'empereur , qu'Hypérius avait voyagé en Allemagne , on le rendit tellement suspect d'hérésie , que ce fut à lui à songer à la retraite. Il passa en Angleterre , et vécut plus de quatre ans chez un gentilhomme anglais qui aimait les sciences (A). Il repassa la mer en 1541 , et il fit dessein de voir l'université de Strasbourg , et particulièrement Bucer qui la rendait fort célèbre ; mais ayant pris sa route par le pays de Hesse il vit à Marpourg un professeur en théologie nommé Geldenhaur qui était de ses amis , et qui , pour le retenir , lui fit espérer une charge dans l'académie de cette ville. Il s'arrêta là en effet , et y succéda peu après à son ami , qui mourut au mois de janvier 1542. Il exerça cette charge un peu plus de deux ans sans se marier ; mais , ne croyant pas pouvoir vivre commodément sans une femme , vu principalement que sa santé n'était pas des plus affermies (raison qui aurait détourné de cette pensée bien d'autres gens), il se maria

(b) en 1544 avec une veuve dont il eut six fils et quatre filles. Il mourut à Marpourg le 1^{er} de février 1564 , après y avoir exercé la profession en théologie plus de vingt-deux ans avec une extrême application. Il composa beaucoup de livres (B), dont quelques-uns furent copiés par un docteur de Louvain (C). Il travailla principalement à enseigner aux proposans la méthode de bien prêcher. Il avait l'esprit fort net ; et outre qu'il savait bien les langues , l'histoire , la philosophie et la théologie , il avait le talent de bien enseigner. Il s'y était exercé de bonne heure ; car lorsqu'il étudiait à Paris , il était le répétiteur de plusieurs autres écoliers. Il était modeste dans les festins , doux et honnête dans la conversation ; et autant il haïssait les verres énormes qu'on fait vider aux conviés (D), et les vaines plaisanteries qui ne règnent que trop dans nos entretiens , autant se plaisait-il à se trouver quelquefois à des repas bien réglés et à des conversations agréables. En un mot , c'était un homme qui avait l'esprit bien tourné , et qui avait joint cette perfection avec la vertu et le zèle. Ceux qui en voudront savoir davantage n'auront qu'à lire les écrivains que je cite (c). Il y a quelque différence entre le récit de Verhei-

(b) *Animum ad matrimonium adjecit , quod non putaret se commodè sine uxore , maxime cum non ita firmâ valetudine esset , vitam transigere posse.* Melchior Adam , in *Vitis Theolog.* , pag. 393.

(c) *Wigandus Orthius , in Oratione funebri Hyperii.* Melchior Adam , in *Vita Hyperii , qui n'est qu'un extrait de l'Oraison funèbre.* Verheiden , *Præstant. aliquot Theolog. Effig.* , pag. 95.

des et celui de Melchior Adam (E). J'ai de la peine à croire qu'Hypérior ait été moine (F). Une partie des livres qu'il avait faits n'ont vu le jour qu'après sa mort (G), par les soins ou de Laurent Hypérior son fils, ou de Jean Mylius (d).

(d) Verbeiden, là même.

(A) Il vécut chez un gentilhomme anglais qui aimait les sciences. Il était fils de ce Guillaume Montjoie qu'Érasme, qui lui avait mille obligations, a tant loué. In *Carolus Montjoium, Guilielmi filium, baronem incidit* (Hyperius) quem *Erasmus Roterodamus amplissime in scriptis suis ac sæpè commendat. Is amice cum Hyperio multis ac rebus collocutus cum ingenium ejus perspexisset, oblato liberali stipendio, domum suam eum invitavit, ubi annos quatuor amplius navissimè Hyperius cum Montjoio vixit in otio litterario* (1). Notez qu'on mis dans le Théâtre de Paul Frérier (2), *Monticius* au lieu de *Montjoius*, et qu'encore qu'Érasme ait délé son Tite-Live à Montjoius le fils, et qu'il ait dit du bien de lui en quelques autres endroits, ce n'est proprement qu'au père que peut convenir ce qui est dit ici de ces grandes et fréquentes louanges. Le fils était encore fort jeune quand Érasme mourut (3).

(B) Il composa beaucoup de livres.] Si l'on en croit Verbeiden, on ferait sept volumes in-folio de tous les écrits d'Hypérior qui ont vu le jour. Il y en a quelques-uns qui regardent les sciences humaines, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la géométrie, la cosmographie, l'astronomie, l'optique, la physique, etc. : les autres sont ou des commentaires sur l'Écriture, ou des traités de théologie. Celui de *rectè formando theologiae Studio*, et celui de *formandis Concionibus sacris*, ont été

trouvés si bons par un docteur de Louvain, qu'il les a insérés presque tout entiers dans les livres qu'il publia sur la même matière, à Anvers, l'an 1565. Hypérior n'était encore qu'un jeune écolier, lorsqu'il fit une harangue à Paris (4) qui a été depuis imprimée, et qui est l'éloge de ses amis (5).

(C)..... dont quelques-uns furent copiés par un docteur de Louvain.] Valère André en tombe d'accord (6). Ce docteur était un moine espagnol de l'ordre de Saint-Augustin, et se nommait *Laurentius à Villavicentio* *. Il est souvent cité comme un fameux plagiaire. Je n'ai point vu d'auteur qui ait remarqué ce plagiat avant le docteur Raynoldus. Il en parle au chapitre IV du 1^{er} livre de son traité de *Idololatriæ romanæ* imprimé à Oxford l'an 1596, et il observe que ce moine corrigea tout ce qui choquait l'église romaine dans le livre d'Hypérior. Quelque temps après, Keckerman (7) parla de la même volerie, en reconnaissant que Raynoldus l'avait déjà remarquée. M. Voet (8) en parla sous la citation de Keckerman dans une thèse soutenue en 1655 ; mais il veut que l'ouvrage dérobé soit la Méthode de Théologie d'Hypérior. Or, cette méthode ne contient que trois livres, au lieu que l'ouvrage que Raynold, Keckerman et le bibliothécaire du Pays-Bas prétendent que le moine espagnol s'est approprié, en contient quatre, et est ordinairement cité sous ce titre, de *Ratione Studii Theologici*. Certainement ce dernier n'est point le même livre que la *Methodus Theologiæ* d'Hypérior. Il faut croire que M. Voet n'a pas été tout-

(4) *Quem (Joachimum Ringelbergium) et exquisitè quæ exstat oratione ad senatum parisiensem laudavit Hyperius.* Verbeiden, pag. 95.

(5) M. Teissier, pag. 14 Catalogi auctorum, en parle comme si c'était la Vie de Ringelberg ; mais ce n'est point cela.

(6) *Quicquid boni habent ejusdem (Hyperii) de formandis sacris Concionibus libri duo, deque rectè formando studio theologico libri IV, id in suos similis argumenti libros transtulit Laurentius à Villavicentio ex ord. augustiniانو doctore theol. Lovaniensis.* Val. Andr. Bibl. belg., pag. 49.

* Voyez VILLAVICENTIO, tom. XIV.

(7) In Præcognit. Logic.

(8) Disp. Select., vol. III, pag. 687.

(1) Melch. Adam, in Vita Hyperii, pag. 392. Theolog.

(2) Pag. 198.

(3) Vide Braum., epist. XVII, lib. XXVI, epist. XV, lib. XXVIII.

à-fait exact. M. Colomiés (9) parle aussi de cette volerie en citant Raynoldus. M. Placcius (10), qui en parle, ne le fait que sur la foi d'un de ses amis, qui lui avait écrit que Simon Oomius en faisait mention dans la seconde préface d'un livre flamand; et il veut, et M. Konig aussi (11), que le vol regarde le livre intitulé *Méthode de Théologie*. Un auteur moderne (12) cite sur ce plagiat de Villavicentius, non-seulement Kerkerman et Colomiés, mais Jean Heilfeld, *cap. 25 Sphingis Theologico-Philosophicæ*. Il est à remarquer qu'aucun de tous ces auteurs, hormis Valère André, ne parle du double plagiat du moine espagnol; ils ne remarquent que celui qui se rapporte au livre de *Studio Theologico*. Mais d'autre côté Nicolas Antonio ne se borne point à dire que Villavicentius se servit de tout ce qui lui sembla bon dans deux ouvrages d'Hypérius, pour en faire deux autres sur la même matière: il lui attribue de plus la même conduite à l'égard de deux autres livres publiés par des protestans: l'un est de *Phrasibus sacrae Scripturae*; l'autre est *Tabulae compendiosæ in evangelia et epistolas*. Notez qu'il a joint ses fautes à celles de Valère André. Il veut (13) comme lui qu'Hypérius ait été dominicain; et il erre de son chef, 1°. en donnant à Hypérius le nom de *Hispérius*; 2°. en ne mettant que trois livres au traité de *formando Studio Theologico*; 3°. en mettant trois livres au traité de *formandis sacris Concionibus*, qui n'en a que deux.

(D) *Il haïssait les verres énormes qu'on fait vider aux conviés.*] Voici ce que porte son oraison funèbre (14): *In colloquiis et conversationibus humanus et æquus, et quemadmodum immania illa in convivis hominum*

pocula, et scurriles in colloquiis magis ex animo fuit aversatus, ita moderatis convivis, jucundisque amicorum confabulationibus nonnunquam interfuit.

(E) *Il y a quelque différence entre le récit de Verheiden et celui de Melchior Adam.*] Verheiden n'a fait qu'un éloge très-court, mais il y a dans l'autre beaucoup plus de narration et de suite chronologique. Celui-ci ne fait point voyager Hypérius en Espagne: il lui fait voir seulement les provinces d'Italie qui sont entre les Alpes et Bologne; il les lui fait voir, dis-je, pendant ses études à Paris, et avant le voyage de Louvain. Verheiden veut, au contraire, qu'Hypérius ait voyagé en Espagne et en Italie, après avoir étudié à Paris et à Louvain. Il le fait d'abord enseigner la philosophie à Marpourg, puis la théologie. Melchior Adam ne dit rien de la profession en philosophie.

(F) *J'ai de la peine à croire qu'Hypérius ait été moine.*] L'extrait de son oraison funèbre ne parle point de cela: on peut donc s'assurer que Wigandus Orthius ne l'a point dit; et ce serait un fait que le bon Melchior Adam n'eût point passé sous silence quand même il n'aurait donné qu'un extrait fort court, et non pas un long récit chargé de cent minuties. Je n'ai pas voulu néanmoins me fier à cette raison: j'ai cherché et trouvé en la harangue de Wigandus Orthius et je n'y ai rien vu qui puisse faire soupçonner qu'Hypérius ait jamais été en religion. J'en conclus qu'il n'a jamais été moine. Qu'on ne m'ait pas objecter que je raisonne par l'argument négatif; je ne prétends pas plaider la cause de cette manière: je raisonne (15); mais j'ose bien dire qu'elle paraît ici concluante, tant plus que ce que celui qui a fait l'oraison funèbre d'Hypérius n'a pu ignorer s'il a été moine ou non, que parce que, s'il n'en avait été, toutes sortes de raisons l'obligeaient à le remarquer. On ne s'est pas avisé de se taire sur ces sortes de vérités à l'égard de Musculus, Marlorat, de Pierre Martyr, de Zanchius, et de plusieurs autres piliers

(9) Gall. Oriental., pag. 10.

(10) De Pseudonymis, pag. 273.

(11) Biblioth., pag. 420. Voyez-le aussi pag. 846, où il cite Rivet, tom. II Oper., pag. 1095 (il faut pag. 1065) qui vocat Villavicentium Hyperii interpolatorem et expilatorem.

(12) Joh. Albertus Faber, Decade Decadum, num. 36, Lipsiæ, 1689.

(13) Nic. Anton., Biblioth. hisp., tom. II, pag. 9.

(14) Apud Melchior. Adam., in Vitis Theol., pag. 397.

(15) M. de Launoi a fait des livres sur l'autorité de l'argument négatif, et M. Thiers, entre autres, a combattu sa maxime.

de la réformation naissante qui étaient sortis des cloîtres : et il n'y a peut-être point d'homme plus incapable qu'Orthius de se taire sur des choses de cette nature, lui qui s'est vu obligé à débiter, dans une oraison funèbre, qu'Hypérius alla attendre ses hardes à Marpourg, parce qu'il savait qu'il y vivrait à meilleur marché que dans aucun lieu sur les bords du Rhin (16). Il débite cent particularités de cette force que Melchior Adam a fidèlement copiées. Ainsi je ne vois pas que M. Moréri ait pu dire sans se tromper qu'Hypérius se fit religieux dans l'ordre de saint Dominique, où il se distinguait par sa doctrine ; mais que depuis l'apostasie lâchement. Il n'a été en cela que le copiste de Valère André, qui avait déjà débité ce mensonge. Le bibliothécaire du Pays-Bas, qui fut trompé d'ailleurs en mettant la mort d'Hypérius à l'an 1560, n'est point excusable de n'avoir pas dit au moins qu'Hypérius avait été ministre à Marpourg ; et Moréri qui l'a dit (17) doit être blâmé de son silence sur la profession en théologie. Son manque d'exactitude paraît aussi dans cette expression, *il donna dans les vœux de Luther qu'il enseigna*. A-t-on bon cette dernière remarque primée d'une façon vague ? Ne suffisait-il pas d'avoir donné la qualité de ministre protestant à Hypérius, dès la première ligne de l'article ? Cela importait-il pas assez qu'Hypérius ait enseigné les dogmes des protestants ? Mais de plus il n'est pas vrai qu'Hypérius ait suivi la réformation de Luther. L'*index* des livres défendus (18) pouvait éclairer sur ce point. M. Moréri.

(16) Une partie de ses livres.....
[vu le jour qu'après sa mort.]
Consultez l'Épître de Gesner, vous verrez que plusieurs ouvrages d'Hypérius furent imprimés de son

(18) *Scilicet enim minoris se apud Catos in-
perare vivere, quam uspiam ad Rheni ripas.*
(19) Il a mal nommé la ville, l'ayant appe-
lé Marpurg.

(20) On y lit, à la page 16 de l'édition in-fol.
1667, Andreas Hyperius, seu Hyperius,
magis Calvinus-zuinglianus, professor Mar-
purgensis. König, à la page 420 de sa Biblio-
theca, le nomme théologien réformé : c'est la
même chose, selon le style de l'Allemagne pro-
testante, que théologien calviniste.

vivant : ainsi je ne vois pas que l'on puisse l'alléguer comme un exemple de cette singulière modestie qui fait qu'un auteur renvoie après sa mort la publication de ses écrits, afin de n'être pas le témoin auriculaire de ses louanges. C'est à quoi doivent faire quelque attention ceux qui lisent dans un livre de M. Saldénus (19) ce que je m'en vais rapporter. *Cujus (contemptus famæ vel gloriæ propriæ) illustre exemplum antehac præbuit theologus suæ ætate celeberrimus Andreas Hyperius, de quo testis est Justus Vultejus (20), quod ideò post mortem demum in lucem prodire sua voluerit, quia gloriam sibi nullam, nec vulgi applausus iis captabat. Hos enim (inquit) si tanti faciendos esse putasset, utique vivo ei frui illis licuisset.*

(19) De libris, et eorum lectione, pag. 47.

(20) Vultej., in Dedic. Oper. Hyperii, præfix.

HIPPARCHIA, femme du philosophe Cratès, avait été si charmée des discours de ce cynique, qu'elle voulut l'épouser à quelque prix que ce fût. Elle se vit recherchée par un bon nombre de soupirans dont la noblesse, les richesses, la bonne mine, étaient d'une grande distinction. On la pressa dans sa famille de se choisir un époux parmi ces rivaux ; mais rien ne fut capable de la détacher de Cratès. Elle déclara que Cratès lui tenait lieu de toutes choses, et que, si on ne la mariait point avec lui, elle se poignarderait. La famille, sur cette déclaration s'adressa à Cratès, et le pria d'employer son éloquence et toute son autorité auprès de la fille pour la guérir de sa passion. Il y employa tout son savoir-faire, sans rien gagner sur cette opiniâtre. Enfin, quand il vit que ses raisons et ses conseils n'avaient nulle force, il étala sa

pauvreté devant cette fille (A), il lui découvrit sa bosse, il mit par terre son bâton, sa besace et son manteau, et lui dit : *Voilà l'homme que vous aurez, et les meubles que vous trouverez chez lui; songez-y bien, vous ne pouvez pas devenir ma femme sans mener la vie que notre secte prescrit.* A peine eut-il cessé de parler, qu'elle déclara que le parti lui plaisait infiniment. Elle prit l'habit de l'ordre, je veux dire l'équipage des cyniques, et s'attacha tellement à Cratès, qu'elle rôdait partout avec lui, qu'elle allait en festin avec lui (B), et qu'elle ne faisait point scrupule de lui rendre le devoir conjugal au milieu des rues (C). C'était un des dogmes de la secte, qu'il ne fallait avoir honte d'aucun exercice corporel que la nature exige de nous (D). Hipparchia se trouvant un jour à dîner chez Lysimachus, avec l'athée Théodore, lui fit une objection subtile à laquelle il ne fit aucune réponse verbale (E) : il n'eut recours qu'à ses mains; et, quoi qu'il pût faire et dire ensuite, il trouva une femme très-résolue, et qui ne s'étonnait de rien (a). Elle fit des livres qui ne sont point parvenus jusques à nous (F). M. Moréri a fait quelques fautes dans cet article (G). Lorenzo Crasso en a fait aussi (H). J'oubliais de dire qu'Hipparchia et Métroclès, son frère, qui fut disciple de Cratès (b), étaient nés à Maronéa (c). Ils flo-

rissaient au temps d'Alexandre. Du mariage d'Hipparchia et Cratès sortit un fils nommé Métroclès (d).

(d) Diog. Laërt., in Cratete, lib. I, num. 88.

(A) Cratès étala sa pauvreté devant cette fille.] Personne n'a décrit ceci avec tant d'exactitude qu'Apulée : il prétend qu'Hipparchia répéta qu'elle avait assez songé à cette affaire, et qu'elle était persuadée qu'il n'était pas possible de trouver ni un plus beau ni un plus riche mari que Cratès, et qu'il n'avait qu'à la mener où il voudrait. Il la mena dans le Portique. C'était un des plus superbes bâtimens publics, et l'un des plus fréquentés que l'on pût voir dans Athènes, et il consumma le mariage. Tout le monde l'aurait vu, et l'épouse était toute résolue à résister de ce spectacle la compagnie; mais un ami de Cratès étendit son manteau autour d'eux, et leur déroba par ce moyen une espèce de ridicule qui arrêta la vue des assistans. Apulée dit qu'on voie que je ne prête rien à l'auteur, je rapporterai ses paroles : *Adeoquæ is (Crates) cupiebatur a virgo nobilis, spretis junioribus, ultro eum sibi optaverit. Crates, quæque inter scapulum Crates reterit, quod erat aucto gibbere, per amicum cum baculo et pallium humi posuit, eamque suppellectilem sibi esse profunderetur, eamque formam quæ viderat : proinde sedulo consulens ne post querelæ causam caperet : et verò Hipparche conditionem accedens Jamdudum sibi provisum satis, et consultum respondit : neque ditius maritum, neque formosiores usque gentium posse invenire. Proinde daret quò liberet. Ducit cynicus in Porticum. Ibidem, in loco celebri, coramque clarissimâ accubuit : coramque ginem imminuisset, paratam parastantid; nî Zeno procinctu pallii à circumstantis coronæ obtutu metrum in secreto defendisset (1). M. Moréri (2) assure que Clément d'Alexandre rapporte que les noces de Cratès et d'Hipparchia furent célébrées*

(a) Tiré de Diogène Laërce, in Hipparchia, lib. VI, num. 96 et seq.

(b) Idem, ibid., num. 94 et 96.

(c) Ville de Thrace qui a été nommée aussi Hipparchia. Menag., Not. ad Diog. Laërt., lib. VI, num. 96.

(1) Apulejus, in Floridis, pag. m. 350.

(2) In Historiâ mulierum philosopharum, calcem Diogen. Laërtii, pag. 497.

la Portique qu'on surnommait *παι-
δα* ; mais il est certain que Clément
d'Alexandrie ne le dit point ; on peut
seulement l'inférer de ses paroles. *A
cause d'Hipparchia*, dit-il (3), *les
Cynogamies étaient célébrées dans
la Pœcile*. Le mot *Cynogamies* si-
gnifiait, selon le même M. Ménage
(4), une fête que les cyniques célé-
braient à l'honneur et à la mémoire
des noces de Cratès. Il ajoute que
le Petit, le médecin, a fait un très-
bon poème sur les amours et les no-
ces de ce cynique. Ce poème est inti-
mé *Cynogamia*. Plusieurs se souvien-
nent ici d'un vers français rapporté
par Furetière,

*Jeûrants, chauds de reins, faire noces de
chien* (5).

(6) *Elle allait en festin avec lui.*
La, et la coutume de trotter par-
tout avec Cratès, étaient deux cho-
ses que les autres femmes grecques
ne pratiquaient pas. Elles étaient re-
tenuës dans le centre du logis, n'y
étaient abordées que de leurs parens,
n'allaient jamais en festin que chez
leurs parens. Cornélius Népos, qui le
rapporte, observe que les Romains
ont des manières toutes contrai-
res à celle-là. Les femmes vivaient
à Rome comme présentement à
Paris. La mode d'Italie a bien chan-
gé, elle ressemble depuis long-temps
à celle de l'ancienne Grèce, *altri
costumi*. Voyons les pa-
rolles de Cornélius Népos (6). *Quem
saniorum pudet uxorem ducere in
publicum? aut cujus materfamilias
primum locum tenet ædium, at-
que in celebritate versatur? Quod
non fuit aliter in Græciâ. Nam ne-
que convivium adhibetur, nisi pro-
prium: neque sedet nisi in inte-
riori parte ædium, quæ γυναικωνίτης
καλεῖται: quò nemo accedit nisi
cuiusdam cognatione conjunctus.*

(7) *Elle ne faisait point de scrupule
de rendre le devoir conjugal au mi-
lieu des rues.* On ne s'étonnera point
que la philosophe Hipparchia se soit
levée au-dessus de la coutume à l'é-
gard des deux articles dont je viens

de faire mention, puisqu'elle fut ca-
pable de fouler aux pieds la bien-
séance à l'égard de ce troisième point.
Le mépris de la coutume ne saurait
aller plus loin. Ce fut là un grand
triomphe de l'amour : on lui sacrifia
la vertu la plus naturelle au sexe,
cette honte, cette pudeur, qui est
mille fois plus enracinée dans le cœur
des femmes que la chasteté même.
Et, ce qui est plus étrange, Hippar-
chia fut préparée dès la première
fois à cette impudence ; il ne fallut
point l'y conduire peu à peu et par
degrés. Juvénal remarque que, quand
il s'agit de satisfaire l'amour, rien ne
paraît difficile aux femmes. Faut-il
aller sur mer avec un mari dont elles
sont dégoûtées, on ne saurait s'y ré-
soudre, les incommodités de la mer
sont trop grandes. Faut-il s'embar-
quer avec un galant, on a le meil-
leur estomac du monde, c'est un
plaisir que la vie de matelot (7). Hip-
parchia justifie cette observation :
elle était folle de Cratès ; il voulait
qu'on mît toute honte bas, *non ali-
ter hæc sacra constant*, disait-il
apparemment : elle le voulut aussi
pour lui complaire. Plusieurs auteurs
rapportent le fait : Sextus Empiricus
(8) et Théodoret (9) le témoignent ;
j'en ai déjà cité d'autres : mais saint
Augustin a eu sur ce sujet une pen-
sée particulière ; il a cru que les cy-
niques ne faisaient que des postures
et de vains efforts. Le latin est plus
propre que le français pour repré-
senter son sentiment. *Illum* (Dioge-
nem) *vel illos qui hoc fecisse refe-
rantur, potius arbitror concumben-
tium motus dedisse oculis hominum
nescientium quid sub pallio gerere-
tur, quam humano premente con-
spectu potuisse illam peragi volupta-*

(7) *Fortem animum præstant rebus quas tur-
piter audent.*

*Si jubeat conjux, durum est conscendere na-
vim,*

*Tunc sentina gravis, tunc summus vertitur ævis
Quæ machum sequitur stomacho valet. Illa
maritum*

*Convomit, hæc inter nautas et prandet et
errat*

Per puppem, et duros gaudet tractare rudentes.
Juvénal, sat. VII, vs. 97.

(8) *Pyrrhoniarum Hypotyposeon, lib. I, cap.
XIV, pag. m. 31 ; et lib. III, cap. XXIV,
pag. 152.*

(9) *Serm. XII de Virtute activâ.*

*Ἐὰν ἡ καὶ κυνογάμια ἐν τῇ ποι-
κίλει. Propter quam in pœcile quoque
fit Cynogamia. Clement. Alexand.,
lib. IV, pag. 523.*

In Laert., lib. VI, num. 96.
*du mot reins. Ce vers est de Régnier : il
est du combat des Lapithes.*

la profat.

tem. Ibi enim philosophi non erubescant videri se velle concumbere, ubi libido ipsa erubesceret surgere (10). Un moderne s'est érigé en Caton contre ce père de l'église, et lui a fait une assez rude réprimande au sujet de cette pensée. Quand il ajoute, dit-il, qu'il ne peut croire que Diogène, ni ceux de sa famille, qui ont eu la réputation de faire toutes choses en public, y prissent néanmoins une véritable et solide volupté, s'imaginant qu'ils ne faisaient qu'imiter sous le manteau cynique les remuemens de ceux qui s'accouplent, imposant ainsi aux yeux des spectateurs, bien qu'en effet ils ne pussent pas seulement bander le nerf en leur présence; c'est ce que je suis honteux de rapporter, et que je vous prie de considérer dans ses propres termes (11)..... Est-il possible qu'un si grand personnage ait permis à son imagination de pénétrer jusque dans ces secrets cyniques, et que la main de saint Augustin n'ait point fait de difficulté de lever le manteau de Diogène, pour nous y faire voir des mouvemens que la honte (bien que ce philosophe fût profession de n'en point avoir) lui faisait à lui-même cacher de son manteau (12)?

(D) Il ne fallait avoir honte d'aucun exercice corporel que la nature exige de nous.] Voyez ce qui a été dit ci-dessus à la remarque (L) de l'article de Diogène. Quelques-uns croient que les cyniques eurent ce nom à cause qu'à l'imitation des chiens, ils s'accouplaient dans les rues avec leurs femmes : *Nam quid ego de cynicis loquar : quibus in propatulo coire cum conjugibus mos fuit? Quid mirum si à canibus, quorum vitam imitantur, etiam vocabulum nomenque traxerunt* (13)? Les cyniques prétendaient être fondés en raison; car, disaient-ils, s'il est juste de connaître sa femme, il est juste de la connaître en public : or il est juste de connaître sa femme, donc il est juste de la connaître en public.

(10) August., de Civitate Dei, lib. XIV, cap. XX.

(11) Il met ici le passage de saint Augustin.

(12) La Mothe-le-Vayer, dans l'Hexameron rustique, pag. 63, 64, 65.

(13) Lactantius, lib. III, cap. XV, Divinarum Institutionum.

Hoc illi canini philosophi, hoc est canini, non viderunt proferentes contra humanam verecundiam, quid aliud quam caninam, hoc est immunda impudentemque sententiam, ut scilicet quoniam justum est quod fit in uxore, palam non pudeat id agere nec invico, nec in plated quolibet conjugalem concubitus devitare (14). J'ai rapporté ailleurs (15) un semblable raisonnement de Diogène. C'est le misérable sophisme, à dicto simpliciter ad dictum secundum quid. C'est comme qui dirait, il est bon de boire du vin, donc il est bon d'en boire quand on a la fièvre. Ces gens-là ne savaient pas qu'il y a plusieurs actions qui ne sont bonnes qu'en certaines circonstances, de sorte que l'omission de ces circonstances peut rendre mauvaise une action qui sans cela eût été bonne. Prêter de l'argent à son ami afin qu'il paie ses créanciers est une action très-louable : lui en prêter afin qu'il s'enivre ou qu'il joue est une mauvaise action. Il y a des actes essentiellement mauvais; ils ne peuvent jamais être bons, dans quelques amas de circonstances qu'on les fasse : mais il y a d'autres choses qui sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises, selon les temps et les lieux, et les autres circonstances où on les commet. J'avoue que ceci ne suffit pas pour mettre à bout les cyniques; car ils pourraient tourner ainsi leur raisonnement, Lorsqu'une chose est bonne et juste en elle-même, il ne faut pas avoir honte de la commettre : or le devoir conjugal est en soi une chose bonne et juste; donc il ne faut pas avoir honte de le rendre : on peut donc le rendre légitimement en public; car si quelque chose pouvait gâter cette action publique, ce serait uniquement que l'on manquerait de honte dans des circonstances où l'on serait obligé d'en avoir. La difficulté est donc réduite à cette seule question : faut-il avoir de la honte à rendre le devoir conjugal à la vue du public? Belle demande, me dira-t-on, et qui en doute? Moi, répondrait Diogène, et

(14) August., de Civitate Dei, lib. XIV, cap. XX.

(15) Tom. V, pag. 526, au commencement de la remarque (E) de l'article Diogène le cynique.

prenez moi que j'ai tort. On lui répondrait que la honte, par rapport aux actions-là, est un sentiment naturel, et qu'ainsi c'est violer la nature que de n'avoir point de honte dans ces occurrences. Mais, répliquerait-il, si c'était un sentiment naturel, il faudrait que les animaux qui suivent fidèlement les instincts de la nature, cherchassent les ténèbres et les recoins pour travailler à la multiplication. Or rien n'est plus faux que cela. Il faudrait du moins que tous les hommes cherchassent en pareil lieu la retraite la plus sombre, ce qui n'est encore faux; car plusieurs peuples dans les Indes travaillent à l'accroissement de la génération sous les yeux de tout le monde. C'est ce que le célèbre pyrrhonien Empiricus observe (16), et qui sert à montrer que la pratique ordinaire n'a point pour son fondement une loi immuable et éternelle de la nature, mais un simple droit coutumier, et une impression de l'éducation. Il aurait pu alléguer l'usage des Égyptiens, dont on verra ci-dessous quelque chose. Un auteur moderne a observé que certains peuples ont fait l'usage de la prostitution dans les temples mêmes, et d'autres ont dit que si cette action déplaît à la Divinité elle ne le souffrirait pas du reste des animaux (17). On ajoute qu'une secte mahométane le pratique encore à présent, et que le nouveau Monde nous a paru en cette occasion. On répliquerait à Diogène qu'il suffit que les nations civilisées soient sujettes à la honte, et qu'on ne doit pas mettre en peine de ce qu'en font les nations barbares : mais pour tour il répliquera que les peuples qu'on nomme barbares se sont beaucoup moins écartés de la règle de la nature que les peuples qui sont tant multipliés, selon les subtilités

de leur esprit, les lois de la bienséance et de la civilité, et qu'enfin le droit naturel n'étant point sujet à perscription, il est permis à chacun d'y rentrer en tout temps et en tout lieu, sans avoir égard au joug arbitraire des coutumes et de l'opinion des compatriotes.

Ceci soit dit pour montrer à combien d'égaremens la raison humaine peut conduire. Elle nous a été donnée pour nous adresser au bon chemin; mais c'est un instrument vague, voltigeant, souple, et qu'on tourne de toutes manières comme une girouette. Voyez comment les cyniques s'en servaient pour justifier leur abominable impudence. Je puis ajouter, pour l'honneur et pour la gloire de la véritable religion, qu'elle seule fournit de très-bonnes armes contre les sophismes de ces gens-là : car quand même on ne pourrait pas montrer dans l'Écriture un précepte exprès touchant les ténèbres dont on doit couvrir les privautés du mariage, il suffit de dire, en premier lieu, que l'esprit de l'Écriture nous engage à éviter tout ce qui pourrait affaiblir les impressions de la pudeur; et en second lieu, qu'il y a des textes précis qui nous défendent de rien faire qui choque la bienséance, ou qui scandalise notre prochain. Je ne sais si jamais aucun de ces casuistes qui ont tant abusé de leur loisir pour examiner des cas de conscience en quelque façon métaphysiques, s'est avisé de rechercher à quel genre de crime il faudrait réduire l'impudence d'un Cratès et d'un Diogène. Ils ne croyaient point qu'il y eût de loi divine sur cela, ni que l'on fût obligé de se conformer aux coutumes municipales. Ils croyaient qu'en ne s'y conformant pas on encourait tout au plus le blâme de rusticité et de peu de complaisance pour un usage reçu : être incivil, grossier, et mauvais observateur des modes, n'est pas une action criminelle ou mauvaise, moralement parlant. Que pourrait-on donc dire contre les cyniques à ne les condamner point par les vérités révélées? Je n'ai jamais lu quoi que ce soit sur ce point, et je ne sais si jamais personne a dit que présentement une action cynique serait seulement criminelle, 1°. à cause du scandale donné au pro-

Τὸ δημοσία γυναικὶ μίγνυσθαι, καὶ ταῖς ἑμὶν αἰσχρὸν εἶναι δοκοῦν, παρὰ τοῦτον ἰδὼν, οὐκ αἰσχρὸν εἶναι νομίζεσθαι γίνεσθαι οὐκ ἀδιαφόρως δημοσίᾳ, καὶ περὶ τοῦ φιλοσόφου Κρατήτος ἀκούειν. Publié cum uxore congreddi quam apud nos turpe esse videntur, apud quosdam Indis non videtur esse turpe. Congreddi cum indifferenter publicè, quemadmodum de Cratete philosopho accepimus. Empiricæ, Pyrrhon. Hypot., lib. III, c. XXV, pag. 152.

La Mothe-le-Vayer, Dialog. d'Orasius, pag. m. 165. Il cite Hérodote, lib. II.

chain; 2°. à cause du mépris des coutumes municipales; 3°. à cause de la négligence qu'on apporterait à conserver les barrières de la chasteté. Je suppose un homme persuadé que l'action en elle-même n'a pas été défendue nommément dans l'Écriture, et qu'elle n'est point contraire au droit naturel. Si elle y était contraire, les sentences qui ordonnent le congrès seraient tout autant de crimes pour le compte des juges.

Il y a sans doute des casuistes qui prendraient pour un plus grand crime la masturbation, ou le péché de mollesse que Diogène commettait en plein marché (18), que le congrès de Cratès et d'Hipparchia. C'est une chose étrange, et tout-à-fait scandaleuse, que de voir Chrysippe, ce célèbre et rigide stoïcien, donner des louanges à cette action de Diogène (19). Ce cynique n'aurait pas pu s'en justifier par son sophisme, *il est juste de rendre le devoir conjugal, donc il est juste de le rendre dans la rue*; car son action est mauvaise et en secret et en public. Sextus Empiricus convient qu'elle passait pour détestable, encore que Zénon, le fondateur des stoïciens, l'eût approuvée, et que bien d'autres y eussent eu leur recours comme à une bonne chose. *Τότε αἰσχουργεῖν ἰσχυρότερον ἐν παρ' ἡμῶν, ἢ Ζήνωνι οὐκ ἀποδοκιμαζέμεν, καὶ ἄλλους δὲ οὐκ ἀγαθὸν τινὶ τοῦτο χρεῖσθαι τῷ κακῷ πυνθανόμεθα. Quam præterea detestabile sit apud nos αἰσχουργεῖν, Zeno approbat, et alios quosdam ut bono quodam hoc usos malo accepimus* (20). Diogène se servait d'un autre sophisme; il prenait pour une leçon de la nature ce que font certains poissons (21): mais ce sophisme n'est pas meilleur que celui qu'on tirerait de la pratique des Lydiens*. Au reste,

(18) Voyez son article, remarque (L), tom. V, pag. 531.

(19) Ἐπαινεῖ τὸν Διογένην, τὸ αἰδέσθην ἀποτριβόμενον ἐν φανερῷ, καὶ λέγοντα πρὸς τοὺς παρόντας. εἶθε καὶ τὸν λυμὸν οὕτως ἀποτριψασθαι τῆς γαστρὸς ἡδυνάμειν. Diogenem laudat qui in publico masturbasset, dixissetque adstantibus, utine m. licet sic etiam faenum attrito ventre pelleret. Plat., de stoicor. Repugn., pag. 1044.

(20) Sext. Empiricus, Pyrrhon. Hypot., lib. III, cap. XXIV, pag. 153.

(21) Voy. son art., citation (73), t. V, p. 531.

* Voyez dans mon Discours préliminaire, à

les cyniques eurent beau chercher de raisons pour colorer leur effroyable impudence, ils n'osèrent y continuer l'indignation publique leur servit à paremment d'un frein plus rude que les idées de l'honnête. Saint Augustin remarque que la pudeur naturelle reprit le dessus dans ces gens-là. *Vicit tamen pudor naturalis opinionem hujus erroris, nam etsi peribent, hoc aliquando gloriabundum fecisse Diogenem, ita putantem se tam suam nobiliorem futuram, si hominum memoriam insignior ejus impudentia figeretur, postea tamen cynicis fieri cessatum est: plusquam valuit pudor, ut erubescerent homines hominibus, quam error, ut homines canibus esse similes affectare* (22). Mais comme il y a toujours des exceptions aux règles les plus générales, nous voyons dans Lucien le cynique Pérégrinus qui se rapproche de la conduite de Diogène. *Ἐν πολλῷ τῶν περιεσώτων δὲ μὲν ἀναφλῶν τὸ αἰδέσθαι καὶ τὸ ἀδιάφορον δὲ τοῦτο καλούμενοι εἰς δαικνύμενοι. Multa autem in coram populi pudenda contractabat, et in indifferentia vocans ostentabat* (23).

Ceux qui trouveront étrange que je rapporte des obscénités aussi horribles que celles-là, auront besoin qu'on les avertisse qu'ils ne considèrent pas assez attentivement ni les droits ni les devoirs d'un historien. Tout homme qui fait aujourd'hui l'histoire ou d'un ancien philosophe ou d'un autre personnage qui s'est acquis quelque nom dans les siècles précédents, est en droit de rapporter toutes les choses que les livres ne nous en apprennent, soit qu'elles méritent d'être louées, soit qu'elles méritent l'horreur et l'exécration des lecteurs, et, s'il se contentait de recueillir ce qui est louable, il remplirait très-mal les devoirs que la nature de son ouvrage lui impose. Lorsqu'on fait l'histoire de quelque moderne, on a plus de liberté; car s'il a commis des actions très-sales qui soient inconnues au public, on peut les passer sous silence, selon qu'on juge qu'il faut prévenir certains inconvénients que

l'occasion de l'édition de 1697, les variantes des articles HIPPARCHIA et MALHERBE.

(22) De Civitate Dei, lib. XIV, cap. XX.

(23) Lucian., de Morte Peregr., pag. m. 7 tom. II.

pourraient naître de la publication de pareilles choses. Mais quand il s'agit d'un fait rapporté par cent auteurs, on n'est pas le maître d'un semblable ménagement : et si l'on hait le parti de la suppression, on se charge d'un scrupule fort inutile ; car les lecteurs trouveront facilement par d'autres voies ce que vous voulez leur cacher. L'impudence de Diogène le cynique est si connue de tout le monde, qu'il en court des quolibets qui ne sont fondés sur le témoignage d'aucun ancien écrivain. *Du Moustier me fit souvenir du livre du mesme Orléans, intitulé la Plante humaine à la Reyne ; ce titre est ridicule : cela me faisoit venir de Diogène Planto hominem* (25). Ces paroles sont du cardinal du Perron : une infinité de personnes disent la même chose dans leurs entretiens familiers ; elle se trouve dans plusieurs livres ; on y soutient que l'on ne peut tenir une femme entre les bras au milieu des rues, fut interrogé : que faites-vous ? et qu'il répondit, *ἐν ὁδῷ, je plante un homme*. Un ancien, que je sache, n'a fait autre conte ; et M. du Rondel, que j'ai consulté là-dessus, m'a répondu qu'il n'avait trouvé cela que dans des auteurs modernes. Or, puisque l'on fait tant sur l'effronterie de cet ancien philosophe un conte si mal fondé, on garde d'ignorer ce qu'en ont dit plusieurs dont je cite les paroles. Pourquoi servirait-il donc que je suppose ces faits-là ? Il fallait du moins, me direz-vous, choisir des faits qui missent un voile épais sur les infamies. Je réponds que c'eût été le moyen d'en diminuer l'horreur ; car ces manières délicates et raffinées dont on se sert aujourd'hui quand on parle de l'impureté, ne donnent pas autant de dégoût qu'on donnerait un langage plus naïf, plus direct, et par cela même plus remède à l'indignation, que l'auteur ne se passe à inventer des obliquités de style, qui, à proprement parler, ne sont qu'un fard. J'ajoute qu'il est plus utile, et plus important que l'on ne se donne, de représenter naïvement les vices et les abominations que les philosophes païens ont approu-

vées. Cela peut humilier et mortifier la raison, et nous convaincre de la corruption infinie du cœur humain, et nous apprendre une vérité que nous ne devrions jamais perdre de vue ; c'est que l'homme a eu besoin d'une lumière révélée, qui suppléât au défaut de la lumière philosophique ; car vous voyez que les stoïciens (25), qui s'attachaient plus que les autres philosophes à la morale, et qui en avaient des idées fort sublimes, ont approuvé les obscénités effrontées de Diogène. C'est à eux que nous pouvons appliquer en particulier la déclaration générale de saint Paul contre les païens : *Se disant être sages, ils sont devenus fous* (26).

(E) *Hipparchia..... fit une objection..... à laquelle l'athée Théodore ne fit aucune réponse verbale.*] C'était un sophisme aisé à résoudre et à rétorquer. Si je faisais, lui dit-elle, la même action que vous auriez faite justement, on ne me pourrait pas accuser d'avoir fait une action injuste : or si vous vous battiez vous-même, vous agiriez justement ; donc si je vous battais, on ne me pourrait pas accuser d'avoir fait une action injuste. Théodore ne s'amusa point à lui répondre en logicien ; il se jeta sur elle, et lui défit le manteau. Selon la manière de s'habiller et de parler d'aujourd'hui, nous dirions qu'il lui leva la jupe. C'est l'explication que M. Ménage (27) donne à ces paroles de Diogène Laërce, *ἀνίσχυς δ' αὐτῆς θοιμάτιον*. Voilà une manière bien gaillarde et bien cavalière de répondre aux sophismes d'une femme. Hipparchia ne se décontenança point, et lorsque Théodore lui eut cité le vers d'une tragédie, où l'on représentait une femme qui avait quitté sa quenouille et ses fuseaux, elle lui répondit : Je me reconnais là, je suis cette femme ; mais croyez-vous que j'aie pris le mauvais parti, en aimant mieux employer mon temps à philosopher qu'à filer ? Voyons maintenant ce que Théodore aurait pu répondre s'il avait voulu s'en donner la peine. Répondant directement, il aurait pu dire que l'action de lui Théodore se

(25) *Ci-dessus, citations (19) et (20).*

(26) *Épître aux Romains, chap. I, vs. 22.*

(27) *Notis ad Laërt., lib. VI, num. 97, pag. 266.*

battant soi-même, et l'action d'Hipparchia battant Théodore, sont deux actions différentes, et non pas une action de la même espèce. Il y avait donc quatre termes dans le syllogisme d'Hipparchia. Afin que deux actions soient semblables, il faut que la relation, qui est dans l'une entre l'agent et le patient, soit aussi dans l'autre. Or cela ne se trouvait pas dans l'hypothèse d'Hipparchia. Que si Théodore avait voulu répondre par rétorsion, et embarrasser la femme de Cratès, il eût pu lui dire : Si je faisais la même action que votre mari aurait faite justement, on ne me pourrait pas accuser d'une action injuste. Or votre mari agit justement quand il vous baise, et cætera : donc si je vous baisais, et cætera, on ne me pourrait pas accuser d'une action injuste. On aurait vu si Hipparchia, qui était fort dévergondée, eût osé répondre, en présence de témoins, *concedo totum*.

(F) *Elle fit des livres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.*] Suidas dit qu'elle composa *Hypotheses Philosophicas ; Epichoremata quædam, et Quæstiones ad Theodorum cognomento atheum*. La conjecture de M. Ménage est fort vraisemblable, qu'il faut lire dans Diogène Laërce (28), non pas *φίριται δὲ τοῦ Κράτους βιβλίον ἱπποκρίαι*, mais *φίριται δὲ πρὸς τὸν Κράτητα βιβλίον ἱπποκρίαι*. Il faudrait dire, selon cette conjecture, qu'Hipparchia publia des lettres qu'elle avait écrites à son mari, où elle philosopha noblement, et d'un style qui ressemblait à celui de Platon. Il faudrait dire de plus qu'elle composa des tragédies, où elle employa le haut style de la philosophie. Il serait fort étrange que Diogène Laërce, qui a fait la Vie de Cratès, eût parlé des écrits de ce philosophe dans la Vie d'Hipparchia. C'est pour lui sauver cette tache et cette incongruité que M. Ménage conjecture ce que l'on a vu ci-dessus.

(G) *M. Moréri a fait quelques fautes.*] Il ne devait pas dire que l'amour d'Hipparchia pour les sciences la porta à préférer Cratès à tous les partis qui se présentaient. C'était la personne de Cratès qu'elle aimait, et

ce fut pour l'amour de lui qu'elle mit à philosopher. Il est vrai qu'elle l'avait charmée par ses beaux et de ses discours : mais cela ne fait pas qu'on puisse dire que le choix qu'elle fit de ce philosophe, préférablement à tout autre homme, fût fondé sur qu'elle aimait les sciences. Il y a des filles et des femmes qui sont venues amoureuses de quelques ministres en les entendant prêcher ; qui les ont épousés préférablement d'autres partis plus avantageux. Le savoir et l'éloquence de ces ministres étaient bien cause qu'on était devenue amoureuse d'eux ; mais ce n'est point l'amour des sciences ou des livres qui faisait qu'on se mariait avec ces messieurs. Si M. Moréri avait parlé de la correction (29) du passage de Laërce, il aurait pu dire que, si l'on est historien, le style d'Hipparchia était semblable à celui de Platon, et qu'elle avait fait des tragédies ; mais n'en ayant point parlé, il n'a pu dire le reste raisonnablement.

(H)..... *Lorenzo Crasso en a fait aussi.*] Il ne cite que Diogène Laërce ; il a donc tort de dire, 1°. qu'Hipparchia étudia premièrement Métroclès, son frère ; 2°. qu'elle fut recherchée de plusieurs galans à cause de sa jeunesse, et de ses richesses, et de sa beauté (30) ; 3°. qu'elle fin de pouvoir suivre Cratès par elle s'habilla en homme ; 4°. qu'elle disputa avec Théodore, qui n'eût pu le faire par la Providence, elle le convainquit par des preuves très-solides, et par des argumens incontestables (31). Les corps de cet article, vous verrez que Lorenzo Crasso a pris de travers les paroles de Laërce. Les richesses et la beauté, la noblesse dont Laërce parle ne conviennent qu'aux galans d'Hipparchia. Elle ne s'habilla point en homme afin de pouvoir suivre Cratès, mais parce qu'il lui déclara qu'elle pouserait qu'une femme qui se

(29) C'est celle de M. Ménage, de laquelle j'ai parlé dans la remarque précédente.

(30) *Quantunque come giovane, sì bella desiderata venisse da molti, non ricusar volle ogni altro per Crate vecchio, e mal d'apparenza.* Lor. Crasso, de' *Poeti greci*, pag. 296.

(31) *Riusci così dotta che in disputa con solidissime prove ed incontrastabili si vinse con somma sua gloria Theodoro che si la divina providenza.* Idem, *ibidem*.

ait à l'institut du cynisme. Enfin on a vu que dans la dispute qu'elle eut avec Théodore il ne s'agissait point de la Providence, ni d'aucun point de religion. On ne saurait comprendre combien les auteurs trompent les lecteurs.

d'une manière de censure qui sentait plus la chicane que l'esprit exact. Pline n'en juge pas si peu favorablement (c).

(c) *Hipparchus et in coarguendo eo* (Eratosthène) *et in reliquâ omni diligentia mirus*, Plin., lib. II, cap. CVIII.

HIPPARQUE, en latin *Hipparchus*, grand astronome, natif de Nicée dans la Bithynie (a), a fleuri entre la 154^e. et la 163^e. olympiade (A). Il nous a laissé encore un de ses ouvrages : c'est son commentaire sur les phénomènes d'Aratus (B). M. Vossius s'est fort abusé (C), lorsqu'il a dit que cet astronome ne connaissait point le mouvement particulier des étoiles fixes de l'occident à l'orient, qui fait varier leur longitude. Pline parle souvent d'Hipparque, et fait de grands éloges. Il le met au nombre de ces génies sublimes qui, par la prédiction des éclipse, firent connaître qu'il ne faut point s'étonner de ces phénomènes (D), et que les dieux mêmes étaient soumis à des lois. Il l'admire d'avoir passé en revue toutes les étoiles, de les leur compter, et d'avoir marqué la situation et la grandeur de chacune; ce qui mit ses descendants en état de découvrir non-seulement si elles naissent ou meurent, mais même si elles augmentent de place, et si elles croissent ou diminuent. Nous prenons par ce passage de Plin., qu'Hipparque attribuait à certaines une origine céleste (F). Vossius (b) accuse cet astronome d'être trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent

(A) *Il a fleuri entre la 154^e. et la 163^e. olympiade.* La preuve qu'on en peut donner ne saurait être plus forte, puisqu'elle est tirée des observations astronomiques qu'il fit dans cet intervalle de temps. Ptolomée en a rapporté quelques-unes (1). Vossius a eu raison de placer Hipparque sous le règne de Ptolomée Philométor, et sous le règne de Ptolomée Evergète, et de censurer Suidas qui s'est contenté de dire que cet astronome a vécu au temps des consuls romains : il aurait fallu marquer un temps moins vague, celui de la troisième guerre punique, et celui de la guerre de Numance. Jusque-là Vossius est très-bien fondé; mais quand il dit qu'il s'accorde avec Suidas sur ce temps d'Hipparque (2), il s'oublie lui-même et il dit une fausseté; car Suidas n'est pas plus d'accord avec Vossius sur ce point, qu'avec un auteur qui aurait placé Hipparque au commencement du IV^e. siècle de Rome, ou sur la fin du V^e. Calvisius (3) a eu tort de dire que Suidas a mis Hipparque 130 ans après le premier des Ptolomées. Un auteur français (4) ne s'abuse pas moins visiblement lorsqu'il assure qu'*Hipparque a vécu du temps de Platon*. M. Moréri, qui n'a eu que Vossius pour toute ressource dans cet article, ne devait-il pas y trouver un préservatif souverain contre les fautes qu'il a faites? Il a mis Hipparque en l'an 570 et 80 de Rome, sous le règne de Ptolomée et Philométor Evergète, rois d'Égypte. Ne devait-il pas faire répondre aux olympiades marquées par Vossius (5), le temps qui s'est écoulé depuis l'an de Rome 589, jusqu'à 625? Outre cela,

(1) *Huit*: la première dans le II^e. livre, et les sept autres dans le III^e. livre: voyez Vossius, de Scient. Mathemat., pag. 159.

(2) *Convenit de ætate Suidas*. Vossius, *ibid*.

(3) *Ad ann. mundi* 3665.

(4) Contel, du Calcul ecclésiastique, p. 189.

(5) *La 154^e. et la 163^e.*

(a) Suidas, pag. 1264.
(b) Lib. I et II, passim.

quand on dit tout court *Ptolomée*, c'est signe qu'on parle du premier prince de ce nom qui ait régné en Égypte : et il y a même très-peu d'écrivains exacts qui ne le désignent plus précisément. C'est donc une lourde faute que de se servir du mot *Ptolomée* simplement et absolument, lorsqu'on ne veut point parler de celui qui eut l'Égypte en partage après la mort d'Alexandre. Il est clair que M. Moréri ne parle point de celui-là, ou que s'il en parle, il commet une bévue ; car un homme qui a vécu en l'an 570 et 80 de Rome, ne peut pas avoir fleuri sous le premier Ptolomée, mort l'an de Rome 468. Il s'est trompé en une autre chose ; il a supposé qu'il y a eu un roi d'Égypte qui s'appelait Philométor Evergètes.

(B) *Il nous reste..... son commentaire sur les Phénomènes d'Aratus.*] C'est proprement une critique d'Aratus ; car Hipparque l'accuse d'avoir pillé les livres d'Eudoxe, et même dans les choses où Eudoxe s'était trompé. Il fait les mêmes reproches au grammairien Aratus qui avait fait un commentaire sur Aratus. Le premier qui ait mis au jour ce commentaire d'Hipparque est Pierre Victorius : le père Pétiau en a donné une édition plus correcte, et il y a joint une traduction latine dont il est l'auteur (6). Les autres ouvrages d'Hipparque étaient de *constitutione stellarum inerrantium*, et *statione immotâ*, de *que menstruo lunæ motu secundum latitudinem*, etc. (7).

(C) *M. Rohault s'est fort abusé.*] Les grands mathématiciens comme lui ne sont pas pour l'ordinaire fort versés dans la connaissance des faits, et il leur échappe assez souvent des bévues historiques (8). Quoi qu'il en soit, voyons ce que dit cet habile cartésien, qui, par la seule orthographe du mot *Hipparque*, fait connaître qu'il n'entendait point le grec.

Hipparque, dit-il (9), a passé la plus grande partie de sa vie sans remarquer autre chose touchant les étoiles fixes, sinon qu'elles avaient un mou-

vement d'orient en occident, dans des cercles qui lui semblaient exactement parallèles à l'équateur ; ce qui lui fit conclure qu'elles étaient toutes enchaînées dans la solidité d'un même ciel (qu'on nomme le firmament qu'il plaça au delà de toutes les planètes ; et parce qu'il n'estimait pas qu'il fût nécessaire que le ciel empruntât ce mouvement, qui est simple, de quelque autre ciel qui fût au dessus de lui, il assura que c'était le dernier de tous les ciels, et que c'était lui qui servait à entraîner toutes les autres du sens qu'il tournait, et ainsi que c'était le premier mobile. Hipparque ayant donc cette opinion que les étoiles fixes ne changeaient point de place dans le ciel, il estima qu'elles pouvaient servir pour déterminer les routes des planètes : de même qu'on pourrait se servir de plusieurs rochers qui seraient dans la mer, pour marquer le cours des navires qui ne laissent aucuns vestiges dans les lieux par où ils passent. Il employa donc son industrie à mesurer la distance qu'il y a de chaque étoile fixe à l'écliptique du soleil, ce qu'on appelle la latitude d'une étoile ; puis à déterminer le nombre des degrés et des minutes de l'écliptique, que l'on compte d'occident en orient, depuis le premier point du signe du bélier jusqu'au point vis-à-vis duquel correspond chaque étoile, ce qu'on appelle sa longitude ; mais la méthode l'ayant prévenu, ce n'a été que la postérité qui a pu exécuter ses desseins. Ptolomée, qui vint environ deux cents ans après Hipparque, proposa d'établir le mouvement des planètes ; et ayant eu la curiosité d'observer si son prédécesseur avait été exact à marquer les longitudes et les latitudes des étoiles fixes, il trouva que leur latitude était à la vérité telle qu'Hipparque l'avait marquée, mais que leur longitude était augmentée de deux degrés. Il conclut de là, qu'outre que les étoiles fixes mouvaient d'orient en occident en vingt-quatre heures, elles avaient encore un autre mouvement d'occident en orient, dans des cercles parallèles à l'écliptique, suivant lequel, elles avançaient de deux degrés en deux cents ans, c'était pour achever la période entière en trente-six mille an-

(6) Vossius, de Scient. Mathemat., pag. 160.

(7) Idem, pag. 159 ex Suidâ.

(8) Confer quæ supra, rem. (R) du troisième duc de Guise, tom. VII, pag. 396.

(9) Rohault, Traité de Physique, tom. II, II^e part., chap. VIII, pag. m. 35.

Et d'autant que le firmament ne pouvait avoir qu'un seul mouvement qui lui fût propre, il lui attribua le mouvement de trente-six mille ans, et assura qu'il empruntait le mouvement journalier d'orient en occident d'un ciel qui devait être au delà. Et c'est ainsi que l'on a commencé à croire que le premier mobile était un ciel qui ne contenait aucune étoile, et qui enveloppait le firmament.

M. Régis (10), qui est un autre astronome fort habile, avance toute la même chose en moins de termes : mais M. Gadroys, autre excellent astronome, a fort bien su que la découverte du mouvement particulier des étoiles fixes vers l'orient doit être donnée à Hipparque (11). Apparemment il avait fait plus d'attention que les autres à une chose que Gassendi a rapportée. La voici. Les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs, avaient cru que toutes les étoiles étaient posées dans la concavité du dernier ciel, et par conséquent du premier mobile, et qu'ainsi elles avaient que le mouvement d'orient en occident sur les pôles de l'équateur. Mais enfin Hipparque, 130 ans avant Jésus-Christ, trouva que cette hypothèse ne pouvait point subsister ; car ayant considéré que, selon l'observation de Timocharis, faite six cents ans auparavant, il y avait 6 degrés entre l'épi de la Vierge vers l'orient, et le point de l'équinoxe d'automne, et que pour lui il ne devait que 6 degrés de distance entre cette étoile et ce point du firmament, il conclut qu'il fallait que les étoiles eussent un mouvement propre vers l'orient sur les pôles de l'écliptique ; et qu'en cas que l'observation de Timocharis eût été juste, le progrès des étoiles fixes par ce mouvement particulier était d'un degré tous les cent ans. Il fit des traités sur cette nouvelle doctrine. *Quare intellexit si Timocharis quidem observasset, ac stellæ moveri sic moverentur, peragi hoc motu unum annum intra annos proximè centum. Intellexit præterea debere hunc mo-*

tum fieri secundum zodiacum, seu super eclipticæ polis ; idque prodidit tam in tractatu, quem inscripsit de Transgressu æquinoctialium, solstitialiumque punctorum, quàm in eo, quem conscripsit de Anni magnitudine, ut apud Ptolomæum habetur (12). Notez que Gassendi ne marque pas exactement l'âge de Timocharis ; car cet astronome florissait environ la 121^e. olympiade, 130 ans seulement avant les premières observations d'Hipparque desquelles Ptolomée fasse mention. Cette fante de Gassendi est beaucoup plus tolérable que celle de M. Gadroys (13).

(D) *Pline..... le met au nombre de ceux qui par la prédiction des éclipses firent connaître qu'il ne fallait point s'étonner de ces phénomènes.*] Thalès fut le premier entre les Grecs qui sut deviner le temps des éclipses. Sulpitius Gallus, entre les Romains, commença à réussir dans cette espèce de prédictions, et il en donna un essai fort à propos la veille de la bataille où Persée fut vaincu (14). Hipparque après ces deux-là étendit beaucoup plus loin cette science ; car il fit des éphémérides pour six cents ans. *Post eos utriusque sideris cursum in sexcentos annos præcinit Hipparchus, menses gentium, diesque et horas, ac situs locorum et visus populorum complexus, ævo teste haud alio modo quàm consiliorum naturæ particeps (15).* Pline le nomme sur cela le confident de la nature. Les éloges qu'il répand sur les astronomes à cette occasion me semblent très-bien fondés. *Viri ingentes supraque mortalium naturam, tantorum numinum lege deprehensi, et miserâ hominum mente absoluta in defectibus stellarum scelera, aut mortem aliquam siderum pavente..... Macti ingenio este cœli interpretes, rerumque naturæ capaces, argu-*

(12) Gassendus, *Physicæ sect. II, lib. III, pag. m. 596, primi volum. operum ex Ptolemæo 7, Almag. 2 et 3.*

(13) Il ne met que deux cents ans entre Timocharis et Ptolomée l'astronome, *Syst.*, pag. 30 ; et il y en fallait mettre plus de quatre cents. Robault, qui a mis deux siècles entre Hipparque et Ptolomée, tom. II, part. II, pag. 36 de sa *Physique*, devait pour le moins imiter Gassendi, qui met deux cent soixante ans entre ces deux astronomes.

(14) Plinius, lib. II, cap. XII.

(15) Idem, ibidem.

(10) Régis, *Système de Philosophie*, tom. I, pag. 42 et 43. Édition de Lyon, 1691, p. 2.

(11) Gadroys, *Système du monde*, chap. II, p. 17.

*menti repertores, quo deos homines-
que vicistis. Quis enim hæc cernens,
et statos siderum (quoniam ita placuit
appellare) labores, non suæ necessi-
tati mortalis genitus ignoscat (16)?*
Cet éloge en prose vaut bien celui
qu'on va lire en vers.

*Felices animos, quibus hæc cognoscere pri-
mis,*

*Inque domos superos scandere cura fuit !
Credibile est illos pariter vitisque locisque
Altius humanis exseruisse caput.*

*Non Venus et vinam sublimis pectora fregit;
Officiumve fori, militiæve labor.*

*Nec levis ambitio, perfusaque gloria fuco;
Magnarumve famæ sollicitavit opum.*

*Admovère oculis distantia sidera nostris;
Ætheraque ingenio rapposuisse suo.*

*Sic petitur cælum : non ut ferat Ossan Olym-
pus,*

Summaque Peliculus sidera tangat apex (17).

Hipparque avait considéré avec tant de soin ce qui concerne les éclipses, qu'il avait marqué les proportions de leurs intervalles (18). Il remarqua que les éclipses de lune pouvaient revenir au bout de cinq mois, et les éclipses de soleil au bout de sept mois, et que le soleil peut être éclipsé deux fois dans l'espace de trente jours, à l'égard de différentes parties de la terre. *Intra ducentos annos Hipparchi sagacitate comper-
tum est et lunæ defectum aliquando
quinto mense à priore fieri, solis verò
septimo : eundem bis in triginta die-
bus supra terras occultari, sed ab
aliis atque aliis hoc cerni.* Ces pa-
roles de Pline ont été mal entendues
par quelques-uns. Il y a un très-
savant homme qui a cru que par
intra ducentos annos, il faut entendre
que deux siècles sont nécessaires
afin qu'une éclipse de lune succède
à une autre au bout de cinq mois. Ce
n'est point le sens de Pline (19) : son
sens est qu'Hipparque depuis deux
cents ans avait découvert cette pro-
portion. La chronologie de Pline est
juste; il y avait deux siècles entre
lui et ce fameux astronome.

(E)..... et que les dieux mêmes

(16) Plinius, lib. II, cap. XII.

(17) Ovid., Fastor. lib. I, vs: 297 et seqq.

(18) Plin., lib. II, cap. XIII.

(19) Neque verò sensus est, ut existimavit vir
alioqui extra ingenii aleam positus, expectan-
dos esse annos ducentos ut recurrat lunæ defec-
tus quinto mense, cum vel intra annos decem
animadversum fuerit ætate nostrâ geminam illâ
recurrere. Harduinus, in Plin., lib. II, cap.
XIII, pag. 159, 160.

étaient soumis à des lois.] Il n'y
point d'inconvénient à dire que Dieu
aime l'ordre et le bien par une
nécessaire et indispensable; car,
contraire, ce serait une imperfection
que d'être capable de violer sa
loi. Mais c'est sans doute un défaut
que d'être soumis à un ordre qui
tarde ou qui affaiblit nos fonctions
et ainsi ceux qui prétendaient que
les astres étaient des dieux devaient
être, pour raisonner conséquemment,
que les astronomes avaient décou-
vert le faible de la nature divine,
sa dépendance d'une loi très-onéreuse
qui l'assujettissait à une espèce de
mort, ou de pâmoison, ou d'es-
vage. On me dira que le soleil n'est
pas en soi-même moins lumineux
pendant l'éclipse, qu'avant et qu'après
l'éclipse : mais ne puis-je pas
répondre qu'un courrier que l'on
arrête ne perd rien de sa vigueur
de sa santé? c'est néanmoins une
preuve de sa soumission à une loi
onéreuse; c'est, en un mot, une marque
de faiblesse que de voir qu'un
être ne peut pas continuer son chemin.
Appliquez cela au soleil, vous trou-
verez que ses éclipses sont une preuve
d'imperfection. Elles l'empêchent
d'éclairer la terre; c'est un principe
dont on arrête les courriers, et dont
on suspend les fonctions. Si Plin.
s'était proposé de raisonner, il n'aurait
pas tiré la conséquence qu'il a tirée
de ce phénomène : il n'eût pas dit
que cela nous doit consoler de notre
mortalité (20); il eût dit que c'est
une preuve que les astres ne sont pas
d'une nature divine.

(F) Nous apprenons par un passage
de Pline, qu'Hipparque attribuait
à nos âmes une origine céleste.
Il est si beau, qu'en le rapportant
tout entier, je suis sûr de faire plaisir
à ceux qui n'aiment pas à changer
de livre pour contenter pleinement
leur curiosité. *Idem Hipparchus
quàm satis laudatus, ut quo magis
magis approbaverit cognationem
hominis siderum, animasque nostras
partem esse cœli; novam stellam
aliâ in ævo suo gentem depre-
hendit : ejusque motu, quâ die fu-
sit, ad dubitationem est adductus*

(20) Cette consolation serait encore plus fa-
cile que celle dont se sert Lucrèce, tom. III, p.
211, citation (8) de l'article BAUTRU (Guillaume).

aut hoc sapiens fieret, moverenturque et cœ, quas putamus affixas. Idemque ausus, rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad normam expungere (21), argens excogitatis, per quæ singulorum loca, atque magnitudines signaret: ut facile discerni posset ex se, non modo, an obirent, nascerentur, sed an omnino aliqua deciderent, moverentur; item an esserent, minuerenturque, cœlo in hereditate cunctis relicto; si quisquam, qui rationem eam caperet, inventus esset (22).

(21) L'édition du père Hardouin porte ad normam expungere.

(22) Plin., lib. II, cap. XXXI, pag. m. 152.

HIPPOMANES. Il y a dans le projet de ce Dictionnaire un long article sur l'Hippomanes. Je ne le mets pas ici; car j'ai changé le dessein que j'avais de traiter indifféremment des articles réels et des articles personnels. Mais je donnerai cet article-là sur le pied de dissertation à la fin de cet ouvrage, tome XV.

HIPPONAX, poète grec, natif d'Éphèse, vivait, non pas dans la 23^e. olympiade, comme Eusèbe l'a débité (A), mais dans la 66^e., comme Pline le certifie (a). Ayant été chassé d'Éphèse par les tyrans Athénagoras et Damas (b), il alla s'établir à Clazomène (B). Il était laid, petit et menu (c): mais sa laideur a été par accident la cause de son immortalité; car il n'est guère connu que par les vers satiriques qu'il composa contre deux sculpteurs (C), qui avaient fait la figure la plus ridicule qu'il

leur avait été possible (d). Il lança sur eux une légion fulminante de vers iambiques, qui les désola de telle sorte, que le bruit a couru qu'ils s'étaient pendus de dépit. Pline soutient que cela est faux, et il le prouve par un grand nombre de statues qu'ils firent depuis ce temps-là dans les îles circonvoisines. Quelques auteurs ont écrit, qu'ils ne firent que quitter Éphèse où demeurait Hipponax (e). Quoi qu'il en soit, l'humeur et la veine satirique de ce poète le distinguèrent (D), et le distinguent encore aujourd'hui fort particulièrement. Sa médisance n'épargna pas même ceux à qui il devait la vie (f). Il y en a qui prétendent qu'il mourut de faim (E). On remarque qu'encore qu'il fût petit et menu, il avait beaucoup de force, et qu'il jetait plus loin un vase vide que ne faisaient les autres hommes (g). Il ne serait ni le premier ni le seul qui aurait fait mourir des gens par des invectives (F).

(a) Plinius, lib. XXXVI, cap. V.

(e) Apud Tanaq. Fabrum, Vie des poètes grecs.

(f) "Ο καὶ τοῖς τοῖς βασιλεῦσι. Qui etiam parentes suos allatavit. Anthol., lib. III, cap. XXV, num. 22, pag. m. 655.

(g) Metrodor. Scopsium, apud Athenæum, lib. XII, pag. 55a.

(A) Il ne vivait pas dans la 23^e. olympiade, comme Eusèbe l'a débité.] Scaliger (1) le réfute par le passage de Pline; il a donc cru que Pline ne s'est point trompé. Voilà qui est bien: mais il ajoute qu'Eusèbe a suivi Tatien, et il nous renvoie à ses notes sur le numéro 908, dans lesquelles on ne trouve rien qui appartienne à Hipponax. Cela n'est pas d'une grande exactitude. On

(a) Plin., lib. XXXVI, cap. V.

(b) Suidas, in Ἰππώναξ.

(c) Elian., Div. Hist., lib. X, cap. VI.

(1) Pag. 79.

peut aussi réfuter Eusèbe par le témoignage de Proclus (2), qui dit qu'Hipponax florissait sous le règne de Darius. Il entend sans doute le fils d'Hystaspes, dont le règne commença dans la 64^e. olympiade.

(B) *Il s'établit à Clazomène.*] De là vient que la poëtesse Sulpitia le désigne de cette façon :

Nec trimetro iambo, nec qui pede fractus eodem

Fortiter irasci discit duce Clasomenio (3).

Si ce que M. le Fèvre rapporte est vrai, savoir qu'Hipponax demeurait à Ephèse lorsqu'il se vengea de ceux qui l'avaient insulté sur sa laideur, il faut qu'il soit retourné dans sa patrie, ou que son bannissement n'ait point précédé cette aventure. Je n'ai rien trouvé dans Pline qui marque qu'Hipponax fût ou qu'il ne fût point d'Ephèse; que lui et les statuaires qu'il satirisa y demeurassent, ou qu'ils n'y demeurassent point. Cependant M. Dacier (4) nous assure que Pline est du sentiment de ceux qui disent que les vers de notre poëte firent quitter Ephèse à ses ennemis. MM. Lloyd et Hofman disent que Bupalus demeurait à Clazomène (5). Je crois que c'est un coup de raisonnement. On aura vu d'un côté qu'Hipponax se retira dans cette ville, et de l'autre que Bupalus le représenta grotesquement; et l'on aura conclu de ces deux faits que Bupalus séjournait à Clazomène.

(C) *Contre deux sculpteurs.*] C'étaient deux frères, dont l'un s'appelait Bupalus, et l'autre Athénis; ils étaient de l'île de Chio, fils d'Anthermus, dont le père s'appelait Micciade, et le grand-père s'appelait Malas. Tous ces gens-là avaient exercé de père en fils la sculpture dans cette île; de sorte qu'elle y pouvait être aussi ancienne que les olympiades (6). Pausanias (7) parle de Bu-

palus avec éloge, à l'occasion de la statue de la Fortune, et de celle des Grâces, qui se voyaient à Smyrne de sa façon. Il le fait antérieur à Pindare. Deux témoins comme lui et Pline méritent la préférence sur le scoliaste d'Horace (8), qui a dit que Bupalus était peintre, et qui a été suivi en cela par MM. le Fèvre (9) et Dacier (10), et par presque tous les dictionnaires (11). Suidas attribue à ces deux frères la profession de sculpteur; et parce qu'il a donné au dernier le nom d'Athénis, il a été cause que le père Hardouin a tenu pour falsifié le passage de Pline où ce sculpteur est nommé *Anthermus*. Il a donc substitué à ce mot-là celui d'Athénis. Voyez la remarque (E), et l'article BUPALUS, tome IV.

(D) *L'humeur et la veine satirique le distinguèrent.*] Il en est sorti des proverbes que nous trouvons employés dans Cicéron (12): *Eum ad dictum jam tum puto esse Calvi Licinii Hipponacteo præconio*. Horace a joint Hipponax à Archilochus, pour avoir les deux plus grands modèles de la médisance (13). Voici les paroles de Pline: *Hipponacti notabilis vultus foeditas erat: quamobrem imaginem ejus lascivia jocorum à proposuerit ridentium circulis. Quod Hipponax indignatus amaritudinem carminum distrinxit in tantum ut credatur aliquibus ad laqueum eos impulsisse: quod falsum est*. Il y a dans l'Anthologie (14) trois ou quatre épigrammes qui représentent Hipponax, encore terrible après sa mort. On y exhorte les passans à s'éloigner de son tombeau, vu que c'est un lieu d'où il sort une grêle épouvantable: *φύγε τὸν χαλαζὸν τὰ φρον, τὸν φρικτὸν, fuge grandinantem tumulum horrendum* (15).

(8) In VI Epod.

(9) Vie des Poëtes grecs.

(10) Remarques sur Horace, tom. V, p. 151.

(11) Voyez la remarque (A) de l'article BUPALUS, tom. IV, pag. 255.

(12) Epist. XXIV, lib. VII ad Famil.

(13) In malos asperrimus Parata tollo cornua.

Qualis Lycambæ spreto infido gener, Aut acer hostis Bupalus.

Horat., VI Epod.

Voyez aussi Cicéron, de Nat. Deorum, lib. III.

(14) Lib. III, cap. XXV.

(15) Ibidem, num. 24, pag. m. 566.

(2) Apud Photium, Biblioth., pag. 983.

(3) De edicto Domitiani, inter Catalecta Virgilii, edit. Lugd. Bat. 1617, pag. 247.

(4) Remarques sur Horace, tom. V, p. 151.

(5) Charles Étienne le dit aussi sous le mot Bupalus.

(6) Si quis horum familiam ad proavum usque retroagat, inveniet artis ejus originem cum Olympiadum origine capisse. Plinius, liv. XXXVI, cap. V.

(7) Pausan., lib. IV, pag. 140, et lib. IX, pag. 309.

(E) Il y en a qui prétendent qu'il mourut de faim.] Je ne crois pas qu'on ait d'autre fondement pour dire cela que ces deux vers :

*Uique parum stabili qui carmine lassit Athenas,
Iovius parvus, deficiente cibo* (16).

Il y a des critiques qui prétendent qu'Ovide n'a point dit *Athenas*, mais *Athenin*, d'où il s'ensuivrait qu'il s'agirait ici d'Hipponax : *Qui primus iambum claudicare fecit, et recitata in Bupalum et Athenin composuit, ut est apud Suidam, ut notat Ovidius, parum stabile, id est claudum carmen ei tribuat*. C'est ainsi qu'Alciat a parlé dans le chapitre VIII du V^e. livre de ses Parergues. Turnèbe ne s'éloigne point de cette pensée : *Videtur, dit-il* (17), *de Hipponacte hoc intelligi qui claudicante et parum stabili versu, id est scaudum in Bupalum et Athenin inventus est Atheniensis : quo in carmine ne Athenis quidem pepercerat. Sed tamen si pro Athenas, Athenin videmus, quem ab eo probris oneratum accepimus? ne hanc quidem opinionem improbarem, etsi alteram dare non ausim*. M. de Boissieu (18), qui rapporte ces deux passages, remarque que Sanctius et Valérius les prouvent. Pour lui il embrasse de tout son cœur cette conjecture, et trouve fort vraisemblable qu'Ovide a dit l'un auprès de l'autre les deux premiers du vers iambique. Or il faut de parler d'Archilochus, et il faut par Denys d'Halicarnasse (19), par Clément d'Alexandrie (20), et enfin (21) et par la poëtesse Sulpicia (22), qu'Hipponax a inventé les iambes. M. de Boissieu pouvait reprendre Turnèbe de ce qu'il a dit de ces deux ennemis d'Hipponax nés d'Athènes ; car Pline dit précisément qu'ils étaient de l'île Chio, et qu'ils le marquaient sur leurs ouvrages : *Quibus subjecerunt nomina non vitibus tantum censerunt, sed et operibus Anthemi*

filiorum (23). Ce que dit Turnèbe, qu'Hipponax n'épargna point la ville d'Athènes dans les vers qu'il fit contre ces deux sculpteurs, n'a nul fondement ; c'est un coup en l'air. Un ministre allemand (24) ayant appliqué à Hipponax les deux vers d'Ovide, poursuit ainsi : *Ex Plinio nimirum compertum est Athenim vel Athenam sculptorem in Hipponactis scripta incurrisse, carmina ejus sustulisse maledica, authorem verò lethali inedia fuisse confectum*. Pline ne dit rien de semblable.

(F) Il ne serait ni le premier ni le seul qui aurait fait mourir des gens par des invectives.] Avant lui Archilochus avait écrit des satires qui avaient contraint deux ou trois personnes à se pendre (25). Poliagrus, maltraité dans une comédie, se pendit (26). Il ne se faut pas étonner qu'une satire jette dans ce désespoir, puisqu'une simple censure a produit quelquefois cet événement funeste. Pythagore, ayant repris un peu rudement l'un de ses disciples en présence de plusieurs personnes, lui causa un si noir chagrin, qu'il l'obligea à s'étrangler, et depuis ce temps-là ce grand philosophe ne censura plus personne qu'en particulier. *Πυθαγόρου δὲ τραχύτερον ἐν πολλοῖς γινώσκοντες προσερχθέντες, ἀπάγξασθαι τὸ μισράκιον λέγουσιν· ἐκ τούτου δὲ μηδέποτε τὸν Πυθαγόραν εὖθις ἄλλου παρόντος ἄλλον τουθεῖναι. Ferunt, adolescentulum quendam à Pythagorâ, cui operam dabat, multis præsentibus compellatum asperius, suspendio vitam finisse, atque ab eo tempore Pythagoram numquam alio præsente quenquam corripuisse* (27). Diodorus Cronus mourut de chagrin pour avoir été insulté par un roi d'Égypte, sur ce qu'il n'avait pu résoudre les difficultés de logique que Stilpon lui avait proposées à la table de ce roi (28). Il y a eu des censures qui, sans faire mourir la personne censurée, ont causé une douleur si per-

(23) Plin., lib. XXXVI, cap. V.

(24) Spizelius, in Fel. litterat., pag. 718.

(25) Voyez l'article ARCHILOCHUS, remarque (C), tom. II, pag. 276.

(26) Elian., Var. Hist., lib. V, cap. VIII.

(27) Plutarch., de Discrim. Adulat. et Amici, pag. 70, F.

(28) Diog. Laërt., lib. II, num. 112. Voyez aussi Pline, lib. VII, cap. LVII.

(A) Ovid., in Ibin., vs. 525.

(B) Adversar., lib. IX, cap. XXV.

(C) Comment. in Ibin., pag. 100, 101.

(D) Lib. de Interpr.

(E) Sueton., lib. I.

(F) De Metris Comicis.

(G) Ses vers ont été cités dans la remarque (B).

cante, qu'elle a fait attenter à la vie du censeur. L'architecte Apollodore perdit la vie pour avoir marqué à l'empereur Hadrien les défauts d'un temple que ce prince avait fait construire (29). Les derniers siècles nous fournissent des exemples de tous ces divers effets de la censure. Muret avait connu un homme qui était tombé dans une si profonde tristesse, à cause de quelques vers qu'on avait faits contre lui, qu'il en mourut. Et à propos de cela, cet écrivain allègue Platon, qui conseillait à tous ceux qui aiment leur renommée de se garder bien de l'inimitié des poètes. *Laccessiti (poetæ) ita se ulciscuntur, ut interdum eos à quibus offensi erant, ad mortem adegisse narrentur. Nam præter id quod de Archilocho accepimus, novi ego qui hæc ætate tantum versibus suis inimico dolorem inusserit, ut ex eo ille sit mortuus.... quocirca Plato in Minos præcipit iis qui bonæ famæ studiosi sunt, ut diligenter caveant, ne cum poetis inimicitias suscipiant* (30). On prétend que George de Trébizonde mourut de chagrin après avoir vu les fautes de sa traduction de Ptolomée censurées par Régiomontanus, et que les fils du défunt empoisonnèrent le censeur (31). J'ai dit ailleurs (32) qu'on a cru que Jason Dénore serait mort de déplaisir par la lecture de la réplique du Guarini, s'il avait assez vécu pour voir sortir cet ouvrage de dessous la presse. *Les zélés calvinistes..... publièrent un libelle si sanglant contre Quintin,.... que ce docteur plus sensible, qu'il ne devait être, se mit au lit après avoir lu ce libelle, et n'en releva plus* (33). Il avait harangué pour le clergé dans l'assemblée des états du royaume, l'an 1560 : ce fut la critique de sa harangue qui le fit mourir. Grégoire de Valence, ayant lu un passage de saint Augustin, autrement qu'il ne fallait en présence de Clément VIII (34), fut convaincu de la

falsification ; après quoi le pape lui dit (35), *est-ce ainsi que vous prétendez tromper l'église de Dieu ?* « Ces paroles furent comme un coup » de foudre qui abattit Valencia, et » le fit tomber évanoui en présence » du pape : il mourut deux jours » après. » Voyez dans l'article CÉLÉASI un autre coup du même pape. « M. de l'Etoile reprenait hardi- » ment, et brusquement, et avec » une sévérité étrange, ce qui ne » lui plaisait pas dans les choses » qu'on exposait à son jugement. On » l'accuse d'avoir fait mourir de » regret et de douleur un jeune » homme qui était venu de Lan- » guedoc, avec une comédie qu'il » croyait un chef-d'œuvre, et où il » lui fit remarquer clairement mille » défauts. » C'est de M. Péliisson (36) que j'emprunte ces paroles. Philippe II, roi d'Espagne, ne censurait pas d'une façon moins meurtrière que le roi d'Égypte dont j'ai parlé. « Le cardinal Espinosa mourut pour » avoir osé proférer à Philippe II » ces seules paroles de disgrâce, » *Cardenal, yo soy el presidente.* » Et le même roi disant à un secré- » taire qui avait versé de l'encre sur » quelque expédition, au lieu d'y » mettre de la poudre, *este es el tintero, y estotra* (37) *la salvadera,* » le perça si avant avec ces deux ou » trois mots, qu'il ne se retira de sa » présence que pour aller au lit de » la mort (38). » On a des exemples qui prouvent que quelques auteurs ont assassiné leurs critiques. Le Martola, enrageant de voir que le cavalier Marin l'avait ruiné de réputation par une satire, lui tira un coup de pistolet au milieu des rues de Turin : il le manqua, quoiqu'il eût mis cinq balles dans son pistolet, et qu'il eût tiré de bien près ; mais il avoua que son dessein n'avait pas été de blesser, mais de tuer le Marin (39). Voici ce qu'on lit dans M. Bail-

(29) Xiphilin., in Hadriano, pag. n. 258.

(30) Muretus, Variar. Lect. lib. VIII, cap. I.

(31) Naudé, Considérations sur les Coups d'état. Voyez aussi M. de Thou, liv. XC.

(32) Dans l'article GUARINI, remarque (B), tom. VII, pag. 204.

(33) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. m. 18.

(34) Morale pratique des jésuites, tom. III, pag. 122. On y corrige une fausseté du 1^{er} tom.

(35) Morale pratique, tom. I, pag. 268.

(36) Histoire de l'Académie française, pag. m. 322.

(37) Je crois qu'il faudrait dire *esta era*.

(38) La Mothe-le-Vayer, lettre LIII, p. 441 du X^e. tome.

(39) Voyez l'Anti-Baillet, tom. I, num. 9.

let (40). « François Robortel , ayant » censuré quelques ouvrages de Bap- » tiste Égnace Vénitien , pensa être » tué d'un coup de baïonnette que » cet Égnace lui donna dans le » ventre pour répondre à la cri- » tique. » On cite *Joh. Imperial. Musæi Histor. pag. 61*, et *Theoph. Spizel. de Felic. literat. comment. 4, pag. 485*. Voici les paroles d'Im- perialis : *Cum Alciato pariter, aliis- que clarissimis ejus ævi luminibus, internecinas prope simultates exer- cuit (Robortellus) quo factum ut semel Venetüs Baptista Egnatius optimus et doctissimus vir crebris ab eo laces- sitis injuriis, educto senili gladiolo in eum impetum facere non dubi- tavit.*

Si j'avais dispersé ceci en divers endroits de mon ouvrage, j'aurais évité la censure de ceux qui appelleront cette remarque *un fatras de faits recueils*. Mais comme je cher- che la commodité de mes lecteurs plutôt que la mienne, je veux bien, aux dépens de cette censure, leur épargner la peine de rassembler ce que j'aurais dispersé.

J'ajoute un nouvel exemple aux précédens. *Un poète ayant osé pré- senter au pape Urbain VIII un ou- vrage dont le sujet, la conduite et les vers étaient indignes d'un chré- tien, il lui reprocha avec tant de chaleur son impudence, que ce misé- rable en mourut de douleur et de confusion.* Vous trouverez ces pa- ges à la 3^e. page d'un livre que le sieur Ménétrier fit imprimer à Paris, en 1681, et qui s'intitule *des Re- présentations en musique anciennes et modernes*.

(40) *Jugurth des Savans, tom. I, pag. 66.*

HYPsipYLE, fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos, sauva la vie à son père lorsque les fem- mes de cette île firent un massa- cre général de tous les hommes qui l'habitaient (a). Elle ne le sauva pas ouvertement : il fallut qu'elle fit accroire qu'elle s'en était faite ; et, sur cette suppo-

sition, les autres femmes la choi- sirent pour leur reine (b). Les Argonautes abordèrent quelque temps après dans l'île de Lemnos, et y furent reçus avec tous les té- moignages de la plus étroite ami- tié, car les femmes de l'île n'a- vaient point tué les hommes par aucune indifférence pour le sexe masculin (A), mais plutôt par un esprit de vengeance qui té- moignait qu'elles étaient fort sensibles aux doux plaisirs de l'a- mour. Les Argonautes se délassè- rent des fatigues de la mer entre les bras de ces veuves tout au- tant qu'ils voulurent ; et Hypsi- pyle ne s'oublia pas : elle s'atta- cha à leur chef, et fut bientôt grosse de deux garçons. Si en ce- la sa destinée n'est point sembla- ble à celle de Didon (B), elle l'est en ce que Jason ne fut pas moins inconstant qu'Énée (C). Voyez dans le Supplément de Moréri ce que devint Hypsipyle, lorsque ses sujettes eurent appris qu'elle n'avait pas tué son père.

(b) *His mihi pro meritis (ut falsi criminis astu parta fides), regno et solio considerare patris supplicium datur.* Hypsipyle, *apud Statium., Theb., lib. 7, vs. 320.*

(A) *Les femmes de l'île de Lemnos n'avaient point tué les hommes par aucune indifférence pour le sexe mas- culin.*] Elles ne se portèrent à ce massacre que parce que les hommes n'avaient plus affaire avec elles, et qu'ils se divertissaient uniquement avec des esclaves qu'ils avaient ame- nées du pays de Thrace (1). Ils en usaient ainsi, parce que leurs fem- mes étaient devenues si puantes, qu'ils n'en pouvaient approcher sans un extrême dégoût (2). Cette puanteur était un effet de la colère de Vénus ; soit que cette déesse se fâ- chât de ce qu'elles avaient négligé de

(1) *Apollodorus, lib. 1.*

(2) *Idem, ibidem.*

(a) *Apollodorus, lib. 1.*

lui faire des sacrifices pendant quelques années (3) ; soit qu'elle eût conçu de l'aversion pour l'île de Lemnos , à cause qu'elle y avait été surprise en flagrant délit (4) ; car ce fut là que les dieux la virent couchée avec Mars. D'autres (5) disent que Médée, jalouse d'Hypsipyle , jeta dans l'île de Lemnos certaines drogues qui causèrent cette puanteur aux femmes. On ajoute que dans la suite des siècles elles sentaient si mauvais tous les ans à certain jour , que leurs maris , et même leurs propres enfans , ne pouvaient durer auprès d'elles. On dispute si la puanteur était dans leur bouche , ou sous leurs aisselles. Eustathius (6) est pour le premier sentiment , et Dion Chrysostome (7) pour le second. Voici quelques vers de Stace , où Hypsipyle représente le funeste état de l'île sous l'inter règne de l'Amour :

*Protinus à Lemno teneri fugistis Amores ,
Motus Hymen, versaque facies, et frigida iusti
Cura tori : nullæ redeunt in gaudia noctes,
Nullus in amplexu sopor est : odia aspera
ubique,
Et furor, et medio recubat discordia lecto* (8).

Cet interrègne parut si insupportable , qu'on se porta au massacre dont j'ai parlé.

(B) *En cela sa destinée n'est point semblable à celle de Didon.*] Car les amours de la pauvre Didon avec Énée furent stériles , et c'est ce qui la désolait. J'ai marqué ailleurs (9) la différence qui se trouve entre son goût et le goût des femmes de ces derniers siècles. Celles-ci , abandonnées par leurs galans à l'ouverture de la campagne , sont ravies que les plaisirs du quartier d'hiver se soient passés sans aucune génération. Je me sers de cet exemple sans exclure ceux qui concernent les personnes d'un autre état ; je m'en sers, dis-je, parce qu'il me semble que le séjour des

(3) *In insula Lemno mulieres Veneri sacra aliquot annos non fecerant.* Hyginus, cap. XV. Voyez aussi Apollodore , lib. I ; Stace , Theb. , lib. V ; et le scoliaste d'Euripide , in Hecub.

(4) *Lactantius in Statium, lib. V Thebaid.*

(5) *Myrtinus Leabius, lib. I Lesbianorum, apud scholiasten Apollonii in lib. I Argonaut.*

(6) *In Iliad., lib. I.*

(7) *Oratione XXXIII.*

(8) *Statius, Theb., lib. V, vs. 70.*

(9) *Dans l'article ГАМНАСНА, remarque (B), tom. VII, pag. 42.*

Argonautes dans l'île de Lemnos peut fort bien être comparé à un long quartier d'hiver. Au reste , Hypsipyle a protesté, dans l'ouvrage d'un poète latin , qu'elle ne se maria avec l'aimable Jason qu'à son corps défendant.

*..... Cinerem furiasque meorum
Testor, ut externas non sponte aut crimine
lædas
Attingim (scilicet cura Deum) etsi blandus Jason
Virginibus dare vincla novis* (10).

Mais un poète grec l'en représente si amoureuse dès la première vue , qu'elle lui offre son royaume.

*..... Εἰ δὲ κεν αἴθῃ
Ναυτάειν ἰθέλωις, καὶ τοι ἄδωι, ἦ τ' ἐν
ἔπειτα
Πατρός ἐμοῖο Θόαντος ἔχουσ γέρας.
..... Sin verò hic
Sedem figere velis, idque allabescat tibi, cau-
sa nihil erit, quin
Augearis premio Thoantis genitoris mei* (11).

Valérius Flaccus tout de même la représente atteinte au vif des charmes de ce héros , et toute prête à l'épouser la première fois qu'elle le voit :

*..... Unius hæret
Alloquio, et blandos paulatim colligit ignes,
Jam non dura thoris, Veneri nec iniqua re-
versæ* (12).

(C) *Jason ne fut pas moins inconstant qu'Énée.*] Il l'abandonna elle et ses deux enfans , et continua son voyage ; de sorte que c'est une des héroïnes dont Ovide a rapporté les tristes plaintes et les tendres gémissemens sur le malheur de se voir abandonnées par des galans à qui elles n'avaient rien refusé. Ariadne , l'aïeule d'Hypsipyle (13), avait éprouvé le même destin. Voyez dans Ovide ses plaintes contre Thésée. Je fais une réflexion sur cette matière. Les auteurs mythologiques et les écrivains des romans modernes ont tenu des routes bien différentes : ceux-là s'approchent trop de l'histoire ; ceux-ci s'en éloignent trop : je ne considère que la description des mœurs , ou que le portrait qu'ils nous donnent d'un héros. Dans la mythologie les héroïnes sont non-seulement trop amoureuses , mais aussi trop prodigues de leurs faveurs : les héros

(10) *Statius, Theb., lib. V, vs. 454.*

(11) *Apollonius, lib. I, vs. 827.*

(12) *Val. Flaccus, lib. II, vs. 353.*

(13) *Thoas, père d'Hypsipyle, était fils de Bacchus et d'Ariadne.*

ne sont pas constans ; ils engrossent les héroïnes , ou font ce qu'il faut pour cela , et puis ils se moquent d'elles. Cela ressent trop l'histoire , et n'est point de bon exemple ni pour l'un , ni pour l'autre sexe (14). Il vaut mieux prendre l'extrémité opposée , comme on fait dans nos romans ; il vaut mieux , dis-je , en dépit du vraisemblable , forger des héros et des héroïnes qui ne fassent aucune faute.

(14) On peut dire de ces narrations l'Historias pectus doctores d'Horace , od. VII , lib. III.

HIRPINS, peuple d'Italie dans le pays des Samnites. Ils furent ainsi nommés à cause qu'un loup (A) fut leur conducteur lorsqu'ils allèrent établir une colonie. Quelques-uns disent que le jour d'une grande solennité ils marchaient sur le feu sans se brûler (A) ; mais il y a quelque apparence que c'est leur attribuer ce qui ne convient qu'aux Hirpes (B), qui demeuraient dans un autre lieu de l'Italie. Il y avait anciennement d'autres fêtes où l'on voyait le même spectacle (C).

(14) Dans la langue des Samnites , un loup s'appelait *hirpus*. Strab. lib. V , pag. 173.

(A) (Quelques-uns disent qu'ils marchaient sur le feu sans se brûler.) Varron , qui détruisait autant qu'il pouvait les superstitions , ayant parlé d'un onguent , ajoute tout aussitôt la remarque : les Hirpins s'en frottaient la plante des pieds lorsqu'ils avaient marché sur le feu. *Varronis expugnator religionis* , ait , *quoddam medicamentum describit : eo uti solent Hirpini ambulantes per ignem , medicamento plantis sagunt* (1). Ces paroles ne fournissent aucune ouverture sur la situation de ces Hirpins ; de sorte que l'on ne saurait décider si Varron parle d'un peuple qui fit partie de la nation des Samnites , ou si , comme

Servius , il donne le nom d'Hirpins à des gens qui habitaient près du mont Soracte dans l'Etrurie , et qui s'appelaient proprement Hirpes. Beaucoup de gens s'imaginent que Varron a voulu parler du peuple samnite qu'on nommait Hirpins ; si c'a été sa pensée , il y a beaucoup d'apparence que la conformité des noms l'a trompé. Ceux qui marchaient sur le feu étaient distincts des Samnites , et demeuraient assez loin d'eux. Ils s'appelaient Hirpes et non pas Hirpins : le commentateur Servius s'est trompé à l'égard du nom ; et cette première méprise en a attiré quelques autres concernant la situation de ceux qui cheminaient sur le feu le jour de la fête solennelle du mont Soracte : c'est ce que nous allons voir.

(B)... *Ce qui ne convient qu'aux Hirpes.* Virgile ne nomme point ceux qui marchaient sur le feu ; il fait seulement entendre qu'ils étaient voisins du mont Soracte.

*Summa Deūm , sancti custos Soractis Apollo,
Quem primi colimus , cui pinus ardor acervo
Pascitur , et medium freti pietate per ignem
Cultores multū premimus vestigia prand.
Da , pater , hoc nostris aboleri dedecus armis* (2).

Mais Servius leur donne le nom d'Hirpins : *Soractis* , dit-il en commentant ce passage de Virgile , *mons est Hirpinorum in Flaminia collocatus*. Il ajoute que cette montagne est consacrée aux dieux infernaux , et qu'un jour , pendant que l'on offrait à Pluton un sacrifice , il survint des loups qui enlevèrent du feu les entrailles de la victime : les bergers les poursuivirent , et s'engagèrent dans un antre d'où il sortait une mortelle vapeur. Cela fut cause d'une grande peste , dont il y eut un oracle qui leur promit la cessation , pourvu qu'ils imitassent les loups , c'est-à-dire qu'ils vécussent de rapine. Ils le firent , et de là vint que ces peuples furent nommés *Hirpini Sorani* , c'est-à-dire les loups de Pluton ; car *Hirpus* est le nom des loups en la langue des Sabins , et *Soranus* est le nom de Pluton. Quand on consulte Strabon et Pline , l'on ne peut douter que Servius n'ait bronché ici assez lourdement. Il a confondu les noms

(1) Servius , in *Æneid.* , lib. XI , vs. 787.

(2) Virg. , *Æneid.* , lib. XI , vs. 785.

et l'histoire de deux peuples différens. Strabon (3) rapporte que parce qu'un loup en la langue des Samnites se nomme *hirpus*, et qu'un loup servit de guide à un peuple qui vint établir une colonie dans le pays des Samnites, ce peuple fut nommé *Hirpini*. Pour ce qui est de Pline, il assure que dans le pays des Hirpins il y a un lieu où l'on ne saurait entrer sans mourir. *In Hirpinis Amsancti ad Mephitis ædemi, locum quem qui intravere moriuntur* (4). Virgile décrit plus amplement ce maudit lieu, et remarque non-seulement qu'il en sortait une maligne vapeur, mais aussi que c'était un soupirail de l'enfer (5). Le mont Soracte n'avait rien de cette nature; la vapeur qui en sortait n'était funeste qu'aux oiseaux; Pline l'assure formellement : *Alibi volucris tantum, ut Soracte vicino urbi tractu* (6). Il est donc visible que Servius n'a donné cette montagne pour un lieu consacré à Pluton, et voisin d'une caverne qui tuait les hommes, que parce qu'il a brouillé pêle-mêle ce qui convenait aux Hirpins et ce qui appartenait aux Hirpes. Voyez Saumaise sur Solin page 85.

Si l'on veut savoir ce que les anciens auteurs disent des Hirpes, on sera bientôt content. Les Hirpes étaient un petit nombre de familles au pays des Falisques, proche de Rome, qui marchaient impunément sur le feu. On voyait ce spectacle tous les ans au mont Soracte, le jour qu'on faisait un sacrifice solennel à Apollon. Les Hirpes se promenaient sur les bûchers sans se brûler, et pour cela ils obtenaient beaucoup d'exemptions. *Haud procul urbe Romæ in Faliscorum agro familiæ sunt paucæ quæ vocantur Hirpi; hæ sacrificio annuo quod fit ad montem Soractem Apollini, super ambustam ligni struem ambulantes non aduruntur, et ob id perpe-*

(3) Lib. V, pag. 173.

(4) Plin., lib. II, cap. XCIII, pag. m. 240.

(5) *Est locus, Italiae medio sub montibus aliis, Nobilis, et famâ malis memoratus in oris, Amsancti valles.*

Hic specus horrendum, et sævi spiracula Ditis

Monstrantur: ruptoque ingens Acheronte vorago

Pestiferas aperit fauces.

Æneid., lib. VII, vs. 563.

(6) Plin., lib. II, cap. XCIII, pag. 240.

tuo senatus-consulto militiæ omniumque aliorum munerum vacationem habent (7). Solin a cru copier fort fidèlement, et ne s'est pas aperçu qu'il altérerait une circonstance notable. Il s'est exprimé d'une manière à signifier que les Hirpes passaient au travers des flammes : *Impunè insul-tant ardentibus lignorum struibus, in honorem divinæ rei flammis percentibus* (8). Cependant Pline n'a point dit cela : il insinue clairement qu'ils ne marchaient que sur la braise; et l'on ne peut pas douter qu'ils ne se bornassent à cela, puisque Varro a prétendu qu'ils se frottaient d'un certain onguent la plante des pieds. Considérez aussi le *multa premium vestigia prunæ* de Virgile, et les expressions des auteurs qu'on va citer, et vous ne douterez pas que Saumaise ne blâme justement Solin (9). Un poète postérieur à Virgile nous apprend que ceux qui marchaient sur le feu passaient trois fois à cette épreuve chargés des entrailles des victimes, qu'ils portaient après cela sur les autels d'Apollon :

Tum Soracte satum præstantem corpore et armis

Æquum noscens, patrio cui ritus in aræ,

Cum pius arcitenens accensis gaudet acervis,

Extæ ter innocuos latè portare per ignes;

Sic in Apollinæ semper vestigia prunæ

Inviolata terras, victorque vaporis ad aras

Dona serenato referas solemnia Phæbo (10).

Nous avons vu que la fête du mont Soracte, où les marcheurs sur le feu jouaient si bien leur partie, était consacrée à Apollon; mais nous l'allons voir consacrée à une autre divinité. Strabon (11) observe qu'à pied de la montagne de Soracte, il y avait une ville nommée Féronie. C'était aussi le nom d'une déesse qui l'on vénérât extrêmement dans ce canton. On célébrait un sacrifice admirable dans le *lucus* de cette déesse. Certains hommes, que l'esprit de cette divinité saisissait, marchaient à pieds nus sur un tas de braise, et n'en souffraient aucun mal.

(7) *Idem, lib. VII, cap. II, pag. m. 10.*

(8) Solin., cap. II.

(9) *Sed is est Solinus: verba tantummodo en- rat rerum securus quas digerit, miræ ubique ablepsie incusandus.* Salmas., Exercit. in Plin. pag. 86.

(10) Silius Italicus, lib. V.

(11) Strab., lib. V, pag. 156.

(αμύνει) τέμνει, ἔστιν ἐν τῷ τόπῳ θαυ-
μασίᾳ ἱερουργίαν ἔχον· γυμνοῖς γὰρ ποσὶ
θεΐαν ἀνθρακίαν καὶ σκοδιάν μεγάλην
ἐκτελέχουσιν ὑπὸ τῆς δαίμονος ταύτης
ἐνάθε. *Ibi est lucus Feronia, in
quo iactificium perpetratur mirabile :
corrupti enim xesus numinis afflatu
homines nudis pedibus prunarum ar-
dentium stratom illæsi perambulant*
(12). Il se faisait tous les ans une
assemblée solennelle en ce lieu-là ,
où l'on était régalé de ce spectacle.
Il n'est pas glorieux aux anciens qu'on
les voie si peu d'accord sur des faits
qui ne pouvaient être que de noto-
rité publique.

[Il y avait anciennement d'au-
tres fêtes où l'on voyait le même
spectacle.] Il y avait à Castabala dans
la Cappadoce un temple de Diane
appelée Perasia. Les prêtresses
de ce temple marchaient pieds nus
sur la braise sans se brûler. Strabon
n'en parle que par ouï-dire. Οὐδὲν
γὰρ τὰς ἱμῆας γυμνοῖς τοῖς ποσὶ δι'
ἀνθρακῆς ἐκτελέχουσιν ἀνάθε. *Ubi aiunt
sacrificas mulieres illæsis pedibus per
prunas ambulare* (13). Il y a eu des
charlatans dans ces derniers siècles ,
qui ont fait des choses bien plus sur-
prenantes (14) que tout ce qu'on
conte des Hirpes et de ces prêtresses.
Mais pour mettre dans une plus grande
conformité les anciens abus de reli-
gion et les nouveaux , je dirai ici ce
que j'ai ouï raconter à feu M. Fremont
d'Ablancourt , qui , comme zélé hu-
guenot , était devenu , pendant le
séjour qu'il fit à Lisbonne , un très-
bon registre des forfanteries des moi-
nes. Il contait qu'il y a en Espagne
(15) un certain couvent qui fournit
toutes les années un moine qui s'en-
ferme dans un four chaud , et se tient
là quelques heures habillé de simple
tunique. Il en sort à la vue d'une mul-
titude de gens qui prennent cela
pour un grand miracle. Cette affaire
rapporte un bon revenu à ce couvent ,
et vaut bien la peine d'accoutumer
peu à peu un religieux à supporter
la chaleur. Je ne compte pas tous
les artifices qui peuvent entrer là-
dedans.

HOBBS (THOMAS), l'un des
plus grands esprits du XVII^e.
siècle , naquit à Malmesbury en
Angleterre le 5 d'avril 1588 (A).
Il avait fait de grands progrès
dans les langues (B), lorsqu'à
l'âge de quatorze ans il fut en-
voyé à Oxford , où il étudia pen-
dant cinq années la philosophie
d'Aristote. Il entra ensuite chez
Guillaume Cavendish , qui peu
après obtint le titre de comte de
Devonshire ; il y entra , dis-je ,
pour être le gouverneur de son
fils aîné. Il voyagea en France et
en Italie avec son disciple ; et ,
s'étant aperçu qu'il ne se sou-
venait guère ni de son grec ni
de son latin , et que la philoso-
phie d'Aristote , dans laquelle il
avait fait beaucoup de progrès ,
était méprisée des plus sages té-
tes , il s'appliqua tout entier aux
belles-lettres dès qu'il fut de re-
tour en son pays. Thucydide lui
ayant paru préférable à tous les
historiens grecs , il le traduisit
en anglais , et il publia cette tra-
duction l'an 1628 , afin de faire
voir aux Anglais dans l'histoire
des Athéniens les désordres et
les confusions du gouvernement
démocratique (C). L'an 1629 , il
s'engagea à conduire en France
un jeune seigneur anglais (a) ; et
il s'attacha à l'étude des mathé-
matiques pendant ce voyage (D).
L'an 1631 , il entra chez la com-
tesse de Devonshire (b) , qui
avait un fils âgé de treize ans
qu'elle lui donna à instruire , et
qui trois ans après voyagea sous
sa conduite en France et en Ita-

(12) Idem, ibidem.

(13) Idem, lib. XII, pag. 370.

(14) Voyez le Journal des Savans de 1677 ,
pag. 24 et 222 , édition de Hollande.

(15) Il nommait l'endroit ; je l'ai oublié.

(a) Il s'appelait Gervais Clifton. Le père
de son premier disciple était mort l'an 1626 ,
et ce disciple l'an 1628.

(b) Veuve du comte de Devonshire , père de
son premier disciple.

lie. Pendant le séjour qu'il fit à Paris il s'appliqua à l'étude de la physique, et surtout à examiner les causes des opérations sensibles des animaux. Il s'entretenait sur cela avec le père Mersenne de jour en jour. Il fut rappelé en Angleterre l'an 1637 : mais ayant prévu la guerre civile, dès qu'il eut fait réflexion aux choses qui se passèrent dans les premières séances du parlement de l'an 1640, il alla chercher à Paris une retraite agréable, pour philosopher tranquillement avec le père Mersenne, avec Gassendi et avec quelques autres grands hommes. Il y composa le traité *de Cive* (E), dont il ne publia que peu d'exemplaires, l'an 1642. Il enseigna les mathématiques au prince de Galles, qui avait été contraint de se retirer en France, et il donna tout le temps qu'il avait de reste à composer son *Léviathan* (F), qu'il fit imprimer en Angleterre l'an 1651. Il se tenait encore à Paris. Quoiqu'il eût donné des preuves de sa foi selon le rite de l'église anglicane (G), on ne laissa pas de le décrier auprès des évêques, et avec tant de succès, qu'il reçut ordre de ne plus se trouver chez le roi (c). Cela fut cause qu'il s'en retourna en Angleterre, où, pour un homme d'un si grand mérite, il se tint d'une façon assez obscure chez le comte de Devonshire (H). Il retira de son état peu éclatant cet avantage, c'est qu'il eut plus de loisir pour travailler à son livre *de Corpore*, et à quelques autres * (I) : il reçut de grands té-

moignages d'estime de Charles II, rétabli l'an 1660 (K). Depuis ce temps-là jusques à sa mort il s'appliqua à ses études, et à résister aux attaques de ses adversaires qui étaient en très-grand nombre. Il conserva l'usage de son esprit jusques à sa dernière maladie (L), quoiqu'il ait vécu plus de quatre-vingt et onze ans. Sa longue vie a toujours été celle d'un parfaitement honnête homme. Il aimait sa patrie, il était fidèle à son roi, bon ami, charitable, officieux. Il a néanmoins passé pour athée; mais ceux qui ont fait sa vie * soutiennent qu'il avait des opinions très-orthodoxes sur la nature de Dieu (M). On a dit aussi qu'il avait peur des fantômes et des démons (N). Ils soutiennent que c'est une fable. Ils avouent de bonne foi que, dans sa jeunesse, il aima un peu le vin et les femmes (d); et que néan-

deux ouvrages composés ou traduits par Hobbes : son petit *Traité de logique* a été, dit M. Barbier, traduit en français par M. Destutt-Tracy, à la fin de la troisième partie de ses *Éléments d'idéologie*.

* *Thomas Hobbes Angli, Malmesburiensis philosophi, Vita*, Carolopoli, 1681, in-8°, contenant trois pièces : 1°. *Thomas Hobbes Malmesburiensis Vita*, attribué quelquefois à Hobbes, mais que Wood dit être de Rymer; 2°. *Vita Hobbianæ auctarium*, dont l'auteur est Richard Blackburn, médecin, mort en 1716 (et non Radulphe Bathurst, comme Bayle l'avait d'abord dit, erreur dont il convient lui-même dans sa lettre à Coste, du 8 avril 1704); 3°. *Thomas Hobbes Malmesburiensis Vita carmine expressa, auctore seipso*. Cette dernière pièce avait été publiée à Londres dans les premiers jours de janvier 1680, trois semaines après la mort de Hobbes. Une réimpression des trois pièces parut en 1682, et c'est cette édition que possédait Bayle. On peut, pour plus de détails, consulter une note de Desmaiseaux sur la lettre de Bayle, du 8 avril 1704.

(d) *Ætate adhuc intra juventutis terminos constante (liceat verum fateri) nec abstemius fuit, nec μισόγυνος*. *Vita Hobbesii*, pag. 104.

(c) Voyez la remarque (F).

* Chauffepié donne la liste de quarante-

moins il vécut dans le célibat , pour n'être pas détourné des études de philosophie. Il avait beaucoup plus médité que lu (0); et il ne s'était jamais soucié d'une grande bibliothèque. Il mourut le 4 de décembre 1679, chez le comte de Devonshire , après une maladie de six semaines (c).

(d) *Tiré de sa Vie , imprimée l'an 1682.*

(A) *Il naquit à Malmesburi.... le 5 avril 1588.* Sa mère , épouvantée par les bruits qu'on faisait courir de l'approche de l'armée navale des Espagnols , accoucha de lui avant terme. C'est donc une chose bien surprenante qu'il ait tant vécu. Le père Hobbes était ministre (1).

(B) *Il avait fait de grands progrès dans les langues.* Avant que de sortir de l'école de Malmesburi pour aller à l'académie d'Oxford, il avait traité en vers latins la Médée d'Euripide. *Tantos autem jam adhuc in solo litterario degens in litteraturâ latinâ quàm græcâ progressus erat , ut Euripidis Medeam similiter nostro latinis versibus eleganter expresserit* (2).

(C) *Les désordres et les confusions du gouvernement démocratique.* J'ai connu des gens d'esprit qui s'étonnaient que dans des royaumes où l'autorité du prince n'a guère de bornes , on permit aux instructeurs de la jeunesse de se servir des livres des anciens Grecs et Romains , où l'on trouve tant d'exemples de l'amour de la liberté , et tant de maximes anti-monarchiques. Mais cela n'est pas plus surprenant que de voir que les états républicains souffrent que leurs professeurs en droit expliquent le code et le digeste , où il y a tant de principes qui supposent l'autorité absolue et inviolable de l'empereur. Ce sont donc deux choses qui semblent également surprenantes , et qui au fond ne doivent surprendre personne ; car , mettant à part plusieurs raisons que l'on pourrait alléguer , ne peut-

on pas dire que les mêmes ouvrages qui contiennent le poison ou par rapport aux monarques , ou par rapport aux républiques , contiennent aussi l'antidote ? Si vous voyez d'une part les grandes maximes de la liberté , et les beaux exemples du courage avec lequel on l'a maintenue ou recouvrée ; vous voyez de l'autre les factions , les séditions , les bizarreries tumultueuses , qui ont troublé , et enfin ruiné ce nombre infini de petits états qui se montrèrent si ennemis de la tyrannie dans l'ancienne Grèce. Ne semble-t-il pas que ce tableau soit une leçon bien capable de désabuser ceux qui s'effarouchent de la seule idée de monarchie ? Hobbes le croyait (3) , puisqu'il publia dans cette vue la version d'un historien d'Athènes. Tournez la médaille , vous trouverez que ce tableau sera propre à donner une instruction bien différente de celle-là , et à fortifier l'horreur pour la monarchie : car d'où vient , demandera-t-on , que les Grecs et les Romains ont mieux aimé être exposés à ces confusions , que de vivre sous un monarque ? Cela ne vient-il point de la dure condition où les tyrans les avaient réduits ? Et ne faut-il pas qu'un mal soit bien rude , bien insupportable , bien déplorable , lorsqu'on veut s'en délivrer à un si haut prix ? Il est certain que la description , que l'histoire nous a conservée , de la conduite qu'ont tenue plusieurs monarques , donne de l'horreur et fait dresser les cheveux. Ne m'objectez point qu'ordinairement parlant on a causé plus de désordres par les conspirations qui ont fait cesser la tyrannie , qu'il n'y en eût eu dans la patience. Ne me représentez point ce que j'ai dit ci-dessus dans l'article d'Hiéron II (4). Les Syracusains , qui avaient joui d'un très-grand bonheur sous le long règne de ce prince , perdirent bientôt patience sous son successeur , qui gouvernait tyranniquement. Ils le tuèrent qu'il ne faisait que commencer la deuxième année de son règne ; et peu après ils firent mourir les deux filles d'Hiéron et ses trois petites-filles. De ces cinq dames il y en

(1) *Vita Hobbenii , pag. 32.*

(2) *Idem , pag. 33.*

(3) *Voyez la remarque (Q) de l'article de Phalarès , tom. XI.*

(4) *Remarque (E) , pag. 127.*

avait trois contre qui on n'avait aucune plainte à former, et qui s'étaient réfugiées, pour ainsi dire, au pied des autels. N'était-ce pas ôter une tyrannie pour en établir une plus grande (5)? Tite-Live (6) a-t-il tort de remarquer à ce sujet-là que le peuple est incapable de se tenir dans la médiocrité; humble jusqu'à la bassesse quand il obéit, insolent au dernier point quand il commande? Le massacre de ces cinq dames ne fut point l'action de quelques particuliers sans avertissement: il fut commandé par le sénat et par le peuple de Syracuse; et cela lorsque la mémoire d'Hiéron était encore toute fraîche; prince qu'ils avaient aimé si tendrement et si justement. L'iniquité de leur barbare décret fut si visible, qu'ils la connurent bientôt; ils le révoquèrent; mais cela ne servit de rien, il était déjà exécuté. *Tandem vulneribus confectæ, cum omnia replerent sanguine, exanimis corruerunt, cædemque per se miserabilem, miserabiliorem casus fecit; quod paulò post nuntius venit, mutatis repente ad misericordiam animis, ne interficerentur. Ira deinde ex misericordia orta, quod adeò festinatum ad supplicium, neque locus poenitendi aut regressus ab ira relictus esset. Itaque fremere multitudo (7).* Les factions ne finirent point par l'extirpation entière de la famille royale; elles s'accrurent de jour en jour, et renversèrent en peu de temps la liberté et la souveraineté de la patrie. Elles exposèrent mal à propos Syracuse à l'inimitié des Romains, qui l'assiégèrent et la subjuguèrent. Silius Italicus décrit assez bien le chaos où cette ville tomba; après avoir fait mourir le tyran Hiéron et ses parentes. Ce fut un chaos dont les Romains surent tirer une conquête fameuse. La discorde de la ville les encouragea à l'assiéger.

Savos namque pati fasces, juvenemque cruento

*Flagrantem luxu, et miscentem turpis duris,
Haud ultra faciles, quos ira metusque coque-*
bat

(5) Ne tyrannos ulciscendo, quæ odissent scelera ipsi imitarentur. T. Livius, lib. XXIV, pag. 393. C'est ce qu'Hiéronia, fille d'Hiéron, représentait à ses meurtriers.

(6) Voyez ses paroles, dans ce volume, citation (21) de l'article Hiéron II, pag. 128.

(7) Titus Livius, lib. XXIV, cap. XXVI.

Jurati obtruncant, nec jam modus caedibus addunt

Femineam cædem, atque insentum rapinæ corporum

Corpora prosternunt ferro, nova sævit in æ-
nis

Libertas, jactatque jugum: pars Panica cau-
tra,

Pars Italas et nota volunt: nec turba furcata
Desit, quæ neutro sociari fœdere malit (8).

Représentez tout ceci tant que vous voudrez, vous n'en ferez point un bon argument auprès des personnes préoccupées contre la monarchie: on vous répondra que de cela même qu'on ne peut remédier à ses désordres que par des maux si affreux, vous devez conclure qu'elle est un grand mal.

(D) Il s'attacha à l'étude des mathématiques pendant ce voyage. C'est dommage qu'il ait attendu si long-temps à s'y appliquer (9): il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença cette étude; et c'est ce qui a été cause qu'il n'a pu s'y perfectionner autant qu'il eût été nécessaire, pour ne donner pas de prise à ses critiques. Sa destinée a été semblable à celle de Scaliger. Au reste il connut parfaitement pourquoi il faut étudier les mathématiques: ce n'est pas afin de connaître les propriétés des angles, ou des nombres ou des lignes, ou des superficies, mais afin d'accoutumer son esprit à une solide méthode de raisonner et de prouver. *Euclidi operam de cœpit, non tam demonstrationis materiâ allectus, quàm perspicuitatē certitudine, et indivisâ rationum serie delectatus. Non enim mathematicas artes admiratus est vir perspicacissimus, ob laterum et angulorum affectiones, aut numerorum, linearum, superficialium, corporum mutuas inter se proportionales (de homogeneis intelligo quantitibus) subtiliter indicatas; quippe istiusmodi omnia à communi vitâ remotiora faciunt animadvertit; licet ad praxin rebus utilis non adeò contemnendi; sed quæ methodo ipsis propriâ intellectus rerum cognitionem optimè duceret, atque difficilia inveniendi, vera aut*

(8) Sil. Italicus, lib. XIV, pag. m. 589.

(9) Dolendum nobile hoc ingenium eodem quo et magnum Scaligerum infortunio laborasse, quod mathematicis studiis... serius per animum adjecit. Vita Hobbenii, pag. 40.

modi, falsa redarguendi certissima ratione imbueretur (10).

(E) Il composa à Paris le traité de Cive.} Il en fit une édition de peu d'exemplaires à Paris, l'an 1642. Il la revit peu après, et il l'augmenta de la manière que cet ouvrage a paru dans l'édition d'Amsterdam, 1647. Ce fut Sorbière qui procura cette seconde édition. Il fit plus; car il traduisit ce livre en français*, et le publia en cette langue (11). Hobbes se fit beaucoup d'ennemis par cet ouvrage; mais il fit avouer aux plus clairvoyans qu'on n'avait jamais si bien pénétré les fondemens de la politique. Je ne doute point qu'il n'ait écrit plusieurs choses; cela est ordinaire à ceux qui écrivent pour combattre un parti contre lequel ils ont conçu beaucoup d'aversion. Hobbes fut indigné contre les principes des parlementaires (12): leur conduite fut cause qu'il vivait hors de sa patrie, et il apprenait tous les jours, dans le lieu de son exil, que leur rébellion triomphait de l'autorité royale. Il passa dans une autre extrémité: il enseigna que l'autorité des lois ne devait point avoir de bornes; et qu'en particulier l'extérieur de la religion, comme la cause la plus féconde des guerres civiles, devait dépendre de leur volonté. Il y a des hommes qui croient qu'à ne considérer que la théorie, son système est très-bien lié, et très-conforme aux lois qu'on se peut former d'un état affermi contre les troubles. Mais, parce que les plus justes idées sont sujettes à mille inconvéniens quand on les veut réduire en pratique, c'est-à-dire, quand on les veut

commettre avec une horrible cohue de passions qui règne parmi les hommes, il n'a pas été malaisé d'apercevoir bien des défauts dans le système politique de cet auteur. Il pouvait répondre que le système opposé enferme, même dans la théorie, un principe nécessaire de confusion et de rébellion. Quoi qu'il en soit, on prétend que l'amour de la patrie lui inspira le dessein de cet ouvrage, et qu'il eut en vue de désabuser sa nation des faux principes, qui y produisaient un mépris horrible de l'autorité royale. *Grassante interim per Angliam civili bello, Hobbes pro summo in patriam amore, quod bonum et fidelem subditum maxime decuit, populares suos sanioribus quam quæ hætenus obtinuerant principiis imbueret, exacerbatos hominum animos ad pacis et concordie rationes revocare, et in summæ potestatis obsequium additiores præstare annisus est. Quare reliquis posthabitis studiis, quantum ipsi suppetiit temporis politicæ scientiæ impendens, librum de Cive (cujus pauca duntaxat exemplaria Parisiis 1642 evulgaverat) revisit, et notis utilibus adauxit, in quo subditorum contra summum imperatorem conjurationes rebellionæque, et immanes illas de principe regnis vitæque exuendo opiniones penitus damnavit: potestati Civili Jura ab Ecclesiasticis caliginosorum temporum beneficio præcepta restituit, et diram sectariorum hydram, effraenem nempè conscientiæ libertatem, heroïco ausu perdomuit* (13). On ne sera pas fâché, je m'assure, de trouver ici le jugement de M. Descartes sur cet ouvrage de Hobbes. Je juge, dit-il (14), que l'auteur du livre de Cive est le même que celui qui a fait les troisièmes objections contre mes Méditations (15). Je le trouve beaucoup plus habile en morale qu'en métaphysique, ni en physique: quoique je ne puisse nullement approuver ses principes ni ses maximes, qui sont très-mauvaises et très-dangereuses, en ce qu'il suppose tous les hommes méchans, ou qu'il leur donne sujet de l'être. Tout son

(10) Ibid., pag. 39.

Je reproche à Bayle d'avoir oublié un écrit de Hobbes: du Corps politique ou Élément du Droit, Londres, 1650, in-12, traduit en français par Sorbière, et imprimé en 1652. Les œuvres philosophiques et politiques de Thomas Hobbes (contenant les Élémens philosophiques du citoyen, traduits par un de ses amis; le Corps politique, traduit par le baron de Sorbière, et le Traité de la Nature humaine, traduit par le baron d'Holbach) Neufchâtel (Paris), 1787, forment deux vol. in-8°.

(11) A Amsterdam, 1649.

(12) *Tum pro me in regem officio atque obsequio, tum pro decumano quo semper in domesticis odiis laboravi, libellum scripsi junctim accurandi gratia, qui postea in librum præfatus, et tandem in Leviathan excrevit. Vita Hobbesii, pag. 45.*

(13) Vita Hobbesii, pag. 45.

(14) Tom. III des Lettres, pag. 104, cité par Baillet, Vie de Descartes, tom. II, p. 174.

(15) Il ne se trompait point.

but est d'écrire en faveur de la monarchie : ce qu'on pourrait faire plus avantageusement qu'il n'a fait, en prenant des maximes plus vertueuses et plus solides. Il écrit aussi fort au désavantage de l'église et de la religion romaine ; de sorte que s'il n'est particulièrement appuyé de quelque faveur fort puissante, je ne vois pas comment il peut exempter son livre d'être censuré. M. Descartes a raison de désapprouver qu'on suppose tous les hommes méchants ; et cela me fait souvenir que Montaigne, tout éclairé qu'il était sur les défauts du genre humain, ne trouve pas bon que Guicciardin attribue à de méchants motifs toutes les actions qu'il rapporte dans son histoire (16). Il est sûr qu'il y a des gens qui se conduisent par les idées de l'honnêteté, et par le désir de la belle gloire, et que la plupart des hommes ne sont que médiocrement méchants. Cette médiocrité suffit, je l'avoue, à faire que le train des choses humaines soit rempli d'iniquités, et imprime presque partout des traces de la corruption du cœur ; mais ce serait bien pis (17), si le plus grand nombre des hommes n'était capable de réprimer en plusieurs rencontres ses mauvaises inclinations, par la crainte du déshonneur, ou par l'espérance des louanges. Or, c'est une preuve que la corruption n'est point montée au plus haut degré. Je ne considère point ici les bons effets de la vraie religion ; je regarde l'homme en général.

Quant aux inconvénients qui pourraient naître des suppositions de Hobbes mises en pratique, je le dis encore un coup, ce n'est pas l'endroit par où il les faut combattre ; car le système opposé n'a-t-il pas dans la pratique plusieurs grands inconvénients ? Qu'on fasse ce qu'on voudra, qu'on bâtisse des systèmes meilleurs que la République de Platon, que l'Utopie de Morus, que la République du soleil de Campanella, etc. : toutes ces belles idées se trouveraient

(16) Voyez la remarque (E) de l'article GUICCIARDIN, tom. VII, pag. 331.

(17) Ce qui fait en plusieurs rencontres que l'innocence n'est pas opprimée est la médiocrité dont je parle ici. Voyez, tom. VI, pag. 89, la remarque (A) de l'article EDOUARD IV, vers la fin.

courtes et défectueuses, dès qu'on les voudrait réduire en pratique. Les passions des hommes, qui naissent les unes des autres dans une variété prodigieuse, ruineraient bientôt les espérances qu'on aurait conçues de ces beaux systèmes. Voyez ce qui arrive quand les mathématiciens veulent appliquer à la matière leurs spéculations touchant les points et les lignes. Ils font tout ce qu'ils veulent de leurs lignes et de leurs superficies ; c'est une pure idée de notre esprit ; elle se laisse dépouiller autant qu'il nous plaît de ses dimensions, et c'est pour cela que nous démontrons les plus belles choses du monde sur la nature du cercle, et sur la divisibilité infinie du continu. Mais tout cela se trouve court quand on l'applique à la matière qui existe hors de notre esprit, matière dure et impénétrable. Voilà une image des passions humaines, comparées aux spéculations d'un homme qui se forme les idées d'un gouvernement parfait. Vous trouverez une critique bien forte du système politique de Hobbes dans l'auteur que je cite (18).

(F) *Il donna tout le temps qu'il avait de reste à composer son Leviathan.* Il désigne le corps politique sous le nom de cette bête. Les théologiens de l'église anglicane, qui étaient en France auprès de Charles II, crièrent beaucoup contre cet ouvrage, et dirent qu'il contenait plusieurs impiétés, et que l'auteur n'était point du parti royal (19). Leurs plaintes furent écoutées. Hobbes reçut ordre de ne venir plus à la cour ; et comme il avait irrité extrêmement les papistes, il ne crut point qu'il fût bon pour lui en France depuis que la protection du roi d'Angleterre lui manquait. *Hoc tantum præsidio orbatus Hobbins, romanæ ecclesiæ, spiritualis monarchiæ auctum metu correptus est, quorum odium implacabile sese merito increpasse senserat, ob detectas in Leviathane ecclesiasticorum technas, repleti tenebrarum dolos, pontificis romani potestatem malis artibus occu-*

(18) Galeottus Galeotius Karlsbergius, apud Deckherum de Scriptis Adespotis, pag. 308.

(19) Hobbium tanquam partibus regis addictum, tum ut novarum impietatum religionis opinionum auctorem criminabantur. Hobbisii, pag. 61.

potam, quâ in civilis potestatis jura involando, quâ simplici ac imperiâ plebeculæ sancius præstigiis involando; quare Parisiis se minùs tutum judicans, mediâ hyemis tempestate aufugiens, in patriam se contulit (20). Il traduisit son *Léviathan* en latin, et le fit imprimer avec un appendix l'an 1668 (21). Dix ans après on l'a imprimé en flamand. Le précis de cet ouvrage est que sans la paix il n'y a point de sûreté dans un état, et que la paix ne peut subsister sans le commandement, ni le commandement sans les armes; et que les armes ne valent rien si elles ne sont mises entre les mains d'une personne; et que la crainte des armes ne peut point porter à la paix ceux qui sont poussés à se battre par un mal plus terrible que la mort, c'est-à-dire, par les dissensions sur des choses nécessaires au salut. *Ejus autem summa hæc fuit, sine pace impossibilem esse incolumitatem, sine imperio pacem, sine armis imperium, sine opibus in unam manum collatis nihil valere arma, neque metu armorum quicquam ad pacem profici posse in illis, quos ad pugnandum concitat malum morte magis formidandum; nempe dum consensus non sit de iis rebus, quæ ad salutem æternam necessariæ creduntur, pacem inter cives non posse esse diuturnam* (22). On a fort écrit contre ce *Léviathan*, principalement en Angleterre (23).

(G) *Il avait donné des preuves de sa foi selon le rite de l'église anglicane.*] Étant fort malade auprès de Paris, il reçut une visite du père Merenne, qui avait été averti de ne pas le laisser mourir hors du giron de l'église. Ce bon père s'assit auprès du malade, et, après les préambules ordinaires de consolation, il se mit à discourir sur la puissance qu'avait l'église romaine de pardonner les péchés : *Mon père*, lui répondit Hobbes, *j'ai examiné depuis long-*

temps toutes ces choses, il me fâcherait d'en disputer présentement; vous me pouvez entretenir d'une manière plus agréable. Quand avez-vous vu M. Gassendi? Le bon moine comprit bien ce que cela voulait dire, et détourna la conversation sur d'autres matières (24). Le docteur Cosin (25) peu de jours après s'offrit à prier Dieu avec Hobbes, qui s'y accorda pourvu qu'on fît les prières de l'église anglicane (26). Après les prières il reçut le viatique. *Cum non amplius cuiquam relictus est fucum faciendi locus, eo momento se religioni patriis legibus stabilitæ addictissimum ostendit, et precibus juxta ecclesiæ anglicanæ ritus præmissis supremum viaticum recepit* (27). Étant retourné en Angleterre, l'an 1651, il trouva les temples occupés par des séditeux, disait-il, qui n'avaient nulle liturgie, et il fut trois mois sans savoir avec qui communier. *Concionantes quidem invenit in ecclesiis, sed seditiosos; etiam præces extemporarias, et illas audaces, et nonnunquam blasphemias, symbolum autem fidei nullum, Decalogum nullum: adeò ut per tres primos menses non invenerit quibuscum in sacris communicare potuerit* (28). Mais au bout de trois mois on le mena dans une assemblée où la cène se célébrait selon l'église anglicane, et il y communia. L'auteur de sa Vie fait remarquer que c'était un signe de l'attachement de Hobbes au parti épiscopal, et de la sincérité de son christianisme, puisqu'alors personne n'était contraint de s'agréger à aucune communion particulière. *Alterum signum erat non modo hominis partium episcopalium, sed etiam christiani sinceri; nam illo tempore ad ecclesiam quamcumque legibus aut metu cogeatur nemo* (29).

(H) *Il se tint d'une façon assez obscure chez le comte de Devonshire.*] Ce n'est pas qu'il n'eût de puissans

(20) *Ibid.*, pag. 62.

(21) *A Amsterdam*, chez Jean Blaeu, avec ses autres Oeuvres philosophiques, en deux volumes in-4°. Il n'avait pu obtenir en Angleterre la permission d'imprimer. *Ibid.*, pag. 70.

(22) *Ibid.*, pag. 45.

(23) La liste des écrits publiés contre le *Léviathan*, et les autres Oeuvres de Hobbes, se voit à la fin de sa Vie.

(24) *Vita Hobbesii*, pag. 20.

(25) Il a été évêque de Dunelm.

(26) *Obtulit se illi comprecatorem ad Deum. Cui ille cum gratias reddidisset, ita (inquit) si precibus preveris juxta ritum ecclesiæ nostræ. Ibidem.*

(27) *Ibid.*, pag. 59.

(28) *Ibid.*, pag. 21.

(29) *Ibidem.*

amis ; mais comme il avait de grands ennemis, tout ce qu'on put faire pour lui fut de l'empêcher d'être opprimé. Ainsi son état fut un effet de l'équilibre de l'amitié et de la haine qu'on avait pour lui (30). Il passa le reste de ses jours chez le comte de Devonshire*.

(I) *Il travailla à son livre de Corpore, et à quelques autres.* Ce livre sortit de dessous la presse à Londres, l'an 1655 sous le titre de *Elementorum Philosophiæ Sectio prima, de Corpore*. L'année suivante Hobbes publia *Prælectiones sex ad professores Savilianos*. Son livre de *Homine, sive Elementorum Philosophiæ Sectio secunda*, fut imprimé à Londres, l'an 1658. Ses *Quæstiones de Libertate, Necessitate et Casu, contra doctorem Bramballum episcopum Derriensem*, furent imprimées dans la ville l'an 1656. Il eut une dispute sur la même matière avec Benjamin Laney, évêque d'Ély, laquelle il ne publia qu'en 1676 (31). Le docteur Wallis, professeur en mathématiques à Oxford, ayant publié son *Elenchus Geometriæ Hobbianæ*, l'an 1655, fit naître une guerre qui a duré jusqu'à la mort de Hobbes, et où il y a eu bien des injures répandues. *Diuturni illius belli mathematici classicum cecinit, quod acerrimo Marte, adhibitis quadra et circino intervalantibus nonnunquam acutissimis convitiis, utrinque gestum, vicennium et amplius perduravit, nec tandem nisi Hobbiana morte conquievit* (32). Sorbière a parlé de cette dispute (33).

(K) *Il reçut de grands témoignages d'estime de Charles II.* Hobbes quitta la campagne pour venir à Londres, dès qu'il sut l'arrivée du roi. Ce prince, passant en carrosse devant la maison où Hobbes logeait, l'aperçut et le fit venir. Il lui donna sa main à baiser, et lui de-

manda des nouvelles de son de sa santé. Quelque temps il lui donna une audience particulière, l'assura de son affect lui promit un facile accès (34), faire le portrait de Hobbes peintre fort habile, et le m son cabinet (35). Ce qu'il y eut réel dans les marques de son tion, c'est qu'il gratifia Hobbes pension annuelle (36) de cent bus (37).

(L) *Il conserva l'usage de prit jusques à sa dernière ma* Non-seulement il eut la faculté de cultiver les mathématiques, passé l'âge de quatre-vingt-sept ans, mais aussi de faire de très-longues. *Quod autem inter raritatis exempla numerandum est, mo ingenii vigore et sensibus ad obitum usque in philo et mathesi se assidue exercuit et quod magis mirum, poësin cuius, quod propriis animi concipiendis, quod aliorum tradendis* (38). Il traduisit en français quelques livres de l'Odyssée de l'Odysse; et parce que cet ouvrage eut l'approbation des savans, il en fit une semblable version de l'Iliade de toute l'Odyssée peu après une dissertation des vertus de l'homme héroïque (39).

(M) *Ceux qui ont fait sa vie tiennent qu'il avait des opinions orthodoxes sur la nature de Dieu.* De toutes les vertus morales Hobbes avait guère que la religion qu'il avait sur une matière problématique de la personne de Hobbes. Il était civil (40), communicatif qu'il savait (41), bon ami, benin, charitable envers les particuliers (42), grand observateur de l'ordre (43), et il ne se souciait nullement d'amasser du bien (44). Cette

(30) *Stantem inter amicos et inimicos quasi in æquilibrio, fecerunt illi ne ob doctrinam opprimeretur, hi ne augetur.* Vita Hobbesii, p. 22.

* Chauspié donne des détails sur sa manière bizarre de vivre chez le comte de Devonshire, sur sa haine contre le clergé, sur sa frayeur des persécutions.

(31) Vita Hobbesii, pag. 99.

(32) Ibid., pag. 64, 65.

(33) Sorbière, Relation d'Angleterre, pag. 78, édition de Hollande.

(34) Vita Hobbesii, pag. 66.

(35) Ibid., pag. 28 et 103. Voyez Sa Relation d'Angleterre, pag. 79.

(36) Vita Hobbesii, pag. 53.

(37) Sorbière, Relation d'Angleterre, pag. 79.

(38) Vita Hobbesii, pag. 98, 99.

(39) Ibid., pag. 99.

(40) Ibid., pag. 30 et 111.

(41) Ibid., pag. 111.

(42) Ibid., pag. 108.

(43) *Justitia erat cum scientissimus in cissimus.* Ibid., pag. 30.

(44) *Cum esset pecunie negligens.* Ibidem.

sa qualité est un préjugé favorable pour sa bonne vie ; car il n'y a point de sources d'où sortent plus de mauvaises actions que de l'avarice. Ainsi, quand on connaissait Hobbes, on n'avait que faire de demander s'il estimait et s'il aimait la vertu ; mais on pouvait être tenté de lui faire cette question :

Huius age, responde, minimum est quod scire lubero,

De Iove quid sentis (45) ?

La réponse qu'il aurait pu faire simplement, si l'on en croit ceux qui ont composé sa Vie, aurait été qu'il y a un Dieu qui est l'origine de toutes choses, et qu'il ne faut pas enfermer dans la sphère de notre petite raison (46). Il eût ajouté qu'il embrassait le christianisme, tel qu'on le trouvait établi en Angleterre selon les lois (47) ; mais qu'il avait de l'aversion pour les disputes des théologiens ; qu'il estimait principalement ce qui sert à la pratique de la piété et aux bonnes mœurs, et qu'il avait accoutumé de blâmer les prêtres qui gâtaient la simplicité de la religion, par le mélange ou d'un culte superstitieux, ou de plusieurs fables et profanes spéculations. *Quicquid autem ad pietatis exercitia, aut bonos mores conferret, plurimum fecit. Inactius illi ; et reverentius visum, De Deo credere quam scire. Sacerdotes interim inculpare solitus est, qui christianam religionem absolutam ac simplicem, vel superstitione macularent, vel inanibus interdum profanis speculationibus implicarent* (48). Ils concluent que ceux qui l'accusent d'athéisme sont d'insignes calomniateurs, qui ne pourraient alléguer d'autre prétexte que celui-ci, peut-être, c'est qu'il avait rejeté plusieurs doctrines scolastiques auxquelles on donnait à Dieu certains attributs dont on prenait le modèle sur notre petit génie. *Quare tristes calumniati sunt, qui ipsum*

atheismi reum detulerunt ; quod inde forsitan profectum quia scholasticorum aliorumque isto de grege morem rejecerat, qui otiosi in musæis suis sedentes, juxta imbecillum ingenioli sui captum, Naturæ Divinæ incomperta affingunt attributa (49). Il est indubitable qu'il n'y a point d'accusation qui soit tombée dans un aussi grand abus que l'accusation d'athéisme. Une infinité de petits esprits, ou de gens malins, l'intendent à tous ceux qui bornent leurs affirmations aux grandes et aux sublimes vérités d'une solide métaphysique, et aux doctrines générales de l'Écriture. On veut de plus les obliger à l'adoption de tous les articles particuliers que l'on a coutume de proposer mille et mille fois au peuple. Tous ceux qui osent se retirer de cette routine sont des impies et des esprits forts, si l'on en croit certains docteurs. C'est ainsi que Monconys encourut ce mauvais blâme. Il disputait quelquefois fort librement contre ceux qui avilissent la grandeur de Dieu, par la conduite qu'ils lui attribuent, et par les faibles raisons qu'ils allèguent ; et on lui fit l'injustice de le traiter de libertin, lui qui était pénétré d'une idée de Dieu la plus sublime qui se puisse concevoir. Lisez ce qui suit : « Cette manière » agréable avec laquelle on le voyait » quelquefois contredire à de certains esprits limités, qui affaiblissent par leurs preuves les vérités qu'ils veulent établir, faisait » prendre à ces personnes prévenues » cet effet de sa franchise et de sa candeur pour une mauvaise liberté. Mais la solidité de sa vertu et sa piété sincère ont éclaté partout, » et il en a donné des marques que l'on verra dans ses Voyages. En sa dernière maladie il a avoué à un de ses amis qu'il a toujours conservé dans son cœur une soumission profonde et un respect infini pour la Divinité, dont il avait une idée plus haute que tout ce que les hommes en ont conçu. Lorsqu'il était à Alexandrie, » en un temps où il semblait ne rien refuser à la curiosité, se trouvant une nuit tout seul sur une de ces terrasses qui servent de

(49) *Ibidem.*

(45) *Pomponius, lib. II, c. 17.*

(46) *Deus agnovit eamque rerum omnium originem, intra angustos lamen humanæ rationis limites nullatenus circumscribendum. Vita Hobbesii, pag. 105.*

(47) *Religionem christianam, quatenus in ecclesiâ anglorū, resectis superstitionis inopis, regis legibus stabilitur, ex animo amplexus est. Ibid., pag. 106.*

(48) *Vita Hobbesii, pag. 107.*

» couvert aux bâtimens du levant ,
 » il se trouva tout à coup si occupé
 » d'une connaissance sensible de la
 » Divinité , qu'il passa une partie de
 » cette nuit avec une consolation
 » inexplicable , dans des adorations
 » continuelles du principe de tous
 » les êtres (50). »

(N) *On a dit aussi qu'il avait peur des fantômes et des démons.* Ses amis ont traité cela de fable. *Nec minus falsò à nonnullis insimulatus est, tanquam solitudinem fugeret, spectra metuens et phantasmata, vana stultorum terreculamenta, quæ philosophiæ suæ lumine dissipaverat* (51). Mais il semble qu'ils ne nient pas qu'il n'osait demeurer seul ; ils se contentent d'insinuer que c'était à cause qu'il craignait les assassins. Si sa philosophie l'exemptait de l'autre crainte, et non pas de celle-ci, elle ne l'empêchait pas d'être malheureux, et on pouvait lui appliquer une pensée d'Horace (52). Pour dire ceci en passant, ses principes de philosophie n'étaient point propres à lui ôter la crainte des apparitions d'esprits ; car, à raisonner conséquemment, il n'y a point de philosophes qui soient moins en droit de rejeter la magie et la diablerie que ceux qui nient l'existence de Dieu. Mais, dit-on, Hobbes ne croyait point l'existence des esprits. Parlez mieux : il croyait qu'il n'y avait point de substances distinctes de la matière. Or, comme cela ne l'empêchait point de croire qu'il n'y eût beaucoup de substances qui veulent du mal ou du bien aux autres, et qui leur en font, il pouvait et il devait croire qu'il y a des êtres dans l'air ou ailleurs tout aussi capables de méchanceté, que les corpuscules qui forment, disait-il, toutes nos pensées dans notre cerveau. Pourquoi ces corpuscules auront-ils plus de connaissance des moyens de nuire que ces autres êtres ? Et quelle raison y a-t-il qui prouve que ces

autres êtres ignorent la manière dont il faut agir sur notre cerveau pour nous faire voir un spectre ?

Prenons la chose d'un autre biais. On serait non-seulement fort téméraire, mais aussi fort extravagant, si l'on s'engageait à soutenir qu'il n'y a jamais eu d'homme qui se soit imaginé qu'il voyait un spectre ; et je ne crois point que les incrédules les plus opiniâtres, les plus excessifs, aient jamais soutenu cela. Tout ce qu'ils font se réduit à dire que les personnes qui ont cru avoir été les témoins de l'apparition des esprits avaient l'imagination blessée. On avoue donc qu'il y a certains endroits du cerveau qui, étant affectés de telle ou de telle sorte, excitent l'image d'un objet qui n'existe point réellement hors de nous, et font que l'homme dont le cerveau est ainsi modifié croit voir à deux pas de lui un spectre affreux, une furie, un fantôme menaçant. Il se passe de semblables choses dans la tête des plus incrédules, ou pendant qu'ils dorment, ou pendant qu'ils sont tourmentés d'une fièvre chaude. Oseraient-ils soutenir après cela qu'il est impossible qu'un homme qui veille, et qui n'est pas en délire, reçoive en certains endroits du cerveau une impression à peu près semblable à celle qui, selon les lois de la nature, est liée avec l'apparence d'un fantôme ? S'ils sont forcés de reconnaître cette possibilité, ils ne peuvent pas répondre que jamais un spectre ne se produira devant eux, c'est-à-dire, que jamais on ne dormira pas ils ne croiront voir ou un homme, ou une bête, quand ils seront seuls dans une chambre. Hobbes pouvait donc s'imaginer qu'une certaine combinaison d'atomes agités dans son cerveau l'exposerait à une telle vision, quoiqu'il fût persuadé qu'aucun ange, ni aucune âme d'homme mort, ne se mêlerait de cela. Il était peureux au dernier point, et par conséquent il avait sujet de se défier de son imagination lorsqu'il était seul dans une chambre pendant la nuit : car malgré la faiblesse de la mémoire de ce qu'il avait lu et ouï dire, touchant les apparitions d'esprits, se réveillait, quoiqu'il ne fût point persuadé que ces choses

(50) *Préface des Voyages de Monconys*, p. 7.

(51) *Vita Hobbesii*, pag. 106.

(52) *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*

Nocturnos lemures, portentaque Thessalides ?

Quid te exempta juvat spinis de pluribus una ?

Horat., *epist.* II, lib. II, vs. 208.

faux et réelles. Ces images-là, jointes à sa timidité de tempérament, lui pouvaient jouer un mauvais tour. Et il est bien certain qu'un homme aussi mécréant que lui, mais plus courageux, s'étonnerait s'il croyait voir entrer dans sa chambre quelqu'un de ceux qu'il sait être morts. Ces apparitions en songe sont fréquentes, soit qu'on croie l'immortalité de l'âme, soit qu'on ne la croie pas. Supposons qu'elles arrivassent une fois à un incrédule éveillé, comme elles lui arrivent souvent lorsqu'il dort, nous comprenons qu'il aurait peur, quoiqu'il eût bien du courage. A plus forte raison devons-nous croire qu'Hobbes en eût été bien épouvanté.

(0) *Il avait beaucoup plus médité que lui.*] On avoue ingénument dans sa vie que, pour un homme qui a tant vécu, sa lecture était peu de chose. Il disait même que s'il avait passé à la lecture autant de temps que les autres hommes de lettres, il aurait été aussi ignorant qu'ils le sont (53). Il considéra une autre chose qui le porta à ne faire point de ces grandes bibliothèques : c'est que la plupart des livres sont des faux, et des copies des autres. *Ratio ejus pro tanto ætatis decursu magna; authores versabat paucos, sed tamen optimos. Homerus, Virgilius, Thucydides, Euclides, in deliciis erant. Ingentem librorum suppellectilem, quæ superbiunt bibliothecæ, non magni fecit, cum veritales plerumque pecorum ritum antecedentium insistentes vestigiis, præter tritas calles, et semitas ab his quorum tutelæ et regimini subactas, præstitutas, evagari audebat* (54).

(53) *Quia et illud sæpè dicere solitus est, quod si tantum libris incubuisset, quantum alii literis vulgè faciunt, eodem cum illis ignorantia laborasset. Vita Hobbesii, pag. 112.*

(54) *Idem, ibidem.*

HOCHSTRAT (JACQUES), en latin *Hochstratus*, ou *Hochstratus* *, portait le nom du village où il était né (a). Il fit

* *Article, disent Leclerc et Joly, rempli de critiques amères et partiales.*

(a) *Hochstraten dans le Brabant, entre Berg et Berg-op-Zoom.*

sa philosophie à Louvain, et il y reçut le degré de maître ès arts l'an 1485. Il se fit moine dominicain ; et il fut prieur du monastère de Cologne, docteur et professeur en théologie, et inquisiteur dans les trois électors ecclésiastiques (b). Jamais homme ne fut plus digne que lui d'être honoré de cette dernière charge ; car il était amplement pourvu de toutes les mauvaises qualités qui sont nécessaires aux inquisiteurs et aux délateurs. Il était violent ; il accusait sous les plus petits prétextes ; il voulait être juge et partie (A) ; il produisait des extraits fort infidèles (c) ; il ne voulait jamais reconnaître qu'il eût été calomniateur ; et il avançait impunément des hérésies dans les écrits où il prétendait réfuter les hérétiques (B). On l'obligea une fois à faire satisfaction à un honnête homme qu'il avait calomnié ; mais il fallut se servir pour l'y contraindre d'un expédient remarquable, ce fut d'ôter à tout son couvent le bénéfice de la quête (C). Il n'eut pas tout l'avantage qu'il s'était promis dans les affaires fâcheuses qu'il suscita à Reuchlin : il fut obligé d'aller à Rome pour ce procès (D) ; et, malgré les sommes d'argent dont il se munit, il eut bien de la peine à éviter la condamnation. Il courut même un grand risque de la vie en s'en retournant (E) ; car les partisans de Reuchlin commençaient déjà à se servir des voies de fait. Il méritait peut-être le genre de mort qui selon Paul Jove l'ôta

(b) Val. Andreas, *Biblioth. belg.*, pag. 412.

(c) Voyez la remarque (A).

du monde, mais il n'est pas vrai qu'il ait eu la destinée dont parle cet historien (F) : il ne mourut pas de chagrin se voyant tourné en ridicule par les satires de ses adversaires. Il fut l'un des premiers qui écrivirent contre Luther (G), et l'un des persécuteurs d'Érasme (H). En un mot, pour s'attirer sa colère, il suffisait d'être ennemi de la barbarie scolastique. Il mourut à Cologne, l'an 1527 (d). On a plusieurs ouvrages de sa façon, qui pour la plupart se rapportent à ses disputes contre Reuchlin et contre Luther. On lui fit une sanglante épitaphe (I).

Il ne fit pas beaucoup d'honneur aux théologiens de Paris, en publiant à Cologne le jugement qu'ils rendirent contre Luther en 1521, au sujet du faux Denis l'aréopagite (K).

(d) Valer. Andr., Biblioth. belgic., p. 413. Voyez le passage d'Érasme, remarque (H).

(A) *Il voulait être juge et partie.*] Cela parut manifestement dans l'affaire de Reuchlin. Un juif (1) converti à la religion chrétienne l'avait diffamé dans un livre intitulé *Manuale Speculum*. Reuchlin se justifia par un livre qui avait pour titre *Speculum Oculare*, où il fit voir que ses ennemis avaient débité contre lui plus de trente-quatre calomnies (2). Hochstrat, le principal arc-boutant du juif converti, intéressa dans cette affaire les théologiens de Cologne, et leur fit faire des extraits du *Speculum Oculare*, qui furent rendus publics avec des notes artificieuses, pour décrier Reuchlin par toute la terre comme un fauteur du judaïsme. Il n'y avait rien de plus infidèle que

(1) *Nomine Johannes Pfefferkornius.*

(2) *Dilucidè, et quod dicimus ad oculum ibi ostendit, adversarios pluribus quam triginta quatuor mendaciis ad sui contumeliam usas esse.* Jo. Henricus Majus, in *Oratione de Vita Reuchlini*, folio D 3 verso.

ces extraits. *Has propositiones... ubi vidit Reuchlinus pessimè ac non sine crimine falsi ex Oculari Speculo excerptas... rogat theologos illos; etc.... Erupit tota theologorum concilio, supplicans Christi sacris recens initiato Judæo latura duos Tungros, qui articulos seu propositiones de Judaïco favore nimis suspectas ex Speculo Oculari extruxit, adjectis annotationibus et animadversionibus, atque hoc omne non vernaculè linguè, quod utrinque hactenus certum fuit, adornat, sed latinè; et haud dubiè consilio, ut apud extergentes nationesque nomen Capni in visum redderet, et cum perverè interpretatione, cum mutila dictorum citatione securius falleret (3). Reuchlin répondit à cet ouvrage par une Apologie latine qu'il adressa à l'empereur. Là-dessus on lui intenta un procès en forme devant l'électeur de Mayence. Son âge ne lui permettant pas de comparaître en personne, il envoya un procureur qui fournit de très-justes causes de récusation contre notre Jacques Hochstrat : néanmoins elles ne furent pas écoutées. *Cum propter senium et imbecillitatem corporis tantum iter tam brevi temporis spatio conficere non posset, mittebat eò curatorem Petrum Staphelium Nuringensem, qui auctore Hochstratum tanquam inimicum se infensissimum et merito suspectum recusabat, ob eas causas, quas publicè allegabat.... Tametsi verò non obtineret Reuchlinus (4). Hochstrat ne voulut point être accusé (5). Sa cola, le procureur de Reuchlin pourvut par un appel à la cour de Rome. Hochstrat ne laissa pas de faire donner une sentence; et, sans attendre que les quinze jours auxquels elle ne devait pas être promulguée fussent expirés, il ordonna à tous les curés de Mayence de faire savoir au peuple que tous ceux qui auraient le livre de Reuchlin le portassent incessamment aux commissaires, à peine d'excommunication. *Interea Hochstratus quasi jam acturus triumphum omnibus per Mogun-***

(3) Majus, in *Oratione de Vita Reuchlini*, fol. D 4.

(4) *Idem*, ibid., folio D 4 verso.

(5) Reuchlin., epist. ad Wimpbelingum, apud Majum, Not. in *Vitam Reuchlini*, pag. 391.

un sacerdotibus mandat, ut populum sub proscriptionis poenonerent, si qui Oculare Specu- haberent, illud quantoctius eam delegatis traderent (6). Hoch- stratus appelle au pape; Hochstrat la même chose. L'évêque de Cologne, commis par le pape pour juger de cette cause (7), nomma des juges qui citèrent les parties. Hochstratus ne comparut point, et fut condamné par contumace à payer tous dépens. On lui défendit sous de dures peines la continuation de ses écrits, et l'on déclara nulle la sentence des théologiens de Cologne. *Hochstratus, licet more consueto per bella citatus, tamen non comparuit. Causa nihilò secius discutitur. Iudicium Reuchlinum pronunciat nullum errorem ab ecclesia damnatum in libro sapientius commemorato haberi, nec plus eum favore Iudaicam quam religio et jura sinant; ergo ac præter veritatem eum non à Coloniensibus esse. Hochstratus autem contumaciæ criminis reus est.* (8). Ceux-ci ne laissèrent pas de faire brûler le livre de Jean Reuchlin. *Hæc dum aguntur Spilonienses nefario ausu librum Reuchlini damnant, citra tamen contumaciam, ut aiebant, et Februario proximo mense anno supra millesimum quingentesimum decimo quarto ex approbantibus factum Lovaniensi, Moguntinæ, et Bonnae universitatibus* (9). Mais je ne sais pas cela que par occasion : la seule chose que j'ai à prouver, c'est que Hochstratus ne voulait être juge et partie. C'est ce qu'on lui reproche une fois dans un poëme qui a pour titre *Triumphus doctoris Reuchlini* (10).

Reuchlinus Capnionem et judicat idem Reuchlinus (11).

Reuchlinus, in Vita Reuchlini, folio D 5. Reuchlinus ad Leonem X devoluta, qui eam Reuchlini, Georgio Palatino duci pen- sionem. Idem, ibid., verso. Dans la Bibliothèque universelle, tom. VIII, pag. 501. on trouve deux hommes, l'évêque de Cologne et le docteur palatin; mais il n'y a que

Reuchlinus, in Vita Reuchlini, folio D 5. Reuchlinus, ibidem.

Mais l'auteur a inséré dans ses Notes sur Reuchlin, pag. 480 et suiv. L'auteur de Reuchlinus Byssenus.

Reuchlinus, in Vitam Reuchlini, pag. 485.

Sed neque perditior neque flagitiosior alter In Capniona fuit, tunc, cum tu perditus iudex Lectus, et absurdus in libris arbiter esses Idem accusator. Dio quo vesane pudorem Fert omnem tibi liver odax (12).

(B) Il avançait impunément des hérésies dans les écrits où il prétendait réfuter les hérétiques.] Nous en verrions le catalogue, si nous avions l'ouvrage dont Agrippa menaçait les jacobins (13); car voici ce qu'il représente aux magistrats de Cologne : *Unum tamen illorum excipio, Jacobum Hostratum, tunc prædicatorem ordinis hæreticorum magistrum, vulgò et veraciter dictum, qui taliter scripsit contra lutheranas hæreses, ut ipse se proderet hæreticorum omnium pestilentissimum. Sed ne quis vestrum, illius olim amicus, aut illius hypocrisi excæcatus, vel aliter deceptus, me non favore veritatis, sed aut invidiâ, aut aliâ offensa ista dicere putet, rem ipsam digito monstrabo. Nam in libro suo contra lutheranos, quem reverendissimo cardinali ac illustri principi et episcopo Leodiensi dedicavit, in illius lib. 2, disp. 3, paulò ante finem 1 cap. sic ait : Scimus enim consecratione super debitam materiam ritè factâ, Christum esse in sacramento, non autem quòd sub hac vel illâ determinatâ hostiâ Christus contineatur* (*). *Neque tamen putetis, hunc solum*

(12) Ibid., pag. 493.

(13) Voyez l'article AGRIPPA, remarque (5), tom. I, pag. 306.

(*) Tout ce qui, dans Agrippa, concerne les hérésies que celui-ci imputait à ses adversaires, à Hochstrat particulièrement, n'a point été remarqué par M. Bayle. Voici comme parle le même Agrippa, au chap. 2 de son Apologie contre les théologiens de Louvain : *jam verb etiam nostro seculo dogmatiserunt Colonienses theologi, Aristotelem sic esse præcursorem Christi in naturalibus, quemadmodum Joannes Baptista in gratiis. Jacobus Hochstratus in suo de invocatione sanctorum libello, hæreticum pronunciat ad Scripturam confugere; et alius quidam theologus palam concionari non erubuit, consuetudinem potius sequendam esse quam scripturam divinam; adhuc prænominatus Hochstratus hæreticorum (ut vocant) magister in opere suo contra lutheranos, inquit in hæc verba : Scimus enim consecratione super debitâ materiâ factâ Christum esse in sacramento, non autem quòd sub hac vel illâ determinatâ hostiâ Christus contineatur, quia, ut subdit, hæreticum est fidem infallibilem et infusam ad talia particularia per certitudinem extendere; eademque ratione concludit, credendam esse remissionem peccatorum in generali, neminem autem in particulari sibi esse peccata dimissa. An non est hoc verè magistrum hæreticorum esse ?* REM. CRIT.

articulum apud illum reperiri hæreticum, sed alii multi: quos cum hic nimis longum, vobisque lædiosum foret referre, enumerabo alibi, in eo scil. libro, quem de fratrum prædicatorum sceleribus (14). Voyez la suite de ces paroles dans la remarque (S) de l'article d'AGRIPPA.

(C) *On ôta à tout son couvent le bénéfice de la quête.] C'est dans les lettres d'Érasme qu'on peut lire cette curieuse particularité. Le comte de Névenar, seigneur d'un rare mérite, savant et protecteur des savans, fut fort sensible aux calomnies que Jacques Hochstrat avait publiées contre lui. Il n'oublia rien pour l'obliger à lui en faire réparation; il employa les raisons les plus solides; il recourut aux conseils, aux injures, aux menaces: tout cela fut inutile; mais enfin lui et ses parens défendirent à tous leurs vassaux de donner des œufs et des fromages aux jacobins. Ceux-ci crurent que ce seraient de vaines menaces, et continuèrent de faire la quête dans les terres de ces messieurs; mais on les repoussa d'une terrible manière, de sorte que pendant un an ils furent privés de la subsistance qu'ils en tiraient. Alors ils obligèrent Hochstrat à faire satisfaction au comte, par une rétractation solennelle dont on distribua des copies. Érasme qui en gardait une trouvait quelque chose de comique dans cette rétractation; car le moine, rapportant en propres termes les injures qu'il avait dites au comte de Névenar, ne laissait pas de protester qu'il avait eu de ce comte une opinion très-avantageuse. On sera bien aise de trouver ici le latin d'Érasme (15). Hermannus comes à Nova aquila indignè tulerat se notatum ab Jacobo Hochstrato dominicano. Is erat rabinus, prior monasterii quod Coloniae sanè quàm magnificum est et opulentum. Non potuit hominem compescere, donec illius cognati denuntiarent domicanis, ne posthac colligerent caseos in ullâ ditione vel comitis vel cognatorum illius. Illi rati minas esse inanes, clam tentârunt solito more*

(14) Agrippa, epist. XXVI, lib. VII, Oper. tom. II, pag. 1037. Cette lettre est datée du 11 de janv. 1533.

(15) Erasmi, epist. XXIX, lib. XIX, p. 841.

venire ad ova et caseos. Factus est illos impetus terribilis. Hoc dam totum annum mulotati sunt; itaq factum est, ut Jacobus à suis coact pact leges acceperit. Habeo illi palinodiam, in quâ cum recitet ver plena contumelias quæ scripserat comitem, tamen affirmat ac pro modum dejerat, se semper de comi præclarè sensisse (16). Bella p nodia (), scurrâ quàm theolâ dignior. Il dit en un autre endr qu'il est inutile de disputer cont ceux qui persécutaient les belle lettres: il parlait principalement d moines et de leurs fauteurs: ces ge là, ajoute-t-il, ont des ressource inépuisables dans leurs factions, da leurs cris, dans leurs fourberies; n'y a que le bâton et la faim qui puissent vaincre (17), et il don pour exemple la conduite que comte de Névenar avait tenue à l gard de Jacques Hochstrat. Isti a mero, phalangibus, syncretism improbitate, clamoribus, adde libet fucis ac malis artibus, pron invicti sunt: Nec aliâ re quàm fubus ac fame domari queunt. Sic clarissimus Hermannus à Novaq comes adegit Jacobum Hogestrati ad abjectam et scurrilem palinodiâ cujus exemplar apud me est. Quâ inquires, præsidii? Non argumen non æquis rationibus, non moni non minis, non conviciis; nihil e horum non frustra tentatum. Sed quibus præsidii? Caseis et quorum in ditione comitis collig*

(16) Ceci est plus expressément décrit dans la XXXI^e. lettre du XXII^e. livre, pag. 10.

(*) Ci-dessus, citation (g), la faculté de théologie de Cologne, condamnant au feu certain ouvrage de Reuchlin, insère dans son jugement la clause: Citra tamen auctoris contumeliam, néanmoins prétendre par un tel jugement la personne de l'auteur. Ici Hochstrat, l'un des membres de cette faculté, faisant satisfaction au comte de Névenar, duquel il avait médit plusieurs libelles, déclare qu'il a d'autant plus de peine à faire cette démarche, qu'il n'a cessé d'honorer et d'estimer infiniment ce comte. Suivant l'idée des théologiens de Cologne et de Hochstrat, le procédé de celui-ci n'est pas contradictoire que le procédé de ceux-là. Il est au principe un ancien usage établi dans tous les tribunaux d'Allemagne, où, lorsqu'à quelque condamnation d'amende que ce soit on ajoute la clause salvo honore, cette amende n'est nullement flétrissante. REM. CANT.

(17) Il ne faut pas dire de ces démons qu'ils ne sortent que par oraison et par jeûne: mais par l'oraison, et laissez seulement le jeûne.

derum jura illis ademptum fuerat (18).
 comme a raison de dire que le comte
 de Névenar s'était servi des injures ;
 que peut-on voir de plus fort que
 ces paroles ? *Unica, crede mihi,*
notus est in Germaniâ Jacobus Hoch-
stratus, quam si restrinxeris, isai-
as propheta dicit. Homo præter ingentem
audaciam insigniter impudens
et temerarius. Omnes interroga,
libet, per Germaniam doctos viros.
Unus læsit, omnibus æquè infestus
 (19). Voilà ce que le comte de
 Névenar représente à Charles-Quint
 dans une harangue où il le félicite,
 au nom des étudiants d'Allemagne, de
 son avènement à la couronne des
 Romains. Il venait de l'exhorter à
 donner ordre que les moines ne se
 dispensent que des observances de
 leur institut. *Fraterculos quosdam*
ignis titidis insanientes, jube suo-
rum cenobiorum curam gerere, jube
fratribus suis regendis operam
pendere, sacris faciendis invigi-
 (20).

(21) Il fut obligé d'aller à Rome
 pour le procès qu'il fit à Reuchlin ;
 malgré les sommes d'argent.... il
 eut peine à éviter la condamna-
 tion. J'ai dit ci-dessus (21) que les
 commissaires du subdélégué du pape
 rendirent une sentence tout-à-fait
 désavantageuse à notre dominicain.
 Les commissaires que le pape donna
 à parties dans Rome même, où
 Hochstrat était en personne, n'au-
 raient point rendu une sentence moins
 favorable à Reuchlin, si on leur avait
 donné le temps de prononcer un ar-
 rêt définitif ; mais lorsqu'ils étaient
 pressés (22) pour finir l'affaire, ils
 firent un ordre du pape de la sur-
 sée. Chacun des juges donnait par
 son suffrage raisonné : on sait
 qu'ils opinèrent au désavantage du
 dominicain, qui, pour parer ce rude
 coup, extorqua un ordre du pape
 de la surséance, et pour faire lais-
 ser les suffrages entre les mains du

secrétaire (23). C'est un exemple au-
 thentique du pouvoir immense de
 cette espèce de gens : s'ils ne peuvent
 pas gagner leur cause, si elle est trop
 visiblement mauvaise pour obtenir
 une sentence favorable, ils ont du
 moins le crédit d'éviter la condam-
 nation ; ils obtiennent tous les délais
 nécessaires, et ils font semblant de
 prendre cela pour un avantage ; car
 ils ne veulent jamais avouer qu'ils
 aient eu du dessous. Le monde ne
 laisse pas de connaître qu'ils ont tort.
 Dans cette affaire-ci les amis de Jean
 Reuchlin crurent avoir triomphé, et
 composèrent bien des poésies insultan-
 tes (24).

Hochstrat fit le voyage de Rome
 avec un superbe équipage, et muni
 de bonnes sommes d'argent. *Huic*
igitur edicto morem gerens Jacobus
Romam contendit, multis magnisque
suarum aliarumque universitatum,
principum item et aliorum summorum
virorum commendationibus, pulchro
equitatu, et, qui rerum gerendarum,
ut et olim fuerunt, et nunc quàm
maximè sunt corrupti hominum mo-
res, nervus est, ingenti pecuniæ vi
instructus, quod Capnionis justam cau-
sam, famam fortunasque omnes facile
se subversurum, jactitavit (25). Celui
 qui eut des soupçons que cet argent
 était destiné à l'achat de quelques
 suffrages, ne connaissait pas mal l'air
 du bureau (26). Voici ses paroles (27) :
Item theologistæ, ut etiam comperi,
Jacobo Hochstraten proximis diebus
mille quingentos aureos per Trapezi-
tas Romam miserunt, non ad victum,
qui monachis tenuis esse debet, nec
ad necessarias impensas litis, nam
minore summulâ, ut reor, hæc admi-
nistraretur. Sed quod vehementer sus-
pitor et illis malè vortat, ad facien-
das largitiones, pro obtinendis auro
suffragiis quæ jure non sperat (28).

(23) Majus, Notis in Vitam Reuchl., pag. 474, 475.

(24) Ibid., pag. 478 et seq.

(25) Ibid., pag. 417.

(26) Voyez l'article FOULQUE, tom. VI, pag. 536, remarque (L).

(27) Hermanus Buschius Pasiphilus, in epist. ad Reuchlin., apud Majum, Not. in Vit. Reuchlini, pag. 464.

(28) Dans le dialogue intitulé : Hochstratus ovans, on l'introduit parlant ainsi : Necesse ha-
 bui vulgatam incedere viam, agere litteris com-
 mendatitiis, pecuniâ niti, et largitionibus im-

Hochstrat., epist. I, lib. XX, pag. 958.

Hermanus Navenarius dum ann. 1519, apud Francofurtensibus Carolo Austriaco Romano regi, nomine studiosorum salutem adgratulatur, apud Valer. Andr., lib. belg., pag. 413.

Apud eund. Valer. Andr., ibid.

Dans la remarque (A).

Le 20 de juillet 1516, Not. in Vitam Reuchlini, pag. 474.

diæ, qui tamen in morte dicitur nonnullis verbis prodidisse parum sinceram conscientiam. Dans la lettre où Érasme donne de si bons avis à l'inquisiteur, il se plaint d'en avoir été maltraité, au sujet de son sentiment sur la dissolubilité du mariage (42).

(1) *On lui fit une sanglante épithèque.* Paul Jove la rapporte: *Hostrati autem tumulo, dit-il (43), hoc nobile carmen Capnionis puer affixit* (*).

(42) Voyez la page 740 des Lettres d'Érasme, édition de Londres.

(43) Jovius, in Elogiis, pag. 286.

(*) Reuchlin, comme on sait, mourut en 1523. Or si, comme on l'assure, l'auteur des vers en question était actuellement valet de Reuchlin lorsque celui-ci mourut, ces vers ne peuvent pas avoir été faits sur la mort effective de Hochstrat, arrivée seulement en 1527. Mais voici ce que c'est que cette prétendue épithèque. Vers l'an 1515 parut, in-4°, le premier volume des fameuses épîtres *obscurorum Virorum*, au nombre de quarante-une seulement. La seconde édition, aussi in-4°, n'en contient pas davantage; mais une troisième, pareillement in-4°, laquelle, à en juger par le caractère, suivit de près les deux autres, contient un *appendix* de huit épîtres, dont la dernière, qui paraît sous le nom de Hochstrat, et qui est datée de Rome, renferme quatre pasquinades en forme d'épithèques de lui-même, la première en quatre vers, la seconde et la troisième d'un distique chacune, et la quatrième de quatre vers, comme la première. Or la prétendue épithèque, rapportée par Paul Jove, n'est autre chose que la seconde de ces pasquinades, précédée par le premier distique de la quatrième.

Des inconnus qui, comme Hochstrat le raconte dans cette épître, rencontrèrent un jour cet homme dans les rues de Rome, laissèrent tomber à ses pieds un papier. Il le ramassa, et y trouva, sur son prétendu trépas, plusieurs épithèques satiriques, dont a été bâtie celle que rapporte Paul Jove. Ainsi, loin qu'on puisse dire que cette épithèque ait été composée sur et après la mort de Hochstrat, ce n'est qu'une imitation de celle-ci de Politien sur le poète Mabile (Marulle), son ennemi :

Flecte viator iter, fœtet (fortens) nam putre Mabili

Hæc foveæ corpus conditur atque animus.

Cette épithèque de Mabile, lequel néanmoins survécut à Politien, se trouve parmi les vers de ce dernier; et la raison qu'en rend M. Bayle, c'est qu'on peut dire des injures si atroces dans une épithèque, et que l'on trouve un terroir si avantageux en se tournant de ce côté-là, que plusieurs poètes ont supposé faussement la mort de leur adversaire, afin de se ménager les commodités de ce lien commun. Cette réflexion de la remarque (O) de l'article POLITIEN, tom. XII, est le dénoûment de la prétendue épithèque, *Hic jacet Hostratus*, etc., composée, comme on l'a vu, dix ans plus ou moins, avant la mort de Hochstrat, au plus fort de son procès contre Reuchlin. REM. CRIT.

[Le père Nicéron met la mort de Reuchlin au 30 juin 1522. La Monnoie, à ce que dit Leda-chat, la mettait au 30 mai ou juin 1524. Le Ducatiana, I, 212, rappelle une inscription qui porte que c'est le 30 juin 1522 que Reuchlin fut enterré].

Hic jacet Hostratus, violentam ferre potius Quem potius mali, non potius boni. Crescitis ab hoc laxi, crescant aconita capro :

Ausus erat sub eo, qui jacet, omne nefas

(K) Il publia à Cologne le jugement des théologiens de Paris sur le sujet du faux Denis l'aréopagite. Ce fut l'an 1521. Vous trouverez le jugement dans le second tome d'Œuvres de Luther, à l'édition d'Amst. Vous en trouverez encore d'autres éditions. C'est pourquoi le père Nouet n'a pas eu raison de croire qu'en publiant dans son *Apparatus ad Bibliothecam maximam veterum Patrum*, l'an 1604, il lui faisait voir pour la première fois (44).

(44) Voyez le Journal de Leipzig, au tome des Suppl., pag. 737.

HOË (MATTHIAS), fameux ministre luthérien, naquit à Vienne l'an 1580. Il fut envoyé de si bonne heure aux collèges protestants (a), qu'il se sentit luthérien avant que d'avoir fait réflexion qu'il était né dans la communion romaine. Il étudia en théologie à Wittemberg; et dès l'an 1600 il fut appelé à la cour de Saxe pour prêcher devant l'électeur. L'année suivante, on lui donna la direction de quelques églises dans le Voigtland; et après qu'il eut exercé cette charge pendant quelques années, on l'envoya à Prague l'an 1611, pour y avoir l'intendance des églises allemandes. Deux ans après il fut rappelé à la cour de Saxe, où il fut élevé au grade de conseiller ecclésiastique et de premier prédicateur de son altesse. Il posséda ces emplois tout le reste de sa vie, et il mourut le 4 de mars 1660.

(a) *Postea orthodoxa id sibi vindicavit ecclesia, siquidem parentum curâ frugis in adolescens purioris aëris, hoc est fidei et riendæ gratiâ, ad loca evangelica abbatibus. Spizelius, in Templo honoris rectoris, pag. 165.*

Il s'était fait recevoir docteur en théologie à Wittemberg, l'an 1604. Son mariage qui dura quarante-trois ans, et qui lui donna six fils et quatre filles, le dédommagea avec usure de tous les chagrins qui lui pouvaient arriver d'ailleurs (A). Il était né gentilhomme (b); et il eut la même si guerrière, qu'il fit voir qu'il ne dégénérerait pas. Il publia un très-grand nombre de livres (C), les uns en latin, et les autres en allemand. C'était un homme qui ne voulait point entendre parler de la réunion des églises protestantes (B); mais on le vit d'avoir travaillé pour de venir à la réunion de quelques provinces de l'empire avec l'empereur (C), au grand préjudice des protestans. Ce qu'il publia de l'Apocalypse a tout l'air d'un homme dont l'humeur était révoltée (D).

Je m'imagine qu'il fut plus fier de voir l'électeur palatin en possession de la couronne de Bohême, que de le voir fugitif après la bataille de Prague; car la lettre qu'il écrivit à un seigneur de ce pays-là fait voir qu'il n'approuvait pas le dessein de donner à cet électeur le royaume de Bohême, et qu'il regardait le calvinisme comme un antechrist, qui n'était guère meilleur que l'antechrist papiste (E).

Trév. d'Henning. Witte, Mem. theol. pag. 1014 et seqq.
Voyez-en le Catalogue, apud eundem, 1021.

À Son mariage..... le dédommagea avec usure des chagrins qui lui pouvaient arriver d'ailleurs.] J'ai mis aux paroles latines du sieur le sens le plus favorable; car,

comme elles sont un peu obscures, on pourrait s'imaginer qu'il a voulu dire que le mariage de Matthias Hoë était si heureux, que le bien y surpassait le mal (1). Ce serait exténuer les douceurs de ce mariage; c'est pourquoi j'adopte l'autre interprétation qui est, qu'étant pesées dans une balance avec tous les maux à quoi le mari était exposé, elles prévalaient. Ainsi sa chère épouse le consolait agréablement de tous les chagrins et de toutes les fatigues qu'il avait à essuyer. Il eût donc été bien à plaindre s'il eût vécu dans le célibat.

(B) *Il ne voulait point entendre parler de la réunion des églises protestantes.*] Gustave, un peu avant sa mort, avait convoqué, à Leipsic, une assemblée de luthériens et de calvinistes, afin de faire travailler à leur accommodement. Son autorité fut cause qu'on se sépara en bons amis, et avec de fort bonnes espérances de paix. Sa mort dissipa ces espérances. Néanmoins Duræus ne laissait pas de travailler à la réunion, et il se rendit à Francfort où les protestans étaient assemblés. Une lettre de Hoë, très-dure contre les réformés, survint là-dessus, et fit un grand mal. C'est Grotius qui nous apprend tout ceci. *Rex Sueciæ magnus Gustavus..... non multum ante mortem Lipsiæ conventum instituerat utriusque sententiæ protestantium..... Effecit sua auctoritate ut amicè discederetur cum magna spe restituendæ unitatis. Sed tristis exitus tanti regis salubre hoc cœptum interscidit. Neque tamen defuit ejusdem negotii commendator ex Angliâ Duræus, multorum Angliæ antistitum instructus litteris, qui Francofurtum ad Mœnum venerat eo ipso tempore, cum ibi conventus ordinum protestantium haberetur. Sed rem per se difficilem implicationem etiam reddidit doctoris Hoii ex Aulâ Saxonica responsum immitte in eos quos calvinianos vocat (2).* Les docteurs de la confession d'Augsbourg élèvent jusqu'aux nues la vigilance avec laquelle il s'opposa aux moine-

(1) *Illius amore et convictu suavissimo totis usque noster tribus et quadraginta annis, ut multo plura haberet de quibus gaudium quam dolorem conciperet.* Henning. Witte, Memor. theol. renovat., pag. 1018.

(2) Grotius, epist. CCCCXLIV, part. I, pag. 165.

dres innovations. Ils disent même qu'il s'exposa pour cet effet à de grands dangers. *In solis radiis pridem scriptum arbitror quos ille tuendæ fidei gratiâ pertulerit labores, quibuscum difficultatibus sit conflictatus, quæ subierit pericula, dum quidvis satius censebat, quàm ut quicquam in Germaniâ de evangelicæ religionis integritate (quam adversarum partium promachi contaminare sunt ausi), decederet ac minueretur (3).*

(C) *On l'accusa d'avoir travaillé pour de l'argent à la réunion de quelques princes de l'empire avec l'empereur.*] L'an 1635, l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse firent un traité à Prague avec l'empereur, et s'engagèrent dans ses intérêts contre la couronne de Suède. C'était le moyen de détruire tout ce que Gustave avait fait en Allemagne pour le bien de la religion protestante. On crut que l'empereur, faisant toucher une bonne somme au docteur Hoé, l'engagea à lever tous les scrupules qui auraient pu embarrasser l'électeur de Saxe. M. Pufendorff, dont je cite les paroles, est mon garant. *Arguebatur quoque Saxonicus theologus Matthias Hoëus decem uncialium millia à Cæsare accepisse, eximendis principis sui animo scrupulis, quos alias facile ista pax generare poterat (4).*

(D) *Ce qu'il publia sur l'Apocalypse a tout l'air d'un homme d'humeur remuante.*] De l'humeur dont il était, il ne faut nullement douter que ses Commentaires sur l'Apocalypse ne tendissent à faire entreprendre une guerre générale contre l'église romaine, c'est-à-dire, à remplir l'Europe des plus affreuses désolations qui la puissent accabler. Quoi qu'il en soit, M. de Meaux le compte parmi les interprètes de l'Apocalypse qui ne songent qu'à corner la guerre. *Les luthériens, dit-il (5), n'étaient pas plus modérés que les calvinistes ; et le ministre principal de la cour de*

l'électeur de Saxe, nommé Matthias Hoé, fit débiter à Francfort un livre dont le titre était : Le Jugement et l'entière Extermination de la prostituée, de la Babylone romaine, ou Livre VI des Commentaires sur l'Apocalypse. Le livre n'est pas moins outré que le titre, et voilà ce qu'on écrivait en Allemagne et dans le Nord. M. de Meaux a tiré cela de la lettre d'un ministre arminien, dont je rapporterai tout le passage, parce qu'il contient quelques autres faits qui conviennent à cet article. « J'ai vu le catalogue de cette dernière foire de Francfort, qui contient force livres polémiques contre la papauté, entre autres un qui porte cette inscription : *Judicium et excidium Meretricis Babylonice romane seu Commentariorum in Apocalypsin S. Johannis liber sextus, autore Matthiâ Hoë, doctore theologo Lipsiæ, in-4°.* Ce Hoé est le principal ministre de la cour de l'électeur de Saxe, de noble race de pays d'Autriche, et lequel on a de long-temps soupçonné d'être convertement papiste. Je m'étonne qu'en cette constitution du temps et des affaires, il trouve bon d'écrire contre la papauté d'un style si tranchant et odieux, d'autant plus que l'électeur de Saxe a tous jours fort cherché de nourrir sa tière envers sa maison la bienveillance de l'empereur (6). » Il commença son travail sur l'Apocalypse l'an 1610 (7), et le finit l'an 1640. Il comprend huit livres, qui ont été réimprimés in-folio, à Leipzig l'an 1671. Jamais on n'empêchera les esprits factieux et brouillons d'abuser des obscurités de l'Apocalypse pour tâcher de faire prendre les armes. La paix ne leur plaît point : la guerre est ce qu'ils souhaitent ; ils n'y courent point de risques, et ils trouvent le moyen de se rendre nécessaires. Il y a quelque apparence que les souverains ne sont pas fâchés de nourrir de tels brouillons ; ils les regardent comme des gens propres

(3) Spizelius, in Templo Honoris reserato, pag. 165, 166. Henning. Witte, Memor. theol., pag. 1016.

(4) Pufendorff., Rer. Suecicar. lib. VII, pag. 103. Voyez la Bibliothèque universelle, tom. III, pag. 458.

(5) Dans son Explication de l'Apocat., à la page 2 de l'avertissement, édition de Hollande.

(6) Charles de Nielles, dans sa lettre à Utenbogard, datée du château de Lowenstein, 3 de juin 1628. C'est la DCXXXVIII^e de l'édition in-fol. des Epist. eccles. et theol.

(7) Il publia alors le 1^{er}. livre : le dernier fut imprimé l'an 1640. Voyez Spizelius, in Templo Honoris reserato, pag. 171.

semer la confiance parmi le peuple , en tournant les prophéties tantôt d'un sens, tantôt de l'autre , selon le cours des affaires. De tels brouillons se font craindre ; et c'est pour cela que leurs maîtres les ménagent.

(E) *La lettre qu'il écrivit..... fait voir..... qu'il regardait le calvinisme comme un antechrist , qui n'était guère meilleur que l'antechrist papistique.*] Cette lettre a été imprimée. Lisez ce passage du *Memorabilia ecclesiastica* du XVII^e. siècle (8). *Cum in eo essent occupati Bohemiæ proceres, legatis Moraviæ, Silesiæ et Lusatiæ presentibus, ut Fridericum quintum, Electorem palatinum, sacris calvinianis addictum, in regem nam eligerent, Mathias Hoë, t. t. concionator aulicus Dresdensis, Epistolam sub 23 aug. scripsit ad Joachimum Andream Slikium, quæ (postmodum typis excusa) vir celeberrimus fidelissimè monuit, ut quid, præsertim intuitu religionis, ordines isti facerent, facere saltem deberent, probe perpendant. Inter alia spiritum calvinisticum appellans antichristum orientalem, atque componens cum occidentali, ut non multò meliorem, allegante Hornbekio in Summâ controversiarum religionis, libro nono de Lutheranis p. m. 699.* Apparemment l'auteur que je cite n'avait point lu cette lettre ; car il n'en parle que sur la foi d'Hoornbeek.

(8) Andr. Carolus, *Memor. eccl.*, pag. 432, éd. 1619.

HOELZLIN (a) (JÉRÉMIE), professeur en grec dans l'académie de Leyde, était né à Nuremberg. Il fit si bien ses humanités à Augsbourg, qu'il devança tous ses condisciples tant sur la langue grecque, que sur la langue latine. Après cela il se mit à étudier la philosophie dans l'université d'Altorf. Sa méthode de s'étudier ne fut pas celle des autres ; il s'arrêta peu à ce qu'on récitait dans l'auditoire : comme

(a) On l'appelle toujours Hoëlinus dans son oraison funèbre.

il était bon grec, il voulut lire les originaux et les anciens interprètes d'Aristote, les Thémistius, les Alexandre d'Aphrodisée, les Simplicius, les Ammonius. Il ne se contenta point d'Aristote ; il étudia Platon aussi, et fut grand admirateur des stoïciens. Après avoir employé huit ans à cette sorte d'étude, il se fit recevoir docteur en philosophie, et s'appliqua aux lettres et à l'hébreu. Il fut ensuite recteur de collège à Amberg, dans le haut Palatinat : la guerre l'en chassa, et le contraignit de se retirer à Brème, après avoir été dépouillé de la meilleure partie de ses effets. Le comte de Bentheim lui voulut donner la préfecture de son collège de Rhede ; mais il mourut tout aussitôt, et alors la ville de Ham offrit un pareil emploi à notre Hoelzlin. Les soldats de l'empereur faisaient de si étranges ravages dans ce pays-là, qu'il ne voulut pas être exposé à leurs violences. Il chercha donc un bon asile, et le trouva en Hollande. Il se retira à Leyde, et y publia une traduction des psaumes, dans laquelle on trouva de l'exactitude. L'académie lui fit l'honneur de le retenir, lorsqu'il se vit appelé à Middelbourg et à la Brièle (A). On le jugea digne d'un plus grand théâtre, et on lui donna la profession des lettres grecques que Vossius venait de quitter. Il entreprit de traduire Apollonius Rhodius (B) ; et malgré ses maladies il en vint à bout, et y mit la dernière main six jours avant que de mourir. Il était hydropique, et si abattu qu'enfin il ne put plus tenir la plume ; et

néanmoins son ouvrage lui tenait si fort au cœur, qu'il dicta ce qu'il crut y devoir être ajouté. Il mourut le 25 de janvier 1641. Il y avait long-temps qu'il était dans le mariage (b); mais il n'avait point eu d'enfans. On l'en félicite dans son oraison funèbre à cause de l'embarras où il se trouva quand les fureurs de la guerre le contraignirent de s'exiler (c).

(b) Il avait épousé la fille d'un ministre de Nuremberg.

(c) Tiré de son oraison funèbre, prononcée par Antoine Thysius.

(A) Il se vit appelé.... à la Brièle.] Il a été effectivement recteur du collège de la Brièle, si l'on en croit Vossius, dont je rapporte les paroles avec d'autant moins de répugnance qu'elles ont besoin d'être corrigées, vu que le nom propre de notre homme y a été misérablement défiguré, non sans un gros solécisme. Vossius venait de dire qu'Antoine Émilien avait refusé la profession en langue grecque, que les curateurs de l'académie de Leyde lui avaient offerte, et puis il dit : *Arbitror professionem eam deinceps offerendam Mag. Jeremias Hoelellus quondam correctori Ambergensis Gymnasii electoralis collegæ Beckmani : nunc Brilance est scholæ rector. Virest moribus simplex, sed trium linguarum et philosophiæ admodum gnarus* (1).

(B) Il entreprit de traduire Apollonius Rhodius.] L'édition de ce poète, avec la version et le commentaire d'Hoelzlin, est de l'an 1641 à Leyde ex officina Elzeviriana. M. Ménage en a parlé fort désavantageusement (2). D'abord il rapporte ces paroles de M. Baillet : *On a d'anciennes scolies sur Apollonius..... l'édition nouvelle que Jérémie Hotzlin en a donnée, est estimée de quelques-uns, mais d'autres n'en font guère plus de cas que de plusieurs de celles qu'on ap-*

pelle de Variorum : et puis ayant répondu à ce qui concerne les scolies, il poursuit ainsi : « Pour ce qui est » de Jérémie Hotzlin, c'est un misérable écrivain. Il est tout entier » dans les hébraïsmes. Il affecte d'anciens mots qui ne sont plus en » usage, et il en invente de nouveaux. » Je remarquerai ici en passant qu'il » parle de Conradus Rittershusius » comme de son patron. *Conradus » Rittershusius sanctissimus ille juris » interpres et vindex, idemque patronus olim meus, insigniter pius » et constans animus* (3). C'est à la » page 115. Il y a à la fin de son édition d'Apollonius des notes de » M. Holstein qui sont fort judicieuses. » L'oraison funèbre rapporte qu'Hoelzlin, pendant qu'il fut à Altorf, eut beaucoup de part à l'amitié de Scipion Gentilis, à celle de Michel Picard, à celle de Conrad Rittershusius, et à celle de Daniel Swensérus, et que, comme ils firent des vers en grec et en latin pour lui, il en fit aussi pour eux, et qu'une partie de ces vers a vu le jour : *Cum quibus græcis latinisque carminibus certabat, quorum non pauci in lucem venerunt.*

(3) Il fallait dire *amicus*.

HOESCHÉLIUS (DAVID), né à Augsbourg le 14 d'avril 1556, était un fort savant homme. Le public lui est redevable de l'édition de plusieurs anciens auteurs grecs (A). Il employa toute sa vie à l'instruction de la jeunesse dans le collège de Sainte-Anne, dont enfin il fut fait recteur, l'an 1593, par les magistrats d'Augsbourg. Ils le firent aussi bibliothécaire; et l'on ne saurait assez louer les soins qu'il prit d'enrichir leur bibliothèque (B). Il connaissait très-bien les bons manuscrits et les bonnes éditions, et il faisait en sorte que les manuscrits que l'on achetait pour l'ornement de cette bibliothèque, n'y demeurassent pas ensevelis.

(1) Vossius, epist. CXLVIII ad Joann. Meursium, pag. 181, edit. Londin., 1693. Cette lettre est datée du 30 d'août 1631.

(2) Anti-Baillet, tom. I, pag. 389. 390.

comme un trésor caché sous la terre; il en publiait les plus rares avec des notes de sa façon. Il fit de bons écoliers, et en attira un grand nombre dans Augsbourg (a) (C). Il y mourut l'an 1617. Je rapporterai ce qu'en disait Scaliger (D). M. Huet a parlé avec éloge, non-seulement de la diligence qu'il apportait à déterrer les vieux manuscrits, mais aussi de son habileté à traduire (b).

(a) Tiré de Spizélius, in *Templo Honoris reserato*, p. 328 et seq. et ex *Theatro Freheri*, p. 1511, 1512.

(b) Huetius de *claris Interpret.*, pag. 229. Voyez aussi Colomiés, *Bibliothèque choisie*, pag. 194.

(A) Le public lui est redevable de l'édition de plusieurs anciens auteurs grecs.] Il publia les huit Livres d'Origène contre Celse, en grec et en latin, à Augsbourg, 1606, in-4°. La Sapience de Jésus, fils de Sirach, ou l'Ecclésiastique, en grec et en latin, avec des notes, à Anvers, l'an 1604. La Bibliothèque de Photius, en grec avec des notes, à Augsbourg, l'an 1601, in-folio. L'Histoire de Procope, en grec avec des notes, dans la même ville, l'an 1607, in-folio. Ces deux derniers livres-là n'avaient jamais vu le jour. *Geographica aliquot excellentissimorum authorum, Marciani, Scylacis, Artemidori, Dicæarchi* à Augsbourg, l'an 1600, in-4°. Trois ou quatre traités de Philon. *Eclogæ Legationum Dexippi Atheniensis, Eusepii, P. Patricii, præci sophistæ, Malchi Philad. Menandri cum excerptorum corollis à libris Diodori Siculiani amissis*, à Augsbourg, l'an 1603, in-8°; quelques traités des anciens pénes, etc.

(B) On ne saurait assez louer les soins qu'il prit d'enrichir leur bibliothèque.] Le sieur Spizélius va nous l'apprendre en latin: on verra dans ses paroles qu'Antoine Éparque, évêque de Corfou, avait ramassé de très-excellens manuscrits, qui tombèrent entre les mains d'Hoeschélius. *Cum insuper celebratissimæ Biblio-*

thecæ Augustanæ administratio ipsi esset demandata, omni virium nisu ejus procuravit incrementum, nec ulli parcens labori, libros excusos pariter ac manuscriptos, maxime græcos, melioris item notæ authores, ac librorum editiones conquisivit, sicque bibliothecam Augustanam veluti publicum aliquod Ærarium instruxit ad omnium promiscuè indigentiam sublevandam. Et cum rarissimorum Codicum MSS. græcorum, magno ære ab Antonio Eparcho episcopo Coreyrensi coëmptorum copiam esset consecutus, maximam curam adhibuit, ne thesaurus iste librarius in arcanis bibliothecæ hujus recessibus veluti in perpetuo quodam custodiretur carcere, sed in publicam etiam lucem magno cum totius reipublicæ litterariæ bono et commodo prodiret (1) Le catalogue des manuscrits grecs de cette bibliothèque, composé par Hoeschélius, et publié l'an 1595, est de main de maître (2).

(C) Il fit de bons écoliers, et en attira un grand nombre dans Augsbourg.] Je me servirai encore des expressions de Spizélius. *Quùm præclarè, dit-il (3), quàmque feliciter demandatæ sibi functioni satisfecerit, plurimi testari possunt viri eruditi qui è variis Germaniæ, Italiæ, Belgicæ civitatibus Hoeschelii gratiâ Augustam se contulerant, quibus viri hujus institutione uti, inque lingua græcâ proficere curæ et cordi fuit. Verè de illo dici potest, quòd*

*Mille foro dedit juvenes, bis mille ministrum
Adfecit numero purpureæque togæ.*

Le sieur Colomiés nomme quelques voyageurs qui se louaient fort d'Hoeschélius (4).

(D) Je rapporterai ce qu'en disait Scaliger.] « Hoeschélius, luthérien, mais docte: si Velsar ne le soute-
» nait, on l'aurait déjà chassé. Il est
» bien pédant, mais bon homme.
» Scaliger lui a envoyé son Procope,
» mais il en a eu un plus ample de
» la bibliothèque de Bavière. Hoes-
» chélius en son Procope a fait im-

(1) Spizélius, in *Templo Honoris reserato*, pag. 330.

(2) Voyez Colomiés, *Bibliothèque choisie*, pag. 194.

(3) Spizélius, in *Templo Honoris reserato*, pag. 329, 330.

(4) *Bibliothèque choisie*, pag. 195.

» primer des fragmens de mes lettres
 » et de celles de Casaubon. Il fait
 » imprimer Origène..... *Hoesche-*
 » *lius non est magnus græcus, sed*
 » *diligentissimus* (5). »

(5) *In Scaligeran. Secundis, pag. m. 112.*

HOFFMAN (DANIEL), surintendant et professeur à Helmstad (a), fut le chef d'une faction théologique (A) qui excita quelques troubles vers la fin du XVI^e. siècle. Il forma des difficultés sur la formule de concorde que l'on donnait à souscrire ; et, au lieu de concourir avec le docteur Jean André pour le soutien de ce formulaire, il se retrancha dans des distinctions captieuses. Il ne voulut point admettre l'ubiquité, mais seulement la présence de Jésus-Christ en plusieurs lieux. Cette querelle, qui ne dura point, laissa des dispositions à la division dans les esprits (B); de sorte que l'on disputa quelque temps après sur d'autres matières avec beaucoup de chaleur, Hoffman étant toujours chef de parti. Il s'agissait entre autres choses de l'usage que l'on devait faire des principes de la philosophie dans les matières de théologie ; et il est à remarquer que les professeurs en philosophie se rangèrent du côté le plus favorable aux orthodoxes (C). Daniel Hoffman et Théodore de Bèze écrivirent l'un contre l'autre sur la controverse de l'eucharistie. Voyez la remarque où je donne les titres de quelques ouvrages d'Hoffman (D).

Ce ne fut pas seulement sur l'ubiquité que notre docteur eut

des querelles avec les autres ministres : il en eut aussi sur les matières de la prédestination ; car il censura Hunnius de les avoir expliquées tout autrement que selon l'esprit du livre de la Concorde. Il l'accusa même d'avoir débité, dans la chaire de Luther, une doctrine plus pernicieuse que le dogme des papistes. Le livre de la Concorde, disait-il, enseigne que la cause de l'élection est toute hors de nous ; mais Hunnius et Mylius enseignent que l'élection est fondée sur la prévision de la foi. Hunnius et Mylius firent condamner Hoffman dans une assemblée de théologiens, l'an 1593, et le menacèrent de l'anathème, s'il ne souscrivait à leur sentiment. Il publia contre eux une apologie l'année suivante (b). Hospinien raconte cela plus exactement. Il dit (c) que quelques théologiens de Leipsic, d'Iène et de Wittemberg, ayant assisté aux secondes nocces de Samuel Huber, l'an 1593, s'assemblèrent chez Polycarpe Lysérus, et qu'il y en eut quelques-uns qui furent d'avis qu'on déclarât en forme publique et authentique que Daniel Hoffman était calviniste, et du nombre de ces hérétiques qu'il faut éviter : les autres, en plus grand nombre, opinèrent qu'on lui écrirait pour l'exhorter à se conformer à leur doctrine, faute de quoi il serait excommunié. Hunnius au nom de tous lui écrivit en ce sens-là une longue lettre. Ce fut contre

(a) Il succéda à Tilemannus Héschusius, l'an 1588. Melch. Adam. in Vit. Théol., pag. 622.

(b) Tiré de Henri Alting, Théol. histor., pag. 302.

(c) Hospinian., de Origine et Progressu libri Concordiæ, cap. LI, pag. 429.

cet écrit qu'Hoffman publia une apologie l'année suivante (d), où il montra les raisons qui l'empêchaient de se conformer aux théologiens de Wittemberg : il déclara qu'il avait trouvé dans leurs livres plus de cent erreurs très-opposées aux articles de la foi chrétienne (e).

(d) *Idem*, *ibid.*, pag. 431 et seq.

(e) *Idem*, *ibid.*, pag. 434.

(A) *Il fut le chef d'une faction théologique.*] Ce fut le XIII^e. schisme qui s'éleva dans l'église luthérienne. *Decimi tertii schismatis autores Helmstadienses, interque eos præcipui Heshusius et Hoffmannus, pessimo exemplo extiterunt. Formulæ enim concordie cum subscribendum, et apologia conficienda esset, illi, livore dicam an protervid, pium J. Andreæ conatum spernentes, cum Christum exaltatum omnibus rebus ob realem idiomatum communicationem deberent dicere præsentem, multipræsentiam ejus saltem defendebant* (1). Le jésuite Adam Contzen remarque, sous l'an 1584, que l'antagoniste d'Hoffman était le prédicateur d'Henri Jules, duc de Brunswick (2) ; et que ce prince, en qualité d'administrateur de l'évêché d'Halberstad, imposa silence aux parties. Voyez aussi ce qu'il dit sous l'an 1592.

(B)..... *Cette querelle..... laissa des dispositions à la division dans les esprits.*] Le premier auteur que je cite dans la remarque précédente continue ainsi. *Sed in cineribus suffocata est controversia, cui utinum fomes novus postea non esset quæsitus ! Sopita jaceat cum alterâ illâ, quâ de resurrectione impiorum quærebatur, an virtute meriti Christi futura sit, necne ? ut et cum illâ, quâ quærebatur, an semper in formâ syllogisticâ disputari debeat : et cum aliis*

(1) Micælius, Syntagm. Histor. eccles., lib. III, sect. II, pag. 871, edit. 1679.

(2) *Hinc factum ut Daniel Hoffmannus superintendens et professor Helmstadiensis, et Basilus Stæternus Henrici Julii ducis Brunaviciensis concionator aulicus, graviter inter sese de hoc dogmate contenderent.* Adamus Contzen, in *Jubilo Jubilum*, pag. 234. Voyez aussi pag. 286.

quæstionibus vexatis, de philosophiæ usu et abusu (3).

(C) *Les professeurs en philosophie se rangèrent du côté le plus favorable aux orthodoxes.*] C'est le témoignage que leur rend le sieur Jacques Thomasius, dans l'une de ses préfaces. *Celebris est, dit-il (4), quæ parentum nostrorum memoria Juliam concussit academiam, Hoffmanniana controversia, finiente seculo proximè præterito coepta, ineunte hoc nostro seculo non sine philosophorum, qui tum ab orthodoxis partibus stabant, laude sopita. De quâ nihil addam, tum quod ob recentiorum memoriam nemini res est ignota..... tum maxime, quod in personâ theologi unius alteriusve inconsiderati, sanctissimæ scientiæ parcendum esse omnino existimo.* Il examine dans ce discours si une chose peut être vraie en philosophie et fausse en théologie, comme quelques-uns l'ont prétendu ; et il observe que, entre ceux qui ont osé affirmer un tel paradoxe, les uns ont été poussés par un respect excessif pour Aristote, et les autres par une haine déréglée pour ce philosophe. Ceux-ci étaient les théologiens. *Ad theologos venio, è diverso planè affectu idem dogma defensantes. Non enim amore, sed odio Aristotelis, non veneratione, sed dedignatione philosophorum, istam temeritatem, ne quid gravius dicam, præcipitati sunt* (5). Afin que l'on puisse mieux comprendre quel était le sentiment de notre Daniel Hoffman, je mettrai encore ici un passage de Thomasius : il contient un fait qui mérite par lui-même d'être rapporté (6). *Nisi enim fallor, infelix illud et scandalo plenum certamen, quod nostrâ memoriâ super quæstione : sitne DEUS peccati causa per accidens ? certatum fuit, è sepultæ Hoffmannianæ controversiæ cineribus aut propullulavit, aut videri saltem voluit propullulasse. Non planè abludere à vero quæ dixi, facile (opinor) perspiciet, qui Cl. Viri Pauli Slevogti Pervigilium de Dissidio theologi et philosophi in utriusque principis fundato (hoc*

(3) Micælius, Syntagm. Histor. eccles., pag. 871.

(4) Thomasius, præfat. XLII, pag. 244.

(5) *Idem*, *ibidem*.

(6) *Idem*, *ibidem*, pag. 245.

enim libello nomen est), pervolutaverit ^(*). Enimverò hic inter primos fuit, qui quæstionem modò dictam in isthoc scripto, quod vigesimus tertius hujus seculi annus produxit in scenam, excitaret, hujusque negativam in scholis theologorum, affirmativam inter philosophos veram esse ^(**) defenderet. Qui anno statim sequente vir non minoris eruditionis laude clarus Andreas Keslerus discursuum theologorum quadrigam ^(**) opposuit. Thomasius a raison de dire que ce fut une chose très-scandaleuse, de voir soutenir qu'il est vrai en philosophie que Dieu est auteur du péché par accident, mais que cela n'est pas vrai en théologie. Il a raison d'approuver Casman, qui a dit qu'un tel partage de la vérité est un moyen de soutenir les erreurs les plus impies (7) : car en effet rien n'est plus propre que cela à introduire le pyrrhonisme, puisqu'en raisonnant de la sorte, on réduit la vérité à la condition des qualités corporelles. De ce que le même corps nous paraît petit ou grand, selon que nous le voyons ou sans lunettes, ou avec des lunettes, on a droit de conclure que nous ignorons s'il est grand, ou s'il est petit absolument parlant, et que la petitesse ou la grandeur absolue des corps nous est inconnue. Si donc la même proposition était vraie et fausse, selon qu'on la considérerait ou en théologien ou en philosophe, il s'ensuivrait nécessairement que nous ne connaîtrions pas la vérité en elle-même, et qu'elle ne consisterait que dans un rapport muable aux dispositions de notre esprit, comme la bonté des viandes ne consiste que dans un certain rapport aux dispositions de la langue, lesquelles venant à changer, sont causes que les ali-

(*) Confirmant suspicionem, quæ leguntur in vestibulo dicti pervigilii : aperta enim ibi litis, Helmstadii ab Hoffmanno agitata, mentio. Faciunt huc et quæ leguntur in controversiâ Crameriand Magdeburgensi, nam et hæc aliquid affinitatis cum Hoffmanniand constat intercessisse.

(**) Vide ibi discursum IV, pag. 64, et seq.

(**) Pro defendendâ (quod ipsum quoque legitur in titulo) philosophi ac theologi concordia.

(7) Non erubuerim dicere, duplicem illam veritatem esse pseudaristotelicum figmentum ad omnes errores et atheismos excusandos et defendendos. Casmann., Cosmopoein, cap. I, Qu. VI, apud Thomas., præfat. XI. II, pag. 243.

mens qui étaient bons ne le sont plus. Je m'en vais citer un auteur qui nous apprendra que notre Hoffman et ses partisans soutenaient qu'il fallait exterminer la philosophie dans les académies, comme une discipline très-pernicieuse, et selon laquelle plusieurs vérités théologiques étaient fausses. Ceux qui s'opposèrent à cette faction se virent exclus du saint ministère. Enfin, par l'autorité du prince, ces disputes furent apaisées, et il fallut qu'Hoffman calât les voiles. *Contendebant Hoffmannus et ipsius asseclæ philosophiam pugnare cum theologia : multa esse vera in theologia quæ sint falsa in philosophia, et contra ; exterminandam christianis academiis ut noxiam, ut toties etiam graviter ab antiquâ ecclesiâ damnatam. His se initio statim opposuerunt ejus academice philosophi, Duncanus Liddellus Scotus Med. D. Corn. Martini, Joh. Caselius et alii, rati ad se pertinere ejus defensionem, cujus professores essent. Res contentionibus diu acta est, ita ut Hoffmannus eos tandem à ministerio excluderet qui contrarium sentirent. Habita sæpius disputationes et magni fluctus in illo simpulo excitati. Extant ejus tamen aliquam multa acta. Tandem sopita est autoritate principis restitutus honos suus philosophiæ ejusque doctoribus est. Hoffmanniani cesserunt* (8).

Henri Jules, duc de Brunswick, ordonna que Daniel Hoffman reconnût son erreur, et s'en dédirait publiquement. Cette ordonnance fut exécutée le 7 de mars 1601. Voyez *Memorabilia Ecclesiastica seculi à nato Christo decimi septimi*, à la page 23 et 24 (9), et Grawérus dans son livre de *unica Veritate*.

(D) Je donne le titre de quelques ouvrages d'Hoffman.] Il publia à Helmstad, en 1583, *Quæstionum et Responsionum in gravissimâ Controversiâ de sacrosanctâ Cœnâ pars prima*, in-8°. Théodore de Bèze le réfuta l'année suivante ; mais on vit paraître bientôt (10), *Danielis Hoffmanni*

(8) Georgius Horvius, Hist. philosoph., lib. VI, cap. XII, pag. 321, 322. Voyez Partic. Nrvustus, tom. XI, remarque (C).

(9) Ce livre, compilé par Andreas Carolus, abbé de Saint-George, au pays de Wurtemberg, fut imprimé à Tubinge, l'an 1607.

(10) A Helmstad, l'an 1585.

Apologia missa ad Theodorum Bezaem, quod rō partem in verbis Coenae dominicae immotum, Bezae autem Demonstrationes falsissimae demonstrantur. Bèze publia en 1585, *Responsionis pars altera contra Danielum Hoffmannum*; et l'an 1586, *Conspicillum ad Danielis Hoffmanni Demonstrationes*, etc. Voici d'autres livres d'Hoffman, *Responsio ad rationes et signa Christophori Pezelii* etc., quibus docuit veros sacramentarios agnoscere; de *XVII Erroribus crassioribus Jacobi Andreae*. Ces deux ouvrages sont en allemand. Ceux qui suivent sont en latin: *De usu et applicatione Notionum Logicarum ad res Theologicas*, et de *unitatarum praedicationum reductione contra Goclenium*, à Francfort 1526; *Liber Apologeticus respondens Paris Ministrorum Ecclesiae Brevesis*, à Helmstad, 1585; *Officina Theologicorum*; *Explicatio sententiae in Epist. canonica Joh. 1. 1. Sanguis Jesu Christi Filii Dei mundat nos ab omni peccato*, Helmstad, 1581.

HOFMAN (MELCHIOR), de simple artisan qu'il était, s'éleva en prédicateur, et se mit à s'agiter dans la Livonie et ailleurs, sans avoir reçu de personne la moindre sorte de vocation (a). Il quitta la Saxe fort content, et s'en alla dans le Holstein, l'an 1527. Il fut établi ministre à Kiel, par le roi de Danemarck, et il se maintint dans cette charge près de deux ans, malgré les oppositions de Luther (A). Il prêchait un je ne sais quel mélange de zuinglianisme et de fanatisme; et il appliquait guère à ses auditeurs la construction du tabernacle mosaïque, les visions de l'apocalypse et choses semblables. Il prétendait que le jour du jugement arriverait l'an 1534.

Ex pellione in Theologastrum translatum. Mollerus, ubi infra, citat. (c).

Ceux qui le réfutèrent sur ce point-là ou sur d'autres, trouvèrent à qui parler; car, comme il était fort en gueule, il leur répondit avec le dernier emportement (B). Il accabla d'injures Marquardus Schuldorpius, et lui reprocha cruellement le crime d'inceste (C). Pour prévenir les désordres qui pouvaient naître de ces disputes, le roi de Danemarck ordonna une conférence, l'an 1529 (b), dans laquelle Hofman fut confondu; et comme il ne laissa pas de persister dans ses opinions, on le chassa du Holstein. Il s'en alla à Strasbourg, où il publia une fausse relation de la conférence (D). Il y fut emprisonné, l'an 1532, après une dispute publique où il s'engagea avec les ministres. Cela lui fit perdre sa réputation auprès de ses sectateurs. Il mourut l'an 1533, ou environ (c). Il n'était pas du Holstein, comme quelques-uns l'ont publié (E).

Plusieurs écrivains assurent qu'Hofman commença dans Strasbourg à faire du bruit (d), et qu'il fut suivi par une foule de disciples, et que s'étant transporté à Embden, l'an 1528 (F), il y débita ses visions avec un succès si étonnant, qu'il passa pour le premier patriarche des anabaptistes du Pays-Bas, et de la basse Allemagne (G). Il influa de telle sorte ses sectateurs qu'ils le prirent pour cet Élie

(b) Elle fut tenue à Flensbourg.

(c) Tiré de l'Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricae de Jean Mollérus, III. part, pag. 123 et seq.

(d) *Argentinae inclarescere capit.* Frider. Spanhemius, de Origine et Progressu Anabaptist., num. 22. pag. m. 211.

que Dieu doit faire paraître sur la terre avant le jour du jugement. Il s'en retourna à Strasbourg dans l'espérance de voir réussir une prophétie qui le concernait (H), et qu'un bon vieillard de Frise avait débitée. Il y prêcha hautement l'anabaptisme : les troubles qu'il excita furent cause qu'un synode fut convoqué au mois de juin 1532 ; où on lui permit de disputer avec les ministres. Il fut réfuté solidement , mais il continua néanmoins à dogmatiser, et l'on trouva nécessaire de l'enfermer dans une prison (I) ; car on se crut à la veille de fort grands troubles, parce que ses sectateurs disaient que la ville de Strasbourg devait être la nouvelle Jérusalem où le nouveau règne de Jésus-Christ serait établi , et que comme Hofman était l'Élie qui devait venir, Polterman était l'Énoch qui le devait seconder. Quand ils virent Hofman en prison, ils assurèrent qu'il en sortirait avec cent quarante-quatre mille marqués qui anathématiseraient la terre, et qui rompraient tous les obstacles qu'on leur voudrait opposer. Notre Élie et notre Énoch, disaient-ils, sont les deux olives et les deux chandeliers de l'Apocalypse (e), auxquels personne ne pourra nuire ; et si quelqu'un le veut faire, le feu sortira de leur bouche, et dévorera leurs ennemis. Quand ils eurent vu qu'Hofman ne sortait point de prison au temps que certains prophètes avaient marqué, ils furent bien étonnés ; mais afin

(e) Voyez le chapitre XI de l'Apocalypse , vs. 4 et 5.

de les amuser il leur fit dire qu'ils se reposassent pendant deux ans, à l'exemple d'Esdras et d'Aggée, qui furent contrain- d'interrompre pendant un semblable intervalle la construction du temple. Il mourut en prison et frustra les espérances de ses disciples (f). Je rapporterai quelques-unes de ses hérésies (K). Il en a qui disent qu'il commença à dogmatiser proche du Rhin après la défaite des paysans, l'an 1525 (g).

(f) Tiré de Frideric Spanheim, de Hist. et Progr. Anabaptist., pag. 211.

(g) Joh. Henricus Ottius, Histor. Anabaptist., ad ann. 1525, num. 21, pag. 1.

(A) Il se maintint... malgré les positions de Luther.] Voici ce que Luther écrivit à un ministre de (1) : *A Melchior pellifice velim vere vos omnes, ac curare apud magistratus ne ad conciones admittantur, si litteras regis ostendet. A bis enim recessit indignabundus, non volumus ejus somnia proferri. Ad docendum neque valet, neque vocatus est. Hæc dicto nominatim omnibus vestris, ut ipsum vitæ tacere cogant.* Luther veut qu'on n'écoute point ce personnage, s'ingérant de prêcher sans vocation et sans capacité. François Burchard, conseiller des ducs de Saxe, avertit aussi qu'on se gardât de cet homme (2).

(B) Il leur répondit avec le même emportement.] Tous ses livres furent écrits en langue vulgaire : son Apologie contre Nicolas Ambsdorf, premier ministre à Magdebourg, imprimée l'an 1528. Ce ministre l'avait réfuté sur le temps de la fin du monde. *Opposuit ei Hofman apologiam amarulentissimam...*

(1) Luther., epist. ad Wilh. Praevost., 1528. Voyez tom. II epist. Lutheri à Joh. rifabro Francofurti ad Viadrum, ann. editarum, pag. 371. Mollerus, Isagoge ad histor. Cherson. Cimbrica, part. III, pag. 1.

(2) In epist. ad Petrum Suavenium et Danicum A. 1528 scripta, quam exhibet J. I. lii Farrago epist. Melanchth., part. III, 493, 494. Mollerus, ibidem.

in convitiis plaustra in adven-
tibus evomit (3).

(C) Il reprocha à Schuldorpius....
[crime d'inceste.] L'accusation était
fondée sur ce que Schuldorpius avait
épousé sa nièce. Marq. Schuldorpio,
Kiloniensi, paracho Slesvic., qui
in de sancta-Cœnd sententiam im-
pudrat, duobus itidem scriptis, Ki-
l. ann. 1528 impressis... respondit,
Suevum, cum alias ob causas,
non matrimonium cum filia sororis,
sed eloquentiæ suæ caninæ, misère-
re perierit (4). Schuldorpius allégua
sa défense entre autres raisons
l'autorité de Luther, dont il produi-
sit une lettre où l'on avoue qu'on a
approuvé ce mariage, et où l'on sou-
tient qu'il est légitime. Utrique
Schuldorpius mox reposuit Epistolam
fideles civitatis Kiloniensis Saxo-
niam, eique adjecit Lutheri ad se
scriptam, in eandem Dialectum trans-
missam, in quibus illi conjugio huic,
non ut suasorem fuisse fatetur, in-
de cum rapina patrocineri, ac
propterea, Saram ducentis, exemplo
inducere istud non dubitat (5).

(D) Il publia une fausse relation
de la conférence de Flensbourg. Il
dit qu'il avait fermé la bouche à
Poméranus (6), et que les secrétaires
de la conférence étaient des faussaires.
Poméranus, pour réfuter ces
allégations, publia les actes de la con-
férence, revêtus des formalités les plus
authentiques. Il y ajouta la réfuta-
tion de l'écrit d'Hofman et la conver-
sion d'Heggius (8). Cette conversion
fut un des fruits de la dispute : Heg-
gius y avait été l'un des seconds de
Hofman, et il y avait acquis des
lumières qui l'avaient porté à re-
venir à sa secte (9). L'autre second
de Hofman avait fait la même chose.
Poméranus n'avait point
assisté à la conférence comme dispu-
tant, mais comme l'un des directeurs,

sous le fils aîné de sa majesté danoise
(10). Il fit la clôture de ce colloque
par une harangue où il réfuta les
raisons d'Hofman. *Finem Colloquio
oratione Bugenhagii adversus argu-
menta ipsius ἀναρρωστικῶν impositum*
(11).

(E) Il n'était pas du Holstein,
comme quelques-uns l'ont publié.]
Voici les paroles de M. Mollérus (12):
*Suevus ortu fuit, non autem Holsa-
tus; uti Conrad. Dietericus (*) et
Sebastianus Schmidius (**), falsò
sibi persuadent.*

(F) Plusieurs écrivains assurent....
qu'il se transporta à Embden, l'an
1528.] Après les preuves que M. Mol-
lérus nous fournit, on ne peut douter
qu'Hofman ne fût à Kiel l'an 1528
et l'an 1529, et qu'il ne s'y fût retiré
en quittant la Saxe, fort mécontent
(13). Il faut donc croire que ceux
qui le font aller de Strasbourg à Em-
bden, l'an 1528, se trompent. M.
Ottius observe que plusieurs disent
cela, et il ne les censure point.
*Embdam Argentorato obisse Mel-
chiorum Hofmannum plures aiunt.
Ergò non demum anno 1531 eò con-
cessit, nisi fortè redierit, vel diutius
ibi commoratus sit* (14). Ces paroles
nous apprennent qu'il y a des gens
qui disent qu'Hofman s'en alla à
Embden l'an 1531. C'est, ce me sem-
ble, la vraie époque de son ministère
à Embden; car puisqu'il publia dans
Strasbourg une relation de la confé-
rence de Flensbourg (15), l'an 1529,
c'est une preuve qu'il s'en alla à
Strasbourg dès qu'on l'eut chassé du
Holstein. Il est fort apparent que de
Strasbourg il alla à Embden, et
qu'ensuite il retourna à Strasbourg.
Il y était l'an 1532. Remarquez bien
que M. Mollérus promet une relation

(10) *Idem, ibid., pag. 131.*

(11) *Idem, ibidem.*

(12) *Idem, pag. 127.*

(*) *In Analyti Periochæ evangel., dom. II
Adventus.*

(**) *In Diss. de Chiliasmo Apocalyptico, p. 9.*

(13) *Ann. 1527 Magdeburgo in Holsatiam de-
latus. Moller., Introd. ad Historiam Chersonesi
Cimbricæ, pag. 128. Seckendorf, Hist. Luthe-
ran., lib. II, pag. 122, le fait partir de Wit-
temberg.*

(14) *Johan. Henricus Ottius, Hist. anabapt.,
ad ann. 1528, num. 1, pag. 45.*

(15) *Elle fut tenue un peu après Pâques, l'an
1529. Voyez Mollérus, ubi supra, pag. 131.*

Moller., *ibidem*, pag. 130.

Idem, ibidem.

Idem, ibid., pag. 131.

Son nom est Job. Bugenhagius : mais or-
dinairement on ne le nomme que Poméranus, qui
est son nom de patrie.

Idem Mollerus, pag. 133.

Idem, ibid., pag. 133.

Parata Hofmanni fratre Johan. à
Jac. Hegge Dantiscanus, ad sanio-
nem colloquio hoc mentem reduci. *Idem*
ibid., pag. 131, 132.

des tumultes qu'il excita et dans Strasbourg et à Embden après qu'il fut sorti du Holstein (16). N'est-ce pas nous dire qu'il alla à Embden après avoir débité ses songes dans la ville de Strasbourg, l'an 1529 ? M. Hoornbeeck a raison de dire qu'il retourna d'Embsden à Strasbourg, mais non pas de dire qu'il alla de Strasbourg à Embden, l'an 1523 (17). Cet auteur remarque qu'en partant d'Embsden il y laissa un certain Trypmaacker qui, se brouillant avec ses collègues, se retira en Hollande, et y fut le premier apôtre de l'anabaptisme. Cassander s'est moins trompé sur l'époque du ministère de ce fanatique : *Donec tandem, dit-il, sub anno 1532 Melchior quidam Hofmannus, arte pellio, hanc novam contagionem cum aliis quibusdam non minus perniciosis erroribus in Germaniam hanc inferiorem et Belgicam invexit* (18).

(G) *Il passa pour le premier patriarche des anabaptistes du Pays-Bas et de la Basse-Allemagne.*] Les paroles de Cassander qui viennent d'être citées témoignent cela. Voici deux autres témoins. *Huic patriarchæ etiam eorum qui in inferiori Germaniâ succreverunt, anabaptistarum tradux adscribi solet.* C'est ainsi que parle Frédéric Spanheim (19). *Qui huc anabaptistica deliria attulit ex Germaniâ superiori primus fuit Melchior Hofman.* Hoornbeeck dit cela (20).

(H) *Il espérait de voir réussir une prophétie qui le concernait.*] Pendant qu'il plantait son évangile dans Embden avec beaucoup de chaleur, et qu'il rebaptisait fort et ferme, il y eut un bon vieillard qui lui fit naître l'envie de retourner à Strasbourg. Ce vieillard était de cette cabale. Il prophétisa que les magistrats de Strasbourg emprisonneraient Hofman, mais qu'au bout de six mois le prisonnier serait délivré, et irait prê-

cher l'évangile par toute la terre comme un autre Élie, ayant avec lui un grand nombre de prophètes, les cent quarante-quatre mille anges qués dont il est parlé dans l'Apocalypse (21). Hofman ayant disputé publiquement avec les ministres le 11 juin 1532, et n'ayant point osé de répandre ses enthousiasmes dans qu'on l'eut confondu dans cette dispute, fut mis en prison. Quand vit l'accomplissement de cette prophétie, il devint plus insouciant. Il secoua la poudre de ses poches, il jeta par terre son chapeau et protesta devant Dieu qu'il ne mourrait que de pain et d'eau jusqu'à ce qu'il montrât au doigt celui qui l'avait envoyé. Ses espérances furent confondues; car il mourut en prison (22). Cent exemples montrent que les prédictions les plus chimériques ont eu des morceaux que l'expérience a confirmés : c'a été une cascade d'erreur; rien n'a plus contribué à précipiter les visionnaires et les adhérents. C'est donc à l'égard de ces matières qu'il faut dire publiquement *la fin couronne l'œuvre* : il faut bien se donner de garde de juger tout par une partie, *ex angulo nem*; il faut attendre la conclusion et se défier des premiers succès : sont des pièges, c'est un leurre égaré.

(I) *On trouva nécessaire de le fermer dans une prison.*] Spanheim, Hoornbeeck et plusieurs autres, dirent que Hofman disputa au mois de juin 1532, et qu'on ne l'emprisonna qu'après l'opiniâtreté avec laquelle il continua de dogmatiser depuis la dispute. Mais nous allons voir l'auteur qui met cette conférence au mois de juin 1533, et qui assure que ce fanatique fut tiré de la prison pour disputer avec les ministres. *Anno 1533, mense junio, die 11, Melchior Hofmannus Argentorati à vinculis publicam disputationem productus admissus fuit : à quo tempore institutionem regni DEI ortam esse affirmabant. Isdem Hofmannus auctoritatem predictionum cujusdam Leonardi Joest civis Argentoratis et aliorum similium*

(16) *Tumultuum quos Hofmannus post abitum ex Holsteiâ, Argentoratum et Embden concitavit anabaptistico-Enthusiasticorum.* Mollerus, ubi supra, pag. 133.

(17) Hoornbeeck, *Summa Controv.*, pag. m. 362.

(18) Cassander, *epist. dedicat. Tractatus de Baptismo.*

(19) Spanheim., de Orig. et Progr. Anabaptist., num. 22, pag. m. 211.

(20) Hoornb., *Summa Controv.*, pag. m. 361.

(21) *Au chap. VII et XIV.*

(22) Tiré de Hoornb., *Summa Controv.*, 362.

horum hominum, multa vana de
Argent. prædixit, etc. quas
in urbe non recepta, sed aqua
qui interdicebatur omnibus, qui
sectam publicè privatimque tue-
rent (23). Ottius (24) adopte cette
chronologie; ce qui fait voir qu'il
a glissé bien des fautes dans les
écritures des historiens de l'ana-
baptisme. Il rapporte un passage de
H. Urin (25), où nous apprenons
qu'Hofman prophétisait, cette année-
là que Strasbourg serait la nouvelle
Babylone, comme la ville de Rome
et de Babylone; que Strasbourg serait
prise cette même année, et qu'il
y aurait une grande tuerie; et que
Hofman préférait ses prédictions
à celles d'Ésaïe et de Jérémie;
que Matthias et ses auteurs appli-
quaient à Munster toutes ces belles
prophéties de la ville de Stras-
bourg, ce qui déplut à Hofman quand
il fut.

Je rapporterai quelques-unes
de ces hérésies. Il enseignait, 1°. que
le Christ ne s'est point uni à une chair
de la Sainte Vierge. Sa raison
était que toute la chair humaine est
souillée de péché et par conséquent
indigne; 2°. que Jésus-Christ n'est
pas que d'une nature; 3°. que
le salut dépend de nous,
et non de l'usage que l'on fait de son libre
arbitre; 4°. que le baptême des en-
fants n'est plus de l'ennemi de Dieu
que des hommes, que de Dieu (26).

Ottius, in Historiâ Anabapt., ad ann.
1535, pag. 61. Il cite Revius, in His-
toriâ Anabapt. Mais il fallait citer Nicolaus Bler-
ius, car c'est lui qui a composé l'Histoire de
George; et Revius n'a fait seulement que
l'abrégé.

Ottius, ibidem.

Henricus Ursinus, præfat. in Apocalyp.,

Trif. de Spanheim, de Orig. et Progr.
Anabapt., pag. 211.

HONGRIE (MARIE, REINE DE),
fille de l'empereur Charles-
Quint, fut mariée, l'an 1521,
à Louis, roi de Hongrie, qui
fut malheureusement à la ba-
taille de Mohacs, l'an 1526. Sa
reine fut établie gouvernante
des Pays-Bas, l'an 1531, et fit

paraître beaucoup de courage et
de prudence dans cet emploi (A).
Elle l'exerça jusques à l'abdic-
tion de Charles-Quint; qu'elle
suivit en Espagne, où elle mou-
rut le 18 d'octobre 1558. Elle
avait fort aimé la magnificence
(B), et s'était extrêmement plu
à la chasse (C). On dit qu'elle
travailla à faire modérer les pei-
nes de ceux de la religion (D).
Elle entendait le latin (a). Il s'é-
tait glissé entre elle et Henri II
une haine personnelle qui causa
bien des ravages. Ils portèrent
tour à tour le feu jusque dans
les maisons de plaisance l'un de
l'autre. Marie avait commencé
ces sortes d'hostilités, pour se
venger de quelques chansons
qu'on avait faites en France
contre son honneur (E). Henri
lui sut rendre la pareille (F). Il
souhaitait passionnément de la
faire prisonnière (G). Érasme
dédia à cette princesse un livre,
où les imprimeurs firent mali-
cieusement une faute bien étran-
ge (H). Le père Hilarion de Cos-
te est tombé dans quelques peti-
tes erreurs de chronologie (I),
et n'a pas été bien copié en tout
par M. Moréri (K). Je passe sous
silence la chronique scandaleuse
touchant les amours de Charles-
Quint pour la reine de Hongrie
(L), mère, dit-on, de don Juan
d'Autriche.

(a) Voyez la remarque (H).

(A) Elle fit paraître beaucoup de
courage et de prudence dans son em-
ploi. Consultez Brantôme, qui vous
dira que cette reine d'Hongrie aida
bien à l'empereur, et qu'elle l'a si
bien servi, qu'on ne sait comment il
s'en fust trouvé sans elle. Qu'aussi
se fioit-il en elle du tout de ses affai-

res de son gouvernement, si bien que l'empereur lui-mesme estant en Flandre, se remettoit du tout en elle de ses affaires de ces Pays-Bas-là, et le conseil se tenoit sous elle et chez elle. Il est vrai qu'elle qui estoit tres-habile lui deferoit le tout, et lui rapportoit tout ce qui s'estoit passé au conseil quand il n'y estoit, en quoi il prenoit un grand plaisir. Elle y fit de belles guerres, ores par ses lieutenans, ores en personne, tous-jours à cheval, comme une genereuse amazone (1). Ce qu'il dit (2) de la harangue qu'elle fit le jour de l'abdication est fort curieux. Nous avons ici une preuve que les femmes sont capables de bien régner.

(B) Elle avait fort aimé la magnificence.] Brantôme assure (3) que quand Philippe II alla prendre possession des Pays-Bas, on lui fit les plus superbes entrées qui se puissent voir ; mais sur tout, ajoute-t-il, la reine d'Hongrie en demeura la supérieure, et les surpassa toutes en ses maisons de Bains et Marimont. Il décrit ensuite la feinte d'une place assiégée que cette reine représenta, pour régaler l'empereur et toute sa cour en sa belle maison de Marimont. Il dit dans un autre livre (4) « qu'elle festoya à Bains l'empereur » Charles et toute sa cour, lorsque » son fils le roy Philippes passa » d'Espagne en Flandres, pour la » venir voir, où les magnificences » furent veues et faites en telles » excellences et perfections, qu'on » n'a jamais parlé de ce temps-là, » que de las fiestas de Bains, ainsi » disoient les Espagnols : aussi me » souvient-il qu'au voyage de Bayon- » ne quelque grande magnificence » qui se soit présentée, quelques » courses, combats, mascarades, des- » penses qu'on y a veues, n'estoient » rien au prix de las fiestas de Bains, » ce disoient aucuns vieux gentils- » hommes espagnols qui les avoient » veues.

(C)..... et s'étoit extrêmement plu

à la chasse.] Elle suivait partout son mari, « et mesme à la chasse, à quoy » elle avoit une merveilleuse passion ; aussi depuis estant regnante » des Pays-Bas pour son frère l'empereur Charles V, elle quitta » souvent l'agréable séjour de son » palais de Malines et de Bruxelles » pour aller demeurer à la campagne » dans Marimont et ses maisons » voisines des forests, où depuis le » matin jusques au soir elle se » vertissoit à la chasse des bestes » C'est pourquoy les Flamans l'appel- » loient la chasseresse, et la compa- » gnoient en Diane : elle fit voir » cette inclination à sa nièce, Mar- » guerite d'Autriche, duchesse de » Parme, qui a esté aussi gouver- » nante des Pays-Bas. Elle avoit » hérité de cette passion aux plus » nobles exercices de la chasse, de sa » son ayeule paternelle, Marie d'Or- » chesse de Bourgogne, femme de » l'empereur Maximilien I^{er}., qui » estant à la chasse (où elle se » vertissoit presque tous les jours » tomba de cheval, dont elle mourut » rut au grand regret des Flamans » et de l'empereur son mary, qui » perdit encore sa seconde femme » Blanche Sforce par le mesme mal- » heur (5). » Cela paraît être une » traduction de ces paroles de Famiano » Strada : *Capiebatur venandi studio* » *summo opere gubernatrix, planeque* » *venatricem vulgò appellarent, et con-* » *bituque venatricis expingerent : mor-* » *tem videlicet Mariæ Burgundæ* » *quæ ab insectandis feris nunquam* » *destitit, donec inter venandum equo* » *excussa vitam amisit* (6), *fato* » *tam suo, quàm Maximiliani mariti* » *cujus et uxor altera, Blanca Sfor-* » *za in venatione equo decedit, obiit* » *(7). Ejusmodi autem studium ac-* » *puit tam avidè, in eumque labor-* » *avit adeò membra decernis mem-* » *dum puella* (6), *ut amitam per saltus* » *camposque sequeretur impavida* (7).

(D) On dit qu'elle travailla à fa-
modérer les peines de ceux de la

(1) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 91.

(2) Là même, pag. 95.

(3) Mémoires, tom. II, dans l'Éloge de Henri II, pag. 23.

(4) Mémoires des Dames galantes, tom. II, pag. 92.

(5) Hilarion de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. II, pag. 561.

(6) 1482.

(7) 1496.

(6) C'est-à-dire, Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint.

(7) Strada, de Bello belg., lib. I, pag. m.

lion.] Lorsque, pour apaiser les
contens du Pays-Bas, la cour
Espagne leur fit promettre, l'an 1566,
qu'on ferait cesser l'exercice de l'in-
quisition, on ajouta que les lois im-
piales, qui condamnaient à la
mort les hérétiques, seraient miti-
gées, comme elles l'avaient été l'an
1550, à la requête de la reine de
Hongrie. *Immo sic Cæsarem factu-
m fuisse si viveret, quando ipse ob
muitas difficultates anno millesimo
quingentesimo quinquagesimoque, po-
pulantis Mariæ Hungariæ Reginæ
sore, easdem poenas quas antè
tulerat, emendare ac lenire non inu-
lens aut indecorum arbitratus est* (8).
(E) Elle porta le feu..... pour se
venger de quelques chansons faites
en France contre son honneur.] Voi-
ce qu'on trouve dans Brantôme
sur ce sujet (9) : « J'ai ouï raconter
que la principale occasion qui
anima plus la reine d'Hongrie à
allumer ses beaux feux vers la Pi-
cardie, et autres parts de France,
ce fut l'appetit de quelques inso-
lens bavards et causeurs, qui par-
loient ordinairement de ses amours,
et chantoient tout haut et par-tout,
un Barbançon de la reine d'Hon-
grie, chanson grossière pourtant
et sentant à pleine gorge son avan-
turier ou villageois. » On voit par-
là que les peuples sont destinés à
porter la peine, non-seulement des
fautes de leurs souverains (10), mais
aussi de celles de bien d'autres gens.
J'en vais rapporter un passage
qui ne semble pas assez rempli. Il y
avait une ardente haine entre Henri
et la reine de Hongrie, dont je
ne sais pas le sujet ; mais seulement
que les soldats français avoient fait
des chansons d'elle, et de Barban-
çon le plus beau seigneur de sa cour
(11). Il était aisé de fournir ce qui
servait à ce discours ; il n'y avait
qu'à dire que cette reine fit mettre
le feu en divers endroits de Picardie,
et épargner même la maison royale
de Folembray. On tient par-là de
la haine et d'autre la raison de la haine

personnelle. Marie crut sans doute
qu'Henri applaudissait aux chansons :
elle l'en haït personnellement. Henri,
de son côté, prit pour un affront per-
sonnel l'incendie de sa maison de
plaisance. Je ne sais ce qu'il faut
croire des galanteries de cette prin-
cesse ; je me souviens seulement que
Brantôme dit (12), qu'elle estoit très-
belle et agreable, et fort aimable,
encore qu'elle se montrât un peu hom-
masse ; mais pour l'amour elle n'en
étoit pas pire, ni pour la guerre qu'elle
prit pour son principal exercice.

Si l'on veut savoir quand elle fit
ces ravages en Picardie, qu'on jette
les yeux sur les paroles suivantes.
« Durant que l'empereur son frere
» mit le siege devant Metz, elle vint
» pour divertir le roi de secourir les
» assiegez avec le comte de Rœux en
» Picardie, où elle fit de grands dé-
» gats, mit tout à feu, brusla Noyon,
» Nesle, Chauny, Roye, Folembray,
» maison royale bastie par François
» 1^{er}. ; ruina plus de sept ou huit
» cens villages : elle mit le siege de-
» vant Hédin, qu'elle prit (13). »

(F)..... Henri lui sut rendre la
pareille.] Après avoir pris Mariem-
bourg et Dinant, et avoir rasé Bou-
vines, dont les habitans avoient été
ou pendus, ou passés au fil de l'é-
pée, il passa la Sambre, et ruina
tout le Hainaut, et brûla Marimont,
maison de plaisance bâtie par la
reine de Hongrie : et la jolie ville de
Bains (14) avec ce magnifique palais
qu'elle y avait bâti, orné d'une infi-
nité de peintures, de statues anti-
ques, et d'ouvrages de gravure et ci-
zelure. L'ancienne ville de Bavets,
de l'antiquité et grandeur de la-
quelle les vieux chroniqueurs ont
fait mille contes, souffrit une pareil-
le désolation. Ces incendies et ces
destructions étoient fort éloignés de
l'humeur de Henri II ; mais il se
croyait obligé d'honneur à prendre

(12) Dames galantes, tom. II, pag. 90.

(13) Hilar. de Coste, Éloges des Dames illus-
tres, tom. II, pag. 567 : il met à la marge :
« De là est venu le commun dire, elle a fait la
« folle en Bray ; elle a esté Marie en Bourg,
« lorsque les Français brûlèrent cette ville-là. »
Mais il est difficile de rien comprendre dans
cette note marginale, on n'y trouve ni rime ni
raison : il faudrait peut-être marie au lieu de
Marie.

(14) Il fallait dire Binche.

(8) Pam. Strada, decad. I, lib. V, pag. 217.

(9) Dames galantes, tom. II, pag. 388.

(10) Quidam delirant reges, plectuntur
Achivi.

Horat., epist. II, lib. I, vs. 14.

(11) Mézerai, Histoire de France, tom. II,
pag. 129.

ainsi revanche de la ruine de son château de Folembrai, et de ce qu'au même endroit les Flamands avaient, deux jours durant, exposé à l'insolence des goujats un tableau du grand roi François, son père (15). Joignons à ce témoignage de Mézerai celui de Brantôme, qui contient plus de circonstances. « Ce fut elle » qui la première commença les » grands feux à notre France, et en » fit de grands sur de belles maisons » et chasteaux, comme sur celui de » Follembrey, belle et agreable mai- » son, que nos roys avoient fait » bastir pour le desduit et plaisir de » la chasse; dont le roy en prit si » grand despit et déplaisir, qu'au » bout de quelque temps il luy » rendit son change, et s'en reven- » gea sur la belle maison de Bains, » qu'on tenoit pour un miracle du » monde, faisant honte (s'il faut » dire ainsi à ce que j'ay ouy dire à » ceux qui l'ont veue en sa perfection) » aux sept miracles du monde, tant » renommés de l'antiquité (16). » Il y avoit dans la chambre de cette reine une tapisserie de haute lisse toute d'or, d'argent, et de soie, où étaient figurées et représentées au naturel toutes les conquêtes et toutes les expéditions de Charles-Quint (17). » (18) » Bref il n'y avoit rien là-dedans » qui ne fust très-exquis : mais la » pauvre maison perdit bien le lus- » tre puis après; car elle fut totale- » ment pillée, ruinée et rasée. J'ay » ouy dire que sa maitresse, quand » elle en sceut la ruine, tomba en » telle destresse, despit et rage, » qu'elle ne s'en put de long-temps » rapaiser; et en passant un jour » auprès, en voulant voir la ruine, » et la regardant fort piteusement, » la larme à l'œil, jura que toute la » France s'en repentiroit, et qu'elle » se ressentiroit de ses feux, et qu'elle » ne seroit jamais à son aise, que ce » beau Fontaine-bleau, dont on fai- » soit tant de cas, ne fust mis par » terre, et n'y demeureroit pierre sur

» pierre. Et de fait elle en vomit fort » bien sa rage sur la pauvre Picar- » die (19) qui la sentit bien, et ses » flammes : et croy que si la treve » ne fust entrevenue, que sa ven- » geance eust esté grande; car elle » avoit le cœur grand et dur, et qui » mal-aisément s'amolissoit; et la » tenoit-on tant de son costé, que » du nostre, un peu trop cruelle : » mais tel est le naturel des femmes, » et mesme des grandes, qui sont » très-prompts à la vengeance quand » elles sont offensées. L'empereur, » à ce qu'on dit, l'en aimoit davan- » tage. » Il y a des historiens qui » disent que Henri II fit graver sur une » pierre, une inscription qui traitoit » de folle cette reine, et qui la faisait » souvenir de Folembrai. *Bincium* » *Mariae Hungariae reginae olim deli-* » *ciae, Henrici secundi Galliarum ro-* » *gis odium expertae. Feruntque re-* » *pertum inibi saxum, quod Henricus* » *villae suae à Maria vastatae ultor in-* » *ciderat in haec verba : Insana regina,* » *Folembraeum memoriae repete (20)*

(G)..... Il souhaita..... de la faire prisonnière.] C'est Brantôme qui me l'apprend (21). J'ay ouy dire cesont ses termes, que le feu roy Henry second ne desiroit rien tant, que de pouvoir prendre prisonniere la reine d'Hongrie, non pour la traiter mal, encor qu'elle luy en eut donné plusieurs sujets par ses brutalités; mais pour avoir cette gloire de tenir cette reine prisonniere, et voir quelle mine et constance elle tiendrait en sa prison, et si elle seroit si brave et orgueilleuse qu'en ses armes; car enfin il n'y a rien si superbe et brave qu'une grande dame quand elle veut, et qu'elle a du courage comme avoit celle-là, et qui plaisoit fort au nom que luy avoient donné les soldats espagnols, qui comme ils appelloient l'empereur son frere, el Padre de los Soldados, eux l'appelloient la Madre : ainsi que

(15) Mézerai, Histoire de France, tom. II, pag. 1090, à l'an 1554. Voyez aussi Louis Guicciardin, Description du Pays-Bas, pag. m. 468.

(16) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 92.

(17) Là même, pag. 94.

(18) Là même, pag. 94.

(19) Il semble que Brantôme fasse ici un anachronisme : les ravages que cette reine fit en Picardie avaient précédé la destruction de son beau palais de Binche. D'ailleurs on ne trouve point de trêve sous le gouvernement de Marie depuis l'an 1554. Elle n'était plus gouvernante lorsque la trêve fut conclue, le 5 de févr. 1558.

(20) Famian. Strada, dec. I, lib. IX, pag. 577, ad ann. 1578.

(21) Dames galantes, tom. II, pag. 306.

Victoria, ou *Victorina*, jadis du temps des Romains, fut appelée en ses armées la mère du camp (22).

(H) Érasme lui dédia un livre, où les imprimeurs firent malicieusement une faute bien étrange.] Le livre qu'Érasme lui dédia l'an 1529 est intitulé *Vidua Christiana*. L'auteur témoigne qu'elle se plaisait extrêmement à la lecture des livres latins. *Cæsaris germana Maria latinos coctes habebat in deliciis, cui nuper ipsi Viduam Christianam. Id est legidrat à me quidam ecclesiastes lecherissimus. Scena rerum humanarum invertitur, monachi litteras sciunt, et foeminae libris indulgent* (3). Elle était alors en Autriche, où elle se retira peu après en Moravie (24), ne se croyant pas en sûreté à Vienne à cause de l'irruption de Soliman. Mais, pour venir à la fin malicieuse des imprimeurs, il faut que je dise qu'ils étaient fâchés d'avoir pas eu les étrennes qu'ils attendaient de l'auteur. Là-dessus le grand buveur de la troupe se chargea de la vengeance, et en trouva un moyen dont Érasme fut fort agacé, et qu'on ne saurait traduire dans une autre langue. Il faut donc recourir à l'original. *Nuper cum inprimendum excusores aliquot questi fuissent me sibi xenia non persolvisse, exortus est inter quidam cæteris vinolentior, qui preteretur se poenas à me exacturas, ni darem : atque id profectò tutor tam egregiè effecit, ut aut nummis trecentis redimere eam miniam voluissem. Cum enim in hoc meo, quam serenissimæ Hungaricæ reginæ dedicaveram, ad laudem ejusdam sanctissimæ foeminae valia liberalitatem illius in pauperes ferrem, hæc verba subjunxi : Ne mente illâ usam semper fuisse, et talem foeminam deceret. Unde satis ille animadvertens sibi vin- occasionem oblatam esse, ex te illâ mentulâ fecit. Itaque volumille fuere impressa (25).*

(I) *Le père Hilarion de Coste est tombé dans quelques petites erreurs de chronologie.* 1°. Il dit (26) que notre reine de Hongrie naquit à Bruxelles, le 13 de septembre 1513. Cela est faux et impossible, vu que l'archiduc son père mourut l'an 1506. On a mis 1503, et non pas 1513, dans le Dictionnaire de Moréri. 2°. Les cérémonies du mariage de cette princesse ne se firent point à Bude, l'an 1521, au grand contentement d'Uladislas (27), roi de Hongrie ; car Uladislas mourut l'an 1516. 3°. La reine Marie ne demeura pas continuellement à Lintz en Autriche (28), durant les années 1527, 1528, 1529 et 1530. J'ai cité (29) Érasme qui assure qu'en 1529 elle se retira dans la Moravie. 4°. Elle n'a pas gouverné les Pays-Bas vingt-huit ans (30), mais vingt-quatre (31), savoir depuis l'an 1531, jusqu'à 1555. L'auteur que je réfute, se contredisant lui-même, avoue dans la page 569, que ce gouvernement ne dura que vingt-cinq ans ; mais il fait là plusieurs fautes. 5°. Il suppose que la reine de Hongrie remit ce gouvernement ès mains de son frère au mois d'octobre de l'an 1557. Ce fut le 25 d'octobre 1555. 6°. Il suppose que Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, mourut l'an 1532. Ce fut l'an 1530. Dans l'éloge de cette Marguerite (32) il la fait naître le 10 de janvier 1480, et mourir le 1^{er} jour de décembre 1532 âgée de cinquante-un ans (33). Est-ce savoir compter ? 7°. Il suppose que la reine de Hongrie commença de gouverner les Pays-Bas l'an 1532. Ce fut l'année précédente. 8°. Il suppose que quand elle remit à son frère ce gouvernement, elle fit une longue harangue au peuple. Ce n'est pas ainsi que l'on doit nommer l'assemblée devant laquelle Charles-Quint renonça à ses royaumes.

1556, date de Fribourg, le 9 janv. 1553. Cette lettre fut publiée par Mérula, avec la Vie d'Érasme, l'an 1607.

(26) Hilar. de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. II, pag. 559.

(27) La même, pag. 560.

(28) La même, pag. 565.

(29) Dans la remarque (H), citation (24).

(30) Hilar. de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. II, pag. 566.

(31) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 91, de vingt-deux à vingt-trois ans.

(32) Pag. 313 du II^e tome.

(33) La même, pag. 319.

a) Brantôme a raison. *Hic puerulus à victoribus ext appellatus, quum illa mater casibus exercitu nuncupata esset.* Treb. Pollio, *de tyrannis*, num. 24. Voyez aussi num. 30.
b) Érasme, *epist.* XXXI, lib. XIX, p. 846.
c) Érasme, *epist.* XX, lib. XXVI, pag. 1432.
d) Idem, *epist.* XXI, lib. XXVI, p. 1434.
e) Idem, *epist.* LXVIII, lib. XXX, pag.

(K)..... et n'a pas été bien copié en tout par M. Moréri.] Hilarion de Coste avait dit que la reine de Hongrie décéda, comme elle étoit prête à partir pour revenir en Flandre..... où elle avoit envie de finir ses jours, à cause qu'elle étoit grandement chérie et honorée par ces peuples-là (34). M. Moréri, au lieu de se contenir dans ces bornes, assure qu'elle mourut dans le même temps qu'elle venoit reprendre le gouvernement des Pays-Bas. Il a été un plus fidèle copiste à l'égard de l'une des fautes de l'auteur minime : il a dit avec lui que cette reine gouverna les Pays-Bas vingt-cinq ans jusqu'en 1557, qu'elle passa en Espagne. J'ai déjà dit qu'elle ne les gouverna que depuis l'an 1531 jusques au 25 d'octobre 1555, et j'ajoute qu'elle passa en Espagne l'an 1556. M. Moréri ne devait pas dire qu'elle épousa, étant encore fort jeune, Louis Jagellon roi d'Hongrie ; car elle avoit dix-huit ans lorsque les noces furent célébrées. On ne lui donnerait point cet âge, si l'on se réglait sur l'expression de M. Moréri. On sait que les filles et les sœurs de rois sont quelquefois mariées avant l'âge de dix ans.

(L) Je passe sous silence la chronique scandaleuse touchant les amours de Charles-Quint pour la reine de Hongrie.] Voyez ci-dessus la fin de la remarque (A) de l'article de don Juan d'Autriche, et joignez-y ces paroles de Gabriel Naudé. *Le même empereur..... couvrit toutes ces disgrâces du voile de piété et de religion, s'enfermant dans un cloître où il eut pareillement la commodité de faire pénitence du péché secret qu'il avait commis en la naissance d'un fils bâtard, qui lui était aussi neveu* (35). Le sieur Louis de Mai condamne avec beaucoup de raison la hardiesse que cet écrivain a eue d'affirmer une telle chose. Voyez la page 765 et 766 de ses remarques sur les Coups d'État.

(34) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 570.

(35) Naudé, Coups d'État, chap. IV, pag. m. 617.

HONGRIE (ISABELLE, REINE DE), sœur de Sigismoud Au-

guste, roi de Pologne, une princesse de grand nom. Elle épousa en l'année 1526 Jean-Zapoliha, vayvode de Transylvanie, qui avait été élu roi de Hongrie l'an 1526, et disputait fortement cette couronne contre Ferdinand le triche, frère de l'empereur Charles-Quint. Elle accoucha d'un fils le 7 de juillet 1540. Son mari en fut si aise, qu'il fit des festins à table qui le firent mourir le 21 du même mois (A). Isabelle ne se voyant pas en état de servir à son fils une couronne, que Ferdinand lui voulait enlever, implora la protection de la France, et en reçut de si grands secours, que l'armée de Ferdinand qui assiégeait Bude, fut prise en pièces. Soliman vint en Hongrie pour vaincre Ferdinand à la raison. Il fit de tendres caresses au petit enfant d'Isabelle (B) ; et s'il refusa de la voir, en alléguant des excuses de sa jeunesse et d'honnêteté (C). Mais il finit bientôt ses mauvais desseins, et il se rendit maître de Bude. Il contraignit Isabelle de se retirer à Lippa (a). Ce fut un cruel chagrin pour cette princesse, qui aimait assez à régner. L'espérance de voir rendre le royaume de Hongrie à son fils dès qu'il serait parvenu à l'âge de majorité ; cette espérance, dis-je, fondée sur les promesses de Ferdinand, n'était qu'une faible consolation. Elle témoigna beaucoup de constance dans cette douloureuse épreuve, et se consuma mieux qu'elle put par la charge de régente de Transylvanie. Soliman lui avait laissée ;

(a) Le 5 de sept. 1541.

comme il lui donna George Martinusias pour coadjuteur, elle trouva mille causes de chagrin dans sa régence. Ce n'était qu'un nom; l'autorité était toute entre les mains du moine George (b). Il en fallut venir à une rupture ouverte, dont les suites achevèrent de ruiner l'autorité d'Isabelle; car son adversaire, soutenu de Ferdinand, fit venir une belle armée commandée par un Italien fort rusé (c), qui mania les choses avec tant d'adresse, qu'il engagea cette reine à céder la Transylvanie au roi Ferdinand l'année 1551, après quoi elle se retira dans Cassovie. Ce fut en allant qu'elle écrivit sur un livre quelques mots latins dont les historiens ont parlé (D). Ce n'était pas une femme qui se fit tenir en repos; elle ne s'arrêta guère à Cassovie; elle s'en alla en Silésie, et puis en Pologne, auprès de Bonne Sforce, sa sœur, et de Sigismond Auguste, son frère. Elle entretenait des intelligences avec les grands de Transylvanie pour tâcher de regagner ce pays-là. Elle recourait encore à la protection de Soliman et employa tant de manœuvres qu'elle rentra en Transylvanie l'an 1556. Elle s'y tint jusqu'à sa mort; et tout par devers elle l'autorité tant qu'elle put (E), sans en

faire part à Jean Sigismond, son fils. Les bigots tâchent vainement d'excuser cette conduite (F). Elle mourut à Albe-Jule, le 15 de septembre 1558 (d).

(d) *J'ai tiré les faits que j'allègue d'Hilarion de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. I, pag. 622 et suiv.*

(A) *Son mari fit des excès à table qui le firent mourir, etc.] Il était allé en Transylvanie pour y réprimer une sédition, que les partisans de Ferdinand y avaient formée. Etienne Mailats, le plus opiniâtre d'entre eux, s'était retiré au château de Fogaras, pour y attendre le secours que Ferdinand lui envoyait sous la conduite de Nadasdy. Le roy l'assiégea là-dedans, et le prit après un long siège. Cependant voici venir un courrier, qui lui apporte nouvelles de la naissance d'un fils que Dieu lui avait donné. Ces nouvelles étant agréables à tous ceux qui n'ont point d'enfants, et surtout aux personnes avancées en âge, l'on se peut imaginer que Jean reçut celle-là avec joie. Aussi fit-il un peu d'exès, buvant à la hongroise. Et ces excès ayant augmenté sa maladie, il mourut à Sassèbes, peu de jours après la naissance de son fils, la 53^e. année de son âge (1).*

(B) *Soliman..... fit des caresses au petit enfant d'Isabelle.] Je me servirai encore ici des paroles de l'auteur que j'ai cité dans la remarque précédente. Soliman « envoya » des présens au jeune roi..... et » fit prier la reine de lui faire voir » son fils, l'assurant que ce n'était » que pour obliger ses enfans à l'aider davantage. Au même temps » les députés eurent ordre de lui » dire, que, s'il ne la voyait pas, » c'était de peur que sa visite ne fit » tort à sa réputation. La reine remercia le grand-seigneur de sa civilité, et chancelant dans le doute si elle devait envoyer son fils, ou ne le point envoyer, George Martinusias lui dit qu'elle ne le*

(1) Discours historique et politique sur les causes de la guerre de Hongrie, imprimé avec d'autres pièces curieuses à Cologne, 1666, in-12, pag. 237, 238. Voyez aussi Hilarion de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. I, pag. 622.

(b) C'est ainsi que l'on appelait George Martinusias.

(c) Jean-Baptiste Castalde, marquis de Pals, qui avait été nourri chez François de Pals, marquis de Pescaire. Hilarion de Coste, Éloges des dames, tom. I, pag. 644. *Joannes Baptistus Castaldus Pals comes, et ob res recenter egregie gestas in bello germanico castrorum praefectus cum laude manus obiverat) tunc marchio à Cesare creatus. Thuan., IX, pag. 180.*

» pouvait refuser. Vaincue, donc de
 » la nécessité, elle le mit dans un
 » berceau digne d'un tel enfant; et
 » ayant commandé à la nourrice, à
 » quelques autres matrones, et à
 » plusieurs seigneurs hongrois de
 » l'accompagner, elle l'envoya au
 » camp. Soliman, le voulant hono-
 » rer, le fit recevoir par une troupe
 » de cavalerie, le vit, le caressa, et
 » le fit caresser par ses enfans (2). »
 Hilarion de Coste, dans l'éloge de
 notre reine Isabelle (3), particu-
 rise fort au long toutes ces choses.
 Soliman, dit-il, envoya au jeune roi
trois chevaux d'une extraordinaire
beauté, avecque leurs harnois garnis
d'or, de perles et de pierreries, et
aussi de trois riches pennaches et des
vestemens de drap d'or. Il envoya
aussi pour les principaux seigneurs
et barons des chaisnes d'or, et des
robes précieuses à la turque.....
 La reine fit mettre son fils dans un
 carrosse doré, et fort riche, avec sa
 nourrice, et quelques dames qui
 avoient paré ce petit prince pour luy
 estre plus agréable..... Le prince
 ottoman envoya quelques troupes de
 chevaux en fort bel équipage, et des
 bandes de janissaires au-devant, pour
 luy faire un accueil et une réception
 honorables. Aussi tost que ces troupes
 eurent salué le roy de Hongrie, ils
 le mirent au milieu d'eux pour le
 mener en cette pompe à leur empe-
 reur, lequel, d'abord qu'il vit ce petit
 prince, luy témoigna beaucoup d'af-
 fection, et le receut fort amiable-
 ment, tant comme vassal de la mai-
 son ottomane, qu'en qualité de fils
 de Jean, roy de Pannonie, qu'il avoit
 grandement chéry et honoré; l'ayant
 protégé contre les efforts de Ferdi-
 nand, roy de Bohême et de l'empe-
 reur Charles V. Il commanda à ses
 enfans Bajazet et Sélim, qui étoient
 lors en son camp, de faire le sembla-
 ble. Ceux-cy estoient fils de la belle
 Rose ou Roxelane. Cet auteur pré-
 tend (4) que Soliman voulut décou-
 vrir si cet enfant estoit fils ou fille,
 car on faisoit courre le bruit dans

l'armée turquesque que c'estoit une
fille, et que cela estoit cause qu'Isa-
belle Jagellon le faisoit nourrir se-
crètement.

(C) Soliman refusa de la voir, et en
allégua des excuses remplies d'hon-
nêteté.] J'ai déjà dit qu'il fit assurer
 cette princesse que, *s'il ne la voyait*
pas, c'étoit de peur que sa visite ne
fit tort à sa réputation. Voilà un mé-
 nagement tout-à-fait honnête, et il
 est sûr qu'il aurait couru bien des
 médisances dans le monde, s'il y
 avait eu une entrevue entre Soliman
 et cette reine. Hilarion de Coste fait
 alléguer d'autres excuses qui ne sont
 point vraisemblables. « Ils (5) dirent
 » aussi à cette princesse que Soliman
 » ne luy portoit pas moins de res-
 » pect et d'honneur qu'au roy son
 » fils, tant pour ses mérites, que
 » pour estre la fille de Sigismond, roi
 » de Pologne, qu'il appelloit son pere,
 » et que s'il luy eust esté permis par
 » sa loy de la venir visiter, il n'y
 » eust pas manqué; c'est pourquoy
 » il ne pouvoit point permettre
 » qu'elle vinst en ses tentes, et la
 » prioit d'envoyer seulement son fils
 » avec sa nourrice (6). » Si la reli-
 gion de Soliman lui eût défendu de
 recevoir Isabelle dans ses tentes, lui
 aurait-elle permis d'y recevoir la
 nourrice du jeune prince et les dames
 qui l'accompagnèrent (7)?

(D) Elle écrivit sur un arbre quel-
 ques mots latins dont les historiens
 ont parlé.] M. de Thou observe
 quand il rapporte cela, qu'elle étoit
 savante (8). *Quæ (Regina) statim, in*
privata in eo regno, cui summo cum
imperio præsuisset, diutius viveret
convasatis rebus suis per montes ad
peros Cassoviam versus iter direxit.
Cum propter angustias viarum inter
silvas de curru descendere cogeretur,
dum auriga currum traduceret, ipse
retrò in Daciam respiciens, pristini
culminis, è quo deciderat, mentis
altum corde suspirium duxisse dice-
tur, et cum aliud non posset litteris

(5) C'est-à-dire, les envoyés de Soliman qui
 avaient porté les présens au jeune roi.

(6) Hilar. de Coste, Éloges des Dames, tom. I, pag. 632.

(7) La même, pag. 633.

(8) Elle entendait l'italien. Hilar. de Coste, Éloges des Dames, tom. I, pag. 644, dit qu'elle harangua en cette langue, pour faire revivre son fils au royaume.

(2) Discours historique et politique, etc., pag. 242.

(3) Éloges des Dames illustres, tom. I, pag. 631 et suiv.

(4) Hilar. de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. I, pag. 632.

femina, inscripto arbori nomine, hæc addidisse, SIC FATA VOLUNT, eoque relicto justis doloris monumento, rursum currum conscendit, institutum iter persequitur (9). Hilarion de Coste mérite d'être copié, à cause du détail où il descend (10). « Comme cette vertueuse mais infortunée princesse..... alloit à Cassovie par les fascheux et difficiles chemins de ces contrées-là, elle fut contrainte dans un mauvais passage de descendre de son carrosse, et de mettre pied à terre. Tandis que le cocher estoit empesché de retirer le carrosse de ce mauvais pas voisin d'une forest, cette heroine non moins sçavante que magnanime tourna les yeux devers la Transylvanie qu'elle quittoit, et se souvenant des honneurs qu'elle y avoit receus, et de sa condition qu'elle avoit changée, ne put s'abstenir de jetter un profond soupir, et de laisser sur l'écorce d'un arbre ces trois mots, pour marque de sa juste douleur, et de la connoissance qu'elle avoit de la langue latine, SIC FATA VOLUNT, ainsi veulent les destins : c'est ainsi que monsieur le président de Thou et plusieurs autres historiens (11) le rapportent. Martin Fumée, sieur de Genille, la décrit en cette façon, disant que la reyne Isabelle passant la montagne qui sépare la Transylvanie de la Hongrie, et descendant par une coste fort rude et fascheuse, par laquelle son carrosse ne pouvoit pas passer, pour la grande difficulté du chemin, de sorte qu'elle fut contrainte de marcher à pied pour descendre cette coste avec ses dames, non sans endurer bien de la peine et de l'incommodité, tant pour la rudesse des chemins, qu'à cause d'une grosse pluie qui survint comme elle passoit la montagne, dont elle fut toute trempée (12). La pauvre reyne de Hongrie faisoit

» durant ce chemin des plaintes
» contre sa mauvaise fortune, la-
» quelle, ne se contentant pas de luy
» estre contraire és grandes choses,
» vouloit encor l'affliger dans les
» petites ; et attribuant cette dis-
» grace, qui lui advint durant qu'elle
» passoit cette haute et difficile mon-
» tagne, à l'opiniastre malice de son
» destin, prist un cousteau, et avec
» la pointe, pour soulager un peu
» son affliction et sa douleur ex-
» trême, écrivit en l'écorce d'un
» grand arbre, sous lequel elle s'es-
» toit retirée pour un peu se reposer,
» et éviter la pluie qui tomboit en
» grande abondance, ces mots latins :
» *Sic fata volunt*, puis dessous *Isa-*
» *bella regina* : ainsi veulent les
» destinées, Isabelle reyne, » Il y
a lieu de croire qu'elle ne fit pas
cette inscription sans un esprit de
murmure et de reproche contre la
divine Providence ; car dans la ha-
rangue qu'elle fit en se dépouillant
de la royauté, elle débuta par des
plaintes violentes contre le destin.
Encore que l'inconstante fortune,
dit-elle (13), *suivant ses cruelles*
mutations, retranchant et brouillant
à son plaisir les choses de ce monde,
ait tourné tellement les miennes, que
maintenant mon fils et moy soyons
contraints de quitter ce royaume, etc.
C'était dire des injures à la provi-
dence de Dieu, et l'accuser de cruau-
té, comme faisaient les païens dans
leurs infortunes.

*Cum complexa sui corpus miserabile gnati,
Atque deos atque astra vocat crudelia ma-*
ter (14).

Vraisemblablement notre princesse
eut envie de laisser sur l'écorce de
cet arbre un monument de l'injustice
qu'elle crut avoir reçue du ciel, et
d'apprendre à tous les passans le
courage qu'elle avait eu de s'en
plaindre.

(E) *Elle retint..... l'autorité autant
qu'elle put, sans en faire part à son
fils.]* On peut prouver cela par la

(9) Thuan., lib. IX, pag. 182, col. 2, ad 1531.

(10) *Éloges des Dames illustres*, tom. I, pag.

(11) Natalis Comes, P. Matthieu, Artus Tho-

(12) On rapporte cette période dans le *mistère*
ou le moins Hilarion de Coste l'a

(13) Hilarion de Coste, *Éloges des Dames il-*
lustres, tom. I, pag. 645. Dans *M. de Thou*,
lib. IX, pag. 182, elle parle ainsi à son fils :
Quando tua aut mea potius fortuna non tulit ut
regno paterno legibus jure gentium tibi delato uti
frui posses, fatorum iniquitatem que nulli vi
nostrâ aut humanâ industriâ corrigi potest, æquo
animo seramus necesse est.

(14) Virgil., *eclog. V, vs. 23.*

remontrance que Henri II fit faire à cette princesse. Jean-Jacques de Cambray, doyen de Bourges, ambassadeur de ce prince, l'avait assurée en allant à Constantinople, qu'elle recevrait de la France tous les secours qu'elle pourrait désirer (15). *Ce qui l'obligea d'envoyer en France en ambassade Christophe Bathori* (16)..... pour remercier le roy tres-chrestien de sa faveur et de sa bonne affection. Bathori fut bien reçu par Henri II, et renvoyé avec Pierre-François Martinez en Transylvanie, où ils donnerent assurance à la reine Isabelle de la part de sa majesté tres-chrestienne, de l'alliance qu'il vouloit faire avec elle par le mariage de l'une de ses filles avec son fils unique le roy Jean Sigismond, qui estoit âgé de 17 ans, à condition qu'elle le fist nourrir et élever avec éclat, et ne fist point approcher de sa personne tant de femmes, et des hommes de basse naissance, qui ne sont pas propres pour estre nourris près des jeunes princes, et qu'elle luy donnast la connoissance de ses affaires. Petrouvitz, et la plupart des seigneurs du conseil de la reine Isabelle approuverent les raisons du roy tres-chrestien en présence de sa majesté, et dirent hautement à l'ambassadeur de France qu'ils avoient déjà remontré cela à la reine leur maistresse, qui commença lors à avoir cette ambassade pour suspecte, et crut que ces seigneurs-la avoient donné cet avis au roy de France. Elle consulta sa mère qui lui fit cette réponse : « Ma fille, tenez tousjours » la puissance devers vous, et ne » donnez point tant d'autorité à » vostre fils; laquelle vous perdrez » aussi-tost que vous luy donnerez » pour femme la fille d'un si puissant monarque que celui de France. » Isabelle, ayant suivy le malheureux » conseil de la reine Bonne sa mère, » ne fit point alliance avec le roy des » François, et depuis eut tousjours » en aversion ceux qui luy persuadoient de faire voir les armées au » roy son fils, de luy donner la connoissance des affaires du royaume,

(15) Hilar. de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. I, pag. 657.

(16) Père du brave et infortuné Sigismond Bathori, prince de Transylvanie, la même.

» et de l'envoyer à Varadin. Elle » donna la charge de toutes ses armées à Michel Balassa, homme » haut à la main. Ce qui ne fut pas » fort agréable à ses sujets, qui » eussent bien désiré qu'elle eust » fait le choix d'un chef plus traitable et plus humain que celui-là (17). »

(F)..... *Les bigots tâchent vainement d'excuser cette conduite.*] Comme il n'y a point de passion qu'ils ne justifient aux dépens de la religion, ils se sont servis de cette admirable couverture pour cacher l'ambition de notre Isabelle. Voici les paroles d'un minime qui cite Florimond de Rémond. « Les auteurs qui ont écrit » en faveur de cette vertueuse princesse, disent qu'elle ne voyoit pas » de bon œil les grands seigneurs de » Hongrie et de Transylvanie : particulièrement Petrouvitz luy estoit » odieux, à cause qu'il faisoit profession de l'hérésie de Luther, et » que, sous prétexte de luy donner » connoissance des affaires de son » estat, il le vouloit éloigner de la » reine sa mère, pour luy faire facilement quitter la vraie et ancienne religion, pour embrasser la » nouvelle et la fausse : ce qu'il a » fait après le décès de la reine sa » mère (18). » Le père Maimbourg assure (19) que Jean Sigismond n'osa point se déclarer pour les hérétiques pendant la vie de sa mère : mais ce ne fut point uniquement par cette raison, ce fut aussi à cause que Soliman avait écrit à la reine, qu'on ne souffrit pas que l'on introduisît de nouvelles sectes dans le royaume, de peur qu'elles n'en troublassent la paix, en divisant les esprits sur le point si délicat de la religion (20)..... Mais la reine étant morte bientôt après, et Sélim, qui ne se souciait guère de ces troubles de religion, ayant succédé à son père Soliman qui mourut d'apoplexie au siège de Ziget, les luthériens, les calvinistes, et les ariens rentrèrent en Transylvanie, et y prirent, à la

(17) Hilar. de Coste, Éloges des Dames illustres, tom. I, pag. 658.

(18) La même.

(19) Maimbourg, Histoire de l'Arianisme, tom. III, pag. 145. Édition de Hollande.

(20) La même, à l'ann. 1555.

favor de Pérovitz , plus de liberté que jamais (21).

(21) *Là même , à l'ann. 1556.*

HONORIA , sœur de Valentinien III , encourut par ses impudicités l'indignation de cet empereur , et tâcha de se venger par un autre crime. Elle fit solliciter Attila d'entreprendre la conquête de l'empire , et lui promit de l'épouser. Les auteurs varient un peu là-dessus. Il y en a qui prétendent qu'elle ne se débaucha qu'après avoir vu échouer le dessein qu'elle avait formé d'épouser ce roi des Huns (A) : d'autres disent qu'avant que d'avoir cette pensée elle s'était mal conduite (B).

(A) *Des auteurs prétendent qu'elle ne se débaucha qu'après avoir vu échouer son dessein d'épouser ce roi des Huns.*] Un auteur moderne , qui cite Sigonius et Marcellin , débite qu'Honorina , dévorée par une flamme impudique , envoya un eunuque vers Attila , pour s'offrir à lui en mariage avec l'empire : qu'Attila envoya des ambassadeurs à l'empereur Valentinien pour lui demander Honorina ; mais qu'avant leur retour il devint si amoureux d'une jeune demoiselle de sa nation , qu'il l'épousa , et qu'il se tua le jour des noces à force de boire et de caresser son épouse : et qu'alors Honorina , frustrée de ses espérances , s'abandonna à des galans qui l'engrossèrent , après quoi on l'envoya à Constantinople. *Hæc blidine inflammata eunuchum legatum ad Attilam Hunnorum regem misit , conjugium et regnum ei offerens. Misit igitur Attila legatos ad Valentinianum , qui suasionibus minus adjicientes Honoriam petebant ; sed priusquam legati Romæ revertentur , Attila.... puellæ cujusdam.... amore captus.... nuptias cum eâ celebravit..... Honorina igitur cum spe sua frustraretur aliis se substernit , inde gravis facta , Constantinopolim mittitur (1).*

(1) Christ. , Matth. , Theatr. , histor. p. m. 733.

(B) *D'autres disent qu'avant que d'avoir cette pensée elle s'était mal conduite.*] « Honorina , sœur de l'empereur Valentinien , s'étant abandonnée à l'intendant de sa maison , avait été honteusement chassée du palais par son frère , et ensuite contrainte de se retirer en Orient vers Théodose. Elle en conçut un si furieux désir de vengeance que , ne pouvant trouver d'autre moyen de satisfaire cette passion , elle envoya secrètement à Attila , pour lui persuader d'entreprendre la conquête de l'Italie , que la faiblesse de Valentinien et le désordre des affaires de l'empire lui rendraient très-facile (2). » Selon le narré de Bonfinius (3) , elle était dans un couvent lorsqu'elle envoya sonder Attila , qui , voyant que l'affaire ne s'avancait point , crut qu'on le jouait : ce qui le porta à se marier avec la fille du roi des Bactriens. Si Honorina était dans un cloître , c'est une marque qu'elle s'était mal conduite.

(2) Maimbourg , Histoire de l'Arianisme , liv. IX , pag. 6 et 7 du III^e. tome , édition de Hollande.

(3) Histor. Hungar. , dec. I , lib. VII.

HONORIUS , empereur romain , fils de Théodose. Pour ne point répéter ce qu'on trouve dans Moréri , je ne m'arrête qu'à ses mariages. Il épousa successivement les deux filles de Stilicon (A) , qui moururent toutes deux , à ce qu'on dit , sans que leur mari les eût connues. Zozime raconte là-dessus quelques circonstances bien singulières (B) , et que l'on ne trouve pas dans les autres historiens ; mais on lui reproche une insigne contradiction (C) , et qui saute aux yeux de tous les lecteurs.

(A) *Il épousa.... les deux filles de Stilicon.*] La première s'appelait Marie , et l'autre Thermantia. Leur mère Sérénia , possédée d'ambition , n'attendit pas que Marie eût atteint l'âge nubile , à la marier avec l'em-

pereur ; et après la mort de Marie elle ne se hâta pas moins de donner Thermantia au même prince. Les paroles que je vais citer témoignent qu'elles moururent pucelles. *Stilico comes, cujus filiae duae Maria et Thermantia singulae uxores Honorii principis fuerant, utraque tamen virgo defuncta* (1). Cependant le poète Claudien assure qu'Honorius et Marie couchaient ensemble (2). Voyez ce que nous va dire Zosime.

(B)..... Zosime raconte là-dessus quelques circonstances bien singulières.] Séréna, ne se pouvant résoudre ni à différer le mariage de sa fille Marie avec l'empereur, ni à consentir que la nature fût violentée par la consommation du mariage de Marie, qui n'était pas encore dans l'âge de puberté ; imagina un milieu : ce fut de faire nouer l'aiguillette à Honorius. Elle trouva une femme experte en ces sortes de maléfices, qui fit qu'Honorius, couché auprès de sa jeune épouse, ne voulait ni ne pouvait rendre ce qu'on appelle devoir conjugal. Marie mourut assez tôt, et avec son pucelage. Honorius, quelque temps après, rechercha Thermantia, sœur de Marie (3) : le père n'était point porté pour ce mariage ; mais Séréna le souhaitait ardemment, afin de maintenir son autorité. Le mariage se fit, mais il dura peu, et Thermantia mourut bientôt, et avec le même sort que sa sœur. Cela veut dire qu'elle coucha avec un homme qui ne voulut et qui ne put la connaître : la sorcière dont Séréna s'était servie renouvela l'opération de ses charmes. Zosime ne dit point ceci expressément, ce n'est qu'une conséquence que je tire de ses paroles. Je m'en vais les rapporter un peu au long : elles le méritent, vu qu'elles contiennent un

(1) Marcellin. Comes, in Chronic., apud Barth., in Claud., pag. 766, edit. in-4°.

(2) . . . Tyrio quae susu⁸ Honorius ostro, Carpebat teneros Marid cum conjugē somnos. Claud., de Bello Gildonico, vs. 327.

(3) 'Ο δὲ βασιλεὺς 'Ονώριος, ἀπὸ πολλοῦ Μαρίας αὐτῷ τελευτησάσης τῆς γαμετῆς, τὴν ταύτης ἀδελφὴν Θερμαντίαν ἤτει οἱ δοθῆναι πρὸς γάμον. *Imperator autem Honorius, Mariā conjugē jam pridem rebus humanis exemplā, sororem ejus Thermantiam sibi matrimonio jungi petebat.* Zosimus, lib. V, pag. m. 333.

fait singulier. Τοῦ γάμου πρὸς τὴν Μαρίαν 'Ονώριου ἐπισαμένου, γάμον ἦν οὐκ ἔστι τὴν κόρην ἄγουσαν ἡ μήτηρ ὄρωσα, καὶ οὐτε ἀναβαλίσθαι τὸν γάμον ἀνιχίμην, καὶ τὸ παρ' ἡλικίαν οὐκ ἔστιν ἐκδύναι, φύσει ἀδίκαιον καὶ οὐδὲν ἔτιμν εἶναι νομίζουσα, γυναικὶ τὰ τοιαῦτα θιραπεύειν ἐπισαμένην περιτυχοῦσα, πρᾶτται διὰ ταύτης τὸ συνεῖναι μὲν τὴν θυγατέρα τῷ βασιλεῖ καὶ ὁμόλεκτρον εἶναι. Τὸν δὲ, μήτε ἐθέλειν, μήτε δύνασθαι τὸ τῷ γάμῳ προσήκοντα πρᾶττειν. Ἐν τούτῳ τῆς κόρης ἀπείρου γάμων ἀποθανούσης, εἰκότως ἡ Σερῆνα βασιλείου γυνῆς ἐπιθυμοῦσα δέει τοῦ μὴ τὴν τοσαύτην αὐτῇ δυναστείαν ἐλαττωθῆναι, τῇ δευτέρᾳ θυγατρὶ συνάψαι τὸν 'Ονώριον ἑσπινδὸν οὗ δὴ γενομένου τελευτᾶ μὲν ἡ κόρη μετ' οὗ πολὺ ταῦτά τῃ προτέρᾳ παθεῖσα. *Quum Honorius matrimonium cum Mariā contraheret, mater ejus Serena quae puellam necdum nubilem aetatem attigisse cerneret, neque sibi posset imperare ut nuptiae differrentur, et immaturam maritali consuetudini tradere nihil esse arbitrareur aliud quam injuriam naturae facere: nacta mulierem quae rebus hujusmodi remedium adferre sciret, ejus operam perfecit ut filia cum principe quidem viveret, ac tori consors ejusdem esset, verum ille nec vellet nec posset ea, quae matrimonium requireret, implere. Interim puellā virgine mortuā, non abs re Serena quae sobolis imperatoriae consequendae percupida esset, ob metum ne quid sibi de tantae potentia decederet, id operam daret ut Honorium alteri filiae copularet. Quo facto, puella non multo post vitam cum morte commutat, quum idem ei quod priori accidisset (4).*

(C)..... On lui reproche une insigne contradiction.] On vient de voir qu'il a dit que Thermantia mourut peu après son mariage : cependant il assure dans le même livre qu'Honorius, ayant fait mourir Stilicon, renvoya Thermantia à sa mère (5). Stili-

(4) Zosim., lib. V, pag. m. 333.

(5) 'Ο δὲ βασιλεὺς 'Ονώριος τὴν μὴν γαμετὴν Θερμαντίαν παραλυθεῖσαν τοῦ βασιλείου θρόνου, τῇ μητρὶ προσέταττε παραδίδοσθαι, μηδὲν διὰ τοῦτο ὑφορμίζοντι. *Imperator autem Honorius uxorem Thermantiam angustali dejectam solio matri suae reddi jussit, nulli tamen idcirco suspitione gravatam.* Idem, ibidem, pag. 346. A la page 350, il parle des récompenses que reçurent les eunuques qui avaient amené Thermantia à Séréna.

ron fut tué la même année qu'Honorius épousa Thermantia, c'est-à-dire sous le consulat de Bassus et de Philippe, l'an 408. Quant à l'autre fille de Stilicon, elle épousa l'empereur l'an 398, qui fut l'année de la guerre contre Gildon. Voyez le passage de Claudien (6).

(6) Dans la remarque (A).

HOORNBECK (JEAN), professeur en théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, a été un des plus illustres théologiens qui aient paru en Hollande au XVII^e. siècle. Il naquit à Haerlem (a), l'an 1617, et il fit ses études jusqu'à l'âge de quinze à seize ans; après quoi il fut envoyé à Leyde, où il acquit de grandes lumières sous les sages professeurs dont l'académie était pourvue. Ayant passé deux années dans cette ville, il fut étudiant à Utrecht l'an 1635, où il retourna à Leyde l'année suivante. Il fut reçu ministre l'an 1637, et il alla exercer sa charge secrètement à Cologne. Il en remplit tous les devoirs avec beaucoup de piété et de sagesse; et il ne s'étonna jamais des périls où il était exposé dans une ville aussi papiste que celle-là. Il revint en Hollande, l'an 1643, et fut promu (b) au doctorat en théologie avec beaucoup d'applaudissemens le 21 de novembre de la même année. Ses preuves qu'il donna de sa grande capacité furent cause qu'on jeta les yeux sur lui pour la chaire de théologie qui était vacante à Utrecht depuis la mort de Schotanus. Il accepta

(a) Jean de Hoornbeek, son aïeul, s'y résida avec sa femme, l'an 1548, quittant la terre sa patrie à cause de la religion.

(b) Dans l'académie d'Utrecht.

cette vocation préféablement aux emplois qu'on lui offrait en d'autres villes (A). Ce fut au mois de juillet 1644 qu'il fut installé professeur en théologie à Utrecht. Il devint pasteur ordinaire de la même ville l'année suivante. Quelque pénible que fussent les fonctions de ces deux charges, il s'en acquitta avec une grande exactitude (B), qui rendit ses beaux talens si utiles au public, qu'il s'acquit l'amour et l'estime de tout le monde. Mais afin qu'il ne succombât pas à tant de travaux, les magistrats le dispensèrent d'une partie des fonctions du ministère. Il fut appelé à Leyde, pour y exercer les mêmes charges qu'il possédait à Utrecht, et il accepta cette vocation l'an 1654. Il fut un grand ornement de cette célèbre académie jusques au jour de sa mort, qui fut le 1^{er}. de septembre 1666. Il méritait une vie beaucoup plus longue; mais on doit plus s'étonner qu'un homme aussi laborieux qu'il l'était (C) ait vécu environ quarante-neuf ans, que de voir qu'il n'ait pas vécu davantage. Le grand nombre de livres qu'il a publiés (D) sont une preuve parlante de son extrême application et de la vaste étendue de son savoir. Il entendait beaucoup de langues (E), et il eut part à l'amitié des plus excellens théologiens de son siècle (c). Il ne s'écarta jamais de l'orthodoxie la plus rigide: et il ne fut pas moins recommandable par les qualités du cœur et de l'honnête homme, que par les dons de l'esprit et de docte professeur.

(c) Voyez-en la liste dans sa Vie.

C'est ce qu'on peut voir en détail dans sa vie (d). Il a laissé des enfans dignes de lui (F), et c'est beaucoup dire pour leur recommandation.

(d) Elle est à la tête de son *Traité de Conversione Indorum et Gentilium*, et a été composée par David Stuart. J'en ai tiré cet article.

(A) On lui offrit divers emplois en d'autres villes.] Au mois de février 1644 l'église de Maëstricht le voulut avoir pour son ministre. Celle de Graft, dans la Nort-Hollande, l'appela au mois de mars de la même année, et on lui offrit la charge de professeur en théologie dans l'école illustre d'Harderwic (1), au mois de mai suivant (2). Lorsqu'à l'âge de vingt-sept ans on est souhaité de la sorte, c'est une chose bien glorieuse.

(B) Il s'acquitta des fonctions de ses deux charges avec une grande exactitude.] J'ai réservé le détail de tout cela pour cette remarque, où je me sers des paroles de celui qui a composé la Vie de notre Hoornbeek. *In utraque autem statione (3) per decennium ferè perseveravit, tantà eruditionis, eloquentiæ, pietatis, et diligentiae famâ; omnibusque ordinibus adeò gratus, ut nullus in majori fuerit existimatione, non Ultrajecti solum, sed in toto Belgio. Nempe assiduus erat in docendo, precando, concionando, legendo, disputando, regendo, præsidendo, catechisationibus habendis, membris ecclesiæ, imprimis ægris visitandis. Quibus artibus optimis certè, magistratus Trajectini gratiam adeò meruit et inivit, ut magistratus optimus suo proprio motu, non petentem, nec fortè cogitantem, liberaverit dimidiâ parte oneris pastoralis, servato tamen integro honore et honorario. Voulez-vous voir l'idée d'un bon pasteur : lisez de quelle manière celui-ci faisait ses visites : Membra ecclesiæ frequenter invisibat, pios animabat, ignaros docebat, malos corripiebat, hæreticos confutabat, afflictos solabatur, ægros*

(1) Ville de Gueldre.

(2) Tiré de la Vie de Jean Hoornbeek, à la tête de son livre de *Conversione Indorum*.

(3) C'est-à-dire, la charge de professeur et celle de pasteur ordinaire.

recreabat, infirmos roborabat, dejectos erigebat, pauperibus subveniebat, omnes denique juvabat pro eorum statu et conditione, omnibus adere in omnibus; omnibus se omnia faciebat, gravibus gravem, hilaribus hilarum, afflictis condolentem, doctum doctum et doctorem, plebi pastorem, errantibus ducem ut in viam rediret veritatis. Et quant à sa vigilance dans les fonctions de professeur, voir le témoignage qu'on lui rend. Studiosos verò theologiæ velut filios omni curâ complectebatur, laboresque præcipuos iis impendebat; non lectiones solum in eorum gratiam habebat, sed frequentia collegia omnis generis atque disputationes ordinarias et extraordinarias, ex quibus resultarunt tot vasta et egregia volumina ad institutionem juventutis, imò ad usum omnium, sed imprimis ad conversionem hæreticorum (4).

(C) Aussi laborieux qu'il l'était. On l'a pu connaître par le détail contenu dans la remarque précédente, mais on le connaîtra encore mieux par les paroles qui suivent. Elles rapportent au temps qu'il était à Leyde professeur en théologie et pasteur. *Curam ecclesiæ suo jure potestatem in collegas derivare, quia primus pastori (5) ab eâ immuni adjunctus cum eo labores, honores, præmia, privilegia omnia ex decreto sapientissimi magistratûs æqualiter distribuebat. Sed ab ecclesiæ curâ, membrorumque et ægrorum visitatione dispensari noluit, contra verò, eâ dimidias tantum pastoris vices datas haberet, integras voluit implere, zelo et diligentia stupendâ in mine aliâs occupatissimo, imò et tam onerato quàm oppresso, et tantum non fatisciente sub multiplici onere, cui plures simul juncti vix essent pares. Concionabatur in templo, præsedebat in academiâ, præsedebat in consistorio, catechisationes instituebat in choro, collegia habebat in domo, scribebat in musæo, sapiebat in lecto, membra ecclesiæ visitabat in ædibus, ægros etiam et pestiferos curam ad omnes et ad omnia extendebat (6).*

(D) Le grand nombre de livres

(4) Ex Vita Jo. Hoornbeeki.

(5) C'était le professeur Heidenius.

(6) Ex Vita Joan. Hoornbeek.

qu'il a publiés.] On en peut faire cinq classes, *didactica*, *polemica*, *practica*, *historica*, *oratoria*. Ceux de la 1^{re}. sont, *Institutiones Theologicae*, in-8°.; *Irenicum de studio Pacis et Concordiae*, in-4°.; de *Consociatione Evangelica inter Reformatos et Evangelicos*, in-4°. Voici ceux de la 2^e. : *Joanianiismi confutati tomi tres*, in-8°.; *pro Convincendis et Convertendis Judæis*, lib. VIII (7), in-4°.; de *Conversione Gentilium*, libri duo, in-4°.; *Examen Bullæ Urbani VIII de Jesuitis*, *Imaginibus*, et *Festis*, in-4°.; *Examen Bullæ Innocentii X de Pace Germaniæ*, in-4°.; *Epistola ad Duræum de Independentiâ*, in-8°.; *Commentarius de Padoxi Weigelianis*, in-12; *Apolonia pro Ecclesiâ Christianâ hodiernâ*, contra libellum, ad *Legem et Testamentum*, etc., in-8°.; de *Observando Christianis Præcepto Decalogi*, in-12; de *Episcopatu*, in-8°. Ceux de la 3^e. sont : *Theologiæ Practicæ tomi duo*, in-4°.; de *Peste*, in-4°. Ceux de la 4^e. sont : *Summa controversiarum*, in-8°.; *Miscellanea nova*; je rapporte à la 5^e. , *orationes variae Inaugurales*, *Valedictoriae*, *Rectorales*, et *Funebres*. Je donne point le titre de ses œuvres grandes, qui contiennent plusieurs traités.

(1) Il entendait beaucoup de langues. Voici les paroles de l'auteur de l'Épître : *Linguas si spectes, novit plurimum docturum et vulgarium, latinam, græcam, hebraicam, chaldaicam, syriacam, rabinicam, belgicam, germanicam, anglicam, gallicam, italicam, arabicam et hispanicam ruditer attigit* (8).

(2) Il a laissé des enfans dignes de lui. Il se maria l'an 1650, à Amsterdam, avec Anne Bernard. Ce mariage fut à des personnes illustres, comme à Constantin l'Empereur (9), comme à Harderwic en théologie (10), et à Jo-

(8) Ce livre est sans doute celui que M. Baillet, dans son *Il des Anti*, pag. 58, appelle *Disp. anti-epistola*; mais il est sûr qu'il n'a point ce titre. L'auteur, qui pour abrégé l'a cité ainsi, aura voulu dire M. Baillet.

(9) In Vita Hoornbeeki.

(10) L'aïeule paternelle d'Anne Bernard s'appelait Jacqueline l'Empereur, et était tante de Constantin l'Empereur, et de Jean l'Empereur, tous deux de la Haye.

(11) A Harderwic, et puis à Leyde.

docus Hondius (11), géographe très-célèbre, aïeul de Henri Hondius, tué en se battant vaillamment pour le service de la patrie sur le vaisseau de l'amiral Tromp, qu'il commandait. M. Hoornbeek laissa deux fils, ISAAC HOORNBECK, ci-devant avocat célèbre à la Haye, et présentement pensionnaire de la ville de Rotterdam (*); et HENRI ÉMILIUS HOORNBECK, commis fiscal des impôts de la province de Hollande.

(11) Il était aïeul maternel d'Anne Bernard.

(*) Devenu depuis en 1720 conseiller-pensionnaire, garde des sceaux, et stadthouder des Provinces de Hollande et de West-Frise, etc., et mort à la Haye, le 17 juin 1727, dans la soixante-onzième année de son âge. ADDITIONS à l'édition d'Amsterdam.

HORACE (PUBLIUS), surnommé Coclès, fit une très-belle action pendant que la ville de Rome, sa patrie, était assiégée par le roi Porsenna. Son article étant fort bon et assez ample dans le Dictionnaire de Moréri (a), je le donnerai fort court, et je ne m'arrêterai qu'à la différence qui se trouve entre les anciens historiens à l'égard d'une circonstance qui aurait dû être rapportée sans nulle diversité (A).

(a) A l'édition de Paris, 1699.

(A) Je ne m'arrêterai qu'à la différence qui se trouve... à l'égard d'une circonstance qui aurait dû être rapportée sans nulle diversité.] Il y a des historiens qui assurent que, s'étant jeté dans le Tibre après avoir repoussé les ennemis jusqu'à ce que le pont eût été rompu derrière lui, il gagna à la nage l'autre bord de la rivière, nonobstant la pesanteur de ses armes, sans avoir reçu aucune blessure. Mais d'autres soutiennent qu'il reçut un si grand coup à la cuisse, qu'il en demeura boiteux jusqu'à sa mort. Tite-Live suppose manifestement que l'on ne le blessa point. *Cunctati aliquamdiu sunt (Hetrusci) dum alius alium, ut prælium incipiant, circumspectant. Pudor deinde commovit aciem, et clamore sublato undique in unum hostem*

C'est ce qu'on peut voir en détail dans sa vie (d). Il a laissé des enfans dignes de lui (F), et c'est beaucoup dire pour leur recommandation.

(d) Elle est à la tête de son *Traité de Conversione Indorum et Gentilium*, et a été composée par David Stuart. J'en ai tiré cet article.

(A) On lui offrit divers emplois en d'autres villes.] Au mois de février 1644 l'église de Maëstricht le voulut avoir pour son ministre. Celle de Graft, dans la Nort-Hollande, l'appela au mois de mars de la même année, et on lui offrit la charge de professeur en théologie dans l'école illustre d'Harderwic (1), au mois de mai suivant (2). Lorsqu'à l'âge de vingt-sept ans on est souhaité de la sorte, c'est une chose bien glorieuse.

(B) Il s'acquitta des fonctions de ses deux charges avec une grande exactitude.] J'ai réservé le détail de tout cela pour cette remarque, où je me sers des paroles de celui qui a composé la Vie de notre Hoornbeek. *In utraque autem statione (3) per decennium ferè perseveravit, tantà eruditionis, eloquentiæ, pietatis, et diligentiae famâ; omnibusque ordinibus adeò gratus, ut nullus in majori fuerit existimatione, non Ultrajecti solum, sed in toto Belgio. Nempe assiduus erat in docendo, precando, concionando, legendo, disputando, regendo, præsidendo, catechisationibus habendis, membris ecclesiæ, imprimis ægris visitandis. Quibus artibus optimis certè, magistratus Trajectini gratiam adeò meruit et inivit, ut magistratus optimus suo proprio motu, non petentem, nec fortè cogitantem, liberaverit dimidiâ parte oneris pastoralis, servato tamen integro honore et honorario. Voulez-vous voir l'idée d'un bon pasteur : lisez de quelle manière celui-ci faisait ses visites : Membra ecclesiæ frequenter invisibat, pios animabat, ignaros docebat, malos corripibat, hæreticos confutabat, afflictos solabatur, ægros*

recreabat, infirmos roborabat, dejectos erigebat, pauperibus subveniebat, omnes denique juvabat pro eorum statu et conditione, omnibus aderat in omnibus, omnibus se omnia faciebat, gravibus gravem, hilaribus hilarum, afflictis condolentem, doctum et doctorem, plebi pastorem, errantibus ducem ut in viam rediret veritatis. Et quant à sa vigilance dans les fonctions de professeur, voir le témoignage qu'on lui rend. Studiosos verò theologiæ velut filios omni curâ complectebatur, laboresque præcipuos iis impendebat; non lecturas solum in eorum gratiam habebat, sed frequentia collegia omnis generis, atque disputationes ordinarias et extraordinarias, ex quibus resultabant tot vasta et egregia volumina ad institutionem juventutis, imò ad usum omnium, sed imprimis ad conversionem hæreticorum (4).

(C) Aussi laborieux qu'il l'était. On l'a pu connaître par le détail contenu dans la remarque précédente, mais on le connaîtra encore mieux par les paroles qui suivent. Elles rapportent au temps qu'il était à Leyde professeur en théologie et pasteur. *Curam ecclesiæ suo jure potius in collegas derivare, quia primus pastori (5) ab eâ immuni adjunctum eo labores, honores, præmia, privilegia omnia ex decreto sapientissimi magistratus æqualiter dabatur. Sed ab ecclesiæ curâ, membrorumque et ægrorum visitationem dispensari noluit, contra verò, dimidias tantum pastoris vices datas haberet, integras voluit tenere, zelo et diligentia stupendâ in mine aliàs occupatissimo, imò in tam onerato quam oppresso, et tamen non fatisciente sub multiplici onere, cui plures simul juncti vix equales. Concionabatur in templo, prælegebat in academiâ, præsidebat in consistorio, catechisationes instituebat in choro, collegia habebat in domo, scribebat in musæo, sapienter lecto, membra ecclesiæ visitabat, ædibus, ægros etiam et pestiferam curam ad omnes et ad omnia adhibebat (6).*

(D) Le grand nombre de livres

(1) Ville de Gueldre.

(2) Tiré de la Vie de Jean Hoornbeek, à la tête de son livre de *Conversione Indorum*.

(3) C'est-à-dire, la charge de professeur et celle de pasteur ordinaire.

(4) Ex Vita Jo. Hoornbeeki.

(5) C'était le professeur Heideanus.

(6) Ex Vita Jean. Hoornbeek.

qu'il a publiés.] On en peut faire cinq classes, *didactica*, *polemica*, *practica*, *historica*, *oratoria*. Ceux de la 1^{re}. sont, *Institutiones Theologicae*, in-8°.; *Irenicum de studio Pacis et Concordiae*, in-4°.; de *Consociatione Evangelica inter Reformatos et Evangelicos*, in-4°. Voici ceux de la 2^e. : *Manianismi confutati tomi tres*, in-8°.; *pro Convincendis et Convertendis Judæis*, lib. VIII (7), in-4°.; de *Conversione Gentilium*, libri duo, in-4°.; *Examen Bullæ Urbani VIII Jesuitissis, Imaginibus, et Festis*, in-4°.; *Examen Bullæ Innocentii de Pace Germaniæ*, in-4°.; *Epistola ad Duræum de Independentiâ*, in-8°.; *Commentarius de Paxi Weigelianis*, in-12; *Apologeticon pro Ecclesiâ Christianâ hodiernâ, seu libellum, ad Legem et Testimonium*, etc., in-8°.; de *Observando Christianis Præcepto Decalogi*, in-12; de *Episcopatu*, in-8°. Ceux de la 3^e. sont : *Theologiæ Practicæ tomi duo*, in-4°.; de *Peste*, in-4°. Ceux de la 4^e. sont : *Summa controversiarum*, in-8°.; *Miscellanea et nova*; je rapporte à la 5^e. , *orationes variae Inaugurales, Valedictoriae, Rectorales, et Funebres*. Je donne point le titre de ses œuvres grandes, qui contiennent plusieurs

(1) Il entendait beaucoup de langues. Voici les paroles de l'auteur de l'œuvre : *Linguas si spectes, novit plurimum docturum et vulgare, latinam, grecam, hebraicam, chaldaicam, syriacam, rabinicam, belgicam, germanicam, anglicam, gallicam, arabicam, et hispanicam ruditer attigit* (8).

(2) Il a laissé des enfans dignes de lui. Il se maria l'an 1650, à Utrecht, avec Anne Bernard. Ce mariage donna à des personnes illustres, une à Constantin l'Empereur (9), un à l'abbé en théologie (10), et à Jo-

(3) Ce livre est sans doute celui que M. Baillet, dans son *Il des Anti*, pag. 58, appelle *Disp. anti-*; mais il est sûr qu'il n'a point ce titre. L'auteur, qui pour abréger l'a cité ainsi, aura voulu dire M. Baillet.

(4) In Vita Hoornbeeki.

(5) L'aïeule paternelle d'Anne Bernard s'appelait Jacqueline l'Empereur, et était tante de Constantin l'Empereur, et de Jean l'Empereur, tous deux de la Haye.

(6) A Harderwic, et puis à Leyde.

docus Hondius (11), géographe très-célèbre, aïeul de Henri Hondius, tué en se battant vaillamment pour le service de la patrie sur le vaisseau de l'amiral Tromp, qu'il commandait. M. Hoornbeek laissa deux fils, ISAAC HOORNBECK, ci-devant avocat célèbre à la Haye, et présentement pensionnaire de la ville de Rotterdam (*); et HENRI ÉMILIUS HOORNBECK, commis fiscal des impôts de la province de Hollande.

(11) Il était aïeul maternel d'Anne Bernard.

(*) Devenu depuis en 1720 conseiller-pensionnaire, garde des sceaux, et stadthouder des Provinces de Hollande et de West-Frise, etc., et mort à la Haye, le 17 juin 1737, dans la soixante-onzième année de son âge. ADDITIONS à l'édition d'Amsterdam.

HORACE (PUBLIUS), surnommé Coclès, fit une très-belle action pendant que la ville de Rome, sa patrie, était assiégée par le roi Porsenna. Son article étant fort bon et assez ample dans le Dictionnaire de Moréri (a), je le donnerai fort court, et je ne m'arrêterai qu'à la différence qui se trouve entre les anciens historiens à l'égard d'une circonstance qui aurait dû être rapportée sans nulle diversité (A).

(a) A l'édition de Paris, 1699.

(A) Je ne m'arrêterai qu'à la différence qui se trouve... à l'égard d'une circonstance qui aurait dû être rapportée sans nulle diversité.] Il y a des historiens qui assurent que, s'étant jeté dans le Tibre après avoir repoussé les ennemis jusqu'à ce que le pont eût été rompu derrière lui, il gagna à la nage l'autre bord de la rivière, nonobstant la pesanteur de ses armes, sans avoir reçu aucune blessure. Mais d'autres soutiennent qu'il recut un si grand coup à la cuisse, qu'il en demeura boiteux jusqu'à sa mort. Tite-Live suppose manifestement que l'on ne le blessa point. *Cunctati aliquamdiu sunt (Hetrusci) dum alius alium, ut prælium incipiant, circumspectant. Pudor deinde commovit aciem, et clamore sublato undique in unum hostem*

*tela conjiciunt, quæ cum in objecto CUNCTA scuto hæsisent, neque ille minus obstinatus ingenti pontem obtineret gradu, jam impetu detrudere conabantur virum, cum simul fragor rupti ponderis, simul clamor Romanorum alacritate perfecti operis sublatu pavore subito impetum sustinuit. Tum Cocles, Tiberine pater, inquit, te sancte precor, hæc arma et hunc militem propitio flumine accipias. Ita sic armatus in Tyberim desiluit: multisque SUPERINCIDENTIBUS TELIS INCOLUMIS ad suos tranavit, rem ausus plus famæ habituram ad posteros quam fidei (1). On peut assurer que tous ceux qui ne marquent pas expressément qu'il reçut une blessure supposent la même chose que Tite-Live; car ils ont pour but de faire admirer le grand courage de ce Romain. Or cette action est plus admirable et plus glorieuse s'il y a été blessé, que s'il n'y a pas été blessé. Il faut donc dire que si Florus (2) et si Sénèque (3) ne font aucune mention de blessure, c'est parce qu'ils étaient persuadés qu'il n'en reçut point. Valère Maxime a nié si fortement qu'il en eût reçu, que cela nous doit porter à croire qu'il y avait tradition pour la négative. *Ut patriam periculo imminenti liberatam vidit, armatus se in Tiberim misit: cujus fortitudinem Dii immortales admirati, INCOLUMITATEM SINCERAM ei præstiterunt. Nam neque altitudine dejectus, quassatusve, neque pondere armorum pressus, nec ullo vorticis circuitu actus: nec telis quidem, quæ undique congerebantur, LÆSUS, TUTUM natandi eventum habuit (4).* Mais voici trois fameux historiens qui se règlent sur une autre tradition. Denys d'Halicarnasse donne un grand détail de ce combat, et assure, en termes formels, qu'Horace y reçut un coup de lance qui lui perça la cuisse, et qui lui causa tant de douleur qu'il ne pouvait presque plus se soutenir, lorsqu'il entendit que le pont était rompu (5). Cet his-*

torien ajoute, 1°. que l'on crut qu'il mourrait bientôt de ses blessures; 2°. que dès qu'on sut qu'il en guérirait, on lui donna de très-belles récompenses, mais qu'il ne put parvenir ni au consulat, ni aux emplois militaires, parce qu'il boita toujours depuis ce combat. Plutarque rapporte qu'on lui érigea une statue de bronze dans le temple de Vulcain, pour le consoler du malheur d'être devenu boiteux par cette blessure (6). On venait de raconter qu'il était rentré à la nage dans la ville, blessé à la hanche: Δοράτι θυρήνικῳ βέλῳ τὸν γλουτὸν. *Jaculo Hetrusco innatibus ictus (7).* Dion Cassius affirme que Cicéron, haranguant contre Marc Antoine devant le sénat, jura par la cuisse d'Horace et par la main de Mutius (8). Je n'ignore pas que cette harangue directe qu'il rapporte n'est point semblable à aucune des Orationes Philippiques de Cicéron (9) mais Dion qui l'a forgée n'eût pu employer un tel serment, s'il n'y eût eu tradition qu'Horace avait été blessé à la cuisse en défendant sa patrie contre les amis de Tarquin. Parlant d'un quatrième témoin; citons ces paroles de Servius: *Solus Cocles hostilem impetum sustinuit, donec tergo pons solveretur à sociis, qui soluto se cum armis præcipitavit in Tiberim, et licet LÆSUS esset in comitatu, tamen ejus fluentia superavit. Unde est illud ab eo dictum, cum ei in comitiis coxæ vitium objiceretur, per singulos gradus admoneor triumphare mei (10).* Vous voyez que la tradition de la blessure d'Horace était soutenue de la circonstance d'un bon mot qu'il employa quand il vit qu'on lui reprochait d'être boiteux, *chaque pas que je fais, répondit-il, me renouvelle le souvenir de mon triomphe.* On prétend qu'Alexandre se servit de cette pensée pour consoler le roi son père, qui s'affligeait d'être boiteux de la

(1) Titus Livius, lib. II, dec. I, cap. X.

(2) Florus, lib. I (et non pas comme dans Moréri, lib. V, l'ouvrage de cet auteur n'est divisé qu'en quatre livres), cap. X.

(3) Seneca, epist. CXX, pag. m. 464.

(4) Valer. Maximus, lib. III, cap. II, num. 1, pag. m. 241, 242.

(5) Dionys. Halicarn., lib. V, cap. XXIII, XXIV.

(6) Plutarch., in Valerio, pag. 106.

(7) Idem, ibid., pag. 105.

(8) Οὐ μὰ τὸ σκέλος τὸ Ὀρατίου καὶ τὴν χεῖρα τοῦ Μουκίου. Non per crur Horatii manum Mutii. Dio, lib. XLV, pag. m. 325.

(9) Voyez, tom. VI, pag. 617, la remarque (F) de l'article FULVIE, au deuxième siècle.

(10) Servius, in Æneid., lib. VIII, v. 646.

blessure qu'il avait reçue dans un combat (11).

S'il y a lieu de s'étonner que sur un événement aussi remarquable que celui d'Horace, la tradition qu'il avait été blessé, et la tradition qu'il n'avait pas été blessé, aient eu chacune leurs partisans et leurs sectateurs parmi même les écrivains les plus célèbres, que dirons-nous de Polybe (12) qui suppose que ce brave et intrépide Romain perdit la vie dans le Tibre? Dirons-nous qu'il y avait sur cela aussi une tradition? en concluons-nous que l'ancienne histoire est si ténébreuse qu'on ne sait le plus souvent quel parti prendre parmi ceux qui nient et ceux qui affirment les mêmes choses; et que le oui et le non paraissant autorisés autant l'un que l'autre, dans des matières où il n'est le plus facile du monde de fixer le fait, l'on a tout à craindre à l'égard des événemens moins insignes dont les historiens ont parlé: tirerons-nous, dis-je, de semblables conclusions? Je conseillerais plutôt de faire servir ces remarques à fortifier son jugement contre la coutume que l'on a de lire sans attention, et de croire sans examen. Notez que la différence des opinions sur le visage d'Horace n'est pas si digne d'étonnement; elle est néanmoins une marque de l'incertitude historique. Les uns assurent qu'Horace était parfaitement beau (13); d'autres disent qu'il avait le surnom de *Coclès*.... parce qu'il était extrêmement camus, et que le haut de son nez était si enfoncé dans la tête que rien ne séparait ses deux yeux, et que ses sourcils étaient joints, de sorte que le peuple voulant l'appeler Cyclope, se méprit et l'appela *Coclès* (14).

(11) Plutarch., de Fortunâ Alexand., orat. II, pag. 331, B.

(12) Polyb., lib. VI, cap. LIII.

(13) Dionys. Halicarn., lib. V, cap. XXII.

(14) Plutarch., in Valerio, pag. 105. Je me sers de la version de M. Dacier.

HORSTIUS (JACQUES), professeur en médecine dans l'académie de Helmstad, naquit à Torga, le 1^{er}. de mai 1537 (a).

(a) Jacob. Horstii Epist. philosoph. et medicinal., pag. 41.

Il fut reçu maître ès arts dans l'académie de Francfort-sur-l'Oder, l'an 1556 (b), et docteur en médecine, l'an 1562 (c). On lui offrit en divers lieux la charge de médecin public, et il exerça successivement à Sagan et à Suidnitz en Silésie, et à Iglaw dans la Moravie, jusques à ce qu'en 1580 il fut appelé à la charge de médecin ordinaire de l'archiduché d'Autriche (d). Il l'exerça pendant quatre ans; après quoi il fut promu à celle de professeur en médecine dans l'académie de Helmstad. Sa harangue inaugurale, *De remoris discen-tium Medicinam et earum remediis*, est fort bonne (e). Il s'acquitta dignement de cet emploi, et publia quelques livres (A) qui soutinrent sa réputation. Je n'ai pu découvrir en quelle année il mourut; je sais seulement qu'il était encore en vie l'an 1595, et qu'il était alors le doyen de la faculté de médecine à Helmstad, et vice-recteur magnifique de l'université. J'apprends cela par les vers latins qui furent faits sur son anagramme, et que l'on trouve à la fin d'un livre intitulé, *Jacobi Horstii Epistolæ philosophicæ et medicinales*, imprimé à Leipsic, in-8°, l'an 1596. Il faut remarquer à sa louange une chose que l'on prendra pour une grande singularité, et peut-être injustement; c'est qu'il joignait la dévotion à la science et à la pratique de la médecine. Il implorait avec soin la bénédiction de Dieu

(b) *Ibid.*, pag. 48.

(c) *Ibid.*, pag. 77.

(d) *Ibid.*, pag. 199.

(e) Elle est à la page 530 et suiv. du livre que j'ai cité.

sur ses remèdes , et il publia sur ce sujet un formulaire d'oraisons (B). Il épousa sa première femme l'an 1562 , et la perdit l'an 1585 (f) , après en avoir eu dix enfans (g). Il se remaria l'an 1687 (h). Il était frère de GRÉGOIRE HORSTIUS , qui mourut le 10 de mai 1592 , et qui fut sept fois bourgmestre de la ville de Torga , et eut beaucoup de mérite comme nous l'apprend son éloge composé par Reineccius (i). Le livre que j'ai cité contient une chose qui me paraît digne d'être rapportée (C).

(f) Jacob Horstii Epist. philosoph. et medicin., pag. 77.

(g) Ibid., pag. 330.

(h) Ibid., pag. 363.

(i) Il est imprimé à la tête du Jacobi Horstii Epistolæ philosophicæ et medicinales.

(A) Il publia quelques livres.] Le premier , si je ne me trompe , est un Commentaire in librum Hippocratis de Corde , qui parut l'an 1563 (1). Il fit imprimer , en 1576 , un Traité qualem virum Pharmacopolam esse conveniat , des Qualités d'un Apothicaire (2). Il avait déjà publié (3) , en allemand , une Description des Qualités d'un bon Médecin : il donna une semblable idée en langue latine , l'an 1580 , et la dédia à l'évêque d'Olmütz (4). Il donna une édition allemande du livre de Lemnius , de Occultis naturæ Miraculis , l'an 1579 , et il y ajouta beaucoup de choses (5). Il fit voir le jour en 1580 à son livre de Morbo epidemio febris Catharrali per totam Europam grassante (6) , et en 1583 à un traité allemand des Remèdes de la peste (7) , et en 1587 à un livre de Vite viniferæ (8) , et en 1593 à un livre de Noctambulonibus , tou-

(1) Epist. philosoph. et medicin. Jacobi Horstii , pag. 79.

(2) Ibid., pag. 153.

(3) L'an 1570. Ibid., pag. 129.

(4) Elle est parmi ses Lettres philosophiques et medicin., pag. 209 et seq.

(5) Ibid., pag. 189.

(6) Ibid., pag. 203.

(7) Ibid., pag. 257.

(8) Ibid., pag. 354.

chant ceux qui marchent en dormant (9) , et en 1595 à une dissertation sur la dent d'or d'un enfant de Silésie (10). Vous trouverez dans Lindenius renovatus (11) que ses Disputationes Catholicæ de rebus secundum et præter naturam furent imprimées à Wittenberg , l'an 1630 , avec le Compendium Medicarum Institutionum de Grégoire Horstius , et que l'Abbrégé de son Herbarium seu de selectis Plantis et Radicibus , libri duo , fait par le même Grégoire , fut imprimé à Marbourg , l'an 1630.

Remarquons qu'il se laissa lourdement tromper à la prétendue dent d'or. Ce n'était qu'une imposture , si vous voulez savoir comment on le reconnut , vous n'avez qu'à lire M. V. Dale au dernier chapitre du 1^{er} livre de Oraculis (12). Il observe que notre Jacques Horstius trouvait dans cette dent d'or un grand prodige qui devait servir de consolation aux chrétiens opprimés des Turcs , c'est-à-dire que c'était un bon présage de la décadence des Ottomans. J'ai vu une lettre que ce médecin écrivit à David Chytræus , le 7 février 1595 , dans laquelle il parle des présages des météores. Il dit que la comète qui fut vue l'an 1556 , et qui parut à Constantinople , quand elle cessa de se faire voir en Allemagne , pourroit bien produire ses mauvais effets l'an 1596 ; et qu'alors aussi , la nouvelle étoile du signe de Cassiopée ne tiendrait pas oisive (13) , et que la dent d'or ne manquerait pas d'aggraver le Dens aureus , dens pueri Silesii malaris , quem ipse vidi , tetigi et declarandum duxi , non prædictione atque effectu carebit. O miseros nos , quæ adeo stupidi et securi ad hæc simus. Deus nostri et ecclesiæ suæ miseretur. Nos pro studio preces votaque conjungamus (14). Vous voyez qu'il ne finit pas sans condamner la sécurité du monde , et sans faire des vœux ardents.

(B) Il implorait la bénédiction de

(9) Ibid., pag. 435.

(10) Ibid., pag. 523.

(11) A la page 485 , édition de 1686.

(12) Pag. 423 , édition de 1700.

(13) Stella præter Cassiopeam nec tunc fracta hitur. Jac. Horstius , Epist. philosoph. et medicin., pag. 521.

(14) Idem , ibid.

sur ses remèdes, et il publia sur
 ce sujet un *Formulaire d'Oraisons*.]
 est par-là que son entrée à la char-
 ge de professeur en médecine de l'a-
 cadémie de Helmstad se signala. Ce
 furent les étrennes que l'académie
 fit de lui. *Helmstadium ubi venis-*
ti, publicè librum, dictum Precatio-
um Medicorum, promulgat, et in
oratione causas necessitatis hujus
mi reddit (15). Il faut dire, pour
 honneur des médecins, que plu-
 sieurs d'entre eux le remercièrent
 d'avoir publié ces oraisons, et qu'ils
 avoient que leur art avait un be-
 soin tout particulier de l'assistance
 divine (16). Voici ce que le médecin
 de la ville de Ratisbonne lui écrivit.
Adis ad me libellum medicarum
orationum nuper à te editum, una
et tabula, in qua methodum inven-
isti, qua in conficiendo illo opus-
culo usus es, eruditè exponis. Quam
tuam operam non possum non vehe-
menter probare, ut qui reipsa quoti-
dianè experior, nulli hominum generi
de vitâ imploratione divini auxili-
is opus esse, quàm ipsis medicis,
etiamsi omnia ex præscripto artis
usum agunt, malevolorum ta-
lium calumnias ingratissimo hoc secu-
ritate nunquam possunt (17). *Id*
est, utque actiones illorum Deus
Max. fortunet, precibus à Deo
petrent, necesse est. Parmi les let-
 tres qu'on lui écrivit sur ce sujet, il
 y en a une qui lui apprend que fort
 peu de médecins suivaient en Bohême
 le précepte qu'il donnait d'invoquer
 le nom de Dieu; mais que plusieurs
 des femmes s'y servaient d'en-
 charmens et de paroles de sorcelle-
 rie. *Cum paucis, optime Horsti, ha-*
ec hoc commune, ut non tantum
Maris Hippoc. et Galenum, qui
in omni medicam crure ministrant opem;
etiam sanctos patres et prophetas,
supra ægrotos invocabant nomen
domini vulnerantis et sanantis. Rara
est hæc exempla in nostrâ Bohemiâ,
ubi plures sunt insanæ et in-
firmæ matricæ vetulæ; quæ miscuerunt
magias et non innoxia verba. Paucio-
rum docti, ac sani medici (18). Mat-

(15) *Ibid.*, pag. 282.

(16) *Vide Jac. Horstii Epist. philosoph. et*
medicæ, pag. 283 et seq.

(17) *Vide Jac. Horstii Epist. philosoph. et*
medicæ, pag. 284.

(18) *Ibid.*, pag. 290.

thieu Dressérus, professeur en élo-
 quence à Leipsic, le loua beaucoup
 de sa piété et de ses prières, et lui
 dit qu'il avait connu un médecin qui
 n'entreprenait aucune cure, ni ne
 donnait aucun remède, sans avoir
 récité l'Oraison Dominicale. *De pre-*
cum medicarum formulis à te editis,
quid sentiam aut scribam aliud, nisi
videri mihi eas ad pietatem medico
dignam, maxime esse compositas? Si
enim Hymnus est Deo gratus, medi-
cina nostra et medicamenta Dei mu-
nus sunt; num dubitare possumus,
quin religiosè tota ars atque professio
tractanda sit? noveram præclarum
medicum, amicum meum integerri-
mum, qui nullam morbi curationem
attingebat, aut suscipiebat, nullum-
que medicamentum ægroto propina-
bat, nisi prius recitatâ oratione Do-
minicâ et piis votis adjunctis. Quod
cum laude et prædicatione dignum
semper judicârim, ne nunc quidem
hoc quod in pietate ponis studium im-
probare possum. Sed opus dignum tuâ
professione atque personâ judico (19).
 Conférez avec ceci la remarque (C) de
 l'article KIRSTENIUS, et lisez (20) la
 lettre pieuse que Jacques Horstius
 écrivit à un ministre de Berlin. Il y
 paraît résolu à travailler à une méde-
 cine chrétienne (21). Il faut que j'a-
 joute que le programme par lequel il
 exhorta les étudiants à bien célébrer
 la fête de saint Michel en l'honneur
 des anges (22), est une pièce fort dé-
 vote.

Au reste, je ne crois pas qu'il y
 ait de livres de dévotion qui n'aient
 eu plus de débit que ces prières qu'il
 composa à l'usage des médecins.

(C) *Ses lettres contiennent... une*
chose digne d'être rapportée.] Hiéro-
 me Nymman, ministre et beau-frère
 de Horstius (23), lui écrivit une let-
 tre datée de Torga le 10 de mars 1556,
 dans laquelle il le pria (24) de lui
 mander si une aventure, que Sabin
 avait racontée depuis peu à Wirtem-

(19) *Ibid.*, pag. 292.

(20) *Ibid.*, pag. 294 et seq.

(21) *Binis litteris tuis, quibus me de medici-*
nâ corporis sacrosancitâ, et fragmentis bibliorum
sacrorum excolendâ etiam atque etiam mones,
ita sum affectus, ut ad ista perficienda, quæ
cupis, vim mihi illatam esse putem.

(22) *Ibid.*, pag. 493 et seq.

(23) *Ibid.*, pag. 11.

(24) *Ibid.*, pag. 53.

berg, était véritable. C'était qu'un gentilhomme de la marche de Brandebourg, proche de Standel, avait rebuté une pauvre femme, qui le priait au nom de Dieu de rabattre quelque chose du prix du blé qu'elle lui voulait acheter, et que la pièce d'argent qu'elle lui donna fut changée en un serpent par un inconnu qu'il rencontra dans son chemin, et que ce serpent s'était posté autour du cou de ce gentilhomme et n'en parlait point. Horstius, qui était alors à Francfort-sur-l'Oder, répondit (25) à son beau-frère, qu'il ne savait rien de tout cela, et que s'il en apprenait quelque chose il le lui ferait savoir. Nous avons ici un exemple des caprices de la renommée. Les prodiges font assez souvent plus de bruit dans les pays éloignés que dans celui où l'on prétend qu'ils arrivent. C'est un caractère de fausseté; car les choses véritables sont connues plus certainement où elles se sont passées que partout ailleurs. Ceux qui veulent mentir se doivent garder de prendre une scène trop voisine. Ils ne le font pas toujours, et ne laissent pas de persuader; mais ils risquent davantage.

(25) Jac. Horstii Epist. philos. et medicin., pag. 54.

HORSTIUS (GRÉGOIRE), neveu (a) du précédent, s'acquit une telle réputation par la pratique de la médecine, qu'on l'appelle ordinairement l'Esculape de l'Allemagne (b). Il naquit à Torga, l'an 1578, et fut promu au degré de maître en philosophie à Wittemberg, l'an 1601 (c), au doctorat en médecine à Bâle, l'an 1606, et la même année à la charge de professeur en médecine dans l'académie de Wittemberg. Il la quitta au bout d'un an, et s'en alla à Soltwedel dans le pays de Brandebourg pour y être le médecin de la vil-

(a) Il était fils de George Horstius, conseiller de la ville de Torga.

(b) König., Biblioth., page 413.

(c) Lindenius renovat., pag. 359.

le. Il n'y demeura pas fort long temps; car il accepta la charge que le landgrave de Hesse lui offrit de professeur en médecine dans l'académie de Giesse, l'an 1608. Il fut fait premier médecin de ce prince l'année suivante et s'étant enfin ennuyé de la solitude domestique (d), il se maria l'an 1615. La réputation qu'il s'acquit obligea les magistrats d'Ulm à lui offrir la charge de premier médecin de la ville: il l'accepta; et il l'exerça glorieusement depuis l'année 1622 jusqu'à l'année 1636, qui fut celle de sa mort. Il laissa de sa première femme quatre garçons (A) et deux filles. Il la perdit au mois de novembre 1634 et se voyant par-là trop chargé de soins domestiques, il prit une seconde femme au mois de juin 1635. Il trouvait mille douceurs dans ce second mariage (B) mais la goutte, à laquelle il avait résisté vigoureusement pendant d'une fois, s'étant réveillée, ayant été suivie de plusieurs autres symptômes, le conduisit au tombeau le 9 d'août 1636. Il posséda au souverain point les trois qualités d'un bon médecin: la probité, la doctrine, le bonheur (e) (C), comme on le voit fort au long dans son oraison funèbre. Il publia beaucoup de livres (D), qui furent fort estimés. Deux de ses fils en ont publié aussi (f).

(d) *Solitaria vite pertaso sibi prae quoque invigilare curatio fuit.* Joh. Daniel Dietericus in Oratione funebri Gr. Horstii apud Witte, Memor. medicor., pag. 67, sequent.

(e) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Joh. Daniel Dietericus, apud Witte, Memor. medicor., pag. 67, etc.

(f) Voyez la remarque (A).

(A) Il laissa de sa première femme quatre garçons.] Trois desquels furent médecins ; et l'autre fut apothicaire

(1). JEAN DANIEL HORSTIUS, l'aîné de tous, naquit à Giesse, et fut professeur en médecine dans l'académie de Harpourg, et puis dans celle de sa patrie, et médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt et enfin de la ville de Francfort. Il fut agrégé sous le nom de *Phoenix* à l'académie des curieux de la Nature. Il publia beaucoup de livres, et mourut le 27 de janvier 1685, à l'âge de soixante-huit ans (2). Voici le titre de quelques-uns de ses ouvrages : *Physica Hippocratea, Takenii, Helmontii, Carstæni, Espagnet, Boylei, aliorumque recentiorum Commentis illustrata*, Francfort 1682, in-8°.; *Decas Observationum et Epistolarum Anatomiarum, quibus singularia scitu digna, thoracicarum nempe thoracicarum, et lymphaticorum natura, chyronisque per os nutritio, atque cetera riora exponuntur*, à Francfort 1665, in-4°.; *Pharmacopœa Galenica Catholica*, à Francfort, 1651, in-folio. Il procura une nouvelle édition corrigée et augmentée du *Pauli Aegii Quaestiones medico-legales*, Francfort 1666, in-folio, et du *Riverii Opera Medica Univer-*

sa, dans la même ville en 1674, in-folio (3). GRÉGOIRE HORSTIUS, le plus jeune de ses frères, naquit à Francfort, le 20 de septembre 1626. Il obtint le doctorat en médecine à Padoue, sous la présidence de Fortunius Licetus, le onzième jour de mai 1650. Il fut agrégé au collège des médecins de Padoue et déclaré professeur public de physique, l'an 1653. Il mourut le 15 de mai 1661, et laissa des enfans. Il est auteur d'un traité de *Matrimonio*, et il promettait *Historiam Zoonum* (5).

(B) Se voyant trop chargé de soins domestiques, il prit une seconde femme..... Il trouvait mille douceurs dans ce second mariage.] Il n'en avait pas moins trouvé dans le premier,

Paulus Freber., in Theatro, pag. 1366.
Witte, in Diario Biographico, ad ann.

Tiré de Lindenius renovatus, pag. 564,

Paulus Freberus, in Theatro, pag. 1389.

Witte, in Diario Biograph., ad ann. 1661.

si nous en croyons l'auteur de son oraison funèbre. *Huic optimæ consorti suæ, dum fata Deusque sinobant, ex veteri formuld felicissimè convixit, et optimè cōhabitavit. Quid autem! hic Archiater noster gloriosus concessitne illorum in numerum, qui blandâ venere detenti, omnem Musis remittunt nuntium? Nullatenus, sed potius domesticis, privatisque omnibus scitè adornatis, famæ suæ gloriam et calamo, et ore, et praxi expandere, et diffundere satagit* (6). La dernière partie de ce passage nous apprend que Horstius ne fit pas comme beaucoup d'autres qui s'abandonnent de telle sorte aux plaisirs nuptiaux, qu'ils renoncent tout-à-fait aux muses. Pour ce qui concerne le bonheur de son second mariage, voici ce que le même auteur nous apprend. *Is.... posteaquam secunda, quæ vocant, explisset vota....., jamque conjugalem lineam ex animi sententiâ duceret, amantissimè ab amantissimâ maritâ habitus, domique ac foris felix optatâ vîrpaçiâ gauderet: ecce! malo arthritico, quod multò antè non semel fortiter sustinendo repulerat, invaditur* (7). Ce que je vais citer appartient à l'un et à l'autre des deux mariages (8). *Quando autem factum ut anno 1634, suavissimam hanc ipsius tori sociam maligna febris deartuaret, in hoc infelix fuit, quod sævam illam declinare nesciens, mense Novembri miseram viduitatem colere fuerit coactus: qud in cùm sex liberorum pater et occupatissimo functionis muneri et molestissimæ rei familiaris curæ vix non succumberet, divinè adlucante gratiâ, ad vota secunda accedens, præclarissimū medici Fingerlini p. m. relictæ viduæ* (9), *matrimoniale addixit fidem, hoc ipso iterum titulo felicitatis privatæ redonatus, quod hæc castissimis illius amoribus nura morum amabilitate*

(6) Job. Daniel Dietericus, apud Witte, Memor. medic., folio (e) 4.

(7) Idem, ibid., pag. 67, 68.

(8) Idem, ibid., à la page 5, avant la fin. Je cite ainsi, parce que la plupart des pages de cette oraison funèbre n'ont aucun chiffre.

(9) L'auteur avait remarqué qu'en premières noces Horstius avait épousé une fille. Interea, dit-il, pag. 69, et maritalem conditionem expeculatus, HEDWIGEM STARNIAM, virginem lectissimam confarreatione sibi sacrosanctâ copulat.

respondebat : ita ut charitate conjugem, sedulitate ministrum præstaret.

(C) *Il posséda au souverain point les trois qualités d'un bon médecin, la probité, la doctrine, le bonheur.* Je laisse ce qui regarde les deux premières, et je dirai seulement qu'à l'égard de la troisième le panégyriste remarque que les bons succès des remèdes de Horstius n'étaient point l'effet du hasard, mais celui de l'attention avec laquelle il étudiait la nature des maladies, etc. On donne en passant un rude coup à ces charlatans qui se vantent d'avoir guéri une infinité de personnes, et qui par leurs hableries excroquent bien de l'argent. On leur applique ce qu'a dit un poète contre un homme qui était tout à la fois chirurgien et médecin : Je n'en doute pas, disait ce poète, car tu fais mourir bien des gens par le fer et par le poison. *Ea est empiricorum, thalmudicorum, et bullatorum medicorum indoles et natura, ut mucosam suam praxin pro admirandâ felicitate venditantes, sapissimè animos magnatum et divitum (utpote hoc censu facile se defraudari patientium) à verò medicorum vultu et cultu abalienent, egregiam spem, et verò prodigiosa suæ curæ (quippe illâ ipsâ excidium denunciant) expectationem concitando : quâ supersticiosâ, splendidisque strophis suffultâ infelicissimâ felicitate Microcosmum argento simul, et sanguine emungere sceleratissimè nörunt : quibus plagiariis interim illud poëtæ apprimè adaptari convenit,*

*Es medicus, simul chirurgus :
Cur ? mittis stygiam viros ad orcum,
Et manna simul, et simul veneno.*

Nequaquam autem hujusmodi felicitatis excessum in defuncto nostro, velut absoluto præctici exemplo, quæremus : quin potius fortunam illius in praxi integram et illibatam, cumulatissimo rationis et experientiæ instructu partem demirabimur, etc. (10).

Puisque l'occasion s'en présente, j'observerai qu'il y a des gens qui croient que le bonheur d'un médecin

(10) Dieterici Orat. fun. Gr. Horstii, apud Witte, Memor. medicor., à la page qui est après le feuillet (c) 5.

est quelque chose qui ne dépend point de sa science. C'est le sentiment de Joubert. Si quelqu'un guérit, dit-il (11), on juge bien savant le médecin, encore qu'il n'y ait rien fait qui vaille. Et au contraire, le médecin ne sait guère, si le malade meurt ou s'il traîne longuement du mal que le vulgaire estime plus léger. Les modestes ne diront pas qu'il est plus ou moins savant, s'il est réputé docte entre les gens de savoir : mais ils diront qu'il n'est pas heureux envers ses malades et par conséquent il n'est bon médecin, jugeant toujours par le succès. Il est vrai certainement qu'en toutes choses y a heur et malheur, et (comme dit l'Italien) la buona e la mala sorte. Et le bonheur du médecin est de n'être appelé ou employé pour ceux qui doivent mourir. Car on n'y acquiert point de réputation, moins de degré, ni d'amitié : néanmoins il n'y a que blâmer au médecin, et pourvu qu'il ait bien fait son devoir, ne doit être moins estimé que si le malade fût échappé..... C'est vraiment un grand bien, que d'être heureux en ses affaires, mais l'heur n'est point dépendant du savoir, ou de la suffisance : c'est un don de Dieu spécial sans que d'être appelé au secours de ceux qui doivent échapper : en quoi lesquels il veut continuer et effectuer la vertu donnée aux remèdes : comme aussi de n'être appelé pour ceux qui doivent mourir, auxquels rien ne vaut, ni profite. Dont c'est très-mal jugé de la suffisance des médecins par le succès qui est plus dû à l'heur et à la grâce de Dieu, qu'au savoir de l'homme (12). Un médecin flamand, qui a traduit en latin et commenté le premier livre de Joubert sur les Erreurs populaires, n'a point adopté cette opinion ; il a soutenu que le bonheur des médecins ne consiste qu'en leur science, et que le malheur ne procède que de l'ignorance. Il a cité sur ce sujet le passage de Craton, médecin célèbre. *Huic equidem Jouberti sententiæ non subscribam ; quin potius ad Cratonis medici cæsarei opinionem abibo. Hæc autem est ejusmodi : Sed fateamur*

(11) Joubert, Erreurs populaires, liv. I, chap. VII, pag. m. 33, 34.

(12) La même, pag. 35.

me cum Hippocrate sic se rem habere, ut hi soli fortunatè facere videantur, qui sciunt; et contrà infortunatè qui ignorant. Fortunatè enim uti est rectè facere; hoc verò hi qui sciunt, faciunt. Non uti fortunatè, neque assequi hoc, quod velis, est id facere, minimèque rectè, quod necis. Inscius verò atque indoctus quomodò, quæso, fortunatè aliquid ad finem perducet? Si quidem etiam in aliquò progrediatur, laudabili tamen successu carebit, etc. *Atque paulò infra*: Constare arbitror, nec fortunam arti anteferendam, nec in medicatione locum, nisi arti conjuncta sit, habere: et solos artifices fortunatos esse. Qui igitur curationes suas felices esse volunt, ii artem sequantur necesse est, et successus à Deo petant, etc. Il a cité aussi un (13) passage de Paracelse qui affirme la même chose. Je crois qu'il va trop loin, et qu'il y a des médecins qui périssent ou qui tuent quelquefois les malades sans qu'on puisse justement les en louer, ou les en blâmer. Quelque grandes que soient leurs lumières, ils ne connaissent pas toujours la vraie cause des maladies, ils ordonnent, selon les règles, un remède qui devient très-pernicious à cause qu'il y a dans le tempérament du malade je ne sais quoi qu'ils ne peuvent découvrir. Ces dispositions particulières de la machine, l'imagination du malade affectée d'une certaine façon, les passions secrètes, peuvent produire des effets que la science et l'expérience la plus consommée des médecins n'eussent jamais attendus. L'efficace de ces causes connues fera qu'un remède donné méritamment, ignoramment, follement, chassera la maladie, et qu'un remède donné selon les préceptes de l'art fera mourir le malade. Il y a donc là du bonheur ou du malheur dépendamment de la science ou de l'ignorance, et l'on ne peut pas imputer à ignorance de ne savoir pas les passions secrètes du cœur, ou les propriétés bizarres d'un certain tempérament, et de ne pas prévoir les obstacles qu'elles apporteront à la réussite du remède. Un médecin n'est

censé pécher par ignorance, que lorsqu'il ignore ce que l'étude et la pratique lui peuvent avoir appris. La question est s'il y a des médecins qui, par une prérogative attachée à leur personne, tombent hasardeusement et très-souvent sur le remède qui doit guérir; et si d'autres, par un destin personnel, font tout le contraire; ou bien la question est celle-ci: y a-t-il des médecins qui soient appelés précisément lorsque le malade est prédestiné à guérir? et y en a-t-il d'autres qui soient appelés précisément lorsqu'il est prédestiné à mourir? Il semble que Joubert l'ait prétendu, et qu'il ait nommé cela une grâce particulière du ciel, ou une privation de cette faveur divine. Craton se moque de cette pensée. Cette dispute revient à celle dont j'ai parlé amplement ailleurs (14), s'il y a du bonheur ou du malheur attaché à de certaines personnes, ou si le bonheur et le malheur sont toujours l'effet l'un de la prudence, et l'autre de l'imprudence? Les anciens ne prétendaient pas cela; car, quand ils comptaient les qualités d'un bon général d'armée, ils donnaient à sa fortune un rang tout particulier, et différent de la science militaire. *Ego sic existimo*, disait Cicéron, *in summo imperatore quatuor has res inesse oportere, scientiam rei militaris, virtutem, auctoritatem, felicitatem* (15). Il montre dans la suite que ces quatre qualités se trouvent éminemment dans Pompée, et il reconnaît que la dernière dépend de Dieu et non pas de l'homme. *Reliquum est ut de felicitate quam præstare de se ipso nemo potest, meminisse, et commemorare de altero possumus: sicut æquum est homini de potestate deorum, timide et pauca dicamus. Ego enim sic existimo: Maximo, Marcello, Scipioni, Mario et ceteris magnis Imperatoribus, non solum propter virtutem, sed etiam propter fortunam, sæpius imperia mandata atque exercitus esse commissos. Fuit enim profectò quibusdam summis viris quædam ad amplitudinem, et gloriam,*

(13) Johannes Bourgeoisius, in Scholiis ad cap. Jouberti, de Erroribus vulgi, pag. 105,

(14) Dans la remarque (K) de l'article TIMOLION, tom. XII.

(15) Cicero, pro Lege Maniliâ, cap. X, pag. m. 35, tom. III.

et ad res magnas benè gerendas divinitus adjuncta fortuna (16).

(D) *Il publia beaucoup de livres.*] Je crois qu'il débuta par les *Institutiones logicæ* qu'il publia lorsqu'il faisait des leçons de philosophie dans sa chambre à Wittemberg, environ l'an 1601 (17). Il fit imprimer dans la même ville, en 1607, son traité de *Naturæ Humanæ* (18). Sa *Dissertatio de naturæ Amoris, additis Resolutionibus de curæ Furoris amatorii, de Philtris, atque de pulsu Amantium*, fut imprimée à Giesse in-4°, l'an 1611. Il y publia, en 1615, son ouvrage de *Tuendæ Sanitate studiosorum et literatorum* in-4°, et en 1619, le traité de *Causis similitudinis et dissimilitudinis in foetu, respectu parentum, etc. cui annexa est Resolutio Quæstionis de diverso partus tempore, imprimisque quid de septimestri et octimestri partu sentiendum*, in-4°. Je vous renvoie au *Lindenius renovatus* (19), où l'on trouve le détail des titres et des éditions de tous les écrits de ce médecin; et je me contente de dire qu'après sa mort on en fit une nouvelle édition en un volume in-folio, à Nuremberg, l'an 1660, et à Tergou, en trois volumes in-4°, l'an 1661.

(16) Cicero, pro Lege Maniliâ, cap. XVI, pag. 53, tom. III.

(17) Dieterici Oratio fun. Gr. Horstii, apud Witte, Memor. medicor., folio (e) 2.

(18) Idem, ibidem, folio (e) 3.

(19) A la page 359 et suiv.

HORTENSIA, sœur de l'orateur Hortensius. C'est ainsi qu'un auteur moderne la nomme (a) : mais, comme il le reconnaît lui-même en un autre endroit (b), le nom que Plutarque donne à la sœur d'Hortensius est Valérie. Cherchez donc VALÉRIE; car rien ne demande que nous donnions deux sœurs de différent nom à Hortensius.

(a) Glandorpius, Onom., pag. 406.

(b) Idem., pag. 865.

HORTENSIA, fille de l'orateur Hortensius, se montra di-

gne d'un tel père par son éloquence, lorsqu'elle plaida la cause des dames romaines devant les triumvirs, qui en avaient condamné quatorze cents à déclarer les biens qu'elles possédaient, et qui prétendaient les taxer après cela à leur fantaisie pour les frais de la guerre. Ces triumvirs étaient Marc Antoine, Octavius et Lépide. Ils avaient d'abord signifié que celles qui ne feraient point une juste estimation de leurs biens seraient mises à l'amende, et qu'on récompenserait ceux qui témoigneraient contre leur mauvaise foi. Elles recoururent à l'intercession des dames qui pouvaient avoir du crédit sur les triumvirs, et furent reçues civilement par la sœur d'Octavius, et par la mère de Marc Antoine; mais Fulvie, la femme de ce dernier, leur ferma la porte au nez : si bien qu'elles prirent le parti de se présenter aux triumvirs. Hortensia porta la parole pour toutes, et fit un très-beau discours. Quintilien en a parlé avec éloge (a). Les triumvirs furent assés durs pour trouver mauvais que les dames eussent eu la hardiesse qu'elles avaient témoignée : ils commandèrent à leurs huissiers de les faire retirer (A). Cet ordre fit crier toute l'assemblée ; le murmure empêcha les huissiers d'exécuter ce commandement : sur quoi les triumvirs renvoyèrent l'affaire au lendemain. L'issue fut qu'il n'y aurait que quatre cents femmes qui seraient obligées de déclarer ce qu'elle

(a) *Quinti Hortensii filie oratio apud triumvros habita legitur non tantum in sexus honorem. Quintil., Instit., lib. I, cap. I.*

avaient de biens (b). Voilà de quoi se faire une idée beaucoup plus juste de cet événement, que par le récit de Moréri, et même que par les paroles de Valère Maxime, que l'on verra ci-dessous (B).

(b) *Ex Appiano, lib. IV, Bel. Civil.*

(A) *Les triumvirs commandent.... de les faire retirer.*] Au lieu de cela Jacques Philippe de Bergame, copié par Prosper Mandose (1), débite que l'éloquence d'Hortensia, si admirée des auditeurs qu'ils crurent avoir son père, obtint des triumvirs tout ce que les dames avaient souhaité, et de grandes louanges par-dessus. Il a fait deux autres fautes : 1°. qu'Hortensia écrivit beaucoup de choses ; 2°. que les dames romaines furent taxées, à cause que le besoin du public le demandait. Ce fut plutôt par l'avarice tyrannique des triumvirs. Que l'envie de parler des gens avec éloge fait faire de fautes !

(B) *Le récit de Moréri.... et.... par les paroles de Valère Maxime que l'on verra ci-dessous.*] Il dit que le sénat avait mis un rude impôt sur les femmes de Rome..... et qu'Hortensia prit seule le parti de toutes les personnes de son sexe. 1°. Ce furent les triumvirs, et non le sénat, qui firent ce rude impôt, si impôt y a. 2°. Ils n'en voulaient pas à toutes les femmes de Rome, mais seulement aux plus riches ; c'était une taxe aux riches. 3°. Hortensia fut bien la seule qui parla, mais elle ne fut point la seule qui agit pour son sexe, ou qui prit le parti ; car toutes les intéressées allèrent en corps solliciter les pères, les sœurs, et les femmes des triumvirs ; et puis elles se rendirent à l'audience, où, comme en toutes sortes de députations, une parla pour toutes. Je ne dis rien sur les péchés d'omission, ni sur la mauvaise citation d'Appien Alexandrin, qui a été transférée dans l'édition de Hollande, avec un petit changement propre à imposer. Cette faute est originaire de l'imprimerie : Moréri avait sans doute écrit *li. 4. belli civil.*

(1) *La Biblioth. roman., cont. II, num. 89.*

Au lieu de cela les imprimeurs de Lyon ont mis *li. 4. b. li. civil* et ceux de Hollande *li. 4. b. li. civil*. Il y a eu bien des occasions où il n'en a pas fallu davantage, pour faire croire qu'un auteur avait fait des livres auxquels il n'avait jamais pensé. Qui ne croirait, en voyant citer Ovide *in eleg.* au bas de l'article d'Hortensius l'orateur, tant à l'édition de Hollande qu'aux précédentes, qu'Ovide a fait un poème intitulé *les Éloges* ? Tout le monde ne devine pas qu'au lieu de *in eleg.* il fallait dire *in eleg.* Citation un peu trop vague, n'en déplaise à Vossius qui s'en est servi (2), mais néanmoins véritable dans le fond. Il y a plusieurs autres mauvaises citations dans cet article du Dictionnaire de Moréri : Pline y est cité à deux diverses reprises ; la première fois à faux. Le 5°. chapitre du 3°. livre de *Re Rusticâ* de Varron, et le 13°. du 3°. livre des Saturnales de Macrobie sont de mauvais aloi, et montrent que le bon M. Moréri ne vérifiait pas si les imprimeurs de Vossius avaient mis un chiffre pour un autre.

Voici les paroles de Valère Maxime que j'ai promis de rapporter. *Hortensia Q. Hortensii filia cum ordo matronarum gravi tributo à triumviris esset oneratus, nec quisquam virorum patrocinium eis accommodare auderet, causam foeminarum apud triumviros constanter et foelicitè egit. Representatâ enim patris facundia impetravit ut major pars imperatæ pecuniæ his remitteretur* (3).

(2) *De Hist. lat., pag. 48 de Poët. lat., p. 15.*

(3) *Valer. Maxim., cap. III. Moréri a cité l. 3. Hofman, l. 2.*

HORTENSIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome, tiré apparemment de l'application à la culture des jardins, comme celui de *Fabius*, de *Lentulus*, etc., est sorti d'une telle source. Antoine Augustin n'a pas eu raison de mettre cette famille parmi les patriciennes (A), puisque nous trouvons dans les fastes un LUCIUS HORTENSIUS,

tribun du peuple, l'an 331 de Rome. Il accusa Sempronius Atratinus, consul de l'année précédente, d'avoir témérairement attaqué les Volsques : mais ses quatre collègues, qui avaient assisté à ce combat, le prièrent si ardemment de se déporter de l'accusation, qu'après avoir fait de son côté tout ce qu'il put pour les obliger à le laisser faire, enfin il leur accorda cette grâce, quand il les vit résolus à quitter les marques de leur dignité tout le temps que le procès durerait. Il ne voulut pas souffrir que le peuple vît ses tribuns en cet équipage, ni pousser à bout un consul qui pour le moins avait gagné l'amitié de ses soldats (a). Plus de cent ans après nous trouvons un QUINTUS HORTENSIUS, dictateur (B). Il ramena le peuple qui s'était retiré sur le Janicule, et fit une loi que désormais tous les Romains fussent obligés d'obéir aux ordonnances du peuple (C). Il mourut dans sa dignité (b), ce que l'on n'avait pas vu encore (c). Moréri s'est étrangement abusé sur ce dictateur (D). De tous les Hortensius celui qui s'est rendu le plus illustre est l'orateur dont je vais parler.

(a) *Non videbit plebs Romana sordidatos tribunos suos. C. Sempronium nihil moror, quando hoc est in imperio consecutus ut tam carus esset militibus.* Livius, lib. IV, cap. XLII. Voyez aussi Valer. Maxim., lib. VI, cap. V.

(b) Livius, in Epit., lib. XI.

(c) August., de Civ. Dei, lib. III, cap. XVII.

(A) *Antoine Augustin n'a pas eu raison de mettre cette famille parmi les patriciennes.*] Le traité d'Antoine Augustin, de *Romanorum Gentibus et Familiis*, dont je me sers, a été imprimé à Lyon, en 1592, in-4°. On

y trouve mot pour mot, sur la famille *Hortensia*, ce que Richard Streinius en dit dans le livre qu'il publia sur la même matière, l'an 1559. Ils se fondent l'un et l'autre sur une méchante raison, pour mettre cette famille entre les patriciennes ; c'est, disent-ils, que Cicéron donne la qualité de noble à Hortensius, dans ses harangues contre Verrès. Qui ne sait que *nobilis* et *plebeius* n'étaient pas des termes incompatibles dans l'ancienne Rome ?

(B) *Plus de cent ans après..... Q. HORTENSIUS, dictateur.*] Il est difficile de marquer bien précisément l'année de la dictature de notre QUINTUS HORTENSIUS. Je crois que Sigonius a raison de la placer à l'année 467. Le père Hardouin (1) approuvait sans doute ce sentiment ; mais ses imprimeurs, par l'omission d'une lettre, lui ont fait dire que la sédition du peuple, apaisée par le dictateur Hortensius, arriva l'an CCCLXVII. Saint Augustin veut qu'Hortensius ait été créé dictateur à cause de cette rétraite du peuple sur le Janicule, et cela est fort apparent. *Post graves et longas Rom. seditiones quibus ultimum plebs in Janiculum hostili diremptione secesserat, cujus mali tam dira calamitas erat, ut ejus causa quod in extremis periculis fieri solebat, et dictator crearetur Hortensius, qui plebe revocata in eodem magistratu expiravit, quod nulli dictatori antea contigerat* (2).

(C).... *et fit une loi que désormais tous les Romains obéiraient aux ordonnances du peuple.*] Un auteur cité par Aulu-Gelle nous apprend que les ordonnances faites au rapport, ou à la réquisition des tribuns du peuple n'étaient point proprement appelées lois, mais *plebiscita*, et qu'avant la dictature d'Hortensius les patriciens n'étaient pas soumis à cette sorte d'ordonnances. *Ne leges quidem proprie sed plebiscita appellantur quae tribunis plebis ferentibus acceptae sunt, quibus rogationibus antea patricii non tenebantur, donec Q. Hortensius dictator eam legem tulit ut e jure quod plebs statuisset, omnia*

(1) In Plin., lib. XVI, cap. X, pag. 243 tom. III.

(2) Augustin., de Civitate Dei, lib. III, cap. XVII.

Quirites tenerentur (3). Tite-Live nous apprend tout le contraire ; car il dit que Lucius Valérius et Marc Horace, qui furent faits consuls l'an de Rome 305, commencèrent à témoigner leur complaisance pour le peuple par faire une loi qui ne laissât plus en suspens si les lois établies par le peuple obligeaient le sénat. Cette loi décida la chose à l'avantage du peuple. *Omnium primum cum veluti in controverso jure esset tenerentur patres plebiscitis, legem centuriatis comitiis tulere, ut quod tributum plebes jussisset populum teneret, quod lege tribunitius rogationibus idem acerrimum datum est* (4). On venait de casser les décemvirs, et de rappeler la populace mutine qui s'était retirée au mont Aventin. Les nouveaux consuls n'oublièrent rien pour se rendre populaires. Le consul Quintus Capitolinus reconnut la force de cette nouvelle loi trois ans après, puisqu'en représentant au peuple tous les avantages que le sénat lui avait cédés, il met en ligne de compte *scita plebis injuncta patriis* (5). On renouvela cette loi l'an 415 de Rome, le dictateur Publius Philon ayant ordonné que les *plébiscites* obligeassent tous les Romains (6). L'auteur allégué par Aulu-Gelle n'a donc pas été bien informé. S'il avait dit que les sénateurs avaient eu l'adresse d'éluder la décision, de sorte qu'il fut nécessaire de la renouveler authentiquement sous la dictature de Quintus Hortensius, il serait au-dessus de notre critique ; mais c'est ce qu'il n'a point fait. Pline (7) parle de ce qui fut établi par le dictateur à l'avantage du peuple, sans dire s'il y avait jamais eu de telle loi auparavant, ou s'il n'y en avait point eu. Sponius ne savait pas ce qui s'était fait sous les consuls Valérius et Horace ; car il dit (8) que la loi d'Hortensius avait déjà été faite par le dictateur Publius Philon, l'an de Rome 414.

(D) *Moréri s'est étrangement abusé sur ce dictateur.*] Deux grosses bévues en peu de mots : l'une est de dire que c'était un célèbre *jurisconsulte et législateur* ; l'autre est de dire que l'orateur Hortensius était son petit-fils. S'était-on jamais avisé d'appeler législateurs les magistrats de la république romaine qui ont fait passer quelque loi ? En ce cas, le nombre des législateurs romains serait bien grand. Ce ne sont point non plus ces gens-là que l'on nomme *jurisconsultes*. Or il est bien apparent que M. Moréri n'avait autre connaissance de Q. Hortensius le dictateur, sinon qu'il avait fait une loi qui soumettait le sénat aux *plébiscites*. D'ailleurs, puisque M. Moréri remarque que la dictature de cet Hortensius tombe à l'an de Rome 468, comment a-t-il pu le prendre pour l'aïeul de l'orateur Hortensius, tribun militaire, selon lui, l'an de Rome 664 ? Quel défaut d'attention ! Quelle négligence !

HORTENSIUS (QUINTUS), contemporain de Cicéron, et presque aussi grand orateur que lui, naquit l'an de Rome 639 (a). Il plaida sa première cause à l'âge de dix-neuf ans, et y réussit de telle manière, qu'il remporta non-seulement l'approbation de la compagnie, mais aussi celle des deux consuls, qui étaient les meilleurs connaisseurs de ce temps-là (A). Cette cause fut celle qu'il plaida pour l'Afrique devant le sénat, sous ces deux consuls. Quelque temps après il plaida pour le roi de Bithynie, et réussit encore mieux. La guerre sociale s'étant élevée, l'an de Rome 663, les procédures de justice furent tellement interrompues dans la ville, qu'Hortensius embrassa le parti des armes (b). Dès sa seconde

(3) *Lucius Felix, apud A. Gellium, lib. XV, cap. XXVII.*

(4) *Livius, lib. III, cap. LV.*

(5) *Idem, cap. LXVIII.*

(6) *Ut plebiscita omnes Quirites tenerent. Livius, dec. I, lib. VIII, cap. XII.*

(7) *Lib. XVI, cap. X.*

(8) *In Fast., ad ann. 469.*

(a) *Voyez la remarque (B).*

(b) *Cicero, in Bruto.*

campagne, il fut tribun de soldats : mais je crois qu'il en demeura là, et que ceux qui lui donnent la qualité de lieutenant général, sous Sylla, dans la guerre de Mithridate, le prennent pour un autre (B). Il passa successivement par tous les honneurs de la république, la questure, l'édilité, la préture, jusqu'au consulat qu'il obtint avec Q. Cécilius Métellus l'an de Rome 684. Le sort lui échut d'aller en Crète pour y réduire les habitants ; mais, comme il triomphait à Rome par son éloquence (c), il aima mieux faire éclater son talent dans le barreau, que d'aller faire la guerre. Il céda donc cet emploi à son collègue, qui y gagna l'honneur du triomphe et le surnom de *Creticus*. Hortensius avait la mémoire du monde la plus heureuse (C). Il gesticulait beaucoup en plaidant (D), ce qui lui attira une fois devant les juges une raillerie assez grossière : car L. Torquatus lui donna le nom de *Dionysia*, qui était une célèbre danseuse. On peut voir dans Anlu-Gelle ce qu'Hortensius lui répondit. On ne peut nier qu'il n'y eût beaucoup d'afféteries dans ses manières, ou du moins une propreté excessive dans ses habits (E). Il consultait soigneusement son miroir en s'habillant ; et l'on dit qu'il intenta un procès à son collègue, qui, en passant par un lieu étroit, avait troublé la symétrie de sa robe (d). Il avait amassé de grands biens, et il s'en servait large-

ment pour prendre ses aises, soit à la ville, soit à la campagne. Il avait diverses maisons de plaisance (F), et comme il était fort somptueux, il s'opposa aux lois somptuaires (e) que les consuls voulaient établir l'an 699 avant Rome. Il les loua si adroitement de la magnificence de leur domesticité, qu'ils n'osèrent insister sur une chose qui s'accordait peu avec leur propre conduite. Il fut le premier qui fit apprêter des paons (f) : ce fut pour en faire un mets d'un repas qu'il donna au collège des augures. Il était fort curieux et fort magnifique en parcs et en viviers (g), et il n'avait moins de soin de la santé de ses poissons (G), que de celle de ses valets. Il fallait qu'il aimât beaucoup les plantes, puisqu'il les arrosait de vin ; de quoi il faisait si grand mystère, qu'il pria un jour Cicéron de changer avec lui l'herbe où il devait plaider ; car il lui dit-il, que j'aie verser même du vin sur un plan. J'ai à l'une de mes maisons de campagne (h). Pour peu qu'on connaisse le cœur de l'homme, on admirera beaucoup plus ces deux grands orateurs se sont donnés l'un à l'autre en plusieurs rencontres bien des marques d'amitié (H), que de voir qu'il n'ont pas toujours été véritablement amis : car après tout Cicéron fut cause qu'Hortensius

(c) Xiphilin., ex Dione, lib. XXXV, initio.

(d) Macrob., Saturnal., lib. II, cap. IX ; Moréri, après Vossius, cite l. 3, c. 13 : or le III^e. livre n'a que douze chapitres.

(e) Dion, lib. XXXIX.

(f) Varro, de Re rusticâ, lib. III, c. VI. Plinius, lib. X, cap. XX. Ælian., lib. VIII, cap. XXII. Tertullian, de Spectaculo, sub fin.

(g) Varro, de Re rusticâ, lib. III, c. XIII et XVII.

(h) Voyez la remarque (F).

ne conserva pas la gloire dont il avait joui assez long-temps, d'être le premier orateur de Rome; et Hortensius fut cause que Cicéron ne fut pas sans un rival dangereux qui le talonnait de près. Hortensius avait publié, non-seulement des harangues et des annales, mais aussi des poésies lascives (I). Il ne s'est rien conservé de tout cela; et il faut avouer que sa langue était bien meilleure que sa plume (K). Quoiqu'il eût gagné la cause de Messala, fils de sa sœur, pour lequel il avait plaidé de son mieux (L), le voyant embarrassé par une accusation de brigue, cela ne laissa point de lui faire beaucoup de tort, et de l'exposer sur ses vieux jours à des huées, par ce qu'il était le seul qui n'avait jamais passé (i). Il mourut, l'an de Rome 703, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-quatre ans ou quarante-cinq avec éclat dans les fonctions du barreau (k). Quelqu'un dit qu'il y avait tellement usé sa voix, qu'il la perdit avant que de perdre la vie. D'autres ont mal entendu cette pensée, et ils l'ont prise comme si l'on avait dit qu'il mourut tout en criant, les efforts de voix qu'il se voyant crevé. Tenons cela pour fabuleux puisqu'il plaida encore plusieurs jours avant sa mort une cause d'importance (M); et puis-je Cicéron, bien loin de tout craindre un genre de mort tel que celui-là, comme il aurait fait sans doute si la chose se fût ainsi

passée, nous fournit de quoi en penser autrement. Voyez sur tout ceci la remarque (M). Hortensius épousa dans sa jeunesse une fille de C. Catulus (l). Je ne saurais bien dire si elle était fille aussi de Servilia (m), l'une des premières femmes de Rome. Il était son gendre durant le procès de Verrès. Mais rien ne peut être plus singulier que son mariage avec Marcia (N), femme de Caton d'Utique, et fille de Marcius Philippus. Il la demanda à Caton en forme de prêt, et il l'obtint sans beaucoup de peine, encore que sa grossesse témoignât qu'elle n'était point trop mal avec son mari. Il eut un fils qui lui donna beaucoup de chagrin; de sorte que, quand il plaida pour son neveu, il voulut bien faire connaître qu'il l'avait choisi pour son héritier au préjudice de son fils. Cependant ce fut à ce fils indigne qu'il laissa son bien, si nous en croyons Valère Maxime. Voyez l'article suivant.

(l) Cicero, de Oratione, lib. III, sub fin.

(m) *Ex socru tua, famina primaria Servilia.* Idem, Verr. IV.

(A) *Il remporta l'approbation..... des deux consuls, qui étaient les meilleurs connaisseurs de ce temps-là.* C'étaient Lucius Crassus et Quintus Scævola, dont le premier était un des plus grands orateurs, et le dernier un des plus grands jurisconsultes qui eussent paru à Rome (1). Ce consulat tombe sur l'an 658, de sorte qu'Hortensius n'ayant alors que dix-neuf ans, c'est une conséquence nécessaire qu'il soit né l'an 639. Ce que l'on recueille encore de ce que Cicéron était moins âgé que lui de

(i) Epist. II Cicéron. ad familiar, l. VIII.

(k) *Est autem L. Paulo, C. Marcello Coss. prius, ex quo videmus eum in patrono numero annos quatuor et quadraginta esse.* Cicero, in Bruto.

(1) *Eloquentium jurisperitissimus Crassus, jurisperitorum eloquentissimus Scævola putaretur.* Cicero, in Bruto, cap. XXXIX.

huit ans (2); Cicéron, dis-je, qui est né l'an 647. Voici la preuve de ce que j'ai dit concernant le premier plaidoyer d'Hortensius (3): *Q. Hortensii admodum adolescentis ingenium, ut Phidiae signum simul aspectum et probatum est. Is L. Crasso, Q. Scaevola Coss. primum in foro dixit, et apud hos ipsos quidem consules, et cum eorum qui affuerunt, tum ipsorum consulum qui omnes intelligentia anteibant, iudicio discessit probatus; undeviginti annos natus erat eo tempore.* Cicéron (4) fait parler ainsi ce L. Crassus: *Ego esse jam iudico (omnibus istis laudibus quas oratione complexus sum, excellentem Hortensium) et tum iudicavi cum me consule in senatu causam defendit Africae, nuperque etiam magis cum pro Bithyniae rege dixit.*

(B) *Ceux qui lui donnent la qualité de lieutenant général sous Sylla, dans la guerre de Mithridate, le prennent pour un autre.* Ce qui me fait croire que notre orateur n'est pas l'Hortensius qui a eu cet emploi dans les armées de Sylla, est d'un côté le silence de Cicéron, et de l'autre le caractère que Plutarque donne à ce lieutenant. Plutarque nous en donne l'idée d'un homme qui entendait parfaitement la guerre, et qui ne cédait jamais (5); et il en rapporte des actions qui sentent le vieux routier, et qui regardent l'an 667 de Rome. Où est-ce que l'orateur Hortensius aurait acquis cette expérience, lui qui n'avait commencé à porter les armes qu'en l'année 663? Et s'il l'avait acquise, s'il s'était signalé sous Sylla, comment est-ce que l'on aurait oublié d'en parler dans les endroits où l'on s'étend sur ses éloges, et où l'on remarque qu'il fut tribun de soldats dès sa seconde campagne? *Judicia intermissa bello..... Erat Hortensius in bello primo anno miles, altero tribunus militum* (6). Ne doutons point que Glandorp (7) ne se

soit trompé, en le prenant pour le lieutenant général de Sylla. Mais qu'est-il besoin de se prévaloir du silence de Cicéron? Ce qu'il dit me paraît beaucoup plus favorable. Les trois années où Hortensius tint le bâton dans le barreau, à cause ou à cause de la mort, ou de l'absence des plus célèbres orateurs (8), ne répondent-elles pas au temps que Sylla avait l'autre Hortensius dans son armée?

(C) *Il avait la mémoire du mort la plus heureuse.* Il récitait un plaidoyer tout comme il le méditait sans qu'il en écrivit un seul mot, il n'oubliait rien de ce qui avait été avancé par ses adversaires. *Prima memoria tanta quantam in viro esse novisse me arbitror, ut quae secum commentatus esset, ea sine scribis verbis iisdem redderet quibus cognovisset. Hoc adjumento illo tanto utebatur, ut sua et commentata scripta, et nullo referente omnia universariorum dicta meminisset* (9). — Que nous en dit Sénèque est tout également remarquable. Sur un jour qu'on avait fait à Hortensius, il tint tout un jour à une vente publique, et nomma par ordre tout ce qui avait été vendu, à qui et à quel prix. On confronta son récit avec le registre des contrôleurs, et l'on trouva que sa mémoire l'avait toujours servi très-fidèlement. *Hortensius Sisennd provocatus in autione sedit diem totum, et omnes res pretia, et emptores ordine suo artatariis recognoscentibus, ita ut in illo falleretur, recensuit* (10).

(D) *Il gesticulait beaucoup en plaquant.* Quoique ses gestes fussent assez beaux pour donner envie à deux meilleurs acteurs de ce temps-là de les imiter sur le théâtre (11), est certain qu'ils passaient les jours

(8) *Triumviri ferè fuit noster sine amicis oratorum aut interitu, aut discessu, aut primas in causis agebat Hortensius, magnamque quotidie probabatur.* Cicero, in Bruto.

(9) Cicero, in Bruto. Voyez aussi Tacite et Académ. II, init.

(10) Sénèque, *prol.*, lib. I Controv.

(11) *Nescires utrum cupidius ad audientiam, an ad spectandum concurreretur. Nihilis oratoris aspectus, et rursus aspectus serviebant. Itaque constat Aesopum et Roscium ludicrae artis peritissimos viros illo causae causa in coram frequenter astitisse, ut fore gestus in scenam referrent.* Valer. Maxim. VIII, cap. X.

(2) *Ne adolescentem (Hortensius) natus octo annis minorem quam erat ipse.* Idem, in Bruto.

(3) Idem, *ibid.*, cap. LXIV.

(4) De Orat., lib. III, sub fin.

(5) *Στρατηγικὸς ἀνὴρ καὶ φιλόναυτος.* Vir rei bellicae peritus et perversus. Plutarchus, in Sylla, pag. 461.

(6) Cicero, in Bruto.

(7) Onomast., pag. 404.

l'art oratoire : *Vox canora*
maius, dit Cicéron dans son *Bru-*
ti, *motus et gestus etiam plus artis*
debat quàm erat oratori satis. M. Mo-
 ri rapporte mal la raillerie de Tor-
 quatus. Il se remuait si fort en ha-
 guant, qu'on lui donna le nom
 de sauterelle, *Dionysia saltatricula*.
 Si ne croirait en vertu de ces pa-
 roles, qu'Hortensius fut persécuté de
 ce sobriquet par toute la ville? Et
 néanmoins il n'y eut qu'un homme
 en une seule rencontre lui donna,
 pas le nom de sauterelle, mais
 le nom de *Dionysia*, qui était une
 cause de réputation. C'est tout-à-
 fait mal traduire le mot *saltatricula*,
 et de le rendre par celui de saute-
 relle. Voici le passage d'Aulu-Gelle
 chapitre V du 1^{er} livre : *Cùm L.*
quatus, subagresti homo ingenio
infestivo, gravius acerbiusque apud
audium judicum, cùm de causâ
illa quæreretur, non jam histrio-
cum esse diceret, sed gesticula-
tionem Dionysiamque cum notissimâ
saltatriculæ nomine appellaret; tum
ex molli atque demissâ Hortensius,
Dionysia, inquit, Dionysia malo
idem esse quàm quod tu Torqua-
tor, ἀρπυγιάς, καὶ ἀρπυγιάς

(E) Il y avait..... une propreté
 suivie dans ses habits.] Le passage
 d'Aulu-Gelle que je vais citer, et qui
 récite les paroles qu'on vient de
 dire, nous servira à deux mains, à
 prouver les gesticulations d'Horten-
 sius, et sa trop grande propreté.
Hortensius omnibus fermè oratoribus
superior nisi M. Tullio clarior,
et multâ munditiâ et circumspecte
positèque indutus et amictus esset,
etiamque ejus inter agendum forent
etiam admodum et gestuosæ, male-
que compellationibusque probrosis
notatus est, multaque in eum quasi
injuriam in ipsis causis atque ju-
ris dicta sunt. Quant au procès
 qu'il intenta pour le dérangement des
 de sa robe, en voici la preuve
 du témoin : *Hortensius vir alioquin*
professo mollis et in præcinctu po-
nebat omnem decorem; fuit enim ves-
tis ad munditiem curioso, et ut benè
vestitus iret, faciem in speculo pone-
bat: ubi se intuens togam corpori sic
applicabat, ut rugas non fortè sed
multâ locatas artifex nodus con-

stringeret, et sinus ex composito de-
fluens nodum lateris ambiret. Is
quondam cùm incederet elaboratus ad
speciem collegæ de injuriis diem dixit;
quod sibi in angustis obviis offensus
fortuito structuram togæ destruxe-
rat, et capitale putavit quod in hu-
mero suo locum ruga mutasset (12).

(F) Il avait diverses maisons de
 plaisance.] Pline (13) fait mention
 du *Tusculanum* d'Hortensius, où il
 plaça les Argonautes du peintre Cy-
 dias, qui lui coûtèrent quatorze mille
 quatre cents francs de notre monnaie,
 selon la supputation du père Har-
 douin. Il avait une maison à Bauli
 (14), une auprès de Laurentum (15),
 et une auprès de la porte Flumenta-
 ne (16). Jugez de sa dépense par le
 grand nombre de muids de vin qu'il
 laissa à son héritier : il lui en laissa
 plus de dix mille. *Hortensius super*
decem millia cadum hæredi reliquit
 (17). Voici la preuve de ce que j'ai
 dit (18) touchant le soin qu'il pre-
 nait lui-même de verser du vin sur
 ses planes. *Is Hortensius platanos*
suas vino irrigare consuevit, adeò ut
in actione quâdam quam habuit cum
Cicerone susceptam, precariò à Tul-
lio postulâsset ut locum dicendi per-
mutaret secum, abire enim in villam
necessariò se velle, ut vinum platano
quam in Tusculano posuerat ipse
suffunderet (19).

(G) Il avait..... soin de la santé de
 ses poissons.] Varron (20) rapporte
 là-dessus des choses tout-à-fait sin-
 gulières. Hortensius faisait à l'égard
 de ses poissons ce que les avarès font
 à l'égard de leur argent ; il n'osait
 s'en servir ; il aimait mieux faire
 acheter des poissons dans quelque
 ville du voisinage, que d'en prendre
 de son vivier ; il ne se contentait
 pas de ne vouloir point que ses pois-
 sons lui servissent de nourriture, il
 les faisait nourrir délicatement et
 largement. *Neque satis erat eum non*

(12) Macrobi., lib. II Saturn., cap. IX.

(13) Plinius, lib. XXXV, cap. XI.

(14) Cicero, II Academ. Quæst. Varro, de Re rustica, lib. III, cap. XVII.

(15) Varro, ibidem.

(16) Cicero ad Atticum, lib. VII, epist. III.

(17) Varro, apud Plin., lib. XIV, c. XIV.

(18) Dans le corps de cet article, citat. (h).

(19) Macrobi., Saturn., lib. II, cap. IX.

(20) De Re rustica, lib. III, cap. XVII.

pasci piscinis, nisi eos ipse pasceret ultrò..... Celerius voluntate Hortensii ex equili educeres rhedarias ut tibi haberes mulas, quàm è piscind barbatum mullum..... Non minor cura ejus erat de ægrotis piscibus, quàm de minùs valentibus servis: itaque minùs laborabat ne servus æger, quàm aquam frigidam biberent sui pisces. On dit qu'il aimait si passionnément une murene, qu'il en pleura la mort (21); ce que Porphyre (22), Macrobe (23), et Tzetzes (24), ont attribué à l'orateur Crassus.

(H) *On admirera beaucoup.... que lui et Cicéron se soient donné..... des marques d'amitié.*] Il n'y a rien peut-être sur quoi la jalousie soit plus capable d'aliéner les esprits, que sur l'éloquence. Je ne sais s'il n'en faut point excepter la beauté et la poésie. Deux fameux prédicateurs s'aiment rarement l'un l'autre, et se brouillent aisément jusqu'à la dernière rupture. C'est beaucoup s'ils peuvent cacher leur jalousie, et sauver les apparences. Ainsi ce qu'Hortensius a fait en faveur de Cicéron est digne d'étonnement; mais les mauvais offices qu'il peut lui avoir rendus en secret, ne doivent pas nous surprendre. Il le fit entrer au collège des augures (25); il le loua magnifiquement dans une occasion où les éloges pouvaient servir (26): il pensa être tué pour l'amour de lui (27); et Cicéron avoue lui-même qu'il y avait eu toujours entre eux un commerce réciproque de bons offices. *Cùm præsertim non modò nunquàm sit aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adju-*

(21) *Apud Baulos in parte Baiarum piscinam habuit Hortensius orator, in quâ murenam adeò dilexit ut exanimatam fletu credatur.* Plinius, lib. IX, cap. LV.

(22) *De Abstinentia, lib. III.*

(23) *Saturnus, lib. II, cap. XI.*

(24) *Chil. VIII, Hist. CLXXIV.*

(25) *Cicer., in Bruto, initio.*

(26) *At Hercules alter tuus familiaris Hortensius quàm plena manu, quàm ingenuè, quàm ornate nostras laudes in astra sustulit, quum de Flacci prætura et de illo tempore Allobrogum diceret. Sic habeto nec amantius, nec honorificentius, nec copiosius potuisse dici.* Idem, ad Attic., epist. ult., lib. II.

(27) *Vidi, vidi hunc ipsum Q. Hortensium lumen et ornamentum reipubl. penè interfici servorum manuum mihi adesset.* Idem, pro Milone.

tus, et communicando, et monendo et favendo (28). Les bons offices de Cicéron envers Hortensius sont moins admirables que ceux d'Hortensius envers Cicéron; parce qu'encore qu'il naturellement parlant Cicéron a dû avoir plusieurs années le cœur rempli du venin de la jalousie, dut en jeter plus de la moitié lorsqu'il se vit supérieur. Il fut un temps qu'il n'égalait point Hortensius; en fut un où il l'égala, et puis il surpassa. Ce troisième période est excellent purgatif de l'humeur jalouse. Mais au contraire quel cœur pour Hortensius, de voir celui qui ne faisait au commencement que le suivre, l'attrapa quelque temps après, et enfin le devança. *Hortensius..... qui diu princeps et torum, aliquando æmulus Ciceronis existimatus est, novissimè quoad secundus.* C'est Quintilien qui dit cela dans le chapitre III du livre. Je sais qu'il ne fut pas inférieur à Hortensius d'avoir un émule que Cicéron. Les honneurs du consulat avaient tellement relâché l'ardeur et l'infatigable application avec laquelle il avait cultivé son esprit dès sa jeunesse, que l'on ne percevait de jour en jour qu'il ne soutenait pas (29). Il se ranima quand il vit les grands progrès de la gloire de Cicéron; mais en vérité on ne serait bien d'un tel secours, ou d'un tel réveille-matin, quand il en coûterait la première place. Il n'y a guère de grandes causes où ces célèbres orateurs n'eussent de l'emploi, quelquefois pour les mêmes parties, quelquefois appointés adversaires (30). Le fameux voleur Verres devait avoir Hortensius pour avocat: ce fut l'une des plus fortes raisons que Cicéron alléguait, pour faire exclure Cæcilius de la fonction d'accusateur. On peut voir dans le plaidoyer (31) combien Hortensius était capable de faire valoir les cas qu'il soutenait. Cicéron eut là toutes sortes d'avantages: il fut l'accusateur; et l'on dit qu'il ôta bientôt à Hortensius la pensée de plaider.

(28) *Idem, in Bruto.*

(29) *Cicer., in Bruto, sub fin.*

(30) *Sapè in iisdem, sapè in contrariis versati sumus.* Cicero, Divinat. in Q. C.

(31) *Divinatio in Q. Cæcilium.*

accusé (32) ; tant on avait de charges et de preuves contre Verrès. *Nullis diebus prima actio celebrata, dum testes Verris producuntur, dum diversorum, dum recitantur publicæ privatæque litteræ. Qui rebus adeo stupefactus Hortensius dicitur, ut rationem defensionis diceret* (33). Nous avons vu comment Cicéron a déclaré que jamais Hortensius ne lui avait voulu rendre mauvais offices ; et nous pouvons voir au même lieu qu'il réfute ceux qui croyaient qu'Hortensius ne lui était pas favorable. *Dolebam quod, ut plerique putabant, adversarius aut obrectatorem laudum ineam, sed socium potius et consortem laboris amiseram* (34). Cependant ce n'était point de ce style qu'il écrivait à son frère Quintus, quand il lui disait : *Quantum Hortensio credendum sit nescio : me autem simulatione amoris, summa assiduitate quotidianâ scelera, insidiosissimèque tractavit, pacto quoque Arrio : quorum ego milis, promissis, præceptis destitui in hanc calamitatem incidi* (35). Il y a peu de personnes, même parmi ceux qui passent pour honnêtes gens, qui n'aient deux sortes de langage, l'un pour les livres publiés, l'autre pour les lettres qu'ils envoient à leurs amis ! Voyez la requête (M) de l'article GROTIUS. Tant qu'elles ne sont point publiées, la duplicité, ou la nature cachée du langage, ne paraît pas ; mais je les attends à la montre de vos lettres. On ferait bien du char à certains auteurs, si on les faisait à répéter en conversation, à voir répéter les mêmes éloges qu'ils ont donnés dans un livre. Poésies, citations, nécessité agréable de faire un éloge funèbre, que vous trompez bien du monde ! Quoi qu'il en soit, on a raison de donner à Pomponius Atticus, d'avoir pu se conserver l'amitié intime de Cicéron

et d'Hortensius, et de les avoir empêchés de se brouiller. *Utebatur intimè Q. Hortensio qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret, Cicero an Hortensius, et id quod erat difficillimum efficiebat ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obrectatio, essetque talium virorum copula* (36).

(I) Il avait publié des poésies lascives. C'est ce qu'Ovide nous apprend au second livre des *Tristes*, où il fait un catalogue de ceux qui ont fait impunément des livres d'amour :

*Is quoque Phasincas Argo qui duxit in undas,
Non potuit Veneris furtiva tacere sua.
Nec minus HORTENSI, nec sunt minus improba Servi
Carmina. Quis dubitet nomina tanta sequi?*

Aulu-Gelle parle sans doute des mêmes vers d'Hortensius, lorsqu'il dit (37) qu'ils étaient sans agrément, *invenusta*. Je ne sais pas si le poème que Varron (38) lui attribue est un autre ouvrage. Quant aux Annales, elles ont été citées par Velléius Paterculus. Je crois qu'Hortensius a été savant ; car Cicéron lui a donné cet éloge : mais je ne vois pas que son poème, ses Annales, et l'offre de Lucullus, soient d'aussi bonnes preuves de son érudition, que Corradus voudrait bien nous le faire accroire. *Sanè, dit-il (39), videtur benè doctus fuisse, siquidem poëma scripsit, ut autor est Varro libro primo de Analogiâ, et Annales, ut Paterculus affirmat : et certè cum Sisennâ et Lucullo de græcè latinequè scribendo venit in eam contentionem quam Plutarchus in Lucullo refert*. Je ne vois pas que Corradus ait pris le sens de Plutarque : il ne s'agit point là d'un débat entre Hortensius, Sisenna et Lucullus, mais d'une petite présomption de ce dernier, qui se fit fort devant les deux autres d'écrire la guerre sociale, ou en latin ou en grec, en prose ou en vers, à la décision du sort. Plutarque conjecture que le sort lui donna la prose grecque, puisqu'on voyait l'histoire de cette guerre écrite en prose grecque,

(32) Remarquez qu'Hortensius n'abandonna point Verrès que Quintil., lib. X, cap. 10, parle de ses Plaidoyers pour Verrès.

(33) Acon. Pedian., in Proœmio act. in Verrem, Cic., in Bruto, initio.

(34) Idem, epist. III, lib. I, ad Quintum. Voyez aussi epist. IX ad Attic., l. III.

(36) Cornel. Nepos, in Vitâ Pomponii Attici.

(37) Lib. XIX, cap. IX.

(38) Lib. I, de Anal., apud Corradum in Cicéron. Brutum, pag. 428.

(39) Ibidem.

par Lucullus : mais, encore un coup, cela ne signifie nullement qu'Hortensius et Sisenna se fussent engagés au même travail, si le sort y échéait. Catanée qui le débite ainsi (40) se trompe.

(K) *Sa langue était bien meilleure que sa plume.*] C'est ce que nous apprenons de Quintilien, au chapitre III du livre XI^e., où il remarque que l'action a une force très-particulière dans l'orateur ; et que comme c'était le grand talent d'Hortensius, on ne trouvait pas en lisant ses plaidoyers, qu'ils fussent dignes de la réputation que leur auteur avait acquise. *M. Cicero, dit-il, unam in dicendo actionem dominari putat, hæc.... Antonium et Crassum multum valuisse, plurimum verò Q. Hortensium, cujus rei fides est quòd ejus scripta tantum infra famam sunt..... ut appareat placuisse aliquid eo orante quod legentes non invenimus.* Combien avons-nous de prédicateurs de qui on peut dire la même chose? M. Morus en est un exemple.

(L) *Il avait plaidé de son mieux.*] Cette cause fut plaidée l'an de Rome 702. Hortensius avait alors soixante-trois ans. Cet âge ne l'empêcha pas de faire un excellent plaidoyer. Brutus, qui l'avait toujours trouvé un grand orateur, ne l'avait jamais autant approuvé que ce jour-là ; les autres en firent le même jugement, et Cicéron ayant lu la pièce publiée mot pour mot, telle qu'elle avait été prononcée, jugea comme les autres (41). Que si néanmoins Hortensius se vit exposé le lendemain à quelques huées, ce ne fut pas pour avoir plaidé moins éloquemment que de coutume, mais à cause qu'on était fâché qu'il eût obtenu l'absolution de son client. Ce chagrin avait déjà éclaté contre les juges. *Clamoribus scilicet maximis judices corruerunt, et ostenderunt planè esse quod ferri non posset.... Accessit huc quòd postridiè ejus absolutionem in theatrum Curionis Hortensius introiit, puto ut suum gaudium gauderemus. Hic tibi strepitus,*

fremitus, clamor, tonitruum etudentum sibilus. Hoc magis animal versum est, quòd intactus ab sibi pervenerat Hortensius ad senectutem. Sed tum ita benè ut in totam vitam cuivis satis esset, et poeniteret eum jam vicisse (42). Il plaida peu de jours avant sa mort, comme Cicéron le remarque : ce fut assurément de ces habiles hommes dont l'esprit se soutient long-temps. Il est vrai qu'il brilla plus dans sa jeunesse que dans son âge plus avancé, à quoi l'on donne deux causes : l'une qu'il avait choisi l'éloquence asiatique, qui siedait mieux à un jeune homme qu'à un vieillard ; l'autre qu'il travaillait avec plus d'application quand il était jeune. Si quelqu'un nous demande, *cur adolescens magis floruit dicendo, quàm senior Hortensius?* nous trouverons des causes très-primaires, quòd genus erat orationis Asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quàm senectuti. Généralement Asiaticæ dictionis duo sunt. Hæc.... genera dicendi aptiora adolescentibus, in senibus gravitate non habent. Itaque Hortensius, quo genere florens, clamores faciebat adolescens..... Sed cum jam seniores, et illa senior autoritas gravius quiddam requireret, remanens idem, nec decebat idem : quòd exercitationem studiumque dimisit, quod in eo fuerat acerrimum, condignitas illa crebritasque sententiarum pristina manebat, sed ea vestitus orationis, quo consueverat, ornatus non erat (43). Il fut heureux même dans la conjoncture de sa mort ; il mourut à la veille des confusions déplorables où la république était plongée (44).

(M) *Quelqu'un a dit qu'il.... perdit la voix.... d'autres ont.... mal entendu cette pensée.... Tenons-nous pour fabuleux, puisqu'il plaida peu de jours avant sa mort une cause d'importance.*] La preuve du premier de ces faits-là est contenue dans

(40) In Plinii epist., lib. V, pag. m. 283.

(41) *Hortensium magnum oratorem semper putavi maximèque probavi pro Massala dicentem, cum tu abfuisti. Sic ferunt, inquam, idque declarat totidem quot dixit, ut aiunt, scripta verbis oratio.* Cicero, in Bruto.

(42) Cælius ad Ciceron., epist. II, lib. V ad Famil.

(43) Cicero, in Bruto, sub fin., pag. m. 283.

(44) *Perpetua quiddam felicitate usus ille est à vitâ suo magis quàm suorum civium tempore, et tum occidit cum lugere facilius populo posset si viveret quàm jurare.* Idem, in initio.

..... Sic est Hortensius olim
 sumptus, canis etenim confectus agendis,
 blacit, cum vox domino vivente periret,
 et nondum extincti moreretur lingua disertii.

2) Rien n'est plus singulier que le mariage avec Marcia.] Voici comment Plutarque raconte la chose. Hortensius pria Caton de lui prêter Porcie sa fille, qui était mariée à Bibulus, et qui avait déjà accouché deux fois. Donnez-la-moi, lui dit-il, comme un champ fertile où je puisse semer des enfans : mais bien que selon l'opinion humaine cela est un peu absurde ; mais au fond y a-t-il rien de plus sage et de plus conforme au bien des sociétés, que de ne laisser pas le champ fécond d'une jeune femme, et de ne souffrir point d'autre mal qu'elle accable de trop d'enfans à la famille qui en a assez ? Outre le prêt mutuel des femmes entre honnêtes gens, répand la vertu sur un plus grand nombre de familles, et un plus grand nombre de chances dans l'état. Et que si Bibulus ne se veut pas entièrement défaire de sa Porcie, je promets de la reprendre après m'en être servi pour avoir des enfans, qui soient un lien plus étroit entre vous et lui et moi. Caton ne trouva pas à propos de parler de cette affaire ; mais lorsque Hortensius lui eut déclaré qu'il voulait à Marcia, la femme de lui-même, attendu qu'elle était encore jeune, et que Caton avait déjà des enfans, on lui promit la fille, pourvu que Martius, père de la femme, le trouvât bon. Martius y mit les mains, et tout aussitôt

Marcia fut transportée à Hortensius. Quand elle en fut veuve et héritière tout ensemble , elle redevint femme du premier mari. Ce que César n'oublia pas dans l'Anti-Caton. *S'il avait besoin de femme , disait-il (48) , pourquoi la céder à un autre ? Et s'il n'en avait pas besoin , pourquoi la reprendre ? Cela ne montre-t-il pas qu'on s'est servi de ce leurre , afin de prêter une jeune femme à Hortensius , laquelle on recouvrerait riche ?* Strabon (49) ayant rapporté que les Tapyres (50) avaient une loi , selon laquelle les maris donnaient leurs femmes à d'autres , dès qu'ils en avaient eu deux ou trois enfans , ajoute que Caton avait pratiqué la même chose en faveur d'Hortensius qui lui demandait sa Marcia ; et il remarque que Caton ne fit que suivre l'ancienne coutume des Romains. Il y a lieu de douter que ce fût leur ancienne coutume ; car non-seulement on en trouve si peu d'exemples , que Tertullien ne cite que celui de Caton (51) ; mais on voit aussi qu'Hortensius reconnaît dans son dessein quelque chose de bien étrange , ou de bien nouveau , selon l'opinion des hommes (52). Il n'oppose pas à cette opinion les anciennes lois , ou l'ancien usage des Romains , qu'un aussi grand jurisconsulte que lui n'eût pas manqué d'alléguer en cette rencontre ; il n'oppose que la nature. Bodin (53) critique Plutarque mal à propos , lui imputant d'avoir dit dans la vie de Caton d'Utique , qu'il était permis aux Romains de prêter leurs femmes ; car cet historien ne parle point de cela comme d'un usage fondé sur les lois , ou comme d'une

(53) Bodin, *Meth. Hist.*, *cap. IV*, p. m. 78.

W) Plutarch., in Catone Utic., pag. m. 770.

chose qui se pratiquait : au contraire, il introduit Hortensius, qui avoue que sa proposition paraissait étrange ou nouvelle. C'est une grande témérité au même Bodin, de ne vouloir pas ajouter foi au prêt de la femme de Caton ; car c'est une histoire que Thraséas avait prise des écrits de Munatius, ami de Caton, et que César n'aurait pas osé reprocher, si elle n'eût été connue (54). La raison sur quoi Bodin appuie son incrédulité est une nouvelle faute ; c'est, dit-il, que par la loi de Romulus, et selon la pratique ancienne que Tibère rétablit, les parens châtiaient à discrétion les femmes qui commettaient adultère. Mais que fait cela contre la femme de Caton, qui fut cédée à un autre par son père et par son mari ? Je ne dis rien contre ces paroles, *Plutarchus et Strabo Parthos æquæ ac Lacedæmonios mutuas uxores amicis dare consuevisse aiunt* (55), quoiqu'elles soient très-capables de tromper ; car qui ne croirait en lisant cela que Plutarque attribue cette conduite aux Parthes, et que Strabon l'attribue aux Lacédémoniens ? Ce n'est point pourtant ce que Bodin a voulu dire : son sens est que Strabon l'attribue aux Parthes (56), et que Plutarque l'attribue aux Lacédémoniens. Cette manière de citer n'est que trop fréquente, et jette dans l'illusion ; elle semble donner plusieurs témoins d'une même chose, lorsqu'en effet il n'y en a qu'un. Bodin semble dire que Plutarque et Strabon témoignent tous deux que le prêt des femmes était aussi en usage parmi les Parthes que parmi les Lacédémoniens. J'ai lu dans M. Ménage que Casaubon a imputé à Plutarque d'avoir rapporté le mariage d'Hortensius et de Marcia, comme une chose dont il doutait. *Ad quem Strabonis locum notat Casaubonus, Plutarchum de Catone rem ita narrare ut de eâ dubitasse significet* (57). M. Ménage a raison de dire que cela est faux : ce n'est point

sur le fait même que Plutarque témoigne des doutes ; il dit seulement que cet endroit de la vie de Caton est comme l'endroit d'une pièce de théâtre où l'intrigue n'est pas débrouillée, c'est-à-dire, ce me semble, qu'on en jugeait fort diversement.

Notez que quand je censure Bodin sur ce qu'il impute à Plutarque, je considère qu'il cite la vie de Caton d'Utique ; car s'il eût cité le parallèle de Lycurgue et de Numa Pompilius, il n'eût pas erré. Plutarque y affirme que ce roi de Rome permit aux maris le prêt de leurs femmes. Je crois qu'il a tort de l'affirmer. M. Dacier le croit aussi. *Cela est vrai, dit-il (58), de Lycurgue ; mais il ne paraît nulle part que Numa eût eu le même dessein, il serait malaisé de prouver que cette coutume des femmes ne commença pas à Rome sous Numa, mais beaucoup plus tard, et qu'elle n'était pas générale.*

Lucain suppose que Marcia, trouvant veuve d'Hortensius, va trouver Caton pour le supplier et humblement de la reprendre. Elle lui déclara qu'ayant passé l'âge de voir des enfans, elle ne lui demandait que le nom de femme, qu'elle vivrait dans la continence, qu'elle souhaitait seulement de partager avec lui les embarras et les fatigues que sa malheureuse situation des affaires générales lui imposait. Lucain ajoute que ces paroles de Marcia touchèrent Caton, et qu'encore que le temps fût point propre au mariage, il accorda ce qu'elle lui demandait. Il est vrai que toutes les cérémonies nuptiales furent supprimées, sans excepter celle qui passe pour la principale, et pour la consommation de l'œuvre. Marcia ne quitta point son habit de deuil, elle embrassa son mari comme une mère son enfant (59). Caton prenait tant de part aux misères de l'état public, que depuis la guerre civile il se privait de tout

(54) Plutarch., in Catone, pag. 770.

(55) Bodin, Meth. hist., pag. 78.

(56) Il fallait dire aux Tapyres, et non pas aux Parthes.

(57) Menag., Amœn. Juris, cap. X. Je ne trouve point cela dans les Notes de Casaubon sur Strabon.

(58) Dacier, dans une note marginale de la traduction de Plutarque, au Parallèle de Lycurgue et de Numa, pag. 362, 363, édition Hollande ; (pag. 399, not. 10, tom. I, édition d'Amst., 1724).

(59) Sic, ut erat, mariti servans ingenui cultus,

noque modò nator, hoc est amplexu mariti
Lucan., lib. II, vs. 365.

de divertissement, il laissait sa barbe, il vivait comme une personne en deuil. Les offres de Marc furent acceptées au pied de la lettre. Voici ce que Lucain lui fait dire :

*Am sanguis inertis, dum vis materna, peregi
tum, Calo, et geminos excepi fata maritos.
Vultibus lassis, partibus exhausta revertor
Am melli tradenda viro : da fœdera prisce
Tibetis tibi : da tantum nomen inane
Quandû, licet tumultu scripsiste, Catonis
Tibi : nec dubium longo quærat in avo,
Quandû primus expulsus, ah tradita, tædæ.
Am ne lotorum doctam, rebusque secundis
Tibi : in curas venia, partemque laborum.
Am nulli tædæ sequi (60).*

On pense que s'il eût été partout aussi peu des fictions qu'en cet endroit, on ne l'accuserait pas de suivre le cours de l'histoire, et de ne pas à son ouvrage une forme poétique. Quoi qu'il en soit, portons ce qu'il observe de l'excessive rigidité de Caton.

*De ne horridam vultu dñovit ab ore
curios, duraque aditit gaudia vultu
Ipsum tolli feralia viderat arma
Catonis rigidam in frontem descendere cano
Am vultu, mirantique gens increpescere bar-
bam,
Am quippe vacat studiisque odiisque carenti,
Amnam lugere genus ; nec fœdera prisce
Am tibi tibi : justo quoque robur amor
Am tibi : hi morus (61).*

Lacm., *ibidem*, vs. 338.
Idem, *ibidem*, vs. 372.

HORTENSIUS (QUINTUS), fils précédent, se rendit si peu d'un tel père, qu'il pensa être déshérité (A). Mais si le même qui fut proconsul de Macédoine après la mort de Jules César, on peut présumer qu'il changea de vie. Il embrassa avec chaleur le parti de la liberté, et se joignit fortement à Caton, pour lever des armées capables de maintenir la cause (a). Il fut pris à la ville de Philippes, et massacré en représailles, par les ordres de Marc Antoine, sur le tombeau de Caius Antoine (B). Quelques-uns croient que notre Hor-

(a) Cicero, Philipp. X.

tensius est le même que celui qui avait été dans le parti de Jules César contre Pompée (C). Or comme ceux qui parlent de lui font assez entendre qu'il était fils unique d'Hortensius, nous pouvons le regarder comme le père de Q. HORTENSIUS CORBIO, et de MARC HORTENSIUS HORTALUS, dont celui-là fut un monstre d'impuretés et de débauches (D); celui-ci tomba dans la pauvreté, et eut la discrétion de ne se point marier, jusques à ce que Auguste lui eût donné les moyens d'entretenir une famille (b). Mais la libéralité de cet empereur n'ayant pas suffi aux besoins de tous les enfans qui naquirent de ce mariage, Hortalus demanda l'assistance du sénat (E). Tibère rejeta d'abord cette demande fort durement; et puis, s'étant aperçu que sa dureté n'était point du goût de la compagnie, il dit que si le sénat le souhaitait il donnerait une telle somme à chacun des enfans mâles d'Hortalus (c) (F). On l'en remercia, mais Hortalus, soit de crainte, soit par un reste de courage, ne dit mot; et depuis ce temps-là, Tibère, ne lui faisant aucune libéralité, lui donna le temps et l'occasion de tomber dans la plus honteuse misère (d).

(b) Tacit., *Annalium. lib. II, cap. XXXVII, XXXVIII.*

(c) *Ducena sestertia singulis qui sexus virilis essent.* Tacitus, *ibid.* M. Rijck évalue cela à 5000 ducats.

(d) *Egère alii grates; siluit Hortalus, pavore an avite nobilitatis etiam inter angustias fortuna retinens. Neque miseratus est posthac Tiberius, quamvis domus Hortensii pudendam ad inopiam dilaberetur.* Tacit., *Annal., lib. II, cap. XXXVIII.*

(A) Il pensa..... être déshérité.] Cicéron fait assez entendre dans ses

Tacite n'a pas sans prise garde à l'âge de son Hortalus, que de chicaner sur la harangue que Valère Maxime avait lue, et qu'Hortensius avait récitée peu avant sa mort. Or cette harangue suppose visiblement qu'il n'avait qu'un fils; car si outre ce garnement qui salua Cicéron dans la ville de Laodicée, il eût eu quelque fils de Marcia, il ne lui aurait pas été si nécessaire de choisir ses petits-fils pour héritiers au défaut du fils débauché, et de Messala son neveu.

(F) *Tibère..... dit qu'..... il donnerait..... à chacun des enfans mâles d'Hortalus.* Cela donne lieu de croire qu'Hortalus n'avait amené que ses quatre fils, mais qu'il avait laissé chez lui des filles; de sorte que, pour parler exactement, il ne faut point dire avec Suétone (26) qu'il avait eu quatre enfans de son mariage; car s'il n'en avait point eu plus de quatre, Tacite attribuerait à Tibère une absurdité. Je ne crois point non plus que l'on puisse dire en bonne et parfaite exactitude que Tibère ne donna rien à Hortalus (27). N'offrit-il pas de lui donner une somme, si le sénat le trouvait bon? N'en fut-il pas remercié? Pouvait-il douter de l'intention favorable de l'assemblée pour ce pauvre sénateur? Il est donc très-apparent que cette somme fut donnée; mais comme ce fut l'unique libéralité du prince, elle n'empêcha pas la misère d'Hortalus. Qu'on ne m'allègue point Suétone (28), qui prétend que les charités de Tibère envers les sénateurs pauvres furent attachées à des conditions qui en exclurent celui-là. Ces conditions, dit-il, étaient que l'on ferait apparaître de son indigence au sénat (29): *quo pacto plerosque modestia et pudore deterruit, in quibus Ortalus Q. Hortensii oratoris nepotem.* Mais il est très-faux que la honte ou la modestie aient empêché le petit-fils d'Hortensius d'accomplir la condition. N'avoua-t-il pas sa misère? N'amena-t-il pas ses quatre fils, pour prier la compagnie d'en avoir pitié?

(26) *In Tiber., cap. XLVII.*

(27) *On le dit dans le Moréri de Hollande au mot Hortalus.*

(28) *In Tiber., cap. XLVII.*

(29) *Tacit., Ann., lib. I, cap. LXXXV, s'accorde à cela.*

Ne pria-t-il pas l'empereur de lui garantir de la faim? *Nec ad indigiam ista, sed concilianda misericordiae refert: adsequentur florentes, Caesar, quos dederis honores, interim Q. Hortensii pronepotes, divi Augusti alumnos ab inopid defenso* (30). Achille Statius (31), qui a dit que notre Hortalus est peut-être celui de l'épigramme LXVII de Catulle, ne songeait pas que ce qu'il rapporte de Tacite, et qu'on vient de voir, regarde l'an 769 de Rome. Je sais bien que Catulle n'est point mort en 697. Scaliger réfute solidement ce mensonge de saint Jérôme, mais il n'y a nulle apparence qu'il ait vécu jusqu'à l'an 763. Nous réfutons aussi cela Joseph Scaliger dans l'article de CATULLE. A coup sûr, l'Hortalus de cet ancien poète était plutôt Hortensius que son petit-fils; et je me saurais assez étonner qu'Isaac Vossius dans le même livre (32) où il a soutenu contre Scaliger que Catulle est mort, l'an 704 de Rome, ou l'an 705, ait voulu (33) que l'Hortalus de ce poète soit le même que celui de Tacite.

(30) *Tacit., Ann., lib. II, cap. XXXV.*

(31) *Notis in Catull., epigram. LXVII.*

(32) *Observat. ad Catull., pag. 83.*

(33) *Pag. 152.*

HORTENSIUS (JEAN), français *Desjardins*, médecin de François I^{er}, naquit au voisinage de Laon en Picardie, Jean Desjardins, capitaine de château de Hamelle dans le diocèse de Laon. Il professa les humanités à Paris dans le collège Cardinal-le-Moine; et puis s'appliquant à l'étude de la médecine, il fut fait bachelier de cette science, l'an 1514, licencié l'an 1517, et docteur, l'an 1518. Il paraît par les registres de l'université de Paris, qu'il y étoit docteur régent, l'année 1518 et qu'il fut doyen de la faculté en 1624. Comme il entendoit le grec en perfection, il exhortait vivement ses écoliers à l'étude.

bien fondé en cela ; car Cicéron (13) ne nous laisse pas douter que ce fils d'Hortensius ne fût passé dans le parti de César. Je n'ai pu trouver quand il en sortit, ni comment il obtint le proconsulat de la Macédoine, poste où il mérita les applaudissemens de Cicéron (14). Catanée (15) confondant le père et le fils attribue à l'orateur d'avoir été dans le parti de Pompée, d'avoir fait mourir Caius Antoine, et d'avoir été massacré par Marc Antoine.

(D) Q. HORTENSIUS CORBIO..... fut un monstre d'impureté et de débauches.] Valère Maxime (16), donnant une liste des enfans qui ont vérifié le proverbe, *Heroum filii noxæ*, oublie le fils (17), mais non pas le petit-fils d'Hortensius. *Hortensii... nepos Hortensius Corbio omnibus scortis abjectionem et lucenorem vitam exegit, ad ultimamque lingua ejus tam libidini uictorum inter lupanaria prostitit, nam avi pro salute civium in foro crebuerat.* Si Lipse s'était souvenu que cet auteur a parlé au nombre singulier des petits-fils d'Hortensius dans le chapitre IX du V^e. livre, il aurait pas cru (18) qu'Hortensius et Hortensius Corbio sont une même personne. Le caractère que Tacite donne à celui-là, le distingue visiblement de celui-ci. Moréri et Hofmann font la même faute que Lipse jusqu'ils citent Valère Maxime au chap. V du III^e. livre ; Tacite au II^e. livre des Annales, et Suétone dans la vie de Tibère, par rapport au petit-fils d'Hortensius qui était extrêmement débauché. Vossius est la cause de leur méprise, parce qu'il a rapporté ces trois citations à un petit-fils d'Hortensius, tout comme si elles concernaient la même personne (19).

(E) M. HORTENSIUS HORTALUS demanda l'assistance du sénat.] Sa parenté est dans Tacite (20) : il

avait amené avec lui ses quatre petits garçons, et en les montrant au sénat, il le pria d'avoir égard à la postérité de tant de consuls et de tant de dictateurs, *en stirps et progenies tot consulum, tot dictatorum*. Lipse (21) trouve l'hyperbole un peu bien forte, attendu que la famille des Hortensius n'a donné qu'un consul, et qu'un dictateur. Il tâche d'excuser Hortalus, en disant qu'il a eu peut-être en vue ses ancêtres maternels. M. Ryck (22) n'en parle pas en doutant ; il donne la chose pour indubitable, et il croit qu'on eut en vue principalement les *Marcus Philippus* de la famille desquels était sortie, dit-il, Marcia, la grand'mère d'Hortalus. Ce dernier fait n'a nulle apparence ; car d'un côté nous ne trouvons qu'un fils d'Hortensius l'orateur ; ce fils était homme fait lorsque Cicéron passa par Laodicée, l'an 702. D'autre côté Caton ne pouvait pas être fort jeune, quand il céda Marcia à Hortensius, puisque sa fille Porcie avait eu déjà deux enfans (23). Or Caton mourut âgé de quarante-huit ans, l'an 707 de Rome (24) : si donc on suppose, comme il est très-vraisemblable, qu'il avait pour le moins trente-cinq ans, lorsqu'il se défit de Marcia en faveur d'Hortensius, il faudra dire que ce mariage se fit l'an de Rome 694. Il n'est donc pas possible que le fils d'Hortensius, que Cicéron vit dans la ville de Laodicée, l'an 702 de Rome, soit venu de Marcia. Mais qu'est-il besoin de conjecturer ? Nous avons un fait dans Plutarque qui décide la question : Marcia était encore la femme de Caton pendant l'expédition de Chypre (25), c'est-à-dire, l'an 696 de Rome. Il ne faut pas dissimuler qu'Hortalus est nommé jeune homme par Tacite, sous l'an de Rome 769, ce qui ne s'accorderait guère avec la supposition que le fils unique d'Hortensius est ce débauché dont Cicéron et Valère Maxime parlent, qui périt peu après la bataille de Philippes en 712. Mais il est beaucoup plus juste de s'imaginer que

(13) Epist. ad Attic. IV, XVI, XVII, XVIII, X.

(14) Philipp. X.

(15) In Plin., epist., lib. V.

(16) Lib. III, cap. V.

(17) Il en parle dans une autre occasion, comme on l'a vu dans la remarque (A).

(18) Comment. in Tacit. Ann., lib. II.

(19) Vossius, de Hist. lat., pag. 48.

(20) Annal., lib. II, cap. XXXVII.

(21) Comment. in Tacit.

(22) In Tacit., pag. 41.

(23) Plutarc., in Caton. min., p. 770, 771.

(24) Ibidem, pag. 794.

(25) Idem, ibidem, pag. 777.

Tacite n'a pas assez pris garde à l'âge de son Hortalus, que de chicaner sur la harangue que Valère Maxime avait lue, et qu'Hortensius avait récitée peu avant sa mort. Or cette harangue suppose visiblement qu'il n'avait qu'un fils; car si outre ce garnement qui salua Cicéron dans la ville de Laodicée, il eût eu quelque fils de Marcia, il ne lui aurait pas été si nécessaire de choisir ses petits-fils pour héritiers au défaut du fils débauché, et de Messala son neveu.

(F) *Tibère..... dit qu'..... il donnerait..... à chacun des enfans mâles d'Hortalus.* Cela donne lieu de croire qu'Hortalus n'avait amené que ses quatre fils, mais qu'il avait laissé chez lui des filles; de sorte que, pour parler exactement, il ne faut point dire avec Suétone (26) qu'il avait eu quatre enfans de son mariage; car s'il n'en avait point eu plus de quatre, Tacite attribuerait à Tibère une absurdité. Je ne crois point non plus que l'on puisse dire en bonne et parfaite exactitude que Tibère ne donna rien à Hortalus (27). N'offrit-il pas de lui donner une somme, si le sénat le trouvait bon? N'en fut-il pas remercié? Pouvait-il douter de l'intention favorable de l'assemblée pour ce pauvre sénateur? Il est donc très-apparent que cette somme fut donnée; mais comme ce fut l'unique libéralité du prince, elle n'empêcha pas la misère d'Hortalus. Qu'on ne m'allègue point Suétone (28), qui prétend que les charités de Tibère envers les sénateurs pauvres furent attachées à des conditions qui en exclurent celui-là. Ces conditions, dit-il, étaient que l'on ferait apparaître de son indigence au sénat (29) : *quo pacto plerosque modestia et pudore deterruit, in quibus Ortalus Q. Hortensii oratoris nepotem.* Mais il est très-faux que la honte ou la modestie aient empêché le petit-fils d'Hortensius d'accomplir la condition. N'avoua-t-il pas sa misère? N'amena-t-il pas ses quatre fils, pour prier la compagnie d'en avoir pitié?

(26) *In Tiber., cap. XLVII.*

(27) *On le dit dans le Moréri de Hollande au mot Hortalus.*

(28) *In Tiber., cap. XLVII.*

(29) *Tacit., Ann., lib. I, cap. LXXV, s'accorde à cela.*

Ne pria-t-il pas l'empereur de le garantir de la faim? *Nec ad indidiam ista, sed concilianda misericordia refero : adsequentur florentes, Caesar, quos dederis honores, interim Q. Hortensii propopes, divi Augusti alumnos ab inopid defende* (30). Achille Statius (31), qui a dit que notre Hortalus est peut-être celui de l'épigramme LXVII de Catulle, ne songeait pas que ce qu'il rapporte de Tacite, et qu'on vient de voir, regarde l'an 769 de Rome. Je sais bien que Catulle n'est point mort en 697. Scaliger réfute solidement ce mensonge de saint Jérôme, mais il n'y a nulle apparence qu'il ait vécu jusqu'à l'an 763. Nous réfutons sur cela Joseph Scaliger dans l'article de CATULLE. A coup sûr, l'Hortalus de cet ancien poète était plutôt Hortensius que son petit-fils; et je ne saurais assez m'étonner qu'Isaac Vossius dans le même livre (32) où il a soutenu contre Scaliger que Catulle est mort, l'an 704 de Rome, ou l'an 705, ait voulu (33) que l'Hortalus de ce poète soit le même que celui de Tacite.

(30) *Tacit., Annal., lib. II, cap. XXXVII.*

(31) *Notis in Catull., epigram. LXVII.*

(32) *Observat. ad Catull., pag. 83.*

(33) *Pag. 252.*

HORTENSIUS (JEAN), en français *Desjardins*, médecin de François I^{er}, naquit au voisinage de Laon en Picardie, de Jean Desjardins, capitaine du château de Hamelle dans le diocèse de Laon. Il professa les humanités à Paris dans le collège du Cardinal-le-Moine; et puis s'appliquant à l'étude de la médecine, il fut fait bachelier en cette science, l'an 1514, licencié, l'an 1517, et docteur, l'an 1519. Il paraît par les registres de l'université de Paris, qu'il y était docteur régent, l'année 1521, et qu'il fut doyen de la faculté, en 1624. Comme il entendait le grec en perfection, il exhortait vivement ses écoliers à l'é-

tude de cette langue; et afin que
 chacun fût en état de consulter
 l'original de Galien, il fit pré-
 sent de l'édition grecque de cet
 ancien médecin à la bibliothé-
 que de la faculté; car en ce
 temps-là, les médecins de Paris
 avaient une bibliothèque pu-
 blique dans leurs écoles (a). Il
 s'acquit une telle réputation,
 qu'on le croyait capable de gué-
 nir toutes sortes de maladies,
 pourvu que l'heure fatale ne
 fût pas venue (b). On n'exceptait
 que cela (A); de sorte qu'on lui
 appliquait ordinairement ce pro-
 verbe, *contra vim mortis non*
est medicamen in Hortis (c). On
 le voit loué dans plusieurs livres
 (B); mais pour lui il ne fit ja-
 mais rien imprimer, et l'on n'a
 rien publié de sa façon après sa
 mort. Il épousa Jeanne Bourdin
 en 1520, et Marie le Tellier, en
 1541. Il laissa sept enfans de la
 première, et quatre de la der-
 nière. Les établissemens qu'ils
 ont eus (C), et les biens immeu-
 bles qu'il laissa, sont une preu-
 ve qu'il avait gagné bien de l'ar-
 gent. Il mourut de mort subite,
 frappé d'apoplexie, pendant qu'il
 donnait à ses parens et à ses
 amis le repas de son jour natal,
 le 1547. Cela donna lieu à un
 sonnet de Desportes (D),
 que l'on verra tout entier dans les
 remarques. M. Ménage, qui était
 fils de Jean Desjardins, du côté
 des femmes (E), a fait sa vie (d).

Nous en avons tiré ce mor-
 ceau.

Ménage, etc.; avec un grand nombre de re-
 marques.

(A) On n'exceptait que cela.] Po-
 pulairement parlant, c'était beau-
 coup dire; mais dans le fond c'était
 excepter beaucoup: car si la mort
 ne s'en mêle pas, il n'est point de
 maladies qu'un médecin ne guérisse;
 la nature toute seule est très-capable
 alors de les guérir. Néanmoins de la
 manière que nous avons accoutumé
 de juger des choses, nous figurant
 une infinité de conditions très-possi-
 bles qui détourneraient la roue, et qui
 changeraient la chaîne et le cours
 des événemens, c'est donner une
 grande idée d'un médecin, que de
 dire que pourvu qu'une force ma-
 jeure ne vienne pas l'interrompre, il
 redonnera la santé à un malade. Cela
 me fait souvenir de la pensée trop ca-
 valière qu'on impute à je ne sais
 quels amiraux, qui, étant prêts de
 donner bataille dans des circonstan-
 ces favorables, et après des mesures
 bien prises, s'assuraient de vaincre
 pourvu que Dieu se tint neutre, et
 laissât faire les combattans.

(B) On le voit loué dans plusieurs
 livres.] M. Ménage (1) cite Arnould
 d'Ossat, dans son exposition contre
 Jacques Charpentier; René Moreau,
 dans la Vie de Jacques Sylvius; du
 Boulay, dans l'Histoire de l'univer-
 sité de Paris; Louis d'Orléans, dans
 la Plante humaine; Pierre Ayrault,
 dans ses livres de *Ordine judiciario*;
 Jean Vassé (2), dans une épître dé-
 dicatoire.

(C) Les établissemens que ses en-
 fans ont eus.] Voici comme parle
 M. Ménage (3). *Prædivitem fuisse,*
ut tum erant tempora, testantur et
ejus ædes plurimæ, et prædia multa,
et liberi undecim qui nido majores
pennas, ut Flacci verbis utar, ex-

(a) Humerus, Dissert. de Academ. Parisiensi.

(b) Balus, Historia Academ. Parisiensis.

(c) On l'appelait en latin ou Hortensius
 ou de Hortis.

(d) Elle est en latin dans le volume qu'il
 publia à Paris, l'an 1675, in-4^o, contenant
 la Vie de Pierre Ayrault, de Guillaume

(1) Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault,
 pag. 150.

(2) *Ei præterea et Martino Acacim et Mi-*
chaëli Dumontio, medicis Parisiensibus doctis-
simis interpretationem librorum Hippocratis et
Galen de victus ratione in morbis acutis nun-
cupavit Johannes Vassæus medicus et ipse Pa-
risiensis doctissimus. Menagius, in eodem vo-
lamine, pag. 512.

(3) Ibidem, pag. 514.

tenderunt. Par le détail de ces onze enfans il paraît que les filles furent mariées à des gens considérables ; à un Guillaume Versoris, conseiller au châtelet, fils de Jean Versoris, célèbre avocat au parlement de Paris ; à un Jean Métayer, conseiller à la cour des monnaies ; à un Pierre Ayrault, lieutenant criminel d'Angers. L'un des fils fut conseiller au châtelet, un autre fut chanoine de Senlis, un autre fut conseiller à la cour des monnaies. Ce conseiller au châtelet laissa un fils qui exerça la même charge, fut échevin de Paris, en 1600, et laissa un fils qui eut entre autres enfans la femme de Denys Godefroi historiographe de France. Il ne restait plus parmi les descendants de Jean Desjardins qu'une personne qui portât son nom (4), au temps que M. Ménage faisait ce livre.

(D) *Sa mort.... donna lieu à un beau sonnet de Desportes.*] On ne sera pas fâché de le voir ici. Le père Vavasseur l'a mis en latin, et M. Ménage a fait une épigramme sur la même pensée (5).

*Après avoir sauvé par mon art secourable
Tant de corps languissans que la mort menaçait,*

*Et chassé la rigueur du mal qui les pressait,
Gagnant comme Esculape un nom toujours durable :*

*Cette fatale saur, cruelle, inexorable,
Voyant que mon pouvoir le sien amoindris-*

sait,
Un jour que son courroux contre moi la

poussait,
Finit quant et mes jours mon labeur profit-

able.
PASSANT, moi qui pouvais les autres secourir,
Ne dis point qu'au besoin je ne me pus

guérir,
Car la mort qui doutait l'effort de ma

science,
Ainsi que je prenais sobrement mon repas,
Me prit en trahison, sain et sans défiance,
Ne me donnant loisir de penser au trépas.

(E) *M. Ménage... était issu de Jean Desjardins, du côté des femmes.*] Pierre Ayrault, aïeul maternel de M. Ménage, épousa Anne Desjardins, fille de notre Hortensius, et de Marie le Tellier, sa seconde femme, qui était de la même famille

(4) *Petrum Hortensium militem strenuum qui Margaretam de Gravellâ uxorem sibi adiunxit.* Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 517.

(5) *Tout cela se trouve là même, pag. 514 ; le sonnet français est à la page 510.*

dont M. le chancelier le Tellier descendait (6).

(6) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 515, 517.

HORTENSIUS (LAMBERT), né à Montfort dans la province d'Utrecht, le premier jour d'avril 1518 (A), a tenu rang parmi les doctes de son siècle. Il étudia à Louvain les langues savantes avec une extrême application, sous de fort excellens maîtres ; et il ouït aussi les leçons de Vives sur la dialectique. Il publia en vers latins une traduction du *Plutus* d'Aristophane avec des notes, et donna par là des preuves de ses progrès en la langue grecque. On a plusieurs autres livres de sa façon (B). Il régenta fort long-temps à Nacden en Hollande ; et peu s'en fallut qu'il ne pérît lorsque cette ville fut saccagée par les Espagnols, en 1572, sous la conduite de Fridéric de Tolède, fils du duc d'Albe. On lui avait pillé sa maison ; on lui avait tué sous les yeux son fils naturel (a) ; il alla lui-même être égorgé nonobstant son caractère de prêtre, mais par bonheur un gentilhomme (b) qui avait été son écolier et qui portait les armes au service des Espagnols, se trouva tout à propos afin de lui sauver la vie. On remarqua qu'il n'avait eu soin que de sauver et naufrage ses notes sur la *Pharsale* de Lucain. Il fit une de

(a) *Occiso in oculis filio suo naturali.* V. ler. Andreas, Biblioth. belg., pag. 613. Les notes que M. Brand, dans son Histoire de la Réformation, à l'année 1572, pag. 702, 703, parle de Jérôme Hortensius ministre de la Haye, et puis à Wassenaar qu'il dit être fils de Lambert,

(b) Il s'appelait *Weldam*.

cription du sac et du massacre de Naerden, de laquelle le manuscrit se voit à Utrecht. Il ne survécut guère à cette désolation; car il mourut en 1573 (c), près de Naerden, dans une maison de campagne (e).

(c) Anno à lanienâ quæ soli propter doctum singularem paraserat altero, à nato anno MDLXXIII. Voyez l'épithaphe que sur de Naerden lui firent faire dans l'église de Saint-Vit; Valère André la rapporte.

(d) Fréherus, dans son Théâtre, p. 1473, in præsidio suburbano. Il fallait dire studio.

(e) Ex Valer. Andread, Bibl. belg., p. 613.

(A) Il naquit à Montfort... le premier jour d'avril 1518.] Je m'écarte en cela de Valère André, mon auteur, qui le fait naître en 1500. Il aura été trompé sans doute par ces paroles de Tertullien (1), *Nascitur anno cdo. lo. viii. Kal. Aprilis*; il aura cru que ces lettres numérales xviii se rapportent au mot Kalendes, faute de s'être souvenu qu'il n'y a point dans le calendrier romain aucun dix-huitième jour avant les calendes d'avril. Ce n'est point la seule raison qui m'ait déterminé à joindre xviii avec les lettres précédentes; j'y ai été porté aussi par cette considération. Valère André dit qu'Hortensius était fort jeune (2) lorsqu'il vint étudier à Leyden, sous Rutgérus Rescius, professeur en langue grecque; or il dit ailleurs (3) que Rescius décéda en 1545, qui était la dix-septième année de sa profession; il ne l'avait donc commencée qu'en 1528. Comment est-ce donc qu'Hortensius aurait pu venir étudier fort jeune sous ce professeur, s'il était né l'an 1500? Mais s'il était né en 1518, rien n'est plus aisé à comprendre que cela. Valère André (4) s'est trompé, et nous l'année de la naissance, et dans celle de la mort, puisqu'il a dit que Lambert Hortensius naquit l'an 1501, mourut l'an 1577.

(B) On a plusieurs livres de sa fa-

çon.] En voici les titres : *Enarrationes in Virgilii Æneida*, in-fol.; *Explanationes in Lucani Pharsalam*, imprimées à Bâle, l'an 1578, in-fol.; *Satyrarum in ævi sui vitia et mores libri II*; *Epithalamiorum liber I*; *Secessionum civilium Ultrajectinarum libri VII*; de bello Germanico à Carolo V Cæsare gesto libri VII; *Tumultuum Anabaptistarum liber I* (5).

(5) J'ai cité ce livre dans la remarque (B) de l'article PICARD, tom. XII. J'ajoute ici qu'il a été réimprimé à Amsterdam, en 1636, avec l'*Historia Anabaptistica de factione Monasteriensis de Conrad Hereshachius, par les soins de Théodore Strackius, ministre de Burik au pays de Clèves.*

HORTENSIUS (MARTIN), natif de Delft en Hollande, et professeur en mathématique à Amsterdam, aurait pu aller loin dans les matières de sa profession, s'il ne fût pas mort à la fleur de son âge (a), l'an 1639 (A). La préface qu'il a mise au-devant d'un livre de Philippe Lansbergius qu'il avait traduit en latin et dans laquelle il fait de puissantes objections au système de Tycho-Brahé, nous apprend de quelle manière il cultiva l'étude de l'astronomie, et y fut aidé par les conversations de Lansbergius, auquel Beekman, recteur de l'école de Dordrecht, personnage fort mêlé dans l'histoire de M. Descartes, le recommanda. Ce livre de Lansbergius a pour titre, *Commentationes in motum terræ diurnum et annum, et in verum spectabilis cœli typum*, et fut imprimé à Middelbourg, l'an 1630, in-4°. Hortensius a traduit aussi l'*Institution astronomique* de Guillaume Blaeuw, et a composé de son chef une dissertation, de *Mercurio sub Sole viso et Venere invisâ*, adressée à Gassendi; et

(a) Valer. Andreas, Bibl. belg., pag. 652.

(1) Athen. belg., pag. 508.

(2) *Admodum adolescens*, pag. 613.

(3) Pag. 806.

(4) In Theatre, pag. 1473. Konig le fait aussi vivre en 1501.

une réponse à ce que Képler avait mis au devant de son almanach de l'an 1624 (b). Les lettres que Gassendi lui écrivait témoignent une estime singulière pour lui. On a imprimé dans le volume des lettres de ce fameux philosophe celles qu'Hortensius lui avait écrites. J'ai su par-là qu'il était né en 1605 (c), et qu'il avait été reçu professeur à Amsterdam, l'année 1634 (d). Il ne paraissait pas content de sa condition; et il parle (e) de l'esprit qui régnait dans cette fameuse ville, en homme piqué et outré de ce qu'on ne venait pas à ses leçons, et qu'on ne favorisait pas l'exécution des machines qu'il méditait, et dont il espérait un succès supérieur à tout ce qu'avait fait Tycho-Brahé (f). On a quelques harangues de sa façon; une de *Utilitate et Dignitate Matheseos*, et une de *Oculo ejusque Præstantia*. Il témoigne dans une de ses lettres à Gassendi (g), que l'impression de sa réponse au livre que Pierre Bartholin avait publié contre lui pour la défense de Tycho-Brahé, n'était différée qu'à cause de la disette de papier. Apparemment cet ouvrage tint compagnie à la *Pleiadographia* (h), qui fut laissée manuscrite par le même auteur entre ses papiers quand il mourut. M. Descartes n'a point

parlé avantageusement de ses premières : pour les professeurs de l'école, dit-il (i), pas un n'entend ma géométrie; je dis ni Golius, ni encore moins Hortensius, qui n'en sait pas assez pour cela.

(i) Lettres, tom. III, pag. 191.

(A) Il aurait pu aller loin dans les matières de sa profession, s'il ne fût pas mort à la fleur de son âge. L'an 1639. J'ai abandonné la-dessus Valère André; car il marque l'an 1640. Ce qui m'a porté à l'abandonner est un passage de M. Descartes qui mérite d'être copié : je le tire d'une de ses lettres au père Mersenne (1), qui, pour n'être pas datée, ne laisse pas d'établir solidement la date dont j'ai besoin, puisque dès les premières lignes l'auteur nous apprend qu'il l'écrivit en réponse à une lettre du dernier décembre 1639. Voici ce que j'ai trouvé à propos d'en copier. Hortensius étant en Italie, il y passa quelques années, se voulut mêler à faire son horoscope, et dût à deux jeunes hommes de ce pays-là qui étaient avec lui, qu'il mourut en l'an 1639, et que, pour eux, ils ne vivraient pas long-temps après. Or lui étant mort cet été, comme vous savez, ces deux jeunes hommes en ont eu telle appréhension, que l'un d'eux est déjà mort, et l'autre, qui est le fils de Heinsius (2), est si languissant et si triste, qu'il semble faire tout son possible, afin que l'astrologue n'ait point menti. Voilà une belle science, qui sert à faire mourir des personnes qui n'eussent pas été malades sans elle ! On aurait tort de m'objecter que M. Descartes pourait avoir écrit cette lettre après l'an de l'an 1640, et qu'ainsi il ne dirait rien de contraire à Valère André : son commerce de lettres avec le père Mersenne était si fréquent, que cette objection ne saurait être que fautive.

(1) C'est la XXXV^e. du III^e. volume, dans l'édition de 1659.

(2) C'est sans doute Nicol. Heinsius, qui n'est mort qu'en 1681. M. Baillet dit le contraire, prétendant qu'Heinsius avait deux fils, et que celui dont parle Descartes mourut effectivement, et s'appelait Daniel.

(b) Voyez Vossius, de Scient. Mathem., pag. 201, 202.

(c) Oper. Gassendi, pag. 418, tom. VII.

(d) Ibidem, pag. 422.

(e) Ibidem, pag. 429.

(f) Ibidem, pag. 425. Vide etiam, pag. 429, et pag. 432.

(g) Pag. 129.

(h) Valer. Andreas, Biblioth. belgic., pag. 662.

Je ne vois de plus je vois dans une lettre de Boxhorn (3) datée du 13 de septembre 1639, qu'il regrette la perte qu'on venait de faire d'Horsbourn.

(3) Vide Epistolas Boxhornii, pag. 144, edit. Beroles., 1679.

HOSIUS (STANISLAS), cardinal et évêque de Warmie, a été un des plus habiles hommes de la Pologne ait, produits. Il naquit à Cracovie, l'an 1504. Vous trouverez dans Moréri (a) la suite de ses actions, et des honneurs où il monta. On ne trouverait point, pendant qu'il fut l'un des présidens du concile, qu'il eût toute la finesse qu'un tel emploi demandait (A). Ses ouvrages de controverse ne valent guère aux meilleurs qui ont été faits en ce siècle-là. Car il n'a pas eu tort de l'accuser (B) d'avoir fait l'apologie de ce qu'avait dit un controversiste, sans l'autorité de l'église la sainte Écriture n'a pas plus de force que les fables d'Ésope. Le cardinal qui a critiqué là-dessus Horsbourn, n'a fait que marquer son ignorance (b). Hosius mourut près de Rome, le 5 d'août 1564. M. Moréri a fait quelques notes (C).

On a cru que ce cardinal était l'auteur d'un livre anonyme fort connu aux Suisses, qui fut réfuté par Bullinger dans la préface du traité de Josias Simler de *Deo Dei Filio* (c).

Il est certain (d) qu'il compo-

sa l'écrit anonyme dont je viens de faire mention. Il le composa, l'an 1564, et l'intitula : *Judicium et Censura de Judicio et Censura ministrorum Tigurinorum et Heidelbergensium de dogmate contra adorandam trinitatem in Polonia nuper parso*. On l'a inséré dans le recueil de ses Oeuvres (e), et je ne doute point qu'il ne soit dans des éditions que l'auteur lui-même avait procurées. Je crois que la plus ample des éditions de ses Oeuvres est celle de l'an 1584 (D). Elle contient un tome d'Oeuvres posthumes parmi lesquelles il y a beaucoup de lettres où le cardinal Hosius répète les mêmes choses, savoir qu'il fallait exterminer les hérétiques, et que leurs divisions témoignaient assez l'injustice de leur prétendue réformation. Il s'était fort appliqué à la lecture des écrits que les zuingliens et les luthériens avaient publiés les uns contre les autres, et à celle des violentes disputes qui s'étaient élevées parmi les luthériens. Il en tirait incessamment des conséquences odieuses, et il se prévalait adroitement de ce que ces nouveaux docteurs faisaient des livres pour soutenir les lois pénales contre les errans, et de ce que le parti le plus fort dans les schismes des luthériens chassait, emprisonnait, etc. l'autre.

(e) Depuis la page 669 jusqu'à la page 707 du 1^{er} tome de l'édition de Cologne. Celle dont je me sers marque au titre l'an 1639.

(A) On ne trouvait point, pendant qu'il était l'un des présidens du concile, qu'il eût toute la finesse qu'un tel emploi demandait.] Le cardinal de Mantoue étant mort le 2 de mars 1563, ses collègues dans la pré-

Et mieux encore dans le sieur Bullart, Mémoires des sciences, tom. I, pag. 64 et

Voyez la remarque (B).

Voyez Hottinger, in Pentade, Dissert. III, pag. 214.

M. Cressius, parte XII, Animadv., pag. 65, n'en parle que par un on dit.

sidence du concile écrivirent d'abord au pape. Celui qui se trouvait le premier (1) demanda qu'on envoyât un légat qui fût au-dessus de lui; Hosius demanda qu'on lui permit de s'en aller en Pologne; mais Simonète conseilla au pape de n'envoyer point à Trente de nouveau légat. C'est qu'il espérait de s'emparer de la direction, tant parce que le cardinal Séripande était las de ce concile, et n'avait guère d'envie de le diriger, qu'à cause que le cardinal Hosius était un homme simple, qui se laissait aisément conduire. *Simoneta desideroso che la somma di guidare il concilio restasse à lui, ed havendo speranza di condurlo bene, con sodisfazione del Pontefice, ed honor proprio; considerando che Seripando era satiato di quel negotio, e poco inclinato a volerlo guidare, e che Varmiese era semplice persona, disposta à lasciarsi reggere; mise in considerazione al Pontefice, che, ritrovandosi le cose del concilio, etc.* (2). M. Amelot n'a pas bien traduit ces paroles; chacun en pourra juger facilement. Voici ce qu'il dit: « Simonète, qui en » désirait ardemment la victoire, et » espérait d'en sortir à son honneur, » et à la satisfaction du pape, lui » représenta, que les affaires n'y » étant pas en fort bon état, la moindre nouveauté les ferait encore aller plus mal, de sorte qu'il ne » voyait pas qu'il fût besoin d'envoyer un autre légat; que, puis- » que Séripand, ennemi de l'em- » barras, n'était pas d'humeur à » vouloir diriger le concile, et que » Warmie était homme simple, et » tout gouverné par autrui, il s'offrait en leur place, et se faisait » fort de conduire heureusement la » barque (3). » 1°. L'original ne porte pas qu'Hosius fût tout gouverné par autrui; 2°. il n'est pas vrai que Simonète ait écrit au pape qu'Hosius était un homme simple. Il le croyait bien, et il bâtissait là-dessus; mais il ne communiqua point au pape cette pensée. Fra Paolo distingue

très-clairement ce que l'on pensait d'avec ce qu'on écrivait. Le traducteur aurait dû suivre cette distinction.

Notez que le cardinal Pallavicini (4) prétend prouver par des pièces authentiques, que tout ce que Fra Paolo avance concernant les artifices ambitieux de Simonète est un mensonge.

(B) *Casaubon n'a pas eu tort de l'accuser, etc.....*] Suivons le progrès de cette dispute, et commençons par les paroles de ce grand critique (5): *Verbo Dei viventis scripto minime etiam tribuit* (Scioppius in Ecclesiastico, cap. 135) *quam sive Pighius sive alius qui dixit patrum memoriam Scripturam si auctoritate ecclesie destituatur, non plus per se valet quam fabulas Æsopi. Quod blasphemum dictum postea defendere curavit est cardinalis Hosius.* Le jésuite Edmond Jean soutint que c'était une calomnie inventée par Brentius; voici comment il prétendit le prouver. *Jam verò quando non memoriam neque quis Æsopicæ hujus fabulæ auctor sit, neque quo loco ea Hosius defenderit, vel ne convinctus imposturæ posset, vel quòd in ea quo alio rem eam legerat, et auctorem, et calumniam ex Hosio delatam: videant deinde lectores, quibond fide infideles isti fidei patres dispulent. Is igitur lib. 3. in prolegomena Brentii, ipso ferè initio: Magna pars, inquit, libelli prolegomenorum Brentii non aliundè constant, quàm è sannis, dicteriis, conviciis; in quibus sic etiam ludit Scripturis, sic tractat joculariter, ut verè de iudici possit, quod venerabili videri Petro à Soto falso impingit, et non haud aliter Scripturis, quam fabulis uti. Non est igitur ea calomnia cujusquam scriptoris vox; sed calomnia Brentii: quam vtr̃ illustrissimus falso in virum doctissimum excogitavit, in auctorem ipsum verè confuturare defendit* (6). On voit là quatre choses: 1°. Une plainte de ce que Casaubon n'avait point marqué

(1) C'était le cardinal Séripande.

(2) Fra Paolo, Istoria del concilio di Trento, lib. VII, pag. m. 693. *Conféres avec ceci le passage du livre VI, pag. 548: c'est la page 517 dans la version d'Amelot.*

(3) Histoire du Concile de Trente, pag. 657, 658. Édition d'Amsterdam, 1686.

(4) Histor. concilii Tridentini, lib. XX, VI, num. 6.

(5) Casaubon., in Baronium, exercit. I, c. XXXIII, pag. m. 134.

(6) Andr. Eudæmon-Joannes, Castigat. citat. Isaaci Casauboni, lib. II, cap. 7, p. 1.

quel endroit des ouvrages d'Hosius se trouve cela ; 2°. que Brentius accuse Soto de se servir de l'Écriture même des fables d'Ésope ; 3°. qu'Hosius soutient qu'une telle accusation est calomnieuse à l'égard de Soto, et est véritable à l'égard de Brentius ; 4°. que ces paroles d'Hosius ont donné lieu au reproche rapporté par Casaubon. La première de ces quatre choses est juste. On ne saurait trop se plaindre de la négligence de ceux qui ne citent point le chapitre, quand il s'agit d'accusations graves. Les autres auteurs sont les plus sujets à se défier : ils s'imaginent qu'on les croira sur leur parole ; et là-dessus ils se dispensent de citer : il leur suffit de dire, *Plutarque, Cicéron, Augustin, disent cela*. Une multitude de lecteurs aiment mieux croire, ou demeurer dans l'incertitude, que de prendre la peine de vérifier. Casaubon, n'ayant pas effectivement dessein d'empêcher qu'on ne découvrit qu'il accusait fausement, a néanmoins donné lieu à ce soupçon. Pourquoi citait-il d'une manière si vague ? La deuxième et la troisième de ces quatre choses sont des faits incontestables (7), mais ils ne servent de rien au fond de ce débat. La quatrième est une insinuation dénuée du jésuite, comme on le verra ci-dessous.

La confiance avec laquelle il accuse Casaubon de calomnie contre le cardinal Hosius, forme je ne sais quel usage au désavantage de ce critique ; mais quand on voit l'apologiste Casaubon demeurer court, et nous parler froidement qu'il n'a aucun reproche d'Hosius (8), on a du penchant à croire qu'Eudémon-Jean est bien fondé. Croit-on aisément qu'un ministre, qui entreprend de réfuter le docteur de Casaubon, ne cherche à les ouvrages d'Hosius jusques à ce qu'il les trouve ? Est-il si difficile de les trouver ? On soupçonne donc

que s'il avoue qu'il ne les a pas, c'est un subterfuge inventé afin de ne pas convenir de l'innocence de ce cardinal. Mais ne soyez pas en peine pour Casaubon : il n'impute rien à Hosius qui ne soit très-véritable. *Fingamus autem nunc verum esse*, ce sont les paroles d'Hosius (9) au même livre qu'Eudémon-Jean a cité, *quod tu scripsisse nescio quem narras, nam nomen non exprimis, ac fieri potest ut sit commentum tuum, Scripturas valere quantum fabulas Æsopi, si destituantur autoritate ecclesiæ. Cedo Brenti, num hic minus reverenter de Scripturis loquutus est, quam qui vocat eam librum Hæreticorum* (10), *cum tamen nullorum sit minus quam hæreticorum ? est enim catholicorum propria, qui tot seculis in ejus possessione præscripserunt. Et potuit illud tamen pio sensu dici, quem homo pius, qui charitatem habet, quæ non cogitat malum, ex iis verbis eliceret. Nam reverà, nisi nos ecclesiæ doceret autoritas hanc scripturam esse canonicam, perexiguum apud nos pondus haberet.*

(C) *M. Moréri a fait quelques fautes.*] 1°. Ce ne fut pas à Pavie, mais à Padoue, que les parens d'Hosius l'envoyèrent étudier. M. Moréri aurait pu connaître sa faute, s'il avait su que *Lazare Bonamici*, qu'il donne pour maître à Hosius, était professeur à Padoue. Du Saussai (11) suppose qu'Hosius ayant été envoyé en Italie, par le conseil de Pierre Thomicki, évêque de Cracovie, s'arrêta à Bologne. C'est mal distinguer les choses. Il fallait dire qu'Hosius, ayant étudié à Padoue pendant quelque temps, passa à Bologne, et s'y fit recevoir docteur en droit. *Pata-vii, dein Bononiæ.... Jurisprudentiæ industriam primo addixerat, et lauream sub ipso Hugone Boncompagno qui S. S. Gregorii XIII nomine dein præfuit, postremò adeptus est* (12). Cela montre la 2°. fausseté

(7) Les paroles d'Hosius, citées par Eudémon-Jean, se trouvent au III^e. livre contre les calomnies de Brentius, pag. 196, edit. Cologne, 1558, in-folio.

(8) *Si nihil gravius dixit Hosius, erit hæc insinuat calumnia, non in spiritum sanctum injuria. Ego Pighii, Hosii, nihil habeo, Hermannii, cui blasphemiam hanc Scripturæ in Æsopi fabulis comparationem tribuentes non magis audivi. Jacob. Capellus, Vindic. Casaub., lib. III, cap. V, pag. 78.*

(9) Hosius, lib. III in Prolegom. Brentii, pag. 230, 231.

(10) Hosius venait de dire que Luther a appelé l'Écriture sainte le livre des hérétiques ; Gretser le remarque aussi, proleg. Exam. Mysteriorum Plesmanni, pag. 90, et cite les paroles de Luther ex Postil. eccles. Domini. 8 post Trinit.

(11) Continuat. de Scriptor. ecclesiast., cap. XXXII, pag. m. 23.

(12) Thuan., lib. LXVIII, sub fin., pag. m. 927.

de Moréri : il dit qu'Hosius reçut à Bavière la bonnet de docteur. 3°. Il eut l'évêché de Culmes à l'instance du roi Sigismond I^{er}. C'est une autre fausseté : car ce fut Sigismond Auguste qui lui procura cette prélature. 4°. Comment est-ce que Sigismond I^{er}. l'aurait envoyé à Rome vers le pape Jules III ? Il mourut l'an 1548, et ce pape ne fut créé qu'en l'année 1550. 5°. Il ne fallait pas dire que s'étant retiré en Pologne, après la clôture du concile, il travailla à ces admirables ouvrages qui nous restent de lui ; car c'est déclarer qu'il n'avait point fait de livres avant ces temps-là, et néanmoins il est sûr que sa réponse à Brentius fut imprimée à Cologne, l'an 1558. C'est un in-folio de 400 pages. Son livre qui a pour titre *Confessio catholica fidei Christiana* (13), avait déjà paru à Mayence. Son livre de *Communione sub utraque specie*, celui de *Sacerdotum conjugio*, et celui de *Missæ vulgari lingua celebranda*, étaient sortis de dessous la presse à Paris, l'an 1561 (14). Du Saussai (15) mérite ici un mot de censure ; car il met presque tous ces ouvrages dans le catalogue des livres qu'Hosius fit imprimer après la tenue du concile. 6°. Il ne fallait pas dire en général que les livres d'Hosius furent imprimés trente-deux fois durant sa vie : il fallait y apporter quelque exception, comme a fait M. Bullart. *Plusieurs de ses écrits*, dit-il (16), *ont été imprimés trente-deux fois pendant sa vie dans les principales villes de la chrétienté, et traduits en français, en italien, en allemand, en flamand, en polonais, en anglais, en écossais, et en arménien.* M. de la Roche pozai (17) a fait la faute de n'user d'aucune exception. Voyez la remarque suivante.

J'ai laissé passer à M. Moréri ce qu'il dit touchant les raisons qui obligèrent le cardinal Hosius à n'assister pas à la vingt-quatrième ses-

sion. Il prétend que ce fut à cause qu'Hosius n'approuvait point ce qui avait été décidé sur les mariages clandestins. Il est fort vrai qu'il désapprouvait cette décision, et qu'il tâcha trois ou quatre fois de la faire révoquer, ce qui le fit passer pour un opiniâtre (18) ; mais il n'est nullement certain que son absence soit fondée sur la raison de M. Moréri, car il ne laissa pas d'assister à la session précédente, encore qu'il démontre qu'il prouvât une partie des choses qui furent décidées sur le sacrifice de la messe. Il ne fit point scrupule de s'y opposer. Pourquoi donc n'aurait-il pas osé en faire autant sur les mariages clandestins ? N'aurait-il pu être secondé par son collègue le cardinal Simonète, et par quelques autres opinans ? N'envoya-t-il pas par écrit son opinion qui était contraire au décret ? Ne déclara-t-il pas par écrit qu'il se remettait de tout cela au jugement du saint père ? Et un mot, sa maladie fut très-réelle et dura long-temps. Voilà presque toutes les raisons que Palavicin (19) emploie pour réfuter un conte adopté par Fra Paolo, qu'Hosius fit semblant d'être malade afin de n'assister pas à la session où le décret pour les mariages clandestins devait recevoir force de loi. On a quelquefois raillé de dire que les maladies des grands sont de commande, sont des grâces de politique ; mais les historiens trop spéculatifs se trompent aussi quelquefois en le disant.

(D) *Je crois que la plus ample de éditions de ses œuvres est celle de l'an 1584.* Elle fut faite à Cologne par Maternus Cholin, et contient deux tomes in-folio. On mit dans le premier les ouvrages qui avaient déjà paru, mais on les donna sur la dernière révision de l'auteur. Le second volume est tout composé d'ouvrages qui n'avaient jamais été imprimés, et qui furent recueillis par les soins de Stanislas Rescius, qui les dédia à Étienne Battori, roi de Pologne. Son épître dédicatoire est datée de Rome le 1^{er}. de septembre 1582. De la manière dont M. Crénus parle (20),

(13) Voyez la préface de sa Réponse aux Prolégomènes de Brentius.

(14) Oldoïans, in Athen. Romano, pag. 615.

(15) In Continuat., de Scriptor. ecclesiast., pag. 23.

(16) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 70.

(17) In Nomenclatore cardinalium, pag. 151.

(18) Pallavic. , Histor. concilii Trident., lib. XXII, cap. IX, num. 6.

(19) Ibidem, lib. XXIII, cap. VII, num. 19.

(20) Crénus, Animadv., part. XII, p. 65.

peut que le traité qui a pour titre *Religium et Censura, etc.*, n'est point de l'édition d'Anvers, 1566, in-8°; mais je me persuade qu'il est de l'édition de Venise, que l'auteur dédia lui-même au pape Grégoire XIII, le 15 d'août 1573. Il avait vu et augmenté ses ouvrages pour cette édition. Il en dédia le premier tome à Henri de Valois, roi de Pologne, et data l'épître dédicatoire le même jour que celle de tout le volume. Ce premier traité a pour titre *Defensio catholice Fidei christianæ*. Il avait vingt-trois ans que l'auteur avait écrit une partie qui, ayant été envoyée à Rome par l'archevêque de Gnesne, y fut approuvée, de sorte que le cardinal Othon Truchses, évêque d'Augsbourg, la fit imprimer dans sa ville de Dillingen. Ce qui manquait ayant été ajouté, tout l'ouvrage fut imprimé à Mayence par les ordres de l'archevêque de Gnesne. Il fit bientôt d'autres éditions. Le nom d'Hosius n'y paraissait pas encore, et ne commença d'y paraître que lorsque Ruard Tapper eut prié l'auteur de se nommer, parce qu'on avait de coutume en Allemagne de mettre le débit des ouvrages anonymes (21). C'est de tous les livres le plus connu celui qui a eu le plus de succès. Le pape Pie IV le fit imprimer à Rome, par Paul Manuce (22). Il n'y a point d'hyperbole dans les éloges de deux éditions dont on parle, c'est principalement à l'égard de celui-ci. Rescius étend cela à tous les ouvrages que le cardinal Hosius a donnés au public : *Ipsa etiam hæc opera vivente bis et trigesies in cunctis christianis orbis urbibus, in germanicâ, gallicâ, flandricâ, in linguâ omnes Hosii libri typis præditæ, in polonicam etiam et italicam translati videbantur, et fortasse in armenicam, sicut ex sermone viri cujusdam in hac urbe illustrissimi acceperimus* (24); mais ses ouvrages posthumes, qui contiennent un

assez gros tome in-folio, en devant être exceptés, j'ai eu raison de condamner l'expression générale de M. Moréri.

HOSPINIEN (RODOLPHE), en latin *Hospinianus*, est un des plus grands auteurs qui soient sortis de la Suisse. Il naquit à Altorf, village du comté de Kibourg, au canton de Zurich, le 7 de novembre 1547, et dès l'âge de sept ans il fut envoyé à Zurich pour y commencer ses études. Il y fit de grands progrès, sous la direction de Jean Wolphius (a) son oncle maternel; et ayant perdu son père (b) l'an 1563, il trouva un patron très-affectionné dans la personne de Rodolphe Gualterus (c) son parrain. Il sortit de Zurich pour aller voir les autres académies au mois de mars 1565, et s'arrêta deux ans à Marpourg, où il se distingua par son assiduité à l'étude, et par sa bonne conduite. Il fit la même chose à Heidelberg pendant les six mois qu'il y passa, ensuite de quoi ses supérieurs le rappelèrent, et le firent recevoir ministre, l'an 1568. Ce fut pour aller prêcher deux fois la semaine dans une église de la campagne, à quatre ou cinq lieues de Zurich. Il fit ponctuellement toutes ces fonctions pendant huit années, quoiqu'il eût bien d'autres fardeaux sur les épaules dans la ville; car on lui donna à régenter la troisième classe, l'an 1569, et on le fit proviseur de l'école abbatiale, l'an 1571. Il fut proviseur de

(21) Tiré de l'épître dédicatoire d'Hosius à Henri de Valois, roi de Pologne.

(22) Voyez la même épître dédicatoire.

(23) Voyez la remarque précédente, citation

(24) Sen. Rescius, *epist. ded.*, tom. II Opusculi, folio 3 verso. Edit. Colonia apud Blum, 1584.

(a) Il était ministre, et a publié plusieurs livres.

(b) Il était ministre à Altorf.

(c) C'était un fameux ministre, dont on a en latin plusieurs Homélies.

l'école Caroline cinq ans après. Ce fut une pierre de Sisyphe qu'il roula avec une extrême patience pendant dix-neuf années (A). Il obtint le droit de bourgeoisie (d), l'an 1569, et il se maria heureusement la même année (B). Ses fatigues pastorales furent un peu diminuées, l'an 1576; car on lui donna une église qui n'était éloignée de Zurich que d'une lieue. La poussière du collège ne lui ôta pas le courage de s'engager à une entreprise relevée, et d'une vaste étendue (C). Comme il donnait à l'étude de l'histoire ecclésiastique tout le temps qu'il avait de reste, il forma le plan d'un ouvrage qui pût montrer aux catholiques romains, que c'est à tort qu'ils se vantent que leurs doctrines sont conformes à l'antiquité. Il ne put pas achever son entreprise; mais il en fit voir de grands morceaux (D), qui lui acquirent beaucoup de réputation, et qui obligèrent ses maîtres à le retirer de la poudre des écoles, pour le placer dans un lieu plus éminent. Il fut fait archidiacre de l'église Caroline, le 25 de septembre 1588. Six ans après on le fit ministre de l'église abbatiale; emploi qui lui fut d'autant plus commode, qu'il ne le détournait pas tant de son grand dessein. L'ouvrage qu'il publia sur l'eucharistie, et celui qu'il intitula : *Concordia discors*, chagrinerent terriblement les luthériens. Ils le chagrinerent à leur tour par leurs réponses (E); à quoi il n'acheva pas sa répli-

(d) *Jus civitatis Tigurinae rarâ felicitate ipsi collatum est.* Heidegger. ubi infra citat. (c).

que, parce qu'il sut que les ennemis communs des protestants se divertissaient un peu trop à ce spectacle. Il tourna donc ses armes contre les jésuites. Je ne doute point que la suppression de sa réplique ne plut beaucoup à quelques princes (F). Une cataracte le priva de l'usage de ses yeux pendant près d'un an. Il ne laissa pas de prêcher comme à l'ordinaire. On la lui abattit heureusement le 18 de septembre 1613. Quand il eut atteint l'âge de soixante et seize ans, il retomba en enfance, et ne sortit de ce misérable état que par la mort, le 11 de mars 1621, courant sa soixante et dix-neuvième année. Ses écrits avaient donné une telle idée de son savoir, qu'on l'exhortait de tous parts à réfuter les *Annales de Ronius*, et qu'on ne crut pas que personne en fût plus capable. On fit à Genève une nouvelle édition de ses œuvres, l'an 1681, en sept volumes *in-folio* (G).

(e) Tiré de sa Vie, composée par Jean Heidegger, et mise à la tête de l'édition de ses œuvres en 1681.

(A) Ce fut une pierre de Sisyphe qu'il roula pendant dix-neuf années. Je me sers de cette pensée après l'auteur de sa Vie. *Hanc quoque Sisyphus tam ornavit, dit-il (1), quantum tuit, saxumque hoc verè Sisyphus volvit revolvitque, et novemdecimorum orbe circumegit indefessus athleta pari et industria et successu.* Ce qu'il dit un peu après est de bon goût : il s'étonne que l'esprit d'un pinien ne se soit pas abâtardi par ces pénibles occupations. *Femine certe adamantinumque direris quod labores exantlare, et simul ingens à situ et squalore vindicare possit.*

(1) Jo. Henr. Heidegger., in *Vita Hospiniana* pag. 8.

(B) Il se maria heureusement en 1659.] Ce fut avec Anne Lavatère, fille de Louis Lavatérus, archidiacre de l'église Caroline, et ensuite premier ministre. Il était fils de Rodolphe Lavatérus, bourgmestre de Zurich. La mère d'Anne Lavatère était fille de Henri Bullinger, l'un des principaux réformateurs. Notre HOSPINIEN vécut avec cette épouse dans une grande concorde, plus de trente années (2), et en eut quatorze enfants, dont Elisabeth, la plus jeune, mourut, vivait encore l'an 1681. Elle était veuve de Rodolphe Stuckius, et âgée de quatre-vingt-huit ans; et comme elle avait conservé son jugement et sa mémoire, elle fournit des matériaux à l'historien de son père. JEAN-HENRI HOSPINIEN, son frère, ministre de l'église de Bulac, et chanoine du chapitre de Reinsbourg. RODOLPHE HOSPINIEN, son frère, professeur en langue hébraïque à Zurich, et diacre de l'église Caroline, eut deux fils, RODOLPHE HOSPINIEN, qui était prévôt du chapitre de la même ville, lorsque M. Heidegger vivait la vie de notre Rodolphe, et JEAN-HENRI HOSPINIEN, ministre de l'église de Glattfeld. Vous trouverez dans Heidegger bien d'autres personnes issues de notre Rodolphe. Celui-ci, ayant perdu sa femme, l'an 1612, fit les réflexions que doit faire un chrétien, et chercha sa consolation assez promptement dans un second mariage. *Patienter tamen domestica illam calamitatem, utcumque acerbam, tulit, memor utique, mortalem se duxisse, et ad æternam beatitudinem præmisisse. Consequantur etiam mox orbitatem ejus nuptiæ cum matronâ honestâ Magdalena Wirziâ, nobilis et viri Conradi Wirzii, præfecti civitatis Vadivillani, filia, bonis moribus contractæ, et die XIII. Maji A. M. DC. XII. solemniter celebratæ.* Il avait éprouvé qu'une femme ne détournait aucunement de l'époux. *Cujus consortium tantum abest*

ut, quod Romanenses nostris objiciunt, impedimentum aliquod studiis ejus piis objecerit, ut magno illi contra et dulci ad omne opus bonum incitamento adjumentoque fuerit (5).

(C) Il s'engagea à une entreprise relevée et d'une vaste étendue.] C'était l'histoire des erreurs de la papauté. La première pensée lui en vint après s'être entretenu dans un cabaret de village avec son hôte, qui croyait ridiculement que la vie monastique était issue du paradis. *Fassum aliquando ferunt, cum illâ excursionem necessum haberet in hospitio pernoctare, hospitem rusticum non incuriosum crebra secum colloquia miscentem, et de origine papatus, vitæ in primis monasticæ, quam ille pro simplicitate suâ ex paradiso arcessendam ridiculè sustinuerit, anxie inquirentem, ansam sibi libros de origine errorum scribendi præbuisse (6).* Il considéra que les papistes battus par l'Écriture se retranchaient dans la tradition, et ne parlaient que de leur antiquité, et de la nouveauté des protestans. Pour leur ôter cet asile, il rechercha la naissance et les progrès des cérémonies et des doctrines romaines, et par quels degrés la vérité que Jésus-Christ et ses apôtres avaient annoncée, avait fait place aux innovations. *Impetum concepit animo suo planè heroicum, et laude nunquam intermoriturâ dignissimum fictitiæ illius vetustatis spectrum debellandi, Gibeoniticasque artes et fraudes, monstratis genuinis errorum, qui paulatim ecclesiam inundaverant, originibus detegendi, convellendique. Et magnæ quidem molis, immensique laboris opus aggrediebatur, cum de coelesti doctrinâ, et ceremoniis veræ primitivæ ecclesiæ, tum de inclinatione et depravatione ejusdem doctrinæ, deque ceremoniarum mutatione, auctione et progressu iis seculis, quæ Christum et apostolos primum, deinde verò Constantinum imperatorem, imprimis autem Gregorium M. secutæ sunt (7).* Il se proposa principalement le baptême, l'eucharistie, les temples, les fêtes, les ordres, les moines, la primauté du pape, et les

(2) *Anteaque plusquam triginta concordâ in consensu tenuit. Heidegger., in Vita Hospiniani, pag. 9.*

(3) *Quo ætatem ægens 88 sic satis vegetam integro judicio et memoriâ, ex quâ pene mihi suggestit historiam hanc locum, pollet. Id., ibid.*

(4) Heidegger., in Vita Hospiniani, pag. 23.

(5) *Idem, ibidem.*

(6) *Idem, ibid., pag. 8.*

(7) *Ibidem, pag. 11.*

enterromens (8). Il commença aussi à composer la vie des papes, et une critique de Gratien (9). Il avait environ quarante et un ans, lorsqu'il forma ce grand dessein.

(D)..... Il en fit voir de grands morceaux. | Donnons ici un état des livres qu'il publia. Le premier fut une harangue de *origine et progressu rituum et ceremoniarum ecclesiasticorum*. Il l'avait récitée dans une assemblée académique, et la fit imprimer l'an 1585. Deux ans après, il publia son traité de *Templis, hoc est de origine, progressu, usu et abusu templorum, ac omnino rerum ad templa pertinentiam*. Il en fit, l'an 1603, une seconde édition, qui fut non-seulement corrigée, mais aussi fort augmentée; car il y joignit la réfutation des argumens que Bellarmin et Baronius avaient produits en faveur de leur parti sur cette matière depuis la première édition. L'an 1588, il publia la traité de *Monachis, seu de origine et progressu Monachatus ac Ordinum Monasticorum, Equitum militarium tam sacrorum quam secularium omnium*. Il en fit une seconde édition, l'an 1609, dans laquelle il réfuta le livre de Bellarmin de *Monachis*, publié depuis la première édition de son ouvrage. Il était sur le point de publier, l'an 1589, le traité de *Origine et progressu Jejuniarum*, lorsqu'un ouvrage de Bellarmin, tout fraîchement imprimé, lui fit connaître que ce jésuite promettait un livre sur cette matière. Il différa donc la publication de son ouvrage, jusques à ce qu'il pût joindre la réfutation de ce que Bellarmin alléguerait. Mais comme il s'appliqua à d'autres choses en attendant, il n'acheva jamais ce traité-là. Ces autres choses furent les fêtes, sur quoi il publia deux volumes, l'un en 1592, l'autre en 1593. Le premier traité de *Festis Judæorum et Ethnorum, hoc est de origine, progressu, ceremoniis, et ritibus festorum dierum Judæorum, Græcorum, Romanorum, Turcarum*

et *Indiarum*. Il le fit réimprimer l'an 1611, avec plusieurs corrections et additions. Le second traité de *Origine, progressu, ceremoniis et ritibus festorum dierum Christianorum*. Il le fit réimprimer l'an 1611, avec de bons supplémens, qui avaient à réfuter Bellarmin sur l'histoire romaine, et Jacques Gruter sur la Fête-Dieu. L'an 1598, il publia le premier volume de l'histoire sacramentaire : *Hoc est librorum quatuordecim de Coenæ Dominicæ primæ institutione, ejusque verò usu et abusu in primitivâ ecclesiâ, nec non de origine, progressu, ceremoniis, ritibus missæ, transsubstantiationis et aliorum penè infinitorum errorum quibus cœnæ primæ institutio habet biliter in papatu polluta et profanata est*. Quatre ans après il publia le second volume de cette histoire, qui contient les démêlés qui ont régné entre ceux de la confession d'Augsbourg, et les autres protestans sur la matière de l'eucharistie. Le titre de l'ouvrage est de *Origine et progressu Controversiæ Sacramentariæ de Coenâ Domini inter Lutheranos et Orthodoxos quos Zwinglianos et Calvinistas vocant exortæ, ab anno Christi salvatoris 1517 usque ad annum 1602*. Il publia, l'an 1607, un ouvrage intitulé : *Concordia discors seu de origine et progressu Formæ Concordiæ Bergensis*. L'an 1619, il publia un ouvrage contre les jésuites : *Historia jesuitica, hoc est de origine, regulis, constitutionibus, privilegiis, incrementis, progressu, et propagatione ordinis jesuitarum, item eorum dolis, fraudibus, imposturis, nefariis facinoribus, cruentis consiliis, falsâ quoque seditiosa et sanguinolenta doctrinâ* (10). C'est par là qu'il finit ses compositions, résolu de n'employer désormais sa vie qu'à de saintes prières, qu'à de saintes lectures, et qu'à de saintes méditations.

(E) Deux de ses ouvrages chagrinèrent les luthériens : ils le chagrinèrent à leur tour par leurs réponses. L'histoire de la guerre sacramentaire entre les luthériens et les calvinistes et l'histoire du formulaire de concorde, font voir tant de con-

(8) Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 11.

(9) Anti-Gratianum insuper moliebatur, quo demonstrare instituerat, Gratianum in suo decreto multa falsa, pugnantia, commentitia, et notha recitare, tum verò impudenter, fallaciter, malitiosè et impiè corrumpere. Idem, ibid.

(10) Tiré de sa Vie, composée par M. Heidegger.

tion, tant d'emportement, tant de
 puérilités, et tant de chicanes,
 dans le parti luthérien, que ce serait
 un miracle si ces deux livres n'a-
 vaient furieusement irrité les théo-
 logiens saxons. On choisit en Saxe,
 pour réfuter Hospinien, un homme
 qui était fort propre à éblouir le pu-
 blic; un homme, dis-je, qui trai-
 tait ses adversaires du haut en bas,
 et qui se donnait des airs de maître.
 Rien n'est aussi propre que cela à
 pecher les mauvais endroits d'une
 cause. *Historiæ sacramentariæ pars
 anterior et Concordia illa discors
 pugnenter eos, qui Lutheranarum
 doctrinam assecutas se professi sunt,
 debant; qui eorum operum vim
 perisappheis sophismatis, et tortuosis
 argutis, acribusque dictis convel-
 lere maximopere laborabant. Con-
 stat autem, utriusque operis refutan-
 tem Saxonis oris negotium Leon-
 hardi Hutthero, Wittebergensi profes-
 sori, homini arroganti et prave
 mundo, datum esse. Et primum
 idem An. M. DC. XI. persona-
 re ille, uti prudenter conjectabant,
 larvæ scilicet assumptæ ejus-
 dem Christophori à Vallo, S. theo-
 logi candidati, sub quâ adversus
 eam, quæ Hospinianus in annalibus sa-
 cramentariis ad annum M. DC. XIX.
 gesta prodidit, vernaculâ scrip-
 tæ ingenii sui libidinem procaciter
 exercuit (12). Dès que David
 Hutthérus eut vu ce premier ouvrage
 d'Hutthérus (13), il en avertit Hospi-
 nien, et lui conseilla de répondre
 en allemand, sans attendre que son
 adversaire continuât à le réfuter.
*Adversus Commentarium tuum al-
 lemanice de re sacramentariâ, nec non
 Concordiam discordem comperimus,
 datum ex aula saxonica D. Hut-
 thero datum, historiam tuam ut refu-
 teret. Laborasse etiam illum ad in re
 domesticis meis studiosis cogno-
 scere. His nundinis Lipsensibus prodit
 germanica hæc Historiæ sacramen-
 tariæ consignatio, usque ad annum
 deducta. Credo vobis non esse vi-**

(12) C'est une fautive d'impression, il faut lire
 An. MDC.

(13) Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 22.

(14) Notes qu'il y a des gens qui disent que
 Christophorus Wilhelmus à Vallo, était Chr.
 Walpurgius, théologien de Leipsic.
 (15) Molanus, Isagoge Hist. Chersonesi Cim-
 burgen, part. III, pag. 133.

sam. *Author magna pollicetur, et
 triumphus est, ut audio, nostris vi-
 cinis, etc. Percurri librum. Præter
 magnifica mendacia nihil video novi.
 Suaserim ut vestigia hujus scriptoris,
 qui haud dubiè est ille Huttherus,
 premas illicò, neque exspectes, dum
 tota moles te opprimat. Feceris mag-
 num operæ pretium germanicè res-
 pondendo (14).* Hospinien composa
 tout aussitôt une réplique, mais il
 ne la publia point (15). L'an 1614,
 on vit paraître un nouvel ouvrage
 d'Hutthérus sous le titre de *Concor-
 dia concors, seu de origine et pro-
 gressu formulæ Concordiæ ecclesia-
 rum confessionis Augustanæ*. On pré-
 tendait y dépouiller Hospinien de tout
 ce qu'il pouvait avoir acquis de répu-
 tation, soit du côté de la science, soit
 du côté de la candeur. *Quo quantum
 de libro ipso, tantumdem de eruditionis,
 candoris et judicii Hospiniani famâ,
 suæque ecclesiæ infamiâ se detrahere
 posse speravit. Opus ipsum haud exi-
 guæ molis, et præter πολλὰς φαντασίας
 produit, ast si inanem verborum stre-
 pitum, et rerum, convitiarum, splen-
 didarumque calumniarum tumorem
 ei demeres, tantum non ad incitas
 redigi, atque in nihilum recidere li-
 quebat (16).* Les amis d'Hospinien
 lui conseillèrent de répliquer inces-
 samment, et de rabattre l'orgueil de
 son adversaire (17). Il prit aussitôt la
 plume, et travailla à une réplique,
 mais il n'y mit jamais la dernière
 main. M. Heidegger témoigne que
 cet ouvrage est admirable. L'auteur
 se rebuta vraisemblablement d'avoir
 affaire à un ennemi si injurieux : il
 craignit aussi de trop divertir les jé-
 suites, en faisant durer la guerre
 civile; et quoi qu'il en soit, son ou-
 vrage n'a jamais paru. *Neque tamen
 opus isthoc ad metam perduxit, seu
 tædio victus est maledicentiæ adver-
 sarii, qui nescio quibus agitated fu-
 riis ubique insultare, quàm cum ra-*

(14) Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 22.

(15) Non defuit bonæ causæ Hospinianus,
 utpote qui... personato larvam egregiè detraxit,
 adornatâ scriptione vernaculâ, quâ et historiæ
 à se consignatæ veritatem in arce collocavit, et
 adversantis vanitatem solidè detexit. Neque ta-
 men responsio isthæc, omnibus numeris abso-
 luta, lucem vidit. Id., ibid.

(16) Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 22.

(17) Sine morâ reprimendam exultantem ho-
 minis audaciam. Idem, ibid., pag. 24.

nione quiddam disputare maluit; seu fastidium subit ducendi funem molestæ adeo contentions, quæ non tantum animos veritatis facit copid sauciatos ægrosque, magis exulceratum iri, sed etiam capitales religionis hostes, jesuitas cumprimis, infausti certaminis illius futuros spectatores avidissimos, delicias jucundo ejusmodi spectaculo sibi facturos..... metuit (18). La victoire semble paraître être demeurée aux luthériens, car on est assez porté à l'adjuger à celui qui parle le dernier. C'est demeurer le maître du champ de bataille. Nous allons parler d'une raison qui contribua apparemment au silence d'Hospinien.

(F) *La suppression de sa réplique... plut beaucoup à quelques princes.*] Environ le temps qu'Hospinien fit imprimer son *Concordia discors*, Frédéric IV, électeur palatin, écrivit aux magistrats de Zurich, touchant une conférence qu'on négociait entre les luthériens et les calvinistes, pour chercher des voies d'accommodement qui servissent à une ligue des princes protestans, contre les desseins sanguinaires des jésuites. C'est pourquoi on trouva qu'Hospinien avait fait paraître son livre fort mal à propos. Il se justifia de ce contre-temps le mieux qu'il put, dans une lettre qu'il écrivit à Maurice, landgrave de Hesse (19). Il dit qu'encore que ces conférences ne soient propres qu'à irriter la plaie, comme l'expérience l'a montré diverses fois, il aurait néanmoins différé l'impression de son ouvrage, ou même condamné son livre aux ténèbres de son cabinet, s'il avait connu l'intention des princes : « *Libri intempestivè* » *editi culpam... sic studiosè amolitur, ut simul de institutis ejusmodi colloquiis sententiam graviter proferat hunc ferè in modum : Etsi* » *ego de hujusmodi colloquio nihil boni polliceri possim, et majores* » *animorum distractiones et conturbationes, odia item, contentiones,* » *ac dissidia post illud nocentissima vehementer metuam, præsertim* » *si mecum reputem, quæ Marpurgense, Maulbrunnense, Mompelgardense, et Ratisbonense collo-*

quia secuta sint; et adversarii palam protestentur, se non discere, sed docere, et ne in minimo quidem articulo sententiam mutare, sed in semel conceptâ opinione firmiter permanere velle: nihil minus editionem hujus libri vel aliud tempus rejecissem, ac reservassem; vel, si ex usu ecclesiæ fuisset, prorsus suppressissem, et hoc consilium et institutum illi triss. Principum vel ante semestrem mihi cognitum fuisset, ne illud impedisse accusari meritò possem » (20). » La crainte qu'il eût de déplaire à quelques princes, et d'exposer bien des gens à des périls très-fâcheux, l'obligea à ne point insérer dans son ouvrage tout ce qu'il savait (21). *Fassus est ingenuè, operi illi de Concordiâ discorde, doesse plurima; nulla equidem sua culpa, sed tum quòd ad cognitionem et munus suas plura non pervenerint; tum quòd nonnulla dedita opera, omitti consultius visum sit, propter admonitionem ex aulâ potente insinuatam, in scribendâ eâ historiâ cautè circumspectè agat, si quid secretorum ex cameris Principum, præsertim verò ex oris Saxonis habeat. Falsè alioquin, ut res hæc ingenti periculo non careat, propter orthodoxos in locis suspectos, ne cum iis luth. Crollianus vel Procerianus* » (22) *datur.* Il est donc assez probable qu'il renonça à la réplique, entre autres raisons, parce qu'il craignoit qu'on ne le regardât comme la cause d'une guerre théologique, qui empêcherait que les états protestans ne songerent de concert à leurs intérêts (23). On peut être très-assuré que les princes de l'empire, tant luthériens que réformés, furent bien aises de son silence; car l'histoire de ce temps-là nous apprend que les querelles des théologiens embarrassaient fort les princes. Elles font encore aujourd'hui de temps en temps la plus grande des inquiétudes des magistrats dans plusieurs villes impériales.

(20) Vita Hospiniani, pag. 21.

(21) In litteris ad Wolphangum Amlingum ecclesiæ Servestani pastorem et superintendentem, die 22 aug. 1607.

(22) Je crois que c'est une faute d'impression pour Peucerianus.

(23) Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 21.

(18) Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 24.

(19) Le 22 d'août 1607.

Dans quels troubles ne s'est pas vue la ville de Hambourg depuis peu (24), pour les disputes des ministres qui partageaient le peuple, et qui causaient des attroupemens? On n'a pu presque jamais ces disputes, que par l'exil de celui dont la cabale est la plus faible : de sorte que si l'on veut se servir de comparaisons, on dirait que ces querelles ressemblent à celle de deux taureaux qui se battent pour une génisse : le plus faible ne se montre plus, et va se cacher.

Nec nos bellantes unâ stabulare : sed alter victus abis, longæque ignotis exulat oris; Hæta gemens ignominiam, plagasque superbi Victoris, tum quos amirit inultus amores : Et stabula aspectans regnis excessit avinis (25).

La raison dont j'ai parlé obligea peut-être Hospinien à n'achever pas l'histoire de la réformation projetée dans la Saxe sous l'électeur Christien. On lui avait fourni des mémoires qui n'eussent pu irriter les successeurs. Voyez en note le titre qu'on aurait donné à cette histoire (26) : et voici ce que M. Heidegger remarque touchant les mémoires qui avaient été fournis : *Grande scilicet volumen ex Saxonid submissum in hæredum manus versatur, quo Christiani electoris illius principis et pientissimi et eruditissimi, dicere crebrò soliti : Ego nec Calvinianus sum, nec Flaccianus, sed Christianus. Habent Flacciani cum cœlum in quo etiam ipsum Deum collocant; Ephemerides accuratissime texuntur, et instituta ab Ecclesiarum Saxonicarum Reformatione, subitâ et improvisâ ejus serie interrupta, plenissime exponitur, ex quibus, aliisque etiam inefragabilibus monumentis Christianum illum redivivum orbi Christiano, non parùm certè pia Principis hæc meditata admiraturo, representare statuerat (27).*

(24) Il y a deux ou trois ans que les gazettes françaises ne parlaient que de cela. On écrit ceci le 15 de septembre 1695.

(25) Virgil., Georg., lib. III, vs. 324.

(26) Christianus redivivus, hoc est, de ortu progressu susceptu à Christiano electore Saxonis ecclesiarum et scholarum in Saxonid prioris reformationis Historia, ex actis et originalibus, ut sint optimi principis defuncti virtutis perennes, fideliter congesta, et tribus libris comprehensa. Heidegg., in Vita Hospiniani, pag. 22.

(27) Idem, ibidem.

(G) On fit à Genève une nouvelle édition de ses œuvres, l'an 1681, en sept volumes in-folio.] On n'y a joint aucun des traités à quoi l'auteur n'avait pas mis la dernière main. Ses héritiers ont observé religieusement son intention (28) : ils n'ont pas voulu les communiquer au public ; ils ont seulement fourni quelques remarques qu'il avait ajoutées à ses ouvrages depuis l'impression. Vous trouverez dans sa vie quels sont les écrits qu'il avait fort avancés, ou qu'il n'avait fait qu'ébaucher. Cela sert à nous le représenter comme un homme d'une vaste érudition et d'un grand travail.

(28) *Neque contemnenda etiam illa quæ inchoata et affecta, quod nondum justus ordo, lima et colophon illis adhibita, ultimâque manu nec dum perpolita essent, neque ipse superstes prodire passus est, cum imparia sustinenda fama nominis sui; neque præter ejus voluntatem et consilium hæredes, cimeliorum istorum custodes, edere voluerunt. Idem, ibid., pag. 11.*

HOSPITAL (MICHEL DE L'), chancelier de France au XVI^e. siècle, a été l'un des plus grands personnages de son temps. Il était d'Auvergne, et d'une famille médiocre : il s'éleva par degrés et peu à peu (A). Il était conseiller au parlement de Paris lorsque la princesse Marguerite, sœur du roi Henri II., ayant été apanagée du duché de Berri, le choisit pour son chancelier (a). Il continua d'avoir auprès d'elle la même charge en Italie après qu'elle eut épousé le duc de Savoie, et il était à Nice lorsqu'on l'éleva à la dignité de chancelier de France, sous le règne de François II, l'an 1560 (b). On a cru que les Guises lui procurèrent cet emploi, et qu'ils ne le firent que parce qu'ils se figurèrent que leur ayant de l'o-

(a) Pasquier, Lettr., liv. XXII, pag. 758 du II^e. tome.

(b) La Planche, Hist. de François II, pag. m. 228.

bligation (B), il ferait tout ce qu'ils souhaiteraient. Ils se trompèrent ; car il se proposa pour maxime le bien du royaume, et les véritables intérêts du roi son maître. Il est vrai qu'il fut contraint de se servir de détours (C) ; car s'il eût voulu s'opposer ouvertement aux desseins de MM. de Guise, il se fût mis hors d'état de remédier aux confusions de la France. Il fallut donc qu'il nageât entre deux eaux, et par ce ménagement il détourna quelques-unes des tempêtes qui menaçaient le royaume, il en retarda quelques autres, et il trouva les moyens de rendre de bons services à sa patrie autant que la malheureuse condition du temps le pouvait permettre. Il empêcha entre autres choses l'introduction de l'inquisition, en consentant à un édit (c) beaucoup plus sévère contre les protestans qu'il ne l'eût voulu (D). Ce fut celui de Romorantin. Il ne faut point douter que, s'il eût été le maître de ces choses-là, il n'eût procuré une pleine tolérance à ceux de la religion. Ses bons offices et son adresse furent très-assurément l'une des causes qui changèrent en leur faveur la disposition des esprits : ce changement fut si notable, que la seconde année de son ministère il y eut presque autant de voix pour eux que contre eux dans le conseil qui examina la requête qu'ils présentèrent au roi (E), pour lui demander l'exercice libre de leur religion. Son influence ne fut pas moins efficace dans les restrictions de l'édit du

mois de juillet 1561 (d), et dans la liberté qu'ils eurent de ne le pas observer (e). L'édit de janvier qu'ils obtinrent quelque temps après fut sans doute son ouvrage : or cet édit leur permettait les assemblées publiques, et bien d'autres privilèges. C'était l'unique remède des maux de l'état ; tous les malheurs épouvantables qui affligèrent le royaume pendant plus de trente années naquirent de l'infraction de cet édit ; et après toutes ces affreuses calamités, il fallut prendre le même remède, et avec une plus forte dose. Il fallut accorder l'édit de Nantes, qui était beaucoup plus avantageux à l'église réformée, que celui que le chancelier de l'Hospital lui avait fait obtenir. Mais j'avoue aussi que la religion romaine ne courait pas autant de risque quand on accorda l'édit de Nantes, que quand il fit faire l'édit de janvier (F). Les obstacles qu'il lui fallut vaincre ne cessèrent pas après qu'il l'eut scellé : il s'en présenta de nouveaux sur la vérification, et fut bien nécessaire qu'il déployât la force de son génie, et la fermeté de son âme, afin de vaincre à bout des scrupules, et de la mauvaise humeur du parlement de Paris (G). Les harangues qu'il prononça pour inspirer un esprit de tolérance le rendirent fort suspect aux catholiques, fort odieux à la cour de Rome (H) ; et parce qu'il dissuadait éternellement la guerre civile

(d) Ces restrictions déplaisaient aux catholiques zélés. Voyez la remarque (F) vers la fin.

(e) Voyez la remarque (F), citation

(c) Donné au mois de mai 1560.

on l'empêcha d'assister aux conseils de guerre (f). Il parut fort affligé, lorsqu'il vit qu'on se préparait de part et d'autre à prendre les armes après l'affaire de Vassi : il déclara nettement ses pensées là-dessus, et il fit une très-bonne réponse au connétable qui lui avait dit, *que ce n'était à gens de robe longue d'opiner sur le fait de la guerre. Bien que telles gens, lui répondit-il, ne sachent conduire les armes, si ne laissent-ils de connaître quand il en faut user* (g). Le cardinal Hippolyte d'Est, légat à latéré en France, reçut ordre de travailler à le faire sortir de la cour, mais il répondit au pape qu'il ne voyait aucune apparence de réussir dans cette affaire (h). Il la proposa néanmoins à la régente, qui s'en fâcha tout de bon. Si M. Varillas avait su cela, il n'aurait point fait la faute que l'on verra ci-dessous (i). Les conseils pacifiques de ce chancelier contribuèrent à sa disgrâce plus que toute autre chose : j'en ai donné de bonnes preuves (k). Il se retira volontairement, dès qu'il se fut aperçu que ses ennemis avaient irrité le roi contre lui, et il passa tout le reste de sa vie dans une maison de campagne (l) qu'il avait en Beauce. Il fit cette re-

traite au mois de juin 1568. On lui envoya demander les sceaux quelques jours après. Il les rendit *fort librement, disant qu'aussi bien il n'était plus propre pour les affaires du monde qu'il voyait trop corrompues* (m). Nous devons trouver plus étrange qu'il ait pu se maintenir sept ou huit années dans une cour si pervertie, que de voir qu'enfin il tomba dans la disgrâce. Il manquerait quelque chose à l'éclat de sa vertu, et à sa gloire, s'il eût exercé la charge de chancelier jusques à sa mort; car sous un tel règne c'était une espèce de flétrissure, c'était une très-mauvaise marque que d'être jugé fort propre à ce grand emploi. Un honnête homme n'était pas ce qu'il fallait à ceux qui avaient alors la direction des affaires. Remarquons que M. de l'Hospital ne laissa pas de faire établir de très-bonnes lois (n), et qu'il ne flatta ni les sujets ni le prince. Il eut un grand zèle pour maintenir et pour affermir la majesté et l'autorité royale, et il sut bien faire sentir aux parlemens, par la gravité de ses censures, le tort qu'ils avaient de désobéir à leur monarque (k); mais d'autre côté il faisait en sorte que le prince obéît à la justice et à la raison. Il s'opposait autant qu'il pouvait aux édits injustes, et s'il fallait néanmoins qu'il les scellât, il faisait savoir que c'était contre son gré (L). L'une des occasions où il fit autant paraître la présence de son esprit, fut lorsque l'on examina au conseil du roi les demandes

(f) Voyez la remarque (H), citation (°).

(g) Pasquier, Lettres, tom. I, liv. IV, pag. 226. Voyez aussi Baptiste le Grain, liv. I de l'Histoire d'Henri IV, pag. m. 129, 130, où il le loue autant qu'il blâme ceux qui l'exclurent du conseil de guerre.

(h) Voyez la citation (58) vers le milieu.

(i) Citation (60).

(k) Dans la remarque (H) vers la fin.

(l) Nommée Vignai, et non pas Vignan, comme Mézerai la nomme, page 186 du III^e. tome de sa grande Histoire. Il n'a été rien moins qu'exact dans les noms propres.

(m) Brantôme, au Discours du connétable de Montmorency, pag. 87 du II^e. tome.

des ambassadeurs d'Angleterre touchant la restitution de Calais. Il répondit avec tant de force à leurs premières raisons, et à leurs répliques, qu'il demeura manifestement victorieux (n), et qu'il donna lieu au roi son maître de se flatter qu'en retenant cette place on ne contrevenait point au traité de paix de Cateau. Sa vigilance, quelque merveilleuse qu'elle fût, ne le put pas garantir des artifices d'un secrétaire malhonnête homme (M); et ce fut pour lui un grand sujet de chagrin. On a observé qu'il ressemblait de visage à Aristote (N). Quelques-uns lui attribuent la comparaison des singes; et apparemment il font en cela une chose qui est assez ordinaire, non-seulement à ceux qui babillent dans les conversations, mais aussi aux écrivains; je veux dire qu'ils donnent aux uns ce qui appartient aux autres (O). Il fit un beau testament qui a été imprimé, et il y marqua entre autres choses le penchant qu'il avait eu pour la paix (P), et son indifférence pour les cérémonies funèbres (o). Il mourut le 13 de mars 1573, âgé d'environ soixante-huit ans (Q). Il institua son héritière sa fille unique qu'il avait mariée à Robert Hurault, et il légua sa bibliothèque à Michel Hurault, le second de ses petits-fils, qui a été fort connu sous le nom de M. du Fay (R). J'aurais pu rapporter plusieurs autres choses; mais je les ai

(n) Voyez M. de Thou, lib. XLI, pag. 840, 841, ad ann. 1567; et M. Varillas, Histoire de Charles IX, liv. VI, pag. m. 39 et suivantes du II^e. tome. Voyez aussi la page 256 du I^{er}. tome.

(o) Voyez la rem. (H), citat. (68).

omisées, parce qu'on les peut trouver dans le Moréri, ou dans les Additions de M. Teissier aux Éloges de M. de Thou, ou dans les Éloges de Thevet, ou dans les Mémoires de Brantôme. Ce dernier, qui était un homme d'épée, a mieux réussi dans l'éloge de ce chancelier (p), que tous les hommes de plume que j'aie lus, quoique j'avoue que M. de Thou, et Scévole de Sainte-Marthe, l'ont très-bien loué. L'ode de Ronsard (q) destinée à l'éloge de ce chef de la justice a passé pour excellente; mais enfin, à certains égards, je ne trouve rien qui égale la description de Brantôme. Elle nous montre que M. de l'Hospital est un personnage que l'on peut opposer à tout ce que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome ont eu de grand et de généreux dans les personnes de robe. Je citerai dans mes remarques tant d'autres passages, que pour n'être pas trop long je m'abstiendrai d'alléguer ce que Brantôme a écrit. Je prie seulement mes lecteurs de considérer deux choses : la première est ce qu'il remarque sur la dispute que le chancelier soutint avec la dernière fermeté contre le cardinal de Lorraine, qui demandait que le concile de Trente fût reçu (r) : l'autre concerne l'intrépidité que M. de l'Hospital fit paraître après le massacre de la

(p) Il est inséré dans celui du comblable de Montmorenci.

(q) C'est la X^e. du I^{er}. livre. Richalet, qui l'a commentée, dit que c'est un chef-d'œuvre de sa poésie. Voyez aussi Pasquier, au XII^e. livre de ses Lettres, p. 758.

(r) Brantôme, Mémoires, tom. II, pag. m. 85. Voyez dans Varillas, Charles IX, liv. VI, p. m. 5 et suiv. un grand détail de cette dispute.

Saint-Barthélemi, lorsqu'il eut sujet de croire que les tueurs avaient reçu ordre d'exploiter dans sa maison (s). Je dirai encore ceci : Un fameux auteur (t) ayant défini la force de l'âme « une certaine trempe et disposition d'esprit toujours égale en soi, ferme, stable, héroïque, capable de tout voir, tout ouïr et tout faire, sans se troubler, se perdre, s'étonner, » ajoute que c'est à peu près comme l'a décrite Juvénal par six beaux vers de la X^e. satire (u). M. le chancelier de l'Hospital, continue-t-il (x), « qui était pourvu de cette force d'esprit autant qu'aucun autre de ceux qui l'ont précédé ou suivi, la décrivait encore plus brièvement, quoique en termes beaucoup plus hardis, desquels même il avait composé sa devise :

- Si fractus illabatur orbis,
- Impavidum ferient ruinae (y).

Voyez la note (z). Oublierais-je les services qu'il rendit, même après sa mort ? N'est-il pas juste d'observer que les maximes d'état sur lesquelles il se régla, furent très-utiles à la France, parce qu'il forma des

(s) Brantôme, Mémoires, tom. II, pag. 77, 88.

(t) Naudé, Coups d'État, chap. V, pag. m. 784.

(u) *Fortan posce animam, mortis terrore vacantem, etc.*

(x) Naudé, Coups d'État, pag. 785, 786.

(y) Ces paroles sont d'Horace, od. III, lib. III, et signifient, comme les a traduites le commentateur de Naudé, si le monde se bouleversait, ses ruines me frapperaient sans que j'en soupçonnasse.

(z) La viguerie que la cour de France témoignait, en 1563, contre le pape, qui avait cité la reine de Navarre, etc., et qui fut obligé de casser son monitoire, fut l'ouvrage de M. de l'Hospital et du connétable de Montmorency. Voyez M. de Thou, au liv. LXXXII, pag. m. 32 et 33.

élèves qui s'opposèrent en temps et lieu aux entreprises pernicieuses des ligueux, et les firent avorter (S)? J'ajouterai quelque chose à la remarque qui concerne M. du Fay, son petit-fils (aa) (T).

(aa) C'est la remarque (R).

(A) Il était d'Auvergne, et d'une famille médiocre : il s'éleva par degrés et peu à peu.] Son père était médecin, et servait en cette qualité le connétable Charles de Bourbon. Il ne l'abandonna jamais, le suivant en habit déguisé, participant à toutes ses infortunes, le secondant en tous ses desseins contre le roi, contre l'empereur et contre Rome, les cardinaux et le pape même (1). Lorsqu'il le suivit en sa retraite vers l'empereur Charles, il laissa « en France tous » ses enfans, tant fils que filles, qui, » étant en fort bas âge, ne pouvaient » souffrir les hasards et ennuis d'un » tel voyage. Notre Michel était à » Toulouse, âgé de dix-huit ans ; et » encore qu'il n'y fût pour autre » occasion que pour étudier, par » soupçon il fut enlevé et enfermé » aux prisons publiques jusques à ce » qu'il y eût expès mandement du » roi de le relâcher, et lui permettre » sa liberté, pour poursuivre ses » études, puisqu'il n'avait été trouvé » entaché d'aucune présomption qui » l'eût pu rendre coupable (2). » Il fut voir son père au temps que le connétable, étant retourné en Italie, y trouva les cartes bien embrouillées (3), car François I^{er}. avait mis le siège devant Milan ; (4) et parce que ce siège devait prendre long trait, ce médecin craignant que son fils ne fût, par une trop longue discontinuation, brèche merveilleuse à ses études, donna charge à quelques voi-

(1) Naudé, Coups d'État, chap. V, pag. m. 787.

(2) Thévet, Élog., tom. VII, pag. 368, édit. in-12. Il tire cela, comme il l'avoue, du Testament du chancelier de l'Hospital. Voyez-le dans la Bibliothèque choisie de Colomieu, pag. 53.

(3) La même, pag. 369.

(4) La même. Ce qu'il dit se trouve dans le Testament du chancelier. Voyez Colomieu, Bibliothèque choisie, pag. 53.

turiers de l'emmener, avec lesquels il sortit de Milan, déguisé en habit de muletier, et non sans grand danger de sa vie, passa la rivière d'Abdua et après alla à Padoue, où de toute ancienneté les études du droit fleurissaient. En cette université son père le laissa par l'espace de six ans, puis le rappela à Bologne et à Rome : là il fut honoré d'une place de juge, qu'on nomme les auditeurs de la Rote, de laquelle s'étant défait par l'avis de son père, pour les promesses que lui fit le cardinal de Grammont de l'avancer à plus grands états au pays, il fut frustré en même temps de l'espérance qu'il avait d'une part et d'autre : car l'état d'auditeur fut donné à un autre, et la mort qui surprit le cardinal de Grammont, le recula de l'espérance qui l'avait ramené en France. Étant ainsi entrepris, il se mit à suivre le palais, où il n'eut pas demeuré trois ans, qu'il prit à femme Marie Morin, fille du lieutenant criminel Morin, qui eut pour douaire un état de conseiller de parlement (5), lequel il exerça environ neuf ans, puis fut envoyé ambassadeur à Bologne pour le roi Henri, où le conseil universel de tous les évêques avait été établi et publié pour quelque réformation. Thevet ajoute qu'il fut ensuite chancelier de la duchesse de Berri, et puis chef et surintendant des finances du roi en sa chambre des comptes, et après la mort du roi Henri élu du privé conseil (6). Notez que son père, après la mort du connétable, suivit quelque temps la cour de l'empereur Charles-Quint (7), et puis s'étant attaché au service de la sœur de son premier maître, Renée de Bourbon, femme d'Antoine, duc de Lorraine, il y passa tout le reste de sa vie (8). On le fait fils d'un homme qui était né, avait toujours vécu et était mort juif dans la ville d'Avignon (9). M.

Varillas, dont j'emprunte ces paroles, dit ailleurs (10) que le père de Michel de l'Hospital était juif. Il est fort sujet à ces sortes de brouilleries. M. Teissier assure que M. de Mézerai rapporte que le père du chancelier était fils d'un médecin de la reine de Navarre, femme d'Antoine de Bourbon (11). Il cite (12) la page 1156 du II^e. tome de l'histoire de France de Mézerai. Je ne trouve rien concernant le chancelier de l'Hospital dans le II^e tome de cet auteur ; je vois seulement à la page 22 du 3^e. tome, qu'il était fils du médecin de Renée de Bourbon, femme d'Antoine de Lorraine.

(B) On a cru que les Guises le procurèrent cet emploi..., parce qu'ils se figurèrent que leur ayant de l'obligation.] Louis Régnier, sieur de Planche, raconte qu'après la mort du chancelier Olivier, ils firent offrir sa charge à Morvilliers, conseiller au privé conseil, et évêque d'Orléans..... serviteur très-affectionné de leur maison, et qu'ils s'aiderent faiblement de son refus. « Car est-
» mans pouvoir mieux jouir de la
» chel de l'Hospital, nourri, avan-
» et fait de leur main, ils prirent
» Morvilliers au mot, et envoyèrent
» querir l'autre à Nice, où il est
» chancelier de la duchesse de Savoie.
» voye. On fit donc entendre à la
» dame de Savoie que, pour la grati-
» tifier, le roy prenoit son chancelier
» pour luy (13). » Mais d'autres historiens disent que la reine-mère fut le véritable auteur de ce choix, proposée à cela par la duchesse de Montpensier, qui se proposait de mettre obstacle à l'ambition de MM. de Guise. Voyez l'article Longvic (14). M. Thou (15) ajoute que lorsqu'ils quiescèrent à ce choix l'affaire était déjà toute conclue, et que Catherine de Médicis fit savoir à M. de l'Hospital que ce n'était pas à leur recommandation

(5) Notez qu'on se trompe quand on trouve dans le Dictionnaire de Moréri, où l'on assure qu'il fut conseiller au parlement de Paris, en 1524, et que sa charge de chancelier de la princesse Marguerite fut postérieure à toutes les autres, hormis celle de chancelier de France.

(6) Thévet, Éloges, tom. VII, pag. 371.

(7) Testament de l'Hospital, cité par Colomies, Bibliothèque choisie, pag. 55.

(8) Belcarius, lib. XXVIII, num. 57.

(9) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. XXII,

pag. m. 170, édition de Hollande. Il a pris de Beaucaire, liv. XXVIII, num. 57.

(10) Histoire de François II, pag. m. 194.

(11) Teissier, Addit. aux Élog., tom. I, pag. 396, édit. de 1696.

(12) Là même, tom. II, pag. 413, édit. de 1683.

(13) La Planche, pag. m. 228. Histoire de François II.

(14) A la remarque (1), tom. IX.

(15) Thuanus, lib. XXIV, sub. fin.

mais à la sienne, que le roi l'avait honoré de cette charge, et qu'ainsi elle espérait de le voir plus attaché aux intérêts de son prince, et à ceux de la reine sa mère, qu'à ceux de cette famille dont l'ambition était détestée de tout le monde. Le même historien remarque qu'il fut plus aisé à la reine-mère de réussir, parce que M. de l'Hospital était fort bien dans l'esprit du cardinal de Lorraine. Notez que M. Teissier se trompe quand il dit, sous la citation du XXIV^e, dire de M. de Thou, que *Catherine de Medicis obligea Henri II de faire Michel de l'Hospital chancelier de France* (16). Il fallait dire *François II*.

(C) Il fut contraint de se servir de tours.] Servons-nous encore du tour de la Planche pour le commentaire de ce texte. « Quant au chancelier de l'Hospital, peu de gens se resjouissaient au commencement de le voir eslevé en cette dignité, ayant esté si familier du cardinal (17); en sorte que l'on tenoit qu'il n'oseroit luy contredire en rien, ayant eu tant de faveurs et avances de ceste part. Mais tout ainsi qu'il connoissoit le naturel de ceux de Guise, pour les avoir de longue main pratiquez : aussi eut-il ceste prudence de prevenir leurs aguets extrêmement, si non comme il devoit, à tout le moins comme il pouvoit, selon la malice du temps, rabattant de leurs plus furieux coups avec une industrie singulière. Car s'estant proposé si tost qu'il eut esté établi en sa charge, de cheminer droict en homme politique, et de ne favoriser ny aux uns ny aux autres, ains de servir au roy et à sa patrie, il luy falloir user de merveilleux stratagemes pour contenir les Lorrains en leurs horreurs. Ce qu'il vouloit toutesfois exécuter en telle sorte, qu'ils ne se peussent appercevoir qu'il les vouloit en rien contredire ne leur déplaire, sachant bien que s'ils

» apprehendoyent une fois ceste opinion de luy, il ne pourroit rien faire qui valust. Voilà comme avec » grande dissimulation beaucoup de » choses passoyent par ses mains, » que l'on jugeoit tresperilleuses. Ce » neantmoins il en donnoit entre » deux vertes une meure, donnant » espérance à ceux qui aimoient le » public, que tout tourneroit finalement en bien, pourveu qu'on le » laissast faire. Peu de gens entendoient son intention : mais le » temps fit connoistre qu'il avoit embrassé le service de son roy, et le » salut du peuple, tout autrement » qu'on n'avoit cuidé. Et à vray dire, » on ne sauroit assez suffisamment » descrire la prudence dont il usoit. » Car pour certain, encores que s'il » eust pris un plus court chemin » pour s'opposer virilement au mal, » il seroit plus à louer, et Dieu, » peut estre, eust beny sa constance : » si est-ce qu'autant qu'on en peut » juger, luy seul par ses moderez » deportemens a esté l'instrument » duquel Dieu s'est servi pour retenir » plusieurs flots impetueux, où fussent submergez tous les François. » Et néantmoins les apparences extérieures paroissent au contraire. » Bref, quand on luy remonstroit » quelque playe prochaine, il avoit » tousjours ce mot à la bouche, » patience, patience, tout ira bien » (18). »

(D) Il empêcha... l'introduction de l'inquisition, en consentant à un édit beaucoup plus sévère contre les protestans qu'il ne l'eût voulu.] Voici la suite de la narration du sieur de la Planche (19). Pour le faire court, quand il fut question d'expédier l'édit de l'inquisition d'Espagne, sachant que ceux du conseil privé et des parlemens l'avoient accordée, ce neantmoins il modéra le tout par un édit exprès, et en rendit si vives raisons, que ceux de Guyse mesmes qui l'avoient pourchassée, furent de son avis, et le firent trouver bon à l'Espagnol, qui desiroit bien la France estre rengée et compassée à sa mode. Cecy advint au mois de may, en la ville de Romorantin. Aussi fut tous-

(16) Teissier, Addit. aux Éloges, tom. I, pag. 136.

(17) M. de Thou, lib. XIII, sub fin., pag. 174, observe que Michel de l'Hospital, présent en la chambre des Comptes, l'an 1554, porta le dessein du cardinal de Lorraine de tenir le parlement

(18) La Planche, Histoire de François II, pag. 359, 360.

(19) Là même, pag. 361.

jours depuis cest édit appelé l'édit de *Raniorantia*. M. Varillas observe (20) qu'une conduite si modérée déplut aux calvinistes, et ne satisfit pas les catholiques. Les calvinistes se formalisèrent qu'on leur eût donné leurs parties et leurs ennemis irréconciliables pour juges (21), et les catholiques soupçonnèrent dès lors le chancelier d'être de la nouvelle religion..... Ils lui reprochèrent de n'aller plus à la messe que par manière d'acquit; et tournèrent en proverbe la messe du chancelier, pour exprimer celle où l'on n'allait que pour obéir au roi. La maison de Guise n'eut pas de meilleurs sentimens pour ce magistrat, et se repentit d'avoir contribué avec la duchesse de Savoye à l'avoir fait ce qu'il était. Elle s'imaginait que cet habile politique cherchait à se tirer de sa dépendance, en formant à la cour un tiers party avec la reine-mère, qui tint les deux autres tellement en balance, que l'un ne pût supplanter l'autre. Cela me fait souvenir de ce passage de Brantôme (22): On le tenoit huguenot, quoy qu'il allast à la messe; mais on disoit à la cour, Dieu nous garde de la messe de M. de l'Hospital.

C'est le destin ordinaire de ceux qui cherchent un tempérament entre les prétentions de deux partis opposés: ils ne contentent ni l'un ni l'autre. Mais cet inconvénient est quelquefois un moindre mal que ne le serait de s'accommoder à la passion de l'un des partis; et il y a bien des conjonctures où le plus grand bien que l'on puisse faire est de séparer les désavantages afin que chacun y ait sa part. Notre chancelier eût tout gâté, s'il eût entrepris d'abord de contenter pleinement les ennemis de MM. de Guise. C'eût été s'aller briser contre un rocher. La prudence voulait qu'il n'attaquât que de biais cette faction; elle avait le vent en poupe, il ne fallait donc pas gouverner contre ce vent-là. Je crois que beaucoup de calvinistes, qui avaient plus de zèle que de con-

naissance du monde, condamneront toujours la conduite de ce chancelier. Ils voulaient qu'il se déclarât hautement et fortement le protecteur de leur cause; mais eût-il conservé son poste trois mois suite s'il ne se fût pas ménagé? Il comprit habilement que la meilleure manière de s'opposer à la tempête était celle dont Plutarque fait mention en parlant du gouvernement des républiques. « Tout ainsi comme » mathématiciens disent que le monde » ne suit point totalement le cercle » du firmament, ny aussi n'a pas » mouvement du tout opposé » contraire, ains en biaisant un peu » et cheminant par une voye oblique » fait une ligne torse, qui n'est point » trop violement roide, ains » tournoyant tout doucement, et » son obliquité est cause de la conservation de toutes choses, mais » maint le monde en tres-bonne température. Aussi, en matière de gouvernement d'une chose publique » la trop roide severité de contraindre à tout propos et en toutes choses à la volonté du peuple est dure et trop rude: comme aussi la facilité de se laisser tirer à l'envers de ceux qui faillent, pource qu'ils » voyent le peuple affectionné et incliné en celle part, est un précipice fort glissant et tres-dangereux. Mais la voye du milieu, de contraindre aucunesfois au gré du peuple à le faire obeyr ailleurs, et de lui octroyer une chose plaisante, et de lui en demander une utile, est un moyen salutaire pour bien regner et gouverner les hommes, lesquels ne laissent à la fin conduire de bonment et utilement à executer beaucoup de coup de bonnes choses, quand on ne les veut pas avoir en tout par tout de haute lucte, ny d'une violente et seigneuriale autorité (23). » Notre chancelier n'eût pas que Cicéron observe que les politiques doivent imiter ceux qui naviguent. *An, cum videam ne secundis ventis cursum tenemus, si non ea cum petat portum, quem ego aliquando probavi, alium non minus tutum atque tranquillum, cum tempestate pugnamus.*

(20) Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. XXII, pag. 170.

(21) Cet édit attribuait aux seuls évêques la connaissance du crime d'hérésie, et l'était à tous les juges royaux.

(22) Brantôme, Éloge du connétable de Montmorency, au 11^e. tome des Mémoires, p. 89.

(23) Plutarque, in Phocione, init. Je me sers de la version d'Amyot.

salutem potius, quam illi salute pro-
positam proposita obtemperem et pa-
tem? neque enim inconstantis puto
tantiam tanquam aliquod navi-
um, atque cursum ex Reipub. tem-
perate moderari (24). Quoiqu'il n'ait
eu le bonheur de ce Lépidus, qui
maintint dans les bonnes grâces de
l'empereur, en gardant un juste milieu
entre les basses flatteries et une trop
grande raideur, il est digne des éloges
que Tacite a exprimés de cette
manière : Hunc ego Lepidum, tem-
peratum illis, gravem et sapientem
in fuisse comperio. Nam plerum-
que laevis adulationibus aliorum, in-
flexus flectitur : neque tamen tempera-
re egebat, cum aequabili auctori-
tate gratia apud Tiberium viguerit.
de dubitare cogor, fatis et sorte
pendendi, ut cetera, ita principum
infectio in hos, offensio in illos : an
aliquid in nostris consiliis, liceat
inter abruptam contumaciam, et
amicum obsequium, pergere iter am-
icum ac periculis vacuum (25).

[Il y eut presque autant de voix
 pour ceux de la religion que contre
 ceux dans le conseil qui examina la
 proposition qu'ils présenterent au roi.]
 Cette particularité me semble curieuse,
 et je m'imagine qu'on ne sera
 pas fâché d'en trouver ici les tenants
 et les aboutissants. Je me sers d'un com-
 mentaire qu'un écrivain catholique
 m'a fourni (26). « Les huguenots ont
 présenté requête au roy, afin qu'il
 leur fust permis faire une eglise
 séparée de la nostre. Le roy a ren-
 voyé ceste requête au parlement
 pour en adviser. Là il a esté opiné
 librement d'une part et d'autre.
 Les uns pour le party catho-
 lique, les autres pour ceux de la re-
 ligion. Le catholic a emporté le
 plus de trois voix, estant sa reso-
 lution qu'il falloit ou suivre l'eglise
 romaine comme nos ancestres, ou
 quitter le royaume avec permission
 de vendre ses biens. Quand c'est
 venu à la rellection des voix, le
 nombre n'a pas esté petit ; par ce

» que les autres soustenoyent qu'en
 » matière de telle importance, n'es-
 » toit pas la raison qu'à l'appetit de
 » trois voix toute la France entrast
 » en combustion. Comme estant ce
 » bannissement impossible à execu-
 » ter, et au surplus que demeurans
 » dans la France, de les reduire à la
 » religion romaine contre leur con-
 » science, il y avoit en cecy tres-
 » grande absurdité qui valloit autant
 » qu'une impossibilité. L'admiral et
 » quelques autres seigneurs ne s'en
 » peuvent taire. M. de Guise à l'op-
 » posite, bien que le temps semble
 » combattre contre son intention,
 » declara haut et clair que puis qu'il
 » avoit esté ainsi conclud, il falloit
 » passer par ceste determination, et
 » que son espée ne tiendrait jamais
 » au fourreau quand il seroit ques-
 » tion de faire sortir effect à cest ar-
 » resté. Les choses en cest estrif se
 » sont passées sans conclusion (27)....
 » Depuis, pour contenter les uns et
 » les autres par forme de neutralité,
 » l'on a fait publier un edict au mois
 » de juillet dernier (28)..... Les frans
 » catholiques se plaignent de cest edict,
 » et dient que ceux de la religion
 » nouvelle ou pretendue reformée
 » ne pouvans estre recherchez en
 » leurs maisons, c'est en bon langa-
 » ge rendre le premier article de
 » l'edict illusoire, et neantmoins les
 » affranchir de la puissance du ma-
 » gistrat : qui leur donnera puis apres
 » occasion de vouloir secouer tout à
 » fait le joug de leur teste (29). »

(F) *La religion romaine ne courait*
pas autant de risque..... que quand
il fut fait l'édit de janvier.] Il ne
tint qu'à peu de chose que ceux de la
religion ne gagnassent le haut bout
au commencement du règne de Char-
les IX; et s'ils l'eussent gagné, Dieu
sait ce que serait devenue la religion
qui avait été leur persécutrice sous
les trois règnes précédens. Si le roi
de Navarre, qui s'était déclaré haute-
ment pour eux, avait eu la force de
connaître le panneau que l'autre
parti lui tendit, il serait demeuré
ferme dans leur communion. Il n'en
fallait pas davantage pour leur pro-

Meurs, Orat. pro Plancio, c. XXXIX,
pag. Voyez aussi epist. IX, lib. I ad
Amic. pag. m. 56.

Tait., Annot., lib. IV, cap. XX.

Pasquier, Lettres, liv. IV, pag. 196 du
manuscrit.

(27) *La même, pag. 197.*

(28) *C'est-à-dire, 1561.*

(29) *Pasquier, Lettres, liv. IV, tom. I, pag.*
198.

curer la victoire ; car il possédait la lieutenance générale du royaume, et il n'eût pas été difficile alors de faire embrasser la profession de l'église réformée à Catherine de Médicis (30). Mais il se laissa tromper par des espérances chimériques, et il n'eut pas assez d'esprit pour reconnaître la grossièreté du piège : il prit l'île de Sardaigne, pays de bannissement, pays malheureux et disgracié (31) ; il la prit, dis-je, tant il connaissait la carte, pour l'une de ces îles fortunées dont les fables font mention. Trompé si grossièrement par ces artifices des Espagnols et du cardinal légat, il abandonna les réformés (32) ; et voilà à quoi il tint, à bien peu de chose par conséquent, qu'ils ne devinssent les maîtres. Je m'en vais citer un passage qui nous apprend le crédit qu'ils eurent en sa faveur dans les états d'Orléans, et la liberté dont ils jouirent sous sa protection. Ils s'assemblèrent publiquement dans la capitale même du royaume avant qu'il y eût des édits qui le leur permissent. Mais il faut noter que la régente Catherine de Médicis était d'accord sur cela avec le roi de Navarre (33).

« (34) Les huguenots..... avoient
 » toute leur confiance sur ce roy (35),
 » comme sur celui qu'ils avoient
 » porté sur les espauls, et entre les
 » mains duquel ils avoient faict tom-
 » ber le gouvernement de la France
 » par leurs brigues et menées en l'as-
 » semblée des trois estats. Et de faict
 » en recognoissance de ce, il avoit
 » permis par une connivence bien
 » grande que les presches fussent
 » faits à huis ouvert, non seulement
 » dans Paris, ains dans la cour mes-
 » me du roy à Saint Germain en
 » Laye. Aussi estoit-il fort malaisé
 » qu'il se maintinst en sa grandeur,
 » sinon par le moyen de ceux lesquels

» au reciproque avoyent à se sou-
 » nir par l'apuy et faveur de luy
 » mesme. Toutesfois changeant
 » propos il fut le premier ouïl par
 » lequel les catholiques s'armerent
 » contre les autres. Mais par ce
 » ce sont lettres closes à plusieurs
 » et que peut estre n'avez entendues
 » comme ces pratiques se sont
 » nées, sçachez que le pape romain
 » le remuement de mesnage qu'il
 » faisoit entre nous, a envoyé le
 » cardinal de Ferrare, oncle de
 » dame de Guise, legat en France
 » avec tres-amples facultez (36).
 » Aussi avons nous par decy le
 » gneur de Charantonneau, fils
 » feu chancelier Granvele. Ce
 » ambassadeur du roy Philippe
 » ainsi que l'on dict, gaigné par
 » quelques grands princes des
 » tres, auxquels ne plaisoit cette
 » versité de religions. Luy, sur
 » la capitulation prise entre
 » transporte trois ou quatre fois
 » habillement desguisé par devant
 » roy de Navarre : l'assurant, de
 » part de son maistre, que la
 » voudroit prendre la protection
 » l'eglise romaine, il lui rendroit
 » royaume de Navarre, ou bien
 » qu'il valent en assiette de pais
 » rains, aussi riches et plantureux
 » Ceste tresme commençant de
 » tissue, le legat se met aussi
 » partie, luy promettant de lui
 » du saint siege le comté de Vermandois
 » et encores luy moyennier avec
 » roy catholic le pais de Sardaigne
 » que le pape erigeroit en royaume
 » là et au cas qu'il ne luy vould
 » rendre le pais navarrois. Or
 » qu'à toutes ces promesses M. le
 » nestable et mareschal de France
 » tenoyent la main pour les luy
 » gouter. Que cela soit véritable
 » comme l'Évangile, je ne suis
 » osé de le vous mander. Mais
 » a que le bruit commun estoit
 » (37). Bien vous puis-je dire
 » un instant on a veu et son
 » et sa volonté s'estre eschamouée
 » l'endroit des huguenots. Car
 » fendit aux ministres de plus
 » cher au chasteau, comme il
 » toyent donnez loy et permission

(30) Voyez la remarque (B) de l'article Souverain (Jean, etc.), tom. XIII.

(31) Voyez, tom. V, pag. 122, la remarque (G) de l'article CHATEL (Tannegui du) ; et Tacite, Annal., lib. II, cap. LXXXV.

(32) Voyez la remarque (L) de l'article HENRI IV, dans ce volume, pag. 63.

(33) Voyez Béro, Histoire des églises, liv. IV, pag. 670 ; et Beaucaire, lib. XXIX, num. 34, pag. 966.

(34) Pasquier, Lettres, liv. IV, pag. 218 du 1^{er} tome.

(35) C'est-à-dire, le roi de Navarre.

(36) Pasquier, Lettres, tom. I, pag. 2.

(37) Ce bruit commun était véritable ; les historiens les plus exacts en conviennent.

et faire cinq ou six mois auparavant. Mesmes en l'assemblée de Saint Germain, où furent conclues les deux eglises, ils'y opposa tant qu'il ne put : mais le prince de Condé, l'Admiral, et autres, qui lors ne tenoyent pas des derniers grades près du roy, luy firent contremaître, et l'emportèrent pour le retard de la publication de l'édit (38). Le même auteur va nous apprendre la prospérité dont les réformés jouirent avant même l'édit de janvier, et pendant qu'Antoine, roi de Navarre, les favorisait. Ce mesme jour, c'est-à-dire le 29 de septembre 1562, la royne de Navarre à la veue de tout le peuple a fait solemniser à l'age de Geneve le mariage d'entre Jeanne Rohan et la Brabançon, par madame d'Estampes, au chasteau d'Argenteuil, par Beze. Là se trouvez messieurs les prince de Condé et l'Admiral. Cest acte ainsi fait presque aux portes de Paris et à Saint Germain en Laye où le roy venoit, n'ayant esté controulé, a tellement accru le cœur des ministres. Et de fait au mois d'octobre suivant ils ont presché hors des murs de la ville de Paris joignant le monastere S. Antoine des Champs, assistez de huit à neuf mille personnes. A leur retour s'est excitée une émeute populaire, qui a esté aisément estanchée sous l'autorité du roy de Navarre. Ils ont depuis passé en outre. Car la veille de la Toussaint fut faicte une autre assemblée devant les yeux de tout le monde au logis de la comtesse de Senlis, qui fut remparée de la presence de plusieurs prevosts des mareschaux et de plusieurs archers, pour empescher qu'il ne se fust emotion du peuple. Peu de jours apres, sans se remettre aux ordres du roy, et enfraignans celui de juillet, ils ont entrepris de faire deux presches alternatifs, l'un aux parvours de S. Marcel au lieu dict le Patriarche, l'autre hors la porte de Saint Antoine au lieu apellé Popincourt. Il seroit incroyable de dire quelle affluence de peuple se trouve à ces nouvelles devoctions. A quoy Gaudon, chevalier du guet, et ses archers, fait escorte. A Popincourt preschent l'Aulnay et l'Estant : au

(38) C'est-à-dire, l'édit de janvier 1562.

Patriarche, Malo et Viret. Voyans les seigneurs catolics qu'il leur est de nécessité caller la voile à la tempeste, M. de Guise tout courroucé s'est retiré en sa maison de Nantueil, le cardinal de Lorraine en son archevesché de Reims, M. de Nemoux en Savoye, le connestable à Chantilly, etc. (39). Voyez dans d'autres lettres d'Étienne Pasquier (40) l'affluence de ces assemblées, et l'appui que leur prêtait le bras séculier. On peut aussi consulter les lettres d'Hubert Languet (41), où l'on trouve entre autres choses (42) que les assemblées qui se tenaient proche de Paris étaient quelquefois de quinze mille personnes (43), les femmes au milieu entourées d'hommes à pied, et ceux-ci entourés de cavaliers; et pendant la prédication le gouverneur de Paris faisait garder les avenues par des soldats qui battaient, ou emprisonnaient, ou réprimaient d'une autre manière tous ceux qui entreprenaient de troubler la dévotion de la compagnie.

Plusieurs personnes, qui ne jugent des choses que par l'événement, seront fort capables de dire que ceux de la religion auraient eu plus de prudence s'ils avaient affecté moins de hauteur en ce temps-là; car cette ostentation de leur multitude passait pour une bravade qui aigrissait leurs ennemis, et qui les portait à recourir aux remèdes les plus pressans. Nous voyons, par une lettre du cardinal légat, qu'il espérait une heureuse suite de ces démarches hautaines. Sa lettre est datée de Saint-Germain, le 27 de février 1562 : en voici un morceau. « Il est arrivé naguère un contenteste entre ceux des deux religions, » dont il est demeuré quelques-uns » de morts sur la place; et le danger » néanmoins s'est trouvé plus grand » que le dommage. Les catholiques

(39) Pasquier, *Lettres*, liv. IV, tom. I, pag. 200, 201.

(40) *La même*, pag. 202, 205 et suiv.

(41) *Lib. II*, pag. 145, 150, 155, *édit. Hal.*, 1698.

(42) *Ibidem*, pag. 155.

(43) Dans une lettre écrite le 23 de janvier 1562 (l'édit étoit déjà donné, mais non pas vérifié), il assure qu'il se faisait dans Paris des assemblées de trente à quarante mille personnes, et qu'il falloit que deux ou trois ministres prêchassent au même lieu, en même temps. *Ibidem*, pag. 196.



» sont à l'instant accourus ici, pour
 » s'y plaindre des insolences des hu-
 » guenots. Ils ont remontré que pour
 » leur particulier, suivant l'ordre
 » exprès de sa majesté, ils avaient
 » posé les armes; mais que leurs en-
 » nemis avaient fait tout le contraire.
 » Voilà pourquoi ils requéraient in-
 » stamment, qu'il leur fût permis de
 » les reprendre, pour se garantir de
 » leurs embûches, qui leur faisaient
 » appréhender à bon droit que, ras-
 » surés par ces troupes avantageuses
 » de gens de guerre, ils ne fissent à
 » l'avenir quelque violence, et à leurs
 » biens, et à leurs personnes. Mais
 » eux-mêmes, de leur côté, n'ont pas
 » manqué de se venir excuser, ni
 » d'alléguer pour raisons, *que les*
 » *défiances où les mettaient tous les*
 » *jours les catholiques, à cause de*
 » *leur grand nombre, étaient cause*
 » *qu'ils ne désarmaient point.* La ré-
 » ponse de la reine et du roi de Na-
 » varre a été grandement favorable à
 » ceux de notre parti; car ils les ont
 » invités à prendre courage, et leur
 » ont même promis, *qu'ils auraient*
 » *grand soin de pourvoir ensemble à*
 » *leur sûreté particulière, et au com-*
 » *mun repos de leur ville.* Tellement
 » qu'après des paroles si obligeantes,
 » sorties de la bouche de leurs majes-
 » tés, par où elles leur avaient té-
 » moigné plus de tendresse qu'ils ne
 » s'étaient imaginé jusqu'alors, ils
 » s'en retournèrent contents au possi-
 » ble. Comme au contraire, les hu-
 » guenots se virent bien étonnés,
 » quand on leur dit en termes fort
 » rudes, *que s'ils ne voulaient être*
 » *plus retenus, et s'abstenir de sem-*
 » *blables violences, on leur appren-*
 » *drail à vivre.* Le roi de Navarre
 » passa bien encore plus avant; car
 » en leur présence même il dit à la
 » reine: *que sa majesté n'avait qu'à*
 » *commander, et que, quand il lui*
 » *plairait, il trouverait bien moyen*
 » *d'arrêter le cours de leur insolence.*
 » J'ajoute à ceci cette particularité,
 » qui n'est pas des moindres, que
 » non-seulement leurs majestés, mais
 » tous les autres en général, se trou-
 » vent fort scandalisés de ce que
 » Bèze ne marche point autrement
 » dans Paris, qu'accompagné de
 » M. Dandelot et d'un grand nom-
 » bre de cavaliers qui les suivent

» Avec tout cela néanmoins, big
 » que les désordres et les scandales
 » soient presque toujours nuisibles
 » si est-ce qu'on ne laisse pas quel-
 » quefois d'en recueillir du fruit, et
 » ce qu'irritant la patience des grands
 » ils les portent assez souvent à des
 » treprises généreuses. Ce qui ne fait
 » croire qu'on doit d'autant moins
 » fâcher de ceci, qu'il est vraisem-
 » ble, qu'en l'état où sont mainte-
 » les esprits des plus puissans, et
 » désordres viendront tout à coup
 » fondre sur les têtes de ceux qui
 » causent (44). » Disons néanmoins
 ces critiques, qu'il était fort natu-
 rel que ceux qui avaient gémi près
 quarante ans sous une si dure et
 cruelle oppression, se prévalussent
 de la liberté tout à leur aise, et
 répandissent comme des eaux à l'ou-
 verture des écluses. Il y avait même
 des raisons de prudence qui leur
 pouvaient inspirer cette conduite.
 Ils pouvaient s'imaginer raisonnable-
 ment qu'on se croirait obligé à mé-
 ger un parti dont la puissance était
 connue comme capable de le faire
 craindre. Enfin, je dis que ni les mi-
 nistres ni les particuliers ne pouvaient
 pas empêcher que Dandelot et d'au-
 tres braves de qualité ne mêlassent
 leur zèle de religion les airs de
 dats et les manières cavalières qu'un
 courage et l'habitude font prendre.
 Quoi qu'il en soit, l'autre église
 chappa belle; car si nonobstant la
 désertion du roi de Navarre, les pro-
 testans soutinrent très-bien la pre-
 mière guerre, que n'eussent-ils pu
 faire sous la protection du lieutenant
 général du royaume, laquelle sans
 doute eût entraîné celle de la reine
 mère? Languet nous apprend la bonté
 de son opinion qu'on pouvait avoir
 leurs forces. *Re patefactâ plenâ*
nostrorum venerunt armati ad com-
nem, et jam idem quotidie faciunt
et inter reliquos studiosi magno nu-
mero. Iis præbent se duces Dandelotus
frater amirali, princeps de Rohan
et frater nothus reginæ Scotia, et
alii illustribus familiis nati, quod
meo judicio, non faciunt sine consensu
reginæ: aliter enim graviter peccat

(44) Négociations, ou lettres d'affaires écrites
 au pape Pie IV, et au cardinal Borromée, par
 Hippolyte d'Est, cardinal de Ferrare, légat à
 France, pag. 93, 94.

in leges regni. Monmorantio ur-
 prefecto mandatum est, ut huc
 causam, praesidii causam, duas alas
 daret, et certum numerum pedi-
 tum, quibus praerit Dandelotus. In-
 ter autem dum isti milites praesi-
 dii expectantur, nobilitas et studiosi
 exspectantur eorum officio, et tota urbs
 in perstrebit. Pontificii desperant
 de reliquis urbibus Galliae, sed
 timant summam rerum in hoc con-
 tem, ut hanc sibi addictam reti-
 neant. Verum ita crescunt hic studia
 bonum, ut verear, ne eam om-
 nis primam amittant. Quamvis
 in partibus eorum sint plures
 singulares, episcopi, abbates, praesi-
 des, assessores, et alii, qui opibus et
 virilitate valeant: nostri tamen vi-
 res et ferocia videntur esse potiores,
 si ad vim deveniatur, totius ipso-
 rum sapientiae nullus erit usus. Mihi
 in mentem facit dictum Lu-
 ci XII regis Galliae, cui susceptu-
 mullum adversus Venetos cum qui-
 bus dicerent fore periculosum illud
 bellum, propter eximiam Venetorum
 ingeniam: Ego, inquit, multitu-
 dinem stultorum ipsorum sapientiam
 perdet..... Heri hic celebraverunt
 festum, ex mandato legati ponti-
 ficis: nostri vero convenerunt (ut
 primo) ad quadraginta millia, et
 circumplateas urbis armatis com-
 paruerunt. Tres concionatores tantae
 multitudi vix sufficiebant (45).

Il fut nécessaire qu'il déployât
 toute la force de son génie.... afin de venir
 à bout des scrupules et de la mauvaise
 humeur du parlement de Paris.] Ce
 parlement refusa de vérifier l'édit de
 janvier, et députa au roi un président
 pour le conseiller pour faire ses remon-
 trances. Ces deux députés « ayant
 comparu particulièrement devant le
 roi tout ce qui induisoit le parle-
 ment à ne recevoir cest edict, M. le
 chancelier, pour la dignité de son
 état et bas aage de nostre roy, a
 pris la parole, leur disant: qu'il
 ne doubtoit point que toutes les
 raisons par eux représentées ne
 fussent de grande efficace; mais
 qu'il les prioit de penser qu'elles
 n'avoient esté oubliées en ce grand

consistoire de Saint-Germain: que
 la question qui se presentoit estoit
 du nombre de celles en laquelle y
 avoit à penser de quelque façon
 qu'on voulust tourner son esprit:
 et à vray dire, qu'en la resolution
 d'icelle y avoit lieu pour excuser le
 magistrat de sa faute soustenant ou
 l'un ou l'autre party. Accordoit que
 le fondement d'une republique estoit
 de n'y avoir qu'une religion: mais
 quand les choses estoient arrivées
 à tel desbords, comme on les voyoit
 lors par la France, qui n'admet-
 toit cest edict, il falloir de deux
 choses l'une: ou faire passer tous
 les adherens de la nouvelle reli-
 gion par le fil de l'espée, ou les
 exterminer tout à fait, avec per-
 mission de se desfaire de leurs
 biens. Le premier point ne pou-
 voit estre executé pour estre ce par-
 ty trop fort tant en chefs, qu'en
 partisans: et ores qu'il le peust es-
 tre, de souiller la jeunesse du roy
 dedans le sang de tant de ses sujets,
 par adventure que devenu grand et
 en aage de cognoissance il les rede-
 manderoit à ses gouverneurs. Et
 au regard du second il estoit aussi
 peu faisable: et quand bien il
 succederoit selon nostre intention,
 c'estoit bastir par ce conseil au-
 tant d'ennemis desesperez que de
 bannis. Et quant à l'edict de juillet,
 ores qu'il eust quelque beau pre-
 texte, c'estoit induire les gens à un
 atheïsme, en leur permettant de
 ne fréquenter les eglises catholi-
 ques, et neantmoins leur tollissant
 l'exercice de leur religion. Par-
 quoy pour obvier à tous ces de-
 faux il avoit esté trouvé bon d'es-
 tablir en France deux eglises, jus-
 qu'à ce que Dieu nous eust reunis
 en mesmes volontez; et qu'ainsi
 avoit esté autrefois practiqué par
 Galere Maximian et Constance em-
 pereurs, pour composer les divi-
 sions qui estoient entre les chré-
 tiens et les ethniques, leur re-
 montrant et priant de caller la
 voile à la necessité presente; brief
 de tolerer ce scandale pour éviter
 un plus grand: et que si en cecy
 on failloit, c'estoit à l'imitation des
 nations circonvoisines, lesquelles
 en pareille necessité avoient esté
 contraintes de faire le semblable.

[1] Hub. Languetus, epist. LXX, lib. II,
 207, 208: elle est datée de Paris, au
 mois de mars 1562. Voyez aussi la lettre LXXII
 du même livre.

» Ceste response rapportée au parlement, et les chambres derechef » assemblées, on ne change toutes- » fois d'avis (46). » Cette résistance du parlement troubla la cour, et l'on y examina de nouveau, avec quelques députés de Paris, ce que l'on ferait (47). La pluralité des voix emporta que l'édit serait maintenu, *Et a esté commis le prince de la Rochesur-Yon pour le faire publier au parlement, avec commandement exprès que là où l'on seroit refusant ou delayant de ce faire, il le feroit publier sans forme judiciaire, assisté seulement de quelques particuliers conseillers tels qu'il pourroit choisir. Ceste commission estoit violente : mais luy sage prince l'a executée fort doucement, remontrant que l'intention du roy estoit fondée sur la nécessité du temps; que la cour de parlement pouvoit bien cognoistre ce qui se passoit devant ses yeux en une ville de Paris, mais n'estoit informée des plaintes qui venoyent de toutes pars du royaume journellement aux oreilles du roy et de son conseil, la priant d'adviser sommairement et sans aucun long discours du ouy ou du nenny qu'elle avoit à répondre. Sur cela il a esté par commun accord advisé que tous ceux qui avoyent assisté au conseil de Saint Germain auroyent voix deliberative en ce fait cy comme les autres : tellement qu'en fin il a esté ordonné que l'edict passeroit. Vray qu'en l'execution ils ont bien monstré que c'estoit par un consentement forcé. Par ce que le vendredy, vingt sixiesme de mars, jour extraordinaire de plaidoyerie, il a esté émoloué avec toutes les demonstrations de contraintes. D'autant qu'avec l'edict ont esté aussi publiées toutes les jussions du roy. Ce que l'on n'a pas appris de faire en telles publications. D'avantage le procureur general n'a rien requis publiquement, ains déclaré qu'il avait baillé ses conclusions par escrit. Au moyen dequoy il a esté ordonné par la cour que sur le reply des lettres il seroit mis qu'elles avoyent esté leuës, publiées et enregistrées, ouy le procureur general du roy, sans approbation*

(46) Pasquier, Lettres, liv. IV, tom. I, pag. 212 et suiv.

(47) La même, pag. 214.

toutesfois de la nouvelle religion tout par maniere de provisionques à ce que par le roy en autrement ordonné. Ainsi s'est edict dans Paris (48), quelque connexité avec l'histoire M. de l'Hospital, et contient constances si particulières, et ne trouve point avec ces détails l'Histoire générale, qu'on ait que sujet de me savoir gré d'avoir rapportées.

(H) *Ses harangues..... le suspect aux catholiques, et fo à la cour de Rome.*] Nous ci-dessus (49) dans un passage rillas, ce que l'on disait en par raillerie de la messe du lier. Beaucaire de Péguillon lant de l'assemblée de Saint- (50), et en rapportant le sommaire la harangue que le chancelier l'Hospital y prononça, observe ce premier magistrat servait ple aux juges qui favorisaietaires, et n'aimait que les calvinistes. *Deindè regios ministros quicundo præsunt et regia edictisatis accuratè exequuti sunt, inter quos ille meritò accusatus qui illis exemplo erat, et nuncalvinianos in oculis habebat præclarâ hâc oratione, et mperversis machinis ad condempnis celebratum postea suum sequentis edictum viam per (51).* Cet historien a l'audace de qualifier athée ce grand homme qu'il dit, quand il remarque le cardinal de Lorraine lui prêter la dignité de chancelier : *Intervario cancellario vitâ functo, Lotharingus præter domus suorum omnium ac familiarum tentiam, ut Michaël Hospit quidem doctus, sed nullius in re aut ut verè dicam àgros, in ejus surrogaretur, effecit (52).* ailleurs (53) quelque chose de cette accusation. Odoric Raimond a renouvelé ce cruel repr

(48) La même.

(49) Dans la remarque (D), ci-dessus.

(50) Tenu en 1561.

(51) Belcar., lib. XXIX, num. 3.

(52) Id., lib. XXVIII, num. 57.

(53) Voyez les Pensées diverses de M. de l'Hospital, pag. 530, et la Critique du Calvinisme de Maimbourg, lettre X de la troisième édition.

est servi des mêmes termes que Beaumire. C'est dans l'endroit où il parle d'une certaine entreprise du président du Ferrier, de laquelle j'ai fait mention ci-dessus (54). M. Cousin est fâché comme il fallait de cette injustice et de cet emportement de Lagnaldus, et a rapporté un beau usage de la lettre que le chancelier de l'Hospital écrivit à Pie IV, le 29 septembre 1562 (55). Fra Paolo (56) nous apprend que ce pape trouvait *hérétique en plusieurs chefs* la langue que ce chancelier avait faite au colloque de Poissi. Il ajoute que le même pape *menaçait même de le faire citer à l'inquisition*, et que la *cur de Rome, où il s'était répandu des copies de ce discours, parlait très-mal de ce personnage, et conjecturait que tous les ministres du royaume avaient les mêmes sentimens pour lui : et l'ambassadeur de France fut fort à faire à se défendre*. Notez que Pie IV, ayant résolu de donner au roi de France cent mille écus en don, et de lui en prêter autant, voulut stipuler entre autres choses *que le chancelier, l'évêque de Vannes et quelques autres qu'il nommait, fussent emprisonnés* (57). Rapportons ici un passage de la lettre que le cardinal légat, Hippolyte de Médicis, écrivit au pape, le 14 de juin 1562. Elle est datée du bois de Vincennes. « Ce n'est pas, entre autres difficultés, une des moindres d'éloigner de la cour le chancelier et quantité d'autres personnes qualifiées, comme votre sainteté le désire. Car elle met en ce nombre, les hérétiques, et ceux qui sont suspects d'hérésie. Mais s'il fallait chasser de la cour tous ces derniers, la cour serait déserte sans doute, ces nouvelles opinions ayant déjà fait une telle impression dans les esprits des courtisans, qu'il s'en trouve peu qui n'en aient du moins une légère teinture..... Mais pour revenir aux plus remuans de la

» cour, votre sainteté n'ignore pas,
 » combien il a été malaisé d'en éloigner ceux de Châtillon..... Mais
 » quant à la retraite qu'on désire que
 » le chancelier fasse (*), c'est tout
 » une autre chose : car outre qu'il est
 » dans une dignité qui ne lui permet
 » pas de s'éloigner de la cour que
 » pour des causes très-importantes,
 » on ne peut encore, ni le priver de
 » sa charge que par l'ordre exprès
 » du roi, ou pour quelque grande
 » faute, s'il l'a commise ; ni dire non
 » plus avec raison qu'il ait mérité
 » la mort, si l'on ne le montre par
 » des preuves indubitables. Or est-il
 » que de penser mettre celui-ci en
 » action pour lui faire son procès,
 » c'est une chose qui ne se peut sans y
 » employer beaucoup de temps. Avec
 » cela, cette action qu'on tenterait
 » contre lui serait sans doute fort mal
 » fondée, puisqu'on le voit ordinai-
 » rement aller à la messe, se confes-
 » ser et communier, si bien qu'on
 » ne le saurait convaincre apparem-
 » ment de n'être pas catholique (58). »
 La lettre qu'il écrivit le lendemain au cardinal Borromée témoigne que Catherine de Médicis ne prit point en bonne part la proposition d'éloigner certaines personnes, et qu'elle se fâcha encore plus *qu'auparavant* lorsqu'il lui nomma *particulièrement le chancelier, suivant l'ordre exprès qu'il en avait de Pie IV* (59). D'où paraît que M. Varillas s'est fort trompé, lorsqu'il a dit que les triumvirs obligèrent M. de l'Hospital à se retirer, et que la reine leur en fit un sacrifice (60). Il veut que cette prétendue retraite ait précédé la déclaration du 7 d'avril 1562, et qu'elle ait duré pendant toute la première guerre (61). Cela est démenti, tant par le si-

(*) Il s'accommodait dans le conseil aux intentions de la reine, qui l'avait instruit secrètement ; mais pour ce qu'il concluait à la paix, contre les sentimens du duc de Guise et du connétable, il fut maltraité de tous les deux, et sous prétexte qu'il était homme de robe, il se vit exclus des conseils de guerre, où la reine trouva depuis à redire un de ses principaux ministres. Davila, Hist., liv. II.

(58) Négociations ou lettres d'affaires écrites par le cardinal de Ferrare, légat en France, pag. 224, 225.

(59) La même, pag. 240, 241.

(60) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. m. 151.

(61) La même, pag. 353.

(54) Dans la remarque (C) de l'article Fra Paolo, tom. VI, pag. 456.

(55) Voyez le Journal des Savans, du 28 de mai 1789, pag. 118, 119, édition de Hol-

(56) Histoire du concile de Trente, liv. V, pag. 128 de la version d'Amelot.

(57) La même, liv. VI, pag. 427, à l'ann.

lonce des autres historiens, que par les lettres du légat, datées du 15 de juin et du 8 de juillet 1562 (62).

On n'avait pas tort de croire que M. de l'Hospital approuvait au fond de l'âme la doctrine des réformés. Catherine de Médicis ne mentait point dans tout le discours que M. de Mézerai rapporte. « Elle appliqua toutes » ses machines pour saper le crédit » qu'il avait acquis dans l'esprit du » jeune roi, auquel elle faisait dire » par ses affidés, qu'assurément il » était fauteur des hérétiques; que » sa femme, sa fille, son gendre et » toute sa famille étant de cette religion, il n'y avait point de doute » qu'il n'en fût aussi dans son âme, » et qu'il n'y avait que la crainte de » perdre sa charge qui l'empêchait » de professer publiquement le calvinisme. Partant, comme les ennemis couverts sont bien plus dangereux que les découverts, il fallait » bien plus se donner de garde de lui » que de l'amiral; et que S. M. ne » devait plus souffrir qu'il empoisonnât tout son conseil par ces belles » maximes de paix, sous lesquelles, » comme sous la peau d'un serpent » bigarrée des couleurs les plus » agréables à la vue, était caché un » venin très-pernicieux, et qui en » flattant causait la mort (63). » Elle n'avait pas raison de dire que M. de l'Hospital fût un ennemi dangereux; car s'il favorisait les protestans, ce n'était point par des ruses déloyales, mais par les maximes les plus conformes au bien de l'état et au service du roi. *L'intégrité de ses mœurs, son expérience et sa sagesse pour la conduite des affaires furent reconnues de tout le monde : comme aussi son affection incorruptible au bien de l'état, à la conservation des lois et au soulagement des peuples, et sa générosité toujours constante à résister aux injustices des puissances, hautement louées des gens de bien* (64). Quant au reste, Catherine de Médicis disait une vérité lorsqu'elle assurait que la famille du chancelier était de la religion (65). Or c'est une bonne

preuve qu'il désapprouvait mes de la communion de l'a peint une chandelle allumée derrière lui dans les portraits dore de Bèze, pour signifier M. de Sponde (66), qu'il a le flambeau afin d'éclairer et non pas afin de s'éclairer. Le discours qui accompagne le portrait nous apprend que de le portèrent à s'abstenir de la sion publique de la vérité. de se priver des moyens de cause, et il espéra que le trait d'union où il ne serait plus dissimuler. Il attendit vainement cette conjoncture, et puis ay se déclarer, il ne put exécuter sa solution. Il se sacrifia pour Le latin de Théodore de Bèze très-bien ceci. *Huic..... laudis cumulum id videtur quod partim ne sibi ad pro aditum praestrueret si verum nam aperte profiteretur, per quiddam expectatione delusus ex quo erutos omnes optabat extricare sese quum diu ne postea volens id praequare. Sed ecquis illius memoriam brurit, qui, ut aliis consul sum tamdiu penè neglectus* testament est une preuve que son cœur n'était point papiste : aucune mention, ni de monastère, ni de purgatoire, ni de prêtre, de semblable; et il y observe que les chrétiens n'ont pas en grande les funérailles et la sépulture. M. de Sponde prétend qu'il y a langage d'un profane (69); et M. de Bèze, que ces termes sont ceux d'un chrétien (70). M. de Sponde s'était déjà mis en colère à ces termes dans l'oraison funèbre de Pierre Danès. Notez qu'on ne dit pas que M. de l'Hospital avait trempé dans la trépan d'Amboise. Consultez ces paroles du sieur d'Auch, chancelier Olivier, mort d'Amboise en la façon que nous avons

(62) Voyez les Négociations du cardinal de Ferrare, pag. 308.

(63) Mézerai, Hist. de France, t. III, p. 185.

(64) La même, pag. 296.

(65) Voyez de Sponde, ad ann. 1573, num. 18, pag. m. 745.

(66) Ad ann. 1561, num. 18, pag. 745.

(67) Bèze, in Iconibus, folio V.

(68) Voyez la Bibliothèque cholesque, pag. 70.

(69) Spondan., ad ann. 1573, num. 745.

(70) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, pag. 105. Voyez ce qui lui fut répondu dans la préface générale de son livre, lettre X.

pital, homme de grand' estime, lui
 mesda, quoiqu'il eust esté des con-
 jurs pour le faict d'Amboise. Ce que
 le maintien contre tout ce qui en a
 été écrit, pource que l'original de
 l'entreprise fut consigné entre les
 mains de mon père, où estoit son seing
 tant du long entre celui d'Andelot,
 et d'un Spifame : chose que j'ai fait
 voir à plusieurs personnes de marque
 (72). M. de Mézerai réfute cela par
 une raison bien faible : c'est, dit-il
 (73), que l'Hospital était parti de
 France dès le mois de novembre. Mais
 mit-il pas combien de voyages la
 maladie fit faire ? Était-il si malaisé
 de dépêcher l'un des complices à
 l'Hospital en Piémont ? Quoi
 qu'il en soit, je m'imagine que s'il
 eut ce complot, on ne lui en fit
 que le beau côté, et qu'il ne
 s'attendit jamais que l'exécution s'en
 fît de la façon qu'on la con-
 naît.

Le père Garasse, transporté d'un
 air aveugle de censurer les protes-
 tans, les a accusés de calomnie en ce
 qu'ils ont tâché de persuader à toute
 la France, que le chancelier de l'Hos-
 pital était de leur créance. Il les com-
 mence aux Novatians, qui publièrent
 des écrits mensongers que saint Cy-
 prien était mort en la communion de
 leur doctrine, et il dit que c'a été de
 l'antiquité une malice ingénieuse
 des méchans (73). Il ne fait que dé-
 couvrir son ignorance.

Je ne saurais m'empêcher de met-
 tre ici deux observations que je
 trouve dans un écrit anonyme qui est
 récent. Elles nous apprennent les
 suites de la disgrâce de ce chan-
 celier. « Je n'estime point, dit cet au-
 teur inconnu (74), qu'un grand
 ministre et employé aux grandes
 affaires du prince se doive taire,
 quoiqu'il en puisse arriver, autre-
 ment il serait aussi bien cause par
 son silence, de la ruine de son
 maître ou de ses affaires, que les
 autres par leur entreprise et con-

» juration. Et C'est pourquoi je ne
 » puis être de l'avis de ceux qui es-
 » timent que M. le chancelier de
 » l'Hospital se fût bien passé d'insister
 » si fort contre la résolution qui avait
 » été prise **** contre le prudent
 » avis de feu M. le connétable, de
 » faire partir le roi *** au commen-
 » cement des seconds troubles : car
 » puisque ce sage et prudent ministre
 » jugeait, et jugeait très-bien, comme
 » l'événement l'a montré, que ce
 » subit partement pratiqué *****
 » empêcherait indubitablement la
 » réconciliation, et porterait les affai-
 » res aux extrémités : il est sans doute
 » que s'il eût caché son sentiment,
 » et s'il n'eût insisté comme il fit, il
 » eût commis une lâcheté indigne
 » d'un homme que la vertu seule
 » avait élevé à une telle dignité. Car
 » encore que depuis il n'ait plus bat-
 » tu que d'une aile, et que ses enne-
 » mis, c'est-à-dire, les ennemis de sa
 » vertu, intégrité et sincérité, aient
 » commencé dès lors à conspirer son
 » éloignement, si est-ce que pour
 » cela il n'a dû manquer à son de-
 » voir, puisque le but de ceux qui
 » ont l'honneur d'être employés en
 » telles charges, ne doit point être
 » de s'y maintenir au préjudice de
 » leur honneur et de leur conscience,
 » mais de bien et fidèlement servir ;
 » outre que les affaires prenant le
 » train que l'on a vu depuis, un
 » grand homme de bien et de cou-
 » rage, comme ce digne chancelier,
 » devait être fort content d'en sor-
 » tir (75)..... Un bon ministre et
 » vraiment vertueux..... ne sera ja-
 » mais d'un avis contraire à son sen-
 » timent, et lui étant commandé de
 » parler et dire son avis, il s'en ac-
 » quittera fidèlement et courageuse-
 » ment. C'est ce que fit ce même
 » chancelier lorsqu'il fut question de
 » délibérer sur les bulles, portant
 » permission de vendre pour cent
 » cinquante mille livres du revenu
 » des biens ecclésiastiques, pour l'ex-
 » tirpation des hérétiques : car cette
 » clause étant contraire aux édits de
 » pacification, l'entretienement des-
 » quels M. le chancelier de l'Hospital
 » jugeait nécessaire pour le bien du
 » royaume, outre qu'ayant été ac-
 » cordés solennellement, il estimait
 » (75) La même, pag. 97 et suiv.

(72) D'Aubigné, Histoire universelle, tom. I,
 chap. XLIII, pag. m. 129.

(73) Mézerai, Histoire de France, tom. III,
 12.

(74) Voyez La Doctrine curieuse de Garasse,
 pag. 919.

(75) Fragment de l'Examen du Prince de Ma-
 dgal, pag. 95 et suiv., édit. de 1622, in-12.

» qu'on n'y pouvait contrevenir, et
 » que cela était un des effets de la
 » ligue qui se brassait dès lors, il fit
 » l'ouverture de l'avis qui fut suivi,
 » d'obtenir des nouvelles bulles, pu-
 » res et simples, et sans cette clause,
 » qui fut la dernière pierre d'achop-
 » pement, et le sujet que l'on prit
 » de rendre ce grand personnage sus-
 » pect d'hérésie, et de lui ôter les
 » sceaux, pour les remettre entre
 » les mains d'un homme que l'on
 » croyait plus propre pour le temps,
 » et aussitôt après tout se disposa à
 » la guerre. »

(1) *Il ne laissa pas de faire établir de très-bonnes lois.*] Étienne Pasquier m'a fourni cette réflexion. Je rapporte ses paroles (76) : « Nous avons
 » veu de nostre temps un jeune roy
 » Charles IX en cette France, auquel
 » et l'infirmité de son bas aage du
 » commencement, et par succession
 » de temps, la violence extraordinaire
 » de son naturel, ne donnoit aucun
 » loisir de faire des loix; toutesfois ja-
 » mais roy qui le devança ne fit tant
 » de beaux edicts que luy : tesmoin
 » celui de l'an 1560 aux estats tenus
 » dedans la ville d'Orléans; l'au-
 » tre qu'il fit à Roussillon, l'an 1563;
 » et le dernier à Moulins, l'an 1566.
 » Contenant ces trois edicts une in-
 » finité d'articles en matiere de poli-
 » ce, et beaux reglements qui passent
 » d'un long entrejet nos anciennes
 » ordonnances. A qui sommes-nous
 » redevables de ce bien? Non à autre
 » qu'à messire Michel de l'Hospital,
 » son grand et sage chancelier, qui
 » sous l'autorité du jeune roy son
 » maistre, fut le principal entreme-
 » teur du premier; instigateur, pro-
 » moteur et autheur des deux autres.
 » Et à la mienne volonté, qu'ils eussent
 » esté en tout observez d'une mesme
 » devotion, qu'ils furent introduits. »
 Je m'étonne que Pasquier ne parle
 pas des beaux edicts que M. de l'Hospi-
 tal fit faire sous François II. Un his-
 torien de ce temps-là (77) en cite
 trois qui étaient très-bons et très-sa-
 lutaires. Je m'en vais dire en quoi
 consistait le premier: c'était celui qui
 réglait les testamens, ou les donations

des veuves qui convoiaient en secon-
 des noces. Je me servirai des termes
 d'un auteur de ce siècle-là (78). Ce
 fut à la sollicitation du chancelier de
 l'Hospital, que plusieurs ordonnances,
 edicts et statuts ont esté faits et pu-
 bliez par nos roys de France pour le
 soulagement du peuple, et conserva-
 tion de la justice. Entre autres avon-
 nous cet edit du roy François deuxi-
 me, qui refrene les secondes noc-
 es par la liberté qui estoit ostée à celle
 qui se remariera, de donner davantage
 à son second mary, qu'à l'un de ses
 enfans du premier lict. L'occasion de
 cet edit fut, pource qu'il advint qu'une
 femme de ce royaume, grande en
 biens, s'enmouracha d'un jeune sei-
 gneur, qui, parce qu'elle luy sem-
 bloit par trop sur l'âge, ne faisoit
 aucun compte de la vouloir prendre
 à femme. Elle se sentit tellement en-
 trée de son amour, que comme elle le
 connoissoit friand d'avoir de l'argent
 elle luy fit une donation de tous
 chacun de ses biens. Sur lesquels seu-
 lement elle vouloit qu'on levast ce qui
 pouvoit appartenir pour la faulx
 et legitime portion de ses enfans du
 premier lict. De maniere que ses en-
 fans, pour un simple morceau de pain
 demouroient comme frustrez de l'hoy-
 rie maternelle, transportée au second
 mary. Pour prevenir telles surprises
 ce chancelier ramena en nostre France
 l'ordonnance de l'empereur Louis
 de laquelle est fait mention en la
 hâc Edictali, 6. au tit. de secondes
 nupt. au cinquiesme livre du code
 Justinien, qui deffend qu'on ne puisse
 donner ou laisser au second mary
 plus qu'à l'un des enfans du premier
 lict. Il était fort juste et fort néces-
 saire de renouveler cette loi, pour
 les intérêts des enfans du premier
 car il ne se trouve que trop de fem-
 mes qui, voulant se remarier, se
 frustreraient de leurs droits, afin
 de se rendre plus agréables au nou-
 vel époux. Elles suppléeraient par leur
 libéralités ce que l'âge aurait ôté
 de leurs charmes: et d'ailleurs la lib-
 té de disposer de leurs biens les expo-
 serait à des soupirans qui, sans cel-
 le n'iraient point troubler la résolu-
 tion qu'elles pourraient avoir prise
 de diffier leur prochain par un bon
 veuvage.

(76) Pasquier, Lettres, liv. XIX, tom. II, pag. 520, 521.

(77) Louis Régnier, sieur de la Planchette, Histoire de François II, pag. 515 et suiv.

(78) Thevet, Élog., tom. VII, pag. 372.

(K) Il suit bien faire sentir aux parlements.... le tort qu'ils avaient de désobéir à leur monarque.] Un procureur ne lave pas mieux la tête à un clerc qui a lourdement bronché, que le chancelier de l'Hospital lava la tête au parlement de Bordeaux, quand Charles IX y tint son lit de justice, le 12 d'avril 1564, avant Pâques. Le roy, dit-il (79), a trouvé beaucoup de fautes en ce parlement, lequel comme estant plus dernièrement institué, car il y a cent et deux ans, vous avez moindre excuse de vous départir et avoir oublié si tost les anciennes ordonnances, ce qui seroit excusable aux autres parlements qui sont en vieillesse, et toutesfois vous estes aussi desbauchez, ou plus, que les vieux, par aventure pis..... J'ay receu beaucoup de plaintes de vos discussions..... Voici une maison mal reglée, c'est vous autres qui faut que vous en rendiez compte. La première faute c'est la desobeyssance que vous portez à vostre roy. Car encorres que ses ordonnances vous soient présentées, vous les gardez, si il vous plaist, et si vous avez des remonstrances à luy faire, faictes les y au plustost, et il les oyra. Vous luy ostez sa puissance royale quand vous ne voulez obeïr à ses ordonnances royales, qui est pis, que de luy voler son domaine. Je suis adverty que l'ordonnance faicte à la requeste des estats, n'est point encorres publiée sans. Et adressant sa parole aux présidens et gens du roy, a dict, je parleray à ceste heure à vous, présidens et gens du roy, qui devez requérir et solliciter les publications des edicts et ordonnances du roy, et vous présidens qui les devez proposer, car vous estes présidens du roy en la cour. Je suis aussi adverty, a-il dict, que l'ordonnance de la justice n'est pas aussi publiée. J'en ay aussi mémoire de quelques autres desquelles je ne parleray pour n'estre si long. Je pense, que vous cuidez estre plus sages que le roy, mais vostre prudence est limitée pour juger les procez, ne vous estimez pas plus sages que le roy, la royne, et son conseil. Il a acquis la paix, et à présent il a la

guerre entre luy et sa cour de parlement (80)..... vous mesprisez la royne et le conseil du roy. Je vois que vous estimez tant vos arrests, que vous les mettez par dessus les ordonnances, lesquelles après que vous les avez reçues vous les interpretez comme il vous plaist : ce n'est pas à vous d'interpreter l'ordonnance, c'est au roy seul, mesmes les ordonnances qui concernent le bien public. Je laisse la suite de son discours qui est encore plus foudroyante que ce que l'on vient de voir. Notez que ceci est le commentaire de ce que le roi avait dit en peu de mots à ce parlement, qu'il vouloit estre d'oresnavant mieux obey qu'il n'avoit esté, qu'il ne vouloit point qu'aucun de ses subjects prist les armes sans son congé, qu'il vouloit aussi que ses edicts fussent gardez (81). Il est indubitable que M. de l'Hospital lui suggéra ce discours, comme aussi la déclaration vigoureuse qui avait été faite par le même prince, quelque temps auparavant, aux députés du parlement de Paris. Ils lui avaient fait des remonstrances touchant l'édit de sa majorité, qu'ils n'avaient point vérifié. « Le roi, à qui on avait » composé la voix et le visage à une » sévérité étudiée, leur répondit, » qu'ils eussent à obeïr, qu'il ne se » mêlassent plus des affaires publiques, et qu'ils se défissent de cette » vieille erreur, qu'ils étaient les tuteurs du roi, les défenseurs du » royaume, et les gardiens de la » ville de Paris. Les députés ayant » fait leur rapport à la cour, elle se » trouva partagée (82), » et députa de nouveau au roi, qui ordonna que l'édit fût publié et enregistré sans retardement, et que tous les présidens et conseillers eussent à s'y trouver sur peine d'interdiction (83). Il est facile de comprendre, vu l'âge du roi, qu'il ne faisait en ce cas-là que répéter la leçon de M. de l'Hospital. « Il fit une fois une harangue » à messieurs du parlement à huis » ouverts, qui ne vouloient passer » quelques edits qu'il avoit arrestez...

(80) *La même*, pag. 426.

(81) *La même*, pag. 421.

(82) Mézerai, *Abbrégé chronolog.*, tom. V, pag. 80, à l'ann. 1563.

(83) *La même*.

(79) Voyez le Recueil de divers mémoires, imprimé à Paris, chez Pierre Chevalier, 1623, in-4°, pag. 424.

» et se plaignant de sa justice et de
 » la corruption qui y estoit, et des
 » refus de ses edits : C'est à vous
 » autres, dit-il d'une audace brave
 » et quasi menaçante, d'obéir à mes
 » ordonnances, sans disputer et con-
 » tester quelles elles sont, car je
 » sçay mieux que vous ce qui est
 » propre et convenable pour le bien
 » et profit de mon royaume. N'ayant
 » point encore de barbe au menton
 » Il tint ces propos devant ces vieux
 » et sages personnages, qui tous
 » s'esmerveillèrent d'un si brave et
 » grave langage, qui sentait plus son
 » généreux courage que les leçons de
 » monsieur Amiot son précepteur
 » (84). » Brantôme devait ajouter
 que ces propos étaient les leçons de
 Michel de l'Hospital. Le prince, qui
 l'avait déjà disgracié (85), se sou-
 venait bien des instructions qu'il
 avait reçues de son chancelier, qu'il
 importait de rabattre la hardiesse du
 parlement de Paris, si pernicieuse en
 ce temps-là à tout le royaume.

C'est ici que je dois examiner en
 peu de mots un discours que l'on
 entend à toute heure, et qui fait
 considérer comme un principe de
 misère la suppression du droit
 qu'ont eu autrefois les parlemens,
 de rejeter les édits qui leur parais-
 saient injustes. C'était une digue,
 dit-on, qui empêchait que le peuple
 ne fût submergé sous le pouvoir ar-
 bitraire du monarque. La rupture
 de cette digue doit être comparée
 au coup par lequel Éole fit pencher
 la montagne qui servait de prison
 aux vents.

... Carum convectis cupide montem
 Impulsi in latas : ac venti, velut agmine facto,
 Quà data porta, ruunt, et terras turbine per-
 frant.

Incubant mari, totumque à sedibus imis
 Ula Euræque Notæque ruunt, creberque
 procellis

Africus ; et vastos volvant ad littora fluctus.
 Insequitur clamorque virum, stridorque re-
 dentium (86).

On embellit cela de plusieurs maxi-
 mes qui ont un grand air de soli-
 dité ; mais on ne passe pas plus

(84) Brantôme, Éloge de Charles IX, pag.
 33 et 34 du I^{er} tome des Mémoires.

(85) Sans doute Brantôme parle de la même
 harangue de Charles IX, de laquelle Mévius a
 fait mention sous l'an 1571, à la page 239 du
 I^{er} tome de sa grande Histoire.

(86) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 85.

avant : on ne tourne point la ma-
 daille ; on ne consulte point l'expe-
 rience ; on n'examine point si quel-
 qu'un pourrait répondre : J'en ap-
 pelle à la pratique. Or voilà le co-
 traire ; car il est aisé de prouver que
 la France n'a jamais été si désolée
 et si malheureuse, que lorsque les
 parlemens jouissaient le plus de l'au-
 torité de rejeter les édits et les or-
 donnances du prince, sous Char-
 les IX, et sous Henri III. Il est aisé
 de prouver aussi que l'exercice de cette
 autorité fut la principale source des
 misères du royaume, depuis l'an
 1562, jusqu'à l'an 1594. Le chan-
 celier de l'Hospital avait jeté les fonde-
 mens du repos public par l'édit de
 mois de janvier. L'église romaine
 n'avait plus à craindre le péril de
 ce que j'ai parlé ci-dessus (87) : le roi
 de Navarre s'était détaché des hugue-
 nots ; Catherine de Médicis ne pou-
 vait plus à lever le masque. Ils
 contentaient d'avoir tout leur
 droit de prêches ; et ainsi le royaume
 eût pu demeurer paisible, pourvu qu'il
 eût observé l'édit de janvier. Mais
 les catholiques l'enfreignirent, et de-
 sortit la première guerre de reli-
 gion, tige et souche de tous les maux
 qui affligèrent l'état jusqu'à l'extinc-
 tion de la ligue ; car tous ces maux
 là furent entés les uns sur les autres,
 on naquirent les uns des autres, et
 une suite bien liée des causes et
 des effets (88). Or à quoi faut-il attribuer
 principalement l'infraction de
 l'édit de janvier ? N'est-ce pas au
 parlement de Paris ? N'encouragea-t-
 il pas tout le monde à ne le pas
 observer ? Il ne le vérifia qu'en le
 trahissant (89), c'est-à-dire qu'il
 fit trois jussions, et qu'avec des
 restrictions, et des clauses qui faisaient
 entendre qu'il le vérifiait par son
 conseil, et comme un règlement passager
 très-mauvais. Qui aurait craint
 de violer un tel édit ? Ne pou-
 vait-on pas bien s'assurer qu'un
 parlement, qui en jugeait de la sorte,
 ne se mettrait guère en peine
 de punir les infracteurs ? Or en ce tems-
 là prêter la main à l'infraction

(87) Dans la remarque (F).

(88) Conférez avec ceci la remarque que fait
 d'Aubigné, au chap. II du livre V du III^e
 tome de son Histoire, pag. m. 628.

(89) Voyez la remarque (G).

fait, et corner la guerre civile, était tout la même chose. Notez bien les paroles dont s'est servi J. Varillas, en commençant de raconter les mesures que l'on prit contre ceux de la religion un peu avant le massacre de Vassy. *La maison de France, dit-il (90), jugea par l'opposition que l'édit de janvier avait eue dans le parlement, qu'il ne durerait pas long-temps, et ne fut plus que les guerres civiles ne recommencent bientôt.* Disons en général que les parlemens de France, refusant de vérifier les édits de pacification, ou en les vérifiant de mauvaise grâce, et puis par une suite naturelle, en ne les faisant pas observer, ont été l'un des plus grands auteurs des longues calamités qui ont désolé l'état, et qui ont pensé à verser de fond en comble la monarchie. Si Charles-Quint eût régné à ce temps-là, elle serait infailliblement devenue une province de l'état, ou bien elle aurait été parée en mille pièces.

Mais n'alléguiez, me dira quelqu'un, que l'abus que les parlemens ont alors du droit qu'ils avaient de rejeter les édits du prince. Mais, lui répondrai-je, la tyrannie et la plupart des autres dérèglemens sont-ils autre chose qu'un mauvais usage du bien ? Il suffit pour réfuter vos objections, qu'on vous puisse dire que cette digue ou cette barrière que vous parlez, et qui à proprement parler renferme la contradiction qu'un état est monarchique, et n'est pas, ne peut point passer pour un bon remède, puisqu'elle a fait beaucoup plus de mal que de bien. Quelle comparaison y a-t-il de l'avantage qui revenait de la vérification de quelques édits bursaux, et les ruines déplorables que le peuple souffrit pendant plus de dix années ? C'est beaucoup moins pour qu'il faut imputer ces calamités horribles, qu'aux parlemens. Pour était devenue sage par les leçons d'un chancelier très-habile

et très-vertueux. M. de l'Hospital l'avait portée à prévenir par l'édit du mois de janvier tous les malheurs, et à couper la racine des guerres civiles. Les parlemens au lieu de le seconder le traversèrent, et rendirent infructueux le remède qu'il avait trouvé ; remède qui ne pouvait pas manquer d'être bon, puisqu'il n'y en avait point d'autre (92). La cour eût marché dans la route où le chancelier l'avait mise : elle n'en sortit qu'à cause des confusions où le royaume tomba par la faute de ceux qui désobéirent à l'édit ; et ce furent les parlemens qui ouvrirent la voie large à cette désobéissance. Ils sont donc responsables de tant d'églises profanées, pillées, renversées, dont on se plaît à donner des catalogues pour rendre odieux le huguenot. Il ne tint point à eux que les misères de l'état ne fussent perpétuelles, après même qu'on eut dompté la ligue. Ils s'opposèrent à l'édit de Nantes, le remède unique des désordres intestins : le parlement de Paris ne l'aurait jamais vérifié, si Henri IV ne se fût servi de prières ; mais sur un ton qui marquait qu'il saurait bien se faire obéir (93). Notez que la harangue de M. de l'Hospital au parlement de Bordeaux (94) montre que dans ce temps-là, où l'on faisait peu de cas des ordonnances du roi, l'administration de la justice était pleine de corruption et de désordres affreux. Finissons par dire que le gouvernement des peuples est quelque chose de si embrouillé, que les remèdes qui semblent les meilleurs sont quelquefois pires que le mal, et la source des plus grands désordres. Je viens d'en donner un grand exemple.

(L) *S'il fallait qu'il scellât des édits injustes, il faisait savoir que c'était contre son gré.* Un ministre d'état, et surtout un chancelier de monarque, doit faire deux choses s'il veut bien remplir ses devoirs. L'une est de recommander très-fortement aux sujets la soumission et l'obéissance : il ne leur doit parler d'autre chose ; qu'il ne s'amuse point à dis-

(90) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. pag. m. 121, & l'Ann. 1562.

(91) Le 9 de septembre 1578, le parlement ne vérifia que deux édits bursaux de vingt-deux articles qui furent présentés. Voyez les Fastes du parlement de Paris, pag. 88.

(92) *Optimum remedium quis nuncius.*

(93) Voyez Matthieu, Histoire de la Paix, liv. II, narrat. I, num. 7, pag. m. 210 et suiv.

(94) Je l'ai citée ci-dessus, citation (79).

puter avec eux, s'ils ont quelquefois le droit de se soulever, ou de ne pas obéir aux ordonnances qu'ils trouvent injustes et onéreuses. Il faut qu'il suppose comme une chose incontestable qu'ils n'ont pas ce droit. L'autre chose qu'il doit faire, c'est de représenter vivement et incessamment au prince, que l'autorité royale ne le dispense point d'une soumission absolue à la justice, et qu'elle n'a nul droit, ni nul privilège de contrevenir à la raison, à l'équité, à sa parole, etc. M. de l'Hospital s'acquittait exactement de l'un et de l'autre de ces deux devoirs. Il prenait le parti du roi auprès des sujets, et le parti des sujets auprès du roi. Il réprimait d'une grande force ceux qui attentaient à l'autorité royale. Voyez (95) les censures qu'il fit, ou que le roi fit aux parlemens, selon ses conseils. Voyez aussi (96) ce qu'il répondit au député du parlement de Dijon. Mais vous allez voir avec quelle intégrité, avec quelle fermeté il résistait aux propositions injustes que l'on suggérait au prince. Il les combattait par ses raisons autant qu'il pouvait; et si ses remontrances n'empêchaient pas la conclusion de l'affaire, il s'en lavait les mains, il marquait qu'il n'y avait pas consenti. *Ha, sire, que c'est une sale et venimeuse queue en un édit, quand la verification en est arrestée par ces mots, du très-exprez commandement du roy, plusieurs fois reiteré, lesquels n'operent que d'une condamnation que font les sages, et gens de bien, contre l'injustice d'iceluy, soustenue seulement par des jussions que les chancelliers sont bien souvent contraints de sceller contre leur avis, auxquelles sont veuz ces mots odieux, et reprochables : Nonobstant toutes remonstrances faictes et à faire, lesquelles nous tenons pour ouyes et bien entendues, et pour lesquelles ne voulons estre differé. C'est-à-dire, en despit de la raison, par un conseil malin, par une volonté injuste, par une deliberation precipitée, par le rebut de la vertu, par la tolerance du mal, par la haine de l'honneur, et par une ignorance affectée, et mespris du bien. C'est pourquoy à fin*

(95) Dans la remarque précédente.

(96) Dans l'article BLOAT, tom. III, p. 252.

de ne participer à cette honte, le bon et très-digne chancelier de l'Hospital escrivoit ordinairement ces mots de sa main sur le reply de telles lettres : me non consentiente, c'est-à-dire, moy non consentant. On me les a fait sceller contre mon avis : comme il fit aux lettres de reception du pouvoir du cardinal de Ferrare envoyé pour legat en France par le pape Pie IV (), à laquelle générosité du chancelier, la cour de parlement, ayant veu ces mots sur le reply, se joignit, et ne voulut onques verifier ce pouvoir (97). Le président de la Place nous instruira plus particulièrement de ce qui concerne le dernier fait. « Or pour autant qu'en » autres articles arrestez aux estats » il avoit esté ordonné que les » néfices de ce royaume seroyent » conferez par les ordinaires, cha- » cun en son diocese, et non pas » par le pape, et que aucunes de » pensées ne seroient receues : il » eut grande difficulté à recevoir » pouvoir dudict legat : le chan- » celier remonstrant qu'il ne pouvoit » rien faire contre ce qui avoit esté » si franchement résolu et conclu » par lesdicts estats. Mais ce non- » obstant ledict legat donnant à en- » tendre que estant allié de la ma- » son de France, ce luy seroit un » grand reproche et deshonneur de » tre le premier legat refusé en ice- » luy, offrant de ne s'ayder dudict pou- » voir, et s'en retourner tost après » la vérification d'iceluy. Fut ce- » luy mandé au chancelier d'en sceller » les lettres : ce qu'il feit après plu- » sieurs altercations entre ledict » legat et luy, et avoir mis de sa » main sous le scel d'icelles lettres » ces mots, me non consentiente, » c'est-à-dire, moy non consentant, » lesquelles veues par ladicte cour » furent refusées, et dict qu'elle » ne pouvoit et ne devoit les recevoir » (98). » Il y a des historiens qui » disent qu'enfin le legat, par des- » l'avis de monsieur le chancelier de » l'Hospital, fit recevoir son pou- »*

(*) La Popelinière, liv. VII.

(97) Le Grain, Décade de Henri-le-Grand, liv. VIII, pag. m. 898.

(98) La Place, Commentaires de l'estat de la Religion et République, liv. VI, folio m. 21 verso, à l'ann. 1561. Voyez touchant ce legat le livre de l'Origine des Cardinaux, pag. 265 et suiv., édition de Holl., 1670.

« conseil d'état, auquel lui fut accordée séance (99). Chacun sait la puissance de M. de Guise sous François II : néanmoins elle ne fut point capable de faire plier ce chancelier ; il fut le seul qui refusa de signer l'arrêt de mort du prince de Condé (100).

Languet nous a conservé une vive partie que le chancelier fit au légat. Ici-ci avait osé le taxer de ne savoir tout ce que sa charge exigeait. Pour moins, lui répondit le chancelier, je tâché de l'apprendre ; mais vous ne possédez divers évêchés, vous n'avez jamais songé à vous instruire des devoirs de l'épiscopat. *Solus cancellarius pertinacissimè restitit, et in ea re fieri summam injuriam impuero, ac regni gallici jura, et statum prostitui, nec se passurus, ut regio sigillo sibi concedito tantum rem abuterentur. Ad quæ indecens Ferrariensis, dixit eum curare quæ essent sui muneris et sui. Ego verò, inquit cancellarius, hoc saltem egi, ut id intelligerem, sed tu ne quidem cogitasti quænam quod sit officium episcopi, et tamen aliquot episcopatus possides. Tandem victus aliorum importunitate tradidit eis regium sigillum, sed tamen voluit instrumento missionis inseri, se contradicente esse permissum (101).*

Ici un passage de Bodin. « Il est certain que les loix, ordonnances, lettres patentes, privilèges, et octrois des princes, n'ont aucune force que pendant leur vie, et ne sont ratifiés que par consentement exprès, ou du moins par souffrance du prince qui en a connaissance, et mesmement des privilèges..... Qui fut la cause que M. de l'Hospital, chancelier de France, refusa sceller la confirmation des privilèges, et exemptions de tailles de Saint-Maur des évêques quelque mandement qu'il fut de ce faire : parce qu'ils portaient perpétuel affranchissement : c'est contre la nature des privilèges personnels, et qui diminue

« la puissance des successeurs : et ne se peuvent donner aux corps et colleges, qu'à la vie du prince qui les octroie, ores que le mot perpétuel y soit adjousté (102). »

(M) *Sa vigilance..... ne put le garantir des artifices d'un secrétaire malhonnête homme.*] Je rapporterai là-dessus ce que j'ai lu dans un livre intitulé *la Fortune de la Cour*. Le chancelier de l'Hospital fut « blâmé » de ce qu'étant de son naturel fort sévère aux expéditions de justice, et revêché à ceux qui lui venaient parler, toutefois il n'était pas tel à l'endroit de ses domestiques, et principalement de son secrétaire Bouvaut, qui le surprenait aussi souvent qu'il voulait, ce qu'il continuait jusques à ce que la plainte en étant venue au conseil, sur l'occasion d'une lettre fort incivile, ce chancelier eut la honte d'avoir été surpris, et fut contraint de chasser avec mille injures et reproches un serviteur qu'il avait beaucoup aimé auparavant (103). » L'auteur conte une autre chose qui ne se rapporte point à mon texte : néanmoins je la copie ; c'est un fait assez notable. « Il fut pareillement fort gourmandé par feu monsieur de Montpensier en plein conseil, de ce que se rendant pressé que inexorable à passer les dons que le roi faisait d'une somme un peu notable, néanmoins il avait quelques jours auparavant reçu du trésorier de l'épargne cinquante mille livres comptant, et lui en faisait-on de grands reproches, bien qu'il fût certain que le roi même, de son propre mouvement, l'avait pressé de les prendre (104). »

(N) *On a observé qu'il ressemblait de visage à Aristote.*] Théodore de Bèze l'assure en termes très-forts. *Ut ex antiquissimo numismate apparuit, summum illum omnium philosophorum principem Aristotelem sic ore toto retulit, ut alterius ex altero imago expressa videri posset (105).*

(102) Bodin, de la République, liv. I, chap. VIII, pag. m. 131, 132.

(103) La Fortune de la Cour, pag. 349. Ce livre fut imprimé à Paris, l'an 1642, in-8°. Voyez la Bibliothèque française de Sorel, pag. 414, édition de 1667.

(104) La même, pag. 350.

(105) Beza, in Iconib., folio V. iiij.

Le Graie, Décade de Henri-le-Grand, pag. 118.

La même, pag. 109.

Languet, epist. LXII, lib. II, p. 157.

Thevet réfute cela. Et quant à la ressemblance, dit-il (106), que Bèze feint d'Aristote avec notre chancelier, s'il la prend pour les traits et linéamens du visage, il n'y a homme qui, faisant rapport du portrait que j'ai ci-dessus donné au vrai d'Aristote, avec celui qu'il a fait tirer au vif de cet Auvergnat, ne reconnaisse du premier coup qu'il y a beaucoup à redire. Mais Étienne Forcadel nous apprend des circonstances qui favorisent Théodore de Bèze : il dit que pendant que Charles IX visitait les villes de son royaume, on déterra une statue qui portait le nom d'Aristote, et qui ressemblait parfaitement à Michel de l'Hospital. Il ajoute qu'il fit des vers là-dessus qui plurent au chancelier. Je rapporte un peu au long ses paroles, parce qu'elles contiennent les louanges de ce grand homme, et que mon Dictionnaire doit ressembler, du moins quelquefois, aux compilations, où l'on rassemble le jugement des savans sur les personnes célèbres. Voici donc ce qu'Étienne Forcadel rapporte (107) :

Legis pervigil et excellens custos cancellarius : qualem re ipsa se prae-buit, dum viveret, ideoque à fato maximè laudabilis vir Michaël Hospitalis, cui musæ statuat libentissimè ponerent, nisi jurisprudentia, simulque philosophia hoc decus præripuisset. Idque non ambigè significatum est superioribus annis, Carolo IX, Rege suam Galliam opidatum lustrante, cum fortè cruta fuit, et è sinu terræ altius effossæ statua inciso Aristotelis titulo, quæ apprime M. Hospitalis lineamentis ac figuram referebat, ut nos sibi ipsi magis sit ille similis, sicut nec animi dotibus ab insigni philosopho multum differt. Unde benè ominari coepi de componendo turbulentæ reipublicæ statu, quia Gallorum cancellarius regi maximo intimus magni illius Alexandri doctorem effigis exæquasset..... Nos itaque Hospitali humanissimoque viro, honoris gratiâ, tunc versiculos dedicavimus comiter supra expectationem accipiendos :

*Quinque Aristoteli doctum te contulit, idem
Blanditus docto fertur Aristoteli.*

(106) Thevet, Éloges, tom. VII, pag. 367.

(107) Stephanus Forcatulus, de Gallor. imperio et philosophiâ, lib. VII, p. m. 1086, 1087.

M. de Thou confirme ce que Théodore de Bèze a dit (108). Notez que Brantôme parle d'une autre ressemblance. Le chancelier de l'Hospital, dit-il (109), avoit du tout l'apparence de Caton, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, qu'on eust dit à le voir que c'étoit un vrai portrait de saint Hierôme, aussi plusieurs le disoient à la cour.

(O) Quelques-uns lui attribuent la comparaison des singes, et apparemment ils..... donnent aux uns ce qui appartient aux autres.] Ils transportent au chancelier de l'Hospital la pensée de son prédécesseur. Lisez les paroles de Montaigne (110) : « J'ai bien trouvé le chemin plus court et plus aisé.... de me défaire de ce que je suis, et de me tenir coy..... jusqu'à ce que je sois aussi bien sainement de mes langes qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses. Et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier : que les François semblent guenons, qui vont grimant et tremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute branche, pour y mettre le cul quand elles y sont. » M. Ménage (111) cite ces paroles de Montaigne, après avoir rapporté quelques vers grecs (112), où Scaliger avoit servi de cette même pensée à Lydiat, et les vers latins que fit le même Lydiat contre le père Pétiau, qui insinuoit sur la même comparaison. On voit ainsi que le chancelier Olivier a ainsi dans une harangue. Ce que j'ai de la peine à croire.

(108) Qui non vultu tantum Aristotelis, sed et ex utriusque imaginum ubique positum comparatione constat, sed Solonius... referebat. Thuan., lib. LVI, pag. 108.

(109) Brantôme, Mémoires, tom. II, pag. 78, dans l'Éloge du connétable de Montmorency.

(110) Montaigne, Essais, liv. II, chap. 12, pag. m. 576, 577.

(*) L'édition des Essais de Montaigne, Lyon, chez François le Fèvre, 1595, a mis ce mot-là, comme injurieux à la nation, et ne l'est pourtant pas davantage que celui de Tite-Live, l. 10, Gallorum prima prælium, quam virorum, etc., mot que Rabelais, l. 48, a bien osé mettre dans la bouche des généraux de l'armée de Gargantua, opinant plein conseil, et devant son maître. Ruy.

(111) Ménage, Modi di dire Italiani, pag. 10, à la fin de ses Etymologies de la langue italienne.

(112) Vous les trouverez traduits en français dans Vosius, de Scient. mathemat., pag. 108.

chancelier Olivier, dit-il (113), ne fit
 pas scrupule de comparer PUBLIQUE-
 ment les Français aux singes, qui
 sautent de branche en branche, et
 font le cul quand ils sont au
 bout de l'arbre. Nous allons voir
 l'un avocat au parlement de Paris
 faire cette comparaison au chan-
 celier de l'Hospital. Cet avocat n'est
 pas connu que sous le nom de Gu-
 tière (114), que l'on pourrait tra-
 duire en cinq ou six façons différen-
 tes, sans s'écarter de l'analogie selon
 laquelle les Français ont latinisé leurs
 noms. Cela soit dit en passant. Voici le
*Sapè ego audivi à fori nostri prin-
 cipis vivis, Michaëlem Hospitalium
 cancellarium, cui nulla ætas
 parum, solitum dicere, multos,
 ad honores à fortunâ pelluntur,
 arborum esse simillimos, quæ altio-
 ribus nactæ, eousque conscen-
 dit, ut cum ad summum arboris
 apicem evaserint, foliis vento stri-
 bus operta totæ posteriora tan-
 prestantibus ridiculè ostendant*
 On a mille exemples qui prou-
 vent que la même pensée se débite
 sous des attributions à différentes per-
 sonnes. J'en citerai un seulement qui
 rapporte au règne sous lequel no-
 tre Hospital a eu la charge de
 chancelier. « On disait un jour à M. de
 Sillery, qu'il était l'homme du
 siècle qui pouvait le mieux écrire
 l'histoire de Charles IX, comme
 tout en part à tout; et qu'à cause
 de cela il la devrait écrire. J'ai trop
 d'obligation, répondit-il, à ce prin-
 ce, j'aime trop sa mémoire, pour
 en faire son histoire (*); voulant dire
 que les vérités qu'il serait obligé de
 rapporter seraient honteuses à ce
 prince. » Voilà ce que dit l'au-

teur du livre de la Fatalité de Saint-
 Cloud; mais M. le Laboureur (117)
 rapporte que Morvillier fit cette ré-
 ponse. J'aimerais mieux suivre cette
 dernière tradition.

(P) Il marqua dans son testament
 le penchant qu'il avait eu pour la
 paix.] Il voulut bien, dans ce dernier
 acte de sa vie, se faire honneur de la
 même chose dont Cicéron s'était van-
 té en plein sénat. *Quo quidem in
 bello, disait ce grand orateur romain,
 semper de pace agendum, audien-
 dumque putavi; semperque dolui,
 non modò pacem, sed orationem
 etiam civium pacem efflagitantium re-
 pudiari; neque enim ego illa, nec
 ulla unquàm secutus sum arma civi-
 lia: semperque mea consilia pacis, et
 togæ socia, non belli, atque armo-
 rum fuerunt..... Quod quidem meum
 consilium minime obscurum fuit,
 nam et in hoc ordine, integrè re,
 multa de pace dixi, et in ipso bello
 eadem etiam cum capitis mei periculo
 sensi* (118). Il n'y a presque rien là
 que M. de l'Hospital n'eût pu dire:
 mais voici ce qu'il a écrit dans son tes-
 tament (119): « Je puis assurer que
 » j'ai vu que les armes aient esté pri-
 » ses par quatre fois, et qu'on ayt
 » donné bataille par quatre ou cinq
 » fois, j'ay toujours conseillé et per-
 » suadé la paix, estimant qu'il n'y
 » avoit rien si dommageable à un
 » païs qu'une guerre civile, ny plus
 » profitable qu'une paix à quelque
 » condition que ce fust (120). » Ayant
 ensuite parlé des ennemis que cette
 maxime lui attira, et des malheurs où
 la France fut plongée, etc., il ajoute
 (121): « Je fis place aux armes, les-
 » quelles estoient les plus fortes, et
 » me retiray aux champs avec ma
 » femme, famille et petits enfans,
 » priant le roy et la reine, à mon par-
 » tement, de cette seule chose, que
 » puis qu'ils avoyent arrêté de rom-

volume, à la citation (89) et au dernier stinèe
 de la remarque (R).

(117) Le Laboureur, Additions aux Mémoires
 de Castelnau, tom. I, pag. 522.

(118) Cicero pro Marcello, cap. V.

(119) Testament de Michel de l'Hospital,
 rapporté par Colomès, Bibliothèque choisie,
 pag. 60.

(120) Voyez les Lettres de Pasquier, liv. X,
 pag. 628 et suiv. du 1^{er} tome, où il représente
 le malheur des guerres civiles.

(121) Testament, etc. Bibliothèque choisie,
 pag. 62.

Centre, Suite de la Défense de Voiture,

Son nom français était Goutière, com-
 paré au sieur Guichenon, pag. 36
 de Breue.

Jacobus Gutherius, de Jure Manium,
 cap. XXVI, p. 351, edit. Lips., 1671.

Le mot qui dans Matthieu, Histoire de
 France, pag. 571, édition de 1610, est d'un
 sieur à un M. de Tinteville, qui lui
 présente que lui ne pouvait mieux écrire
 l'histoire de son maître, pourrait bien être ori-
 ginaire du chancelier Morvillier, à qui le
 roi Henri II avait fait l'affront de le déseigner
 pour dire qu'il l'avait pourtant chargé
 de l'histoire de Charles IX. Rem. cur.

Fut-il de Saint-Cloud. J'ai parlé de
 cela dans l'article HENRI II, dans ce

» pre la paix et de poursuivre par
 » guerre ceux avec lesquels peu au-
 » paravant ils avoyent traité la paix,
 » et qu'ils me reculoient de la cour
 » parce qu'ils avoyent entendu que
 » j'estois contraire et mal sentant de
 » leur entreprise; je les priay, dis-
 » je, s'ils n'aquiescoient à mon con-
 » seil, à tout le moins quelque temps
 » après qu'ils auroient saoulé et ras-
 » sasié leur cœur et leur soif du sang
 » de leurs sujets, qu'ils embrassas-
 » sent la premiere occasion de paix
 » qui s'offriroit, devant que la chose
 » fust reduite à une extrême ruine :
 » car quelque issue qu'auroit cette
 » guerre, elle ne pouvoit estre que
 » tres - pernicieuse au roy et au
 » royaume. »

(Q) *Il mourut âgé d'environ soixante-huit ans.*] Voici de quelle manière il commence son testament (122) :
 « J'ai tousjours esté en doute de mon
 » âge, parce que mes amis disoient
 » en avoir ouï tenir divers propos à
 » mon pere (*) en diverses sortes, le-
 » quel maintenant disoit que j'estois
 » né devant la guerre esmue contre
 » les Genoïs, tantost maintenoit que
 » j'avois pris naissance lors qu'elle
 » fut mise à fin par le feu roy
 » Louis XII, à laquelle mon pere se
 » trouva servant de medecin à Char-
 » les duc de Bourbon. » Il ne serait
 pas étrange qu'un paysan grossier et
 stupide ignorât l'âge de son fils, et
 cela même n'arrive que rarement ;
 mais il est fort étrange qu'un homme
 d'esprit et de savoir, tel qu'était le
 pere de Michel de l'Hospital, ait varié
 là-dessus, non pas d'un jour ou d'une
 semaine, mais de plusieurs mois. Son
 fils décide (123) qu'il avait dix-huit
 ans lorsque le connétable de Bourbon
 sortit de France (124) ; il croyait donc
 être né l'an 1505. Notez que la guerre
 de Louis XII contre les Génois fut
 terminée au mois d'avril 1507. Bran-
 tôme, qui a inséré dans ses Mémoires
 (125) le testament de ce chancelier,
 n'oublie point la préface (126) qui té-

moigne que le testateur était âgé
 soixante-huit ans. La date du test-
 ment est le troisième (127) jour
 mois de mars 1573. C'était encore
 cer sa naissance à l'an 1505. Si M.
 Thou (128) et Scévole de Saint-
 Marthe (129) avaient en égard à ces
 choses, ils n'auraient point dit que
 Michel de l'Hospital vécut environ
 soixante et dix ans.

(R) *Le second de ses petits-fils, a été fort connu sous le nom de M. Fay.*] On voit dans son Éloge, com-
 posé par Sainte-Marthe, qu'il avait
 beaucoup d'esprit et d'érudition,
 qu'il fut chancelier du roi de Navarre
 et qu'il eût pu parvenir à la dignité
 de chancelier de France, si au lieu
 de se mêler mal à propos de la profes-
 sion de soldat, il eût continué de s'ad-
 dresser aux fonctions et aux exercices
 de la robe. On y voit aussi qu'il mou-
 rut de déplaisir en 1592, pour avoir
 été contraint de céder le gouverne-
 ment de Quillebeuf (130) ; mais on
 n'y voit pas qu'il était actuellement
 de la religion. Quelques-uns l'ont ac-
 cusé d'avoir été prêt à tourner catho-
 lique. Voyez la Confession Catholique
 de Sanci (131), et les notes qui l'ac-
 compagnent dans l'édition de 1664.
 composa, en 1588, un écrit intitulé
le Franc et Libre Discours (132) ;
 passa pour une très-bonne pièce.
 Voyez le Perroniana au mot Fay.
 M. de Thou au livre XCII.

(S) *Il forma des élèves qui s'occupèrent..... aux entreprises..... de guerre et les firent avorter.*] Un
 auteur anonyme que j'ai déjà cité
 fournit le commentaire dont j'ai be-
 soin. Il dit (133) que si la dévotion
 d'un ministre ou du conseiller du roi
 n'est bien fondée, et son zèle bien
 dirigé, il est impossible d'imaginer
 le mal qu'il peut faire. *Première*

(122) Testam., etc., Biblioth. choisie, p. 52.

(*) Jean de l'Hospital.

(123) Testam., etc., Biblioth. choisie, p. 53.

(124) Il en sortit en 1523.

(125) Au II^e. tome, dans l'Éloge du connétable de Montmorenci.

(126) Elle n'est point dans l'édition de Colom-
 biens.

(127) Le 12, dans l'édition de Colombi-
 (128) Thuanus, Histor., lib. LVI, in
 pag. 43.

(129) Sammarth., in Elog., lib. I, p. 1.

(130) Voyez les Éloges de Sainte-Marthe
 II, pag. m. 177 et suiv.

(131) Au chap. V du I^{er}. livre, et au
 IX du II.

(132) Il a été inséré au III^e. tome des
 moires de la Ligue, pag. 1 et suivantes, et
 titre d'excellent et libre Discours sur l'état
 sent de la France.

(133) Fragment de l'Examen du Prince
 Machiavel, pag. 83 et suiv.

les laissent surprendre, et puis après surprind lui-même son maître. Car en matière de dévotion, les plus habiles s'y trouvent pris. Plusieurs croient grandement pieux et dévotieux, ils sont grandement ignorans en ce qui concerne la religion, de quoi ils ne rapportent aux gens du métier; quelques-uns desquels étant pratiqués mènent après par un beau chemin. Nous avons parlé des grandes misères où plusieurs grands princes, et ailleurs très-avisés, sont tombés sans d'avoir entendu cette cabale. Nous un mot de quelques-uns de ces ministres..... Il y en avait de deux sortes; car ceux qui avaient été pris sous la discipline du chancelier de l'Hospital tenaient les maximes qui étaient non-seulement conformes à la piété et modération chrétiennes, mais utiles pour la conservation de la paix, et manutention de l'autorité du roi. Les autres, au contraire, soit par ignorance sans beaucoup de science, ou pour faire bande à part, s'attachaient tellement à l'extérieur de la religion, qu'ils estimaient qu'il valait mieux laisser embraser le royaume, que d'y souffrir le moindre accommodement pour le fait de la religion. Or c'est arrivé de cette diversité d'opinions a été, que cette dernière a grandement aidé à former, élever et raffiner la ligue; et l'autre à la détruire et à redresser le royaume, que la faction contraire avait porté bien loin de sa ruine.

(I) J'ajouterai quelque chose à la remarque qui concerne M. du Fay, le petit-fils.] Il composa plusieurs livres anonymes sur les matières du temps. C'est à lui que l'on attribue l'Anti-Sixte, l'Anti-Espagnol*, et le pamphlet contre les Conspirations du roi d'Espagne, du pape et des rebelles de France (134). M. Baillet, qui apprend cela, ne caractérise point la première de ces trois pièces, et je n'aurais dire s'il veut parler d'un ouvrage dont j'ai vu une édition faite à Cologne, de l'imprimerie d'Herman

Jolin (135), l'an 1586, in-8°. Il a pour titre, *Moyens d'abus*, entreprises et nullités du rescrit et bulle du pape Sixte V du nom, en date du mois de septembre 1585, contre le sérénissime prince HENRI DE BOURBON, roi de Navarre..... et HENRI DE BOURBON, prince de Condé; par un catholique, apostolique, romain, mais bon Français, et très-fidèle sujet de la couronne de France.* A l'égard de la seconde des trois pièces, M. Baillet dit ceci: L'Anti-Espagnol a été imprimé » en des temps différens avec quelques changemens. Celui qui parut » l'an 1594, in-12, a pour titre: » *L'Anti-Espagnol, et Exhortation de ceux de Paris qui ne se veulent » faire Espagnols, à tous les Français de leur parti, de se remettre » en l'obéissance du roi Henri IV, » et de se délivrer de la tyrannie de » Castille.* Il fait le quatrième et dernier des excellens Discours sur l'état de la France, publiés en 1595. » Mais celui qui a été depuis retouché a été mis au jour sous le titre » de l'Anti-Espagnol, ou Brief Discours du but où tend Philippe, roi » d'Espagne, se mêlant des affaires de France. Il se trouve inséré au » quatrième volume des Mémoires de la Ligue, publiés l'an 1604 par » le sieur Samuel du Lis (136). » Il y a une édition qui a précédé ces deux-là: elle fut faite l'an 1590, in-8°, et s'intitule simplement, *Copie de l'Anti-Espagnol, fait à Paris.* Mon édition du IV^e. tome des Mémoires de la Ligue est de l'an 1595; l'Anti-Espagnol y a été inséré à la page 230. Si M. Baillet a vu une édition de l'an 1604, ce n'est pas la première. Ce que je m'en vais citer pourra servir de supplément à une remarque de l'article de Grégoire VII (137). C'est celle où je dis qu'il n'est point sûr de juger les princes par les écrits que l'on publie contre eux pendant la chaleur des factions. C'est l'ordinaire des factions de produire des libelles. Sans l'expresse défense et commandement du roy, long-temps avant qu'il eust ce bon-heur d'estre re-

* L'Anti-Espagnol, 1592, in-8°, est d'Antoine Arnauld, dont on a vu l'article, tom. II, p. 392 et suiv. C'est ce qu'on lit dans la Bibliothèque historique de la France, num. 18679, p. 37, 193-8.

(134) Voyez M. Baillet, au Recueil des Anti, p. 14.

(135) Je crois que cela est supposé.

* Ce livre est de P. de Beloy. Voyez ma note, tom. III, pag. 295.

(136) Baillet, Recueil des Anti, art. 122.

(137) C'est la remarque (O).

ceux en l'église, celui qui a fait l'Anti-Xiste, ne se fust arrêté en si beau chemin. Sa majesté, qui n'a jamais aimé ces ames desreglées, et transportées de passion demesurée, commanda que ce livre satyrique fust supprimé. Il ne fut pourtant possible. Que s'il vit en quelque autre siècle, il servira d'armes et de bouclier aux ennemis de l'église qui renaîtront des cendres de ceux-cy, pour attaquer à leur coutume ce chef (138).

(138) Florimond de Rémond, l'Anti-Papesse, chap. XVI, num. 3, folio m. 406.

HOSPITAL (FRANÇOIS DE L'), créé maréchal de France le 23 d'avril 1643 (a), se nommait avant ce temps-là M. du Hallier. M. Moréri, copiant le père Anselme, parle amplement de sa généalogie, et indique ses exploits et ses dignités; mais il ne dit rien d'une chose que j'ai lue dans un état de la France (A). Je la rapporterai. Je donnerai aussi un supplément d'une observation que j'ai faite ci-dessus touchant la première femme du maréchal de l'Hospital (B).

J'ai dit dans la seconde édition de ce Dictionnaire, que le père Anselme n'a point observé que la maison de ce maréchal fût originaire du royaume de Naples, comme l'avait observé un autre écrivain dont j'ai cité les paroles. Je les confirmerai ci-dessous par le témoignage d'un autre auteur, et je ferai voir que M. le marquis DE L'HOSPITAL, l'un des plus profonds mathématiciens du XVII^e. siècle, était de la même famille que le maréchal de France (C).

(a) Anselme, Hist. des grands Officiers, pag. 266.

(A) M. Moréri... ne dit rien d'une chose que j'ai lue dans un État de la France.] C'est que le maréchal de

l'Hospital était originaire de Calabre, d'une très-illustre maison, comme ayant eu plusieurs alliances avec les rois ou reines de Naples. Mais le mour que ses prédécesseurs eurent pour Charles d'Anjou, second roi de Naples, les ayant engagés dans un parti, contre les rois d'Aragon et de Castille, ils furent contraints de chercher un asile en France, lorsque ces princes espagnols reprirent le sceptre de ce royaume (1). Puisque le père Anselme n'a point parlé de cela, faut-il ou qu'il n'en eût point de connaissance, ou qu'il ne le jugeât pas certain. Il commence la généalogie de cette maison à un François de l'Hospital, qui vivait en 1314 et 1338 (2); dans un autre livre (3) il ne remonte que jusqu'à François de l'Hospital, chambellan, etc. de Charles VI, en 1404, et cinquième aïeul de celui qui fait le sujet de cet article. Notez que l'auteur des Notes sur les Coups d'État, de Gabriel Naudé, s'abuse beaucoup de prétendre (4) que notre maréchal de l'Hospital était issu du chancelier de ce nom.

(B) Je donnerai..... un supplément touchant la première femme du maréchal de l'Hospital.] On a vu ailleurs (5) qu'il eut si peu de délicatesse qu'il ne fit aucun scrupule de se marier avec Charlotte des Essars, mère de plusieurs enfans illégitimes, l'un du roi Henri IV, et les autres du cardinal de Guise. J'avais oublié lorsque je fis cette remarque, ce que j'avais lu dans les Notes sur les Amours de Henri-le-Grand. Mais puisque j'en m'en souviens à cette heure, il faut que je fasse voir à mes lecteurs une nouvelle circonstance de la vie de ce M. du Hallier qui avait remporté sur les scrupules matrimoniaux. Vous allez voir que Charlotte des Essars était bâtarde elle-même, et qu'après la mort du cardinal de Guise elle fut maîtresse d'un autre prélat. Henri « aima encore Charlotte des Essars » fille naturelle du baron de Sautour en Champagne, et de la dame

(1) État de la France, imprimé l'an 1657, pag. 92, 93.

(2) Anselme, Palais de l'Honneur, p. 416.

(3) Histoire des grands Officiers, pag. 231.

(4) A la page 905.

(5) Tom. VII, pag. 416, remarque (B) l'article GUISE, (Louis de, etc.)

Denny, dont il eut deux filles. Elle avait été suivante de la comtesse de Beaumont Harlay, en son ambassade d'Angleterre : depuis elle fut au cardinal de Guise, qui en eut plusieurs enfans, le comte de Romorantin, l'abbé de Chailly, le chevalier, madame de Rhodes, etc. ; après elle fut à M. de Vic, archevêque d'Auch, trois ans ; puis épousa François de l'Hospital, comte de Rosnay, baron de Beine, maréchal de France (6). » Le père Anselme nous apprend qu'elle l'épousa vers l'an 1629, et que son mariage fut une seconde alliance, le 28 août 1633, avec Françoise Mignot, de laquelle il eut un fils, mort peu de temps après sa naissance (7). M. Moïse observe que les aventures de cette Françoise Mignot sont très-singulières. On a ôté cela dans l'édition de 1699. L'étoile du maréchal de l'Hospital n'était pas heureuse de ce mariage.

Le père Anselme (8) remarque que Charlotte des Essars mourut l'an 1651. On pourrait conclure de cela que notre François de l'Hospital fit rompre son mariage ; car il épousa une autre femme en 1633 (9). J'ignore comment se passent ces choses-là, et je ne sais pas s'il y a des livres qui en donnent le détail. Je pense que plusieurs de nos lecteurs s'imagineront qu'il eut après coup la faute qu'il lui avait faite, et que dans l'espérance de la réparer, il fit un procès à son épouse. Il ne trouva point peut-être qu'elle fût aussi riche qu'il l'avait fait. Il s'était imaginé apparemment que la maîtresse successive du roi de France et de deux archevêques avait amassé de grands biens ; et que, par conséquent, il était permis à un homme de qualité de se marier avec une fille de sa naissance, mais qui lui apporte de grands trésors d'un financier, il ne doit pas être défendu de mettre son bien en bon état ses affaires domestiques, en épousant une personne à laquelle les galanteries ont procuré un

gros revenu. S'il raisonna de la sorte, et s'il trouva dans la suite que la fortune de la dame ne réparait ni le défaut de jeunesse, ni le défaut de réputation, que restait-il à faire que de casser le contrat ? Quoi qu'il en soit, la dame parvint au grand but des personnes de son sexe : elle eut un mari ; elle entra au port malgré tant d'orages et tant de naufrages. Il est fort apparent que l'opinion qu'elle était riche lui fit trouver un époux. Finissons cette remarque par quelques vers de Régnier :

*Je ne suis point adroit, je n'ai point d'éloquence
Pour colorer un fait, ou détourner la foi,
Prouver qu'un grand amour n'est sujet à la loi,*

*Débaucher une fille, et par vives raisons
Lui montrer comme amour fait les bonnes maisons,
Les maintient, les élève, et propice aux plus belles
En honneur les avance, et les fait damoiselles.*

*Et pour le faire court
Dire qu'il n'est rien tel qu'aimer les gens de court,
Alléguant maint exemple en ce siècle où nous sommes
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoï,
Pourvu qu'elle soit riche, et qu'elle ait bien de quoï.*

*Quand elle aurait suivi le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats elle est toute pucelle.
L'honneur estropié, languissant et perclus,
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus (10).*

Il y a des vérités et des hyperboles dans les expressions de ce poète satirique. Voyez la note (11).

(C) *Je les confirmerai... par le témoignage d'un autre auteur, et je ferai voir que M. le marquis de l'HOSPITAL, l'un des plus profonds mathématiciens..... était de la même famille que le maréchal de France.*]

Le comte de Sainte-Mesme, qui mourut le 4 de décembre 1701, « était » de la maison de l'Hospital, maison

(10) Régnier, sat. III, folio m. 12. Il dit dans la satire XIII, folio 66 verso, que

Lorsqu'on a du bien, il n'est si décrépite
Qui se trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.

(11) Consultez la remarque de l'article ESSARS (Charlotte des), tom. VI, pag. 296 : vous y trouverez que le second mariage de notre maréchal est postérieur à la mort de sa première femme, etc.

Observations sur l'Histoire des amours du duc d'Alençon, pag. m. 299.

Anselme, Histoire des grands Officiers, t. 116.

Histoire généalogique de la Maison royale, t. 126.

Voyez la note qui est à la fin de cette remarque.

» beaucoup plus illustre par elle-
 » même (puisque l'origine s'en perd
 » dans des familles royales et consu-
 » laires) que célèbre par les grandes
 » charges et par les éclatantes digni-
 » tés qu'elle a possédées en France ,
 » depuis plus de quatre cents ans
 » qu'elle est venue s'y établir. Elle
 » est originaire de Naples , et portait
 » le nom de Galluci , qu'elle quitta
 » pour en prendre un français , qui
 » fut celui de la terre de l'Hospital ,
 » qu'un Galluci , chef de cette mai-
 » son en France, acheta en y arrivant
 » (12). » Vous remarquerez que ce
 comte de Sainte-Mesme descendait
 (13) d'ALOLF DE L'HOSPITAL , sieur
 de Choisy, capitaine de la forêt d'Or-
 léans , frère aîné de CHARLES DE
 L'HOSPITAL , sieur de Vitry , duquel
 le maréchal de France était issu. Ces
 deux frères étaient fils d'HADRIEN DE
 L'HOSPITAL et d'Anne Rouhault, fille
 de Joachim Rouhault, maréchal de
 France. Il rendit hommage au roi à
 Paris, le 27 de novembre 1498. Le
 comte de Sainte-Mesme était lieu-
 tenant général des armées du roi,
 gouverneur, bailli, maître particu-
 lier des eaux et forêts du comté de
 Dourdan, premier écuyer de Gaston
 de France duc d'Orléans, chevalier
 d'honneur et premier écuyer de la
 duchesse douairière d'Orléans (14) et
 ensuite de madame la grande-duchesse
 de Toscane (15). Vous trouverez son
 éloge dans le livre que je cite (16).
 Il fut marié avec Elisabeth Gobelin,
 fille de M. Gobelin, conseiller d'état
 et intendant des armées, et a laissé
 deux fils. L'aîné est M. le marquis
 DE L'HOSPITAL, auteur de l'Analyse
 des Infiniment petits. Le cadet est M.
 le comte DE L'HOSPITAL, qui tient
 près de madame la grande-duchesse
 de Toscane, la place de monsieur son
 père (17).

Le marquis de l'Hospital, auteur
 de l'Analyse des Infiniment petits,

et l'un des plus grands ma-
 ciens de notre temps, n
 Paris, le 2 de février 1704
 quarante trois ans. Voyez
 dans les Mémoires de Trévo
 et dans les Nouvelles de la
 que des Lettres (19). « Il ava
 » mademoiselle Romilley de
 » nelaie, avec qui il a toujo
 » dans une union si parfa
 » lui a même communiqué
 » génie pour les mathémat
 » en a laissé quatre enfans,
 » çon et trois filles (20). »

(18) A l'addition du mois de fé-
 pag. 24 et suiv., édition de France. 1
 mois de juin 1704, pag. 1014 et suiv.

(19) Mois de juin 1704, article II

(20) Journal de Trévoux, juin 170

HOTMAN (FRANÇOIS)
 tin *Hotomanus* (a), a été
 plus savans jurisconsult
 XVI^e. siècle. Il naquit
 d'août 1524, à Paris, où
 mille, originaire de Silé
 florissait depuis quelque
 Dès qu'il eut atteint l'
 quinze ans, il fut envoyé
 léans, pour y étudier en
 prudence; et il s'y rendit
 du doctorat dans trois
 Son père, conseiller au
 ment, qui lui destinait
 charge, le fit revenir au
 lui, et le mit dans le ba
 mais le jeune homme se
 ta bientôt des chicanes d
 et s'enfonça dans l'étude d
 romain, et dans celle des
 lettres. Il goûta les no
 opinions, pour lesquelles
 sait mourir beaucoup d
 dans le royaume *; et ne

(12) Mercure Galant, de janvier 1702, pag.
 170, 171. Voyez aussi les Nouvelles de la Répu-
 blique des Lettres, mois de juin 1704, p. 621
 et suiv.

(13) Le père Anselme, Histoire des grands
 Officiers, pag. 232.

(14) Femme de Gaston de France.

(15) Mercure Galant, janv. 1702, pag. 169.

(16) La même, pag. 172 et suiv.

(17) La même, pag. 179, 180.

(a) C'est ainsi qu'il orthographia
 à la tête de ses livres. Plusieurs
 phient Hottomannus ou Hotomanni

* D'après un passage du Borboni
 ne se trouve pas dans ce qui en est i
 Voyez la note, tom. III, pag. 509)
 Falconnet dans ses notes sur la
 Maine, Hotman « se fit huguenot p
 - vu les pièces du procès fait à A

pas qu'il en pût faire profession
 Paris il s'en alla à Lyon, l'an
 1547, où il publia un livre. Ce
 fut le second ouvrage qu'il mit
 sous la presse (B). Voyant qu'il
 n'avait rien à espérer de son père
 pour subsister, il s'en alla à
 Basle (C), où MM. de Berne
 lui donnèrent la charge de pro-
 fesseur aux belles-lettres. Il y
 publia quelques livres, et il s'y
 maria avec une demoiselle fran-
 çaise (b), qui s'y était réfugiée
 pour la religion. Son mérite fut
 connu de toutes parts, que
 les magistrats de Strasbourg lui
 firent une chaire de jurispru-
 dence; et pendant qu'il en fai-
 sait les fonctions, il se vit re-
 cherché par le duc de Prusse, et
 par le landgrave de Hesse. Il
 n'écouta point ces vocations;
 mais il ne refusa pas d'aller à la
 cour du roi de Navarre au com-
 mencement des troubles. Il alla
 plusieurs fois en Allemagne, pour
 demander du secours à Ferdi-
 nand au nom des princes du
 Sud, et même au nom de la
 reine-mère (c). On a la harangue
 qu'il fit à la diète de Francfort.
 Après son retour à Strasbourg, il
 fut persuadé par Jean de
 Dinteville d'aller enseigner le droit
 à Leyde (D); et il le fit si heu-
 reusement, qu'il releva la répu-
 tation de cette université. Trois
 ans après il alla professer à Bour-
 ges, attiré par Marguerite de
 France, sœur de Henri II; mais

il en sortit au bout de cinq
 mois, pour se rendre à Orléans,
 auprès des chefs du parti, qui se
 servirent utilement de ses con-
 seils. La paix qui se fit un mois
 après ne l'empêcha pas de crain-
 dre le retour de la tempête; c'est
 pourquoi il se retira à Sancerre
 et y attendit un meilleur temps.
 Ce fut là qu'il écrivit un excel-
 lent livre *de Consolatione* (d).
 Il retourna ensuite à sa profes-
 sion de Bourges, où il pensa pé-
 rir pendant le massacre de l'an
 1572. Ayant eu le bonheur d'en
 échapper, il sortit de France,
 bien résolu de n'y retourner ja-
 mais, et s'en alla à Genève. Il y
 fit des leçons en droit, et y pu-
 blia des livres si forts contre les
 persécuteurs qu'on lui fit faire de
 grandes promesses pour l'obliger
 à ne plus écrire sur ce ton-là,
 mais il n'écouta point ces pro-
 positions (E). Quelque temps
 après il se transporta à Bâle, et
 y enseigna le droit. La peste
 l'ayant obligé d'en sortir, il se
 retira à Montbéliard, où il per-
 dit son épouse. Il alla ensuite à
 Genève, et y fit un livre pour
 les droits du roi de Navarre (F);
 après quoi il s'en retourna à Bâ-
 le, et y mourut le 12 de février
 1590. Il avait refusé d'aller à
 Leyde, où on lui offrait une
 chaire de professeur. Il avait eu
 le temps de mettre en ordre ses
 ouvrages pour une nouvelle édi-
 tion (e), qui ne parut que long-

temps, que lui montra le clerc de son père
 Pierre Hotman, conseiller au parlement,
 porteur du procès, malgré les défenses
 qu'on avait faites.

Il était d'Orléans, et s'appelait Clau-
 de Hotman. Petrus Neveletus, ubi infra
 (23).

Voyez ci-dessous la citation (23).

(d) Son fils le fit imprimer après la mort
 de son père.

(e) Tiré de sa Vie, composée par Petrus
 Neveletus Doschius, dont on parlera ci-des-
 sous dans la remarque (O). C'est l'une des dix
 Vies de Jurisconsultes que Leichérus a fait
 réimprimer à Leipzig l'an 1686. Je me sers
 de cette édition.

temps après sa mort en trois volumes *in-folio* (f). On n'y mit pas tout ce qu'il avait publié (G). Sa *Franco-Gallia*, dont il faisait grand état (g), est celui de tous ses écrits que l'on approuve le moins, et persuada à quelques personnes qu'il était l'auteur des *Vindiciæ contra Tyrannos* (H), qui est un livre tout-à-fait conforme aux idées républicaines. On rétorqua contre lui ses propres maximes quelque temps après (I). Il est difficile d'éviter cet inconvénient, lorsqu'on écrit sur de certaines matières. Il fut bien payé de son *Brutum fulmen* (K) par le roi de Navarre. Il fut de ceux qui n'ont jamais consenti qu'on les peignît (h), mais on le fit peindre pendant qu'il était à l'agonie. Il laissa deux fils et quatre filles. JEAN HOTMAN, sieur de Villiers, son aîné, passe pour l'auteur de l'*Anti-Chopinus*, pièce burlesque, et de l'*Anti-Colazon*, qui est une apologie pour son traité de l'Ambassadeur, où il avait été, disait-on, le plagiaire de Charles Paschal. Voyez M. Baillet (i). M. Moréri n'a pas fait beaucoup de fautes (L).

Je m'étonne qu'on ait oublié dans la Vie de François Hotman, une chose qui lui est bien glorieuse, c'est qu'à l'âge de vingt-trois ans il fit des leçons publiques aux écoles de Paris (M). On n'y parle point non plus, et je ne m'en étonne pas, de certaines choses que Baudouin avait publiées contre lui,

(f) Ils furent imprimés à Genève par les soins de Jacques Lectius, l'an 1599.

(g) Voyez la remarque (E).

(h) Nevel. in *Vita Hottomanni*, pag. 229.

(i) Dans ses *Anti*, art. 118 et 119.

et qui flétriraient horriblement sa mémoire si elles étaient véritables (N). On ne pourrait y ajouter foi, sans croire qu'il est beaucoup plus facile de devenir parfaitement docte et grand ennemi de la religion persécutée que de devenir médiocrement honnête homme. Je dirai un mot touchant l'auteur de la Vie de François Hotman (O). L'ouvrage, qui a été imprimé à Amsterdam (k) sous le titre de *Francisci et Joannis Hotmanorum Patris ac Filii et clarorum virorum ad eos Epistolæ*, me fournirait beaucoup d'additions pour cet article, soit touchant l'application ruineuse de notre jurisconsulte à la recherche de la pierre philosophale, soit sur plusieurs autres particularités de sa vie; mais il vaut mieux que je renvoie mes lecteurs aux Nouvelles de M. Bernard (m). L'extrait qu'il donne de cet ouvrage ne laisse rien à désirer. On peut consulter le premier volume *Observationum selectarum ad rem litterariam spectantium*, imprimé à Bâle l'an 1700.

(k) En 1700, in-4^o.

(l) Voyez l'Oraison funèbre de S. Gentilis, apud Witte, *Memor. juris* pag. 33.

(m) Nouvelles de la Rép. des Lettres, 1701, pag. 268 et suite.

(A) Sa famille était originaire de Silésie. Il y a plusieurs familles de ce nom de Hotman à Breslaw, et dans la Silésie, et de celles-là descendues plusieurs autres dans la Lusace, dans la Misnie, le pays de Clèves, etc. Le Hotman (1) alla en France pour porter les armes au service de

(1) Né à Emmerik, au pays de Clèves. M. Baillet, *Recueil des Anti*, art. 132.

(3), et se maria avantageusement à Paris. JEAN HOTMAN, son fils aîné, si riche, qu'il fit compter de très-hautes sommes pour la rançon de François I^{er}. (3). PIERRE HOTMAN, le dernier des dix-huit enfans de Lambert; fut maître des eaux et forêts, et conseiller au parlement de Paris. Son frère FRANÇOIS HOTMAN fut son fils aîné (4). Le Supplément de Moréri porte que HENRI HOTMAN, né à Clèves en 1466, fut le premier de ce nom à venir en France, et qu'il y vint à la suite d'Engilbert, duc de Clèves, et fut le premier duc de Nevers. (5) *Ce fut le second ouvrage qu'il eut sous la presse.* Car il avait déjà publié un petit livre de *Gradibus cognitionis*, qui fut fort estimé. *Penè in libellum de gradibus cognationis facto diagrammate publicavit à maximis viris in pretio habitum, et per quodam haud ignobili judicio consulto probatum, ita ut eum in Institutiones commentariis vester commendatum insereret* (5). Le second ouvrage fut un commentaire *ad titulum Institutionum de senibus*. La beauté du style, et la connaissance de l'antiquité romaine qui éclataient dans cet écrit, le fit fort estimer (6). M. Teissier ne devait pas appliquer ce bel éloge au petit livre des Degrés de connaissance. S'il avait consulté avec un peu plus d'attention l'ouvrage qu'il cite (8), il n'aurait pas pris l'un pour l'autre.

La Croix du Maine vous apprendra que la traduction française, que fit Hotman de l'Apologie de Socrate, composée par Platon, fut imprimée en 1549, à Lyon, chez Sébastien Gryphus, in-8^o.

(9) *Il s'en alla à Lausanne.* M. Teissier rapporte que François Hot-

(10) C'est ainsi que je corrige la faute Ludovic VI, qui est dans la Vie de François Hotman, à l'édition de Leipzig, 1686, et à celle de Paris, 1700.

(11) *Redimendo Francisco regi ad Ticinum, ingentem pecuniam vim solas fide sua curante Gallia bono, summa sua cum Petro Neveletus Domini, in Vita Fr. Hotmanni, pag. m. 208.*

(12) *Idem, ibidem.*

(13) *Idem, p. 210.*

(14) *Juriconsultis etiam magnis gratum ob harmonis elegantiam, et Rom. antiquitatis scientiam. Idem, ibid.*

(15) *Additions aux Éloges, tom. II, pag. 225.*

(16) *La Vie d'Hotman par Nevelet.*

man en sortant de France se retira à Genève, et vécut quelque temps dans la maison de Calvin (9). Je crois qu'il a raison, encore que la vie d'Hotman, qu'il cite, ne parle point de cela. Il semble que Nevelet ait supprimé une chose qu'il ne devait pas omettre. Il n'est pas trop apparent que MM. de Berne aient offert une chaire de professeur aux belles-lettres dans l'académie de Lausanne à un jeune homme de vingt-trois ans qui demeurait à Lyon. Mais il est probable qu'ils l'ont offerte à ce jeune homme, si l'on suppose qu'il demeurait à Genève, et qu'il s'y était fait aimer de Calvin. Voilà des défauts d'exactitude qui se trouvent dans les meilleurs livres, parce que, pour l'ordinaire, les bons auteurs sont ceux qui se piquent de serrer une narration. Ils ne prennent pas toujours garde qu'à force de la serrer ils l'étranglent. *Brevis esse laboro, obscurus fio* (10). C'est ce qui pourrait être arrivé ici à Nevelet: ou bien disons que, n'ayant pas vu dans les mémoires qu'on lui donna le voyage de Lyon à Genève, il a cru que François Hotman ne quitta Lyon que pour aller professer les belles-lettres à Lausanne (11). Mais ne décidons point en faveur de ce qui est le plus vraisemblable; car comme il y avait déjà à Lausanne plusieurs illustres réfugiés qui connaissaient et qui aimaient le mérite et la piété de François Hotman (12), ils purent aisément obtenir de MM. de Berne qu'on lui adressât une vocation à Lyon. M. Teissier remarque que ce fut *par l'entremise de Théodore de Bèze*, que la ville de Lausanne offrit à Hotman la charge de professeur en humanité. Je crois qu'il se trompe, et qu'il eût mieux valu faire intervenir Calvin: car Hotman était professeur à Lausanne avant que Théodore de Bèze y allât professer la langue grecque (13); et il est cer-

(9) *Additions aux Éloges, tom. II, p. 225.*

(10) *Horat., de Arte poet., vs. 25, 26.*

(11) *In urbem equestrium... ad humaniorum que dicuntur litterarum professionem honorificè a senatu Bernensi respub. evocatus, cujus in ditione urbs illa se contulit. Neveletus, in Vita Hottomanni, pag. 221.*

(12) *Idem, ibidem.*

(13) *Erant Lausannae tunc temporis doctrinæ et pietatis viri insignes Petrus Viretus ecclesiæ pastor... Franciscus Hottomannus eloquentiæ professor. In Vita Theodori Beze, apud Melchior. Adam., pag. 205.*

tain que Théodore de Bèze eut besoin des bons offices de Calvin pour obtenir cette profession. Peut-on procurer à un autre une chaire de professeur dans une ville où l'on n'est pas, et où l'on ne se peut établir soi-même que par le crédit d'autrui ? M. Teissier a cru sans doute que Bèze professait le grec à Lausanne avant qu'Hotman y fût appelé. Jugez combien il est important pour la narration de cette sorte de petits faits de consulter bien les dates, et les rubriques de la chronologie.

(D) *Étant retourné à Strasbourg il se laissa persuader par Jean de Monluc d'aller enseigner le droit à Valence.*] Si M. de Thou avait consulté les dates, il n'aurait pas dit que Jean de Monluc tira Hotman de Lausanne pour l'établir à Valence : *Lausanæ primum docuit, inde à Joanne Monlucio Valentiae episcopo, et postea à Margaritâ Biturigum duce evocatus repetitis vicibus Valentiae et Avarici Biturigum ubi cum aliquando audivi, evocatus, etc.* (14). Ces paroles *repetitis vicibus*, n'ont pas été entendues par le traducteur français : il a cru qu'elles voulaient dire qu'Hotman enseigna la jurisprudence tour à tour, tantôt à Valence et tantôt à Bourges (15). Ce n'est point cela ; il n'enseigna plus à Valence depuis qu'il en fut une fois sorti. Il fallait donc dire que la duchesse de Berri l'attira deux fois à Bourges, comme on l'a pu voir dans le corps de cet article. Ceux qui voient dans la vie de François Hotman la suite de ses déménagemens d'une ville à l'autre, ne feront guère de cas des mémoires qui furent fournis à M. de Thou, puisqu'il dit qu'après le massacre de l'an 1572, Hotman s'en alla à Montbéliard et de là à Bâle. Il fallait dire qu'il s'en alla à Genève et de là à Bâle, et puis à Montbéliard, ensuite à Genève et enfin à Bâle.

(E) *Il publia à Genève (16) des livres si forts contre les persécuteurs,*

(14) Thuan., lib. XCIX, pag. 378, ad ann. 1590.

(15) Voyez les Éloges tirés de M. de Thou par M. Teissier, tom. II, pag. 136, édition de 1696.

(16) Mézerai a tort de dire dans sa grande Histoire, tom. III, pag. 293, que François Hotman était fugitif au Palatinat lorsqu'il publia la Franco-Gallia.

qu'on lui fit faire de grandes messes.... ; mais il n'écouta aucune proposition.] Voici ce que dit l'auteur de sa Vie (17). « *broges igitur iterum tantum se refert, scriptis quoque eruditissimis contra fidem ipsam caesorum inconstanter tuetur : et quod efficaciter, ut qui molant futurum ejus in tantum tate animum, prolixissimis hortationibus hortarentur ab his ille hoc tantum reposcens, quam sibi propugnata quæ iniqua esset : nunc jure et legibus niteretur, præmiorum spe vel metu opprimi enim in bonum minus quam malè cedere. non excusandum parum ultro etiam defendenda innocentium.* » Un peu plus loin il parle du livre de *Regni Galliarum* qu'Hotman mit en lumière vers ce temps-là sous le titre de *Francia*. C'est un ouvrage reconnu du côté de l'érudition, mais indigne d'un jurisconsulte si l'on en croit même plus testans. Voici ce qu'en dit M. de Thou : son livre intitulé *Francia* lui attira AVEC RAISON le surnom de *bons Français*. Car dans ce livre il tâche de prouver (18) que le royaume de France n'est point successif, comme les héritages des particuliers, mais que trois fois on ne venait à la cour pour les suffrages de la noblesse et du peuple : si bien que comme le pouvoir et l'autorité des rois appartenaient au royaume, et à toute la nation réunie en corps, aussi étaient les états qui les déposaient du pouvoir. Et là-dessus, il donne pour exemples de Philippe de France, de Jean, de Charles V, de Louis VI et de Louis XI. Mais il insiste principalement, c'est à dire qu'il veut prouver que comme de tout temps on a jugé que les femmes étaient incapables de la royauté, on doit au

(17) Pag. 221.

(18) Ceci n'est que la version de M. de Thou, lib. LVII, pag. 415.

clure de toute charge et administration publique (19). Joignons à ce passage de M. Teissier ces judicieuses paroles de Bongars, tirées d'une lettre à M. de Thou (20). « Je vous confesserai librement, de *Franco-Gallia*, *vellem parcius*, tant pour ce que le livre n'est pas de saison, que pour ce qu'il me semble, que le bon homme s'est grandement abusé en cette dispute-là. Le doute (21) donnait quelque couverture à l'ouvrage, lorsqu'il fut imprimé la première fois : et nous laissons échapper beaucoup de paroles, en une fâcherie extrême, auxquelles nous rougirions si elles nous étaient représentées après le cours de la passion. Je vous en écris ce que j'en pense, ignorant quel jugement vous en faites ; je suis marri de ne l'avoir fait plus tôt, je n'aurais pas jeté l'œil sur ce trait-là. Je sais bien que le bon homme se plaisait de cette pièce-là, il l'avait témoigné par les impressions réitérées. C'est une maladie, de laquelle beaucoup de nos gens, et trop, sont entachés, qui eussent volontiers réduit notre monarchie à une anarchie. S'il y a du mal en une chose, ce n'est pas à dire qu'il la faille ruiner (22). » Bongars, dira-t-on, a mis le doigt sur la plaie : Hotman était en colère contre sa patrie quand il composa ce livre ; et content de se venger de ceux qui avaient alors, il tâcha de décharger le ressentiment sur la monarchie elle-même, et sur tout le corps de la nation : et cela avec si peu de jugement, qu'il fournissait de très-fortes armes à la ligue pour l'exclusion d'Henri IV ; car selon ses principes les catholiques de France étaient en droit d'élire pour roi le duc de Guise, au préjudice des princes du sang. Un écrivain passionné, pourvu qu'il s'agit de sa patrie, n'est guère capable de raisonner à l'avenir ; il ne songe qu'au présent ; il ne considère pas que les passions peuvent changer, et que la

doctrine qui s'accorde aujourd'hui avec l'intérêt de notre cause sera un jour favorable à nos ennemis. C'est ce qui parut en France sous Charles IX et sous Henri III ; chaque parti fut obligé de se réfuter lui-même, comme Montaigne l'a finement dit ; voyez la remarque (1). On est assuré que si Catherine de Médicis s'était réformée, et qu'elle eût établi par toute la France la réformation, Hotman eût fait un beau livre pour prouver que la régence des femmes est une très-bonne chose, et selon l'esprit de nos lois fondamentales. De quelle force n'aurait-il pas réfuté les papistes qui auraient écrit contre cette reine ? La plus forte raison que les protestans de France aient alléguée pour justifier leur première prise d'armes, est ce que Catherine de Médicis écrivit au prince de Condé. Ils reconnaissaient donc l'autorité de cette femme. Hotman ne demandait-il pas du secours en Allemagne au nom de cette reine ? *Ab his paullò post, immò et ab eà quæ tum minorem annis regem regnumque administrabat, in Germaniam bis missus est de regis regnique rebus legatus, et auxilium à Cæs. Ferdinando ordinibusque Germaniæ rebus ruentibus petere jussus. Exstat dicta tum ab eo in comitiis imperii Francofordiensibus oratio* (23). Nous verrons ailleurs (24) qu'on l'accuse d'avoir usé de mauvaise foi dans sa *Franco-Gallia*, et nous tâcherons de répondre quelque chose en faveur de ce savant homme.

(F)..... et il fit un livre pour les droits du roi de Navarre.] Ce fut celui du Droit du Neveu contre l'Oncle (25). La ligue avait mis en tête au cardinal de Bourbon, oncle du roi de Navarre, de se porter pour le légitime successeur, et l'on employa un jurisconsulte italien qui fit un traité du Droit de l'Oncle contre le Neveu. François Hotman le réfuta doctement. Citons le père Maimbourg : *Antoine*

(19) Teissier, Additions aux Éloges de M. de Thou, tom. II, pag. 139.

(20) Elle fut écrite de Strasbourg en 1595, sur le sujet de la Vie de François Hotman, commentée par Nevelet.

(21) Je crois qu'il faut lire la douleur.

(22) Lettres de Bongars, pag. 651, édition de M. de Thou, 1695.

(23) Nevelet, in Vitâ Hottomanni.

(24) Dans la remarque (H).

(25) *Vexatam illam rebus ita postulantibus et magnis viris hortantibus tractavit controversiam, de successione inter patruum et fratris filiam, atque in universum de jure successionis regis in regno Galliarum.* Neveletus, in Vitâ Hottomanni, pag. 224.

Hotman, dit-il (26), *avocat général de la ligue au parlement de Paris*, écrivit le traité du Droit de l'Oncle contre le Neveu pour succéder à la couronne. Mais il arriva, par une heureuse et assez plaisante rencontre, que le jurisconsulte François Hotman, frère de l'avocat, voyant ce livre, qu'on débitait en Allemagne où il était en ce temps-là, soutint avec beaucoup de force et de doctrine le droit du neveu contre l'oncle, et fit voir manifestement dans un savant écrit qu'il publia sur ce sujet, le faible et tous les faux raisonnemens du traité de son adversaire, sans savoir que ce fût son frère, qui n'y avait pas mis son nom. Il y a plusieurs méprises dans ces paroles. 1°. Il n'est pas vrai que François Hotman ait écrit contre un auteur inconnu. Il écrivit contre le nommé Matthieu Zampini, de Récanati, jurisconsulte italien. *Id Matthæus Zampinus Rakanatensis de trivio J.-C. à fœderatis pecuniâ subornatus, editâ consultatione probare conatus fuerat, quam Fr Hotomannus magni nominis nostri ætate J.-C. contrariâ consultatione itidem editâ confutavit* (27). 2°. Par conséquent il n'est pas vrai qu'il ait écrit contre son frère. 3°. Il n'est pas vrai qu'il ait fait ce livre l'an 1589 (*) : il le fit environ l'an 1585, comme le remarque M. de Thou ; ce qui s'accorde avec Nevellet qui lui donne alors soixante ans. 4°. Il était en ce temps-là à Genève, et non pas en Allemagne. 5°. Antoine Hotman n'était pas l'un des avocats généraux de la ligue, l'an 1589 : il ne le devint que deux ans après (28), lorsque Jean le Maître, qui en faisait les fonctions avec Louis d'Orléans, eut été promu à la charge de

président au mortier. Le Brisson était déjà mort. Antoine Hotman qui écrivit son frère François Hotman pas celui-ci contre Antoine Posteà et peculiari libro sultationi à Francisco frat varro editæ..... opposu voluit (Antonius Hotmannus res amplificatæ (29).

(G) On ne mit pas dans l'écrit tout ce qu'il avait, n'y mit point les écrits burlesques qu'il avait faits contre Mathare Papyre Masson, ni le livre qu'il publia à Genève, l'an 1553, avec de François de Villiers, *Adm Rufum defensorem A ficiis contra Carolum Mo statu primitivæ ecclesiæ, e la Nullitatis protestatio formulam Concordiæ* (31) au jour sous le nom de Palmerius ; ni l'apologie d'un livre, dans laquelle il se sa sous le nom de Joanne. *cus Aspatis Salassi V. I* On n'y mit point son nom. *Anianus*, qui parut en France l'an 1603, et dont la version fut imprimée à Hambourg l'an 1647. Voyez touchant ce livre M. Baillet (33). On ne mit pas son *Brutum fulmen* n'est pas un écrit burlesque. M. de Thou le débite pour un ouvrage tout-à-fait sérieux. François Hotman réfute la Sixte V publia l'an 1585, roi de Navarre et contre de Condé. Posteà, dit M. de Thou, *et in censuram illam scripsit Hotmannus J.-C. in stylo, libroque Brutum fulmen fecit, quo et de B. et B. Dominici vitâ ac meritis historice, ab obsoletis scriptis ridiculè discuti-*

(26) Histoire de la Ligue, liv. IV, pag. m. 267, à l'ann. 1589.

(27) Thuan., lib. LXXXI, init., ad ann. 1585.

(*) J'ai un Traité dont le titre est : *ad Tractatum Matthæi Zampini J. C. Rakanatensis, de successionis prærogativâ primi principis Franciæ ; Ornatisimi viri P. C. A. F. civis Parisiensis, et regii consiliarii, Responsio*. C'est un in-8°. de 80 pages, imprimé chez les héritiers de Wéchel, 1589. François Hotman était Parisien, et d'ailleurs il avait des lettres de conseiller d'état du roi de Navarre, qui, sous le nom de Henri IV, parvint à la couronne de France, Hotman vivant encore. Ainsi cet ouvrage-ci pourrait bien être le sien. REM. CRIT.

(28) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. 993.

(29) Thuan., lib. XCI, sub fin. Mézerai, Histoire de France, tom. III.

(30) Epitome Biblioth. Gesneri.

(31) Voyez Placcius, de Pseudo.

(32) Placcius, *ibid.*, pag. 153.

(33) Baillet, dans ses Anti, art.

* Leducbat remarque que de Thou ne dit pas le *Brutum fulmen*, un écrit burlesque. Thuan dit que l'auteur écrivait *stylus* qui ne veut dire autre chose sinon d'Hotman, tout sérieux qu'il est, traits enjoués.

(34) Lib. LXXXII, pag. 33, 34.

ne s'agit rien moins que de cela dans ce traité de François Hotman. Le sieur Deckher (35) y a été trompé par M. de Thou; mais il y a fait une faute de son chef: il veut que ce docte jurisconsulte se soit exilé de France à cause de cet écrit. C'est un mensonge. Hotman quitta la France en l'année 1572, bien résolu de n'y remettre jamais le pied (36). Le *Brutum fulmen* parut l'an 1585, comme le remarque le sieur Deckher contre Goldast, qui a renvoyé l'édition à l'an 1586. Je n'ai rien dit du traité de *regno vulvarum* (*), que d'Au-

bigné attribue à notre Hotman, au chapitre III du 1^{er} livre de la Confession de Sanci: je ne sais ce que c'est.

(H) *On a cru qu'il était l'auteur des Vindiciæ contra Tyrannos.* Lorsque je parlai de cet ouvrage dans le projet de ce Dictionnaire, je dis (37) que l'erreur de ceux qui attribuèrent à François Hotman l'écrit de Junius Brutus était petite. Hotman, continuai-je, « était sorti de France » pour la religion, et quoiqu'il ne » fût pas aux termes de ces person- » nes qui fuient la persécution, » aussi enflammées de menaces et de » tuerie (38) que les persécuteurs » mêmes, il ne laissa pas de gronder » et de murmurer dans sa retraite. » Il fit un livre intitulé *Franco-Gal-* » *lia*, pour montrer que la monar- » chie française n'est pas ce qu'on » pense, et que de droit les peuples » y sont les véritables souverains. » Voilà ce qui fit croire qu'il avait » aussi composé l'ouvrage de Junius » Brutus, outre que l'on y voit par- » semées beaucoup de maximes de » la *Franco-Gallia*. Barclai n'atta- » que que cette dernière raison, » qui lui paraît assez plausible, et il » prétend la renverser par quelque » chose de plus plausible encore; » c'est, dit-il (39), que Brutus se » sert de diverses preuves qu'Hot- » man avait sifflées et réfutées, et » qu'il tombe dans des erreurs si » puériles à l'égard du droit civil, » qu'on ne voit pas qu'un homme » tel qu'Hotman en soit capable. » Cela est plus obligeant pour ce » docte jurisconsulte, que ce qu'en » a dit Boéclerus. Je voudrais, dit- » il, qu'Hotman n'eût pas si opini- » trément voulu paraître entre les » auteurs qui sonnent le tocsin con- » tre les rois, et qui, de leur autorité » privée, les convertissent en tyrans, » par des chicaneries qui dépravent » non-seulement la bonne philoso- » phie, mais aussi l'Écriture Sainte. » Je voudrais qu'il n'eût pas montré

(35) *De Scriptis Adespotis*, p. 84, edit. 1686.
(36) *Neque unquam postea induci potuit, ut in patria consistendum tibi judicaret: non Andegavorum ipsius ducis litteris inflexus, non promissis, non denique cum ab eo magister supplicum apud se libellorum dictus esset: hoc sapienter: Frustra Neptunum accusat, iterum qui naufragium facit. Nevelet., in *Vind. Hotmanii*, pag. 221.*

(*) L'épigramme suivante courut environ l'année 1581, à propos de ce qu'en ce temps-là une grande partie des états de l'Europe étaient régis, ou du moins administrés par des femmes.

*Vulva regit Scotos (a), hæres (b) tenet illa Britannos,
Flandros et Batavos nunc notha vulva (c) regit.
Vulva regit populos quos signat Gallia por-
tu (d),
Et fortes Gallos Italia vulva regit (e).
His furiam furis, vulvam conjungite vulvis,
Sic natura capax omnia regna capit.
Ad medicem ** artem incertam Gallia saucia
tendit ***.
Non tibi medicis est medicina tibi.
Non credas medicis, vendi qui sanguinis
haustus
Conantur vires debilitare tuas.
Ut regi, matrique sua sis fida Deoque,
Utare consilio Gallia docta meo,
Et pacem tu inter proceres non ponito bellum,
Hospitia (f) lis artus rodit agitque tuos.*

Ce pourrait bien être là le prétendu livre de *regno vulvarum*, attribué par d'Aubigné à François Hotman. Ce jurisconsulte était poète latin, et le *Franco-Gallia*, qu'il publia à quelques années ou treize ans de là, témoigne qu'il n'approuvait pas que les femmes se mêlassent du gouvernement. *REM. CRIT.*

* Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castellan, tom. I, pag. 773.

(a) Marie-Stuart.

(b) Elisabeth d'Angleterre.

(c) Marguerite, fille naturelle de l'empereur Charles V, duchesse de Parme.

(d) Catherine d'Autriche, sœur de Charles V, mère de Jean III, roi de Portugal, et régente pendant la minorité de Sébastien, son fils.

(e) Catherine de Médicis.

** *Medicam.*

*** *Tendis.*

(f) Allusion sur le nom du chancelier de l'Hôpital, à qui Catherine de Médicis était principalement obligée de la régence. *NOTES SUR LA REM. CRIT.*

(37) Pag. 90.

(38) Ἐμπνίκιον ἀπειλῆς καὶ φόβου, dit l'Écriture aux Actes des Apôtres, chap. IX, vs. 1, touchant Saul.

(39) Barclai, lib. III contre Monarchomachos, cap. I, pag. 311.

» *ce mauvais exemple aux autres*
 » *dans sa Franco-Gallia, et qu'il n'y*
 » *eût pas falsifié l'histoire plus d'une*
 » *fois, pour encenser et pour sacri-*
 » *fier à ses préjugés avec une com-*
 » *plaisance trop servile. La phrase*
 » *grecque de Boéclérus a beaucoup*
 » *plus de force que tout cela, Εἰς τὸ*
 » *δουλεύειν τῇ ὑποθίσει, etiam histo-*
 » *riam non semel corrumpit* (40).....
 » (41). Je ne puis m'empêcher de dire
 » que Boéclérus maltraite beaucoup
 » Hotman, qui encore un coup n'é-
 » tait pas un de ces hommes, qui à
 » l'exemple de quelques catholiques
 » anglais du dernier siècle, sortent
 » de leur patrie pour la religion
 » avec des airs menaçans, en jetant
 » feu et flamme, en vomissant mille
 » imprécations, en fulminant des
 » *Maranatha*, en cherchant à y ren-
 » trer l'épée à la main, ou à la fa-
 » veur des armées les plus extermi-
 » nantes, en un mot en souhaitant
 » un retour précédé, comme la sor-
 » tie d'Égypte, de toutes les plaies
 » de Pharaon, le passage de l'ange
 » destructeur inclus. Hotman se con-
 » tentait de porter de bons coups de
 » plume, et de toucher à certaines
 » choses qui ne plaisaient pas. Il est
 » vrai que sans y penser il travail-
 » lait pour la ligue (42), et qu'il
 » forgeait des armes pour Bellarmin :
 » il est vrai encore que ses coups
 » étaient semblables à ceux des Par-
 » thes (43); je veux dire que dans
 » son état de fugitif il frappait mieux
 » qu'il n'aurait fait en ne se retirant
 » pas : mais il s'en faut bien que ses
 » écrits ne méritent la dégradation
 » qui doit tomber sur beaucoup d'au-
 » tres éclos en pareille situation. Par
 » exemple, les catholiques d'Angle-
 » terre ont eu beau faire des sati-
 » res et des écrits violens contre la
 » reine Élisabeth (44), ce sont tous

(40) In Grot. de Jure Belli et Pacis, lib. I, cap. IV, pag. m. 275.

(41) Dans le Projet, pag. 92.

(42) Voyez la remarque suivante.

(43) *Navita Bosphorum*
Pannus perhorrescit.

.
Miles sagittas et celerem fugam
Parthi: calenas Parthus, et Italum
Robur. Sed improvisa lethi
Vis rapuit, rapietque gentes.

Horat., od. XIII, lib. II.

(44) Voyez la remarque (K) de l'article ÉLI-
 SABETH, tom. VI, pag. 127.

» écrits perdus, dont les gens sages
 » ne font ni mise, ni recette pré-
 » sentement dans aucun parti. Quel
 » qu'il en soit, les apparences étaient
 » un peu contre Hotman, au sujet
 » du livre de Junius Brutus, et com-
 » me je l'ai déjà dit, c'était une es-
 » reur fort petite, que de le faire
 » l'auteur des *Vindiciae contra tyr-*
 » *rannos.*»

(I) On rétorqua contre lui ses pro-
 pres maximes quelque temps après.
 C'est par accident, et par une fati-
 lité assez ordinaire qui change les
 intérêts des partis, que l'ouvrage
 d'Hotman fut sujet à l'incommodité
 dont je parle. Les révolutions de
 France changèrent de telle sorte la
 scène, que les maximes des deux par-
 tis passèrent réciproquement du blanc
 au noir. Il fait beau entendre com-
 ment Montaigne se moque tout doc-
 tement des catholiques. Voyez, dis-
 il (45), l'horrible imprudence de que-
 nous pelotons les raisons divines, et
 combien irréligieusement nous les
 avons rejetées et reprises, selon que
 la fortune nous a changés de place
 en ces orages publics. Cette proposi-
 tion si solennelle, s'il est permis à
 sujet de se rebeller et armer contre
 son prince pour la défense de la reli-
 gion, souviens-vous en quelle
 bouches cette année passée l'affirma-
 tive d'icelle étoit l'arc-boutant d'un
 parti; la négative, de quel autre
 parti c'étoit l'arc-boutant : et voyez
 présent de quel quartier vient la vérité
 et instruction de l'une et de l'autre,
 si les armes bruient moins pour cette
 cause que pour celle-là. Et ne mé-
 rillons les gens qui disent qu'il faut
 faire souffrir à la vérité le joug de
 notre besoin; et de combien fait
 France pis que de le dire ! etc. Tant
 que le monde sera monde, il y aura
 partout des doctrines ambulatoires
 et dépendantes des temps et des
 lieux; vrais oiseaux de passage, qui
 sont en un pays pendant l'été, et en
 un autre pendant l'hiver; et lumières
 errantes qui, comme les comètes
 des cartésiens, éclairent tour à tour
 divers tourbillons. Quiconque voudra
 là-dessus faire le censeur ne passera

(45) Essais, liv. II, chap. XII, pag. m. 193. Mézerai fait la même remarque dans la page 793 du III^e. tome de l'Histoire de France.

que pour un critique chagrin, natif de la république platonique. Ainsi Hotman ne doit point être responsable de ce que le fameux avocat de la sainte ligue trouva moyen de se prévaloir de la *Franco-Gallia*. Ils ne peuvent plaindre, c'est Louis d'Orléans qui parle sous le nom des catholiques anglais, qu'on les mesure à l'aune où ils mesurent autrui. Sui-vez leurs conseils, conformez-vous au chemin qu'ils tiennent pour s'établir, vous établirez vous-mêmes, et les en-leverez de honte et de confusion. La leur Française - Gaule, qui est un des plus détestables livres qui ont vu le jour, et que l'on a composé pour mettre toute la France en com-motion, ils chantent, qu'il est loi-ble de choisir un roi à son appétit. Ils donc aux hérétiques, que le duc de Navarre n'est à votre appétit, partant qu'il se tienne en son lieu jusques à ce que le goût vous soit revenu. Ainsi les faut-il fouet-ter des verges qu'ils ont cueillies, et qu'ils connaissent que la puis-sante main de Dieu les châtie par ses méchants conseils et pernicieux avis (46). Ce livre d'Hotman est au-tant un bel ouvrage, bien écrit, et rempli d'érudition; et d'autant plus incommode au parti contraire, que l'auteur se contente de citer des noms, comme il le représente lui-même à ses censeurs. *Cur vel Mas-sius*, dit-il (47), *vel Matharellus Franco-Galliae scriptori et simplici priarum narratori ita terribiliter obicitur? Nam ut dicit Sylva nup.* 1, num. 10, *quomodo potest aliquis accensere qui est tantum relator et actor facti? Franco-Gallista enim in narrationi et relationi sim-plex vacat, quod si aliena dicta dele-ctur, charta remaneret alba.* On avait reproché que son écrit pa-raît la production d'un homme furieux et insensé : il répond que ce reproche est une effronterie insupportable, puisqu'il a toujours gar-dé dans ce livre le caractère d'un porteur modéré et de sang-froid

(48). C'est un merveilleux avantage dans ces sortes de livres. Au reste, quoique la réponse soit écrite en style burlesque, elle ne laisse pas de contenir mille choses qu'il faut en-tendre sérieusement. *Ridentem dice-re verum quid vetat* (49)? Tel est, par exemple, ce qu'on y dit à l'adver-saire, qu'il ne suffit pas qu'il ait présenté son accusation, et donné caution *de lite prosequendâ*; mais qu'il faut de plus qu'il s'engage ex-pressément à subir la peine du talion, en cas qu'il soit convaincu de calom-nie. *Sed adhuc requiritur tertius ut se expressè obliget ad poenam talio-nis, in casu quo probetur calumniator; quod probatur per L. ult. C. de calumniat. et omnes canonistas, sed maximè per Hieronym. de Zan-etinis in repetit. cap. 1 Extr. de ac-cusation. De quo si sumus concordés, et Matharellus se subjiciat talioni in casu quòd calumniae convincatur, totum negotium nostrum benè vadit, nisi fortè, etc.* (50).

Si nous en croyons un historien qui avait été ministre, cet ouvrage d'Hotman ne plut point à tous ceux de la religion, et ne déplut point à tous les catholiques de France, ni ne fut point composé sans quelque relation à la cabale du maréchal Damville. Peu après, dit-il (51), *M. le duc d'Alençon, frère de sa ma-jesté, se retira de la cour avec plu-sieurs seigneurs, pratiqués par ledit sieur maréchal Damville, et pre-nant le nom de mal-contens, se joi-gnirent avec les huguenots, aucuns desquels commencèrent lors à écrire autrement qu'ils n'avaient parlé par le passé; et Hottoman, jurisconsulte, dans sa Gaule Française entreprit d'écrire, que le peuple français avait*

(48) *Quod dicit Franco-Galliam compositam ab auctore benè poto in aliquo anopolio, et cum evomuisse scriptum plenum furoris et insaniae, video multos auctoris amicos, dictum istud ap-pellare meretriciam impudentiam flagris et car-cere dignam... Ubi ullum iracundi, animi sig-num? Ubi vox ulla perturbati animi in toto libro, ac non potius sedatae et moderatae narra-tionis? Idem, ibidem.*

(49) Horat., sat. I, lib. I, vs. 24, 25.

(50) Matagonis de Matagonibus Monitoriale adversus Italo-Galliam sive Anti-Franco-Galliam Antonii Matharelli.

(51) Pierre Victor Cayet, avant-propos de la Chronologie novenaire.

1) Avertissement des catholiques anglais; 74, 75, édition de 1587, in-8°.

2) Matagonis de Matagonibus Monitoriale adversus Italo-Galliam sive Anti-Franco-Galliam Antonii Matharelli. C'est une pièce d'Hotman en macaronique.

eu une souveraine autorité, non-seulement à élire leurs rois, mais aussi à répudier les fils des rois, et élire des étrangers : *Et dit sur ce sujet plusieurs choses*, louant les peuples qui brident la licence de leurs rois, et les mènent à la raison. *Il se jette, après plusieurs discours*, contre la régence des reines mères des rois : *Ce qu'il faisait à cause que la reine-mère avait été déclarée régente, en attendant le retour du roi de Pologne son fils* : bref il s'escrima des histoires anciennes, à droit et à revers selon sa passion. *Ce livre fut agréable à quelques réformés et à quelques catholiques unis, lesquels n'aspiraient qu'à la nouveauté, et non pas à tous.* D'Aubigné (52) donne le même plan de ce livre; mais il le fait paraître en 1573, du vivant de Charles IX. M. de Thou (53) et M. de Mézerai (54), qui en donnent le même plan, le placent, celui-là simplement sous le règne de Charles IX, celui-ci avant le départ du roi de Pologne. Cela renverse l'hypothèse de Cayet, savoir que la régence conférée à la reine Catherine, au temps de la mort de Charles IX, fut un des griefs de François Hotman. Il est sûr que son ouvrage fut imprimé avant que la reine eût été déclarée régente par l'édit du 30 de mai 1574 : mais il prévoyait peut-être qu'elle le serait; et en tout cas il y a bien de l'apparence qu'il songeait à elle, dans ce qu'il disait contre la régence féminine. Il se souvenait des maux que cette princesse avait causés pendant sa première régence. Cet habile jurisconsulte, qui avait renoncé à une charge de conseiller au parlement de Paris pour sa religion, aurait mieux fait de répondre sérieusement et modestement à ses adversaires (55), que de se servir du style macaronique. Voyez ce qu'en dit M. Baillet dans l'article 192 de ses *Anti*.

(52) Histoire universelle, tom. II, p. 670. Simler, Épit. de la Bibliothèque de Gesner, met l'impression de la Franco-Gallia, en 1573, et il a raison. Ce livre fut imprimé à Genève, chez Jacobus Stoërius, l'an 1573. L'épître dédicatoire à l'electeur palatin, est datée du 21 d'août 1573.

(53) Thuan., Histor., lib. LVII.

(54) Histoire de France, tom. III, in-folio, pag. 293.

(55) Antoine Matharcl et Papyre Masson.

(K) *Il fut bien payé de son brutum fulmen.*] Commençons notre commentaire par ces paroles de l'auteur de sa vie. *His meritis premium debori cum intelligeret Henricum Navarrae rex, ultro codicillos ad eum misit senatorie in consistorio ac dignitatis : cujus tamen cum fructum non tulit, quem beneficus princeps voluerat : ac opinor in tantis rerum omnium angustis factum, ut ex anno quod debebatur salario, viz ad eum quidquam, sicut audio, pervenerit* (56). Bongars, à qui Nevel adresse la Vie d'Hotman, a fait une réflexion sur ce passage. « (57) Il p » a un autre trajet. Après avoir dit » que le roi lui avoit, sur le *Brutum fulmen*, donné un estat de com » ler d'état, *cujus tamen cum fructum non tulit quem beneficus princeps voluerat* (58). Je vous assure » monsieur, que le roy n'acheta » jamais livre si cher que cestui-là » il a esté payé beaucoup par dessus » son prix. On me dira, que je de » vois dire mon advis sur ces traits » de meilleure heure : mais il » vient souvent, (et à moy plus » trop souvent) que nous ne m » avisons qu'après le coup. J'excuse » M. Hottoman ce qu'il me sem » du premier (59), je ne lui tou » pas le second, il s'en pourroit » fenser, ignorant comme le f » s'est passé. » Notez que Nevel ne parle pas là du *Brutum fulmen* comme le suppose Bongars, mais l'ouvrage contre Zampini de *Successione inter patrum et fratris filios*.

(L) *M. Moréri n'a pas fait beaucoup de fautes.*] 1°. Il suppose le sement qu'Hotman fut sauvé par des écoliers à Bourges, en un antre, au lieu qu'au massacre de la Saint-Barthélemi, c'est-à-dire que d'un seul sement il en a fait deux. 2°. L'année de la mort n'est pas bien marquée, il fallait mettre 1590, et non 1591. Et 3°. il ne fallait pas imputer cette méprise à M. de Sponde.

(56) Nevel., in Vita Hottomanni, pag. 1.

(57) Lettres de Bongars, pag. 651, édition de la Haye, 1695.

(58) Ces paroles sont pleines de fautes dans l'édition des Lettres de Bongars que je cite, les rapports comme elles doivent être.

(59) C'est-à-dire, de ce qui concerne la Franco-Gallia. Voyez ci-dessus les paroles de Bongars, remarque (E), citation (23).

étant sous l'année 1591, n°. 22; car c'est sous ce numéro de l'année précédente qu'il parle de la mort d'Hotman.

(M) *A l'âge de vingt-trois ans il fit des leçons publiques.*] Je le prouve par ces paroles d'Étienne Pasquier (62): « Je vous puis dire que l'un des plus grands heurs que je pense avoir recueilly en ma jeunesse, fut qu'un lendemain de l'Assumption nostre Dame, l'an 1546*, Hotman et Balduin commencerent leurs premières lectures de droict aux escholes du Décret en ceste ville de Paris. Celuy là à sept heures du matin, lisant le titre, de *Notionibus*; cectuy cy à deux heures de relevée, lisant le titre, de *Publicis judiciis*, en un grand theatre d'auditeurs. Et ce jour mêmes, sous ces deux doctes personnages, je commencay d'estudier en droict. »

(N) *Certaines choses que Baudouin ont publiées..... flétriraient horriblement sa mémoire, si elles étaient véritables.*] Baudouin assure qu'Hotman fut excommunié à Strasbourg par le crime d'adultère. *Argentinae propter adulterium excommunicarat eum tuum Hottomannum* (Petrus Bander) (63). Ces paroles sont venues à Théodore de Bèze. L'auteur avait déjà parlé de ce fait avec des circonstances, et il avait dit que le même Hotman perdit son canonicat et sa charge académique. *Recitata tunc quoque noscitur fuit causa tui Hotmanni, nempe propter quod facinus illic aliquando tuum fuisset excommunicatus abs Gallo concionatore Petro Alexandro, te quidem propter antiquam societatem submurmurante, sed assensum tamen tuo si minus parente, sortis avo Gulielmo Farello, scilicet illum jurisperditum appellante. Molebant et complura ejusdem generis quae pervulgata erant per Joannem Infantium, testem valde idoneum, et cujus non solum operâ, sed*

et opibus quandiu opus habuisti, tam liberaliter es abusus, ut fidem ei detrachere vix audeas. Altera causa fuit exposita cur tuus ille Hotmannus (cujus causa non est abs te sejuncta) ut antea ecclesid, sic deinde scholâ et suo canonicatu pulsus esset: tandemque quid in eo Sturmîus ipse gravissimè accusaret narratum est, et perlecta Sturmiana adversus eum terribilis expostulatio, quæ profecto non modo de istius flagitiis, sed et de vestra conjurationis mysteriis narrabat nimis multa (64). Toutes ces choses avaient précédé l'an 1562. Baudouin, peu après (63), raconte qu'ayant connu Hotman à Paris, pour une personne qui aimait les sciences, il lui avait conseillé d'aller voir le lac Léman; qu'il le reçut à Strasbourg dans sa maison, avec toute sorte de bonté, comme un ancien ami, lorsqu'Hotman s'y retira après lui avoir demandé ses bons offices pour une chaire de droit, et lui avoir témoigné beaucoup de dégoût de régenter à Lausanne (64); qu'il s'aperçut bientôt qu'il tenait une vipère dans son sein, puisqu'Hotman mit tout en œuvre pour le perdre par des machinations secrètes. Voici l'une de ses supercheries: ayant fait jouer des inventions frauduleuses, qui engagèrent Duaren à lui adresser une invective contre Baudouin, il la distribua par toute la ville, en prenant néanmoins garde que Baudouin ne le sût pas: il fut enfin contraint par Sturmîus à l'aller trouver pour essuyer ses reproches, et il témoigna un extrême repentir de sa conduite. On rapporte (65) un fragment de la lettre que Sturmîus lui écrivit, où il l'accuse d'avoir employé plusieurs fourberies pour supplanter Baudouin. Elles lui réussirent: car il obligea Baudouin à se dégoûter de Strasbourg, et à chercher un autre poste (66), et il lui succéda. Tout ceci se trouve dans la troisième ré-

(62) *Ibidem*, folio 70 verso.

(63) *Idem*, *ibidem*, folio 86.

(64) Pasquier, Lettres à M. Loysel. Elle est dans le XIX^e. livre de ses Lettres. Les paroles que cite sont à la page 501 du II^e. tome.

Joly observe qu'Hotman étant, de l'avis de Duaren, né le 23 août 1524, il n'avait pas encore deux ans accomplis le 16 août 1556.

(65) Re-p. ms. ad Calvin. et Bream., pro Franco Balduino, folio 77.

(64) *Alterum Balduini ex non dissimili errore peccatum fuit quod Hotmanni tui Lausannae languentis et in cadendis quos in tuo ludo grammaticam docebat, pueris defatigati, et ex eo carcere liberari miserè cupientis, et commendatione Balduini ad aliquam juris professionem redire litteris temerè crediderit. Ibid.*

(65) *Ibidem*, folio 87.

(66) Il s'en alla à Heidelberg.

d'Ouche. On lui donne le titre de cette seigneurie dans les *Lettres de Pasquier*, et la qualité d'*avocat en la cour de parlement de Paris* (78). Il était fils d'une sœur de Pierre Pithou, comme il paraît par une lettre que cet oncle lui écrivit, et qui a été imprimée à la fin des *Déclamations de Quintilien* dans quelques éditions. Isaac Nicolas Nevelet, son fils, publia Ésope, et les autres anciens fabulistes, avec des notes, l'an 1610. Ce fut le premier fruit de ses veilles, et il le dédia à son père.

(78) Voyez le *VIII^e. livre des Lettres de Pasquier*, pag. 467 du 1^{er}. tome.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), l'un des plus fameux écrivains du XVII^e. siècle, était né à Zurich, le 10 de mars 1620. Les progrès qu'il fit pendant ses premières études donnèrent de si belles espérances, que les curateurs des écoles prirent la résolution de l'envoyer étudier dans les pays étrangers aux frais du public. Il commença ses voyages le 26 de mars 1638, et s'en alla à Genève, d'où après un séjour de deux mois il passa en France. Il vit ensuite la Flandre et la Hollande, et choisit Groningue pour le siège de ses études; mais l'envie de se perfectionner dans les langues orientales l'engagea au bout d'un an à se transporter à Leyde (a), pour y être précepteur des enfans du professeur Golius, l'homme du monde qui avait le plus de connaissance de ces langues. Il profita beaucoup dans l'étude de l'arabe par les secours de Golius, et par les leçons d'un Turc. Il aurait suivi à Constantinople, en qualité de ministre, l'ambassadeur (b) des États, l'an 1641,

(a) L'an 1639.

(b) Guillaume Boswel.

si messieurs de Zurich y eussent voulu consentir : mais ils aimèrent mieux le rappeler, afin de le faire servir à l'avantage et à la gloire de leurs collèges. Ils lui permirent de voir l'Angleterre avant que de revenir en Suisse : et dès qu'il fut revenu, ils le firent (c) professeur en histoire ecclésiastique; et un an après ils lui donnèrent deux autres professions, celle de la théologie catéchétique, et celle des langues orientales. Il se maria à l'âge de vingt-deux ans (d); et il commença à s'ériger en auteur à l'âge de vingt-quatre (A). Il trouva tant de goût à ce caractère, que dans la suite il ne cessa de produire livre sur livre (B). Cela ne lui était pas malaisé; car il était extrêmement laborieux, et il avait une mémoire prodigieuse. Il y a néanmoins lieu de s'étonner qu'un homme chargé de tant de fonctions académiques, et détourné par tant de visites par un très-grand commerce de lettres (C), ait pu composer tant de volumes. On lui donna de nouvelles professions l'an 1651 (e), et on l'agrégea au collège des chanoines. Deux ans après, il fut prêté pour trois années à l'électeur palatin, qui voulait se servir de lui pour remettre en réputation l'université d'Heidelberg. Avant que d'y aller, il fut prendre à Bâle le doctorat en théologie (f). Il arriva à Heidelberg au mois d'août 1655, et

(c) L'an 1642.

(d) Voyez la rem. (F).

(e) *Artium rhetorologicarum ordinarius, et theologiae Vet. Test. atque controversiarum extra ordinem professor designatus*. Heideg. ubi infra citat. (g).

(f) Il le reçut le 26 de juillet 1655.

y fut très-bien reçu. Outre la profession en théologie du Vieux Testament et aux langues orientales, on lui donna la direction du collège de la Sapience, et la dignité de conseiller ecclésiastique. Il fut recteur de l'académie l'année suivante ; et il supposa quelque chose sur la réunion des luthériens et des réformés. Ce fut pour complaire à l'électeur, qui était un peu entêté de cette affaire, à quoi il rencontra les obstacles qui avaient arrêté tant d'autres à un pareil dessein (D). Hottinger accompagna ce prince à la diète électorale de Francfort, en 1658, et y conféra avec Lutherus sur des matières importantes (E). Il ne fut rappelé à Zurich qu'en l'année 1661; car il avait eu la complaisance de prolonger le terme pour lequel il l'avait prêté à l'électeur Palatin. Il fut choisi tout aussitôt pour président des commissaires qui devaient revoir la traduction allemande de la Bible. La guerre civile qui s'éleva dans la Suisse, l'an 1664, fut cause qu'il fut envoyé en Hollande pour des affaires d'état. L'académie de Leyde lui adressa une vocation de professeur en théologie, l'an 1667; mais n'obtenant point consentement de ses supérieurs, il la refusa. On ne se rebuta point de ce refus : on insista pour l'avoir du moins en forme de prêt ; et alors Messieurs de Zurich ayant eu pour les états de Hollande, qui étaient mêlés de cette affaire, la condescendance qu'on leur demandait, il accepta ce parti. Comme il préparait toutes choses pour son voyage, il périt mal-

heureusement, le 5 de juin 1667 sur la rivière qui passe à Zurich (g) (F). Il avait souvent refusé les professions qu'on lui offrait (G). Les plus violens adversaires qui aient écrit contre lui sont Léon Allatius, Abraham Ecchelensis, et le père Labbe (H). Le coup de dent que M. Arnauld lui porta fut repoussé par M. Claude (I).

(g) *Tiré de sa Vie, composée par Joh. Henr. Heideggerus, et imprimée à la tête du IX^e. tome de l'Histoire ecclésiastique d'Hottinger.*

(A) *Il commença à s'ériger en auteur à l'âge de vingt-quatre ans.*] Et ce ne fut pas pour une petite entreprise, mais pour attaquer sur une matière très-épineuse l'un des plus savans personnages qui fussent alors dans l'Europe. Car il entreprit de réfuter les dissertations du père Morin sur le Pentateuque Samaritain (1). On lui peut donc appliquer ces vers du Chapelain décoiffé :

*Mes pareils avec toi sont dignes de se battre,
Et pour des coups d'essai veulent des Henri
quatre.*

Cet ouvrage, qu'il intitula *Exercitationes Anti-Morinianæ*, fut fort goûté par les protestans, soit à cause de l'érudition de l'auteur, soit à cause de la matière qui ne pouvait pas être plus favorable, puisque Hottinger se battait pour le texte hébreu de la Bible, duquel le père Morin énervait l'autorité le plus qu'il pouvait. M. Simon juge que cet ouvrage est un des meilleurs qu'Hottinger ait publiés ; et ainsi l'on pourrait dire que son coup d'essai fut son chef-d'œuvre. Rapportons tout le passage de M. Simon ; il n'est guère avantageux à la mémoire du docteur suisse. « Si Hottinger avait » gardé quelque modération dans ses » ouvrages, et qu'il ne se fût pas tant » arrêté aux minuties, on pourrait y » trouver quelque chose d'utile pour » l'intelligence du sens littéral de » l'Écriture. Mais comme il prend » presque toujours parti, et qu'il

(1) *Imprimées l'an 1631, et non pas l'an 1651, comme on le dit dans la Vie du père Morin, pag. 22, édit. franç.*

» composait ses livres avec trop de
 » précipitation, il est sujet à se trom-
 » per souvent. Un de ses meilleurs
 » ouvrages sur cette matière est celui
 » qu'il a écrit contre les *Exercitationes*
 » *Samaritaines* du père Morin : et il
 » n'est pas même tout-à-fait exact
 » dans cet ouvrage (2). » M. Simon a
 critiqué dans un autre livre celui
 d'Hottinger ; mais légèrement, et sans
 un véritable dessein de nuire. Voici
 ses paroles (3) : *Joannes Henricus*
Hottingerus, qui statim à libri sui
limine cujus hæc est inscriptio, *Exer-*
citationes Anti-Morinianæ de Penta-
teucho Samaritano ejusque uidentia
authenticâ ; Morinum appellat mo-
nachum qui communem monachorum
sortem superet. Ille de Samaritanis
et eorum codicibus disserit, putatque
Samaritanos à Judæis Pentateuchi
sui exemplar hausisse ; sed conjectu-
ris tantum, non autem firmissimis ra-
tionibus, ut ita sentiret adduci potuit ;
istud minus accuratum esse probat
exemplis aliquot pleonasmorum, vo-
cum vel mutatarum in alias vel omis-
sarum, similibusque erroribus quos
profert, et ex quibus confici posse
arbitratur, non magis credendum esse
Samaritanis Pentateuchum suum jac-
tantibus, quàm Ebionitis verum et
solum Matthæi Evangelium hebræum
venditantibus, quod in re profectò gra-
vissimè hallucinatus est Hottingerus,
qui tam venerandæ antiquitatis Pen-
tateuchum Samaritanum cum adulte-
rato Ebionitarum Evangelio compa-
rare audeat. Morinum etiam imperi-
tici arguit Hottingerus, quasi rabbi-
norum quorundam quos laudaverat
mentem haud assecutus fuisset. M. Hei-
degger a raison de remarquer comme
 une chose glorieuse à notre Hottinger
 le silence que le père Morin garda ;
 mais je doute qu'il ait pénétré la pen-
 sée du père Mersenne. (4) *Liber toti*
erudito orbi charus, acceptusque fuit.
Constat Morinum diu adhuc super-
stitent librum accepisse et legisse, ne-
que contra mutire ausum (5). *Et Mer-*

sennus, cui Hottingerus librum ad-
jectis litteris misit, id solum respondit,
nec sibi Hottingeri juvenilem ardorem
satis probari, nec Hottingerum Mo-
rinum penitus nosse. Quasi videlicet
juveni integrum non fuerit senum de-
liria taxare, et ipse Morinus interio-
rem animi sui notam in vulgus edito
libro non patefecerit. Le père Mer-
 senne, ce me semble, ne voulait dire
 autre chose sinon qu'Hottinger ne
 connaissait pas bien le père Morin. Je
 ne doute point que le sens de la ré-
 ponse qu'il fit ne fût celui-ci : *Le feu*
de la jeunesse vous a fait aller trop
loin, et si vous connaissiez au fond
le mérite du père Morin, vous ne le
traiteriez pas de la sorte. Réfutez-
vous cela en disant que le père Mo-
rin a fait connaître le fond de son
cœur par son ouvrage ? Je veux qu'il
ait fait connaître qu'il avait dessein
de relever la Vulgate, et d'affaiblir
l'autorité des textes originaux : n'est-
ce pas l'intérêt et le dessein général
des controversistes de Rome ? Hot-
tinger ne connaissait guère le père
 Morin, puisqu'il le prenait pour un
 moine.

(B) *Il ne cessa de produire livre*
sur livre.] Si vous voulez voir une
 liste exacte de tout ce qu'il a donné
 au public, depuis l'an 1644 jusqu'en
 1664, lisez sa *Bibliotheca Tigurina*
 (6). Vous y trouverez l'histoire et le
 catalogue chronologique de ses com-
 positions, et un autre catalogue où
 il les range selon l'ordre des matières.
 On a marqué aussi dans sa Vie, selon
 l'ordre des années, tout ce qu'il a
 publié ; la quantité y est étonnante.

(C) *Il était détourné par beaucoup*
de visites, et par un très-grand com-
merce de lettres.] Les paroles qu'on
 va lire expliqueront cela en détail.
Non publicis tantum his, quibus de-
strictus fuit, curationibus vigilantissi-
simè vacavit, et quotidie calamum in
exarandis, quos in publicum mitte-
ret, libris exercuit : Verum etiam
amicorum, peregrinorum et hospitum,
qui ipsius videndi et audiendi gratia
huc commedrun, desideriis satisfac-
cit. Erat enim ipsius domus plena
semper et frequens concursu splen-

(2) Simon, Histoire critique du Vieux Testa-
 ment, liv. III, chap. XIX, pag. m. 474.

(3) In Vita Joh. Morini, pag. 36, 37.

(4) Job. Henr. Heideggerus, in Vita Hottingeri, ad ann. 1644.

(5) A cela se rapporte ce que dit Hottinger :
Non displicuerant hæc primitim viris eruditis,
qui hinc inde novo Morini conatui finem impo-
situm publicis testabantur scriptis. Hotting., in
Biblioth. Tigurina, pag. 122.

(6) Pag. 121 et seq.

* Chaufepié donne quelques détails touchant
 les ouvrages d'Hottinger sur les affaires d'Orient
 et la littérature orientale.

didicimus hominum. Quoties ali-
quid abditum quærebatur, ille the-
saurus, ille delubrum adibatur. Ex
omnibus, quæ ei obvenerunt, nego-
tium miro vigore et industria se expli-
avit. Neque etiam deficiebat ad subita
extemporali facultate. Veniebant om-
nium ordinum, omnium ætatum viri :
percontabantur de arduis, de dubiis
questionibus, quarum ille pondus
presenti semper animo exceperat. Quid
maiestiam epistolarum et scribendi ad
amicos hic recenseam, quo nonnun-
quam solo perire sibi diem sæpè quæ-
ratur? Quotidiè aut Galli, aut
Germani, aut Belgæ, aut Angli,
aut Sueci, aut Dani, aut Itali ad ip-
sum epistolas misitavere, de litteris,
de casibus ecclesiæ, de civilium re-
rum momentis, de aliis, quibus ille
reviter et promptissimè respondit (7).
Quelques pages après, on donne la lis-
te de tous ceux qui avaient commerce
de lettres avec Hottinger : leurs noms
emplissent plus de deux pages. En-
tre les étrangers qui le visiterent, il
ne faut pas oublier les députés des
calvinistes ; car il eut plusieurs con-
versations avec eux, quand ils passè-
rent par Zurich, l'an 1653, en retour-
nant de Rome à Paris. On a trouvé
dans ses papiers la relation de ce
qu'il leur dit et de ce qu'ils dirent,
qui a été publiée depuis peu (8).

(9) Il rencontra les obstacles de la
raison qui avaient arrêté tant d'au-
tres fois un pareil dessein.] Selon
Heidegger, ces obstacles sont l'a-
versité des parties, et une certaine
ardeur des esprits qui se nourrit de
controverses, comme le caméléon se nour-
rit de vent. *Consiliis de pace refor-
matis inter et lutheranos sarciendis,
renissimo principe, tum temporis
tum illud magnâ contentione vol-
utis, implicitus, aliquot disputa-
tiones irenicas ad ventilandum pro-
ponit, non eo tamen eventu, quem
suis votis boni omnes præceperunt.
Stabant eadem, quæ antehac, im-
mota, odia parum pia partium,
ingeniorum, quæ rixis haud se-
cuiquam chamæleon vento pascun-
tur, scabies* (9). M. Spanheim obser-
ve que l'entreprise pacifique de l'é-

lecteur palatin fut renversée par un
écrit violent de Danhawérus, profes-
seur luthérien à Strasbourg. *Qualiter
etiam hoc seculo in Colloquio Lipsia-
co, anno 1631, ubi ad tria capita dis-
sensus omnis rediit ; tum sub Carolo
Ludovico, electore palatino, Heidel-
bergæ quum profiterer, cujus pacifi-
cum institutum intervertit præcipue
J. Conr. Danhawerus, A. 1658
scripto virulento Teutonico, refor-
matorum salve, ad lapidem Lydium
exactum, etc.* (10). Il est certain que
la réunion des luthériens et des cal-
vinistes serait faite il y a long-temps,
s'il n'avait tenu qu'aux princes ; mais
comme cette affaire dépend des théo-
logiens, elle n'a jamais pu réussir,
et apparemment elle ne réussira ja-
mais. Ce n'est pas moi qui juge ainsi
de ces messieurs, généralement par-
lant (11) ; c'est l'un d'eux, et celui
d'entre eux qui en peut le mieux
parler par expérience. Il dit que l'af-
faire de la réunion doit être princi-
palement commise à des personnes
d'état, et non pas aux ecclésiasti-
ques (12) ; les théologiens, ajoute-t-
il, sont très-attachés à leur sens, et
peu équitables à l'égard de ceux qui
ne sont pas de leur sentiment.... Il
ne faudrait pas disputer de la vérité
des dogmes ; car la dispute fait plu-
tôt naître de nouvelles guerres, qu'elle
n'apaise les vieilles. Les dispu-
tans ne cherchent point la concorde,
mais la victoire : ceux qui se sentent
battus deviennent plus fiers et plus
emportés. Quand on s'assemblera
pour traiter de la réunion, il fau-
dra réduire les théologiens aux sim-
ples fonctions d'avocat : on les écou-
tera, mais ils ne seront point juges ;
cette qualité doit être laissée aux
gens d'état ; et il faudra même faire
jurer les théologiens, qu'ils se sou-
mettront à la sentence que les juges
politiques prononceront (13). *Hoc*

(10) Frid. Spanhem., *Elencho Controvers.*,
pag. 335, edit. 1694.

(11) C'est ainsi que toutes ces phrases s'en-
tendent : elles ne tombent sur aucun particulier
nommément, et laissent des exceptions.

(12) Voyez les réflexions de M. de Meaux sur
tout ceci, à la fin de l'Histoire des Variations,
dans l'addition.

(13) *Theologi sint advocati, loquantur ; po-
litici audiant, et sint iudices sub authoritate
principum. At ante omnem disputationem theo-
logi ambarum partium fidem suam juramento*

(7) Heidegger., in Vita Hotting.
(8) A la fin de l'Histoire Jansenismi, publiée
par M. Leydecker, à Utrecht, l'an 1695.
(9) Heidegger., in Vita Hottingeri, fol. D 2.

opus per modum praesentia virorum politicorum, non autem ecclesiasticorum est tractandum et inchoandum. Theologi sunt suorum placitorum tenacissimi, parum placui alienis argui (14). . . . In colloquiis quae de pace inounda habebantur, de veritate dogmatum nullo modo erit disputandum. Pugna non dirimunt bella, sed faciunt. In illis disputationibus non queritur pax, sed victoria. Nullus se victum unquam fatebatur, et si mortui se dejectum aut prostratum, tantum abest ut ad concordiam fiat promissio; contra ferocior evadit iratus et indignans, quod res ipsae male cedant (15). Il n'y a point de portraits où cet auteur fût plus en état de résister que dans celui-là.

Il ne faut pas oublier qu'en l'année 1666, Tobie Wagnérus, chancelier de l'université de Tübinge : attaque l'écrit d'Hottinger sur la réunion, dans son *Inquisitio theologica in acta henotica nostro potissimum tempore inter theologos Augustanae confessionis et reformatae ecclesiae à reformatis resuscitata* (16). Hottinger se défendit, non par un ouvrage exprès, mais en passant et par occasion. Ce fut dans une dispute synodale, où il prouva que l'église réformée n'est pas schismatique (17).

(E) Il conféra à Francfort avec Ludolfus, sur des matières importantes. } Tout le monde sait que Jobus Ludolfus s'est acquis une connaissance admirable de l'Éthiopie*. Lui et Hottinger prenaient des mesures pour envoyer secrètement en Afrique quelques personnes qui entendraient les langues orientales, et qui pussent s'informer exactement de l'état du christianisme. *Agitata praeterea inter eos sunt secretiora consilia de mittendis principum auctoritate et impensis in Africam juvenibus uno vel duobus, in orientalium idiomatibus et rebus paulò jam profectionibus, qui Africarum, imprimis*

Æthiopicorum ecclesiarum status paulò penitus indagarent, et ea monumenta ibi collecta copiosius augerent (18). Je crois bien qu'ils traitèrent principalement de ce dans les lettres qu'ils s'écrivirent depuis la diète de Francfort mais ne doute pas qu'ils n'eussent commencé d'en parler dans Francfort même.

(F) Il périt . . . sur la route qu'il prit à Zurich. } Il était au dedans d'un bateau avec sa femme, trois de ses enfans, son beau-frère, un de ses bons amis, et sa servante, pour de passer le bail d'une terre qu'il eut à deux lieues de Zurich. Le bûche ayant donné sur un pieu, qui barrant la rivière empêchait de voir, se renversa. Hottinger, son beau-frère, et son ami, se retirèrent du péril à la nage; mais ils restèrent dans l'eau, quand ils aperçurent le danger où le reste de la troupe était encore. Ce fut alors qu'Hottinger périt: son ami et ses trois enfans n'eurent la même destinée; sa femme, son beau-frère et sa servante furent sauvés (19). Sa femme était fille unique de Jean-Henri Huldric, maître de Zurich, homme fort docte (20). Il en eut beaucoup d'enfants, sans compter les trois qui périrent avec lui, et ceux qui étaient déjà morts, il laissa quatre fils et deux filles.

(G) Il avait souvent refusé la proposition qu'on lui offrait. } Le magistrat de Deventer le sollicita fortement, en 1661, de venir occuper la place de Henri Diet, professeur de théologie, qui à cause de sa vieillesse était déclaré emeritus (21). Le landgrave de Hesse le voulut bien venir à Marbourg pour la professe en théologie, et chargea Felix Platter, médecin de Bâle, de négocier la. Il fut sondé par les magistrats

(14) Heidegg., in Vitâ Hotting., folio 8.

(15) Un fils et deux filles; l'autre étoit jeune de ses filles.

(16) Heidegg., in Vitâ Hotting., folio 8. J'ai vu aussi la lettre qu'il écrivit au conseil de l'académie de Leyde, le 9 de juin 1666. M. Criban l'a publiée dans la 1^{re} partie de ses *historiarum philologicae et literariae*. Amsterdam, 1695.

(17) Feyer Hottinger., Biblioth. Opor., pag. 138.

(18) Heidegg., in Vitâ Hottinger.

abstergunt ex judicio delegatorum obtemperantes. nec quidquam adversus pacem moliturus. Petrus Jureus, de Pace inounda, pag. 258.

(14) Idem, ibid., pag. 258.

(15) Idem, ibid., pag. 258.

(16) Heidegg., in Vitâ Hotting.

(17) Idem, ibid., folio 8.

* L'auteur rapporte un passage de Rosenthal qui contient les conclusions du Ludolf sur l'Éthiopie.

d'Amsterdam, et par ceux de Brême (23).

(H) Ses plus violens adversaires... sont Léon Allatius, Abraham Ecchellensis, et le père Labbe*.] Voyons de quelle manière on a décrit dans sa Vie l'empirement du premier (24). Quorum in numerum refero imprimis Labbeum Lojolitam miserum et rancidum, nec non morosum illum et tristem senecionem Chium, Allatium, qui vel solo illo libro contra Hottingerum furus inspirantibus et mentem ac calamum flectentibus scripto, apud bonos omnes cognomen laus conturbavit ac decoxit, et Canis plusquam Epirotici jure meritorique obtinuit. Quæ enim, malum, hæc feralis insania est, quis furor, hæc canina rabies, leviter sibi contradicentem, et contradictionem argumentis talibus, quibus si error inisset, hominis tamen non pecoris fuisse apparuerat, munientem, in aquo animo tolerare, non fortis, malagmaticis et lenibus remediis curare, sed probris veluti de laustro congestis non cumulare sed brucere, et eidem convitia ac maledicta atrocissima non modio nec tripudio, sed toto horreo admetiri? hæc obscœnitas ad nomen ita alludere, ut castæ aures et purus animus abhorreat? Canem hæc, non hominem generosum, non hominem christianum obolent. Fuerit Allatius, ille Gigantum frater, pauper in Græcorum, imprimis eorum, hæc hactenus inedita nobis fortuna videt, monumentis versatior. Hæc tamen senex ingenium (25) ad compendium et detorquendum, ad doctas ac fallacias instruendum; ad patiendum denique subactius. Hæc tamen sola laus ipsi propria et eximia est potest. Quamquam hominem in rancidum natum, Græcum idioma calidius paulò exactius, mediocri in arte ponendum mihi videtur. Sed

(23) Idem, ibid., folio E.

* Lector et Joly s'étonnent que Bayle ne dise rien de Labbe dans les preuves qu'il donne des noms de ces adversaires. Ils attribuent ce silence à la crainte qu'aurait eue Bayle, d'éclaircir un fait capable de convaincre tout lecteur que Hottinger était un écrivain très-peu louable.

(24) Heidegger., in Vita Hotting., folio C 2.

(25) Voyez les paroles de M. Claude, dans la notice suivante.

fuerint hæc, quæ dixi, in eo summa.

Quo pacto ille assurgat ad gloriam Hottingeri, qui, præterquam quod veritatis et orthodoxiæ studio ductus sub signis Christi militavit, etiam excelluit non in vernaculo sibi idiomatico, sed in hebraïco, chaldaïco, syriaco, arabico, cooptico, persico, in quibus singulis Allatius non tantum nihil vidit, sed talpa Tiresid cæcior fuit? Olim Chiis in senatu Attico data est licentia vomendi. Credidi igitur lecto Allatii Chii libro, quod tot convitia in Hottingerum nostrum non jactavit, sed vomuit, gentis suæ antiquæ licentiæ eum uti voluisse. Hottinger se défendit en peu de mots (26); et à l'égard d'Ecchellensis, il le fit un peu soupirer (27) des bévues dont on l'avait convaincu; et il lui en marqua quelques autres. Præfatus est illi libro de Gradibus studii philologiæ, insertâ simul apologiâ brevi adversus Abrahamum Ecchellensem, qui præfatione in Catalogum librorum chaldaeorum Hebed Jesu metropolitæ Sobensis, traduxit Seldenum, Hottingerum nostrum, Calixtum, Ludovicum de Dieu, Constantinum l'Empereur, Salmasium, eo potissimum nomine, quod orientalibus studiis intenti, germanam tamen verborum significationem, ut plurimum non deprehendant, ambigua et obscura pro certis et luculentissimis statuunt, atque interim ea, quæ in clarissimâ luce versantur, quod ipsorum commenta radicibus extirpent, omnino prætereant. Verum non aliam defensionem tui sui, tui virorum horum doctissimorum, quos eodem accusatione involverat adversarius, Hottingerus paravit, quam in memoriam revocatis Ecchellensi errorum plastris, quæ ipsi à contribulibus Flavignio, Gabriele Sionita, Johanne Morino objecta sunt; nec non ex proprio ingenio demonstratis notoriis sphalmatis, quæ ille in tractatu arabico latino, Synopsis propositorum sapientiæ Arabum philosophorum inscripto, adversus genium arabicæ linguæ admisit (28).

(26) In Enneade Dissert. Philologico-Theol., imprimée l'an 1662.

(27) Dans la préf. Etymologici Orientalis, sive Lexici Harmonico-Pentagloti, publié l'an 1661.

(28) Heidegger., in Vita Hottingeri.

(1) *Le coup de dent que M. Arnauld lui porta fut repoussé par M. Claude.*] « Je rapporte toute » cette histoire (29) principalement » sur la foi d'Allatius, qui a eu un » soin particulier de s'en informer, » et qui, étant Grec de nation, est » plus croyable que des ministres » Hollandais ou Suisses; entre au- » tres que Hottinger, qui est un des » plus emportés et des moins sincè- » res écrivains que j'aie jamais lus. » Ce sont les paroles de M. Arnauld (30). Voyons la réponse de M. Claude (31). *Pourquoi M. Arnauld veut-il que nous en croyions plutôt Allatius qu'Hottinger? Le premier a les caractères d'un homme passionné qui est toujours dans les déguisemens; ce dernier, au contraire, quoi qu'en dise M. Arnauld, a toutes les marques d'un homme de bonne foi, qui dit les choses comme il les sait. Le premier a plus de politesse et plus de tour, je l'avoue; mais l'autre a plus de simplicité. Allatius dit de sa tête tout ce qu'il lui plaît: Hottinger allègue ses témoins.*

(29) *C'est-à-dire, celle de Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople.*

(30) *Perpétuité défendue, liv. IV, chap. VI, pag. 561, édition de Bruxelles, in-12.*

(31) *Réponse à la Perpétuité de la Foi, liv. III, chap. XII, pag. m. 467.*

HUARTE (JEAN) vivait au XVI^e. siècle, et s'est rendu fameux par un ouvrage qu'il publia en espagnol, et qui a été traduit en diverses langues et imprimé plusieurs fois (A). Il y traite de l'examen des esprits propres aux sciences, et y débite beaucoup de choses qui font présumer qu'il ne suivait pas la route commune des médecins; mais qu'il était capable de découvrir bien des nouveautés par sa profonde méditation, et en consultant les anciennes sources avec un discernement très-attentif. Il n'est pas néanmoins de la prudence de se fier, ni à ses maximes, ni à toutes les autorités

qu'il allègue; car il est sujet à caution dans l'un et dans l'autre de ces deux points (a), et il est souvent de la vision dans ses hypothèses, et surtout lorsqu'il veut apprendre les formalités requises pour faire des enfans à avoir un bon esprit. Il y a à cet endroit de son livre beaucoup de choses contraires à la pudeur et qui ont été trop grossièrement traduites par Gabriel Cyprien *. Il n'est point excusable d'avoir donné comme une authentique une prétendue lettre du proconsul Lentulus à un nat romain de Jérusalem, laquelle se trouvait le portrait de Jésus-Christ, la description de sa taille, la couleur de ses yeux, les qualités de sa vieillesse, etc. On a fait une critique de cet auteur (B). Il passa en Espagne; cependant il était dans une ville de la Navarre française (b).

(a) *Voyez l'Apologie de Costar, pag. 214.*

* Leducat observe que, du temps de Chappuis, on n'était pas si délicat, c'est-à-dire, si chatouilleux sur les mots.

(b) *A Saint-Jean-Pied-de-Port. Voyez Verdier, Biblioth. française, pag. 432.*

(A) *Il s'est rendu fameux par un ouvrage qu'il publia en espagnol qui a été traduit en diverses langues et imprimé plusieurs fois.*] Il fut traduit en italien par Camillo Camillo. Cette traduction fut dédiée par Paolo Manassi, à Frédéric Pendergast, professeur en philosophie à Padoue (1). L'épître dédicatoire est datée de Venise, le 1^{er}. de mars 1650. L'édition dont je me sers est de

* Leclerc et Joly reprochent à Bayle de n'avoir pas parlé de la traduction française, faite par Vion d'Alibray, sous ce titre: *Examen des esprits pour les sciences*, un volume in-8^o. dit que cette traduction parut pour la première fois, en 1650. M. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, cite une édition de

(1) *Il l'avait été à Padoue.*

nise, pressé Aldo 1590, in-8°. Le même livre fut traduit en français par Gabriel Chappuis, l'an 1580. Voici le titre de cette version : *Anacrise ou parfait jugement et examen des esprits propres et nés aux sciences : ou par merveilleux et utiles secrets, tirés tant de la vraie philosophie naturelle que divine, est démontrée la différence des grâces et habiletés qui se trouvent aux hommes, et à quel genre de lettres est convenable l'esprit de chacun : de manière que qui-conque lira ici attentivement découvrira la propriété de son esprit, et saura élire la science en laquelle il doit profiter le plus* (2). Il y a une traduction française meilleure que celle-là ; c'est celle qui fut imprimée à Amsterdam, chez Jean de Ravestein, l'an 1672, et dont l'auteur s'appelle François Savinien d'Alquie. Il y a mis les additions que Jean Huarte avait insérées dans la dernière édition de son livre : elles sont considérables, et à l'égard de la qualité, et à l'égard de la quantité ; mais le nouveau traducteur ne put les mettre chacune en sa place, il fut obligé de les donner les unes au commencement du livre et les autres à la fin. Je ne connais que par le catalogue d'Oxford la version latine qui fut imprimée l'an 1622, in-8°. et faite par Esch. Major.

(B) On a fait une critique de cet auteur.] Intitulée *l'Examen de l'Examen des esprits*. Celui qui l'a faite se nomme Jourdain Guibelet *. Rapportons ce passage du sieur Sorel (3). *L'auteur espagnol de l'Examen des esprits a été suivi de quelques-uns (4) et condamné par d'autres. Je laisse ce que l'on lui a reproché, mais il attribuait tant de force aux qua-*

(2) Voyez du Verdier, Bibliothèque française, pag. 432. Ce titre est un peu changé dans l'édition dont je me sers, qui est celle de Rouen, 1608, in-12.

* Joly donne le nom de l'auteur, comme si Joly ne l'avait pas donné. Joly ajoute que l'*Examen de l'Examen* fut imprimé en 1631. L'Abray y a répondu dans la préface de la traduction qu'il fait paraître de l'ouvrage de Jean Huarte. Voyez la note sur la remarque (A).

(3) Sorel, de la Perfection de l'Homme, pag. 327.

(4) Antoine Zera (qui a fait un livre de l'*Atomie des esprits et des sciences*) Pierre Barrois et autres, reçoivent presque sans contradiction la doctrine de cet Espagnol. Là même, pag. 335.

lités corporelles, qu'il semblait que l'âme en dépendît, et que cela empêchât de la croire immatérielle et immortelle comme elle est. Il s'est assez défendu là dessus en montrant que l'âme n'agit dans l'homme que selon la disposition des organes qu'elle trouve ; néanmoins on croit qu'il a encore trop asservi cette substance spirituelle aux parties corporelles et grossières, et que les comparaisons qu'il a tirées des bêtes brutes, et même des bêtes imparfaites, comme des insectes, font déshonneur à un animal si excellent que l'homme, et qu'aussi est-il ridicule d'attribuer de la sécheresse aux fourmis et autres bestioles, parce qu'elles sont prudentes, et de là tirer conséquence que la prudence se doit rencontrer dans les tempéramens secs : Car par quel art a-t-il pu connaître s'il y a moins d'humidité que de sécheresse au cerveau des mouches qui semblent être fort humides ? Comment a-t-il encore remarqué la différence du cerveau des mouches communes, dont les unes sont estimées prudentes et les autres très-imprudentes ? On ne trouvera pas leurs cerveaux fort différens dans la dissection, et s'il a dit que les unes avaient le cerveau sec et les autres humide, c'est qu'il a vu que les unes étaient prudentes et les autres imprudentes, non pas qu'il ait jugé de leur prudence, ou de leur imprudence, par leur sécheresse ou leur humidité..... Il y en a, de plus, qui objectent à l'auteur de l'*Examen*, qu'il n'a pas établi les tempéramens pour chaque faculté de l'âme, et qu'il ne devrait pas attribuer à la sécheresse l'entendement seul, mais aussi la mémoire, et que ces deux facultés ne sont point incompatibles. On trouve ainsi à reprendre en plusieurs de ses propositions, qui ont donné sujet à un médecin français de faire un examen de son *Examen*, où il réfute puissamment la plupart de sa doctrine. Il en parle selon sa fantaisie dans un livre aussi gros que l'autre (5). Sorel fait après cela quelques remarques contre la doctrine de l'auteur de l'*Examen des esprits*. En voici une. « Quelques-uns ont re-

(5) Sorel, de la Perfection de l'Homme, pag. 327, 328.

» bon état les facultés naturelles.
 » Pour mieux juger d'elles, ils ne se
 » contentent pas d'observer les hom-
 » mes en eux-mêmes par leurs signes
 » extérieurs; ils ont encore recours
 » à la recherche des causes, à savoir
 » du temps et du lieu de leur nais-
 » sance, et surtout des parens qui
 » les ont produits, qui sont les vraies
 » sources du tempérament, lesquel-
 » les ont une très-grande autorité
 » pour les rendre d'une humeur ou
 » d'une autre. Cela étant reconnu,
 » afin de rendre leur doctrine plus
 » recevable, ils ont eu dessein au
 » même instant de prescrire des re-
 » mède aux maux qu'ils déclaraient,
 » ou de donner du secours à l'accom-
 » plissement du bien. Afin de cher-
 » cher la perfection des hommes
 » dans son origine la plus reculée,
 » ils ont voulu pourvoir au bonheur
 » de leur naissance, et faire que
 » ceux qui les mettent au monde
 » usent de toute sorte de précautions
 » pour les engendrer avec les quali-
 » tés que l'on leur désire. Quelques
 » naturalistes ont recherché de quel
 » tempérament et de quel âge l'hom-
 » me et la femme doivent être pour
 » se marier, et comment ils se doi-
 » vent nourrir et gouverner pour
 » avoir des enfans de bonne consti-
 » tution; l'auteur de l'Examen des
 » esprits y a joint les moyens de les
 » engendrer d'un tempérament qui
 » les rende propres à être instruits
 » aux bonnes disciplines. Les uns et
 » les autres veulent qu'on soit si
 » exact dans les mariages, que de
 » prendre garde si un homme qui
 » aura beaucoup de chaleur sera
 » joint à une femme qui en ait moins,
 » et qui ait l'humidité qu'il n'a pas,
 » pour en faire une parfaite tempé-
 » rature. Mais il serait malaisé de
 » faire de telles recherches, d'au-
 » tant que beaucoup d'autres choses
 » se doivent rencontrer en un bon
 » parti, auxquelles l'on a l'égard
 » principalement; il semble pour
 » l'ordinaire qu'en ce qui est des
 » qualités corporelles, c'est assez
 » que ceux qui se marient n'aient
 » point le corps infirme ni mal fait.
 » Pour ce qui est de la manière de
 » vivre des personnes conjointes, et
 » du temps de la génération, et au-
 » tres observations que l'on prescrit

» pour avoir des garçons ou des fil-
 » les, et même pour les faire naître
 » avec une complexion propre à de
 » certaines professions, quoique ce-
 » la ne réussisse pas toujours si
 » ponctuellement comme l'on le pro-
 » pose, il n'en saurait arriver que
 » du bien. Quelques hommes, moins
 » circonspects que les autres, jouis-
 » sent d'un bonheur semblable sans
 » en avoir eu tant de soin: mais
 » c'est que leur corps s'est trouvé
 » dans une pleine vigueur (6). »

On ne peut douter que Jean Huarte
 ne pose des maximes générales qui
 sont très-vraies; que par exemple il
 ne soit avantageux de destiner un
 chacun aux emplois à quoi la nature
 le rend propre; qu'il n'y ait des
 gens qui eussent bien réussi dans l'é-
 tude de la jurisprudence, si on ne
 les avait consacrés à la médecine; et
 qu'il ne résulte de grands inconvé-
 niens de ce qu'on choisit si peu ce
 que les dispositions naturelles de-
 vraient faire préférer: mais il est
 très-difficile de prévenir ce désordre.
 L'expédient que l'auteur a proposé
 au roi d'Espagne, Philippe II, n'au-
 rait pas dans la pratique toute l'uti-
 lité qu'on dirait bien. Comme je re-
 marque, dit-il (7), que l'esprit de
 l'homme est si court et si limité qu'il
 a assez de peine à fournir à une seule
 chose sans qu'il en embrasse plu-
 sieurs, j'ai toujours cru qu'on ne peut
 jamais savoir parfaitement bien deux
 arts, et qu'il faut de nécessité igno-
 rer l'un des deux; ce qui a fait dire
 à Pluton dans son livre des Lois que,
*Nemo ærarius simul et lignarius fa-
 ber fit; duas enim artes, aut studia
 duo, diligenter exercere humana na-
 tura non potest. Ainsi il me semble
 qu'il faudrait établir des hommes se-
 ges et savans pour juger de l'esprit
 des enfans dès leur jeunesse, et afin
 de les obliger de s'appliquer à la
 science qui leur convient le mieux,
 sans leur en laisser la disposition; de
 peur que leur choix ne leur fût pré-
 judiciable, et qu'ils n'en prennent
 quelqu'une qui leur soit ou moins
 avantageuse ou moins utile. Il arri-
 verait de là, sire, que vous auriez
 les meilleurs ouvriers et les plus par-*

(6) Sorcé, de la Perfection de l'Homme, pag. 335, 336.

(7) Huarte, épître dédicatoire.

« tous ouvrages du monde dans vos
« pyramides, et les personnes qui ma-
« rient le mieux la nature avec l'art.
« Je voudrais aussi que les académies
« de vos états en usassent de la façon,
« que comme elles ne permettent pas
« que les écoliers passent d'une faculté
« à l'autre, s'ils n'entendent bien le la-
« tin, elles établissent aussi des exa-
« mineurs pour savoir, si celui qui
« veut étudier en logique, en philoso-
« phie, en médecine, en théologie et
« en lois, a l'esprit que chacune de
« ces sciences requiert pour y bien réus-
« sir : Car outre que c'est apporter un
« grand préjudice à la république, que
« d'exercer un art mal entendu, c'est
« une grande présomption à un homme
« de travailler et de se rompre la tête à
« faire une chose dont il ne peut pas
« sortir à son honneur. Ce qu'il dit ail-
« leurs serait encore plus embarrassé et
« plus douteux dans la pratique : « En
« la république bien ordonnée de-
« vraient être des forgeurs de ma-
« riages, qui sussent par art connaî-
« tre les qualités des personnes qui
« se marieraient pour bien accorder
« l'une et l'autre partie. En laquelle
« matière Hippocrate et Galien ont
« commencé à travailler, et ont don-
« né quelques règles pour connaître
« la femme qui est féconde, et celle
« qui ne peut enfanter, et quel hom-
« me est inhabile à engendrer, et
« quel est puissant pour ce faire.
« Mais de tout cela, ils n'ont dit
« guère de chose, et n'en ont parlé
« avec telle distinction qu'il fallait,
« au moins au propos qui se pré-
« sente (8). »

(8) Huarte, *Examen des esprits*, chap. XV,
fol. m. 207 verso. Je me sers de la version de
Lappiez.

HUGUES (JACQUES), théolo-
gien et chanoine, natif de Lille
en Flandre, fit imprimer à Ro-
me, en 1655, un ouvrage tout-à-
fait singulier par les chimères
dont il est rempli (A). Il le dé-
dia au pape Alexandre VII, et
parsema d'applications ridicules
son épître dédicatoire.

(A) Il fit imprimer..... un ouvrage
tout-à-fait singulier par les chimères

dont il est rempli.] En voici le titre :
*Vera Historia Romana, seu Origo
Latii vel Italiae ac Romanæ urbis è
tenebris longæ vetustatis in lucem
producta. Liber primus qui primordia
Europæ ac Latii primævi annales
demonstrat atque urbis conductæ. Ro-
mæ, typis Francisci Monetæ, M.
DC. LV. Il contient 284 pages in-4^a.
(1). Un passage que je vais citer des
Mémoires de Trévoux, pourra don-
ner quelque idée de cette bizarre
production. Selon Jacques Hugues,
« il n'y a jamais eu de Janus ni d'É-
« née, ni de Romulus : tout ce qu'on
« a dit d'eux est tiré des prédictions
« de je ne sais quelle sibylle qui,
« dans les prophéties qu'elle avait
« faites de saint Pierre, avait donné à
« ce saint le nom de ces héros; et, se-
« lon le style prophétique, s'était ser-
« vie du passé au lieu du futur. Le
« livre de l'Origine de Rome, com-
« posé par cet auteur, est plein de
« visions aussi extraordinaires que
« celle-là (2). »*

(1) König marque que ce livre fut imprimé
in-folio, à Rome, l'an 1655. Cette édition-là
m'est inconnue.

(2) Le père Tournemine, dans un Mémoire
inséré au Journal de Trévoux, février 1704,
pag. 335, 336, édition de France.

HUYBERT (PIERRE DE), sei-
gneur de Burg, Crayestein, etc.,
s'est rendu célèbre par les grands
services qu'il a rendus à la répu-
blique des Provinces-Unies du
Pays-Bas, et particulièrement à
la province de Zélande. Sa fa-
mille est fort ancienne, et l'on y
compte plusieurs personnes fort
considérables (A). Il naquit à
Middelbourg le 1^{er} d'août 1622,
et il fut élu conseiller de cette
ville le 24 de mars 1646. Il fit
tellement connaître sa capacité,
que la province de Zélande le
députa à l'assemblée des États
Généraux, et puis aux premières
conférences (a) qui se tinrent en-
tre les députés du roi d'Espagne

(a) Ce furent les conférences de Malines,
en 1652 et 1653.

et ceux des Provinces - Unies , après une longue et sanglante guerre de quatre-vingts ans, glorieusement terminée à Munster, le 30 de janvier 1648. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire vers le roi de Suède , le roi de Pologne, et l'électeur de Brandebourg, pendant la fameuse guerre où les Suédois se rendirent maîtres de la Pologne , et firent tant de conquêtes sur le roi de Danemarck, qu'ils le contraignirent à leur céder trois belles provinces au delà du Sund. Au mois de mars 1659 , il fut élu secrétaire d'état de la province de Zélande; et au mois de mai de la même année, il fut nommé plénipotentiaire pour le traité de paix qui fut conclu entre la Suède et le Danemarck (b), par la médiation de la France, de l'Angleterre et des Provinces-Unies, l'an 1660. On était si content de l'habileté et de la fidélité qu'il avait marquées dans ces illustres emplois, qu'au mois de mars 1664 , on l'éleva à la charge de grand pensionnaire de Zélande. L'instruction de cette charge porte, entre autres choses, qu'on maintiendra en toute occasion et en tout temps les droits et prééminences de l'état , et les lois et les privilèges du pays , contre tous ceux qui voudraient y donner atteinte. Par là cet emploi devient fort épineux et fort pénible : cependant il s'en est acquitté vingt-trois ans et demi avec l'applaudissement de tout le monde, et au grand contentement de ses maîtres, qui,

(b) *Le roi de Suède avait renouvelé la guerre, et avait conquis tout le Danemarck, à la réserve de Copenhague.*

en le députant , le 27 de septembre 1687, au grand conseil d'état, marquèrent expressément dans sa commission, *qu'ils étaient fort satisfaits de ses longs et fidèles services , dont ils conserveraient toujours une favorable mémoire* *. Il ne faut pas oublier qu'il fut créé plénipotentiaire des Provinces-Unies, l'an 1667 , pour le traité de Bréda (c). Il mourut à la Haye, le 7 de janvier 1697. On remarqua toujours en lui un attachement très-ferme à la religion qui a été établie par les ordonnances de l'état. Il en fut le défenseur en toutes rencontres, et ne put jamais souffrir qu'on y changeât quelque chose, soit à l'égard de la doctrine, soit à l'égard de la discipline (d). Je parlerai de ses trois fils dans les remarques (B). Ils l'ont fait enterrer dans une chapelle de l'église de Burgh en Zélande, et ont fait graver sur son tombeau (e) une épitaphe que l'on verra ci-dessous (C).

* Les additions faites par Chauffepié à cet article, et extraites du *Grand Dictionnaire historique*, publié en anglais par Laisius, consistent en deux citations et le récit de deux faits où Huybert montra du caractère.

(c) *Ce traité, fait par la médiation de la Suède, termina la guerre du roi d'Angleterre Charles II avec les Provinces-Unies.*

(d) *Tiré d'un mémoire communiqué au libraire.*

(e) *Il avait fait lui-même ce tombeau, et outre qu'il contribua beaucoup aux frais de la réparation du temple où il est enterré, il dirigea la construction de cet édifice, qui passe pour être dans le bon goût de l'architecture.*

(A) *Sa famille est fort ancienne, et l'on y compte plusieurs personnes fort considérables.* Il est descendu de CORNEILLE DE HUYBERT, et de Jeanne de Haemstède. La maison de Haemstède descendait de Witte de Haemstède, fils naturel de Floris, comte de Hollande et de Zélande,

seigneur de Frise, etc., et d'une fille seigneur de Heusden, maison très-considérable en ce temps-là. Cette maison n'avait eu trop de complaisance pour le comte Floris, que sous promesse de mariage. JACOB et HERMAN HUYBERT, fils de Corneille, commandaient la flotte qui conduisit en Espagne l'archiduc Philippe et la reine son épouse, l'an 1506. Ces deux seules personnes étaient sur le bord de ces deux frères : la flotte, qui était fort nombreuse, essuya une très-grande tempête dans la Manche; plusieurs vaisseaux périrent à la vue de l'archiduc, et néanmoins, à cause de quelques affaires qui s'étaient passées entre le roi d'Angleterre et lui, il ne fut point qu'on relâchât dans le port de l'Angleterre : mais quand les deux frères HUYBERT lui eurent présenté l'extrême péril où l'on se trouvait, et qu'il était absolument nécessaire de se sauver dans le havre de Weimuyen, lui et son épouse se conformèrent à ce conseil et à leur bonne conduite. C'est alors qu'il leur donna pour devise WAECHT HUYBERTS, c'est-à-dire VEILLEZ HUYBERTS. L'empereur Maximilien et l'archiduc Charles, pour témoigner combien ils étaient satisfaits de ces bons services rendus au roi de Castille, leur fils et père, leur firent, le 13 de mars 1513, les deux frères JEAN, JACOB et HERMAN DE HUYBERT, et leurs descendants, du droit de porter l'épée, avec permission à chacun d'eux de la faire porter par trois de leurs domestiques; ce qui était un honneur très-particulier en ce temps-là. Jean et Herman furent mariés, le 19 décembre 1512, à la reine VIII, roi d'Angleterre, par Marguerite, archiduchesse d'Autriche, alors gouvernante des Pays-Bas : elle fut pour des négociations qu'elle leur confia bien leur confier. L'empereur Charles-Quint étant allé à la ville de Brèghe, logea chez LIVIN JACOBSEN HUYBERT, qui était intendant des Pays-Bas. Les trois frères s'établirent dans la même ville, et y bâtirent une maison qui sont encore les plus grands et les plus considérables bâtimens de Ziriczée (1).

Christoval Calvète de Estrella mention de cette famille avec

Tiré d'un Mémoire communiqué au li-

éloge : *y no poco nombrados*, dit-il (2), *eran los Huybertos de Cirixea per su valor y riqueza*, c'est-à-dire, *les Huyberts étaient fort célèbres par leur valeur et par leurs richesses*.

L'auteur du Supplément à la Chronique de l'abbé d'Ursperg a fait mention de celui qui conduisit en Espagne, l'archiduc Philippe : le nom qu'il lui donne n'est pas conforme au mémoire que j'ai cité. Voici en tout cas ce qu'il a dit. *Carolus Quintus rediit in Hispanias, Johannes Cornelius nauta navigatione decem dierum ab Anglico littore venit. Hic nauta regem Philippum illustrissimi Augusti patrem, ultimâ navigatione, in summâ tempestate in Hispanias vexerat, et reginam Danorum unâ cum principe Ultrajectino in Daniam vexerat. Vir dives et peritissimus rei nauticæ* (3).

(B) *Je parlerai de ses trois fils.* L'aîné est ANTOINE DE HUYBERT, seigneur de Cruyningen, conseiller dans la cour souveraine de justice. Le second est JEAN DE HUYBERT, seigneur de Nootgawe. Il a suivi le parti des armes, où sa bonne conduite et sa valeur l'ont élevé à la charge de lieutenant général de la cavalerie (4). Le troisième a été conseiller dans le conseil de Flandre, et présentement il est l'un des directeurs de la compagnie des Indes Orientales (5).

(C) *Ses fils ont fait graver sur son tombeau une épitaphe que l'on verra ci-dessous.* Elle contient, sous des expressions très-nobles, un abrégé de sa vie, et le caractère de son âme.

D. M.

Viri. Nobilis. et. Amplissimi.

PETRI. DE. HUYBERT.

DOMINI. DE. BURGO. ET. CRAYSTEIN.

antiquâ. et. multis. imaginibus. clarâ. familiâ. Zeelandicâ. oriundi.

Natus. est. Middelburgi. propter. ingenii. præstantiam. oris. sacundiam. et. industriam. singularem. invigilandi. bono. publico. in. Senat. illius. urbis. cum. vix. adolevisset. est. cooptatus. omnium. expectationi. cum. satisfecit.

(2) Dans la Description du voyage de don Philippe, prince d'Espagne, par les Pays-Bas, l'an 1548, imprimée à Anvers, 1552, in-folio, pag. 263.

(3) Paralipomena ad Abbat. Urspergens., apud Anton. Mathæum, veter. Ævi Analect., pag. 249.

(4) Sa majesté britannique l'éleva à cette charge après la paix de Ryswick.

(5) Tiré du susdit Mémoire.

cicet. post. pacem. Monasteriensem. ad. conventum. Mechliniensem. controversiis. non. decisis. inter. Hispanos. et. Batavos. componendis. dain. ad. Reges. Suecic. Polonic. Danic. et. Elect. Brandeb. missus. fuit. publicè. gravissimis. de. rebus. usque. confectis. ex. sententiâ. Reip. redux. à. Præpot. Ordd. Zeeland. perspectâ. ejus. fide. et. prudentiâ. delectus. fuit. ut. lis. easet. à. secreti. post. advocatus. perpetuus. Reip. Zeeland. est. factus. summo. omnium. consensu. dehinc. ab. Unia. Belgis. ablegatus. fuit. ad. pacificationem. Bredanam. tandem. ne. tantæ. prudentiæ. fructum. soli. caperent. Zeelandi. passi. sunt. eum. adscribi. Consilio. communi. Ordd. Sociatorum. septem. populorum. ut. omnium. utilitatibus. serviret. ad. hæc. dignitates. illum. averit. non. ambitio. populi. et. potentium. sed. testata. cunctis. incredibilia. vigilantia. in. obeundis. stationis. eum. munis. summa. consilii. præsentia. in. celeriter. inveniendis. quæ. tempora. Reip. exigebant. mira. dexteritas. in. efficiendis. quæ. in. rem. sapienter. consuluerat. singularis. sagacitas. in. arduis. et. impeditissimis. negotiis. explicandis. et. ingens. robor. animi. in. his. libere. oppugnandis. qui. rectæ. sententiæ. de. Rep. ejus. sup. auctor. fuit. adversabantur. partes. nec. fecit. nec. fovit. in. omni. varietate. rerum. et. Reip. vicissitudinibus. statum. et. dignitatem. suam. tenuit. illibatam. satur. vite. defletus. bonis. omnibus. et. valdè. desideratus. O. D. VII. Januar. An. Ch. 1561. 1562. ævum. stat. LXXV. mortissimi. liberi. P. C.

HUNGÉRUS (WOLFFGANG), jurisconsulte au XVI^e. siècle, était né à Vasserbourg (a) dans la Bavière. Il fut professeur en droit dans l'académie d'Ingolstat, chancelier de Frisingen et assesseur de la chambre impériale à Spire (b). Il composa une apologie pour les empereurs Frédéric Barberousse et Louis de Bavière; mais, comme il était bon catholique, il trouva plus à propos de la supprimer (A) que de la faire imprimer dans un temps tel que celui où il vivait. Il mourut d'une maladie qui dura plusieurs années (c), ce qui déroba au public plusieurs ouvrages utiles qu'il était capable de donner. On met sa mort à l'an 1555 (d).

(a) De là vient le surnom latin Aquiburgensis, qu'il se donne.

(b) Voyez l'épître dédicatoire des Césars de Cuspinien, à l'édition de Bâle, 1561.

(c) Épître dédicatoire des Césars de Cuspinien.

(d) König., in Biblioth., pag. 428.

On publia à Bâle, en 1561, les notes qu'il avait faites sur les Césars de Cuspinien. Elles rectifient et éclaircissent plusieurs choses qui avaient été avancées faussement ou confusément dans cette histoire des empereurs, et dans quelques autres livres. L'Épître de la Bibliothèque de Gesner nous donne un Wolfgang Hungarus différent de notre Hungérus : c'est une bévue et cela fait voir que le plus petit changement de lettres dans les noms propres multiplie mal à propos les écrivains. On trouve dans le même Épitome le titre de quelques autres ouvrages de ce jurisconsulte (B).

(A) Il composa une apologie pour les empereurs...., mais il trouva plus à propos de la supprimer.] Comme il donnait tout le tort aux papes, il n'a point de doute que les protestants ne se fussent prévalus de son édit. Quoi qu'il en soit, rapportons ce qu'il dit lui-même : *Nos certè pro utriusque optimis imperatoribus Baioario et nobardo elucubrâtâ apologiâ inter luce ipsâ clarius ostendimus, et jam illam de Ludovico Baioario nam, falsam et tralatitiam esse. Enobardum non tam de verbis quàm rebus ipsis contendisse, atque utinam longè alias fuisse summis principibus in hos imperatores editas causas : et quæcumque tandem fuerint, saltem negotia ipsa conversâ à pontificiis eâ animorum potentia, fastu et acerbitate tractata ut horundem imperatorum ubique jor modestia, mensuetudo, humilitas adeoque innocentia, pietas et justitiae eluceat : utcumque insignis illi logus Albertus Pighius Campi pontificiorum Hector, lib. 5, cap. 15 Ecclesiasticæ hierarchiæ, et hujus Ludovici ita proposuerit explicârit, ut universam eam daret. Sed voluisse ipsum eo in mento, ac præsertim libr. 6 de norum pontificum auribus edicare, jam pridem etiam catholici*

viriliter amantissimum theologum, virum ecclesiasticum, doctrinâ et vitæ antimonid, nuper dum viveret, cum minimis spectatum, scio pronuntiâsse : tibi necesse sit, ipsius censuram anagrapham eâ de re in medium proferre possum. Neque verò nostro ex ipse isti apologiæ nostræ hoc gloriæ arrogamus, sed potius concordie calculo amicorum aliquot, tam ecclesiasticorum quàm laïcorum qui catholici in religione juxta nobiscum manent, et Ecclesiæ statum ac fœcis et perniciosus abusus et vitiorum nostris repurgatum, sartumque et tutum (ut aiunt) jam pridem pio, sed hactenus frustra optant, ac sperant ad apologiâ ipsis exhibitâ contenti, etiam scripto sua singuli cantu et libere exposuerunt judicia. Nam et sponte nostrâ, et præcibus ejusdam amici benevolo munitis, hoc tempore domi retinere eam quàm in publicum edere malui-

(1). (B) Le titre de quelques autres ouvrages d'Hungérus.] On voit qu'il s'agit de *Bartholomæum Bologninum super Augustinam habita. C. ne filius pro patre* ; qu'il traduisit de l'espagnol et de l'italien, en langue allemande. *Exhortatorium Aulicorum, de officio Augustini ut gratiam principis consequatur conservet* (2). Cette version, imprimée à Strasbourg in-8°, l'an 1582, sans doute celle d'un livre de *Bartholomæus* (3). On voit dans la Bibliothèque classique de Draudius (4) *Epist. HUNGARI linguæ germanicæ applicatio contra exoticas quasdam, et complurium vocum et dictionum germanicarum, etymologias expetere conati sunt* (5), à Strasbourg, 1586, in-8°.

Hungarus, Annotat. in Casares Cuspiniani, t. 186, col. 2.

Epitome Gesneri, pag. m. 824.

Voyez la remarque (G) de l'article Guld, citation (19), tom. VII, pag. 326.

Pag. 1377, edit. Francof., 1625.

Ce mot est ici un solécisme.

HUNNIUS (ÆGIDIUS), né à Wittenberg, le 21 de décembre 1545, a été un des plus fameux théologiens de la confes-

sion d'Augsbourg. Il fit ses études de théologie à Tubinge, sous Jacques André, sous Brentius le fils, et sous deux autres professeurs ; et il se rendit si habile pendant les huit années qu'il passa dans cette université, qu'on le crut capable de professer la théologie à Marpourg, à l'âge de vingt-six ans. Il soutint très-bien l'opinion avantageuse qu'on avait conçue de sa science ; car ayant fait quelques leçons et quelques sermons à Marpourg (a), le landgrave, résolu à le retenir, le recommanda d'une manière fort honorable au duc de Wirtemberg, pour la promotion au doctorat en théologie. Hunnius s'en retourna à Tubinge, et y fut reçu docteur peu de mois après ses noces, le 16 de juillet 1576. Pendant les six premières années de sa profession, il ne publia point de livres contre les calvinistes ; mais d'ailleurs il fut en guerre continuellement avec eux (A), et il ne les épargna pas dans ses disputes académiques. Enfin il les attaqua par des livres (B), l'an 1584, et il s'acquit une telle réputation, qu'en l'année 1592 il fut appelé dans la Saxe pour y réformer l'électorat. On le fit premier professeur en théologie à Wittemberg, premier ministre de l'église du château, et membre du sénat ecclésiastique. Il s'appliqua avec une vigilance extraordinaire à découvrir ceux qui n'étaient pas bons luthériens (C) ; et comme il réussissait fort bien à en purger le pays, on l'appela pour en faire autant dans la Silésie (D). Il fut créé surintendant de l'é-

(a) L'an 1576.

glise de Wittemberg, l'an 1595, et la même année il eut un rude combat à soutenir contre Samuel Hubérus, touchant l'élection et la prédestination (E). Il fut l'un des principaux tenans contre les jésuites Gretser et Tanner, dans la conférence de Ratisbonne (F), l'an 1602 (b). Il mourut l'année suivante, le 4 d'avril (c). Il fut fécond et en livres et en enfans (G). Quelques-uns de ses fils se sont fait connaître par leurs ouvrages (H); mais l'un d'eux se fit catholique romain (I). Il n'y a point de livre où notre Hunnius ait plus fait paraître son entêtement et sa violence, que dans celui qu'il intitula : *Calvinus judaizans* (K). On y accusa Calvin de tant de crimes en matière d'hérésie (L), qu'il eût eu sujet de craindre le traitement de Servet, s'il se fût vu à la discrétion de Hunnius.

Il y a dans la remarque où je fais mention du *Calvinus judaizans*, certaines choses qui doivent être rectifiées (M).

(b) Presque tous les auteurs marquent l'an 1601.

(c) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Theol.*, pag. 723 et seq., qui a donné l'Abrégé de l'Oraison funèbre de Hunnius, prononcée par Léonard Huttérus.

(A) Il fut en guerre continuellement avec les calvinistes.] Voici ce qu'on en a dit dans son oraison funèbre (1) : *Quas autem et quàm serias, quàmque frequentes velitationes in Hassiâ tam Cassellis, quàm Marpurgi, jam cum clanculariis, jam cum apertis hostibus, quos Sacramentarios lutherani vocant, subire coactus fuerit; quæ et quàm gravia certamina, ob sanctissimum religionis christianæ articulum, de personâ Christi, ejusque ad dextram Dei sedentis adoran-*

(1) Apud Melchior. Adam., in *Vit. Theolog.*, pag. 727.

dâ majestate sustinuerit : id Deo, rerum omnium inspectori ac judici, notum est : neque fugit id multos pie et cordatos homines.

(B)..... Il les attaqua par des livres.] Écoutons encore le même orateur : nous verrons que notre Hunnius ne borna pas ses exploits à la guerre sacramentaire ; il attaqua aussi les sectateurs du luthérien Illyricus. *In publicum postea scriptis non progressus sub annum octogesimum quartum, Danæum imprimis, Urinum, Pezelium, Grabium, et alios oppugnavit, editis libellis de personâ Christi, ejusque ad dextram Dei sedentis divinâ majestate : de altariorum abrogatione. Postea et Flacianorum cohorti bellum sacrum indixit, edito libello de Substantiâ peccati originis* (2).

(C) Il s'appliqua à découvrir ceux qui n'étaient pas bons luthériens.] Ce fut une espèce d'inquisition, qui fit perdre à beaucoup d'honnêtes gens leurs charges et leur patrie ; car que l'on refusait de signer le formulaire qu'Hunnius et ses collègues proposaient, on passait pour calviniste et l'on n'éprouvait aucune miséricorde. Le jésuite Contzen (3) s'efforça à décrire cette inquisition, et à faire marque qu'Hunnius en écrivit une apologie. *Quin et Ægidius Saracenus visitationem contra calvinismum defendit, refutationem enim scripti calvinistici libelli, quo visitatio exagitata fuit* (4). Les violences exercées alors sur les personnes soupçonnées de calvinisme font horreur quand on lit ce qu'Hospinien en a publié (5).

(D) Pour en faire autant dans la Silésie.] C'est ce que témoigne Melchior Adam. *Fridericus IV, Lignicensium et Brigensium in Siliciâ Hunnii potissimum opera ac studii usus, ecclesiarum Lignicensium in Silesiam reformationem suscepit, que perfecit ; ejecto inde Leonhardo Krentzhemio, Lignicensium tunc superintendente ; cui calvinismi crimini impingebatur* (6).

(2) Apud eund., ibid.

(3) Contzen, in *Jubilo Jubilorum*, ad annum 1592, 1593.

(4) Idem, ibid., pag. 304.

(5) *Historia Sacramentaria, parte alterâ*, pag. 674 et seq.

(6) Melch. Adam. in *Vitis Theolog.*, p. 727.

(E) *Il disputa contre Samuel Huberus touchant l'élection et la prédestination.*] Cet homme avait été ministre d'un village proche de Bâle, et ayant examiné les actes de la conférence de Montbéliard (7), il avait trouvé quatre articles dans la doctrine de Bèze qu'il crut peu conformes à l'écriture : 1°. Que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes ; 2°. que la plupart des hommes sont exclus des promesses de la grâce ; 3°. que la cause de la damnation des réprouvés est le seul plaisir de Dieu, qui les a créés, et non de montrer en eux le pouvoir de sa colère ; 4°. que personne ne peut savoir si le baptême régénère les hommes. Il avait eu le courage de contredire ces quatre articles ; mais on l'était fait chasser à cause de cette hardiesse : Musculus et Grynéus avaient travaillé heureusement à son expulsion. Il s'était retiré au pays de Wurtemberg, et y avait obtenu une chaire, après avoir embrassé la confession d'Augsbourg. Quelques livres qu'il publia l'ayant fait connaître à l'électeur de Saxe, il fut appelé à Wurtemberg pour la profession en théologie. À force de réfuter les propositions suisses sur les matières de la prédestination, il se jeta dans une autre extrémité, il en vint jusqu'à enseigner publiquement que Dieu a donné à tous les hommes à la vie éternelle. Hunnius et ses collègues l'avertirent de son erreur, et comme il ne se corrigea point, il fut chassé. Il alla à Ratisbonne, il eut des conférences avec quelques théologiens, il s'opiniâtra dans ses erreurs, et publia des livres à Spire, pour les soutenir. Ce fut le XIV^e schisme de l'église luthérienne (8). Voilà l'homme dont notre Hunnius eut des affaires. Il fut assez heureux pour triompher de son ennemi ; car il ne fut destituer : mais il s'exposa à quelques soupçons d'hétérodoxie, et fut obligé d'écrire pour sa justification. Lisez en note les paroles de Hunnius (9), et ce qui suit. *Fortem*

se et fidum purioris doctrinae hyperaspisten, adversus inanes Huberi φλυαρίας eo tempore præstitit Hunnius, dum partim monendo, partim scribendo, errantem Huberum in viam revocare studuit : quod ipsa res loquitur, et monumenta hæc de controversiâ benè multa edita, cum primis verò ille tractatus Hunnii de providentiâ et prædestinatione filiorum Dei, satis luculenter testatur. Dissidio autem illo Huberi remotione sospito, prodiit anno nonagesimo septimo epistola : quâ variorum errorum, de cœnâ domini, de baptismo, de libero arbitrio, de personâ Christi, de æternâ prædestinatione fuit insimulatus. Hanc igitur Hunnius eodem anno refutavit : ut et eos qui in Anhaltinis ecclesiis altaria, imagines, organa musica, hostias, et alias ceremonias abrogant (10). J'ajoute ces dernières paroles, afin qu'on sache qu'Hunnius ne condamnait pas les autels et les images, et plusieurs cérémonies romaines que d'autres luthériens avaient en horreur.

(F) *Il fut un des principaux tenants.... dans la conférence de Ratisbonne.*] Je suis assuré que la plupart de mes lecteurs seront bien aises de n'avoir pas la peine de recourir à un autre livre, pour savoir en gros ce que c'est que cette conférence ; c'est pourquoi je mets ici ce qu'en a dit Pierre Matthieu (11). « Maximilien, » comte palatin du Rhin, duc de » Bavière, et Philippe Louis, aussi » palatin du Rhin, comte de Vel- » dents et Sponhem, cousins et con- » joints par le sang, mais séparés et » fort contraires en l'union des es- » prits qui est la religion, réso- » lurent pour se réunir en une même » créance, et ramener avec eux leurs » sujets à une même confession et » profession de foi, d'assembler à » Ratisbonne les plus grands et cé- » lèbres théologiens d'Allemagne de » l'une et de l'autre religion, afin » que, par un amiable colloque, ils

tinum in primitivâ ecclesiâ receptam sententiam revocavit, et in ecclesias scholasque nostras reduxit ; non tamen sine difficultate, contradictione et insimulatione Pelagianismi. Calixtus, Consider. Doct. reformat.

(10) Hutterus, apud Melch. Adam., in *Vitis Theolog.*, pag. 739.

(11) Matthieu, *Histoire de la Paix*, liv. IV, à l'ann. 1601, pag. m. 134.

(7) Entre Théodore de Bèze et Jean André.

(8) Tiré de Micrælius, *Synagm. Hist. eccl.*, p. 871.

(9) *Post annum superioris sæculi octogesimum Hunnius, nisi fallor, primus vel certè inter primos principibus, priscam et ante Augus-*

» fussent éclaircis des difficultés qui
 » causaient ce misérable schisme. La
 » dispute ne fut que cette thèse, si
 » l'Écriture Sainte est suffisante pour
 » régler les choses nécessaires au
 » salut. Les disputeurs catholiques
 » étaient quatre professeurs en théo-
 » logie de l'université de Paris (12),
 » entre lesquels y avait un jésuite.
 » Pour les protestans étaient quinze
 » théologiens, tant du palatinat du
 » Rhin, que des duchés de Saxe,
 » Brandebourg et Wittemberg.....
 » Les présidens, les deux princes ;
 » les parleurs, Gretzerus jésuite, et
 » Heilbrun ministre (13)..... Le col-
 » loque employa quatorze sessions,
 » auxquelles on parla longuement et
 » opiniâtrément du pouvoir du juge,
 » mais non si clairement, ni véri-
 » tablement, que de cette dispute en
 » paroles on n'ait fait de grandes
 » apologies par écrit. » J'insère ici
 cette note marginale de Pierre Mat-
 thieu : Sur cette dispute de Ratis-
 bonne, dit-il, on voit, outre les
 actes et registres des séances jour
 par jour, un livre sous ce titre :
Analysis dialectica Colloquii Ratis-
bonensis anno 1601 de normâ et ju-
dice omnium controversiarum fidei
christianæ habiti.

La pensée de cet historien est plai-
 sante sur ces disputes verbales. Quand
 je considère, dit-il (14), le peu de
 fruit que ces disputes ont apporté en
 divers endroits de l'Europe, et que
 l'Écriture Sainte est l'arène sur la-
 quelle chacun estime qu'il lui soit
 permis de combattre, il me prend
 envie de désirer quelque sévère dé-
 fense de la traiter si vulgairement,
 et serait bon qu'elle fût enseignée à
 la façon des atomes d'Épicure, des
 nombres de Pythagoras, des idées
 de Platon, de l'entéléchie d'Aris-
 tote, et des chiffres des cabalistes,
 afin que personne n'en eût l'intelli-
 gence que par ceux qui sont capa-

(12) Matthieu se trompe. Cayet, Histoire de
 la Paix, pag. 260, n'a pas plus de raison quand
 il dit que les théologiens du duc de Bavière su-
 rent maîtres Hunguer et Tanner, docteurs en la
 faculté de Paris, et Greber, jésuite. Tanner
 était jésuite depuis l'âge de dix-huit ans, et
 par conséquent il n'était point docteur en la fa-
 culté de Paris.

(13) Matthieu, Histoire de la Paix, liv. IV,
 pag. 135.

(14) Là même, pag. 136.

bles de l'entendre. De ce que chacun
 y veut faire l'entendu, il advient que
 d'une même fleur le fidèle comme
 l'abeille y trouve du miel, le rebelle
 comme l'araignée en tire du poison,
 et plusieurs se sont abêtis sur la bête
 de l'Apocalypse.

Joignons à ce passage ces paroles
 de M. Baillet. « Il en fut de ce col-
 » loque comme des combats où la
 » victoire ne se règle pas sur le
 » nombre des morts. Chacun pre-
 » tendit en être sorti avec avantage,
 » on en fit des relations de part
 » d'autre, et des traités, tant
 » latin qu'en allemand, jusqu'à
 » nombre de plus de vingt. Parmi
 » ces écrits j'en ai remarqué un
 » langue vulgaire, concernant
 » triomphe des jésuites, imprimé
 » Tubinge, ville luthérienne, l'an
 » 1603, in-4°, et un en latin, com-
 » posé par Hunnius, et publié
 » Wittemberg en Saxe, la même
 » année en la même forme, sous
 » titre d'*Epistola consolatoria* con-
 » notis..... Hunnius tâcha de ven-
 » son parti par un *Anti-Tanner*
 » et par l'*Anti-Gretzer* (15). »
 avait lu la Relation Historique que
 père Tanner avait faite; mais
 n'avait pas été satisfait d'un re-
 trop peu favorable à son parti. Pour
 prévenir les effets qu'il craignait
 sa lecture, il fit une contre-relation
 c'est-à-dire, une histoire à sa suite
 du colloque de Ratisbonne, qui parut
 en 1602, à Wittemberg en Saxe.
 père Tanner ne crut pas devoir lui
 cet écrit sans réponse : et non con-
 tent d'avoir fait réimprimer sa rela-
 tion en latin et en allemand, à Munich
 en Bavière, il publia encore des
 flexions sur celle de Hunnius, sous
 titre d'*Examen Narrationis quædam*
historice relationis nomine insigni-
de Colloquio Ratisbonensi contra
Egidius Hunnius prædicans, à Mu-
nich, 1602, in-4°. C'est contre
 dernier ouvrage que Hunnius écri-
 son *Anti-Tanner*, qu'il fit imprimer
 dès la même année, à Wittemberg.
 Le père Tanner publia une réplique
 dans laquelle il donna une défense
 de sa première réfutation.... et
 remarques sur la mort de son adver-
 (16). Elle parut à Munich, l'an 1603.

(15) Baillet, art. 21 des Anti.

(16) Là même, art. 37, num. 1.

14^e, intitulée *Apologeticus pro compendiarâ relatione de Colloquio hisbonensi, 1601 adversus Antihumanum, cum Appendice de morte Iulii Hunni*. M. Baillet remarque que le père Gretser ne put s'embêter de faire des réflexions sur l'anti-Gretser de Hunnius. Elles sont imprimées à Ingolstadt quelques temps après, et insérées depuis avec quelques autres de ses Œuvres, sous le titre d'Admonitio de Antihumero (17). Ce jésuite publia quelque autre chose contre le même antagoniste. *Labyrinthus Cretico-Hunnicus, hoc est, Disputatio de Hunnicis predicantibus, genioque lutherano multiparam contradictionibus implente et jugulante in aliquot articulis fidei* 1602, et *Responsum ad lites Hunnianas, de Colloquio hispanici jucundo* (18), unâ cum digressionibus contra ejusdem Hunni calumnias, 1602 (19). Notez que les deux bibliothécaires des jésuites attribuent au père Tanner un livre qui a pour titre *Labyrinthus Cretico-Hunnianus* (20), imprimé à Vienne, l'an 1612. Ne pourrait-on s'imaginer qu'il y a ici quelque erreur (21)? Deux jésuites auraient-ils voulu se servir du même titre en luttant contre le même adversaire?

(16) Il fut fécond et en livres et en ans.] On a fait une édition de ses livres en cinq volumes. *Primus tractatus de articulis fidei, secundus de polemica, tertius et quartus commentaria in Matthæum, Johannem, et omnes penè Epistolas canonicas, quintus disputationes et orationes varias continet. Edidit etiam in latinâ et epistolicâ, Homilias in VI prophetas, threnos et catechismum, Confessionem de personâ Christi et idem in aliis* (22). Quant à sa fécondité conjugale, on nous assure dans son épitaphe funèbre, qu'il reçut du ciel

(17) Le même, art. 21.

(18) C'est une faute d'impression pour iucundo. Le père Sotuel a retenu le mot jucundo.

(19) Alexandre, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 200.

(20) Faute d'impression sans doute pour Cretico.

(21) Voyez M. Baillet, art. 21 des Anti.

(22) Micræus, Syntagma. Hist. eccles., pag. 760, 761.

la bénédiction promise aux fidèles par le Psalmiste (23).

Quant à l'heur de la ligne,
Ta femme en la maison
Sera comme une vigne
Portant fruit à foison;
Et autour de ta table
Seront les enfans beaux,
Comme un rang délectable
D'oliviers sous nouveaux (24).

(B) Quelques-uns de ses fils se sont fait connaître par leurs ouvrages.] NICOLAS HUNNIUS, professeur à Wittenberg, et puis surintendant à Lubeck, a publié, *Epitome credendorum; Examen errorum Photinianorum; Capistrum Lancillotto impactum; Necessaria defensio de papâ Antichristo; Refutatio Weigelianæ Theologiæ; Apostasia Ecclesiæ Romanæ; Pellis ovina papistica; Innocentia Lutheranorum; Fundamentalis dissensus Lutheranorum et Calvinianorum; Necessaria Admonitio contra theosophos* (25), *novellos Prophetas, nomine ministerii Lubecensis, Hamburgensis, et Lunæburgensis*, et quelques autres traités. Il mourut l'an 1643, âgé de cinquante-huit ans. Son frère, GILLES HUNNIUS, était mort l'année précédente, surintendant général d'Altembourg (26).

(I)..... *L'un d'eux se fit catholique romain.*] Il était jurisconsulte, et s'appelait HELFRICUS ULRICUS HUNNIUS. Il publia à Cologne, l'an 1633, un livre où il prétendit faire voir que, de l'aveu même de quelques doctes protestans, on est obligé de restituer à la communion de Rome les biens d'église qui lui furent enlevés pendant la réformation de Luther. On a reproché à Voëtius d'avoir pillé dans ce livre-là ses autorités et ses raisons contre les chanoines d'Utrecht. *Iterato noto, pellucet illum centonem, magnam partem consarcinatum esse ex duodecim consiliis lutheranorum..... simul editis*

(23) *Indè divinæ benedictionis vestigia, tum in re familiari, tum in eo potissimum deprehendit quod juxta promissionem Psalmi, Vidit filios ac filias, sicut plantationes olivarum, in circuitu mensæ suæ. Apud Melchior. Adam., in Vitis Theol., pag. 730.*

(24) *Psalmus CXXXVIII, selon la version de Clément Marot.*

(25) *Voyez Mollæus, Isagoge ad Histor. Chersonesi Cimbricæ, part. III, pag. 469.*

(26) *Tiré de Micræus, Syntagma. Hist. eccles., pag. 760, 761.*

per Helfricum Ulricum Hunnium, J.-C. filium Ægidii Hunnii, celebris quondam theologiae doctoris et professoris in academia Wittebergensi, qui pellectus offa antichristiana, cum turpissimè defecisset ad pontificios, atque secundum satum apostatarum, negligebatur ab iis, qui exemplo diaboli Matth. 4, 9, plurimos sectatores sibi colligere solent, per mysticam illam vocem : Hæc tibi dabo : Colonia Agrippina anno 1633 divulgavit duodecim illa responsa, seu, ut ipse pariter vocat, præjudicia, inscripta Abbati Fuldensi, eum in finem, ut evinci posset, lutheranos (per errorem summum iis conjungit calvinistas, quum neque Matthæus Wesenbecius, neque Hieronymus Treutlerus, prout fingit Hunnius, unquam vixerint in communione eorum, qui calvinistæ audiunt) esse αἰτοκαταπίπτου, atque dictante propria conscientia, debere restituere bona ecclesiastica, à se invasa, occupata, direpta, ac prophanata, ut loquitur famelicus apostata in titulo. Verum esse quod dico, quivis cognoscet, si instituerit consilium theologicum comparare cum hisce responsis ; ubi aut Hunnius, aut ejus typographus erravit in citandis authoribus, maxime juris canonici textibus, pariter (respicio primam editionem) errant architecti hujus, κατ' ἀντίφρασιν, consilii theologici ; quod adeò impudens, ut pag. 25, speciatim in hunc Hunnii tractatum digitum intendat (27). M. Baillet, à qui rien n'échappe, n'a pas ignoré le changement de religion de cet homme ; mais il n'a point su que c'était un fils de l'auteur de l'*Anti-Gretser*. Voyons ce qu'il dit : « Lorsque les » protestans, qui nous allèguent » l'*Anti-Hunnus* et la résolution » *Anti-Hunnienne* de Valentin Bullen, luthérien, comptent encore » Hunnius parmi ceux de leur communion, ou ils nous donnent lieu » de croire qu'ils ont confondu Nicolas Hunnius, luthérien, mort dès » l'an 1643, avec Helfricus Ulricus » Hunnius, jurisconsulte allemand, » converti du luthéranisme à l'église » romaine, qui vivait en même temps » que l'autre Hunnius ; ou ils ont

(27) Martinus Schoockius, Exercitat. varior. pag. 52, edit. in-4°.

» voulu dissimuler sa conversion, » soit qu'ils ne la crussent pas véritable, soit qu'ils la jugeassent de peu de durée. Quoi qu'il en soit, » Val. Bullen fit imprimer contre lui son *Anti-Hunnus* à Leichen, l'an 1633, in-8°, sous le titre de » *Resolutio Anti-Hunniana seu responsio ad calumniosam resolutionem tertiam præjudicialium questionum H. Ulr. Hunnii*. Il témoigne dans cet ouvrage être très-persuadé qu'il n'y avait point de dissimulation dans son renoncement au luthéranisme, et il fait assez connaître qu'il avait lu son livre de » XII *Argumens indissolubles de la Religion Catholique*, qui avait paru à Cologne, in-12, dès l'an 1632 (28). » Notre Ulricus Hunnius publia, à Giesse, un *Traité de Transaction*, l'an 1615 ; IV livres *variarum Resolutionum Juris Civilis*, Francfort, l'an 1620 ; et une *disputatione de Homicidio et ejus pœna*, Marpourg, l'an 1625.

(K) Il intitula un de ses livres : *Calvinus judaizans* (29).] Je ne suis pas satisfait des lumières que j'ai acquises jusques ici sur l'histoire de cet ouvrage, et sur les suites qu'il a eues ; mais je crois pouvoir dire, et j'espère que M. Baillet (30) ne m'en saura pas mauvais gré, que ce livre ne parut point l'an 1575. Hunnius n'était alors que vingt-cinq ans ; et s'il eût été signalé à cet âge-là par un ouvrage, l'auteur de son oraison funèbre n'aurait pas manqué de l'enlever, et n'aurait pas dit que ce fut environ l'an 1584, qu'Hunnus commença d'écrire contre les calvinistes. Le jésuite Contzen (31) met à l'an 1593 l'impression du *Calvinus judaizans*, et je crois qu'il a raison. Ce qui m'embarrasse est de voir dans la vie de Paréus, qu'en l'année 1593 Gilles Hunnius troubla la paix

(28) Baillet, art. 79 des *Anti*.

(29) Voici le titre en son entier : *Ægidii Hunnii Calvinus judaizans, hoc est, judaizans et corruptelis quibus Joannes Calvinus illud scripturæ sacræ loca, et testimonia de paterne Trinitate, deitate Christi, et Spiritus Sancti cum primis autem vaticiniis prophetarum adventu Messie, nativitate ejus, passionis, resurrectione, ascensione ad celos, et servitio dexteram Dei, detestandum in modum credere non abhorruit.*

(30) Voyez l'art. 66, num. 2 des *Anti*.

(31) In *Jubilo Jubilorum*, pag. 307.

l'église, en accusant les réformés, et notamment Jean Calvin, de juhiser. Je rapporte un peu au long le passage, parce qu'on y trouvera quelques traits du caractère de notre ennemi, selon le jugement de ses adversaires : *Repertus est anno dein-psi 1595, turbulentus quidam Graculus, qui pacem ecclesiae livido ca-amo inquietare paravit, ægrè ferens, angelicorum principum animos à stantibus eceborum concionibus ab-irre, unionemque ac concordiam Christianam seriò meditari : quam inde non alià fabricâ melius se-umpere posse speravit, quàm si mani isto convitio gravaret eccle-ia reformatas ; criminatus eas ju-icare : ac CALVINUM primi-lerem ecclesiarum reformatarum-orem, judaïcis glossis pleraque-cula Veteris Testamenti deteme-re. Accusatio hæc tametsi non com-tem causam ecclesiarum ortho-iarum tangeret, proprièque eam-aret, cujus episcopus fuisset Cal-ius, tamen quia per illius latus-ore omnes in capite CHRISTO unitæ-stantur, propudiosis istis calum-CLYPEUM veritatis catholicæ de-rosantâ trinitate opposuit, eccle-que orthodoxas, et CALVINUM-um DEI organon fortissimè asse-: adeoque in fumos dissipavit ju-ia et arianica illa cymbala (32).*isant cette conclusion, ne croi-son pas que la querelle fut en-ument amortie par la réponse de-us ? Cependant cela n'est pas. Hunnius répliqua ; son adver-é répliqua aussi. Hutterus rap-é qu'en 1598 Hunnius publia- livres contre Paréus qui avait- pour Calvin (33). « Paréus re-ut à la charge par un livre qu'il-imprimer à Neustadt, l'an 1599, -e., sous le titre d'*Orthodoxus- Calvinus oppositus Pseudo-Cal-ico judaizanti* : ouvrage qui fut-imprimé quarante-deux ans-és, à Genève (34). » C'est-Baillet qui m'apprend ceci, et-je jette par-là dans un nouvel

embarras ; car j'infère de la préface du *Calvinus Orthodoxus* (35), que Paréus le composa et le publia l'an 1594. Il dit (36) que les mânes de Calvin reposent depuis trente années dans le tombeau, et que cette apo-logie aurait paru à Francfort à la foire du printemps, si l'autorité des supérieurs n'avait retardé l'impres-sion (37). Ils ont changé d'avis, ajoute-t-il (38), et approuvé que je publiasse ce livre. Cela marque clai-rement que le *Calvinus Orthodoxus* fut imprimé l'an 1594 ; et néanmoins l'auteur nous apprend, aux dernières pages, que Samuel Huber avait été banni de Wittemberg, ce qui n'ar-riva qu'en l'année 1595, selon Mel-chior Adam (39).

(L) *Il accuse Calvin de tant de crimes en matière d'hérésie.* Voici le sommaire de son *Calvinus judaizans*, tel que Paréus le donne (40) : *In ipso libri titulo Calvinum ex ariano judæum, vel certè ex arianizante judaizantem facit, et amarissimè pas-sim insectatur, quòd merè ambitione, studio perverso, ludo aleatorio, ver-sutid veteratoriâ, temeritate desul-toriâ, scripturas sacras à sensu pro-prio ad peregrinum inflectat, quòd easdem tetrìs corruptelis, glossis im-piis, proditoriis elusionibus, et plenìs judaïcæ perfidiæ nequitiaque stro-phis, ad suam et aliorum perniciem horribiliter aliò detorqueat : quòd testimonia de Deo uno et trino stro-pharum suarum spinis intricet ; quòd scripturæ locis æternam deitatem Christi confirmantibus caliginem ju-daïcâ offundere non reformidet ; quòd illustrissima vaticinia prophe-tarum de Messia judaïcis perversio-nibus involvat ; in fraudem christianæ religionis adulteret : et ad perfidiam judaïcæ infidelitatis, arianæque im-pietatis retundendam strophis nefa-riis hebetet, inutiliaque reddat : quòd evangelistarum, apostolorumque sa-crosantas explicationes nequiter elu-dat : ipsos apostolos sub ferulam cen-*

(35) C'est le titre du livre dans l'édition de Genève, 1641.

(36) *Præf.*, pag. 4.

(37) *Ibidem*, pag. 14.

(38) *Ibidem*, pag. 15.

(39) *In Vita Hunnii*, pag. 729.

(40) Paréus, in *præfat. Calvini Orthodoxi*, pag. 9.

Philippus Parmus, in *Vita Davidis Parmei*, p. 51.

Deibus libris D. Parmo respondit, qui à patrocinium susceperat. *Apud Melchior. Adam*, pag. 729.

Baillet, art. 66, num. 1 des Anti.

seriam revocet; flagellet: quod scriptorum ecclesiasticorum, veterum et recentium, pias interpretationes altissime despiciat et irrideat, ipsosque sexagenarios de ponto precipitet, etc. Passum etiam non acerbis modo sarcasmus surdo illudit, sed et conviciatur virulentissime, appellitans acutum diaboli instrumentum, censorem, aristarchum, dictatorem, apostolo Paulo doctorem, aristoteli scripturam interpretem, doctorem superciliosum, prestigiarum judaicarum architectum, colubrem, angelum et spiritum tenebrarum ex abyssi puteo emergentem, et quæ alia hujus generis infinita sunt maledicentia ejus emblemata, vel potius convicia, lecta sunt et audita horrenda. Notez qu'il déclare que s'il ne faut voir à l'œil le judaïsme de Jean Calvin, il veut que jamais on ne le croie sur aucune chose (41). Il n'est pas possible de s'empêcher de faire cette demande: ou il était persuadé de ce qu'il disait, ou il ne l'était pas? Le parti de la charité chrétienne est de dire qu'il l'était; car sans cela il le faudrait prendre pour le plus méchant homme qui fût sur la terre. Disons donc qu'il parlait selon sa persuasion, et concluons de là que dans les tempéramens chauds, comme était le sien, le zèle est une sorte d'ivresse qui trouble tellement l'esprit, qu'on voit tout double, tout de travers (42). La Bacchante qui se rua sur son propre fils, qu'elle prenait pour un sanglier (43), pendant qu'il regardait sans aucune foi, ou plutôt avec mépris les cérémonies de la fête, est une image des vertiges qui saisissent les zélés. Pareus attribue au diable tous ces grands excès de Hunnius: c'est le diable, dit-il (44), qui s'est servi de

Hunnius comme d'un outil à cela, pour composer: calomnieux. En verò sand tiane lector, extrema: satana exemplum. Quam tenuis nestorianismus, turcismus, paganismus, et id genus impurissimus speculas nostras parum conuper easdem etiam Jubaribus petulantissime cons aggressus, conflato per u tificem libello mendaci jesu ledico, qui titulo Calvin. circumfertur. Le but d selon Pareus, c'était d' réformés, afin que les d quitaies fussent dans: considération. Hinc Pareu judaizans cujus hoc est a et scopus. Calvinus est arianizans: ergo et ea scolasticæ (quas vocant): ergo extirpanda: ergo ubiquitati facere nego stabit ubiquitas: ergo in: ubiquitarii doctores. Hæc dialectica (45).

(M) Il y a dans la re certaines choses qui doivent effacer] Il faut effacer des que (K) les deux endroits pose que Lipenius ne s'est en mettant sous l'année tion de l'Anti-Pareus de crois présentement que il pas en tort de dire qu'en mer cette date de Lipeni un exemplaire de l'Anti-le titre porte qu'il a été Francfort ex officina P. l'an 1598, et dont les p sont signés Egidius Hu la date du 20 de mars 15 du livre, tel que je l'ava copiant M. Baillet, est t d'une manière qui le re mais le voici tout tel qu Anti-Pareus: hoc est i tatio venenati scripti à Pareo, Heidelbergensi edita in defensionem str corruptelarum quibus Sol vinus illustrissima Serip monia de mysterio Trinit oracula prophetarum de testandum in modum cor

(41) Hæc lego dicere se adstrans (pag. 6) ut nix Calvinum judaizantem ad oculum demonstrat, noli tibi alid unquam in re posthas fides adhiberi. Idem, ibid., pag. 16

(42) Enumerandum veluti domus videt agmina Pentheon.

Et solen geminum, et duplice se ostendere Thoras.

Virgil., Æn., lib. IV, vs. 469.

(43) Ille aper in nostris erat qui maxime agrie.

Ille mihi ferendus aper.

Ordina, Metam., lib. III, sub finem.

(44) Pareus, in prefat. Calvini Orthodoxi, pag. 2.

(45) Idem, in Calvinus Orthodoxi

lus per *Egidium Hunnium*. Hunnius déclare qu'assez occupé à d'autres choses, il n'eût pas seulement jeté les yeux sur le livre de Paréus, si les avertissemens de ses amis, et la vanité que son silence inspirait à ses adversaires, ne l'eussent déterminé à répliquer (46). C'est ainsi qu'il s'excuse du retardement de sa réplique. Or étant certain que le livre qu'il réfute est celui que David Paréus a intitulé *Cabrinus orthodoxus*, il s'ensuit que cet ouvrage de Paréus n'a pas été publié la première fois en 1599, et n'est pas une réplique, comme l'a cru M. Baillet. Disons positivement aujourd'hui qu'il parut, ou en 1594; ou en 1595.

Notez qu'Hunnius se plaint de ce que Paréus l'accuse d'avoir soutenu que Jean Calvin était arien. Il déclare qu'il avait reconnu tout le contraire, et qu'il avait seulement montré que le sens que Calvin donne à divers passages de la Bible est favorable aux ariens. Je m'en vais citer une distinction qu'il emploie. Je veux, dit-il, que Calvin n'ait eu aucune intention de favoriser l'arianisme ou le judaïsme; mais l'esprit (47) qui lui suggérait ces fausses gloses de l'Écriture tendait à ce but. *Esto autem, Calvinus ipse strophis suis non hoc sibi labuerit propositum ut judæorum arianorumve causam provellet, sed tantum ut interpretationis novitate insolentia sibi præ cæteris doctoribus, veteribus et recentioribus, faciem nominis conciliaret: Tamen spiritus, qui has ei glossas et elusiones suggererat, hunc sibi scopum præparatum habuit absque controversia ut obscurum ambiguum et lubricis hisce strophis unum post alterum de Trinitate testimonium, aut de Messid baculum redderet incertum, atque hominum animos paulatim à petrâ veritatis dejectos in dubitationum actus conjiceret* (48). Voici un autre passage, où il dit que le démon avait couvert toute sa malice dans le livre de Paréus. Il l'exprime très-positivement: *Cum igitur hoc Paræi*

scriptum ita comparatum sit, ut in eo Satanas non dicam diabolicæ suse malitiæ vestigia quædam ostendat, sed impurum suum podicem (salva venia) denudatum lectoribus conspiciendum exhibeat, dubitavi, fateor, essetne quicquam operæ impendendum tam flagitiosi scripti refutationi: donec vel tandem et inimicorum insulsis gloriationibus, et imprimis amicorum crebris admonitionibus excitatus, hunc quoque laborem, quantumlibet molestum, ad vindicandam gloriam Dei, et sacrosanctam veritatem ipsius, suscipiendum mihi et exanilandum esse duxi (49).

(49) *Idem, ibidem, pag. 3.*

HUTTEN (ULRIC DE), gentilhomme de Franconie, naquit à Steckelberg (a) l'an 1488. Il étudia premièrement à Fulde, puis à Cologne, puis à Fancfort-sur-l'Oder, où il fut reçu maître ès arts, l'an 1506, à la première promotion qui fut faite dans cette académie que l'on venait d'ériger. Comme il avait du talent pour la poésie, il débuta de ce côté-là pour se donner le titre d'auteur: ce fut l'an 1513 (A), en publiant un ouvrage qui était intitulé: *Vir bonus* *. L'année suivante, le prince Albert de Brandebourg ayant fait sa première entrée à Mayence, dont il était archevêque, donna lieu à la production d'un second ouvrage. Hutten lui fit un ample panégyrique en vers, dans lequel il enferma avec assez d'industrie celui de toute l'Allemagne. Il avait un cousin nommé JEAN DE HUTTEN **, qui était ma-

(a) C'était le château de la famille. Elle subsiste encore et fait figure.

* Leduchat dit que deux ans avant le *Vir bonus*, Hutten avait publié un *Ars vertificationis*, 1511, in-4°, inconnu à Melchior Adam et à Bayle.

** Chaussepé rapporte les circonstances de la mort de Jean de Hutten.

(46) Hunnius, in *Prolegomenis ad Anti-Paræum*.

(47) C'est-à-dire, le démon.

(48) Hunnius, in *Prolegomenis ad Anti-Paræum*, pag. 30. Je marque la page, quoiqu'il n'y ait point de chiffres aux pages des *Prolegomenis*.

réchal de la cour, chez le duc Ulric de Wirtemberg, et qui fut tué par ce duc, dans la forêt de Béblingen, l'an 1515. Notre poète, en attendant qu'il pût témoigner son ressentiment à ce prince les armes à la main, publia divers écrits contre lui (b). Il était alors en Italie (B), où il avait donné diverses preuves de courage (C), dans la guerre que l'empereur Maximilien soutint neuf ans en ce pays-là. A son retour en Allemagne (c), il fut tellement recommandé à cet empereur par Conrad Pentinger, que ce prince lui conféra la couronne poétique (D). Depuis ce temps-là, Hutten se fit peindre armé, avec une couronne de laurier sur la tête, et se plut infiniment à cet équipage. Il ne tarda guère à s'en aller à la cour de l'électeur de Mayence, où il composa un dialogue intitulé *Aula*, en 1518. Un peu après il fut à la diète d'Augsbourg avec l'électeur son maître, qui y reçut le chapeau de cardinal. On s'était plaint dans cette diète contre le duc de Wirtemberg; et l'on n'avait pas oublié le meurtre du maréchal de sa cour. Ces plaintes n'avaient pas produit un fort grand effet; mais enfin ce prince s'étant emparé de la ville impériale de Reutlingen, au mois de janvier 1519, on fit une ligue contre lui dans la Souabe, qui ne mit bas les armes qu'après l'avoir chassé de tous ses états, où il ne rentra qu'au bout de quinze ans. Notre Hutten porta les armes dans cette guerre. La

cause de Luther lui ayant paru fort bonne, il l'embrassa chaudement, et publia avec des gloses interlinéaires et marginales, la bulle de Léon X contre Luther, en 1520, dans lesquelles gloses (d) il tournait cruellement en ridicule ce pape. La liberté avec laquelle il écrivit contre les désordres de la cour de Rome (E), irrita Léon extrêmement, et le porta à commander à l'électeur de Mayence de le lui envoyer pieds et poings liés. Hutten se retira de cette cour (F), et s'en alla au Pays-Bas, à celle de Charles-Quint; mais il n'y demeura guère, étant averti que sa vie n'y serait point en sûreté. Il y a quelque apparence qu'il se retira alors dans la forteresse d'Ébernbourg; car c'est là qu'il écrivit, en 1520, sa plainte à l'empereur, à l'électeur de Mayence, à celui de Saxe et à tous les états d'Allemagne, contre les entreprises que faisaient sur lui les emissaires du pape. Ce fut du même lieu qu'il écrivit à Luther, au mois de mai 1521 (e), et qu'il fit sortir divers écrits en faveur de la réforme. On ne sait pas bien quand il sortit de ce château; mais il est sûr que dès le mois de janvier 1523 il était sorti de Bâle (G), où il avait cru trouver une retraite assurée, au lieu de quoi il s'y était vu exposé à de grands dangers. Érasme s'étant excusé de recevoir sa visite, de peur d'augmenter les soupçons que l'on formait contre lui, et de peur de quelque autre cho-

(b) Voyez-en la liste dans la remarque (B).

(c) En 1517.

(d) Elles sont dans la II^e. tome des Œuvres de Luther, pag. 53 et suiv.

(e) Cette Lettre est au II^e. tome des Œuvres de Luther édité. W^{ill.}, pag. 102.

se qu'il a depuis avouée (H), se vit attaqué peu après par un écrit assez chaud d'Ulric de Hutten. Il y répondit (I). Hutten lui eût répliqué sans doute, s'il eût vécu assez de temps; mais il mourut dans une île du lac de Zurich, le 29 d'août 1523 (K). C'était un petit homme, d'un tempérament faible et maladif, mais d'un grand courage; et un peu* trop emporté (L). On publia un recueil de toutes ses poésies, à Francfort, en 1538 (f). On le croit auteur de divers libelles (M).

Une partie de sa bibliothèque tomba entre les mains d'un médecin qui en vendit, dit-on, quelque chose à Frobenius. Voyez le commencement du second livre des lettres de Joachim Camérarius.

La conjecture qu'on a vue dans les éditions précédentes, savoir que Jean de Hutten fut soupçonné d'avoir trop de part aux bonnes grâces de la duchesse de Wirtemberg, est fautive. C'était le duc qui aimait la femme de ce gentilhomme (g). On l'a fait parler ainsi dans un dialogue : *Nobilem juvenem, meum comitem, cum ejus uxorem puellam venustam deperire, obtruncavi* (h).

* Leclerc et Joly reprochent à Bayle cette expression; s'il eût été question d'un catholique, disent-ils, Bayle l'aurait qualifié, *emporté jusqu'à la fureur*.

(f) Tiré de sa Vie, dans Melchior Adam, *de Vita Jurisconsultor. Germaniarum*, pag. 13 et seqq.

(g) Voyez le tome IV *Observationum Selectarum ad rem litterariam spectantium*, imprimé à Hall, 1701, pag. 169, 170.

(h) Ulr. Huttenus, in *Phalarismo*, fol. 4 liij.

(A) Ce fut l'an 1513.] Il était donc âgé de vingt-cinq ans, lorsqu'il com-

mença de s'ériger en auteur : Moréri s'est donc trompé, et n'a point pu copier Melchior Adam, lorsqu'il dit que dès la 18^e. année de son âge, Hutten publia divers ouvrages en vers.

(B) Il était alors en Italie.] J'ai suivi la chronologie de mon auteur, Melchior Adam; mais je dois avertir ici mon lecteur qu'elle m'est un peu suspecte*. Je ne crois pas que tous les écrits qui concernent la mort de Jean Hutten aient été publiés avant le retour d'Ulric Hutten en Allemagne. Je vois dans la Bibliothèque de Gesner, que le recueil de tous ces écrits fut imprimé dans le château de Steckelberg, l'an 1519, in-4°. Il comprenait *Ulrichi Hutteni super interfectione propinqui sui Joannis Hutteni equitis a Wirtembergensi duce Ulricho Deploratio, heroicis versibus; ad Ludovicum Huttenum super interemptione filii consolatoria Oratio; in Ulrichum Wirtembergensem Orationes quinque Invectivæ; in eundem Dialogus, cui titulus Phalarismus. Apologia pro Phalarismo, et aliquot ad amicos Epistolæ; ad Franciscum Galliarum regem Epistola, ne causam Wirtembergensis tueatur exhortatoria. Inseruntur etiam Epistolæ aliquot ad Amicos*. Je vois d'ailleurs Melchior Adam citer une harangue d'Ulric Hutten contre le duc de Wirtemberg, laquelle n'a été composée qu'en 1519, c'est-à-dire deux ans après que l'auteur fut retourné d'Italie en Allemagne; n'ai-je donc pas raison de douter de l'exactitude de mon Melchior Adam? Ce qu'il cite de cette harangue est trop singulier pour ne devoir pas trouver ici quelque lieu. Nous y apprenons que l'on déterra Jean Hutten assez près de la forêt où il avait été tué; qu'on le déterra, dis-je, pendant que les confédérés faisaient la guerre au duc Ulrich de Wirtemberg. Il y avait déjà quatre ans que le meurtre avait été fait, et néanmoins le corps n'était pas pourri; il saigna

* A l'appui des doutes de Bayle, Chausépé dit qu'Ulric de Hutten, lors du meurtre de son cousin, n'était point en Italie, mais aux bains d'Emm en Allemagne; et il le dit d'après le *Mémoire sur le meurtre commis en la personne de Jean de Hutten, par le duc Ulrich de Wirtemberg*, l'an 1517, imprimé dans les *Mémoires de littérature*, de Sallengre, tom. I, part. II, art. XI, pag. 309.

quand on le toucha ; le visage était encore reconnaissable. Ulric Hutten en tire une preuve de l'innocence de son cousin (1).

(C) . . . où il avait donné diverses preuves de courage.] Celles qu'il donna à la guerre étaient sans doute inférieures à celle qu'il donna dans une rencontre particulière. Il était allé de Rome à Viterbe, dans le temps qu'un ambassadeur de France s'était arrêté à cette dernière ville. Il s'éleva une querelle où Hutten, abandonné de ses camarades, eut en tête cinq Français, et les mit en fuite lui seul, malgré les blessures qu'il avait reçues. Il a fait une épigramme là-dessus, *in quinque Gallos à se profligatos*, que l'on peut lire dans Melchior Adam.

(D) *L'empereur Maximilien... lui conféra la couronne poétique.*] Il se reconnaît redevable de cet honneur aux bons offices de Peutinger, et lui en témoigne sa reconnaissance dans l'un de ses livres (2). Il dit même que cette couronne avait été faite dans le logis de Peutinger, par sa fille Constance, dont il loue extrêmement la vertu et la beauté. *Illam aio coronam, illam lauream quam tu antè domi tuæ, accuratè contexente et adornante filiâ tuâ Constantiâ, omnium quæ istic sunt puellarum et formâ et moribus præstantissimâ, apparaveras.* Pour un poète qui aimait le sexe, comme faisait Hutten, il y avait là de quoi débiter des mots nouveaux, et bien des pensées ; et ce serait un grand hasard si la belle Constance Peutinger n'avait pas été régaler de plusieurs épigrammes.

(E) *Il écrivit contre les désordres de la cour de Rome.*] Entre autres ouvrages, il publia un traité historique, en allemand, sur la désobéissance continuelle des papes envers les empereurs. On y trouve sur la fin, que Maximilien I^{er}, ayant été trompé

par Léon X, tint ce discours : *Ce pape m'a déjà trompé méchamment, et je puis dire en vérité qu'aucun pape depuis que je suis au monde, ne m'a été homme de parole ; mais avec la grâce de Dieu j'espère que celui-ci sera le dernier.* Cochléus (3) dit qu'avant que Luther eût fait parler de lui, Ulric de Hutten avait publié plusieurs choses contre les vexations que l'Allemagne souffrait de la part des papes ; et qu'en 1519 il fit un petit écrit intitulé : *Trias Romana*, d'une invention tout-à-fait jolie, qui rendit extrêmement odieuse la cour de Rome.

(F) *Hutten se retira de la cour de l'électeur de Mayence.*] Je ne trouve point dans sa Vie que l'électeur de Mayence l'ait fait jamais arrêter, comme M. Moréri l'assure ; je trouve seulement qu'il l'éloigna de sa cour, *exclusus itaque aulâ et urbe Moguntinâ* (4), et qu'il défendit la vente et la lecture de ses ouvrages à toutes personnes, sous peine d'excommunication.

(G) *Dès le mois de janvier 1523 il était sorti de Bâle.*] Cela paraît par ces paroles d'une lettre d'Oecolampade (5) : *Sunt hic ex sacerdotibus et theologis qui de me pessimè loquuntur, nec desistunt ubi clam conveniunt. Tantum machinati ut Hutteno non fuerit diutius tutum hic agere, undè et nudiustertius hinc discessit, quorsum autem nescio.*

(H) *Érasme refusa... sa visite, de peur... de quelque chose qu'il a depuis avouée.*] Écrivant à Mélanchthon, au mois de septembre 1524 (6), il lui dit qu'il aurait fort bien reçu sa visite sans se soucier beaucoup de qu'en dirait-on ; et que s'il avait refusé celle de Hutten, ce n'avait pas été par la seule crainte de se rendre odieux ; qu'il en avait eu une autre raison, c'est qu'il se serait vu obligé de loger chez lui ce fanfaron, chargé de misère et de gale, qui ne cherchait qu'un nid où il se pût arrêter, et qui empruntait à tout

(1) *Rem admirandam, et cujus propè nullius fides capax sit, vidisses. Quartum jam annum defossum corpus non consumptum, non putrefactum, totam adhuc faciem cognoscibilem, quin etiam sanguine commaduit attactum. En igitur innocentiam testimonium : Deposuimus Esslingæ, indè ad patriam sepulturam devecturi.* Hutten., in Orat. contra Wirtemb., apud Melch. Adam., in Vit. Jurisconsult., pag. 17.

(2) *Præfatione ad Principes German. ut bellum Turcis inferant,* apud Melch. Adam., in Vit. Jurisconsult., pag. 15.

(3) Act. et Script. Lutheri, ad ann. 1519.

(4) Melch. Adam., in Vit. Jurisconsult., pag. 19.

(5) Datée de Bâle, le 21 janvier 1523, liv. 4. epist., pag. 968, apud Melchiorum Adam., pag. 21.

(6) Cette lettre est la CXIII^e. du XIX^e. livre, pag. 949.

le monde. Ainsi les intérêts de la bourse agirent plus sur Érasme en cette occasion, que ceux de la renommée. *Quod Hutteni colloquium deprecabar non invidiæ metus tantum in causâ fuit : erat aliud quiddam quod tamen in Spongiâ non attigi. Ille egens et omnibus rebus destitutus quærebat nidum aliquem ubi moreretur. Erat mihi gloriosus ille miles cum sud scabie (7) in ædes recipiendus, simulque recipiendus ille chorus titulo Evangelicorum, sed titulo duntaxat. Sletstadii mulctavit omnes amicos suos aliquâ pecuniâ. A Zuïnglio improbè petiit, quod ipse Zuïnglius mihi suis litteris perscripsit. Jam amarulentiam et glorias hominis nemo quamvis patiens ferre poterat.* Vous voyez donc que notre Hutten ne fit point peur à Érasme sur le pied d'un bon luthérien, mais sur le pied d'un officier dévalisé, qui voulait prendre son quartier d'hiver chez lui. Ne doutez point que ses visites, accompagnées d'emprunt d'argent, ne déplussent à plusieurs qui étaient ouvertement évangéliques.

(1) *Érasme lui répondit.*] Cette réponse est adressée à Zuïngle, et a pour titre : *Spongia Erasmi adversus aspergines Hutteni.* Érasme y avoue de bonne foi qu'il fit prier Hutten de ne venir point le voir, si quelque raison importante ne l'y engageait ; mais il montre qu'il joignit à cette prière tant d'adoucissemens, et qu'ensuite il fit faire tant d'autres propositions à cet ami, que tout homme raisonnable en aurait été content. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il écrivit à Marc Laurinus, doyen de Bruges, que si Hutten le fût venu voir, il n'aurait pas refusé de s'entretenir avec lui (8). Il ajoute que la raison qui les empêcha de se voir, fut que Hutten ne se pouvait pas passer de poêle, et que lui, Érasme, n'y pouvait durer. Voyez par cet exemple combien les plus honnêtes gens sont sujets à ne dire pas toujours dans leurs lettres les choses comme

ils lessavent. Hutten s'emporta beaucoup contre Érasme, et ramassa une longue kyrielle de reproches désobligeans. Érasme s'en justifia le mieux qu'il put. Après la mort de Hutten, il y eut un médecin, nommé Othon Brunfels, qui répliqua pour lui à Érasme.

(K) *Il mourut dans une île du lac de Zurich.*] Il y fut aussi enterré, et au bout de quelques années on fit graver sur son sépulcre ce distique, par les soins d'un gentilhomme de Franconie.

*Hic eques auratus jacet, oratorque disertus
Huttenus, vates carmine et ense potens (9).*

Ce qu'il y a de bien fâcheux est qu'il mourut de la vérole. Si M. Varillas était le premier qui l'eût dit (10), je ne m'en alarmerais point : mais je vois ce fait dans la Bibliothèque de Gesner ; et comment après cela ne déplorer pas la bizarrerie de l'homme ? Hutten errant de lieu en lieu pour la religion, Hutten persécuté pour son zèle ardent, promène partout sa vérole, et en meurt enfin ; quelle disparate ! Il avait publié un livre latin, en 1519, touchant le bois de giacac et la maladie vénérienne. Il en pouvait parler dès lors en maître ; car, selon toutes les apparences, il n'avait point gagné ce mal depuis l'abjuration du papisme. Au reste, M. Varillas suppute mal. Il dit que Hutten s'engagea dans le parti de Luther cinq ans avant sa mort, et deux ans après la diète d'Augsbourg, où il s'était opposé à la ligue que la cour de Rome voulait former contre les Turcs. Cette diète se tint l'an 1518 : il faudrait donc que Hutten fût devenu luthérien en 1520 ; or il ne vécut que trois ans depuis ce temps-là. La remarque de M. Varillas, qu'il était obligé de garder la continence, puisqu'il avait reçu les ordres sacrés, n'est peut-être pas tout-à-fait fausse, car on lit ces paroles dans la Vie de Mélanchthon : *Intercesserat Hutteno cum Croto Rubiano singularis usus à primâ adolescentiâ, quo autore vel certè adjutore reliquit ille contubernium Fuldani, in quod penè puer magis*

(7) *Il y a beaucoup d'apparence qu'il entend ici la vérole par scabies.*

(8) *Fuit hic Huttenus paucorum dierum hospes : interim nec ille me adiit, nec ego illum ; et tamen si me convenisset non repulissem hominem à colloquio.* Erasme, epist. VI, l. XXXII.

(9) Gesner, in Biblioth., folio 342.

(10) Histoire de l'Hérésie, lib. IK.

disciplinæ quàm religionis causâ datus esset *.

(L) *Il était un peu trop emporté.*] Gesner (11) remarque qu'au commencement de la réformation, Hutten dit et écrivit beaucoup de choses hardiment et librement contre les catholiques romains, et beaucoup de choses aussi contre les princes et contre les magistrats des villes. Il embrassa le parti de Capnion contre les moines avec tant de violence, qu'après avoir attaqué cette faction à coups de plume, il l'attaqua à coups d'épée (12). Il donna des nouvelles à Luther de la double guerre qu'il faisait au clergé. *Hutten litteras ad me dedit ingenti spiritu æstuentes in romanum pontificem, scribens se jam et litteris et armis in tyrannidem sacerdotalem ruere, motus quòd pontifex sicas et venenum ei intendarit, ac episcopo Moguntino mandarit, captum ac vinctum Romam mittere* (13). Puisque Luther désapprouva la violence de cet homme (14), il ne faut pas s'étonner qu'elle ait donné de l'inquiétude à Mélanchthon. Il estimait la science et l'esprit de Hutten; mais il redoutait sa fierté, son impétuosité et son humeur innovatrice. *Ut virum magni facere et admirari propter doctrinæ eruditionem et præstantiam ingenii, sic ab illius natura vehemente et excelso animo, et voluntate ad novas res propensâ... non nihil timere Philippum Melanchthonem licuit animadvertere.* Camérarius (15) qui nous apprend cela ajoute qu'Ulric Hutten était fort malendurant, et qu'à sa mine et à ses discours on pouvait connaître le penchant qu'il avait à la cruauté. Il lui applique ce qu'on a dit de Démosthène; car il dit que Hutten aurait bouleversé toute l'Europe, si ses forces avaient secondé ses desseins et ses

entreprises. Jugez de son humeur par ce petit trait. Ayant appris que les chartreux avaient employé sa taille-douce à des usages de garde-robe, il les condamna à une amende de deux-mille pistoles (16). C'était faire payer bien cher le peu de considération que l'on avait eue pour le laurier qui couronnait cette image. M. Varillas (17) dit que Luther la faisait mettre à la tête de ses livres. J'ai rapporté ailleurs (18) les menaces qu'Ulric Hutten fit au nonce, après quoi je n'ai nulle peine à croire qu'il ait écrit à l'électeur de Mayence, *à vous brûlez mes livres, je brûlerai vos villes* (19).

(M) *On le croit auteur de divers libelles.*] De ceux-ci entre autres: *Dialogus Philaletis civis Utopienus; Oratio ad Christum pro Julio secundo Ligure pontifice* (20); *Bullicula* (21); *Prædones; Momus; Carolus; Pietatis et Superstitionis Pugna; Conciliabulum Theologistarum adversus bonarum litterarum studiosos; Apophthegmata Vadisci et Pasquilli de depravato ecclesiæ statu; Huttenus captivus, Huttenus illustris, auctore S. Abydeno Corallo Germano* (22). On avait imputé à Érasme une satire burlesque, intitulée: *Nemo*; mais c'était Hutten qui l'avait faite (23); il s'en déclara le père, et se fâcha qu'on lui dérobât cette production. Quelques-uns assurent qu'il est l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum* (24). Cette fiction serait plus souffrable qu'une autre qu'on lui impute: on prétend qu'il forgea lui-même la lettre qu'il publia sous le nom des univer-

* Leclerc trouve que les paroles de Mélanchthon disent le contraire de l'interprétation de Bayle.

(11) *Biblioth.*, folio 342.

(12) *Litigantes monachos cum Capnionem varid exagitavit, et illam factionem tum quidem vehementissimis scriptis, sed aliquando post armis quoque expeditis adortus est.* Camerarius, in *Vit. Melanchth.*

(13) *Luth.*, tom. I *Epist.*, pag. 282 et 285.

(14) *Quid Huttenus petat vides, nollem vi et cæde pro Evangelio certari: ita scripsi ad hominem.* Idem, tom. I *Epist.*, pag. 332.

(15) In *Vitâ Melanchth.*

(16) *Huttenus carthusianos, quia imagines suas pro anitergiis uti sunt, in duobus millibus aureorum nummulum multavit.* Nicolaus Gerbelius, *epist. ad Jo. Schwebelium*, apud Melch. Adam.

(17) *Histoire de l'Hérésie*, liv. IV.

(18) Dans la citation (18) de l'article du premier ALÉANDRE (Jérôme), tom. I, pag. 424.

(19) Palavicin., *Hist. concil. Trident.*, lib. I, cap. XXV, num. 1.

(20) Melch. Adam., in *Vitis Jariseons.*

(21) *Epitome Gesneri.*

(22) Gesner., in *Biblioth.*, qui tient ce Abydenus Corallus pour un nom supposé.

(23) Voyez les Lettres d'Érasme, pag. 53 et 575.

(24) Voyez la remarque (F) de l'article BOSSUAT, dans ce volume, pag. 174.

* Chauspé dit que Hutten ne forgea point cette lettre, mais qu'il la trouva à Bopart, château sur le Rhin, dans l'archevêché de Trèves.

ités de Paris, d'Oxford et de Prague (25). S'il avait vécu encore une fois trente cinq ans (26), de combien de livres et de libelles n'eût-il pas inondé l'Europe*?

(25) Voyez le père Labbe, de Script. eccles., t. I, pag. 922.

(26) Melch. Adam et Moréri, marquant sa naissance à l'an 1488, et sa mort à l'an 1523, ne laissent pas de dire qu'il vécut trente-six ans.

* Joly attribue à Hutten les *Pasquillorum* mi duo, 1544, in-8°. qui contient plusieurs dialogues, où Hutten est l'un des interlocuteurs. On attribue aussi à Hutten que Joly attribue aussi le *Dialogue entre saint Pierre et Jules II*, dont il a traité dans l'article ANDRELIUS, tom. II, p. 92.

HUTTÉRUS (LÉONARD), professeur en théologie à Wittemberg, naquit l'an 1562, à Wittenberg, où son père était ministre. Il fut élevé avec tant de soin en sciences, et il y fit de si grands progrès, qu'à l'âge de quinze-trois ans on lui donna la profession en théologie dans une des plus illustres universités (a). Il en fit toutes les fonctions d'une manière qui le fit passer pour un homme laborieux et très-propre à enseigner (b). Il témoigna un zèle ardent pour le maintien de l'orthodoxie, sans toute la précision des luthériens les moins modérés. Ses écrits respirent ce zèle partout ; et pour peu qu'on considère ce qu'il a dit sur les mariages de la confession de Genève, on conviendra qu'il oubliait peu de choses. Ce caractère d'esprit se posa à plusieurs disputes fausses, où il eut à essuyer les coups de la médisance (c). Il mourut l'an 1616. Il ne faut pas le confondre avec celui qui a publié une Bible polyglotte (d).

(a) Celle de Wittemberg.

(b) Tiré de Spizélius, in Templo Honoris re-
cto, pag. 32 et seq.

(A) Ses écrits respirent ce zèle partout.] Voyez principalement l'ouvrage qu'il intitula *Concordia concors, sive de origine et progressu formulæ Concordiæ Ecclesiarum Augustanæ Confessionis liber unus, Rudolpho Hospiniano oppositus*. C'est un in-folio qui fut imprimé à Wittemberg, l'an 1614 (1). Voyez aussi sa dispute *pro formulâ Concordiæ* (2); son *Collegium Theologicum de articulis Confessionis Augustanæ, et libro Christianæ concordiæ* (3); son *Irenicum verè Christianum, sive de Synodo et unione Evangelicorum non fucatâ conciliandâ Tractatus theologicus*; son *Sadeel Elenchomenus, hoc est Tractatio pro majestate humanæ naturæ Christi*. Il écrivit contre le papisme avec beaucoup de vigueur. Voyez ses disputes de *Sacrificio Romanensium Missatice, ejusque horrendâ abominatione*; de *Transsubstantiatione et Processionibus Pontificiis, pro asserendo integro Sacramento Cænæ Dominicæ contra Jesuitas*. Voyez aussi *Refutatio duorum librorum Rob. Bellarmini de Missâ*; *Triumphus de regno Pontificio*; *Ilias malorum regni Pontificio-romani, sive historica Dissertatio de injustissimo Pontificis romani in ecclesiâ Dei dominatu*; *Actio in Jacobum Gretserum de Imperatorum, Regum, ac Principum Christianorum in sedem Apostolico-Romanam muniticentiâ pro Nicolao Clemangis* (4). Je laisse le titre de plusieurs autres ouvrages qu'on a de lui, tant en allemand qu'en latin. Son *Calvinista Aulico-Politicus* sera cité dans la remarque suivante. C'est un ouvrage imprimé à Wittemberg, l'an 1615.

(B) Ce qu'il a dit sur les martyrs de la confession de Genève.] L'électeur de Brandebourg avait allégué, entre autre choses, dans son édit de tolérance, les travaux et les supplices que les calvinistes ont endurés de la part de l'ennemi commun; mais notre Huttérus lui opposa que les ariens, les anabaptistes et les antitrinitaires se pouvaient servir d'une semblable

(1) Voyez l'article HOSPINIEN, remarque (E), dans ce volume, pag. 240.

(2) Imprimé à Wittemberg, l'an 1605.

(3) Idem, 1610.

(4) Tiré de Spizélius, in Templo Honoris re-
serato, pag. 37, 38.

maxime pour obtenir la tolérance*. Il soutint que les calvinistes n'avaient pas souffert la mort pour avoir cru que le sang de Jésus-Christ les sauverait, mais pour avoir refusé d'obéir au pape, qu'ils appelaient l'antechrist. *Scripserat quondam in edicto serenissimus elector Brandenburgicus, non excludendos esse à Christianæ communionis Reformatos, qui idem sentiunt in fundamento fidei, in Evangelio, cum Lutheranis laborant, certant, luctantur, eoque nomine à communi hoste innumeros cruciatus sustinuerunt, sustinentque, quique etiam sanguinem pro confessione illâ largissimè profuderunt. Cornua illi obvertere ausus Hutterus in Aulico-Politico, cap. 2, pag. 176, etc., ubi regerit, à papistis etiam anabaptistas, arianos, antitrinitarios, aliosque supplicio affectos esse; causam supplicii nostrorum non fuisse, quod crediderint se per Christum servatum iri, sed quod romanum pontificem non agnoverint pastorem universalem, sed Antichristum, ejusque jugum detrectaverint ferre (5). Le théologien suisse dont j'emprunte ces paroles, remarque judicieusement que cette méthode d'avilir le martyr des calvinistes peut être employée avec le même succès contre les martyrs luthériens. Il dit cela, après avoir observé qu'un théologien de Strasbourg emploie la même chicane qu'Huttérus. *Gemella his effutivit Dannenhawerus, Argentinensis theologus, Colleg. Decalog. p. 394, ubi Reformatorum Martyrium larvatum vocare, et cum judæorum, ethi-chorum, arianorum sub Athalaricho Gothorum principe religionis causâ occisorum martyrio comparare non erubuit. Certè methodia talis etiam lutheranæ ecclesiæ martyrii veri palmas laudemque præcideret (6). Peut-on assez admirer les effets de l'entêtement? Et n'est-ce pas une chose déplorable, qu'un missionnaire puisse objecter à ceux de la religion, que le martyr de leurs frères est regardé comme un faux martyr par quelques docteurs luthériens?**

* Leclerc et Joly trouvent que Huttérus raisonnait très-conséquemment.

(5) Heideggerus, Dissertat. selectarum tom. II, pag. 352.

(6) Heideggerus, ibidem.

Voyez l'une des remarques (7) de l'article WESTPHALE (Jean). Notez que Pappus appelle calomniateurs ceux qui accusent les luthériens de regarder comme des martyrs du diable les martyrs calvinistes (8).

(C) Son caractère d'esprit l'exposait à plusieurs disputes, où il eut à essuyer les coups de la médisance. On le compare dans son éloge aux prophètes et aux apôtres persécutés pour la vérité; et l'on assure qu'il n'opposa à la calomnie que le silence et le mépris. Je ne disputerai point sur ces faits-là; ils ne me sont pas assez connus; mais je dirai en général qu'il y a certains docteurs si exaltés, si chagrins, si intolérants, qu'ils se font des ennemis, non par cause qu'ils soutiennent l'orthodoxie, mais à cause des manières malhonnêtes dont ils la soutiennent. On se venge d'eux par des reproches personnels; on publie leurs écrits les plus fâcheuses: on les convainc de plusieurs choses flétrissantes; ils n'osent s'en justifier. Que font-ils alors? Ils se font un grand mérite de leur patience; ils se comparent aux prophètes et aux apôtres, et à Jésus-Christ même: *Persécutés pour la vérité*, disent-ils, *ne nous ouvrons point la bouche quand nos ennemis de la vérité nous outragent*. Molière devait insérer cela dans quelque scène du Tartufe: car il faut bien remarquer que ces mêmes docteurs ne se taisent point, quand ils voient des médisances à publier contre leur prochain, ou quand ils peuvent léguer des choses plausibles pour leur justification. Quoi qu'il en soit, le panégyriste de notre Huttérus couronne de ce bel éloge. *Sicuti summis quibusque viris non omnia omnino ex animi fluxere sententia, sed cruce, calumnie, et persecutiones variæ illos exercuerunt, dicitur Hutterus certissimi hoc fidelium Doctorum caractere neutiquam carere, quippe quo ab omnipotente Deo prophetæ, apostoli, et sinceri ecclesiæ doctores olim sunt signati...* Le prorsus nostro fatum; quod æquanimi patienti pertulit animo, magisque

(7) La remarque (H) tom. XIV.

(8) Nullo modo eos habemus pro martyribus diaboli, quemadmodum accusamus. J. Pappus, Epit. Histor. eccles., pag. m. 49.

ergendis calumniis, suis antecessoribus impactis, quam famæ et reputationis propriæ vindicatione sollicitus, haud ignorans, omnium injurias oblivione melius, quam commemoratione sanari, et inimicorum calumnias contemptu potius linguis esse vindicandas (9).

Il ne faut pas le confondre avec celui qui a publié une Bible polyglotte. Il s'appelait ÉLIE HUTTÉRIUS. D'abord il publia une Bible en

latine, in Templo Honoris recreato,

La note de Bayle sur Élie Hutterus a été sans aucun éclaircissement (comme le remarque Chaussepé) dans les éditions de Moréri. Elle même ainsi dans l'édition de 1750; Chaussepé a consacré un long article à Élie, dont il cite quatorze ouvrages.

quatre langues, l'hébraïque, la grecque, la latine et l'allemande, à Hambourg l'an 1597; ensuite il y ajouta l'italienne, la française, la slave et la saxonne. Son Nouveau Testament fut imprimé l'an 1600, en douze langues, qui sont le syriaque, l'hébreu, le grec, le latin, l'allemand, le bohémien, l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais, le danois, le polonais. Il les réduisit à quatre dans l'édition de l'année 1603, savoir l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand. Cette polyglotte est très-rare. Il y a un recueil de lettres contenant ce que les personnes doctes jugèrent de cet ouvrage (10).

(10) Tiré d'Hottinger, Biblioth. quadripartita, lib. I, cap. II, pag. 141, 142.

I.

JACCÉTIUS (FRANÇOIS-CATANÉE), naquit à Florence le 10 de novembre 1466. Il fut disciple de Marsile Ficin, et il profita si heureusement des leçons de ce grand maître, qu'il devint l'un des meilleurs platoniciens de son temps, et un très-grand orateur. Il succéda dans l'emploi de professeur en philosophie au même Ficin, qui l'avait jugé très-propre à cela, et on a lieu à croire que la nature avait produit dans cette vue. Il publia plusieurs livres (A), et mourut à Florence, l'an 1522. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix au tombeau de ses pères, et il laissa treize fils. Penedetto Varchi fit son oraison funèbre : sa Vie fut écrite très-élégamment par Euphrosinus Lapinus (a). Son véritable nom italien, *Diacceto*, souffrit de nombreuses altérations dans les écri-

vains qui parlent de lui, ou de sa postérité (C). Il y a un autre FRANÇOIS-CATANÉE JACCÉTIUS, qui a fait des livres (D); mais je pense qu'il n'est connu que sous le nom de *Diacettius* ou de *Diacettius*. Je crois que le comte de Châteauneuil, qui épousa l'une des filles d'honneur de Catherine de Médicis, descendait de notre François Jaccétius (E). Cette fille était la demoiselle d'Antre, dont on a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal (b).

(b) Voyez les notes sur la Confession catholique de Sanci, pag. 459 et suiv., édition de 1699.

(A) Il publia plusieurs livres. Voici le titre de quelques-uns : *De Pulchro libri tres; de Amore libri tres; Paraphrasis in Politicum et Theagenem Platonis, et in Aristotelem de Cælo et Meteoris. Enarratio in Platonis Symposium; Oratio in funere Laurentii Medices; Epistolæ variae, etc.* On fit à Bâle une édition de ses œuvres, in-folio, l'an 1563. Il en est parlé dans l'Épitome de la Bibliothèque de Gesner sous *Franciscus Cataneus Jaccetius*. Le Catalogue

Ex Michaelis Pocciantio, de Scriptor. latinis pag. 67, 68.

d'Oxford, et M. Konig, n'en parlent que sous le mot *Cataneus*. Le Ghilini n'a donné à cet auteur que le nom de *Francisco Catanio*(1). Il a merveilleusement paraphrasé ce que Pocciantius en avait dit, et n'y a joint aucun autre fait.

(B) *Il laissa treize fils.*] Je ne doute point que l'un d'eux ne fût celui dont je parle dans l'article *MACHIAVEL*(2), et dont la fin malheureuse a été décrite par Piérius Valérius en cette manière : *Jacobus Jaccettus, juvenis et græcè et latinè egregiè peritus, pangendi carminis auctor non illepidus Florentinam cathedram obtinebat; sed infelici suo sidere conjurationis in Julii Cardinalis Medices eadem certo die patrandam conscius fuit; quâ patefactâ captus ipse, et tam nefandi sceleris convictus senatus Florentini judicio securi percussus est*(3). Paul Jove, qui ne lui donne point d'autre qualité que celle de poète(4), est censurable. Je m'imagine que frère Ange de Catanéis Diacétius(5), qui après avoir passé par toutes les dignités de l'ordre des jacobins fut fait évêque de Fiésoli, l'an 1566, était l'un des treize fils de notre Jaccétius. Il mourut le 5 de mai 1574, âgé de quatre-vingt et un ans(6). On le nomme dans son épitaphe(7), *Angelus Cataneus Diacetus*.

(C) *Son véritable nom Diacceto souffre nulle altérations dans les écrits qui parlent de lui, ou de sa postérité.*] Voyez la remarque (C) de l'article *MACHIAVEL*, et notez que si je donne *Diacceto* pour la véritable orthographe, c'est parce que j'ai trouvé ce mot-là dans la signature d'une lettre(8) que le petit-fils de notre Jaccétius écrivit au Varchi, le 9 de septembre 1561, en lui envoyant deux exemplaires d'un ouvrage de

son aïeul(9). Il en avait reçu quatre de Venise : l'édition lui en paraît quant aux caractères, mais il la trouvoit peu correcte. Michel Pocciantius n'a pas été tout-à-fait exact, puisqu'il a orthographié *Franciscus Cathaneus Diacetus*(10). Notez que l'auteur des notes sur la Confession de Sanci m'apprend(11) que *Carolus Zenobii de Ghiaceto unus ex decem viris Balicæ Florentinæ civitatis signatus* en cette qualité, avec J....., fils de Côme de Médicis, dans un contrat passé à Florence, en 1453, qu'il a vu parmi les archives de Lorraine. Cela montre que l'ancien nom de cette famille n'était point *Diacetus*. Il y a beaucoup d'apparence que *Diacceto* a été formé de la jonction de l'article avec le nom. J'ai pu voir ailleurs(12) de la Vie d'un *Petrus Ghiacetti*.

(D) *Il y a un autre FRANÇOIS-JACQUET JACCÉTIUS, qui a fait des vers.*] Michel Pocciantius le nomme *Franciscus Cathaneus Diacetus*, dit qu'il fut chanoine de la cathédrale de Florence, protonotaire apostolique, docteur en droit et évêque de Fiésoli; et qu'entre autres ouvrages il composa, en italien, la Vie de Jésus-Christ, celle de la Sainte Vierge, celle de saint Dominique, et de quelques évêques de Fiésoli; vers sermons, les épîtres et les évangiles de toute l'année(13). Ughelli le nomme *Franciscus Cataneus Diacetus*, et dit qu'il fut le successeur d'Ange de Catanéis Diacetus son oncle, dans l'évêché de Fiésoli l'an 1570; qu'il eut séance parmi les pères du concile de Trente; qu'il écrivit des traités de *authoritate præ et Concilii, de Superstitione et Magicæ, etc.*; qu'il remplit tous les devoirs d'un bon prélat, et qu'il mourut le 4 de novembre 1595(14).

(E) *Le comte de Châteauneuf descendait de notre François Jaccétius.*] Mézerai, parlant des exploits des troupes du roi contre la ligue

(1) Ghilini, Teatro, tom. II, pag. 88.

(2) A la remarque (C), tom. X.

(3) Pierius Valerian., de Litterator. Infelicit., lib. II, pag. 77.

(4) Voyez l'article de *MACHIAVEL*, remarque (C), tom. X.

(5) C'est ainsi qu'il est nommé dans le III^e volume de l'Italia sacra d'Ughelli, pag. 340.

(6) Idem, ibid.

(7) Ughelli, là même, la rapporte.

(8) Le sieur Bulifon l'a insérée à la page 199 de ses Lettere Storiche, Politiche ed Erudite, imprimées in Pozzoli, l'an 1685.

(9) Celui de Amore.

(10) Mich. Pocciantius, de Script. Florent., pag. 67.

(11) A la page 461 de l'édition de 1599.

(12) Dans la remarque de l'article *FESTO*, tom. VI, pag. 519.

(13) Pocciant., de Script. Florent., pag. 67.

(14) Ughelli, Italia sacra, tom. III, p. 100.

serve, que Sanci se rendit maître de Châteaivilain en Champagne, en 1589, à la sollicitation du seigneur du lieu. *C'était*, ajoute-t-il (5), un Florentin nommé Louis Di-
 cetti, qui, comme beaucoup d'autres
 de sa nation, avait acquis de grands
 talents à faire marchandise d'impôts et
 traités avec le roi.

(5) Mézerai, Histoire de France, tom. III,
 pag. 24, édition de 1685.

JANSÉNIUS (CORNEILLE),
 évêque d'Ipres, a été un des
 savans théologiens du XVII^e.
 Il naquit proche de Leer-
 (A) en Hollande, l'an 1585.
 On lui a souvent reproché que sa
 famille était protestante, et qu'il
 n'avait suivi quelque temps cette
 même religion (B); mais c'est
 une fausseté. Il alla étudier à
 Louvain, l'an 1602, et il s'atta-
 cha si fortement à l'étude qu'il
 tomba malade (a), de sorte
 qu'on lui conseilla de changer
 de lieu. Il s'en alla à Paris, où il
 connut Jean du Verger de Hau-
 me (b), avec lequel il avait lié
 une amitié très-étroite à Lou-
 vain. A la recommandation de
 son ami, il entra précepteur
 dans une bonne famille (c); com-
 me il était savant, il se fit bien-
 connaître à des personnes
 de lettres. Quelque temps après
 on l'envoya à Bayonne, pour re-
 prendre son bon ami qui s'y était
 retiré. Ils étudièrent ensemble
 avec une application extraordi-
 naire (C), et s'acquirent telle-
 ment l'estime de l'évêque de
 Bayonne, qu'il procura à du
 Verger un canonicat dans sa ca-

thédrale, et à Jansénius la prin-
 cipauté d'un collège (d). Ayant
 été élevé à l'archevêché de Tours
 (D), il fit en sorte que du Ver-
 ger vînt à Paris; et alors Jansé-
 nius, séparé de son ami, et n'é-
 tant pas assuré de la protection
 du nouveau prélat, sortit de
 Bayonne et s'en retourna à Lou-
 vain, où on le fit principal du
 collège de Sainte-Pulchérie; em-
 ploi dont il se dégoûta, parce
 qu'il n'y trouvait pas le loisir
 de s'appliquer à l'étude selon
 toute son inclination. Cela même
 fut cause qu'il ne voulut pas
 s'engager à régenter la philoso-
 phie (e). Il fut reçu docteur en
 théologie avec beaucoup d'éclat,
 l'an 1617 (f), et agrégé au
 nombre des professeurs ordinai-
 res; et il s'acquit une telle estime
 que l'université l'envoya deux
 fois en Espagne (E), pour des
 affaires de conséquence. Le roi
 son maître l'établit professeur
 aux saintes lettres, l'an 1630,
 dans l'académie de Louvain; et
 cinq ans après il l'éleva à l'évê-
 ché d'Ipres. Un ouvrage que
 Jansénius publia contre la Fran-
 ce (F), contribua puissamment
 à lui faire avoir cette prélature.
 Il n'en jouit guère; car il mou-
 rut le 6 de mai 1638. Il avait
 travaillé plus de vingt ans à un
 ouvrage où il expliquait le sys-
 tème de saint Augustin sur les
 matières de la grâce. Ce livre,
 publié après sa mort, a excité de
 grands troubles dans la commu-
 nion romaine (G), et a bien don-
 né de l'occupation aux papes.

(a) Valer. Andreas Deselius, Biblioth.
 belgic., pag. 154.

(b) C'est celui qui s'est rendu si célèbre
 sous le nom d'abbé de Saint-Cyran.

(c) Leydecker, ubi *infra*, citation (g),
 pag. 8.

(d) *Ibid.*, pag. 10.

(e) *Ibid.*, pag. 12.

(f) Valère André, Biblioth. belgic., pag.
 154.

Ceux qui ont soutenu la même doctrine que Jansénius ont été nommés jansénistes, et ont eu les jésuites pour principaux adversaires. Jamais peut-être on n'avait si bien reconnu la mauvaise foi qui se mêle dans les combats de cette nature (H). Ce docteur s'était mêlé de controverse contre ceux de la religion (I), et leur avait laissé le champ de bataille. On a quelques autres livres qui sont sortis de sa plume (K). Je n'ai pas dit que la cour de Rome procéda contre Pépitaphe de cet évêque (L). Consultez l'ouvrage que M. Leydecker vient de publier. C'est un très-bon livre (g).

(g) *Il est intitulé : de Historiâ Jansenismi libri VI, quibus de Cornelii Jansenii Vita et Morte, nec non de ipsius et sequacium dogmatibus disseritur, à Utrecht, 1695, in-8°.*

(A) *Il naquit près de Leerdam.* Dans un village nommé Accoy. C'est ce que M. Leydecker observe. *Fallunt*, dit-il (1), *operis posthumi editores quando referunt eum natum esse Leerdami modico Bataviæ oppidulo, sed tanti viri natalibus jam magno. Etenim sciant ejus asseclæ eum in comitatu quidem Leerdamensi natum, non tamen in oppido LEERDAMO (Lingerdampo alias, quod ad Lingam fluvium sit situm) sed in quodam pago, quod urbeculæ subest, et Accoy appellatur : sic nepotes et consanguinei, qui ibi adhuc degunt, testantur, superstite humili domunculâ, in qua primum lucem adspexit. Il ne faut point trouver de mystère en ce qu'il s'est appelé Leerdamensis (2) ; car selon l'usage ordinaire on prend le nom de la ville dans le territoire de laquelle on est né. Mille exemples prouvent cela (3).*

(1) Leydecker, de Vita et Morte Jansenii, pag. 2.

(2) *Jansenius patriâ fuit Batavus, atque ut ipse scribit, quasi in honore id poneret, Leerdamensis... Undè verò iste error ? an quâd, etc. Idem, ibid., et pag. 3.*

(3) Voyez la remarque (A) de l'article CASTELLAN, tom. IV, pag. 545.

(B) *On lui a reproché qu'il avait suivi quelque temps la religion protestante.* Un jésuite de Bordeaux nommé Moïse du Bourg, publia un petit livre (4), l'an 1658, où il dit (5) que le père de Cornelius Jansenius fit profession de l'hérésie des calvinistes, quoique son fils étant en âge se déclara catholique. Le père Labbe avant lui avait publié la même chose (6) : *Princeps eorum erit CORNELIUS JANSENIUS qui gente Hollandus, patriâ Leerdamensis, inter hæreticos educatus à puero, tum Levanii, etc.* Le père Hazart renouvella cette calomnie dans un ouvrage commandé intitulé : *Triomphe des papes de Rome*, qu'il publia à Anvers, l'an 1681. Son père, dit-il, était guenois, quant à lui, étant devenu plus grand, il fit paraître extérieurement qu'il était catholique (7). Quand il se vit poursuivi en réparation d'injure, allégua entre autres raisons qu'il n'était pas l'inventeur de ce reproche, puisqu'il ne l'avait publié qu'après Moïse du Bourg (8). On a prouvé victorieusement dans les factums que je cite, que ce reproche est très-faux. Voici un passage de M. Leydecker qui contient des particularités que ne sont pas dans les factums. *Parentes habuit honestos, pontifici religioni addictos, licet evangelica lux Belgio affunderetur, quibus modicæ opes. Ut malè Hazardus suita in historiis eum patre calvinico natum retulerit, illum falsi peritulantibus, qui id non ferrent, et potibus. Pater appellatus fuit et nunculo nomine JAN OTTIE (9) fabrilis opere victum quæritans, non autem LINTJE GYSBERTS, ceu rerunt superstites, undè hic filius CORNELIS JANSE dictus est, antiquo nomine in Belgio more, at latine vel ad ditiâ terminatione, CORNELIUS JANSENIUS (10).*

(4) *Intitulé : Histoire du Jansénisme, contenant sa conception, sa naissance, son accroissement et son agonie.*

(5) Voyez les Factums des parents de Jansenius dans le VIIIF^e tome de la Morale primitive, pag. 317.

(6) *In præfatione Triumphi catholice Veritatis, imprimé à Paris, en 1651.*

(7) Voyez les Factums des parents de Jansenius, pag. 307.

(8) La même, pag. 317.

(9) On remarque dès le commencement du 1^{er} factum, qu'il s'appelait Jean Otto Aoy.

(10) Leydecker, de Vita Jansenii, pag. 3.

(C) *Ils étudièrent ensemble avec une application extraordinaire.*] « Ce fut chez M. de Hauranne, qui fut depuis abbé de Saint-Cyran, que M. Jansénius passa les cinq ou six années qu'il fut à Bayonne, s'appliquant à lire les saints pères et saint Augustin avec tant d'assiduité, que Jansénius ne paraissant pas si robuste, la mère de M. de Hauranne disait quelquefois à son fils, qu'il tuerait ce bon Flamand à force de le faire étudier (11).

(D) *Ayant été élevé à l'archevêché de Tours.*] Selon M. Leydecker (12) l'archevêché était devenu vacant par la démission de Sébastien Galigai, père (13) du marquis d'Ancre : *Vacante cathedra per spontaneam Sebastiani Galigai Florentini, infelici marchionis Ancraei fratris, cessionem.*

(E) *L'université l'envoya deux fois en Espagne.*] Ses ennemis ont débité bien des mensonges là-dessus. Ils ont dit qu'il s'enfuit d'Espagne sur le point qu'il allait être pris par l'inquisition pour y avoir débité sa nouvelle doctrine (14). C'est ce que le père Haurant a débité en copiant Moïse du Bourg. Voici ce que les factums répondent (15).

« Son ignorance (16) dans les affaires de M. Jansénius fait assez voir que c'est une médisance forgée à plaisir. Il parle de son voyage d'Espagne comme s'il n'en avait fait qu'un, au lieu qu'il en a fait deux (*), l'un en 1624, et l'autre en 1625. Et c'est ce qui aurait embarrassé ce jésuite bordelais : car en mettant son conte au premier voyage de Jansénius, la fausseté en eût paru visible, parce qu'il n'aurait eu garde d'y retourner une seconde fois. Et en le mettant au deuxième, elle eût paru d'une autre manière, en ce qu'il est infailible qu'un si fâcheux accident aurait déconcerté toute sa négociation, et qu'il

» s'en serait retourné tout honteux à Louvain ; au lieu qu'il est certain » qu'il s'y en retourna glorieux, » ayant obtenu tout ce que l'université de Louvain avait demandé à sa majesté catholique, pour arrêter les entreprises des jésuites. Enfin » un auteur, d'ailleurs si peu digne de créance, en est tout-à-fait indigne à l'égard d'un fait peu croyable de soi-même, lorsque dans le même endroit il avance trois autres faussetés manifestes contre la même personne. Et c'est ce qu'a fait ce jésuite de Bordeaux. La 1^{re}. est, » que le père de Jansénius était calviniste, etc. C'est la première calomnie, dont la fausseté est prouvée d'une manière convaincante dans le 1^{er}. et le 3^e. factum. La 2^e. est, » *Que Jansénius étant de retour à Louvain, après cette longue course qu'il avait faite en France, il fut tant par ses intrigues que, sous le titre de pauvre catholique hollandais, il fut fait boursier d'un collège où l'on faisait la distribution de certains deniers pour l'entretien de tels pauvres écoliers.* Impudent mensonge, réfuté par actes publics (*) , puisqu'aussitôt qu'il fut retourné à Louvain, l'an 1617, il prit le bonnet de docteur en théologie, et fut fait président du collège de Sainte-Pulchérie : *Lovanium revocatus novo collegio D. Pulcheriae præficitur.* La 3^e. est une médisance infâme, qui est que » ce bon boursier volait l'argent du collège pour payer la pension de deux neveux de l'abbé de Saint-Cyran. Toutes faussetés. 1^o. M. l'abbé de Saint-Cyran n'avait qu'un neveu à Louvain et non pas deux. 2^o. Si M. Jansénius n'avait été que boursier, comment aurait-il pu disposer des biens du collège ? 3^o. Ce prétendu vol est une calomnie atroce répandue en plusieurs libelles des jésuites, dont ils ont été convaincus dans la 16^e. Lettre Provinciale en ces termes : *Je vous dirai, etc.* »

On a dit mille et mille fois qu'il n'y a point de roman qui ne soit fondé sur quelque fait véritable. C'est ce qu'on peut dire de celui de Moïse du Bourg ; car il paraît par une lettre

(*) *Fasti Acad.*, pag. 138.

(11) *Factum* pour les parens de Jansénius, pag. 410.

(12) *De Vita Jansenii*, pag. 10.

(13) On plutôt beau-frère ; car le marquis d'Ancre s'appelait Concini, et sa femme Galligai.

(14) *Factum*, pag. 450.

(15) *Pag.* 451.

(16) C'est à-dire, de Moïse du Bourg.

(*) *Valer. Andr.*, in *Fastis Academicis*, pag.

de Jansénius que l'inquisition d'Espagne fit quelques informations contre lui après son départ. Voici les paroles de sa lettre (17). *On m'a écrit de delà les monts (Pyénées) que l'inquisition a été suscitée contre un docteur de Louvain qui a été en Espagne, et s'est adressée à Salamanca au logis de son hôte, qui était le premier docteur de delà et de l'université, appelé Basilius de Léon, pour prendre information contre lui, comme contre un Hollandais, et par conséquent hérétique, qui leur répondit tant à l'avantage de ce docteur que le nez leur saigna* (18). Finissons cette remarque par ces paroles de Valère André (19) : *Brevi quoque tempore eam de se opinionem apud academicos omnes excitavit, ut præ Jansenio alius magis idoneus non fuerit judicatus, qui nomine ejusdem academici bis legatus in Hispanias mitteretur. Ubi quâ prudentiâ ac dexteritate sese gesserit, tum apud regem catholicum, tum in academiis Salmanticensi ac Vallisoletanâ, felicissimus utriusque legationis eventus docuit.* Consultez M. Leydecker (20), touchant le sujet et le succès de ces deux voyages d'Espagne.

(F) *Jansénius publica* (21) *un ouvrage contre la France.*] C'est un ouvrage d'une grande force : il a pour titre *Alexandri Patricii Armacani, theologi, Mars Gallicus, seu de Justitiâ armorum et fœderum regis Gallici libri duo.* On y crie de la manière du monde la plus maligne et la plus odieuse, contre les services continuels que rendait la France aux protestans de Hollande et d'Allemagne, au préjudice de la catholicité. Les Hollandais y sont traités de rebelles, qui ne jouissaient de la liberté républicaine que par une infâme usurpation. Ils ont répondu cent fois à ce reproche, et M. Leydecker en dernier lieu n'a point oublié d'y bien répondre (22). Il nous apprend (23) un bruit qu'on a fait courir, c'est que

Jansénius, ayant été consulté par l'archevêque de Malines, après la perte de Boet et de Mastricht, conseilla de se débarrasser du joug de l'Espagne, et de s'en aller à la manière des Suisses, qu'il avait donné ce conseil fut bien en peine. Là-dessus le sieur de Rose lui fournit un conseil de sortir d'affaire : il lui procura un écrivain contre la France, et lui communiqua la tablature du *Mars Gallicus* (24). M. Leydecker alla chercher la lettre du nonce Fabio Chigi, et y vit *mentiri viderentur, litteras per Fabium Gighi, nuntii apostolici deinde Alexander VII fuit Barberinum, cardinalem, deinde Romæ 25 martii 1641, ubi hæc cardinalis Richelius admodum machatur in Jansenium, quod Rosæo Martem Gallicum corripit. Nimirum hæc litteræ adhuc legio sancti officii Romæ asservatur* (25). Les jésuites ne manquèrent d'irriter la cour de France contre les sectateurs de Jansénius, parce que c'était un homme qui avait humilié la nation et ses monarques presque depuis le premier au dernier. M. Leydecker fait un long passage d'un livre * qui est du père Annat (26), et qui a toutes les apparences, est du même auteur (27). Je ne rapporterai pas le long passage que ce qui concerne la gratitude qu'on reproche à Jansénius. *Ante omnia Jansenio exprobratur ingratus in Galliam animum, valetudinem, quam recipere debuit, et in patriâ, concreto et pingui restituerat puro et salubri ; quod*

(24) *Opportunè suam operam offerens Rosæus, vir eruditissimus, sanctionem præstare, cujus antè meminimus, solum voluminis argumento, quo vel peritaret, vel famam falsi accusaret. Is erat Mars Gallicus, stylo quidem Janseniano, cujus tamen materia ipsius ditionem et ingenium excedebat. Leydecker, de Vita Jansenii, pag. 93.*

(25) *Ibidem.*

* Joly donne le titre du livre, comme il ne l'avait pas donné dans la note (27). Il confirme les conjectures de Bayle, et dit que le *Jansénius renovatus* est compris dans la collection des Œuvres du père Vavasseur in-folio.

(26) Leydecker, de Vita Jansenii, p. 100.

(27) On le lui donne dans la page 100 du catalogue de Sébastien Mabre-Cramoisy, l'an 1678. Le *Jansénius suspectus* fut imprimé l'an 1650, par Sébastien et Gabriel Cramoisy.

(17) *Datée du 31 décembre 1637.*

(18) *Factum, pag. 462, 463.*

(19) *Biblioth. belg., pag. 154.*

(20) *Pag. 23 et seq.*

(21) *L'an 1635.*

(22) *Leydecker, de Vita Jansenii, pag. 94 et sequent.*

(23) *Pag. 92.*

tum, cum egeret, præbuerat, tum domestico præceptori Lutetiæ Parisiorum, tum ludi publici magistro Baionæ, quæ notitia virorum illustrium atque doctorum animum fecerat ad majora, aditumque et viam muniverat. Quin in Galliis, quod beneficii loco sine dubio numeravit, magnam adeptus erat librorum calvinianorum copiam, quorum de fontibus hausit Augustini interpretationem, et invenerat homines à Calvinii disciplinâ non alienos, quibuscum liberiores de prædicatione sermones contulerit (28).

Admirez ici la vicissitude des choses humaines. Jansénius fut récompensé d'une mitre, pour avoir approfondi la France sur ce qu'elle se disputait avec les états protestans; et aujourd'hui (29) la cour d'Espagne punirait sans doute une bonne préface à un docteur de Louvain qui avait un livre aussi fort pour la justification d'une telle ligue, que celui de Jansénius était fort contre la France: tant il est vrai qu'on peut parvenir à la même fin par des routes toutes contraires, et que ce qui est bon en un temps est très-mauvais en un autre (30). La réfutation d'un livre peut mériter la récompense que le livre même avait méritée. Quel plaisir ne fait-ce pas pour des gens non préoccupés, si l'on voyait devenir évêque, un professeur de Louvain qui aurait fidèlement réfuté le *Mars Gallicus* de notre Corneille?

Maudé (31) lui attribue l'*Admonition* (32), et le *Mysteria politica*, deux ouvrages, dit-il, qui eurent de merveilleux effets contre les desseins de Louis XIII. Je crois qu'il se trompe.

(28) Auctor libri cui titulus, Jansenius suscipiens, apud Leydeckerum, pag. 89.

(29) On écrit ceci, l'an 1695.

(30) Voyez la remarque (I) de l'article HORTÉ, dans ce volume, pag. 280.

(31) Maudé, Coups d'État, chap. IV, pag. 170.

(32) Voyez, tom. IV, pag. 25, la remarque (F) de l'article BOUVERA (Jean).

Malgré tous les efforts de Joly pour prouver que deux livres ne sont pas des jésuites, il est prouvé que J. Keller, jésuite, qui a un article dans le *Mars Gallicus*, est l'auteur des *Mysteria politica*. Quant à l'*Admonition*, s'il n'est pas de Keller, il est de l'abbé Jean, de la même compagnie de jésuites. Les jésuites jouèrent très-bien leur rôle, dans la requête qu'ils présentèrent contre Jean Keller, lecteur de l'université, ils ne craignirent pas d'avancer que le roi avait su le vrai nom de l'auteur.

(C) Ce livre a excité de grands troubles dans la communion romaine.] Il a fait produire une infinité d'autres livres, dont quelques-uns contiennent tout ce qui se pouvait dire de part et d'autre sur cette matière par des esprits déliés, subtils, savans; mais avec tout cela nous n'en sommes pas plus avancés ni plus éclairés: et ce sera toujours la destinée des disputes de cette nature; plus on en parlera, plus on les embrouillera, plus on donnera sujet au lecteur de dire: *Fecistis probè, incertior sum multò quàm dudum* (33). Quelqu'un a dit, que les matières de la grâce sont une mer qui n'a ni rive ni fond. Peut-être aurait-il parlé plus juste s'il les avait comparées au phare de Messine, où l'on est toujours en danger de tomber dans un écueil, quand on tâche d'en éviter un autre;

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Tout se réduit enfin à ceci: Adam a-t-il péché librement? Si vous répondez qu'oui; donc, vous dirait-on, sa chute n'a pas été prévue: si vous répondez que non; donc, vous dirait-on, il n'est point coupable*. Vous écrirez cent volumes contre l'une ou l'autre de ces conséquences, et néanmoins vous avouerez, ou que la prévision infallible d'un événement contingent est un mystère qu'il est impossible de concevoir, ou que la manière dont une créature qui agit sans liberté pèche pourtant, est tout-à-fait incompréhensible. Je n'en veux pas davantage: puisqu'il faut avouer l'une ou l'autre de ces incompréhensibilités, à quoi vous sert de tant écrire?

(H) Jamais on n'avait si bien reconnu la mauvaise foi qui se mêle dans les combats de cette nature.] Tous ceux qui ont un peu de pénétration voient clairement que sur la matière de la liberté il n'y a que ces deux partis à prendre: l'un est de dire que toutes

les fois que l'auteur de l'*Admonition*, qu'il leur avait fait savoir que ce n'était pas un jésuite: ils ajoutent que le nonce et le cardinal de Richelieu dirent publiquement que l'auteur ne fut jamais jésuite, ni bon ami des jésuites. Les bons pères!

(33) Terent., *Phorm.*, act. II, sc. III.

* Joly et Leclerc répondent à cela que la prescience de Dieu est une chose purement antérieure aux événemens, et qu'ainsi elle ne nuit aucunement à la liberté des causes qui les produisent.

les causes distinctes de l'âme qui concourent avec elle lui laissent la force d'agir ou de n'agir pas ; l'autre est de dire qu'elles la déterminent de telle sorte à agir, qu'elle ne saurait s'en défendre. Le premier parti est celui des molinistes, l'autre est celui des thomistes et des jansénistes, et des protestans de la confession de Genève. Voilà trois sortes de gens qui combattent le molinisme *, et qui dans le fond ne peuvent avoir là-dessus que le même dogme. Cependant les thomistes ont soutenu à cor et à cri, qu'ils n'étaient point jansénistes ; et ceux-ci ont soutenu avec la même chaleur, que, sur la matière de la liberté, ils n'étaient point calvinistes. Il n'y a point d'artifices, ou de distinctions mal fondées, dont on ne se soit servi pour colorer cette prétention, et tout cela afin d'éviter les fâcheuses suites que l'on prévoyait, si l'on demeurait d'accord de quelque conformité ou avec les jansénistes, ou avec les calvinistes. D'autre côté, il n'y a point eu de sophisme dont les molinistes ne se soient servis, pour faire voir que saint Augustin n'a point enseigné le jansénisme : c'est qu'on n'osait pas convenir que l'on fût contraire à ce grand saint. Ainsi les uns ne voulant point avouer qu'ils fussent conformes à des gens qui passaient pour hérétiques, et les autres ne voulant point avouer qu'ils fussent contraires à un docteur dont les sentimens ont toujours passé pour orthodoxes, ont joué cent tours de souplesse si opposés à la bonne foi que rien plus.

(I) *Il s'était mêlé de controverse contre ceux de la religion.*] Voici le précis qu'on nous donne de cette dispute (34). MM. les États-Généraux firent un édit, en 1629, par lequel ils défendirent l'exercice public de la religion romaine dans Bois-le-Duc, et destinèrent les revenus ecclésiastiques de la mairie de cette ville à l'usage de la religion réformée, qu'ils y firent prêcher par quatre ministres. Ceux-ci, ayant été avertis que

* Leclerc, dans une note qui n'a pas été copiée par Joly, dit que Bayle parle ici de matières qu'il n'entend pas. Leclerc au reste, sulpicien, a prodigué les raisonnemens théologiques sur cet article Jansénien.

(34) Leydecker, de Vita Jansenii, pag. 57 et sequenti.

l'on semait en cachette plusieurs calomnies atroces contre leur doctrine, publièrent un manifeste pour déclarer qu'ils n'enseignaient que l'Évangile tout pur, et pour exhorter leurs adversaires à proposer en public tout ce qu'ils auraient à objecter. On ne répondit à cela que par un écrit (35) dont Jansénius était auteur. Gisbert Voëtius, l'un des quatre ministres qui prêchaient à Bois-le-Duc, fit des remarques sur cet ouvrage (36), lesquelles furent réfutées par un nouveau livre de Jansénius (37). L'auteur des Remarques ne demeura point sans repartie : il réfuta tout de nouveau son adversaire par un gros livre qu'il publia, l'an 1635, et qui a pour titre *Desperata Causa Papalis*. Jansénius ne répliqua point ; mais un de ses amis répliqua pour lui, ce fut Libertus Fromondus. Son livre (38) fut imprimé à Anvers, l'an 1636, et réfuté par Martin Schoockius, professeur en histoire et en éloquence à Deventer, qui intitula sa réponse : *Desperatissima Causa Papalis*. Elle fut imprimée l'an 1638. Ce fut la fin de cette dispute, si nous en croyons M. Leydecker (39). Cependant je trouve dans la Bibliothèque de Valre André, parmi les Œuvres de Fromondus, un écrit intitulé : *Sycophantia : Epistola ad Gisbertum Voëtium* imprimé l'an 1640. Et depuis la première impression de cet article, j'ai vu une lettre où l'on reproche à ce professeur d'Utrecht de s'être trompé. *Falleris, ô præclare, secius res habet..... Fromondus..... ultimo id prostravit adversarium, nunquam quod sciam refutatus* (40).

Jansénius eut à soutenir une autre guerre qu'on peut nommer protestante. Car Théodore Simonis (41) catholique flottant, et cherchant maître, le fut trouver à Louvain, pour lui demander l'éclaircissement

(35) Intitulé : *Alexipharmacum*, imprimé l'an 1630.

(36) Intitulées : *Philonius Romanus correctus*.

(37) Intitulé : *Notarum Spongia*, imprimé l'an 1631.

(38) Intitulé : *Causa desperata* Gisb. Voëtii adversus Spongiam... Cornelii Jansenii Crimen tenens.

(39) De Vita Jansenii, pag. 64.

(40) *Epistola Christiani Philireni ad Jansenium Palaeologum*, pag. 5.

(41) Il était du pays de Holstein.

quelques doutes sur l'infailibilité du pape, sur l'adoration de l'eucharistie et sur quelques autres points. Jansénius, embarrassé des objections de ce personnage, lui dit un jour qu'il ne voulait plus disputer de vive voix, mais par écrit, et qu'il voyait bien qu'il avait affaire à un catholique qui s'en irait bientôt en Hollande se vanter de l'avoir vaincu. Simonis, qui avait beaucoup de peine à se résoudre à disputer par écrit, s'y détermina enfin. Mais après que l'on eut réitéré les écritures deux fois de part et d'autre, il se vit assiégé dans son logis par des soldats, et menacé de la peine des hérétiques. Le secrétaire du duc d'Arschot criait au fait, et disait qu'il y avait assez de bois dans la forêt de son maître pour brûler cet hérétique. Mais comme celui qui interrogea Simonis au nom de l'archevêque de Malines, rapporta qu'il l'avait trouvé bon catholique, et bien résolu de persévérer dans la communion romaine, la liberté fut rendue au prisonnier, et il fallut que Jansénius payât la dépense des soldats, etc. Simonis, au bout de deux ans, se fit de la religion, et publia un livre (42) qui a pour titre : *De statu et Religione propriâ papatus adversus Jansenium* (43). J'ai lu depuis peu que cet homme, étant passé du luthéranisme au papisme, retourna au luthéranisme, et embrassa ensuite le parti des sociniens. Il fut principal de leur collège de Kisselin en Silésie (44). Il entendait bien le grec, et c'est lui qui a traduit en cette langue le *Janua Linguarum* de Jansénius.

(K) On a quelques autres livres qui sont sortis de sa plume.] Une harangue de *interioris hominis Reformatio*; *Tetrateuchus sive Commentarius in IV Evangelia*; *Pentateuchus sive Commentarius in v libros Moysis*. La réponse des théologiens de Louvain, *in obediendi conscientias quam habent edicta regia super re monetariâ*, celle des théologiens et des juriconsultes, *de Juramento quod publicâ auctoritate Magistratui designato*

imponi solet, sont l'ouvrage de Jansénius (45). M. Leydecker (46) se plaint que l'on attribue dans le Dictionnaire de Moréri, la Concorde des Évangiles à notre Jansénius, évêque de Gand. Je n'ai point trouvé cela dans Moréri. L'erreur que M. Arnauld (47) a reprochée à George Hornius, d'avoir cru que notre Jansénius a été évêque d'Ypres et puis de Gand, est corrigée dans l'édition de M. Leydecker (48).

(L) *La cour de Rome proceda contre l'építaphe de Jansénius.*] Le 10 de décembre 1655, « l'évêque d'Ypres, » François de Robes (49), de la maison des comtes d'Annap, fit ôter « de nuit à petit bruit la pierre du » tombeau de son prédécesseur, Cornille de Jansen, où l'on lisait l'éloge de sa vertu et de sa doctrine, » et particulièrement de son livre » intitulé, *Augustinus*, portant que » ce fidèle interprète des plus secrètes pensées de saint Augustin avait » employé en cet ouvrage un esprit » divin, un travail infatigable, et » tout le temps de sa vie, et que l'église en recevrait le fruit sur la » terre, comme lui la récompense au » ciel : Paroles qui étaient outrageuses » aux bulles des papes, Urbain VIII » et Innocent X, qui avaient censuré cet ouvrage. Cet évêque en vint » à cette ruine de tombeau par ordre » exprès du pape Alexandre VII, » et du consentement de l'archiduc » Léopold, gouverneur des Pays-Bas, » nonobstant la résistance de son » chapitre, jusque-là qu'un des principaux qui en était, osa bien dire, » que ce n'était pas au pouvoir du pape » ni du roi de faire supprimer cette » építaphe : tant lui que ses collègues » étaient affectionnés à Jansénius » (50) ! » Voyez M. Leydecker (51) qui rapporte tout ceci plus ample-ment. J'ai de la peine à croire ce qu'il observe (52), que le jésuite la

(45) Tiré de Valère André, pag. 155.

(46) Pag. 2.

(47) Morale pratique, tom. III, pag. 136.

(48) In Notis ad Hist. Hornii, pag. 517.

(49) M. Leydecker, pag. 133, le nomme Johannes Roblesius.

(50) Saint-Romuald, Journal chronologique et historique, tom. II, pag. 612.

(51) De Vita Jansenii, pag. 132 et seq.

(52) Pag. 135.

(42) Imprimé à Leyde, l'an 1638.

(43) Voyez l'histoire de tout ceci fort au long, M. Leydecker, pag. 68 et sequent.

(44) Voyez Mollerus, Imagoge ad Historiam Jansenii Cimbricam, part. III, pag. 108.

Chaise avait conseillé de briser la pierre où l'épithaphe de Jansénius était gravée, mais que l'évêque d'Ypres se contenta de la jeter dans un coin. Je ne pense pas qu'en l'année 1655 le père la Chaise fût dans une situation à se mêler de pareils conseils. Ajoutons ce fait curieux. « La » dernière fois que le roi très-chrétien » fut à Ypres, une religieuse hospitalière qui l'avait assisté (53) dans sa dernière maladie, et qui parlait de lui comme d'un saint, racontait en fondant en larmes à des seigneurs de la cour, qu'elle lui tenait le bras lorsqu'il écrivit son testament, et elle les conjurait en même temps de prier le roi de faire réparer l'injure qu'on avait faite à un si saint homme, en ôtant la pierre de son tombeau (54). »

(53) *C'est-à-dire, Jansénius.*

(54) *Morale pratique, tom. VIII, pag. 462.*

JAPON : c'est ainsi qu'on nomme un grand pays situé à l'orient de la Chine, et divisé en plusieurs îles. On en parle si amplement dans le Dictionnaire de Moréri (a), qu'il me reste peu de choses à observer. Je ne veux pas même recueillir toutes les omissions : je me borne à quelques articles de la théologie de ces insulaires. « La monarchie » du Japon est divisée en deux » états, l'ecclésiastique et le séculier. Le premier est composé de bonzes, et le second de la noblesse et du peuple. Le nom de bonzes est commun à tous les ministres destinés au service des dieux que les Japonais adorent. Ils font profession de vivre dans le célibat (A), et..... ils ont un souverain appelé Iaco ou Xaco, qui a autorité sur tous les autres ; qui juge les affaires de religion, décide de ce que l'on

(a) *Surtout à l'édition de 1699.*

» doit observer touchant le culte des dieux, et de ce que l'on doit croire de leur nature. Il élit les Tundes, qui disposent des choses moins importantes ; et qui représentent en quelque sorte nos évêques..... (b). Les Japonais ont de deux sortes de dieux. Les premiers sont les démons, qu'ils adorent sous plusieurs figures, non par espérance d'en recevoir du bien, mais par l'appréhension d'en recevoir du mal. Les seconds sont les rois, les conquérans et les savans, qu'ils ont mis au nombre de leurs dieux. Les principaux sont Amida et Xaca (B)..... On compte jusques à douze sectes, ou douze religions dans le Japon ; et chacun a la liberté de suivre celle qu'il lui plaît, ce qui ne cause point de division, par la raison, disent-ils, que les entendemens ne sont pas unis de parenté, comme les corps. Entre ces sectes il y en a trois principales. La première n'espère point d'autre vie que celle-ci, et ne connaît point d'autre substance que celle qui frappe les sens.... La seconde, qui croit l'immortalité de l'âme et une autre vie, est suivie par les plus honnêtes gens, et est appelée la secte des hommes de Dieu très-haut. La troisième est celle des adorateurs de Xaca (c). Les bonzes peuvent être comparés à nos moines (d).

(b) *Journal des Savans, du 18 juillet 1692, pag. m. 492, dans l'extrait de l'Histoire de l'église du Japon, par M. l'abbé de T.*

(c) *Là même, pag. 494.*

(d) *Voyez la remarque (B).*

Quelques auteurs disent (e) que la division la plus générale qui se puisse faire des sectes des Japonais est de poser que les unes font profession de s'arrêter à l'apparence, et que les autres cherchent la réalité qui ne frappe point les sens, et qu'ils appellent la vérité. Ceux qui s'arrêtent à l'apparence admettent une autre vie après celle-ci (C), pour la récompense éternelle des gens de bien, et pour la punition éternelle des méchants. Mais ceux qui cherchent la réalité intérieure et insensible rejettent le paradis et l'enfer, et enseignent des choses qui ont beaucoup de rapport à l'opinion de Spinoza (D). Ils symbolisent avec les épicuriens en ce qu'ils ôtent à Dieu le gouvernement du monde, comme une chose qui s'opposerait à la souveraine tranquillité qui fait, selon eux, tout son bonheur. Ils vont même plus avant qu'Épicure; car ils ôtent à Dieu le raisonnement et l'intelligence. Ils craignent sans doute que ces qualités ne troublassent son repos, comme ils éprouvent que l'action de raisonner est accompagnée de quelque fatigue (f). La religion chrétienne que François Xavier, et ensuite plusieurs autres missionnaires annoncèrent aux Japonais, ne trouva point de plus grands obstacles que ceux que les bonzes lui suscitèrent, non pas tant par leurs disputes et par leurs raisonnemens, que par les voies ordinaires aux ecclésiastiques : je veux dire par le recours au bras

séculier, et par le soin d'animer les rois et le peuple au maintien de l'ancienne religion, et à persécuter les sectateurs de la nouvelle (g). Il faut néanmoins convenir que ces prêtres japonais entrèrent en conférence avec les prêtres chrétiens, et qu'ils leur firent des objections qui témoignent qu'ils ne manquaient pas d'esprit (h). Ils ne purent empêcher que la religion chrétienne fît de fort grands progrès en peu de temps; mais enfin ils poussèrent l'empereur à des violences qui l'ont extirpée tout-à-fait dans le Japon, et qui ont bien grossi le martyrologe (E). Le père Possevin a censuré fortement les ordonnances (F) du législateur des Japonais *.

(g) Voyez le Journal des Savans, du 18 juillet 1689, pag. 499.

(h) Voyez l'Histoire des ouvrages des Savans, septembre 1691, pag. 8 et suiv., dans l'extrait de l'Histoire de l'Eglise du Japon.

* Pour cet article Joly renvoie à sa note sur la remarque (O) de l'article MILTON, tom. X.

(A) Les bonzes font profession de vivre dans le célibat.] Mais « ils ne le » gardent pas toujours fort exactement. Ils s'abstiennent de chair et » de poisson, se rasent la barbe et les » cheveux, et cachent leurs débauches sous l'apparence d'une vie » austère (1). » Leur plus grand profit est d'enterrer les morts. Le peuple, persuadé qu'en l'autre vie les âmes de leurs parens peuvent tomber en quelque nécessité, n'épargne rien pour leur procurer le soulagement que les bonzes leur promettent moyennant de grosses aumônes. Ils usent encore d'un autre artifice pour s'enrichir : c'est d'emprunter de l'argent qu'ils promettent aux simples de leur rendre en l'autre vie avec de gros intérêts; et en l'empruntant de la sorte, ils disent entre eux que le terme vaut l'argent

(e) Voyez Possevin, Biblioth. select., lib. X, cap. II, pag. m. 410, tom. I.

(f) La même, cap. IH, pag. 415.

(1) Journ. des Savans, du 18 juillet 1689, pag. 499, édition de Hollande.

(2). Ceux qui voudraient faire un parallèle entre l'Orient et l'Occident se trouveraient courts quant à l'article de ces dettes payables en l'autre monde ; mais d'ailleurs le célibat mal observé, les tromperies cachées sous les apparences d'une morale rigide, le profit des enterremens, le secours envoyé aux âmes séparées du corps, fourniraient beaucoup de comparaisons. Je suis persuadé que plusieurs personnes n'ont pu lire les Extraits de M. Cousin (3) sans s'écrier intérieurement, *c'est comme chez nous*. Ce serait une chose assez curieuse qu'une relation de l'Occident, composée par un Japonais, ou par un Chinois, qui aurait vécu plusieurs années dans les grandes villes de l'Europe. On nous rendrait bien le change. Les missionnaires qui vont aux Indes en publient des relations, où ils étalent les faussetés et les fraudes qu'ils ont observées dans le culte de ces nations idolâtres. Ils s'en moquent ; mais ils ont à craindre qu'on ne les fasse souvenir du

quid rides? mutato nomine de te Fabula narratur (4) ;

ou du reproche que méritent, et des représailles à quoi s'exposent ceux qui méconnaissent leurs défauts, et découvrent avec la dernière sagacité les vices d'autrui.

*Cum tu a perversis oculis mala lippus innotetis,
Cur in amicorum vitis tum cernis acutum,
Quam aut aquila, aut serpens Epidaurius?
at tibi contra*

Evenit, inquirant vitia ut tua rursus et illi (5).

(B) *Les principaux sont Amida et Xaca.*] « Le premier est représenté » sous diverses figures monstrueuses. » Dans un de ses temples, qui est à » Iédo, il est porté sur un cheval à » sept têtes. Le plus beau de ses temples est près de Méaco, et a cinq » cents pieds de long. Il y a dedans » mille idoles d'or massif. Pour Saca, » ou Xaca, les bonzes en racontent » mille impertinences. Ils disent » qu'il naquit huit cents fois en différentes espèces, avant que de naître » d'une femme ; et que, quand il en » naquit, il sortit par les flancs de

» sa mère, qu'il avait rongés avec les » dents. La vérité est que Xaca était » un sophiste qui persuadait tout ce » qu'il voulait. Sa mère, étant grosse » de lui, songea qu'il lui sortait un déphant blanc par la bouche. C'est pour » cela que les éléphants de cette contrée » leur sont en vénération dans les Indes, dans la Chine, dans le Tonquin, » à Siam et au Pégu. Ils sont servis » en vaisselle d'or, et les grands seigneurs vont en foule les visiter, et » leur rendre les mêmes honneurs » qu'à des rois (6). » L'une des trois principales sectes des Japonais est celle des adorateurs de Xaca. Ils vivent en communauté, se lèvent à minuit pour chanter des hymnes, s'assemblent tous les soirs pour écouter le discours que leur supérieur leur fait sur quelque sujet de morale, puis leur donne des points à méditer. Quelquefois il leur représente un homme mourant, et leur rapporte les reproches que le corps et l'âme se font mutuellement en ce dernier moment. La méditation dure une heure. Quand elle est finie, chacun rend compte au supérieur des pensées qui lui sont venues dans l'esprit, et des résolutions qu'il a prises (7).

(C) *Ceux qui s'arrêtent à l'apparence admettent une autre vie après celle-ci.*] Il paraît que leur opinion est celle d'Amida, et de Xaca, et de Fotoque. Ils disent qu'aux quatre points cardinaux du monde, il y a certains pays dont les habitans sont dans une plénitude de satisfaction qui les fait jouir d'une souveraine félicité ; que Fotoque a fait toutes les lois du Japon, et que ceux qui les observent ne quitteront pas plus tôt cette vie qu'ils iront en ces lieux-là, qu'ils y renaîtront, et que Fotoque les transformera, et leur donnera trente-deux figures et quatre-vingts qualités, avec lesquelles ils vivront éternellement dans une béatitude parfaite, bien contents de leur condition et bien joyeux (8). Les femmes ne pourront point être admises en ces pays-là : mais

(2) Journal des Savans du 18 juillet 1689, pag. 493.

(3) Auteur du Journal des Savans, cité ci-dessus et ci-dessous.

(4) Horat., sat. I, lib. I, vs. 69, 70.

(5) Idem, sat. III, lib. I, vs. 25.

(6) Journal des Savans, du 18 juillet 1689, pag. 495.

(7) Journal des Savans, du 18 juillet 1689, pag. 496.

(8) *In omnem eternitatem vivent laeti admodum, felices et nulli sorte contenti.* Pomevin, ubi infra.

celles qui seront sauvées pour avoir observé les lois de Fotoque, seront transformées en hommes; car sans cela elles ne recevraient point la récompense de leur bonne vie, vu qu'elles sont de leur nature immondes et exécrables (9), disent-ils. Pour ce qui regarde les transgresseurs des lois de Fotoque, ils passeront de cette vie en certains lieux infernaux, et ils y souffriront six sortes de peines dont ils ne verront jamais la fin. Voilà quelle est la doctrine générale des sectateurs de l'apparence; les autres sectes disent là-dessus ce que bon leur semble, mais ceux-ci s'accordent dans ce centre d'unité, et leur opinion est celle des ignorans et du méchant peuple: *Et quamvis de hisce rebus una quæque Japoniorum secta loquatur, ut vult, communi tamen consensu quicumque extrinsecam rerum faciem sectantur, in hoc, quod diximus, conveniunt, et hanc opinionem rudes et vulgares homines amplectuntur* (10). J'emprunte tout ceci du jésuite Possevin (11), qui ne s'est point cru obligé à réfuter les doctrines de cette secte; car puisqu'elle fait profession, dit-il, de ne s'attacher qu'aux apparences, ce qu'elle dit n'a réellement aucune solidité, ni aucune vérité; ce n'est tout au plus qu'un fantôme ou un extérieur de vérité. Les bonzes eux-mêmes avouent manifestement que tout ce système de Camus et de Fotoque a été bâti, ou plutôt forgé en faveur des ignorans et des esprits imbeciles: *Nam (ut ipsimet bonzii, qui suæ sententiæ magistri et doctores sunt aptentur) totam de CAMI et FOTOQUE disciplinam propter rudes et inscios rerum homines, capti, et ingenio imbecillos, esse compositam, vel potius confictam, non quòd aliquid eorum, quæ in ipsâ docentur verum sit* (12). Possevin ne laisse pas de réfuter, dans son chapitre V (13), la doctrine de cette secte.

(D) Ceux qui cherchent la réalité..... rejettent le paradis et l'enfer,

(9) *Ed quòd feminæ sint naturâ detestabiles, execranda et imunda. Idem, ibid.*

(10) *Idem, ibidem.*

(11) *Tiré de Possevin, Biblioth. select., tom. I, lib. X, cap. II, pag. m. 410, 411.*

(12) *Idem, ibid., pag. 411.*

(13) *Ibid., pag. 429 et seq.*

et enseignent des choses qui ont beaucoup de rapport à l'opinion de Spinoza.] Ils négligent l'extérieur, ils s'appliquent uniquement à méditer, ils renvoient au loin toute discipline qui consiste en paroles, ils ne s'attachent qu'à l'exercice qu'ils appellent *Soquxin Soqubur*, c'est-à-dire *le cœur*. Ils assurent qu'il n'y a qu'un principe de toutes choses, et que ce principe se trouve partout et que le cœur de l'homme et l'intérieur des autres êtres ne diffèrent point de ce principe, et que tous les êtres retournent à ce principe commun quand ils sont détruits. Il existe de toute éternité, ajoutent-ils, il est unique, clair et lumineux, il est incapable de croître et de décroître, il n'a point de figure, il ne raisonne point, il vit dans l'oisiveté et dans un parfait repos (14). Ils enseignent que ceux qui dans cette vie ont très-bien connu ce principe, acquièrent la parfaite gloire de Fotoque et de ses successeurs; et que ceux qui ne parviennent jamais à ce haut degré de connaissance renaissent plusieurs fois, et passent de lieu en lieu, mais qu'en l'autre monde ils seront tous absorbés au commun principe de toutes choses. Ils disent aussi que la science ne diffère point de l'ignorance; que le mal et le bien ne sont pas deux êtres, et que l'un n'est point séparé de l'autre (15). Possevin réduit ce système à ces quatre points: 1°. qu'il n'y a qu'un seul principe de toutes choses; que ce principe est souverainement parfait, qu'il est sage, mais qu'il n'entend rien, et ne prend point garde aux affaires de ce monde, vu qu'il vit dans un plein repos, et qu'à l'exemple d'un homme fortement attentif à une chose, il laisse toutes les autres; 2°. que ce principe est dans tous les êtres particuliers, et qu'il leur communique son essence, de sorte qu'ils sont la même chose que lui, et qu'ils retournent à lui quand ils finissent; 3°. que le cœur de l'homme ne diffère point de ce principe commun de tous les êtres, et que, quand les hommes meurent, leurs cœurs périssent et sont

(14) *Figura carens, ratiocinationis expert, vitam agens otii, quietis, et tranquillitatis plenissimam. Possevin., Biblioth. select., tom. I, lib. X, cap. II, pag. 411.*

(15) *Tiré de Possevin, ibid.*

consumés ; mais que le premier principe , qui leur conférait la vie auparavant , subsiste toujours en eux , d'où il résulte qu'il n'y a ni paradis ni enfer , ni récompenses ni peines après cette vie ; 4°. que l'homme peut , en ce monde , s'élever jusqu'à la condition et à la suprême majesté du premier principe , attendu qu'à force de méditer il peut le connaître parfaitement , et parvenir ainsi à la souveraine tranquillité dont ce principe jouit en lui-même ; que c'est là tout le bien que l'homme puisse acquérir ; et que jusqu'à ce qu'il l'ait acquis par une méditation et par une connaissance parfaite , il est agité d'une inquiétude perpétuelle , il passe souvent d'un enfer à un autre enfer , et ne rencontre nulle part la quiétude. Il est bien certain qu'il y a là plusieurs choses que Spinoza n'a point enseignées ; mais d'ailleurs il est très-certain qu'il a enseigné avec ces prêtres japonais , que le premier principe de toutes choses , et tous les êtres qui composent l'univers , ne sont qu'une seule et même substance , que toutes choses sont Dieu , et que Dieu est toutes choses , de telle manière que Dieu et toutes les choses qui existent ne font qu'un seul et même être. On ne peut assez admirer qu'une idée si extravagante , et si remplie de contradictions absurdes , ait pu se fourrer dans l'âme de tant de gens si éloignés les uns des autres , et si différens entre eux en humeur , en éducation , en coutumes et en génie. Possevin (16) apporte plusieurs arguments contre l'hypothèse de ces bonzes , et la réfute principalement par les contrariétés qu'elle renferme. Et d'abord il remarque qu'ils n'ont que fort peu de dogmes touchant la nature du premier principe ; qu'ils ne disent là-dessus rien qui ait de la clarté ; qu'ils ne peuvent satisfaire aux questions ou aux objections qu'on leur propose , ni confirmer leurs sentimens , et que toute leur ressource est d'alléguer qu'il n'importe point aux hommes de s'enquérir de la nature et de la force du premier principe (17). *Omnia unico verbo putant*

(16) Possevin. , Biblioth. , tom. I, pag. 412 , 413.

(17) C'est une contradiction grossière que Possevin aurait dû leur reprocher ; car pui-

se dissolvere , dicentes hominum non interesse hujus principii vim , et naturam perscrutari inquirendo ac disputando : quod totum manifestum constat , ex ignoratione profectum natum (18). Notez qu'une partie de ses objections (19) combattent aussi le système de Spinoza.

(E) *Les violences des Japonais ont bien grossi le martyrologe.*] Lisez l'Histoire ecclésiastique du Japon composée par le jésuite François Solier , et l'Histoire de l'Eglise du Japon par M. l'abbé de T. (20). Cet abbé « admire la profondeur des jugemens » de Dieu , et s'étonne qu'il ait pu « mis que le sang de tant de martyrs » ait été répandu , sans qu'il ait servi « comme dans les premiers siècles » l'église , d'une semence féconde « pour produire de nouveaux chrétiens » (21). » Sans prendre la liberté de rechercher les raisons que la bonté de Dieu peut avoir de permettre dans un temps ce qu'elle ne permet pas dans un autre , l'on peut dire que le christianisme du XVI^e. siècle n'a pas eu droit d'espérer la même faveur et la même protection de Dieu que le christianisme des trois premiers siècles. Celui-ci était une religion bénigne , douce , patiente , et recommandait aux sujets de se soumettre à leurs souverains , et n'aspirait pas à s'élever sur les trônes par la voie des rébellions ; mais le christianisme qui fut annoncé aux infidèles au XVI^e. siècle , n'était plus cela ; c'était une religion sanguinaire , meurtrière , accoutumée au carnage depuis cinq ou six cents ans. Elle avait contracté une très-longue habitude de se maintenir et de s'agrandir , en faisant passer au fil de l'épée tout ce qui lui résistait. Les bûchers , les horreurs , le tribunal effroyable de l'inquisition , les croisades , les bulles qui excitaient les sujets à se rebeller , les prédicateurs séditeux , les conspirations , les assassinats des princes

qu'ils disent que le plus grand bien de l'homme vient de la connaissance parfaite qu'il peut acquérir du premier principe , il lui importe de rechercher la nature de ce premier principe.

(18) Possev. , Biblioth. , tom. I, pag. 412.

(19) Ibid. , pag. 419 , 420.

(20) Elle fut imprimée à Paris , en deux volumes in-4^e. , l'an 1689.

(21) Journal des Savans , du 25 juillet 1689 , pag. m. 50^e.

ment les moyens ordinaires qu'elle employait contre ceux qui ne se soumettaient pas à ses ordres. Se devait-elle promettre la bénédiction que le Christ avait accordée à l'église primitive, l'évangile de paix, de patience et de douceur? Le meilleur parti que les Japonais eussent à prendre était de se convertir au vrai Dieu; mais n'ayant pas assez de lumières pour renoncer à leur fausse religion, il ne leur restait que de choisir entre la persécution active et la persécution passive. Ils ne pouvaient conserver leur ancien gouvernement, ni leur ancienne religion, qu'en se défaisant des chrétiens. Ceux-ci, tôt ou tard, eussent été l'un aussi-bien que l'autre; ils n'auraient armé tous leurs néophytes : ils auraient introduit dans le pays les mœurs et les maximes cruelles des païens; et, à force de faire tuer les chrétiens, ils auraient mis sous leur joug le Japon. Ainsi, quand on ne considère les choses que selon les vues politiques, l'on doit convenir que la persécution que les chrétiens souffrèrent en ce pays-là a été dans le meilleur des moyens que la prudence eût pu prendre pour prévenir le renversement de la monarchie, et le saccadement d'un état. L'ingénuité d'un païen justifie les précautions de la politique. Elle « donna un prétexte spécieux aux bonzes d'exercer leur haine, et de solliciter l'extirpation des chrétiens. Interrogé par le roi de Tossa, comment le roi d'Espagne était devenu le maître d'une si grande étendue de pays dans l'un et l'autre hémisphère, il répondit trop naïvement, qu'il envoyait des religieux prêcher l'évangile aux nations étrangères, et qu'après avoir converti bon nombre de païens, il envoyait ses troupes, qui, se joignant aux nouveaux chrétiens, subjuguèrent le pays. Cette indiscretion coûta cher aux chrétiens (22). »

(P) *Le père Possevin a censuré... les ordonnances du législateur des Japonais.* Le premier défaut qu'il y trouve est qu'elles commandent l'idolâtrie, et nommément le culte et l'adoration de Camus et de Fotoque. Il

(22) Histoire des Ouvrages des Savans, sept. 1701, pag. 13 et 14.

représente très-bien l'énormité de l'idolâtrie, et la pose au plus haut degré où les injures faites à Dieu puissent monter. Il prouve cela par l'exemple des rébellions; car il dit que le plus grand crime qu'on puisse commettre contre un souverain est de lui ôter sa puissance, et de la conférer à un autre. *Sicut nullum crimen in regem ac principem potest gravius admitti, quam eum à suo regno pellere, à regiae dignitatis gradu dejicere, et alium in summum regiae auctoritatis fastigium evehere, ita summa est in Deum injuria, summum in eum scelus admittitur, cum divinus honor, et cultus, qui ipsi soli debetur, in alium transfertur, ipsi detrahitur, alii tribuitur* (23). Le second défaut de ces lois est qu'en défendant très-sévèrement aux bonzes l'usage des femmes, elles leur permettent la pédérastie. Elles leur interdisent cet usage-là comme une chose vilaine et abominable, et approuvent l'autre usage comme une chose honnête et sainte. *In bonziis omnem cum foeminis concubitus, ut rem foedam, turpem, et detestabilem damnant: at usum puerorum permittunt, imò in eisdem bonziis coitum cum pueris approbant, ut rem honestam et sanctam* (24). Possevin montre, par plusieurs raisons, l'atrocité de la sodomie. Le troisième défaut est, qu'en défendant de tuer certaines bêtes consacrées à Camus et à Fotoque, elles permettent que les hommes s'entretuent, et même qu'ils soient leurs propres meurtriers. Elles supposent non-seulement que c'est une action agréable à ces divinités-là, mais aussi le vrai chemin de la déification; et de là vient qu'un très-grand nombre de Japonais se font mourir, ou en se jetant dans l'eau, ou en se brûlant, ou en s'enterrant, ou en se précipitant du haut d'un rocher. Plusieurs aussi se fendent le ventre pour de légères raisons; et il arrive à plusieurs mères de tuer leurs propres enfans. Possevin montre le désordre de toute cette conduite (25). Le dernier défaut qu'il censure est que les lois du Japon por-

(23) Possev., Biblioth. select., tom. I, lib. X, cap. VI, pag. 435. Voyez là-dessus les Pensées diverses sur les Comètes, p. 340, 390.

(24) Possev., *ibid.*

(25) *Idem, ibid.*, pag. 426.

tent que, par la seule invocation de NAMUAMIDABUT, ou en criant FORAKUGUJIO, on expie toutes sortes de péchés, sans avoir besoin de repentance. Les Japonais, continue-t-il, ne parlent ni de peines satisfaisantes, ni de bonnes œuvres; ils prétendent que ces choses-là sont injurieuses au mérite de XACA et d'AMIDA, qui se sont suffisamment affligés du crime des hommes, et qui l'ont assez expié par leurs souffrances. Cette doctrine ouvre la porte au péché; car n'y ayant rien de plus facile que de pousser une invocation et un cri, l'on est assuré d'éviter facilement toutes les peines qu'on aurait à craindre après s'être abandonné aux plus grands crimes. Possevin (26) fait voir clairement l'horreur de ce dogme, et les pernicious effets qui en résultent.

Il n'y a point de lecteur qui puisse craindre de se tromper, en décidant ici la question de droit, par une sentence de condamnation; mais si l'on se hasarde de joindre le droit au fait, et de prononcer que la doctrine des bonzes est toute telle que Possevin la représente, on peut craindre justement d'aller trop vite; car enfin il ne faut jamais condamner les gens sur le témoignage de leurs ennemis: il est bon de s'informer s'ils conviennent que l'on ait représenté fidèlement leur doctrine. Ce ne serait pas la représenter fidèlement, que de s'arrêter à la lettre de quelque loi, sans prendre garde aux interprétations des docteurs. On imputerait par une semblable voie bien des absurdités aux religions les plus raisonnables. Il y a des duretés dans l'Écriture, que l'on aurait tort de faire considérer comme des lois des chrétiens: car ils ne les prennent pas selon le sens littéral: ils les expliquent et les adoucissent par d'autres passages, et selon l'analogie de la foi. Il faudrait savoir si les bonzes n'en usent pas de la sorte, par rapport à quelqu'une des ordonnances de leurs législateurs. Je ne ferai pas difficulté de croire ce que l'on conte des friponneries et des hypocrisies de ces prêtres des idoles; mais je trouve probable qu'ils couvrent de quelque extérieur de sévérité leurs dogmes

(26) Possevin, Biblioth. select., tom. I, lib. X, cap. VI, pag. 437.

aussi-bien que leur conduite; et peut-être ne faudrait-il imputer qu'à quelques-uns d'eux ce que Possevin impute à tout le corps de leurs sectes. Il s'est trouvé des moines qui ont débité que de fort grands scélérats ont été sauvés par la simple invocation de la Sainte Vierge. Les excès de ceux qui parlent du trésor des indulgences, et qui disent que les mérites des saints, et leurs œuvres de supererogation tiennent lieu de pénitence à plusieurs mortels, fourniraient de bons chapitres aux relations qu'un voyageur japonais voudrait publier. Ne serait-il pas injuste, s'il débitait tout cela comme des articles de foi chrétienne? Encore un coup, voudrais savoir ce que les bonzes répondraient à la demande: Expliquez-vous ce que Possevin vous impute? Je ne serais pas fâché non plus de voir l'histoire qu'ils auraient faite de l'établissement du christianisme dans leurs îles, et de son extirpation. Et s'ils l'avaient faite après avoir lu l'histoire de François Solier, et de M. l'abbé de T. *, elle vaudrait encore mieux la peine d'une confrontation.

* On a du père Solier une *Histoire ecclésiastique des îles et royaumes du Japon*, in-4°. Quant à l'abbé de T., il n'est connu que par le père Crasset. Ce jésuite est le véritable auteur de l'*Histoire de l'Église du Japon*, par l'abbé de T., Paris, 1689, deux volumes in-4°, imprimés, en 1715, sous le nom de son ancien maître, Leclerc, ni Joly ne disent rien à ce sujet.

JARCHI ou JARHI (SALOMON), rabbin célèbre, vivait au XII^e. siècle (A). Son véritable nom est *Isaaki* (a). « Cepend-
» à cause de ce prétendu nom
» Jarhi, quelques-uns ont cru
» qu'il était de Lunel en Languedoc; mais il était de Troyes
» en Champagne, comme l'attestent
» sure R. Ghédalia, et la plupart
» part des autres chronologues
» juifs..... Ses livres sont
» estimés des juifs (B), et l'on
» peut dire que c'est leur grand
» auteur. » Ils joignent qu'il

(a) Simon, Hist. crit. du Vieux Testament, pag. m. 545.

fois aux livres qu'ils nomment les cinq volumes, les *Commentaires de Raschi*, qui est leur grand auteur sur la Bible, par lequel il est savant dans leur théologie et dans leurs traditions (b). M. Simon, qui dit tout cela, eût bien fait de remarquer que le rabbin Raschi est le même que le rabbin Jarchi ou Jarkj. On l'appelle aussi *Isaac*. Voyez la note (c).

(b) Là même, pag. 514, col. 2.

(c) Je donne l'article de ce même rabbin sous le mot ISAACITES.

(A) Il vivait au XII^e. siècle.] M. Simon lui donne cet âge (1). Quelques-uns mettent sa mort à l'an 1105 (2). D'autres le font vivre au XIII^e. siècle, contemporain de Maimonides (3). D'autres supposent qu'il a vécu dans le XIV^e. siècle (4), car ils disent qu'il fut chassé de France avec les autres juifs par le roi Philippe-le-Bel; or l'édit de ce monarque contre les juifs est du 22 de juillet 1307 (5). Boornbeek suppose que ce rabbin fut chassé de France en ce temps-là. Il est fait natif de Lunel en Languedoc, et il observe que c'est une ville où il y a eu toujours beaucoup de juifs. Voici comment il le prouve : *In epistolis Gregorii, 3 epistol.* *Venatio Episcopo Lunensi in-*
ta ita incipit ; multorum ad nos
pervenit , à Judæis in Lu-
civitate de gentibus ad servi-
christiana detineri mancipia
C'est une grosse faute ; car Lunel n'est en Languedoc n'a jamais été une ville épiscopale. Le pape Grégoire, à cet endroit, entend Luna, ville située dans la Toscane. On en voit les ruines à l'embouchure de la Ma-

gra. Son siège épiscopal fut transféré à Sarzana par le pape Nicolas V (7).

(B) Ses livres sont fort estimés des juifs.] « Nous avons ses commentaires » sur l'Écriture, dans les Bibles de » Venise et de Bâle. On a aussi im- » primé avec le corps du Thalmud , » ses gloses ou commentaires sur ce » grand livre (8). » M. Brun (9) raconte qu'il a vu des juifs à Bordeaux, qui étaient encore si idolâtres de la mémoire de Salomon Jarchi, le plus célèbre de tous leurs rabbins, par les doctes commentaires qu'il a faits, tant sur l'écriture sainte que sur le Thalmud, qu'ils m'assuraient, dit-il, d'avoir résolu de faire bientôt un voyage à Lunelle (10) près de Nîmes, pour voir le lieu où ce grand homme avait pris naissance, et dont il a porté le nom (*), et qu'ils tâcheraient d'y demeurer, ce qu'ils croyaient obtenir aisément.

(7) Voyez Miræus, Geogr. eccles., pag. 236.

(8) Simon, Histoire critique du Vieux Testament, pag. m. 545.

(9) Brun, véritable religion des Hollandais, pag. 224.

(10) Il fallait dire Lunel.

(*) Jarcha signifie la lune en hébreu, si bien qu'ils l'appellent Jarchi pour de Lunelle.

JARDINS (MARIE-CATHERINE DES), fameuse par ses romans (A), a fleuri au XVII^e. siècle. Elle « naquit à Alençon, petite » ville dont son père était pre- » vôt. Dès qu'elle eut dix-neuf à » vingt ans, elle commença de » jeter les yeux sur son peu » de bien ; et se voyant pauvre, » et avec autant d'esprit que » d'ambition, elle vint à Paris, » dans le dessein de s'y faire » connaître, et de changer sa » fortune. Elle ne se trompa » point tout-à-fait là-dessus. A » la faveur de son génie elle » fit bientôt parler d'elle ; et l'on » chercha à en avoir la connais- » sance. M. de Villedieu, gen- » tilhomme bien fait, et assez » accommodé, fut l'un des pre- » miers qui connut mademoi- » selle des Jardins Il l'estima,

Simon, Histoire critique du Vieux Testament, pag. 545.

Voyez Konig, Biblioth., pag. 423.

Ibidem ; mais notes que Konig, là même, pag. 426, qui après Hottinger met Maimonides au XII^e. siècle, n'est point conforme au sentiment ordinaire qui le met au XII^e.

Boornbeek, contra Judæos, pag. 7.

Mézari, Abrégé chronol., tom. II, pag. 3.

Boornbeek, contra Judæos, pag. 7.

» il Paima, quoiqu'elle ne fût
 » pas belle, et l'épousa. Mais,
 » par malheur, quelque temps
 » après il mourut. La pauvre
 » femme se retira de regret en
 » religion; mais lorsqu'elle y
 » eut un peu soulagé sa douleur
 » elle en sortit : elle rentra dans
 » le monde, et épousa en se-
 » condes noces M. de la Châte,
 » qu'elle enterra aussi. Touchée
 » de ce nouveau malheur, elle
 » renonça entièrement au ma-
 » riage, et se résolut de pas-
 » ser le reste de ses jours dans la
 » galanterie. Elle se mit donc à
 » prêter l'oreille aux fleurettes
 » des galans, et à leur faire ré-
 » ponse par des vers, et par des
 » lettres où il y a un caractère
 » fin et délicat (a). » L'auteur
 qui me fournit ce narré a omis
 beaucoup de choses (B), et n'a
 point été exact sur les circon-
 stances du temps, car il veut
 qu'elle n'ait commencé à prêter
 l'oreille aux fleurettes, qu'après
 la mort de ses deux maris; mais
 bien des gens m'ont assuré que
 cette époque est très-mal placée,
 et que la galanterie de cette fem-
 me fut infiniment plus petite
 que jamais au temps dont il
 parle. Il y a eu dans le Pays-Bas
 espagnol une demoiselle DES JAR-
 DINS contemporaine de celle-là,
 et dont le nom et le portrait ont
 paru quelques années de suite à
 la tête de l'almanach. Celle dont
 il s'agit dans cet article mourut
 l'an 1683 (b).

(a) Richelet, Vies des Auteurs Français, pag. lviii, édition de la Haye, 1699.

(b) Voyez le Mercure Galant du mois de novembre 1683, pag. 267.

(A) Elle est fameuse par ses romans.] Le premier, ou l'un des pre-

miers qu'elle fit (1), devait contenir plusieurs volumes in-8°. selon la coutume de ce temps-là. Mais elle ne le poussa point aussi loin que son projet; et j'ai ouï dire que ce fut pour cause que l'on avait su qu'elle avait dessein de représenter sous de faux noms, et avec quelques déguisements les aventures d'une grande dame qui s'était mésalliée. On la menaça de ressentiment des intéressés, si elle menait l'intrigue jusques à la fin du roman; c'est pourquoi elle s'arrêta à moitié chemin. Mais elle n'a pas fouit pas son talent; car au contraire s'étant fait un nouveau goût de narrations romanesques, elle en publia un fort grand nombre, et y réussit très-heureusement. Elle mit à la mode de petites historiottes galantes, qui faisaient voir bientôt le mauvais ou le bon succès de la tendresse, et fit tomber ces longs et vastes récits d'aventures héroïques, guerrières et amoureuses qui avaient fait gagner tant d'argent aux imprimeurs de Cassandre, Cléopâtre, de Cyrus et de Cléopâtre etc. Le nouveau goût qu'elle a introduit subsiste encore; et quoique cette pièce d'ouvrages perde promptement la grâce de la nouveauté, on lit encore avec plaisir les premiers romans qu'elle composa selon sa nouvelle idée: son Journal Amoureux, Annales Galantes, ses Galantes Grenadines et plusieurs autres. Elle publia en 1672, les Exilés de la cour d'Auguste; c'est un roman qui illustre dame (2) trouva très-joli. Elle lui qui a pour titre les Désordres de l'Amour (3), et celui qui s'intitule Portrait des Faiblesses humaines (4), ne cèdent point aux précédents. Il est fâcheux que mademoiselle des Jardins ait ouvert la porte à une licence dont on abuse tous les jours de plus en plus; c'est celle de peindre ses inventions et ses intrigues galantes aux plus grands hommes.

(1) Il me semble qu'il s'intitulait Alcidas Alcidas. Je ne m'en souviens pas bien.

(2) Madame de Sévigné. Voyez les Lettres du comte de Bussi-Rabutin, III^e part., CC, pag. m. 362.

(3) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, sept. 1686, au Catalogue des Nouveaux, num. 1.

(4) Voyez les mêmes Nouvelles, novembre 1685, art. I, et le Journal des Savans, novembre 1685, pag. m. 494.

nièrs siècles (5), et de les mêler avec des faits qui ont quelque fondement dans l'histoire. Ce mélange de vérité et de la fable se répand dans une infinité de livres nouveaux, perd le goût des jeunes gens, et fait que l'on n'ose croire ce qui au fond est croyable. Voyez la remarque (C) de l'article NICHARD, tome XI.

(D) *M. Richelet... a omis beaucoup de choses.* Il serait de l'ordre que, lorsque j'observe cela, je les suppléasse; mais je ne suis point à portée de consulter ceux qui pourraient me le dire; et ainsi je ne saurais réparer la faute dont j'avertis mes lecteurs. Il sera donc juste de m'excuser de la même chose dont il sera juste de ne pas excuser M. Richelet; car, comme il demeurait à Paris, et qu'il ne menait pas une vie sédentaire, il était facile de s'informer du temps que mademoiselle des Jardins quitta la province et s'établit dans la capitale du royaume. Il pouvait prendre avec la même facilité les dates qu'elle y contracta d'abord, les patrons qu'elle s'y fit, quand et par quel livre elle débuta; quelle fut l'époque de son premier mariage et de son premier veuvage; celle des secondes noces, et celle de la mort du second mari; la suite chronologique de ses romans; le temps de sa mort, et plusieurs choses de cette nature dont il n'a pas dit un seul mot: et néanmoins vous voyez au haut de ses *Vies des Auteurs Français*. Est-on abusé d'un titre plus indigne? Est-ce ainsi qu'on doit traiter un récit où il manque tant de choses essentielles? Vous me direz sans doute qu'il y a beaucoup de lecteurs qui ne se chagrinent pas de ces omissions; mais ce n'est point justice pour l'écrivain. Ils ne se fussent point inquiétés de trouver les choses qu'il a publiées. Un très-grand nombre de nos lecteurs les eussent vues avec beaucoup de contentement. Il n'a donc point pris le meilleur parti; et il vaut mieux faire ce qui plaît à beaucoup des gens, et ne déplaît à personne, que de faire ce qui déplaît aux uns, et ne déplaît pas aux autres.

(5) Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, octobre 1684, au *Catal.*, non. III.

JARRIGE (PIERRE), natif de Tulle en Limousin, l'un des plus fameux prédicateurs qui fussent parmi les jésuites, mais d'ailleurs un malhonnête homme (A), conçut un si vif ressentiment de n'obtenir pas dans son ordre les emplois dont il se crut digne, qu'il résolut de se faire protestant. Il communiqua ce dessein à un ministre (a), qui lui ménagera les expédiens de se retirer en Hollande (b); et il fit son abjuration dans le consistoire de l'église de la Rochelle, le jour de Noël 1647. Étant arrivé à Leyde, il prêcha devant une très-nombreuse assemblée sur les motifs de sa conversion; et dans la suite il tâcha de persuader qu'il ne tenait plus au papisme. Messieurs les États lui accordèrent une pension (c). Mais « les jésuites firent » informer contre lui avec la » dernière fureur, et cherchè- » rent tous les moyens possibles » de le diffamer. Ils le firent con- » damner par le juge de la Ro- » chelle à être pendu et ensuite » brûlé *. Mais tout ce fra- » cas ne servit qu'à rendre pu- » blic le chagrin qu'ils avaient » de cette perte, et à donner à » Jarrige, qui était violent et » vindicatif, un prétexte de se » venger d'eux. Il le fit par un » livre qu'il intitula : *Les Jé-*

(a) A M. Vincent, ministre de la Rochelle.

(b) Histoire de l'édit de Nantes, tom. III, pag. 93.

(c) Jarrige, Rétractation, pag. 101.

* Joly explique que les poursuites des jésuites contre Jarrige eurent pour cause le sacrilège qu'il avait commis en célébrant la messe postérieurement à l'acte du 24 novembre 1647, où il déclarait embrasser la religion réformée. Joly a extrait les détails qu'il donne de l'ouvrage même de Jarrige, intitulé : *Les Jésuites mis sur l'échafaud*.

» *suites mis sur l'échafaud*, raisons pourquoi un tel homme
 » et où il les traita d'une ma-
 » nière si sanglante, que ja-
 » mais il n'était arrivé à leur
 » société rien de si mortifiant
 » (d). » Il répondit aussi en
 particulier au père Beaufés ²¹,
 qui l'avait extrêmement diffamé
 (e). La manière dont il traita
 les jésuites dans ces deux ouvra-
 ges pouvait faire croire que la
 rupture serait éternelle. Cepen-
 dant le jésuite Ponthelier (f),
 qui était alors à la Haye, à la
 suite d'un ambassadeur, ne dés-
 espéra point de ramener cet es-
 prit; et il le ménagea de telle
 sorte, qu'il lui fit prendre la
 résolution de rentrer dans la
 communion de Rome. La chose
 fut exécutée l'an 1650. Jarrige
 sortit de Leyde, et s'en alla chez
 les jésuites d'Anvers, et publia
 promptement sa rétractation (D),
 mais depuis ce temps-là on ne
 sait point ce qu'il devint ²². Bien
 des gens croient que les jésuites
 l'enfermèrent entre quatre mu-
 railles (C). Cela pourrait être;
 mais on peut donner d'autres

(d) Hist. de l'édit de Nantes, tom. III, pag. 93.

²¹ Ces deux ouvrages forment un seul volume intitulé : *Les Jésuites mis sur l'échafaud pour plusieurs crimes capitaux par eux commis dans la province de Guienne, avec la réponse aux calomnies de Jacques Beaufés* (Leyde, Elseviers), 1649, in-12, trad. en latin, 1665, in-12. Joly ne parle pas de la traduction latine, et ne donne pas la date de l'édition française; mais dit qu'on trouve un extrait de ce livre à la suite de la traduction (par Restaut) de la *Monarchie des Solypses*, 1721, in-12.

(e) Dans un livre qui avait pour titre : *Les Impiétés et Sacriléges de Pierre Jarrige. Retractat. de Jarrige*, pag. 70.

(f) Voyez la remarque (C).

²² Joly rapporte son extrait mortuaire. Jarrige mourut le 26 de septembre 1670, à Tulle où il s'était retiré en abjurant le protestantisme.

aurait entièrement disparu (D). L'historien que j'ai cité ne trou-
 vera pas mauvais, je m'assure, que pour l'instruction du public je rectifie un peu son narré (E). On reprocha à Jarrige, dans ses réponses qui furent faites à sa rétractation, que ses mœurs n'avaient pas été édifiantes pendant qu'il avait paru protestant (F). Le sieur Konig (g) l'appelle *Jarrichius*, et veut qu'il ait été publié, l'an 1665, le Jésuite sur l'échafaud (h). Ce sont trois fautes.

On l'a confondu dans le Catalogue de la bibliothèque d'Orford avec un autre jésuite, dont on lui donne un ouvrage, et qui s'appelle Pierre Jarric.

(g) Biblioth. vetas et nova, pag. 424.

(h) Jesuitam..... forali pegmate constitutum. Il fallait dire Jesuitas.

(C) C'était un malhonnête homme. Cela est incontestable par les choses qu'il avoue lui-même dans sa rétractation. Ainsi je n'ai pas besoin de servir d'un argument qu'un malhonnête homme fit valoir un jour la présence de plusieurs personnes à la religion. Il disait qu'un bon d'étude comme Jarrige, perpétuellement employé aux prédications, ne se serait point souvenu à Leyde, de tout ce grand nombre de petites écritures qu'il a étalées dans ses *Jésuites mis sur l'échafaud*, et dans sa réponse à Jacques Beaufés; qu'il ne s'en serait point souvenu, dis-je, si à mesure qu'il en entendait parler il ne les avait écrites, avec les noms et les surnoms des personnes, et avec toutes les menues circonstances de temps et des lieux. Or c'était la marque d'un mauvais cœur, c'était le caractère d'un malhonnête homme, car il n'aurait pas pris la peine de tenir un tel registre, s'il n'avait eu dessein de se préparer des armes pour un jour à venir, en cas qu'il rompit avec les jésuites. C'était donc songer

la vengeance, et aux moyens de se faire craindre, avant même qu'il lui en soit jamais nécessaire. Il y a des gens qui gardent jusques aux moindres billets de leurs amis, qui surtout conservent précieusement les billets dont ils se pourraient valoir en cas de rupture. Ils font sur l'inconstance de nos passions, et ils aiment comme si un jour ils devaient haïr (1), et prennent des mesures là-dessus. Il est certain que ceux qui conservent dans cette manière les lettres de leurs amis, leurs conversations les plus libres, leurs confidences les plus étroites, sont de honnêtes gens. L'homme dont je me servais de cette comparaison est le registre de Pierre Jarrige. Je ne garantis pas cette pensée ; je la porte comme un simple fait ; on verra tel cas qu'on trouvera bon : sans cela de quoi commenter mon registre, comme on le verra dans les pages suivantes.

Il publia promptement sa rétractation. Il avoua (2) qu'une venimeuse passion de colère l'avait fait sortir de chez les jésuites, et qu'il (3) eut part dans le maudit et malheureux sermon qu'il fit à Leyde, ne fût, à véritablement parler, un péché d'autant plus punissable au jugement de Dieu, que le sentiment de son esprit réfutait ses paroles. Il s'accusa (4) d'avoir revêtu un premier et impudent mensonge des circonstances aussi fausses que faibles, à savoir qu'il y avait eu que Dieu avait jeté dans son œil les premiers fondemens de l'œuvre qu'il avait commencé dans son exil les mois passés, et qu'il achevait avec satisfaction dans les terres de Hollande. Il conta (5) que, par un surcroît de malice, il avait diffamé plusieurs innocens, pour se venger des deux qu'il avait fait coupables ; qu'à la lecture de la sentence par laquelle il était condamné de mourir (6) pour une reli-

gion qu'il détestait en son cœur.... la colère lui ôta le jugement, et que, sans savoir ce qu'il faisait, il fit comme les chiens enragés, qui mordent leurs maîtres mêmes sans les connaître. Destitué donc de raison, dit-il (7), et saisi d'un esprit de vengeance, j'écrivis un livre venimeux et cruel contre la province de Guienne dont j'étais sorti.... J'employai toutes les souplesses de mon esprit pour déchirer leur réputation. La rhétorique a les qualités de ces lunettes d'approche qui font paraître les choses petites, grandes, et représentent une grenouille aussi grosse qu'un bœuf. Ce m'était assez d'avoir quelque léger fondement pour bâtir un grand crime ; je ne me mettais pas en peine de dire la vérité, pourvu que j'eusse quelque judicieux échappatoire pour colorer mon mensonge. Je travaillais sur un petit fonds avec industrie, et par les circonstances que j'ajoutais, je faisais d'une petite mouche un grand éléphant. Ceux qui savent les petits accidens, et de peu de conséquence qui sont arrivés dans cette sainte province, voient plus clairement que les autres que le désir de vengeance m'a fourni beaucoup de souplesse pour agrandir des petites choses, et trop d'invention pour les rendre probables. Le révérend père Ponthelier m'a reproché avec vigueur et modestie néanmoins, ce déguisement, lorsque j'étais dans le plus grand feu de ma colère, et n'a reçu d'autre réponse de moi, sinon que puisque le père Rousseau et le père Beauvais avaient usé de mille supercheries, mille inventions pour me faire condamner au feu, il était bien raisonnable que je trouvasse des inventions pour me venger, et que je bâtisse sur un petit fondement de graves accusations, comme ils avaient bâti les leurs sur des apparences. J'ajoutais, qu'ils n'avaient pas simplement écrit comme je faisais, mais

nait Jarrige à être pendu et puis brûlé. Il me porta, dit Jarrige, pag. 72 de sa Rétractation, sur la potence, et de la potence sur un bûcher, fit imprimer la sentence du présidial, la fit dilater, expliquer les causes de mon supplice, porter dans toutes les provinces, et eût fait exécuter sur mon corps ce qu'il faisait en mon effigie, si Dieu ne m'eût protégé dans un état où je n'étais alors que pour l'offenser.

(7) Pag. 73.

Ita amicum habere, posse et fieri inimicum. Publus Syrus, apud Macrobi. Sat. lib. II, cap. VII.

Pag. 8.

Pag. 11.

Pag. 22.

Pag. 69.

Le provincial des jésuites obtint au présidial de la Rochelle une sentence qui condam-

qu'effectivement ils m'avaient fait pendre, et puis brûler en effigie (8). J'ai pris en homme vindicatif le mauvais endroit pour faire couler mon venin avec éclat Si j'ai rencontré quelque légère occasion de gloser, je n'ai pas manqué de faire passer mes conjectures pour des preuves ; et s'il est arrivé que quelques-uns aient été soupçonnés, ou à vrai, ou à faux, des domestiques, ou des étrangers, j'ai pris ces soupçons pour des vérités, et ai tâché de faire passer ordinairement pour des grands criminels des honnêtes gens qui, dans une sérieuse perquisition, seraient seulement coupables de quelque simplicité, ou pour le plus d'une faute légère. Qui examinera sérieusement, et avec un esprit désintéressé mon discours, trouvera, que j'ai fait des préludes spécieux et artificieux tout ensemble, pour faire glisser agréablement et avec beaucoup d'apparence mes fourbes. J'en ai trop dit pour être cru, et les hérétiques même, quoiqu'à l'avenir ils fassent bouclier de mes diffamations, les ont improuvées dans le synode de Middlebourg ; et faut avoir l'esprit aussi passionné qu'était le mien quand j'écrivais ce livre, pour donner consentement et ajouter foi à mes contumélies. Certes si quelque chose s'est passé, les coupables ont été renvoyés de la compagnie, qui, pour avoir les qualités du grand Océan, ne peut retenir dans son sein les cadavres : mes accusations donc sont injustes, d'avoir chargé une illustre religion des fautes de ceux qu'elle a vomis, comme indignes de vivre parmi les saints, et nourrir un esprit de démon parmi des anges. Ma fureur m'a fait dire le mal, et cacher les remèdes. J'ai bien dit en quelques endroits ce que quelques-uns avaient commis, mais je n'ai pas ajouté qu'ils avaient été chassés soudain, et sans délai, comme pestes. Je faisais une satire pour me venger, et non pas un panégyre pour les louer. Qui connaît les jésuites jugera que les crimes de régicide, d'infanticide, de sodomie, et tels autres forfaits abominables sont controuvés (9). . . . Combien de fois me suis-je servi contre le

principe de tout bon raisonnement de réflexions captieuses, pour du particulier conclure contre le général, et attribuer à toute la société ce que je n'eusse pas pu vérifier d'un seul, si on m'eût réduit à une preuve juridique ? Quelles histoires n'ai-je pas forgées, altérées, et corrompues en mille façons, afin de piquer plus sensiblement, et faire des plaies plus larges et dangereuses ? Si je voulais rapporter en détail, et réfuter chaque chose en particulier, ou rendre raison de mes accusations, je t'accablerais, mon cher lecteur, de mille circonstances qui rendraient ma rétractation pleine d'épines, et peu religieuse. Suffit donc de dire que je rétracte ce livre pernicieux dans son tout et dans ses parties, sans y comprendre les choses que j'ai dites du père Rousseau, et du père Beauvais pour ma justification et défense. Je supplie l'équitable lecteur de mettre au rang de ma déclaration ce livre : et le conjure par les amoureuses entrailles de JÉSUS-CHRIST, de ne lire plus celle-là, parce qu'elle est hérétique, et ne jeter jamais les yeux sur celui-ci, parce que c'est un avorton que la mauvaise conscience a conçu, la mélancolie a formé, et la vengeance a produit.

Je laisse à juger à mon lecteur si messieurs de Port-Royal sont bien fondés à soutenir que Pierre Jarrige publia une rétractation insuffisante, et qu'il s'accuse bien lui-même d'avoir apporté trop de chaleur dans son livre contre les jésuites, mais qu'il ne désavoue en particulier aucune des histoires scandaleuses qu'il en rapportées. Ceux qui répondirent au Calvinisme de M. Maimbourg, ne manquèrent pas de se prévaloir de cette remarque de messieurs de Port-Royal (10).

(C) Bien des gens croient que les jésuites l'enfermèrent entre quatre murailles.] Comme il avait prévu qu'on dirait cela, ou pis encore, il affecta de faire savoir que les jésuites lui avaient fait un très-bon accueil, et que ceux qui ne le voudraient point croire, n'avaient qu'à le venir

(8) Pag. 77.

(9) Pag. 79.

(10) Voyez l'Apologie pour les Réformateurs, liv. I, chap. IX, pag. 154, édit. in-8°, et la Critique générale, lettre IX, pag. 147 de la troisième édition.

voir. Voici ce qu'il écrivit à un marchand. « Je sais bien que les ministres et messieurs que j'ai quittés diront que je suis mort ou emprisonné, mais faites - moi cette grâce, de dire à ceux qui viendront à Anvers, de me venir voir dans le collège; et je vous promets que non-seulement je leur parlerai libre et à mon aise, mais, s'ils veulent, je les accompagnerai par la ville, et ferai voyage avec eux dans les terres catholiques (11). » Joignez à cela ce passage de sa rétractation (12). « Je sais bien que les hérétiques, réglant les actions d'autrui à la mesure des leurs, feront courir des faux bruits, qu'un poison préparé m'a fait sortir du monde, ou que je suis enfoncé dans un cachot d'où je ne vois la lumière que par un trou; que le révérend père Jean Ponthelier, qui a été le principal instrument duquel Dieu s'est servi pour me tirer de l'abîme, m'a séduit, et arraché finement du milieu des Provinces-Unies, et d'un asile assuré, pour me livrer entre les mains de mes ennemis, ou à la mort. Mais il y a eu de la conversion de tous les apostats de divers ordres, qui sont encore dans la fange de l'erreur, et n'y sont retenus que par la crainte des peines, de savoir que ces bruits sont faux, et que je suis sorti de la griffe des loups, pour entrer dans le sein d'un pasteur miséricordieux, qui fait gloire de porter sa brebis égarée sur ses épaules. Certes si j'étais traité à l'égal de mes crimes, une prison de dix ans ne suffirait pas pour les expier. Mais puisque je me retire dans le sein de mon père volontairement, et sans être contraint, là où le péché a excédé deux ans, la grâce aujourd'hui surabonde. » Il affecta de faire savoir toutes les sûretés qu'on lui avait accordées. *J'ai obtenu de sa majesté, dit-il (13), 1°. une des plus belles patentes de grâce et d'absolu-*

tion qui fut jamais, si bien que je ne crains plus ni Bordeaux pour le livre, ni la Rochelle pour la sentence de mort. 2°. J'ai reçu lettres d'assurance, ou bien lettres d'assurance de notre saint père le pape, avec pouvoir de me retirer en quelque ville catholique que je voudrais, et est fait commandement par icelles, à tous les magistrats séculiers et ecclésiastiques, de me protéger, étant content que je sois seulement en habit de prêtre. 3°. J'ai reçu de l'archiduc Léopoldus passe-port par toutes ses terres. 4°. Le général de la compagnie de Jésus, François Piccolomini, m'a envoyé patentes pour entrer derechef parmi les jésuites, où je suis avec une entière abolition de ma faute, sans me donner aucune pénitence, ni imposer satisfaction, que celle que je prendrai moi-même en particulier: le même m'a donné d'autres patentes, pour aller en quels royaumes ou provinces du monde je voudrais; si bien que j'ai eu le choix de tous les collèges de la compagnie: tout cela est signé des grands sceaux de son office, et rien n'est de plus authentique. Et pour comble de mon bonheur, le père Ponthelier, qui a été le procureur et promoteur de toutes ces grâces et merveilles, a congé de vivre tant qu'il plaira avec moi, et celui-là ne me quittera point, que je ne sois entièrement satisfait, je vous l'assure; et outre ce (qui est une chose qu'on ne donne à personne), j'ai le choix d'être prêtre séculier, ou de demeurer dans la compagnie des jésuites; et j'attends nouvelles de Rome définitives.

(D)..... On peut donner d'autres raisons pourquoi un tel homme aurait entièrement disparu.] Sa rétractation le convainquait d'être le plus grand fripon qui fût sur la terre; car il y reconnaissait que, pour se venger de deux jésuites, il avait noirci tout le corps par de fausses accusations de régicide, d'infanticide, de sodomie et de tels autres forfaits abominables (14). Quand on se reconnaît calomniateur public sur de tels crimes, il n'y a point de meilleur parti à prendre que de se cacher pour le reste de ses jours. Si l'on a de la conscience, il se faut confiner dans un

(14) Retractat., pag. 70.

(11) Lettre de Jarrige au sieur G. M. marchand à Leyde, datée d'Anvers, le 8 mai 1650. Elle fut imprimée à Leyde la même année, avec une réponse dont je parlerai ci-dessous, dans la marque (F).

(12) Pag. 4.

(13) Lettre au marchand de Leyde.

lieu de pénitence tout le resta de sa vie; si l'on n'en a pas, et si l'on a quelque reste de point d'honneur, il faut fuir toute compagnie, et à l'exemple de Bellérophon, la piste même des hommes (15). C'est alors qu'il faut pratiquer ce que Balzac disait qu'il ferait pour une bien plus petite raison. J'irais, disait-il (16), manger mon cœur dans les déserts de la Thébaïde.

Ipse meum cor edens, hominum vestigia vitans.

(E) *L'historien que j'ai cité ne trouvera pas mauvais que je rectifie un peu son narré.* Jarrige « était turbulent et ambitieux : et il entra peut-être dans sa conversion plus de dépit de se voir traversé dans le dessein qu'il avait d'arriver aux dignités de son ordre, que de véritable zèle pour la vérité. Il fit abjuration de la religion romaine au consistoire de la Rochelle le jour de Noël, après quoi il se retira en Hollande. Ce fut la première brèche faite à leur société, dont on n'avait vu personne avant lui abandonner la religion catholique. Au moins si d'autres l'avaient quittée, on n'en avait point fait de bruit, soit que la prudence des jésuites eût trouvé bon de ne faire point d'éclat, soit que les sujets ne méritassent pas qu'on en fit des plaintes (17)..... Quelque temps après que son livre eut vu le jour, Jarrige disparut; et les jésuites se vantèrent que, n'étant sorti de leur ordre que par chagrin, il y était revenu par repentance; et qu'il s'était enfermé dans quelque-une de leurs maisons, pour se détacher de tout commerce avec

le monde, et pour faire pénitence toute sa vie. Mais comme on ne l'a jamais vu paraître depuis, on a cru au contraire que les jésuites l'avaient fait enlever, et qu'ils avaient tiré de lui une secrète vengeance du déplaisir qu'il leur avait donné par son changement. En effet il n'est pas imaginable qu'après avoir tant fait d'éclat de perte, ils n'eussent pas voulu tirer quelque avantage de son retour, et le produire au moins quelquefois dans les provinces où sa desertion était connue, pour y retracer la joie que les réformés avaient de cette conquête. D'ailleurs on a fait depuis cela bien d'autres entreprises de ce qu'ils savent faire, contre ceux qui les abandonnent, et on n'ignore plus qu'ils savent les enlever dans les retraites les plus assurées; et qu'ils leur font expier après cela, par de longs supplices, le crime d'avoir violé leurs vœux (18). » Je n'ai que quelques notes à faire sur ce récit.

La 1^{re}. sera courte : c'est qu'il fallait pas s'exprimer par un *peu* être, sur les motif du changement de Jarrige. Il est évident qu'il n'y eut que du dépit. M. Spanheim en est convaincu dès la première convention qu'il eut avec lui (19), et tout cela dans la rétractation de Jarrige.

Ma 2^e. observation est que ce fut pas la première brèche faite à la société avec des suites de grand éclat. Dans le XVI^e. siècle, un jésuite nommé Elie Hasenmullerus, abandonna l'ordre pour se faire luthérien. C'était un homme qui avait curieusement observé le fort et le faible de cette société; de sorte que, dans la crainte qu'il n'en publiât une histoire, les jésuites firent tout ce qu'ils purent pour se saisir de sa personne. Il eut le bonheur d'éviter leurs recherches, en se cachant tantôt en un lieu, tantôt en un autre : mais enfin, pour être mieux à couvert de tout atteinte, il se retira à Wittemberg, l'an 1604 (20), où il s'occupa à mettre la dernière main à une histoire des jésuites.

(15) Ἄλλ' ὅτε δὲ κακῶν ἀπὸ κθετο πᾶσι θεοῖσιν,

Ἦτοι ὁ κακῶν τὸ Ἄλγιον οἶος ἀλάτο,
Ὅν θυμὸν κατέδωκε, πάτοι ἀνθρώπων ἀλεείνων.

Sed quando jam et ille invisus fuit omnibus diis,

*Ille quidem per campum Aleium solus errabat,
Suum animum exedens, vestigia hominum vitans.*

Homer., *Iliad.*, lib. VI, vs. 300.

(16) Lettre XXXIV à Chapelain, liv. V. Voyez Cicéron, *Tuscul.*, Quæst., lib. III, folio 263, D.

(17) Histoire de l'Édit de Nantes. tom. III, pag. 93.

(18) La même, pag. 94.

(19) Jarrige, Rétractation, pag. 7.

(20) Tiré de la préface que Polycarpe Hasenmullerus a mise au devant de l'ouvrage d'Hasenmullerus.

qu'il avait dessein de mettre au jour. Il mourut avant que de le faire : son manuscrit fut publié quelque temps après par Polycarpe Lysérus (21). C'est une pièce très-forte contre les jésuites (22), et, à tout prendre, plus choquante que les livres de Jarrige, quoique peut-être on n'y voie pas tant d'aventures particulières. Cet ouvrage fut reçu avec de grands applaudissemens. Les jésuites le firent réfuter par Jacques Gretsérus ; ce qui donna lieu à plusieurs ouvrages pour et contre.

J'ai dit que peut-être Hasenmullerus ne débite pas autant d'aventures que Jarrige ; mais il est certain que, dans le chapitre du vœu de chasteté, il en débite de fort honteuses ; et sans doute afin de faire condamner davantage les impuretés dont il accuse les jésuites, il a étalé plusieurs précautions dont il dit qu'ils se forment contre ce péché. Il dit qu'ils servent d'alimens qui mortifient et qui énervent la chair ; et qu'ils ornent les veilles, les jeûnes, les saps de fouet, les cilices, à ceux qui confessent leurs tentations. *In his et potu variis utuntur herbis et pharmacis, quibus naturæ vim enervant, et sobolem, ut ita dicam, in viscera propria occidunt* *μισάνθρωποι*, et à Deo ordinatæ humanæ procreationis hostes. Si qui fratres in confessionibus conqueruntur de carnis infirmitate, flammis atque uestione, ut extinguant ordinant illis vias, jejunia, cilicia, et flagella. *Carne suam domant, castitatem, et in servitutem, ut loquuntur, spiritus redigant* (23). Il ajoute qu'il y en a qui s'étudient à exciter la foudre dans leur âme une haine pour le sexe. *Nonnulli vidi qui nihil voluerunt edere, nisi à muliere coctum sciebant. His dicentes audivi, quoties de fœcibus cogito, toties stomachus meus*

et bilis commoventur et conturbantur. Alius dicebat, tædet pudetque me quod à muliere sum in hanc lucem editus ; dignus certè cui vacca fuisset genitrix. Alii nihil prorsus boni in totâ mulieris substantiâ esse dicunt, sique ex illis quidam cæteros in harum calumniarum palæstrâ vincere conantur, illi ad mentionem mulieris expuunt, et in tabulâ maledicos, et in sexum fœmineum contumeliosos Mantuani versus (quos tamen is non nisi de malis cecinit) descriptos ob oculos ponunt, ut sic in seipsis majus in mulieres odium excitent (24). On voit par-là que toutes sortes d'extravagances peuvent se fourrer dans l'âme, sous les auspices de la fausse dévotion ; car que peut-on voir de plus absurde, et de plus digne d'un lunatique, que les discours de ces gens-là ? *Mon estomac se soulève, disent-ils, et ma bile s'élève toutes les fois que je pense à une femme ; je suis fâché, et j'ai honte de devoir ma naissance à une femme ; je crache quand j'entends parler d'une femme.* Je n'ai point trouvé dans Hasenmullerus le passage qu'un auteur moderne a cité (25) : il prétend y avoir lu qu'un ouvrier qui travaillait chez les jésuites, encore qu'on lui donnât bien et à manger et à boire, ne pouvait néanmoins caresser sa femme ; et cependant lorsqu'il travaillait chez d'autres gens, il faisait très-bien son devoir nocturne, n'eût-il bu que de l'eau : c'est pourquoi sa femme ne voulut plus qu'il travaillât chez les jésuites ; et ensuite le magistrat de Landsberg (26) ne permit plus que l'on achetât de leur bière. Si elle avait cette mauvaise qualité, les magistrats furent louables de l'interdire aux séculiers ; car le devoir conjugal est un cas tellement privilégié, qu'il y a plusieurs casuistes qui lui soumettent les lois de l'église.

(24) *Ibid.*, pag. 131.

(25) A Francfort, l'an 1593, in-4°.

(26) Hasenmullerus qui fuit jésuite, et scripsit *Triumphum papalem*, habet multa bona. *Ibid.*, in Scaligeranis posterioribus, pag. m. Il n'est pas vrai qu'il soit l'auteur du *Triumphus papalis*, qui est imprimé au-devant de l'Historia Jesuitici ordinis : c'est Maximilian Philon qui en est l'auteur. On a fait dans le Catalogue d'Oxford la faute de Scaliger.

(27) Hasenmullerus, *Historia ordinis Jesuitici*, pag. 127, edit. Francof., 1605.

(25) L'auteur du *Polygamia triumphatrix*. Voici ce qu'on trouve, pag. 130. Hasenm., *Historia Jes.*, c. 6, pag. 99, ubi jocosam, sed tamen veram historiam narrat de opifice quodam, qui apud jesuitas laborans, comedens et bibens, uxori benevolentiam debitam non potuit reddere, sed apud alios vel aquam bibens virum se valuit præstare, eamque ob causam non voluit, ut amplius jesuitis inserviret, uti et postea Landsbergenses prohibuerint in Bavariâ, ne amplius coreviam apud jesuitas emerent.

(26) Ville de Bavière.

Ils prétendent que quand le jeûne empêche un homme de rendre à sa femme ce qu'il lui doit, il est dispensé *ipso facto* de jeûner. Voyez la note (27).

Si la conversion du jésuite Hasenmullerus fit beaucoup de bruit, celle du jésuite Reihing en fit encore davantage (28). C'est celui qui passe pour avoir contribué à faire entrer dans la communion romaine le duc de Neubourg. Voyez l'article REIHING. Ainsi voilà deux conversions éclatantes de jésuites antérieures à celle de Pierre Jarrige. Je ne dis rien de Daniel Peirol, pasteur de l'église de Montauban, et professeur dans l'académie de la même ville. Il avait été jésuite, et il écrivit quelque chose contre le père Coton. J'ai trouvé ce fait à la page 21 du *Confraternitas Mariana* de Gisbert Voëtius.

Ma 3^e. observation est que Jarrige ne fut point enlevé : il se retira volontairement, engagé à ce retour par des suggestions du jésuite Ponthelier. Cela paraît par des pièces authentiques qui ont été imprimées. Telle est la lettre qu'il écrivit au marchand de Leyde, et plus encore sa rétractation (29).

(F) *Ses mœurs n'avaient pas été édifiantes.*] J'ai vu deux réponses à sa rétractation : l'une fut faite par Ezéchiel Daunois, Compiégnois, ministre du saint évangile ; l'autre fut faite par Jean Nicolai, Luxembourgeois, membre de l'église française d'Amsterdam. C'est dans la préface de cette seconde réponse que j'ai lu que Pierre Jarrige travailla inutilement à être reçu ministre, avant que les quatre années d'épreuve que les synodes établissent pour ceux qui sortent de l'idolâtrie fussent expirées. Cette touche, lui dit-on, vous a fait crever de despit après votre dernière rebutte au synode de Haerlem, où vous fustes aussi accusé, votre conscience sçait si ce fut à tort, d'une

action aussi infâme que ces vilanies, desquelles vous accusez les jésuites de votre province pour les mettre sur l'eschaffaut. Or encore qu'elle ne fust pas pour lors recherchée plus à fonds, d'autant que les témoins n'estoyent point presens, si est-ce que le soupçon n'en fust point né de la pensée : veu la grande connaissance et expérience, que vous témoigniez sur votre Eschaffaut de semblables impudicités. La lettre que le marchand de Leyde lui écrivit éclaircira tout ceci. On y trouve ces paroles : Vous vous souviendrez de quel esprit vous étiez mené, lorsque retournant du synode de Middelbourg, auquel en vain vous aviez fait de grandes instances, pour obtenir une exception de l'ordonnance faite, de n'admettre au saint ministère (qui vous vouliez entreprendre pour faire un plus grand scandale) ceux qui viennent de la papauté, qu'après une épreuve de quatre ans ; ayant refusé vous fûtes éclater votre présomption, orgueil et vanité ; et retournant, vous vous rencontrâtes la nuit dans la chambrette du bateau où y avait plusieurs femmes, auxquelles ne pouvant parler que par signes, vous exhibâtes à la chandelle vos infâmes pièces, et leur fûtes citer un cri contre ce vilain et odieux minable prêtre, qu'elles appelaient qui éveilla non-seulement un serviteur de Dieu qui était là, et tout le reste du bateau, lequel courrant à l'alarme, après avoir vu les femmes, on n'y parlait que de les jeter en l'eau, sans ce bon personnage qui les adoucit ; mais avec la protestation du batelier qu'il en fit le rapport au lieu d'où vous êtes parti.

JAVERSAC (N.) fut un des auteurs qui se mirent sur les rangs lors de la grande querre de Balzac avec le père Goulou. Il était natif d'une ville assez proche d'Angoulême (a), et il fut transporta à Paris avec un li-

(27) Ceux-là ne sont obligés à jeûner qui... quand ils jeûnent ne peuvent rendre le devoir à leur femme. Emanuel Sa, Aphoris. Verbo Jejunium, num. 9. Tolet., Instruct. Sacerdot., lib. VI, cap. IV. Thomas 2 secundæ Quæst. 147, art 4. Du Moulin, au livre des Traditions, pag. m. 343.

(28) Il se fit luthérien, environ l'an 1621.

(29) Voyez la remarque (C), citations (11), (12) et (13).

(a) Sorel. Biblioth. française, pag. 1 édit. 1667. Notez que la ville dont Sorel est Cognac.

contre Phyllarque (b) et Narcisse (c) tout ensemble, sous le nom d'Aristarque à Nicandre. Sa critique ne valait rien en certains endroits, car par exemple il soutenait, qu'il faut dire une ruelle, et non pas une ruelle; un livraire et non pas un libraire; puisqu'on dit un livre et non pas un libre. Ce nouvel auteur se vit attaqué dans son auberge, jusque dans son lit, avec l'épée et le pistolet; mais comme il était jeune et vaillant, il prit son épée et poursuivit son ennemi jusque dans la rue, et fit que l'honneur lui demeura de cette courageuse défense. Cela n'empêcha pas qu'il y eût quelqu'un qui fit dès le lendemain retentir le Pont-Neuf du récit de cette aventure, tout autrement qu'elle ne s'était passée (A). On publia un libelle intitulé : *la Défaite du paladin Javersac par les alliés et confédérés du prince des feuilles* (d). J'ai ouï dire à un homme de beaucoup d'esprit, que Balzac était l'auteur de cette pièce, et que c'est la meilleure qui ait paru concernant cette dispute. On trouva une calomnie sacrilège dans le titre de ce libelle (e), car le père Goulu y était chargé de l'attentat commis, nonobstant la sainteté de sa profession. Javersac l'en déclara innocent, et ne l'imputa qu'à Balzac (f); mais les personnes discrètes ne pouvaient en accuser

ni Phyllarque ni Narcisse (g). Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on a publié (h) que Balzac malade à la mort, s'étant souvenu que, dans ses premières années, il s'était passé quelque chose entre M. de Javersac et lui, envoya un de ses amis en sa maison, éloignée de sept ou huit lieues d'Angoulême, le prier de lui donner une visite, pour avoir la joie de l'embrasser avant que de mourir; qu'il l'embrassa en effet avec un transport de joie incroyable, et versa dans son sein une effusion d'amour qui étouffa agréablement dans leur esprit le souvenir de leur ancienne querelle; que M. de Javersac en fut si touché que, sur l'heure, les yeux tout trempés de larmes, il fit un sonnet pour pleurer à jamais la perte de son ami.

Depuis la première édition de ce Dictionnaire j'ai appris quelques circonstances dont je rendrai compte à mon lecteur (B).

(g) Sorel, Biblioth. française, pag. 132.

(h) Moriscet, dans la Relation de la mort de Balzac. Elle est dans l'édition des Œuvres de Balzac, in-folio.

(A) On fit un récit de cette aventure, tout autrement qu'elle ne s'était passée. Jamais deux choses ne furent plus différentes que la manière dont cette aventure est racontée par Sorel, et celle dont on la raconte dans *La Défaite du paladin Javersac* (1). Cet imprimé dit que le paladin était de Cognac*, où il avait plaidé des causes; qu'après la publication de

(b) C'est le nom que le père Goulu se donna.

(c) C'est le nom que le père Goulu donna à Balzac.

(d) Sorel, Biblioth. française, pag. 132.

(e) Id., ibid.

(f) Voyez la dernière remarque, citation (14).

(1) [C'est un écrit de 16 pages in-8°.] On l'a réimprimé dans l'édition in-folio de Balzac, avec d'autres pièces faites pour lui.

* Joly remarque que dans une pièce de vers adressée par Javersac au petit Beauchâteau, et qui se trouve en tête de la *Muse naissante*, Javersac accuse avoir cinquante ans. Or la *Muse naissante* est de 1657; ce qui porte la naissance de Javersac à 1607 ou environ.

son livre il se fit un mauvais complot pour le charger en pleine rue ; mais qu'on fut contraint de l'attaquer dans sa chambre, parce qu'il s'y tenait enfermé tout le long du jour ; qu'on le surprit endormi entre les bras de la femme de son hôte, le jeudi 11 d'août 1628, à neuf heures du matin, et que l'on interrompit son sommeil par une salve de bastonnades, qui ne cessa que quand il plut à l'agresseur, vu que le paladin ne fit que se résigner parfaitement à la providence. La conclusion du libelle est que les amis de Phyllarque, joints en ceci avec ceux du parti contraire, ont juré d'exterminer autant de Javersacs qu'il s'en présentera, et de faire voir aux mauvais poètes qu'outre le siècle d'or, le siècle d'airain et celui de fer, qui sont si célèbres dans les fables, il y a encore à venir un siècle de bois dont l'ancienne poésie n'a point parlé, et aux misères et calamités duquel ils auront beaucoup plus de part que les autres hommes. Je me suis servi de l'édition de 1665 (2). Voyez la remarque suivante.

(B) *J'ai appris quelques circonstances dont je rendrai compte à mon lecteur.*] Le livre du sieur de Javersac fut imprimé et réimprimé l'an 1628, sous le titre de *Discours d'Aristarque à Nicandre, sur le jugement des esprits de ce temps, et sur les fautes de Phyllarque*. La première chose que l'on y rencontre est un avertissement de l'imprimeur. C'est un tissu de mensonges ; car on y débite qu'il fallut user de toutes sortes de ruses, pour tromper la vigilance avec laquelle l'auteur empêchait que son ouvrage ne fût publié. *Il ne l'aimait point si peu qu'il le voulût exposer à la rage de l'envie.* Vous trouvez ensuite une lettre injurieuse, qu'il avait écrite à M. Bergeron, conseiller du roi et référendaire en la chancellerie. Comme il suppose que ce M. Bergeron avait apporté des difficultés à l'expédition du privilège, afin de lui ôter l'avantage d'être le premier qui publiât quelque chose sur cette dispute de Balzac et de Goulu, et afin de donner le temps à la Motte-Aigron de le

(2) *C'est-à-dire, de l'édition in-folio des OEuvres de Balzac.*

devancer, il paraît fort en colère dans cette lettre. En troisième lieu l'on voit sa préface, où il expose les grands efforts que ses ennemis avaient faits pour arrêter l'impression de son écrit. Enfin vous trouvez le livre même. Ce n'est pas le seul ouvrage que le sieur de Javersac ait publié : on vit paraître, en la même année 1628, *Discours d'Aristarque à Calidore sur ce qui s'est passé entre lui et Balzac*. L'impression lui en coûta cent écus (3) ; et il ne lui fut jamais possible de la faire faire à Paris, ni avec privilège, ni autrement. Il dit (4) que son père avait eu plusieurs députations honorables, et des charges des plus importantes de l'assemblée des religionnaires avant les rébellions.... et (5) qu'il peut justifier que ses ancêtres lui ont acquis la noblesse par droit de vétérans dans plusieurs charges honorables de la couronne de Navarre. Il dit aussi (6) qu'il avait offert à Balzac de le satisfaire en cavalier, ou en philosophe. Il raconte fort au long le malheur qui lui arriva d'être attaqué dans son lit (7). *Il esquiva un peu le coup de bâton de l'un des trois satellites qui entrèrent dans sa chambre ; mais il m'est trop honorable, dit-il (8), pour ne confesser point qu'il me donna sur le bras, en disant : on vous avait défendu de n'écrire pas contre Balzac.* Il ajoute (9), que son hôtesse fut blessée au petit doigt, et qu'il la poursuivit l'épée au poing jusque dans la rue, et que deux cents témoins, qui le virent en chemise sur le pas de la porte, l'avaient dit partout avant lui ; qu'il porta un coup à plaisir dans l'estomac à celui qui l'avait frappé ; et que cinquante personnes, qui virent ployer son épée jusques aux gardes, connurent que ce coquin avait une chemise de mailles (10). Il remarque (11) que, deux ou trois jours auparavant, il avait eu l'honneur de servir un marquis en une querelle. Franchement, je crois qu'il était plus

(3) *Aristarque, avis aux lecteurs.*

(4) *Discours d'Aristarque à Calidore, p. m. 166.*

(5) *Là même, pag. 169.*

(6) *Là même, pag. 174.*

(7) *Ce fut le jeudi 11 d'août 1628, selon l'édition in-8^e. de la Défaite du paladin Javersac.*

(8) *Discours d'Aristarque, pag. 183.*

(9) *Là même, pag. 184.*

(10) *Là même, pag. 185.*

(11) *Là même, pag. 189.*

propre à se battre qu'à faire des livres *, et qu'il eût bientôt terrassé Javersac dans une dispute qu'il aurait voulu vider l'épée à la main. Il répand sur le papier, contre lui, d'assez fortes rodomontades (12); mais il témoigne quelque crainte que cet adversaire ne l'accuse de quelques petites escapades de jeunesse en amour (13). Convenons-nous qu'il ne soupçonna jamais le père Goulou d'être la cause de cette insulte. *Je ne sais point*, dit-il (14), *pourquoi Balzac m'appréhendait, s'il n'est coupable; et puisqu'il pense si bien se justifier partout de ce crime, en l'imposant à Phyllarque, qui s'est montré beaucoup plus généreux, et qui a bien meilleure opinion de son esprit, pour s'en défendre. J'ai eu de si fortes convictions contre Balzac, et jugeais si bien de la proximité de Phyllarque, qu'il ne m'a point été possible de le soupçonner tant soit peu. Mon livre, je erois, le fâchait plus au monde que ma personne.*

Notes, au reste, qu'il est aisé de reconnaître qu'il était né huguenot, mais non pas s'il ne l'était plus: car ce que je vais citer est équivoque. Comme ils eurent appris de mon hôte que j'étais logé là-dedans, après m'en être enquis, ils demandèrent de quelle religion j'étais. On répondit qu'on ne le savait pas, mais que du moins j'allais souvent à l'église. On leur eût bien pu jurer qu'il n'y a pas de catholique qui ait une croyance plus orthodoxe que moi (15). Le sieur de Bergeron fit imprimer une lettre contre les impertinences et faussetés mises par le sieur de Javersac en une lettre qu'il a mise au commencement d'un livre, etc. (16). Il parut aussi un imprimé (17) sous ce titre: *Le Non-Passionné sur le livre intitulé: la Défense du paladin Javersac*. Cette pièce est infiniment plus favorable au pa-

ladin qu'à son adversaire. Mais pour ce qui est du livre qui a pour titre, *Achates à Palémon, pour la défense de Phyllarque* (18), il foudroie Javersac. J'en ai cité un morceau dans la remarque de l'article ARTABAN IV, tome II, page 454 (19).

(18) Imprimé la même année.

(19) Voyez aussi l'article MUSAC, tom. X.

JEAN (SAINT) l'évangéliste. Pour n'employer pas ce que l'on trouve dans Moréri ou dans M. de Tillemont (a), je me contente de dire, 1°. que du temps de saint Augustin, on débitait une tradition pitoyable touchant l'état où était saint Jean (A); 2°. qu'il n'y a rien de plus absurde que la chicane qui a été faite à l'auteur de la traduction de Mons (B), sous le faux prétexte que la bienséance ne souffrait pas que ce saint apôtre et la Vierge Marie logeassent ensemble; 3°. que les choses qu'on a répondues là-dessus à M. Mallet méritent d'être rapportées (C); 4°. que la manière dont on prétend que saint Jean justifia les caresses qu'il faisait à une perdrix, est fort simple (D); 5°. qu'il y a des gens qui veulent que les noces de Cana, où l'eau fut changée en vin, soient les siennes (E); et qu'à la vue de ce miracle il ait renoncé au mariage, pour demeurer vierge toute sa vie.

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique, tome I, pag. 910 et suiv., édition de Bruxelles, in-12.

(A) *Dès le temps de saint Augustin, on débitait une tradition pitoyable touchant l'état où était saint Jean.*]
« Il n'y eut jamais de pays si crédule » pour les traditions, que les Asiatiques, et en particulier les Ephésiens. Saint Augustin raconte, sur le sujet dont nous parlons, une

* Joly blâme la sévérité de Bayle envers Javersac, qui n'avait guère que vingt ans quand il publia ses premiers écrits. Leclerc dit avoir vu des vers signés Javersac, sur la mort du cardinal Mazarin, et en conclut que cet auteur vivait encore en 1661.

(12) Voyez surtout pag. 198.

(13) *La même*, pag. 201.

(14) *La même*, pag. 199.

(15) *La même*, pag. 176.

(16) Elle fut écrite à M. de Balzac, et imprimée l'an 1628.

(17) L'an 1628.

» chose fort particulière, qui fait
 » bien voir l'excès de la crédulité de
 » ce peuple, et la sottise de leurs tra-
 » ditions. Il dit que des Ephésiens
 » (*), ou gens qui venaient d'Ephèse,
 » et qui avaient beaucoup d'esprit et
 » de mérite, et qui ne croyaient pas
 » à la légère, *non levibus hominibus*,
 » lui avaient assuré que saint Jean
 » n'était pas mort, et qu'à la vérité
 » il était enterré à Ephèse; mais qu'il
 » était dans sa fosse comme un hom-
 » me qui dort est dans son lit; et que,
 » comme on voit lever et tomber les
 » draps et la couverture, à mesure
 » qu'un homme qui dort respire,
 » aussi que l'on voyait lever et bais-
 » ser par intervalles la terre de la
 » fosse où saint Jean était enterré. Y
 » a-t-il rien de si impertinent qu'un
 » pareil conte (1)? » Je viens d'ap-
 » prendre (2) que le critique de M. de
 » Tillemont le blâme d'avoir rapporté
 » ce conte, et plusieurs autres de cette
 » nature. On aurait raison de le blâmer,
 » s'il le rapportait comme une chose
 » véritable; mais c'est ce qu'il ne fait
 » pas (3): on a donc tort de le censur-
 » rer; car la compilation des erreurs
 » est une partie très-utile de l'histoire.
 » J'avoue qu'il paraît croire ce que l'on
 » conte de la manne du tombeau de
 » notre apôtre (4).

(B) *Rien de plus absurde que la
 chicane qui a été faite à l'auteur de
 la traduction de Mons.*] Commençons
 par rapporter le texte grec : *Kai ap' ekéinou tēs āras ēlaben autēn ō mathētēs eis ta īdia* (5), c'est-à-dire selon la
 version de Mons, *et depuis cette heure
 le disciple la prit chez lui.* Voici com-
 ment on a critiqué cette traduction :
 « Il est certain que saint Jean, qui
 » avait embrassé l'état de la pauvreté
 » évangélique, n'avait point de mai-
 » son pour y recevoir la mère de
 » Dieu, et que quand bien même il
 » en aurait eu, il y a beaucoup de
 » raisons de bienséance et d'honné-

» tété, qui nous persuadent facile-
 » ment que la Vierge n'aurait pas
 » jugé à propos de s'y retirer : cette
 » conduite même pourrait avoir de
 » mauvaises conséquences dans la
 » suite des temps ; car les ecclésiasti-
 » ques scandaleux seraient bien aises
 » de se justifier par un exemple si
 » illustre, de la demeure du plus
 » jeune et du plus chaste de tous les
 » apôtres avec la plus prudente et
 » la plus innocente de toutes les vier-
 » ges. Et cette appréhension n'est pas
 » sans fondement; car saint Épiphane
 » qui semble approuver la pensée de
 » traducteurs de Mons, a eu la même
 » crainte, et il nous assure que quel-
 » ques libertins avaient déjà voulu
 » couvrir leur conduite scandaleuse
 » sur l'exemple de la demeure de la
 » Vierge chez saint Jean. *Vereor*
 » dit-il en l'Hérésie 78, où il parle
 » de la demeure de la Vierge chez
 » saint Jean, *ne hoc ipsum, quod de
 » cimus, fraudi sit aliquibus, ut de
 » contubernales et dilectas, quas ve-
 » cant foeminas, retinendas, quod
 » genus pessimo sibi errore animi
 » machinati sunt, fucum inde al-
 » quem, et colorem accessisse videan-
 » tur* (6). »

(C)..... *Les choses qu'on a répo-
 dues..... méritent d'être rapportées.*
 Car on y verra des principes gé-
 néraux, très-instructifs pour ceux qui
 veulent juger des choses selon les
 véritables différences. Je ne m'arrête
 point à la réponse qui concerne l'ob-
 jection de la pauvreté évangélique ;
 je copie seulement la réfutation sur
 l'autre point. *Il est bien étrange, dit*
M. Arnauld (7), que M. Mallet n'a
pas vu ce qui est remarqué par les
interprètes de l'Écriture sur un sujet
qui aurait dû paraître bien plus scan-
daleux : c'est celui des apôtres, qui
menaient partout avec eux une fem-
me chrétienne pour avoir soin de leur
subsistance. Et cependant saint Paul
1. Cor, 15, 5, dit (8) qu'ils en avaient
le pouvoir, et qu'ils le faisaient : sur
quoi Estius fait cette réflexion très
judicieuse, et qui marque les vrais

(*) August., Comment. in Joan. in hac ver-
 ba, *Discipulus ille non moritur.*

(1) L'abbé Faydit, Extrait d'un sermon prê-
 ché le jour de saint Polycarpe, pag. 30.

(2) Histoire des Ouvrages des Savans, mois
 de mai 1695, pag. 427.

(3) Voyez Tillemont, Mémoires pour servir
 à l'Histoire ecclésiastique, tom. I, pag. 947.

(4) La même, pag. 945.

(5) Évangile de saint Jean, chap. XIX,
 vs. 27.

(6) Mallet, Examen de quelques passages, p.
 121 de la troisième édition.

(7) Nouvelle défense de la Traduction, p.
 430.

(8) C'est dans le verset 5 du chapitre IX
 la 1^{re}. aux Corinthiens, et non pas au chap.
 XV, comme cite M. Arnauld.

principes sur lesquels on doit juger de ces sortes de choses, que M. Mallet devait avoir sus, avant que d'entreprendre d'assujettir la Vierge à ses fausses règles de bienséance. « Si vous demandez, dit ce savant théologien, comment les apôtres pouvaient, sans scandale, mener avec eux des femmes qui n'étaient point leurs épouses, je réponds que cette coutume était tellement reçue parmi les Juifs, que le Sauveur même n'a pas trouvé mauvais que cela se fût envers lui. Aussi cela ne se pratiquait que par des femmes dont la chasteté, jointe à la piété, était tellement connue et éprouvée, qu'elle ne laissait point de lieu à aucun mauvais soupçon. A quoi on peut ajouter que les apôtres menaient une vie si édifiante, et s'étaient acquis une telle réputation de sainteté que, quoique ces femmes les accompagnassent, nul n'eût osé former d'eux un mauvais jugement, comme les Juifs n'ont jamais rien soupçonné de cette nature au regard de Jésus-Christ, quelque disposés qu'ils fussent à en dire du mal et à le calomnier. » Rien n'est plus raisonnable; et c'est en effet par-là que l'on doit juger qu'une chose qui pourrait mal édifier, lorsqu'elle n'est point accompagnée de circonstances favorables qui ôtent tout lieu aux mauvais soupçons, n'a rien que d'édifiant quand elle est accompagnée de ces circonstances. Or, quand est-ce que la considération d'une sainteté éprouvée sera capable de fermer la bouche à la calomnie, et d'empêcher même qu'il ne s'élève des soupçons dans les esprits les plus sages et les plus portés à se laisser égarer par les moindres apparences, la vénération qu'ont toujours eue les Juifs pour la mère de Jésus-Christ et pour son plus cher disciple, n'avait-ils eu le pouvoir de faire regarder comme très-sainte et très-innocente, la conduite qu'ils ont tenue en demeurant ensemble, ensuite des ordres qu'ils en avaient reçus du Sauveur mourant sur la croix ?..... M. Mallet est le premier et le seul qui ait eu

une assez basse idée de la sainteté de la Vierge, et de l'opinion qu'on en avait dans l'église, pour s'imaginer qu'à l'âge de plus de cinquante ans, elle n'aurait pu demeurer avec un apôtre sans que sa réputation en souffrît, et que ce fût un exemple de dangereuse conséquence, comme étant capable d'autoriser les demeures suspectes, et défendues par les canons, des ecclésiastiques avec des femmes. Car il pousse jusque-là ses imaginations outrées contre l'honneur de la Vierge. Mais si les auteurs de ces canons avaient été aussi excessifs dans leurs soupçons que ce censeur de la Vierge et de saint Jean, pour quoi auraient-ils excepté de leurs défenses de certaines personnes, comme la mère, les sœurs, les nièces ? Est-ce qu'ils ont cru que les incestes fussent absolument impossibles ? Non certainement ; mais c'est qu'étant conduits par l'esprit de Dieu, et sachant qu'en matière de lois générales on doit éviter les excès, et demeurer dans une sage modération qui oblige de n'avoir point égard à ce qui n'arrive presque jamais, ils ont jugé, d'une part, qu'il ne fallait que peu de vertu pour n'être pas tenté par la vue de ces personnes, parce que la pudeur naturelle suffit d'ordinaire pour étouffer à leur égard les mouvemens d'une affection impure ; et de l'autre que la pente des hommes à juger mal du prochain ne va pas ordinairement jusqu'à lui imputer des crimes si noirs sans des preuves bien claires ; de sorte qu'ils n'ont pas cru que dans ces rencontres il y eût lieu ni d'appréhender un mal effectif, ni d'en craindre les soupçons.

(D) La manière dont..... il justifia les caresses qu'il faisait à une perdrix est fort simple.] Un chasseur parut étonné de voir que ce grand apôtre, si vénérable par son âge et par sa vertu, s'abaissât à un tel amusement. L'apôtre lui demanda s'il tenait toujours bandé l'arc qu'il portait. On répondit que ce serait le moyen de le rendre très-inutile. Si vous le relâchez, reprit saint Jean, afin d'éviter cela, j'en use de même à l'égard de mon esprit par une senti-

(g) Voyez l'abbé Faydit, Extrait d'un sermon prêché le jour de saint Polycarpe, pag. 37. Il prouve, la même, pag. 36, que la Sainte Vierge n'eut point avec saint Jean à Ephèse ; il le

prouve, dis-je, parce que Celse, qui a tant médité d'elle, eût glosé sur ce voyage, dont pourtant il n'a point fait de railleries.

blable raison. Je ne crois pas que cette histoire soit fort certaine, mais je ne pense pas que ceux qui n'en ont point ouï parler soient fâchés d'apprendre qu'on la raconte. L'auteur du *Traité de ludicrà Dictione* l'a insérée dans son ouvrage. Ses phrases étant nerveuses ne déplairont pas aux habiles gens : il faut donc les en régaler. *Nec malus, ut opinor, interpretes Christi consiliorum et voluntatum Joannes discipulus, qui ad leves lusus atque oblectamenta puerorum descendit ipse jam senior, atque exemplo prævit, quatenus interjungere, et ex quotidianis occupationibus reficere ac recreare mentem liceret. Hunc, mansuetactæ pernicii blandè et suaviter alludentem, quidam cum arcu et sagittis venator offendit. Quod eum facere cum vehementer miraretur, hominem id ætatis, spectatum et cognitum diuturnâ virtute : sensit Joannes, et interrogavit, an illum ipsum, quem gereret, arcum haberet semper intentum. Cui ille : Nequaquam verò, inquit ; flaccescat enim arcus, et molliatur intentione perpetuâ, inutilisque fiat. Tum Joannes : Tu, mi homo, arcum remittis ac relaxas, ne inutilis sit : ego animum, ne sit inutilis (10).*

(E) *Des gens.... veulent que les nocces de Cana..... soient les siennes.*] Le curieux et docte Thomasius me fournira toute la matière de cette remarque. Je voudrais avoir la thèse qu'il fit soutenir (11) touchant le verre de saint Jean ; mais je n'en ai que la préface (12), où j'apprends une coutume qui m'était inconnue ; c'est que dans les bons repas on fait vider aux conviés un verre de vin, que l'on nomme le verre ou la coupe de saint Jean. Ce n'est pas sans quelque mélange de superstition, qui a tiré son origine d'une légende où l'on trouve que saint Jean, ayant avalé du poison par l'ordre d'Aristodème, n'en sentit aucune incommodité. Voilà sans doute la raison pourquoi les peintres le représentent tenant une coupe. Passons aux nocces de Cana.

Les légendaires supposent, 1^o. que

(10) Vavassor, de ludicrà Dictione, p. 385.

(11) *Le 30 de janvier 1675.*

(12) *Imprimée avec plusieurs autres à Leipzig, l'an 1681. Voyez le Journal de Leipzig, 1682, pag. 51.*

saint Jean l'évangéliste y était le témoin, et que Marie Madeleine y était fiancée (13) ; 2^o. que l'un et l'autre convinrent de ne point consommer mariage, mais de s'engager à une perpétuelle virginité ; 3^o. qu' aussitôt que saint Jean eut vu le miracle de la conversion en vin, il se consacra au service de Jésus-Christ, et laissa sa fiancée (14) ; 4^o. que Jésus-Christ allât exprès à ces nocces, afin d'empêcher l'accomplissement du mariage. Une chose les embarrasse, c'est que la virginité de saint Jean ne sera parvenue au plus haut degré de perfection, s'il a eu dessein de se marier ; car la parfaite virginité ne peut que l'on ait été toujours résolu à contenir. *Videbatur ejus (virginitatis) laudem hæc fabula non quidem, labefactare tamen, gradum inferiorem detrudere ea demum numeris omnibus abperhibeatur virginitas, quam tua incorruptionis nunquam commeditatio pariat (16).* Pour répondre à cette difficulté, ils disent, entre autres choses, que la Providence a usé de cette dispensation, et qu'elle a mis à un haut prix la virginité de saint Jean, vu que par-là elle est devenue tout-à-fait semblable à celle de la Sainte Vierge, et qu'elle est consacrée, ayant été jointe au mariage, qui est l'un des sept sacrements. *Quin ergò potius ita cogitemus, ut eodem virginitatis collocaretur apostolus, quo mater, quæ ipsi erat à Christo rituro commendanda ? Quid ita demum consecrari virginitas sedita est, si cum ceremoniâ nuptiali jungatur ? Nequaquam virginitas, sed conjugium est nuptiarum sacramentorum (17).* N'oublions pas de dire que Baronius et les autres rejettent ces traditions des légendaires. Thomasius rapporte leurs

(13) Molanus, lib. IV de Hist. virginum, cap. XX, pag. 428, apud Thom. præfatione LXXVIII, pag. 511.

(14) Haymo, part. hiemal. Hom. 207. Baronius, tom. I, Annal., ad ann. 30, apud Thomas., ibid., pag. 511.

(15) Mesfret, de Sanctis, serm. X, 53, apud eundem, ibid.

(16) Thomasius, ibid., citant Pel. Temeswar de Sanctis, serm. XXX.

(17) Thomasius, ibid., pag. 513, même Pelbart, ibid., et Franc. Maro, Sanctis, pag. 30.

(18), et dit, avec assez de vraisemblance, que le livre d'Abdias a été la première source de ces beaux contes. Le faux Abdias assure que Jésus-Christ retourna trois fois saint Jean de se marier. On s'est contenté, dans deux préfaces sur l'Évangile de cet apôtre, d'avancer en général que Jésus-Christ n'avait ôté la pensée du mariage. Ces deux préfaces (19) sont faussement attribuées l'une à saint Jérôme, et l'autre à saint Augustin. Comme il n'y a jamais eu d'auteurs plus hardis que ceux qui ont compilé les Vies des saints, ils ont voulu être plus décisifs que les auteurs de ces deux préfaces; et pour cela ils ont supposé un temps et un lieu, c'est-à-dire les noces de Cana, où Jésus-Christ ait délié son disciple du lien conjugal. Thomasius ne conteste nullement la vérité de cet apôtre: elle est fondée sur une assez bonne tradition, confirmée par saint Jérôme, par saint Augustin, par saint Épiphané, etc.; mais Baronius a eu tort de citer aussi saint Ignace, qui ne parle que de saint Jean-Baptiste (20).

(18) Tirés des endroits cités ci-dessus.
(19) Quas conjunctas exhibet quarta pars in Biblid ordinariæ. Thomasius, ibid., p. 518.
(20) Voyez-en la preuve, apud Thomasium, ibid., pag. 518.

JEANNE, reine de Naples. Voyez NAPLES, tome XI.

JÉNISCHIUS (PAUL) naquit à Ravens, le 17 de juin 1558, et mourut à Stuttgart, le 18 de décembre 1647. Il était savant, et parlait plusieurs langues. Son livre intitulé *Thesaurus animarum*, l'exposa à une fâcheuse persécution: il fut banni, et son exil dura plus de cinquante ans. Il le supporta fort tranquillement, et il jouit d'une très-bonne santé jusqu'à la dernière année de sa vie, mangeant bien et dormant bien (a), et s'occu-

(a) *Perpetuâ animi tranquillitate et corpore valitudine firmâ cum orexi, et suavis moribus.* Joh. Valentinus Andreas, in CXC.

pant à la musique qu'il savait en perfection, et à l'étude des saintes lettres et à la mécanique. Il eut dix-neuf enfans, dont il ne restait que quatre lorsqu'il mourut. Sa santé fut rudement attaquée la dernière année de sa vie, et il expira dans de très-vives douleurs (b). Il a été inconnu aux bibliothécaires du Pays-Bas.

(b) Tiré de la CXC. lettre de Jean-Valentin André.

IGNACE, fondateur des jésuites. Cherchez LOYOLA, tome IX.

ILLYRICUS (MATTHIAS-FLACIUS), l'un des plus savans théologiens de la confession d'Augsbourg, naquit à Albona dans l'Istrie (a), le 3 mars 1520. Il étudia les belles-lettres à Venise, sous Égnatius; et s'étant trouvé dès l'âge de dix-sept ans une forte inclination pour l'étude de la théologie, il résolut de se faire moine, parce qu'il n'avait pas le moyen de s'entretenir dans les universités, et qu'ainsi le seul moyen de satisfaire son inclination était d'étudier dans un monastère. Il communiqua son dessein à un provincial des cordeliers, parent de sa mère; mais ce provincial, qui sentait déjà le fagot (A), lui conseilla de s'en aller en Allemagne, et non pas de s'enfermer dans un couvent. Flacius suivit ce conseil, et arriva à Bâle, l'an 1539 (B). S'y étant arrêté quelques mois, il passa à Tubinge, d'où il alla à

(a) Partie du pays qu'on nommait anciennement Illyrium ou Illyris: de là vient que Matthias Flacius fut surnommé Illyricus. Il n'est pas vrai, comme Melchior Adam et plusieurs autres l'assurent, qu'il soit né dans l'Esclavonie.

Wittemberg, l'an 1541, et y fut disciple de Luther et de Mélancthon. Il gagnait sa vie à enseigner le grec et l'hébreu. Ayant communiqué à Poméranus, et puis à Luther, les tentations qui le tourmentaient sur le péché, sur la colère de Dieu, et sur la prédestination, on fit des prières publiques pour lui, et on lui administra les consolations de l'Écriture, de sorte que cela se passa. Il reçut de Mélancthon mille marques de bonté et de libéralité. On lui trouva une femme, et on lui donna un emploi public dans l'académie, l'an 1544 (b). La guerre ayant dissipé les écoles dans la Saxe, il s'en alla à Brunswick, et s'y acquit beaucoup de réputation par ses leçons. Il alla reprendre son premier emploi à Wittemberg, l'an 1547, et peu après il s'opposa d'une grande force à l'*interim* et à tous les ménagemens que Mélancthon insinuait, et afin d'avoir plus de liberté de déclamer contre le papisme, sans garder aucunes mesures; il se retira (c) à Magdebourg, qui était alors au ban de l'empire. Il y publia divers ouvrages; mais le plus considérable de ses travaux fut sans doute cette histoire ecclésiastique qui fut appelée les Centuries de Magdebourg, dont il eut la principale direction. Il accepta la charge qui lui fut offerte, l'an 1557, dans la nouvelle académie d'Iéne, et y professa cinq ans; après quoi, comme il ne pouvait s'accorder avec

Victorin Strigélius, son (C), il se retira à Ratisle. Il continua de publier de livres. On l'appela Brabant avec quelque l'an 1567, pour y diriger les églises selon la confession de Strasbourg; mais la persécution s'opposa toutes ces églises après, de sorte qu'il se retira à Strasbourg, puis à Francfort, où il sentit une grande diminution de sa gloire; car il se donna de la plupart de ses disciples, à cause qu'on le soupçonnait de manichéisme, sous prétexte qu'il enseignait que le péché n'était pas un accident, l'absence même de notre âme mourut à Francfort, le 15 mars 1575 (e). C'était un homme qui avait d'excellent l'esprit vaste, beaucoup de savoir, un grand zèle contre le papisme; mais son humeur bulente, impétueuse, gâtait toutes ses qualités, et causait beaucoup d'ordres dans l'église protestante. Il ne faisait pas difficulté de déclarer qu'il fallait respecter les princes (f). Il ne fut pas sujet d'avoir regret à sa mort; car les divisions scandaleuses de droit qui furent alors plus pernicieuses que le schisme, à cause des divisions, que la communion de l'église tirait pour insulter la religion naissante. Quelque chose qu'il eût faite, était de

(b) Micrælius, Syntagm. Hist. ecclesiast., pag. m. 751, se trompe donc, qui le fait professeur à Wittemberg dès l'an 1540.

(c) Au mois d'avril 1549. Bucholz., pag. m. 564.

(d) Voyez la remarque (C).

(e) Tiré de Melchior Adam, *Manorum theologorum* pag. 4.

(f) *Metu seditionum terrendum*. Melanchthonis epist. C. 134.

(f). C'est outrer les choses. Il publia un très-grand nombre de livres (h); et personne de son temps ne savait fouiller avec plus de fruit dans les vieilles bibliothèques. Il en tira une ancienne messe (D), qu'il fit imprimer, en 1557. Nous aurons là une occasion de discuter plusieurs choses. Il tira des mêmes sources une infinité de recueils qui ont servi à bien des gens. Je parle des mémoires qu'il ramassa pour compiler son *Catalogus testium veritatis* (E). On prétend qu'il a quelquefois déguisé son nom (F). Moréri a eu grand tort de le faire voyer à la lettre T, sous le nom de Pancowitz (G).

M. de Sponde a fait une grosse faute en parlant des Centuries de Magdebourg (H). On la verra dans la remarque (i) où j'alléguerai quelques faits qui concernent l'histoire de ces Centuries. M. Varillas, copiste fidèle de cette faute de M. de Sponde, l'a jointe à tant d'autres (I), qu'il est difficile de concevoir comment un homme d'esprit a pu commettre tant de bévues. N'oublions pas que le *Clavis Sacrae Scripturae* d'Illyricus est un de ses meilleurs livres. Voyez ce que M. Simon en a dit dans son Histoire critique du Vieux Testament (k). Voyez aussi Jean Albert Fabert à l'article XCVI de son *Decas Decadum*.

(g) *Nequidquam recti fecisse nisi cum meretur.* Guill. Budæus, cent. XVI θαυατολογίας, ad ann. 1575, apud Quenstedt, de Patriis eruditor., pag. 263.

(h) Simlérus, dans l'Abrégé de Gesner, et Teissier, Addit. aux Éloges, tom. I, pag. 472, en donnent la liste.

(i) C'est la remarque (H).

(k) Au chap. XIII du livre III, pag. 428, et suiv., édit de Roterd., 1685.

(A) *Ce provincial sentait déjà le fagot.*] Il mérite une place dans le Martyrologe des protestans, puisqu'après avoir souffert pendant vingt années les rigueurs de la prison, à cause qu'on le soupçonnait d'hérésie, il fut jeté dans la mer. Il s'appelait Baldus Lupatinus. Voyez la note (r).

(B) *Il arriva à Bâle, l'an 1539.*] Il avait donc dix-neuf ans : Verheiden (2) se trompe donc lorsqu'il dit qu'Illyricus fit le voyage de Bâle à l'âge de dix-sept ans. M. Teissier (3) a suivi Verheiden.

(C) *Il ne pouvait s'accorder avec Victorin Strigélius, son collègue.*] Ils étaient en différent sur la conversion de l'homme, et sur les forces du franc arbitre. Ils disputèrent là-dessus en présence des ducs de Saxe, à Weimar (4). Ils allaient dans les deux extrémités : Strigélius inclinait du côté de ceux qu'on nommait adia-phoristes et synergistes, qui donnaient beaucoup au franc arbitre, et prétendaient que le péché originel ne faisait qu'effleurer l'âme (5). Flacius, au contraire, soutenait que ce péché était la substance même de l'âme. La dispute dura treize séances : on en publia les actes, accompagnés d'une préface de Musæus, qui était l'un des sectateurs de Flacius (6). Nous avons ici un effet visible de l'envie de contredire : c'est une passion qui entraîne ordinairement au delà des bornes, les personnes qui ont l'esprit vif. Flacius, ne se pouvant contenter d'une médiocre opposition, s'éloigna de son rival le plus qu'il lui fut possible, et le voyant soutenir que l'âme n'était blessée par le péché originel qu'à l'égard de ses facultés accidentelles, il prit le parti de soutenir que la

(1) *Baldus autem iste, ut hoc ἐν παρόδῳ addamus, paulò post in suspicionem hæreseos venit : ac Venetiis viginti ipsos annos solum squaloremque carceris, tandem in mari summersus supplicium fortiter pertulit.* Melchior. Adam., in Vit. Theol., pag. 472. Voyez aussi Verheiden, in Effigiebus, pag. 157.

(2) In Effigiebus, pag. 157.

(3) Addit. aux Élog., tom. I, pag. 472.

(4) L'an 1560, selon Micælius, Syntagm. Historiar. eccles., pag. m. 827, 828 ; mais selon Melch. Adam, in Vitis Theolog. Germ., pag. 420, ce fut l'an 1557.

(5) Spondanus, ad ann. 1560, num. 32.

(6) Voyez Micælius, Syntagm. Hist. eccles. pag. m. 827, 828.

» lius, son contemporain, n'en
 » font point mention. » Du Peyrat
 répète la même chose dans la page
 623. Je soutiens, dit-il, puisque Cas-
 sander et Pamélius, qui ont été très-
 curieux de rechercher toutes sortes
 de liturgies, n'ont jamais vu celle-
 ci, durant la vie desquels elle a tou-
 tefois été imprimée, huit ou neuf ans
 avant la mort de l'un et de l'autre
 (16), et qu'à peine même aujourd'hui
 elle se trouve en France et en Alle-
 magne, que les luthériens et les cal-
 vinistes l'ont consacrée à Vulcain aus-
 sitôt qu'elle a vu le jour, pour en faire
 perdre la connaissance aux catholi-
 ques, et les empêcher de s'en servir
 contre eux, comme d'un couteau bien
 tranchant, sorti de leur boutique et
 de leurs mains pour leur couper la
 gorge, et justifier leur aveugle opi-
 niâtreté contre l'ancienne et véritable
 doctrine de l'église catholique, apo-
 stolique et romaine. Voyons à cette
 heure si le silence de Cassander prou-
 ve quelque chose.

M. Colomiés, qui réfute le cardi-
 nal Bona, devait savoir que du
 Peyrat avait trompé ce cardinal.
 C'est donc contre du Peyrat que la
 censure devait premièrement être
 lancée : quoi qu'il en soit, voici les
 paroles de Colomiés (17). « Le cardi-
 » nal Bona s'est trompé, croyant que
 » Cassander n'avait jamais vu l'Ordre
 » de la Messe, publié par Illyric ;
 » outre que dans un recueil d'an-
 » ciennes prières, fait par Cassander,
 » il s'en trouve quelques-unes qui
 » sont aussi dans le Missel d'Illyric,
 » voici comme parle Fr. Baudouin,
 » fameux jurisconsulte, écrivant à
 » Cassander, de Francfort, l'an 1557,
 » c'est-à-dire la même année que ce
 » Missel fut imprimé : *Francofor-*
 » *diam reversus, reperi Illyrici ad*
 » *me litteras cum libello de Missâ ad*
 » *Palatinum nostrum.* (Il entend
 » Othon, électeur palatin, à qui le
 » livre est dédié.) *Rogat ille meum*
 » *judicium de suis Missæ antiquita-*
 » *tibus. Ego ut ad te nunc refero, et*
 » *libellum ipsum mitto, de quo quid*
 » *sentire debeamus familiariter nos*

(16) Ceci est faux à l'égard de Pamélius, qui
 est mort au mois de septembre 1587, dans sa
 cinquante-deuxième année. Son livre des Litu-
 rgies fut imprimé l'an 1571. Voyez Val. André,
 Biblioth. belg., pag. 425.

(17) Colomiés, Bibliothèque choisie, p. 14.

» *moneas, ut de quâ re tam multi*
 » *multa confuse balbutiunt, recte*
 » *distinctè respondere aliquando pos-*
 » *simus.* » J'ai une raison encore
 plus forte que celle-là, pour prouver
 que la Messe d'Illyric avait passé par
 les mains de George Cassander ; et
 qui est bien remarquable, c'est
 du Peyrat qui me fournit cette raison.
 La note marginale (18) qu'il a mise
 à la page 622, m'apprend qu'il est
 fait mention de cette Messe à la fin d'un
 livre imprimé l'an 1561, et intitulé
De officio pû ac publicæ Tranquilli-
tatis verè amantis viri, etc. Or il est
 sûr que Cassander composa le livre
 qui porte ce titre. Si du Peyrat avait
 su cela, il n'aurait pas assuré que
 cet auteur n'avait jamais vu le Missel
 de Flacius. On voit par-là qu'il se
 sert d'une fort mauvaise raison, et
 ce qui concerne Cassander, pour
 prouver que les exemplaires du
 Missel étaient devenus fort rares.
 Mais enfin, dira-t-on, il est sûr qu'ils
 le devinrent, et que Cassander ne
 fit point mention de cette Messe dans
 son livre des Liturgies. Je réponds
 quant au dernier chef, que peut-être
 cet ouvrage de Cassander était achevé
 d'imprimer quand l'auteur reçut le
 livre d'Illyricus. La Bibliothèque
 Valère André marque que ce livre
 de Cassander fut imprimé l'an 1557.
 Rien n'empêche que le titre ne porte
 cela, quoique le livre eût été en
 vente dès l'automne de 1557, temps
 où Cassander pouvait bien n'avoir
 pas reçu le livre qu'Illyricus lui
 publia l'an 1557. Sur l'autre point
 je me contente de dire, qu'il y a plu-
 sieurs ouvrages d'Illyricus aussi
 faciles à trouver que sa Messe gal-
 licane, et néanmoins personne n'a
 osé s'efforcer à les supprimer. Il y a
 d'autres causes de la rareté d'un
 livre, que le soin qu'on prend d'en
 brûler au feu tous les exemplaires
 l'on en peut ramasser.

(18) La voici ; j'y ai corrigé quelques
 fautes d'impression. *Ad calcem libelli de officio*
publicæ tranquillitatis verè amantis viri
religionis dissidio typis excusi, anno 1561.
runtur doctorum aliquot ac piorum virorum
hri, ex quibus videri potest quàm nos de
cilis controversiarum in religione conciliandi
controversendi studium vitetur, inter quæ
mentio ejusmodi Missæ his verbis, Missa
na vetus, quæ ante 700 annos in ara
ecclesiæ gallicanæ, et germanicæ, arguitur
apud Christ. Mylium, 1557.

(E) Je parle des mémoires qu'il ra-
 massa pour compiler son *Catalogus*
testium veritatis.] Le mal est qu'on
 accuse d'avoir dérobé des manu-
 scrits. Voyons ce que Melchior Adam
 rapporte. *Tertium locum facile obti-*
git Martyrologium illud, quod hâc
occasione compilatum ferunt. Con-
scripsit abbas Johannes Trithemius ca-
logum auctorum. Hunc cum vidis-
set Flacius, temperare sibi non po-
uit, quin dissimulatâ personâ et ha-
bitu, aliquot in Germaniâ monaste-
ria bibliothecas perlustraret : quos
modò posset historicos clam au-
ferret : atque isto adminiculo librum,
in Catalogus testium Veritatis indi-
catur, conscriberet (19). Les écri-
 vains catholiques n'ont pas manqué
 de se prévaloir de cette remarque.
Gregium scilicet opus, c'est M. de
Sponde (20) qui parle après l'avoir
 rapportée, et après avoir cité Mel-
 chior Adam, *quod ex furto et sacri-*
legio impû transfugæ confectum est,
mirum videri non debeat si tot
mendaciis et falsiloquiis scateat à pa-
te omnis nequitiae et immunditiae
testis. Voyez dans la page 120
 des Opuscules de Colomiés, ce qu'on
 dit de Lindenbroch. Mais au fond
 n'allons trop vite, que de conclure
 de qu'un homme dérobe des ma-
 nuscrits, qu'il les falsifie ensuite,
 qu'il les publie avec mille change-
 ments. M. de Sponde n'est pas bien
 fondé dans une semblable consé-
 quence. Il se trompe d'ailleurs,
 quand il suppose qu'Illyricus ne pu-
 tait son *Catalogus testium Veritatis*,
 pour l'opposer au livre de Guil-
 lelmus Eisengreinus : c'est tout le
 contraire ; Eisengreinus ne publia
 son *Catalogus testium Veritatis*, que
 pour l'opposer à celui d'Illyricus.
 Il paraît par les dates des impres-
 sions. Le Catalogue d'Illyricus, im-
 primé à Bâle l'an 1556, fut réimprimé
 à Strasbourg l'an 1562. Celui
 d'Eisengreinus fut imprimé à Dillin-
 gen, l'an 1565. Cela renverse le pas-
 sage que l'on va lire (21) : *Nec verò*

tam illud æmulatione Trithemii, cu-
jus opus omninò diversum est, suum
concinndisse putamus ; quàm turpiori
flagitio ad obscurandum illud, quod
Guillelmus Eisengreinus itidem Ger-
manus catholicus ediderat eodem ti-
tulo Catalogi testium Veritatis, quo
Patrum et ecclesiasticorum omnium
qui ad eam usque diem hæreses expug-
naverant, non parvo labore testi-
monia pro veritate fidei catholicæ
protulerat. In cujus invidiam, simul
et ut fucum faceret imperitis, Fla-
cius commentarium suum eodem titu-
lo edidit, sed absque nomine auctoris
(22), fabulis et mendaciis refertum.
 Notez que cet ouvrage d'Illyricus a
 été fort augmenté par Simon Goulart
 de Senlis, dans les éditions de 1597
 et de 1608.

Mais on se plaint avec raison (23)
 qu'ayant pris la liberté d'en changer
 l'économie, et d'y ajouter, et d'y re-
 trancher ce qu'il a voulu, il n'a fait
 connaître par aucune marque ce qui
 venait de lui, et ce qui appartenait
 à Illyricus. Ce fut peut-être ce qui
 obligea un luthérien à procurer une
 nouvelle édition du *Catalogus tes-*
tium Veritatis, entièrement conforme
 à celle d'Illyricus, si ce n'est qu'il y
 joignit au commencement le bien et
 le mal que les doctes en ont dit. Cette
 nouvelle édition parut à Francfort,
 l'an 1666, in-4°, sous le nom de Jean-
 Conrad Diétéricus qui la procurait ;
 mais elle a paru avec son nom dans
 l'édition de l'an 1672 (24). Observons
 que Melchior Adam n'abrège pas
 bien l'auteur qu'il cite : j'ai consulté
 la source depuis la première édition
 de ce Dictionnaire, et j'ai trouvé
 dans Keckerman une circonstance
 que celui qui l'a citée ne devait pas
 supprimer. Elle consiste en ce que
 notre Illyricus ayant appris par l'ou-
 vrage de Jean Trithème, que plu-
 sieurs auteurs qui avaient vécu dans
 les ténèbres du papisme n'avaient pas
 laissé d'en indiquer la corruption,
 se mit en l'esprit de rendre inutile le

surent la même chose. Il l'assure aussi, Juge-
ments des Savans, tom. I, pag. 537, 538.

(22) Cela est faux. Voyez ci-dessous, cita-
 tion (59).

(23) Voyez Joh. Albertus Faber, in *Decade*
Decadum, num. 96.

(24) Joh. Albertus Faber, in *Decade Decad.,*
num. 96.

Melch. Adam., in *Vit. Theol.*, pag.
 114. Keckerman., in *Method. Histor.*
 Spond., ad ann. 1560, num. 32. Il se
 qualifie luthérien Melchior Adam.
 Spond., ad ann. 1560, pag. m. 602. Per-
 Appar. sacr., tom. I, et alii passim,
 le dit M. Baillet, dans ses citations, as-

soin qu'on prenait de tenir cachés les livres de ces auteurs. Voyons en son entier le passage de Keckerman : *Cæterum quod attinet ad insidiosos occultatores historiarum, certum est in Bibliotheca Vaticana, et aliis bibliothecis Italiae, imprimis autem in bibliothecis monasteriorum, clam servari multos historicos superiorum seculorum, qui de fraudibus pontificum, deque abusibus ecclesiae Romanae, et contra de conservatione verae doctrinae, etiam sub mediis tenebris papatibus scripserunt, id quod manifestè patet ex Catalogo autorum, edito ab abbate Johanne Trithemio, qui istos autores ex bibliothecis ante annos paulò plus centum collegit; quem Catalogum cum vidisset Matthias Flacius, temperare sibi non potuit, quin dissimulatà personà, et habitu aliquot in Germaniâ monasteriorum bibliothecas perlustraret, artemque arte eluserit, quos commodè posset historicos clam auferret, atque aded eximium istum librum, qui dicitur Catalogus testium Veritatis, isto adminiculo conscriberet (25).*

(F) *On prétend qu'il a quelquefois déguisé son nom.*] On prétend que l'Achilles Gassarus, qui publia un ouvrage d'Otfridus, moine de Weissembourg (26), n'est autre que Flacius Illyricus. L'ouvrage de ce moine est une Harmonie des quatre Évangiles en vers allemands; il fut dédié à Salomon, et à Luitbert archevêque de Mayence, et à Louis, roi de la France orientale (27). M. Wharton, qui prétend (28) qu'Illyricus le publia sous le nom d'Achilles Gassarus, me permettra, s'il lui plaît, d'avertir tous mes lecteurs, qu'il y a eu, au XVI^e. siècle, un médecin allemand nommé Achilles Gassar, qui a publié des livres (29) avant qu'Illyricus fût sorti des basses classes.

(G) *M. Moréri a eu grand tort de*

(25) Keckerm., de Naturâ et Proprietat. Historiarum, in Auctario, cap. I, pag. m. 151.

(26) Il vivait au IX^e. siècle.

(27) Voyez le Journal de Leipsic, 1691, pag. 305, dans l'extrait d'un livre d'Ussérius, intitulé: Historia dogmatica Controversiarum de Scripturis et Sacris vernaculis.

(28) Apud Act. Lipsiens., ibid.

(29) Son Epitome chronicorum Munli fut imprimée à Bâle, l'an 1532. Voyez la Bibliothèque de Gesner.

le renvoyer à la lettre T, sous Trancowitz.] M. Teissier en a été convaincu par ces paroles de la page 471 de son premier volume : *Le nom de Matthias Flacius était Trancowitz. cite Verheiden effigies; mais Verheiden ne dit point cela. Voyons que le curieux Colomiés a détaché sur ce sujet (30). « Ajoutons ici pour la fin le véritable nom d'Illyricus qui est Francowitz, comme le dit aussi Bucholcer le fils, à la page 831 de sa Chronologie, où parle de la continuation de celle de son père, imprimée à Gorlitz, l'an 1599. Verum et integrum, dit-il, Flacii nomen ego ex certis autoribus cognovi esse tale: Matthias Francowitzius, cognomento Flacius, gente Illyricus, patriâ bonensis.* » Konig (31) le nomme aussi Francowitzius; mais Quenstedt (32) le nomme Trancowitzium.

(H) *M. de Sponde a fait une grave se faute en parlant des Centuries de Magdebourg.*] Il dit qu'on commença à les donner au public l'an 1560, et que le quatrième tome est le premier qui parut (33). Cela est faux. Les trois premières centuries furent imprimées avant la quatrième. Le catalogue de la bibliothèque de Francfort, publié l'an 1604, par Jean Man (34), marque l'an 1559 aux premières centuries, et l'an 1560 à la quatrième. Draudius (35) met l'édition des trois premières centuries à l'an 1559. M. Sagittarius raconte qu'un exemplaire marquait l'an 1560 aux trois premières centuries, l'an 1561 à la quatrième, l'an 1562 à la cinquième et à la sixième, l'an 1563 à la septième et à la huitième, l'an 1564 à la neuvième, l'an 1565 à la dixième et à la onzième, l'an 1566 à la douzième, et l'an 1574 à la treizième qui est aussi la dernière. Cette édition a beaucoup d'apparence que celle de M. de Sponde ressemble à celle de M. Sagittarius, c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre n'avait

(30) Bibliothèque choisie, pag. 15.

(31) Biblioth. vet. et nova, pag. 344.

(32) De Patriis illustr., pag. 262.

(33) Spondanus, ad ann. 1560, ann. 601.

(34) Voyez Caspar Sagittarius, l'Année Histor. ecclésiast., pag. 279.

(35) Ibidem.

nière édition des trois premières centuries : mais cela n'excuse point l'usage de Sponde ; car s'il avait lu la préface de la première , il y aurait vu que les centuriateurs se plaignent dans une satire où l'on avait mal parlé de leur travail , quoique le public n'en avait vu encore de ce qu'ils avaient composé. *De sumptibus verè confitemur, disent-ils, nos pauciores habere, qui annuatim aliquid sperant: nec pro laborum conditi- onum operarii satis sustentantur, si- cut ipsimet optimi testes sunt: imò Deus nobis quosdam Meccenates excitarit (quod tamen ne fiat, ut invidi strenuè laborant) neque ingredi satis expeditè poterimus: ne forte totum opus, ut est insti- tutum, absolvere. Impudens igitur, et quæque diabolicum est mendacium, criminatio tetra istius scurræ, qui per in maledico et famoso scripto, et nomine edito (ubi tamen aliam est fabulam) sardonio risu, et vi- cio sarcasmo nostrum opus histo- ricum Aureum appellat, eo quòd ex- ceptum auro Germanico sit confla- tum. Non vidit sceleratus iste scurra, et tamen non veretur canino, et viperino potius dente arrodere. Sed non habet cognitæ rationes, quare iste conviciator ac criminator; tamen, ut Semei, nos salsè irri- dit, ac mentitur splendide. Nam pauci, et quàm parcè dent, et frugaliter alantur hujus insti- tuti operarii, poterat iste irrisor cavere, non à profugis, scelera- tis, pollutis, mendacibus, quibus rationis nostræ ratio ne nota- tum est, sed à nobis ipsis.* Ce passage pourra servir à deux fins : car outre qu'il sert de preuve de la fausse époque des Centu- ries, on y apprendra quel cas on a fait de ces paroles de M. de Sponde : *Quod opus vocatum est ab Evangelicis Aureum: non qui- bus in laudem, sed ironicè, propter quod multo principum quorun- dam Germanicæ et civitatum auro, et sumptibus emendicato, sit editum.* C'est sur que les autres évangéliques ne virent un ouvrage d'or ce travail des centuriateurs, pour s'en moquer, et pour faire entendre qu'on l'avait fait aux frais des princes d'Allema- gne ; mais ces évangéliques se rédui-

sent à un anonyme qui publia un écrit sous le faux nom des étudiants de Wittemberg (36). Voyez dans M. Sagittarius (37) divers extraits des épitres dédicatoires des Centuries des- tinées à faire voir que ce n'était pas sans raison qu'Illyricus, Wigandus, Judex, et Faber, et les autres coad- juteurs de cette entreprise deman- daient les assistances du public. Notez que la troisième centurie fut augmentée quand on la réimprima à Bâle (38). *Accesserunt castigationes et additiones locorum aliquot in pri- mæ editione depravatorum vel omis- sorum* (39). Notez aussi que les qua- tre premières centuries et une partie de la cinquième furent composées à Magdebourg, que la cinquième fut achevée à Iéna, que la sixième fut faite dans le lieu d'exil d'Illyricus, de Wigandus et de Judex, que la sep- tième fut écrite dans le pays de Meck- lembourg, et les suivantes dans la ville de Wismar au même pays (40).

J'avais composé tout ceci avant que d'avoir trouvé un exemplaire des premières éditions de ces Centuries ; car, comme l'édition de Bâle, 1624, en trois volumes *in-folio*, procurée par Louis Lucius, est plus estimée que toutes les autres, chacun se pourvoit de celle-là, et ainsi l'on a de la peine à trouver les autres dans les bibliothèques des particu- liers. Enfin j'ai pu consulter à mon aise l'édition que les centuriateurs firent faire à Bâle, chez Oporin ; mais parce que l'exemplaire des trois pre- mières Centuries qui m'a été prêté, a été relié plus d'une fois, je n'ai pu y trouver la date de l'impression. Je m'imagine que le dernier feuillet avait été déchiré avant la dernière reliure, et ce fut apparemment au dernier feuillet qu'Oporin plaça la date 1559 (41). Quoi qu'il en soit, cet exemplaire des trois premières

(36) Voyez Sagittarius, Introd. ad Hist. eccl., pag. 256 et 266.

(37) Ibid., pag. 260 et seq.

(38) L'an 1562, si je ne me trompe.

(39) Sagittar., Introd. ad Histor. ecclesiast., pag. 267.

(40) Idem, ibid., pag. 245.

(41) M. Hill, ministre de l'église anglaise de Rotterdam, qui a une belle bibliothèque, et qui connaît admirablement les livres, m'a assuré que c'est cette année-là que les premières centuries furent imprimées.

centuries est en lettres italiques, et ne contient aucune addition ni correction. Or nous avons vu que l'édition dont se servait M. Sagittarius, qui est celle de l'an 1562, contient des additions et des corrections. Elle n'est donc pas la première, ni celle que j'ai présentement sous les yeux. Notez que l'exemplaire de la quatrième centurie, imprimée chez Oporin, l'an 1560, est en caractère romain.

(I) *M. Varillas . . . a joint cette faute de M. de Sponde à tant d'autres.*] Mélanchthon, dit-il (42), venait à peine d'expirer, lorsque les centuriateurs de Magdebourg commencèrent à donner au public leur ouvrage sur l'histoire ecclésiastique, par le quatrième volume. C'est sa première faute. Ce volume, continue-t-il, est en effet le meilleur des treize, au sentiment des luthériens, ou le moins mauvais, selon les catholiques. On le défie de prouver cela (43). Il n'y eut au commencement que quatre des ministres de Magdebourg qui y travaillèrent, Mathias Flacius, Jean Vigand, Mathieu Judex, et Basile Faber : mais depuis les plus habiles luthériens y mirent la main, quoique l'on ne sache les noms que de quatre autres, qui furent Nicolas Gal, Célestin Hutten, Gaspard Nidpruc, conseiller d'état de l'empereur, et Baptiste Hoincel (44). Consultez M. Sagittarius ; il vous apprendra (45) qu'André Corvin, Thomas Holthuter, Pancrace Veltbeck, Nicolas Amsdorf, Nicolas Gallus, Martin Copus, Ebeling Almannus, Ambroise Hidfeld, David Cicélérus, Gaspar Leunculus, Guillaume Radensis, Nicolas Beumuller, Bernard Niger, Pierre Schrader, et Conrad Agrius ont eu part à ce travail. Ainsi M. Varillas nomme trois personnes qui ne paraissent point dans cette liste de M. Sagittarius, et il suppose fausement qu'on ne sait le nom que de huit centuriateurs. J'ai bien vu dans

M. Sagittarius le nom de Jean-Baptiste Heinzélius et celui de Gaspard Nidpruck, conseiller de l'empereur, mais il ne dit pas que ces deux personnes aient travaillé aux centuries ; il dit seulement qu'elles favorisèrent Marc Wagner qui courait de bibliothèque en bibliothèque pour y chercher des matériaux (46). Ce Wagner rendit beaucoup de services aux centuriateurs : il visita les bibliothèques d'Allemagne et de Danemarck, et d'Édimbourg en Écosse, etc. Il eut un talent tout particulier pour toutes sortes de recherches, et ils lui exprimèrent un témoignage fort glorieux où ils reconnurent sa fidélité, sa diligence, son exactitude (47). Ce témoignage est daté du 30 septembre 1557, et porte, entre autres choses, qu'il avait fait divers voyages en Illyricus pour ramasser des matériaux (48), et qu'ayant fait paraître sa capacité, on avait cru qu'il pourrait tout seul continuer ses voyages, et qu'on l'avait chargé de ce service avec des lettres de recommandation par lesquelles on priait les personnes doctes et pieuses de lui communiquer les manuscrits et les monuments dont on pourrait tirer quelque utilité. Illyricus était un de ceux qui signèrent ce témoignage. M. Varillas affirme que les auteurs des quatre sectes sorties de celle de Luther critiquèrent les Centuries en diverses manières, et publièrent plusieurs extraits des erreurs qu'ils prétendaient s'y être glissées. Personne que je sache, n'a parlé de ces traits-là ; M. Varillas se serait vu embarrassé, s'il eût fallu qu'il eût produit des preuves de ce qu'il dit. Conrad Brunus, dont l'Invective contre l'ouvrage des centuriateurs fut réfutée par Illyricus, l'an 1566, était catholique romain. Eisengrein, qui prit la plume contre eux, était aussi. Voyons quelques autres traits de M. Varillas. Illyricus, dit-il

(42) Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. XXIV, pag. m. 229, à l'ann. 1561.

(43) *Là même.*

(44) Sponde, ad ann. 1560, num. 32, pag. 602, le nomme Joannem Baptistam Heincelium.

(45) Sagitt. Introd. ad Hist. eccles., pag. 247, 248, 249.

(46) *Idem, ibidem, pag. 252, 253.* que Melchior Adam, in Vit. Theol., pag. 100, dit que Gaspar Nidpruck et Jean-Baptiste Heinzélius aidèrent Flacius et ses collègues.

(47) *Ibidem, pag. 253, 254.*

(48) Cum D. Illyrico aliquot monumenta illustrasse, et cum ipso nullâ alâ de conspectu gratum fuisse, quam ut pium hunc pro sua tenuitate juvaret. *Ibid.*, pag. 254.

(49) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. XXIV, pag. 231, 232.

« prit l'année suivante, 1561, en
 « linge, dans la ville de Veimar,
 « dispute publique contre le sa-
 « Victorin Spingel. Il se trompe
 quant au temps de la dispute (50),
 quant au nom de l'antagoniste
 d'Illyricus. Les catholiques ob-
 jectent qu'il était sorti, en moins
 cinquante ans, plus d'hérésies de
 de Luther, qu'il n'y en avait eu
 Jésus-Christ jusqu'au même
 (52). Cette hyperbole, qu'il a
 de M. de Sponde, mais non
 sans l'apetisser, est la puérilité
 me. *Et videas hinc etiam quàm fe-
 lus fuerit Lutherus qui plures
 tulerit postiferarum hæresum auc-
 , quàm ab orbis ortu fuerint antè
 universo mundo* (53). Vous trouve-
 dans Moréri que la liste des prin-
 cipaux hérétiques depuis le premier
 du christianisme jusqu'à Lu-
 ther, monte à cent quatre-vingt-trois.
 à peine trouverait-on dix ou douze
 dans les cinquante premiè-
 années du luthéranisme. Conti-
 nus d'entendre M. Varillas (54).
 ce fut apparemment à dessein de
 dérober pour un temps à la per-
 sécution que Flacius attendait de
 amis, à cause de son emporte-
 ment à Veimar, qu'il se travestit,
 alla inconnu dans toutes les bi-
 bliothèques des monastères d'Alle-
 magne. Il s'accommoda des livres
 rares qu'il y put dérober, et fit
 extraits des autres. L'auteur de
 Vie écrit que ce fut par l'émula-
 tion qu'il eut pour Trithème, et
 pour composer, à son exemple, un
 recueil de ceux qui avaient fait des
 livres. Mais la chose ne paraîtra
 vraisemblable à qui se donnera
 la peine de comparer ces deux ou-
 vrages l'un avec l'autre, puisqu'ils
 se ressemblent en rien. Celui
 de Trithème est, à proprement par-
 ler, une table des auteurs ecclé-
 siastiques et des livres qu'ils ont
 composés; et celui de Flacius est
 un ramas des passages qui semblent
 être contraires à la religion catho-

lique, et favoriser le luthéranisme
 » rigide. » Il y a bien des fautes dans
 ces paroles; car, en premier lieu, les
 voyages que fit notre Illyricus, pour
 visiter les bibliothèques, précédèrent
 l'an 1560. Il les fit pour rassembler
 les matériaux dont il composa son
Catalogus testium Veritatis. Melchior
 Adam, l'unique témoin cité par M. de
 Sponde et par M. Varillas, le déclare
 expressément. Or ce *Catalogus* fut
 imprimé l'an 1556 (55): donc, etc. En
 second lieu, il est faux que Melchior
 Adam dise qu'Illyricus entreprit un
 tel ouvrage par émulation pour Tri-
 thème, et pour composer à son exem-
 ple un recueil de ceux qui avaient
 fait des livres. Si Melchior Adam avait
 dit cela, il se serait fort trompé, et
 par conséquent M. de Sponde (56) dé-
 biterait au fond une chose fausse.
 Voyez dans la remarque (E) comment
 la lecture de l'ouvrage de Trithème
 contribua au dessein d'Illyricus. En
 troisième lieu, la manière dont M. Va-
 rillas caractérise l'écrit de Trithème
 et celui d'Illyricus, déclare visible-
 ment qu'il ne connaissait ni l'un ni
 l'autre; car Trithème ne se borne
 point aux auteurs ecclésiastiques, et
 l'autre ne se borne point aux passages
 favorables apparemment au luthéra-
 nisme rigide. M. Varillas suppose que
 la jalousie pour le livre de Guillaume
 Eiseingren, théologien catholique,
 intitulé, *le Catalogue de ceux qui ont
 rendu témoignage à la Vérité*, déter-
 mina Illyricus à entreprendre le mé-
 me travail pour sa secte (57)*. C'est
 tout le contraire, comme on l'a vu
 ci-dessus (58). Enfin, M. Varillas l'ac-
 cuse d'avoir fait imprimer ce livre,
 sans y mettre son nom; soit qu'il ne
 voulût pas se commettre davantage
 avec les autres sectes qu'il prévoyait
 n'y devoir pas trouver leur compte,
 ou qu'il supposât que l'on saurait as-
 sez dans le monde qu'il était auteur

(55) Voyez Joh. Albertus Faber, in *Decade
 Decadum*, num. 96.

(56) *Nec verò tam illud emulatione Trithe-
 mi... suum concinnasse putamus, quàm, etc.*
 Spondan., ad ann. 1560, pag. 602.

(57) Varillas, *Histoire de l'Hérésie*, liv.
 XXIV, pag. 233.

* Ce reproche injuste a aussi été fait à Illyricus
 par Possevin et par Baillet, que Possevin a fait
 broncher, comme le remarque l'auteur des *Ob-
 servations* insérées dans la *Bibliothèque fran-
 çaise*, XXIX, 201.

(58) Dans la remarque (E).

(5) Voyez la remarque (C).

(6) Il s'appelait Strigélius, et non pas Spingel.

(7) Varillas, *Histoire de l'Hérésie*, liv.
 IV, pag. 232, 233.

(8) Spondan., ad ann. 1560, num. 32, p. 602.

(9) Varillas, *Histoire de l'Hérésie*, liv.
 IV, pag. 233.

(10) Dans la Vie de Flacius.

de ce livre, dans qu'il se nommât (59). Toutes chimères : il mit son nom à cet ouvrage, et il n'avait point à craindre que les autres protestans désapprouvassent sa compilation.

J'ai laissé passer une chose qui méritait d'être censurée; revenons-y. Cela regarde l'Épître Dédicatoire à la reine Elisabeth. M. Varillas (60) assure qu'elle fit plus de dépit que d'honneur à cette princesse, et que l'on trouvera peu d'exemples d'un contre-temps si bizarre dans l'histoire des gens de lettres, quoiqu'on les accuse d'ailleurs de n'être pas toujours des plus civils. Les centuriateurs qui signèrent l'Épître Dédicatoire ne pouvaient ignorer ce fait de notoriété publique, qu'Elisabeth était calviniste pour la doctrine, quoiqu'elle fût luthérienne pour la discipline. Cependant ils insérèrent dans la même Épître, par laquelle ils cherchaient la protection de cette reine, une satire contre les calvinistes. Ils leur reprochèrent de rendre, autant qu'il était en eux, inutile le testament de Jésus-Christ, par des raisons empruntées de la philosophie : de rejeter la présence réelle et la communion du corps et du sang de ce divin Sauveur, contre ses propres paroles, quoique très-claires; et de tâcher d'éblouir ceux qui lisaient l'Évangile, en embarrassant, par des interprétations subtiles et recherchées, le sens naturel de forces passages si évidens d'eux-mêmes, qu'ils n'avaient pas besoin d'éclaircissement. Ils prouvèrent ensuite invinciblement, dans le corps de ce tome et dans les douze suivans, que l'église avait toujours cru cette présence; et quiconque se donnera la peine de les lire remarquera d'abord qu'encore que ceux qui les payaient pour travailler eussent désiré qu'ils écrivissent avec moins d'exactitude et plus de modération sur cette matière, afin de ne pas traverser l'accommodement entre les luthériens et les suingliens, qui se négociait alors de nouveau, ils eurent si peu de complaisance pour leurs mécènes, qu'ils ne traitèrent aucun point avec tant de force et de chaleur que celui-là. Ce sont toutes

gloses forgées dans le cerveau de l'historien. Il a joint de son cru cette brochure à une remarque incidente de M. de Sponde, et l'on est bien aisé qu'il parlait sans garantie et sans avoir lu l'Épître Dédicatoire qu'il censurait. Il n'y eut point d'incivilité, ni point d'imprudence dans la conduite des centuriateurs. Ils ne savaient pas encore à quoi la reine d'Angleterre se fixerait; ils savaient seulement qu'elle travaillait à établir une bonne forme de religion. Ils l'honorèrent, ils l'en félicitèrent, et ils l'exhortèrent puissamment à s'y appliquer comme il fallait par le retouchement total des maux que les sectateurs de l'antechrist avaient apportés. *Ad te igitur nunc, regina potentissima et serenissima, convertimur. Audimus enim, te, post acceptis regalia sceptris, etiam de principis fide ac munere tui officii, societatis ac totius omnium subditorum tuorum agitare. Itaque non tantum laetis acclamationibus regis tue dignitati gratulamur : sed toto etiam pectore patrem Domini nostri Jesu Christi invocamus, ac rogamus, ut... quia non satis est bene coepisse, letamur etiam te, illustrissima et potentissima regina, ut totis viribus id opus incumbas, ut religio pura integra, inviolata in toto regno instauretur, omnibus Antichristi delictibus, vulneribus, pestibus et carcinomatibus rectè curatis, atque ablatis. Debes enim hunc honorem conditori ac redemptori tuo, debere tibi ipsi, debes subditis tuis* (61). C'était dans l'ordre que des théologiens de la confession d'Augsbourg ajoutaient à cela un mot d'avis touchant le dogme de la présence réelle. Voilà comment ils le firent (62). *Illud etiam non prætereundum est, quod jam variae passim grassentur factiones opinionum, inter quas etiam qui etiam testamentum Domini philosophicis rationibus ita evocant ut corpus et sanguinem Christi, quod ad præsentiam et communicationem juxta clarissima, evidentissima, veracissima et potentissima verba ipsius CHRISTI, prorsus removeant, miræque verborum perplexitate fucum faciunt*

(59) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. XXIV, pag. 234.

(60) La même, pag. 230.

(61) Epist. dedicat. Centuriæ quarta Regiæ pag. 8.

(62) Ibid., pag. 9.

primis videndum tibi est, ut et ar-
gum fidei sine pharisaico fermento, et
veramente à Christo instituta citra
unam adulterationem instaurentur :
quod te facturam esse, omnes pii
sciant, summisque votis à te contem-
unt. Quand M. Varillas suppose
qu'ils ne pouvaient ignorer ce fait de
notoriété publique, qu'Élisabeth était
calviniste pour la doctrine, il fait voir
une ignorance ; il ne considère pas
qu'ils écrivirent leur Épître Dédica-
toire dans un temps où ils ne savaient
encore sur quel pied la réforma-
tion d'Angleterre serait établie. Je
sais bien que leur volume porte la
date de l'an 1560, et que la réforma-
tion d'Élisabeth fut établie l'an 1559 ;
mais où sont les gens qui ignorent
que les libraires mettent la date de
l'année suivante aux livres qu'ils
achèvent vers la fin du mois d'août ?
Je croirois donc que cette Épître Dédi-
catoire, qui n'a point de date, fut
envoyée, l'an 1559, à Oporin, li-
braire de Bâle, et cela avant que l'on
eût appris en Allemagne les règle-
ments ecclésiastiques de la reine Éli-
sabeth : et, en tout cas, il ne pou-
voit point paraître en ce temps-là
que cette princesse se fût déclarée
pour le calvinisme à l'égard de la
sacramente. Lisez ces paroles de M. Bur-
ton. « On nomma des théologiens
protestans pour revoir la liturgie
d'Édouard. Le seul changement
considérable qu'ils y firent fut dans
l'article de l'eucharistie. Le des-
sein était de dresser un office pour
la communion, dont les expres-
sions fussent si bien ménagées,
qu'en évitant de condamner la pré-
sence corporelle on réunît tous les
Anglais dans une seule et même
église : la plupart des gens étaient
timides de ce dogme. Ainsi la reine
chargea les théologiens de ne rien
dire qui le censurât absolument ;
mais de le laisser indécis, comme
une opinion spéculative, que cha-
cun aurait la liberté d'embrasser
ou de rejeter. Pour cet effet, on
retrancha de la liturgie d'Édouard
la rubrique qui expliquait dans
quelles vues l'église anglicane or-
donnait, etc. (63). »

INCHOFER (MELCHIOR), jé-
suite allemand *, né à Vienne,
l'an 1584, entra dans la société
à Rome, l'an 1607. Il s'était dé-
jà signalé dans l'étude de la ju-
risprudence. Il enseigna long-
temps à Messine la philosophie,
les mathématiques et la théolo-
gie, et il y publia, en l'année 1630,
un livre qui lui attira des affai-
res (A). Il fut obligé d'aller à
Rome, pour répondre aux plain-
tes qu'on avait portées contre
lui dans la congrégation de l'In-
dice. Ses juges furent fort con-
tens des raisons qu'il allégua pour
sa justification, et lui enjoigni-
rent seulement de changer le
titre du livre, et d'y expliquer
plus amplement certaines cho-
ses. C'est ce qu'il exécuta dans
une seconde édition. Il passa
plusieurs années à Rome, et en-
fin il mourut à Milan, le 28 de
septembre 1648 (a). Outre les
ouvrages qu'on a de lui (B), qui
témoignent qu'il avait beaucoup
de science, il en préparait plu-
sieurs autres (b) qui eussent fait
voir l'étendue de son érudition,
si la mort ne l'eût empêché
de les achever. On le croit au-
teur d'une satire contre les jésui-
tes, intitulée : *Monarchia Solip-*
sorum (C). Il n'était pas content
d'eux (c).

* Chauffepié a donné à M. Inchofer un ar-
ticle extrait en grande partie des *Mémoires*
de Nicéron.

(a) Tiré de Nathanaël Sotuel, *Biblioth.*
Scriptor. societ. Jesu, pag. 608.

(b) Voyez-en les titres, dans Nathanaël
Sotuel, *ibidem*.

(c) Ces paroles de la préface le témoi-
gnent : *Illud constat nisi inter Solipsos rubi-*
ginasset, et copis et splendore inter summa-
tes litterarum viros fuisse radiaturum.

(63) Bernet, *Histoire de la Réformation d'An-*
gleterre, tom. II, liv. III, pag. 919. Édition
de Hollande, à l'ann. 1559. Voyez aussi p. 954.

(A) Il publia... un livre qui lui
attira des affaires.] En voici le titre :

Epistolæ B. Mariæ Virginis ad Messanenses Veritas vindicata, in-folio. La congrégation de l'Indice, ayant ouï les raisons du père Inchofer, lui permit de faire réimprimer l'ouvrage sous ce titre: *Conjectatio ad Epistolam beatissimæ Mariæ Virginis ad Messanenses*. Cette seconde édition fut faite à Viterbe, l'an 1633. Il obtint la permission d'y ôter et d'y ajouter ce qu'il trouverait à propos: *S. Congregatio non solum permisit eidem dictum opus de novo edere, mutato tamen justis de causis titulo in hunc modum, Conjectatio; etc.; et quibusdam magis explicatis... sed etiam demendi et addendi si quæ viderentur, liberam et amplam facultatem permisit* (1). Cela veut dire que pourvu qu'on n'affirme pas d'une manière trop décisive, que la Sainte Vierge a écrit aux habitans de Messine la lettre qu'on fait courir sous son nom, il est permis de le croire, et de le persuader aux autres. Un écrivain allemand (2) observe que Baronius et Théophile Raynaud ne sont pas du sentiment d'Inchofer, à l'égard de cette lettre. Je ne lui conteste rien pour ce qui concerne Baronius; car encore que cet annaliste ne parle point nommément de la prétendue lettre reçue par les Messinois, il déclare en général que toutes les lettres qu'on prétend que la Sainte Vierge écrivit à quelques villes, doivent être réputées apocryphes: *Traduntur et aliæ ab ipsâ ad alias scriptæ civitates, quas cunctas cum careant ecclesie auctoritate, nonnisi in apocryphorum classem rejiciendas esse omnes facile judicabunt* (3). Mais pour ce qui est de Théophile Raynaud, il ne doit point être cité sur cette matière, puisqu'il ne parle que de la lettre qu'on prétend que la Sainte Vierge écrivit à saint Ignace, et des prétendues réponses de saint Ignace (4). L'auteur allemand n'est pas plus heureux à citer Rivet (5), qui, sans faire aucune mention de

la lettre de Messine, se contente de rejeter ce qu'on a dit du commerce épistolaire de la Sainte Vierge avec saint Ignace.

(B) *Les ouvrages qu'on a de lui.* Je ne répète point ce qui concerne son volume sur la prétendue lettre de la Sainte Vierge aux Messinois. Ses autres écrits sont: *Tractatus Syllacticus, in quo quid de terræ solisque motu vel statione secundum Sacram Scripturam et Sanctos Patres sentiendum, quæve certitudine alterutra sententia tenenda sit, ostenditur*, à Rome 1633, in-4°.; *de sacræ Latinitate, hoc est de variis linguæ latinæ mysteriis, ex origine, progressu, fine, cæterisque institutis ratione ad Evangelii prædicationem, latinæ ecclesiæ exaltationem, romaine imperii majestatem spectantibus*, à Messine, 1635, in-4°.; et à Munich, 1638, in-8°.; *Historia trium Magorum*, à Rome 1639; *Annalium Ecclesiasticorum regni Hungariæ tomus I*, à Rome 1644, in-folio*; l'Oraison funèbre de Nicolas Richardi, dominicain, maître du sacré palais. Il publia quelques autres livres où il ne mit point son nom (6).

(C) *On le croit auteur d'une satire contre les jésuites, intitulée Monarchia Solipsorum.* L'auteur de cette satire (*) se donne le nom de *Lucius Cornelius Europæus*. Elle fut imprimée en Hollande, l'an 1648, *justæ exemplar Venetum*, à ce que porte le titre. On y joignit une clef des noms déguisés. L'édition de Venise, 1651, donne cet ouvrage à Melchior Inchofer (7). Le sieur Christophe Pellérus, en rapportant cette conjecture, dit aussi que ce jésuite allemand alla à Rome après avoir fait ce livre, et ne revint plus. *Monarchia*

* C'est le seul qui ait paru. Il a été, dit M. Barbier, réimprimé à Presbourg, de 1795 à 1797, en quatre volumes in-8°.

(6) *Alia quædam ipsius prodierunt sub aliis nominibus R. P. E. L., etc., et sub nomine academici Vertumnii, adjectum prælectionibus Johannis Baptistæ Cortesii poema in laudem medicinæ et contra malos medicos.* Soluel, Biblioth. societ. Jesu, pag. 608.

(*) Elle a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam, en 1722, in-12. Le traducteur a ajouté des remarques et diverses autres pièces. La préface contient bien des particularités concernant cet ouvrage et l'auteur. *Ann. de l'édition d'Amsterdam.*

(7) *Vide Placcium, in Rhodianis, num. 59, pag. 43.*

(1) Natb. Soluel, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 608.

(2) Placcius, de Pseudonymis Jo. Rhodii, num. 59, pag. 44.

(3) Baron., ad an. 48, num. 25.

(4) Theophil. Raynaldus, de Malis et bonis Libris, num. 235, pag. m. 148.

(5) In Critico sacro, lib. II, cap. primis.

Solipsorum quam perhibent scriptisse impiam patrem ex societate N. Inchoferum Germanum, postea Romanum profectum nunquam reversum (8). Il se trompe à l'égard de ce voyage de Rome ; car il y avait long-temps qu'Inchofer avait quitté l'Allemagne, lorsqu'il écrivit cette satire *. Il ne l'écrivit qu'après avoir dévoré plusieurs mécontentemens dans l'ordre, dont il avait pris l'habit à Rome, à l'âge de vingt-trois ans. Ce passage de Pellérus a été cause que le sieur Konig (9) nous a donné deux auteurs pour un. Il nous parle de Melchior Inchofer, et de Nicolas Inckhoffer : l'un dit du premier une partie de ce qu'Alegambe en rapporte, et il donne pour l'autre la *Monarchia Solipsorum*. Ce n'est pas Christophle Pellérus, mais il lui fait dire plus qu'il ne faut ; c'est que cette pièce fut composée l'an 1648. Pellérus ne dit point cela. Si le sieur Konig avait pris garde que quand on ignore le nom de baptême d'un homme, on met un N. à la place de ce nom, il ne nous eût point argué, sur le témoignage de Christophle Pellérus, un prétendu Nicolas Inckhofferus. Il observe que d'autres attribuent cet ouvrage à Scioppius. Il est certain qu'Otton Tabor, jurisconsulte allemand, a cru que Scioppius en pouvait être l'auteur ; mais il ne l'a point affirmé. Lucius Cornutus Europæus, dit-il (10), *sive is Gaspar Scioppius, sive quis alius ex genere scriptorum satyricorum, Monarchiam quam dicit Solipsorum sibi Allatio dedicata, etc.* Deckher (11), ne rejetant point la conjecture de Peller (12), ni celle de Tabor, propose une autre qui n'a aucun fondement. Il croit que Gabriel Bæticus Lermæus, gentilhomme de

Languedoc, pourrait avoir composé cette Monarchie des Solipses. Nous allons citer deux passages de M. Arnauld, dont l'un fixera nos incertitudes, et l'autre nous apprendra le but d'Inchofer, et le sens du mot *Solipsi*. Il faudrait, dit M. Arnauld (13), que Monarchia Solipsorum fût de Scioppius, parce qu'elle se trouve imprimée en Allemagne, avec quelques livres qu'on ne doute point qui ne soient de cet auteur. Et cependant il est certain que cette Monarchie des Solipses est d'un jésuite allemand, nommé Melchior Inchofer. Et on sait où est l'original de la lettre d'un jésuite espagnol qui le reconnaît, et en fait de grandes plaintes. Voici l'autre passage (14). On sait assez que c'est votre caractère, M. Arnauld parle aux jésuites, de vous porter avec ardeur à faire le bien, pourvu que vous le fassiez seuls, et que personne n'en partage la gloire avec vous. Et si vous voulez être sincères, vous avouerez que l'un de vos pères, auteur du livre intitulé Monarchia Solipsorum, vous connaissait bien. Voyez les thèses de Gisbert Voëtius (15).

Il courut une prétendue lettre d'Innocent XII à l'empereur, l'an 1696, dans laquelle le pape nomme la société des jésuites *Monarchiam Monopanthorum*. Sur quoi le père Papebroch a fait cette réflexion : *For-sitan quasi μόνος πάντα soli omnia velint esse et æstimari jesuitæ, scilicet alludendo ad vetus scomma satirici cujusdam commenti quo scripsit anonymus aliquis Monarchiam Solipsorum, veluti innuere volens quod societas soli sibi arrogare nitatur omnia* (16).

(13) Morale pratique, tom. III, pag. 686.

(14) La même, pag. 86.

(15) Vol. III, pag. 685, 696.

(16) Papebroch., Elucid. Histor. actor., in Controversiâ Carmeliticâ, cap. X, pag. 138.

(8) Christoph. Pellerus, in Politico scelerato paguato, pag. 9, edit. 1665.

(9) Ici Bayle a l'air d'affirmer ce que, dans le même endroit, il a dit d'une manière dubitative. Il paraît que le véritable auteur de la *Monarchia Solipsorum* est Jules-Clément Scoti, né à Plaisance, le 10 novembre 1619. C'est ce qui est discuté longuement et habilement dans les *Mémoires de Nicot*, tom. XXXV, 337, et XXXIX, 67.

(10) Biblioth. vet. et nova, pag. 417.

(11) Otto Tabor., in præfat. ad Disputationes Confrontationes, apud Placcium, in Rhodiæ, pag. 43.

(12) De Scriptis Adespotis, p. 95, edit. 1686.

(13) Il y a Peller dans l'édition de Deckher 1686.

INNOCENT VIII, créé pape l'an 1484, était de Gênes et se nommait Jean-Baptiste Cybo. On ne s'accorde point sur l'éclat ou sur la bassesse de sa famille (A); mais on convient qu'il fut envoyé à la cour de Naples pen-

dant sa jeunesse, et qu'il servit chez le roi Alfonse. Il fut ensuite à Rome l'un des domestiques du cardinal de Bologne, et je pense que cela ne lui fut point inutile pour monter à l'évêché de Savone (a). Le pape Sixte IV, qui eut pour lui beaucoup d'amitié, lui conféra l'évêché de Melfi, et puis le chapeau de cardinal. L'une des premières actions d'Innocent VIII, depuis son élévation au pontificat, fut de conspirer avec les grands du royaume contre Ferdinand, roi de Naples: il fit venir à Rome Robert de Sanséverin pour lui donner le commandement des troupes dans l'expédition contre ce monarque; mais comme il n'eut pas sujet d'être content de la conduite de ce général, il le cassa et il fit un traité de paix avec Ferdinand. Les conditions de ce traité furent que le roi de Naples pardonnerait aux rebelles, et paierait au saint siège le tribut qu'il lui devait: il ne fit ni l'un ni l'autre, et rendit nulles les entreprises que le pape fit pour tirer raison de cette infraction (B). Après cela Innocent VIII ne songea plus à la guerre, et s'appliqua à faire jouir la ville de Rome des fruits de la paix (C). Il y maintint l'abondance et le vil prix des denrées, et il fit punir sévèrement les voleurs. Il créa de nouvelles charges dont la vente lui valut beaucoup, et il fut le premier pape qui se vanta d'avoir des bâtards, et qui les combla de biens (D). Ce fut un bel homme, civil jusques à l'excès, mais avare, ignorant, et de

(a) Vous trouverez dans Moréri qu'il l'obtint de Paul II.

peu d'esprit (E). Il mourut au mois de juillet 1492, à l'âge de soixante ans. Il avait reçu du sultan un présent considérable: je veux dire le fer de la lance qui avait percé le corps de Notre-Seigneur (F). On dit que l'écriteau de la croix fut trouvé à Rome sous son pontificat (b). Voyez dans le père Gretser, les efforts qu'on fait pour répondre aux objections de supposition (c).

(b) Tiré de Volaterran, libr. XXII, pag. m. 820 et seq.

(c) Gretser., Exam. mysterii Plummer pag. 549 et ult.

(A) On ne s'accorde point sur l'éclat ou sur la bassesse de sa famille. Nous verrons ci-dessous que selon Volaterran il avait été un pauvre garçon. Onuphre Panvini assure la même chose dans l'un de ses livres (2), et le fait naître d'une famille médiocre, et d'un médecin; mais il en parle bien autrement dans un autre ouvrage (3); car il y dit l'antiquité et la noblesse de la maison Cybo, et il le fait fils d'Aaron Cybo*, noble Génois, illustre par ses actions militaires, gouverneur de Naples sous les rois René et Alfonse, et célèbre pour avoir exercé glorieusement la charge de sénateur romain (4). On conjecture (5) que Panvini corrigea son premier récit après avoir lu l'oraison funèbre d'Innocent VIII prononcée par Léonelli, évêque de Concorde, qui n'oublia pas de parler de la noblesse et des emplois d'Aaron Cybo. Il est un peu surprenant qu'un historien aussi docte que Panvini, moine d'ailleurs, et qui a fleuri de temps après ce pape, ait ignoré le mérite et les grandes charges du père d'Innocent VIII, et qu'il l'ait

(1) Dans la remarque (E).

(2) In Commentario de Pontificibus et Cardinalibus.

(3) In Vita Innocentii VIII.

* L'éditeur rapporte le texte de J.-Ph. de Sponde, qui dit: *Pater Aaron Cyborum nobilis familia sed honoratus.*

(4) Voyez M. de Sponde, Annal. eccles. ad ann. 1484, num. 5, pag. m. 180.

(5) Idem, ibidem.

plutôt connu sous la fausse qualité d'un médecin roturier, que sous le glorieux caractère d'un noble Génois, gouverneur de Naples et sénateur de Rome. Bien des gens croiront qu'en se rétractant il suivit moins la vérité que les idées du prédicateur qui fit l'oraison funèbre de ce pontife, discours d'une certaine espèce qui admet la flatterie à huis ouverts. On en pensera ce qu'on voudra, mais on sera bien de se souvenir que l'hyperbole est employée assez souvent pour abaisser la première condition de ceux qui montent aux plus hauts postes (6).

(B) *Ferdinand..... rendit nulles les entreprises que le pape fit pour tirer raison de cette infraction.*] L'auteur qui me fournit cet article ne dit point qu'Innocent VIII excommunia le roi Ferdinand : il se contente de remarquer que les députés du pape ne retournèrent sans avoir rien fait. *Quorum neutrum Ferdinandus quum soluta minimè præstaret, missus Petrus Vincentinus cameræ auditor audacissimus, unà simul cum Jacobo Volaterrano secretario apostolico ac tabulario viro prudente, ad res restandas re infectâ revertit* (7). Pour remédier à ce péché d'omission, je rapporte ici les paroles de Coëffeteau. *Ferdinand ne gardant pas le traité qu'il avait fait avec lui, il lui fit demander le tribut qu'il devait à l'église; sur quoi Ferdinand ayant assez mal contenté ses ambassadeurs, il déclara contre lui, le priva du royaume et en déclara légitime héritier, Charles, roi de France, qui avait les rois du roi René de Sicile et de son père le comte du Maine* (8).

(C) *Il ne songea plus à la guerre, et s'appliqua à faire jouir la ville de Rome des fruits de la paix.*] On va voir combien il est difficile d'exercer la papauté; car si l'on blâme les papes lorsqu'ils s'intriguent dans les affaires politiques de l'Europe, on les blâme aussi lorsqu'ils ne s'en mêlent point, et l'on assure qu'ils sont inutiles au bien public. Guicciardin nous a donné cette idée d'Innocent

VIII. Il est vrai qu'il y ajoute une chose qui adoucit la censure; il observe que l'oisiveté où ce pape se plongea produisait cet avantage qu'on ne craignait rien de lui qui pût troubler l'Italie. On va voir ce fait avec une parenthèse d'un théologien protestant. *Guicciardin décrit Innocent VIII en ces mots, que sa vie en autres choses, inutile au bien public (belle qualité de pape) était au moins utile en ce qu'ayant soudainement laissé les armes, malheureusement prises au commencement de son pontificat, contre Ferdinand, à l'instigation de plusieurs barons du royaume de Naples, et depuis tourné de tout son esprit à PLAISIRS OISEUX, il n'avait plus ni pour soi, ni pour tous les siens, aucune pensée tendue à chose qui eût pu troubler le repos d'Italie* (9). Ceux qui feront attention à la parenthèse comprendront, que si j'aime mieux donner les paroles de Rivet que l'original de Guicciardin, c'est parce qu'elles me servent de preuve. Plût à Dieu qu'on ne fût point d'autres fautes que celles qui contribuent au repos public!

(D) *Il fut le premier pape qui se vanta d'avoir des bâtards, et qui les combla de biens.*] Volaterran en a parlé de cette façon : *Pontificum etiam primus qui novum et ipse exemplum introduceret palam liberos nothos jactandi, ac soluta omni antiquâ disciplina divitiis eos omnibus cumulandi* (10). Il ne parle que d'un fils et d'une fille de ce pape, et il dit que l'un obtint de son père quelques villes au voisinage de Rome, et l'avantage d'être le gendre de Laurent de Médicis; et que la fille (11) fut donnée en mariage avec de grandes richesses à un Génois (12). M. Moréri a bronché ici : il avance qu'Innocent VIII *laissa riches deux fils qu'il avait eus avant son pontificat*. C'est là une erreur, et quant au sexe, et quant au nombre de ces bâtards. Ils furent seize;

(9) Rivet, Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, II^e part., pag. 626, 627. Ce qu'il cite de Guicciardin est vers le commencement du 1^{er} livre.

(10) Volaterran., lib. XXII, pag. 821.

(11) Elle s'appelait Théodorine.

(12) Gerardo Usurari Genuensi nuptam opibus perquam magnis ornatis. Volaterran., lib. XXII, pag. 821.

(6) Voyez la remarque (A) de l'article Tournier, tom. XIV.

(7) Volaterranus, lib. XXII, pag. 821.

(8) Coëffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 1209.

huit fils et huit filles * : de là vint cette épigramme :

*Quid quæris testes, sit mas an fœmina Cibo?
Respice natorum, pignora certa, gregem :
Octo nocens pueros genuit, totidemque puellas.*

Hunc meritò poterit dicere Roma patrem.

Selon M. du Plessis (13) ces quatre vers sont une épitaphe d'Innocent VIII, composée par Marulle; mais je ne les trouve point dans mon édition (14) des ouvrages de ce poète, et je ne crois pas qu'on les en ait retranchés par dévotion pour la cour de Rome, car on y a bien laissé ceci :

Epitaph. Innocentii Octavi.

Sparcitiæ, gula, avaritia, atque ignavia des-

Hoc, Octave, jacent quo legeris tumulo (15).

J'y trouve encore ce que l'on va lire :

De Xysto et hærede.

*Exhausit Xystus bellis et cordibus urbem;
Tercientend hæres restituit sobole (16).*

M. du Plessis assure que le premier de ces deux distiques est la conclusion de l'épitaphe, ou des quatre vers que j'ai rapportés en premier lieu. Je ne sais pas s'il se servait d'une édition de Marulle différente de la mienne, ou s'il a suivi quelque copiste peu exact; mais je ne doute point que l'auteur des Préjugés contre le Papisme n'ait avancé sans nul examen (17), que l'éloge d'Innocent VIII fut renfermé après sa mort dans six vers latins qu'il rapporte. C'est une épigramme dont le dernier distique est l'épitaphe qui se trouve effectivement dans les poésies de Marulle, les deux premiers distiques sont ceux qu'on ne trouve point dans mon édition, ni au-devant de l'épitaphe, ni en aucun autre endroit. M. Zuinger (18), professeur à Bâle,

* Leclerc et Joly trouvent ce nombre exagéré, et réduisent à deux les bâtards d'Innocent VIII. Ils citent même le texte de J.-Ph. de Bergame: *Ante pontificatum et cardinalatum, dum in minoribus esset, duos, ex damnato coitu, suscepit filios, videlicet Franciscum et Theodorinam feminam.*

(13) Du Plessis Mornai, *Mystère d'iniquité*, pag. 559.

(14) C'est celle de Spire, 1595.

(15) Marull., *Epigramm.*, lib. IV, p. m. 84.

(16) *Idem*, lib. III, pag. 60.

(17) Jurien, *Préjugés légitimes*, I^{re} part., pag. 247.

(18) Ju. Zuinger, de *Festo corporis Christi*, pag. 135.

suppose que ces six vers sont deux épigrammes de Marulle; il a été en tout cas plus judicieux que l'auteur des Préjugés; il n'a pas joint ce qui devait être désuni. Pour cette épigramme de Sanuazar,

*Innocuo priscos æquum est debere Quirites,
Progenie exhaustam restituit patriam.*

il a raison de la rapporter : elle se trouve actuellement parmi les vers de ce poète (19). Coëffeteau s'est vu bien embarrassé dans cet endroit de sa réponse à du Plessis. Vous l'allez voir. « Du Plessis, ne pouvant attacher Innocent sur son légitime mariage (car il avait été marié devant que d'être pape), produisit un auteur sans nom qui dit, qu'il fut le premier qui se vanta d'avoir des bâtards; et, pour confirmer cela, produit une épitaphe de Marulle, auquel toutesfois il ne parle que des enfans qu'Innocent avait eus en légitime mariage. Or, tous ces auteurs ne sont dignes d'aucune foi, et l'incontinence de leur plume méritait bien un sévère châtimen s'étant dispensés de diffamer ainsi calomnieusement la personne d'un chef de l'église. Certes les bons historiens n'accusent Innocent VIII d'aucune de ces ordures, que le sale poète Marulle lui impute. Toutesfois nous voulons bien qu'il jouisse des privilèges de ceux de sa profession (20). » La réplique de Rivet nous montrera clairement l'absurdité de cette réponse de Coëffeteau. *Les plaisirs de ce pape n'avoient pas toujours esté oisieux, car il avoit eu grand nombre d'enfans. Si c'est en légitime mariage devant qu'il fut ecclésiastique, personne ne pourroit blâmer cela: et si Coëffeteau en eût produits de bons tesmoins, il eût fait quelque chose pour sa mémoire. Mais je n'en trouve point qui disent qu'il ait esté marié. Quant à l'auteur qui assure que ce fut le premier pape qui introduisit ce nouvel exemple de se vanter publiquement de ses bâtards: Ce n'estoit point un auteur obscur, comme voudroit l'adversaire, mais le mesme Volaterran qu'il ap-*

(19) Elle est la XXXVIII^e. du I^{er}. livre à la page 124 de l'édition d'Amsterdam, 1689.

(20) Coëffeteau, *Réponse au Mystère d'iniquité*, pag. 1209.

pelloit n'a guere grand personnage et écrivain orthodoxe.... Coëffeteau ne pouvoit ignorer cet auteur, mais il l'a voulu dissimuler, pour se prendre au pauvre poëte Marulle, comme s'il avoit éventé cette nouvelle, l'appellant sale poëte. Qu'il voye son Possevin, et il lui enseignera, que ce (*) Marulle est en l'église romaine en réputation de piété, et ses œuvres souvent imprimées à Anvers, Cologne et ailleurs (21). Je trouve dans ces paroles de Rivet un péché de commission et un péché d'omission. Celui-ci consiste à n'avoir pas relevé l'audace de Coëffeteau, touchant les vers de Marulle (22); il affirme que ce poëte ne parle que des enfans qu'Innocent avoit eus en légitime mariage. Que veut donc dire le mot nocens du troisième vers? Ne signifie-t-il pas une paternité criminelle? Le péché de commission consiste à prétendre que Marulle de Spalato, loué par Possevin, est le Marulle dont les vers sont si connus. Ce sont deux personnes fort différentes.

(E) Ce fut un bel homme, civil jusqu'à l'excès, mais avare, ignorant, et de peu d'esprit.] Citons un latin catholique; car un protestant serait suspect. *Fuit Innocentius corpore excelso, ac candido, decoroque: ingenio tardo, ac litteris prompto* (23). Un peu auparavant il avait dit (24): *Pauper olim puer, formidatamen præstanti inter Alfonsi regis Siciliæ ministros* (25); *indè Romam veniens in contubernio Philippi cardinalis Bononiensis fuit..... Quùm Xysto plurimum dilectus esset ob dulces mores et humanitatem quæ omnes usque ad vitium superavit. Nam et infimæ conditionis homines sæpè exornabatur, amplectebaturque. Verùm quùm omnibus blandus esset, nemini amen benignus, innatamque avaritiam joci atque dictis transigebat.*

M. du Plessis Mornai a cru que Volaterran exprime là soubz honnestes paroles la turpitude de la vie privée d'Innocent VIII (26). Coëffeteau se mit en colère là-dessus, et est chose étrange, dit-il (27), qu'il impute à vice sa beauté naturelle, et de là le veut rendre suspect du péché foudroyé du ciel; ce que contre toute charité, et même contre toute honnêteté civile il veut confirmer par ce que ce prélat était si affable qu'il embrassait jusques aux personnes de basse condition. Lecteur, ne faut-il pas avoir l'âme bien dépravée par l'hérésie, pour faire ces odieux jugemens d'un pape recommandé d'une insigne innocence?

(F) Il avait reçu du sultan..... le fer de la lance qui avait percé le corps de Notre Seigneur.] Bajazet II redoutant son frère, après même qu'il l'eut contraint de se retirer à Rhodes, n'oublia rien pour engager le grand-maître, Pierre d'Aubusson, à le lui livrer, ou du moins à l'empêcher d'avoir des intelligences avec les Turcs. Le grand-maître s'engagea, sous des conditions très-lucratives, à le faire bien garder. Cette convention fut signée le 8 de décembre 1482 (28). Il le laissa aller en France quelque temps après, et enfin il consentit qu'Innocent VIII l'eût en sa puissance, et jouît des sommes que Bajazet fournissait (29). Il obtint en récompense le chapeau de cardinal, et il eut la précaution de se servir de l'autorité du roi de France; car ce fut la cour de France qui remit le prince turc entre les mains des ambassadeurs du pape, l'an 1488 (30). Bajazet avait fait de grandes offres au roi de France « seulement pour l'obliger de le tenir dans son royaume sous une seure garde, en sorte qu'il ne fust point en état de s'évanir pour retourner à son pays » et y recommencer une nouvelle

(*) Marcus Marullus Spalatinus.

(21) Rivet, Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 627.

(22) C'est-à-dire, les vers qu'il confessait être de Marulle.

(23) Volaterran., lib. XXII, pag. 821.

(24) Idem, ibid., pag. 820.

(25) Le sieur de Rocolles, à la page 123 de la Vie du sultan Gêmes, dit qu'il fut au service d'un officier de la cour d'Alphonse; et à la page suivante, qu'il fut valet en sa jeunesse. Voyez la remarque (A).

(26) Du Plessis Mornai, Mystère d'Iniquité, pag. 558.

(27) Coëffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 1208.

(28) Voyez Rocolles, Vie du sultan Gêmes, pag. 91.

(29) Bajazet faisait compter tous les ans au grand-maître quarante mille ducats, et de plus, pour l'entretien de son frère, trente-cinq mille. La même, pag. 92.

(30) La même, pag. 126

» guerre Ces offres estoient, de bail-
 » ler toutes les reliques de Dieu nos-
 » tre créateur, des apostres, des
 » saints et saintes que son feu pere
 » Mahomet avoit trouvées à Con-
 » stantinople lorsqu'il prit la ville, et
 » aux autres villes qu'il avoit con-
 » quises sur la chrestienté : il réiteroit
 » les mêmes offres qu'il avoit déjà
 » faites au grand maistre de Rhodes,
 » de faire ses efforts pour conquister
 » la terre sainte et de la mettre es
 » mains du roy, et aussi offrit une
 » tres-grande pension pour son en-
 » tretien (31). » La lettre de Ba-
 jazet vint trop tard; on avait déjà
 promis de mettre son frère sous la
 garde d'Innocent VIII. Dès qu'il sut
 cela, il écrivit à ce pape, et tâcha de
 le gagner par des présens, entre
 autres par le fer de la lance qui
 avoit ouvert le costé de nostre sei-
 gneur, lequel il avoit déjà offert au
 grand maistre, et l'assura de luy
 payer fort exactement les 40000 du-
 cats tous les ans, à la charge qu'il
 ne se dessaisiroit pas de sa personne,
 pour qu'elle entreprise que ce fust
 (32). Volaterran parle de cela : il est
 bon de rapporter tout le passage ;
 car on y verra d'autres faits : on y
 verra qu'Innocent VIII fut enterré
 proche de la chässe qui contenait le
 fer de la lance, trouvé dans Antio-
 che au temps des croisades (33). *Se-
 pulchrum in Basilicâ Petri æreo monu-
 mento juxta arcam ab eo designatam,
 in quâ ferrum hastæ conditur quod
 latus Dominicum perfodit. Hoc siqui-
 dem olim apud ædem sancti Andreae
 Antiochiæ repertum, captâ jam civi-
 tate, Boemundus in prælio corripuens,
 arcam quæ expugnari non poterat
 illicò cepit, simul et hostium 1 mi-
 lia prodigiôsè trucidavit. Inde Con-
 stantinopolim dono imperatori advec-
 tum. Postremò Turca illi succedens,
 Innocentio ut eum fratris capitivi cau-
 sâ leniret pro munere miserat* (34).
 Voyez l'article VIGÉRIUS (35).

(31) Rocolles, Vie du sultan Gèmes, pag. 127, 128.

(32) La même, pag. 142.

(33) Voyez sur cela l'Histoire des croisades, composée par le jésuite Maimbourg, liv. II, pag. 175 et suiv., édition de Hollande, à l'ann. 1098.

(34) Volaterran., lib. XXII, pag. 821, 822.

(35) Remarque (A), tom. XIV.

INNOCENT XI, créé pape le

21^e de septembre 1676, était
 de Como dans la Lombardie, et
 se nommait Benoît Odescalchi,
 comme on le peut voir dans Mo-
 reri, avec plusieurs autres cho-
 ses que je passe sous silence pour
 cette raison. Sa première pro-
 fession fut celle des armes (A).
 Il la quitta pour se vouer à l'é-
 tat ecclésiastique, et s'en alla
 étudier à Naples, où il reçut le
 doctorat; après quoi il se retira
 à Rome sous le pontificat d'Ur-
 bain VIII, qui le fit premier
 secrétaire apostolique. Il exerça
 si bien cette charge, qu'il fut
 élevé à celle de président de la
 chambre, et puis à celle de com-
 missaire apostolique, et de gou-
 verneur de *Marca di Roma*. Il
 obtint le chapeau de cardinal,
 le 6 de mars 1645, et la légation
 de Ferrare quelque temps après,
 et puis l'évêché de Novarre (a).
 Les Français débitent que ses li-
 béralités et ses souplesses de cour
 lui procurèrent le chapeau de
 cardinal, par le crédit de Dona
 Olympia (B) : mais ils ne sau-
 raient nier qu'il n'ait fait pa-
 raître un fort grand éloignement
 de la vie voluptueuse. Sa morale
 était rigide; et il passa pour dé-
 vot. Il fut bien plus favorable
 aux jansénistes que ne l'avaient
 été ses prédécesseurs; ce qui fit
 aussi que les jansénistes s'atta-
 chèrent à la cause des papes avec
 plus de zèle qu'ils n'avaient fait
 (C). Il scandalisa une infinité de
 gens par la suppression d'un of-
 fice de la conception immacu-

* Ce fut le 22, dit Leclerc.

(a) Tiré d'un écrit de 16 pages in-4, intitulé : la Vie d'Innocent XI, pape de Rome, écrite par D. G. B. P. à l'illustration du seigneur, le baron Giovanelli, cousin de sa sainteté.

lée* et par celle de plusieurs indulgences. Il n'y eut en France que les jansénistes qui fussent édifiés de cela. Ils répandirent ces deux décrets, et y joignirent quelques notes (D). Je ne crois pas que tout le monde ait été content de la rigueur avec laquelle il défendit d'honorer le nom et les mérites d'Antoine Cala (E). Il a témoigné une raideur si inflexible dans ses démêlés avec la France, qu'il a convaincu toute l'Europe que, quand il s'agit de se venger (F), les personnes qui se piquent de l'austérité des mœurs sont incomparables. On prétend qu'un pape voluptueux, mais qui aurait pu mieux que lui sacrifier ses passions particulières aux intérêts politiques, aurait été plus utile à la catholicité (G). Les Français sont fort en colère contre lui, et l'on dit que cela aidera beaucoup pour parvenir à la canonisation (H). Il n'était point savant (I). Il mourut le 12 d'août 1689. La lettre du roi de France au conclave signifie beaucoup en peu de mots contre la mémoire du défunt (K).

Je trouve dans le Valésiana un endroit qui me semble digne d'être mis ici tout du long (L). Je rapporterai aussi quelques traits de M. de La Fontaine qui témoignent qu'on écrivait fort librement contre Innocent XI dans la ville de Paris (M). Vous trouverez un bel éloge de ce pa-

pe dans la VII^e. harangue de M. Malagonnelli (b). Elle est d'une latinité admirable et digne de l'ancienne Rome.

(b) Voyez, touchant les harangues de cet orateur, le Journal de Leipsic, du III^e. tome des Supplémens, pag. 43 et suiv.

(A) Sa première profession fut celle des armes.] Voici ce qu'on trouve dans l'écrit de seize pages (1). « Benoît donc prit envie en ses jeunes années de s'exercer au métier de la guerre, étant plus grand de courage et de valeur que de corps; et comme prévoyant de loin les guerres qu'il aurait à soutenir dans sa vieillesse, et souhaitant principalement d'avoir connaissance des armes, pour les introduire avantageusement dans l'église militante. Et parce qu'il savait quelles sont les suites de la guerre, et que la connaissance des armes ne pouvait s'acquérir que par un exercice continu, il alla en Pologne pour s'y appliquer dans la guerre qu'elle avait avec les Turcs, et pour y montrer des preuves de sa bravoure. » Le raisonnement n'est guère meilleur que le langage dans ces paroles; mais ce n'est pas de quoi il s'agit: disons seulement que cet auteur nous fait entendre que son Benoît ne porta les armes qu'en Pologne. Cependant d'autres écrivains assurent (2) qu'il les porta en Flandre, au service des Espagnols contre la France, et qu'il y reçut à l'épaule droite un coup de mousquet, dont il a été incommodé toute sa vie. J'ai lu dans je ne sais quel nouvelliste que la haine d'Innocent XI contre la France venait d'un affront qu'un Français lui avait fait à la guerre; affront que Benoît Odescalchi laissa impuni, et dont il ne se vengea que sur toute la nation, quand il fut pape.

(B) Ses libéralités et ses souplesses de cour lui procurèrent le chapeau de cardinal, par le crédit de Dona Olympia.] Voyez le Mercure Galant (3); vous y trouverez que notre Be-

* D'après les Mémoires de d'Avrigny, Lottin observe qu'Innocent ne supprima pas son office, quoiqu'il y eût un décret de l'assemblée qui semblait le supprimer: la censure, comme le pape le déclara, ne tomba que sur l'office, mais sur une indulgence apostrophe qui était à la tête.

(1) Voyez-en le titre, à la citation (a) du corps de cet article.

(2) Mercure Galant, du mois d'août 1689.

(3) La même.

nolt Odescalchi, fils d'un riche banquier de Côme, jouait avec dona Olympia, et perdait exprès son argent par complaisance pour cette femme. A propos de banquier, je me souviens de cet endroit du *Ménagiana* (4). Le pape Innocent XI était « fils d'un banquier. Il fut élu le jour de Saint-Mathieu, et dès le même jour le Pasquin dit, *Invenit hominem sedentem in teloneo* ».

Voici ce qu'on trouve dans un petit livre imprimé à Avignon, chez Jean Bramereau, l'an 1652, et qui a pour titre, *La juste Balance des Cardinaux vivans*. « Après la mort d'Urbain VIII, Odescalchi commença à faire la cour à dona Olympia, nièce (5) du pape Innocent X, et l'ayant régaler de diverses fois, elle commença à soutenir ses intérêts avec empressement; et principalement pour une chose que fit ce prélat, digne d'être notée. Étant allé la voir au commencement du pontificat d'Innocent X, son oncle (6), il se rencontra qu'un orfèvre étant allé chez elle pour lui faire voir une belle et riche armoire d'argent à vendre, dona Olympia l'ayant fort considérée en la présence d'Odescalchi et de plusieurs seigneurs qui entendirent la réponse qu'elle fit, qui fut que cette armoire était belle, mais qu'étant une pauvre veuve, elle ne pouvait faire cette dépense; et après avoir dit cela elle se retira dans sa chambre. Incontinent Odescalchi appela l'orfèvre, lui demanda le prix de cette pièce, et convint avec lui de l'acheter huit mille ecus, après quoi sans dire autre chose la fit présenter de sa part à dona Olympia, laquelle ayant vu un tel présent, demeura toute surprise d'une chose si extraordinaire, s'en alla trouver le pape, et lui demanda la charge de clerc de la chambre, en pur don pour ce prélat, et puis après le chapeau, qu'il obtint aussi par l'entremise du cardinal Palotta. » Je rapporte ces paroles selon

la copie qui m'en a été communi-
(7). J'ai le même livre en il
il s'intitule *La giusta Sca-
Porpora*. Il fut imprimé à
l'an 1650. Je l'ai consulté, et
trouvé non-seulement l'origi-
ce que l'on vient de lire, mais
que notre Benoît Odescalchi
sa cour à don Barbera pour
promu à la charge de clerc
chambre, qu'il avait compté les
mes requises, et que néanmoins
n'avait pu parvenir à son but.
c'était un sujet de médiocrité.
(8), et qu'encore qu'il eût
grandes dépenses, c'était un
nal riche et magnifique; qu'en
de sa prélature il avait fort à
promenades, les comédies et
tins, mais qu'il menait une
retirée depuis son cardinalat.

(C) Les jansénistes s'attachent
la cause des papes avec plus
qu'ils n'avaient fait. C'est ce
M. Talon leur reproche d'au-
menz plaider qu'il prononce
Innocent XI, le 23 de janvier
Chose étrange! dit-il (9), qu'on
pe, dont le principal soin est
de conserver la pureté de la
d'empêcher le progrès des
nouvelles, n'a pas cessé, depuis
est assis sur la chaire de saint
d'entretenir commerce avec les
qui s'étaient déclarés publics
disciples de Jansénius, dont
decesseurs ont condamné la doctrine
il les a comblés de ses grâces
fait leurs éloges; il s'est déclaré
protecteur: et cette faction
reuse, qui n'a rien oublié pendant
trente ans pour diminuer l'autorité
de toutes les puissances ecclésiastiques
et séculières qui ne lui ont été
pas favorables, crige aujourd'hui
autels au pape, parce qu'il
et fomentent leur cabale, qui
de nouveau trouble la paix de
se, si la prévoyance et les soins
vigilables d'un prince que le ciel
naître pour être le boucher et
senseur de la foi, n'en avaient
cours. Je ne crois point qu'on

(4) Pag. 125 de la première édition de Hollande.

(5) Il fallait dire belle-sœur, le mot cognato qui est dans l'original italien signifie cela.

(6) Il fallait dire son beau-frère.

(7) Par M. Pelland, dont on a vu l'ouvrage, pag. 94, citation (r) de l'original.

(8) Éloge de médiocrité intelligible.

(9) Talon, Plaider, pag. 41, de l'édition de Hollande.

janséniste se soit avisé d'écrire en faveur des quatre propositions décidées par le clergé de France, l'an 1682, contre lesquelles les partisans des doctrines ultramontaines ont tant écrit, et tant publié de livres. Si la même chose fût arrivée sous le pontificat d'Innocent X, ou sous celui d'Alexandre VII, il est sûr que les jansénistes auraient composé cent volumes pour soutenir les décisions du clergé, et pour réfuter les écrits des ultramontains. Il y a de l'homme partout : la règle de notre conduite change selon les temps, et selon la disposition où nous nous trouvons envers les personnes. Par reconnaissance pour un bienfaiteur on épargne les mêmes doctrines que l'on avait foudroyées par ressentiment contre un oppresseur.

(D)..... Ils répandirent..... deux de ses décrets, et y joignirent quelques notes.] L'un fut donné à Rome, le 17 de février 1678, et porte que l'on condamne le livre intitulé, *Officio dell' immacolata concettione della Santissima Vergine nostra Signora, approvato dal sommo pontefice Paolo V, il quale a chi devotamente lo recitarà concede indulgenza di cento giorni, come aparisce nel suo breve dato in Roma li x Junij MDCXV, in Milano per Francesco Vigone*. L'autre fut donné à Rome, le 17 de mars 1678, et exprime un grand nombre d'indulgences. Les jansénistes firent imprimer en France secrètement ces deux décrets, et y joignirent des règles par lesquelles on en peut connaître l'authenticité. Elles consistent en un ramas de passages. Il ne sera pas inutile de faire ici la réflexion d'un jésuite sur l'empressement des jansénistes à l'égard de ces décrets, et sur le peu de compte qu'ils tiennent des constitutions des papes contre Jansénius. « Il y a quelques années qu'on mit dans l'*Index*, à Rome, un livret italien imprimé à Milan, dans lequel se trouvait l'office de l'immaculée conception de la mère de Dieu. La défense ne tombait pas sur l'office même de l'immaculée conception, qui est connu et autorisé dans l'église il y a long-temps, et qui a encore été approuvé depuis peu par Innocent XI. Mais ce dé-

cret regardait d'autres choses fausses ou téméraires qui se trouvaient imprimées dans le même livre : et d'ailleurs c'était uniquement pour l'Italie, et nullement pour le reste du monde, où ce livret n'avait garde de paraître. Cependant l'on vit aussitôt ce décret-là imprimé en latin et en français, par les soins de quelques-uns du parti, avec une rapsodie de passages inutiles, pour en faire un libelle considérable ; on le vit, dis-je, répandu par toute la France et dans les Pays-Bas, avec autant d'empressement que si c'eût été un canon de quelque concile général sur un point capital de la religion ; et l'on sait à quels excès alla le zèle indiscret de certains d'entre leurs directeurs. Voilà jusques où ces messieurs savent porter, quand il leur plaît, la soumission aux ordres de l'église. Ne croirait-on pas après cela que le pape (10) n'avait qu'à interdire la version de Mons pour les empêcher de la débiter ou de la vanter dans le monde ? Et n'avait-on pas lieu d'attendre qu'ils ne feraient pas moins pour son nouveau décret en faveur de l'office de la conception, qu'ils avaient fait pour le premier dont je viens de parler ? Mais on se serait bien trompé de l'espérer : ils ont d'autres principes pour leur conduite en ce qui les touche (11). »

(E) *Il défendit d'honorer le nom et les ossemens d'Antoine Cala.*] Il y avait long-temps que l'on vénérât ce personnage dans le royaume de Naples sur le pied d'un saint ermite : mais Innocent XI commanda, l'an 1680, que tout ce culte fût aboli, et que les os d'Antoine Cala fussent portés dans le cimetière ordinaire, pour y être confondus avec les autres, et pour n'en être jamais retirés. Il enjoignit aussi que ses images, ses habits et toutes les autres reliques fussent ôtées de tous les lieux con-

(10) Il parle d'Innocent XI, qui avait condamné la version de Mons. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mois de mai 1685, pag. 495.

(11) Le père le Tellier, Observations sur la nouvelle Défense de la version de Mons, pag. 422.

sacrés (12). Le père Papebroch justifie par cet exemple la liberté qu'il a prise de supprimer quelques saints.

(F) *Quand il s'agit de se venger.* La cour de France sous Louis XIV, et la cour de Rome sous Innocent XI, étaient animées du même esprit de fierté et d'inflexibilité, et par-là elles ont fourni à toute l'Europe un long spectacle d'assaut de réputation à l'égard de cet esprit. C'était à qui se vengerait le plus hautement; mais enfin il a fallu que le monde cédât à l'église : le pape a fait voir que ce n'est pas sans raison qu'il se qualifie lieutenant de Dieu en terre; de Dieu, dis-je, qui s'est réservé la vengeance, et qui a déclaré (13) que c'est à lui qu'elle appartenait, et qu'il la rendrait. Le pape, comme lieutenant du dieu des vengeances, a soutenu admirablement les droits de ce beau vicariat. Je n'adopte point les pensées de ces esprits satiriques, qui prétendent que sur le chapitre de la vengeance les gens du monde sont des novices en comparaison des gens d'église; mais on n'a vu guère de démêlés entre l'église et le monde où les papes n'aient eu enfin le dessus, et où l'avantage de se mieux venger ne leur soit enfin demeuré. Ils sont les vicaires et les procureurs de Dieu qui s'est réservé la vengeance; c'est tout dire. Si je m'en souviens bien, la protection qui fut accordée par Innocent XI à quelques évêques de France, persécutés pour n'avoir pas consenti à l'extension de la régale, fut la première démarche qui irrita la cour de France (14), parce que les brefs d'Innocent XI (15), en faveur de ces évêques, contenaient des termes bien forts et bien vigoureux. Quand on vit cette hauteur, on chercha les voies les plus efficaces pour le chagriner. Le clergé de France déclara (16) ses sentimens sur l'au-

torité de l'église, et forma des propositions là-dessus, qui réduisirent le pouvoir du pape à des bornes odieuses à la cour de Rome. Il n'y eut point au fond une nouvelle querelle; le clergé ne décidait rien de contraire aux maximes du gallicanisme, et que la Sorbonne enseignait cent et cent fois. On n'aurait pu croire qu'un autre pape s'en serait pas formalisé. Ce fut peut-être Innocent XI dissimulant son chagrin : mais pour ne pas dans la nécessité d'avouer qu'il avait reçu un très-grand affront, les réquisitions du clergé furent opposées à l'autorité royale, comme à une maxime trine que personne n'aurait osé donner mission de combattre, et qu'il fallait faire soutenir à tous. Les évêques voulaient prendre leurs libertés en théologie et en droit canonique, et se faire promus au doctorat. On étudia les formalités qui pouvaient donner le plus d'éclat aux déclarations du roi sur cette affaire. Ces déclarations furent soutenues par le rectorat de l'université de Paris, dans une thèse présidée par l'archevêque de Paris, et dans laquelle le souteneur fut revêtu de toutes les marques de la réctorat, afin qu'il parût que le corps entier de l'académie avait été présenté par son chef, qui soutint ses décisions. La thèse fut affichée à la porte du logis du nonce, et malgré des oppositions qu'il témoignait vouloir faire. Le pape fit éclater son sentiment contre le clergé; il répondit durement à la lettre qu'il lui avait reçue, et ne voulut jamais donner des bulles à ceux qui assistèrent à l'assemblée de l'an 1682. Il refusa les franchises de l'ambassadeur de France, tout comme celles des autres ambassadeurs, et ne voulut jamais recevoir le comte de Lavardin qu'on lui avait envoyé en ambassade (17). La France fut un coup d'éclat. Cet ambassadeur entra dans Rome presque à la fin de l'année, et ayant pris possession de son quartier de franchise, il le fit fortifier comme une ville de guerre. Le pape, sans s'étonner, se vengea par un éclat surprenant : il jeta le interdit sur l'église de Saint-

(12) Voyez le père Papebroch, in Respons. ad Exhibitionem error., pag. 18, 19.

(13) Deutéronome, chap. XXXII, vs. 35.

(14) Voyez la liste de plusieurs autres mécontentemens de la France, postérieurs à celui-là, dans la Réponse à la protestation du marquis de Lavardin, pag. m. 97 et suiv.

(15) Écrits au roi de France, l'an 1678 et l'an 1679.

(16) L'an 1682.

(17) L'an 1687.

(18) Voyez M. Leti, Monarchie universelle, II^e part., pag. 346 et suiv.

orce qu'on y avait reçu le marquis de Lavardin ; et il excommunia cet ambassadeur, et s'obstina à ne le point reconnaître.

Les choses en étaient là , lorsque sa majesté très - chrétienne s'étant aperçue que la continuation de ces différens lui serait préjudiciable , *écrivit secrètement un homme de confiance auquel elle avait donné sa lettre de sa main en créance pour sa sainteté* (19). Cet homme devait découvrir au pape les intentions les plus secrètes du roi ; mais on ne voulut ni recevoir sa lettre , ni lui donner aucune audience. Là-dessus le roi écrivit une lettre au cardinal d'Albe , qui fut communiquée aux cardinaux. Il se plaignit de cette conduite du pape ; et il marquait en particulier le préjudice que l'Europe et l'église pouvaient souffrir de ce que le pape avait déjà fait contre le cardinal de Furstemberg. Il attribuait cette partialité les mouvemens qui se formaient contre le roi Jacques, en faveur de la religion protestante, etc. Cette lettre , semée dans Rome , fut bientôt un nouveau motif qui porta le pape à favoriser de plus en plus le duc de Bavière , au préjudice du cardinal de Furstemberg. Il, par l'exclusion de cette éminence se vengea au centuple de tous les torts qu'il pouvait avoir reçus. Il laissa au roi de France l'avantage d'être arbitre de la paix et de la guerre , et l'engagea à être en guerre nécessairement avec presque toute l'Europe. Il vit bientôt l'effet de cette conduite ; et s'il ne vécut pas beaucoup de temps une si terrible vengeance , il fut assez pour avoir la joie de voir la France attaquée par tant d'ennemis , que, selon les conjectures générales, elle devait succomber, et fondre comme un abîme dès la première campagne. Dites après cela que l'Europe ne remporta pas la victoire sur le monde , dans une longue dispute qui saurait mieux se venger. Si Alexandre-le-Grand avait été catholique , il aurait eu bien de la peine , en contestant avec le pape , à lui faire ce qu'il arracha de la bouche de

la prêtresse de Delphes , *mon fils , vous êtes invincible* (20).

(G) *On prétend qu'un pape voluptueux..... aurait été plus utile à la catholicité.*] Ceux qui n'aiment pas ce pape disent qu'il était assez instruit des affaires générales , pour savoir qu'en l'état où elles étaient lorsque le cardinal de Furstemberg postula l'électorat de Cologne , il ne tenait qu'à lui de sauver le roi d'Angleterre , et de fournir à la France les moyens d'exécuter tout ce qu'elle entreprendrait : car avec le secours d'un tel cardinal qui eût recueilli la succession toute entière de son prédécesseur , elle eût engourdi les bras à tous les princes d'Allemagne mal intentionnés contre elle. On en avait fait l'épreuve l'an 1684 , lorsqu'elle demandait une trêve. Or , il est bien sûr que les victoires de cette couronne eussent amplifié la religion catholique , et affaibli d'une étrange sorte la protestante. D'où vient donc que le pape fut si contraire à ce cardinal ? C'est , dit-on , qu'il haïssait le roi de France , et qu'il aimait mieux renoncer aux avantages de la religion romaine , qu'au plaisir de traverser son ennemi , et qu'à la douceur de la vengeance. Ces mêmes personnes disent qu'il savait fort bien qu'il se formait une ligue dont les protestans seraient les principaux directeurs , et qui pourrait devenir capable d'opprimer à son tour presque par toute l'Europe la religion catholique ; et que le moyen le plus efficace dont on se pût aviser pour prévenir cette ligue , était de mettre toute la succession du feu électeur de Cologne entre les mains d'un cardinal qui ne se liguerait jamais avec les princes hérétiques. D'où vient donc qu'Innocent XI fut si opposé aux intérêts de ce cardinal ? C'est , dit-on , qu'il était ravi d'exposer la monarchie française aux plus grands périls ; et , pourvu qu'il se pût venger de la cour

(19) Lettre du roi de France au cardinal d'Albe , du 6 de septembre 1688. Elle est dans le *Lett. Monarchie universelle*, II^e. part., t. 447 et suiv.

(20) Delphos invisit, Apollinem de eventu belli, quod moliebatur, consulturus. Sed virgo fatidica negabat per eos dies adiri deum fas esse; donec ipse eo profectus, vi conripuit virginem, et ad templum traxit. Sed quum inter eundem illa patrium morem pertinaciâ regis victum reputans, exclamasset, *invictus es, fili; accipere omen dixit: nec alio oraculo sibi opus esse.* Freinshemius, Supplem. in Q. Curtium, lib. I, cap. XI, num. 16, ex Plutarcho.

de France, il se mettait peu en peine des pertes de la papauté. Voilà le langage de ses ennemis : il ne faut pas trop s'y fier ; leur passion doit rendre suspectes leurs conjectures. Il est peut-être beaucoup plus raisonnable de dire que, s'appliquant beaucoup à la réforme des mœurs et aux exercices de piété ; il n'était capable ni de bien connaître ce qui était plus utile à sa religion, ni de préférer l'utile à l'honnête. Or il crut que la justice demandait qu'il préférât le frère du duc de Bavière au cardinal postulant. Quelques-uns appliquent à Innocent XI ce qu'on disait d'Hadrien VI : il était homme de bien, mais il n'entendait pas le manège de la politique (21). La bonne fortune des protestans a voulu qu'en 1688 le siège de Rome fût occupé par un pape ou peu éclairé sur ses intérêts, ou trop raide pour profiter des conjonctures au préjudice de ses passions particulières.

Mais au fond, qui pourra nous assurer qu'Innocent XI n'a pas eu, à certains égards, une bonne politique ? La cour de Rome n'a-t-elle rien à craindre de la trop grande puissance des princes les plus passionnés contre les sectes séparées de sa communion ? Sixte V, dont les lumières politiques étaient si grandes, n'aimait-il pas mieux favoriser Henri IV et la reine Élisabeth, que de laisser acquiescer un trop grand empire au roi d'Espagne (22) ? Qui nous assurera qu'Innocent XI n'a point été remué par un semblable ressort, quand il a pris des mesures si contraires aux intérêts de la France, et si utiles aux protestans ? Une chose semble bien certaine, c'est que l'auteur anonyme d'un petit écrit (23) intitulé : *le Reproche extravagant, où l'on fait voir qu'on ne peut sans folie reprocher au pape la ruine de la religion catholique en Angleterre*, n'a point raison de qualifier ainsi ce reproche.

(H) *La colère des Français.... l'aidera beaucoup pour parvenir à la canonisation.*] Il n'y a pas long-temps

(21) Voyez la remarque (Q) de l'article HADRIEN VI, tom. VII, pag. 447.

(22) Voyez la remarque (R) de l'article ÉLISABETH, tom. VI, pag. 132.

(23) Imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, l'an 1689.

(24) que les nouvellistes de Hollande ont publié dans les petits livres qu'ils font tous les mois, qu'il se fait beaucoup de miracles au tombeau de ce pontife, et que c'est une grande mortification pour la cour de France ; et qu'apparemment les ennemis de cette couronne, pour lui faire dépit, travailleront à faire canoniser ce pape. Ce sera donc un saint fait par dépit. Ordinairement la prudence veut que l'on se range au parti le plus fort ; mais cette maxime est quelquefois fautive. Il y a des princes qui ne doivent leur élévation qu'à la fine politique qu'ils pratiquent de se déclarer de bonne heure ennemis irréconciliables d'un puissant état qui a fait craindre à tous ses voisins ; et tous ceux qui craignent cette puissance favorisent cet ennemi déclaré et lui fournissent, autant qu'ils peuvent, tout ce qu'il souhaite : il ne faudrait pas remonter jusqu'aux siècles du paganisme, afin de trouver des princes qui se sont perdus sans ressource pour avoir préféré l'alliance du plus puissant de leurs voisins à celle des autres (25). Un particulier qui passe d'un état de prospérité à un état de malheur ne voit plus autour de lui cette multitude d'amis qui l'environnaient auparavant ; ils l'abandonnent, ils le laissent seul.

*Donc eris felix multos numerabis amicos
Tempora si fuerint nubila solus eris* (26)

Les souverains éprouvent tout le contraire : car s'ils deviennent très puissans, ils ne trouvent plus d'alliés ; tout le monde les quitte et se confédère contre eux. Il est sûr qu'Innocent XI s'est fait une infinité d'amis et d'admirateurs, par la seule raison qu'il a traversé le plus qu'il a pu les desseins de la cour de France. Cela mettra sa mémoire en bonne odeur, et fera que ses prétendus miracles seront plus aisés à croire.

(I) *Il n'était point savant.*] Il est besoin, dit-on, que ses secrétaires lui expliquassent en italien ce qu'ils écrivaient pour lui en latin. Voyez là-dessus le *Ménagiana*, voir

(24) On écrit ceci au commencement de novembre 1695.

(25) Confer quæ supra dans la remarque de l'article BULLAUME. tom. II, pag. 28.

(26) Ovidius, Trist., lib. I. eleg. IX, l. 1.

ouverez ces paroles (27) : « Favoriti, secrétaire du pape défunt, lisant au pape les brefs qu'il avait dressés, et les lui expliquant en italien, le pape pleurait de joie, et disait : *Cosadiranno di noi nella posterità, quando vederanno così bella latinità nostra ?* »

(K) La lettre du roi de France au pape, enclavée signifie beaucoup en peu de mots contre la mémoire du pape défunt.] En voici le commencement (28) : Nous avons appris par votre lettre du 13 de ce mois, la mort de votre saint père, Innocent XI, et nous avons juste sujet de croire qu'il n'est plus à sa divine majesté de le retirer du monde en un temps où toutes les sectes de l'hérésie réunies semblent mener la ruine de notre religion, à laquelle ne contribue pas peu la division des princes catholiques. C'est dire en d'autres paroles qui ont un grand air de modération, que les besoins de l'église demandant un pape qui en ait à cœur les intérêts, Dieu avait choisi du monde Innocent XI, mal intentionné pour l'église, ou incapable de travailler à son bien.

(L) Je trouve dans le *Valésiana* un endroit qui me semble digne d'être cité tout du long.] C'est dommage, dit le docte Hadrien Valois (29), qu'Innocent XI se soit laissé obséder comme il a fait par les ennemis de la France. S'il avait été secondé par des gens aussi bien intentionnés que lui, quels biens n'aurait-il pas procurés à la religion chrétienne ? Que n'y aurait-il pas rétabli ? Que n'y aurait-il pas réformé ? Quelle belle espérance qu'il en donna lorsqu'il abolit l'office de la Conception comme avait fait Clément X, et celui de l'esclavage ! Que n'aurait-il point fait, s'il avait ouï parler de l'impertinente dévotion de ce moine dont M.... nous parlait l'autre jour ! n'aurait-il pas condamné rigoureusement des su-

» périeurs qui souffrent qu'un de
» leurs visionnaires fasse imprimer
» des oraisons adressantes à toutes les
» parties du corps de la Sainte Vierge
» en particulier (30) ? La religion, la
» pudeur et le bon sens ne sont-ils
» pas blessés par une extravagance
» semblable ? Innocent XI n'en se-
» rait pas demeuré là ; il voulait ré-
» former le luxe et la braverie des
» femmes. Que de maris lui auraient
» été obligés si son dessein eût réus-
» si ! On m'a assuré aussi, de bonne
» part, qu'il aurait aboli les autels
» privilégiés, comme un fort grand
» abus. En effet, quelques indulgen-
» ces accordées à un autel peuvent-
» elles en rendre la messe meilleure ?
» et le sang de Jésus-Christ, qui est
» d'un prix infini, a-t-il besoin de
» quelque accessoire de mérite pour
» être plus agréable à Dieu, et plus
» efficace pour ceux pour qui l'on
» prie ? Ce sont des mendiants qui
» ont inventé ces choses pour acha-
» lander leurs églises. »

Ce que dit M. Valois touchant le dessein de réformer le luxe et la braverie des femmes, me fait souvenir du grand zèle qu'Innocent XI témoigna contre celles qui montraient la gorge. « Ce pape n'ayant pu gagner sur l'esprit du sexe par plusieurs puissans moyens dont il se servit, qu'on ne montrât plus le sein et les bras ; et ayant su même que la terreur qui saisit toute l'Italie lorsque les Turcs assiégèrent Vienne, ne fit pas passer le désordre, recourut enfin à sa dernière ressource, savoir, à l'excommunication. Il fit publier une ordonnance le 30 novembre 1683, qui commandait à toutes filles et femmes, de se couvrir les épaules et le sein jusqu'au col, et les bras jusqu'au poing avec quelque étoffe épaisse et non transparente, à peine pour celles qui n'obéiraient pas dans six jours, d'être si bien excommuniées *ipso facto*, qu'excepté à l'article de la mort, il n'y aurait que le pape qui les pût absoudre ; car on déclarait que les confesseurs qui présument absoudre de cette excommunication, l'encourraient »

(27) A la page 52 de la première édition de l'ouvrage. Il semble que les imprimeurs aient mis quelque mot dans l'italien [Ils ont sauté le *che* et mis *cosa*, au lieu de *che cosa*.]

(28) La lettre est datée de Versailles, le 24 mai 1689. Elle est toute entière dans le *Mercurius* historique et politique du mois d'octobre 1689, pag. 1026.

(29) Valésiana, pag. 45 et suiv., édition de 1689.

(30) M. Baudelot, à la page 183 de son *Pilote* à l'usage des Auteurs, dit qu'il a vu le livre imprimé où sont contenues ces Oraisons.

» eux-mêmes, et seraient soumis à
 » toutes telles peines tant spirituelles
 » que temporelles qu'il semblerait
 » bon à sa sainteté : auxquelles pei-
 » nes temporelles seront pareillement
 » sujets les pères, les maris, les mères
 » et autres chefs de famille par
 » la permission ou connivence des-
 » quels les filles et les femmes auront
 » contrevenu à l'ordonnance (31). »
 Je ne sais point quel fut le succès de ces terribles menaces ; mais je crois que comme on les avait renouvelées de temps en temps sous les prédécesseurs d'Innocent XI (32), on eut sujet aussi de les répéter quelque temps après. C'est le sort des lois somptuaires : le luxe et l'étalage de la beauté éludent bientôt les plus sages réglemens ; c'est un désordre dont on peut dire ce qu'un grave historien a remarqué à l'égard des astrologues : on leur commandait toujours de sortir de Rome, et ils n'en sortaient jamais (33). Le roi Louis XIV vient (34) de faire de beaux édits contre le luxe ; s'il peut se faire obéir sur cet article, ce sera une chose plus admirable que le crédit qu'il a eu de diminuer très-considérablement dans tout son royaume la manie des duels. Les nouvellistes nous ont appris depuis peu que les avocats du parlement de Paris se sont engagés à faire observer chez eux la réformation du luxe. Le temps nous apprendra si, par le concours de ces deux autorités, l'une du souverain, l'autre du mari, la réforme sera bâtie à demeure. On a fait savoir à ces messieurs (35), que comme une partie de celles (36) qui se sont le plus érigées en femmes de qualité, auraient peut-être beaucoup de répugnance à retrancher quelque chose, tant de leurs superbes habits, meubles, carrosses, etc., que du nombre superflu de filles de chambre, de brodeuses, de tapissières et de laquais qu'elles ont à leur service,

(31) Nouvelles de la République des Lettres, mai 1686, article II, pag. 495.

(32) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, la même, pag. 497.

(33) *Genus hominum... quod in civitate nostrâ et vetabitur semper et retinebitur.* Tacit., Hist., lib. I, cap. XXII.

(34) On écrit ceci au mois de mai 1700.

(35) Voyez les Lettres historiques du mois de mai 1700, pag. 574.

(36) C'est-à-dire, des femmes des avocats.

il avait été résolu de s'opposer à une licence si peu convenable à l'état et à la qualité de ces dames, (37)..... l'intention du roi étant qu'elles y obéissent et se réformassent au plus tôt, sans aucune distinction de naissance ni de qualité, et qu'elles commençassent d'abord par ne se plus faire porter la robe. On ajoute que deux célèbres avocats (38) furent chargés de communiquer cet ordre à leurs confrères, et que ceux-ci, pénétrés de joie, leur en témoignèrent leur reconnaissance, et résolurent tout d'une voix de remercier M. le premier président d'avoir procuré un règlement si juste, si nécessaire, et si digne de la sagesse du roi ; et de l'assurer en même temps qu'ils le feraient observer, chacun chez soi, avec la dernière exactitude, le considérant tous comme le moyen le plus efficace pour lui épargner un nombre infini de disgrâces, et pour empêcher que le fruit de leur pénible emploi ne consistât d'être sacrifié à l'ambition outrée de leurs femmes. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont parlé fort sincèrement, car enfin leurs occupations, belles, nobles et lucratives sont accompagnées d'une grande peine. Ils envient quelquefois le bonheur d'un campagnard qui peut dormir toute la nuit (39). N'est-il pas bien juste qu'ils haïssent qu'un gain qui leur coûte tant de veilles ne se dissipe point par des dépenses superflues, et que l'autorité royale leur fournisse des moyens de remédier, puisque sans cela ils n'ont point la force d'en venir à bout ?

(M) Je rapporterai quelques vers de M. de la Fontaine, qui témoignent qu'on écrivait fort librement contre Innocent XI.... à Paris.] On trouve parmi ses œuvres posthumes une lettre dont je vais copier un morceau.

Pour nouvelles de l'Italie,
 Le pape empire tous les jours.
 Expliquez, seigneur (40), ce discours
 Du côté de la maladie :
 Car aucun saint père autrement
 Ne doit empirer nullement.
 Celui-ci véritablement
 N'est envers nous ni saint ni père.

(37) Lettres historiques du mois de mai 1700, pag. 575.

(38) MM. Isalis et Chardon.

(39) *Agricolam laudat juris legumque peritum
 Sub galli cantum consilior ubi oris patet.*
 Horat., sat. I, lib. I, vs. 9.

(40) Il s'adresse à M. le prince de Conti.

*Nez soins de l'erreur triomphans
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfans.
Sa santé toujours diminue,
L'avenir m'est chose inconnue,
Et je n'en parle qu'à tâtons;
Mais les gens de delà les monts
Auront bientôt pleuré cet homme;
Car il défend les Jeannetons,
Chose très-nécessaire à Rome (41).*

Voici d'autres vers encore plus libres, et tirés du même ouvrage :

*Je vois ces héros retournés
Ches eux avec un pied de nez.
.....
Et tout le parti protestant
Du saint père en vain très-content,
J'ai là-dessus un conte à faire.
L'autre jour, touchant cette affaire,
Le chevalier de Sillery,
En parlant de ce pape-ci,
Souhaitait pour la paix publique,
Qu'il se fût rendu catholique,
Et le roi JACQUES huguenot.
Je trouve assez bon ce bon mot (42).*

L. Racine (43) émoussa son trait, et se cacha beaucoup mieux : mais enfin c'était un trait.

M. de Vézé, dans son *Mercur* Galant, et dans ses volumes sur les affaires du temps, dit beaucoup de choses au déshonneur d'Innocent XI.

(41) La Fontaine, *OEuvres posthumes*, pag. 20, édition de Hollande.

(42) La même, pag. 1718

(43) Voyez son prologue d'Esther. Il en est dit dans l'Avis important aux Réfugiés, pag. 1.

JOACHIM, mari de sainte Anne (A), et père de la Sainte Vierge. Son mariage fut longtemps stérile, et à cause de cela ses oblations furent rejetées par le grand pontife Issachar, qui fit de cruels reproches de son infécondité. Joachim fut si content de se voir traiter de la sorte par le grand pontife, qu'il n'osa retourner chez lui. Il s'alla cacher à la campagne parmi ses bergers. Il y fut consolé par un ange, qui lui alla dire qu'il avait d'Anne, sa femme, une fille nommée Marie. Cet ange fut annoncer tout aussitôt la même chose à Anne, qui pleurait à chaudes larmes, ne sachant ce que

son mari était devenu. Cette nouvelle angélique lui fut sans doute très-agréable ; car elle était très-fâchée de n'avoir point eu d'enfans (B). Plusieurs croient qu'un simple baiser de son mari la rendit enceinte : mais d'autres assurent qu'il y fallut employer la voie ordinaire (C) ; car autrement, disent-ils, la naissance de Jésus-Christ ne serait pas aussi merveilleuse que nous la tenons. Ce qu'il y a d'admirable est qu'encore qu'on ne sache rien de certain, ni du nom, ni des qualités, ni de l'histoire du père et de la mère de la Sainte Vierge (D), on n'a pas laissé d'assurer tout ce que je viens de dire, et de consacrer des fêtes à saint Joachim et à son épouse. Quelques-uns (a) ont cru qu'il sortit trois filles de son mariage ; d'autres que sainte Anne fut mariée trois fois ; et qu'elle eut de chaque mari une fille.

(a) Voyez Baronius, in Apparatu, num. 41.

(A) *Joachim, mari de sainte Anne.* Voici sa généalogie : Lévi, de la tribu de David, fut père de Panthère ; celui-ci fut père de Barpanther, qui fut père de Joachim (1). Quelques-uns ont dit que Joachim n'était pas issu de David, mais de la tribu de Lévi, et que même il était prêtre. Les manichéens fondaient sur cela une objection que saint Augustin (2) a examinée.

(B) *Elle était très-fâchée de n'avoir point eu d'enfans.* Elle se voyait privée d'un certain honneur qui était rendu aux mères, selon les lois : c'est pourquoi elle recourut à des prières extraordinaires, afin de jouir de cet honneur ; elle entra dans le Saint des Saints, et fit à Dieu des supplications

(1) Joannes Damascenus, de Fide orthod., lib. IV, cap. XV, apud Baronium, Apparatu, num. 42.

(2) Contra Faust. Manich., lib. XXIII, cap. IX. Voyez la remarque (D), citation (11).

ardentes, représentant qu'elle n'avait rien commis contre la loi, et qu'ainsi elle ne devait pas être exclue des privilèges que la loi donnait aux femmes qui avaient eu des enfans. Sa prière fut exaucée. Dieu lui fit connaître qu'elle enfanterait (3). Saint Grégoire de Nysse rapporte ce conte, qu'il avait lu dans un ouvrage apocryphe. Ceux qui savent qu'il n'y avait que le grand sacrificateur qui entrât dans le Saint des Saints, et que même il ne pouvait y entrer qu'une fois l'an, n'ont pas besoin qu'on leur représente la fausseté de ce conte. Si sainte Anne se préparait d'un côté, son mari se préparait de l'autre ; car il jeûna quarante jours sur une montagne, afin d'obtenir de Dieu la postérité qu'il souhaitait (4). Voyez dans la remarque suivante les paroles de saint Épiphane.

(C) *D'autres assurent qu'il y fallut employer la voie ordinaire.*] Saint Bernard soutient que c'est là le sentiment de l'église. *Si licet, dit-il (5), loqui quod ecclesiâ sentit (et verum ipsa sentit), dico gloriosam de Spiritu Sancto concepisse, non autem conceptam fuisse : dico peperisse virginem, non tamen partam à virgine. Alioquin ubi erit prærogativa matris Domini quâ singulariter dicitur exultare et munere proles et integritate carnis, si tantundem dederis et matri ipsius ? Non est hoc virginem honorare, sed honori detrahere.* Pelbart de Tèmeswar, avec toute sa crédulité hégote, ne laisse pas d'embrasser le sentiment de saint Bernard. *Simplicibus quibusdam tribuit hanc opinionem quòd Anna conceperit per solum osculum Joacim. Agnoscit tamen eam de viro concepisse concubitu matrimoniali (6).* L'erreur de la prétendue virginité de sainte Anne est fort ancienne ; car saint Épiphane fut obligé de la réfuter. *Εἰ γὰρ Ἀγγέλους προσκυνεῖσθαι οὐ θέλει, πόσω μᾶλλον τὴν ἀπὸ Ἀννης γεγεννημένην, τὴν ἐκ τοῦ Ἰωακὴμ τῇ Ἀννᾷ δεδορμένην, τὴν δ' εὐχῆς, καὶ πάσης*

ἐπιμολείας κατὰ ὑπαγγελίαν πατρὶ, καὶ μητρὶ δοθῆναι, οὐ μὲν ἰτίως γηινῆν παρὰ τὴν τῶν ἀνθρώπων φύσιν, ἀλλὰ καθὼς πάντες ἐκ σπέρματος ἀνδρὸς, καὶ μητρὸς γυναικὸς ; εἰ γὰρ καὶ ἡ τῆς Μαρίας ἱστορία, καὶ παραδόσεις ἔχουσιν, ἵνα ἔρρηθῃ τῷ πατρὶ αὐτῆς Ἰωακὴμ ἐν τῇ ἐρήμῳ, ὅτι ἡ γυνὴ σου συνελαφεία, καὶ ὅτι ἀνευ συζυγίας τεύτο ἔγένετο, καὶ δὲ ὅτι ἀνευ σπέρματος ἀνδρὸς. Nam et ne angelos quidem adorari permittit, quanto minus id Annæ filiae tribu concesserit ; quam illi è Joacimo DEI bonitas indulsit ? quam precibus, omnique animi studio, ac contentione parens uterque promeruit ! ita tamen ut non aliam quàm cæteri mortales nascendi conditionem habuerit ; sed ut illi, è virili satu, ac matris utero prodierit. Quamvis autem ex Mariæ historid, ac traditione illud habeatur Joacimo ejus patri divinitus hoc in deserto nunciatum fuisse, uxor tamen concepit ; non ita tamen accipiendum est, quasi hoc citra nuptialem concubitationem, ac virilem satum accideret (7). La cavalier Borri avait une étrange pensée de la conception de la Vierge. Il croyait que saint Joachim était impuissant ; et que le Saint-Esprit s'incarna avec la Vierge Marie dans le sein de sa mère, qui par ce moyen demeura vierge après son accouchement. *Cadde in proposizioni più dicole, insegnando che la Vergine non era stata concetta con seme umano, ma per opra divina, avendo lo Spirito Santo pigliato carne nel ventre di santa Anna, e partorita da medesima, che asseriva che nel parto era rimasta vergine, e tale era stata avanti il parto, e assicurava che santo Gioachimo fosse stato potente alla consumazione del matrimonio (8).*

(D) *Encore qu'on ne sache rien de certain, ni du nom, ni des qualités de l'histoire du père et de la mère de la Sainte Vierge.....*] Saint Épiphane, qui florissait l'an 370, est le plus ancien auteur qui nous dit comment s'appelaient le père et la mère de la Sainte Vierge. Il est vrai qu'il prétend tirer de la tradition de l'histoire de la Vierge Marie, qu'il dit touchant les prières de Jo-

(3) Gregorius Nyssenus, Orat. in Natal. Domini, apud Baron., Appar., num. 44.

(4) Sophron., apud Rivet., Apolog. pro sanctiss. Virg. Mariâ, cap. III, Oper. tom. III, pag. 606, col. 2.

(5) Bernard., epistolâ CLXXIV ad Canon. Lugdun., apud Rivetum, ibid., pag. 608.

(6) Stellarii Coronæ, lib. IV, part. II, art. I, apud Rivetum, ibid.

(7) Epiph. advers. Collyridianos, p. m. 10.

(8) Relazione della vita del Cavagl. Borri, pag. 351.

chim et de sainte Anne, et touchant la révélation de l'ange (9) ; mais n'a-t-il pas lui-même qu'il courait des traditions très-absurdes concernant la naissance de Marie ? ne cite-t-il pas un livre sur cette matière, dans lequel il y avait des choses abominables (10) ? Ne dit-il pas que l'on y trouvait que Zacharie perdit l'usage de la parole dans le temple, parce qu'il y avait vu un homme fait comme un âne ? Il se préparait à sortir, et à dire malheur à vous, quelle divinité adonne-vous ? mais cette divinité pour l'en empêcher le rendit muet. Lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole et qu'il révéla ce qu'il avait vu, on le tua. Saint Épiphane ajoute qu'on trouvait dans le même livre, que la raison pour laquelle le législateur avait ordonné au grand pontife de porter de petites cloches, était celle-ci : on voulait donner le temps à cette divinité de se cacher, pour ne pas faire paraître sa figure d'âne ; et ainsi, afin qu'elle ne fût pas surprise, on voulut que le son des petites cloches lui annonçât que le grand pontife venait. Je sais bien que toutes ces traditions ne méritent pas d'être adoptées comme celles-là ; mais enfin nous n'avons aucune raison solide qui nous apprenne que celles que saint Épiphane a adoptées eussent un bon fondement. Cela est si vrai que saint Augustin ne fait point de scrupule de prendre pour des traditions certaines et apocryphes celles qui prétendaient que le père de la Sainte Vierge, nommé Joachim, était un âne. *Quod de generatione Mariæ Augustinus posuit quod patrem habuerit e tribu Levi sacerdotem quendam nomine Joachim, quia canonicum non est non me constringit* (11). Il ajoute qu'il est possible qu'une même personne descende de deux tribus, et il conclut que s'il était obligé de déférer à des écrits apocryphes, il résou-

draît ainsi l'objection du manichéen : *Hoc ego potius vel tale aliquid crederem, si illius apochryphæ scripturæ ubi Joachim pater Mariæ legitur, auctoritate detinerer, quàm mentiri Evangelium in quo scriptum est, etc.*

Voulez-vous d'autres preuves de l'incertitude de ces traditions, considérez seulement la conduite de Baronius : il a rejeté une partie des choses qui se disent touchant le père et la mère de la Sainte Vierge ; il a dit expressément que le livre attribué à saint Jérôme est l'ouvrage d'un inconnu et d'un ignorant, qui n'a pas été capable d'éviter les mensonges manifestes. *Non tantum eam Hieronymi non esse dixerimus, sed auctoris planè ut ignoti, sic prorsus imperiti, qui in eâ condendâ et conscribendâ non novit aperta vitare mendacia, dum ait illis temporibus quibus ea acciderunt fuisse Isachar summum pontificem* (12). Il a déclaré, qu'encore que cet ouvrage contienne plusieurs vérités, il ne s'y veut point fonder (13). Il renverse donc une partie du fondement. Allez voir comment Casaubon a renversé l'autre : il a fait voir que le livre de *Nativitate sanctæ Mariæ*, faussement attribué à saint Jérôme, est l'ouvrage d'un manichéen, et un écrit tout plein d'impiétés et d'impertinences : *A pestilentissimo hæretico profectum, postremò nugarum et impietatum esse plenum* (14). Il s'étonne que le jésuite Christophle de Castro ait osé se déclarer pour un tel livre, dont la supposition a été si bien connue à Érasme, à Melchior Canus, à Sixte de Sienne, à Baronius. Il en cite un passage qui me fournit une forte preuve : *Illud liberè dico quod fidelium neminem negaturum puto ; sive hæc vera sunt, sive ab aliquo conficta sacrosancta sanctæ Mariæ miracula præcessisse ; maxima consecuta fuisse ; et idcirco salvâ fide, ab iis qui Deum facere ista posse credunt, sine periculo animæ suæ credi*

(9) Voyez ses paroles dans la remarque précédente.

(10) Γέννηται μὲν γὰρ Μαρίας βελών τι σὺν ὕπαι, ἐν ᾧ δεινὰ τε καὶ ὀλέθρια ὑποκρίνται τινὰ ἐκείνη λέγουσιν. Cujusmodi qui de progenie Mariæ liber inscribitur ; in horribilia quædam ac detestanda illorum continentur. Epiphan., adv. Hæres., p. 94.
(11) Augustin., contra Faustum Manich., lib. III, cap. IX, apud Rivetum, Oper., tom. I, pag. 604, 605.

(12) Baronius, in Apparatu, num. 44.

(13) Nec innitimur scriptioni illi quæ hætenus Hieronymi nomine ad Cromatium et Heliodorum scripta vulgata est, nam licet in eâ complura veritate constantia conscripta reperiantur, quæ à dictis auctoribus sibi vendicent auctoritatem et fidem, tamen, etc. Idem, ibid.

(14) Casaub., Exercit. ad Baron. I, num. 15, pag. m. 90.

et legi posse (15). Ces paroles ne sont pas du manichéen Séleucus (16), auteur de l'ouvrage, mais de celui qui l'a traduit en latin; et il est bon d'observer que ce traducteur avoue qu'il y a bien des faussetés dans le livre qu'il traduit. *Impietas istius Pseudohieronymi excusari salvo pudore non potest : nam quum fateatur, Seleucum, sive Leucium de doctrinâ apostolorum multa esse mentitum; ea tamen defendit, quæ sunt ab eodem hæretico scripta de virtutibus et miraculis eorum. Poterat - ne hic planè apertius ostendere, nullam sibi esse curam veritatis, neque ullum se inter falsum et verum statuere discrimen? Addit de eo ipso libro quem vertebat : ita et his multa non vera de corde suo confingit* (17). En faut-il davantage pour se convaincre légitimement de l'incertitude de toutes ces traditions? Celle que saint Grégoire de Nysse allègue est manifestement fausse (18). Quant à Nicéphore, Calliste, Germain, patriarche de Constantinople, Jean Damascène, etc., ils ne sont dignes d'aucune créance, parce qu'ils ont vécu dans un siècle trop éloigné de la source pour avoir des traditions non altérées. Chacun sait d'ailleurs que Nicéphore est un écrivain fabuleux et sans jugement (19). On n'est pas obligé de croire qu'il ait bien cité Hippolyte, évêque de Porto; et en tout cas ce qu'il en cite contient quelques faussetés. Casaubon le montre. Voyez la Bibliothèque Universelle (20). Rivet a raison de trouver étrange que Richard Montaignu ait donné les mains à la plupart des narrations que les Bernardins de Busti, les Pelvarts de Têmeswar, les Costérus et semblables écrivains ont adoptées touchant notre saint Joachim (21).

(15) Casaub., Exercit. ad Baron. I, num. 15, pag. 91.

(16) D'autres le nomment *Leucius*, ou *Leonius*. Casaub., Exercit. ad Baron. I, num. 15, pag. 91.

(17) *Idem*, *ibidem*.

(18) Voyez ci-dessus la remarque (B).

(19) *Nicephorum hunc fabulosissimum esse scriptorem et judicii in litteris nullius, satis notum est eruditus*. Casaub., Exercit. ad Baron. I, num. 15, pag. 91.

(20) Pag. 143 et suiv. du XI^e. tome.

(21) Rivet., Apolog. pro SS. Virg. Mariâ, cap. III, Oper., tom. III, pag. 607.

Je m'étonne que M. l'abbé de Marolles ait fait paraître tant de déférence pour les traditions qu'on a vues ci-dessus. Voyez la page 235 de ses mémoires.

(E) *On n'a pas laissé de consacrer des fêtes à saint Joachim, et à son épouse.*] Le mari est parvenu à cet honneur plus tard que la femme; il ne le possède que depuis le 1^{er} de décembre 1622. Le jour qu'on lui a destiné est le 20 de mars (22). Mais la fête de sainte Anne fut instituée l'an 1584. D'abord il ne fut pas nécessaire de nécessité de précepte de la chœur : ce n'est que depuis l'an 1622 qu'elle est montée à cette prérogative (23). Dans tout le reste le culte de saint Joachim est très-inférieur à celui de son épouse. Elle est la patronne d'un ordre de religieuses appelées les filles de saint Joseph (24), et l'on parle fort de ses miracles. Le village de Ker-Anne, dans le diocèse de Vannes en Bretagne, est merveilleusement célèbre par cet endroit-là, et surtout depuis qu'on a déterré une vieille image de cette sainte, qui avait été cachée bien avant sous la terre. Il fut révélé à un laboureur, l'an 1625, où l'on trouverait cette image. Dès qu'elle eut été déterrée, elle fit quantité de grands miracles. On fut bientôt en état de lui bâtir une belle église; les aumônes des âmes dévotes qui accouraient là de toutes parts fournirent de quoi soutenir cette dépense. L'évêque de Vannes obtint de Rome les indulgences nécessaires pour ceux qui visiteraient cette image; et il remit la direction de cette nouvelle église aux carmes réformés, et permit à frère Hugues de Saint-François, l'un d'eux, de publier les miracles qui s'étaient faits depuis peu en ces quartiers-là (25).

(22) Spond., Annal., ad ann. 1622, ann. 1.

(23) *Idem*, *ibidem*.

(24) Voyez le livre intitulé : Les Grands de sainte Anne. La Bibliothèque universelle en parle, tom. XI, pag. 141.

(25) Tiré de Sponde, ad ann. 1625, ann. 1.

JOB, dont la patience a été représentée dans l'un des livres canoniques du Vieux Testament. Pour ne pas répéter ce qu'on trouve dans Moréri, je me con-

tente de relever quelques erreurs. On se trompe, lorsqu'on assure que les Turcs ont beaucoup de vénération pour le sépulcre de ce saint personnage (A), le premier juge de la cour de Salomon (B). C'est une impudence scandaleuse ^{*1}, que de dire que la maladie de Job était la grosse vérole (C). J'avoue que dans l'église romaine il est le patron ^{*2} des vérolés (D); mais cela ne conclut rien pour l'autre supposition. Il était vénéré dans cette église avant que la vérole fût connue dans l'Europe (E). Tertullien a eu tort de dire que Job ne laissa aucune postérité. Voyez là-dessus M. Spanheim (a) dans son histoire de Job, qui est un fort bon ouvrage.

^{*1} Leclerc et Joly conviennent que quelques personnes de piété l'ont cru; mais ils ne voient aucune impudence. Leclerc et Joly trouvent au reste qu'il y a contradiction entre ce que Bayle dit ici, et la dernière phrase de sa remarque (C).

^{*2} Chimère toute pure, disent Leclerc et Joly, qui prennent à la lettre le passage latin cité par Bayle dans la remarque (D).

(a) Prideric Spanheim., F. Hist. Jobi., cap. XV, pag. 481.

(A) On se trompe, lorsqu'on assure que les Turcs ont beaucoup de vénération pour le sépulcre de Job.] Rapportons ce passage de M. Ricaut (1). « C'est la coutume des Turcs, toutes les fois qu'il y a un nouvel empereur, de le conduire avec toute la pompe imaginable à un endroit des faubourgs de Constantinople que l'on appelle Job. Là se voit un sépulcre ancien d'un certain prophète, ou saint homme, que les Turcs, qui n'ont aucune connaissance de l'antiquité ni de l'histoire, font passer pour ce Job qui a servi depuis tant de siècles de modèle de constance et de patience. » Le traducteur de M. Ricaut fait une note sur ces paroles

(1) Ricaut, État présent de l'Empire ottoman, traduit par Bospier, liv. I, pag. 16.

qui mérite d'être rapportée : *Je crois bien, dit-il (2), que quelques Turcs grossiers, et mal instruits dans l'histoire et dans la chronologie, peuvent prendre le sépulcre de Job, qui est à Constantinople au pied des murailles de cette ville, pour celui de ce saint homme, dont l'histoire nous est rapportée dans le Vieux Testament; mais les historiens des mahométans nous apprennent eux-mêmes, que ce sépulcre a été bâti pour un autre Job, qui était mahométan, et qui avait été un des compagnons de Mahomet. Il fut tué au siège de Constantinople, qui était attaquée par Jézid, fils du calife Moavias, l'an 52 de l'Hégire, ou 672 de Jésus-Christ. C'est ce que remarque Elmacin dans son histoire des Sarrasins, chapitre 7 livre 1^{er}; et quoique Elmacin ait été chrétien, néanmoins il ne fait que rapporter ce qu'il a trouvé dans les historiens mahométans, dont il avoue lui-même qu'il fait l'abrégé. Un des plus savans rabbins du XVII^e. siècle a été dans la même erreur que ces Turcs grossiers; car il assure (3) : Que les mahométans ont encore aujourd'hui beaucoup de vénération pour le sépulcre de Job, qui est à Constantinople (4)..... Il ignorait sans doute que ce sépulcre fût d'un autre Job que de celui de l'Ancien Testament, et a cru mal à propos que les mahométans le prenaient tous pour le sépulcre de ce saint homme.*

(B)..... *Le premier juge de la cour de Salomon.*] Continuons de citer M. Ricaut. Les Turcs, dit-il (5), confondent tellement toutes les histoires, faute de savoir la chronologie, qu'ils disent que Job était le premier juge de la cour de Salomon, et qu'Alexandre-le-Grand était général de ses armées. Voici une assez bonne critique de ces paroles (6) : « L'auteur anglais a pris cela de Busbègue; mais il n'a pas bien compris le

(2) Bospier, Remarques curieuses sur l'État présent de l'Empire ottoman, pag. 4.

(3) Menasséh-Ben Israël, de Resurrect. mortuor., lib. I, cap. XVI, cité par Bospier, là même, pag. 5.

(4) Bospier, Remarques curieuses sur l'État présent de l'Empire ottoman, pag. 5.

(5) Ricaut, État présent de l'Empire ottoman, pag. 16.

(6) Bospier, Remarques sur l'État de l'Empire ottoman, pag. 6.

» sens de ce qu'il dit. Car *Busbèque*
 » ne dit pas que les Turcs croient
 » que *Job* était le premier juge de la
 » cour de *Salomon*, ni qu'*Alexan-*
 » *dre* était le général de ses armées.
 » Il dit seulement que les Turcs
 » savent si peu la chronologie et l'his-
 » toire que, s'il leur venait dans la
 » pensée, ils ne feraient nulle diffi-
 » culté d'assurer que *Job* était le
 » premier juge de la cour de *Salomon*, et *Alexandre* le général de
 » son armée. Il y a bien de la diffé-
 » rence entre ces deux choses. Voyez
 » *Busbèque*, *Epist.* 1. » L'erreur de
 M. Ricaut a déjà passé dans quelques
 livres (7).

(C) *C'est une impudence..... que de dire que la maladie de Job était la grosse vérole.*] *Guy Patin* nomme deux auteurs célèbres qui ont dit cela. Voici ses paroles (8) : *Pour répondre à ce que vous me mandez, je vous dirai que Bolduc, capucin, a écrit aussi bien que Pinéda, jésuite espagnol, que Job avait la vérole. Je croirais volontiers que David et Salomon l'avaient aussi.* Notez que l'on peut prétendre que *Job* aurait eu cette vilaine maladie sans avoir commis aucun acte d'impureté qui la lui eût attirée.

(D) *Il est le patron des vérolés.*] Consultez le *Diarium Medicorum Ecclesiasticum* de *Molanus*, vous y trouverez ces paroles, sous le 10 de mai, fête de saint *Job* : *Volunt nonnulli sanctum Job peculiarem patronum esse eorum qui lue venered laborant aut eam curant* (9).

(E) *Il était vénéré..... avant que la vérole fût connue dans l'Europe.*] Le même *Molanus* nous avertit de ne point admettre l'erreur d'*Agrippa*, qui ose dire que la vérole a été cause de la canonisation de *Job*. Avant cela, dit *Molanus*, il y avait à Venise un temple et un jour de fête pour ce saint homme, qui dès le temps de Charlemagne fut inséré au *Martyrologe*. *Cavendus est H. Cornelius Agrippa, qui vanè scripsit luem veneream Job in divos retulisse. Quasi non multò antè Veneti memo-*

riam ejus et templo et festo die celebrarint, constet quoque Usuardum Caroli Magni ætate, et Wandelbertum non multò post, Martyrologiis suis eum inseruisse. Et à Græcis ad sextum diem maii notatur sanctus et justus Job qui multa contra Satanam certamina sustinuit (10). Un fameux théologien protestant, qui a pris ici en quelque manière le parti d'*Agrippa*, observe qu'il y a dans la ville d'*Utrecht* un hôpital où l'on pansé les vérolés, lequel porte le nom de *Job*. *Dici potest ad defensionem Agrippæ, Jobum inter divos tutelares et quidem fœdi istius morbi, post ejusdem morbi exortum, demum fuisse relatum. Quidquid sit, tanquam divus alexicacus ab hujus morbi mystis, annuente Romanæ ecclesiæ, salutatur. Hinc in hac urbe Xenodochium Sancti Jobi olim dominante papatu constitutum, ubi illo morbo laborantes curari solent* (11). Il n'y a pas long-temps que l'on agita à Rome la question, si *Job* et les autres saints du Vieux Testament méritent le culte que l'on rend aux canonisés, et si on leur doit bâtir des autels. Voyez là-dessus les *Acta Sanctorum Maii* (12).

(10) *Molan.*, in *Diario medicor.*, pag. 69.

(11) *Gisb. Voëtius*, *Disputat. theolog.*, tom. III, pag. 435, 436.

(12) Il y a dans les appendix des *VP.* et *VII^e.* volumes, une Dissertation sur cela. Voyez aussi le *Journal des Savans*, du 5 mars 1723, dans l'extrait d'un livre de M. Baillet.

JODELLE (ÉTIENNE), poète français et latin au XVI^e. siècle, était de Paris (a). Il fut de la pleïade inventée par Ronsard (b). Quelques-uns lui attribuent l'invention des vers français composés à la manière des vers latins, selon la quantité des syllabes; mais d'autres veulent que Baïf * soit le premier qui ait produit de cette sorte de vers

(a) La Croix du Maine et du Verd., *Biblioth. française*.

(b) Baillet, Jugement sur les Poètes, article 1342. Ménag., chap. XC, de l'Anti-Baillet.

* Leclerc et Joly sont pour Baïf (en 1550).

(7) Le sieur Borremans l'a copiée dans ses *Varium Lectiones*, pag. 260.

(8) Patin, lettre CCCLXVIII, pag. 102 du III^e. tom.

(9) *Molan.*, in *Diario Medicor.*, pag. 68.

français (c). Il importe peu à leur gloire qu'on établisse la vérité de ce fait, car cette invention tomba bientôt dans le mépris*. On a plus de raison de prétendre que Jodelle fut le *premier de tous les Français qui donna en sa langue la tragédie et la comédie en sa forme ancienne* (d). Il avait une facilité incroyable à faire des vers (A); et il possédait plusieurs autres connaissances. Il était orateur; il entendait l'architecture, la peinture et la sculpture, et maniait fort bien les armes (e). Il faisait profession d'être homme d'épée (f): sa naissance lui donnait cette autorité (B). Il mourut au mois de juillet 1573, à l'âge de quarante et un ans. Voyez la note (g). Ses amis publièrent un recueil de ses ouvrages, l'année suivante

(c) Voyez l'Anti-Baillet, chap. CXI.

* Leclerc et Joly assurent qu'il n'est nullement vrai que l'invention de Baif tomba dans le mépris, puisque plusieurs poètes célèbres firent à son exemple des vers mesurés. Ils ajoutent même, qu'après 1600, Nicolas Rapin conservait beaucoup d'attachement pour cette sorte de poésie. Ces rares exemples confirment l'observation de Bayle. De plus, un ministre vertueux, Turgot, a essayé de faire revivre ce genre de poésie. Il fit imprimer à douze exemplaires, *Didon, poëme en vers métriques hexamètres, traduit de Virgile*, 1778, in-4°, réimprimé dans le tome II du *Conservateur*, par François de Neufchâteau, an VIII (1800), 2 volumes, in-8°.

(d) Du Verdier, Biblioth. française, pag. 285. Voyez aussi Pasquier, Recherch., liv. VII, chap. VII.

(e) Du Verdier, *là même*.

(f) *Là même*.

(g) M. Varillas se trompe quand il suppose, Hist. de Henri III, liv. II, pag. m. 267, que Jodelle était en vie sous le règne de Henri III. Il dit que les sept poètes français que l'on appelait la pleiade s'étant divertis un mois entier aux dépens de ce prince, dans un chalet près de la porte de Nesle, en sortant en chantant, *vive la tyrannie*, nous eurent de manger trente-six mille francs.

(h). On a eu tort de dire qu'il mourut de faim en punition de ses impiétés (C), et de crier au paganisme, sous prétexte d'un divertissement de carnaval, où ses amis lui consacrèrent un bouc (D). Je n'oserais ajouter foi à ce que j'ai lu dans la Vie de Théodore de Bèze (E). Vous trouverez bien des choses concernant ce poète dans l'endroit que j'ai cité d'Étienne Pasquier.

(h) Du Verdier, Biblioth. franç., pag. 284, 285.

(A) *Il avait une facilité incroyable à faire des vers.* C'est du Verdier Vau-Privas (1) qui me l'apprend en ces propres termes. « Il estoit » admirable en une chose quasi in- » croyable, c'est que tout ce que » l'on verra composé par Jodelle n'a » jamais esté fait que promptement, » sans estude et sans labeur : et pour- » vons, avecques plusieurs personna- » ges de ce temps, tesmoigner que » la plus longue et difficile tragédie » ou comédie, ne l'a jamais occupé » à la composer et escrire plus de » dix matinées : mesme la comédie » d'Eugène fut faite en quatre trait- » tes. On lui a veu en sa première » adolescence composer et escrire en » une seule nuict par gageure, cinq » cents bons vers latins, sur le sujet » que promptement on lui bailloit. » Tous les sonnets, mesmes ceux » qui sont par rencontres, il les a » tous faicts en se promenant, et » s'amusant par fois à autres choses, » si soudainement que quand il les » prononceoit, on pensoit qu'il ne » les eust encore commencez. » Il ne faut donc pas s'étonner qu'il en ait produit un si grand nombre. On dit qu'il en composa environ dix mille sur le passage du Rubicon (2). Si ses amis avaient publié toutes ses pièces, à combien de milliers de vers ne monteraient-elles pas ? Il se mêlait de tout, d'élégies, d'odes, de son-

(1) Biblioth. française, pag. 286.

(2) La Croix du Maine, Biblioth., pag. 78.

nets, de chansons, d'inscriptions, de cantiques (3). Il fit un poëme contre l'arrière-Vénus ou péché de sodomie (4).

(B) *Sa naissance lui donnait cette autorité.* Il était gentilhomme à seigneurie, car il prenait qualité de seigneur du Lymodin (5). Je crois que c'était un bien patrimonial.

(C) *On a eu tort de dire qu'il mourut de faim en punition de ses impiétés.* Voëtius raconte (6) qu'ayant lu dans le Théâtre d'Honsdorf, qu'Étienne Jodelle, poëte français, épicurien et athée, mangea tout son bien, et mourut de faim (7), il rechercha diligemment si la chose était véritable; mais que sa bibliothèque ne lui put fournir aucun éclaircissement, ce qui l'obligea à consulter M. Rivet. Il apprit par ce moyen qu'on ne trouvait nulle trace d'athéisme dans les œuvres de Jodelle, et qu'au contraire on y trouvait plusieurs marques d'orthodoxie, et que peut-être l'accusation d'impiété qui lui était intentée, n'avait point d'autre fondement que le sacrifice d'un bouc (8) qui fut offert à Jodelle comme au chef des poëtes tragiques; ce qui ne fut qu'un pur jeu d'esprit, si l'on en veut croire l'auteur de la Vie de Ronsard. Néanmoins Rivet n'osa décider si pour cette seule action Jodelle ne mérite point de passer pour un athée*. Voëtius acquiesce à ce jugement: il veut, comme son ami, que si l'on n'a pas de preuves plus authentiques de l'athéisme de Jodelle, on ne l'en déclare pas convaincu; mais en attendant il se garde bien de l'absoudre; il permet que cela

soit mis en question. *In medio relinquit (Rivet) an ob idem factum atheus sit dicendus, nisi aliunde alia authentica testimonia suppetant. In cujus sententiâ et nos acquiescimus* (9). Il n'y a nulle apparence que le compilateur Honsdorf se soit fondé sur le prétendu sacrifice; il donne à Jodelle le caractère d'un débauché qui dissipa tout son bien: c'est donc sur un péché d'habitude qu'il se fonde, et non pas sur la momerie d'un prétendu sacrifice; action où l'on ne se porta qu'une fois, et qui n'est pas moins à la charge de plusieurs autres beaux esprits, dont Honsdorf ne dit pas un mot, qu'à la charge de Jodelle. Disons donc que ce bon compilateur d'exemples de la justice divine s'est lourdement abusé: et cependant voilà deux fameux théologiens qui lui font l'honneur d'égaliser son accusation, destituée de toutes sortes de preuve, aux témoignages d'orthodoxie qui paraissent dans les livres de l'accusé: ils se croient assez équitables, pourvu qu'ils ne prononcent ni pour ni contre. Est-ce se conduire par les maximes, *Quilibet præsumitur bonus donec probetur malus: actore non probante absolvitur reus*? Il faut prendre garde que les copistes d'Honsdorf, ou ceux qu'il a copiés, en quel que nombre qu'ils puissent être, ne valent pas tous ensemble l'autorité d'un témoin, pendant qu'ils ne citent personne, ou qu'ils se citent l'un l'autre (10). Au reste, je ne tends pas nier que Jodelle ne soit mort pauvre (11). Je ne sais si Gentillet n'est pas la première source de tous les compilateurs qui ont parlé de Jodelle comme d'un exemple de punitions des impies. *L'on pourroit alléguer, dit-il (12), infinis exemples des jugemens et vengeances de Dieu exercées contre les athéistes, contemp-*

(3) Du Verdier, Biblioth., pag. 286.

(4) La Croix du Maine, Biblioth., pag. 78.

(5) Du Verdier, Biblioth., pag. 285. Voyez aussi La Croix du Maine, Bibliothèque, p. 78.

(6) Voët., Disput., tom. I, pag. 137.

(7) *Meminit Honsdorf. dicto libro exemplorum ad Decalogum, Lipsiæ in fol., ann. 1570 edit. Stephani Jodelli Gallici poëtæ, quem epicureum et atheum dilapidatis bonis inedia confectum dicit. Voëtius, ibidem.*

(8) Voyez la remarque suivante.

* Leduchat observe que Jodelle, né papiste, embrassa la réformation, puis retourna à sa première religion. « C'en était assez dans ce temps-là, » ajoute-t-il, pour donner lieu à accuser d'athéisme un homme qui, après avoir connu l'orthodoxie de la religion réformée, était rentré dans une religion dont il ne pouvait ignorer les erreurs. « Ces derniers mots choquent beaucoup Laclerc et Joly.

(9) Voëtius, Disputat., tom. I, pag. 137.

(10) Vous trouverez dans la Bibliothèque de Konig, au mot Jodellius, ce qui suit: *Georgius Richter Gorlicensis in Axiom. eccles. tom. 108 seqq habet: Memoriam nostram Jodellum, tragiæ scriptor, tragicum exitum inveni: nam luxu, gaudâ, stupris, ex Epicureorum disciplinâ, patrimonium cum consumpsisset, miserimo genere mortis fame periit.*

(11) Voyez l'article FINE, tom. VI, p. 41, remarque (D), à la fin.

(12) Gentillet, Discours sur les moyens de bien gouverner contre Nicolas Machiavel, II^e part., pag. 179, édit. de 1576.

urs de Dieu et de toute religion ,
 ire même de notre temps, comme du
 ète tragique Jodelle , qui fit une
 a vraiment tragique : car ayant
 urmandé et mangé son patrimoine,
 comme un épicurien, il mourut de
 in misérablement. J'ai trouvé une
 artie de ces paroles dans un livre
 imprimé à Morges, l'an 1581, et inti-
 ulé : *Punitions et jugemens de Dieu*,
 le., et dans un livre imprimé l'an
 1586, et composé par Jean Chassanion
 Monistrol en Velay, sous ce titre :
*Histoires mémorables des grands et
 merveilleux jugemens et punitions de
 Dieu, etc.* (13).

(D) Ses amis lui consacrèrent un
 sac.] Claude Binet (14) nous va ra-
 conter comme cette farce fut jouée.
 (15) le blasmoient entre autres cho-
 ses d'avoir sacrifié un bouc à Jodelle
 village d'Hercueil (16), mais il
 répond assez luy mesme à ce chef
 d'accusation, et voicy ce qui en est :
 Jodelle avoit fait représenter devant
 le roy la tragédie de *Cleopâtre* (*),
 eut tel applaudissement d'un cha-
 que, quelques jours après, s'es-
 tant toute la brigade des poètes trou-
 vée en ce village, pour passer le
 temps et s'esjouir aux jours licentieux
 du carême-prenant, il n'y eut aucun
 d'eux qui ne fist quelques vers à l'i-
 mitation des bacchanales des anciens.
 vint à propos de rencontrer un bouc
 sur les rues, qui leur donna occasion
 de folloastrer sur ce sujet, tant pour
 en faire une victime de Bacchus, que pour
 en faire la contenance de le presenter à Jo-
 delle, et représenter le loyer de sa
 tragédie à la mode ancienne, à la-
 quelle les chrestiens mesmes, et prin-
 cipalement les poètes recourent par-
 fois, non par creance aucune, mais
 par allusion permise : et ce qui en fit
 faire quelque chose furent les vers et
 folloastries de ces poètes qui furent

mises au jour, et mesmement les dy-
 thirambes de Bertrand Berger, poète
 dythirambique, où se lisent ces vers...
 Tout cela ne fut qu'une feinte et
 mascarade. Peut-être ne sera-t-on
 pas fâché de voir ici la réponse mê-
 me que fit Ronsard, et que Binet a
 indiquée sans la rapporter. La voici :

*Tu dis en vomissant dessus moy ta malice,
 Que j'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sa-
 crifice :*

*Tu mens impudemment : cinquante gens de
 bien*

*Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est
 rien.*

*Muses, qui habites de Parnasse la croupe,
 Filles de Jupiter, qui allez neuf en trope,
 Venes et repoussez par vos belles chansons,
 L'injure faite à vous et à vos nourrissons.*

*Jodelle ayant gaigné par une voix hardie
 L'honneur que l'homme grec donne à la tra-
 gedie,*

*Pour avoir en haussant le bas style françois,
 Conté doctement les oreilles des rois :*

*La brigade qui lors au ciel levoit la teste
 (Quand le temps permettoit une licence hon-
 neste),*

*Honorant son esprit gaillard et bien appris,
 Luy fit present d'un bouc, des tragiques le
 prix.*

*Jà la nappe estoit mise, et la table garnie
 Se bordoit d'une sainte et docte compaignie;
 Quand deux ou trois ensemble en riant ont
 poussé*

Le pere du troupeau à long poil herissé :

*Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
 D'un chapelet de fleurs la teste il avoit ceinte,
 Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentoit
 Dequoy telle jeunesse ainsi le presentoit :*

*Puis il fut rejeté pour chose mesprisée
 Après qu'il eut servy d'une longue risée,
 Et non sacrifié, comme tu dis menteur,
 De telle faulx bourde impudent inventeur (17).*

De quelque parti qu'on soit on outre
 les choses, et l'on n'est que trop sou-
 vent la dupe des bruits populaires.
 Les ministres ajoutèrent foi trop lé-
 gèrement aux bruits qui coururent
 touchant le bouc de Jodelle ; et
 comme Ronsard s'était érigé en persé-
 cuteur de robe longue et de robe cour-
 te, car il écrivait contre ceux de la
 religion, et il leur courait sus à la
 tête des milices, ils lui reprochèrent la
 cérémonie de ce bouc, selon le tour le
 plus criminel que l'on y avait donné.
 Ils l'objectèrent sur le pied d'un sa-
 crifice païen ; ils soutinrent que le
 bouc fut immolé à un faux dieu *.

(13) Au livre II, chap. XXIV, pag. 170.

(14) Dans la Vie de Ronsard, pag. m. 139.

(15) Il parle de deux ministres qui avaient
 écrit contre Ronsard.

(16) Je crois qu'il faut Arcueil.

(*) C'est, dit-on, que Jodelle, dans sa *Cleopâtre*,
 avait remporté tout l'honneur de la tra-
 gédie. Mais comment accorder cela avec le *Per-
 siana*, où, au mot *Bellean*, on voit que le
 pape du Perron, en fait de vers, ne mettait
 dessous de Jodelle que le seul Rémi Belleau,
 et, au jugement de ce cardinal, ne faisait rien
 à vaille ? Rem. carr.

(17) Ronsard, dans la Réponse à quelques mi-
 nistres, pag. 93 du IX^e. tome de ses Oeuvres,
 édit. de Paris, 1604, in-12.

* Leduchat rappelle que Théophile, prison-
 nier pour cause d'impiété, en 1626, invoqua le
 pardon accordé précédemment à quelques-uns de
 nos poètes qui se trouvèrent convaincus d'avoir
 sacrifié des bêtes devant l'idole de Bacchus. Le-

C'était une calomnie, mais ils n'en étaient pas les inventeurs. Nous allons entendre Scaliger, qui accuse un prêtre d'avoir donné la naissance à cette imposture; et remarquez bien qu'il a rejeté comme une fable ce prétendu sacrifice. Je ne sais s'il se souvenait que quelques ministres en avaient accusé Ronsard; mais je sais bien qu'il croyait que son adversaire Scioppius le mêlait, lui Scaliger, dans cette scène. Voyons ses paroles.

» Ast illud, quod adjiciemus, omnia portenta amphitheatrica superat. Parisienses illos amicos tuos imitatis, quos Dionysia agitasse, et hircum immolasse fama est. Dionysia agitare, dicit esse hircum immolare. Hujus enim insimulati sunt illi, de quibus nunc agitur. Vespillonis filius, qui nunquam Lutetiae fuit, in media Suburra habitans Romae, unde hoc mendacium expiscari potuit, nisi à quibus reliqua portenta didicit? Quos putat Dionysia agitasse, vel hircum immolasse, ut illi persuaserunt qui verum dicere, etiam si velint, non possint, ii sunt, Petrus Ronsardus, M. Anton. Muretus, Janus Baësius, Remigius Bellaqueus, Stephanus Jodellus, Nicol. Denissottus, Joan. Auratus, alii, omnes poëtae, præter Patoletum, qui in historiis conscribendis omne studium suum collocarat. Quos tam falsum est adeò execrandum, nefandum, impium facinus fecisse, quam certum est impune illis futurum non fuisse, siquidem tam Christianae pietatis, quam existimationis suae obliti, tam detestabile scelus in se admisissent. Si illi docti viri viverent, fur non inultum tulisset. Porro tam impudentis calumniae auctor fuit sacrificulus Gentiliaci vici, in quo illi doctissimi viri de constituto coierant, ut de symbolis essent. Totum drama exponerem, si opus esset, ut Josephus me docuit, qui illud ad unguem tenet (18). » Tout va bien jusque-là; je voudrais que ce qui suit fût aussi juste. Sed ponamus

duchat en conclut que Théophile croyait le sacrifice quelque chose de bien réel. Théophile, ce me semble, voulait au contraire arguer qu'on n'avait pas vu de crime dans cette action.

(18) Scaliger, in Consultat. Fabulae Burdonum, pag. m. 338 et seq.

verum esse. Quid hæc ad Josephum, qui tunc puer Burdigalæ primis rudimentis latini sermonis initiabatur? An quia sexto post, septimo, et octavo anno omnes, præter Jodellum, illos vilit, et familiariter novit, idcirco ejusdem criminis postulandus erat? Hoc modo oporteret omnes, qui Muretum norunt, Dionysia agitasse, hoc est majorem partem eorum, qui hodie Romae agunt. Quanta invidia Josephum premerent, si verum crimes haberent, quod illi objicerent, quam aliorum facta, eaque falsa illi exhibentur (19)? La chaleur de la dispute troublait un peu Scaliger: il se justifie d'une chose dont on ne l'accusait pas; il se plaint d'être calomnié lorsqu'il ne l'est point, et par-là il devient lui-même calomniateur (20). Quand on dit qu'un homme imite les fautes de ses bons amis, on ne prétend pas assurer qu'il s'est trouvé avec eux en tel ou tel lieu où ils ont commis quelque crime: au contraire, on suppose qu'il n'y était pas; car s'il eût été, on l'appellerait complice et non pas imitateur. Il n'est donc point vrai que Scioppius ait enveloppé Scaliger dans l'affaire de Jodelle (21). Il ne fallait donc pas que Scaliger s'en plaignît, et qu'il alléguât ailleurs.

(E) Je n'oserais ajouter foi à ce que j'ai lu dans la vie de Théodore Bèze. J'y ai vu qu'Étienne Jodelle, l'un des poètes de la pleiade française, fit un quatrain * sur ce que Bèze travaillant à la traduction des psaumes fut attaqué de la peste. Voici le quatrain :

Bèze fut lors de la peste accueilli
Qu'il retouchait cette harpe immortelle.
Mais pourquoi fut Bèze d'elle assailli?
Bèze assaillait la peste à tous mortelle (22).

(19) Idem, ibid., pag. 340.

(20) Voyez le VIII^e. tome de la Morale antique des jésuites, chap. XVIII.

(21) Parisienses illos amicos tuos imitatis. * Leducbat croit d'autant plus Jodelle auteur de ce quatrain, qu'on a de lui d'autres vers satiriques, tant contre le pape que contre le jansénisme, et en général contre la ville de Rome, et il transcrit un sonnet que Joly appelle infamie. Ce sonnet est contre Rome.

(22) Il est très-possible que ce quatrain ait été composé par Jodelle, dans sa première adolescence. Il professait alors la religion réformée dans Genève, où même, à propos de sa admirable fécondité qui, jusque dans la vieillesse, lui est attribuée sous la lettre A. du Verdier Vau-Privas, on le vit avoir composé de cette manière.

latoine la Faïe, qui a fait la vie de
e ministre (22), donne à Jodelle le
nom de Modilin. *Stephanus Jo-*
ellus Modilinus, dit-il, *non postre-*
us inter poëtas pleiadis Gallicæ,
c. On comprend facilement que
Modilinus a pu être mis pour *Limo-*
inus, titre qui convenait à Jodelle
cause de sa seigneurie (23); mais
comme ce quatrain est attribué à un
seigneur de Modelin, dans plusieurs
éditions des psaumes, où on le met
avec l'épithaphe de Clément Marot,
imposée par le même de Modelin, je
crois qu'il soit de Jodelle; car ce
n'est pas un poète qu'on ait dû nom-
mer Etienne de Modelin. Ce n'est pas
de pareilles rencontres que l'on
peut se permettre de ne faire connaître les gens
que par un nom d'anagramme. J'ai
une autre raison plus forte. Bèze était
à Lausanne quand la peste le saisit.
Il regardait donc en France comme
un apostat. La persécution était ter-
rible contre les réformés; et nous
savions qu'un poète, qui faisait
profession de catholicisme, aurait
imposé à la louange de Théodore
Bèze un quatrain obligeant, si
il n'eût été au goût et au style des ré-
formateurs? Ce qu'il y a de certain
est que l'opinion d'Antoine la Faïe a

été suivie par André Rivet (24), et
par Jérémie de Pours (25).

(24) Il écrit à Voëtius qu'Étienne Jodelle
avait loué la version des Psaumes, et lui com-
munique même le quatrain. Voët., Disputat.,
tom. I, pag. 137.

(25) Au livre II de la Divine Mélodie, pag.
186, il rapporte le quatrain, et le donne à
Étienne Jodelle Modelin.

JOLY (CLAUDE), chantre et
chanoine de l'église de Notre-
Dame de Paris, et official de
l'archevêque, avait beaucoup de
mérite et d'érudition *. Il fut
pourvu d'un canonicat en 1631,
sur la résignation de M. Loisel,
son oncle maternel, et conseil-
ler au parlement de Paris. Il fut
mené à Munster par le duc de
Longueville, plénipotentiaire de
France, pour la paix générale
de l'Europe, et l'assista fidèle-
ment de ses avis et de ses con-
seils. Il fit un voyage à Rome
pendant les troubles de Paris. Il
fut chargé de l'officialité la pre-
mière fois par le cardinal de
Retz après la mort de Jean-Fran-
çois de Gondy, archevêque de Pa-
ris, et ensuite par le chapitre
pendant la vacance du siège, et
enfin par l'archevêque d'aujour-
d'hui (a). Il mourut à Paris le
15 de janvier 1700, âgé de qua-
tre-vingt-treize ans (b). Il eut
dans sa grande vieillesse beau-
coup de santé, et toutes les fa-
cultés de l'âme en très-bon état.

* Sur cet article posthume et qu'il trou-
vé trop court, Joly renvoie aux *Mé-*
moires de Nicéron, tomes IX et X, dont il
corrige deux fautes; et il rapporte un passa-
ge des *Mélanges de Vigneul Marville* (B.
d'Argonne), et un du *Valesiana*.

(a) On écrit ceci en 1700.

(b) Tiré du *Mercure hist.*, du mois de fév.
1700. pag. 205.

JONAS, l'un des prophètes du
peuple juif. Comme on peut
trouver dans deux autres diction-

latins, esquels il deschiffroit la messe, avec
brocards convenables, dit un auteur hugue-
not de ce temps-là. Selon toutes les apparences,
les poésies de Jodelle lui étaient mal payées à
Paris, puis-que tout à coup on le vit reprendre,
à la porte de Paris, et le chemin de cette messe
avait tant décriée par des vers latins (*Mé-*
moires de l'état de France, etc., tom. I, f. 178
et suiv.). Comme, au reste, la religion romaine
n'était en rien devenue meilleure depuis que
Bèze avait jugé à propos d'y rentrer, de là
il n'y avait rien de bien venir que les huguenots qu'il avait
par le traité d'Alès traitèrent d'impie et même d'athée; à
moins qu'ils ne contribuèrent pas, par leurs sonnets,
à la défection de la Saint-Barthé-
lémy, pour rejeter sur les ministres la cause
des guerres et des massacres qu'on
fit en France, depuis et à l'occasion de la
révocation. On dit, continue le même auteur,
pour ces sonnets Jodelle eut bonne somme
d'argent, qu'il aurait donc dissipés en moins d'un
an. Il est vrai, comme on le prétend, qu'au
1^{er} juillet suivant il soit mort de faim et de
peine. A l'égard de Modelin ou Modilin, peut-
être Jodelle anagrammatisa-t-il ainsi lui-même le
nom de sa seigneurie, ou suivant l'usage du
temps, ou pour ne point paraître visiblement
être d'un quatrain où la religion romaine était
louée et Bèze loué. *RAM. CRIT.*

(2) Melch. Adam l'a insérée presque toute en-
tière dans le volume des *Théologiens* non alle-
mands.

(3) Il était seigneur du Lymodin.

naires (a) la plupart des choses qui le regardent, je ne m'arrêterai qu'à un petit nombre de particularités. Il y a eu des rabbins (b) assez rêveurs pour oser dire, qu'ayant été d'abord englouti par un poisson mâle, il fut vomi ensuite dans le corps d'un poisson femelle. Ne se sentant pas pressé dans la première prison, disent-ils, il n'eut point recours à l'invocation de Dieu, ce qui fit que le poisson mâle reçut ordre de s'en décharger dans l'estomac d'un poisson femelle qui était pleine (c). Il se sentit alors réduit à l'étroit, et prononça le beau cantique qui nous reste (d), et qui apaisa l'ire du ciel. Ceux qui réfutent ce conte, par la raison qu'une baleine qui eût été pleine n'aurait pas pressé Jonas, à moins qu'il n'eût été situé dans sa matrice, font une mauvaise objection (A). On a vu ailleurs (e) que les poètes du paganisme ont débité de leur Hercule un événement qui a quelque ressemblance avec celui-là. Ils avaient volé ce fait de l'Histoire Sainte, et l'avaient falsifié selon leur caprice. C'est du moins l'opinion commune de nos auteurs (f). Les anciens pères trouvaient étrange que les païens

rejetassent cette histoire de Jonas (B), après avoir adopté la fable d'Hercule. Ceux qui ont dit que ce prophète sortit du ventre du poisson au port de Ninive (C), ne savaient guère de géographie; et il n'y a nulle apparence qu'il en soit sorti sur les côtes du Pont Euxin (D), ou sur celles de la mer Rouge (E). Il est beaucoup plus probable qu'il fut jeté sur le sec, proche de Joppe où il s'était embarqué. Quelques-uns confirment cette conjecture par la fable d'Andromède; car ils prétendent (g) que l'aventure de Jonas a servi de fondement aux narrations poétiques touchant Andromède exposée à la fureur d'un monstre marin, et ce fut proche de Joppe qu'elle y fut exposée (h). Voyez la note (i). Voici une autre rêverie des rabbins qui est bien grotesque. Ils disent (k) que le poisson qui engloutit Jonas avait sept yeux qui servaient d'autant de fenêtres à ce prophète pour lui laisser voir tout ce qui était dans la mer, et entre autres choses le chemin que les Israélites avaient tenu en traversant la mer Rouge. Ceux qui le prennent pour le jeune homme qui fut envoyé par Elisée à Jéhu (L) afin de lui appliquer l'onction royale, ne méritent pas d'être

(a) *Celui de Moréri, et le Dictionnaire de la Bible, fait par M. Simon, prêtre.*

(b) Salomon Jarchi, *apud Martinum Lipenium, in Jonæ Periplo thalassio, folio B verso, édit. 1678, in-4°.*

(c) *Ut ex imprægnatione et alvi tumore in angustias virum Dei redigeret. Idem, ibidem.*

(d) *Il est au II^e. chapitre du livre de Jonas.*

(e) *Dans la remarque (O), de l'article d'HERCULE, dans ce volume, pag. 89.*

(f) *Voyez Vossius, de Origin. et Progress. Idololatriæ, lib. II, cap. XV, pag. 381, 382, édit. Francof., 1675, in-4°.*

(g) *Voyez Lipenius, in Jonæ Periplo thalassio, folio A 3.*

(h) *Plinius, lib. V, cap. XII, pag. 567, et XXXI, pag. 613; et lib. IX, cap. I, pag. 283.*

(i) *Hadrien Scribeckius, Originum lib. III, folio p. verso, s'imagina fausement que le verset 3 du chap. III de Jonas prouve que le poisson vomit Jonas à trois jours de Ninive, et que ce prophète fit ce chemin en un jour.*

(k) *Apud Lipenium, in Jonæ Periplo thalassio, folio C 1 verso.*

crus. On montrait encore au temps de saint Jérôme le tombeau de Jonas dans le lieu de sa naissance (l). M. Simon (m) assure que les Turcs ont bâti une très-belle mosquée à l'honneur de Jonas, dans laquelle il y a une lampe miraculeuse qui brûle continuellement sans qu'on y verse ni huile ni autre liqueur, s'il en faut croire à leurs rêveries. Il dit que cette mosquée est dans un petit village (n) bâti à l'honneur et sous le nom de ce prophète. M. d'Herbelot (o) ne dit rien de tout cela, quoiqu'il rapporte plusieurs choses que les musulmans débitent touchant Jonas. Je nommerai l'auteur moderne qui, selon M. Moëri, a fait un poëme très-ingénieux sur l'histoire de ce prophète (G).

(l) C'est-à-dire dans Ghath-Chepher, proche de la montagne de Thabor. Lipenius, in *Periplo thalassio*, folio præced. Il cite saint Jérôme, *Proem. in Jonam*.

(m) Simon, Dictionnaire de la Bible, pag. B.

(n) Dans la tribu de Zabulon.

(o) D'Herbelot, *Biblioth. orient.* pag. 495.

(A) Ceux qui disent... qu'une balaine... pleine n'aurait pas pressé Jonas, à moins qu'il n'eût été situé dans la matrice, sont une mauvaise objection. Nous allons entendre un homme qui croit tenir par la gorge le rabbin Jarchi en lui demandant : *Nunquid arbitraberis in uterum quoque prægnatæ balenæ immissum esse prophetam, ut ex foetus piscini mulierine coangustaretur? In stomachum ceti credo descendisse Jonam, non matricem ejusdem. Quomodo quæ Jonæ in ventriculo latenti plus gustiarum ex uteri intumescitid erat surgere* (1)? Ces questions font la bonne cause de Lipenius, donnent lieu aux rabbins de se retirer du ridicule à quoi on les voulait poser : ils le tourneraient en ridi-

(1) Martinus Lipenius, in *Jonæ Periplo thalassio*, folio B 2.

cule à leur tour, s'ils lui demandaient comment il a pu se faire qu'il ignorât une chose qui est connue de tout le monde, c'est que la dilatation de l'uterus presse et serre les boyaux et le ventricule, et retarde quelquefois notablement la respiration.

(B) Les anciens pères trouvaient étrange que les païens rejetassent cette histoire de Jonas, après avoir adopté la fable d'Hercule.] Voici un beau passage de Théophylacte. *Devoratur ergo à cetò Jonas, tresque dies ac totidem noctes in eo permanet vates : quæ res omnem excedere fidem audientibus videtur, maxime iis qui ex Græcorum scholis sapientique doctrinæ, ad hanc historiam accedunt. Quos equidem non satis demirari possum quod fiat quod hæc non intelligant, cum suis ipsorum alis capiantur. Apud ipsos enim nonnihil tale de Hercule narratur : nempe quod et ipse à balenâ devoratus, incolumis remanserit, nisi quod tantummodo depilatus redierit, ulque ob ingenitum et internum belluæ calorem. Aut igitur nostra suscipiant, aut sua rejiciant* (2). Je ne doute point que Théophylacte n'eût trouvé parmi les Grecs beaucoup de gens qui, de bon cœur, l'eussent pris au mot. Nous acceptons le marché, eussent répondu les philosophes et les savans de la Grèce : vous voulez que nous rejetions l'histoire d'Hercule, ou que nous adoptions celle de Jonas ; nous les rejetons toutes deux. Mais comme une infinité de païens eussent condamné cette alternative, et soutenu qu'en croyant ce que les poètes avaient dit d'Hercule, ils ne perdaient pas le droit de se moquer de ce que les juifs disaient de Jonas, il est sûr que la pensée de Théophylacte est très-solide, et qu'elle fait voir admirablement le ridicule des préjugés des païens. Passons à saint Augustin. Il aimait beaucoup un païen (3), et il lui avait écrit plusieurs lettres, dont quelques-unes étaient demeurées sans réponse. Ce silence lui fit juger qu'on ne voulait plus de ce commerce (4).

(2) Theophylact., in *Jonam*, cap. II.

(3) Voyez la XLIX^e. lettre de saint Augustin, au commencement.

(4) Non inconvenienter arbitror eum quem video mihi rescribere noluisse, nihil sibi à me scribi voluisse. August., *epist. XLIX*, pag. m. 195.

C'est pourquoi , voulant répondre à quelques difficultés que ce païen avait proposées au prêtre Déogratias, il écrivit directement à ce prêtre. On voit par cette réponse que les païens se moquaient beaucoup de l'histoire de Jonas. *Postrema quæstio proposita est de Jonâ , nec ipsa quasi ex Porphyrio* (5), *sed tanquam ex irrisione paganorum* (6). La manière dont saint Augustin réfuta cette objection de son ami est d'un très-bon tour. Ou il faut nier , dit-il , tous les miracles de Dieu , ou reconnaître qu'on n'a nul sujet de rejeter celui-ci. Croirions-nous la résurrection de Jésus-Christ , si nous redoutions les railleries des infidèles (7) ? Et puisque notre ami n'a point proposé de doutes sur ce que nous admettons la résurrection de Lazare et celle de Jésus-Christ , je m'étonne extrêmement qu'il tienne pour incroyable l'aventure de Jonas. Est-il plus aisé de faire sortir du tombeau un homme mort , que de conserver un homme en vie dans le ventre d'un si grand poisson (8) ? Dira-t-on que la faculté concoctrice de l'estomac ne peut pas être arrêtée ? Mais on nous ferait une objection plus considérable , si l'on alléguait les trois hommes qui ne reçurent aucun mal dans la fournaise de Babylone. Si l'on veut rejeter aussi cette suspension de l'activité du feu , et tous les autres miracles de l'Écriture , il nous faudra recourir à une autre réfutation ; car les infidèles ne doivent pas former des doutes sur un fait particulier : il faut ou qu'ils y renoucent , ou qu'en général ils rejettent tous les faits de même nature, et plus incroyables encore. Ils ne seraient pas si délicats à l'égard d'un Apulée , et d'un Apollonius de Tyane ; ils ne bouffonneraient pas ; ils prôneraient au contraire avec des airs d'insolence leurs triomphes , si ce que nous disons de Jonas était imputé à la puissance de l'un de ces deux païens. Je ne traduis pas exac-

(5) *Lipénus se trompe donc , quand il dit , in Periplo thalassio Jonæ , fol. A 3 verò , que saint Augustin dispute là fortement contre Porphyre.*

(6) August. , *epist. XLIX , pag. 207.*

(7) *Si fides christianorum cachinnum metueret paganorum.* Augustin. , *ibidem , pag. 207 , 208.*

(8) *Nisi fortè facilius putat mortuum de sepulcro resuscitari , quàm vivum in tam vasto ventre belluæ potuisse servari.* Idem , *ibidem , pag. 208.*

tement ; je ne fais que donner une notion générale des raisons de saint Augustin ; mais pour ne rien dérober à ceux qui savent la langue latine , je donne ici la principale partie de l'original. *Sed habent revera , quod non credant in divino miraculo , vaporem ventris , quo cibi madescunt , potuisse ita temperari , ut vitam hominis conservaret ! Quànto incredibilius ergò proponerent tres illos viros , ab impio rege in caminum missos , deambulasse in medio ignis illæso ? Quapropter si nulla isti divina miracula volunt credere , aliâ disputatione refellendi sunt. Neque enim debent unum aliquid tanquam incredibile proponere , et in quæstionem vocare : sed omnia , quæ vel talia , vel etiam mirabilia narrantur. Et tamen à hoc , quod de Jonâ scriptum est , Apuleius Madaurensis , vel Apollonius Tyaneus fecisse diceretur , quorum multa mira , nullo fideli auctore , jactitant ; (quamvis et dæmones non nulla faciant angelis sanctis similes , non veritate , sed specie : non sapientia , sed planè fallacia :) tamen à de istis , ut dixi , quos magos vel philosophos laudabiliter nominant , tale aliquid narraretur , non jam in buccis creparet risus ; sed typhus* (9). Cette manière de confondre les païens paraîtra peut-être plus solide à bien des gens que celle dont saint Augustin s'est servi dans un livre , où après avoir dit que ceux-là même qui se moquaient de l'histoire de Jonas ne doutaient point de l'aventure d'Arion , il se propose cette difficulté , l'aventure de Jonas est plus incroyable. Sans doute , répond-il , mais c'est à cause qu'elle est plus miraculeuse : or elle est plus miraculeuse , parce qu'elle fait voir une plus grande puissance. *Verum illud nostrum de Jonâ incredibilius est : planè incredibilius quia mirabilius , et mirabilius quia potentius* (10). Ce sont des pointes d'esprit , dira-t-on , et de jolies pensées , mais non pas de bonnes raisons : car il résulterait de là que plus une chose paraît impossible , plus est-elle digne de croyance. La fable d'Arion apprenait qu'afin de sauver sa vie , il avait été contraint de se jeter hors du vaisseau

(9) August. , *epist. XLIX , pag. 208.*

(10) August. , *de Civit. Dei , l. I , c. XIV.*

à il repassait d'Italie en Grèce, et n'il se laissa tomber sur un dauphin qui le porta au rivage. Je dis ceci, on pas en faveur de ceux qui n'en ont jamais entendu parler, car il n'y a guère de telles gens, mais en faveur de mille et mille personnes qui ne s'en souviennent plus, et qui seraient chées de ne voir pas tout d'un coup la différence qu'il y a entre l'aventure d'Arion et l'aventure du prophète Jonas.

Réfléchissons un peu sur la conduite inégale que saint Augustin reproche aux païens. Il faut reconnaître l'un des effets les plus ridicules de prévention. Les directeurs de la religion païenne avaient repu d'une inépuisable fables l'esprit du peuple, pendant plusieurs siècles, et ils n'eussent pu souffrir qu'on examinât si les étaient possibles, ou qu'on les traitât d'incroyables. Mais quand on leur proposa les miracles des chrétiens, ils firent les philosophes, ils léguaient des impossibilités, ils se tranchèrent dans tous les raisonnements qu'on peut opposer au cours d'une sotte crédulité, et ils se moquaient fièrement de ceux qui crurent. Quelle disparate! quel travers! quelle inégalité et quelle bizarrerie! Les communions chrétiennes font valoir les unes contre les autres la partie de cet esprit. Que l'église grecque se vante de quelque prodige capable de faire voir que le schisme de Nestorius déplaît à Dieu, les nestoriens se barricadent de toutes parts, s'arment de toutes pièces pour repousser cette attaque. Mais quant à prodiges qui sont propres à convaincre d'injustice l'église grecque, ils les croient aveuglément et sans examen, et ils trouvent fort étrange que leurs adversaires fassent là-dessus de si difficiles. Tout le monde sait la facilité avec laquelle les catholiques se laissent persuader un nombre infini de miracles. Ils croient presque mille et mille contes qui se débitent tous les jours, et ils regardent comme des chicanes d'hérétiques obstinés les raisons les plus évidentes de ceux qui s'inscrivent en faux. Mais s'ils apprennent que le parti protestant fait courir quelque miracle, ils se revêtent d'un tout autre esprit. Ils recourent à tous les

lieux communs par lesquels les incrédules se défendent. Ils nient le fait, ils querellent les témoins, ils leur reprochent ou l'imposture, ou une maladie de cerveau. S'ils ne peuvent point nier le fait, ils l'expliquent par des causes naturelles, et compilent dans les naturalistes, et dans les relations des voyageurs, mille événements semblables. En un mot, ce qu'ils appelaient chicanerie, obstination, révolte contre le bon sens, devient une réfutation très-solide, et très-raisonnable d'une fausseté; car ils se servent des mêmes lieux communs que les protestans avaient employés contre les moines. Partout il y a des gens qui croient sans peine ce qui les flatte, et qui sont les plus malaisés du monde à persuader quand une chose ne leur plaît pas. Allèguent-ils des raisons d'incrédulité, ils ne peuvent souffrir qu'on les prenne pour mauvaises: leur oppose-t-on ces mêmes raisons en un autre temps, ils ne peuvent souffrir qu'on ne leur permette pas de s'en moquer. Ainsi se passe la vie humaine: c'est un effet presque inévitable de la préoccupation, double poids, double mesure. Si l'on ne pouvait éviter cela qu'en se dépouillant de préjugés, le remède serait peut-être pire que le mal.

(C) *On a dit qu'il sortit du ventre du poisson au port de Ninive.*] Sulpice Sévère est tombé dans cette bévue géographique: *Exceptus à ceto, marino monstro, ac devoratus post triduum ferè Ninivitarum littoribus ejectus, justa prædicat* (11). Le docte Drusius n'a point aperçu de faute dans ces paroles, en les commentant: il s'est contenté de dire que l'écriture ne marque point sur quel rivage le poisson se déchargea de Jonas (12). Les autres commentateurs de Sulpice, et nommément Hornius, ont très-bien connu la faute. M. Lipénus l'a fort bien connue aussi; mais il s'est trompé lourdement en chronologie: il a cru que Sulpice Sévère avait emprunté cela des Morales de saint Grégoire (13). C'est un

(11) Sulpicius Severus, *Histor. sacr.*, lib. I, pag. m. 79.

(12) Drusius, in Sulpic. Severum, pag. 179.

(13) Sulpicius Severus... ex sancto Gregorio, l. VI Moral., c. XII, *arbitratur Jonam esse expositum in littoribus Ninevitarum*. Lipen., in *Joan Perip. thalassio*, cap. III.

pape qui a fleuri cent cinquante ans après Sulpice. La faute de ce dernier a été copiée par M. Simon. *Une baleine*, dit-il (14), *recut Jonas dans ses entrailles*, . . . et lui servit d'un vaisseau beaucoup plus sûr que le premier sur lequel il était monté, et l'alla débarquer, ou plutôt vomir le troisième jour au port de Ninive. Notez que Ninive était bâtie sur la rivière du Tigre, qui n'a nulle communication immédiate avec la mer Méditerranée. De plus, il n'y a point assez d'eau pour un poisson tel que celui-ci dans cette rivière, au port de Ninive. Cette raison, jointe au miracle surprenant qu'il nous faudrait supposer, si nous disions que la baleine s'en alla dans l'Océan, et doubla le cap de Bonne-Espérance, et entra dans l'embouchure du Tigre, et qu'elle fit dans trois jours ce trajet immense, ôte toutes sortes de subterfuge à ceux qui voudraient justifier Sulpice Sévère. Il n'eut jamais dans l'esprit cette idée-là : il crut bonnement que Ninive était située sur la mer Méditerranée : il erra ne sachant guère la carte.

(D) . . . *Il n'y a nulle apparence qu'il en soit sorti sur les côtes du Pont-Euxin.*] Josèphe (15) rapporte cette tradition : elle a été suivie par plusieurs modernes (16), quoiqu'elle choque la vraisemblance, et qu'elle entraîne la multiplication des prodiges; car selon les lois naturelles un poisson de cette taille ne peut point se transporter en si peu de temps de la mer de Phénicie jusqu'à la mer Noire. Outre que le chemin que Jonas eût eu à faire, soit pour retourner en Judée avant que d'aller à Ninive, soit pour aller tout droit à Ninive, eût été trop long, et trop malaisé.

(E) . . . *Ou sur celle de la mer Rouge.*] Lipénus (17) attribue cette opinion à Pinéda, et aux rabbins : il ne lui est pas difficile de la réfuter. Il eût fallu que la baleine fût entrée

dans l'Océan, et qu'elle eût fait le tour de l'Afrique. Voyez ci-dessus la remarque (C) vers la fin.

(F) *Ceux qui le prennent pour le jeune homme qui fut envoyé par Élisée à Jéhu* (18).] C'est ce que font les rabbins, et après eux Mariana, et Tarnovius (19). Si cela était, il eût fallu qu'il eût alors plus de cent ans. Ce sont les paroles de M. Simon, dans son Dictionnaire de la Bible : paroles très-obscurcs; car on ne sait à quoi il rapporte le mot *alors*. Est-ce au temps de l'onction de Jéhu? La grammaire le demande, mais ce sens serait absurde. Est-ce au temps du voyage de Ninive? Est-ce au règne de Jéroboam, second du nom? Devinez-le, si vous pouvez.

(G) *Je nommerai l'auteur moderne qui, selon M. Moréri, a fait un poème, . . . très-ingénieux sur l'histoire de ce prophète.*] C'était un ministre gascon, nommé Coras. Il fut ministre de M. de Turenne pendant quelques campagnes; il servit ensuite une église de la basse Guienne, et puis il se fit papiste, et eut une charge considérable dans le présidial de Montauban. Il avait publié un livre, avant qu'il changeât de religion, dans lequel, si je m'en souviens bien, il soutenait que les protestants ne pouvaient se réunir avec l'église romaine. Il en fit un autre pour réfuter celui-là après son abjuration. Les quatre poèmes qu'il publia sur l'histoire de la Bible (20), eurent assez de débit, n'en déplaise à M. Despréaux qui assure, dans sa IX^e. satire que

*Le Jonas inconnu sèche dans la pousière,
Le David imprimé n'a point eu la lumière.*

Les ennemis de Coras lui firent tenir par la poste, à Montauban, une lettre supposée de son libraire de Paris, par laquelle on le pria de se défendre contre Despréaux, vu que depuis la publication de la IX^e. satire, on

(14) Simon, Diction. de la Bible, pag. 432, 433.

(15) Joseph., Antiquit. Judaic., lib. IX, cap. XI, folio m. 355 verso.

(16) Voyez Lipénus, in Jon. Peripl. thalassio, cap. III.

(17) Lipen., ibid., folio C 1, verso. Il cite Pinéda, lib. IV, de Rebus Salomonis, c. XII.

(18) II^e. livre des Rois, chap. IX, vs. 1.

(19) Hebræi in Seder Olam, et ex u. Jo. Mariana in Scholiis Bibl. et D. Joh. Tarnovius Comm. Jon., pag. 2. Lipen., in Jonæ Periplo thalass., folio B.

(20) Un sur Jonas, un sur David, un sur Jussé, et un sur Samson.

* On a de Coras : David, ou la vertu couronnée, 1665, in-12; mais avant lui Lesclapart avait donné David, poème héroïque, 1660, in-12. C'est l'ouvrage de Lesclapart que Boileau avait en vue.

ne vendait plus ses poèmes. Il fut pi-
qué de cette insulte, et publia un
écrit fort violent contre son criti-
que *. Il fit quelque vers contre M.
Racine, l'an 1675. Vous verrez dans le
Ménagiana (21) une fort jolie épi-
gramme de M. Racine contre lui.
Notez qu'il était issu du fameux ju-
risconsulte Jean Coras, conseiller au
parlement de Toulouse, l'un des
martyrs des protestans; car on le
condamna pour sa religion à Toulouse,
revêtu des habits de conseiller, l'an
1572 (22).

* Joly a réimprimé ces deux pièces, et malgré
le témoignage de Brossette, il s'obstine à croire
que le *David*, objet des traits de Boileau, est le
sème de Coras, et non celui de Lesfargues. Joly
appuie sur la lettre écrite à Coras sous le nom
de son libraire, et qui dans l'imprimé porte:
L'auteur de Jonas et du David. Mais Joly
à même doute que cette lettre fût de Boileau.
Elle n'a été admise dans aucune édition de ses
Œuvres; et la suscription ou adresse prouve
encore plus que l'auteur de la lettre a cru que c'é-
tait le poème de Coras que Boileau avait voulu
rimer.

(21) A la page 300 de la première édition de
l'Hollande. On la trouve aussi dans le 11^e. fac-
similé de Furetière, pag. 13. édition de Hollande,
comme étant attribuée à M. de La Fontaine.

(22) Voyez d'Aubigné, Histoire universelle,
m. II, liv. I, chap. V, pag. m. 560.

JONAS (ARNGRIMUS), Islan-
nois de nation, s'est fait esti-
mer dans le XVI^e. et dans le
XVII^e. siècle par les ouvrages
qu'il a publiés. Il était encore
vivant l'an 1644, et il avait
plus de quatre-vingt-dix ans (a).
Il n'y avait que quatre ans qu'il
était remarié avec une jeune
femme. Il était savant et homme
de bien, et en grande estime
parmi tous les doctes. Il avait
été coadjuteur de Gundebrand
de Torlac, évêque de Hole en
Islande (b). Ce Gundebrand était
Islandais, homme de grand sa-
voir, et de grande probité (c).
Il avait été disciple de Tycho-
brahé, et entendait bien l'astro-

logie. Après sa mort Arngrimus
refusa l'évêché de Hole, que le
roi de Danemarck lui voulait
donner (d) : il pria ce prince de
*l'en dispenser, tant pour se reti-
rer de l'envie, que pour vaquer
à ses études avec plus de repos*.
Les livres qu'il a publiés (A) sont
pour la plupart ou des histoires
et des descriptions de l'Islande,
ou des apologies pour sa nation.
Blefkénius en avait dit bien des
choses désavantageuses, soit tou-
chant les sortilèges (B), soit tou-
chant l'impudicité (C). Arngri-
mus le réfuta.

Il mourut, l'an 1649 (e). Il
avait été pasteur de l'église de
Melstad, et préfet des églises du
voisinage au diocèse de Hole (f).

(d) Là même, pag. 55.

(e) Voyez Mollerus, Hypomnem. ad Al-
bert. Bartholinum de Scriptis Danorum,
pag. 164.

(f) Idem, ibid.

(A) *Les livres qu'il a publiés.*]
Voici tous ceux que je trouve dans les
listes du sieur Albert Bartholin. *Idea
verimagistratus*, à Copenhagen, 1589,
in-8^o.; *Brevis Commentarius de Islandi-
dia*, à la même ville, 1593, in-8^o.; *Anatome
Blefkeniana*, à Hole en
Islande, 1612, in-8^o. et à Hambourg,
1618, in-4^o.; *Epistola pro patrid de-
fensoria*, là même, 1618. *Απορρίξις Ca-
lumnias*, là même, 1622, in-4^o. *Chry-
mogæa* (1) seu *Rerum Islandicarum
libritres*, là même, 1630, in-4^o. *Vita
Gudbrandi Thorlacii*, là même, 1630,
in-4^o. *Specimen Islandicæ historicum,
et magnæ ex parte Chorographicum*,
à Amsterdam, 1643, in-4^o. (2).

Un savant homme, qui a publié
avec des augmentations historiques
et critiques le Traité d'Albert Bartho-
lin, m'apprend que l'*Anatome Blef-
keniana* est la réfutation d'un livre
imprimé à Leyde, l'an 1607, et inti-
tulé : *Islandia seu Descriptio populo-*

a) La Peyrère, Relation de l'Islande,
p. 55, 56.

b) Là même, pag. 55.

c) Là même, pag. 5 et 55.

(1) Il fallait dire Crymogæa.

(2) Tiré du Traité d'Albert Bartholin, de
Scriptis Danorum, pag. 12.

rum et memorabilium hujus Insulae ; que la *Crymogæa* fut composée l'an 1603, et imprimée à Hambourg, l'an 1609, avec la carte du Danemarck, et l'an 1610 sans cette carte ; que le *Specimen Islandiæ historicum* contient une apologie du sentiment de l'auteur contre les raisons de Jean Isaacius Pontanus. Notre Arngrimus Jonas soutenait que l'Islande ne commença à être habitée qu'environ l'an 874, et qu'ainsi elle n'est point l'ancienne Thule (3). Pontanus trouva un peu étrange qu'Arngrimus Jonas entreprit l'apologie d'un sentiment qui était moins glorieux à l'Islande que le sentiment contraire ; néanmoins il parla de ce savant Islandais avec toute sorte d'honnêteté et de marques de respect. Voyez la lettre qu'il écrivit au sieur Stéphanus, le 1^{er}. juillet 1638 (4). M. Mollérus (5) vous donnera le titre de quelques ouvrages de notre Jonas qui avaient été oubliés par Albert Bartholin, et dont les uns ont vu le jour, et les autres ne subsistent qu'en manuscrit.

(B) *Blefkénius avait dit bien des choses désavantageuses de l'Islande, soit touchant les sortilèges...*] Blefkénius dit que les Islandais vendent le vent, et qu'il l'a expérimenté (6). Arngrimus se moque de cela ; car il dit « que le matelot islandois conoit » le soir par la disposition de l'air, » quel temps et quel vant il fera le » landemain ; et que quand il con- » jecture qu'il doit faire le vant que » l'étranger atand pour partir, il » le va trouver, et s'engage de lui » vendre ce vant. Ce qu'il fait de » cette sorte. Il demande à l'étran- » ger son mouchoir, dans lequel il » fait semblant de murmurer quel- » ques paroles, et noue promptement » le mouchoir (7), comme de peur » que les paroles qu'il a prononcées » ne s'envolent. Il lui rand après cela » le mouchoir noué, et lui recom-

» mande de le garder tel qu'il le re- » coit, avec grand soin, l'assurant » qu'il aura le vant bon durant tout » son voyage. Or il arrive quelque- » fois que ce vant souffle le leude- » main ; mais le plus souvent ce » me vant change après que l'étran- » ger est party, et qu'il est engagé en » pleine mer Que s'il est ar- » rivé de cent fois une, que le vant » ait conduit l'étranger là où il de- » voit aler, cette seule fois autorise » l'erreur contre cent autres expe- » riences contraires. Et l'erreur » respand par celui qui dit haute- » ment, parce qu'il le croit ainsi, » qu'il a acheté le vant en Islande, » et que ce vant l'a mené à bon port » chez luy. » Le même Blefkénius raconte (8), qu'il y a des magiciens en Islande, qui ont le pouvoir d'ar- » rester en pleine mer des vaisseaux qui vont à pleines voiles ; il narré aussi, que ceux qui sont arrestez » servent pour contrecharmes de cer- » taines suffumigations puantes (9), dont il fait les descriptions ; avec lesquelles, dit-il, ceux qui sont rete- » nus chassent les démons qui les re- » tiennent, et les vaisseaux desenchar- » tez reprennent leurs cours.

(C) . . . soit touchant l'impudicité.] « Blefkénius dit, que les Alemans, » qui trafiquent en Islande, dressent » des tantes pres des havres où ils » ont abordé, et qu'ils y estalent » leurs marchandises, qui sont mar- » teaux, souliers, miroirs, cou- » teaux, et quantité de bagatelles, » qu'ils eschangent avec ce que les » Islandois leur aportent. Des filles » qui sont fort beles dans cette isle, » mais fort mal vestües, vont voir » ces Alemans, et offrent à ceux qui » n'ont point de fâme, de coucher » avec eux, pour du pain, pour du » biscuit, et pour quelqu'autre cho- » se de peu de valeur. Les peres » mesmes presentent leurs filles aux » estrangers ; et si leurs filles de- » viennent grosses, ce leur est un » grand honneur. Car elles sont plus » considérées, et plus recherchées » par les Islandois, que les autres, » et il y a de la presse à les avoir. » Quand les Islandois ont acheté

(3) Tiré de Mollérus, Hypomn. ad Barthol., de Scriptis Danorum, pag. 165, 166.

(4) C'est la CXXII^e. de celles que M. Mathæus fit imprimer à Leyde, l'an 1695. Voyez la page 325 de ce Recueil de lettres, comme aussi la page 210.

(5) Moller., Hypomn. ad Barthol. de Script. Danor., pag. 166.

(6) La Peyrère, Relat. de l'Islande, pag. 28.

(7) Voyez le conte que fait Charles Ogier, dans la page 433 de son Iter Polonicum.

(8) La Peyrère, Relation d'Islande, pag. 31.

(9) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, février 1685, pag. 135.

» (c'est-à-dire échangé) du vin, ou
 » de la bière des marchands étran-
 » gers, ils convient leurs parans,
 » leurs amis, et leurs voisins, à boi-
 » re l'un et l'autre : Et ne se quittent
 » point que tout ne soit beu. Ils
 » chantent, en buvant, les faits hé-
 » roïques de leurs capitaines
 » C'est une incivilité parmy eux,
 » que de sortir de table, quand ils
 » boivent, pour aler faire de l'eau.
 » Des filles, qui ne sont pas laides
 » en ce pais-là, comme j'ai dit, cou-
 » lent sous les tréteaux, et presan-
 » tent des pots de chambre aux
 » buveurs. Arngrim Jonas traite
 » cette raillerie d'imposture, et s'em-
 » porte avec colère contre Blefké-
 » nius, pour l'outrage qu'il dit avoir
 » fait à l'honneur des filles islandoi-
 » ses. Le bon homme ne peut souf-
 » frir, qu'on parle avec mépris de
 » ses compatriotes, et qu'on les traite
 » de barbares (10). » Si jamais l'em-
 » portement fut permis à un faiseur
 » d'apologie, celui d'Arngrimus ne sau-
 » rait être blâmé ; car il n'y a point
 » d'apparence que l'évangile, qui est
 » connu en Islande depuis tant de siè-
 » cles, y ait laissé les peuples dans une
 » criminelle brutalité ; ni qu'au cas
 » que la religion eût fait si peu de pro-
 » grès sur ces insulaires, le roi de Da-
 » marck enduret qu'ils se moquas-
 » sent impunément de ce qui est dû à
 » la bienséance publique. La coutume
 » des festins ne me paraît pas rappor-
 » ter fidèlement ; on a grossi la chose
 » pour faire rire les lecteurs. Oût-on
 » jamais parlé d'un tel ministère, ou
 » d'une paresse si extravagante ? Voici
 » des gens qui, non-seulement ne veu-
 » lent pas prendre la peine de se lever
 » de table pour pisser, mais qui ne
 » sentent pas même qu'il leur en coûte
 » le moindre mouvement de la main.
 » Et à quoi nous conduit le conte ;
 » comment pourquoi dirait-on que les
 » filles coulent sous les tréteaux ? On
 » mériterait bien le pot de chambre
 » que cela aux conviés, s'il ne fallait
 » leur épargner la peine de se le-
 » ver. Si tout ce que Blefkénus vient de
 » nous dire était véritable, il faudrait
 » se méfier d'accord que la jalousie
 » n'est pas inutile dans le monde (11).

(10) La Peyrère, Relat. d'Islande, p. 23, 24.
 (11) Voyez les nouvelles Lettres contre le Cal-
 vinisme de Maimbourg, pag. 542 et suiv.

S'il était permis de mentir en fa-
 veur de la vérité, il faudrait nier
 tout ce que l'on conte de l'impudence
 de certains peuples : car les libertins
 tirent un grand avantage de ce qu'il
 y a, dit-on, certaines nations qui
 n'attachent aucune infamie à la pro-
 stitution des femmes. Les Islandais
 seraient dans le cas, selon le récit de
 Blefkénus ; et ils iraient même plus
 loin, car ils regarderaient comme
 une gloire la grossesse d'une fille qui
 se serait abandonnée à des étrangers ;
 et les pères s'estimeraient très-heu-
 reux que l'on acceptât l'offre qu'ils
 feraient du pucelage de leurs filles à
 des gens d'un autre pays. Où est
 donc, demanderait-on, cette im-
 pression naturelle, qui fait discerner
 à tous les hommes le bien et le mal ?
 Voilà des nations chrétiennes, qui,
 non-seulement ne font aucun compte
 de la chasteté dans la pratique, mais
 qui en ont même perdu la théorie :
 d'où il s'ensuit qu'à cet égard leur
 conscience est déstituée du sentiment
 du droit naturel. N'est-ce pas une
 marque que les idées de la vertu dé-
 pendent de l'éducation et de la cou-
 tume, et non pas d'une impression
 naturelle ? Et comment guérir ces
 gens-là, puisque leur conscience est
 morte ? Car s'il est possible qu'avec
 les notions du bien et du mal la
 conscience jouisse d'une malheureuse
 sécurité, cela n'est-il pas imman-
 quable où ces notions sont éteintes ?
 Il n'est pas nécessaire de répondre à
 cette objection, puisque Arngrim
 Jonas nie le fait. Il faut lui renvoyer
 tous ceux qui se voudraient préva-
 loir du récit de son adversaire. Et
 s'ils alléguaient des faits certains,
 alors on ne manquerait pas de ré-
 ponse.

JORNANDÈS, Goth d'origi-
 ne, fut évêque de Ravenne vers
 le milieu du VI^e. siècle.

. Son livre de
 l'Histoire des Goths, traduit en
 français, a été imprimé à Paris,
 l'an 1703, et dédié au roi de
 Suède (a).

(a) Voyez les Mémoires de Trévoux,
 janvier 1704, article VI, édition de France.

JOUBERT * (LAURENT), conseiller et médecin ordinaire du roi, et du roi de Navarre, premier docteur régent, chancelier et juge de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné, le 6 de décembre 1529 (a). Il fut disciple de Silvius, à Paris, et de l'Argentier au delà des Alpes (b); il se rendit célèbre par les leçons qu'il faisait à Montpellier, en qualité de professeur, et plus encore par les livres qu'il publia. On était si prévenu de ses lumières, que Hcuri III, souhaitant avec passion d'avoir des enfans, le fit venir à Paris : tant il espérait que l'habileté de ce médecin lèverait tous les obstacles qui rendaient stérile son mariage (c). Son espérance fut trompée. Joubert mourut à Lombez (A), le 29 d'octobre 1582. Il publia un très-grand nombre de livres (B), en latin et en français. Celui qu'il intitula : *Erreurs populaires*, fit fort crier contre lui, parce qu'il y parle trop librement de plusieurs matières chatouilleuses (C). On trouva étrange en particulier qu'il eût dédié ce livre à la reine de Navarre, femme de Henri IV. Mais tous ces vacarmes, bien loin d'empêcher le débit du livre, contribuèrent notablement au grand cours qu'il eut (D).

* M. Amoreux a donné une *Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de Laurent Joubert*, Montpellier, 1814, in-8°. L'auteur annonce s'être surtout attaché à la partie bibliographique; il aurait pu y mettre plus de méthode.

(a) La Croix du Maine, pag. 285.

(b) Sammarthanus, Elog., pag. m. 75.

(c) *Eum in aulâ vidimus à rege Henrico III evocatum, cum pius ille princeps prolis in publicam utilitatem suscipienda cupidus, maximam voti sui spem in ejus industria nequidquam collocasset.* Samm. Elog., p. 76.

Cet ouvrage devait contenir six parties (E), divisées chacune en cinq livres; mais le public n'en a vu que la première, et une partie de la seconde. Je rapporterai une particularité qui témoigne que Joubert était modeste (F), et qu'il connaissait très-bien les bornes de la science humaine.

J'ai dit après la Croix du Maine, qu'il était né le 6 de décembre 1529; mais je dois ajouter qu'on lit autour de sa taille-douce qu'il courait sa quarantième année, l'an 1570. Ce qui prouve qu'il naquit, l'an 1530. Rondelet, dont il fut le disciple favori, et auquel il succéda, l'an 1567, dans la charge de professeur royal en médecine à Montpellier, lui confia ses manuscrits en mourant, et le pria de les revoir, de les corriger, et de les donner au public (d). Joubert emporta cette charge de professeur royal après avoir soutenu une dispute pendant quatre jours sur plusieurs thèses qui ont été imprimées avec divers autres de ses traités, à Lyon, l'an 1571. Il y a parmi ces traités quelques remarques qui éclaircissent certains endroits de ses paradoxes (G). Il fut un innovateur de l'orthographe française (H).

(d) Voyez l'épître dédicatoire de *Questiones medicæ*, de P. Joubert, pag. 104. la III^e. partie de ses *Opusculæ*, et un traité de Postliius, là même, pag. 154.

(A) *Il mourut à Lombez.*] C'est la Croix du Maine qui m'apprend cela. Il ajoute que Lombez est à sept lieues de Toulouse; et comme c'est, non du côté du Languedoc, mais du côté de la Guienne, il est clair que Sainte-Marthe se trompe (1), lorsqu'il dit

(1) In Elog., pag. m. 76.

Joubert mourut en retournant Toulouse à Montpellier. La ville Lombez est bien éloignée de cette ville. Moréri est encore plus blâmable que Sainte-Marthe : voici comment. Il a dit, comme il avait lu dans la Croix du Maine, que ce médecin mourut à Lombez, et il a joint cela ce qu'il avait lu dans Sainte-Marthe, que Joubert mourut en retournant de Toulouse à Montpellier. La jonction de ces deux choses le trahit d'une ignorance géographique que l'on ne peut pas reprocher à Sainte-Marthe, qui n'a rien dit de Lombez. On s'expose à beaucoup d'erreurs lorsqu'on mêle ensemble les traits de différens écrivains, sans corriger ce qui les rend incompatibles. Je ne parle point de la bévue chronologique qui se trouve dans Moréri : il est visible, ou que c'est une faute d'impression, ou un défaut d'attention. Vous trouverez dans Moréri, que Joubert est né l'an 1629, qu'il se rendit célèbre dans le XVI^e siècle, qu'il mourut l'an 1682, et que du Verdier Vau-Privas et la Croix du Maine parlent de lui dans leurs ouvrages (2) qu'ils publièrent en 1584, et qui n'ont jamais été imprimés.

(B) Il publia un très-grand nombre de livres. Ses traités latins font deux volumes in-folio, dans les éditions de Francfort 1582, 1599, et 1645. L'un des plus considérables est un recueil de paradoxes, contre lequel plusieurs médecins (3) écrivirent, auxquels il ne manqua pas de répliquer. Je remarque que son Traité du Ris est fait en français, encore que quand il le publia il fit mettre au titre, que Jean-Paul Zangmaistre, médecin natif d'Augshourg, disciple de M. Laurent Joubert *, l'avait traduit en français sur le latin dudit Joubert (4).

(C) Il parla trop librement dans ses Erreurs populaires de plusieurs choses chatouilleuses. Jamais peut-

être on n'avait écrit en français sur les questions du pucelage et sur celles de la génération en termes si naturels. Il égaya tellement cette matière, qu'il produisit trois formulaires d'attestations faites par des matrones jurées qui, par ordre de la justice, avaient recherché si des filles qui se plaignaient d'avoir été violées s'en plaignaient à tort. La première de ces trois attestations fut rendue dans le Béarn; la deuxième à Paris; la troisième à Carcassonne. La première porte que la fille complaignante était pucelle; les deux autres qu'elle avait été déflorée. Joubert compare curieusement ensemble les termes dont se servent ces matrones. On imprima en Hollande, l'an 1686, un livre qui a pour titre: *Tableau de l'Amour considéré dans l'état du Mariage* (5). L'auteur s'y donne le nom de Salocini, médecin vénitien; mais on sait qu'il se nomme Nicolas Venette, et qu'il est médecin à la Rochelle (6). Il rapporte de semblables attestations; et c'est de lui que Furetière a emprunté ce qu'il a dit là-dessus sous le terme *Pucelage*. Pour revenir à Joubert, on l'accusa d'avoir inventé lui-même ces attestations. « Il réfute bien cela en l'Épître » à ses amis et bien disans, nommant » celui qui lui a fourni celles de » Paris et de Béarn. Quant à celle » de Carcassonne, je sçay bien qu'il » l'a eue d'un qui estoit principal secrétaire de monseigneur le maréchal Dampville, qui la recitait » souvent pour plaisir. Et M. JOUBERT » est bien empêché d'entendre seulement les termes, desquels usent » ces sages-femmes, pour les sçavoir » accommoder aux diverses parties » du membre qui distingue le sexe. » Car il n'est pas en peine d'y trouver autant de pièces qu'en mettent » les matrones. Nous en démontrons » dès publiques anatomies seize ou » dix-sept, que je reciteray de l'ordre qu'elles se présentent, etc. (7). »

(1) Inséré, Bibliothèque française.

(2) Thomas Jourdain, François Vallériola, non Sciddélin.

On peut, sur cela, consulter la Croix du Maine, non-seulement au lieu cité par Bayle, mais la note (4), mais aux trois articles, Jean-Paul Zangmaistre, Laurent Joubert et Loys Joubert.

(3) Voyez la Croix du Maine, pag. 255.

(5) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mois d'octobre, 1686, pag. 1221. Il a été traduit en flamand. Voyez le Boetsaal du mois d'août 1695.

(6) Le Journal des Savans, du 13 mai 1686, pag. m. 188, fait mention de lui.

(7) B. Cabrol, Épître apologétique au-devant de la 11^e partie des Erreurs populaires de Laurent Joubert.

La Croix du Maine observe que quelques-uns allèguent que Joubert a parlé trop librement, et allégué quelques passages trop lubriques en aucun de ses œuvres, et principalement en ses doctes livres des *Erreurs populaires*; mais s'il a usé, poursuit-il, de termes assez chatouilleux pour les délicates oreilles, il lui a été de besoin de parler ainsi, s'il voulait être entendu, et si on désirait faire profit de ses livres. Scévole de Sainte-Marthe a raison de dire que cela fit tort à l'auteur (8). Joubert le comprit lui-même, car il discontinua son travail; et, à l'égard de ce qui en avait déjà paru, il tâcha de satisfaire à quelques plaintes. On avait trouvé mauvais qu'il eût dédié son livre à la reine de Navarre, très-vertueuse (9) et généreuse princesse, vray miroir et patron d'honneur, veu qu'il avoit à traiter au commencement de son œuvre des matières grasses (comme on dit) et parties honteuses, écrivant de la conception, generation, groisse, et enfantement (10). Il satisfait à cette plainte dans la seconde édition; car outre les excuses que lui et Louis Bertravan alléguèrent, il changea d'adresse, et presenta tout le procès à monseigneur de Pibrac, chancelier de ladite dame, pour choisir et trier les propos desquels sa majesté peut avoir cognoissance, et en juger sans nul scrupule: ledit seigneur se réservant le reste comme étant plus propre à sa condition (11). On faisait une autre plainte. Tout cela, disait-on (12), eust mieux esté en latin que en françois, veu que ces propos ne sonnent tant mal en langue estrangiere qu'en vulgaire; et que les femmes et filles, qui en sont plus honteuses, n'en eussent eu la cognoissance. Cabrol répond ce qui suit (13).

(8) *Futurus tamen cautior, si contentus iis, quæ in usum eruditorum sermone latino componebat, à descriptionibus gallicis abstinere maluisset. Naturam enim pro concessâ Medicis facultate liberius evolvens, temerè se in plebis imperitæ censuram atque risum objecit. Sammarthani, in Elogiis, pag. 76.*

(9) Elle en savait bien du long en ces sortes de matières, si l'on en croit les satires de d'Aubigné.

(10) Cabrol, *Épître apologétique, au-devant de la II^e. partie des Erreurs populaires, etc.*

(11) Là même.

(12) Là même.

(13) Là même.

Il a été suffisamment satisfait par le sieur Joubert, en son *É* ses amis et bien disans, « où » monstre pertinemment que » chastes femmes du monde » vent bien lire, et qu'elles » prendront que choses vert » et de leur devoir en mari » leurs maris aussi. Quant au » elles n'y peuvent rien ente » ce qui concerne les œuvr » chair, si elles sont bien pu » corps et d'ame, par man » dire. Mais d'abondant, po » tenter chacun, ainsi qu'en » reste, il a depuis retrenc » ce qui pouvoit tant soit pe » ser les plus scrupuleuses co » ces; sçachant qu'il ne se » seulement abstenir du m » aussi de l'apparence d'ic Toutes ces raisons ne sont p nes, et il y en a qui sont pit

(D) *Les vacarmes... qu'on tre ce livre... contribuèrent ment au grand cours qu'il e vous-nous du vieux gaulois d logiste de Joubert. Le Tr Erreurs populaires, dit-il (14) imprimé dans six mois en qu vers lieux: sçavoir est, à Bou Paris, Lyon et Avignon; et que lieu on n'en a tiré moins cens. Ce livre a eu si grande tion que, n'estant au comme qu'à dix ou douze sols, il s'e vendu jusques à un escu, quatre francs; tout ainsi cherté (espece de famine) le blé se hausse tous les jours. C est, chacun demande aux li imprimeurs la suite de cest o mesme son auteur est journ importuné de mettre le surpl miere, au moins de cinq en vres (s'il ne veut tout à un c vant le departement qu'il e outre ce qu'il promet d'avanta il est si despité, et se ressent des susdites piqueures, com homme de grand cœur, extr jaloux de son honneur, qu vent pensé, je le sçay bien, ler tout ce qu'il en a fait. O q mage (*)!*

(14) Là même.

(*) Ou a de ce livre une traduction l'imprimerie de Chr. Plantin, sous Laur. Jouberti de *Vulgi erroribus* »

(E) Cet ouvrage devait contenir six parties.] Lorsqu'il publia la première, y joignit une table qui contenait la division de tout l'ouvrage, et le titre des chapitres dont chaque livre serait composé. Mais comme ce ne fut point à qui fit mettre sous la presse la seconde partie, elle n'a point été conforme au plan qu'il en avait publié. Elle n'est point divisée en cinq livres, les vingt-cinq chapitres qu'elle contient ne répondent pas à ceux du premier, ni quant au nombre, ni quant au sujet. Vous en verrez bientôt la raison dans ces paroles de Cabrol. *Il ne l'a peu encor fleschir et faire descendre à la publication des autres parties : qu'il tient si secrettes et tées, qu'il n'y a moyen de les voir, avoir en simple communication.... voyant ceste sienne resolution sur ne dire obstination) je me suis avisé de faire imprimer quelques épîtres, que j'avois autrefois eues de luy, m'ayant fait ceste faveur que de expliquer certaines propositions, lesquelles je desirois l'intelligence et l'avis. Il n'y en a pas grand nombre, mais la pluspart des chapitres sont fort longs, et contiennent beaucoup de chefs, tellement que qui les veut droit departir par le menu, il n'y auroit guieres moins de trente. JOUBERT les avoit trassez, longtemps avant qu'il publiast la première partie des Erreurs populaires : dont de certaines matieres, qui ont depuis rangées par leur auteur, la division de toute l'œuvre, et générale et particulière, pour tenir lieu, l'une au septième livre, l'autre à l'onzième, dixseptième, vingtième, vingt-troisième, vingtquatrième, vingt-sixième, et ceux qui s'ensuivent jusques à la trentième. Je ne me suis pas autrement soucié de leur ordre, puis que ne peut avoir autre chose pour l'avisement de leur auteur, ainsi qu'il m'en avoit promis (15). Le même Cabrol*

serum dignitatem deformantibus, cum notis. Bourgesii, in-8°. 1600 (Biblioth. de la ville de Paris, tom. I, pag. 939). Il semble au reste que Bayle aurait dû dire un mot de l'orthographe que Joubert affecta dans cet ouvrage. Elle est à peu près la même que Louis Maigret et les Pelletier avoient voulu introduire ; mais elle a été entièrement abandonnée. Rzm.

) Cabrol, Épître apologétique, au-devant de la II^e. partie des Erreurs populaires, etc.

assure (16) que pendant qu'il faisait imprimer cela comme à la desrobée, il fut surpris chez l'imprimeur par M. JOUBERT fort indigné de mon entreprise, ajoute-t-il. *Toutesfois quand il a entendu que je vous en voulois faire un present, il a.... permis... au libraire de passer outre : luy donnant encor deux beaux discours, traduits de ses Paradoxes latins, par Isaac Joubert, son fils aîné.* Notons que Gaspard Bachot, conseiller et médecin du roi, publia, en 1626, un livre qu'il avait fait depuis long-temps pour exécuter le dessein de Laurent Joubert à l'égard de la troisième partie des Erreurs populaires (17). Il suivit les chapitres des livres selon la disposition qu'il en trouva dans la table ajoutée à la première partie ; mais il les bastit à sa mode et selon son sens sans jurer aux paroles du maître (18). Ce livre de Gaspard Bachot est intitulé : *Erreurs populaires touchant la medecine et Regime de santé.* Cet auteur ne paraît point dans *Lindenius renovatus*.

(F) Je rapporterai une particularité qui témoigne que Joubert était modeste.] Gaspard Bachot, dont j'ai parlé dans la remarque précédente, fut docteur en médecine l'an 1592 (19). Il se glorifiait d'avoir soutenu sa thèse contre tous les attaquans, et il regardait son doctorat comme le trophée de sa victoire. *Mais aussi tost que j'eus leu vostre response, il écrit cela à M. de Lorme, médecin ordinaire de Louis XIII, et premier médecin de la reine-mère (20), par laquelle vous me mandiez que feu M. Joubert, vostre collegue et vostre amy, souloit dire de luy (ter doctor, nunquàm futurus doctus) qui estant docte, et ayant pris ce laurier en trois différentes universités, admiré néanmoins d'un chacun, ne pouvoit satisfaire à soy-mesme : je commençay des-lors à avoir une telle desfiance de moy-mesme, que j'estimay tout ce premier labour inutile, sans espérance de pouvoir jamais devenir docte,*

(16) Le même, dans l'épître dédicatoire à M. de Villeroy.

(17) A Lyon, chez Barthélemi Vincent, in-8°.

(18) Voyez la préface de Bachot.

(19) Voyez sa lettre à M. de Lorme, au-devant du livre des Erreurs populaires, etc.

(20) Là même.

puis qu'un tel personnage, comme un autre Socrate, confessoit son insuffisance, ou la crainte de pouvoir parvenir au but de son desir. Notez qu'il dit que M. Joubert avoit fait l'apprentissage de sa profession dans Montbrison (21), et es maisons circonvoisines, et y faisoit séjour lors que ses Décades furent dédiées au renommé jurisconsulte Papon, honneur de ceste ville (22).

(G) *Il y a..... quelques remarques qui éclaircissent certains endroits de ses paradoxes.*] Il avoit soutenu dans son second paradoxe, qu'il est possible qu'un homme vive long-temps sans manger ni boire. On murmura de cette proposition, comme si elle eût signifié que Moïse, Élie et Jésus-Christ jeûnèrent pendant quarante jours sans aucun miracle. Il répondit comme il fallait à cette objection; car sa réponse fut approuvée par Jean de la Place, ministre de Montpellier. L'approbation de ce ministre ne parait pas dans la traduction française de cet écrit de Joubert; mais on la trouve dans l'édition latine de ses Opuscules, faite à Lyon, l'an 1570 (23). Ceci confirme ce que l'on a dit ailleurs (24), que Joubert étoit de la religion.

Il faut remarquer, qu'en éclaircissant ce qui donnoit lieu à des murmures, il n'eut égard qu'aux bonnes âmes, qui, par délicatesse de conscience et par trop peu d'habitude avec la philosophie, s'alarmoient facilement. Mais pour ceux qui par malice trouvaient du venin dans ses ouvrages, il les abandonna à la dureté de leur cœur. *Hujus enarrationis, dit-il (25), vel solo argumento vel demonstrationibus commoveri posse hominum duo genera, facile præsentio. Unum est naturalis philosophiæ et medicinæ imperitum, simplicitatis et pietatis nomine venerandum: qualis plebecula et quicumque in æstimandis rerum causis studium non adhibent. Alterum διαβολικόν, quod etiam quæ benè dicta esse novit, impudentissimis calumniis insectatur. Hoc, quia*

explicationem non expectat, et quicumque impudè suâ mente exapudatur depravat, suoque veneno infectum nihil moratur. Alteri verò benigne et candidè satisfaciendum putat. Il avoit été bien sensible aux accusations de ces gens-là, puisqu'il souhaite que Dieu lui donne la patience et la débonnaireté qui sont nécessaires lorsque l'on est exposé à la fureur de leurs médisances. Ses paroles marquent un cœur pénétré de ressentiment, et foudroient ses censeurs. Voici comment il conclut. *Hæc δὲ λόγος κακοδαιμονίας ab istius enarrationis prophanatione avertant, quibus peculiare etiam sacram paginam corrumpere, et in alienum pessimum sensum detorquere, impudentissimè mentiri, et maledicere, animam concordiam dissolvere, inimicitias incutere, invidiam crepare, et nunquam non quibus nocere queant modos excogitare, pûisque omnibus esse infestissimos. Deus misericors parcat hominibus quicumque ab ejusmodi furis et tati, earumque veneno afflati et infecti, similem naturam induunt: quosque ab istis nequitiis tractari patitur, patientiâ (quæ nia vincit) et mansuetudine benè niat. Amen (26).*

(H) *Il fut un innovateur de l'orthographe française.*] Car il écrivoit *jantil, accion, parfet, æmer*, au lieu de *gentil, action, parfait, aimer*, et mit aussi de la différence entre *v* sonne et *u* voyelle, et voulut que *celui qui est consonne (27) fût prononcé autrement que l'autre (28).*

(26) Jouberti Opuscul., pag. 156, 157.

(27) Conférez les Nouvelles de la République des Lettres, juillet 1704, art. VIII.

(28) Tiré de Sorèl, à la page 114 de la section de l'Homme.

JOVE (PAUL), en latin *Jovius*, né à Côme en Italie, en 1483, s'acquitta par le moyen de ses ouvrages un fort grand crédit, et l'évêché de Nocère (a): mais il passa pour une plume vaine de sorte qu'on n'ajoute pas beaucoup de foi à ses histoires. On dit qu'il ne se défendait

(21) Ville du pays de Forez.

(22) C'est-à-dire, de Montbrison.

(23) A la page 139 de la II^e. partie.

(24) Dans la remarque (A) de l'article VIANT, tom. XIV.

(25) Jouberti Opuscul., part II, pag. 136.

(a) Le pape Clément VII le lui donna.

top de cette mauvaise qualité (b), et qu'il avouait assez franchement qu'il louait ou qu'il blâmait, selon qu'on avait eu soin ou qu'on avait négligé d'acquiescer ses bonnes grâces. Jamais homme ne demanda des présens avec moins de retenue que lui (C). On trouvera dans Moréri ce que de Thon rapporte touchant le chagrin de cet auteur contre le duc de Montmorenci. Brantôme en parle plus amplement (D). Il prétend que Paul Jove ne se fignit d'avoir perdu quelques-uns de son histoire au saccage-ment de Rome, qu'à cause que ses raisons d'intérêt ne souffrirent pas qu'il les publiât. Il n'était pas estimé par rapport à ses bonnes mœurs (E); et on l'accusait d'une grande négligence à réciter son bréviaire. Son style est assez brillant, mais n'est pas assez historique, ni assez pur (F). La mauvaise foi n'est pas l'unique défaut que l'on critique dans ses histoires (b), qui est de tous ses ouvrages celui où il a le plus travaillé (G). Quoiqu'il en soit, on ne peut nier que cet écrivain n'eût de l'esprit; qu'on ne trouve dans ses livres beaucoup de choses curieuses. Il mourut le 11 de décembre 1542 (c), à Florence où il était retiré fort mécontent de son cour de Rome, à cause qu'il n'avait pu obtenir l'évêché de Me (H). Il avait un frère, nommé BÉNÉDICTUS JOVIUS, qui composa quelques livres (I). Il y a aussi PAUL JOVE qui, dans le concile de Trente, opina d'une ma-

nière curieuse sur la question de la résidence (K).

N'oublions pas que notre Paul Jove a été blâmé d'avoir eu trop de croyance pour les prédictions astrologiques et pour de semblables superstitions (L). On a trouvé que ses Éloges des hommes illustres *sont trop aigres et trop médisans* (d); mais quelquefois ils sont trop flatteurs. Voyez la censure qu'en a faite un docte critique (e), dans son dialogue *de bene instituendis græcæ linguæ studiis*. George Sabin s'est plaint que Paul Jove, dans ses histoires, se montre injuste envers les protestans d'Allemagne, et en particulier envers Sigismond II, électeur de Brandebourg. Consultez la lettre que George Sabin écrivit à Jean Sleidan, le 1^{er}. de septembre 1556 (f).

Il est nécessaire d'allonger un peu ce que j'ai dit quand j'ai parlé du premier ouvrage qu'il publia (M).

(d) Balzac, Dissertat. à don André de Saint-Denis, à la fin du Socrate chrétien, pag. m. 174.

(e) Henri Étienne. *Vide Crenium Animadvers.*, part. V, pag. 163.

(f) C'est la dernière de celles qui ont été imprimées avec les poésies de George Sabin, pag. 419 et seq. edit. Lips., 1606. Voyez aussi Crenii Animadvers., part. IV, pag. 209.

(A) On n'ajoute pas beaucoup de foi à ses histoires. | Jacques Gohorri n'a pas fait difficulté de dire que les Aventures d'Amadis paraîtraient aussi véritables que les histoires de Paul Jove. *Illud certè ad sempiternam memoriam testatum reliquit Gorræus Parisiensis, qui quas finxit (1) Amadisi fabulas non minus veras ac probabiles quàm Jovii scripta fore confi-*

b) Voyez la remarque (F).

c) Reusnerus, in Diario Historico, pag.

(1) Bodin s'exprime mal; Gohorri n'a dit que le traducteur d'Amadis.

dit (2) (*). M. de Thou n'a pas usé de cette hyperbole, mais il en a dit assez pour nous apprendre l'estime qu'on a de cet écrivain. *Cum alioqui homo graciosus se passim obnoxium prodat, eoque nomine ipsi in plerisque rebus fides derogetur, quod ad gratiam et in odium scripsisse, et venalem calamum habuisse ferè omnibus persuasum sit* (3). Ajoutez ce passage de Vossius, qui témoigne que Paul Jove avait en quelque façon dressé une banque; il promettait une ancienne généalogie et une gloire immortelle à tous les faquins qui paieraient bien son travail, et il déchirait tous ceux qui n'achetaient passes mensonges. *Quàm fluxæ etiam fidei patrum ævo fuit Paulus Jovius? quem constat in aulâ Henrici secundi quibusque terræ filiis benè de se merentibus generis claritatem ac perpetuum nomen pollicitum: contraque maledicè eos traduxisse qui venali historico morem non gererent* (4). Nous verrons dans la remarque suivante d'où l'on a tiré cela. Il avait offert sa plume à don Juan III, roi de Portugal; et, parce qu'on n'accepta point ses offres, il passa sous silence une victoire que les Portugais remportèrent. S'il avait eu de bons gages pour écrire l'histoire du Portugal, il aurait forgé des victoires imaginaires, tant s'en faut qu'il eût supprimé les véritables. C'est donc avec justice qu'on l'a décrié. Voici le coup que lui porte l'historien d'Emmanuel. *Victoria fuit præclara: quam tamen Paulus Jovius cum de sultani classe hæc in Indiam contra Lusitanos delatâ narraret, silentio suppressit, iratus videlicet, quod cum Lusitanæ historiæ scribendæ munus Joanni, hujus nominis tertio, Lusitanicæ regi venale proponeret, rex optimus non illum muneribus Indicis ad res Lusitanorum virtute gestas monumentis illustrandas invi-*

tavit (5). Il a eu le sort de menteurs, c'est qu'on a de la peine à le croire, lors même qu'il raconte la vérité. Le mal est que ses ouvrages lui ont été plus utiles que l'amour de la vérité aux historiens sincères. Cette plainte de Bodin est très-bien fondée. *Non quod non sint verè et eleganter abtata; sed hunc mendacii fructum ut etiam cum vera scribit, habeatur. Hoc tamen acerbius indignius, quod cum historiam prostituisset, uberiores mendacii fructus, quàm quis a scribendo* (6). Cet homme n'était en état d'écrire une bonne histoire car lorsqu'il pouvait dire la vérité il ne la voulait pas dire, et lorsqu'il eût voulu la dire, il ne pouvait pas il n'avait de bons mémoires sur les choses qui se passaient. C'est la prétention de Bodin l'appuie sur ce que Paul Jove n'a point voyagé, n'a point assisté à des événemens, mais s'est attaché à cour des papes pendant trois années. Il me semble que ce n'est pas une chose qui empêche de faire de bons mémoires touchant un pays; outre que Paul Jove a vu des sièges et des batailles, etc. (8). Voyez dans la remarque (F) un autre passage de Bodin en jugement de Juste Lipse l'auteur, qu'il accuse d'une partialité *.

(B) On dit qu'il ne se passe pas trop de cette mauvaise foi. Bodin assure que Paul Jove ne dit rien pour quoi il débitait des mensonges et pour quoi il supprimait les véritables événemens, répondit qu'il ne savait cela en faveur de ses amis; mais il savait bien que ceux qui

(5) Osorius, de Rebus Emmanuelle folio m. 179.

(6) Bodin, in Methodo Historiarum pag. 73.

(7) *Cum rumoribus fidem habuisse principum, nec conciones, nec res gestas, nec ulla publica viderit: sic tamen scribit quasi res veras, nec ullum dubitationi locum relictum igitur verissimè scribere potuit, noluit in Italici gestas: quæ voluit, non res externas. Idem, ibid.*

(8) Voyez l'épître dédicatoire de Joly reproche à Bayle d'avoir dit que Jove, toutes les calomnies qu'il a dites des papes Jules II, Jules III, L

(2) Bodinus, in Methodo Historiarum, cap. IV, pag. m. 71.

(*) Dans les X, XI et XIII^e. livres d'Amadis, qui sont les seuls que Jacques Gohorri ait traduits, (Voyez l'épître dédicat. de sa trad. du XIII^e. livre); il est autant auteur que traducteur, tant on y trouve de choses qui sont purement de son cru. C'est à quoi visent ces paroles de Bodin. REM. CRIT.

(3) Thuan., lib. XI, sub fin., pag. m. 235.

(4) Vossius, de Arte hist., cap. IX, pag. 48.

dors n'ajouteraient point de foi à ses histoires; mais qu'il savait aussi que les siècles à venir ne douteraient point des choses qu'il avait dites. *Cum autem rogaretur cur simularet falsa, vera dissimularet, amicorum gratiū id à se factum respondit: ac lametsi superstites intelligeret suis scriptis fidem derogaturos, attamen intelligebat infinitæ posteritati credibilia fore quæ sibi suisque popularibus laudem essent allatura* (9). Il y a des gens qui supposent qu'il répondit: *Dans cent ans il ne restera aucune preuve qui puisse me convaincre de fausseté. Il faudra donc nécessairement qu'on prenne pour des choses véritables ce qu'on lira dans mes histoires. Anzi mi vien detto, che essendo biasimato il Giovio della infedeltà della sua historia, egli la confessò, aggiungendo però, che si riconfortava, sapendo, che dopo lo spatio di cento anni, non vi sarà più alcuna memoria in contrario; onde veranno i posteri necessariamente a dare indubitata fede a suoi scritti* (10). Quelques-uns disent (11) qu'il se vantait d'avoir une plume d'or et une plume de fer; celle-là en faveur des princes dont il recevait des faveurs, celle-ci contre les princes dont il n'en recevait pas. On veut aussi qu'il ait avoué que la raison pour laquelle il supprima les trois livres où il parlait d'Antoine de Lève, était que ce fameux capitaine ne lui avait rien donné, et qu'il ne voulait point qu'un ingrat fût inséré dans son ouvrage. *Quis nescit quanta fuerit virtus Antonii Lève, Hispani regis, ut solus dici, aut cum paucis imperator appellari nostri temporis possit? tamen nequissimus historicus* (12), seu potius fabulator, quod penitus non dedisset, maluit totam corrumpere historiam, tresque libros qui illi debebantur intermittere, ne (ut aiebat) ingratum insereret historie (13). On prétend qu'à la cour de Henri II il promettait une illustre panacée à quiconque le paierait, et qu'il menaçait de sa médisance

ceux qui le traverseraient dans son trafic. *Paulus Jovius, me puero, in aula Henrici secundi obscurissimo cuique claritatem generis mercede pollicebatur, maledicentiā ulturus qui ejus nundinationi adversaretur* (14). Pour moi, j'ai bien de la peine à croire qu'il ait jamais avoué les choses que je viens de rapporter. Je vois qu'il dit hardiment qu'il fait imprimer son ouvrage pendant la vie de la plupart des acteurs, parce qu'il n'appréhende pas qu'ils le convainquent de mensonge, comme il leur serait facile s'il n'avait pas été fidèle (15).

(C) *Jamais homme ne demanda des présents avec moins de retenue que lui.*

« Sa gueuserie (16) me fait souvenir de celle de Paul Jove, qui demandait encore plus ouvertement, et plus lâchement que lui. J'ai lu certaines lettres de sa façon, qui sont admirables en ce genre. Dans quelques-unes, il proteste que si le cardinal de Lorraine ne le fait payer de sa pension, il dira qu'il n'est plus de la race de Godefroi, qui donna l'archevêché de Tyr à un pédant. En d'autres, il demande deux chevaux au marquis de Pescaire, et le prie, pour cet effet, de frapper la terre un peu plus fort que ne fit Neptune. En d'autres, il voudrait bien qu'une dame de ses amies lui envoyât des confitures de Naples, parce qu'il commence à s'ennuyer de l'usage des œufs frais, etc. » (17).

(D) *M. de Thou raconte . . . le chagrin de Paul Jove contre Anne de Montmorenci. Brantôme en parle plus amplement.* Quoique le passage de Brantôme soit un peu long,

(14) Joseph. Scaliger, epist. de Vetust. Gentis Scaligeræ, pag. 3. Voilà sans doute la source de Vossius, ci-dessus, citation (4).

(15) *Absoluto tandem opere id in publicum edere non dubitem, magno hercle incorruptæ veritatis argumento: quandoquidem plerique eorum, qui hæc bello paceque gesserunt, adhuc vivunt, ac idcirco gravi exultationis meæ cum periculo mentientem refellere possint.* Jovius, præfat. Historiæ ad Cosmum Medicum.

(16) C'est-à-dire, d'un homme que Balzac appelle Jean Jacques. Il entend celui qui fit l'Oraison funèbre de M. de Peiresc, à Rome.

(17) Balzac, lettre IX à Chapelain, liv. III, pag. m. 114.

* Leclerc et Joly trouvent que ce passage de Brantôme ne contient qu'un oui-dire et des faits mal enchaînés qui se contredisent.

(9) Bodin., in Methodo Historiar., cap. IV, pag. 73.

(10) Stefano Guazzo, della civil Conversatione, lib. II, pag. m. 242.

(11) Teissier, Additions aux Éloges, tom. I, pag. 6.

(12) Paulus Jovius.

(13) Cardanus, in Apologiâ Neronis.

je n'y retrancherai rien. » J'ai oui
 » dire à un grand personnage d'avoir
 » vu dans la première impression
 » latine de Paul Jove (je ne sai s'il
 » est vrai) un petit trait, qui dit,
 » qu'en même temps que le grand-
 » seigneur sultan Soliman disgracia
 » et fit mourir son grand favori li-
 » brahim Bascha; qu'en même
 » temps le grand roy François dis-
 » gracia son favori le connestable
 » Anne de Montmorency mais pour-
 » quoy, dit-il, ne le fit-il pas mou-
 » rir, comme l'autre libraham, ou
 » libraun Bascha? Ce ne fut, ce dit-
 » il, qu'il ne l'eust aussi bien mé-
 » rité (et sur ce spécifie quelques ra-
 » vauderies qui ne valent rien à dire,
 » lesquelles sont fausses), mais que ce
 » fut parce que ce grand roy estoit
 » bon et misericordieux, et l'autre
 » estoit un tyran et cruel. Je ne say
 » si cette édition latine porte cela,
 » mais ce personnage me l'a assu-
 » ré. En la version françoise cela n'y
 » est point, à quoy ne faut nulle-
 » ment ajouter foy, car le dit Paul
 » Jove en parloit, s'il l'a dit, comme
 » passionné et mal content dudit
 » monsieur le connestable, lequel,
 » quand il fut appelé du roy Hen-
 » ry, et qu'il voulut faire le régle-
 » ment de la maison du roy ainsi
 » qu'il en avoit toute la charge, il
 » trouva parmi les pensionnaires du
 » feu roy, cinq cens escus de pen-
 » sion ordinaire qu'il donnoit au-
 » dit Paul Jove lesquels il trancha
 » aussi-tost, faisant entendre au roy
 » que c'estoit un argent mal em-
 » ployé, pour estre plus impérial
 » passionné que françois, et pour es-
 » tre un grand menteur. Ledit Paul,
 » ayant reçu sa rayure de pension,
 » se mit ainsi à desbagouler contre
 » mondit sieur le connestable, et en
 » dire pis que pendre. Que c'est d'a-
 » voir affaire à une langue et plume
 » venimeuse, qui quand elle est
 » piquée n'espargne rien. Aucuns
 » disent, que ce monsieur le con-
 » nestable avoit vu du temps de sa
 » disgrâce ce trait de plume, que ce
 » galant avoit fait plus pour com-
 » plaire au roy que pour aucun su-
 » jet, comme ordinairement tels es-
 » crivains sont adulateurs et complai-
 » sans, pour tirer toujours quelque
 » lippée; et pour ce ledit monsieur

le connestable, quand il vint au
 » son roy Henry, la luy rendit bon-
 » ne, et pis luy eust fait s'il eut
 » peu, car il fasche fort à un vica-
 » reux et genereux chevalier comme
 » celuy-là, d'estre ainsi piqué et
 » sonné d'un écrivain sans rime
 » (18). » Quelques-uns disent que le
 » dépit de Paul Jove ne vint que de
 » n'avoir pas obtenu certaines choses
 » qu'il demandait effrontement au con-
 » nestable. *Quod quidem expertus et*
Annas Mommorantius comes stabuli
Franciae traductus à venetiis historis,
non aliam ob rem quam quod ante
quid impudenter petens, repulsum
tulisset (19). Je dirai en passant que
 François I^{er}. n'eut pas lieu de se re-
 pentir de la pension qu'il accorda à
 Paul Jove; car il se trouva dans les
 écrits de son pensionnaire sous la
 forme d'un vainqueur, plutôt que
 sous celle d'un vaincu. On prétend
 que Charles-Quint fit cette plume
 (20).

(E) Il n'étoit pas estimé par rap-
 port aux bonnes mœurs. } Cardan
 l'accuse d'impudicité. *Hic nostri ho-*
toricus, dit-il (21), *admirandus pro-*
fecto magis alius (22) *qui tametsi v-*
nos, parum absuit, quin peperi-
()*. *Sed et ut detestabilis quod con-*
esset etiam Antistes, gaudens ar-
merum (23) *proceres adolescentulus* la
 note marginale de Cardan contient
 un fait bien étrange. c'est que Paul
 Jove étoit un hermaphrodite. la-
 rialius (24) avoue que cet auteur se
 accusé d'avoir mené une vie licen-
 cieuse, et d'être fort négligent des
 l'oraison et dans le récit du bréviaire.

(F) Son style est assez brillant,
 mais non pas assez historique, ni

(18) Brantôme, *Éloge de François I^{er}*, t. 1^{er}, tome de ses Mémoires, pag. 228.

(19) Joseph Scaliger, *op. cit.* de Téméraire, tome de Scaliger, pag. 3.

(20) *Cum aliquando Ciceronem in epistola*
historiam quam de Gallo habuerat, dicit, po-
fecit non modum, sed Gallorum regis nomen
his scripsit, indicans, ex pueris accepit
regis quanta mendacia insinuat *Florus*
Cardanus, in Apologiae Neronis.

(21) *Idem, ibidem.*

(22) C'est-à-dire, que les historiens qui Ce-
 dan voulaient de nommer, et d'accuser de plume

(23) *Quippe Hermaphrodite.*

(24) C'est ainsi qu'il y a dans nos livres
 se croit qu'on a oublié le mot inter.

(25) In *Memoires historiens*, pag. 7.

par.] Scaliger en disait ce que l'on va lire. *Paulus Jovius mendacissimus et Guicciardino inferior, nimis affectato et luxuriante stylo, notius quam castigato utens* (25). Roland Desmarets en parla avec le dernier mépris, jusqu'à le trouver plein de barbarismes. *Quantum sentio, lit-il* (26), *non bonus est historicus scriptor (Paulus Jovius) nec judicio utilis valet : qui si vernaculè scripsisset, nullo in numero haberetur. Latinus enim sermo quasi fucus quidam abas illius multas contegit : qui prius specie elegans videtur, nam belliconsonat, et quibusdam imponit, minus non item. Vix enim latinus est ; arte minimè purus, totusque idiomis scatet ; nihil ferè proprie effert, sed plerumque περιφρασιὰς locutur, nec penè ulla vox est sine pitheto. Voilà deux juges fort commens : qui ne s'étonnerait après ce de voir que Lipse parle si avantageusement du style de notre Paul Jove ? N'en faut-il pas conclure que le goût des plus excellens critiques n'est pas uniforme sur une matière qui ne devrait point partager les jugemens ? Quand on sait les règles de la fréquence, et celles de l'art historique, ne devrait-on pas s'accorder, à louer, ou à condamner le style de l'écrivain ? Mais voyons ce que dit de Paul Jove (27). *Paulus Jovius multorum judicia magis acriter quam libera experitur. Acriter de in virum eunt. Ego de eo sic puto, stylo bonum gravemque esse planè ad historiam : judicio ac fide dignum. Ubi affectus non distrahit, rectum, ubi illi adsunt, obtruncum. Ad gratiam scilicet se dat auram. Laudationum nec causam pè habet, nec modum. Genti suæ, puto, Medicæis nimis ex professo lictus. His quidem ita ut Laurentium Medicen parricidii reum velut ad judices agat. Orationibus quibus aut frigidus interdum, aut ineptus. Laudandus tamen legendusque multiplicem et variam rerum semina, quas redegit compositè et di-**

lucidè in unum historicæ corpus (28). L'observation de Lipse, touchant les harangues froides et impertinentes que Paul Jove a insérées dans son histoire, me fait souvenir de Bodin qui se moque d'y voir parler des soldats en écoliers de rhétorique : *Præsertim in concionibus, epistolis, fœderibus, decretis, quæ Jovius pro arbitrato fingit, in quo tamen decorum ita confudit, ut imperiti milites, ipsius Alciati sui laudatoris judicio, declamatores scholastici esse videantur* (29). Je m'assure que mon lecteur sera bien aise de trouver ici les propres termes d'Alciat, sur quoi Bodin s'est fondé. *Id à te præcipuè desiderabam, ut ad illud quod Græci περίτρον vocant, non absurdè responderes. Sicuti in eâ Oratione animadvertēbam, quæ à Marconio gregario milite, ad legiones jam planè consternatas et ad seditionem spectantes habebatur, quum Solymano Pannoniæ finibus excedente, Carolus Cæsar Viennæ profectus in Italiam rediret. In eâ siquidem concione omnes artis nervos numerosque ita expressisti, ut ille Marconius nequaquam ab aratro Volaterrani agri ad signa vocatus : sed ex schola Ciceronis et Hermogenis ad suggestum raptus esse videatur, quum passim exactæ eloquentiæ schemata interniteant, quæ peroranti turbam parère coëgerint* (30).

Notez que ces paroles de Lipse, *Laurentium Medicen parricidii reum velut apud judices agat*, ont été ainsi traduites par M. Teissier (31), il défend Laurent de Médicis du crime de parricide comme s'il plaidait pour lui devant ses juges. Paul Jove fait tout le contraire, il agit comme ferait l'avocat de l'accusateur de ce Laurent (32). On a cru sans doute qu'il s'agissait là du grand Laurent de Médicis, le fauteur des gens de let-

(28) La Popelinière, Histoire des Histoires, liv. VII, pag. 403, sans parler de Lipse, n'a fait que traduire ceci, en donnant son jugement sur Paul Jove. Il n'a pas même entendu laudationum nec causam pè habet, nec modum : paroles qu'il traduit par celles-ci ; il n'observe les causes ni moyens en ses louanges.

(29) Bodin, in Methode historiar., pag. 71.

(30) Alciatus, epistola ad Paulum Jovium, in limine Historiarum Jovii.

(31) Additions aux Éloges tirés de M. de Thou, tom. I, pag. 65.

(32) Voyez le XXXVIII^e. livre de l'Histoire de Paul Jove.

(25) Scaligerena prima, pag. m. 95.

(26) Rolandus Marenius, epist. XLl, lib. I, p. m. 124.

(27) Lipsius, Not. ad I lib. Politic., cap. 1, pag. 218.

tres dans le XV^e. siècle ; mais il s'agit d'un autre Laurent , qui assassina Alexandre de Médicis , l'an 1537.

(G) *Son histoire est de tous ses ouvrages celui qu'il a le plus travaillé.*] Ce fut le premier qu'il composa , et le dernier qu'il publia. Il en forma le dessein l'an 1515 , et il en continua l'exécution toute sa vie. Il prit pour son sujet ce qui se passa de son temps par toute la terre à commencer à l'année 1494 , qui fut celle où les Français conquièrent Naples , sous Charles VIII. Cette histoire comprend XLV livres , et s'étend jusques à l'année 1544 ; mais il y a une lacune considérable depuis le XIX^e. livre jusques au XXIV^e. inclusive-ment (33). Ces six livres , qui s'étendaient depuis la mort de Léon X jusques à la prise de Rome , l'an 1527 , ne contiennent qu'un petit sommaire des événemens. Il perdit au sac de Rome ce qu'il avait déjà composé sur cette partie de son histoire (34) , et il ne voulut ni le refaire , ni achever ce qui y manquait. Deux raisons principales l'en détournèrent ; l'une qu'il aurait fallu encourir la terrible indignation de certaines gens , l'autre qu'il ne voulait pas exercer sa plume sur une matière ignominieuse à l'Italie. *Peritos medicos imitatus , carcinomata desperatæ curationis , quæ si attractes , et acri medicamine laeossas , in immensum furere , et pestiferæ edacique serpigine mortem afferre solent , naturæ relinquenda , neque his ullo pacto manum admo- vendam judicavi. Quamobrem existimationi salutique meæ consulens , diræ tempestatis materiam , tanquam abominabilis impiique operis , minimè attingendam arbitratus sum , quando hæc adversæ fortunæ accepta vulnera , insanis nostræ detrimenta , non modò non prodenda posteris , sed pro virili occultanda esse videantur : Ea si quidem , quæ italicum nomen dedecorent , neque memorid reoli sine dolore , neque sine uberrimis la-*

(33) *Notes qu'il y a aussi une lacune depuis le IV^e. livre jusques au X^e. inclusivement. Voyez son avertissement , à la fin du IV^e. livre.*

(34) *Fatali illâ sub Clemente VII urbis æternæ cl. de nonnulli libri in schedis tantum descripti illi deperiére , haud sine suo dolore maximo. Basilius Johannes Heroldus Epist. dedicata Opera Jovii.*

ehrymis scribi , nec sine flagitio prodoreque posteris enarrari queunt (35). Nous avons vu ci-dessus (36) qu'on a fort glosé à son déshonneur sur cette lacune. C'est une chose remarquable , qu'encore qu'il eût allégué ces deux raisons comme une très-bonne apologie , il ne laissa pas de s'engager envers le public , dans la page suivante , à donner bientôt la partie qui manquait à son histoire. *Quod si mihi quanquam pedibus capto , atque adeò graviter senescenti , Deus magnus fatalis horæ spatium extendat , perpetud procul dubio lucubratione enitar , ut totum id quod in clade urbis ereptum , vel à me postea contumaci quiddam indignatione pretermisum fuit , non diu à bonis mortalibus desideretur* (37). Outre qu'il apprend qu'il a suppléé à cette lacune par des Vies particulières qu'il a publiées. La préface d'où j'ai emprunté ces faits fut écrite à Pise , le 1^{er}. de mai 1552. C'est l'épître dédicatoire du II^e. volume de son histoire. L'auteur mourut au mois de décembre suivant , et n'eut pas la satisfaction de voir sortir de dessous la presse le III^e. volume , qui est le dernier. Il fit imprimer son ouvrage à Florence. Au reste , celui qui comprend que ce fut le premier livre que Paul Jove composa , s'est broyé le pitoyablement dans ses calculs. Il dit que l'auteur commença d'y travailler l'an 1515 , âgé d'environ trente ans , et qu'il mourut en y travaillant , âgé de près de soixante et quinze ans , et que pendant les trente-sept années qu'il y travailla sa fortune fut fort agitée. *Cum enim anno à Christo qui numerabatur M.D.XV. ætatis autem suæ circa trigesimum ea quæ post annum M. CD. XC. II. per totum orbem terrarum gesta essent , atque se vivo gererentur , cum mo complexus fuisset , illud historiarum opus omnium suorum primum exorsus fuit , licet omnium postremum illud ediderit , eique quinque ferme annis septuagenario major immortuus est. Triginta itaque illis ac septem annis quibus historiam concinnavit , varid et ipse fortunâ (uti fuit*

(35) Jovius , præfat. II tomi Historiarum.

(36) Dans la remarque (B).

(37) Jovius , præfat. tom. II Historiarum sub finem.

olet) *jactatus JOVIUS* (38). On peut compter là trois fautes. 1°. Un homme qui travaille à une chose depuis sa trentième année jusqu'à sa sixante et quatorzième y travaille quarante-quatre ans, et non pas trente-sept. 2°. Paul Jove étant mort l'an 1552, n'a point vécu plus de sixante et quatorze ans, s'il est vrai qu'en 1515, il n'en avait qu'environ trente. Il n'aurait vécu qu'environ sixante-sept ans. 3°. L'épithaphe de Paul Jove (39) lui donne soixante-neuf ans, sept mois, et vingt-deux jours de vie; il n'est donc point vrai qu'il ait vécu près de soixante-quinze ans, et c'est parler sans exactitude, que de dire qu'il avait environ trente ans l'an 1515.

Par occasion je dirai que le livre *de Piscibus Romanis* est le premier ouvrage que Paul Jove ait publié (40). Il le dédia au cardinal Louis de Bourbon. L'épître dédicatoire est datée du Vatican, le 29 de mars 1524. Il se proposait alors une chose qu'il n'exécuta pas; c'était de mettre bien-tôt sous la presse la première décade de son histoire. *Exibit in publicum propediem hujusmodi laboriosissimi operis prima decas, non sine aliquo spe immortalitytis* (41).

Alcyonius en fait l'éloge dans un livre qui fut imprimé l'an 1522. Cela ne doit point passer pour une nouveauté qu'elle eût été imprimée. Il pouvait parler pour l'avoir lue manuscrite. Voici ce qu'il en a dit : *nam etiam scribendi laudem feliciter consecutus est Paulus Jovius hic, in eadem decade, quæ res omnes complexus est, quæ toto terrarum orbe gestæ sunt; postquam Carolus III rex Galliarum, cum maximis copiis transgressus Alpes, tranquillam Italianam statum perturbavit, et maxima funestissimorum in Italia bellorum jecit semina. Historia enim hujus clarissimi scriptoris, omnes elegantiarum flores, omnia eloquentiarum*

lumina habet, et miræ orationis claritate splendescit, (usque eò omnia ornata narrantur), et regiones aut pugnae admirabiliter describuntur, et conciones hortationesque prudenter, et gravissimè interponuntur. Denique illius auctor, varietate, evagationibus, amplificationibus, digressionibus non minus præstantis historici, quàm eximii oratoris laude, ab omnibus decorari debet (42).

(H) *Il n'avait pu obtenir l'évêché de Côme.*] Cela paraît par une lettre qu'André Alciat lui écrivit (43). Elle est datée de Pavie, le 7 d'octobre 1549, et sert de réponse à une lettre que Paul Jove lui avait écrite pour lui faire part de son mécontentement, et du dessein qu'il avait formé de sortir de Rome, et de s'en aller à Florence. *Scribis te gravi injuriâ permotum, urbe (quod nunquam fieri posse putâram) propediem excessurum, ne diutius acceptæ contumeliæ deformis testis in eâ aulâ specteris, in quâ per multos annos (uti mihi videtur) cum aureæ mediocritatis bonis planè beatus, tum studiorum tuorum auctoritate clarus hactenus fuisti. Mirum profectò videri potest, quòd tibi doctrinæ ac ætatis honore majora promerito, in petitione pontificatus patriæ tuæ Paulus pontifex quendam prætulerit. At quem hominem? qui Comi neque natus, neque unquam visus sit, et qui (sicut à multis audio) ex arcanis cubiculi sordibus in lucem repente sit productus. Voilà qui ne va pas mal : c'est parler assez cavalièrement du saint-père; on ne le traite guère mieux dans la suite : *Quis in hoc pontificem ἀνωστήσει non judicet? non enim hostis bonarum litterarum et planè ferreus esse non potest, qui te gravissimarum rerum scriptorè intempestivè contempserit... Dices te indignè deceptum ab inveterati astutis sene principe, qui blandis promissis vota tua honestè concepta iniquè fefellerit. Je crains bien que M. de Thou n'ait fait ici une faute : il prétend que ce fut Clément VII qui refusa à Paul Jove l'évêché de Côme, et que ce refus lui attira des duretés dans les livres du postulant. *Cum ad No-***

(38) Basil. Job. Heroldus, *epist. dedic. Operum Jovii*.

(39) *Apud Paulum Freherum, Theatr., pag. 14, et apud Pope Blount, cens. Author., pag. 9, où, au lieu de vingt-deux jours, on met deux jours. M. de Thou a vingt-deux.*

(40) Herold, *epist. dedic. Operum Jovii*, nous apprend l'ordre des écrits que cet auteur publia.

(41) Jovius, *epist. dedic. libri de Piscibus*.

(42) Petrus Alcyonius, in Medice Legato postérieure, pag. 103, edit. Genov., 1624.

(43) Elle est imprimée à la tête de l'Histoire de Paul Jove.

vocomensem episcopatum omnibus votis anhelaret, suæque erga Medicæam familiam, in cujus laudes profusus fuerat, observantia deberi id meritorum fiducia putaret, tamen ab eo obtinere non potuit: quod in causâ fuisse plerique credunt, cur Clementem in historiis avaritiæ et tenacitatis insimulet (44).

(I) *Il avait un frère nommé BENEDICTUS JOVIUS, qui composa quelques livres.] Il était l'aîné de Paul, et il lui tint lieu de père: ce fut lui qui l'éleva, et qui l'instruisit, et qui l'anima à être auteur; car lui ayant montré deux de ses ouvrages, savoir: l'Histoire de Côme, et un Traité sur les actions et les mœurs de la nation suisse, il lui fit naître l'envie de composer une histoire générale. Il mena une vie fort tranquille et fort retirée dans le lieu de sa naissance, duquel il ne sortit jamais que pour aller entendre à Milan les leçons d'un professeur grec. Il avait appris cette langue de lui-même, mais il souhaita d'apprendre à la prononcer; ce fut le sujet de son unique voyage. Il vécut soixante et treize ans, toujours sain et vigoureux de corps et d'esprit. Il avait destiné au public une centaine de lettres remplies d'érudition: ses fils devaient avoir soin de les publier avec quelques autres compositions qu'il leur laissa, quelques traductions du grec, et quelques pièces de poésie (45). Leur oncle attendit cela de leur diligence (46); mais je ne pense pas qu'il y ait rien d'imprimé de cet auteur que des poésies latines.*

Il ne faut pas croire que PAULUS JOVIUS junior, dont on voit plusieurs vers latins dans les éloges que notre Paul Jove a composés, eût pour père Benoît Jove. Il était neveu de JULIUS JOVIA, qui fut fait coadjuteur de son oncle (47) à l'évêché de Nocère, le 21 d'août 1551, et qui posséda après lui cette prélature. *Paulus Jovius junior*, bon poète, fut fait coadjuteur de son oncle Julius Jovius, au même

(44) Thuan., lib. XI, pag. 235.

(45) *Seil hæc et Græcæ translationis non ignobilia opera cum lepidis poematibus eruditorum liberorum diligentia publicabit.* P. Jovius, Elog., cap. CVI.

(46) Tiré de Paul Jove, au chap. CVI des Eloges des Savans.

(47) C'est-à-dire, de notre Paul Jove.

évêché, le 29 de novembre 1560, et y fut son successeur. Il siégea vingt-cinq ans, et mourut l'an 1585 (48). J'ai dit ailleurs (49) que Paul Jove n'était point poète.

(K) *Un PAUL JOVE opina d'une manière curieuse sur la question de la résidence.] Un de mes amis, qui m'avait entendu dire tout ce dont je me souvenais de notre Paul Jove, me représenta que j'oubliais le meilleur. Il fut, me dit-il, l'un des pères du concile de Trente; et comme il n'était nullement théologien, car il avait été médecin avant que de parvenir à la mitre, et il ne discontinua jamais l'étude des belles-lettres, je ne puis pas qu'il se signalât beaucoup dans cette assemblée, quand il fallait opiner sur quelque point de doctrine. Il avait un grand intérêt à ne pas souffrir que l'on décidât que la résidence des évêques est de droit divin. Cette thèse, si ardemment soutenue par quelques-uns des députés, ne pouvait point l'accommoder: c'était*

Aux évêques de cour prêcher la résidence.

Il la combattit par des raisons pratiques: il fit voir que les diocèses où la résidence était observée n'étaient pas moins dans le désordre que les autres (50), et il cita notamment la ville de Rome. Mais il vaut mieux l'entendre lui-même. Cet ami me tra tout aussitôt la page 470 de Paolo, où je trouvais ce qui suit. *Si la résidence des prélats était la vraie cause des abus, l'on verrait moins de corruption dans les églises où les évêques ont résidé de notre temps. Depuis cent ans, les papes se sont tenu assiduellement à Rome, et ont appliqué tous leurs soins à faire instruire le peuple; et avec tout cela nous voyons pas que cette ville en*

(48) Tiré d'Ughelli, Ital. sacra, tom. VI, pag. 746.

(49) Dans l'article d'HENRI VI, tom. VII, pag. 441.

(50) Conférez avec ceci ce que dit Benoît dans l'endroit que je cite, article de Paul Jove, remarque (N), tom. VI, pag. 54, et lisez ces paroles de la page 434 du tome de l'Abbrégé chronologique de M. de la Harpe: *leur enjoignit par arrêt d'aller à leurs évêchés faire leur devoir, autrement ils seraient contraints par la saisie de leurs biens et de leur équipage. Mais peut-être que la façon que la plupart d'eux vivaient, leur absence causait moins de scandale à leur peuple, que n'eût fait leur résidence.*

ieux poliee. Les villes capitales des royaumes, où les évêques n'ont pas manqué de résider, sont plus gâtées que de misérables villes qui n'ont point vu leurs évêques depuis un siècle. Et pas un des anciens prélats qui ont été ici, et qui ont toujours résidé (car il y en a quelques-uns) ne nous aura montré, que son diocèse soit mieux réglé que ceux de ses voisins qui n'ont jamais résidé. Ceux qui disent que ces églises sont des troupeaux sans pasteurs, devraient considérer que les curés ont charge d'âmes aussi bien que les évêques, et néanmoins on ne parle que de ceux-ci, comme il n'y pouvait avoir des chrétiens utiles où il n'y a point d'évêques. Il y a dans les montagnes des peuples à qui on n'en a jamais vu, et qui pourtant peuvent servir d'exemples aux évêques épiscopales. Nous devons louer et imiter le zèle et la conduite des évêques de ce concile, sous Paul, qui ont ordonné des peines contre les prêtres, pour les obliger à la résidence, et ont commencé de lever les empêchemens qui les éloignaient de leurs diocèses. Plutôt que de nous flatter d'une vaine espérance, que la résidence produira la réformation de l'église, nous devons craindre que, comme nous cherchons maintenant les moyens pour la résidence, les inconvéniens (51) qui en naîtront obligent nos successeurs d'y appliquer le remède de l'absence (52). Je ne mets pas beaucoup de peine à désabuser mon ami : il ne fallut que lui faire prendre garde que l'historien du concile parle d'un Paul Jove, évêque de Nocère, l'an 1562 (53), dix ans après la mort du Paul Jove dont j'ai écrit dans cet article.

1) Il a été blâmé d'avoir eu trop de croyance pour les prédictions astrologiques, et pour de semblables superstitions.] Martin del Rio ayant rapporté quelques faits qui semblent prouver que l'astrologie et la chiromancie peuvent révéler l'avenir,

ajoute : *Unus ista omnia narrat Jovius (*)*, *nec usquequaque indubitata fidei historicus, nec satis à superstitionis et gentilium ne dicam opinionibus, saltem locutionibus, alienus* (54). Il l'avait déjà blâmé d'avoir eu quelque respect pour une remarque d'Amnionmancie. C'est ainsi qu'on nomme l'art de deviner par l'inspection de la membrane *amnios*, qui couvre l'enfant dans le ventre de sa mère. *Sed et Jovius ne quid superstitionis omitteret, nimis hujusmodi vanitatibus pro episcopo deditus, in Ferdinandi Davali nativitate* (lib. 1. Piscarii) *hujusmodi pelle involutum ex utero produsse consideravit* (55). Cette membrane se rompt ordinairement lorsque l'enfant naît, mais quelquefois elle se conserve entière, et l'on prend cela pour un signe de bonheur. De là est venu le proverbe, *il est né coiffé* (56). Paul Jove observa curieusement cette circonstance dans la nativité du marquis de Pescaire, et l'on vient de voir qu'il en fut fort censuré par Martin del Rio. Donnons encore une preuve de sa foi pour l'astrologie. Ayant dit qu'il arriva des révolutions de religion par tout le monde vers le commencement du XVI^e. siècle, il attribue cela aux influences des astres. J'emprunterai les paroles de Florimond de Rémond pour narrer ce fait, parce qu'elles nous apprennent une petite supercherie d'un traducteur. « Presque en mesme temps, dit le » Jove, qu'Ismaël occupa l'empire » des Perses, et changea la religion, » la bigarrant d'une nouvelle superstition mahometane, s'éleva en » Allemagne, sous l'autorité de Luther, ceste monstrueuse heresie, » laquelle voulut aneantir la religion » catholique, et tout ce que l'antiquité avoit receu, comme avoient » fait en Perse les peuples enragés et » obstinez en leurs nouvelles folies » et superstitions. Au moyen de quoy, » dit-il, je reconnois volontiers par » une secrette puissance du ciel, et

(*) In Elogiis.

(54) Mart. del Rio, *Disquis. Magic.*, lib. IV, cap. III, quart. V, pag. m. 278.

(55) *Idem*, *ibidem*, cap. II, quart. VII, sect. I, pag. 237.

(56) Voyez le *Traité de M. Drelincourt*, dont l'extrait a été donné dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1685, art. XI, pag. 815.

h) Il prétend que le décret de la résidence trois ans ferait que les évêques se soumettraient aux papes, et les curés aux évêques.

i) Fra-Paolo, *Histoire du concile de Trente*, VI, pag. 470, à l'ann. 1562, de la translation d'Amelot. Voyez la page 499 de l'édition italienne in-4^o.

j) C'est Paulus Jovius Junior : j'ai parlé de lui-dessus, dans la remarque (1), vers la fin.

» par la maligne influence des astres,
 » qu'en mesmes temps toutes les re-
 » ligions, par tout l'univers, com-
 » mencerent à changer de face et de
 » visage, veu que non seulement les
 » mahometans, mais aussi les chres-
 » tiens, voire les nations idolastres
 » les plus éloignées de nous, adorant
 » les idoles, et en l'Inde orientale,
 » et au nouveau monde decouvert
 » depuis peu de temps vers l'occi-
 » dent, avoient coulé et glissé en
 » nouvelles religions et opinions.
 » C'est ce que dit le Jove latin. Mais
 » en sa traduction françoise, est re-
 » marquable la bonne foy reformée
 » en la conscience religieuse de son
 » traducteur, lequel passe par dessus
 » tout ce que le Jove dit de ce chan-
 » gement de religions, et de ceste
 » monstrueuse heresie lutherienne,
 » née en Saxe : cela lui faisoit mal au
 » cœur. Avec quelle fidelité manient-
 » ils les saints et sacrez livres, puis
 » qu'ils tronquent ainsi sans front et
 » sans honte les historiens qui ne font
 » que naistre, pour faire perdre un
 » seul mot qui touche Luther, pere
 » de toutes les heresies qui travail-
 » lent la chrestienté (57) ! » Flori-
 mond de Rémond cite le XIII^e. livre
 de l'Histoire de Paul Jove, où j'ai
 trouvé, au feuillet 239, verso, de l'édi-
 tion de Strasbourg 1556, ce qui suit :
*Nec multò post exarsit in Germaniâ
 authore Luthero dira hæresis, quæ
 populis, ut in Perside acciderat, ad
 insaniam versis, christiani dogmatis
 placita, et veteres sacrorum ritus ve-
 hementissimè conturbavit. Ita ut fa-
 cile crediderim ab occultâ cœli potes-
 tate, malignoque syderum concursu
 provenisse, ut religiones toto terra-
 rum orbe enatis factionibus, uno
 tempore scinderentur, quando non
 mahometani modo christianique, sed
 et remotissimæ gentes idololatræ, aut
 sydera aut portenta pro Diis vene-
 rantes, cùm in Indiâ quæ ad orien-
 tem vergit, tum in novo orbe ad oc-
 ciduam plagam reperto, novas sa-
 crorum opiniones induerint.* Je ne
 connais point d'autre traducteur fran-
 çais de l'Histoire générale de Paul
 Jove, que Denys Sauvage. A-t-il été
 protestant ? et serait-ce lui qui au-

rait commis la fraude que Flori-
 mond de Rémond a objectée aux ré-
 formés ?

(M) Il est nécessaire d'allonger un
 peu ce que j'ai dit quand j'ai parlé
 du premier ouvrage qu'il publia. J'ai
 dit, 1^o. (58) que ce fut le *Traité de Pis-
 cibus Romanis* ; 2^o. qu'il en data l'é-
 pître dédicatoire, le 26 de mars 1524 ;
 3^o. qu'il se proposait alors de mettre
 bientôt sous la presse la première
 décade de son Histoire. A l'égard du
 premier de ces trois faits, j'ai cité
 Héroldus qui a dit formellement : *Il-
 lud (scriptum) quod omnium primum
 edidit de Piscibus Romanis.* Le second
 fait n'a pas besoin de preuve, cha-
 cun le peut voir au bas de l'épître
 dédicatoire ; et j'ai prouvé le troisi-
 me par un passage de Paul Jove. Je
 me suis fait une objection prise de ce
 qu'Alcyonius, dans un ouvrage im-
 primé l'an 1522, assure qu'il a vu la
 première décade de cet historien.
 J'y ai répondu le mieux que j'ai pu ;
 mais voici une nouvelle difficulté. Le
 Calcagnini nous apprend, dans une
 lettre écrite de Rome sous le pontifi-
 cat de Léon X (59), que la première
 décade de Paul Jove était publiée.
*Paulus Jovius..... tam luculentè,
 tam doctè, tam eleganter scribit no-
 tri temporis historiam, cujus decem
 libros JAM EDIDIT, ut pudeat me de
 homine tam diserto tam indisertè scri-
 bere* (60). Si Calcagninus fondé sur
 raison entend que cette première dé-
 cade était imprimée, Paul Jove sera
 coupable de l'erreur que l'on vou-
 drait m'imputer. Ce serait en vain
 qu'on alléguerait que la date de l'é-
 pître dédicatoire du *Traité de Pis-
 cibus Romanis* a été changée par les im-
 primeurs ; car il est certain, en tout
 cas, que cette épître fut composée
 sous Clément VII, qui fut créé pape
 au mois de novembre 1523.

(58) Voyez la remarque (G), vers la fin.

(59) Il mourut l'an 1521.

(60) Calcagninus, epist. ad Jacobum Zing-
 rum, in collectione Colomarianâ clarorum vi-
 rorum epist., pag. 234.

JOVIEN, empereur de Rome,
 obtint cette dignité par l'élection
 de l'armée, l'an 363, après la mort
 de Julien l'apostat. Il était plus
 considérable par le mérite de

(57) Florimond de Rémond, Histoire de l'Hé-
 résie, liv. I, chap. IV, pag. m. 24.

ante Varronien, son père, que le sien propre (a); car il était encore bien jeune, et il servait encore dans les compagnies des gardes du corps (A). La plupart des choses qui le concernent ayant été employées dans le Dictionnaire de Moréri, je ne m'arrêterai qu'à deux faits qu'on n'y trouve pas. Le premier est que Jovien conclut une paix si honnête et si désavantageuse à l'empire romain, qu'il s'exposa aux murmures et aux moqueries du public (B). Le second est qu'il approuva point que pour abattre les sectes on employât la violence (C). Quelques auteurs disent qu'avant lui jamais les Romains n'avaient cédé aucune portion de l'empire par un traité de paix (D). D'autres soutiennent que ceux qui parlent de la sorte n'ont point de raison. J'examinerai cela dans une remarque, et je rapporterai aussi ce que les pères de l'église ont avancé touchant cette paix de Jovien (b). Toutons que c'était un homme de très-grande taille, zélé pour l'orthodoxie, mais fort adonné au vin et à l'impudicité (E). Il faut mieux croire ceux qui disent qu'il ne manquait ni d'activité, ni de prudence, ni de savoir, que ceux qui lui attribuent beaucoup de mollesse, beaucoup d'ignorance, beaucoup de cupidité (c); car il se montra fort vigilant pour prévenir les tumultes et les concurrences qu'il craignait que la nouvelle de son éléction n'excitât dans les provin-

ces occidentales de l'empire (d). Les mesures qu'il prit pour cela se trouvèrent justes, quoiqu'il n'eût pas pu empêcher que les véritables nouvelles du mauvais état de l'Orient ne devançassent les fausses nouvelles qu'il ordonna que l'on répandît partout, afin de cacher les avantages que les Perses avaient remportés (F). Son père, qui avait quitté le service afin de vivre en repos dans sa maison (e), n'eut pas le temps de monter à la dignité qui lui était destinée; il mourut avant que Jovien eût exécuté la résolution de le créer son collègue au consulat (f). Cette dignité fut conférée à un enfant (g), à Varronien, fils de Jovien et de Charite, fille de Lucillien (h). L'empire de Jovien fut fort court: il ne dura pas huit mois.

(d) Voyez Ammien Marcellin, lib. XXV, cap. VIII.

(e) Id., *ibid.*, cap. V.

(f) Voyez M. Valois, in Marcell., lib. XXV, cap. ult.

(g) Amm. Marcell., *ibid.*, cap. X.

(h) Idem, *ibidem*, cap. VIII, pag. m. 436.

(A) *Il servait encore dans les compagnies des gardes du corps.* Quand je dis cela, je considère principalement ces paroles d'Eutropius: *Post hunc (Julianum) Jovianus, qui tunc DOMESTICUS MILITABAT, ad obtinendum imperium consensu exercitus electus est, commendatione patris quam sud militibus notior* (1). Mais il faut que je dise aussi que les expressions de cet auteur ne sont pas assez précises, et qu'il faut les rectifier par celles d'un autre historien, qui marquent plus nettement le grade où Jovien était parvenu: *Jovianus eligitur imperator, Domesticorum ordinis primus, paternis meritis mediocriter com-*

(a) Seides, in Iôciavō. Voyez aussi les paroles d'Eutrope dans la remarque (A).

(b) Voyez la remarque (D).

(c) Voyez la remarque (B), vers la fin.

(1) Eutrop., lib. X, pag. m. 123.

mendabilis (2). Comme les charges militaires n'ont point aujourd'hui le même ordre, ou la même disposition qu'en ce siècle-là, il serait fort difficile de trouver un mot français qui signifîât exactement ce que veulent dire les paroles, *domesticorum ordinis primus*, ou *primicerius domesticorum* (3); mais on peut prétendre légitimement qu'elles ne veulent point dire que Jovien fût le chef, ou le capitaine des gardes qui s'appelaient *domestici*, car le vrai nom de leur capitaine était *comes domesticorum* (4). On a dit dans le Dictionnaire de Moréri, que Jovien était *capitaine de la garde prétorienne*, lorsqu'il refusa d'abjurer le christianisme sous Julien l'apostat. Cela est pris de l'historien Socrate, qui s'étant servi du terme de *χίλαρχος* (5), n'autorise point la phrase dont Moréri s'est servi. Observons que Théodoret assure (6) que Jovien ne possédait aucune charge dans l'armée quand on le fit empereur. Ammien Marcellin, qui dit le contraire, est plus croyable; car il était sur les lieux.

(B) *Jovien conclut une paix si honteuse et si désavantageuse..... qu'il s'exposa aux..... moqueries du public.*] Il céda aux Perses cinq provinces, avec des places qui étaient un ferme rempart de l'empire romain. Il leur céda, entre autres places, l'importante ville de Nisibe, et celle de Singara (7); et il n'obtint qu'avec peine que les habitans pourraient en sortir pour se retirer sur les terres des Romains (8). Il s'engagea à ne donner plus de secours au roi d'Arménie, qui avait été constamment le bon et fidèle ami des empereurs. Ce fut, disent les historiens, une espèce d'impiété, et la ruine de ce fidèle ami, et la perte de l'Arménie. *Quibus exitiale aliud accessit et impium, ne post hæc ita composita, Arsaci poscenti contra Persas ferretur auxi-*

lium, amico nobis semper et fido..... Unde postea contigit, ut vivus caperetur idem Arsaces, et Armenia maximum latus Medis conterminans, et Artaxata inter dissensiones et turbamenta raperent Parthi (9). On ne peut rien lire de plus touchant que la description de l'état où se trouverent les habitans de Nisibe, lorsqu'ils se virent forcés de se transporter ailleurs (10). Les prières qu'ils firent à Jovien, de ne les contraindre pas de sortir de leur patrie, étaient fort propres à fendre le cœur; néanmoins il n'y eut aucun égard: il alléga l'engagement de sa parole, et la crainte du parjure: mais on crut qu'il ne donnait pas le véritable sujet de sa crainte. *Et hæc quidem suppliciter ordo et populus precabatur: sed verbis loquebantur incassum, imperator ut fingebat, alia metuens, perjurii piacula declinante* (11). On crut qu'il ne garda sa parole que parce qu'il avait peur que, s'il s'arrêtait en ce pays-là, et s'il s'engageait à de nouveaux démêlés avec les Perses, il se vît sur les bras un compétiteur à l'empire. On avait raison, peut-être, de dire cela; mais au fond les historiens romains sont très-blâmables de se plaindre de ce qu'il exécuta postuellement le traité de paix. Citons un passage d'Eutrope, où on l'en censure, et où l'on fait consister en cela sa grande faute; car du reste l'on convient qu'une espèce de nécessité l'obligea de consentir à des conditions ingnomineuses, et qui n'avaient jamais été imposées au peuple romain. *Jam turbatis rebus, exercitus quoque inopia laborante, uno à Persis atque altero prælio victus* (Jovianus) *per cem cum Sapore necessariam quidem, sed ignobilem fecit, mulctatus fribus, ac nonnulla imperii romani parva tradidit: quod ante eum annis mille centum et duobus-de-viginti fere, ex quo Romanum imperium conditum erat, nunquam accidit. Quintum legiones nostræ ita et apud Caudium per Pontium Telesinum, ita et in Hispaniâ apud Numantiam, et in Numidiâ sub jugum missæ sunt, et nihil tamen finium traderetur. Ea*

(2) Amm. Marcellin., lib. XXV, cap. V, pag. m. 430.

(3) Hieron., in Chron., se sert de celles-ci.

(4) Vide Valesium in Ammian. Marcellin., lib. XIV, cap. X.

(5) Socrat., Hist., lib. III, cap. XXII.

(6) Theodor., Hist., lib. IV, cap. I.

(7) Vide Valesium in Ammian. Marcell., lib. XXV, cap. IX, pag. 430.

(8) Amm. Marcell., lib. XXV, cap. VII.

(9) Idem, ibid., pag. 434.

(10) Voyez Marcellin., ibid., cap. IX.

(11) Idem, ibid. Voyez aussi la Chronique d'Alexandrie.

is conditio non penitus reprehenda foret, si foederis necessitatem, integrum fuit, mutare voluisset: aut à Romanis omnibus his bellis, commemoravi, factum est. Nam à Samnitibus, et Numantinis, et Numidis confestim bella illata sunt, quæ par rata fuit (12). Vous voyez donc le blâme de n'avoir pas imité les anciens Romains, qui sans user de ruse avaient attaqué les nations qu'ils avaient obligés d'accepter une capitulation honteuse, mais qui ne leur avait point fait perdre un pouce de terre. Et puisque n'ayant régné que sept ou huit mois, il a été censuré de n'avoir pas réparé la honte et la perte attachées à la pacification, il est évident qu'on aurait voulu qu'il en eût enfreint les articles peu de jours après qu'ils eurent été conclus, et tout aussitôt que son armée trouva pourvue de vivres, et dans un lieu de sûreté. Mais n'était-ce pas une politique trop visiblement injuste? Je veux qu'après une paix mal-fait préjudiciable que la nécessité a extorquée, il soit permis de chercher les occasions de s'en relever; est-ce à dire qu'il ne faille pas se couler quelque temps, et attendre des prétextes et des conjonctures que le cours des années ne puisse pas d'amener? Vous voyez même en s'accommodant aux mœurs corrompues de la politique, il prouve que Jovien eût été coupable d'une extrême déloyauté, s'il eût été que les historiens le blâment de n'avoir pas entrepris. Les trois exemples des anciens Romains qu'Eutrope allègue, sont dissemblables. Le peuple et le peuple pouvaient casser impunément les conventions de leurs rois; mais Jovien qui avait conclu la paix ne voyait personne au-dessus de lui. Il était le souverain. Notez que ce qui perça d'abord le cœur des véritables Romains fut la cession d'un pays qui appartenait à leur empire: car ils prétendaient que jamais cela n'était arrivé; et il était si peu selon les maximes de souffrir que leurs États diminuassent, qu'ils n'accordaient l'honneur du triomphe qu'à ceux qui reculaient les frontières: il l'avait refusé à des généraux qui

avaient fait de grandes actions, mais sans autre fruit que de recouvrer ce que l'on avait perdu. Lisez la description de cette grandeur romaine dans ces paroles de Marcellin: *Illud tamen ad medullas usque bonorum pervenit: quod dum extimescit æmulum potestatis, dumque in animo per Gallias et Illyricum versat, quosdam sæpè sublimiora cœptasse, famam adventus sui prævenire festinans, indignum imperio facinus amictu perjurii fugiendi commisit, Nisibi prodita: quæ jam indè à Mithridatici regni temporibus, ne Oriens à Persis occuparetur, viribus restitit maximis. Nunquam enim ab Urbis ortu inveniri potest annalibus replicatis, ut arbitror, terrarum pars ulla nostrarum ab imperatore vel consule hosti concessa: sed ne ob recepta quidem quæ direpta sunt, verum ob amplificata regna triumphalis gloria fuisse delata. Unde P. Scipioni ob recuperatas Hispanias, Fulvio Capuâ post diuturna certamina superata, et Opimio post diversos exitus præliorum, Fregellanis tunc internecivis hostibus ad deditionem compulsis, triumphus sunt denegati. Id etiam memoriæ nos veteres docent, in extremis casibus icta cum dedecore foedera, postquam partes verbis juravere conceptis, repetitione bellorum illicò dissoluta: ut temporibus priscis apud Furcas Caudinas sub jugum legionibus missis in Samnio, et per Albinum in Numidia scelestè pace cogitata, et auctore turpiter pactio nis festinata Mancino dedito Numantinis (13). Notez que la remarque (D) doit être considérée comme une suite de celle-ci; car j'y examine si Eutrope et Ammien Marcellin ont pu affirmer tout ce qu'ils avancent.*

Pour peu que l'on réfléchisse sur le naturel des peuples, et sur l'état où étaient alors les chrétiens et les païens, on croira facilement que l'empereur Jovien se rendit odieux et méprisable, et l'objet de plusieurs satires. Le peuple craint et hait la guerre; il aime et souhaite la paix: c'est avec raison; car c'est lui qui souffre les principales incommodités de la guerre: mais il ne laisse point de s'affliger d'un traité de paix qui déshonore la

(12) Eutropius, lib. X, pag. 123.

(13) Amm. Marcellin., lib. XXV, cap. IX, pag. 439, 440.

nation, et qui la dépouille d'une frontière qui la mettait en sûreté, et qui la rendait formidable à ses voisins. Les victoires et les conquêtes répandent la joie jusque dans les âmes des plus chétifs paysans, et font supporter avec beaucoup plus de patience le poids de la guerre. On oublie beaucoup mieux les taxes et la multitude des impôts, quand on voit la prospérité des armes et les conditions avantageuses d'un traité de paix. Chacun prend sa part à la gloire de la nation; mais la pensée que les ennemis deviendront fiers, méprisans, insultans, s'ils ont terminé la guerre par une paix toute telle qu'ils la pourraient souhaiter, accable de chagrin et de dépit. Faut-il, dit-on, que tant de charges et tant de dépenses ne servent de rien? etc. Voyez ci-dessus (14) les murmures des Français contre la paix de Cateau. Jamais les peuples n'ont été plus en état de faire éclater de pareils ressentimens que sous l'empire de Jovien. L'émulation était grande entre les chrétiens et les païens. Ceux-ci venaient de perdre un empereur qu'ils aimaient, et dont ils attendaient de très-grandes choses: ils s'étaient flattés de l'espérance que son expédition contre les Perses serait utile et glorieuse, et ils virent que la mort lui ayant ravi ces beaux triomphes, on lui donna pour successeur un prince chrétien, sous qui les affaires furent réduites à un misérable état. Murmurer contre un tel prince, le critiquer, le satiriser, c'était satisfaire en même temps plusieurs passions; c'était augmenter la gloire de Julien; c'était faire de la confusion aux chrétiens; c'était sacrifier à l'idole de la vanité politique et au zèle de religion. On ne manqua point d'agir selon les instincts de tous ces principes: on fit des vers et des parodies pour bafouer Jovien (15). Les railleurs d'Antioche se signalèrent principalement; ils semèrent des libelles contre lui dans les rues; ils en affichèrent quelques autres; ils le tournèrent en ridicule, en lui appli-

quant quelques endroits de l'Iliade et entre autres celui du III^e. (16), où Paris est si rudement gâché par son frère Hector; et celui du livre (17), où Ulysse menace de le dépouiller jusqu'à la ceinture et de le chasser ignominieusement.

Εἰ μὴ ἐγὼ σε λαβὼν, ἀπὸ μὲν
ἱμάτα δύο

Χλαῖνάν τ', ἠδὲ χιτῶνα, τὰ
ἀμφικαλύπτει

Αὐτὸν δὲ κλαίοντα θοῶς ἐπὶ
ἀφίσσω.

*Nisi ego te captum et caris vestibus
Lendque et tunicâ et vestibus quo
circumtegunt,*

*Ipsam verò te plorantem caloriter
remittam (18).*

Une vieille femme qui le regardait grand et beau, et qui apprenant qu'il n'avait point de génie, ni de sens (19), s'écria: *Sa folie est grande que sa taille* (20). Suius nous apprend toutes ces choses déjà dit que cet empereur n'avait rien; qu'il n'avait eu aucune science et qu'il perdait, par sa légèreté, ce que la nature lui avait donné. Ἀμελίτητος δὲ ὢν, καὶ ἀγνοῦσιν, καὶ ἦν ἰσχὺς φύσιν διὰ ἡμαῦρου καὶ ἠφάνιζεν. *Sed in doctrinâ prorsus expertus; gustarat quidem. Quineti habebat ingenium, id per obscurabat, et debebat* (21) et Ammien Marcellin n'en fait pas de cette façon. *Vir aliter iners neque imprudens* (22) d'eux. On verra les termes dans la remarque (E), au commencement.

(C) *Il n'approuva point d'abolir les sectes on employa la violence.* Le philosophe Théodoret donne un éloge qui ne s'accorde point avec les faits que l'on trouve dans l'Histoire Ecclésiastique. On loue d'avoir permis à tous les hommes de servir Dieu comme ils voulaient, et d'avoir par-là fait la distinction de ces flatteurs, qui s'étaient changés de religion à mesure

(16) *Vs.* 39.

(17) *Vs.* 261.

(18) *Idem, ibidem.*

(19) *Idem, ibidem.*

(20) Ὅσον μῆκος, καὶ βάθος
*Quanta longitudo et profunditas est
poris, tanta etiam est ejus stultitia.*

(21) *Idem, ibidem.*

(22) *Eutrop., lib. X, sub fin.*

(14) Dans les remarques (C), (G), (H), de l'article HENRI II, dans ce volume. Voyez aussi la remarque (P) de l'article HENRI IV, dans ce volume.

(15) Suidas, in Ἰωβιανῶ.

pourpre impériale avait changé de
 mins; gens qu'il compare à l'Euripe
 (23). Θαυμάζει τὸν βασιλέα, ὡς τὸ ἐφίῃναι
 προσκύνειν ὡς ἱερασι βούλονται, νικῶσαι
 τῶν κολάκων τοὺς τρόπους· οὗς καὶ
 αὐτῶν πάτω γελοῖως ἴφθι, ἐλέγχισθαι
 αὐτοὺς ἀλουργίδα, οὐ θεὸν θεραπεύον-
 τας μηδὲν τι διαφέρειν αὐτοὺς Εὐρίπου,
 οὔτι μὲν ἐπὶ τὰδ', οὐδὲ εἰς τοὐναντίον
 ἐκρύματα μεταβάλλοντος. Imperator
 magnis effert laudibus, ob id
 mod concessa cuique libera facultate
 valendi numinis prout vellet, adula-
 torum mores compresserit. Quos qui-
 dem facete perstringens, ait experi-
 mento cognitum esse, illos non Deum
 purpuram colere: planèque simi-
 les esse Euripo, qui modò in hanc,
 modò in illam partem fertur (24).
 Thémistius parla de la sorte dans la
 langue qu'il prononça sur le consu-
 et de Jovien. Ce langage signifie que
 empereur ne défendait pas aux païens
 servir leurs dieux selon l'ancienne
 costume; cependant nous apprenons
 l'historien Socrate (25), que tous
 temples des païens furent fermés,
 que ces idolâtres se cachèrent les
 d'un côté, les autres de l'autre;
 les philosophes abandonnèrent
 leur habit, et que les sacrifices, qui
 avaient été si fréquens sous l'empe-
 reur Julien, cessèrent. Il faut donc
 que Thémistius se servit d'une
 hyperbole qui n'était fondée que sur
 la modération de Jovien pour les hé-
 tiques, et qui peut-être était une
 exhortation adroite à user de la mê-
 me tolérance envers toutes sortes de
 ligions. Ce qu'il y a de certain, est
 que ce prince se voyant recherché
 par toutes les sectes chrétiennes, car
 aucune voulait le gagner, se déclara
 pour le parti orthodoxe de la con-
 stantinité du verbe (26); mais il
 acquiesça point à la demande de
 passer de leurs églises ceux qui te-
 naient une autre opinion (27), et il
 pondit qu'il haïssait les disputes,
 qu'il aimait et estimait les ama-
 teurs de la concorde. Il se proposa
 d'atteindre, par la douceur et par la
 bonnairété, tous les schismes de

l'église: c'est pourquoi il fit entendre
 qu'il ne persécuterait personne, mais
 qu'il aimerait et honorerait principa-
 lement ceux qui feraient paraître
 beaucoup de zèle pour le rétablis-
 sement de la paix. Ὁ μὲντοι βασιλεὺς
 πρόθεσιν εἶχε, κολακεία καὶ πειθοὶ τῶν
 διςῶτων τὴν φιλονεικίαν ἐκκόψαι, φήσας
 μηδενὶ ὀχληρὸς τῶν ὁπασσοῦν πιστευόντων
 εἶσθαι· ἀγαπήσειν δὲ καὶ ὑπερτιμήσειν
 τοὺς ἀρχὴν τῇ ἐνώσει τῆς ἐκκλησίας πα-
 ρέξοντας. Cæterum imperator id sibi
 proposuerat, ut dissidentium jurgia
 blanditiis et leni verborum persuasio-
 ne extingueret, aiebatque se nemini
 omninò qualiscunque fidei esset, mo-
 lestiam exhibiturum: eos tamen præ
 cæteris amaturum atque in pretio ha-
 biturum, qui reparandæ in ecclesiâ
 pacis auctores ac duces se præberent
 (28). Remarquons qu'il fit une loi sé-
 vère contre ceux qui rechercheraient
 en mariage les religieuses, ou qui les
 regarderaient impudiquement; car
 il ordonna qu'ils fussent punis du
 dernier supplice (29). Il se porta à
 cette sévérité afin de réprimer l'au-
 dace que l'on avait eue sous l'empire
 de Julien, d'épouser des religieuses,
 et d'employer à les corrompre tantôt
 la force, tantôt la persuasion (30).

(D) Quelques auteurs disent qu'a-
 vant lui jamais les Romains n'avaient
 cédé aucune portion de l'empire par
 un traité de paix.] Les passages d'Eutrope
 et d'Ammien Marcellin, que
 j'ai rapportés ci-dessus (31), sont une
 preuve manifeste que l'on tenait ce
 langage. Casaubon (32) prétend que
 ceux qui parlaient ainsi disaient une
 fausseté: il se fonde sur ce que l'em-
 pereur Hadrien abandonna trois pro-
 vinces (33), et que Dioclétien rétrécit
 les bornes de son empire. Diocletia-
 nus.... Augusti præceptum, Hadria-
 nique exemplum secutus, imperii
 fines à meridie supra Ægyptum arc-
 tavit: auctor Procopius in Persicis.
 Idem imperator reliquit et Daciam à
 Trajano constitutam, sublato exer-
 citu et provincialibus: desperans eam

(28) Idem, ibidem, pag. 204, 205.

(29) Sozomen., Hist. ecclesiast., lib. VI, cap. III.

(30) Idem, ibidem.

(31) Dans la remarque (B).

(32) Casaubon., Not. ad Spartian., Vit. Adriani, cap. V, pag. m. 47.

(33) Voyez, tom. VII, pag. 429, la remarque (C) de l'article HADRIEN (Publius Ælius).

(23) Voyez les Pensées diverses sur les Comètes, pag. 244.

(24) Socrate, Hist. eccles., lib. III, cap. V, pag. m. 205.

(25) Idem, ibidem, cap. XXIV.

(26) Idem, et ibidem, cap. XXV.

(27) Idem, ibidem, cap. XXV.

posse retineri, *Vopiscus ait*. Mais M. Valois (34) fait voir une grande différence entre ce que firent ces deux empereurs, et ce que fit Jovien. Celui-ci céda des provinces par un traité de paix et par une espèce de paiement de rançon; les autres abandonnèrent volontairement un pays qui coûtait trop à garder: c'était suivre les idées de la prudence, et non pas, comme Jovien, subir la loi du vainqueur. Il n'y avait donc point lieu de censurer les paroles de Marcellin, que Casaubon, Lindenbrogh (35) et le Cocq (36) ont censurées; et il est sûr que Jovien introduisit une nouveauté. Tout le monde demeure d'accord qu'elle fut honteuse (37): les chrétiens et les païens ne disputaient point sur cela; ils ne différaient que par rapport à la justification de cet empereur. Les chrétiens travaillaient à le décharger du blâme, et les païens à l'en charger. Nous avons vu ci-dessus (38) qu'un historien païen le censure, non pas d'avoir consenti au traité de paix, mais d'en avoir observé les conditions. Cette censure est injuste, et même tout-à-fait horrible. Si la nécessité l'obligea à faire la paix, comme cet auteur et tous les autres en conviennent, il faut l'excuser, car la nécessité n'a point de loi:

*Necessitas, cujus cursu transversus impetum
Voluerunt multi effugere, pauci potuerunt* (39).

Et dès qu'une fois on le justifie sur ce point-là, le reste passe de soi-même. L'observation exacte d'un traité de paix solennellement juré n'est point digne de condamnation. Ammien Marcellin est un censeur bien plus dangereux qu'Eutrope: il était témoin oculaire, et il raconte de telle sorte les événemens, qu'il fait enten-

dre (40) que Jovien s'engagea sous une nécessité dans cette nécessité, et que l'embarras où les Perses le réduisirent n'était pas si grand qu'il sût mieux valoir tenter la fortune des armes, que d'accepter les conditions ignominieuses que l'on accepta. Il l'accuse tout net de timidité, et d'avoir prêté l'oreille aux flatteurs qui l'intimidaient. *Et cum pugnari decem expediret, ne horum quidquam deberetur: adulatorum globus instabat timido principi, Procopii metuendum subserens nomen, eumque adfirmans, nisi rediret, cognito Juliano interim, cum intacto milite quem regebat, novas res nullo renitente facile moliturum. Hæc perniciosæ verborum illius adsiduitate nimis successus, in cunctatione tradidit omnia que petebantur* (41). Agathias (42) lui impute assez clairement la même faiblesse. Les chrétiens, pour disculper Jovien, observèrent soigneusement que le lien l'apostat fut la principale cause de tout ce malheur, puisque le mérite fut si grande, qu'il fit brûler tous les bateaux qui eussent servi au transport des vivres; car de là vint l'horrible disette qui contraignit Jovien à capituler honteusement (43). *Cujus vanis deditus oraculis erat (Julianus), quando fretus securitate victorias naves quibus victus necessarius portabatur, incendit. Dum fervide instans immodicis ausibus mox merito temeritatis occinus, in locis hostilibus egenum reliquit exitum, ut aliter inde non posset exire, nisi contra illud auspiciam Terminum, de quo superiore libro dixerimus, Romani imperii termini mutarentur. Cessit enim Terminus necessitati, qui non cessaret Jovianum*. Vous voyez dans ces paroles de saint Augustin, toute la faute rejetée sur Jovien, et outre cela une raillerie contre la religion païenne, sur ce que l'immobilité du dieu *Terminus* s'est démentie en cette rencontre (45).

(34) Valois., in Amm. Marcell., lib. XXV, cap. IX, pag. m. 439, 440.

(35) Lindenbr., in Amm. Marcell., *ibid*.

(36) Leonar. lus Coqueus, in August. de Civit. Dei, lib. IV, cap. XXIX.

(37) *Post... pudenda pacis icta fœdera*. Ammien. Marcell., lib. XXVII, cap. XII. Voyez aussi Agathias, lib. IV; Socrates, lib. III, cap. XXII; Zonaras, etc.

(38) Dans la remarque (B), citation (12).

(39) Laberius, apud Macrobius Saturn., lib. II, cap. VII. Voyez aussi les paroles d'Horace, tom. VII, pag. 385, dans la citation (11) de l'article du troisième duc de Guise.

(40) Amm. Marc., lib. XXV, c. VII, p. 6.

(41) *Idem*, *ibid*, pag. 434.

(42) Agathias, lib. IV.

(43) Voyez la 11^e. harangue de Grégoire de Nazianze contre Julien l'apostat. Voyez aussi Socrate, lib. III, cap. XXII, pag. 106.

(44) August., de Civitate Dei, lib. V, cap. XXI, pag. m. 554. Voyez aussi lib. IV, cap. XXIX.

(45) Voyez Denys d'Halicarn., lib. III, cap. XCII.

iens eussent pu dire qu'il ne fallait s'étonner que cette divinité n'eût agi en faveur de Jovien, qui était belle aux dieux de Rome : mais on a aisément réfuté cette échappatoire ; car il eût toujours été vrai que promesse que les Romains prétendaient que le dieu *Termus* avait faite, et les bornes de l'empire ne reculent jamais, eût été trompeuse. Or c'est ce que saint Augustin voulait prouver aux païens.

Noter, en passant, combien fut sotte la conduite de l'ancienne Rome : elle se proposait de conquérir, et il n'y a rien de plus nécessaire qu'un tel dessein, que de ne point faire, en faisant la paix, ce qu'on igné pendant la guerre ; car vous ne pouvez pas beau prendre des villes et des provinces, cela ne vous agrandira point, si vous êtes obligé de les restituer par les articles de la pacification. Les Romains, pour réussir dans leur projet de former un vaste empire, bravaient leurs généraux, et par motifs de gloire, et par des scrupules de religion, à gagner de nouveaux pays, et à ne point laisser faire les conquêtes une fois faites. Ils accordaient point le triomphe à celui qui ne faisaient que recouvrer ce que l'ennemi avait pris (46), et ils ne pouvaient entendre qu'on violerait la loi du dieu *Termus*, et ses saints ordres (47), si l'on cédait les frontières de l'état. Les Turcs s'étant procurés de vastes conquêtes, et la fondation d'un grand empire, ont fait venir plus précisément le miroir de la religion ; car ils ont dit que cela ne permettait pas qu'une ville qui aurait eu une mosquée fût donnée à ses premiers possesseurs. Pourquoi ils se hâtaient de construire une mosquée dans leurs nouvelles conquêtes. C'est pour s'engager à retenir en faisant la paix, et obliger les gouverneurs d'une province à se défendre par un principe de conscience, avec une opiniâtreté ordinaire (48). Mais ils ont éprouvé depuis peu l'inutilité de cette fin que. Le traité de Carlowitz, conclu en 1698, les a exposés à la même

raillerie que saint Augustin employa contre le dieu *Termus* des Romains, qui avait cédé à la nécessité sous l'empereur Jovien. Le sultan a été contraint de céder aux princes chrétiens une infinité de places qui avaient eu des mosquées. C'est en vain qu'on lui a représenté que c'était pêcher contre les maximes de sa religion ; il a fallu passer par-là, et de deux maux éviter le pire.

(E) *C'était un homme de grande taille, zélé pour l'orthodoxie, mais fort adonné au vin et à l'impudicité.* Voici son portrait, de la façon d'un historien païen (49). *Incedebat motu corporis gravi, vultu lætissimo, oculis cæsius, vastâ proceritate et arduâ, adeo ut diu nullum indumentum regium ad mensuram ejus aptum inveniretur. Et æmulari malebat Constantium, agens seria quædam aliquoties post meridiem : jocularique palam cum proximis adsuetus. Christianæ legis idem studiosus, et nonnunquam honorificus, mediocriter eruditus, magisque benevolus, et perpensius, ut apparebat ex paucis quos promoverat, judices electurus : edax tamen, et vino Venerique indulgens : quæ vitia imperiali verecundiâ forsitan correxisset.* Zonaras, qui était chrétien et moine, a copié les principaux traits de ce portrait, en parlant de cet empereur. Ο μὲν Ἰωβιανὸς, dit-il, ὡς ἔστιν ἄν περὶ τὸ δόγμα καὶ ἀγαθοθελὲς οἶνον δ' ἄττητο καὶ ἀφροδισίων καὶ τὴν τοῦ σώματος ἀναδρομὴν ἐν μέλει ἐτύχανε, καὶ γραμμάτων οὐκ ἄπυρος. *Jovianus quidem religiosus fuit erga christianam fidem, et benivulus. Vino tamen, Venerique indulgens. Procerus staturæ, nec litterarum expertus* *. Voilà donc un empereur bien religieux, quant aux dogmes ; mais bien ivrogne et bien paillard. Il donna deux fortes preuves de son zèle pour l'évangile avant que de monter sur le trône ; car, en premier lieu, il se montra très-disposé à renoncer plutôt à sa charge qu'à sa religion (50), lorsque Julien com-

(48) Ricaut, État présent de l'Empire ottoman, liv. II, chap. III, pag. m. 320.

(49) Amm. Marcellin., lib. XXV, sub finem, pag. m. 443.

* Bayle contre sa coutume ne donne pas la citation de ce passage, aucune édition ne l'a rétablie ; la voici : Joan. Zonar. Anel. lib. XII. § 14. T. II. pag. 29. B. édit. 1687.

(50) Socrat., lib. III, cap. XXII.

Voyez la remarque (B), citation (13).
Voyez saint Augustin, de Civitate Dei, cap. XXI.

manda que les officiers des troupes embrassassent le paganisme, ou quittassent leur emploi. En second lieu, il ne voulut point accepter l'empire jusqu'à ce qu'ayant déclaré qu'il était chrétien, et qu'il ne voulait point commander à des païens, les soldats eussent déclaré qu'ils étaient chrétiens (51). Il avait donc la force de renoncer pour l'amour de Dieu, non-seulement à une petite charge, mais aussi à la plus sublime dignité qui fût alors sur la terre. Il était capable de préférer sa religion à tout l'empire romain; mais cette conscience si forte, si pure, si délicate à cet égard-là, ne le portait point à renoncer au vin et aux femmes. Il pouvait tout quitter pour la religion, hormis ces deux choses-là. Quelle bizarrerie! et quelle combinaison de bien et de mal dans le même cœur! Tous les siècles font voir une infinité de gens qui s'exilent pour leur religion, qui abandonnent biens, charges, parens, amis, et qui ne sauraient renoncer à Vénus et à Bacchus. N'allez pas croire que l'orthodoxie de Jovien fût imparfaite; soyez bien persuadés qu'il savait parfaitement que l'ivrognerie et l'impudicité sont défendues de Dieu, et que la même religion qui condamnait l'idolâtrie païenne condamnait l'attachement au vin et aux femmes. Notez qu'il n'était pas moins grand mangeur que grand buveur, et l'on a dit même qu'il mourut de trop manger. *Multi exanimatum opinantur nimid cruditate, inter cœnandum enim epulis indulserat* (52). On alléguait d'autres causes de sa mort (53), la vapeur d'une chambre trop échauffée, le poison (54), etc.; mais celle-ci fut alléguée par les chrétiens mêmes. Ἐτελεύτησεν, ἡ ἀφιδέσσειρον, ὥς τινες λέγουσι, διπνήσας, ἡ ὑπὸ τῆς ὀσμῆς τοῦ οἰκήματος. *Obiit sive quod intemperantius, ut quidam aiunt, cœnaverat, seu præ odore cubiculi* (55). Avez-vous

(51) Socrat., lib. III, cap. XXII.

(52) Eutropius, lib. X, sub finem. Voyez aussi Ammien Marcellin., lib. XXV, pag. 443.

(53) *Alii odore cubiculi, quod ex recenti tectorio calcis, grave quiescentibus erat: quidam nimietate prunarum, quas gravi frigore adoleri multas jusserat.* Eutrop., lib. X. Voyez aussi Ammien Marcellin., lib. XXV, pag. 443.

(54) Voyez Valesius in Ammian. Marcellin., ibidem.

(55) Sozomen., Hist. ecclesiast., lib. VI, cap. VI.

pris garde à la conjecture de l'historien Marcellin? Il a dit que Jovien aurait corrigé peut-être par la considération de sa dignité impériale les dérèglemens de sa bouche et de son impudicité. C'était parler sensément, quoiqu'à ne considérer les choses qu'en gros, et selon quelques expériences, il ne semble pas que le pouvoir souverain puisse être une bonne école de sobriété et de continence pour ceux qui aiment naturellement les plaisirs grossiers; et qu'il semble, au contraire, beaucoup plus capable d'augmenter le mal que de le guérir: les moyens de contenter ses voluptés étant plus grands et en plus grand nombre. Mais s'il est vrai qu'un excès de table ait fait mourir Jovien, et si ce qu'on trouve dans Suidas n'est point fabuleux, la conjecture de Marcellin était fort douteuse. Suidas rapporte que Jovien, à l'instigation de sa femme, fit brûler un fort bel temple qu'Hadrien avait consacré à Trajan, et la bibliothèque que l'empereur Julien y avait dressée. Il ajoute que les concubines de Jovien y mirent le feu elles-mêmes, et qu'elles rièrent de cela. Cette action ressemble beaucoup à la débauche d'Alexandre et de Thais la courtisane.

(F) *Il ne put pas empêcher que véritables nouvelles.... ne devinssent les fausses nouvelles qu'il donna que l'on répandit partout, de cacher les avantages que les Perses avaient remportés.*] C'est une des nécessaires ruses de la politique, de tromper les peuples par de fausses nouvelles à distribuer (58). Il est facile, je l'avoue, d'arrêter le cours d'une mauvaise nouvelle quand elle est que trop véritable, mais on y réussit qu'on peut. Jovien n'oublia pas ce tagème. *Justum est autem ad imperia hæc perrecturis, extollere senatus, et in melius, et rumores quærent verbis diffundere, concipere procinctum Parthicum exitu per terminatum* (59)..... *Hos tabernacula*

(56) Suidas, in Ἰωβιανῶ.

(57) Quand il fit brûler la ville de Persis. Voyez Quinte-Curce, liv. V, chap. IV.

(58) Voyez tom. XV de ce Dictionnaire, Dissertation sur les libelles, remarque (B).

(59) Ammianus Marcellinus, lib. XXV, VIII, pag. 436.

fama prægrediens, index tristiorum casuum velocissima, per provincias volitabat et gentes : maximè que omnium Nisibenos acerbo dolore perculit, cum urbem Sapor deditam comperissent (60). Ces paroles de Marcellin sont notables ; *fama index tristiorum casuum velocissima* : elles insinuent que la renommée ne va jamais si vite que lorsqu'elle a de fâcheux événements à rapporter. Cela étant, elle mériterait à plus juste titre d'être caractérisée comme elle l'a été (61).

(60) *Idem, ibidem, pag. 437.*

(61) *Fama malum quod non aliud velocius ullum
Morbida riget, viresque acquirit eundo.*
Virgil., *Æneid.*, lib. IV, vs. 174.

JOUR. Cet article, qui a paru dans notre projet, sera au tome IV de ce Dictionnaire comme une dissertation. Voyez HIPPOCÈNES, ci-dessus page 151.

IPRES ou YPRES, ville épiscopale du comté de Flandre, doit son nom à une rivière qui la traverse. Ce ne fut d'abord qu'un château. Les Normands ayant détruit, le comte Baudouin, II^e. du nom, le fit réparer en 880 : le comte Arnoul y fit faire des fortifications, l'an 901 ; le comte Baudouin III l'augmenta plusieurs années après. Elle fit de nouvelles augmentations de temps en temps, de sorte qu'en l'année 1473 la ville d'Ipres enfermait dans ses murailles 1173 verges, chacune de 100 pieds géométriques. Elle fut assiégée par les Gantois et par les Anglais, l'an 1373, pendant neuf semaines. Ses murailles de pierre furent bâties, l'an 1388 du consentement de Philippe-le-Hardi (a). Les manufactures et teintures de laine y étaient en

fort bon état dès la fin du XII^e. siècle, comme il paraît par le témoignage de Guillaume le Breton (b). Les Français la prirent l'an 1648, et la perdirent l'année suivante. Ils la reprirent l'an 1658, et la rendirent aux Espagnols par le traité des Pyrénées. Ils la reprirent encore une fois l'an 1678, et elle leur fut cédée par les Espagnols, au traité de paix conclu à Nimègue, la même année. Les disputes du jansénisme ont rendu fameux le nom de la ville d'Ipres ; car on ne parle guère de Jansénius, sans remarquer qu'il en fut évêque. La relation entre cette ville-là et les démêlés des jansénistes avec les jésuites, s'est fait connaître par ce moyen à tout le monde ; et de là vint sans doute le jeu d'esprit qui fit forger une prétendue lettre du roi de France, à M. Arnauld (A), datée du camp devant Ipres, en 1678. Il courut beaucoup de copies de cette lettre ; et je me souviens que plusieurs personnes, qui passaient pour avoir le goût fort bon, la trouvaient ingénieuse : on l'attribuait à M. Rose, secrétaire du cabinet. Je ne crois pas qu'elle ait été imprimée, et cela m'oblige à la publier.

(b) *Ipres colorandis gens prudentissima lanis,*

Will. Britto, Philippid., lib. II.

(A) *Une prétendue lettre du roi... à M. Arnauld.*] La voici, selon la copie que j'en fis au temps qu'on la débitait comme une pièce toute nouvelle :

« *Lettre du roi à M. Arnauld sur le
» siège d'Ipres.*

» Monsieur Arnauld, nous allons
» commencer un siège où vous pour-
» riez nous servir beaucoup de votre

(a) *Tiré de Valère André, in Topographia
Belgica, pag. 43, 44.*

» crédit. J'ai cinq propositions à
 » faire à Messieurs d'Ipres : la 1^{re}. ,
 » que je suis venu en Flandre pour
 » faire du bien à tout le monde ;
 » la 2^e. que le commandement que
 » je leur fais de rendre la ville n'est
 » pas impossible ; la 3^e. , qu'il est en
 » leur pouvoir de mériter et de dé-
 » mériter mes bonnes grâces ; la 4^e.
 » que j'ai des secours avec moi plus
 » que suffisans pour les faire obéir
 » à mes ordres ; et la 5^e. , qu'en quel
 » que nécessité qu'ils soient de se
 » rendre, ils ne le feront qu'avec
 » une entière liberté. Il s'agit donc ,
 » monsieur, de leur faire signer ces
 » cinq propositions, qui renferment
 » tout le traité de la grâce que j'ai
 » à leur faire. Je ne crois pas qu'ils
 » puissent éluder mes ordres par la
 » distinction du droit et du fait ;
 » car, pour le droit, il y a si long-
 » temps que je suis en possession de
 » prendre des villes, que le temps
 » seul pourrait me servir de pres-
 » cription dans les Pays-Bas, quand
 » je n'aurais pas d'ailleurs tant de
 » droits incontestables. Ils ne peu-
 » vent donc se retrancher que sur le
 » fait ; et c'est de quoi je les veux
 » convaincre par une trentaine de
 » canons, auxquels je les défie de
 » répondre efficacement, car ils per-
 » cent toutes les difficultés à jour.
 » Par-là vous jugerez bien que je ne
 » serai pas si long-temps à leur faire
 » signer mes cinq propositions, que
 » vous avez été à signer celles du
 » pape. C'est pourquoi je vous donne
 » ordre de convoquer le ban et l'ar-
 » rière-ban des jansénistes, et de
 » partir incessamment de Paris pour
 » venir à leur tête chanter le *Te*
 » *Deum* sur le tombeau de Jansé-
 » nius, pour rendre grâces à Dieu
 » de l'heureux succès de mes cinq
 » propositions. Vous pourrez appor-
 » ter pour le feu de joie une cen-
 » taine d'exemplaires du Miroir de
 » la Piété chrétienne, pour jeter
 » ces bons Flamands dans un saint
 » désespoir d'être à jamais à l'Espa-
 » gne. Ensuite vous passerez en An-
 » gleterre, pour y diriger la chambre
 » basse, qui a de grandes indisposi-
 » tions d'esprit et de cœur à la paix.
 » Au reste, je goûte fort votre poli-
 » tique, et plus encore votre argent,
 » dont vous vous servez si avanta-

» gement pour persuader aux gens
 » tout ce que vous voulez. Avec cela
 » je suis sûr que nous aurons la paix
 » avec l'Angleterre et l'Espagne,
 » avant que vous l'ayez avec les pères
 » jésuites. Au camp devant Ipres, le
 » 17 mars 1678. »

IRNÉRIUS (a), jurisconsulte
 allemand, vivait au XII^e. siè-
 cle. Il passe pour le premier qui
 ait renouvelé la profession du
 droit romain, interrompue de-
 puis l'invasion des barbares. Il
 avait eu beaucoup de crédit en
 Italie, auprès de la princesse Ma-
 thilde, et ayant porté l'empereur
 Lothaire à ordonner que le
 Code et le Digeste fussent lus
 dans les écoles, il fut le premier
 qui exerça en Italie cette profes-
 sion. Sa méthode fut de concilier
 les réponses des jurisconsultes
 et les lois qui paraissent
 contraires les unes aux autres.
 Il mourut environ l'an 1190
 (A), et fut enterré à Bologne
 où il avait été professeur (b). On
 pousse la chose plus loin ; on
 dit que Lothaire, abrogeant
 toutes autres lois, ordonna que
 le droit de Justinien reprit son
 ancienne autorité dans le ba-
 reau (B). Le célèbre Cahen
 professeur en théologie à Hei-
 stad, a soutenu (c) que c'est
 mensonge ; et il a été suivi en cela
 par le docte Conringius, son
 légue (d). Mais Bertold Nih
 écrivit pour l'opinion contraire
 (e), et mena rudement le docteur

(a) On le nomme aussi Wernéras ou Gernérius.

(b) Ex Forstero, Hist. Juris civil. rom. lib. III, cap. VI.

(c) In libello de Morali theologia.

(d) Consultez la préface de son Origine germanici, imprimée en 1643.

(e) Voyez l'écrit qu'il intitula Irru et qu'il publia l'an 1642.

leur Calixte. Il est certain que la tradition n'est point favorable à celui-ci, et qu'elle a donné à Irnérius la qualité de premier restaurateur du droit romain (C). C'est encore lui, dit-on, qui porta l'empereur Lothaire, dont il était chancelier, à introduire dans les académies la création des docteurs, et qui en dressa la formule : d'où vint que dès ce temps-là on promut solennellement au doctorat Bulgarus, Hugolin, Martin, Pileus et quelques autres, qui commencèrent à interpréter les lois romaines. Ce fut à Bologne que ces belles cérémonies eurent leur commencement ; elles se répandirent de là dans les autres universités, et finirent de la faculté de droit à celle de théologie. On prétend que l'université de Paris ayant adopté ces usages, s'en servit la première fois à l'égard de Pierre Lombard, qu'elle créa docteur en théologie (f).

(f) Mathias, Theat. hist. in Vita Lotharii II.

(A) Il mourut environ l'an 1190.] à de la peine à croire qu'il ait vécu jusqu'à ce temps-là ; car 1°. Lothaire II ne vécut que jusqu'en 1138 pour le plus ; et c'est une chose visible que Forstérus n'y a pas été regardé de près ; car il a dit que ce rétablissement du droit romain arriva environ l'an 1150 (1). Pourquoi croirait-on qu'à l'égard de la mort d'Irnérius, il ait calculé plus exactement ? 2°. On applique cette date à l'an 1133 (2). Or qui croira une chose de cette importance être exécutée par les conseils d'un seul homme ? Il est cent fois plus probable qu'Irnérius ne fit réussir ses conseils qu'à cause de la grande autorité qu'il s'était acquise par sa

science et par sa prudence, et dès là il ne faut plus guère se l'imaginer au-dessous de quarante bonnes années. S'il avait donc vécu jusques en 1190, il aurait vécu près de cent ans, et en ce cas-là Forstérus serait excusable de n'avoir point marqué cette vieillesse si peu commune. Ajoutez qu'un chancelier d'empereur est presque toujours assez âgé. Ce qui accablerait Forstérus, serait de lui soutenir que la Mathilde auprès de laquelle il donne tant de crédit à Irnérius, a été cette comtesse qui fut si libérale envers les papes, et qui mourut l'an 1115 ; ou cette reine d'Italie qui mourut l'an 1101 (3), et qui fut femme de Conrad, fils de l'empereur Henri IV, et fille de Roger, roi de Sicile.

Pendant la dispute qui s'éleva entre le docteur Calixte et Bertold Nihusius, pour savoir si notre Irnérius renouvela l'étude du droit par l'autorité de la comtesse Mathilde, ou par celle de l'empereur Lothaire II, l'université de Bologne fut consultée et répondit conformément à la prétention de Nihusius. On trouve dans sa réponse, que la tradition constante porte qu'Irnérius commença d'enseigner le droit à Bologne, l'an 1128. Cette tradition est soutenue par l'inscription du portrait d'Irnérius, que l'on voit entre plusieurs autres dans le collège de Bologne. *Irnérius omnium primus leges commentatus est anno MCXXVIII.* Voilà l'inscription. Nicolas Alidosio, dans la préface du livre intitulé : *Li Dottori Bolognesi di legge Canonica e Civile*, assure que ce docteur, enseignant la philosophie à Bologne, reçut ordre de l'empereur Lothaire II d'enseigner le droit, et qu'il commença de le faire environ l'an 1128. Il y a pourtant lieu de croire qu'il le fit de son propre mouvement quelques années de suite, et qu'il ne fut autorisé par les ordres de l'empereur qu'en 1137 (4). Il est certain qu'il mourut avant l'année 1150, et non pas l'an 1190 ; car on sait (5) que Jacques de Porta Ravennana fut le successeur d'Irnérius dans la chaire

(1) *Incidit hæc revocatio et restitutio juris circa annum Christi 1150.* Forstérus, Hist. jur. civil., lib. III, cap. VI.

(2) Voyez la remarque suivante.

(3) Mathias, Theatr. hist., pag. m. 909.

(4) Voyez Nihusius, in Irnerio, pag. 13.

(5) Otto Marena, in Chronologia Laudensi, apud Baronium, ad ann. 1158.

de jurisprudence, et qu'il enseignait publiquement le droit à Bologne, dès l'an 1150. Voyez l'auteur que jecite (6).

(B) *On dit que Lothaire..... ordonna que le droit de Justinien reprit son ancienne autorité dans le barreau.*] Voici ce qu'en dit M. Heiss, dans son histoire de l'empire, sous l'an 1133. *Cette solennité finie, l'empereur reprit le chemin d'Allemagne, où, par le conseil d'un certain nommé Werner Ursperg, autrement Irnérius (7), qui était fort savant dans le droit ancien de Justinien, il ordonna que la justice se rendrait dans l'empire selon le Digeste ou le Code, dont l'usage avait cessé depuis cinq ou six cents ans. De sorte que ces lois furent introduites en Italie, en Allemagne et ensuite en France et en Espagne, où les peuples auparavant se servaient du droit qu'ils avaient en propre, et des coutumes qu'ils suivaient en particulier (8).* Calvisius, sans parler de notre Werner, dit sous l'an 1137, que Lothaire trouva dans la Pouille les lois romaines; qu'il les donna aux Pisans, et qu'il ordonna qu'elles fussent expliquées, et qu'on s'y conformât dans les tribunaux de l'empire. Il ajoute que ce livre fut porté depuis dans la bibliothèque de Florence. Un autre historien (9) applique cela au temps que cet empereur marcha contre Roger, roi de Sicile, environ l'an 1135, et remarque que le manuscrit des lois romaines trouvé dans la Pouille, ayant besoin d'un interprète, cette commission fut donnée à Irnérius.

(C) *La tradition lui donne la qualité de premier restaurateur du droit romain.*] Voici comment un auteur que j'ai déjà cité en parle (10) : *Irnerius primus legibus glossas apposuit, et suo exemplo cæteris illuminandi juris exemplum dedit; unde LUCERNA JURIS dictus fuit: et instaurator legum romanarum cognominatus.* Une infinité d'écrivains observent la même chose.

(6) Nibsius, in Irnerio, où il a inséré toute la réponse de l'université de Bologne.

(7) L'édition de Hollande dit Irnerius.

(8) *Antea homines jure incerto utebantur, jure nempè Romanorum corrupto, jure item Longobardico et lege salica.* Christ. Mathim Theat. hist., pag. 921.

(9) Christ. Mathias, *ibid.*, pag. 920, citant Chytræus, in Chronol., pag. 309.

(10) Mathias, in Theat. hist., pag. 920.

ISAACITES (a). C'est sous ce nom-là que le rabbin Salomon Jarchi se trouve dans la Bibliothèque rabbinique de Bartolucci. Je pourrai donc mettre sous ce nom-là ce qui manque à l'article JARCHI. Disons donc ici que le surnom *Rasci*, qui fut donné à ce rabbin, était composé des lettres initiales de ses noms (b). C'est le père Bartolucci qui m'apprend cela (c). Il ajoute que ce rabbin était né à Lunir, ville de la province d'Aquitaine (A); mais qu'il y a des gens qui le font natif de Troyes en France, et qui placent sa naissance à l'an 1105. Isaacites commença à voyager à l'âge de trente ans. Il vint l'Italie, ensuite la Grèce, Jérusalem et toute la Palestine, puis il alla en Égypte et y vit le rabbin Maimonides. Il passa en Perse, en Tartarie, en Moscovie et en d'autres pays septentrionaux, et enfin en Allemagne, d'où il retourna en sa patrie. Il employa six années à ce grand voyage. Il se maria, et eut trois filles qui furent mariées à des rabbins très savans, et auteurs de beaucoup de livres. Quelques-uns de ses commentaires sur l'écriture ont été traduits en latin par des chrétiens (B). On dit qu'il entendait bien la médecine et l'astrologie, et beaucoup de langues, et qu'il mourut à Troyes, à l'âge de soixante et quinze ans. Son corps fut transporté en Bohême, et enterré à Prague, l'an 1160.

(a) Constantin l'Empereur, not. in Rinar. Benjamin Tutel., pag. 149, dit que Salomon Jarchi fut nommé Isacides, à cause qu'il était fils du rabbin Isaac.

(b) R. Salomon Isaacites.

(c) Bartol, Bibl. rabb., *part IV*, pag. 371.

(d) Tiré de Bartolucci, Biblioth. rabb., *part IV*, pag. 378 et seq.

(A) *Bartolucci dit qu'il était né à Lunir, ville de la province d'Aquitaine.* Bartolucci ajoute que c'est une ville où il y avait des juifs, comme saint Grégoire le témoigne dans l'épître XXI du III^e livre (1). Tout cela est plein de fautes; car, 1^o. il fallait lire *Lunel*, et non pas *Lunir*. 2^o. Lunel n'est point dans la province d'Aquitaine. 3^o. Le pape Grégoire ne parle point de Lunel ou de Lunir, mais de Luna, ville épiscopale d'Italie. Voyez ci-dessus (2) la censure d'une faute d'Hoornbeek. Voici une autre bévue. *Ibidem* (c'est-à-dire dans la *Catena Cabalæ*) *Rabbi Joseph schija auctor dicit quod natus sit anno ab orbe condito..... 4865, Chr. 1105, in urbe Trevis, seu Trecis* (*) *Gallid in provincia Narbonensi, et in Linguadoc* (3). C'est prétendre que la ville de Troyes est en Linguadoc, et rien n'est plus ridicule. Notez que, selon quelques rabbins, la mort de notre Isaacites arriva l'an 1105 (4); mais nous venons de voir que selon d'autres auteurs ce fut l'année de sa naissance. L'exactitude chronologique n'a jamais été le fort des écrivains juifs, et c'est une chose étrange qu'ils aient si mal marqué le temps de leurs plus fameux docteurs. Benjamin de Tudèle (5), qui mourut l'an 1173, donne de grands éloges aux juifs de Lunel, et nomme quelques-uns de leurs savans, et en parle d'autres le rabbin Salomon. Il y a des gens qui disent (6) qu'il entend par-là Salomon Jarchi; et si vous leur opposez que Salomon mourut l'an 1105, ils vous répondront que Benjamin de Tudèle ne prétend pas de tous les docteurs qu'il nomme en parlant de ce qu'il vit à Lunel,

fussent en vie. Je ne saurais goûter cette solution. Il me paraît vrai qu'il parle d'un Salomon, qui vivait encore; il faudrait donc supposer, ou que l'on se trompe en mettant la mort de Salomon Jarchi à l'an 1105, ou que le Salomon de Benjamin de Tudèle n'est point notre Isaacites. Je croirais facilement que Constantin l'Empereur s'abuse en prétendant que ce Benjamin a parlé de Salomon Jarchi. S'il eût parlé d'un docteur aussi célèbre que celui-là, il lui eût donné de grands éloges, et il n'en donne point à son Salomon. Si vous voulez voir une marque de la mauvaise chronologie des auteurs juifs, vous n'avez qu'à considérer que le même livre (7), qui porte que le rabbin Salomon Isaacites naquit l'an 1105, assure que Maimonides naquit en Espagne, l'an 1135, et que ces deux rabbins s'entrevirent en Égypte, où néanmoins Salomon n'alla qu'à l'âge d'environ trente-deux ans (8). Notez qu'il y a des gens (9), qui soutiennent que le rabbin Salomon Isaacites n'a point le surnom de Jarchi dans les livres des juifs, et qu'il serait difficile de trouver le temps, le sujet et l'occasion de ce faux surnom, et que les juifs se moquent des auteurs chrétiens qui l'emploient.

(B) *Quelques-uns de ses commentaires ont été traduits en latin par des chrétiens.* Son commentaire sur Joël et sur le Cantique des Cantiques a été mis en latin par Gènebrard. Il publia à Paris, l'an 1563, la version du commentaire sur Joël, et en 1570, celle du commentaire sur le Cantique des Cantiques. Arnaud de Pontac est l'auteur de la traduction latine des commentaires sur Abdias, sur Jonas et sur Sophonie (10). Henri d'Aquin publia avec des notes, à Paris, en 1522, le commentaire sur Esther (11).

(1) Bartol., Biblioth. rabbin., part. IV, pag. 378.

(2) La remarque (A) de l'article JARCHI, dans ce volume, pag. 331.

(3) *Trecæ*, dans le latin de Bartolucci ne désigne point la ville de Troyes en Champagne, mais *Treys* en Provence. Il est vrai que la première a nom *Trecæ*, dans Grégoire de Tours; mais M. de Thon, qui nomme l'autre *Trecæ*, appelle *Tricosses* les habitants de celle-ci. RAB. 17.

(4) Bartolucci, Biblioth. rabbin., part. IV, pag. 378.

(5) Voyez dans ce volume, la citation (1) de l'article JARCHI, pag. 331.

(6) Benjamin. Tutel., Itiner., pag. m. 6.

(7) Const. l'Empereur, notis in Itinerar. Benjamin. Tutel., pag. 149.

(7) *Catena Cabalæ*. Voyez Bartolucci, Biblioth. rabbin., part. IV, pag. 378.

(8) Voyez Bartolucci, *ibid.*

(9) Andreas Acoluthus, in *Tractatu de Aquis amaris maledictionem inferentibus*, pag. 3.

(10) *Imprimés à Paris, l'an 1566, in-4^o.*

(11) *Tiré de Bartolucci, Biblioth. rabbin., part. IV, pag. 380, 381.*

YSE (ALEXANDRE D')*, ministre de Grenoble, et puis profes-

* Voyez tome I, page 5 de l'avant-propos

seur en théologie à Die dans le Dauphiné (a), *était fils naturel dans une famille..... de laquelle est aujourd'hui* (b) Jacques d'Yse de Saléon, conseiller au parlement de Grenoble. Ce ministre a composé un discours pour la réunion des deux religions, dans lequel il ne s'est pas fort éloigné des principes de l'église romaine (c). On en verra ci-dessous quelques extraits (A). On l'eût déposé à cause de cet ouvrage, si la condition du temps n'eût obligé le synode de la province à se servir d'un tempérament (B). On fut satisfait des déclarations que fit le sieur d'Yse avant que de mourir (d). Le procès qu'il eut au sujet des sommes qui avaient été levées pour les Vaudois, n'eut point les suites fâcheuses et flétrissantes qu'un écrivain catholique a publiées (C). Une lettre que je reçus l'an 1678, m'apprenait que M. Crégut avait publié une apologie où il dépeignait ce ministre avec des couleurs fort noires (D).

J'ajoute que les églises des vallées du Piémont le députèrent en Angleterre, au temps de Cromwel, pour le règlement de quelques difficultés qui concernaient les collectes destinées aux Vaudois, et qu'il assista au synode national de Loudun, comme député de la province de Dauphiné (e).

(a) Allard, *Biblioth. de Dauphiné*, pag. 223, 224.

(b) M. Allard publiait cela l'an 1680.

(c) Allard, *Bibliothèque de Dauphiné*, pag. 224.

(d) Voyez la rem. (B), à la fin.

(e) Tiré de l'Histoire des églises vaudoises, publiée par Jean Léger, à Leyde, 1669, pag. 255 de la II^e. partie.

(A) On en verra ci-dessous quelques extraits.] Cet ouvrage est intitulé :

Propositions et Moyens pour parvenir à la réunion des deux religions, en France. Il fut achevé d'imprimer le dernier d'août 1677 : il contient 608 pages in-4^o, et il est divisé en deux parties. L'auteur étale dans la première cinq considérations, qui tendent à porter les parties à des relâchemens réciproques, et dans la seconde une longue liste d'articles dont elles pourraient convenir.

Il cite (1) un luthérien (2) qui a soutenu que les calvinistes se battent contre un fantôme lorsqu'ils réfutent une présence locale de Jésus-Christ au sacrement de la cène, et une manducation naturelle. Il en cite un autre (3), qui nie la même présence et la même manducation, et qui soutient que le corps de Jésus-Christ entre dans la bouche, mais non pas dans l'estomac. Ce luthérien (4) avoue que les calvinistes reçoivent le fruit salutaire du sacrement, pourvu qu'ils soient moralement dans une ignorance invincible de leurs erreurs, mais non pas s'ils les soutiennent contre leur conscience et avec opiniâtreté. M. d'Yse fait plusieurs remarques sur la méthode pacifique du père Maimbourg, et sur ce que l'on objecte qu'il s'ensuit de la doctrine des calvinistes, que tous les chrétiens qui n'ont pas suivi Pierre Valdo, Jean Hus, etc., sont damnés. Ses réponses sont presque les mêmes que celles dont M. Jurieu s'est servi (5), tant à l'égard des expédiens de salut fournis à plusieurs personnes qui renonçaient intérieurement à l'erreur, qu'à l'égard de la conséquence qu'on tire en faveur de ceux qui, rejetant intérieurement les faux dogmes du papisme, demeurent aujourd'hui dans sa communion. A propos de quoi il parle de la permission accordée à Naaman, et d'un synode national tenu à Paris, l'an 1559, qui défend d'accompagner son maître dans les églises papistes, encore qu'on n'y fléchisse pas le genou, et qui déclare néanmoins supportables ces

(1) *Propositions et Moyens*, pag. 185.

(2) Alb. Grawerus, *cap. III* *Polem. ca. arm.*

(3) Tobie Wagner, *docteur en théologie à Tubinge*, *Inquisit. Theolog. in acta Hœretica*.

(4) Voyez la page 526 des *Propositions et Moyens* du sieur d'Yse.

(5) Dans son *Système de l'Eglise*.

ni, comme Naaman et le duc de Saxe, émoigneront publiquement, qu'ils ne veulent se polluer ni contaminer par les idolâtries qui se commettent dans les temples où ils hantent (6). Il dit que, selon les réformés, l'église universelle ne peut pas errer jusques au renversement des créances nécessaires au salut de nécessité de moyen et absolument; et que si la chose est bien considérée, l'on trouvera que les catholiques romains, quelque bruit qu'ils fassent là-dessus, donnent moins d'infailibilité à l'église que les réformés; car, dit-il, le cardinal de Richelieu, liv. 2, ch. 2, insinue que l'église universelle peut errer à l'égard des points fondamentaux. Il impute à de certains docteurs protestans une erreur qu'il qualifie de *fondement*, c'est de ne recevoir pas l'Apocalypse pour un livre canonique; et il avoue que l'église primitive ne l'a pas reçue pour canonique. Il est vrai qu'il prétend que cette église errait par ignorance, et non ne connaissant pas une vérité, mais non pas avec obstination, et en s'opiniâtrant. L'église, selon ce cardinal, a ignoré des vérités qu'elle a connues, avec le temps, et définies ensuite comme points de foi. L'auteur ajoute que dans les renvois de la deuxième session du concile de Trente on lit cette question : *Si les conciles généraux légitimement assemblés peuvent varier dans les décisions de foi*. La réponse fut : *c'est une chose douteuse*. Touchant cela dans la page 441, il dit que divers docteurs y sont cités pour l'affirmative, et d'autres pour la négative. Il avait déjà dit (7) que les conciles de Latran de 1180 et 1215, et quelques autres, ont été *pro ecclesia reformanda in fide et moribus*. Il remarque (8) que les papes promettant selon le pontifical main de garder une continence perpétuelle autant que la fragilité humaine le permettra, c'est une preuve que leur vœu est conditionnel; et qu'ainsi, lorsque la fragilité de la nature ne leur permet pas de garder la continence, ils se peuvent marier sans rompre leur vœu. Il se vante (9)

de n'alléguer rien de condescendant de la part des catholiques, qui ne soit fondé sur la doctrine de Thomas d'Aquin et d'autres graves docteurs, et que ce qu'il avance de condescendant de la part des réformés est fondé sur les aveux de Calvin, et de quelques autres écrivains illustres. D'où il infère que les particuliers dans l'une et dans l'autre communion, qui ne voudraient pas se soumettre à de pareilles condescendances, seraient téméraires. Il rapporte là-dessus les éloges que des papes et des corps illustres ont donnés à la doctrine de Thomas d'Aquin; et pour ce qui est des docteurs particuliers qui l'ont loué, il nous renvoie à un livre qui a pour titre : *les Disputes du Collège de Complute sur la Dialectique*. Il rapporte aussi les approbations données au livre du cardinal de Richelieu, et à celui de M. l'évêque de Condom, et les preuves des aveux de Calvin, de Thomas d'Aquin, etc. Il montre que Calvin, Rivet, Bucan ont tenu probable la doctrine d'un ange gardien; et quant à ce qui concerne la possibilité du célibat il cite le synode national de la Rochelle, 1571, qui conseille aux femmes des ecclésiastiques replongé dans le papisme, de ne point avoir commerce avec eux. Celui de Vitrai, 1588, n'approuve point qu'un homme dont la femme est devenue ladre se remarie à une autre : il l'exhorte à prier Dieu, et à se contenir pendant la vie de cette femme.

Quoique ce livre eût été imprimé avec le consentement de quelques personnes importantes, les moines ne laissèrent pas d'obtenir que les exemplaires en fussent portés au greffe du Châtelet. Ils en avaient vu quelques-uns chez un relieur, et ils firent de grands vacarmes. C'est au moins une nouvelle qui me fut écrite, l'an 1678, par un curieux qui était bien informé de ce qui regarde la république des lettres.

Je m'assure qu'on me saura gré des fragmens que j'insère ici de cet ouvrage, car je ne l'ai fait que par la raison qu'il est peu connu, et qu'il est presque impossible de le trouver.

(B) *La condition du temps obligea le synode de la province à se servir d'un tempérament.*] D'Yso « qui avait

(6) Propositions et Moyens, pag. 331.

(7) La même, page 309.

(8) La même, pag. 365.

(9) La même, pag. 378.

» été ministre à Grenoble, et qui
 » était actuellement professeur en
 » théologie à Die, fit un écrit sur ce
 » sujet, et s'imagina qu'il avait
 » trouvé le moyen d'une parfaite ré-
 » conciliation. Son projet néanmoins
 » n'eut pas le bonheur de plaire au
 » synode de sa province, qui lui
 » défendit de le publier, ou de le
 » communiquer. Mais d'Yse, préoc-
 » cupé par les cajoleries du président
 » de la Berchère, qui lui faisait espé-
 » rer de son travail de grandes ré-
 » compenses et de grands effets,
 » n'en voulut pas croire le synode.
 » Il fit un voyage à Paris, chargé
 » des recommandations du président,
 » pour les principaux du conseil.
 » Les ministres du lieu, ayant été
 » avertis de son dessein, tâchèrent
 » d'avoir communication de son
 » écrit, afin de le détourner de le
 » faire paraître. Ils n'y gagnèrent
 » rien : d'Yse, sans le leur avoir voulu
 » montrer, le fit voir à l'évêque de
 » Condom. Cette pièce ne pouvait
 » plaire aux catholiques, parce que
 » l'auteur leur faisait trop relâcher,
 » et que sous d'autres expressions il
 » faisait passer la plupart des articles
 » de la doctrine réformée : de sorte
 » qu'il s'en revint sans approbation
 » et sans récompense, ayant scanda-
 » lisé ses frères, sans avoir gagné la
 » bienveillance de leurs ennemis. On
 » pensa même lui faire des affaires
 » criminelles, pour le payer de ses
 » bonnes intentions : mais le prési-
 » dent son protecteur l'en mit à cou-
 » vert. Pour le synode, il n'osa l'en-
 » treprendre, sur cette conduite,
 » dans un temps où on craignait que
 » la cour ne le trouvât mauvais. Sans
 » le déposer donc, on fit un traité
 » avec lui, par lequel on lui laissait
 » les gages de professeur, mais par
 » forme de décharge on lui en ôtait
 » les fonctions. Il mourut quelque
 » temps après, et répara la faute
 » qu'il avait faite dans cette occasion,
 » par une déclaration de ses senti-
 » mens qu'on trouva fort édifiante
 » (10). »

(C) *Le procès qu'il eut... n'eut point les suites fâcheuses et flétrissantes qu'un écrivain catholique a publiées.]*

(10) Histoire de l'Édit de Nantes, tom. III, seconde partie, liv. XV, pag. 350, à l'ann. 1677.

Le sieur Bernard (11) assura que dans le temps de la guerre que le duc de Savoye avait faite à ses sujets des vallées de Piémont, les réformés avaient levé sur eux une somme de six à sept cent mille livres, dont d'Yse avait fait la recette et la distribution ; qu'il s'acquitta mal de cette administration ; qu'il fut poursuivi à la chambre de Grenoble pour en rendre compte ; que le consistoire, pour apaiser le bruit que cette affaire faisait, fut contraint de le déposer ; qu'il le crut principal du collège de Die, et nomma quatre ministres pour revoir ses comptes. Il n'y a rien de vrai en tout cela que ce seul article, que d'Yse avait fait la recette des deniers destinés au soulagement des habitants des vallées ; et qu'on chercha en cela une occasion de lui faire une affaire, par des motifs de ressentiment et de vengeance. Vous trouverez la suite de cette affaire dans l'historien de l'Édit de Nantes. Je n'en prendrai que ces trois ou quatre faits. D'Yse rendit ses comptes vers la fin de l'année 1656. Le président de Périssol l'entreprit en justice, l'an 1665. Cette affaire fut portée de degré en degré à la chambre mi-partie. D'Yse fit plaider cette question à l'audience, et gagna sa cause. Le président, outré de cet affront, et poursuivit l'affaire encore plus violemment ; et ses menaces que ni les prières de ses collègues, ni les remontrances du consistoire, ni les sollicitations de toute l'église ne purent faire cesser, obligèrent le consistoire, non pas à déposer d'Yse, mais à l'envoyer à Die en qualité de professeur en théologie. Il en avait fait déjà les fonctions, pendant que Crégut avait été contraint, par la persécution que l'évêque lui faisait, de les abandonner. Cependant la cause fut évoquée à la chambre de Castres ; et le président poussa tant qu'il put les habitants des vallées à faire faire le procès à d'Yse. Le consistoire lui fit rendre un nouveau compte, pour apaiser le scandale de ce procès ; et il se trouve seulement un article, revenant à peine à un denier pour livre de la somme totale, dont il ne put pas bien rendre raison. Mais sa bonne foi

(11) Bernard, Explication de l'Édit de Nantes, cité dans l'Histoire de l'Édit de Nantes, tom. III, liv. XI, pag. 60, à l'ann. 1666.

parut, etc. (12). Les paroles que je suppose nous apprennent qu'il n'était coupable que d'un peu de négligence. Tant mieux pour lui ; et on le doit estimer heureux de n'avoir manqué que par-là ; car le maniement de ces collectes publiques est une occasion de pécher si dangereuse, que pour agir prudemment il ne s'y aurait jamais engagé avant que l'avoir éprouvé plusieurs fois ses forces. La garde de ces deniers est peut-être plus difficile que celle d'une beauté. La comparaison de l'argent avec la poix, cette comparaison, dis-je, très-ordinaire jusque dans la bouche des paysans, est admirable : on ne peut guère manier ce métal eneste, non plus que la poix, sans salir ses mains. On a terriblement crié (13) contre la mauvaise administration des sommes immenses (14) qui furent levées pour les Vaudois ; et je crois que dans tous les cas semblables, on a eu lieu, et l'on aura lieu de se plaindre et de s'écrier : oh qu'il est rare de trouver un homme qui ne soit de fer à l'égard de cet aimant (15) ! Cherchons-le avec la lanterne de Diogène, et si nous lui destinons une couronne, nous la garderons long-temps, faute de sujet qui la mérite.

*Regnum et diadema tutum
Deserens uni, propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos (16).*

(D) *M. Crégut avait publié une apologie où il dépeignait ce ministre avec des couleurs fort noires.*] Il n'y a que peu de jours qu'elle m'est tombée entre les mains. En voici le titre : *Apologia necessaria non minus quam missima Antonii Creguti, contra accusationem imprevisam, inexpect-*

(12) Histoire de l'édit de Nantes, tom. III, liv. XI, pag. 61.

(13) Voyez M. Leti, Critique sur les Loteries, liv. II, pag. 108 et suiv.

(14) L'Historien de l'édit de Nantes nie que qu'on leva en France monté à six ou sept millions, comme Bernard l'assurait. Ce fut, dit-il, tout au plus que le tiers de toutes les sommes ; et toutes les sommes ne revenaient qu'à cinq cent trente mille livres. M. Leti, Éloge des Loteries, part II, pag. 110, les fait monter à trois millions, et celle de France à cent cinquante mille livres.

(15) *Abstinenti ducentis ad se cuncta pecunia.* Florat., od. IX, lib. IV.

(16) *Idem*, od. II, lib. II.

tatam, et iniquam Friderici Spanhemii professoris Leydensis. Elle fut imprimée à Amsterdam, l'an 1678, et contient 48 pages in-8°. M. Crégut (17) expose qu'après la mort d'Étienne Blanc, qui avait été professeur en théologie à Die, le sénat académique chargea M. d'Yse, ministre du lieu, de remplir jusque au prochain synode la place du défunt. M. d'Yse le fit. Le synode de l'année suivante convoqué à Die choisit Antoine Crégut (18) pour professeur en théologie. Ce fut un choix provisionnel qui devint définitif au bout d'un an par le jugement du synode de Pragelas. M. d'Yse, qui souhaitait d'autant plus d'avoir cette charge qu'il en avait fait les fonctions pendant quelque temps, traversa autant qu'il put l'élection d'un autre, et n'ayant pu réussir, il conçut une extrême jalousie contre M. Crégut, et chercha tous les moyens imaginables de lui nuire, quoiqu'il fût semblant d'être toujours son ami. Il contribua par ses intrigues à faire arrêter à Genève l'impression d'un livre latin de M. Crégut (19), sous prétexte que la doctrine en était mauvaise et fort dangereuse. L'auteur demanda que l'examen de son ouvrage fût fait seulement par les professeurs de Genève, afin que tout se passât avec moins de bruit, et avec plus de solidité et de promptitude ; mais sa demande fut rejetée ; on examina son écrit dans l'assemblée de tous les ministres. Il n'en augura rien de bon, et se souvint de la complainte de l'empereur Hadrien, *la multitude de médecins m'a perdu, turba medicorum me perdidit.* On condamna deux ou trois de ses doctrines ; cette condamnation fut communiquée par son adversaire aux ministres du Grésivaudan (20) assemblés en corps ; et dès ce temps-là les préjugés devinrent si violens contre l'auteur, qu'on le menaçait de le déposer au prochain synode qui devait se tenir à Die. M. D'Yse, ne doutant pas que la qualité de modérateur de ce synode ne lui fournît de

(17) Cregutus, Apol. necessar., p. 11 et seq.

(18) Il était ministre à Montelimart.

(19) *Intitulé Revelator Arcanorum.*

(20) Pays auprès de Grenoble, et l'un des colloques de la province synodale de Dauphiné, à l'égard de ceux de la religion.

grands moyens d'exécuter ses résolutions, souhaita de l'être, et le fut effectivement. La première accusation regarda les Thèses de la Grâce que M. Crégut avait publiées. Il allégua ses raisons, et crut n'avoir rien à craindre dès qu'il vit la fin de cette première procédure : mais il se trompa ; car au bout de quelques jours M. d'Yse, ayant déclaré au synode que les ministres de Genève avaient censuré quelques articles du *Revelator Arcanorum* de M. Crégut, interrogea l'auteur sur le dogme de l'imputation du péché d'Adam. M. Crégut se préparait à éclaircir cette matière ; mais on l'interrompit d'abord, sous prétexte qu'il y avait des affaires sur le tapis, qui ne pouvaient pas être renvoyées à une autre fois. Il attendit une autre occasion de s'expliquer dans les séances suivantes, en cas que l'on reparlât de cette dispute, et il attendit en vain. M. d'Yse joua si malignement son rôle qu'il fit condamner son adversaire sans lui laisser l'occasion de plaider sa cause. Il y eut une célèbre dispute dans l'auditoire de philosophie. Les jésuites du lieu, et plusieurs autres personnes du clergé romain y assistèrent, et il fut fort nécessaire que M. Crégut, en qualité de recteur de l'académie, y assistât. M. d'Yse profita de ce temps-là ; il dressa l'acte de condamnation, et le fit passer à la faveur des circonstances qu'un synode prêt à expirer lui fournissait. Une partie des ministres s'était déjà retirée, l'autre n'aspirait qu'à se retirer bientôt. Si l'absence des uns est favorable quand on a dessein de faire quelque mauvais coup, l'envie que les autres ont de s'en retourner l'est aussi ; car ils se pressent d'achever ce qui reste à faire ; tout se passe alors en tumulte. Voilà comment l'innocence fut opprimée, à ce que prétend M. Crégut. *Illo tempore* (21), *me absente, inaudito, jussu deputatis silentio, sub finem synodi, dum omnia tumultuariò fiunt, Pastoribus tunc vel absentibus, vel abiturientibus Diziùs ipse bellum illum articulum non mihi, sed sibi ludibrium propinans, fabricavit, assumpto in tanto facinore suo*

(21) C'est-à-dire, pendant qu'il assistait à la dispute publique, comme recteur de l'académie.

Achate Rainaudo, digno operculo (22). Il ajoute qu'on une infinité de copies de afin de le communiquer à terre protestante. *Verùm sufficiebat calumniosus artitra privatos parietes fabric inimicis, haud potuit satiamalitiosa, nisi per totum Orformatum exemplaria illiusmitterentur, tam in Galliaexteris nationes, Helvetiamaniam, Hollandiam, etc. gogis suis jugiter occupatis Apographa describerent* (23). il dit que son livre s'étansans qu'il y eût fait aucunment, ruina les trophées de nemi, et le convainquit servi d'extraits où l'envie e glement étaient manifestes *post libro meo edito absqueculi immutatione, abortivusvius ille Dixii articulus cecio meo Revelatore, sicut Dagoarca foederis. Et ne plura proferam, unum Rev. ecclesiae Bernensis D. Hon mihi pro cunctis, dum esset in illius Musæo protulit è thecá meum Revelatorem A Dixii pravè et stolidè articulum arthritide laborant dixit se contulisse cum locis toris, quem tunc præ manibat, undè factá etiam inter latione non poterat satis mi porem, virus et invidiam com* (24). Il raconte (25) qu'ayant par lettres le sens de sesitions, et ayant offert de n éclaircissemens, si ceux qui été publiés ne suffisaient pasieurs de Genève permirent achevât l'impression du *Revelator Arcanorum*, et levèrent la de débiter les Thèses de Dixi contente d'indiquer le grandont j'ai parlé ci-dessus (26) dit que M. d'Yse, chassé honte de l'église de Grenoble, re service de celle de Die. *Ex Gratianopolitand turpissimè Ut Dixius fuerat potius*

(22) Cregut., Apol. necessar., pag.

(23) Idem, ibid.

(24) Idem, ibid., pag. 27.

(25) Idem, ibid., pag. 30.

(26) Dans la remarque (C).

nam vocatu ita detrusus fuit. Non a quo de crimine quod objiciebatur, esset piaculare. Deus novit. Acta sunt publicè in parlamento litigata, quæ ad has usque oras pervenerunt..... Ictu maris à naufragio servatus, Galli nostri vulgò dicunt, d'un coup de vent ou de tempête, pristinas sedes recuperavit, à portum Diensem appellens, ubi antea minister fuerat, ibi cum suo Rainaudo, juvat meminisse laborum meritorum (27).

Je ne me rends point garant de la vérité de ces faits, je ne les allègue que comme une preuve de mon texte, savoir que M. Crégut a peint M. d'Yse avec des couleurs fort noires.

(27) Crégut., Apol. necessar., pag. 30, 31.

ISLÉBIENS. C'est ainsi qu'on appelle comme ceux qui embrassèrent les sentimens d'un théologien non nommé Jean Agricola, natif d'Islebe, disciple et compatriote de Martin Luther. J'ai parlé fort amplement de ce JEAN AGRICOLA (a). Il enseigna quelque temps une très-fausse doctrine touchant l'usage de l'ancienne loi. Il avait pris de travers les disputes de saint Paul contre les Juifs, et l'opposition que ce grand apôtre de la grâce a si souvent faite entre l'économie des œuvres, et l'économie de la foi. Luther s'opposa si vivement aux erreurs d'Agricola, qu'il le convainquit à s'en dédire. Chacun doit connaître pourquoi on donna le nom d'*Antinomiens* aux sectateurs de ce personnage. Leurs sentimens n'ont pas été fidèlement représentés par leurs adversaires; et il ne faut point douter qu'il n'y ait beaucoup d'exagération dans ce que Pratéolus a dit (A). Mais ce n'est rien en comparaison des bouffonneries dont Garasse s'est servi, en rap-

portant les prétendues hérésies des Islébiens (B).

(A) *Il y a beaucoup d'exagération dans ce que Pratéolus en a dit.* Il n'a point été aux sources, il a seulement copié Staphylus, Hosius et Lindanus. Ce qu'il copie de Staphylus doit être réduit à ceci (1), que selon Jean Agricola, la loi de Dieu est tout-à-fait inutile; qu'elle n'est nécessaire ni avant, ni après notre justification, et que l'homme sous l'Évangile n'est point obligé à faire de bonnes œuvres. Ce qu'il copie de Lindanus est beaucoup plus dur: c'est que selon Jean Agricola, les hommes peuvent être justes contre leur conscience, et qu'un adultère, un usurier, un fornicateur, ou tel autre grand pécheur, sera sauvé pourvu qu'il croie. *Antinomi à Joanne Islebio Lutheri cive ac discipulo exorti. Hi dogma sequuntur legibus divinis contrarium (ait Querela Lutheri), legem operum rejicientes, finguntque homines contra conscientiam justos esse. Aiunt enim, teste Luthero lib. de Conciliis: si es adulter, scortator, usurarius, avarus, aut aliis pollutus peccatis, si tantum credis, salvus es. Hactenus Lindanus* (2). Je ne saurais croire que ce soit rapporter fidèlement les opinions d'Agricola.

(B) *Les bouffonneries dont Garasse s'est servi en rapportant les prétendues hérésies des Islébiens.* Il est utile de représenter aux lecteurs les grands exemples de la hardiesse de certaines gens à calomnier; c'est pourquoi la longueur de ce passage n'empêchera pas que je ne l'insère ici. » Les Islébiens ou Antinomiens, qui » sont autrement appelés les *Nomomaches*, d'autant qu'ils se sont » opposés à la loi de Moïse, disant » par leurs articles de foi que c'est » une gêne de nos âmes, sont disciples d'un certain laboureur nommé » Joannes Islébius, lequel sortant » du cul de la charrue, *triduo se theologum professus est*, comme » parle Mélancthon écrivant contre » lui. Les principales rêveries de ces

(1) Pratéolus, in *Elencho Hæreticorum*, *Vocæ Antinomi*, pag. m. 41. Il dit que Staphylus tire cela des Notes d'Agricola sur l'Évangile de saint Jean, et des Disputes antinomiques de Luther.

(2) Pratéolus, *ibid.*

a) Voyez son article tom. I, pag. 278.

» gueux sont couchées ponctuelle-
 » ment au livre, *De Libertate Chris-*
 » *tianâ*, composé par le docteur
 » Paulus Crellius, qui était l'un des
 » principaux avocats de cette mau-
 » dite secte. Je n'en mets que trois
 » des plus signalées, prises mot à
 » mot de leurs articles de foi. La
 » première porte que tout l'Évan-
 » gile et tout le Vieux Testament,
 » s'il n'est prêché de vive voix, *sunt*
 » *veteres calcei in angulo derelicti*,
 » sont comme de vieilles savates
 » qu'on laisse dans un coin lors-
 » qu'elles ne peuvent plus servir :
 » mais quand on prêche l'Évangile,
 » lors il se fait comme une paire de
 » souliers, duquel il était porté dans
 » les cantiques : *quàm pulchri sunt*
 » *gressus tui in calceamentis tuis*
 » *filia principis*, et dans le psaume
 » CVII, *in Idumæam extendam cal-*
 » *ceamentum meum*. C'est-à-dire,
 » suivant l'exposition de Bèze :

• Contre Édom peuple glorieux
 • Je jeterai mes souliers vieux.

» De façon qu'à leur dire les prédi-
 » cateurs sont des savetiers, les écri-
 » tures saintes sont de vieilles sava-
 » tes, la chaire c'est la savaterie,
 » le carême et les avens sont la foire
 » aux savates.

» La seconde proposition des an-
 » tinomiens est encore plus horrible,
 » et je suis bien marri de ce que les
 » paroles me manquent pour expri-
 » mer la pesanteur de mes pensées :
 » elle est conçue en ces termes par le
 » docteur Crellius, *qui quærit salu-*
 » *tem in veteri lege, quærit PEDICU-*
 » *LUM IN SCABIE*, qui cherche son
 » salut dans la loi de Moïse et dans
 » le Vieux Testament, cherche des
 » poux dans de la GALE ; c'est-à-dire
 » que le salut de nos âmes est sem-
 » blable à des poux, et Dieu est
 » semblable à de la TEIGNE. Je n'ai
 » point de parole pour exprimer
 » mon étonnement (3)....

» La troisième maxime des nomo-
 » maches est cotée par le docteur
 » Crellius en ces termes. *Mozes ad*
 » *corvos abeat cum lege sua, nam si*
 » *non resipuit, est damnatus ad om-*
 » *nes diabolos*. Pour moi j'appelle de
 » la sentence des antinomiens, com-

» me ayant procuration de Moïse, et
 » je trouve que l'étourdissement des
 » nomomaches est beaucoup plus
 » grand que celui des manichéens ;
 » car, lorsqu'ils renvoyaient Moïse,
 » ils prétendaient avoir des prétextes
 » plus honorables, au rapport de saint
 » Augustin, au livre xv contre l'au-
 » et enquis pourquoi ils rejetaient le
 » Vieux Testament, et toute la loi de
 » Moïse, ils répondaient avec des
 » paroles spécieuses et des phrases
 » bien agencées, que pour eux ils
 » pratiquaient en cela le commande-
 » ment de Jésus-Christ, qui défendit
 » à ses apôtres de mettre du vin nou-
 » veau dans de vieilles outres : et que
 » leur église était comme une jeune
 » demoiselle, qui ne reçoit point de
 » lettres ni de poulets de ses vieux
 » amoureux, lesquels tâchent de la
 » suborner par promesse : c'est-à-
 » dire, que leur église ne reçoit ni ne
 » reconnaît le Vieux Testament qui
 » est un vieux vin passé, un vieux
 » lambeau de bureau tout déchiré,
 » un vieux amoureux cassé aux gages,
 » et puis ils ajoutaient comme en
 » triomphant, et insultant à notre
 » église : *Vos quidem pergite agere et*
 » *cœpistis, rudem pannum veterem ve-*
 » *timento committite, novum vinum*
 » *veteris utribus credite, dicitur*
 » *maritis nulli placituri servite, chris-*
 » *tianam fidem hippocentaurum se-*
 » *cite, nec equum perfectum in-*
 » *hominem : nobis solis Christo*
 » *vire permittite*. A ces affrontem-
 » délicieuses, à ces paroles char-
 » resses, dirait-on pas que voilà de
 » saintes âmes ? mais au bout de la
 » faire il se voit que les manichéens
 » sont des bêttes. Il est vrai que
 » tout bêttes qu'ils étaient, ils
 » n'avaient pas tant de poux que les
 » antinomiens (4). »

(4) Là même, pag. 559.

ITALICA, ville d'Espagne, fut ainsi nommée lorsque Scipion l'Africain lui donna la forme de cité (a). Elle devint très-considérable, et fut la patrie de Trajan et d'Hadrien (b). Elle

(3) Garasse, Doctrine curieuse, liv. V, sect. XVI, pag. 557.

(a) Appian., in Ibericis, pag. m. 461.

(b) Id., ibid.

ait assez long-temps (c) de la condition des villes qui s'appellent *municipia*, et puis elle vult être dans la condition de celles que l'on appelait colonie. Hadrien s'étonnait qu'elle eût demandé ce changement (d); car il lui semblait que les privilèges d'un *municipium* étaient préférables à ceux d'une colonie. On ne trouve aujourd'hui que des mesures d'Italica (e). Quelques auteurs mettent sa situation proche de Séville, dans un lieu qui s'appelle présentement *villa la Veja* (f). J'ai dit ci-dessus (g) qu'il ne me paraissait pas qu'on puisse prouver qu'il y eût eu en Italie une ville nommée Italica. Je ne m'en dédis point, quoique je sache qu'on me peut faire une objection assez spécieuse (A).

(c) Aulus Gellius, *lib. XVI, cap. XIII.*

(d) *Id., ibid.*

(e) Voyez Ludovicus Nonnius, *in Hispania*, *cap. XVII, pag. m. 64.*

(f) *Id., ibid., pag. 65.*

(g) Voyez la remarque (A) de l'article *Italiens* (Publius Ælius), *tom. VII, p. 426.*

(A) Je sais qu'on me peut faire une objection assez spécieuse. Elle est fondée sur un passage de Strabon, où l'on trouve que certains peuples d'Italie, s'étant soulevés et confédérés pour faire la guerre aux Romains, prirent de Corfinium leur place d'armes, et la nommèrent Italica. Μετονομασθῆσαν Ἰταλικήν, *Italicae nomen habuerunt* (1). Notez que Corfinium fut la ville capitale des Péligniens, et que la guerre dont il s'agit fut celle que l'on nomma Sociale, ou Italique, et qui commença l'an de Rome 662 (2). Il y a beaucoup d'apparence que dans ces paroles de Diodore de Sicile, τὴν πόλιν Ἰταλίαν ὀνομάσαντες (3), il

faut lire Ἰταλικὴν (4), et non pas Ἰταλίαν; et ainsi voilà deux auteurs qui témoignent que la ville de Corfinium fut nommée Italica lorsque ces peuples se liguerent contre Rome. Velleius Paterculus pourra passer pour un troisième témoin, *caput imperii sui Corfinium legerant*, dit-il (5), *quod appellarent Italicum*. Il y a des critiques (6) qui corrigent *quod appellarent Italicam*. D'autres (7) s'en tiennent à *Italicum*. Peu m'importe : la réponse que j'ai à faire se peut passer de la leçon qui me serait la plus favorable ; car voici ce que j'ai à dire. Le nom d'Italica, que les alliés donnèrent à la ville de Corfinium, ne dura qu'autant que la guerre. Ils lui avaient donné ce nouveau nom en la choisissant pour leur commune métropole. Ils y avaient établi (8) une police toute semblable à celle de Rome. Ils avaient marqué par-là non-seulement leur émulation pour la capitale du peuple romain, mais aussi la résolution qu'ils avaient prise de se rendre indépendans. Puis donc que le nouveau nom d'*Italica* était une suite et un monument de leur complot, il ne faut pas croire que les Romains l'aient laissé subsister. Corfinium reprit son premier nom dès que la guerre fut finie, l'an de Rome 664, et nous ne trouvons point qu'on l'ait nommée autrement que Corfinium depuis ce temps-là. D'où paraît l'erreur de ceux qui prétendent que le poëte Silius Italicus était natif de Corfinium, et qu'à cause de cela il fut surnommé *Italicus*.

(4) Voyez Casaubon, *in Strab., lib. V, pag. m. 94.*

(5) Velleius Paterculus, *lib. II, cap. XVI.*

(6) Gerardus Vossius, *Not. in Patercul., ibid.*

(7) Sigonius, *de ant. Jure Italie, lib. III, cap. I, folio m. 100.* Boecler., *in Patercul., ibidem.*

(8) Voyez Sigonius, *ubi supra.*

JUBA. L'histoire fait mention de deux princes * qui ont eu ce nom, et dont l'un était le père de l'autre. M. Moréri en a parlé ; mais il a fait quelques fautes

* Chauffepié a donné à Juba le jeune, un article qu'il déclare avoir extrait principalement des *Mémoires de l'académie des inscriptions.*

(1) Strabo, *lib. V, pag. m. 167.*

(2) Voyez Sigonius, *in Fastis, ad ann. 662.*

(3) *In Excerptis, lib. XXXVII, apud Photum, pag. 1185.*

(A) qu'il est bon de remarquer. Nous ne relèverons que très-peu de fautes des autres auteurs (B).

(A) *M. Moréri..... a fait quelques fautes.*] 1°. Il dit que Juba le père était roi de Mauritanie. Cela est faux. Du temps de ce Juba, la Mauritanie Césarienne appartenait à Bocchus, et la Tingitane à Bogud. Quelque temps après, c'est-à-dire l'an 716, Bocchus s'empara de la Tingitane. Après sa mort son royaume fut réduit en province, l'an 721, comme la Numidie l'avait été sous Jules César (1). 2°. il dit que Juba le fils fut rétabli par Auguste dans le royaume de son père, c'est-à-dire dans la Numidie. Il fallait dire avec Dion (2), qu'Auguste lui donna quelques parties de la Gétulie, et les deux Mauritanies; et que la meilleure partie de la Numidie fut laissée dans son état de province romaine. Il est vrai que Strabon assure (3) qu'Auguste rétablit Juba dans le royaume de son père, et que de plus il lui accorda la Mauritanie; mais de la manière que ce géographe pose les limites de la province romaine et du royaume de ce Juba, il paraît (4) que la Numidie appartenait aux Romains. 3°. Moréri impute à Pline d'avoir dit que Juba le fils trouva une herbe, que son médecin Euphorbe appela de son nom euphorbie. Ce n'est point ce que Pline dit. Voyons ses paroles (5): *Invenit et patrum nostrorum ætate rex Juba, quam appellavit euphorbiam medici sui nomine* (*). Cela veut dire que Juba découvrit une herbe qu'il appela euphorbie du nom de son médecin. Il serait un peu étrange que le médecin d'un monarque eût été assez mauvais courtisan pour donner son nom à une herbe que le roi, son maître, aurait trouvée. C'est néanmoins ce que Pline aurait

assuré, si l'on s'en rapportait à Moréri. Il serait beaucoup moins étrange qu'un roi, inventeur d'une herbe, aimât mieux lui faire porter le nom de son médecin que le sien propre. C'est ce que Juba aurait fait, si nous nous en rapportions au témoignage de Pline que j'ai cité; mais il y a lieu de croire que Pline n'a pas eu ici l'exactitude qu'il devait avoir. Ce qu'il avait dit dans un autre livre est plus croyable: c'est que l'euphorbie avait été ainsi nommée à cause de son inventeur, qui était le médecin du roi Juba. Il ajoute une chose qui méritait bien que Moréri la rapportât. C'est que Juba fit un traité particulier de cette herbe, où il donnait beaucoup de louanges aux vertus très-singulières dont elle était dotée. *Juba Ptolemæi pater, qui prius uti que Mauritanias imperavit, studiorum claritate memorabilior etiam quam regno, similia prodidit Atlantæ: præterque gigni ibi herbas euphorbiam nomine ab inventore medicis suo appellatam. Cujus lectum succum miris laudibus celebrat in claritate visus, contraque serpentes, et venena omnia, privatim dicato volumine* (6). 4°. Je pourrais marquer pour une faute les mauvaises citations de Moréri (7).

(B) *Nous ne relèverons que très-peu de fautes des autres auteurs.* Il semble que Josèphe ait assuré que Juba le fils eut pour femme Gephyra, veuve d'un des fils d'Hérode. Voyez l'article de cette femme (8). nous réfutons cela. Le père Salustien cru que Juba mourut l'an 759. Rome. Le père Noris (9) l'a réfuté victorieusement par cette remarque: Strabon écrivait son XIII^e. livre après l'an 771. Or, dans son XV^e. livre, il parle de Juba comme d'un prince mort depuis peu; il faut donc que Juba ne soit point mort avant l'an 772, ou environ. Le même

(1) Voyez les preuves de tout ceci dans le père Noris, Cenotaph. Pisana, pag. 235.

(2) Lib. LIII, ad ann. 729.

(3) Lib. XVII, pag. 570.

(4) Voyez le père Noris, Cenotaph. Pisana, pag. 235.

(5) Plin., lib. XXV, cap. VII, pag. m. 400.

(*) Rabelais, l. 3, ch. 48, s'en est tenu à cette dernière opinion de Pline. Rem. cur. [C'est le chap. I. du liv. III des bonnes leçons, telles sont celles de 1573, 1579, 1626, 1820. Voyez l'avertissement placé au III^e. vol. de cette dernière édition.]

(6) Plin., lib. V, cap. I, sub finem, m. 527.

(7) Il cite Dion, au liv. 41 et seq.: il ne cite nommément le XLIII. Il cite Plin., chap. I du XXV^e. livre: il fallait citer le VII. Il cite le VIII^e. livre d'Athénée, où n'est parlé que d'une épigramme grecque sur Juba: il fallait citer le III^e. et IV^e. livres, il fallait citer le livre XVII de Strabon, et IV^e. livre de Vossius.

(8) Dans la remarque (B), tom. VII, p.

9. Noris, Cenotaph. Pisana, pag. 235.

on dit ailleurs (10), que Juba vivait sous l'empire de Tibère. Or Tibère n'a commencé de régner qu'en l'année 767. Il semble qu'on peut recueillir d'un passage de Tacite, que Juba vivait encore l'an 776 (11). Noldius se trompe, lorsqu'il suppose que Dion assure qu'Auguste donna l'Égypte à Juba, outre le royaume de son père (12). Il n'y a rien dans les paroles de Dion qui nous engage à rapporter Juba à l'Égypte, et il est sûr qu'il faut rapporter ce mot à Cléopâtre. Le traducteur de Dion a bronché là évidemment. "Ἡ τε Κλεοπάτρα Ἰδῆα τῷ Ἰδῆου πατρὶ συνῆκεν· τούτῳ γὰρ ὁ αὐτὸς τραφέντι τι ἐν τῇ Ἰταλίᾳ, καὶ στρατευσαμένῳ εἰ ταύτην τε καὶ τὴν Ἀσσυρίαν τῇ πατρίδι ἰδῶκε. Cleopatra autem Jubæ filio in matrimonium tradita est. Hunc Jubam Cæsar in Italiâ educatum, ac suam militiam secutum, hoc regno (lisez ea, Cleopatra scilicet) et paterno etiam tenuit (13). Noldius, ayant cité le passage où Dion assure (14) que Juba, le lieu du royaume de son père, reçut d'Auguste quelques parties de la Judée, les états de Bocchus et ceux de Bogud, observe que Phine a justement substitué à ces états l'une et l'autre Mauritanie. *Pro quibus rectè Julius Hist. nat. V. c. I. utramque Mauritaniam substituit, hoc est Cærensem et Tingitanam.* C'est insinuer clairement cette fausseté, que Juba eut deux Mauritanies, et les états dont parle Dion, n'étaient pas la même chose.

- (10) Liv. VI, circa finem.
(11) Voyez l'art. GLAPHYRA, petite-fille, etc., t. VII, pag. 89.
(12) Noldius, de Vita et Gestis Herodum, t. I, pag. 76.
(13) Dio, lib. LI, pag. 520. Leunclavius, dans son édition de Dion, a remarqué cette faute de Xylander.
(14) Idem, lib. LIV, pag. 539, ad annum 776.

JUDEX (MATTHIEU), l'un des principaux écrivains des Centuries de Magdebourg, naquit à Oppolswalde (a) dans la Misnie, le 22 (b) de septembre 1528. Il

- (a) Ce lieu est éloigné de Dresde de deux lieues d'Allemagne.
(b) André Schöppius, ubi infra citatione dit que ce fut le jour de saint Matthieu. Il faut donc dire le 21 et non pas le 22.

fit paraître une grande inclination pour les lettres; c'est pourquoi son père lui permit d'aller étudier à Dresde. Il ne s'y arrêta pas long-temps, il aima mieux faire ses études dans le collège de Wittemberg, et puis dans celui de Magdebourg. Il était en mauvais état lorsqu'il arriva dans cette dernière ville, tout couvert de gale, et sans argent. La manière dont il amassa de quoi vivre fut d'aller demander l'aumône en chantant de porte en porte; mais enfin après que l'on eut connu qu'il était de bonne espérance, on lui procura une place de précepteur chez un avocat, qui l'envoya avec son fils à Wittemberg, l'an 1546. Il y reçut le degré de maître ès arts au mois d'octobre 1549. Après quoi il retourna à Magdebourg, et y régenta la seconde classe quelques années, et ensuite il y fut ministre de l'église de Saint-Ulric jusques à l'année 1559. Il ne quitta cet emploi que pour aller exercer la profession de théologie dans l'académie d'Iène. Il n'exerça cette profession que dix-huit mois; car on la lui ôta par ordre de Jean Fridéric, duc de Saxe, au commencement d'octobre 1561. Il s'arrêta encore six mois à Iène, et puis ayant passé à peu près autant de temps à Magdebourg, il se retira à Wismar. Il mourut le 15 de mai 1564 (A) à Rostoch, où il était allé quelques jours auparavant, afin d'assister à la promotion des écoliers. Ce fut un homme de bonnes mœurs, laborieux, zélé, docte, et qui composa beaucoup de livres (B). Il eut bien des persécutions, et bien des chagrins

à essuyer pendant le cours de son ministère (c) (C).

(c) *Tiré d'André Schoppius in Oratione de Vitâ Matthæi judicis. Elle se trouve à la fin de la II^e. partie Enarrationis epistolarum dominicalium Matthæi Judicis, à l'édition d'Islebe, 1578, in-8^o. M. Crénus a inséré cette harangue dans la VI^e. partie de ses Animadversiones phil. et hist., p. 49 et seq.*

(A) *Il mourut le 15 de mai 1564.*] Je ne ferais point de remarque sur cela, si je n'avais à dire que les auteurs sont trop sujets à négliger l'exactitude par rapport aux dates mortuaires et aux calculs. Je trouve dans le Théâtre de Paul Fréher (1), que notre Judex mourut le 11 de juin 1564. Cette date est alléguée sur la foi du *Nomenclator Professorum Ienensium*, composé par Hadrien Béyer. M. Sagittarius (2), citant le même *Nomenclator*, met la mort de Judex au même jour que Paul Fréher : mais je vois dans Micrælius (3) que cette mort est placée à l'an 1587, qui était le soixante et dix-neuvième de la vie du défunt. On met à la note, *Fréher*, p. 202. Il est difficile de comprendre comment une citation si peu fidèle a pu se fourrer en cet endroit-là ; et notez que Judex n'aurait pas vécu soixante et dix-neuf ans, quand même il aurait vécu jusqu'en 1587 ; car il naquit en 1528. On assure, dans sa Vie (4), que sa mort fut d'autant plus regrettée, qu'il n'avait point passé encore l'âge de trente-sept ans. Le calcul n'est pas juste ; car puisqu'on avait mis sa naissance au 22 de septembre 1528, et sa mort au 15 de mai 1564, il fallait dire qu'il n'avait pas encore trente-six ans.

(B) *Ce fut un homme de bonnes mœurs.... et qui composa beaucoup de livres.*] Il était si sobre, qu'il ne mangeait pas dans une semaine autant que d'autres, qui n'ont qu'un estomac médiocre, mangent en deux jours ; et jamais ses meilleurs amis n'obtinrent de lui la complaisance de

boire qu'à proportion de sa soif (5). Il fut si éloigné du faste et du luxe, que même le jour de ses noces il ne voulut pas consentir que sa fiancée se parât : il l'obligea à se contenter d'un habit fort médiocre (6). Sa chasteté fut si grande, qu'avant qu'il se mariât quelques-uns jugèrent qu'il y avait de la froideur, ou de l'insensibilité dans sa complexion ; et il avoua en confidence à ses intimes amis, qu'il croyait que l'origine de sa mauvaise santé, ou pour le moins ce qui augmentait ses infirmités, était qu'il avait trop attendu à prendre une femme. *Ante legitimum conjugum adeo pudicè vixit, ut à nonnullis frigidus sit judicatus, ac ipse intus sit confessus, se judicare originem aut certè non leve suæ adversæ virtutinis incrementum inde existens, quòd non prius duxisset uxorem* (7). Il se maria néanmoins à l'âge de vingt-six ans (8), lorsqu'il fut appelé pour être ministre de l'église de Saint-Ulric, à Magdebourg. Il épousa une fille de quinze à seize ans qui n'était point riche. Quelques-uns de ses amis furent fâchés qu'il eût choisi une femme qui n'avait ni assez d'argent, ni assez d'argent ; mais il leur répondit qu'il avait toujours demandé à Dieu une épouse qui n'eût point l'expérience des mauvaises choses, qui fût docile ; qui ne fût point orgueilleuse, etc. *Ægrius tulerent eorum quidam, quòd juvenculam minus dotatam sibi jungeret virginem, sed iis respondit, se ab adolescentia assidue petiisse à Deo, ut præ bonis progeneret, honestè educatam, virtutibus et pietate ornatam, non rerum ætate adhuc imperitam, et morigeram potius, quàm avaritiam elatam, delicatâ et blandâ conversatione malè delectatam, ac dotibus et ornamentis fastidiosa protervâ, sibi dare dignaretur, ac se voti sui compotem factum se providentiâ adquiescere* (9). Il vécut agréablement et pieusement avec

(1) *A la page 202.*

(2) Sagittar., *Introd. in Hist. ecclesiast.*, pag. 247.

(3) Micræli., *Hist. ecclesiast.*, pag. 770, *edit.* 1699.

(4) Andr. Schoppius, *Orat. de Vitâ Matth. Judicis, apud Crénium, Anim. phil. et hist.*, part. VI, pag. 71.

(5) Schopp., *ibid.*, pag. 58.

(6) Schopp., *Orat. de Vitâ Matth. Jud.*, pag. 58, 59.

(7) *Idem, ibid.*, pag. 57, 58.

(8) *Idem*, pag. 58.

(9) Andr. Schoppius, *Orat. de Vitâ Matth. Judicis, apud Crénium Anim. phil. et hist.*, part. VI, pag. 58.

comme un peu plus de dix années ; et eut six enfans (10). Elle épousa en secondes noces André Schoppius (11). Parlons des livres qu'il composa. Il traduisit en latin le livre allemand de Luther, touchant le sens littéral des paroles *ceci est mon corps*. Il dédia cet ouvrage au sénat de Ratisbonne, et il fit, dans l'épître dédicatoire, les quinze principaux argumens des zwingliens. Voici le titre d'un livre qu'il publia l'an 1559 : *Quòd arguere peccata seu concionari poenitentium sit proprium Legis et non Evangelii propriè dicti, Rationes et Argumenta*. Son *Traité de Typographia innotione, et de prætorum legitimâ inspectione*, fut imprimé l'an 1566. Ses *Enarrationes Epistolarum Domini Pauli* parurent l'an 1578. Le public a vu six ouvrages de sa façon en allemand. Lui et Wigandus publièrent conjointement quelques écrits, comme (12) : *Responsio ad Confessionem Majoris de Justificatione et suis operibus ; Responsio ad scurriles et blasphemos foetidi Ramboechii rhymos Wittebergæ impressos ; de Aphoristicis corruptelis in magno libro Actorum Interimysticorum, sub ficto titulo Professorum Wittebergensium edito, repertis, Admonitiones ; Corpus Doctrinæ ex Novo Testamento ; de Victorini Strigelii Narratione seu potiùs occultatione*. André Schoppius ajoute ceci : *Item in Illyrico, Musæo, et Wigando Epistolam ad quosdam pios fratres de causâ Victorini. Et cum iis se purgavit de fictis rationibus missionis Ienensis, quas charta pupæ referebat* (13). Il donne ensuite le titre de quelques livres allemands, et celui de quelques écrits qui n'ont pas été imprimés. Il dit (14) que Judex entendait bien la musique, et avait quelque connaissance des mathématiques. L'astrologie ne lui était pas inconnue ; il même des horoscopes. *Judicia vitatum sibi, liberis suis et Amb-* (15) *nonnullis composuit, atque*

figuras cœli, quas decant, aliis rebus accommodatas crexit. Il avait étudié quelque temps en droit à Wittemberg : il savait faire des vers et en latin et en grec ; et il avait dessein de composer une histoire ecclésiastique de son temps (16). La part qu'il eut aux deux premières Centuries (17) de Magdebourg est connue de toute la terre, et chacun sait que ce travail fut très-grand : ainsi, quand on sait que Judex mourut bien jeune, et que sa santé fut très-mauvaise pendant quinze années (18) ; on ne peut douter qu'il n'ait été bien studieux et laborieux.

Rapportons ici, par occasion, une chose qui pourra servir de supplément à ce qu'on a vu ci-dessus (19) touchant l'histoire de ces Centuries. Les trois dernières n'ont jamais paru ; quoique les centuriateurs les eussent fort avancées, et que le marquis de Brandebourg, duc de Prusse, eût donné ordre à André Stangewald d'y mettre la dernière main, afin qu'on les publiât. *Andreas Stangewaldus... sibi ab inclito marchione Brandenburgensi, duce Borussiae tum temporis negotium datum esse confirmabat, ut reliquas tres Centurias Ecclesiasticæ Historiæ Magdeburgensis ab autoribus affectas jam penèque perfectas, perpoliret, atque ad editionem accuratè præpararet*. M. Crénius (20) rapporte la lettre d'où j'ai tiré ce passage. Il l'a trouvée dans un ouvrage posthume de Conrad Schlüsselbergius, imprimé à Rostock, l'an 1624. Il s'étonne que M. Sagittarius ait oublié cette particularité ; et il en publie une autre qu'il a lue dans un ouvrage du jurisconsulte français Baudouin (21). C'est que l'on fit, à Genève, une traduction française des Centuries de Magdebourg, avec la même mauvaise foi qui avait paru dans la traduction française du Com-

(16) Andr. Schoppius, pag. 56.

(17) Notez qu'il eut part à la traduction allemande des trois premières Centuries.

(18) *Annis quindecim valetudine afflictissimâ*. Andr. Schoppius, pag. 56.

(19) Remarque (H) de l'article *ILLUSTRES*, dans ce volume, pag. 354.

(20) Crenius, *Animadv.*, part. VI, pag. 72.

(21) La Réponse à Bèze, sous le nom de Michel Fabricius.

10) *Idem, ibidem.*

11) *Idem, ibid.*, pag. 50.

12) En 1558.

13) Tiré d'André Schoppius, pag. 63 et seq.

14) *Idem, ibid.*, pag. 56.

15) Il fut précepteur des enfans de Levin Idéus, jurisconsulte de Magdebourg.

montaire de Luther sur l'épître de saint Paul aux Galates (22).

(C) *Il eut bien des persécutions et bien des chagrins à souffrir* | Il fut un de ceux qui dromèrent la Discipline de l'église de Magdebourg, qui fut imprimée l'an 1554. Il se montra fort exact à la faire pratiquer, et il éloigna de la participation aux sacrements quelques personnes impénitentes. Cela fit qu'on le menaça de le battre et de le fouler aux pieds (23). Il fut fort maltraité dans les satires qui furent faites à Wittenberg contre les centuriateurs *Scurriles Nominata et Acolasti Wittenbergenses in famoso illius laboris reprehensione et acerbo insultu D. Judicem vocabant Judam et pullum filium anam subjugatu* (24). Il s'opposa fortement aux synergistes pendant qu'il fut professeur en théologie à Iéna. Leur parti était puissant, et employa les paquinades contre lui d'une manière insolente et calomnieuse. On employa aussi les pierres, car il y eut une troupe de garnemens qui, pendant toute une nuit, commirent beaucoup de désordres autour de sa maison, et jetèrent des pierres à ses fenêtres. Il fut dépouillé de sa charge après l'avoir exercée, parmi bien des troubles, dix-huit mois. Le prétexte que l'on alléguait fut la publication d'un livre allemand de *Fugé Papatus, de la Fuite du Pape* (25), mais l'une des véritables causes fut son opposition au parti que la cour (26) favorisait. Ce parti était celui du professeur Strigelius, l'un des chefs des synergistes, ou des fauteurs de la liberté humaine. On ne manque point de répandre plusieurs raisons, ou plusieurs prétextes de la déposition de Matthieu Judex, qui furent toutes réfutées. On l'accusa entre autres choses, d'avoir répandu des exemplaires de la *Vie de Balthazar Winter*, et l'on exigea de lui qu'il indiquât l'auteur de cette satire, et qu'il recouvrât tous les exemplaires, et les remit à la cour.

(22) Cronius, *Annal.*, part. VI, in addendis, pag. penult.

(23) *Ipsi corbora et consulationem studiorum meum cum quibus cum ad baptismum et aciem cum non adveniret.* Andr. Schoppin, apud Cronium, *Annal.*, part. VI, pag. 113.

(24) *Idem*, *ibid.*, pag. 67.

(25) *Idem*, *ibid.*, pag. 68.

(26) *Idem*, *ibid.*, pag. 68.

(27) *Idem*, *ibid.*, pag. 68.

Il répondit que cet ouvrage n'était nullement un libelle; que la narration véritable de la mort d'un fidèle en Dieu; qu'il avait été nécessaire d'opposer aux calomnies que mis de ces pieux personnes semées, et de la communiquer et à quelques autres consoler. Il ne se crut pas nommer l'auteur; mais il répondit touchant celle de vant des juges non suspects, et les uns séculiers, et les ecclésiastiques. Ses adversaires mandèrent point un semblable (27). En sortant d'Iéna, tira à Magdebourg avec son gaudus, et ne jouit pas de la permission que le sénat accorda de s'y arrêter. On mit quelques ministres; on en quelques autres nuitamment la ville. Il n'approuva pas la conduite des magistrats, et ces ministres alligés à patience. Il s'exposa par ce une grêle d'injures; et il bourgeois qui reçut ordre point donner à l'ouvrage. Son beau-père eut part aux parcs qu'il l'avait logé chez lui, le sénat commanda à Judex de sortir incessamment Magdebourg. Sa femme, pleine de larmes, fut suppléer bourgmestre de lui; de demeurer chez son père cinq enfans, jusqu'à ce que l'hiver fût un peu plus représenté que son fils avait que huit ans, et que jeune n'avait que trois mois lait mal. Toutes ces prières et remontrances furent inutiles, et il fallut partir, et se retirer à travers des neiges (28). Les liques romains ont bien traité ce traitement que requerrait les teurs de Magdebourg. Je ne d'alléguer la réflexion d'un *Pour les quatre premiers de Centuries*, dit-il (29), leur, été bien différente de celle

(27) Andr. Schoppin, apud Cronium, *Annal.*, part. VI, pag. 68.

(28) *Idem*, *ibid.*, pag. 69.

(29) *Magdeburg, Histoire du Land*, tom. II, pag. 179, édition de Halle.

ains ; car peu de temps après avoir mis au jour leur ouvrage , ils furent connus par les luthériens mêmes , qui ne purent souffrir parmi eux de si méchans hommes.

JUDITH, femme juive qui livra sa patrie assiégée par Holoferne. Vous trouverez cette histoire dans Moréri, avec quelques observations sur les embarras où elle jette les commentateurs. De tous les livres que les protestans ont rejetés comme apocryphes, il n'y en a point qui critiquât mieux que celui-là cette flétrissure ; car le parti le plus raisonnable que l'on puisse prendre est de dire que c'est un roman pieux (A). Il n'y a que peu d'années qu'un savant bénédictin a fait un livre pour résoudre les difficultés qu'on propose contre cette histoire (B). S'il ne les a pas levées, il a du moins fourni divers éclaircissemens utiles. Je me souviens d'avoir vu une dissertation (a), où entre autres argumens on fait valoir celui-ci, qu'il ne faut point regarder comme un livre canonique l'ouvrage qui autorise l'assassinat. Cela me fait souvenir d'une anecdote qui concerne l'assassin de Guillaume, premier du nom, comte d'Orange (C). Quelqu'un a remarqué qu'on donne à Judith un éloge de grande signification, quand on assure que la médisance (D) ne l'avait jamais attaquée.

(A) *Intitulée Ficta Juditha, etc., à Véro-*
l'an 1614, et composée par Mirabilis
Bonacasa, où l'on prouve, 1°. que le livre
Judith est apocryphe ; 2°. que l'action de
Judith est mauvaise, et que Rossemus, Ma-
ria, et autres monarchomaques ont tort
d'en prévaloir. Ce Mirabilis de Bonacasa
portait en son vrai nom Eberhard de
Heide, et était chancelier du prince Jules,
de Brunswick. Voyez Placcius, de Pseu-
onymis, pag. 166.

(A) *C'est un roman pieux.*] Don Bernard de Montfaucon⁽¹⁾ observe que les protestans, pour se tirer de toutes les difficultés, ont dit que ce livre n'est qu'une fiction ou une parabole, et que quelques-uns d'entre eux ont assuré que c'est une tragédie. Il me semble que les protestans se soucient peu de lever ces difficultés ; car c'est leur intérêt qu'elles subsistent, et qu'elles se multiplient d'une façon très-embarrassante. Ils montrent par là qu'ils ont eu raison de rejeter cet ouvrage, et que l'église romaine prend pour un livre canonique ce qui ne l'est point. Je crois donc que quand cet auteur a dit cela, il ne songeait point au système des protestans ; il se les représentait intéressés, non moins que les catholiques, à maintenir dans cet ouvrage la gloire du Saint-Esprit. Quand on ne peut pas la sauver en accordant une chose avec les vérités historiques, on a recours aux allégories, aux paraboles, au sens mystique, etc. C'est ce que feraient les protestans, s'ils croyaient que l'historien de Judith a été divinement inspiré ; mais, comme ils ne le croient point, peu leur importe de dire que c'est une parabole.

(B) *Un savant bénédictin a fait un livre pour résoudre les difficultés qu'on propose contre cette histoire.*] Vous verrez son nom et le titre de son ouvrage dans la remarque précédente. La méthode qu'il a suivie, pour conserver à l'histoire de Judith le rang qui lui est donné dans la communion de Rome, est plus instructive, et en même temps plus édifiante que celle dont se servent les controversistes romains. Ceux-ci pour l'ordinaire ne s'amusent qu'à rétorquer les objections. Ils tâchent de faire voir que les reproches des protestans contre les livres apocryphes peuvent être allégués contre les livres canoniques. Mais don Bernard de Montfaucon passe fort légèrement là-dessus, et s'applique tout entier à répondre directement. Toute sa récrimination est contenue dans ces paroles : *N'y a-t-il pas plusieurs histoires dans le texte sacré, où l'on trouve ces difficultés et même de plus grandes, sans que*

(1) *Préface de la Vérité de l'Histoire de Judith, à Paris, 1690, in-12. La seconde édition est de l'an 1692.*

pour cela on se soit jamais avisé de nier qu'elles sont véritables dans le sens littéral ? L'histoire d'Esther n'est-elle pas pleine d'embarras et de difficultés, dont il est presque impossible de se tirer ? A-t-on jamais pu dire certainement qui est l'Assuérus dont il est parlé dans ce livre, et en quel temps l'histoire doit être placée ? N'a-t-on pas la même peine à fixer le temps des histoires de Ruth et de la ruine de la tribu de Benjamin, sans que pour cela on ose dire qu'elles ne sont que des histoires paraboliques ou énigmatiques (2) ? Je ne sais s'il avait lu les objections de Raynoldus, qui est celui de tous les auteurs protestans qui a traité avec plus de force la controverse des livres apocryphes.

(C) *Cela me fait souvenir d'une chose qui concerne l'assassin de Guillaume,.... prince d'Orange.*] Je parle du scélérat Balthazar Gérard qui le tua : car il y eut d'autres assassins qui ne firent que le blesser. Quoiqu'il fût franc catholique, il contre-faisait finement le Gueux. Il se trouvait au préche. Il assistait aux prières du soir. Il avait toujours les *Psaumes de Marot* dans les mains, ou quelque autre livre huguenot. Il lisait aussi la *Semaine poétique de Bartas*, et l'on trouva que l'endroit le plus usé était l'histoire de Judith égorgeant Holopherne (3). Il n'y a point de doute que l'exemple de cette femme ne puisse persuader à bien des gens, que c'est faire une sainte action que de se glisser à la faveur de mille mensonges, chez un prince qui opprime la liberté et la religion, de s'y glisser, dis-je, afin de le poignarder aussitôt que l'on en aura l'occasion. En un mot, cette histoire une fois prise pour canonique, encourage les assassins à tout entreprendre contre la vie des rois ennemis, et fournit aux orateurs une couronne de gloire, pour la mettre sur la tête des Clément et des Ravaillac. Voici un passage du sieur Maimbourg. « Les li-
» gueurs publièrent même dans leurs
» écrits, imprimés à Paris et à Lyon,
» qu'un ange avait déclaré à Jacques
» Clément, que la couronne de mar-

» tyr lui était préparée, qu'
» aurait délivré la France de
» de Valois ; et qu'ayant com-
» qué sa vision à un savant re-
» celui-ci l'avait approuvée,
» rant qu'en faisant ce coup il
» aussi agréable à Dieu que
» Judith en tuant Holopher-
» parce que son prier, son
» père Edme Bourgoing, fut
» d'être celui de tous les prédi-
» de la ligue qui s'emporta à
» louer cet abominable par-
» son sujet, l'apostrophant en
» chaire, et l'appelant bien
» enfant de son patriarche et
» martyr de Jésus-Christ, et l'
» parant à Judith, ou ne dout
» que ce ne fût lui auquel ce
» homme, qui était sous sa con-
» s'était conseillé, et qu'il n'
» ensuite confirmé dans son
» ble dessein (4). »

(D) *On assure que la méduse l'avait jamais attaquée.*] La dont je parle se trouve dans l'écrit d'un panégyrique (5). M. l'abbé de la Chambre faisant l'oraison funèbre de la feue reine de France (6), a son texte dans ces paroles du livre de Judith : *elle s'est rendue*
» mandable, famosissima, en
» choses, parce qu'elle cra-
» grandement le Seigneur, et
» sonne n'en disait le moindre
» C'est peut-être le plus bel
» qui ait jamais été donné à
» femme : car quoiqu'en dépit
» énorme déchainement de
» sance qui règne depuis si
» temps dans le monde, il y a
» femmes à qui cet implacable
» satiable monstre ne touche
» il est très-rare que ce grand
» heur arrive à celles qui ont
» leurs une réputation éclatante
» qui sont, comme dit le texte
» mosissima : de sorte qu'on
» défier hardiment tous les Gé-
» tous les Romains, de nous
» un passage dans leurs livres
» l'on donne en très-peu de
» une aussi grande idée, que
» que le livre de Judith nous

(2) Vérité de l'Histoire de Judith, pag. 283.

(3) Histoire d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, liv. III, pag. 205, imprimée l'an 1692.

(4) Maimbourg, Histoire de la Ligue.

(5) Dans les Nouvelles de la République de Lettres, mois de décembre 1684, art. pag. 1041.

(6) On écrit ceci le 20 d'août 1695.

dans les paroles qu'on vient de citer. L'adresse dont Homère s'est servi pour faire recevoir à son lecteur une grande idée de la beauté d'Hélène (7), est assurément inférieure à la naïveté et à la simplicité de l'auteur juif; et ce qu'il y a de plus beau dans sa manière de louer, c'est qu'il a renfermé dans son éloge la véritable cause, et la source de la vertu qu'il a décrite : *Elle a eu, dit-il, une grande réputation en toutes choses, et à couvrir de toutes sortes de médisances, parce qu'elle était fort touchée de la crainte du Seigneur.* C'est sur cette heureuse expression du panégyriste de Judith, que M. l'abbé de la Chambre a bâti l'oraison funèbre de la reine. »

Ausone a mis entre les sentences l'un des sept sages de la Grèce, une femme chaste fait peur à la femme :

Quæ dos matronæ pulcherrima? Vita pudica. Quæ casta est? de quâ mentiri fama versatur (8).

Je suppose que Bias eut à répondre à ces questions. La première était : *quelle est la plus belle dot d'une femme?* une vie chaste, répondit-il. La seconde était, *quelle femme est chaste?* celle contre qui la renommée ne débite des mensonges, répondit-il. Voilà des règles trop sévères, dira-t-on dire; car elles condamnent toutes les femmes qui ont été posées aux traits de la médisance, il est sûr néanmoins qu'il y en a de très-vertueuses qui n'ont pu les éviter. Il faut convenir que cette maxime de Bias ne doit point servir de règle partout et sans exception; mais pour l'ordinaire c'est une marque d'une conduite parfaitement sage, tant à l'égard de l'intérieur, qu'à l'égard de l'extérieur, que de garder la réputation de femme sage sans l'opposition de personne, et la contradiction d'aucun mauvais bruit. *Magnus est pudicitiae fructus, pudicam credi; et adversus omnes muliebris atque omnia delinimenta muliebris ingonii est veluti solum ac camentum in nullam incidisse fa-*

bulam (9). C'est ce que disait l'orateur Porcius Latro en plaidant pour un mari qui accusait d'adultère son épouse, parce qu'un riche marchand étranger l'avait faite son héritière, et en avait allégué pour raison qu'il n'avait pu la corrompre. L'avocat tirait de là l'un de ses moyens : il soutenait qu'une femme devenait justement suspecte lorsqu'on entreprenait de la débaucher; car si elle était bien chaste, on lirait sur son visage que l'on serait refusé, et son extérieur ôterait toute espérance au galant, et la hardiesse de découvrir sa passion. Elle refuserait pour le moins avec tant de sévérité, qu'on n'oserait faire une seconde demande. Si elle ne craint pas que l'on la juge capable de faire la faute, elle ne craindra point de la commettre. *Matrona quæ se adversus sollicitantes aviam volet, prodeat in tantum ornata, ne immunda sit : habeat comites ejus ætatis, qui impudicos, si nihil aliud, verecundiam annorum removeant : ferat jacentes in terram oculos : adversus officiosum salutatorem inhumana potius quam inverecunda sit, etiam in necessariam resalutandi vicem multo rubore confusa longè ante impudicitiam neget ore, quàm verbo : in hac servandæ integritatis custodia, nulla libido irrumpet. Proдите mihi fronte in omne lenocinium composita paulò obscœnius quàm posita veste nudæ, exquisito in omnes facietias sermone, tantum non ultrò blandientes, ut quisquis vicerit, non metuat accedere. Deindè miramini, si cum tot argumentis pudicitiam proscripserit, cultu, incessu, facie, aliquis repertus est qui incurreret, et reti adulteræ se non subduceret. Internuntium, puto sollicitantis se, arripi et denudari jussit, et flagella et verbera, et omne genus cruciatûs poposcit in plagas deterrimi mancipii; vix imbecillitas muliebris manus continuit. Nemo sic negantem iterum rogat* (10)....

Quæ potest non timere opinionem adulteri, potest non timere adulterium (11). Ces maximes sont trop rigides et trop outrées (12); et l'on

(9) Seneca, Controv. VII, lib. II, pag. m.

137.

(10) Idem, ibid., pag. 186.

(11) Idem, ibid., pag. 187.

(12) Voyez, tom. III, pag. 477, la remarque

(O) de l'article BLONDEL (David).

Voyez la remarque (A) de l'article HÉLÈNE, tom. VII, pag. 576, citation (7).

Auson., in septem Sapientum Sententiis, versibus explicatis, pag. m. 288.

serait assez souvent bien injuste, si l'on y réglait ses jugemens : mais enfin l'avantage, le bonheur, la gloire qu'eut notre Judith forme un préjugé qui élève au grade le plus éminent l'idée de sa vertu et de sa bonne conduite. Je dirai par occasion que la morale de quelques païens a eu tant d'austérité, qu'ils ont voulu qu'une femme ne fournît matière, ni à la médisance, ni aux éloges : c'est-à-dire qu'ils voulaient que le véritable mérite d'une femme fût qu'on ne parlât point d'elle, qu'on n'en dît ni bien ni mal. Plutarque n'approuvait point cette maxime ; car voici l'exorde d'un de ses ouvrages (13) : « Je n'ay » pas mesme opinion que Thucydide » des touchant la vertu des femmes : pource que lui estime, que » celle là soit la plus vertueuse, et » la meilleure, de qui on parle le » moins, autant en bien qu'en mal, » pensant que le nom de la femme » d'honneur doive estre tenu renfermé comme le corps, et ne sortir » jamais dehors. Et me semble que » Gorgias estoit plus raisonnable, » qui vouloit que la renommée, non » pas le visage de la femme, fust » connue de plusieurs : et m'est » avis que la loy ou coustume des » Romains estoit très-bonne, qui portoit que les femmes, aussi bien que les hommes, après leur mort fussent publiquement honorées à leurs funérailles des louanges qu'elles auroient méritées. » Saint Grégoire de Nazianze était du goût de Thucydide. Craignez les louanges des hommes, disait-il, en s'adressant à une femme : cette crainte est l'ornement de votre sexe.

Ἄλλῃσιν τὰ περισσά, σὺ δ' ἄλῃσιν χαίλῃσιν ἀνδρῶν.

Καὶ κληζομένη, τοῦτο γυναιξὶ κλέος.
*Linque aliis vana : ac labijs verare virorum
 Commendari etiam, hoc fæmineum decus
 est* (14).

Joignez à cela ces paroles de Synésius (15). Μίαν ἀρετὴν Ὅσιρις ᾔστο γυναικὸς εἶναι, τὸ μῦθε τὸ σῶμα αὐτῆς, καὶ τὰ τοῦ νομα διαβῆναι τὴν αὐλὸν. Ὑπαρ

(13) Plutarch., de Mulier. Virtutib., pag. 242. Je me sers de la version d'Amyot.

(14) Gregor. Nazianz. Παρὶ καλλωπιζομένων γυναικῶν.

(15) Synesius, orat. I de Providentiâ.

*virtutem Osiris muliebrum esse ce-
 sebat, ut neque corpus, neque nomen
 mulieris è vestibulo exiret.* Ce que Synésius attribue à Osiris est au fond la même chose que Plutarque attribue à Thucydide. Quelques-uns l'ont débitée comme une opinion de Périclès. Voyez ces paroles de Jean de la Casa : *Cujus quidem mulieris (Victoriz Farnesiz) modestia ac pudor ingenuus illud profectò præstituit, quod Periclem aiunt dixisse, primam in muliere laudem esse, ut ne de virtute quidem illius ullâ ad viros fama emanet : sed nullâ ratione occultari tanta primariæ fæminæ virtus potest, quin ad viros quoque emergat, ac sua ipsa splendore se prodat* (16). Mais quand même cent personnes aussi illustres que ces trois-là (17) auraient affirmé cette maxime, nous ne serions pas obligés de l'approuver. C'était condamner les femmes à une vie plus austère que ne l'est celle des chartreux ; c'était leur imposer la clôture et le silence de ces moines, et leur défendre de recevoir aucune visite dans leurs cellules. Or c'est ce que l'on ne défend point aux chartreux.

J'achève par cette note : la réputation de Judith, cette réputation, dis-je, pure et nette de soupçon, et garantie de tout mauvais bruit, est une preuve admirable de vertu et de sagesse ; mais il n'en faut pas conclure que toute femme qui n'a pas le même bonheur, et de qui l'on fait des contes, soit coupable d'imprudence pour le moins. Il peut être vrai que la conduite d'une femme soit fort régulière ; cependant, pour qu'elle aura chassé pour de fort bonnes raisons, une demoiselle suivante, une femme de chambre, une servante, il se forgera bientôt de mauvais bruits. La personne chassée sera malicieuse et vindicative, et s'adressera aux ennemis de sa maîtresse, et leur fera entendre mystérieusement ce que l'esprit de calomnie lui suggérera. Ces mensonges seront relevés ; on s'en fera des confidences, on les brodera, on les fera même imprimer ; et ainsi une personne réellement innocente n'aura point la réputation de l'être tant il est vrai, comme je l'ai dit

(16) Joh. Casa, in Vita Petri Bonchi, p. 24 collect. Basterii.

(17) Osiris, Thucydide, Périclès.

un autre lieu (18), que l'apparence coûte quelquefois beaucoup plus que la réalité. Celle-ci dépend de nous, l'autre dépend de plusieurs causes dont nous ne disposons pas. Le poète Haute représente cette pensée bien naïvement dans une scène où deux vieillards, Calliclès et Mégaronides, parlent ensemble.

ME. Quia omnes bonos, bonaque accurare, addeet,

Suspicionem, et culpam, ut ab se segregent.

CA. Non potest utrumque fieri. ME. Quapropter? CA. Rogas?

Ne admittam culpam, ego meo sum promus pectori :

Suspicio est in pectore alieno sita.

Nam nunc ego si te surripuisse suspicor

Jovi coronam de capite, à Capitolio,

Quod in culmine astat summo : si id non feceris,

Atque id tamen mihi lubeat suspicari :

Quid tu id prohibere me potes, ne suspicer (19)?

CA. Exspecto, si quid dicas. ME. Primum dum omnium,

Malè dictitatur tibi volgo in sermonibus :

Tarpilacri cupidum te vocant cives tui.

Tum autem sunt alii, qui te vollurium vocant.

Miserum an cives comedit, parvi pendere.

Hac cum audio in te dicier, excrucior miser.

CA. Est, atque non est, mihi in manu, Mégaronides.

Quin dicant, non est : meritò ut ne dicant, id est (20).

Cette conclusion est très-bonne : il ne dépend point de moi, répond Mégaronides, qu'on ne me décrie ; il ne dépend seulement de moi qu'on ne se fasse avec raison. Notez qu'il y a un petit accident d'où peuvent naître les mêmes suites que de la malignité d'une servante chassée.

(18) *Tom. I, pag. 544, à la fin de la remarque (H) de l'article AMPHIBAS.*

(19) *Plautus, in Trinummo, act. I, sc. II, pag. m. 732.*

(20) *Idem, ibid., vs. 61, pag. 733.*

JULES II *, créé pape la nuit du 31 d'octobre au 1^{er} de novembre 1503, était neveu de Pie IV, et s'appelait Julien de Rouvère (a). On a dit qu'il avait été batelier (A). Il y eut quelque chose de fort singulier

* Leclerc dit que la plus grande partie de ce qu'on dit de Jules II, vient de ses ennemis ; et c'est là que Bayle, ajoute-t-il, a mis pour composer l'article de ce pape.

(a) Les Italiens écrivent Ruvere, mais ils prononcent Rouvère.

dans son élection (B) ; car à proprement parler elle précéda l'entrée des cardinaux dans le conclave. Il avait gagné la faction du duc de Valentinois, en faisant entendre à ce duc qu'il était son père (C), et en lui promettant de le traiter selon cette qualité. Il fit ensuite tout le contraire. Jamais homme n'eut l'âme plus guerrière que celui-là (D). Il se trouvait en personne au siège des villes, et il y était plus ardent que ceux qui commandaient ses armées (E). Une infinité d'écrivains assurent qu'il jeta un jour dans le Tibre les clefs de saint Pierre (F), afin de ne se servir que de l'épée de saint Paul : mais comme ces écrivains se copient les uns les autres, sans citer un bon auteur original, je ne conseillerais à personne de garantir ce fait-là. Quoi qu'il en soit, on peut dire que si ce pape n'avait pas les qualités d'un bon évêque, il avait du moins celles d'un prince conquérant. Il avait un grand courage, et une habileté politique par laquelle il formait des ligues et les dissipait selon l'exigence de ses intérêts. Il en bâtit une très-formidable contre la république de Venise, et y paya entre autres choses du foudre de ses excommunications : mais quand il vit que la victoire que le roi de France, l'un des chefs de cette ligue, avait remportée sur les Vénitiens, affaiblissait trop cette république, il abandonna ses alliés, et se réunit avec elle. L'empereur et le roi de France, également mécontents de lui, tâchèrent de le mettre à la raison par une voie qui a été

toujours formidable aux papes ; ce fut par la convocation d'un concile (b). Mais il ne s'étonna point de cela ; il procéda sévèrement contre ce concile ; et il en convoqua un autre qui eut le dessus , et auquel enfin le roi de France se soumit d'une manière assez rampante (G). Il est vrai qu'alors Jules II n'était pas en vie. La ligue sacrée qu'il forma en Italie reçut un terrible échec par la bataille de Ravenne (c) : et si l'on avait su ou pu profiter de cet avantage , on serait sans doute venu à bout de ce fier pontife ; au lieu qu'on lui permit de se relever de ce rude coup (H), par le peu d'usage que l'on fit de cette victoire : à quoi contribuèrent notablement les puissantes diversions qui furent faites en sa faveur. Il obtint de grands secours de la Suisse ; et fut fort libéral de titres , et de plusieurs marques d'honneur envers les cantons (I). Il mourut de maladie, rempli de vastes desseins (K), le 22 de février 1513. Il avait aimé le vin et les femmes (L) ; et on l'accuse même d'avoir été *non-conformiste* (M) : et il n'y a sorte de crimes dont on ne le charge dans un dialogue que l'on feint qu'il eut à la porte du paradis avec saint Pierre (N). La haine qu'il conçut contre la France , où il avait trouvé un si bon asile sous le pontificat d'Alexandre VI , fut si énorme , qu'il commanda de tuer tous les Français qu'on rencontrerait (O), et qu'il promit récompense à qui-conque exécuterait cet ordre. Il

(b) Il fut convoqué à Pise , et puis transféré à Milan et enfin à Lyon.

(c) Le 11 d'avril , jour de Pâques 1512.

ne faut pas croire que le vin et les jambons qu'il envoya au roi d'Angleterre , aient été la vraie cause de la guerre des Anglais contre la France (P). Je ne sais s'il est possible de trouver une certaine harangue où il fut fort maltraité. M. Varillas, qui en parle , s'est exposé à la critique (Q). L'histoire de Venise, composée par le cardinal Bembo, suffit pour montrer l'emportement , la mauvaise foi et l'ambition prodigieuse de Jules II, quoique cet historien soit là-dessus moins prolix que Guicciardin.

Ce pontife fut si rebuté des emplâtres que son chirurgien lui avait mis inutilement sur un ulcère, qu'il n'y eut aucun moyen de le résoudre à souffrir qu'on continuât de le traiter. Le chirurgien , qui avait promis avec serment de n'employer plus cette sorte de remède, usa d'une tromperie qui guérit le mal (R). Le Bandel raconte une chose assez plaisante (S). Je viens de lire, dans un écrivain français, que ce pape fut assez malin pour inventer une fable injurieuse à la mémoire de Gaston de Foix, duc de Nemours , et qui pouvait augmenter au désavantage de la France la superstition des peuples. Cette fable portait que l'on avait vu sortir un serpent du tombeau du duc de Nemours. L'auteur qui m'apprend cela dit beaucoup de mal de ce pape (T).

(A) On a dit qu'il avait été bachelier.] Érasme a inséré cette tradition dans ses Adages. *A remo ad tribunal*, dit-il (1), *dici solitum ubi quis re-*

(1) Érasme, Adag., chil. III, cent. IV, num. 86, pag. m. 715.

*penitè ab infimâ conditione provehitur ad honesti muneris administrationem. Id quod haud scio an ulli contigerit felicius quàm Julio secundo. Nam fama est, hunc juvenem ad stipem scalnum remo subigere solitum, et tamen à remulcò non solùm ad tribunal, verùm etiam ad summum illud rerum humanarum culmen evectus est. Nec contentus hoc fastigio, pontificiæ ditionis pomeria multum protulit: longius etiam producturus, si per mortis inclementiam vitam illi producere licuisset. Le père Théophile Raynaud se trompe, lorsqu'il dit (2) qu'Érasme fait mention de la même chose dans l'explication du proverbe, *A scaphâ in triumphalem quadrigam*: ce n'est pas lui, mais Hadrien Junius (3), qui a expliqué cet adage, et qui a dit: *Efferripotest de quovis è face hominum ad magnas opes dignitatesque provecto, quemadmodum Julius Ligur post sedentariam operam in ducendo scalmo diù navatam, Sixti pontificis beneficio insignibus ecclesiasticorum honorum ornatus, tandem ad pontificatum maximum emersit. Anastase Germonius, archevêque de Tarentaise, a soutenu que tout ce qu'on a conté touchant la naissance de Sixte IV et de Jules II, est faux, et que Léonard de la Rouvère, père de Sixte, était un très-noble chevalier, et qu'avant l'élévation de ce pape, la famille de la Rouvère était dans un grand éclat. Sixtus IV falso jactatus est è plebeiis et piscatoribus editus, cum patrem haberet Leonardum de Ruvere, Equitem nobilissimum, ut observavit Anastasius Germonius, exponens indultum Hieronymi cardinalis de Ruvere §. Sixtus, num. 28. qui etiam §. Magnis, de gentis Ruveræ antiquo (etiam ante Sixtum) splendore, agit diffusissimè (4).**

M. de la Monnoie (5) prétend qu'Anastase Germonius, « qui ne fait que copier Onuphre, ne peut pas tenir contre Philelphe, Baptiste Frégose, Volaterran, Corio, Érasme, Machiavel, Chasseneuz, le Bandel,

» Du Ferron, Masson, et tant d'autres dont on peut voir un assez bon nombre cité par de Sponde, » dans sa continuation de Baronius, » année 1471, n. 10. » Le Bandel assure que Jules II se vantait lui-même d'avoir conduit un petit bateau. *Giulio secondo pontefice, anchorche di bassissima gente fosse disceso, e non si vergognasse spesso fiare dire che egli da Arbizuola, villa del Savonese, havesse con una barchetta più volte, quando era garzone, menato de lo cipolle a vendere a Genova, fu nondimeno huomo di grandissimo ingegno, e di molto elevato spirito (6).*

(B) *Il y eut quelque chose de fort singulier dans son élection.*] Elle fut certaine avant que les cardinaux entrassent dans le conclave, et ainsi Julien de la Rouvère y entra pape. Il évita le coup de ce proverbe assez commun, que qui entre pape au conclave en sort cardinal, *Chi entra papa, esce cardinale (7)*. C'est qu'il avait assuré sa brigue par tant de promesses, et qu'il avait en main tant de moyens d'enrichir ceux qui lui seraient favorables, qu'il n'était pas possible que la dignité papale lui manquât. Outre les richesses qu'il avait déjà acquises, il eut en main celles d'autrui: chacun s'empressa de lui offrir son argent, et même ses bénéfices; de sorte qu'il se vit en état de promettre plus qu'on ne lui demandait. Voilà les voies iniques par où il monta au pontificat. Ce n'est pas un protestant qui le dit, c'est un auteur italien. *Ma molto più ve lo promossono le promissioni immoderate, ed infinite fatte da lui a' cardinali, a' principi, a' baroni, ed a ciascuno, che gli potesse essere utile a questo negotio, di quanto seppono dimandare: ed hebbe oltra ciò facoltà di distribuir danari, e molti beneficii, e dignità ecclesiastiche, così delle sue proprie, come di quelle d'altri: perche alla fama della sua liberalità molti concorrevano spontaneamente ad offerirgli, che usasse a proposito suo i danari, il nome, gli ufficii, ed i beneficii loro: nè fu considerato per*

(2) Theophil. Raynaud., Hoploth., sect. II, vis III, cap. I, pag. m. 303.

(3) Hadr. Junius, Adag., cent. VI, num. 43.

(4) Theophil. Raynaud., Hoplotheca, p. 304.

(5) Dans une remarque manuscrite qu'il m'a communiquée.

(6) Bandel, nouvelle XXXI de la I^{re} part., folio 219 verso. M. de la Monnoie m'a communiqué ce passage.

(7) Mémoires des intrigues de la cour de Rome, imprimés à Paris, 1677, pag. 20.

alcuno essere molto maggiore le sue promesse di quello, che poi pontefice potesse o dovesse osservare : perche haveva lungamente havuto nome tale d'huomo libero, e veridico, che Alessandro Sesto, nimico suo tanto acerbo, mordendolo nell'altre cose, confessava lui essere huomo verace; laqual laude, egli sapendo, che NUNO più facilmente inganna gli altri, che chi è solito, ed ha fama di mai non gl'ingannare; non tenne conto, per conseguire il ponteficato, di maculare (8). S'il n'eût pas employé cette simonie, comment eût-il pu porter les cardinaux à lui donner leurs suffrages, lui qui avait toujours fait paraître un naturel si inquiet et si terrible, et qui s'était fait beaucoup d'ennemis (9)? L'argent vient à bout de tout: il fit un pape avant qu'on se fût assemblé pour l'élection; chose qui ne s'était jamais vue. Il cardinal de San Pietro in Vincola, potente d'amici, de reputatione, e di ricchezza, haveva tirati a se i voti di tanti cardinali, che non havendo ardire di opporsegli quegli, che erano di contraria sentenza, entrando in conclave già papa certo, e stabilito; fu con essemplio incognito prima alla memoria de gli huomini, senza che altrimenti si chiudesse il conclave, la notte medesima, che fu la notte dell'ultimo giorno d'ottobre, assunto al ponteficato (10).

(C) *Il fit accroire au duc de Valentinois qu'il était son père.*] Je n'ai lu cela que dans un ouvrage de M. Varrillas. Cet historien (11) rapporte que les Français accusèrent Jules II d'être monté sur le trône de saint Pierre par deux voies irrégulières, qui étaient celles de la simonie (12) et de la fourberie. Pour justifier la simonie, ils marquèrent les bénéfices, et les légations promises dans le conclave, et données après l'élection aux cardinaux qui étaient chefs de faction,

(8) Guicciardin., lib. VI, folio m. 165 verso.

(9) *Il quale era notissimo essere di natura molto difficile, e formidabile a ciascuno; ed il quale inquietissimo in ogni tempo, e che haveva consumato l'età in continui travagli; haveva per necessità offeso molti, esercitato odii, e inimicitie con molti huomini grandi.* Idem, ibid.

(10) Idem, ibid., folio 165.

(11) Anecdotes de Florence, pag. 229, 230.

(12) Quant à la simonie, voyez ce qui a été cité de Guicciardin, ci-dessus, remarque (8).

et spécifièrent les sommes d'argent que d'autres cardinaux avaient achetées pour prix de leurs suffrages. Pour démontrer la fourberie, on remontra au même pape, que les cardinaux espagnols s'étant engagés par serment à ne donner leurs voix qu'à celui qui leur serait proposé par le duc de Valentinois, le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, qui était ennemi juré de ce duc, lui fit persuader par des personnes apostées, qu'il était son père; qu'il avait entretenu sa mère dans le temps qu'elle semblait ne s'abandonner qu'au cardinal Borgia, qui fut depuis Alexandre VI; que la jalousie, que le même Borgia en avait conçue, avait été la seule cause de la persécution qu'il lui avait faite durant plus de dix ans; mais que maintenant qu'il s'agissait de faire un autre pape, s'il le voulait favoriser, il le traiterait en fils. Le duc de Valentinois vint ajouter foi à ce qu'on lui disait en confidence, et s'était relâché jusqu'à consentir que les cardinaux de sa faction élussent Saint-Pierre-aux-Liens, qui n'avait pas manqué incontinent après de le dépouiller de toute la Romagne et de l'Ombrie, au lieu de l'avouer pour son fils.

(D) *Jamais homme n'eut l'âme plus guerrière que celui-là.*] Voici ce qu'en dit Jean le Maire, historiographe de Louis XII. Encores déclarerons nous une autre merveilleuse difference, à la fin de ceste oeuvre: c'est de la gracieuseté et tractabilité du souldan envers le roy treschrestien, au regard de la rigueur et obstination du pape moderne, lequel tout martial et rebatiff, en son harnois, comme il deust faire parler de ses armes terribles et belliqueuses, comme du grand Tamburlan, empereur et souldan des Tartares, veult tousjours persévérer à la guerre, laquelle luy est aussi bien seant, comme à un moine honteux de danser. Si ne fera il pas un nouveau monde tout monstrueux, comme il cuide: car tousjours pourront paistront glands. Le chesne sera dépouillé de ses feuilles en temps d'été, et le bois appliqué en tel usage, comme à telle matière appartient. Mais la belle couronne stellifere, et l'aigle de Jupiter, qui sont elers lunaires celestes, fixes et immobiles, comme tesmoignent les astrologues, seront

luisantes au firmament tant que le monde durera (13). Guillaume Budé l'a nommé un chef sanguinaire de gladiateurs (14), et a touché d'une grande force le scandale que formait un pape, qui à l'âge de soixante-dix ans se faisait voir en habit de guerre, pendant que le peuple demandait à Dieu la paix processionnellement. *Cum sacerdos septuagenarius Christi, pacis conditoris et parentis legatus, Bellonæ sacris operaretur: cui cum generis humani luculento dispendio laque contendeat. Idque tum, cum profanum vulgus ad delubra pacis et concordie miserabili specie supplicationes imbat. Enimvero visendum spectaculum, patrem non modo sanctissimum, sed etiam senio et canitie spectabilem, quasi ad tumultum gallicum Bellonæ jamd' suos evocatos euntem: non trabeâ, non augustis insignibus venerandum, non pontificiis gestaminibus sacrosanctum, sed paludamento et cultu barbarico conspicuum; sed furiali, ut ita dicam, confidentiâ succinctum, fulminibus illis brutis et inanibus lucidum, eminente in truci vultu cultuque spirituum atrocitate (15).* Ce n'est là qu'une petite partie des déclamations véhémentes de Budé contre ce pape. Vous les pourrez voir plus au long dans Flacius Illyricus au XX^e. livre du Catalogue des Témoins de la Vérité.

(E) Il se trouvait en personne au siège des villes; et il y était plus vaillant que ceux qui commandaient les armées.] Du Plessis-Mornai n'ajoute rien aux expressions de Guicciardin, quand il dit (16), « résolu d'attaquer Ferrare est conseillé de prendre premièrement la Mirandole, et ennuyé de ce que le siège ne s'avançoit pas à son gré (chose non attendue et non jamais advenue) s'y trouve en personne, contre une ville chrestienne le vicair de Christ en terre, dit Guicciardin, vieil et malade, en une guerre par lui sus-

» citée contre les princes chrestiens,
 » si aheurté, si impetueux, que rien
 » ne se fait assez tost, tousjours à
 » crier après les capitaines, tousjours
 » en furie, logé près de la batterie,
 » jusques-là, que deux hommes lui
 » sont tuez dans sa cuisine, quelque
 » remonstrance que ses cardinaux lui
 » fissent, du scandale dont il char-
 » geoit et sa personne et son siège.
 » Monstrelet (17) à ce propos: il de-
 » laissa la chaire de Saint Pierre,
 » pour prendre le tiltre de Mars,
 » dieu des batailles, desployer aux
 » champs les trois couronnes et dor-
 » mir en eschauguette; et Dieu sçait
 » comme ces mitres, croix, et crosses
 » estoient belles à voir voltiger parmi
 » les champs: le diable n'avoit garde
 » d'y estre, car on faisoit trop bon
 » marché de benedictions. » Guicciar-
 din représente bien fortement ce qui
 concerne le siège de la Mirandole;
 car il observe que ce pape n'avait nul
 égard au froid horrible de la saison,
 qui retardait les travaux des assié-
 geans. *Parti il secondo dì di Gennaio*
(18) da Bologna accompagnato da
tre cardinali, e giunto nel campo,
alloggiò in una casetta d'un villano,
sottoposta a' colpi dell' artiglierie de'
nimici; perche non era più lontana
dalle mura della Mirandola che tiri
in due volte una balestra commune:
quivi affaticandosi, ed essercitando
non meno il corpo che la mente, e che
l'imperio, cavalcava quasi continua-
mente hora quà, hora là per il campo,
sollecitando che si desse perfettione
al piantare dell' artiglierie, delle
quali insino a quel giorno era pian-
tata la minor parte, essendo impedita
quasi tutte l'opere militari da' tempi
asprissimi, e dalla neve quasi continua
(19). En se plaignant de ses capitaines,
 il encourageait les soldats par l'espé-
 rance du pillage; car il leur promet-
 tait de ne point capituler avec la ville.
 mais de la leur laisser saccager. *Stette*
alla Concordia pochi giorni ricondu-
cendolo all' essercito la medesima
impatientia, ed ardore; il quale non
raffredò punto nel camino la neve

(13) Jean le Maire de Belges, prologue sur le
 trait des Schismes, pag. 2, édition de Lyon,
 1640, in-folio.

(14) *Cum interitu sub ipso lanista sanguina-*
to Budam, de Aase, apud Hotting., Histor.
lib. 7, pag. 545.

(15) *Idem, ibid., apud eundem Hottinger.,*
ibid., pag. 545.

(16) Du Plessis, Mystère d'Iniquité, p. 570.

(17) M. du Plessis cite Monstrelet en nouvelles
 Additions, mais c'est une faute, car Monstrelet
 mourut avant le pontificat de Jules II, et n'est
 point l'auteur de ces Additions.

(18) De l'an 1511.

(19) Guicciard., lib. IX, folio 262 verso.

grossissima, che tuttavia cadeva del cielo, nè i freddi così smisurati che a pena i soldati potevano tollerargli: ed alloggiato in una chiesetta propinqua alle sue artiglierie, e più vicina alle mura, che non era l'alloggiamento primo, nè gli satisfacendo cosa alcuna di quelle, che si erano fatte, e che si facevano; con impetuosissime parole si lamentava di tutti i capitani, eccetto che di Marc' Antonio Colonna, il quale di nuovo aveva fatto venire da Modena; nè procedendo con minore impeto per l'essercito, hora questi sgridando, hora quelli altri confortando, e facendo con le parole, e con i fatti l'ufficio del capitano. Prometteva, che i soldati procedevano virilmente, che non accetterebbe la Mirandola con alcuno patto; ma lascierebbe in potestà loro il saccheggiarla (20). Mézerai (21) rapporte que la ville ayant été prise à composition, le 19 de mars (22), le pape se fit porter dedans par la brèche.

(F) Une infinité d'écrivains assurent qu'il jeta un jour dans le Tibre les clefs de saint Pierre.] Jusqu'ici je n'ai point trouvé d'autre garant de ce fait-là que cette épigramme latine d'un certain Gilbertus Duchérius Vulto (23), Aquapersanus.

*In Gallum, ut fama est, bellum gesturus
acerbum,*

Armatam educit Julius urbe manum:

Accinctus gladio, claves in Tiberidis amnem

Projicit, et savus, talia verba facit:

*Quum Petri nihil efficiant ad prælia claves,
Auxilio Pauli forsitan ensis erit.*

Or on m'avouera qu'un tel fondement est bien fragile; car quand un poëte a une jolie pensée, et qu'il ne trouve point un sujet propre à quoi il la puisse appliquer, il ne se fait guère un cas de conscience de remédier à cela par ses amplifications, et par ses fictions: il aime mieux épargner la vérité que perdre un bon mot: *Poëtae modò aliquid argutè vel acutè dicere videantur, plerumque verumne sit an falsum, propemodum non curant* (24).

(20) Guicciard., lib. IX, folio 263.

(21) Abrégé chronologique, tom. IV, pag. 455, à l'ann. 1511.

(22) Il fallait dire le 20 de janvier.

(23) Du Plessis, pag. 380, ne cite que cet auteur, et le nomme Gilbertus Duchérius. Il était d'Aigueperse en Auvergne. Ses Epigrammes furent imprimées à Lyon en 1538. [Leclerc dit que le nom de cet auteur est Ducher.]

(24) Papyr. Masso, in Vita Leonis X.

Quoi qu'il en soit, cette action de Jules II, vraie ou fautive, se trouve dans beaucoup d'auteurs. Un des plus modernes où je l'aie vue, la rapporte ainsi (25). *Percusso cum ipsis (Venis) foedere exercitum suum adversus imperatoris confederatos Ferrarensem et Ludovicum XII, regem Francorum, iniquissimus et perfidissimus bellator eduxit* (26), *cum eâ voce, quæ ipsum non sancti Petri, sed perditissimi et sceleratissimi latronis successorem esse commonstravit. Cum exercitu enim Romæ egressus, Petri clavem furibundus in Tiberim jactavit, adeoque, uti ingeniosè Bibliander conclusit, omne, quod à sancto Petro se habere finxit jus, Tiberino flumini resignavit: additis hæc verbis: Quia clavis sancti Petri amplius nil juvat, (evaginato gladio) valeat gladius sancti Pauli. Je ne dois pas omettre qu'Hotman rapporte la même chose sur la foi d'Arnoul du Ferron, historien catholique. Is est Julius secundus, dit-il (27), de quo et Arnoldus Ferronus, vir imprimis doctus, et Gallicæ nostræ historicus, et Burdegalensis quondam parlamenti senator, itemque alii complures memorie prodiderunt: quod cum exercitu comparato Romæ in Galliam, infesto is regem nostrum animo, contenderet, suasque armatas copias ipse loricator ex urbe per Tiberis pontem educeret, multis hominum audientibus hæc pronuntiavit: quando nobis claves Petri nihil prosunt, age, gladium Pauli distringamus: simul claves, quas secum attulerat, in Tiberim projecit, gladiumque vaginâ eduxit. Quæ de re notum illud vetus carmen est (28).*

Je n'aurais jamais cru qu'Hotman eût été capable de la mauvaise foi dont je m'en vais le convaincre. J'ai consulté Arnoul du Ferron, et je n'ai point trouvé qu'il rapporte l'épigramme de Duchéri, comme il semble qu'Hotman le lui impute. Les vers qu'il rapporte sont d'une toute autre nature; et il y joint la réponse qu'y

(25) Johan. Henricus Heideggerus, Histor. Papatus, pag. 192, 193.

(26) Du Plessis, pag. 580, ne devait pas mettre cette expédition peu après son élection au pape.

(27) In Bruto Fulmine, pag. m. 110, 111.

(28) C'est l'épigramme de Duchéri, rapportée ci-dessus: Hotman la met tout du long.

si Jean Lascaris, en faveur de Jules II. Je ne nie point qu'il ne rapporte le conte des clefs de saint Pierre jetées dans le Tibre ; mais il doute si ce n'est pas une fiction. *Quin vulgatum est, dit-il (29) socone conficto an vero, quando romani pictores Petro claves, Pauloensem tribuunt, illum in Gallos emissurum copias ense accinctum et clavibus ad Tybrim profectum in aquas amnemque projecisse claves, hæc inferentem, quandoquidem nihil Petri claves prodessent, Pauliensem (quem mox eduxerat) auxilio futurum.* La sincérité souffre-elle que l'on appuie un tel conte sur l'autorité d'un grand magistrat catholique, en supprimant la déclaration qu'il a faite, qu'il ne sait si ce n'est pas une imposture ? La plupart des livres sont pleins de semblables citations, et l'on ne saurait prendre la peine de vérifier souvent si ceux qui citent les auteurs y procèdent de bonne foi ; on ne saurait, dis-je, rendre souvent cette peine, sans contracter un esprit de défiance qui oblige à ne croire que ses propres yeux. Si un auteur aussi illustre que François Hotman se donne tant de peine, que ne feront pas de petits auteurs qui n'ont rien à perdre ? Il faut ici raisonner d'un sens contraire à celui qui s'écriait :

Quid domini facient, audent cum talia fures (30) ?

(G) Le roi de France se soumit d'une manière assez rampante.] Cela confirme ce que j'ai dit quelque part (1), que les princes ne sont presque jamais sortis de leurs démêlés avec le pape qu'à leur confusion. Louis XII avait convoqué une assemblée de l'église gallicane à Tours, l'an 1510, pour savoir s'il pouvait en conscience faire la guerre à Jules II. Il avait pris de cette assemblée, que ses lois étaient justes, que celles du pape ne l'étaient pas, et qu'il pouvait aller jusqu'à l'offensive pour se défendre (32). A sa requête et à celle de l'empereur, et en exécution du décret du concile de Constance (33),

(29) Arn. Ferronus, in Ludovico XII, folio 52 verso.

(30) Virgil., ecclg. III, vs. 16.

(31) Dans l'article Guiseois VII, tom. VII, p. 238, à la fin de la remarque (B).

(32) Mézerai, Abrégé chronologique, tom. I, pag. 453.

(33) La même, pag. 457.

quelques cardinaux avaient convoqué un concile général à Pise ; lui et l'empereur avaient approuvé par leurs lettres patentes (34) l'indiction de ce concile. Il avait protégé les pères qui le composaient, et qui avaient déclaré Jules *suspens de l'administration du pontificat*, et fait défense de lui obéir (35) : il les avait protégés, dis-je, contre ce pape qui les excommunia et les dégrada dans son concile de Latran ; et néanmoins ce même roi quelque temps après déclara qu'il tenait l'assemblée de Pise pour un prétendu concile. Ses procureurs, ce sont les paroles de l'acte (36), *ayans en main lettres patentes dudit roy très-chrestien, scellées de son sceau et par luy signées et expédiées de son mandement, se sont après la reverence et humilité, en tel cas requis, renduë, departis entièrement du prétendu concile de Pise, et pleinement renoncé à iceluy : et se sont purement, librement, et simplement arrestez au très-sainct concile de Latran, comme au vray, unique, et legitime.* En outre, suivant leur procuration susdicte, ils ont promis, que désormais ledit roy très-chrestien ne donnera aucune faveur ny assistance en quelque manière que ce soit audit prétendu concile de Pise : ains plutôt que tous ceux qui se trouveront en sa ville de Lyon, ou autre part en son royaume, terres et seigneuries qui luy appartiennent, persistans sous le nom dudit prétendu concile de Pise, il les en fera vuider dans un mois prochain ; et ceux qui y contreviendront opiniastrement de quelque estat, grade, dignité, ou condition qu'ils soient, seculiers ou eclesiastiques, il les en chassera, et les reputera pour schismatiques, et comme tels à tout mandement dudit saint père, il les poursuivra par main armée s'il en est de besoin. En outre, ont promis lesdits procureurs au nom que dessus, que le susdit roy très-chrestien effectuera que six prelates et quatre docteurs ou graduez des plus apparens du nombre de ceux qui se sont trouvez

(34) Au mois de juillet 1511.

(35) Mézerai, Abrégé chronologique, tom. IV, pag. 462.

(36) Il est tout entier dans la Réponse de Coëffeteau au Mystère d'iniquité, pag. 1221 et suiv.

audis prétendu concile de Pise, serons députés vers notre dit saint père le pape, pour et au nom dudit prétendu concile de Pise, et représentants le corps de tous ceux qui ont adhéré à icelui, comparaitre entre ici et le premier de janvier en personne devant sa sainteté, afin de renoncer audit concile de Pise, purement, et simplement, et icelui abjurer, après avoir requis, et reçu la remission et l'absolution de sa sainteté, humblement et en forme convenable. Et qu'au surplus ils adhéreront, et s'incorporeront audit concile de Latran, comme au vrai, unique et indubitable, tant en leur nom que des autres leurs adhérents. Que s'ils se rendent réfractaires de ce faire, le susdit roy ne donnera aucun secours, assistance, ou faveur, contre l'autorité du saint siège apostolique, à aucun de ceux qui se sont trouvés, ou qui ont favorisé audit prétendu concile de Pise, au contraire il fera de tout son possible exécuter les sentences, décrets, et censures de notre saint père, outre à main armée, si besoin est, sans dissimulation, ny fraude aucune. Voilà ce que gagnent les prélats qui s'attachent au parti de leur prince dans ses démêlés avec Rome : on les sacrifie au pape quand on s'accommode. Il y a lieu de s'étonner qu'il s'en trouve tant qui préfèrent leur prince temporel à leur prince spirituel.

(N) On lui permit de se relever de son rude coup. Il s'en releva si bien, que la même année les Français furent contraints d'abandonner le Milanais. Rien ne fut aussi préjudiciable à Louis XII, que la superstition d'Anne de Bretagne, son épouse. Elle se remplit la tête de tant de scrupules, sur la guerre que la France faisait au pape, qu'elle retardait tous les bons desseins de son mari (37).

(i) Il fut fort libéral de titres envers les cantons. Au lieu que ses prédécesseurs donnaient des privilèges aux mendiants, celui-ci aux cantons de Suisse, lors principaux exécuteurs de ses hautes entreprises, auxquels il donna le titre perpétuel de défenseurs de la liberté ecclésiastique, avec plusieurs bul-

(37) Foyez Mézerai, Abrégé chronologique, pag. 437, 438.

les, étendars, ipse et l'anne d'or, et autres présents pour le obliger à tous ses vœux (38).

(K) Il mourut de maladie, après de vastes desseins (39). Lemoigne Guicciardin, tel e tant pensier (c'est à gager le roi d'Angleterre guerre à la France, et Louis XII, et de donner au premier qui le pourrait) e forte encore in altri, e maggiori (perche in tanto service non era in questo alcuno, quantunque smisurato) l'oppresso dopo di molti giorni la morte. d'animo, e di costanza ma impetuoso, e di concetti, per i quali che non lo sosteneva più la riverenza della Chiesa, la discordia de la conditione de' tempi, e la prudenza deggiate di somma gloria, se to principe secolare, o se qualche ed intensione, che hebbe ad con l'arte della guerra, la On nella grandezza temporale, non havuta ad esultarlo con l'arte della pace nelle cose spirituali e meno sopra tutti suoi antecessori, e chiarissima, honoratissima, massimamente appreso a lui. i quali, essendo perduti i verbi della cosa, e confusa la del passato rettamente, giudican da sia più ufficio de' Pontefici, agnere con l'armi, e col sangue cristiani, imperio alla Sede apostolica, che l'offaticarsi con l'empio buono della vita, e col cingere, e medicare i costumi truci per la salute de quelle anime, per loquale si magnificano che On gli habbia costituiti in terra vicari (41). Que cela est judicé, et que voilà une censure admissible de ces docteurs impatiens qui croient que tout est juste, pourvu que l'

(38) De Flaminio Marini, Mystère d'Etat, pag. 110. Foyez aussi Heidegger, Hist. de l'Église, pag. 192, 193.

(39) Varillas, Histoire de Louis XII, liv. 5, pag. m. 217 et suiv., en qu'il est fait de son décès.

(40) Guicciardin, liv. XI, folio 315.

(41) Foyez dans la remarque (D), une (42), un passage de Mézerai.

grandeur temporelle de l'église s'y rencontre ! En particulier , cela porte contre le cardinal Palavicin , qui parle si mollement des défauts de Jules II , et qui les excuse sur l'avantage temporel qui en revint au patrimoine de saint Pierre. *Fu dotato , dit-il (42) , di spiriti eccelsi , a tal che se fosse stato principe di dominio et temporale , meriterebbe d'esser dotato fra gli eroi . . . Certamente senza una tal ferocia non havrebbe recuperato egli alla Chiesa il più e' l' meglio del suo dominio.*

Paul Jove (43) témoigne que Jules II mourut ayant un vaste dessein sur le royaume de Naples. *Hæc intenti animo verum ægro corpore constantem , diuturnus fluentis alvi torbus interceptit (44).* On trouvait que le titre de libérateur de l'Italie , dont il se laissait cajoler , était un nom vide , pendant que les Espagnols dominaient à Naples : *Si Deus vobis laisse faire*, répondit-il en frappant de son bâton le plancher, *cela ne durera pas long-temps. Ad quod Pontifex quassato scipione quo in usus pavimentum infrendendo perindebat , respondit brevi futurum , et Neapolitani non iratis superis extruam jugum excuterent (45).*

(L) Il avait aimé le vin et les femmes.] On rapporte une exclamation de l'empereur Maximilien (46) : *Bon Dieu ! que deviendrait le monde , si nous n'en prenions un soin tout particulier , sous un empereur comme moi , qui ne suis qu'un pauvre chasseur , et sous un pape aussi méchant et orgueilleux que Jules II !* Il y a des historiens qui remarquent que ce pontife inventa un nouveau nom pour désigner les Français de boire beaucoup de vin , et de s'en décharger tout aussitôt par les urines ; et ils ajoutent que c'était là son grand défaut. *Gallos in universum novo nomine augens Romanam suppellecti-*

lem , Micturivinos vocárat , quasi immodicos vini potores quod mox emittendum esset , quo vitio ipse maxime laborabat (47). Passons à son impudicité. Il avait une fille qu'il maria avec Jean Jourdain des Ursins ; et on lui fait dire dans un dialogue avec saint Pierre (48) , qu'il avait eu la vérole.

Notez qu'il y a une faute dans les paroles d'Arnoul du Ferron que j'ai rapportées. Il suppose que le pape fit le mot latin *Micturivinos* pour marquer l'ivrognerie des Français ; mais ce n'était point en cette langue que Jules II s'exprima : il se servit de l'italienne , et du mot *pisciavini*. On conte que l'un de ses officiers , Normand de nation , lui dit un jour là-dessus , *Ma foi , saint père , vous êtes donc un véritable Français ; car vous êtes un des grands pissevins de la terre (49).*

(M) On l'accuse..... d'avoir été non-conformiste.] On me passera ce mot , quand on saura que le péché contre nature s'appelle le péché de non-conformité. M. Ménage s'est servi de cette expression dans l'Anti-Baillet. Or il est certain que l'on accuse Jules II de ce méchant vice. *Se lit en un écrit de nos théologiens de Paris de deux jeunes gentilshommes par lui forcés , que la reine Anne femme du roi Louis XII avait recommandé au cardinal de Nantes pour les amener en Italie (50).* Apparemment M. du Plessis nous donne là une traduction de ces paroles de Wolfius. *Legitur in Commentario Magistrorum Parisiensium (*) de*

(47) Arnoldus Ferronus , in Ladov. XII , folio 52 verso.

(48) Je parle de ce Dialogue dans la remarque (N).

(49) Je tiens de M. de la Monnoie cette remarque.

(50) Du Plessis , Mystère d'Iniquité , p. 581.

(*) Cette citation de Wolfius est fautive. Il aurait dû mettre : in *Commentario super articulos magistrorum parisiensium* : d'où il aurait paru que ce *Commentaire* étant une production des nouveaux luthériens , il était très-naturel d'y trouver des faits que la Sorbonne aurait eu mauvaise grâce d'avancer. Ce *Commentaire*, soit dit en passant , est cité par Balæus , dans sa Vie de Clément VII , et il roule sur les vingt-cinq articles de la Sorbonne , publiés par Pierre Galland , en 1543 , et réfutés par Calvin dans son *Antidote* , etc. Voyez du Boulay , tom. VI , pag. 384 et 385 de son *Histoire de l'université de Paris*. P. M. C. A. T. [Joly renvoie au *Ducaliana*, où le fait dont il s'agit est , dit-il , encore mieux expliqué que dans la remarque critique.]

(42) *Historia del Concilio*, lib. I, cap. I, tom. 5.

(43) Jovius , in Vita Alfonsi Ferraris Ducis , pag. m. 353, 354.

(44) *Idem*, *ibid.*, pag. 354.

(45) *Idem*, *ibidem*.

(46) *Deus æterne , nisi vigileres , quàm malè nos amodo ! quem regimus nos , ego miser venter , et ebrius ille ac sceleratus Julius.* Du Plessis , *Mystère d'Iniquité*, pag. 580 , citant *Lucium Curvum Freistadiensis in Annalibus gentis Silesie*.

Julio secundo papa, quod duobus nobilissimi generis adolescentibus, quos Anna Galliarum regina Nantensi cardinali informandos commiserat, et aliis multis diabolicè rabie (proh facinus!) stuprum intulerit (51). Cette citation me paraît trop vague; il faudrait marquer où, et en quel temps l'écrit de ces docteurs de Paris fut imprimé. Jean Crépin s'étant mêlé de rapporter cette aventure, est tombé dans l'anachronisme: On lit, dit-il (52), en un certain commentaire des docteurs de Paris contre les luthériens, que ce Jules, étant poussé d'une rage diabolique, eut par force la compagnie charnelle de deux jeunes enfans de noble maison, que la reine Anne de France avait envoyés à Robert, cardinal de Nantes, pour les instruire. Les docteurs de Paris n'avaient garde d'insérer une telle chose dans un écrit de controverse contre les luthériens: s'ils l'ont insérée quelque part, c'est dans les écrits qui furent faits contre Jules, sous Louis XII.

(N) *Un dialogue que l'on feint qu'il eut à la porte du paradis avec saint Pierre.*] C'est une pièce très-satirique. Wolfius l'a inséré dans ses *Lectiones memorabiles* (53). Rivet (54) assure qu'on l'imprima à Paris, avec privilège du roi, l'an 1612, à la fin des actes du concile de Pise. Voici le précis de cette satire. « *Paulò post ipsius mortem vir quidam doctus in lucem emisit dialogum, quem inscripsit, Julius, in quo pontificem hunc horrendorum criminum insinulat, nim. quod fuerit homo palam scelerosus, temulentus, homicida, simoniacus, veneficus, perjurus, rapax, portentosis libidinum generibus undique conspurcatus, denique scabie, quam vocant Gallicam, totus coopertus* (55). » Il y eut des gens qui écrivirent que Faustus Andrelinus (56) était l'auteur

de cette sanglante pièce *. Quelques-uns l'attribuèrent à Érasme; M. Placcius assure que plusieurs auteurs témoignent cela dans les deux endroits qu'il indique de Melchior Adam (57). J'ai consulté ces deux endroits, et je n'y ai point trouvé d'autre témoignage que celui de Léon Juda. Ainsi M. Placcius nous trompe. Érasme fut fort fâché qu'on lui donnât cet écrit; il s'en justifie bien sérieusement dans une lettre. *Dialogi cujusdam suspicionem mihi moliuntur impingere. Is, ut ex argumento satis constat, scriptus est in odium divi Julii pontificis maximi schismatis tempore, sed à quo incertum, ante quinque annos degustavi verius quam legi. Post repertum in Germaniâ apud quosdam descriptum, sed variis titulis. Quidam testabantur Hispani cujuspian esse, sed suppresso nomine, rursus alii Fausto poetæ tribuebant, alii Hieronymo Balbo. Ego quid de his conjectem non habeo, subodoratus sum quoad licuit, verum nondum pervestigavi, quod animo meo faceret satis. Ineptiit quisque scripsit, at majore supplicio dignus, quisque evulgavit. Ac miror esse qui solo styli argumento mihi obtrudere parent, quum nec mea sit phrasis, nisi prorsus ipse mihi sum ignotus, nec mirum sit futurum, etiam si qui in oratione non nihil referrent Erasmicum, quum verser in manibus omnium, et referimus ferè, in quorum assidua lectione versamur* (58) (*).

(O) Sa haine..... contre la France..... fut si énorme, qu'il commanda de tuer tous les Français qu'on rencontrerait.] « La colère de Jules n'avait point de bornes; il avait composé un décret au nom du concile pour transférer le royaume

* Voyez ma note sur la fin du texte de l'écrit F. ANDRELINUS, tome II, page 92.

(57) A Desiderio Erasmo Rotodamo commentus esse diversorum testimoniis confirmatur quod Melch. Adam., in Vitis theolog. Germ., pag. m. 96, (il fallait 97)... et pag. 167 (il fallait 168) in Vitis medic. Germ. Placcius, de Anonymo, num. 259, pag. 72.

(58) Erasmi., epist. I, lib. XXII. pag. 575, 576.

(*) Malgré ces protestations d'Érasme, on n'a point laissé de continuer à lui attribuer ce dialogue; et feu M. Baluze a mis à la tête de son exemplaire une préface manuscrite dans laquelle il soutient qu'Érasme en est le véritable auteur. Voyez le numéro 2656 de la Bibliothèque Bodléienne, imprimée à Paris, chez Martin et Barbot, 1719, en trois volumes in-12. B.M. cart.

(51) Wolfius, Lection. memorab., tom. II, pag. 21.

(52) Dans l'État de l'église, à l'année 1513, pag. m. 512.

(53) A la page 61 du II^e. volume.

(54) Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, II^e. part., pag. 634.

(55) Johan. Zuinger., de Festo corporis Christi, pag. 140.

(56) Dans l'édition de Wolfius on met au titre F. A. F. Poetæ regii libellus de obitu Julii secundi.

» de France, et le titre de *Très-Christien*, au roi d'Angleterre (59).
 » Comme il était sur le point de le faire publier, le ciel prenant pitié de lui et de la chrétienté, l'appela hors du monde, le 23 de février. Il mourut d'une fièvre lente causée, disait-on, par un chagrin qu'il eut de n'avoir pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur : tant ses passions étaient furieuses, et plus convenables à un sultan des Turcs, qu'au père commun des chrétiens (60). » Quant à l'ordre de massacrer, je ne l'ai lu que dans la page 109 et 110 du *Brutum Pulmen*, de François Hotman. *Si quas vestrum memoria*, dit-il, *in hoc regno contigerunt recordari volumus, vinum hoc reperiemus : Ludovicum III (at, quem regem? qui patris utrius nomen summo bonorum omnium consensu adeptus est) urbes aliquot Italia, bello captas, paucis Julii secundi ditioni adjunxisse. Apam intermissis aliquot mensibus regi pro accepto beneficio gratiam retulisse, ut non modò cum hæmæticum et hæreticum pronuntret, proscriberet, diris suis excommunicationum fulminibus insectaret : verum etiam Gallos omnes hostes in modum cruciandos, interficiendosque curaret : præmium etiam reusoribus polliceretur, peccatorum omnium veniam, et impunitatem, quis vel unicum Gallum quoquo modo trucidaret..... Quo nuntio (61) illius accepto, tanto dolore atque iracundia exaruit, ut non modò Gallois omnibus aqua et igne interdiceret, tum etiam obvium quemque mactandum, trucidandumque imperaret : præmissum, ut dixi, sicarios ac percussoribus invitaret.*

P) Il ne faut pas croire que le vin des jambons..... aient été la vraie cause de la guerre des Anglais con-

9) Concittava il re d'Inghilterra alla guerra al quale haveva ordinato che per decreto concilio lateranense se trasferisse il no- del re christianissimo : sopra laqual cosa più scritta una bolle, contenendosi in essa ultimamente la privatione della dignità, e titolo di re di Francia, concedendo quel a qualunque lo occupasse. Guicciard., *lib. 325*.

) Mézerai, *Abrégé chron.*, tom. IV, pag. de l'ann. 1513.

) C'est-à-dire que le concile de Pise trans- à Milan l'avait suspendu.

tre la France.] M. de Sponde a été assez injuste pour insinuer cela, et pour y fonder des railleries; et il prétend que Polydore Virgile n'a supprimé un tel fait, que dans la vue de ménager tout à la fois et l'honneur de l'Italie, et celui de l'Angleterre. Ce Polydore était Italien, et il demeurait en Angleterre; il s'intéressait donc à la gloire de ces deux nations. Or il trouvait indigne de l'Italie d'attirer les gens par un tel leurre, et indigne de l'Angleterre de se laisser attirer par cette amorce. Voici les paroles de l'annaliste. *Festivum est quod refert Guicciardinus, appulisse hoc tempore in Angliam pontificiam longam navem Falerno vino, caseis, suminibusque onustam; quæ nomine pontificis regi ac principibus, antistitibusque donata, ab omnibus miro applausu accepta sunt : et plebem, quam plerumque non minùs levia quàm gravia movent, ad eam navem videndam summâ cum voluptate accurrisse, gloriantem antea nunquàm in eâ insulâ navim ullam cum pontificis vexillis conspectam. Quibus bellam gentem nobis depingit Guicciardinus, et vini acutique gustûs appetentem, quibus sciret pontifex eam faciliè in partes suas trahi posse; sicuti olim Narses fecisse dicitur (*), ut Longobardos in Italiam alliceret; omnis generis poma, aliarumque deliciarum irritamenta, quorum Italia ferax esset, mittens, ut pauperrima sua rura deserentes ad occupandam regionem cunctis refertam divitiis venirent. Eam verò rem adeò insignem, et regi, principibusque, et antistitibus, ac populo maximè acceptam gratamque, cum Polydorus Virgilius suæ historiæ Anglicanæ non inseruerit; existimamus, cum ut Italiam et in Angliâ commorantem, utriusque nationis gravitati parcere voluisse (62). Mézerai s'approche beaucoup plus de la raison; car il observe que le pape piqua Henri VIII de l'ambition de protéger la vraie église. Les Anglais, dit-il (63),*

(*) Paul. Diacon., de Gest. Longob., lib. I, cap. V.

(62) Spondanus, ad ann. 1512, num. 3, pag. m. 289, où il met pour sommaire : Quibus illis pontifex sibi Anglos benevolos reddiderit.

(63) *Abrégé chronologique*, tom. IV, pag. 450, de l'ann. 1512.

« étaient sur le point de rompre » avec le roi. Car le pape les avait » enivrés de la vaine gloire de dé- » fendre le saint siège, et du fumet » des vins délicieux de toutes sortes, » dont il leur avait envoyé un grand » navire tout chargé, avec des jam- » bons, des saucissons et des épice- » ries, pour les leur faire trouver » meilleurs. » Selon M. Varillas (64) ce fut par des motifs de religion, qu'un évêque anglais corna la guerre le jour d'après le festin (65), où les principaux du parlement furent régalés des bons vins et des excellents fromages que la galère du pape avait apportés à Londres. Ce prélat représenta que Louis XII était un persécuteur de l'église, et qu'il serait éternellement honteux à la nation anglaise de vivre en paix avec les persécuteurs du saint siège. M. Varillas devait un peu mieux développer toutes les raisons de ce prélat, et ne se pas contenter de faire entrevoir qu'on mêla aux motifs de religion les motifs de politique. Le prélat anglais représenta, n'en doutons point, que Louis XII ne voulait déposer le pape, que pour en créer un autre qui lui permît de conquérir l'Italie. Voilà sûrement le vrai ressort qui remua Henri VIII : il s'aperçut clairement que, si l'on ne s'y opposait, Louis XII allait recueillir la gloire de déposer Jules II, le fléau de la chrétienté, et de faire créer un pape à sa dévotion, et de subjuguier toute l'Italie. La politique humaine ni la jalousie ne permettent pas que l'on consente à un tel agrandissement de la gloire et de la puissance de ses voisins ; et c'est pourquoi Louis XII se vit sur les bras les forces de l'Angleterre, celles des Suisses, et celles d'Espagne.

(Q) *M. Varillas, qui parle d'une certaine harangue..... s'est exposé à la critique.*] Il dit (66) que Pompée Colonne et Antoine Savelli ayant appris que le pape était tombé dans une espèce de syncope qui dura quatre heures, et donna lieu de croire qu'il était mort..... assemblèrent (67)

(64) Varillas, Hist. de Louis XII, liv. VIII, pag. 81.

(65) Henri VIII donna ce festin.

(66) Varillas, Hist. de Louis XII, liv. VII, pag. 8, à l'ann. 1511.

(67) La même, pag. 10.

leurs amis, coururent par les rues, excitèrent à sédition les bourgeois, et les menèrent à l'Hôtel de Ville, où Colonne, le plus éloquent des deux, prononça la harangue la plus satirique qui se soit conservée contre les papes en général, et contre Jules en particulier. Il prétendit qu'ils avaient presque tous abusé de l'autorité souveraine depuis qu'ils l'avaient usurpée ; et, faisant le dénombrement des villes qui avaient autrefois été tyrannisées, il conclut qu'aucune d'elles n'avait été si maltraitée que celle de Rome. Il descendit dans le détail de la conduite des derniers papes, et il lui échappa là-dessus des choses qu'il n'est pas bienséant de rapporter. M. Varillas ajoute (68) que Guicciardin avait écrit cette harangue sur les mémoires de deux ou trois personnes qui l'avaient ouïe, mais on l'a retranchée du corps de son histoire. Elle n'est trouve néanmoins imprimée à part en italien ; et son traducteur français qui l'avait recouvrée, l'a remise en la place d'où elle avait été ôtée. J'ai besoin d'un autre passage de cet auteur, avant que de faire le critique : voyons donc le commencement de sa préface (69). Lorsque j'ai fait imprimer, dit-il, le VIII^e livre de cette histoire ; je croyais que la harangue de Pompée Colonne aux principaux citoyens de Rome, pour les obliger à secouer le joug des papes, était une pièce très-rare. Et de fait je ne l'avais vue en aucun autre lieu, que dans la Bibliothèque du roi. Mais j'ai su depuis qu'elle avait été réimprimée par les soins de feu M. de Wicquefort, au commencement du livre qu'il a donné au public sous le titre de Thuanus restitutus, et que par conséquent il n'est plus difficile de la recouvrer. Il est pourtant vrai que le même M. de Wicquefort ne s'est acquitté à cet égard que d'une partie de ce qu'il devait au public, puisqu'il n'a pas marqué les motifs pour lesquels cette harangue, la plus insolente que l'on puisse lire, fut prononcée ; et comme Guicciardin ne s'est pas non plus mis en peine de la rapporter, les curieux ne seront peut-être pas fâchés que je supplée

(68) La même, pag. 13.

(69) Du III^e, tome de l'Hist. de Louis XII.

le manquement de ces deux historiens. Le premier motif, etc.

Je ne puis ni affirmer ni nier que cette harangue se trouve dans la Bibliothèque du roi, mais je puis bien dire que Guicciardin ne l'a jamais insérée dans son histoire. Il ne parle (p) qu'en passant de l'émotion que les deux personnes tâchèrent d'exciter, et il ne dit point que ce fut Pompée Colonne qui, comme plus fréquent, fit la harangue. Il n'est point vrai que son traducteur français ait remis cette harangue en la place d'où elle avait été tirée. Si cela était, elle ne serait pas une pièce rare; car la traduction française de Guicciardin est un livre assez commun. Il n'est point vrai qu'elle ait été réimprimée par les soins de M. de Wicquefort au commencement de *Thuanus restitutus*: mais voici sans doute ce qui a trompé M. Varillas. On a retranché du IV^e. livre de Guicciardin un long discours sur la manière dont les papes sont devenus seigneurs temporels d'une partie de l'Italie. Les protestans ont condamné ce discours, et l'ont publié à une infinité de fois (71). On le trouve (72) en latin, en italien, et en français, à la fin du *Thuanus restitutus* imprimé à Amsterdam en 1733; et il est à la place où il doit être dans la traduction française de Guicciardin, composée par Hierôme Meurisy, et imprimée à Genève, en 1593, avec des sommaires, et des notes marginales qui sentent une main bouclée le bon protestant. M. Varillas ayant ouï dire quelque chose de l'histoire de ce discours, et quelque chose de la harangue de Pompée Colonne qui tâchèrent de soulever les Romains l'an 1511, a confondu l'un avec l'autre (*).

(p) Guicciardin, liv. X, folio 280. Voyez Paul Jove, in Vita Leonis X, p. m. 108.

(q) Voyez l'article GUICCIARDIN, tom. VII, p. 328, remarque (A).

(r) Avec deux autres endroits qui avaient été retranchés, l'un du III^e. livre, l'autre du livre de Guicciardin.

(s) Elles sont du sieur de la Nove.

(t) Il y a quelque chose à redire dans cette remarque de M. Bayle contre Varillas; car s'il est vrai comme le prétend M. Bayle, que Guicciardin n'ait jamais inséré dans son Histoire la harangue de Pompée Colonne, et qu'il n'ait parlé qu'en passant de l'émotion populaire que lui et Savelli tâchèrent d'exciter dans Rome,

(R) Son chirurgien. . . usa d'une tromperie qui guérit le mal.] Naudé apporte cet exemple dans une dissertation où il examine s'il faut tromper les malades. *Is (celeberrimus chirurgus Joannes de Vigo) dum nodum carnosum Julii secundi contumaciorum in dies fieri, et pontificem omne genus remediorum constanter respicere animadverteret, novam quamdam medendi rationem meditatus est: pannos siquidem veteres frustillatim conscriptos una cum panis siliginei*

en 1511, il est vrai aussi qu'il y a inséré un précis de leur discours au peuple dans cette occasion, et que ce précis, après avoir été retranché dans la plupart des éditions de Guicciardin, a été mis, non pas au commencement, comme le dit Varillas, mais à la fin du *Thuanus restitutus* de M. de Wicquefort: et il est étonnant que M. Bayle, non-seulement ne s'en soit pas aperçu, mais même ait assuré positivement le contraire, vu qu'il parle de trois endroits de Guicciardin, recueillis par M. de Wicquefort, et que le troisième de ces endroits est justement le précis de la harangue de Pompée Colonne. Il est vrai, d'un autre côté, que Varillas n'en devait point parler comme de cette harangue même, ni comme de la harangue la plus insolente que l'on puisse lire, et la plus satirique qui se soit conservée contre les papes en général, et contre Jules en particulier, ni dire que Colonne descendait dans le détail de la conduite des derniers papes, et qu'il lui échappa là-dessus des choses qu'il n'est pas bienséant de rapporter; puisque, outre qu'il n'y a rien de tel dans ce précis, qu'on n'y dit rien de particulier des derniers papes, et que Jules II n'y est pas même nommé, ce ne sont que deux petites pages in-12, dans lesquelles on se contente de représenter en général les désordres et les inconveniens de la domination ecclésiastique. Il ne devait point dire non plus, que le traducteur français, qui l'avait recouvrée, l'a remise en la place d'où elle avait été ôtée; car elle ne s'y trouve point: et cela est assez surprenant, vu que les deux autres endroits retranchés de Guicciardin, et recueillis par M. de Wicquefort, se trouvent chacun en son lieu dans cette traduction. M. Bayle a donc eu raison d'affirmer que cette harangue n'y a point été remise; et c'est la seule chose en quoi sa censure soit fondée; car, quant à ce qu'il ajoute, que Varillas a sans doute confondu un endroit retranché du livre IV de Guicciardin avec celui-ci, qui est du livre X, ce qu'on vient de rapporter en fait suffisamment voir le peu de solidité: et c'est une preuve de ce que M. Bayle a dit lui-même ailleurs si judicieusement, que sur des matières de fait il faut être fort réservé à conjecturer, et qu'il vaut beaucoup mieux suspendre son jugement jusques à ce que l'on ait vu toutes les pièces (Bayle, Dictionnaire critique, dans l'article Szymon (Anne, Marguerite et Jeanne), tom. XIII). J'ai été averti par M. Liève de Leipsic, que ce précis de harangue se trouve en son lieu dans l'édition italienne de Guicciardin appresso Jacobo Storer, 1636. A l'égard de la harangue même, que Varillas dit avoir vue dans la Bibliothèque du roi de France, son autorité est trop suspecte pour oser s'y soumettre, Rem. 177.

micā molliore, et arsenici sublimati in aquis rosarum et plantaginis excepti fomento, ad tertias in vase æneo decoxit, expressisque demum illis, et pulveris modo ulceri admotis, quod nullis deinceps unguentis se curaturum jurejurando receperat, brevi summa cum omnium admiratione pontificem à gravi et molesto affectu liberavit (74).

(S) *Le Bandel raconte une chose assez plaisante.*] Les Allemands, dit-il (75), « ayant demandé au pape la » permission, quand la Saint-Martin » arriverait un jour maigre, de man- » ger de la viande, Jules ne voulant » pas ouvertement leur refuser cette » grâce, la leur accorda, à condi- » tion que le même jour ils ne boi- » raient point de vin. » Cela valait un refus, il y avait plus à perdre qu'à gagner dans un tel bienfait.

(1) *Il fut assez malin pour inventer une fable injurieuse à la mémoire de Gaston de Foix . . . L'auteur qui m'apprend cela dit beaucoup de mal de ce pape.*] Rapportons d'abord le conte : *Non defuere qui prædicarent serpentem visum de Fuxensis tumulo sibilum exilire, et hi maxime sacrificuli: nam ab iisdem sæpè aliquid spectri novi intelligimus, sed physici mitiores* (76). Notez en passant qu'il dit que les prêtres furent les principaux promoteurs du conte, et que c'est assez leur coutume de débiter des prodiges. Je laisse ses citations d'Élien, et de Sozomène (77), je ne veux prendre que ce qui a du rapport à notre Jules II. *Tales nugæ in vulgus emiserat malignitas Julii II pontificis romani; credulitas rudis dederat incrementum* (78). On rapporte ensuite comment il trompa le cardinal George d'Amboise, et fit retentir le son des armes dans Rome; et com-

bien il se plaisait aux vers satiriques contre la France. Il pardonna plusieurs crimes à un poète, et lui fit compter une bonne somme d'argent pour un distique que l'on venait dessous. *Versiculis ad Gallorum ignominiam spectantibus mirè delectabatur: adeo ut poëtæ statim a reos ducentos numerarit, prædictorum abolitionem, qui hoc vulgasset:*

*Julius evulsi Gallis cythereis alas:
Martius hic prisco Cæsare major erit* (79).

Forcatulus, mon auteur dans cette remarque, oppose à ces deux vers un distique bien piquant qui fut fait contre ce pape. *Eminuit in contrarium non inelegans distichum, dignum, opinor, quod Catulli esset, non auctoris incogniti:*

*Fex Ligarem Roman, pontifex contritus
Julius, haec Brutum Gallia forem ait* (80).

Quelques-uns, continue-t-il, observèrent que le temps était revenu d'un autre Jules, par des profusions d'argent emprunté, avait obtenu le pontificat, et supplanté ses compétiteurs; mais que le nouveau Jules n'avait rien de commun avec l'autre, ni quant à la science, ni quant à la clémence, ni quant à la bonté; ni rien aussi de commun avec le pâtre saint Pierre, non pas même quant à la barque de pêcheur, puisque cet apôtre ne s'en servait que pour des ouvrages innocens, et que Jules s'en était servi, disait-on, à pirater. Si vous entendez le latin, vous verrez bientôt que je ne prête qu'à ce soit à Forcatulus (81). *Nomen adjiciebant rediisse pro certo Julii culum, quo ille nimirum profusa largitione pontificatum indeptus fuerat conflato multo aere alieno, superatissime, ut Tranquillus ait (in duobus competitoribus cetera et dignitate potioribus . . . Julius demum nihil doctrinæ cum illo primo et perpetuo dictatore commune habuit, nihil fidei et benevolentiae, nihil apostolo Petro sanctitatis et prudentiae, nihil morum (nisi forte) quod Petrus in mari innoxius pater-*

(74) Naudæus, in *Pentade Quest. iatrophilologicarum*, pag. 122, edit. Genév., 1647. Il cite Joban., de Vigo, lib. 2, Chirurg., tract. 2, cap. 5.

(75) Bandel, nouvelle XXXI de la 1^{re} part., folio 219 verso. C'est une remarque de M. de la Monnoie.

(76) Forcatulus, de Gallor. Imperio et Philosophiâ, lib. IV, pag. m. 553.

(77) Lib. IX, cap. XVII: c'est touchant deux serpens trouvés au sépulchre du prophète Zacharie.

(78) Forcat., de Gallor. Imperio et Philosophiâ, lib. IV, pag. 554.

(79) Idem, ibid., pag. 556.

(80) Idem, ibidem.

(81) Idem, ibidem.

(*) In Julio, cap. XIII.

tionem exerceat, ille aliquandiu, ut aiunt, piraticam) post novenne imperium, et si quid mensium excurrit, obtinatum in Galliam animum ad Manes tulit ()*.

(*) En 1511 Jules II mit le royaume de France à l'interdit. Il en excepta le duché de Bretagne, mais il y soumit particulièrement la ville de Lyon, dont il transporta les foires à Genève. C'est ce que témoigne le décret qu'il fit faire dans la troisième session du concile de Latran où on lit ceci : *Anno M. D. XI. die nono calendis novembres, et anno sequenti Idibus Augusti, Francie regnum, Lugdunum præcipue, (Britannia ducata excepto) ecclesiastico interdicto subiecit, Nundinasque Lugduni solitas habere in Genevensi civitatem transtulit, ut refert pontificii diploma in tertiâ sessione synodi Lateranensis, in quâ etiam hæc leguntur : « Damnavimus alumnos Bernardinum Carvajal, Guillelmum Brissonet, Ronatum de Priâ, et Friedericum de Sancto-Severino, cardinales, eorumque fautores sacro concilio approbante damnatos, reprobamus et detestamur. »* Porté à Jules pape, qui entre Julianus, in hæc verba protulit moriens : *Ut Julius cardinalibus indulgetis schismaticis, ut Julianus iustitiam rationem omnem judico : id notatum est à Parisio lib. Cærimoniarum sacelli pontificii magistro pag. Frison, in Galliâ purpuratâ, pag. 557 : et à Grævus in Diariis pontif.).* REM. CAIT.

JULES III, créé pape le 7 le février 1550, s'appelait Jean Marie du Mont. Il était de basse naissance, et un vrai soldat de fortune ecclésiastique. Il avait passé de degré en degré jusques à la présidence du concile de Mantoue (A). C'était un homme fort voluptueux (B), et qui aimait passionnément un jeune garçon fort laid et de très-petite condition (C). Dès qu'il fut pape, lui donna son chapeau de cardinal (D), et se servit d'une plaisante réponse quand on lui représenta l'indignité du sujet (E). Ses discours étaient peu graves, cela paraît par la réflexion qu'il fit un jour sur la réponse que lui firent deux cardinaux. Le manque de gravité n'était pas son principal vice : on étend que ses discours allaient quelquefois jusqu'à la profanation et au blasphème ; comme quand il excusa ses emporte-

mens sur la colère où Dieu se mit contre Adam pour une pomme (G). Pendant le conclave où il fut élu, il y eut des lettres interceptées, qui firent conjecturer que le pape qu'on allait faire serait impudique ; car ces lettres étaient remplies des saletés les plus énormes (H). On a cru que son argent rendit nulle l'élection du cardinal Polus qui avait été conclue, et dont la publication n'avait été différée qu'à cause de la crainte qu'il ne fût de mauvais augure de la notifier pendant la nuit (a). La médaille qu'il fit frapper après la mort d'Édouard roi d'Angleterre, avait pour mot un passage de l'Écriture dont l'application se trouva fautive dans peu de temps (I). Ce pape mourut le 20 de février 1555, âgé d'environ soixante-huit ans (b). Il avait feint d'être malade (K) ; et, pour mieux tromper le monde, il s'était réduit à une diète, qui lui procura une véritable maladie dont il mourut. Il y avait eu, dit-on, une liaison si étroite entre lui et le cardinal Crescence, qu'ils aimaient en même lieu, et qu'ils nourrissaient à communs frais les enfans de leurs maîtresses (L), faute de savoir qui était le véritable père. Chacun d'eux aussi payait son écho pour l'entretien des maîtresses. Le cardinal Palavicin ex-

(a) *Post longam cardinalium in conclavi disceptationem, cum, teste in museo historico Johanne Imperiali, ipso tempore papa jam electus esset Reginaldus Polus, eamque electionem promulgare nocte appetente inauspicatum duxissent iidem ; nocte transactâ et mulatis rationibus aureis Julius papa subito emersit.* Heideg. Hist. Pap., pag. 233.

(b) Spondanus, *ad ann. 1555, num. 4 ;* mais Palavicin., *Hist. concil., lib. XIII, cap. X, num. 7, lui donne soixante-dix ans.*

ténue autant qu'il peut les défauts de ce pontife, mais il ne réfute point ce que Fra-Paolo en dit (M). J'ai oublié d'observer que la cour de France offrit au neveu de ce pape une princesse du sang, et que cette alliance fut refusée (N).

(A) *Il avait passé de degré en degré jusqu'à la présidence du concile de Trente*] Pour ne rien dire de ses premiers avancements, je remarquerai d'abord qu'il assista au concile de Latran, et qu'il y fit la harangue solennelle de la clôture. Il fut archevêque de Siponte, auditeur de la chambre apostolique, et deux fois gouverneur de Rome. Il fut donné en otage, lorsque Rome fut saccagée par les troupes de Charles-Quint; et depuis sa promotion au cardinalat il exerça plusieurs légations dans les principales provinces de l'état ecclésiastique, et à Bologne (1). « Il prit » le nom de Jules, en mémoire de » Jules II, qui avait élevé sa maison » par la promotion d'Antoine del » Monte, son oncle, au cardinalat, » et de qui il avait obtenu l'archevêché de Siponte. Il était né à Rome, » au quartier del Parione; mais sa » famille était originaire de Monte- » San-Savino, en Toscane, d'où il » prit le nom de Monte, au lieu de » celui de Giocchi qu'il portait auparavant (2). » Il obtint du duc de Toscane l'investiture du Mont-Saint-Savin pour son frère: il ne put se priver de la joie de voir dominer sa famille dans ce lieu-là: *Impotens sibi temperandi ab ea voluptate quæ suos adspiceret in illis dominantes inter quos educati fuerant æquales* (3).

(B) *C'était un homme fort voluptueux.*] Voici ce que M. de Thou en a dit. *Sub id tempus Julius III intemperantiæ vitæ magis quam senio effectus fato concessit, qui Joanne Baptistâ Balduini fratris F. mortuo,*

cum non ita à Fabiano junior Baptistæ fratre sollicitaretur, totam in voluptatibus mancipaverat, parum ad delicias nobili illo secessu, strurtur et operibus antiquis admirando, in quo ferè reliquam vitam à negotiis vacuus cum amicis suis similibus inter ludos, aleam, comœdias, et que talia comitari amant, sacro fastigio indigna oblectamenta, et continuè nocti diebus transegit (4).

(C) *Il aimait passionnément un jeune garçon fort laid, et de très-petite condition.*] Quelques-uns disaient que c'était son fils; d'autres le niaient, et contaient que le cardinal du Mont, ayant trouvé ce garçon ladinant avec un singe dans les rues, le prit à son service, parce qu'il n'y avait que lui qui osât jouer avec cette bête. Voilà le fondement d'une amitié qui devint ensuite une passion déréglée. Ce garçon n'avait rien que de dégoûtant, excepté qu'il avait acquis l'habitude de bouffonner. C'est Thomas Érastus qui conte ces choses: voici ses propres termes. *Habet parvum quendam, nigram, turpem, et rogantissimam bestiam, ineptam, ignorantem, et plane inertem, cui quod nonnihil eorum, quæ scunt, dicteriorum in ore habet. In summa, corpore et animo monstrum. Qui, unde, aut cujus ille puer sit, in sunt variae hominum sententiæ et opinionones, ut nemo exploratum habere videatur. Animadverti ego quosdam, qui filium arbitrabantur; et, qui filium negabant, ingeniosè aliorum dicta refutare, atque in plateis repertum eduxisse à parvulo, propter iniam, cum quâ, præter illum, nemo hominum ludere auderet. Eâ re cardinalem (aut episcopum tum) ita delectatum, ut pro suo habuerit. Hunc puerum, miser, ita amat perditè, ut deperit (dicitur autem alios omnes vincere in τῇ παιδικῇ) ut nihil possit dici vehementius (5).* M. de Thou dit une chose qui confirme une partie de ceci: c'est premièrement que ce garçon s'appelait le Singe, lors même qu'il eut obtenu le chapeau de cardinal. En second lieu, qu'il portait

(1) Tiré de Palavicin, *Histor. concil. Trident.*, lib. XIII, cap. X, num. 8.

(2) Amelot de la Houssaye, à la marge de sa traduction du père Paul, pag. 280, ex Onufrio.

(3) Palavicin., *Hist. concil. Trident.*, lib. XIII, cap. X, num. 8.

(4) Thuan., lib. XV, pag. 306.

(5) Thomas Luberus, (qui Érastus postea recte græcè appellari amavit) in epistola ad Pellicanum, apud Hottingerum, *Hist. ecclésiast.*, tom. V, pag. 572.

ce nom, à cause que son emploi chez le cardinal, son maître, était d'avoir soin d'un singe. *Soluti ad omnem licentiam animi homo*, ce sont les paroles de ce grand historien; elles rendent un fort mauvais témoignage au pape Jules III, *statim adeptâ dignitate qualis esset, omnibus manifestum fecit. Nam cum antiquæ consuetudinis sit, ut novus pontifex galorum, cui velit, suum largiatur, eum juveni cuidam, cui Innocentio nomen, quique, quod in familiâ simiæ curam gereret, simiæ etiam post adeptam dignitatem nomen retinuit, cognomine etiam suo atque insignibus attributis donavit* (6). Voyez les Notes sur la Confession catholique de Sanci, à la page 249 de l'édition de 1699.

(D).... Il lui donna son chapeau de cardinal.] Nous venons d'apprendre de M. de Thou que le cardinal du Mont, se voyant pape, se hâta de conférer son chapeau, son nom et (7) ses armes à un jeune homme qui s'appelait Innocent, et qui avait soin du singe. Érastus, que j'ai déjà cité, nous réglera d'un détail plus étendu. Ce garçon était demeuré à Bologne; de sorte que Jules III, qui ne voulait point le faire venir à Rome avant que de l'avoir élevé au cardinalat, et qui avait besoin d'un peu de temps pour faire agréer cette promotion, souffrait toutes les rigueurs de l'absence, et y cherchait les meilleurs remèdes qu'il pouvait trouver. n'était gai que quand il apprenait des nouvelles de son Innocent, et il demandait à tous ceux qui lui en pouvaient donner. Il le fit venir promptement de Rome, afin d'avoir la commodité de l'aller voir; et, l'ayant fait venir une fois secrètement dans la ville, il l'attendit aux fenêtres avec toute l'impatience d'un homme à qui sa maîtresse a promis une nuit. On entendit dire que la principale raison pour laquelle il se réjouissait d'être pape, était que cela lui donnait lieu de faire du bien à Innocent; et qu'il estimait moins redevable aux cardinaux de ce qu'ils l'avaient fait pape, que de ce qu'ils avaient agréé la promotion d'Innocent au chapeau de

cardinal (8). Il l'établit pour son principal ministre, et pour l'intercesseur de tous ceux qui voudraient obtenir des grâces. Afin qu'on voie si j'ai mal traduit le latin d'Érastus, je le rapporte tout du long. *Dum Romæ post electionem commoraretur (manserat autem Innocentius, id ei nomen, Bononiæ) dicitur nunquam lætus fuisse, nisi dum aliquid de Innocentio intelligeret. Et audiivi ego à gravibus viris, inter tam multos Bononienses, qui Romam sint profecti, neminem esse repertum, quem sciret cum Innocentio, aut suspicaretur fuisse, qui non interrogatus ab eo esset, quid, et quomodo Innocentius ageret. Post aliquot menses propius Romam accedere jussit, ut ad eum deambulatum aliquando Romæ exire posset. Non enim potuit adduci, ut pateretur eum ingredi Romam, nisi galero rubeo esset ornatum turpe caput. Ab hac re plurimi cardinales videbantur abhorreere, minimèque passuri, ut in cardinalium numerum cooptaretur, quem ne hominem quidem esse cognovissent. Accersivit igitur noctu aliquando in urbem clam, atque ita in fenestris expectabat, ut ii solent, quibus amica, quæ nihil habent in vitâ charius, pollicita est noctem. Dicitur dixisse, se lætari, quod in amplissimam illam potestatem esset collocatus, non tam sud causâ, quàm quod posset benè de Innocentio mereri. Et tandem factus cardinalis dixit, se pro beneficio magis cardinalibus obstrictum esse, quàm quod se pontificem esse voluerint. Præterea, ut qui aliquid à se velint, id per Innocentium esse impetrandum. Quamobrem legati civitatum, principum et regum ad puerum concurrunt, illi sua negotia exponunt, ut is de rebus suis gravissimis etiam ad papam referat* (9). On publia à Rome quelques satires, où l'on disait que ce favori, quelque laid qu'il fût, était un nouveau Ganymède. Le pape n'en faisait pas un mystère; il contait quelquefois aux cardinaux les tours de lasciveté de ce garçon. *Romæ fama erat, et libellis quoque perscriptum fuit, à Jove Ga-*

) Thuanus, lib. VI, pag. 121, col. 1.

) Voyez la remarque (M), citation (3e), à etc.

(8) Conférez ce qui est dit ci-dessous, remarque (M), citation (*).

(9) Érastus, apud Höttingerum, Hist. eccles., tom. V, pag. 572.

nymiclem foveri, licet deformem : sed nec ipse pontifex hoc ad reliquos cardinales dissimulare, et per jocum fertur aliquando commemorare, quam sit lasivus adolescens et importunus (10). Nous parlerons encore de la fortune de ce personnage dans la remarque (M).

(E).... *Et se servit d'une plaisante réponse, quand on lui représenta l'indignité du sujet.*] Servons-nous des termes de Jean Bodin. Le prince qui surhausse un homme du tout indigne par dessus les gens de bien, ou qui le met au rang des plus grands personnages, faisant bien à l'un il fait injure à tous les autres : comme il fut remontré par le consistoire des cardinaux au pape Jules du Mont, lorsqu'il donna son chapeau de cardinal à un jeune garçon qu'il aimait, que c'était un grand déshonneur, de recevoir celui qui n'avait en soi ni vertu, ni savoir, ni noblesse, ni biens, ni marque aucune qui méritât, comme ils disaient, d'approcher d'un tel degré. Mais le pape, qui était facétieux, s'adressant aux autres cardinaux : *Quelle vertu, dit-il, quelle noblesse, quel savoir, quel honneur, avez-vous trouvés en moi pour me faire pape* (11) ? N'était-ce pas se moquer du sacré collège ? Et ne pouvait-on pas appliquer à ce pontife l'exclamation de Caton : *Que nous avons fait un plaisant consul* (12) ! Quelques-uns rapportent ainsi la réponse de Jules III : *Je vous prie, qu'avez vous trouvé en moi, pourquoi vous m'avez fait cet honneur de me faire pape sans que je l'eusse mérité ?* Avançons donc ce jeune homme, et il le méritera (13). Ces dernières paroles sont une assez fine moquerie, et reprennent un défaut qui règne partout. Dès qu'on possède une charge, on trouve mille flatteurs qui publient qu'on l'a très-

bien méritée. Montagne dit quelque part (*) qu'Antisthène fit sentir un jour aux Athéniens l'abus qui se commettait dans les promotions aux charges publiques ; il leur conseille de donner ordre qu'on fît aussi bien labourer leurs ânes que leurs chevaux. Il lui fut répondu que cet animal n'était pas né pour cela : C'est tout un, répliqua-t-il, il n'y a que de votre ordonnance ; car les plus ignorans et incapables hommes que vous employez aux commandemens de vos guerres ne laissent pas d'en devenir incontinent très-dignes, pourvu que vous les y employez.

(F) *La réflexion qu'il fit un jour sur la réponse que lui firent deux cardinaux.*] Ils le trouvèrent à la cour de son palais, dans une posture fort indécente ; car à cause de la chaleur il avait quitté ses habits, et se promenait en caleçon. Il les obligea d'en faire autant, et puis il leur demanda ce que le peuple dirait d'eux, s'ils s'allaient montrer en cet état au champ de Flore, et dans les rues de Rome ? On nous prendrait, répondirent-ils, pour des garnemens, et l'on nous jetterait des pierres. Donc reprit-il, c'est à nos habits que nous avons obligation de ne point passer pour des garnemens : ne sommes-nous pas bien redevables à nos habits ? *Cum aliquando exutis vestibus, et ploidæ et caligis tantum indutus, auid, quod ferveret tempestas, obambulare, venerunt cardinales de collocuturi cum ipso. Quos ipse exuendas vestes suas, et deambulandum secum urgebat, mox autem eos interrogabat : Quid si in campo Floræ, aut per plateas nudi sic deambularemus, quid, oro, populum eximatis de nobis judicaturum ? Respondērunt : judicarent nos esse nolos, et conjicerent in nos rudæ atque lapides. Excepit pontifex : Et quod non habemus pro nebulonibus id acceptum ferre debemus non vestibus. Quantum igitur, o fratres, debemus illis nostris vestibus* (14).

(G) *Il excusa ses emportemens et la colère au Dieu se mit contre Ad-*

(10) Sleideans, Histor., lib. XXI, folio m. 609 verso.

(11) Bodin, de la République, liv. V, chap. IV, pag. m. 948.

(12) Adjungit Plutarchus cum Ciceronem cum Murænam consul defenderet quem accusasset Cato, scilicet exagitaré sententias et præcepta stolorum in Catone, unde risus ingens à coram pervenerit ad subullia, subrisisse porro ipsum Catonem leviter atque ad concessum dixisse : *Quam ridiculum, judices, habemus consulem !* Vavassor, de ludicris Dictione, p. 329.

(13) Jean Crespin, de l'État de l'église, à l'ann. 1550, pag. m. 55 : ex Paulo Vergerio.

(*) Liv. III, chap. VI. Voyez à ce sujet de Féneste, liv. IV, chap. VII, un bon mot qui dit au roi Henri IV, par un Breton appelé Renardière. Ram. carr.

(14) Bellinger., in Vitâ MS. Juli III, ex Heideggerum, Hist. Papæ, pag. 235.

pour une pomme.] Voici comment cette affaire est rapportée dans le livre de Jean Crespin (15) : « Il se délectait, entre autres viandes, à manger de la chair de porc et de paon. Mais comme son médecin l'eut averti qu'il se gardât de manger de la chair de porc, pour ce qu'elle est contraire à la goutte, de laquelle il était souvent tourmenté ; et toutesfois ne s'en voulait point abstenir ; le médecin avertit secrètement le maître d'hôtel, qu'il n'ordonnât point qu'on servît de la chair de porc. Comme donc quelquefois on n'en eut point servi, et le pape l'eut aperçu, il demanda au maître d'hôtel où était son plat de chair de porc. Le maître d'hôtel répond que le médecin avait ordonné qu'on n'en servît point. Adonc il s'écria en cette sorte : apporte-moi mon plat, (*al dispetto di Dio*), c'est-à-dire, en dépit de Dieu..... Ayant un jour vu un paon à son dîner, auquel on n'avait point touché : garde-moi, dit-il, ce paon froid pour le souper, et me fais dresser la table au jardin ; car je veux aujourd'hui avoir compagnie. Comme donc en soupant il eut vu d'autres paons chauds servis sur la table, et ne voyant point son paon froid, lequel il avait commandé qu'on lui gardât, se corrouçant intérieurement, il dégorgea un blasphème exécrable à l'encontre de Dieu. Alors quelqu'un des cardinaux qui étaient assis à table avec lui, dit : que votre sainteté ne se colère point tant pour si peu de chose. Et ce Jules lui dit : Si Dieu le voulut si fort courroucer pour une pomme, qu'il jeta notre premier père Adam hors de paradis, pourquoi ne me sera-t-il licite, à moi qui suis son vicaire, de me courroucer pour un paon, vu qu'un paon est beaucoup plus qu'une pomme ? » Ceux qui voudront lire cette anecdote en deux langues, pourront tenter leur envie, s'ils jettent la sur ce qui suit (16) : *Sæpissimè missus fuit, quæ impurissimis verbis aliisque desperatæ malitiæ*

hominibus tunc temporis frequenter in ore fuerunt, ad quas animus totus quantus exhorrescit, vid. Al dispetto di Dio, in contemptum (17) Dei, et potta di Dio, i. e. ad vulvam Dei, etc. Exemplum hujus rei proponit auctor libri cui titulus, Lectura super Canone de Consecr. dict. 3. () aiens : « In- » tellexi, portatam fuisse in civita- » tem Paduæ quandam historiam, » impressam latinè, italicè, germa- » nicè, et gallicè, in quâ narratur, » quòd sanctissimus dominus noster » papa Julius III proximis diebus » valdè fuit iratus cum episcopo Ari- » minense, ejus magistro domûs, » propter certum pavonem, et quùm » sua prælibata sanctitas bis blasphe- » masset, primo dicendo, *potta di Dio*, deindè, *al dispetto di Dio*, » quòd fecit tanquam Johannes Maria » de Monte, et sic tanquam homo, » non tanquam Julius III papa, et » vicarius Christi, de quo suprâ dixi. » Et quùm unus cardinalis illi dixis- » set, quòd non deberet irasci prop- » ter unam tam parvam rem, id » est, propter unum pavonem, tunc » sanctissimus D. papa respondit : » Si Deus fuit totus turbatus, et in » magnâ irâ et cholera, propter unum » pomum, et tanta mala fecit omni- » bus hominibus ; quare non possum » ego, qui sum suus vicarius in ter- » ris, irasci cum meo magistro do- » mûs propter unum pavonem ?*

(H) Ces lettres étaient remplies des saletés les plus énormes.] Elles furent écrites le 26 de janvier 1550, à un certain Annibal Contin, par Camille Olive, conclaviste du cardinal de Mantoue, et accompagnées d'un petit poëme où l'auteur décrivait vilainement sa passion, et l'ardeur extrême qui lui faisait souhaiter de rejoindre

(17) Le mot *contemptus*, c'est-à-dire mépris, n'exprime point la force de l'italien *dispetto* : il fallait dire *invito Deo*.

(*) Deux écrits burlesques du XVI^e siècle ont eu ce titre. Le premier intitulé : *Lectura super Canonem de Consecr., dict. 3, de aquâ benedictâ, spectabilis viri, Lamperti de Nigromonte, ad sacra theologia magistros nostros D. Joh. Eckium, et Joh. Cochleum ecclesiarum catholicarum sincerissimos defensores*, parut à Wittenberg, en 1543. (*Antiqua litterarum monumenta autographa, etc. Brunsw., 1690, tom. I, p. 448.*) Le second, duquel il s'agit ici, parut onze ans après, et l'auteur, D. D. Gerardus Busdragus de Lucâ, s'y qualifie docteur en décret, évêque de Naples de Romanie, et suffragant de Padoue. RM. CRIT.

(1) État de l'Église, à l'ann. 1550, pag. 553.
(2) Johann. Zuingerus, in Tractatu Historiologico de festo corporis Christi, p. 146.

son ami. C'est Jean Sleidan qui conte cela. *Dum in conclavi res agitur, interceptæ fuerunt litteræ, quas ex cardinalis Mantuani familiaribus, quidam, Camillus Olivus, ad quemdam suum Annibalem Continum, januarii die XXVI scripsisse ferebatur, et simul carmen lingua populari scriptum, ubi de sud locutus affectione, et absentis desiderio, tam pudendis utitur verbis, ut sine flagitio vix ea recitare liceat. Hinc jocus illorum, qui pontificem dicebant aliquem obscenum prænunciari, qui proditurus esset ex eo conclavi, quod ejusmodi litteras daret* (18). Un auteur cité ci-dessus ne rapporte ce passage qu'après avoir dit ce que l'on va lire. *Vir doctus anonymus in epist. ad amicum narrat, ex eo conclavi, in quo creatus est Julius, interceptas fuisse litteras alicujus ex conclavistis, i. e. ex illis, qui solent assidere cardinalibus, papam electuris, quibus quidem litteris non putet ullâ memoriâ unquam scriptas fuisse ullas obsceniores, sceleratiorisque. Nudis enim nefandissimisque verbis illic agi cum cincto, salvo honore. Has, fateri, ad se primùm in Germaniam fuisse missas; sed dare typis excudendas (ut multi voluissent) nunquàm quidem se voluisse. Paulò post addit, Julium III valdè malè audire in hoc obscenissimo genere (Sodomitici nim. criminis), ita ut neque à cardinalibus absterneat* (19).

(I) *Une médaille, qu'il fit frapper... avait... un passage de l'Écriture dont l'application se trouva fautive dans peu de temps.*] On témoigna dans Rome une joie extraordinaire de la mort du jeune Édouard, à cause que la princesse Marie qui lui succéda remit l'Angleterre sous l'obéissance du pape; mais les raisons de cette joie cessèrent en peu de temps. Elisabeth rétablit la réformation, et rendit cette île l'un des plus florissans royaumes de la chrétienté, de sorte que la prédiction de la médaille fut une chimère. *Eò insaniam Julius pervenit, ut in perpetuam rei memoriam excudi curaverit monetam,*

cujus altera pars ejus imaginem tricorneram ostentavit, altera inscriptionem ejusmodi habuit: Gens et regnum, quod non servierit tibi, peribit. Sibi stolidè vendicans, quod Christo Esaias. Sed diuturnum et stabile gaudium neutiquàm fuit (20).

(K) *Il avait feint d'être malade.*] La raison de cette feinte fut qu'il découvrit que les cardinaux refuseraient de consentir à la demande que son frère le pressait de leur faire. Son frère désirait passionnément la possession d'une ville, et importunait pour cela le pape incessamment. Afin donc d'avoir un prétexte de se point tenir consistoire, Jules fit semblant d'être malade. Pour couvrir ce jeu il fallut ne manger guère, et choisir des alimens propres aux malades. Ce changement de nourriture lui causa, dit-on, la maladie dont il mourut (21). Cela me fait souvenir du Célius de Martial :

*Discursus varios, vagumque mentem,
Et fastus, et ave potentiorum,
Cum perferre patique jam negaret,
Capit fingere Cælius podagram.
Quam dum vult nimis approbare verum,
Et sanas linit obligatque plantas,
Inceditque gradu laborioso;
(Quantum cura potest, et ars doloris!)
Desit fingere Cælius podagram* (22).

Il y en a qui disent que le changement de nourriture fut bien la cause de sa maladie, mais non pas qu'il fût réduit à la diète afin de tromper le monde : ils disent qu'il espérait se délivrer par-là des douleurs insupportables de la goutte. D'autres prétendent qu'un vieux mal fut la cause de sa mort : et ils avouent que c'était un homme adonné à ses plaisirs, qui songeait beaucoup plus à jouir du pontificat qu'à l'exercer. *Sunt etiam qui dicant, cum veteris interis : cum, ut idem etiam ante narrat, externa quæque parum curans, fruendo potius quam regendo pontificatui incumberet, totusque esset in extruendâ elegantissimâ et voluptarios secessus extra portam Flaminiam villâ Julid; cujus inornare studio videbatur; in quâ const-*

(18) Sleidanus, Hist., lib. XXI, folio m. 609 verso. Cela est aussi dans M. de Thou, à l'édition de Francfort, 1625, lib. VI, pag. 121.

(19) Joann. Zuingerus, in Tractatu de Fæsto Corporis Christi, pag. 146.

(20) Heidegger., Hist. Papæ, pag. 238.

(21) Spondan., ad ann. 1555, num. 4. pag. 556, ex Onuphrio Panvinio. M. de Thou rapporte la même chose, lib. XV, pag. m. 366.

(22) Mart., epigr. XXXIX, lib. VII.

ius potius quam publicæ procurationi
scabat (23).

(L) On dit que lui et le cardinal
Crescence... aimaient en même lieu,
et qu'ils nourrissaient à communs
trais les enfans de leurs maîtresses.]
Thomas Érastus est celui qui m'apprend
cela. Julius III pontifex, dit-il
(24), et Crescentius ferè omnes mer-
trices communes habuerunt, pro-
prie sumptibus neuter, sed com-
munibus aluerunt, atque ut breviter
dicam, omnium scelerum socii exti-
runt. Susceperunt ex quiddam mu-
liere, honesti viri Viterbiensis filiam,
nam, quod neuter suam esse dicere
valere posset, ut matrem, ita
filiam quoque communibus sumptibus
educandam tradiderunt; nuptiisque
dederunt Nobilissimo hujus urbis ado-
lescenti, et inter principes hujus ur-
bis, qui sunt 40 constitutum volue-
runt. Voilà une grande exemption de
cens, et bien rare en ce pays-là.

(M) Le cardinal Palavicin exté-
rieur... les défauts de ce pontife;
mais il ne réfute point ce que Fra-
ncisco en dit.] Ou avoue que ce pape
aimait à se divertir; mais on ajoute
qu'il n'aimait pas moins l'application
aux affaires (25). On convient qu'il
mourut sans être ni fort estimé, ni
très-aimé (26): mais on prétend que
sa manière d'agir un peu trop libre et
indépendante en fut cause; parce que ne
méritant pas la vénération publi-
que, il fit juger qu'il n'était pas un
bon pape. On ajoute que ce juge-
ment fut inique, et que si les dé-
fauts de Jules III sautaient plus aux
yeux que ses bonnes qualités, ils
peuvent peut-être de moindre consé-
quence que ses vertus (27). Quant à
la promotion du jeune garçon, on se
contente de dire (28) qu'elle désho-
ra les premiers jours de ce papat. On
ne connaît que la naissance de ce per-

sonnage était si obscure, qu'elle est
encore ignorée; mais on prétend que
l'amitié que le cardinal du Mont eut
pour lui fut fondée sur ce qu'il le
regarda comme le fils de son juge-
ment. Voici ce que cela veut dire.
Pendant que le cardinal était légat à
Plaisance, il fut touché des gentil-
lesses d'un petit garçon qui s'appro-
chait souvent de sa table. Il prit cela
pour une marque d'esprit, et résolut
de faire élever à ses dépens cette
jeune plante: et voyant que ce gar-
çon faisait des progrès, il l'aima de
plus en plus; il s'applaudit d'avoir
fait une si heureuse conjecture; il le
regarda comme un fils de son juge-
ment, espèce de créature dont nous
faisons plus de cas que d'un enfant
corporel. Oblectatus ex eo herus,
sibi que plaudens, quod suam quasi
perspicaciam plantam eximiam, adhuc
minutulam et in luto, discrevisset,
majori in puerum benevolentiam inca-
luit, quod illum prosequeretur veluti
sui judicii prolem, cujus filii pluris
quam corporis soboles aestimantur
(29). Il voulut que son frère l'adop-
tât, et dès qu'il fut pape il l'éleva à
la dignité de cardinal, le 30 de mai
1550. Il l'avait fait séjourner jusqu'à
ce jour-là dans un village à une jour-
née de Rome. Il lui donna douze
mille écus de revenu; mais il ne lui
commit point alors l'administration
des affaires. Ce nouveau cardinal
avait à peine dix-sept ans: il se mon-
tra tout-à-fait indigne de cet hon-
neur, et il fallut que sous les ponti-
ficats suivans, on le châtiât de ses dé-
bauches. C'est tout ce que Palavicin
observe. Il s'est bien gardé de criti-
quer le père Paul, qui a très-claire-
ment fait connaître que le public re-
garda cette créature de Jules comme
son mignon de couchette; la pru-
dence ne permettait pas que l'on ré-
veillât ces idées. C'est pourquoi on
n'accuse point le père Paul d'avoir
ramassé malignement les médisan-
ces; on se contente de lui dire qu'il
s'est trompé sur le temps de l'adop-
tion (30), et quant au lieu où ce jeune

(23) Spond., ad ann. 1554, num. 4, pag.
1, ex Onuphrio Panvinio.

(24) Apud Hottinger., Hist. eccles., tom. V,
p. 574.

(25) Pronus ad laxamenta, sed æquè etiam
negotia. Palavic., Hist. concil. Trid., lib.
II, cap. X, num. 8.

(26) Aestimatione tenui, nec majore benevo-
lentia mortuus est. Idem, ibid.

(27) Nihilominus, ut mea fert opinio, hæc
ejus existimatio fuit iniqua: ipsius quippe
maiora quidem ad speciem erant quam vir-
tus, sed non fortasse ad pondus. Id., ibid.

(28) Idem, lib. XI, cap. VII, num. 4.

(29) Idem, ibidem.

(30) Palavicin, lib. XI, cap. VII, num. 4,
dit que par le Journal de Massarellus, secrétaire
du concile, il paraît que le jeune garçon était
adopté lorsqu'il fut l'un des personnages d'une
pastorale, le 2 de mars 1549.

homme commença de se faire aimer (31). Voyons ce qu'a dit le père Paul (32). « Jules donna d'abord des échantillons de son gouvernement futur en passant les jours entiers à se promener dans ses jardins, et méditant de bâtir des maisons de plaisance, et en montrant un grand penchant pour les plaisirs de la vie, et peu d'inclination pour les affaires (*), surtout celles qu'il trouvait difficiles à manier. L'ambassadeur Mendoza, ayant bien remarqué cette humeur, écrivit à son maître qu'il serait aisé de réussir dans toutes les négociations qu'on aurait avec ce pape, qui, ne respirant que la joie et les délices, se tournerait comme l'on voudrait, en lui faisant peur. L'opinion que l'on avait, qu'il préférerait ses intérêts et ses affections particulières au bien public, se confirma bientôt par la promotion qu'il fit, le 31 de mai, d'un cardinal, à qui il donna son chapeau, selon la coutume des papes. Lorsqu'il n'était encore qu'archevêque de Si-
ponte, et qu'il gouvernait la ville de Bologne, il reçut dans sa maison un jeune enfant, natif de Plaisance, dont la naissance n'est jamais venue à la connaissance du monde. Il le prit en affection, comme si c'eût été le sien propre, il le mena à Trente, où il faillit de le perdre par une grande maladie. Mais l'ayant envoyé, par l'avis des médecins, à Vérone, pour changer d'air, Innocent (c'était le nom de ce mignon) y recouvra la santé, et quelque temps après retourna à Trente. Le jour qu'il devait arriver, le légat sortit de la ville par forme de promenade, accompagné de quantité de prélats, et l'ayant rencontré, le reçut avec des témoignages excessifs de joie et de tendresse. Ce qui donna bien à parler, soit que ce

» fût une rencontre fortuite, ou une chose faite à dessein, pour le rendre en chemin. Le légat avait coutume de dire qu'il l'aimait comme l'ouvrier de sa fortune (*), d'autant que les astrologues avaient prédit de grandes richesses et de hautes dignités à cet enfant, qui n'y pouvait pas arriver, que par son exaltation au pontificat. A peine fut-il pape, qu'Innocent fut adopté pour fils par Baudouin del Monte, son frère; et puis lui ayant conféré plusieurs bénéfices, il le fit cardinal, comme j'ai dit. Ce qui servit de matière aux poésies, et à la démanigaison de parler des gens de cour, qui se forçaient à l'envi de dire la vraie cause d'une action si surprenante, sur diverses conjectures tirées des accidens passés.»

(N) *La cour de France offrit à son neveu..... une princesse du sang, et cette alliance fut refusée.* Le pape répondit que les mariages entre des personnes d'une condition si différente ne pouvaient pas être heureux, et que comme il reconnaissait la majesté de son royale de France pour la plus noble qui fût au monde, il reconnaissait la sienne pour la plus vile qui fût sur la terre. Cependant il ne donnait pas la vraie raison de ce refus, car ce qui le portait à refuser une si glorieuse alliance était l'envie de marier son neveu avec la fille du grand-duc : ce qui lui était plus utile pour exécuter ce qu'il projetait en faveur de sa famille. Ce M. de Thou qui nous apprend ce détail, dit (33), *ad sanctitatem usque festinus, et alienam innatam decessoribus pontificibus ambitionem mentem præ se ferens, ob tamen interea Cosmi, ut proximo suorum rebus utilissimi principis, et finitatem ultra modum expetere, Camertium principatum Fabianum tinaret, ut conditionem tam ample eluderet, sic Lansacum urgentem misit, ut diceret, quam ex nobili*

(31) Palavicin, là même, dit que ce ne fut pas à Bologne, comme veut le père Paul, mais à Plaisance.

(32) Fra-Paolo, lib. III, à l'ann. 1550, pag. 281 de la traduction d'Ametot.

(*) Qui occupationibus totus intentus cardinalis. veluti furtim, voluptates sequebatur, pontifex factus, votorum jam omnium compos, publicæ rerum curæ, hilaritati et genio suo nimium indulgit. Ommphr., in Vita.

(*) Onus rapporte que Jules étant parvenu au pontificat pour le bien qu'il avait fait à cet enfant. Affirmans se ad nobilitatis decus erectum, ob ea beneficia quibus eum puerum affecisset.

(33) Thuan., lib. XIV, circa init., pag. 280, ad ann. 1554.

ind omntum, quæ usquàm faissent, familiæ rex prognatus esset, tam se suos omntum qui viverent, mortuum ignobilissimos agnoscere, proinde nuptias, quæ inter pares melius coirent, inter inæqualeis adeo personas commodè contrahere non posse. Voyez que les fiançailles furent faites entre l'une des filles de Cosme, due de Florence et Fabien de Monté qui était fils de Baudouin, et qui n'avait pas encore l'âge de puberté. Voyez H. de Thon, au livre XIII. Palavicin, dans l'endroit cité ci-dessus, observe que Fabien était bâtard de Baudouin.

JULIE, femme de Septimius Sévère, empereur romain, et fille de Bassianus, prêtre du soleil (A), était née dans la Syrie. Les astrologues lui avaient prédit qu'elle épouserait un souverain (B); c'est pour cela que Sévère, avant que de parvenir à l'empire, la rechercha en mariage, et l'épousa. Il déférait beaucoup à l'astrologie; il crut donc qu'un tel mariage lui serait une caution qu'il monterait un jour sur le trône. C'était une femme de beaucoup d'esprit, et capable des grandes affaires (a). Quelques-uns disent que son mari lui donna beaucoup de part au gouvernement (C), quoiqu'il ne l'aimât guère. Elle cultiva la philosophie (D), et donna beaucoup de temps à ouïr les beaux esprits qui allaient lui faire leur cour. C'est dommage qu'on ne puisse pas se glorifier, à l'honneur et à l'avantage des sciences, qu'elle eût autant de vertu que d'habileté. On n'oserait le dire, puisque les historiens témoignent que ses adultères furent une tache à la vie de son mari (E). Quelques auteurs disent qu'après la mort de Sévère elle s'engagea dans un

mariage incestueux, c'est-à-dire qu'elle épousa Caracalla, fils de son mari (F); mais c'est une fausseté (G). Elle n'était pas moins la propre mère de Caracalla, que de Géta. Elle eut le malheur de ne pouvoir entretenir la concorde entre ses deux fils (b). Son industrie, quelque grande qu'elle fût, se trouva trop courte pour un tel ouvrage : Géta fut tué par Caracalla entre les bras de Julie, qui fut blessée elle-même, et qui n'osa dans la suite témoigner la moindre douleur (c). Si je ne me trompe, le meilleur moyen dont Caracalla se servit pour donner quelque consolation à sa mère, fut de lui laisser prendre beaucoup de part au gouvernement (H). C'était un grand charme pour cette dame : et si elle se voulut donner la mort quand elle eut appris que Caracalla avait été assassiné, ce ne fut pas tant parce qu'elle regrettait la mort de son fils, que parce qu'elle craignait de se voir bientôt réduite à la condition d'une personne privée (d). Aussi ne songea-t-elle plus à la mort, dès qu'elle eut pris garde que Macrin, successeur de Caracalla, en usait bien avec elle. Mais dès qu'elle eut su qu'il voulait se ressentir des injures qu'elle avait vomies contre lui en apprenant l'assassinat de Caracalla, elle se laissa mourir de faim (I). Le titre de *Domna* qu'on lui donne était un surnom de famille (K). Il y a quelques difficultés sur le temps de son mariage avec Sévère

(b) Herod., lib. IV, cap. III.

(c) Xiphilin., in Caracalla, pag. 345, 346.

(d) Idem, in Macrino, pag. 362.

(a) Voyez la remarque (I) à la fin.

re (L). On a des inscriptions (c) où elle est nommée la mère des camps, la mère de la patrie et la mère du sénat.

(c) Tristan les rapporte au II^e. tome de ses Commentaires historiques, pag. 117, 118.

(A) Elle était fille de Bassianus, prêtre du soleil.] C'est ce qu'on peut recueillir de ces paroles d'Aurélius Victor (1). *Caracalla Severi filius.... Bassianus ex avi materni nomine dictus..... Hujus (Heliogabali) matris Semeæ avus Bassianus nomine, fuerat solis sacerdos, quem Phoenices undè erat, Heliogabalum nominabant* (2). Semea (3) était fille de Mæsa : or Mæsa était sœur de Julie (4) ; il faut donc que Bassianus, prêtre du soleil, soit le père de Julie. On ne saurait établir positivement si Émèse ou Apamée était la patrie de Julie : car selon quelques auteurs (5) sa sœur Mæsa était d'Émèse ; mais selon d'autres (6) elle était d'Apamée. Lampridius (7) nomme Julie *nobilem Orientis mulierem* : mais Dion (8) la fait roturière *ἐκ δημοτικῶν γένους, ἐκ γενεῆς plebeio*.

(B) Les astrologues lui avaient prédit qu'elle épouserait un souverain.] Rapportons les paroles de Spartien, afin qu'on connaisse de quoi Sévère s'informait principalement lorsqu'il se voulait remarier. Il ne s'informait point du mérite de la personne, mais des promesses de l'horoscope. *Quùm amissâ uxore aliam vellet ducere, genituras spon-sarum requirebat, ipse quoque matheseos peritissimus : et quùm audisset esse in Syriâ quandam quæ id geniturae haberet ut regi jungeretur, eandem uxorem petiit, Juliam scilicet : et accepit interventu amicorum : ex quâ statim pater factus est* (9).

(1) Aurel. Victor, in Epitome, pag. m. 212.

(2) Idem, ibid., pag. 212.

(3) Ou plutôt Soëmis, selon Hérodiën, lib. V, cap. III.

(4) Herodian., ibidem.

(5) Idem, ibid. Julius Capitolinus, in Maximo, cap. IX, pag. m. 759.

(6) Dio, lib. LXXVIII, pag. 902.

(7) Lampridius, in Alexandro Severo, cap. V, pag. 890.

(8) Dio, lib. LXXVIII, p. 899, edit. 1606.

(9) Spartian., in Septim. Severo, cap. III, pag. m. 504, tom. I. Voyez aussi Lampridius, in Alex. Severo, cap. V, pag. 890.

(C) Quelques-uns disent que son mari lui donna beaucoup de part au gouvernement.] « Elle avait la charge de ses mémoires, lettres et requêtes de quelque conséquence qu'ils fussent, ce dit Dion en la Vie de Caracalla. Ce qui fait voir de quelle capacité elle était ; car elle donnait son avis sur toutes les affaires d'importance : et néanmoins il ne l'aimait guère, ni elle lui, comme il se voit dans Dion et Hérodiën ; bien qu'elle eût accoutumé de recevoir cet honneur de sa part, qu'il la nommait tous jours en ses missives avec éloges et louanges, et lors même qu'il écrivait au sénat, insérant son nom avec le sien propre, et celui de ses armées, selon le style de ce temps-là. Aussi tenait-elle bien son rang ; car elle ne faisait pas plus d'honneur, et ne saluait pas avec plus de respect les plus grands personnages de l'empire, que Sévère ni Caracalla ne faisaient. Toutes fois Caracalla étant parvenu à l'empire rabattit cela de son autorité, qu'il ne suivait rien moins que ses conseils, lors principalement qu'il lui prenait la faitaisie de faire mourir quelqu'un. Mais quant à Sévère son mari, il déférait beaucoup à ses avis et à son bon sens » (10). » Voilà ce que dit le père Tristan ; mais il est sûr qu'il se trompe en prenant le père pour le fils ; car ce qu'il rapporte ne regarde point l'état où Julie se trouva sous le règne de son mari : cela ne se doit entendre que de son état sous l'empire de Caracalla. La chose ne souffre point de difficulté, pour peu que l'on considère les paroles de Xiphilin (11). *Οὐδὲ ἐπισέβητο οὔτε περὶ τούτων οὐδὲ περὶ τῶν ἄλλων τῇ μητρὶ πολλάκις χρηστὰ παραινοῦσιν· καίτοι καὶ τῶν βιβλίων τῶν τε ἐπιστολῶν ἑκατέρη, καὶ τῶν πάντων ἀναγκαίων, διοικῶσιν αὐτῶν τρίψας, καὶ τὸ ὄνομα αὐτῆς ἐν ταῖς ἐπὶ τὴν βουλὴν ἐπιστολαῖς ὁμοίως, τῶν τε καὶ τῶν στρατευμάτων, ὅτι εὐχόμενοι ἑπαίνων πολλῶν ἐγγράφων. Τίς δὲ λέγειν, ὅτι καὶ ὑπαλάττειτο ἀπὸ πάντας τοὺς πρώτους, καθάπερ καὶ αὐτὴ*

(10) Tristan., Comment. histor., tom. II, pag. 110.

(11) Xiphilin., in Epitome Dionis, in Caracalla, pag. m. 353.

x. *Quid in re cæterisque omnibus minime obtemperabat matri justa et utilia monenti, licet ei curam libellorum atque epistolarum utriusque generis, præter admodum necessarias* (12), *commisisset, ejusque nomen ariter cum suo et exercitus nomine videret cum maximis laudibus in pistolis quas mittebat ad senatum, cum omnes valere scriberet: nec opus est referre ab hæc omnes primarios viros saluari non secius quam ab illo inuenerit.* Je remarquerai que ce n'est à la prière de notre Julie que son mari entreprit la guerre contre Pescennius Niger, et contre Clodius Albinus (13).

(D) *Elle cultiva la philosophie.* Immédiatement après les paroles qu'on vient de lire, Xiphilin assure que Julie, au milieu de tant d'affaires, ne laissait pas de philosopher. Ἄλλ' ὅν καὶ μετὰ τούτων ἔτι μᾶλλον ἰφιλάμην. *Sed ea nihilominus philosophabatur.* Il avait dit en un autre lieu que, se voyant persécutée par Maximianus, dont le crédit n'avait point de bornes, elle commença à vivre la philosophie, et à passer ses journées tout entières avec les philosophes : Καὶ ἡ μὲν αὐτὴ τι φιλοσοφῆσαι διὰ ταῦτ' ἤρξατο, καὶ σοφισταὶ συνήρουν. *Quæ dum ob eam causam philosopharetur, et tempus cum sophistis transigeret.* Philostrate l'a appelée la philosophe : Ἀντωνῖνος, lib. I (15), en parlant de Caracalla, τῆς φιλοσόφου παῖς Ἰουλίας. *Antoninus verò filius erat Juliæ philosophæ.* C'est ainsi qu'il faut lire, selon la saine conjecture du savant Saumaise (16). Il a corrigé un autre passage de Philostrate, où l'on avait lu que le sophiste Philiscus obtint une chaire de professeur à Athènes par le crédit de Julie. Ce fut elle qui donna ordre à Philostrate de

faire la Vie d'Apollonius. Philostrate le dit lui-même (17), et remarque en même temps que cette dame aimait fort la rhétorique. Tzetzes fait mention de la bande des savans hommes qui était auprès de Julie. Voyez la note (18).

M. le Moine a fait deux remarques qui méritent d'être rapportées. 1°. Il s'est étonné que Scaliger, dont les conjectures étaient si hardies, n'ait osé rien hasarder touchant l'Antonin fils de Julie, duquel Philostrate fait mention. 2°. Il a confirmé par les paroles de Tzetzes la correction de Saumaise, de laquelle néanmoins il ne paraît pas qu'il eût entendu parler. Voici ce qu'il dit à l'égard de Scaliger : *Sic Philostratus in vitis Sophistarum, in Philisco, Ἀντωνῖνος δὲ ἦν ὁ τοῦ φιλοσόφου παῖς Ἰουλίας.* Antoninus erat filius philosophi Juliæ. *Ad quæ verba hærens et attonitus Scaliger, Antonino philosopho alius filius quam Commodus, alia uxor præter Faustina nam? Nisi legamus ὁ τοῦ Σεβήρου παῖς καὶ Ἰουλίας.* Hoc etiam tenuit ancipitem Tetzem, nec mihi minorem movit admirationem. Quæ nos proponimus chronologis eruditus, et antiquitatis investigatoribus, ut quærant, et nos doceant, quæ ingenuè nos nescire profiteamur. *Sed mirum hic retusum Scaligeri acumen, et moratam istam felicem audaciam, quæ loca, hoc multò difficiliora, tam strenuè et alacriter superaverat* (19). Quant au passage de Tzetzes, il s'en sert pour faire voir que Philostrate n'a point dit τοῦ φιλοσόφου ; car si Tzetzes avait lu cela dans Philostrate, il n'aurait pas dit que cet auteur ne marque point avec qui l'impératrice Julie était mariée. Σύζυγος δ' αὐτῇ οὐ φησὶ τίνος ἦν βασιλῆως. *Non dicit verò cujus imperatoris illa fuerit conjux* (20). Il aurait compris facilement

Tristan n'a donc pas raison de dire qu'il avait la charge des requêtes de quelque importance qu'elles fussent : il fallait user, comme a fait M. de Tillemont, Histoire des empereurs, tom. III, pag. m. 189, de cette expression, à moins qu'il n'y eût quelque chose d'important.

Capitolinus, in Clodio Albino, cap. III, 229.

In Sept. Severo, pag. 330.

Philostratus, in Vita Sophistarum, in cap.

Sauma. ad Spartian., in Vita Severi, lib. III, pag. m. 615.

(17) Philostrat., in Vita Apollonii, lib. I, cap. III.

(18) Ἐς τοῦ λόγου Ῥητόρων τε καὶ Γραμματευσόντων τῇ Ἰουλίᾳ τῇ κραταίᾳ τελοῦσθαι Βασιλίδι. Unus illorum rhetorum et grammaticorum, qui Juliam imperatrici frequentes adesse solebant. Tzetzes, chil. VI, hist. XLV.

(19) Stephanus le Moine, in prolegomenis Variorum sacrorum, folio 25.

(20) Tzetzes, chil. VI, hist. XLV.

que le mari de cette Julie était, ou Marc Aurèle surnommé le philosophe, ou Septimius Sévère qui s'était fort adonné aux études de philosophie, à l'imitation de Marc Aurèle (21). *Philosophiae, declamandi, cunctis postremo liberalium deditus studiis* (22). *Philosophiae ac dicendi studiis satis deditus; doctrinae quoque nimis avidus* (23). Au reste, M. le Moyne donne presque toujours à notre Julie le surnom *Severa*. Ce n'est pas sans être fondé sur des inscriptions (24).

(E) *Ses adultères furent une tache à la vie de son mari.*] Sévère s'était acquis une grande réputation, tant par ses actions militaires que par ses actions politiques; mais il la ternit par l'indulgence qu'il eut pour les débauches de son épouse. On dit même qu'il n'ignorait pas qu'elle entra dans une conspiration qui se tramait contre lui. *Huic tanto domi, forisque uxoris probra summam gloriae dempsere: quam adeo famosè amplexus est, ut cognita libidine ac ream conjurationis retenturū* (25). Voilà ce qu'Aurélius Victor en rapporte: Spartien n'en dit pas moins (26). Tristan (27) ne trouve pas vraisemblable qu'elle ait jamais conspiré contre son mari: sa raison est qu'elle avait trop de bon sens, pour ne pas connaître qu'une entreprise de cette nature ne pouvait être que funeste tant à elle qu'à ses deux fils. Mais on peut répondre: 1°. que nous agissons très-souvent contre nos véritables intérêts, quand il s'agit de satisfaire une passion importune, comme pouvait être ou l'envie de se venger de

quelque affront fait à Julie par son mari, ou l'envie de se délivrer d'une oppression insupportable; 2°. que Julie eût pu tellement ménager les choses, que ceux qui auraient tué Sévère auraient donné l'empire à son fils. Cela n'est pas sans exemple. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier qu'elle ne se soit trouvée dans l'oppression. Sévère conçut une amitié ardente pour Plautien, que le crédit de ce favori fut visiblement supérieur à celui du maître (28). Or Plautien se déchaîna d'une manière très-violente contre Julie: il ne cessait de la noircir auprès de Sévère; il faisait informer contre elle, et il cherchait des dépositions qui la chargeaient: il en cherchait, dis-je, dans la question à quoi il faisait appliquer plusieurs femmes de qualité. *Ὅτι καὶ τὴν Ἰουλίαν τὴν Αὐγούστου πρὸς τοῖς Σελήναις διέβηκεν, ἐκζητῶνς τι καὶ ἀπὸ καὶ βασίλους καὶ ἐργαζομένων ποιούμενος* (29). *Ut etiam apud Juliam Augustam semper cavillatus sit, et in eam ac de matronae debilibus tormentis quaeriverit* (30). L'historien, qui m'apprend cela, ne dit point que l'impératrice ait cherché sa délivrance dans une conspiration contre son mari; mais seulement que cela fut cause qu'elle étudia la philosophie. On ne peut donc la louer de ce qu'elle recourut à la consolation. Le mal est que pendant que le favori abusait trop insensiblement de son pouvoir, elle ne fournissait peut-être que trop de raisons de la déferer pour ses adultères. Rapportons ici la réponse qui lui fut faite dans la Grande-Bretagne. Elle avait suivi son mari (31); et quant que les femmes de ce pays communiquaient leurs faveurs à plusieurs hommes sans aucune honte, elle en fit des railleries piquantes. La femme d'Argentocoxus, lorsqu'il lui répondit: *Vous contentez-vous*

(21) *Amore Marci quem fuisse vel fratrem suum dicebat, et cujus philosophiam litterarumque institutionem semper imitatus est.* Spartian, in *Getâ*, cap. II.

(22) Aurelius Victor, in *Cesarib.*

(23) Spartianus, in *Severo*, cap. XVIII, pag. 625, 626.

(24) Voyez Tristan, *Comment. hist.*, tom. II, pag. 121.

(25) Aurel. Victor, in *Cesaribus*. Tristan, pag. 120, n'a pas bien traduit ce passage: il a cru qu'il signifie que les débauches de Julie ternirent extrêmement dedans et dehors la gloire de Sévère.

(26) *Domus tamen minus cautus, qui uxorem Juliam famosam adulteriis tenuit, etiam conjurationis consciam.* Spartian, in *Severo*, pag. 626, 627.

(27) *Comment. hist.*, tom. II, pag. 100.

(28) Xiphilius, in *Severo*, pag. 2.

(29) *Idem*, ibidem, pag. 33a.

(30) Cassiodore, dans ses *Varia*. Lettres de Philostrate, pag. 19, rapportées en français, tirées de Suidas; mais d'une faute très-grossière: Plautien ... d'arguer de plusieurs crimes sa femme, et fit à cet effet des enquêtes à l'endroit d'elle. Il faisait aussi proposer divers questions à des dames.

(31) *L'an 208.*

gens de la nature mieux que vous ne
 faites, vous autres Romaines ; car nous
 avons à faire sans nous en cacher
 avec les plus honnêtes gens ; mais
 vous autres vous commettez secrète-
 ment adultère avec les plus scélérats.
 Μάλα εἰς τὴν Ἀργεντοκόξου τινὸς γυνὴ
 Καλδονίου πρὸς τὴν Ιουλίαν τὴν Αὐ-
 γούστου ἀποκαίπτουσαν τι πρὸς αὐτὴν
 κατὰ τὰς σπονδὰς ἐπὶ τῇ ἀνέδρῳ σφῶν
 πρὸς τοὺς ἄρρετας συνουσία, εἰπαὶν λέγε-
 ται, ὅτι πολλὰ ἄμεινον ἡμῖς τὰ τῆς
 ἡμέρας ἀναγκαῖα ἀποκληρούμεν ὑμῶν
 ἢ Ῥωμαίων. ἡμῖς γὰρ φανερώς τοῖς
 ἄρρεσι μιλοῦμεν, ὑμεῖς δὲ λάβρα ὑπὸ
 τοῦ καλίστου μυχίου τοῦ. *Urbanè im-*
pinis Argentocoxi Caledonii uxor,
Julia Augusta quæ ipsam morde-
bat, in his foederibus, quod ipsa
impudenter cum maribus versaren-
ter, dixisse fertur. Nos (inquit)
multò melius explemus ea quæ natura
postulat necessitas, quàm vos Roma-
næ. Nam apertè cum optimis viris
explemus consuetudinem : vos autem
culi pessimi homines constuprant
se). Si l'on me demande à quel pro-
 pos l'historien fait mention de cette
 réponse, je dirai que c'est à l'occasion
 d'une loi que l'empereur avait établie
 contre l'adultère, et dont il fut
 obligé de négliger l'exécution, parce
 que la multitude des accusés (33) fut
 telle que les tribunaux ne voulurent
 pas s'amuser à ces procédures.
 Nous que cette femme barbare
 rendit malignement aux railleries
 de l'impératrice ; mais gardons-nous
 bien de croire que l'impudence de
 ces insulaires fût moins blâmable
 que les adultères secrets de Rome.
 Les gens qui font le mal en cachette re-
 çoient les idées de la vertu, et leur
 rendent quelque hommage ; mais
 ceux qui péchent sans honte ne res-
 pectent la justice ni en théorie, ni
 en pratique (34).

Brantôme rapporte une circonstance
 que je n'ai point lue dans les
 anciens historiens. Elle contient la
 raison pourquoi Sévère supportait si
 aisément l'impudicité de sa femme.
 Voici ce que dit Brantôme (35) : « L'em-

» pereur Sévère non plus se soucia
 » de l'honneur de sa femme, laquelle
 » était putain publique, sans qu'il
 » s'en souciât jamais de l'en corriger,
 » disant qu'elle se nommait Julia,
 » et pour ce qu'il la fallait excuser,
 » d'autant que toutes celles qui por-
 » taient ce nom, de toute ancienneté,
 » étaient sujettes d'être très grandes
 » putains, et faire leurs maris cocus ;
 » ainsi que je connais beaucoup de
 » dames, portant certains noms (36)
 » de notre christianisme, que je ne
 » veux dire, pour la révérence que
 » je dois à notre sainte religion, qui
 » sont coutumièrement sujettes à être
 » puttes, et à hausser le devant plus
 » que d'autres portant d'autre nom,
 » et n'en a-t-on vu guères, qui s'en
 » soient échappées. »

(F) *Quelques historiens disent....*
qu'elle épousa Caracalla.] Cette faus-
seté n'est pas un conte forgé depuis
peu ; on la trouve dans Spartien, et
dans Aurélius Victor. Voici comment
Brantôme l'a rapportée. » Il se lit
 » encore de Julia, marâtre de l'em-
 » pereur Caracalla, étant un jour
 » quasi par négligence nue de la
 » moitié de son corps, et Caracalla
 » la voyant, il ne dit que ces mots :
 » Ah ! que j'en voudrais bien s'il
 » m'était permis ! Elle soudain répon-
 » dit : Il vous est permis, s'il vous
 » plaît ; ne savez-vous pas que vous
 » êtes empereur et que vous donnez
 » les lois, et non pas recevez ? Sur ce
 » bon mot et bonne volonté, il l'é-
 » pousa et se coupla avec elle (37). Il
 » fallait bien qu'elle fût putain,
 » d'aimer et prendre à mari celui,
 » sur le sein de laquelle quelque
 » temps avant il avait tué son propre
 » fils. Elle était bien putain et d'un
 » cœur bien bas celle-là, toutefois
 » c'est une grande chose que d'être
 » impératrice, et pour tel bonheur
 » tout s'oublie. Cette Julia fut fort
 » aimée de son mari, encore qu'elle
 » fût bien fort en âge, n'ayant pour-
 » tant rien abattu de sa beauté ; car
 » elle était très-belle et très-accorte ;
 » témoin ses paroles qui lui haussè-

(32) Xiphilin., in Severo, pag. 343.

(33) On avait déféré trois mille personnes
 pour crime d'adultère.

(34) Voyez l'article JONAS (Aragrimus), dans
 ce volume, remarque (C) pag. 397.

(35) Brantôme, Dames galantes, tom. I,
 pag. 33.

(36) Appliquez ici ces deux vers de Rutilius
 Numatianus :

Nominibus certos credens decipere moros,
 Moribus an petitis nomina certa dari ?

(37) Brantôme, Dames galantes, tom. II,
 pag. 205.

» rent bien le chevet de sa grandeur » (38). » Afin qu'on voie s'il y a là un peu de brodure, je rapporterai les termes des auteurs latins qui ont parlé de cela. *Interest scire*, dit Spartien (39), *quemadmodum novercam suam Juliam uxorem duxisse dicatur. Quæ quum esset pulcherrima, et quasi per negligentiam se maximè corporis parte nudasset, dixissetque Antoninus, Vellem, si liceret: respondisse fertur, Si libet, licet. An nescis te imperatorem esse, et leges dare, non accipere? Quo audito, furor inconditus ad effectum criminis roboratus est: nuptiasque eas celebravit, quas si sciret se leges dare, verè solus prohibere debuisset. Matrem enim (non alio dicenda erat nomine) duxit uxorem, ad parricidium junxit incestum: siquidem eam matrimonio sociavit cujus filium nuper occiderat. Aurélius Victor représente un peu plus clairement l'artifice qu'elle employa. Elle ne fut point assez maladroite pour se dépouiller de but en blanc devant Caracalla; cette impudence eût pu rebuter le jeune homme: elle fit en sorte que cela passât pour une surprise; elle fit semblant de ne savoir pas que Caracalla pût la voir en cet état; elle feignit d'ignorer qu'il fût où elle paraissait nue. *Pari fortunâ, et eodem matrimonio, quo pater; namque Juliam novercam... formâ captus, conjugem affectavit: cum illa factiosior, aspectui adolescentis, præsentia quasi ignara, semet dedisset, intecto corpore, asserentique, Vellem si liceret, uti: petulantius multò (quippe quæ pudorem velamento exuerat) respondisset: Libet? planè licet* (40). Je ne sais où Vigenère trouva ce qu'il spécifie sur la circonstance du lieu. *L'impératrice Julia*, dit-il (41), *était femme sans doute de Sévère; car Antonin Caracalla l'épousa depuis, oombien qu'elle fût sa belle-mère: et vint cet inceste de ce que l'ayant vue un jour toute nue aux étuves, par une fenêtre qui répondait secrètement**

là-dessus, il se manifesta; et, elle lui ayant demandé ce qui lui en semblait, il fit réponse, si bien que je ne désirerais sur toute autre, s'il m'était permis. Comment donc, répliqua-t-elle soudain, êtes vous encore si simple que vous ne sachiez bien qu'un homme qui est seigneur du rond de la terre, il n'y a rien qui ne soit loisible. Et là-dessus ils passèrent outre leur forfaiture.

(G). . . *Mais c'est une fausseté.* On l'a fait voir si clairement, que Moréri n'est point excusable d'avoir débité ce conte comme un fait certain. S'il avait lu les commentaires du sieur Tristan, il y aurait vu de bonnes preuves contre ce mensonge, quoiqu'il faille convenir que tous les raisonnemens de cet auteur ne sont pas démonstratifs.

Sa 1^{re}. preuve (42) est tirée de l'exactitude des auteurs grecs qui ont décrit exactement les actions de Caracalla sans user de la moindre flatterie. Dion Cassius vivait en ce temps-là et avait exercé de grandes charges; il ne pouvait donc pas ignorer si Caracalla avait épousé, ou n'avait pas épousé Julie; et ayant connaissance d'un tel mariage, il en aurait parlé infailliblement, pour ne pas diffamer cet empereur, qu'il ne pouvait point avoir eu envie d'épargner aucune chose. Puis donc qu'il n'en parle pas, c'est une preuve certaine de la fausseté de ce mariage. La même exactitude d'Hérodien confirme la même chose, d'Hérodien dis-je, qui raconte bien des choses particulières et importantes, et qui est beaucoup plus voisin de ce temps-là, que ceux qui affirment ce prétendu mariage.

La 2^e. preuve est tirée de l'âge de notre Julie. Le sieur Tristan suppose (43) qu'au temps auquel ils la firent voir avoir attiré par sa beauté Caracalla à la désirer épouser, elle était déjà âgée au moins de 45 ans, et elle devoit avoir eu 17 ou 15 ans, lorsqu'elle épousa Sévère; comme elle eut Caracalla la première année de son mariage, et que Caracalla était âgé de vingt-sept ans

(38) Bient. , Dames Galantes, tom. II, p. 206.

(39) Spartianus, in Caracallâ, cap. X, pag. m. 730.

(40) Aurel. Victor, in Caesaribus, pag. m. 144. Voyez aussi Eutrope, liv. VIII, et Orose, liv. VII, chap. XVIII, qui parlent de cet inceste.

(41) Vigenère, préface sur les Tableaux de Philostrate.

(42) Tristan, Comment. historiques, tom. I, pag. 113 et suivantes.

(43) Là même, pag. 114.

(44) Faute d'impression apparemment pour dix-huit.

qu'on suppose qu'il la vit nue ,
 l'insultait qu'elle était âgée de qua-
 tre-vingt ou quarante-cinq ans.
 L'auteur a raison de supposer que
 ce n'était point la belle-mère ,
 mais la propre mère de Caracalla. Il
 n'est point à craindre de bonne objec-
 tion là-dessus : celles qu'on pourrait
 faire pour diminuer l'âge de Julie ,
 contre les conséquences qu'il tire
 de l'âge de quarante-cinq ans , le
 seraient plus embarrasser. Rien
 empêche , dira-t-on , que Julie n'ait
 été quinze ans lorsqu'elle épousa
 Caracalla , et il est probable que Cara-
 calla l'épousa un an après avoir tué
 son frère (45). Or Caracalla a régné six
 ans depuis la mort de son frère (46) ,
 n'a vécu que vingt-neuf ans (47) :
 il n'a donc pu épouser Julie lorsqu'il
 avait que vingt-quatre ans , qui
 n'aurait que seize dont sa mère était
 âgée lorsqu'il naquit ne font que
 quatre-vingt ans. Tristan (48) veut que qua-
 tre-vingt ou quarante-cinq ans
 soient pas un âge auquel il pût y
 avoir eu en elle tant d'éclat , vigueur
 et charmes , qu'elles eussent pu l'atti-
 rer puissamment à l'aimer qu'il
 lui eût été nécessaire de l'épouser
 pour la posséder. On lui alléguera
 l'exemple de quelques femmes qui ,
 à cet âge , ou même plus vieilles se
 font aimer ardemment des prin-
 ces ; mais il pourrait répondre que
 ces femmes ne faisaient point de telles
 sottises tout à coup en montrant
 leur nudité. Les charmes de la con-
 fiance , les ruses d'amour , cent
 autres de gentillesse étaient leurs
 meilleures armes pour conquérir ; et
 ce n'est pas que je ne sache quelle routine de corps
 leur esprit leur donnait lieu de con-
 server leurs conquêtes. La seule mon-
 stration d'un corps qui a essuyé les in-
 jures de plus de quarante ans ,
 n'est pas une bonne batterie ; ce n'est
 pas se faire voir par son bel endroit.
 Il y a donc nulle apparence qu'une
 femme aussi rusée que Julie ait pris
 pour route qu'on lui fait tenir pour se
 faire aimer de Caracalla , ou que si

elle s'en est servie elle y ait trouvé
 son compte. J'en demeure là : je crois
 que l'on pourrait répliquer ; les rai-
 sons ne sont pas ici de nature à ne
 laisser aucun doute.

Voyons la 3^e. preuve. Dion (49)
 remarque que lorsque Julie sut la
 mort de son fils elle se donna un coup
 de poing sur le sein (50) , pour se
 faire mourir en réveillant et irritant
 un cancer qu'elle y avait de longue
 main , et qu'en effet cela aida fort à
 la faire mourir depuis. Ce qui fait
 voir combien se sont rendus ridicules
 ceux qui ont forgé cette prétendue
 histoire , que Julie s'était montrée nue
 à Caracalla , et que sa nudité l'avait
 rendu si éperduement amoureux. Car
 quelle apparence y a-t-il que cette
 femme se fût fait voir nue étant ul-
 cérée de la sorte , et que Caracalla ,
 jeune prince , monarque du monde ,
 qui avait à choisir tout ce qu'il y avait
 de plus beau dans un si vaste empire ,
 eût été prenable par cet objet ; de la
 sorte qu'ils le représentent ? Comme
 il n'y a rien dont un sophiste ne soit
 capable , il se pourrait trouver quel-
 que chicanier qui dirait au sieur
 Tristan , que Julie ne montra point
 tout son corps (51) : Spartien témoi-
 gne qu'elle en fit voir à nu seulement
 plus de la moitié. On peut donc
 supposer que la partie qu'elle tint
 cachée était la gorge ; et qu'ainsi son
 cancer ne parut point. Ce ne serait
 pas M. Chevreau , qui pourrait faire
 cette objection ; car il a dit que Julie
 avait paru devant Caracalla assez
 négligée , et la gorge découverte (52).
 Il ne servirait de rien d'examiner s'il
 est probable qu'une femme qui se
 voudrait montrer toute nue , excepté
 quelque partie , choisirait la gorge pré-
 férablement à toutes les autres pour
 la couvrir ; cela , dis-je , serait inu-
 tile , puisqu'en supposant le cancer ,
 il y aurait eu des raisons particulières
 qui auraient engagé nécessairement
 Julie à ne pas montrer son sein. Pas-
 sons donc à une remarque qui énerve
 la troisième preuve de Tristan :
 disons que le cancer se forma depuis

4) Il fit mourir sa femme, fille de Plau-
 cius, après s'être défait de Géta. Herodian.,
 V. cap. VI.

5) Idem, lib. IV, cap. XIII, in fin.

6) Tristan, Comment. histor., tom. II,
 pag. 148.

7) La même, pag. 114.

(49) La même.

(50) Voyez la remarque (1).

(51) Se maximè corporis parte nudasset.
 Spartian., in Caracalla, pag. 730.

(52) Chevreau, Histoire du Monde, tom. II,
 pag. 305, édition de Hollande, 1687.

que Julia fut mariée avec Caracalla. S'il se forma un an après le mariage, il pouvait y avoir quatre ans qu'elle l'avait lorsque Caracalla fut tué ; et ainsi Dion aura pu dire qu'elle l'avait depuis fort long-temps (53).

La 4^e. preuve du sieur Tristan est celle-ci. Dion, qui connaissait parfaitement Caracalla dedans et dehors, remarque qu'il était extrêmement énérvé de longue main, et très-mal propre pour cette sorte d'exercice : s'étant rendu tel par ses débauches, ὅσοι γὰρ ἐξουθενῶσαι (54) αὐτὴ πᾶσα ἡ περὶ τὰ ἀφροδίσια ἰσχὺς ; car, ce dit-il, la vigueur naturelle nécessaire pour fournir au service des dames était éteinte en lui sur les dernières années de sa vie (55). Il n'est pas vrai que Dion remarque que Caracalla était énérvé à cet égard de longue main : et ainsi la quatrième preuve est exposée au même inconvénient que la précédente ; car on peut répondre que cet empereur épuisa ses forces par ses débauches depuis qu'il eut épousé Julie. On sera peut-être bien aise de savoir à quel propos Dion fait cette remarque. Il venait de dire que Caracalla fit mourir quatre vestales, et qu'il jouit de l'une d'elles autant que ses forces le lui permirent. L'historien dit ensuite ce que Tristan a cité, et ajoute que cette vestale s'écria, lorsqu'on la menait au supplice, *l'empereur lui-même sait bien que j'ai conservé ma virginité*. Τέσσαρες δὲ τῶν αἰὶ παρθέναι ἀπέκτανεν, ὃν μίαν βίβη, ὅσα γὰρ καὶ ἠδύνατο, ἰσχύοναι ὕστερον γὰρ ἐξουθενῶσαι αὐτὴ πᾶσα ἡ περὶ τὰ ἀφροδίσια ἰσχὺς ἀφ' οὗ περ καὶ ὑπερὶν τινα τρόπον αἰσχροῦργεῖν ἐλέγετο. ἡ δὲ δὴ χάρις αὐτῇ περὶ ἧς λόγος, Κλωδία Λαίτα ἀνομαζέτο ἢ τις καὶ μύγα βοῶσα, Οἶδεν αὐτὴς Ἀντωνίνος ὅτι παρθένος ἱμὶ, ζῶσα κατωρέγη. *Vestales occidit quatuor, ex quibus unam, quantum in ipso fuit, vitiauit : nam cum ad extremum vis in rebus Veneris defecerat, quod ex re dicebatur flagitia obscœna alterius generis facere. Huic virgini Clodia Lata nomen fuit, eaque viva sepulta est :*

(53) Ἐκ πάνυ πολλοῦ χρόνου. Jam multo tempore. Dio, in Macrino, pag. 362.

(54) Il fallait dire ἐξουθενῶσαι.

(55) Tristan, Comment. histor., tom. II, pag. 114.

quid tamen exclamaret scire ipse Antoninum se virginem esse (56).

Passons à la 5^e. preuve. Il est certain, si Julie eût été sa femme, que lorsqu'elle fut décedée son corps n'eût pas premièrement été enseveli dans le monument des deux frères Lucius et Caius les Césars, et depuis dans celui des Antonins, avec les os de Géta, mais avec lui (57). Cette preuve est très-mauvaise, et montre que l'auteur n'a point su que Caracalla et Géta étaient dans le même monument. Géta fut mis au sépulcre de Sévère (58), c'est-à-dire à celui des Antonins (59), et Caracalla y fut mis aussi. *Corpus ejus Antoninorum sepulchro illatum est, ut ea sedes reliquias acciperet quæ nomen addiderat*. Son corps avait été envoyé à Rome par l'ordre même de son meurtrier (61). D'autres disent que Macrin le brûla, et qu'il mit les cendres dans une urne qu'il envoya à Julie (62).

La 6^e. preuve est très-bonne : elle est fondée sur ce que Julie était mère, et non pas la belle-mère de Caracalla. Cela est clair par le témoignage de Dion, homme d'importance dans l'empire, et qui avait vu et cent fois Sévère, Julie, Caracalla, Géta, etc. Hérodien témoigne la même chose : et que peut-on dire de plus convaincant là-dessus que ces paroles d'Oppien ?

Τὸν μεγάλῃ μεγάλῃ φωνήσκει ἀφ' ἑσέρφ.

Puisqu'Oppien, dans un livre qu'il consacra à Caracalla, assure que Julie avait enfanté Caracalla, peut-il rester le moindre doute ? Un auteur contemporain se peut-il tromper sur un tel fait ? Oserait-il mentir à la vue de tout le monde, sur une chose qui n'est ignorée de personne ? Peut-on ignorer le cour d'un prince, si sa femme est mère ou la belle-mère des fils de

(56) Xiphilin., in Caracalla, pag. 35.

(57) Tristan, Comment. hist., tom. II, pag. 115. Il ne cite personne. Ce fait se trouve dans les Fragmens de Dion, à la page 299 de l'édition de 1606.

(58) Funus Getae accuratius fuisse dictum ejus qui à fratre videretur occisus. In usque est majorum sepulchro, hoc est Severi. Spartianus, in Geta, cap. VII, pag. m. 5.

(59) Urulam auream... Severi reliquias continentem eandemque Antoninorum sepulchro latam. Idem, in Severo, cap. ult., pag. 6.

(60) Idem, in Caracalla, cap. X, pag. 7.

(61) Capitolin., in Macrino, cap. V, p. 7.

(62) Herodian, lib. IV, cap. XIII.

face? Je ne parle point des inscriptions où Julie porte le nom de mère de Caracalla (63). Or, comme tous ceux qui parlent du prétendu mariage de Julie et de Caracalla supposent qu'elle était sa belle-mère, ils ne méritent aucune croyance, ils bâtissent sur un mensonge. Remarquez donc qu'ils sont tombés en contradiction : Spartien ne dit-il pas quelque part que Géta était plus aimé de sa mère que Caracalla? *Fratri semper carius, matri amabilior quam frater* (64). Un homme qui ferait cette remarque, persuadé que Julie était la mère de Géta, et la marâtre de Caracalla, aurait-il le sens commun? Ce n'est pas la seule preuve que Spartien a fournie contre lui-même (65). Aurelius Victor (66) assure que Caracalla mourut à l'âge de près de trente ans. Il ne peut être vrai, si cet empereur n'était pas fils de Julie. Voyez la remarque (L). Le même historien observe que Caracalla, ayant eu affaire secrètement avec Séméa, sa cousine, en eut un fils qui fut l'empereur Héliogabale (67). Si Caracalla était cousin de Séméa, il était fils de sa sœur. Je dirai en passant que Mamme, sœur de Séméa, et mère d'Alexandre Sévère, est appelée par Spartien cousine de Caracalla (68). Si donc un auteur contemporain témoigne que Julie était la mère de Caracalla.

(6) *Son fils... lui laissa prendre un coup de part au gouvernement.* Voyez ce qu'on a cité de Dion dans la remarque (C); et joignez-y ce que le même historien nous apprend lorsqu'il raconte la fin tragique de Caracalla. Il dit que pendant l'expédition de Caracalla contre les Parthes, Julie restait à Antioche, et recevait toutes les dépêches et ne communiquait à l'empereur que celles qui en méritaient la peine. Ainsi toutes les affaires d'état passaient par ses mains,

(6) Voyez Boumisse, in Spartianum, cap. pag. 633, et M. Spasheim, de Præst. Nuntior., pag. 628.

(7) Spartian., in Getâ, cap. V, p. m. 740.

(8) Voyez la remarque (L).

(9) Aurel. Victor., in Epitome, pag. 212.

(10) *Heliogabalus dictus Caracalla ex SEXTONSOBRINA oculis stupratâ filius.* Ibidem.

(11) Ulpian., lego ultimus de Senator., apud eundem, pag. 117.

et c'était elle qui discernait si telles ou telles lettres écrites à l'empereur lui devaient être envoyées, ou s'il fallait ménager le temps qu'il lui eût fallu donner à les lire. C'est en même temps une preuve de la confiance que Caracalla prenait en elle, et de la capacité dont il la croyait pourvue. *Ἐπειλείετο αὐτῇ πάντα τὰ ἀφικνούμενα διαλέγειν, ἵνα μὴ μάτην αὐτῇ ὄχλος γραμμάτων ἐν τῇ πολυμύᾳ ὄντι πέμπεται. Cui mandatum erat, cuncta quæ mitterentur, discernere, ne ad Antoninum occupatum in terrâ hostili frustra multitudo litterarum mitteretur* (69).

(1) *Dès qu'elle eut su que Macrin voulait se ressentir des injures qu'elle avait vomies contre lui,..... elle se laissa mourir de faim.* Macrin lui envoya les cendres de Caracalla (70), et lui écrivit une lettre remplie d'honnêtetés (71): il voulut qu'elle conservât tout son train, et qu'elle eût des gardes comme auparavant; cela fit qu'elle ne songea plus à se tuer. *Ἐπειθ' ὡς οὕτως τι τῆς βασιλικῆς θεραπείας, καὶ τῆς τῶν δορυφόρων περὶ αὐτῇ φρουρᾶς ἡλλοιόθη, καὶ ἐκείνῳ χρησάτινα αὐτῇ ἐπέσειλε, θαρσύνουσα, τὴν τοῦ θανάτου ἐπιθυμίαν κατέθετο. Sed postquam ille non modò nihil de regio famulatu ejus, aut de stipatoribus quos secum habebat custodiæ causâ immutavit, verum etiam multa ad eam percommodè scripsit, cœpit bonâ spe injectâ desiderium mortis deponere* (72). Mais lorsqu'il eut su qu'elle s'était terriblement emportée contre lui, et qu'elle faisait des cabales pour se rendre souveraine en ce pays-là, à l'exemple de Sémiramis et de Nitocris, il lui donna ordre de sortir incessamment d'Antioche, et il lui permit de se retirer où elle voudrait. Alors Julie ne voulut plus vivre: elle craignit plus que la mort la condition d'une femme sans autorité. Il y en a (73) qui doutent si sa mort fut volontaire; mais Dion n'en parle pas sur ce pied-là: il assure (74) qu'elle se laissa mourir de faim, et qu'elle en vint à bout d'autant plus facilement,

(69) Xiphilin., in Caracallâ, pag. 357.

(70) Herodian., lib. IV, cap. XIII.

(71) Xiphil., in Macrino, pag. 362.

(72) Idem, ibidem.

(73) Herodian., lib. IV, cap. XIII.

(74) Xiphilin., in Macrino, pag. 362.

qu'elle avait irrité son cancer en se frappant la poitrine. Le sieur Tristan s'est imaginé qu'elle se donna un coup de poing sur le sein, pour se faire mourir en irritant son cancer; mais je doute fort que ce soit le sens de l'historien. Je crois que Dion n'a voulu dire autre chose, si ce n'est que cette dame, en se frappant la poitrine pendant les lamentations qu'elle faisait de l'assassinat de son fils, irrita le cancer (75). La coutume générale des femmes, à la nouvelle d'une perte comme celle-là, était non-seulement de pleurer, mais aussi de se frapper la poitrine. Julie fit comme les autres; mais apparemment ce ne fut point par de tels coups qu'elle se voulut directement faire mourir. Puisqu'on la compare à Sémiramis, il faut qu'on l'ait regardée comme une femme très-ambitieuse et très-rusée. Cette dernière qualité en lui manquait pas, si nous en croyons Dion (76).

(K) *Le titre de Domna.... était un surnom de famille.*] Tristan (77) le prouve très-doctement, et censure Bittershusius (78), qui a cru que dans ce vers d'Oppien,

Τὸν μεγάλην μεγάλην φυτήσατο Δόμνα
Σεβήρα,

le mot Δόμνα est une épithète empruntée du latin de Domina, et que le grecanisant le poète l'avait inséré avec la licence de l'élision de l'iota. Il critique une autre faute du même Rittershusius; c'est d'avoir cru qu'Oppien parle de Martia, première femme de Sévère. Voyez M. Ménage (79), qui censure Gentilis (80), complice de la première faute de Rittershusius. Voyez aussi M. de Spanheim (81), qui trouve la même faute dans les notes sur Nicéphore de Brienne.

(L) *Il y a quelques difficultés sur le temps de son mariage.*] Dion (82)

(75) Voyez les *Fragments* à la page 899 de l'édition de Dion, 1606.

(76) Πρὸς δὲ τούτοις εἶχε καὶ τὸ πανοῦργον τῆς μητρὸς, καὶ τῶν Σύρων ὅθεν ἐκείνη ην. *Inerat ei frans et malitia matris, Syriorumque ex quibus illa orta fuerat.* Xiphilin., in Caracalla, pag. 349.

(77) *Comment. hist.*, tom. II, p. 119, 120.

(78) *Not. in Oppiani Cynegeticâ.*

(79) *Amœnit. Juris*, cap. XXV, pag. in. 139.

(80) *Lib. II Parergorum Juris*, cap. XXII.

(81) Spanheim., de *Præstant. Numismat.*, pag. 626.

(82) Xiphilin., in *Severo*, pag. 310.

assure que Faustine, femme de Marc Aurèle, prépara la chambre nuptiale de Sévère et de Julie, au temple de Vénus, qui était dans le palais. Or *Faustine mourut en Orient, sur la fin de l'an 175* (83). Il faut donc que le mariage de Sévère et de Julie ne soit point postérieur à l'an 175. Julie fut bientôt mère: on ne sait pas si Caracalla fut l'aîné de tous ses enfants; mais cela pourrait bien être. Selon Spartien, qui le fait vivre quarante-trois années, Caracalla fut tué l'an 217. Il faudrait donc qu'il fût né l'an 174, s'il avait vécu autant que dit Spartien. Si vous objectez à cet auteur que le mariage de Caracalla et de Julie doit tomber vers l'an 212, puisqu'il est postérieur au commencement du règne de Caracalla, règne qui n'a duré que six ans; et si vous concluez de là que ce mariage n'est qu'une chimère, puisque Julie avait alors plus de cinquante ans, il vous répondra que Julie n'était point la mère de Caracalla; il vous soutiendra qu'elle ne fut mariée à Sévère que long-temps après l'année 174. Cependant Dion nous fournit une forte preuve que Julie devait avoir pour le moins cinquante bonnes années, lorsqu'on veut que sa nudité ait eu tant de charmes pour Caracalla. Il nous engage à la supposer mariée avant la mort de Faustine, et par conséquent à lui donner douze ou treize ans, pour le moins, l'an 175. Nous allons voir qu'il n'est pas possible que Caracalla soit venu au monde la première année du mariage de Julie, s'il est vrai que ce mariage ait été fait avant la mort de Faustine.

Spartien dit que Caracalla n'avait que cinq ans lorsque son père eut le gouvernement de l'Illyrie (ce qu'on ne peut mettre avant 190), et qu'il reçut la robe virile lorsqu'il fut désigné consul, c'est-à-dire à la fin de 201; ainsi il n'était alors au plus que dans le commencement de sa quatorzième année. Il reconnaît par là que Caracalla était fort jeune lorsque Sévère vint à l'empire. Il le représente comme un enfant de deux ou trois ans au plus à la naissance de Géta, c'est-à-dire le 27 mai 193.

(83) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, tom. III, pag. 389.

(84). Tout cela est incompatible avec les quarante-trois ans de vie qu'il donne à cet empereur, tué l'an 217. Il s'est donc contredit lui-même. Dion assure que Géta ne vécut que vingt-deux ans et neuf mois (85), et que Caracalla ne vécut que vingt-neuf ans (86). Or Caracalla, depuis la mort de Géta, ne vécut que six années (87), et il fut tué l'an 217. Il fut donc que Géta soit né l'an 189, et que Caracalla soit né l'an 188. Il se serait donc passé bien des années depuis le mariage de Julie jusques à la naissance de Caracalla, si Faustine avait préparé le lit nuptial, comme Dion le débite; et néanmoins, selon Spartien, le mariage de Julie fut bientôt fécond, et donna un second fils à Sévère, peu d'années après la naissance du premier. *Ex quâ (Julia) Matrim pater factus est. A Gallis ob reverentiam et honorificentiam et abundantiam, tantum quantum nemo electus est. Deinde Pannonias promouulario imperio rexit. Post hoc Licilium proconsularem sorte meruit, exceptique Romæ alterum filium* (88). Il y a bien des brouilleries dans tout ceci. Je ne sais si on goûtera une conjecture que j'avance à tout hasard. Il me semble que Dion ne prétend pas que Faustine prépara effectivement la chambre des noces, mais que Sévère crut voir en songe qu'elle était préparée. Cet historien raconte là sept présages de l'élévation de Sévère; et, après avoir parlé des premiers, il ajoute qu'ils lui apparurent en dormant (89); et puis il parle du septième comme d'une action fortuite faite en veillant. Quand il raconte les six premiers, il ne marque pas toujours sur chacun en

particulier que ce fut un songe; mais il le fait trois ou quatre fois. C'est ce qui aura trompé les interprètes; car il ne le marque point à l'égard de cette fonction de Faustine, qui est l'un de ces six présages: il la rapporte comme quelque chose de réel, je veux dire sans avertir que ce fût un songe. Or, puisqu'il en use ainsi à l'égard de quelques-uns des autres présages, qui manifestement n'ont été qu'un songe, et puisqu'avant que de rapporter le présage qui consista dans une action effective, il avertit que tous les présages précédens apparurent en dormant, on peut conclure, ce me semble, qu'il donne pour la vision d'un homme qui dort ce préparatif du lit nuptial par Faustine, au temple de Vénus. Je ne sais point si jamais la chambre nuptiale d'un particulier lui a été préparée dans un temple. Il est donc plus facile d'aller au secours de Dion, que de tirer d'affaire l'autre historien; et néanmoins on objecte à celui-ci certaines contradictions sans beaucoup de fondement. C'est ce que l'on va examiner, après avoir dit que M. de Tillemont ne devait pas se fonder sur ce passage de Dion, préférablement à l'hypothèse à quoi nous conduit Spartien (90). Cette hypothèse est de dire que Sévère épousa Julie, pendant qu'il commandait dans la Gaule Lyonnaise, l'an 186. On trouve dans quelques historiens (91) que Caracalla naquit à Lyon.

Le sieur Tristan (92) rapporte, comme une preuve des contradictions de Spartien, ces paroles de la Vie de Caracalla. *Hic tamen omnium durissimus, et ut uno complectar verbo, parricida, incestorum reus, patris, matris, et fratris inimicus* (93). Mais il ne me semble point qu'on puisse par-là le convaincre de se contredire et d'oublier son hypothèse: il pourrait soutenir qu'il prend le mot *mater*, selon la notion qu'il explique deux pages auparavant, *Matrem enim (non alio dicenda erat nomine)*

(84) *La même*, pag. 389, 390.
 (85) Xiphil., in Caracallâ, pag. 346.
 (86) *Idem*, *ibidem*, pag. 358.
 (87) Herodian., lib. IV. cap. XIII. Voyez uri Xiphilin., in Caracallâ, pag. 358, qui dit que Caracalla régna six ans, deux mois et quelques jours. Deux jours, selon l'édition de 1606.
 (88) Spart., in Severo, cap. IV, pag. 4.
 (89) Ταῦτα μὲν ἐκ τῶν ὀνειράτων ἔμαρτο ὕπνῳ δὲ ἐς τὸν βασιλικὸν θρόνον ἔβηκεν ὅτι ἀγνοίᾳ ἐνιδρύθη. Quæ omnia quum ex somniis intellexerit Severus, tum revera evenit, quod quum adhuc cephobus esset, consedit in sella principis per imprudens. Xiphilin., in Severo, pag. 310.

(90) Voyez Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. III, pag. 389, et Spartien., in Severo, cap. III et IV, pag. 594.

(91) Aurel. Victor, in Cesaribus, pag. 211.

(92) Tristan, Comment. hist., tom. II, pag. 119.

(93) Spart., in Caracallâ, sub fin., p. 732.

duxit uxorem. Et nous voyons qu'il n'oublie pas l'inceste dans les paroles rapportées par Tristan (94). « Le » même Spartien donne pour sujet » légitime que Caracalla disait avoir » de faire tuer son frère, savoir qu'il » méprisait leur mère, et ne lui portait le respect qui lui était dû. Ce » qui manifeste que Spartien, ou ce » lui de qui il l'a pris, avait reconnu » qu'elle était leur mère commune. » Car il n'eût pas eu sujet de se » briser de cette irrévérence de son » frère envers Julia, si elle n'eût été » sa mère, et le prétexte en eût été » autant ridicule qu'il fut trouvé » barbare, nonobstant toutes les autres raisons qu'il controuva pour » en publier (95) la violence et le » crime. » Voilà une objection qui ne vaut rien ; car, en premier lieu, ces paroles, *matri eum irreverentem fuisse* (96), signifient seulement que Géta ne respectait point sa mère ; et il ne faut pas les traduire comme si, dans la bouche de Caracalla, elles voulaient dire, *Géta ne respecte point notre mère*. C'est pourtant ainsi que Tristan les a entendues, et c'est sa faute. En second lieu, c'est un prétexte fort spécieux pour exténuer un meurtre, que de dire que l'homme qu'on a tué maltraitait sa mère. Un usurpateur, qui aurait chassé du trône un prince insolent envers sa mère, ne manquerait point de le charger de ce crime, quand même il ne serait point parent de la famille détrônée. Cromwel et ses partisans eussent épuisé tous les lieux communs de la rhétorique, s'ils avaient pu reprocher à Charles I^{er}. une telle irrévérence. A plus forte raison alléguerait-on ce prétexte, si l'on était beau-fils de la dame maltraitée par son propre fils. On se croirait obligé, dirait-on, à défendre les droits de la veuve de son père envers tous et contre tous. En un mot, on alléguerait cent belles raisons très-plausibles et très-capables de faire impression ; et je ne sais point à quoi songeait le sieur Tristan, lorsqu'il traitait de ridicule un pareil prétexte.

(94) Tristan, Comment. hist., tom. II, pag. 119.

(95) Faute d'impression sans doute pour pallier.

(96) Spert, in Gell, cap. II, pag. 309.

Voici une objection plus réelle contre Spartien. Il dit (97) que Caracalla courant sa treizième année fut proclamé par les soldats associé à l'empire, à cause de la prise de Ctésiphonte. Il ajoute que Sévère, étant retourné en Syrie, donna la robe virile à Caracalla, et le nomma pour son collègue au consulat, dont ils prirent possession tout aussitôt. Ce consulat tombe à l'an 202, et la prise de Ctésiphonte à l'an 198. Il n'est donc pas possible que Caracalla, l'an 217, ait vécu autant que l'assure cet historien, c'est-à-dire quarante-trois ans.

(97) In Severo, cap. XVI, pag. 616, 617.

JULIS, ville de l'île de Césa dans la mer Égée. C'est dans cette ville (a) que naquirent le poète Simonide, le poète Bacchylide, son neveu, le sophiste Prodicus, le médecin Érasistrate, et un philosophe nommé Ariston (A). Valère Maxime (b) raconte une chose fort singulière dont il fut témoin, lorsqu'il passa par Julis à la suite de Sextus Pompée, qui allait en Asie pour y exercer le proconsulat. J'en parle ailleurs (c). Lorsque les quatre villes de cette île furent réduites à deux, Julis fut l'une de ces deux-là (d). Elle était bâtie sur une montagne à trois milles de la mer. La patrie de tant de grands hommes ne devait pas être omise par M. Moréri, ni chassée du Dictionnaire de Charles Étienne par M. Lloyd, qui aurait mieux fait de rectifier cet article (B) que de le retrancher entièrement.

(a) Strabo, lib. X ; Suidas, Stephanus.

(b) Lib. II, cap. VI.

(c) Dans l'article LIA, remarque (C) vers la fin, tom. XV.

(d) Strabo, lib. X.

(A) Un philosophe, nommé Ariston. } C'est ainsi qu'il faut dire, et

non pas comme M. Moréri (1), le philosophe *Ariston* ; car cette manière de s'exprimer porte à croire, ou qu'il n'y a eu qu'un philosophe qui eut ce nom-là, ou du moins que celui qui était natif de Julis était incomparablement plus célèbre que tous les autres Aristons. Or, l'une et l'autre de ces deux choses sont fausses.

(B) *M. Lloyd.* : aurait bien fait de rectifier cet article.] Charles Étienne eût bien fait de ne pas dire si absolument que l'île de Cée s'appelait indifféremment *Cia* ou *Cos*, et de mieux examiner ce qu'il rapporte, qu'il y avait une loi à Julis qui condamnait à la mort les personnes âgées de plus de soixante ans ; et que cette loi avait pour but de faire en sorte que les vivres ne manquassent pas aux autres personnes. Voyez ce que nous dirons là-dessus dans les remarques de l'article *ZIA*, tom. XVI.

(1) Au mot *Cée*.

JUNCTIN (FRANÇOIS), en italien *Giuntino*, l'un des célèbres mathématiciens et astrologues du XVI^e. siècle, était de Florence ; mais il passa une bonne partie de sa vie dans Lyon (a), et y publia plusieurs livres (A). Sa qualité de docteur en théologie (b) ne l'empêcha pas d'avoir un extrême attachement à l'astrologie judiciaire avec beaucoup de crédulité. Je ne sais point en quelle année il mourut. Il avait cinquante-six ans, lorsqu'il publia ses Commentaires sur la sphère de Sacrobosco, l'an 1577 (c). Tirez de là l'année de sa naissance. Le reste, il descendait quelquefois de la région du ciel pour se livrer à des recherches humaines, car il composa un discours sur l'époque des amouret-

tes de Pétrarque (d). J'ai parlé ailleurs (e) de son horoscope de Luther. Nous verrons ci-dessous les particularités de sa vie, que Possevin a publiées (B).

(d) J'en donne le titre dans la remarque (A).

(e) Dans la remarque (B) de l'article de LUTHER tom. IX.

(A) Il publia plusieurs livres à Lyon.] Il y publia, en 1570, son *Tractatus judicandi Revolutiones Nativitatum*, in-8°. Trois ans après, il publia son *Speculum Astrologiae quod attinet ad judiciariam Rationem Nativitatum atque Annuarum Revolutionum*, cum nonnullis approbatis Astrologorum sententiis (1). Cet ouvrage était in-4°. ; mais dans l'édition de 1581 il devint un in-folio, par le moyen des commentaires qu'il y ajouta in duos posteriores *Quadripartiti Ptolomæi libros innumeris observationibus referta* (2), et certissimis *Aphorismis* (quatenus ex siderum positione liceat Christiano more aliquid conjicere) ex probatissimorum astrologorum scriptis depromptis, insignita. Ses Commentaires latins sur la sphère de Jean de Sacrobosco parurent l'an 1577 (3). On imprima à Cologne, en 1580, un livre qui a pour titre : *De Divinatione quæ fit per astra diversum ac discrepans duorum catholicorum sacre theologie doctorum judicium, scilicet Francisci Junctini ac Joannis Lensæi*. On a deux traités français de Junctin, savoir : *Ample Discours sur ce que la Comète apparue au mois de novembre 1577 menace devoir advenir à plusieurs princes, pays et peuples de la chrétienté* ; à Paris, chez Gervais Mallot, 1577 (4), et à Lyon, chez François Didier, 1578, in-8°. (5) ; et *Discours sur la Réformation de l'an, faite par notre saint père le pape*

(1) Voyez l'Épître de la Bibliothèque de Gesner.

(2) Ce mot se rapporte à *Commentaria*.

(3) Imprimés à Lyon, apud Jo. Toronium. Vossius ne marque que cette édition. Du Verdier Vau-Privas ne parle que de celle de l'an 1578, apud Symphorianum Beraud.

(4) La Croix du Maine, pag. 101.

(5) Du Verdier Vau-Privas, Bibliothèque française, pag. 404.

(a) Voyez La Croix du Maine, pag. 101.

(b) Là même.

(c) Vossius, de Scient. mathemat., pag. 4.

Grégoire XIII, avec les causes pour lesquelles ont été ôtées dix jours et le nombre d'or; à Lyon, 1582, in-8°. Il fit imprimer dans la même ville, en 1580, in-8°. : *Discorso sopra il tempo dello innamoramento del Petrarca, con la spositione del Sonetto, Già fiammeggiava l'amorosa stolla* (6).

(B) Nous verrons les particularités de sa vie, que Possevin a publiées.) Je l'ai connu en France, dit-il (7), où il vivait exilé : il s'appliquait aux spéculations pernicieuses de l'astrologie. C'était un apostat fugitif; il avait été carme et promu à la prêtrise, et même à la charge de provincial; il abandonna ses vœux et sa profession, et la religion romaine; mais par les conseils charitables de quelques dévots, il fut ramené en quelque façon au bon chemin. Il abjura publiquement ses hérésies dans l'église de Sainte-Croix, à Lyon; et il donna lieu de croire, pendant quelque temps, qu'il avait dessein de travailler à l'avantage de l'église catholique. Il se garda bien pourtant de rétracter les ouvrages qu'il avait faits sur les impiétés divinatrices (8); il fut de ceux qui, mettant la main à la charrue et regardant en arrière, ne sont point propres pour le royaume des cieux. Il trafiqua de lettres de change, il prêta à intérêt, et par ce moyen il gagna soixante mille écus, dont on ne trouva nulles traces après sa mort. Il avait fait un legs de trois mille francs aux Juntas, chez qui il avait été correcteur d'imprimerie. Cette marque d'amitié ne leur servit de rien. *Juntis honestissimis typographis (in quorum ædibus sæpè librorum correctionibus operam Lugduni posuerat) mille aureos nummos cum moriens legisset, ii mihi fassi sunt, eos mi reliquos evanuisse; nimirum omnia perditam fuisse quæ perditus ille anxie hinc inde corraserat* (9).

(6) Voyez la Bibliothèque française de du Verdier Van-Privas, pag. 404, 405.

(7) Possevinus, Biblioth. Selectæ, tom. II, pag. m. 245.

(8) Non vidimus eum libros suos de impietate divinatrice retractasse. Idem, ibid.

(9) Idem, ibidem.

JUNGERMAN (GODEFROI) s'est fait connaître par son érudition au commencement du XVII^e.

siècle. Il était né à Leipsic, où son père GASPARD JUNGERMAN (A) était professeur en droit. Sa mère était fille du célèbre Joachim Camérarius de Bamberg (a), professeur aussi à Leipsic. Godefroi Jungerman entendait la langue grecque en perfection. Le public lui est redevable de la première publication des Commentaires de Jules César en grec (B). Il avait déjà publié sa version latine des pastorales de Longus, avec des notes (b). Il fit imprimer en 1609 des remarques sur le Traité de Equaleo (C), que Magius avait composé en prison. Nous avons aussi de ses lettres imprimées. Il mourut le 26 d'août 1610 (c) à Hannaw, où il avait été long-temps correcteur d'imprimerie chez les héritiers de Wéchel (D).

(a) Bapenbergensis. J'ajoute ce titre, pour distinguer ce Camérarius d'avec son fils, Joachim Camérarius, qu'on surnomme Norimbergensis.

(b) On verra dans la remarque (A) de l'article LONGUS, tom. IX, une faute de Martin touchant Jungerman.

(c) Diarium Biograph., Henningi Witten.

(A) Son père GASPARD JUNGERMAN. C'est lui apparemment qui est l'auteur de quelques disputes sur des matières de droit, dont Drandius (1) fait mention, et d'un poème de Carotidia Angelica, mentionné par le même Drandius (2), et par Smiler (3).

(B) Le public lui est redevable de la première publication des Commentaires de Jules César en grec. Il accompagna cette version, attribuée par quelques-uns à Planude, et dont le manuscrit, qui était dans la bibliothèque de M. Pétau, lui avait été communiqué par Bongars (4); il Pa-

(1) Bibliotheca Classica, pag. 716.

(2) Ibid., pag. 1507.

(3) Epitome Biblioth. Gesneri, pag. 238.

(4) Voyez les Éptres françaises écrites à Scylliger, pag. 368.

compagna, dis-je, non-seulement de ses remarques sur le traducteur grec, mais aussi de celles de plusieurs doctes critiques sur les Commentaires de Jules César. Cette édition, faite à Francfort l'an 1606, in-4°, est fort recherchée.

(C) *Il fit imprimer des remarques sur le Traité de Equuleo.*] le Journal des Savans (5) a parlé de ces remarques avec mépris, comme si elles étaient presque toutes employées à des minuties, par exemple, à savoir s'il faut dire equuleus, ou eculeus : mais on pourrait assurer qu'il y a eu de la précipitation dans cette censure ; car encore que ce petit point d'orthographe ait été un peu bien au long approfondi par Jungerman, il ne fallait pas juger de toutes les remarques par celle-là, qui d'ailleurs n'est pas inutile au sujet, ni peu propre à plaire à plusieurs personnes.

(D) *Il avait été correcteur d'imprimerie chez les héritiers de Wéchel.*] C'est ce qu'on apprend par des lettres qu'il écrivait à Goldast (6). On y voit aussi qu'il travaillait sur Julius Polux, mais on le savait déjà par la préface de son édition d'Hérodote. Il enrichit de plusieurs pièces cette édition, et entre autres de plusieurs fragmens de Ctésias. M. Chevallier aurait pu le mettre dans sa liste des vivans hommes qui ont été correcteurs d'imprimerie (7).

(5) Du 2 mars 1665, pag. 287, édition de Hollande.

(6) Voyez Le Recueil des Lettres à Goldast, imprimé à Francfort, en 1688, et les Lettres de Goldast, publiées à Utrecht, l'an 1697.

(7) Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 6, 196.

JUNGERMAN (Louis), né à Lipsic, le 4 de juillet 1572, et frère du précédent, a été un excellent botaniste. Il s'attacha bonne heure à la connaissance des plantes, et il y acquit une grande réputation, qu'on lui offrit en Angleterre la place du vieux Matthias Lobel, qui mourut à Londres l'an 1616, mais il préféra mieux demeurer en Allemagne. Il s'était déjà signalé en

contribuant beaucoup à l'ouvrage intitulé, *Hortus Eystettensis*, qui contient la figure et la description de toutes les plantes du jardin de l'évêque d'Eichstet ; et il avait fait un catalogue de toutes celles qui naissent aux environs de Nuremberg, lequel fut imprimé par les soins de Gaspar Hofman, en l'année 1615. Il fut fait professeur en médecine à Giessen, l'an 1622. (A), après y avoir dressé un jardin qui avait beaucoup contribué au profit des écoliers. Il passa trois ans dans cette profession ; et puis il en eut une semblable avec celle de botanique à Altdorf, l'an 1625. Il les exerça jusques à sa mort, qui arriva le 7 juin 1653 ; et pendant les vingt-huit ans qu'elles durèrent, il prit un tel soin du jardin de médecine, qu'il le rendit célèbre jusque dans les pays étrangers. Il eut d'autant plus de temps à donner à cette fonction, qu'il passa toute sa vie non-seulement sans se marier, mais aussi sans aucune distraction amoureuse : ce qui a fait dire qu'on ne pouvait point louer sa continence, puisqu'il n'en avait point eu de besoin ; car la continence est une vertu qui, selon le sentiment d'Aristote, doit livrer un combat, dont il n'a paru aucunes marques dans la vie de Jungerman (a). Un panégyriste de moine aurait fait valoir la chose bien d'un autre air. Ce

(a) *In quo (cœlibatu) non est necesse continentiam predicari, quæ nullâ in ipso opus erat, virtus enim est cum luctâ, Aristotele censore, conjuncta, cujus indicium nulla quæ unquam in hoc genere emicaret flamma, præbere animadversa est. Abdias Trew, Mathes. et Phys. prof. et rector universitatis Altdorfinae, in program., apud Henning. Witten., Memor. medicorum.*

professeur légua sa bibliothèque à l'université d'Altdorf. N'oublions pas qu'il se plut extrêmement à faire des anagrammes (B). Je ne sais s'il donnait dans l'astrologie judiciaire; mais dans le programme d'où je tire cet article, on remarque fort sérieusement, que les humeurs d'un érysipèle s'étant arrêtées tout d'un coup lorsque mars était rétrograde, produisirent à l'extrémité des pieds une gangrène scorbutique (C). Godefroi et Louis Jungerman avaient un frère nommé GASPAR, qui était homme de lettres. Voyez les notes de Godefroi Jungerman sur le chapitre IV du *Traité de Equaleo*.

(A) *Il fut fait professeur en médecine à Giessen, l'an 1622.*] Le recteur de l'université d'Altdorf a un peu brouillé la chronologie dans son programme. Il veut que Jungerman ait acquis une si grande réputation pendant son professorat à Giessen, qu'on tâcha de l'attirer en Angleterre, pour le faire succéder au très-fameux botaniste Lobel. C'est confondre les temps; car Lobel mourut l'an 1616, et Jungerman ne fut professeur à Giessen que depuis l'an 1622 jusqu'en 1625. Quelle apparence que les Anglais aient laissé vide la place de Lobel six ou sept ans? Ils la destinèrent sans doute à Jungerman peu après qu'elle eut été vacante: il avait donc acquis, avant que d'être professeur à Giessen, la réputation qui lui procura cette grande marque de l'estime que les Anglais avaient conçue pour lui. Paul Fréherus, qui a donné (1) le précis de ce programme, a d'un côté mieux spécifié les dates qu'elles n'y étaient spécifiées; mais de l'autre cela ne sert qu'à faire connaître plus clairement l'abus de calcul où il tombe. Voici son arrangement. *Doctor Med. creatus, et ad professionem Med. publicam promotus est A. 1622.*

(1) *Theatri*, pag. 138.

Hinc (2) per triennium et nominis celebritate præsuit, ut in Angliam quo celeberrimi botanici Matthia Lobelii successor fieret invitaretur A. C. 1616: sed ille Germaniæ conditiones prætulit. Ad descriptionem etiam Horti Eichstettensis tota Germania celebris laudabilem nec vulgarem operam contulit. ce Jardin d'Eichstet fut imprimé l'an 1613; jugez si les choses sont ici placées selon leur temps. Le *Diarium Biographicum* de M. Witten suppose que notre Jungerman a été professeur à Leipsic, et puis à Altdorf. Corrigez cela à coup sûr en mettant *Giessensi*, au lieu de *Lipsiensi*.

(B) *Il se plut..... à faire des anagrammes.*] Il en publia un recueil à Giessen, l'an 1624, intitulé: *Auleam Academicum*, in-4°. On a deux autres ouvrages de lui; savoir: le Catalogue dont j'ai parlé dans le corps de cet article, et un autre Catalogue semblable, sous le titre de *Cornucopia Floræ Giessensis etc. Giessæ, 1624 in-4°.*

(C) *On remarque..... que les humeurs d'un érysipèle.... produisirent..... une gangrène scorbutique.*] Voyons les paroles du programme: *Cujus (eresipelatis) fluxus consueti subito subsistentes, gangrænam scorbuticam ante trimestre (circa motum Martis in loco Lunæ natalitio opposito tardum et retrogradum) in extremitate pedum pepererunt.* Les médecins, en ce temps-là, étaient fort accoutumés à donner beaucoup à l'influence des astres, en raisonnant sur les maladies.

(2) Il semble que ce mot *Hinc*, qui répond au mot *cui* du Programme, a été mis par une faute d'impression pour *Hic*. Mais cette faute des imprimeurs n'a pas mis en plus mauvais ordre de l'auteur.

JUNIUS (HADRIEN), né à Horn en Hollande (A), le 1^{er}. juillet 1511 (B), a été un des plus savans hommes de son siècle. Il était fils d'un bourgmestre de grand mérite (C), et il étudia premièrement à Harlem, puis à Louvain et à Paris, et enfin à Bologne en Italie, où il se fit recevoir docteur en médecine.

Étant de retour en son pays, il passa en Angleterre, l'an 1543 (a), et y fut médecin du duc de Norfolk, et puis d'une grande dame. Il y composa quelques livres, et entre autres un dictionnaire grec et latin, où il avait ajouté plus de six mille cinq cents mots. Il le dédia au jeune roi Édouard, en 1548; et parce qu'il lui donna le titre de roi, on lui en fit des affaires longtemps après à la cour de Rome. Il fut fort sensible à cette persécution; car on voit de ses lettres (b) à Lindanus, évêque de Ruremonde, et au cardinal de Granvelle, dans lesquelles il témoigne souhaiter passionnément qu'on levât la flétrissure dont il se voyait noté, depuis que les censeurs avaient mis ses livres dans le catalogue des ouvrages défendus. Il écrivit pour cela au pape, sur le conseil d'Arias Montanus; et il prépara une apologie, où un protestant qu'il avait été toujours bon catholique, il faisait voir qu'il n'avait pu se défendre de donner le titre de roi à Édouard. Comme il était fort bon poëte, il publia en 1554 un épithame sur le mariage de Philippe avec la reine Marie (d). Cela lui aurait peut-être valu une fortune considérable, si l'Angleterre fût demeurée en repos. Il se retira durant les troubles, et s'en alla confiner à Horn; mais le roi de Danemarck l'en

tira bientôt, pour le faire précepteur du prince son fils (e). Junius, ne pouvant s'accommoder (E) ni du climat ni du génie des habitans, se retira d'une manière si brusque, qu'il ne prit pas même congé du roi. Il y a de l'apparence que ce fut en 1564 (f). Il s'établit à Harlem (F); il y pratiqua la médecine; il s'y maria, et y fut principal du collège. Les états de Hollande lui donnèrent la commission d'écrire l'histoire de la province, de quoi il se serait acquitté dignement, et avec plus d'exactitude qu'il n'a fait, s'il avait pu mettre la dernière main à l'ouvrage, qui parut après sa mort sous le titre de *Batavia* (g). Lorsque les Espagnols eurent assiégé la ville de Harlem, il trouva le moyen d'en sortir, pour aller voir le prince d'Orange, qui avait souhaité de se servir de ses remèdes. La ville ayant été prise en 1573, on pilla sa bibliothèque, où il avait laissé plusieurs ouvrages qui lui avaient coûté beaucoup de travaux, et par où il espérait de s'éterniser. Il aurait pu les mettre bientôt en état de voir le jour, et c'est ce qui augmentait son chagrin. Il passa en Zélande où la recommandation du prince lui fit avoir des appointemens publics, pour pratiquer la médecine dans Middelbourg; mais l'air du pays lui fut fort contraire. Il y gagna des maladies qui, jointes au regret d'avoir perdu sa bibliothèque, le firent mourir le 16 de juin 1575, âgé de soixante

(a) Voyez son Apologie, parmi ses lettres, pag. 392, où il dit qu'il y passa lorsque les-Quint était devant Landrecies.

(b) Pages 388, 469.

(c) Voyez sa lettre à Vulcanius, page 401, où il se vante d'avoir méprisé cette flétrissure.

(d) Ibid., pag. 214.

(e) Voyez la remarque (E).

(f) Voyez ses lettres, pag. 385.

(g) Vossius, de Scient. mathem., pag. 259 Pontus Heuter., lib. II, de Vet. Belgio, cap. XXV.

et quatre ans, moins quelques jours. Son corps fut porté d'Armuyde à Middelbourg; où son fils aîné le fit enterrer honorablement, et lui composa une épitaphe (G). On a plusieurs livres de sa façon (H). J'en dirai quelque chose dans la dernière remarque. On avait jeté les yeux sur lui pour une chaire de professeur à Leyde (I), où l'université ne faisait quasi que de naître lorsqu'il mourut. Je n'ai pas en encore le temps de bien avérer s'il se fit enfin de la religion (K).

Il paraît par une de ses lettres (h) qu'il se mit fort en colère quand il apprit qu'un de ses disciples l'avait accusé de commander à ses pensionnaires de n'aller pas à l'église. Il proteste au contraire qu'il les contraignait d'y aller les jours de fête, car il condamnait à des amendes assez fortes ceux qui négligeraient d'y aller. On voit ailleurs (i) qu'il se plaint de sa misère, et qu'étant chargé de dettes, et obligé de s'équiper, il n'a dans sa bourse ni denier ni maille.

(h) Epist., pag. 387.

(i) Ibidem, pag. 149. Voyez aussi pag. 254.

(A) Junius...., né à Horn en Hollande.] Moréri, dans l'article d'Hadrien Junius, dit que vulgairement son nom était *Jonghe* ou *du Jon*; et puis quand il parle de François Junius, professeur à Leyde, il ne lui donne pour nom vulgaire que *Jonghe*. Il n'y a rien d'exact là-dedans; car en premier lieu il fallait dire de *Jonghe*, et ne le dire qu'à l'égard d'Hadrien Junius, puisqu'il est faux qu'en langue flamande son nom ait pu être indifféremment ou de *Jonghe*, ou de *du Jon*. En second lieu, il est faux que le nom vulgaire de François Junius ait été autre que

du Jon. On a dit dans la traduction de M. de Thou (1) que Horn, la patrie d'Hadrien Junius, est un village de *Gueldres*. C'est une insigne bêtise que je ne trouve point dans l'édition de M. de Thou, de Francfort 1625. Si le traducteur a travaillé sur une édition qui eût cette faute, on peut l'excuser; mais voici une autre chose à reprendre. Il dit que Junius, étant sorti de Harlem à cause du siège, s'en alla à *Armuyde* près de *Middelbourg*, où ayant employé inutilement toute sa diligence et tous ses soins pour donner quelque remède aux maux de cette ville assiégée, il fut si incommodé du changement d'air, etc. On voit assez clairement que cette ville assiégée ne se rapporte ni à Middelbourg, ni à Armuyde, mais à Harlem. Or il est très-faux que Junius ait songé au soulagement de cette ville assiégée, lorsqu'il était à Armuyde; car il n'y alla qu'après la prise de Harlem. M. de Thou (2) ne saurait être bien justifié de cette méprise; car quoiqu'en écrivant en latin on ne soit pas obligé à débarrasser une période selon la rigueur de la grammaire française, il ne se serait jamais exprimé comme il a fait, s'il avait cru que Junius n'était passé en Zélande qu'après la prise de Harlem. On ne peut pas dire qu'il s'agit là, ou du siège de Middelbourg, ou du siège d'Armuyde, vu que ces deux places ne furent point assiégées, pendant que Junius vécut en Zélande. Melchior Adam a copié la faute de M. de Thou. Ils devaient savoir que ce médecin s'arrêta quelque temps à Delft, depuis la prise de Harlem, avant que de passer en Zélande.

(B) Le premier de juillet 1511.] C'est ce que porte la vie de Junius à la tête de ses Épîtres: *vitam hanc orditur kalendis julii, anni 1511.* Quelques pages après on y lit qu'il mourut *die 16 junii, anno 1575, cum explevisset annum ætatis 63 qui magnus climactericus annus medicis*

(1) Apud Teissier, Additions aux Éloges, tom. I, pag. 479.

(2) *Ad Armuydam juxta Middelburgum in Mattiacis se contulerat, ubi cum frustra consilio et diligentia sua concivibus laborantibus operam ferre conatus esset, ex cæli mutatione... in lethalem morbum incidit.* Thuan., lib. LXII.

ceatur. Par-là on réfute M. de Thou et Melchior Adam, qui le font mourir dans son année climactérique. Mais comme cette Vie de Junius n'est nière exacte, et que l'édition des lettres (3) dont elle est en tête porte sur le front l'an 1552, quoiqu'elle mentionne l'épithaphe de l'auteur datée en 1575, et quelques-unes de ses lettres, datées de l'an 1574, je ne voudrais pas trop condamner la Chronologie de Meursius, qui met la naissance de ce savant homme à l'an 1512 (4). Ce qui me fait dire que sa Vie (5) n'est point exacte, c'est que outre les mauvaises dates que j'en ai citées, j'y trouve son épithaphe qui porte qu'il était soixante-trois ans. Si l'auteur de cette Vie a cru que l'épithaphe allait bien, il a eu tort de placer le jour natal de Junius au 1^{er} juillet 1511, et de dire qu'au 16 juin 1575, il avait achevé l'année soixante-troisième de son âge. D'autre côté, lorsqu'un homme a soixante-quatre ans accomplis à quinze jours près, c'est une grande négligence que de dire qu'il a soixante-trois ans, ou qu'il a même sa soixante-troisième année. Mais qu'il y ait là ou peu ou beaucoup de négligence, toujours est-il certain qu'on y trouve la réfutation de Moréri, de Fréherus, de Melchior Adam, de Pope Blount, et de ceux qui mettent la naissance de Junius à l'année 1513. L'édition de ses Lettres n'est pas fort correcte; et ailleurs on ne les a point rangées selon le temps qu'elles ont été écrites, l'on n'a pris aucun soin d'en débarrasser et d'y suppléer la date quand elle y manque, ce qui arrive très-souvent. Ces deux défauts ne sont pas trop ordinaires dans de semblables recueils.

(C) *Il était fils d'un bourgmestre grand mérite.* Le père de notre Junius avait été non-seulement secrétaire, et puis cinq fois bourgmestre de Horn, mais aussi deux fois député à la cour de Danemarck, et

une fois en Suède et en d'autres lieux. Il était homme de lettres, et il composa un livre latin qui n'a point été imprimé, contenant l'origine et l'accroissement de Horn (6).

(D) *Il s'en retira durant les troubles.* Faut de meilleur guide, j'ai suivi la Vie de Junius qui est au-devant de ses lettres, quoique je n'ignorasse pas que l'exactitude ne peut point souffrir qu'on fasse vivre cet auteur en Angleterre, depuis la première fois qu'il y passa, jusqu'à des troubles postérieurs au mariage de Marie avec Philippe II; car je vois quelques-unes de ses lettres (7), datées de Harlem ou de Horn, en l'année 1552 et au commencement de 1554, qui sentent un homme assez sédentaire. Plusieurs de ceux qui ont composé des vies avaient bon besoin d'avis.

(E) *Ne pouvant s'accommoder.* C'est ce qui paraît par la page 385 de ses Lettres, où il parle ainsi à Sambucus : *Liberet mihi Polydori exemplo erumpere in hæc verba, adsum profectus Danicæ à caligine, nisi longinqui ac molesti itineris ceu partus recordationem oblitterasset jucundus amicorum reduci quotidie gratulationum..... occursus.* Il ajoute diverses raisons pourquoi il renonce à l'appointement, d'ailleurs fort honnête (8), duquel il pouvait jouir à Copenhague. Dans une autre lettre (9) il dit que lui et sa femme abhorraient ce pays-là. Dans une autre il demande augmentation de gages. Je vois bien là qu'il avait été appelé pour être médecin du roi, mais non pas pour être précepteur du jeune prince.

(F) *Il s'établit à Harlem.* L'auteur de sa Vie n'a pas bien distingué les temps. Il ne le fixe à Harlem, et ne le marie qu'après son retour de Copenhague. Or j'ai prouvé (10) qu'il en revint en 1564; et l'on voit par une lettre (11) qu'il écrivit l'an 1559, qu'il avait déjà planté le piquet à Harlem depuis assez long-temps,

3) Je me sers d'une édition de Dordrecht, de Vincentium Caimax, in-12.

4) Valtre André, Biblioth. belg., et Ballart, Annuaire des Sciences, l'ont suivie.

5) Je ne sais point si c'est celle que Bèverluy promet dans une lettre à Vosius, datée le 16 juin 1626. Voyez les lettres écrites à Vosius, num. 78, pag. m. 47.

(6) Bonhornius, Theatr., pag. 373.

(7) Pag. 339, 345, 348.

(8) Il était de quatre cents rixdales, p. 409.

(9) Ibidem.

(10) Voyez ci-dessus la citation (f).

(11) Pag. 179. Voyez, touchant sa maîtresse, pag. 103.

et qu'il s'y était marié avec une belle fille qui lui avait apporté du bien. L'épître dédicatoire de son *Traité de Anno*, celle du *Traité de Coma*, celle des *Animadversorum*, sont datées de cette ville, en 1556.

(G) *Son fils aîné..... lui composa une épitaphe.*] Boxhornius ayant ajouté un *Appendix* à son *Théâtre de Hollande*, pour les omissions qu'il crut devoir suppléer, y mit entre autres choses cette épitaphe en grands caractères; mais il y laissa glisser trois fautes, *velint* au lieu de *meruit*; 67 au lieu de 63, et 15 au lieu de 16: *Vixit ann. LXIIIX. obiit die XV, etc.*

(H) *On a plusieurs livres de sa façon.*] Ses principaux ouvrages, outre ceux dont j'ai déjà parlé (12), sont: *Animadversorum libri sex*; *Commentarius de Coma*; *Adagiorum ab Erasmo omissorum Centuriæ octo cum dimidia* (13); *Appendix ad Epitheta Textoris*; *Copia cornu, sive Oceanus Enarrationum Homeriarum ex Eustathii commentariis collectus in unum volumen*; un *Nomenclator*; *Commentarius de Anno et Mensibus*; plusieurs sortes de vers latins; la traduction d'Eunapius de *Vitis Sophistarum*, celle d'Hésychius Milésius, celle des *Propos de table* de Plutarque (14), celle des *Questions médicales* de Cassius *Iatrosophista*, faite et imprimée à Paris, en 1541; (c'est, je crois, le premier de ses ouvrages). Je ne parle point d'un fort grand nombre d'auteurs qu'il a illustrés de notes, comme Nonius Marcellus, Plaute, Sénèque, Pline (15), Virgile, Horace (16). Il avait fort travaillé sur Suidas, et il avait même dessein de le dédier au fils du prince d'Orange, comme il le témoigne à un seigneur anglais (17), dont il implore les bons offices auprès du prince, afin d'en être gratifié par avance de quelque présent; car il s'entendait aussi bien qu'un autre à profiter d'une épître dédicatoire.

(12) Dans le corps de cet article.

(13) Le Catalogue d'Oxford met ce livre parmi ceux de François Junius, professeur en théologie à Leyde.

(14) M. Huet, de *Claris Interpretibus*, parle avec beaucoup de mépris de ces versions.

(15) Voyez sa Vie, à la tête de ses *Épîtres*, et dans Melchior Adam.

(16) Voyez ses *Lettres*, pag. 5 et 6.

(17) *Epist.*, pag. 173. Voyez aussi pag. 116.

J'ai quelque chose à remarquer touchant trois de ses ouvrages. 1°. L'auteur de sa Vie dit que les *Animadversorum libri sex* périrent lorsque Harlem fut pris: on n'entend pas trop ce qu'il veut dire; ils furent publiés par l'auteur même, et dédiés à Antoine Pérénot, évêque d'Arras, en l'année 1556. Grutérus les a insérés dans le IV^e. volume de son *Tresor Critique*. 2°. Quant à l'*Appendix ad Epitheta Textoris*, on peut dire que Junius maniait cette matière avec une tout autre érudition que Textor, qui y faisait des fautes tout-à-fait grossières. Voyez-en quelques-unes dans les lettres de Junius (18). Il regardait ce travail comme très utile et très-pénible (19). 3°. Son *Nomenclator* est en son genre un livre excellent. Le choix des termes en toutes langues n'y est pas moins une preuve de l'érudition, que de la patience et de la patience fatigable de Junius. On dit (20) qu'il entendait bien huit langues; la grecque, la latine, l'italienne, la française, l'espagnole, l'allemande, l'anglaise et la flamande. Ses voyages lui avaient rendu beaucoup de service pour cela: je trouve qu'il avait été en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre; mais non pas en Espagne comme l'assurent Valère André (21), Moréri et Fréherus. M. Comtiés a publié (22) un petit ouvrage qu'il tenait d'Isaac Vossius, qui prétendait que Junius ne négligeait rien pour perfectionner son *Nomenclator*, et qu'il s'abaissait à boire avec des charretiers pour apprendre les termes propres de leur métier. Il me semble d'ailleurs qu'on remarque dans qu'une de ses lettres (23), qu'il n'aurait pas cru faire un grand crime s'il avait bien bu sans s'enivrer.

Quand je dis que son *Nomenclator* est en son genre un livre excellent, je ne prétends pas nier que l'on trouve des fautes, et même des fautes grossières (24); je prétends seulement dire que les bonnes choses y sont

(18) Pag. 406.

(19) *Ibid.*, pag. 116.

(20) Meursius, *Athen. Batav.*

(21) *Biblioth. belg.*, pag. 12.

(22) *Opusculor.* pag. m. 132.

(23) Elle est écrite à un étranger, pag. 44.

(24) Voyez ce que M. Cronius, *Amstel. Phil. et Histor.*, part. I, pag. 33 et seq. Gronovius, etc.

parvenues à un degré fort au-dessus du commun. Or dans les ouvrages de cette nature, où il est impossible de ne pas broncher, la perfection ne demande pas que l'on soit exempt de toute tache. Il en va comme de l'homme : le plus parfait est celui qui a le moins de défauts.

... Vilius nemo sine nascitur optimus ille est qui minimis urgetur (25).

(I) On avait jeté les yeux sur lui pour une chaire de professeur à Leyde.] C'est Meursius qui me l'apprend : *Sub mortis tempus*, dit-il (26), *academice nascenti inter primos professores designatus, sed inter ipsa initia morte preptus inchoare munus non potuit.* Meursius (27), copiant cela sans ajouter de quelle académie il s'agit, laisse ses lecteurs dans les ténèbres, et dans l'illusion ; il ne tient pas à dire que, comme il vient de parler de Fiddelbourg, on ne s'imagine que c'est là qu'une académie vient de naître. Je remarquerai à cette occasion que rien ne cause plus d'obscurités dans les livres, que de ne pas prendre la peine d'ajouter les suppléments à ce que l'on a copié d'un autre. Mille choses sont claires dans l'original, qui ne sont qu'un galimatias impénétrable, si on les transpose toutes nues dans un autre lieu.

(K) *Je n'ai point eu le temps de me convaincre s'il se fit de la religion.*] C'est Meursius qui me tient en suspens est une lettre (28) qu'il écrivit à l'évêque de Harlem en 1573, pour lui rendre compte des efforts qu'il avait faits, afin d'empêcher que la maison de ce prince ne fût pillée. Il lui apprend qu'il conserva ce dépôt autant qu'il put, et qu'il ne l'abandonna aux pillards que par une force majeure, tant vu menacé d'une mort prochaine, le pistolet à la gorge. Il ajoute que l'impunité de ces attentats obligea à demander la liberté de se retirer hors de la ville, ce qu'il obtint. Il est sûr qu'il se plaignit aux magistrats, et cela bien vertement, de la violence qui lui avait été faite, et qu'il leur dit que les Espagnols commettraient à peine les mêmes

excès, s'ils étaient les maîtres de la ville. Ce qu'il y a que je n'entends guère, c'est qu'il dit à son prélat que pour conserver sa maison, il avait fallu en faire sortir les Français qui profanaient tout avec une cruelle rage, *excludendo barbaram et crudelem Gallorum omnia profanantium rabiem* (*). Je ne regarde pas comme une preuve convaincante, l'*index librorum prohibitorum et expurgandorum* (30), où il est traité de calviniste et d'auteur *damnatae memorie*.

(*) Apparemment quelques restes de la défaite de ces troupes huguenotes qui, en 1571, avaient suivi Genlis dans les Pays-Bas. (*Thuanus*, l. 51.) Ce n'étaient plus ces mêmes soldats réformés qui, dans la première guerre civile, avaient paru si ennemis des vices et de toutes sortes de violences. *REM. CRIT.*

(30) *Pag. 476, édition, 1667, in-folio.*

JUNIUS (a) (FRANÇOIS), professeur en théologie (b) à Leyde, naquit à Bourges le 1^{er} de mai 1545. Sa famille était noble (A). Son père, qui était un homme de robe, se trouva exposé à bien des persécutions, pour avoir été soupçonné de luthéranisme (B). Il exposa sa femme à de terribles médisances, parce qu'elle devint grosse pendant qu'on croyait qu'il était en fuite (C); et on ne savait pas qu'il était venu la voir une fois secrètement. Notre François Junius fut élevé avec soin, et devint un très-habile homme; à quoi sa honte naturelle, jointe avec beaucoup d'ambition (D), ne contribua pas peu. Il commença d'étudier en droit sous Hugo Donellus, à l'âge de treize ans. Quelques années après il fut envoyé à Lyon afin d'y joindre l'ambassadeur que le roi de France envoyait à Constantinople;

(25) *Horat.*, sat. III, lib. I, vs. 68.

(26) *Athen. Batav.*, pag. 93.

(27) *Theatr.*, pag. 1270.

(28) *Pag. 497.*

(29) *Pag. 381.*

(a) Son nom vulgaire était du Jon, et non Jonghe, comme le suppose M. Moréri.

(b) Et non pas jurisconsulte, comme dit le père Jacob, *Bibliotheca Pontificia*, pag. 460.



1
bien différentes , à celle de l'amour, et à celle de l'impiété. Il résista vigoureusement à la première ; car il donna un bon soufflet à une fille qui lui vint faire des caresses (F) : mais il succomba de telle sorte aux sophismes d'un libertin , qu'il se trouva pleinement athée (G) , après lui avoir prêté l'oreille pendant quelques jours. Il ne demeura pas long-temps dans ce malheureux état : un tumulte de religion , qui l'obligea à prendre la fuite afin de sauver sa vie , lui fournit une occasion de reprendre sa première foi. Son père le rappela à Bourges , et ayant découvert quelque chose des sentimens dont son fils était imbu , il lui fit de bonnes leçons , et sans faire semblant de rien il l'attira à la lecture du Nouveau-Testament. Les premières paroles (c) que Junius y rencontra le touchèrent (H) de telle sorte , qu'il se dégoûta bientôt de tout ce qui ne se rapportait pas à la piété. Au commence-

cette charge au milieu
sieurs périls ; car , quoiqu'il
posât au zèle indiscret
qui sans nulle autori-
tème brisaient les images
laient les temples , il pa-
leur instigateur ; ce qui
se qu'on tâcha plusieurs
l'emprisonner. Il eut le
d'en être toujours averti
temps , pour éviter d'être
Il fut trouvé à propos
sât dans le pays de Lin-
et il y continua les fonctions
ministère avec un grand succès
jusques à ce que les d'adversaires
il était exposé firent prendre
résolution aux magistrats
conseiller de se retirer en
magne. La curiosité qu'on
bon vieillard mérite d'être
nue (K) , tant elle est
faire voir la mauvaise foi
sécuteurs , et la sottise
ples. Junius fut reçu à
berg , par l'électeur Frédéric
avec beaucoup de bonté
voir sa mère à Bourges
étant retourné au Palais

née 1568 ^(*). Il fut ministre de ce prince jusques à ce que les troupes eurent regagné l'Allemagne : alors il retourna à son église du Palatinat, et y exerça le ministère jusques à l'année 1573 ^(*), après quoi il fut mandé à Heidelberg par l'électeur palatin, pour travailler à la version du Vieux Testament (g). Il fut envoyé à Neustad, l'an 1578, et au bout de quatorze mois à Niterbourg, où il s'arrêta dix-huit mois : ensuite de quoi il retourna à Neustad, et y fit des leçons publiques, jusques à ce que le prince Casimir, administrateur de l'électorat, le fit venir à Heidelberg, pour la promotion en théologie. Il retourna en France avec le duc de Bouillon, et salua le roi Henri IV, qui le renvoya en Allemagne pour quelques affaires. Il trouva bon de passer par la Hollande, avant de d'aller rendre compte de sa commission à Henri IV, et se voyant prié d'exercer à Leyde la profession en théologie, il accepta ce parti, après en avoir eu le grément de l'ambassadeur de France (h). Il s'acquitta des fonctions de cette charge avec beaucoup de capacité, jusques à l'année 1602, qu'il mourut de peste.

^(*) Leclerc reproche à Bayle de n'avoir pas fait mention du voyage de Junius à Metz, où il fut jusqu'en mars 1568.

^(*) Leclerc, sur le témoignage de Bèze, dit que, vers la fin de juillet 1572, Taffin fut obligé de sortir de Metz, les huguenots empruntèrent pour remplir sa place François du Jon (Junius) pour deux mois. ^(*) Trémellius était son associé dans ce travail.

^(*) Tiré de sa Vie, composée par lui-même, et publiée par Mérula, l'an 1595, et mise à la tête de ses Œuvres. Melchior Moréri en a donné un grand Abrégé. Moréri omet quand il cite Mérula in Descript. Junii.

Il avait eu de l'aversion pour les femmes; mais, comme il l'avoue lui-même, il en fut puni de Dieu par les quatre mariages qu'il contracta (L). Il laissa quelques enfans (M) : il publia beaucoup de livres (N). M. de Thou s'est fort trompé en parlant de lui (O). Les mémoires de Scaliger, qui haïssait Junius, préoccupèrent apparemment ce fameux historien (P). Junius n'était point digne du mépris que Scaliger avait pour lui; l'iniquité est visible là-dedans; et quand on songe aux éloges qu'une infinité de grands auteurs lui ont donnés (i), on se trouve plus disposé à la pitié qu'à l'indignation par rapport à cette injustice. Il était savant et honnête homme; au reste si éloigné d'outrer les choses, qu'il croyait qu'on se peut sauver dans la communion romaine (Q). Il ne connut jamais mieux l'étendue de ce qu'il ne savait pas, que lorsqu'il fut parvenu au plus haut point de sa science (k). C'était un signe de bon esprit.

(i) Voyez Colomiés, Gallia Orient, pag. 95 et seq.

(k) Voyez la remarque (Q), citation (59).

(A) *Sa famille était noble.*] GUILLAUME du Jon son aïeul, seigneur de la Boffardinière proche d'Issoudun, fut anobli pour les bons services qu'il avait rendus dans l'expédition de Navarre, lorsqu'on tâcha de rétablir Jean d'Albret, dépouillé injustement de son royaume par Ferdinand d'Aragon. Il avait aussi servi chez le roi (1). Il laissa trois fils, dont le dernier, nommé DENYS, étudia en jurisprudence, et prit ses licences à Toulouse. Il fit fort mal ses études.

(1) *In custodiâ et equili... Ludovici XII ministravit. Franciscus Junius, in Vita sua, tom. I, Oper., pag. 6, col. 1.*

des (2); car, comme il avait beaucoup de cœur, il était toujours mêlé dans les querelles des écoliers. En un mot, ce fut un grand duelliste. Il obtint la charge de conseiller du roi à Bourges, en récompense d'une action hardie qu'il avait faite. On la verra dans la remarque suivante. Il eut neuf enfans, dont notre François Junius fut l'un (3).

(B) *Son père.... se trouva exposé à bien des persécutions, pour avoir été soupçonné de luthéranisme.* Le gardien des cordeliers * d'Issoudun prêcha si effrontément contre Marguerite, reine de Navarre, duchesse de Berri, et sœur de François 1^{er}., qu'il osa dire qu'à cause qu'elle était luthérienne, elle méritait qu'on l'enveloppât dans un sac, et qu'on la jetât dans l'eau. Les magistrats du lieu l'exhortèrent à ne pas perdre ainsi le respect qui était dû à cette princesse; mais il se moqua de leur avis, et continua de prêcher sur ce ton-là. On fit informer contre lui, et l'on envoya au roi les informations. Le roi, résolu de le punir du même supplice dont il avait jugé digne la princesse, ordonna qu'on lui amenât ce moine. La reine de Navarre, intercédant pour le coupable, obtint que la peine serait modérée. La difficulté était de se saisir du personnage, car il avait la populace dans ses intérêts; de sorte que les magistrats d'Issoudun n'osaient entreprendre d'exécuter l'ordre de sa majesté. Denis du Jon, qui revenait des écoles, où il s'était tant battu, déclara que si le roi lui adressait la commission de prendre le moine, il l'exécuterait ponctuellement. Cette commission lui ayant été expédiée, il se mit à la tête des archers, et malgré les oppositions de la populace, il tira du cloître le prédicateur, qui fut envoyé aux galères pour deux ans. Du Jon à la vérité se mit par-là dans les bonnes grâces de François 1^{er}. et de la duchesse de Berri; mais il encourut la haine du peuple et celle des cordeliers, et s'attira une persé-

cution de calomnies, et de menaces, et de procès, laquelle aboutit enfin au cruel massacre qui fut commis en sa personne. *Hæc prima fuit actio, quæ in gratiam regis, sororisque reginæ insinuavit patrem: sed apud illam inconsultam plebeculam a franciscanorum ordinem odia perpetua conciliavit: indignissimamque calumnias, minas, criminationes, persecutiones, damna, cruentam denique cædem patri apportavit* (4). On l'accusa de luthéranisme, et l'on reborna sa servante pour attester qu'il ne gardait point les jours de jeûne (5). Il prit la fuite, ne voulant point se commettre avec des gens passionnés: on se saisit de ses biens, et il fallut que la reine de Navarre lui fournît pendant près d'un an de quoi subsister. Enfin, par l'autorité du roi, les accusations furent mises à néant, et alors du Jon obtint une charge de conseiller, etc. *Liberatus ab accusatione pater, auctoritate regis, patrimonium solum repetit, atque in Biturigum metropolim, ubi cum laude ad exitum usque vitæ consilio regii et pro tribuno militum honoribus à rege collatis defunctus est præter alia commoda honoraria, quæ à reginâ sorore illius et Biturigenæ Duce acceperat* (6). Voici comment il fut tué. Le jour de la Fête-Dieu les catholiques d'Issoudun, sans égard au traité de paix qui venait d'être conclu, commirent mille violences contre les réformés. Le roi expédia une commission à Denis du Jon pour informer de cette émeute et pour en punir les auteurs. Du Jon se rendit à Issoudun accompagné seulement de trois archers; il se proposa les autres en divers lieux, mais ne put que d'entrer dans la ville, car il fallait user de prudence dans une affaire si délicate. Ses précautions ne servirent de rien: on devina par quoi il venait; le peuple se rassembla, et assiégea le logis du commissaire. On y entra, on tua du Jon.

(2) *Hinc ab avo solennis litterarum quas Dionysio filio mittebat, et salsa inscriptio, Dionysio dilecto filio misso ad studendum, pro eo quod alii vulgò inscribunt studenti. Idem, ibid.*

(3) *Tiré de la Vie de Junius.*

* Leclerc et Joly, tout en disant que Bèze nomme ce cordelier Toussaint Hémart, remarque que Bèze ne parle pas de l'aventure racontée par Bayle.

(4) *Idem, ibid., col. 2.*

(5) *Et Franciscanorum arte, et plerumque denud odioque maximo pressus est ab illis specie et luthéranisme.... accusatus, et natus ad eam rem ancillâ quæ domi servabat. Ea patrem à se visum, quàm diutius videret, pro testimonio dicebat falso, et patrem sæpè audiivi confirmantem. Idem, ibid.*

(6) *Tiré de la Vie de Junius, pag. 7.*

le jeta par les fenêtres, on le jeta par les rues, on l'exposa aux biens, on défendit (7) publiquement de l'enterrer (8). Le conseil du roi conçut contre cette audace l'indignation qu'elle méritait, et ordonna que les murailles d'Issoudun fussent démolies; mais Cipierre et quelques autres seigneurs firent changer cet arrêt, et cela principalement à cause que le commissaire massacré était suspect de luthéranisme depuis plus de vingt-quatre ans. La veuve du défunt, voulant poursuivre la vengeance de ce meurtre, s'attira la haine de beaucoup de gens, et se consuma en vain. *Hæc cædes consilium regis commovit plurimum : et decretum de laefaciendis muris totius oppidi in eum factum propter atrocitatem sceleris, et periculosissimum exemplum illius. Sed postea conversa est factionibus et ratio consilii : tum propter Cipierri gubernatoris et nonnullorum nobilitate procerum inveterata odia, tum propter religionis pontificiæ zelum, cujus odio indolenter flagrabat inde ab annis amplius viginti quatuor criminabantur patrem. Itaque eandem illam neesse habuit mater in regis consilio persequi ex eo tempore : quo facto, cum ipsa in se cultorum concitavit odia, tum omnia præmune commoda quæ ex bellicâ libertate, furtis, rapinis, grassationibusque restabant ipsi, in hac persecutione occupavit (9).*

Je n'exhorte ici personne à admirer les mauvais effets du zèle de religion. Tant que l'on approuve les meurtres, qu'on désapprouve la conduite d'une femme qui demande la punition des meurtriers de son mari. Mais priez mon lecteur de faire attention à une chose. La religion, qui est regardée par tout le monde comme le plus ferme appui de l'autorité souveraine, et qui le serait effectivement si elle était bien entendue et bien pratiquée, est ordinairement ce qui sert le plus cette même autorité. Il n'y avait rien de plus juste que l'arrêt de François I^{er}. contre le prédicateur d'Issoudun, homme qui avait eu l'au-

dace de traiter si indignement en chaire la propre sœur de son roi. Cependant aucun magistrat n'ose exécuter les ordres de son monarque contre ce mutin; et lorsqu'un gentilhomme a le courage de les exécuter, il s'expose à mille persécutions, et il devient si odieux, que l'on protège hautement ceux qui le massacrent. La reine de Navarre fut la première à conseiller à ce gentilhomme de sortir de son pays (10), puisque l'exécution des ordres très-justes de son prince l'exposerait à la haine des bigots : preuve évidente que la cour ne se sent pas assez forte pour protéger ses bons serviteurs persécutés par les gens d'église. On dit ordinairement que le ministère évangélique est *ipsis angelis tremendum*, ajoutons-y et *ipsis quoque regibus*. Lisez bien l'histoire de l'Eglise Romaine, vous trouverez que les plus grands princes du monde ont eu plus à craindre les passions que les zéloteurs excitent, que les armes des infidèles : ainsi ce qui devrait être l'affermissement de la république, et de la majesté de l'état, est bien souvent l'obstacle le plus invincible que les souverains rencontrent à l'exécution de leurs ordres (11).

(C).... *Il exposa sa femme à de terribles médisances, parce qu'elle devint grosse pendant qu'on croyait qu'il était en fuite.* C'est une imprudence que de se mettre en état de le devenir quand le mari est fugitif; car s'il mourait avant que de revenir, et avant les couches, et sans reconnaître qu'il est l'auteur de cette grossesse, trois choses extrêmement possibles, comment pourrait-on se justifier envers le public? Mais de plus n'est-ce rien que de donner prise à la médisance, comme fit la femme de du Jon? On me répondra que ceci est aisé à dire, quand on en traite de sang-froid, et qu'on ne se met pas à la place des personnes amoureuses. Après quelques mois d'absence leurs feux sont si ardens, qu'aucune con-

(7) Il y eut néanmoins une femme qui l'enterra nuitamment. Idem, ibid.

(8) Tiré de la Vie de Franciscus Junius, liv. 14.

(9) Idem, ibidem.

(10) *Felicius certè utilisque politicos honores gestura, et temp. administratura, si post tam fortè ausum honestè et caute migratione, quam sæpè fieri Navarrenæ regina et nonnulli proceres cupiverunt, ut alibi reip. inserviret pater, sibi prospexisset.* Idem, ibidem, p. 6, col. 2.

(11) Considérez ce qui a été dit dans l'article ABBAS, tom. I, pag. 26, remarque (B).

sideration ne les saurait retenir : la passion entraîne, on n'écoute rien :

Fortis equus auriga, neque audia curus habens (12).

Quoi qu'il en soit, la mère de notre du Jon se vit diffamée, et cela lui perçait le cœur (13).

(D) *Sa honte naturelle jointe avec beaucoup d'ambition* } Ces deux passions ne semblent pas être faites l'une pour l'autre, et cependant elles s'allient quelquefois ensemble. Junius en est un exemple. Il avoue que dès son bas âge il souhaitait plus qu'il ne fallait d'être honoré et d'être loué, et qu'il ne pouvait souffrir les louanges qu'il voyait donner à d'autres. *Naturæ me puerum ad honorem et laudis appetentiam plus satis accendente Sic enim mala radix illa rât quævis in me germinabat, ut nec alienam laudem istâ ætate æquo animo ferre possem miser, nec in mediæ existimatione illâ conquiescere quam mihi conciliabam pertinacissimâ diligentia.* D'ailleurs, il avoue qu'il était d'un naturel si timide, et si sujet à la honte, qu'à l'âge même de près de cinquante ans il ne pouvait parler à sa propre femme sans rougir, et qu'il n'osait presque rien commander à ses domestiques. *Pudor summus qui me ad hanc usque ætatem sic pressit, ut rusticus magis ad omnia quam urbanus merito haberi possem.* Quid dicam nisi impudentem ferre pudorem esse qui me tantopere impeditum distinet, ut vix une pudore uxori res vulgarens enunciem, vix jam domi servitio imperem. Il prétend avoir tiré de grands avantages de cette honte, parce que, se défiant de soi-même, il s'appliquait beaucoup plus à profiter de ce qu'il entendait dire, et de ce qu'il voyait faire (14); et il déclare qu'il n'apprendrait point à ses lec-

teurs son infirmité, s'il se voyait qu'elle serait pour la jeunesse une leçon très-utile de modestie. *libentius prædico de infirmitate me, ut juvenis ab exemplo meo promptum hauriat ræmperantiam quæ se destitit, ut certum fructum peris certo judicio assequatur id minor, nihil mihi secundum institutionem Dei tam commodum a rebus omnibus, quam illam de qua diffidentiam ex consuetudine abstulit et pudoris mei, et audiam aliorum, quibuscunque affa, charvanham.* On ne saurait trop louer la modestie, et cette humilité qui fait que l'on se défie de soi-même; mais il est sûr qu'elle ne sert ni pour faire fortune dans le monde, ni si un père a dessein que ses enfants parviennent aux dignités, je lui conseillerais de leur inspirer plutôt la vanité et la présomption, que la défiance de leur mérite. Junius est peut-être le seul qui, par rapport aux avantages mondains, se soit vu trouver de sa modestie. Je ne prétends pas établir que l'arrogance soit toujours utile : elle perd quelquefois les jeunes gens, et les empêche de devenir : je ne parle de ceci qu'en général; je ne m'arrête pas aux exceptions.

(E) *Barthélemi Aneau* } En parlant ailleurs (15) de son commentaire sur les Emblèmes d'Alciat. Il s'appelait en latin *Annulus*, ou *Anulus* : il était natif de Bourges, et il publia plusieurs livres (16). Il fut tué honorablement dans le tumulte de religion * où Junius pensa périr : une femme aurait eu le même sort, si le prévôt de Lyon ne l'eût fait emprisonner (17).

(F) *Il donna un bon soufflet à sa fille qui lui vint faire des caresses.* Voici une chose tout autrement admirable que l'action de Théophraste (18); car elle est historique, et la

(12) Virg., Georg., lib. 1, vs. 514.

(13) *Profligatus pater etiam ad matrem comelulherat, hinc grævida facta mater prostituenda à vulgo, tandem in prostituta fuerat pudicitia illius. Utrique hoc incommode sanctum illius fœminæ animas oppugnabatur, obprobriumque malignum quidem plurimum tum Francisca illius reversionem, tum graviditatem, ut alibi, impudicam. Junius, in Vitâ eod., pag. 7, col. 1.*

(14) *Ex pudore hæc consequata sunt, videt à pueris quid mihi semper non diffusus, quid aliorum factis ostendit, sermonibus observandis et advertendis in usum meum studium. Id., ibid., col. 2.*

(15) Tom. I, pag. 300, remarque (B) de l'article *ALCIAT* (André).

(16) Voyez la Croix du Maine, pag. 3, et de Verdier Van-Privas, pag. 220, 222.

* Lactance et Joly semblent en avoir le souvenir dans un tumulte, dont, disent-ils, l'espérance d'un bagne fut la cause.

(17) Voyez la Vie de Junius, pag. 12, et 13.

(18) Voyez l'article *THEOPHRASTE*, tom. VII, pag. 334, remarque (C).

celle de Théagène n'est qu'une fiction de roman. Junius appliqué à ses études ne songeait à rien moins qu'à faire l'amour. Cependant on le grondait de son peu de galanterie, on lui représentait qu'il n'apprenait jamais la civilité, s'il ne devenait amoureux. Ces discours ne le firent pas changer de conduite, on l'exposa aux caresses de trois ou quatre filles qui l'obsédèrent effrontément. Elles se jetaient sur lui à tous les pas, et n'oubliaient rien pour triompher de sa pudeur. Enfin la patience lui échappa, il souffleta l'une d'entre elles; ce soufflet causa un grand bruit dans le logis. La fille qui avait reçu, ayant compris à l'air du jeune homme que ce n'était point pour rire, mais en se fâchant, qu'on avait ainsi traitée, se mit à crier et à pleurer. On se moqua d'elle, et de Junius aussi : mais cela le rendit odieux à plusieurs personnes. Il faut entendre lui-même. *Dies et noctes spectebant canes illæ promiscuè, nesciunt quid sibi vellent, et gravitatis inestatisque illius, quam in domo eterna videram, subindè recordantur. Neque id seorsim tentabant singulæ, verum etiam ternæ aut quatuor simul consertis manibus in me ruebant immodestissimè, ut pervento ad suam impuritatem animo de spoliis pudoris mei triumpharent. Tandem verò adeò me puduit arum impudentiæ, ut quum una multis spectantibus me amatorie esset, lorsa palpo, ego contra colaphum avem ei impegerim : quem illa adhibens utram in partem acciperet, fixis oculis attenta respexit ad me, et quantisper observans aliquam mei animi significationem : ut autem remissionem à me esse vidit, tum illa vociferationibus et ejulatibus implevit domum, omniumque risum imprudens sese, stultorum odia in me concivit (19).* Il se trouva si fatigué de ces tentations, qu'il eut mille fois envie de s'en retourner chez son père, mais la chasteté souffrait tant d'attaques ; mais il craignit leur ressentiment, et les calomnies dont ils se pourraient servir pour le décrier dans sa famille. (G) Il succomba de telle sorte aux pressions d'un libertin, qu'il se trouva

pleinement athée.] Par le conseil de Barthélemi Aneau, il avait lu Cicéron de *Legibus*, et en avait fait des recueils. Dans ces entrefaites il reçut une visite d'un homme, et il entendit appuyer sur tant de raisons ce que Cicéron allègue qu'Épicure rejetait la Providence, qu'il se laissa persuader cette impiété d'autant plus facilement qu'on en parlait tous les jours à table, et que tout le logis en retentissait (20). *Memini, quum libros M. Tullii de legibus per illud tempus, auctore et suasore Anulo (de quo antè dixi) expenderem, et notas quasdam in eos animadversionesque colligerem, venire hominem ad me, et illa Epicuri verba quæ libro primo exstant (21), nihil curare Deum nec sui, nec alieni, multis quàm diligentissimè confirmare : ad quæ ego non ratione judicioque certè respondebam : sed assensionem paulatim adhibens, sentiebam venenum serpens, quod imbiberam, confirmari in me : et cum auctoritate hominis, tum argutius dictorum ejus præceptis eò deferebar, ut meus animus in isto malo hærens occallesceret, totusque fieret ἀναίσθητός (22).*

(H) Les premières paroles qu'il rencontra dans le Nouveau Testament le touchèrent.] La chose est si édifiante, et si capable de faire songer à l'efficacité de la parole de Dieu, qu'il ne faut rien retrancher de ce récit. *Hic ergò Novum illud Testamentum divinitus oblatum aperio : aliud agenti exhibet se mihi aspectu primo augustissimum illud caput Joannis evangelistæ et apostoli : In principio erat Verbum, etc. Lego partem capituli, et ita commoveor legens, ut repente divinitatem argumenti, et scripti majestatem auctoritatemque senserim longo intervallo omnibus eloquentiæ fluminibus præeuntem. Horrebat corpus, stupebat animus, et totum illum*

(20) Istà horribili impietate contrata erat quotidianè mensa, personabat domus, circumstrepabant omnia aureis mens, adeò ut jamque ad alia omnia obsurdescerem. Nam quum omnibus horis aliquid atrociter fieri videmus, aut audimus, inquit Tullius, etiam qui naturæ mitissimi sumus, assiduitate molestiarum sensum omnem humanitatis ex animis amittimus : quum impudè fieri aut dici, pietatis sensum. Id., ibi 1., pag. 10, col. 1.

(21) Voici un péché de mémoire : Junius a pris le 1^{er} livre de *Legibus*, pour le 1^{er} livre de *Naturæ Deorum*.

(22) Junius, in *Vita sua*, pag. 10, col. 1.

(19) Junius, in *Vita sua*, pag. 9, col. 2.

diem sic afficiebar, ut qui essem, ipse mihi incertus viderer esse. Recordatus es mei, Domine Deus mi, pro immensâ misericordiâ tuâ, ovemque perditam in gregem tuum recepisti. Ex eo tempore, quum in me Deus tam potenter Spiritus sui virtute irruiisset alia frigidius et negligentius legere et tractare coepi : de his verò quæ ad pietatem pertinent cogitare amplius, et ardentius in eis versari (23).

(I) *Il se vit réduit à une extrême nécessité,] Il en donne un fort long détail, dont je ne marquerai que ces deux parties. N'ayant à l'approche de l'hiver qu'un pourpoint de toile avec un petit manteau, il résolut d'imiter Cléanthe (24), c'est-à-dire de gagner quelque chose par le travail de ses mains. Il voulait travailler à la journée, et faire le pionnier aux fossés de la république de Genève. Mais il trouva un jeune homme de son pays qui le secourut. Ayant eu besoin de ce secours plus long-temps qu'il n'aurait voulu, il craignit d'être importun, et dans cette crainte il se réduisit à ne faire qu'un petit repas chaque jour. Cette diète dura quatre mois, et le réduisit à une telle maigreur, qu'il n'avait presque pas la force de soutenir sa chemise. Il serait mort dans peu de temps, si ses amis ne l'eussent pressé de se nourrir un peu mieux. Ultrò ad menses quatuor jejunium ipse indixi mihi, et horam prandii in ambulatione, legens et memoriam colens, meditans, orans occupavi ; vespere autem cœnâ frugali usus sum, plurimum sorbens bina ova, et mediocrem vini cyathum hauriens. Sed ex diuturnâ istâ et pervicace inedia paulatim me invasit tabes, et ita exedit graviter, ut vires omnes exhaustum corpus deficerent. Quod malum tum demum sensi, quum instantibus amicis et tabem meam ex vultu recognoscentibus, ad majorem cibi copiam sumendam veni, et vivere institui liberalius ; nam vel indusii solius onere prægravati mihi esse humeri videbantur (25).*

(23) Junius, in Vita suâ, pag. 11, col. 2.

(24) Certum deliberatumque erat hebdomade proximè sequenturâ... alternos dies in egerendâ terrâ ad fossam urbis, et in studiis consumere, Cléanthis exemplo, ut levarem inopiam meam. Ibid., ibid.

(25) Ibid., pag. 13, col. 2.

(K) *La curiosité qu'eut un bon vieillard mérite d'être connue.] On lui avait fait accroire que Junius, prêdicant hérétique, avait les pieds fourchus, et il ne fut désabusé de cette pensée, qu'après l'avoir considéré depuis la tête jusques aux pieds. Ce fut en présence d'une nombreuse compagnie, qui avait espéré d'assister à une dispute entre Junius et un cordelier. Le lieu et l'heure de la conférence avaient été réglés ; mais le cordelier avait rebroussé chemin, sous prétexte d'avoir oublié quelque chose. J'avais ouï faire cent fois de semblables contes, mais je ne les avais jamais vus appuyés sur un témoignage imprimé et si authentique. Cela m'engage à rapporter les propres paroles de Junius. *Ridiculum est quod dicam, sed tamen indicium horum simplicitatis, et mendacissimæ illorum impudentiæ. Quum in campo essemus, Franciscani illius adventum expectantes, vir quidam senex frequentiam illam maximam quæ tum aderat perrumpens, copiam sibi fieri videndi mei postulavit. Audito strepitu rogabam quid rei esset. Cognito hominem esse mei videndi cupientem, monui ut daretur homini ad veniendum locus. Tum ille demisso vultu indè à pedibus ad verticem usque observans diligentissimè constitutionem meam, erupit in hæc verba : Eho, jamjam video non esse id verum, quod mihi de te fuerat enunciatur. Me autem dicente, quid ergo illud est? tibi, inquit, pedes fissos esse (26).**

(L) *Il avait eu de l'aversion pour les femmes ; mais il en fut purifié par Dieu par les quatre mariages qu'il contracta.] Je craindrais de mal traduire ses paroles ; c'est pourquoi je me contente de les rapporter. In conjugii variè me duriterque exercuit Dominus. Nam quatuor uxores duxi hactenus : adeò me (qui prius propter canum impiarum scelera à foeminis abhorrebam, et functionis meæ studio conjugium refugiebam pervicacissimè) castigavit Dominus, præposterum judicium meum tacitè exprobravit, et per jucundâ optimarum fidelissimarumque conjugum consuetudine evicit peccatum, indignamque de sexu foemineo toto op-*

(26) Ibid., pag. 20, col. 1.

nionem meam (27). Il observe qu'il perdit sa première épouse par l'ignorance d'une sage-femme, qui lui gâta l'utérus en l'accouchant de deux jumeaux (28). *Harum primam injuria obstetricis è vitâ sustulit, quum ita corruptus in obstetricatu fuisset illius uterus, ut annos amplius septem indesinente sanguinis defluvio afflicta sit atque exhausta, incredibili cruciatu ipsius et labore meo* (29). Les suites de cette affaire furent très-fâcheuses, non-seulement pour la femme, mais aussi pour le mari, savoir une perte de sang continuelle pendant plus de sept années. Sa seconde femme mourut grosse, le cinquième jour d'une fièvre continue. La troisième mourut hydropique. La quatrième était en vie lorsqu'il écrivait ceci, environ l'an 1592. Depuis elle mourut de la peste.

(M) *Il laissa quelques enfans.*] De sa seconde femme, fille de Jean Cornput, secrétaire et bourgmestre de Bréda, il eut entre autres enfans, une fille qui fut mariée au docte Jean Gérard * Vossius, et un fils, nommé JEAN-CASIMIR JUNIUS (30), qui étudia la théologie, et fut destiné par son père à la profession en hébreu ; mais cela ne réussit point. Il quitta la profession des lettres, et embrassa celle des armes, à la sollicitation de son oncle Jean Cornput (31), qui le fit lieutenant de sa compagnie. Il mourut à Gertrudenberg. Il avait publié en flamand l'apologie de la harangue de Dudley Carleton, ambassadeur du roi Jacques. Ce fut pour répondre à Jacques Taurin, ministre arminien d'Utrecht, qui avait réfuté (32) cette harangue. Il laissa un fils, nommé FRANÇOIS JUNIUS, né à Embden le 20 septembre 1624, qui a été professeur en droit dans l'académie de Groningue (33). Dans l'article sui-

vant je parlerai d'un autre FRANÇOIS JUNIUS, né du troisième mariage du professeur de Leyde.

(N) *Il publia beaucoup de livres.*] Ses œuvres théologiques, rassemblées en un corps, font deux volumes in-folio, et contiennent entre autres choses : 1°. un Commentaire sur les trois premiers chapitres de la Genèse, avec la réponse à vingt-deux objections de Simplicius (34) contre ce saint livre ; 2°. l'Analyse du Pentateuque, l'explication des prophéties d'Ézéchiel, et de Daniel, et de Jonas ; 3°. des Parallèles sacrés, et des notes sur l'Apocalypse, et sur l'épître de saint Jude ; 4°. des Observations contre Bellarmin, et sur l'anathème dont Gebhard Truchses, archevêque de Cologne, fut frappé par Grégoire XIII. Il s'exerça sur la critique profane ; car il publia des notes sur Manilius et sur les épîtres de Cicéron : il en publia aussi sur Tertullien, et sur un ouvrage de George Codinus Curopalates. Il fit quelques traductions latines ; celle de la Démonomanie de Bodin, celle de Jean du Tillet, celle du plaidoyer d'Arnauld contre les jésuites, etc. Il fit une réponse (35) en français, aux trois vérités de Pierre Charron. Il ne faut pas oublier qu'il entendait la langue grecque et les langues orientales. Il fut le premier qui mit au jour le livre de George Codinus, de *Officialibus Palatii Constantinopolitani, et Officiis magnæ ecclesiæ*. Il y ajouta une traduction latine avec des notes. Il fit deux éditions de cet ouvrage : la première l'an 1588, où il mit son nom en hébreu, car il s'y nomma *Nadabus Agmonius* (36). Il la dédia aux magistrats de Francfort. Il dédia la deuxième à Marquard Fréher, qui lui avait procuré des manuscrits par le moyen desquels il remplit plusieurs lacunes de l'édition précédente. Il en préparait une troisième, qui aurait été exempte d'une partie des fautes qui lui étaient échappées dans les deux

(27) Janius, in *Vitâ suâ*, pag. 21, col. 2.

(28) *Qui ne vécut pas. Ex primâ, dit-il, nulli vix viderunt lucem.*

(29) Janius, in *Vitâ suâ*, pag. 21, col. 1.

Leclerc observe qu'il s'appelait Gérard-Jean.

(30) *Filleul du prince Jean Casimir, administrateur du Palatinat.*

(31) *Il a été gouverneur de la citadelle de Minsingue. Météren parle de lui. Vitæ Profess. minx., pag. 224.*

(32) *Son écrit est intitulé : Statuta Orationis letoni, etc.*

(33) *Voyez la Vie des Professeurs de Groningue, pag. 224, 225.*

(34) *Et non pas Symmachus, comme le dit Melchior Adam, in Vitâ Junii, pag. 201.*

(35) *Elle fut imprimée à Leyde, in-4°, l'an 1590.*

(36) *Et non pas Aymonius, comme dit Placcius, de Pseudonymis, pag. 229, qui peu après met Cornélius, au lieu de Codinus, et apprehendit au lieu de reprehendit.*

(Q) *Il croyait qu'on se peut sauver dans la communion romaine.*] Il ne laissait pas de l'appeler avec les autres ministres la paillarde de l'Apocalypse ; mais il disait qu'elle était toujours l'épouse du fils de Dieu, une épouse dont Jésus-Christ supporte l'infidélité, et qu'il n'a point répudiée. Cela ne plaisait point à Théodore de Bèze, grand partisan de la monarchie des Solipses. Qu'il me soit permis d'appeler ainsi les communions qui se croient seules dans la voie du salut. Junius donnait assez d'étendue à la vraie église. M. Nicole ne le savait pas peut-être (57). *Doctissimus socer Junius cum nollet ab iis discedere, qui romanam ecclesiam censent esse meretricem Babylonicam, et tamen statueret salvari in eâ innumera milia, aiebat esse vivum corpus, sed ulceribus obsitum : meretricem esse, sed adhuc sponsam Christi, vel conjugem, quia Christus necdum ei miserit libellum repudii. Sed non eo satisfacit Genevensibus : qui illam dicerent idololatricam, ac proinde neminem in eâ salvari. Narravit mihi aliquando doct. Anthonius Thysius, cum primum Genevam venisset, et soceri mei nomine multam salutem diceret D. Bezæ, illum continuo subjecisse : Et quomodo valet carissimus frater Junius ? vir est egregius de ecclesiis nostris meritis : quanquam in uno capite dissentiat à nobis. Id caput erat de ecclesia : quam Junius negabat tam arctis limitibus concludi, ut multi volunt* (58).

Voilà ce que Vossius raconte. Il dit en un autre endroit que Junius, beaucoup plus exempt de prévention qu'on ne l'est pour l'ordinaire, disait fort souvent sur ses vieux jours : Plus je vis, plus je reconnais mon ignorance. *Socer meus Fr. Junius, tanti cum à multis retrò annis nominis foret, postremis tamen annis crebro illud in ore habebat, magis et magis se in dies videri, quàm multa se fugerent. Ita ille, qui cum novellis doctoribus socidrat antiquos ; qui etiam partium studio non paulò mi-*

(57) Voyez la préface de son *Traité de l'Unité de l'église*, où il parle de quelques ministres qui ont cru que la vraie église est répandue dans diverses communions.

(58) Vossius, *epistola ad Hugon. Grotium*. C'est la DLXXI, dans les *Epist. eccles.* et *theolog.* de l'édition in-folio, pag. 818.

nus laborabat quàm vulgò fieri solent (59).

(59) *Idem, apud Colomesium, Gallie orient. pag. 96.*

JUNIUS (FRANÇOIS), fils du précédent (a), naquit à Heidelberg, l'an 1589. Son premier dessein fut de devenir homme de guerre ; mais la trêve qui fut conclue l'an 1609, pour douze ans, lui fit prendre une autre résolution : ce fut celle de s'appliquer à l'étude. Il fit un voyage en France, d'où il passa en Angleterre, l'an 1620. Il entra chez le comte d'Arondell, et s'y arrêta pendant trente ans, après quoi il s'en retourna en Hollande, et y continua une étude à quoi il s'était fort appliqué en Angleterre, je veux dire celle des langues septentrionales (A). Il y fit des progrès extraordinaires. Il se passionna tellement pour cette étude, qu'ayant su qu'il y avait en Frise quelques villages où l'ancienne langue des Saxons s'était conservée, il y alla demeurer deux ans. Il repassa en Angleterre, l'an 1675, et, après avoir séjourné deux années à Oxford, il se retira à Windsor chez Isaac Vossius, son neveu, et y mourut au bout d'un an. L'université d'Oxford, à laquelle il légua ses manuscrits, lui a dressé un monument très-honorable (b). Nous parlerons des livres qu'il a publiés (B). C'était non-seulement un homme

(a) Du troisième mariage contracté avec Jeanne l'Ermite, fille de Simon l'Ermite, seigneur de Betinfart, échevin d'Amers, et parente de Daniel l'ERMITE, de que loco.

(b) Tiré de sa Vie, composée par M. Grotius, et mise à la tête du livre de *Picturæ veterum, in-folio*.

de très-grande érudition, mais aussi de très-bonne vie. On ne remarquait en lui aucune passion vicieuse. Il ne songeait ni aux biens, ni aux dignités de la terre : ses livres étaient son unique soin ; et jamais homme peut-être n'a plus étudié que lui, sans faire aucun préjudice à sa santé (C). Je rapporterai un passage du sieur Colomiés (D).

Quand j'ai parlé de son séjour à Oxford, et du temps auquel il mourut, j'ai suivi la narration de M. Grævius ; mais elle n'est point exacte. Je la rectifie ici en remarquant que Junius se retira à Oxford au mois d'octobre 1676, qu'il en partit au mois d'août 1677, pour aller voir Vossius, dans la maison duquel il mourut, proche de Windsor, le 19 de novembre 1677. Il ne fut malade que peu de jours. Il fut enterré à Windsor, dans l'église de Saint-George (c).

(c) Tiré de l'Athenæ Oxonienses.

(A) Il s'appliqua..... à l'étude des langues septentrionales.] Ayant rencontré en Angleterre plusieurs livres anglo-saxons, il résolut d'en profiter ; et comme il connut, par l'intelligence qu'il acquit du langage anglo-saxon, que cela lui donnerait lieu de déterrer beaucoup d'étymologies pour l'illustration du flamand, le l'anglais et de l'allemand, il s'appliqua tout entier à cette étude, et apprit ensuite l'ancienne langue des Goths, des Français, des Cimbres et des Frisons, par où il connut l'étymologie de plusieurs termes italiens, français et espagnols ; car les Goths, les Vandales, les Français, les Burguignons et les Allemands, entendirent leur langue dans les provinces qu'ils conquièrent : il en reste encore des traces (1). Il s'appliqua

tout entier à composer des glossaires (2) ; et voici la filiation qu'il découvrit. *His omnibus linguis imbibendis cum satis diu insudasset, vidit, quod et privatim apud omnes, quibuscum agebat de hac doctrina, tum publicè testatus est, gothicam esse matrem omnium cæterarum teutonicarum linguarum, ex quâ profluxerit vetus cimbrica, monumentis Runarum posteris tradita, nec non suecica, danica, norwegica, islandica, quibus illius plagæ homines isto tempore suas animi cogitationes explicant. Ex anglo-saxonica, quæ et ipsa aut propago est gothica, aut illius soror germana, ejusdem matris filia, manavit anglica, scotica, belgica, frisia vetus. Ex gothica et saxonica oritur francica, quæ germanicæ superioris parens est. Harum veterimarum linguarum, et dialectorum, quæ ex illis ductæ sunt, cognitionem invicto studio, et incredibili assiduitate non primus tantum assecutus est, sed et solus, viam secutus nullius antè tritam vestigiis (3).*

(B) Nous parlerons des livres qu'il a publiés.] L'an 1637, il mit au jour un traité de *Picturæ Veterum*, qui est tout rempli d'une très-belle littérature. Dans la suite il l'augmenta de telle sorte, que la seconde édition qu'on en a faite (4) est un assez gros in-folio, au lieu que la première n'était qu'un in-4°. de 318 pages. Il y a très-peu de choses dans les auteurs grecs et latins, touchant la peinture et les anciens peintres, qui aient échappé à la diligence de cet auteur. L'an 1655 il publia des remarques sur la paraphrase du Cantique des Cantiques, composée en langue franque (5) par l'abbé Willéram, et mise au jour la première fois par Paul Mériula. Étant revenu en Hollande après les deux ans qu'il passa en Frise, il rencontra l'ancien manuscrit gothique qu'on surnomme d'Argent (6) : il s'appliqua unique-

(2) Totus erat in contexendis anglo-saxonice, et cimbrice Lexicis ac Glossariis et explanandis antiquissimis harum gentium scriptoribus. Grævius, *ibid.*

(3) Idem, *ibidem.*

(4) A Rotterdam, chez Reinier Leers, 1694.

(5) Francica Paraphrasis.

(6) Qui argenteus dicitur, quoniam quatuor evangelia litteris argenteis Gothicis in illo fuerant descripta. Grævius, in Vita F. Junii.

(1) Tiré de sa Vie, composée par M. Grævius, à la tête de l'édition in-folio du livre de *variæ Veterum.*

(Q) Il croyait qu'on se peut sauver dans la communion romaine.] Il ne laissait pas de l'appeler avec les autres ministres la paillarde de l'Apocalypse ; mais il disait qu'elle était toujours l'épouse du fils de Dieu, une épouse dont Jésus-Christ supporte l'infidélité, et qu'il n'a point répudiée. Cela ne plaisait point à Théodore de Bèze, grand partisan de la monarchie des Solipses. Qu'il me soit permis d'appeler ainsi les communions qui croient seules dans la voie du salut. Junius donnait assez d'étendue à la vraie église. M. Nicole ne le pas peut-être (57). *Doctissimus Junius cum nollet ab iis discedere qui romanam ecclesiam cernere meretricem Babyloniam statueret salvari in edificatione, aiebat esse vivum membrum, quod in ulceribus obsitum : membrum, sed adhuc sponsam, non jugem, quia Christus non deserit. Tibellum respondit : non satisfacit. Generi dicerent idololatriam, non minem in edificatione, hi aliquando, sed, cum, et soceri non diceret. Iste : après dîner il faisait l'exercice corporel jusqu'à quatre heures (9) ; il reprenait ses études trois heures, et il ne les quitte qu'à huit pour aller souper, et ensuite il se couchait. Il ne sortait presque jamais de son logis, et jamais il n'en sortait que pour quelque affaire. Tout cela n'empêchait point qu'il ne jouît d'une parfaite santé. Il ne fut jamais malade. *Firma fuit valetudine, ut prosperrima per omnem ætatem sine ulla corporis offensione uteretur, quamvis totos dies à summo mane usque ad noctem incumberet litteris, et rarissimè, nec unquam nisi negotiorum ratio id ei quasi imperaret, prodiret in publi-**

(7) Dans la Vie de Junius on dit XI ; mais dans le Catalogue des manuscrits légués à l'académie d'Oxford par Junius, on dit IX.

(8) Tiré de sa Vie.

(9) *Hord primò prandebat, sequente corpus exercebat vel in arca subdivali ambulando contentius. aut etiam subsultum nonnunquam currando, aut, si id non ferret asperior tempestas, per omnes scalas in cœnaculum ascendendo valetudinis tuendæ causâ. Grævius, in Vit. Fr. Junii.*

nus laborabat let (59).

(59) Idem, ibidem.

JUNIUS.

pro-

quorum, et quod profuerent rebus

monumentis Romanorum pre-

terit, nec non suecæ, de-

meritæ, ilanlica, quibus

hæc homines isto tempore

exequuntur explicant.

que et ipse

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

aut illius

(10) Idem, ibidem.

(11) Idem, ibidem.

(12) *Dum careo veris, gaudia falsa*

Ovid., Heroid., epist. XIII, 1.

Conférez M. Dacier, sur Horace, liv. I, VIII, pag. 406, 410, 411.

JUNIUS.

JUNIUS.

pas été

ais aimeraient autant

amnés aux galères, qu'à pas

leur vie, comme il faisait, à l'en

de ses pupitres sans goûter le ph

du jeu, ni celui des femmes, ni

lui de la bonne chère, ni celui

conversations. Et comment faire,

mandent-ils sans vin le jour, et

nuit sans faire l'amour? Mais il

trompent s'ils croient que leur

heur surpasse le sien. Il était

doute l'un des hommes du mon

plus heureux, à moins qu'il n'e

faiblesse que d'autres ont eue

chagriner pour des vétilles : car

me il y a des gens qui n'ayant

raison de se rejouir se font de

sirs chimériques qui les amusent

il y en a au contraire qui étant

branlables aux plus légitimes

du chagrin, s'inquiètent pour

sujets ridicules, dont ils ont

honte de se plaindre.

(D) Je rapporterai un passe

sieur Colomies.] « J'ai connu

» Haye le savant M. Junius,

» ce célèbre François Junius,

» été professeur en théologie à

» C'est un vieillard qui a po

ans, mais qui est
oureux. Il étudie
ize ou quatorze
depuis peu les
langue gothi-
et travaillé.

(B), et que, pour n'en être plus importunée, elle s'enfuit dans un antre. Ils ajoutent qu'elle y rencontra un homme dont les discours l'attendrissent de telle sorte en faveur de Jupiter, qu'elle consentit à le rendre heureux sur-le-champ(c). D'autres avoueraient peut-être que ce fut la première fois que Jupiter jouit d'elle, mais non pas la première fois qu'elle sentit ce plaisir; car ils entendent qu'avant que Jupiter cherchât, elle passa par les mains d'Eurymédon, géant fénelard, à telles enseignes qu'elle eut en son sein un fils,

qu'il appela Prométhée (C). Jupiter ne le sut qu'après ses nocces, et déchargea son chagrin sur ce bâtard, sous d'autres prétextes. Il y eut d'autres rencontres où la chasteté de sa femme fut pour lui une chose très-douteuse (D). Il méritait bien cela, lui dont les galanteries étaient si fréquentes. Il n'y a guère d'animaux dont il n'empruntât la forme pour conquérir des pucelages. Tout le monde a ouï dire qu'il se métamorphosa en coucou, afin de pouvoir jouir de Junon (E). Cette déesse présidait sur les mariages (d), et ne devait pas avoir cet emploi. Cela était de mauvais augure: car elle faisait un mauvais ménage avec son mari; et malgré les fortes raisons qui l'engageaient à la supporter, après tant de justes sujets de jalousie qu'il lui donnait, leurs querelles furent poussées jusqu'au divorce (F); et je crois qu'avant que d'en venir là, il avait essayé si en la battant il la

une de
Saturne et
père bien résolu
ses enfans, de peur
qu'ils ne le chassassent
du trône, ne lui fit pas plus de
partier qu'aux deux filles (a)
qu'il avait déjà avalées; mais il
fallut rendre gorge quelques
jours après. On lui donna un
savage qui lui fit vomir tous
ses enfans qu'il avait eu l'inhu-
manité de dévorer (b). C'est ain-
si que Junon revint au monde.
On raconte diversement les cir-
constances de son mariage avec
Jupiter. Il y a une tradition qui
porte qu'ils s'aimèrent, et qu'ils
s'attachèrent ensemble à l'insu de
son père et mère (A), et cela
si qu'il paraisse qu'on ait fait
long-temps attendre le soupi-
er. Mais d'autres disent qu'elle
vint en fille de bien et d'hon-
neur aux demandes de Jupiter

(a) A Vesta et à Cérès, sœurs aînées de
Jupiter. Apollodor., lib. I., pag. 4.

(b) Apollodor., ibid.

(c) Voyez l'article d'ACHILLE, tom. I.

(d) Voyez la remarque (Z).

JUNIO.
On ne
cum satis diu insulisset, vidit. Quod
privatim apud omnes, quibuscum
est, gothicam esse matrem
arum teutoniarum li-
a profuerent velus
Runarum nos-
ueca, da-
quibus
more

ment à l'expliquer, et il en vint à bout en peu de temps. Il publia donc cette paraphrase gothique des quatre évangiles, avec un glossaire gothique, à quoi il joignit l'ancienne version anglo-saxonne de ces mêmes évangiles, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par les notes de Thomas Mareschal. Ce n'est là qu'une très-petite partie de ses travaux, ce qui en reste à imprimer est tout autrement considérable. Son glossaire en cinq langues, où il recherche et où il explique les origines des langues septentrionales, contient XI (7) volumes manuscrits, que Jean Fell, évêque d'Oxford, fit mettre au net pour les donner à l'imprimeur. Son commentaire sur l'harmonie des quatre évangiles, sur l'harmonie, dis-je, de Tatien est fort ample. Je ne dis rien de tant d'autres livres sur quoi il a fait des notes (8). Consultez le catalogue des manuscrits qu'il légua à l'académie d'Oxford. Il est à la fin de sa Vie.

(C) *Jamais homme n'a plus étudié que lui sans faire aucun préjudice à sa santé.*] Il se levait à quatre heures aussi bien l'hiver que l'été, et étudiait jusqu'à l'heure du dîner. Il dînait à une heure : après dîner il faisait quelque exercice corporel jusqu'à trois heures (9) ; il reprenait ses études à trois heures, et il ne les quittait qu'à huit pour aller souper, et ensuite il se couchait. Il ne sortait presque jamais de son logis, et jamais il n'en sortait que pour quelque affaire. Tout cela n'empêchait point qu'il ne jouît d'une parfaite santé. Il ne fut jamais malade. *Firmâ fuit valetudine, ut prosperrima per omnem ætatem sine ullâ corporis offensione uteretur, quamvis totos dies à summo mane usque ad noctem incumberet litteris, et rarissimè, nec unquam nisi negotiorum ratio id ei quasi imperaret, prodiret in publi-*

(7) Dans la Vie de Junius on dit XI ; mais dans le Catalogue des manuscrits légués à l'académie d'Oxford par Junius, on dit IX.

(8) Tiré de sa Vie.

(9) *Horâ primâ prandebat, sequente corpus exercebat vel in arci subdivali ambulando contentius. aut etiam subulim nonnunquam currando, aut, si id non ferret asperior tempestas, per omnes scalas in conaculum ascendendo valetudinis tuendæ causâ.* Grævius, in Vit. Fr. Junii.

cum (10). Cette longue solitude passée sur des livres barbares, sur des mots sauvages, et employée à faire cinq lexicons gothiques ou tudesques, ne diminua rien de sa gaieté, non pas même dans sa grande vieillesse : il fut toujours exempt des atteintes de l'humeur chagrine, et toujours affable à ceux qui le visitaient, quoiqu'il n'aimât pas qu'on le détournât. M. Grævius nous va décrire cela en beaux termes. *In assiduitate tantâ licet invitâ admodum avocaretur ab his, quibus insudabat, curis, tam longè tamen aberat omnis morositas ingenii que tristitia, que solet esse propriâ us, qui à luce hominum et celebritate alieniores omne tempus et operam domi suæ in doctrinæ et litterarum studiis consumunt, præcipuè senes, ut nihil sene nostro fieri posset suavius et facilius* (11). Les gens du monde ne sauraient se persuader qu'il n'ait pas été malheureux ; ils aimeraient autant être condamnés aux galères, qu'à passer leur vie, comme il faisait, à l'entour de ses pupitres sans goûter le plaisir du jeu, ni celui des femmes, ni celui de la bonne chère, ni celui des conversations. *Et comment faire, demandent-ils sans vin le jour, et la nuit sans faire l'amour ?* Mais ils se trompent s'ils croient que leur bonheur surpasse le sien. Il était sans doute l'un des hommes du monde le plus heureux, à moins qu'il n'eût la faiblesse que d'autres ont eue de se chagriner pour des vécilles : car comme il y a des gens qui n'ayant nulle raison de se rejouir se font des plaisirs chimériques qui les amusent (12), il y en a au contraire qui étant inébranlables aux plus légitimes causes du chagrin, s'inquiètent pour des sujets ridicules, dont ils auraient honte de se plaindre.

(D) *Je rapporterai un passage de sieur Colomès.*] « J'ai connu à la Haye le savant M. Junius, fils de ce célèbre François Junius, qui a été professeur en théologie à Leyde. C'est un vieillard qui a près de

(10) *Idem, ibidem.*

(11) *Idem, ibidem.*

(12) *Dum carco veris, gaudia falsa juro.* Ovid., *Heroid.*, *epist. XIII.* et *vers.* Conférez M. Dacier, sur Horace, *liv. I.* *vers. VIII.* pag. 406, 410, 411.

» quatre-vingts ans , mais qui est
 » encore fort vigoureux. Il étudie
 » tous les jours treize ou quatorze
 » heures, et a publié depuis peu les
 » quatre évangiles en langue gothi-
 » que avec un glossaire fort travaillé.
 » Il m'a fait présent de ce bel ouvra-
 » ge, et m'a dit qu'il ferait bientôt
 » réimprimer son livre de *Pictura*
 » *Veterum*, avec les noms et les ou-
 » vrages de tous les peintres de l'an-
 » tiquité. Il sera dédié au comte
 » d'Arundel d'aujourd'hui, qui a été
 » son disciple, lorsqu'il était en An-
 » gleterre bibliothécaire de son père.
 » Je ne dois pas oublier, pour la
 » gloire de M. Junius, que Grotius
 » loue fort son livre de la peinture,
 » dans une lettre que voici (13). »
 Cette lettre a été mise à la tête de la
 nouvelle édition de l'ouvrage de no-
 tre Junius.

(13) Colomiès, dans ses *Opusculs*, pag. 116.
 Édition d'Utrecht, 1669.

JUNON, sœur et femme de
 Jupiter, était fille de Saturne et
 de Rhée. Son père bien résolu
 à dévorer ses enfans, de peur
 qu'un jour ils ne le chassassent
 du trône, ne lui fit pas plus de
 quartier qu'aux deux filles (a)
 qu'il avait déjà avalées; mais il
 lui fallut rendre gorge quelques
 années après. On lui donna un
 breuvage qui lui fit vomir tous
 les enfans qu'il avait eu l'inhu-
 manité de dévorer (b). C'est ain-
 si que Junon revint au monde.
 On raconte diversement les cir-
 constances de son mariage avec
 Jupiter. Il y a une tradition qui
 porte qu'ils s'aimèrent, et qu'ils
 couchèrent ensemble à l'insu de
 leurs père et mère (A), et cela
 sans qu'il paraisse qu'on ait fait
 long-temps attendre le soupi-
 rant. Mais d'autres disent qu'elle
 résista en fille de bien et d'hon-
 neur aux demandes de Jupiter

(a) *A Vesta et à Cérès, sœurs aînées de
 Junon.* Apollodor., lib. I, pag. 4.
 (b) Apollodor., *ibid.*

(B), et que, pour n'en être plus
 importunée, elle s'enfuit dans un
 antre. Ils ajoutent qu'elle y ren-
 contra un homme dont les dis-
 cours l'attendrissent de telle sor-
 te en faveur de Jupiter, qu'elle
 consentit à le rendre heureux sur-
 le-champ (c). D'autres avoueraient
 peut-être que ce fut la première
 fois que Jupiter jouit d'elle,
 mais non pas la première fois
 qu'elle sentit ce plaisir; car ils
 prétendent qu'avant que Jupiter
 la recherchât, elle passa par les
 mains d'Eurymédon, géant fé-
 lon et paillard, à telles enseignes
 qu'il la rendit enceinte d'un fils,
 qui s'appela Prométhée (C). Ju-
 piter ne le sut qu'après ses no-
 ces, et déchargea son chagrin
 sur ce bâtard, sous d'autres pré-
 textes. Il y eut d'autres rencon-
 tres où la chasteté de sa femme
 fut pour lui une chose très-dou-
 teuse (D). Il méritait bien cela,
 lui dont les galanteries étaient
 si fréquentes. Il n'y a guère d'a-
 nimaux dont il n'empruntât la
 forme pour conquérir des puce-
 lages. Tout le monde a ouï dire
 qu'il se métamorphosa en cou-
 cou, afin de pouvoir jouir de Ju-
 non (E). Cette déesse présidait sur
 les mariages (d), et ne devait pas
 avoir cet emploi. Cela était de
 mauvais augure: car elle faisait
 un mauvais ménage avec son
 mari; et malgré les fortes rai-
 sons qui l'engageaient à la sup-
 porter, après tant de justes su-
 jets de jalousie qu'il lui donnait,
 leurs querelles furent poussées
 jusqu'au divorce (F); et je crois
 qu'avant que d'en venir là, il
 avait essayé si en la battant il la

(c) Voyez l'article d'ACHILLE, tom. I.

(d) Voyez la remarque (Z).

pourrait mettre à la raison. Il la tint une fois pendue entre ciel et terre pendant quelque temps (G). Si d'un côté elle eut l'intendance des mariages, et la préfecture des noces, elle eut de l'autre celle de leurs suites naturelles, je veux dire qu'elle présida aux accouchemens, et à plusieurs choses qui en dépendent (H). Michel de Montaigne n'a pas bien su l'origine d'une aventure qu'il tire de Platon, et qu'il exprime un peu trop gaillardement (I). On ne s'accorde pas touchant le lieu où Junon fut élevée; les uns disent que ce fut à Samos (e); d'autres disent que ce fut dans l'océan (K). Mais il n'y eut point de ville où elle fût plus honorée que dans Argos (L). Elle le fut aussi beaucoup à Carthage (M), et dans Olympie. Il y avait dans cette dernière ville seize dames préposées aux jeux que l'on célébrait en son honneur tous les cinq ans. Trois classes de jeunes filles y disputaient le prix de la course, et descendaient dans la carrière des jeux olympiques, et la fournissaient presque toute entière. Les victorieuses recevaient une couronne d'olivier. Les mêmes dames faisaient un *peplus* (f) qu'elles consacraient à cette déesse tous les cinq ans (g). Au reste, les infidélités conjugales de Jupiter étaient d'autant plus inexcusables, que Junon avait le secret de redevenir tous les ans pucelle (N). Ses amours pour Jason n'ont pas fait beaucoup de bruit (O). Elle se tira honorablement des pièges

qu'Ixion lui avait tendus (P). Si l'on en croit quelques auteurs elle n'eut de son mari aucun enfant; et toutes les fois qu'elle conçut elle le fit d'une façon tout-à-fait extraordinaire (Q): mais elle eut du lait selon la coutume; et il faut bien qu'on le suppose, puisqu'on veut qu'elle ait donné à téter à l'un des bâtards de son mari. Il fallut user de ruse pour l'y engager; et ce fut alors, dit-on, que se forma dans le ciel ce que nos peuples appellent le chemin de saint Jacques (R). Quelques-uns de ceux qui mettent au nombre des épithètes de Junon le mot *regina* s'abusent puérilement (S); quoique sous ce nom elle ait été la protectrice des Veientins (h), et placée à Rome sur l'une des sept montagnes. Je doute que ceux qui disent, qu'elle ne commença de favoriser les Romains que dans la seconde guerre punique (T), aient raison. Elle fut honorée à Rome sous quelques autres titres: sous celui de *Moneta* (U), sous celui de *Sospita*, etc. On ne se contenta point de s'associer avec les habitans de Lanuvium, l'an 416, pour le culte de cette divinité, sous ce dernier titre (i); on lui fit bâtir, de plus, un temple au marché aux herbes, l'an 560. Caius Cornélius Céthégus, qui l'avait voué quatre années auparavant lorsqu'en qualité de consul il faisait la guerre aux Insubres (k), fut celui qui le consacra en qualité de censeur (l). On fit réparer ce tem-

(e) Voyez la remarque (K).

(f) Espèce de robe ou de voile.

(g) Ex Pausan., lib. V, cap. XVI, pag. m. 417.

(h) Voyez la remarque (U).

(i) Livius, lib. VIII, cap. XIV. Voyez la remarque (Y) au commencement.

(k) Idem, lib. XXXII, cap. XXII.

(l) Livius, lib. XXXIV, cap. LIII.

ple, l'an 663, et cela à cause d'un songe de femme (m). Le culte de Junon dans Rome était fort ancien (X). Les honneurs qu'elle recevait dans d'autres villes d'Italie étaient très-grands (Y). Elle y faisait beaucoup de miracles. Elle avait un temple à Falère, avant que Rome fût bâtie. Il ressemblait à celui d'Argos, et l'on s'y servait des mêmes cérémonies que les Argiens avaient consacrées à son culte. C'est ce que Denys d'Halicarnasse nous apprend au chapitre XXI du I^{er}. livre.

Je voudrais bien savoir si quelqu'un parmi les sages du paganisme a fait attention à une chose dont il me semble qu'il n'était pas malaisé de s'apercevoir, c'est que personne n'avait moins de part à la vie heureuse, qui est un état très-essentiel à la nature divine (n), que la plus grande des déesses. On ne saurait guère concevoir de condition plus misérable que celle de Junon. Je ne me fonde pas sur le caractère de ses emplois, quelque pénibles, et quelque remplis de désagréments qu'ils pussent être (Z), et quelque juste sujet qu'ils aient donné de tourner en ridicule le système théologique des païens (AA). Je me fonde sur la nécessité où elle se vit réduite de persécuter les maîtresses et les bârds de son mari, pour chercher du soulagement à la jalousie

qui la dévorait. Elle fut sensible à cette passion autant que le demandait l'humeur altière et impérieuse qui lui était inspirée par sa qualité de sœur et de femme du plus grand des dieux. Cette sensibilité rendait plus insupportable son tourment, et l'obligeait à tracasser par mer et par terre pour se procurer le plaisir de la vengeance. Elle n'y oubliait rien, et ne se donnait aucun repos; mais elle ne goûtait jamais la satisfaction d'avoir réussi pleinement et parfaitement (BB). C'était toujours à recommencer. Il ne faut pas prendre pour la moindre des disgrâces dont sa vie fut traversée, le malheur qu'elle eut de perdre sa cause dans une dispute de beauté (CC); car le ressentiment qu'elle témoigna de l'offense qu'elle crut avoir reçue de Paris, le juge de ce procès, fut très-violent, et suivi de mille fatigues et de plusieurs afflictions. Ce fut sans doute une blessure plus cuisante que le coup de flèche à trois pointes qu'elle avait reçu d'Hercule au téton droit (o). On a dit qu'après la consommation de son mariage elle se lava dans une fontaine située entre le Tigre et l'Euphrate, et que depuis ce temps-là les eaux de cette fontaine eurent une odeur très-agréable dont l'air d'alentour était embaumé (DD). Junon était belle, et à cause de cela l'on pouvait dire que les adultères de Jupiter étaient plus

(m) Cicero, de Divinat., lib. I, init., folio 24, B. et folio 311, B.

(n) *Que nobis natura informationem Deorum ipsorum dedit, eadem insculpsit in entibus ut eos æternos et beatos haberemus.* Cicero, de Nat. Deorum, lib. I, cap. XVII. Voyez aussi Aristote (de Repub., lib. VII, p. I, pag. m. 321, E. Voyez aussi la remarque (N) de l'article de Σειρῶσα, num 5, m. XIII.

(o) Voyez Homère, Iliad., lib. V, vs. 392 et suiv., qui dit que cette blessure fut très-douloureuse :

. . . τότε κέν μιν ἀνίκητον λάβεν ἄλγος.

. . . Tunc ipsam gravissimus occupavit dolor.

blâmables (EE). On serait bien chicaneur, si l'on critiquait Arnobe qui en a jugé de cette manière. La superstition des Romains était si grande, qu'il y avait des femmes qui honoraient Junon en faisant semblant de la peigner et de la parer, et en lui tenant le miroir (FF); mais d'autres ne la craignaient guère, car elles allaient s'asseoir dans le Capitole auprès de son mari, dont elles s'imaginaient être les maîtresses. Voyez la dernière remarque.

(A) *Une tradition porte que Jupiter et Junon couchèrent ensemble à l'insu de leurs père et mère.*] Ceux qui voudront une bonne preuve de ce fait la trouveront dans ces paroles de l'Iliade (1) :

Ὀς δ' ἰδὼν, ὅς μιν ἔρωσ πικρὰς φρένας
ἀμφικάλυψεν,

Οἷον ὅτι πρῶτισσι ἰμωγίσθην φιλό-
τητι,

Εἰς εὐνὴν φοιτῶντε, φίλους λάβοιτε το-
κῆας.

*Ut verò vidit, continuò illum amor pruden-
tia præcordia cooperuit,*

*Perindè ac quando primum misti sunt amore,
Ad cubile consuetudinis gratiâ euntes, suis
clam parentibus.*

Homère nous parle là d'une occasion où Jupiter, marié depuis plusieurs siècles avec Junon, sentit en la voyant par hasard, les mêmes ardeurs que lorsqu'il jouit d'elle furtivement la première fois. Joignons au témoignage d'un poète grec celui d'un poète latin. C'est un amant qui parle; un amant, dis-je, qui avait trouvé l'heure du berger (2), et qui se fâche de ce qu'avant lui plusieurs autres avaient reçu de semblables gratifications à la dérobée :

*Istius atque utinam facti mea culpa magistra
Prima foret! lethum videt mihi dulcius esset.
Non mea; non ullo moreretur tempore fama.
Dulcia cum Veneris furatus gaudia primus
Diceret, atque ex me dulcis foret orta volup-
tas.*

(1) Lib. XIV, vs. 294.

(2) *Ei mecum tenerè gavisa est ludere in
herbâ*

*Purpureos flores, quos insuper accumbebas
Candida formoso supponens brachia collo.
Valerius Cato, in Diris, pag. 61 Catalectorum
veterum Poëtarum.*

*Nam mihi non tantum tribuerat impia res
Auctor ut oculi noster foret error amoris.
Jupiter ante sui semper mendacia fur;
Cum Junone prius conjux quàm ductus me-
que est,
Gaudia libavis dulcem furatus amorem (3).*

(B)..... *D'autres disent qu'elle résista en fille de bien et d'honneur aux demandes de Jupiter.*] Sa vertu fut telle, selon quelques-uns, que si Jupiter n'avait pas trouvé un remède à la place de celui qu'elle ne lui voulait pas accorder, il n'aurait su que devenir. Mais il allait s'asseoir sur une montagne (4), toutes les fois qu'il n'en pouvait plus, et il apaisait ainsi les transports de sa passion (5). L'auteur qui me fournit cette historiette ne marque point si Jupiter était déjà marié avec Junon. Aussi n'était-il pas nécessaire de rien marquer sur ce sujet : les lecteurs les plus stupides comprennent de reste qu'il n'était point marié, et qu'il soupirait pour une cruelle.

(C) *Eurymédon..... La rendit enceinte d'un fils qui s'appela Prométhée.*] Vous trouverez ce conte dans le scoliaste d'Homère (6). Le ressentiment de Jupiter ne fut pas moindre contre le père du bâtard, que contre le bâtard même; car si Prométhée fut mis à la chaîne, Eurymédon fut précipité dans les enfers. Je ne sais point sous quel prétexte Jupiter traita ainsi Eurymédon; mais il ne faut point douter qu'il ne cachât la vraie cause de sa colère : il avait trop d'esprit pour se diffamer lui-même par sa vengeance. Il prétendait contre le bâtard le larcin du feu céleste. Le scoliaste (7) que je cite emprunte cela d'Euphorion.

(D) *La chasteté de Junon..... fut une chose très-douteuse.*] Je commenterai ce texte par les paroles d'un auteur moderne, qui voulant pro-

(3) Valer. Cato, *ibid.*

(4) *Celle de Leucade.*

(5) Ὁ Ζεὺς αἰὲ ἔρῳν Ἦρας, ἐρχόμενος τῇ πέτρᾳ ἐκαθίζετο, καὶ ἀνεπαύετο τῷ ἔρωτος. Jovem semper Junonis amore captum ad saxum hoc accessisse, atque ei invidiam amoris impotentiam reddisse. Ptol. Hierogl., apud Photium, cod. CXC, pag. m. 492.

(6) Ἦραν τριφομένην παρὰ τοῖς γένεσσι εἰς τῶν γιγάντων, Εὐρυμέδων βιασάμενος ἔγκυον ἐποίησεν· ἢ δὲ Προμηθεὺς ἐγένετο. Schol., in Iliad., lib. XIV, vs. 295.

(7) *Idem, ibidem.*

ver que *Jupiter était un insigne cocu*, s'exprime ainsi : « Le géant Eurytion avait obtenu les premières faveurs de sa femme Junon^(*) : et sans parler de l'île de Samos, qui fut célèbre par les impudiques amours de cette déesse, ne savons-nous pas que Jupiter, ayant reconnu peu de jours après son mariage, qu'elle serait bientôt mère d'un enfant qui ne serait pas à lui, elle sut toutefois lui dire de si belles paroles, qu'il fut persuadé facilement qu'elle avait conçu d'elle-même, et qu'elle avait conservé fidèlement sa virginité toute entière ? Elle lui fit accroire une autre fois, qu'elle était devenue grosse en mangeant des laitues sauvages. Ainsi, quand les cornes qu'on avait plantées sur la statue de Libye n'auraient pas signifié qu'il était cocu, ne méritait-il pas qu'elles le signifiasse, et qu'il donnât lieu à ces façons de parler qui sont en usage depuis si longtemps, du consentement de tous les peuples (8) ? »

(E) *Jupiter..... se métamorphosa en coucou, afin de..... jouir de Junon.* Pour rapporter ce qui se peut de plus curieux sur cette matière, je n'aurai qu'à suivre la dispute de Costar et de Girac. En voici le sommaire. Jupiter ne fut pas moins amoureux en plusieurs autres occasions importantes. Pallas se plaint, dans l'épique, qu'il ne songe pas au sage Ulysse. Un autre lui reproche que dans l'état de sa maison il n'avait point pensé au cocuage^(*), dont il avait reçu tant de services signalés. Ces paroles sont de Costar. Son adversaire lui répondit que ce reproche était très-injuste : Car le bon Jupiter, dit-il (10), pour témoigner l'amour qu'il faisait du cocuage, et le désir qu'il avait d'être cocu, se métamorphosa en l'oiseau qui porte ce

nom, lorsqu'il rechercha en mariage sa femme Junon. Et depuis pour montrer sa gratitude, il ordonna à ceux d'Argos, de faire un beau cocu d'or, et de le poser sur le sceptre de la statue de Junon, dont cette grande déesse ne fut point offensée, ayant tiré pour le moins autant de bons services du cocuage, que pouvait avoir fait son mari. Et même proche la ville d'Hermione, il y a deux petites montagnes, dont l'une s'appelle la montagne du cocu, sur laquelle on voyait, au temps de Pausanias^(*), le temple de Jupiter, et vis-à-vis sur l'autre montagne, celui de Junon. Dans la Libye, la statue de Jupiter Hammon avait de grandes cornes sur la tête. Ce qui fut si agréable à ce dieu que, bien que par tout le monde on lui eût érigé des statues, il ne rendait néanmoins des oracles que par celle-là (11). Il se trouva si bien avec ces cornes, qu'il obligea ses plus chers amis d'en prendre à son exemple. Bacchus^(*) et Pan, les satyres, les dieux des rivières, et plusieurs autres, ne manquèrent pas de l'imiter. Junon même fut de la partie, pour témoigner qu'elle avait quelquefois de la complaisance pour son mari, et on voit encore aujourd'hui plusieurs médailles de cette déesse avec des cornes. Diane et Vénus en prirent aussi, comme un ornement qui accompagnait merveilleusement un beau visage. Cette réponse contient beaucoup d'érudition, mais elle est fautive; car on n'y voit rien qui prouve le fait dont il s'agit. L'état de la question est celui-ci : Jupiter a-t-il honoré la condition des maris dont les femmes ont des galans ? Prouvez tant qu'il vous plaira qu'il a fait beaucoup d'honneur à l'oiseau que nous appelons cocu ; ajoutez

(*) In Corinth.

(11) Costar, Suite de la Défense, pag. 382, réfute ceci par ces paroles : Aristote rapporte quelque part dans sa Rhétorique, qu'Hégésippe, au retour d'Élide où il était allé à l'oracle de Jupiter, voulut encore prendre l'avis de celui de Delphes, où il interrogea familièrement Apollon de cette sorte : *Serez-vous pas de même sentiment que votre père ? Osez-vous le contredire ?* Mais Girac, dans sa Réplique, pag. 551, se plaint qu'on a falsifié ses paroles : il prouve qu'il savait très-bien que Jupiter rendait ailleurs des réponses ; mais qu'il n'en rendait par sa statue qu'en Égypte.

(*) Cic. I de Natura Deorum.

(8) Didy. in Hom. II. 14. Eustath., ibid.

(9) Girac, Réplique à Costar, sect. LXIV, m. 545.

(10) En vain aurait-on cherché ce conte dans les écrits des anciens. Il est de Rabelais, liv. chap. XXXII ; mais le fond s'en trouve chez Plutarque, n°. 17 de la Consolation envoyée à Sertorius sur la mort de son fils. Rem. cur.

(11) Costar, Défense des Ouvrages de Voiture, m. 116.

(12) Girac, Réponse à la Défense de Voiture, XXXI, pag. 194.

qu'il a voulu que ses statues portassent des cornes ; n'oubliez point celles que les autres dieux voulurent porter : vous ne touchez point au fait , parce qu'en ce temps-là le mot de cocu , le mot de cornes , ne se prenaient point au sens qu'on leur a donné depuis , et qu'on leur donne aujourd'hui. De plus , se déguiser en cocu , pour réussir dans ses entreprises , ne serait pas même dans notre siècle une marque que l'on souhaitât d'être marié à une femme galante. Les lecteurs s'imagineront facilement que Costar ne manqua pas d'apercevoir la nullité des réponses qui lui furent faites : mais si quelques-uns en doutaient , je les tirerai bientôt d'erreur en rapportant ses paroles. On y verra que l'affectation d'étaler trop de lecture l'engage à mêler dans ses répliques certaines choses qui gâtent sa cause. Il commence par la métamorphose de Jupiter en l'oiseau qui porte le nom de cocu , et voici ce qu'il en dit (12).

« Ce petit conte de vieille et cette
» ridicule invention d'un grammairien
» abusant de son loisir (c'est
» ainsi qu'Érasme (*) en a parlé), est
» tiré d'un scoliaste de Théocrite,
» qui rapporte que Junon s'é-
» tant éloignée de ses compagnes
» pour s'entretenir toute seule et en
» liberté, après une longue prome-
» nade, se coucha sur l'herbe en un
» bel endroit de la montagne de
» Thonax. Jupiter, qui la vit en cet
» état, la trouva si bien faite qu'il
» prit feu pour elle, et n'en pouvant
» supporter l'ardeur, se revêtit du
» plumage et de la figure d'un cocu,
» et suscitant un froid extrême dans
» l'air, tout tremblant et tout gelé
» s'alla jeter entre les bras de la
» déesse, où retournant en sa forme
» ordinaire et lui promettant maria-
» ge, il reçut d'elle la satisfaction
» qu'il désirait. Ce froid que Jupiter
» suscita dans cette occasion n'é-
» tait pas plus grand que celui de la
» mauvaise raillerie de notre savant.
» En effet, il paraît que ce ne fut pas
» l'amour du cocuage qui fit Jupiter

» cocu, puisque ni parmi les dieux
» ni parmi les hommes, le nom de
» cet oiseau ne signifiait point alors
» un mari à qui sa femme faisait des
» infidélités. Au moins il ne s'en
» voit aucune marque chez les an-
» ciens : au contraire, il y a des
» femmes dans Plaute, qui appellent
» *cocus* leurs maris qu'elles surprèn-
» nent en adultère ; et Juvénal (*) a
» nommé *fauvette* un pauvre homme
» à qui l'on faisait cette injure : sans
» doute parce que la fauvette nour-
» rit les petits du cocu qui les va
» pondre dans son nid : » Costar passe
ensuite à la considération des cornes,
et s'exprime de cette façon (13) : *M. de
Girac a-t-il quelque vieux manus-
crit, qui prouve bien clairement que
dès ce temps-là les cornes étaient des
marques de cocuage ? Et vous, Mon-
sieur (14), qui savez tout, pourriez-
vous bien me montrer que ces façons
de parler, porter des cornes, et plan-
ter des cornes, au sens que nous nous
en servons, fussent beaucoup plus
anciennes qu'Artémidore qui floris-
sait sous Adrien ? Les cornes de Ju-
piter Hammon n'étaient point celles
d'un cornard, c'étaient celles d'un
beau belier prophétisant sur les ar-
bres de Libye, comme parle notre
Ronsard. Il examine en détail les
cornes de certaines divinités que Gi-
rac avait alléguées, et il fait voir avec
évidence qu'elles n'avaient nul rap-
port à la condition des maris que
nous appelons cornards, et qu'elles
ne furent point prises par complai-
sance pour Jupiter ; et voici ses con-
clusions (15) : Si de tout cela M. de
Girac peut faire quelque chose qui
serve à son dessein, je ne suis pas
résolu de m'y opposer ; mais je suis
bien trompé s'il y réussit, et s'il n'est
contraint de reconnaître que Jupiter,
lorsqu'il fit l'état de sa maison,
n'oublia pas le cocuage qui l'avait
toujours servi si utilement. C'est bien
conclure ; car c'est ramener les cho-
ses à l'état de la question, et c'est
le centre auquel doivent aboutir tou-
tes les lignes.*

(*) Tu tibi nunc currua places, fronsque
labellis

Exorbes.

Sat. VI, vs. 176.

(13) Costar, Suite de la Défense, pag. 31.

(14) Il parle à M. Ménage.

(15) Costar, Suite de la Défense, pag. 36.

(12) Costar, Suite de la Défense, pag. 380.

(*) *Equidem vix credo hanc fabulam apud veteres inveniri, sed suspicor ab otioso quopiam grammatico fuisse confictam ; adeo sapit anile quiddam.*

Considérons la réplique. Girac trouve fort étrange que *Costar traite cette matière à la rigueur de l'école, et dans le sérieux* (16). Il veut que je lui prouve par démonstration et par autorité, que ce fut l'amour du cocuage qui fit Jupiter cocu. Il n'est point satisfait si je ne lui montre des manuscrits qui prouvent bien clairement que dès ce temps-là les cornes étaient des marques du cocuage. Cet homme n'est-il pas injuste ? il ne fait pas tous ses écrits que badiner ; il veut lui-même qu'il ne saurait dire un mot sans le secours de la chère ironie. Cependant il ne peut souffrir que je raille une seule fois..... Encore que ma raillerie naisse de son sujet, et qu'elle soit appuyée sur de très-belles antiquités : car n'est-il pas vrai que Jupiter était un insigne cocu, puisque le géant Eurymédon avait obtenu les premières faveurs de sa femme Junon ? Vous trouverez ci-dessus (17) la suite de ce passage : il trait inutile de la rapporter ici ; le papier qu'elle remplirait sera destiné plus utilement à ces deux remarques : l'une est qu'encore qu'il soit permis de plaisanter dans une critique, il n'est pourtant point permis d'y mal raisonner. Raillez si vous le voulez ; employez, selon l'occasion, ou le sérieux ou le ridicule ; mais gardez-vous bien de vous servir d'une fausseté, et ne prétendez jamais qu'en plaisantant sur une fausse supposition, ou en appuyant des railleries sur une ignorance, vous ferez ou de bonnes objections, ou des réponses utiles à une objection (18). Ma seconde remarque est que l'aventure du géant, et les infidélités de Junon ne viennent après coup. L'auteur n'en avait rien dit dans sa réponse ; ainsi elles ne peuvent rien faire contre Costar, qui n'était pas obligé de se fonder sur ce que son antagoniste disait un jour. Elles ne peuvent point servir d'affaire M. de Girac ; car non-seulement il ne s'en était pas servi pour soutenir sa critique, mais elles sont même très-incapables de prouver ce dont il était question. Que Junon ait eu cent galanteries, cela

prouve-t-il que Jupiter se souvint du cocuage lorsqu'il fit l'état de sa maison ? Chacun voit que ma première remarque ruine la cause de Girac, puisque tout ce qu'il allègue est fondé sur une fausse supposition. On le pourrait mettre dans cette fâcheuse alternative. Si vous avez ignoré qu'au temps que Jupiter se transforma en coucou, les maris déshonorés par l'infidélité de leurs femmes n'étaient point nommés cocus et cornards, vous avez très-mal plaisanté ; car, selon vos propres règles, les railleries sont mauvaises, quand elles sont fondées sur l'ignorance des choses qu'on est obligé de savoir (19). Si vous avez su qu'en ce temps-là on n'attachait point à ces mots les idées qu'on y attache aujourd'hui, vous êtes extrêmement blâmable d'avoir employé des preuves dont vous connaissiez la fausseté. Voyons la suite de sa réplique.

Nonobstant tout cela, dit-il (20), *notre sophiste me presse de lui faire voir que lorsque le père des dieux se revêtit du plumage et de la figure d'un cocu, le nom de cet oiseau signifiait un mari à qui sa femme faisait des infidélités. Je lui promets et lui engage ma parole de le satisfaire quand il m'aura vérifié, par de bonnes autorités, qu'on reprocha autrefois à Jupiter que, dans l'état de sa maison, il n'avait point pensé au cocuage. Pour ce qui est des cornes, ce terme, en la signification que je lui ai donnée, est plus ancien qu'on ne pense. Nous apprenons de Nicétas, que l'empereur Andronic, pour se moquer des habitans de Constantinople, et leur reprocher l'impudicité de leurs femmes, avait accoutumé de faire dresser dans les lieux publics de cette grande ville, les plus beaux et les plus grands bois de cerf qu'on pouvait rencontrer ; et Artémidore, qui vivait il y a plus de quinze cents ans, se sert (*) du mot planter des cornes, comme d'un proverbe qui est commun, et qui n'avait pas commencé de son temps (21). Ce serait bien*

(19) Girac, Réponse à la Défense de Voiture, sect. XXVI, pag. 110. Voyez Costar, Suite de la Défense, pag. 381.

(20) Girac, Réplique, pag. 545.

(*) Liv. 2, chap. 11.

(21) Il faut consulter M. Ménage, dans ses Origines françaises, in-fol., au mot Cornes et Cocu

(16) Réplique à Costar, sect. LXIV, p. 544.

(17) Dans la remarque (D).

(18) Confirmez ce que dessus, tom. V, pag. 2, dans la remarque (C) de l'article COLONISÉS.

abuser de son loisir que d'en rechercher l'origine, et de se mettre en peine s'il était en usage du temps de Jupiter Hammon. Quoi qu'il en soit, mon adversaire, qui fait tant le subtil, ne s'est pas aperçu, à cette fois, que je me moquais de lui. On voit manifestement par ce passage, que M. de Girac a perdu sa cause : il ne se sent pas en état de prouver ce qu'on lui conteste, et sans quoi sa critique est nulle, et il se vante de s'être voulu moquer de son adversaire. Il n'y a point d'écrivain qui ne puisse recourir à ce subterfuge, quand il ne sait pas où il en est. Nous allons voir M. Costar à son tour dans quelque embarras. Ses lumières l'abandonnèrent lorsqu'il se servit de l'autorité d'Érasme, pour une chose où Érasme n'avait aucune raison (22). Que lui importait-il que Jupiter ne se soit pas métamorphosé en coucou ? Comment n'a-t-il point vu que cette métamorphose n'est en rien moins recevable que tant d'autres que nous lisons dans Ovide ? Ne témoigne-t-il pas, en se chagrinant contre ceux qui l'ont débitée, qu'il la regarde comme un fait avantageux à son adverse partie, et n'est-ce point s'abuser fort lourdement à l'avantage de son ennemi ? On ne manqua point de s'en prévaloir. Pesez bien tout ce qui suit : c'est un passage de Girac (23). « Ne pouvant nier que je n'eusse al-
» légué très-à-propos la métamor-
» phose de Jupiter en cocu, il s'est
» avisé de traiter cette fable de petit
» conte de vieille et de ridicule in-
» vention ; comme si le changement
» du même dieu en cygne, en tau-
» reau et en aigle, avait quelque
» chose de plus ingénieux et de meil-
» leur ; comme si généralement tou-
» tes les fables n'étaient point égale-
» ment frivoles, et que celle-ci n'eût
» pas, aussi-bien que les autres, son

(22) Le passage d'Érasme cité par Costar est dans l'explication de l'adage : Scit quomodo Jupiter duxerit uxorem. C'est le XXIII^e. de la IV^e. centurie de la IV^e. chiliade, pag. m. 914. Il observe que le scoliate de Théocrite rapporte cela sur la foi d'un certain Aristote : Adjungit fabulam quam retulerit Aristoteles nescio quis. D'où paraît qu'il n'a point cru, comme a fait Girac, qu'Aristote, le précepteur d'Alexandre, ait rapporté cette historiette. Il y a eu plusieurs Aristotes qui ont fait des livres. Voyez Jonsius, de Hist. philosoph., pag. 61.

(23) Girac, Réplique, pag. 546.

» allégorie et son explication mytho-
» logique. Mais, lorsque M. Costar
» soutient que c'est l'invention d'un
» grammairien abusant de son bias,
» qu'elle est tirée d'un scoliate de
» Théocrite ; et qu'il prouve, par
» l'autorité d'Érasme, qu'elle ne
» trouve dans aucun auteur qui soit
» tant soit peu ancien ; que fait-il
» autre chose que montrer qu'il est
» ignorant en compagnie, et qu'il ne
» lit les auteurs que pour apprendre
» leurs fautes ? En effet, je ne trouve
» point de fable dont un plus grand
» nombre d'écrivains célèbres aient
» fait mention que de celle-ci. Et
» même le scoliate qu'allègue M. Co-
» tar (tant la stupidité de cet hom-
» me est grande) assure qu'il a
» prise d'un traité (*) qu'Aristote
» avait fait du temple d'Hermione.
» Plutarque en faisait mention pre-
» reillement dans son livre des li-
» vières ; Pausanias en parle en di-
» vers lieux, dans les Corinthiaques,
» et Didymus, sur le quatorzième de
» l'Illiade, le rapporte d'Enphorion,
» auteur fort ancien, pour ne point
» citer le scoliate des épigrammes
» grecques, ni une infinité d'autres
» dont la liste serait trop ennuyeuse.
Je laisse les autres choses sur quoi
Girac le critique doctement et rai-
sonnablement dans la matière des
cornes et du cocu. Le grand nombre
de bons auteurs qui ont parlé de
cette métamorphose de Jupiter ne
fait de la peine pour l'amour d'Éra-
me. Il serait à souhaiter, pour les
intérêts de sa gloire, qu'il eût lu
en repos le vieux scoliate. Il aurait
mieux valu dormir qu'avoir la plume
à la main, puisqu'on avait à écrire
une telle chose. N'avait-il point lu ce
que dit Pausanias (24) touchant le
mont Thronax (25), qui fut nommé

(*) Ἀριστοτέλης δὲ, ἰσχυρῶς ἐν τῇ τῆς Ἑρμιόνης ἱερῇ ἰδιώτῳ περὶ τοῦ Διὸς καὶ τοῦ Ἡρακλῆος γάμου, etc., schol. Theocr., in d. vers. Eid. XV, v. 64.
Πάντα γυναῖκες ἴσαντι, καὶ ὡς Ζεὺς ἦν γὰρ Ἡρῶν.

(24) Pausan., lib. II, pag. 78.

(25) C'est ainsi qu'il faut le nommer, et non pas Θρόναξ, Thronax, comme il y a dans le scoliate de Théocrite. C'est Meursius qui a fait cette correction, Miscell. Lecaen., pag. 30. Costar a suivi de point en point Érasme, et avait dit Thronax.

Coccygus ou *Coccyx* depuis que Jupiter, métamorphosé en coucou, y eut baisé Junon ? C'est une montagne de la Laconie. Le même auteur dit que la raison pour laquelle la Junon d'Argos (26) portait un sceptre sur lequel il y avait un coucou, était que l'amoureux Jupiter avait pris la forme de cet oiseau pour jouir de Junon. Je ne crois pas cela, ajoute Pausanias ; mais néanmoins, dit-il, je n'ai pas cru le devoir omettre. *Ἰακκυγὰ δὲ ἐπὶ τῇ σκιάτρῳ καθῆσθαι μασί, λέγοντες τὸν Δία, ὅτε ἦρα παρθένου τῆς Ἡρας, ἐκ τοῦτον τὸν ὄρνιθα ἀλμαγῆσαι, τὴν δὲ ἀπεπαίγιον θυράσαι τοῦτον τὸν λόγον, καὶ ὅσα εὐκλότα εἴρηται περὶ αὐτοῦ, οὐκ ἀποδεχόμενος γράφω, γράφω δὲ ὅσα ἴσσοι.* *Cuculum verò avem idcirco sceptro aiunt impositum, quòd virginis Junonis amore captus Jupiter, eam se avem verterit, quam puella anquam ludicrum captârit. Hæc ego, et quæ his sunt similia de Diis vulgata, etsi vera neutiquam existimò, non putavi tamen negligenda* (27).

(F)..... Leurs querelles furent poussées jusqu'au divorce.] Pausanias (28) conte qu'il y avait trois temples de Junon à Stymphale, ville d'Arcadie. Le premier était appelé le temple de Junon fille ; le second, le temple de Junon mariée ; et le troisième, le temple de Junon veuve. Ces trois temples lui furent bâtis par Téménus, auprès de qui elle avait été élevée. Le dernier fut fait au temps qu'elle demeura à Stymphale, où elle s'était retirée après son divorce. Vous trouverez dans le Dictionnaire de Charles Étienne, augmenté par Lloyd (29), la manière dont Jupiter fit revenir Junon, qui l'avait quitté. Il fit courir le bruit qu'il allait se marier avec la fille d'Asopus. Cette nouvelle fit plus l'impression sur le cœur de la déesse irritée que toutes les prières de Jupiter. Voyez la remarque (Q), à l'endroit où je rapporte la génération de Typhon.

(G) *Il la tint une fois pendue entre*

(26) *C'était un ouvrage de Polyclète. Pausanias, lib. II, pag. 59.*

(27) *Idem, ibidem.*

(28) *Idem, lib. VIII, pag. 253.*

(29) *Il cite Phyllarchus, lib. XIX; mais Næmus Comes, Mythol., lib. II, cap. IV, pag. 133, cite Dorotheus, in lib. II Narrationum fabularum.*

ciel et terre pendant quelque temps. }
Ce fut à cause qu'elle avait excité une tempête contre Hercule. Jupiter la fit souvenir de ce temps-là, lorsqu'il eut su le tour qu'elle lui avait joué pendant le siège de Troie. Elle sut si bien le charmer, et l'endormir entre ses bras, que Neptune eut tout le loisir nécessaire pour mettre en mauvais état les affaires des Troyens. Je parle amplement de cette ruse de Junon dans la remarque suivante. Jupiter qui lui avait dit, et qui lui avait fait sentir tant de douceurs, n'eut pas plus tôt su le préjudice que les Troyens avaient souffert pendant qu'il avait été couché avec elle, qu'il lui parla des grosses dents. Il la menaça du fouet (30), et lui demanda si elle avait oublié le temps où il lui avait attaché une enclume à chaque pied, et l'avait laissée pendre entre le ciel et la terre, à la vue de tous les dieux qui s'efforcèrent en vain de la délier ; car il en faisait sauter du ciel en terre tout autant qu'il en prenait.

* *Ἡ οὐ μέμνη, ὅτε τ' ἐκρίμα ὑφόθιν, ἐκ δὲ ποδοῶν*

* *Ἀκμονας ἦκα δύω, περὶ χερσὶ δὲ δισμὸν ἴηκα*

Χρύσειον ἄρρηκτον; σὺ δ' ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσιν

* *Ἐκρίμα, ἡλάσεις δὲ θεοὶ κατὰ μακρὸν Ὀλυμπον.*

Λύσαι δ' οὐκ ἰδύναντο παρασάδον· ὃν δὲ λάβοιμι,

* *Ῥίπτασκον τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ, ὅφρ' ἂν ἴκηται*

Γῆν ὀλυμπιέων.

An non meministi quando pependisti ab alto, à pedibus autem

Incedes demisi duas, circum manus autem vinculum misi

Aureum, infrangibilem ? tu autem in æthere et nubibus

Pependisti, indignabantur autem Dii per excelsum Olympum :

Solvere autem non poterant circumstantes : quemcumque autem apprehenderem,

Projiciebam correptum de limine-divino, donec perveniret

In terram vix spirans (31).

Ce fut à Junon à faire la cane : elle se disculpa par de faux sermens, et promit de se conformer aux désirs de

(30) καὶ σε πλῆγῃσιν ἱμάσσω

Et te verberibus cedam.

Homer., Iliad., lib. XV, vs. 17.

(31) *Ibidem, vs. 18.*

son mari. La querelle n'alla pas plus loin cette fois-là. Je ne dois pas oublier que Junon fut cause de la guerre des Titans. Elle les poussa à détrôner son mari (32), et à rétablir Saturne, que Jupiter avait détrôné. La jalousie fut alors plus forte que l'ambition : car le dépit de voir Épaphe (33) gratifié d'un royaume fit que Junon aimait mieux être une déesse détrônée, pourvu que son mari fût détrôné, que de régner avec lui. Mais peut-être se proposait-elle une vengeance où son ambition ne perdrait rien. Elle pouvait espérer qu'en préférant les intérêts de son père injustement détrôné, aux intérêts d'un mari usurpateur, elle aurait part au gouvernement sous son père rétabli, et romprait pour toujours avec Jupiter. On verra ci-dessous (34) un autre complot où elle entra contre son mari.

Je ne puis penser à Junon pendue entre le ciel et la terre, sans proposer à mes lecteurs un passage que je n'entends pas. Hygin (35) rapporte que Vulcain ayant forgé des souliers d'or à Jupiter et aux autres dieux, Junon ne se fut pas plus tôt assise qu'elle se trouva pendue au milieu de l'air. Vulcain en fut averti, afin qu'il vint délier sa mère qu'il avait liée; mais il répondit, je n'ai point de mère. On l'avait précipité du ciel, et il était encore indigné de ce traitement. Rapportons le texte latin. *Vulcanus Jovi cæterisque Diis soleas aureas ex adamante cum fecisset, Juno cum sedisset subito in aëre pendere coepit. Quod cum ad Vulcanum missum esset ut matrem quam ligaverat solveret, iratus quod de coelo præcipitatus erat, negat se matrem ullam habere.* Je loue les critiques qui ont fait de si doctes observations sur les premières paroles d'Hygin (36); mais je voudrais bien qu'ils m'eussent appris comment des souliers peuvent faire

qu'une femme, dès qu'elle est assise, se trouve pendue en l'air. Je ne vois pas même comment une chaise ou un trône peuvent produire cela, et surtout à l'égard d'une personne liée. Il me semble qu'on pouvait se plaindre du peu de jugement de l'historien. A-t-il bien pu croire qu'un lecteur se contenterait d'une narration si tronquée, si falsifiée? Que ne disait-il qu'aussitôt que Junon se fut assise le plancher des cieux se fendit, et que sa chaise n'ayant plus d'appui tomba vers les nues, et s'arrêta dans les espaces qui sont entre le ciel et la terre? Cela eût donné aux lecteurs une image connaissable. Servius conte mieux la chose; il dit que Vulcain fit une chaise sur laquelle Junon s'étant assise ne se put jamais lever (37), jusques à ce qu'elle eût accordé ce que Vulcain lui demandait. Il voulait qu'on lui montrât ceux à qui il devait la vie. *Alii dicunt quod cum Vulcanus parentes suos diu quæreret, nec inveniret, sedile fecit tale, ut cum eo qui sedisset surgere non posset; in quo cum adsedisset Juno, nec posset exsurgere, Vulcanus negavit se soluturum omnino, nisi prius parentes suos sibi monstrasset: atque ita factum est ut in Deorum numerum reciperetur* (38). Consultez Pausanias, qui vous apprendra que Vulcain, se voulant venger de Junon, lui envoya un trône d'or où elle se trouva liée dès qu'elle s'y fut assise (39). Il n'y eut que Bacchus qui put résoudre Vulcain à retourner dans le ciel (40); encore fallut-il qu'il l'enivrât pour l'engager à ce voyage. Les Athéniens avaient un tableau qui représentait Bacchus remenant au ciel Vulcain (41); et l'on voyait à Lacédémone, un ouvrage de sculpture qui représentait le même Vulcain déliant sa mère (42).

(H) Elle présida aux accouchemens

(32) Hygin., cap. CL.

(33) C'était un bâtard de Jupiter. Hyginus, ibidem.

(34) Dans la remarque (F) de l'article JUPITER, dans ce volume.

(35) Hygin., cap. CLXVI.

(36) Pour savoir s'il faut lire solia ou soleas: si l'on peut dire aureas ex adamante; et s'il ne vaudrait pas mieux dire solia aurea nexa adamante, ou solia ex auro et ex adamante. Voyez Hygin, de l'édition d'Amsterdam, 1681.

(37) Conférez ce qui est dit de Thésis au VI^e. livre de l'Énéide:

..... Sedet utrumque sedulus
Infelix Theseus;
et ce que disent les interprètes sur le siège où il fut mis. Consultez M. du Rondel sur le chemin de Pythagore, pag. 95 et suiv.

(38) Servius, in eclog. IV Virg., vs. 62.

(39) Pausan., lib. I, pag. 18.

(40) Idem, ibidem.

(41) Idem, ibidem.

(42) Pausan., lib. III, pag. 99.

à plusieurs choses qui en dépendent.] Lorsque Térence suppose que la courtisane Glycérium, étant en travail d'enfant, se sert de cette manière, *Juno Lucina fer opem, servare, obsecro* (43), il témoigne manifestement que Junon était la divinité qui présidait à cette affaire. Elle se nommait (44) *Opigena* et Lucine sous cette fonction : *sive te Lucinam quod necem nascentibus tribuas ac Luceam convenit nuncupari* (45). On lui donnait d'autres noms particuliers, selon les divers services qu'on attendait d'elle dans ces conjonctures ; car on l'appelait *Fluonia*, en tant qu'elle pouvait empêcher les trop grandes pertes de sang. *Fluoniam Junonem mulieres colebant, quod cum sanguinis fluorem in conceptu retinere putabant* (46). On l'appelait *Februa*, en tant qu'elle présidait à la cérémonie de la purification des accouchées. Ce sont les limitations que Martianus Capella donne aux surnoms *Fluonia* et *Februa* ; car il introduit la Philologie, qui déclare n'étant vierge elle n'a pas besoin d'invoquer, sous ces deux égards, la même Junon : *Nam Fluvoniam Februalemque ac Februum mihi poscere non necesse est, cum nihil contagiosis corporeæ sexu intemerata pertulerim* (47). Elle aurait pu en avoir besoin sous un autre égard, puisque saint Augustin assure que Varron avait rapporté que Junon était préposée aux écoulemens du sang menstruel. *Ibi est Dea Mena, quæ menstruis fluoribus præest, quamvis Jovis filia, tamen ignobilis. Et hanc provinciam fluorum menstruorum, in libro selectorum Deorum ipsi Junoni dem autor assignat, quæ in Diis selectis etiam regina est : et hic tantquam Juno Lucina cum eadem Mena privigna sua eidem cruori præsidet* (48). Je n'ignore point que, selon beaucoup d'auteurs, la déesse des accouchemens était distincte de Junon ; car les uns disaient que Lucine était

sa fille (49), et les autres assuraient que Diane était préposée à la fonction d'assister les femmes qui accouchaient (50). Mais sans m'arrêter à l'hypothèse que Lucine, Ilithye, Diane, la Lune et Junon fussent la même divinité (51), je dis qu'il est fort probable que Junon était considérée comme le chef de cette fonction, et comme ayant des vicaires et des substituts en divers départemens (52). Si vous ne voulez donc pas la reconnaître directement et immédiatement pour la déesse *Levana*, qui faisait que les enfans nouveaux-nés étaient reconnus par leurs pères (53) ; ni pour la déesse *Rumina*, qui présidait à l'action de les allaiter ; ni pour la déesse *Cunina*, qui présidait à leur berceau ; ni pour la déesse *Nundina*, qui présidait à l'imposition de leur nom ; ni pour la déesse *Vaticana*, qui présidait à leurs cris (54) ; ni pour la déesse *Fabulina*, qui présidait aux premiers dénouemens de leur langue, c'est-à-dire aux premiers mots qu'ils prononçaient ; croyez du moins que c'étaient toutes déesses subdélégées de Junon, l'intendante générale. Disons la même chose à l'égard de la déesse *Prosa*, et de la déesse *Postverta*, que l'on vénérât afin d'obtenir que les enfans ne prissent pas une mauvaise posture en se préparant à naître. *Quando contra naturam fortè conversi (pueri) in pedes, brachius plerumque diductis, retineri solent : ægriusque tunc mulieres enituntur. Hujus periculi deprecandi gratiæ aræ statutæ sunt Romæ duabus Carmentibus : quarum una Postverta nominata est, Prosa altera ; à recti perversique partus et potestate et nomine* (55).

(1) Montaigne... s'exprime un peu trop gaillardement.] « C'est de quel- » que poète disetteux et affamé de ce » deduit que Platon emprunta cette » narration : que Jupiter fit à sa

(49) Hesiod., in Theog. Voyez Méziriac, sur les Épîtres d'Ovide, pag. 638 et suiv.

(50) Catullus, epigr. XXXV ; Horat., od. XXII, lib. III, et multi alii.

(51) Voyez Méziriac, sur Ovide, pag. 638.

(52) Voyez Kippingus, in Antiq. Romanis, lib. I, cap. I, num. 15, pag. m. 24, 25.

(53) Cela se faisait en levant l'enfant que la sage-femme avait mis à terre.

(54) Voyez Aulu-Gelle, liv. XVI, chap. XVII, où il dit après Varron Deus Vaticanus.

(55) Aulus Gellius, lib. XVI, cap. XVI.

(43) Terent., in Andr., act. III, sc. I.

(44) Festus, pag. m. cxxxix.

(45) Mart. Capella, de Nuptiis Philologie, lib. II, pag. m. 37.

(46) Festus, pag. m. lxxij.

(47) Mart. Capella, de Nuptiis Philologie, lib. II, pag. 37.

(48) August., de Civitate Dei, lib. VII, cap. II, pag. m. 618.

» femme une si chaleureuse charge
 » un jour, que ne pouvant avoir pa-
 » tience qu'elle eust gagné son lit, il
 » la versa sur un plancher, et par la
 » vehemence du plaisir oublia les re-
 » solutions grandes et importantes
 » qu'il venoit de prendre avec les
 » autres dieux en sa cour celeste, se
 » vantant qu'il avoit trouvé aussi
 » bon ce coup-là, que lors que pre-
 » mierement il la depucella à ca-
 » chette de leurs parens (56). » Voilà
 ce que dit Montaigne. Il a eu tort
 d'attribuer cette idée à quelque poète
 affamé d'embrassemens, puisqu'Ho-
 mère, l'auteur de ce conte, a claire-
 ment témoigné qu'il ne trouvait pas
 vraisemblable qu'un mari conçût de
 pareils transports pour sa femme.
 C'est dans cette vue qu'il suppose
 (57) que Junon ne se contenta pas de
 prendre ses plus beaux atours, mais
 qu'outre cela elle eut l'adresse de se
 faire prêter le ceste de Vénus, char-
 me inévitable, philtre d'un effet cer-
 tain. C'est à ce secours d'emprunt
 qu'il attribue la force qu'eut Junon
 d'inspirer à son mari un si violent
 accès de tendresse. Il y aurait bien
 d'autres choses à critiquer dans ce
 récit de Montaigne (58), s'il n'avait
 pas eu la prudence de citer Platon.
 Dès-là on ne doit point le prendre à
 partie sur les fautes de ce philosophe;
 c'est à Platon qu'il faut s'adresser.

Il est sûr qu'il rapporte infidèle-
 ment le récit d'Homère : voici comme
 il parle. "Η Δία καθευδόντων τῶν ἄλλων
 θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων, ὡς μόνος ἔγρηγο-
 ρῶς, ἃ ἐβουλεύσατο, τούτων πάντων βα-
 δίως ἐπιλανθανόμενον, διὰ τὴν τῶν ἀφρο-
 δισίων ἐπιθυμίαν; καὶ οὕτως ἐκπλαγί-
 τα, ἰδόντα τὴν Ἥραν, ὥς μιν εἰς τὸ
 δαμάτιον ἐθέλειν ἐλθεῖν, ἀλλ' αὐτοῦ βου-
 λόμενον χαμαὶ ξυγγίγνεσθαι, καὶ λέγον-
 τα ὡς οὕτως ὑπὸ ἐπιθυμίας ἔχεται, ὡς
 εὐδ' ὅτε τὸ πρῶτον ἐφοίτων πρὸς ἀλλήλους,

. Φίλους λάθοντε τοκῆας.

*Jovem cæteris tum Diis, tum ho-
 minibus dormientibus omnium quæ vi-
 gilando tractaverat rerum venerea-
 rum cupiditate oblitum, et usque adeò
 visâ Junone perculsum esse, ut nec
 domum venire sustinuerit, sed ibidem*

(56) Montaigne, Essais, liv. I, chap. XXIX,
 pag. m. 309.

(57) Iliad., lib. XIV.

(58) Voyez ci-dessous, citations (62), (63).

*humi congredi statim voluerit, dium
 vehementiori se cupidine inflammati,
 quàm olim cum primum clam par-
 tibus invicem congressi fuerunt* (59).
 Platon veut dire que l'une des choses
 pour lesquelles on doit interdire les
 poésies d'Homère, est que l'on y trouve
 que pendant que les autres dieux,
 et que les hommes reposent, Jupiter
 en tentation impudique ne peut dor-
 mir, et oublie toutes les résolutions
 qu'il avait prises; et qu'à la vue des
 femme il est transporté d'une pas-
 sion si ardente, qu'il veut jouir d'elle
 tout à l'heure, sans lui donner le
 temps de gagner son lit, etc. Je le
 dis encore un coup, Platon altère le
 conte; car Homère ne dit point que
 les autres dieux dormissent, ni que
 les hommes se reposassent. Il dit au
 contraire que les Grecs et les Troyens
 se battaient vigoureusement, et que
 Neptune agissait contre les Troyens.
 Il ne dit point non plus que Jupiter
 oublia ses résolutions: il suppose que
 Jupiter s'était posté sur le sommet du
 mont Ida, et que Junon l'y ayant vu,
 forma le dessein de lui inspirer l'envie
 de se coucher avec elle. Il suppose
 qu'afin d'exécuter ce projet elle s'alla
 bien laver le corps, elle s'ajusta et
 s'attiffa le mieux qu'il lui fut possible,
 et se munit du ceste de Vénus. Par-là
 il s'engage à décrire Jupiter fort
 amoureux, puisque les charmes les
 plus puissans étaient enfermés dans
 ce ceste (60). Je ne prétends point l'ex-
 cuser; je conviens que Platon le
 condamne très-justement; car enfin
 c'est une chose très-scandaleuse que
 de se jouer ainsi du principal de ses
 dieux. Au reste, l'empressement de
 Jupiter ne fut pas si grand, qu'il ne
 lui donnât le loisir de réciter une
 longue liste de ses maîtresses. Quel-

(59) Plato, de Republicâ, lib. III, pag. m.
 612, A.

(60) . . . ἔνθα δὲ οἱ θεοὶ τὰ τέταρτα
 τίτυκτο.

Ἐνθ' ἐνὶ μὲν φιλότῃς, ἐν δ' ἡμερῇ, ἐν
 δ' ὁρακῇ,

Πάρφασις, ἃ τ' ἐκλεῖψι νόον πύλας περ
 φρονέοντων.

. . . in eo autem delinimenta omnia inclusa
 erant:

Ibi inerat quidem amor, inerat desiderium,
 inerat et amantium colloquium.

Blandiloquentia quæ furtim surripit mentes
 prudentium licet.

Homerus, Iliad., lib. XIV, v. 215.

ques-uns trouvent qu'Homère ne place pas bien ce récit : il n'est pas, disent-ils, de la prudence d'un mari galant, de représenter à sa femme les infidélités qu'il lui a faites ; ce n'est pas un bon moyen de la cajoler. D'autres justifient Homère, par la raison qu'il doit être doux à une femme d'entendre dire à son mari, qu'il sent plus d'ardeur pour elle qu'il n'en sentait lorsqu'il obtint de telles et de telles maîtresses la première jouissance. Voilà à quoi se réduisait la déclaration de Jupiter (61). J'ajoute qu'Homère a gardé les bienséances pour Junon. Il la fait représenter à son mari l'inconvénient qui arriverait, si quelque dieu les voyait coucher ensemble sur le mont Ida, et en allait avertir les autres ; mais, lui représenta-t-elle, puisque le cœur vous en dit, montons dans votre chambre. Jupiter ne s'accommoda pas de l'expédient qu'on lui proposait ; il en trouva un autre ; ce fut de former autour de sa femme une nue si épaisse, que le soleil même n'y voyait goutte ; et ce fut sous cette nue qu'il apaisa son ardeur. Il ne versa point sa femme sur le plancher, comme dit Montaigne, mais par terre, sur la dure, à la belle étoile. Il est vrai que la terre fit pousser des fleurs et de l'herbe (62), qui leur tinrent lieu d'un bon matelas. Homère ni Platon ne font point dire à Jupiter, comme fait Montaigne, qu'il avoit trouvé aussi bon ce coup-là, que lors que premièrement il la depucella à cachette de leurs parens. Homère dit seulement (63) que Jupiter, apercevant Junon, sentit la même

(61) Νῶϊ δ' ἄγ', ἐν φιλότῃ τραπεζίῳ ἐνυθίντι.

Οὐ γὰρ πάποτε μ' ᾤδ' ὁ θεῶν ἔρος, οὐδὲ γυναῖκα

Θυρόν ἐνὶ στήθεσσι περιπροχυθεὶς ἰδάμασσειν,

Οὐδ' ὅπ' ἡραδάμην Ἰξίωνος ἀλόχοιο, etc.

Nos autem age in amore convertamur in lecto dormientes.

Non enim unquam mihi sic dea amor neque mulieris

Animum in pectoribus circumfusus domuit, Neque quando captus fui amore Ixionia uxoris, etc.

Homerus, Iliad., lib. XIV, vs. 314.

(62) Idem, ibidem, vs. 347.

(63) J'ai rapporté ses paroles dans la remarque (A), citation (1).

passion qu'il avait sentie lorsqu'il alla jouir d'elle la première fois. Je consens que, pour excuser Montaigne, on dise qu'il n'a pas cru qu'il y eût une grande différence entre ces deux choses.

(K) *Les uns disent qu'elle fut élevée à Samos, d'autres disent que ce fut dans l'Océan.* Elle l'assure elle-même, dans le discours qu'elle tient à Vénus en lui empruntant le ceste (64). Elle lui dit qu'elle en a besoin pour remettre la concorde entre l'Océan et sa femme Téthys, qui ne couchaient point ensemble depuis long-temps. Sa reconnaissance pour la bonne éducation qu'elle avait reçue chez eux l'engageait à faire un voyage afin de les réunir : elle se promet de leur être chère et vénérable éternellement, si elle peut leur persuader de ne faire plus qu'un lit.

Δὸς γῦν μοι φιλότῃ καὶ ἡμερον, ᾧ τε σὺ πάντας

Δαμνᾷ ἀθανάτους ἡδὲ θνητοὺς ἀνθρώπους·

Εἴμι γὰρ ὀφομένη πολυφόρου πείρατα γαίης,

Ὀκεανόν τε θεῶν γένεισιν, καὶ μητέρα Τηθύν,

Οἳ μ' ἐν σφοῖσι δόμοισιν εὐτρεφον ἡδ' ἀτίταλλον,

Τοὺς εἴμι ὀφομένη, καὶ σφ' ἀκριτὰ νείκεα λύσω,

Ἦδη γὰρ διρὸν χρόνον ἀλλήλων ἀπέχονται

Εὐνῆς καὶ φιλότῃς, ἐπεὶ χόλος ἔμπεσεν θυμῷ, etc.

Da nunc mihi amorem et desiderium, quo tu omnes

Domas immortales atque mortales homines : Vado enim visura alma fines terræ,

Oceanumque deorum parentem, et matrem Tethyn,

Qui me in suis sedibus magnâ curâ nutrierunt et educârunt,

Hos vado, visura, ipsis ut difficiles compositu lites dirimam.

Jam enim diuturno tempore inter se abstinent Cubili et amore, ira enim invasit animum, etc. (65).

Si elle avait eu en partage le ceste de Vénus, cette amorce si efficace pour

(64) Voyez aussi ce qu'elle dit à l'Océan et à Téthys, dans Ovide, Métam., liv. II, pour leur demander d'exclure la constellation de l'Ourse.

(65) Homerus, Iliad., lib. XIV, vs. 198. Junon répète la même chose sur le mont Ida, quand Jupiter lui demande où elle va. Ibidem, vs. 301.

faire changer de conduite aux gens mariés qui font lit à part, on lui aurait conféré avec beaucoup de raison la présidence des mariages; mais elle a besoin d'emprunter la méthode pacifique, et le puissant instrument des réconciliations: pourquoi ne donnait-on pas sa charge à la déesse dont il fallait emprunter le *ceste*? J'en laisserai chercher les raisons aux personnes de loisir.

Quant à son éducation à Samos, consultez Pausanias, qui dit que les habitants de cette île soutenaient que Junon y était née sous un arbrisseau qu'on montrait encore (66). Le temple de cette déesse était fort ancien (67). Chacun se souvient de ces paroles de l'Énéide (68):

*Quam Juno fertur terris magis omnibus unam,
Posthabita coluisse Samo.*

L'île fut nommée Parthénia à cause que Junon y avait été élevée pendant son état de fille (69). Ce fut aussi là que ses noces avec Jupiter furent célébrées, d'où vint qu'elle fut représentée dans son temple comme une fille qu'on épouse, et que l'anniversaire de sa fête se célébrait à la manière des noces. *Instalam Samum scribit Varro prius Partheniam nominatam, quod ibi Juno adoleverit, ibique etiam Jovi nupserit: itaque nobilissimum, et antiquissimum templum ejus est Sami, et simulacrum in habitu nubentis figuratum, et sacra ejus anniversaria nuptiarum ritu celebrantur* (70).

(L) *Il n'y eut point de ville où elle fût plus honorée qu'à Argos.* Les Argiens prétendaient que les trois filles de la rivière Astérion avaient nourri Junon. L'une d'elles s'appelait Eubée: son nom fut donné à la montagne sur laquelle le temple de Junon était bâti. Eupolème, natif d'Argos, fut l'architecte de ce temple. On voyait au vestibule les statues de toutes les prêtresses de la déesse (71); leur charge était fort considérable,

(66) Pausan., lib. VII, pag. 209.

(67) Idem, ibidem.

(68) Lib. I, vs. 15.

(69) Scholiast. Apollonii, in lib. IV. Il dit sur le vers 187 du 1^{er} livre, que l'Imbresse, rivière de Samos, fut nommée Παρθένιος, parce que Junon étant fille y avait été élevée.

(70) Lactant., lib. I, cap. XVII, pag. m. 54. Voyez aussi saint Augustin, de Civitate Dei, lib. VI, cap. VII.

(71) Ex Pausaniâ, lib. II, pag. 59.

comme je l'ai remarqué en parlant de la malheureuse prêtresse qui fut cause que le temple fut brûlé (72). Pausanias dit (73) qu'elle se sauva à Tégée, auprès de l'autel de Pallas, et que l'indignation des Argiens n'empêcha pas qu'ils ne laissassent sa statue où elle était. Il dit que le plus ancien simulacre de la déesse était de poirier sauvage. On le conservait soigneusement. Pirase, fils d'Argus, l'avait transporté à Tyrinthe; mais les Argiens, ayant démoli cette ville, le rapportèrent au temple de Junon (74). Voyez Benoît, sur Pindare (75), touchant les jeux que l'on célébrait à Argos en l'honneur de cette déesse. Voyez aussi les commentateurs d'Horace, sur ces paroles de l'ode VII du 1^{er} livre:

*Plurimus in Junonia honorem
Aptum dicit equis Argos.*

Silius Italicus, voulant parler de l'attachement de Junon pour la ville de Carthage, dit qu'elle la préfère à Argos et à Mycène.

*Hic Juno ante Argos (sic credidit alia vetus
las)*

Ante Agamemnoniam gratissima tota Mycenem,

Optavit profugis aeternam condere m-
dem (76).

Selon Homère (77) les trois villes que Junon aimait le mieux étaient Argos, Lacédémone et Mycène. On s'étonne qu'il ne dise rien de Samos, le seul endroit dont Virgile ait fait mention en parlant de la préférence de Carthage.

Disons quelque chose du fondateur du temple que Junon avait dans Argos: nous connaissons par-là l'antiquité de cet édifice. Phoronée, fils d'Inachus, le fit bâtir, et fut le premier qui donna des armes à cette déesse, en récompense de quoi il fut le premier qui régna. *Phoroneus Inachi filius templum Argis Junae primus fecit.* C'est Hygin qui dit cela dans son chapitre CCXXV. *Phoroneus Inachi filius, dit-il dans son chapitre CCLXXIV, arma Junoni primus fecit.*

(72) Voyez l'article CHARYS, tom. V, pag. 183.

(73) Pausan., lib. II, pag. 59. Voyez aussi lib. III, pag. 86.

(74) Idem, ibidem.

(75) Pag. 142, 628.

(76) Silius Italicus, liv. I, vs. 26.

(77) Iliad., lib. IV, vs. 51.

qui ob eam caussam primus regnandi potestatem habuit. Quelques critiques veulent qu'au lieu d'*arma*, on lise *aram*, ou *sacra*; mais d'autres soutiennent la leçon commune, et la confirment par un passage de Cassiodore, au chapitre XVIII du VII^e. livre *Variorum*. Voyez les commentateurs d'Hygin, dans l'édition d'Amsterdam 1681. Or touchant l'antiquité de Phoronée, voyez Scaliger à la page 19 de ses notes sur la chronique d'Eusèbe. Il suffit de se souvenir que Phoronée a été contemporain d'Abraham, ou peu s'en faut.

(M)... Elle le fut aussi beaucoup à Carthage.] J'ai cru fort long-temps que Virgile se servit des privilèges poétiques, sans aucun égard à l'histoire, lorsqu'il représenta Carthage comme la ville favorite de Junon (78): et je ne me croyais pas obligé à changer de sentiment, pour voir dans Ovide et dans Silius Italicus la confirmation de ce que Virgile assure, car on ne saurait raisonnablement douter qu'il ne soit cause qu'Ovide fait parler ainsi Junon,

*Paniteat quod non fovi Carthaginis arces,
Cum mea sint illo currus et arma loco* (79).

et que Silius Italicus a débité la pensée qu'on a vue ci-dessus (80). Mais ayant considéré d'autres passages de divers auteurs, j'ai commencé à m'imaginer que l'hypothèse de Virgile était fondée sur la tradition. La prière de Psyché n'est pas ce qui me rappelle le moins: *Magni Jovis germana*, dit-elle (81), et *conjuga: sive tu fami, quæ querulo partu vagituque et alimonid tuâ gloriatur, tenes venusta dolubra; sive celsæ Carthaginis, quæ te virginem vecturâ leonis velo commeantem percolit, beatas ades frequentas; sive prope ripas nachi, qui te jam nuptam Tonantis, et reginam dearum memorat, inclytis Argivorum præsides mænibus: quam unctus oriens Zygiam veneratur, et mnis occidens Lucinam appellat: sis meis extremis casibus Juno sospita, neque in tantis exanilatis laboribus cessam, imminentis periculi metu bera*. Cela regarde directement Junon et sans équivoque. Le passage

(78) *Æneid.*, lib. I, circa init.

(79) *Ovid.*, *Fastor.* lib. VI, vs. 45.

(80) Dans la remarque précédente, citation (76).

(81) *Apul.*, lib. VI. *Metam.*, circa init.

d'Hérodien touchant l'Uranie (82) de Carthage ne me paraît pas de la même force; car il nous porte à croire que cette Uranie n'était point Junon, mais la lune. Or je ne considère point ici la théologie de ceux qui réduisent plusieurs divinités païennes à une, je m'attache aux idées du public, selon lesquelles Junon a été adorée comme la sœur et la femme de Jupiter, et comme un objet distinct de Minerve, de Diane, de la Lune, de Proserpine, etc. Au reste, je ne saurais faire attention au culte qui était rendu à cette déesse en tant de lieux (83), et avec tant d'appareil; je ne saurais, dis-je, y faire attention, sans croire qu'il se mêlait là-dedans je ne sais quelles impressions de la coutume qui s'observe à l'égard des femmes. Lorsqu'une femme a part au gouvernement, elle est beaucoup plus servie, honorée, respectée, que ne l'est un homme de pareille autorité. Considérez la manière dont on fait la cour aux femmes des gouverneurs de province, quand on sait qu'elles ont un grand crédit. Les honneurs qui leur sont rendus surpassent ceux que l'on rend à leurs maris. C'est l'usage de la terre, et on le transporte dans le ciel. Jupiter était servi comme un roi, et Junon comme une reine ambitieuse, fière, vindicative, qui partageait avec lui le gouvernement du monde, et qui assistait à tous ses conseils (84). J'oserais dire que les excès où les chrétiens se sont portés envers la Vierge Marie, excès qui surpassent tout ce que les païens ont pu inventer en

(82) On prétendait que son simulacre avait été consacré par Didon quand elle bâtit Carthage. Voyez Hérodien, lib. V, cap. VI.

(83) Nous dirons dans la remarque (Y) quelque chose touchant les temples qu'elle avait dans l'Italie.

(84) Voyez Homère, dans l'Hymne d'Apollon, quand il dit que Junon, à cause de la naissance de Minerve, se sépara de son mari pendant un an:

Οὐτε ποτ' εἰς εὐνὴν Διὸς ἤλυθε μετρίστους,

Οὐτε ποτ' εἰς θάκον πολυδαίδαλον, οἷς τοπάρους περ,

Αὐτῇ ἐφιζομένη πυκινὰς φραζίσκετο βουλὰς.

Numquam ad cubile Jovis venit consilarii,
Numquam ad thronum varium, sicuti antea,
Cum ipso sedens, sapientia consultans consilia.
Hym. in Apol. v. 344.

l'honneur de Junon, sont sortis de la même source : je veux dire de l'habitude que l'on a d'honorer les femmes, et de leur faire la cour avec beaucoup plus d'attachement et de respect qu'à l'autre sexe *. On ne saurait se passer de femmes, ni dans la vie civile, ni dans la vie religieuse. Qui aurait ôté à la communion de Rome ses dévotions pour les saintes, et surtout pour celle qu'on y qualifie la reine du ciel, la reine des anges, on y verrait des vides affreux ; le reste s'en irait en pièces, et serait *arena sine calce, scopæ dissolutæ*. Érasme blâmant la coutume de saluer la Sainte Vierge en chaire, après l'exorde du sermon, dit : *Qu'elle va contre l'exemple de tous les anciens, qu'il fallait plutôt imiter que je ne sais quelles gens, qui peut-être pour plaire aux femmes ont en cela suivi les païens* (85).

(N) *Elle avait le secret de redevenir tous les ans pucelle.*] Pour cela elle n'avait qu'à se laver dans une fontaine (86). Junon prenait un grand soin (c'est un auteur de dictionnaire qui parle (87)) de se laver tous les ans dans la fontaine de Canathe, auprès de Nauplie, que l'on appelle aujourd'hui Napoli de Romanie, où elle recouvrait toujours son pucelage, et cela la faisait chérir de Jupiter, *Pausan. lib. VIII*. Il n'est pas vrai que Pausanias observe que par-là elle se faisait chérir de son mari. Il dit seulement que les Argiens parlaient de cette réparation du pucelage de Junon, et qu'ils fondaient ce discours sur la pratique de leurs cérémonies occultes dans les mystères de cette déesse. Il y a bien des écrivains qui en citant un auteur ont le défaut de lui faire dire tout ce qu'ils prétendent qu'il devait dire. Voilà pourquoi on impute à Pausanias ce qu'il n'a point dit. L'auteur de cette fausse imputation était apparemment plein de ce qu'il venait de rapporter :

* Leclerc et Joly trouvent que l'honneur rendu à la Sainte Vierge, en qualité de mère de Dieu, tient à Bayle étrangement au cœur.

(85) Erasmus, in Ecclesiaste; apud Colomiés, Rome protestante, pag. 25.

(86) Qui s'appelait Canathus. Elle était dans la Péloponèse. Voyez Pausanias, lib. II, sub fin., pag. 80.

(87) César de Rochefort, Diction. général et curieux, pag. 612, 613.

» L'histoire des chérifs de Diégo de
» Torrez dit que parmi les félicités
» que les Turcs espèrent trouver en
» l'autre vie, ils croient que leurs
» femmes s'y présenteront avec des
» nouveaux pucelages, chap. 74. »
La fontaine de Jouvence, si chantée par nos vieux poètes et par nos vieux romanciers, n'avait point autant de vertu que celle de Canathus.

(O) *Ses amours pour Jason n'ont pas fait beaucoup de bruit.*] Quelques auteurs disent que Jason ne se procura l'amitié et la protection de cette déesse, que parce qu'il lui avait rendu un bon service sans savoir qui elle était. Junon, déguisée en vieille, le pria de la passer au delà d'une rivière : il le fit, et il perdit même l'un de ses souliers en lui rendant cet office. Mais d'autres prétendent qu'il ne devait qu'à sa beauté la faveur où il était. Junon ne put se défendre contre tant de charmes ; elle devint passionnément amoureuse de ce beau garçon (88). Voici les auteurs qui parlent de l'autre histoire. *Pelias... fortè vidit Jasonem nudo pede venisse, qui dum Junonem transmutam in anūs speciem credens mortalem petentem per vadum fluminis transferret, alteram ex caligis in limo amiserat* (89). Vous trouverez dans Hygin (90) ce même fait plus amplement exposé, avec les marques de reconnaissance qu'en donna Junon. Valérius Flaccus suppose qu'il faisait un très-vilain temps lorsqu'elle reçut ce service ; et il ajoute que Jason le reconnut pour une déesse à l'effroi qui la saisit, parce qu'elle reconnut que ce tonnerre était la voix de Jupiter qui la rappelait. C'était donc un temps de fuite ; elle était sortie de chez son mari, et n'avait pas trop d'envie d'y retourner.

*Omnipotens regina, inquit, quæm, turbidat
atro*

*Æthere cœruleum quateret cùm Jupiter
brem,*

(88) "Ὅτι δὲ εὐπρεπὴς ἦν ὁ Ἰάσων, εἴρηκε τοῦ, καὶ τὴν Ἥραν κατὰ τινὰς αἰτῶ ἐπιμαυῖναι. Jasonem fuisse perpulchrum hinc patet, quod juxta quosdam ipsa Juno in amore eum prosecuta fuerit. Scholiast. Pindari, in Pyth., od. IV, v. 156 ; apud Metastachium, Not. in epistol. Ovidii, pag. 540.

(89) Servius, in eclog. IV Virgilio, vs. 34.

(90) Hygin., cap. XXII. Voyez aussi apud XXIII. Apollonius Rhodius, lib. III, vs. 65.

*Ipsa ego præcipiti tumidum per Enipea nimbo
In campos et tuta Iuli, nec credere quivi
Antè deam, quàm te tonitru nutuque reposci
Conjugis, et subitâ raptam formidine vi-
di* (91).

(P) *Elle se tira honorablement des
néiges qu'Ixion lui avait tendus.*]
Ixion, coupable d'un parricide (92)
dont il ne trouvait personne qui lui
pût donner l'absolution, reçut enfin
le bon office de Jupiter même. Il en
fut si méconnaissant, qu'il tâcha de
faire porter des cornes à son bien-
aiteur : il aima Junon et la pressa
vivement de lui être complaisante.
Elle n'en voulut rien faire, et se
plaignit de cette injure à Jupiter. Ce-
lui-ci, voulant se convaincre de l'at-
tentat, forma une nue toute semblable
à sa femme, et la laissa à la discrétion
d'Ixion, qui ne manqua pas de faire
tout ce de quoi les personnes les plus
amoureuses sont capables. De là na-
quirent les centaures. Il se vanta
ensuite d'avoir eu affaire avec Junon;
et ce fut, dit-on, alors que Jupiter
perdant patience le précipita dans les
enfers, et le condamna au supplice
de la roue (93). Il n'agit point en
mari jaloux, car où trouverait-on un
italien qui voulût souffrir que les
italiens de sa femme assouvissent leur
passion sur sa figure? Il empêcherait,
s'il le pouvait, qu'ils ne se divertis-
sent avec elle par imagination et en
jeu.

(Q) *Elle conçut toujours d'une façon
extraordinaire.*] Selon l'opinion la
plus commune, elle ne fut mère que
de trois enfans, qui sont Mars, Vul-
cain et Hébé. Pour ce qui est de Mars,
elle le conçut par l'attouchement
d'une fleur que Flore lui indiqua.
Elle cherchait à se venger de son
mari, qui avait produit Minerve tout
seul; et à lui montrer qu'elle en pou-
vait faire autant sans le secours
d'aucun mâle.

*Protinus hærentem decerpsi pollice florem,
Tangitur, et tacto concepit illa sinus.
Jamque gravis Thracen et lava Propontidos
intrat,
Fisque potens voti, Marsque creatus
erat* (94).

(91) Valer. Flaccus, Argon. I, vs. 81.

(92) Il avait tué trahisusement le père de son
épouse.

(93) Tiré de Natalis Comes, Mytholog., lib.
VI, cap. XVI. A quelques circonstances près,
tout ceci se trouve dans Diodore de Sicile, lib.
IV, cap. LXXI. Voyez aussi Lucien, in Deo-
rum Dialogis, pag. 131 et seq., tom. I.

(94) Ovid., Fastor., lib. V, vs. 255.

Pour Vulcain, elle le conçut de vent,
par une vertu toute semblable à celle
des jumens d'Espagne (95). *Ὁμοία δὲ
τούτοις καὶ περὶ τῆς Ἡρας ἄδουσιν, ἀνευ
τῆς πρὸς τὸν ἄνδρα ὁμιλίας, ὑπνέμιον
αὐτὴν παῖδα γεννῆσαι τὸν Ἡφαιστον.*
*His autem similia etiam de Junone
canunt, nempe hanc citra virilem
congressum subventaneo conceptu
gravidam puerum edidisse Vulcanum*
(96). Ce fut pour avoir mangé des
laitues avec beaucoup d'appétit
qu'elle devint grosse d'Hébé. Cette
fille fut la déesse de la jeunesse, et
servit d'échanson aux dieux jusques
au malheur qui lui arriva dans un
grand festin. Elle tomba, et fit voir
aux dieux tout ce qui était caché sous
ses jupes. Elle perdit son emploi par
cet accident (97). Je n'ignore point
que, selon d'autres, elle fut fille de
Jupiter et de Junon par les voies or-
dinaires.

Il faut réfuter ici Natalis Comes,
qui a été apparemment le mauvais
guide de quelques lexicographes. Il
dit que Junon, indignée de la nais-
sance de Minerve, pria le Ciel et la
Terre, les dieux célestes, les dieux
infernaux, de faire en sorte qu'elle
devînt mèresans aucune intervention
de mâle. Elle frappa de sa main la
terre, et au bout d'un certain temps
la terre produisit Typhon (98). Pour
prouver cela, il cite quelques vers
grecs, qui signifient manifestement
que Junon enfanta Typhon. N'est-ce
pas bien entendre ce que l'on allègue?

*Ὅτι ποτ' ἀρ' Ἡρῇ ἔτιχτε χολασαμένη
Δὴ πατρὶ,
Εὖτ' ἄρα δὴ Κρονίδης ἐρικυδέα γέννατ'
Ἀθήνην
Ἐν κορυφῇ.
Hunc (Typhona) irata Jovi patri Juno edidit
olim
Quam fuit illius de vertice nata Minerva.
(Hym. in Apollin. v. 307-309.)*

Homère dans l'hymne d'Apollon ra-
conte si clairement cette histoire,
que l'on a lieu de s'étonner que tant
d'auteurs y aient pris l'un pour

(95) Voyez l'article HIPPOMANES, à la fin de
cet ouvrage [Tom. XV, parmi les Dissertations.]

(96) Lucianus, de Sacrificiis, pag. 352, t. I.

(97) Servius, apud Lloyd, voce Hebe.

(98) Quæ cum manu humum percussisset,
sequenti postea tempore natus est ex eâ terra
Typhon, etc. Natalis Comes, Mytholog., lib.
VI, cap. XXII, pag. m. 644. Vous trouverez
la même chose dans le Dictionnaire de Lloyd.

l'autre. Il dit que Junon, ayant invoqué le Ciel et la Terre, et tous les dieux infernaux, pour avoir un fils sans l'aide de Jupiter, frappa la terre et la fit trembler, et prit ce tremblement pour un bon augure, et se tint séparée de son mari un an durant, au bout duquel elle eut un fils qui ne ressemblait ni aux hommes ni aux dieux; ce fut Typhon.

*Ἡ δὲ βίη σβῆς θεῶν ἰσχυράν, σβῆς
βροτῶν,
Αἰεὶς τ' ἀργαλὴς τὴ Τυφάνα, πῆμα
βροτῶν.*

*Hæc autem peperit naque diis similem, naque
mortalibus,
Gressumque diffidentem Typhæonem, dam-
num mortalibus (99).*

(R) *Ce fut alors que se forma..... le chemin de Saint-Jacques.*] Ce fut à Hercule qu'elle donna à téter; mais cet enfant, dont la force était déjà prodigieuse, lui pressait et lui tirait si rudement le bout du téton, qu'elle ne le put souffrir: et comme elle retira sa mamelle avec effort, il se répandit de son lait; et voilà de quelle matière fut formé ce cercle que les Grecs nommèrent γαλαξία, et les Latins orbis lacteus, *via lactea*, etc. (100). Le poëte Manille a touché à cette fable:

*Nec mihi celandæ est fama vulgata vetustas
Mellior; à nuda lactis flumina liquorum
Pecora regina Didi, culumque colere
Infans ens. Quapropter lacteus orbis
Ducitur, et novem annis descendit ab æ-
th' (101).*

Il y en a qui disent que le lait qui forma ce cercle, tomba de la bouche d'Hercule, qui avait tété Junon trop goulument (102). Ces contes supposent que Junon était alors dans le ciel; mais les Thébains ne prétendaient pas cela: ils montraient le lieu où cette déesse, trompée par Jupiter, allaita Hercule (103).

(S) *Quelques-uns de ceux qui met-
tent au nombre de ses épithètes le
mot Regina, s'abusent puérilement.*] Car ils apportent (104) pour preuve

(99) Homerus, Hymn. in Apollin., v. 181.

(100) Achilles Tatius, in Iosepho, ex Eusebio-
them, in Catamenismo, apud Jleyd, voce
Juno.

(101) Manilius, lib. I, pag. m. 24.

(102) Voyez Philoponus in I Meteor., apud
Philippum Cassium, in Calo astronomico-poli-
tico, pag. 15.

(103) Pausanias, lib. IX, pag. 300.

(104) Frontinus. Remy, in Fœderis Mythici,
pag. m. 93.

un passage de Virgile (105), où il y a point d'épithète particulière le père du peuple, le magnanime, le grand, le juste, le sage, etc., et des épithètes ou des titres de distinction que l'on affecte à certains princes, mais on ne peut pas dire cela du titre de roi de France. On ne peut point non plus le dire de celui de reine de France. Or Junon dans ces paroles de Virgile, est appelée la reine des dieux, tout comme dans l'épithète, femme de Louis-le-Juste, était appelée reine de France. Junon était femme de Jupiter, le roi des dieux et des hommes, *Divinus poterat equum munus rex* (106), comme elle le qualifie elle-même dans l'Énéide, (107). Ailleurs (108) elle lui dit qu'il règne sur tous les dieux,

... où de tous par altération d'ordre.

Si l'on avait cherché des preuves dans Tite-Live, on en eût trouvé de bonnes. Voyez la remarque suivante, où je rapporte ce qu'il raconte de Camille, touchant la prise de Veïe. Les paroles de Juvénal, *novem Reges colimus agnam* (109), content plusieurs une preuve beaucoup mieux que celle qu'on a prétendu trouver dans le premier livre de l'Énéide.

(T) *Elle ne commence de former les Romains que dans la seconde guerre Punique.*] Camille ne paraissant à donner l'assaut aux Vénitiens offrit la dixième partie de butin à Apollon, et pria Junon, la protectrice des assiégés, de les quitter pour se rendre à Rome, où on lui faisait un temple digne d'elle. *Tuo decem, equit (Dictator), Pythæ Apollinæ quo nuncius instructus pergo ad celandam urbem Veios: nuncius hunc decimam partem præda rerum simul, Juno regina, quo nuncius colis, precor ut nos videris in contram tuamque mox futuram alim*

(105) *dit ego que deum veneris, et
risque*

Et coror et confus.

Virg., Énéide, lib. I, v. 61.

(106) Aristote, lib. de Météor. O, que qu'on appelle, par ces paroles, *veios* est le dieu veios, qui désigne Junon, le dieu des dieux et des hommes. Voyez l'Énéide de Juvénal, lib. I, v. 61.

(107) Énéide, lib. I, v. 61.

(108) Énéide, lib. I, v. 61.

(109) Sat. XII, v. 13.

quare : ubi te dignum amplitudine templum accipiat (110). Après le pillage de la ville, on travailla à la translation des dieux, et l'on s'y porta avec beaucoup de respect. Quelqu'un demanda à la statue de Junon si elle voulait venir à Rome : elle fit signe que oui, et l'on prétendit même qu'elle prononça ce oui. On n'eut aucune peine à la transporter ; on eût dit qu'elle se donnait du mouvement pour suivre les victorieux. Camille lui consacra un temple sur le mont Aventin (111), selon la promesse qu'il en avait faite. Les paroles de Tite-Live sont si belles et si mémorables, que tous ceux qui entendent le latin seront bien aises de les lire sans avoir le peine de se remuer : *Cum jam humanæ opes asportatæ gestæque à Veis essent, amoliri cum Deum dona ipsosque Deos, sed olentium magis quàm rapientium modo, cœpere. Namque delecti ex omni exercitu juvenes, purè lotis corporibus, candidâ veste, quibus deportanda Romam regina Juno assignata erat, venerabundi templum inire, primo religiosè admoventes manus : nòd id signum more Etrusco nisi priæ gentis sacerdos attrectare non esset solitus. Deindè quùm quidam, per spiritum divino tactus, seu juvenili sermo, Visne Romam ire, Juno? an-pisse cæteri Deam conclamaverunt : id fabula adjectum est, vocem quoniam dicentis, Velle, auditam. Motam priè sede sua parvi molimenti admiculis, sequentis modo accepimus lemmam ac facilem translatu fuisse : ingramque in Aventinum æternam idem suam, quò vota Romani dicta-riis vocaverant, perlatam ; ubi templum ei postea idem, qui voverat, Camillus dedicavit (112). Plutarque impute à Tite-Live de rapporter que Camille, en priant Junon de venir à Rome, toucha la statue de cette déesse, et que quelques-uns répondirent qu'elle y consentait, et qu'elle suivait de bon cœur. Αιούσιος δὲ φησιν εὐ-σταθαι μὲν τὸν Κάμιλλον ἀπτόμενον τῆς εἰ-κῆς καὶ παρακαλεῖν, ἀποκρίνασθαι δὲ ὡς τῶν παρόντων, ὅτι καὶ βούλεται*

καὶ συγκατανεῖ, καὶ συνακολουθεῖ προ-θύμως. Livius tradit inter precandum attrectasse Camillum Deam et invitasse : inde velle et annuere ac se-qui libentem respondisse ex vistan-tibus nonnullos (113). Comparez cela avec les paroles de Tite-Live, vous verrez très-clairement que Plutarque n'y a rien compris, ou plutôt qu'il a cité de mémoire, et qu'il a défiguré les circonstances : et comme vraisem-blablement il s'est fié à sa mémoire en une infinité de rencontres, je crains bien qu'à l'égard de beaucoup de faits nous ne trouvions dans ses livres, non pas ce qu'il avait lu, mais la forme que les histoires qu'il avait lues prenaient dans son ima-gination. Tite-Live n'attribue des prières à Camille, par rapport à Ju-non, qu'avant la prise de Véies. Com-ment donc le ferait-il prier les mains appliquées sur la statue ? Ce que je vais dire se rapporte mieux à mon texte.

Plutarque ajoute que ceux qui sou-tiennent que la statue de Junon ré-pondit, ou par signes, ou en parlant, qu'elle acquiesçait aux prières de Ca-mille, ont un très-puissant argument à alléguer, c'est-à-dire la prospé-rité de Rome ; car cette ville, dit-il, de petite qu'elle était, n'au-rait pas pu s'élever à un si haut faite de puissance, sans la faveur continuelle d'un Dieu présent. Οἱ δ' ἰσχυρίζομενοι καὶ τῷ παραδόξῳ βου-θούντες, μεγίστην μὲν ἔχουσι συνήγορον τὴν τύχην τῆς πόλεως, ἣν ἀπὸ μικρᾶς καὶ καταφρονουμένης ἀρχῆς ἐπὶ μέγα δό-ξης καὶ δυνάμειως προελθεῖν, διχα θεοῦ πολλὰς καὶ μεγάλας ἐπιφανείας ἐκείνο-τε συμπάροντος, ἀμύχανον. Cæterum hoc miraculum adstruentibus et defen-dentibus fortuna magnoperè suffra-gatur urbis, quæ ex parvo et humili exordio, sine numinis perpetuo ex multis et magnis signis præsentis favore, evadere ad eam gloriam et potentiam haudquaquam potuisset (114). Il croit donc que Junon s'étant transportée de Véies à Rome, favo-risa les Romains, et leur procura cette suite de victoires qui les rendit si formidables. Il faudrait donc met-tre à l'an de Rome 359 (115), l'ac-

(110) T. Livius, *loc. cit.*, lib. V, cap. XXI.

(111) Tum Junoni reginæ templum in Aven-tino locavit dedicavitque Matulam matri. Idem, *loc. cit.*, cap. XXIII.

(112) Idem, *ibidem*, cap. XXII.

(113) Plutarch., in Camillo, pag. 132, A.

(114) Idem, *ibidem*.

(115) C'est celui du saccagement de Véies.

complissement de la prédiction de Jupiter, que Junon favoriserait enfin la nation romaine.

..... Quin aspexit Juno,
Quis mare nunc terrasque motu cælumque sa-
tigat,
Consilia in melius referat, necumque forebit
Romanos rerum dominos gentemque togatam (116).

Et néanmoins, parce qu'il a plu à quelques poètes de reculer cette époque jusqu'à la (117) seconde guerre Punique (118), les commentateurs s'arrêtent plus à cette fiction qu'à la foi des historiens. J'observe ici qu'outre le temple que Junon avait à Rome sur le mont Aventin, elle possédait le temple du Capitole en commun avec son mari et avec Minerve (119). Le temple de Junon *Moneta*, dont je parle dans la remarque suivante, me fournit une bonne preuve.

(U) Elle fut honorée à Rome sous..... le titre de *Moneta*.] Il paraît par divers passages des anciens (120), que l'épithète de *Regina* était affectée à la Junon que Camille transféra de Véies, et à laquelle il bâtit un temple sur le mont Aventin. Quant à la Junon *Moneta*, elle avait son siège au Capitole. Valère Maxime est le seul peut-être qui l'ait confondue avec celle dont le dictateur Camille bâtit le temple sur le mont Aventin. Je ne doute point que ce ne soit l'une des méprises que l'on trouve en si grand nombre dans Valère Maxime. *Nec minus voluntarius*, dit-il (121), *Junonis in urbem nostram transitus. Captis à Furio Camillo Veïis, milites jussu imperatoris simulacrum Juno-*

(116) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 279.

(117) Qui commença l'an de Rome 535.

(118) *Quia bello Punico secundo, ut ait Ennius, placuit Juno caperis favere Romanis: Servius, in hanc locum Virgilii. Voyez Silius Italicus, lib. XII, pag. m. 520. Horace, lib. II, ed. I.*

(119) Voyez Dausqueias, sur Silius Italicus, lib. X, pag. 435.

(120) *Decretum est Junoni regina in Aventino Junonisque sororis Lanuvii majoribus hostiis sacrificaretur. Livius, lib. XXII, init. Voyez aussi lib. XXXVII, cap. XXXVII, où il décrit les cérémonies qu'on observait en l'honneur de Junon regina in Aventino. On chanta un hymne composé par le poète Livius, Carmen in Junonem reginam... illis tempestate fortiter laudabile rudibus ingeniiis, nunc abhorrens et inconditum si referatur.*

(121) Valer. Maxim., lib. I, cap. VIII, num. 3.

*nis Moneta, quod ibi præcipue religionem cultum erat, in urbem tralatam, sede sua movere conabantur. Quorum ab uno per jocum interrogata Dea, an Romam migrare vellet, Velle respondit. Hac voce audita, lusus in admirationem versus est. Jamque non simulacrum, sed ipsam coelo Junonem petitam portare se credentes, læti in eâ parte montis Aventini, in qua nunc templum ejus cernimus, collocaverunt. On n'a besoin que de lui-même pour le convaincre de ses brouilleries; car dans un autre livre (122) il rapporte que le temple de la déesse *Moneta* était sur le Capitole, à l'endroit où avait été la maison de Manlius. Or, selon Tite-Live, le temple que l'on bâtit sur cette maison avait été, fut voué à Junon *Moneta* durant la guerre des Aurunces. Il fut consacré l'année d'après, c'est-à-dire l'an de Rome (123). Ovide, au VI^e. livre des *Fastes*, s'accorde parfaitement en cela avec Tite-Live. Les vers où il en parle nous apprennent que ce fut Camille qui voua ce temple; et d'un autre côté un critique observe (124) que néanmoins Plutarque ne dit nullement que Camille ait fait ce vœu, et qu'il se contente de dire que la maison de Manlius fut rasée, et que le temple de la déesse *Moneta* fut bâti au même lieu où cette maison avait été. Ce critique a cru sans doute que le Camille dont parle Ovide est celui dont Plutarque a écrit la vie; celui, dis-je, qui travailla si fortement à faire périr Manlius. Je ne crois point que Ovide se soit trompé si lourdement. Celui qui voua le temple de Junon *Moneta* était Camille le fils. Il ne faut donc pas trouver étrange que l'historien du père ne dise rien de ce vœu; mais on le pourrait blâmer de la négligence avec laquelle il raconte la destinée de la maison de Manlius. Il dit (125) que les Romains l'ayant démolie, firent bâtir à sa place le temple de la déesse *Moneta*, et ordonnèrent que désormais aucun patricien ne demeurerait sur le Capitole. Où sont les lecteurs qui en*

(122) Lib. VI, cap. III, num. 1.

(123) Livius, lib. VII, cap. XXVII.

(124) Voyez le Valère Maxime, Variarum Thysius, lib. I, cap. VIII, num. 3.

(125) Plutarch., in Camillo, pag. 148, C.

arré ne porte à croire que ces trois boes se firent au même temps ? Qui pourrait imaginer que ce temple ne fut voué que plus de quarante ans après le supplice de Manlius ? Il y a dans Cicéron une chose qui produit à un peu d'embarras ; c'est que la Junon qui avait un temple sur le Capitole fut surnommée *Moneta*, à cause qu'elle avait averti le peuple romain qu'il fallait sacrifier une truie pleine. *Scriptum à multis cum terræ motus factus esset ut sue plend proratio fieret, vocem ab æde Junonis tunc arce exiisse, quocirca Junonem tam appellatam Monetam* (126). Avant cela, il faudrait dire qu'il y avait un temple de Junon sur le Capitole avant que le dictateur Camille fils vouât le temple de Junon *Moneta* : ou bien il faudrait dire qu'il voua seulement un temple à Junon ; mais que dans la suite des temps cette déesse acquit le surnom *Moneta*, à cause de l'avis qu'elle donna dans ce temple. La première de ces deux hypothèses n'a nul fondement dans les auteurs ; et la seconde convaincrait d'une extrême légèreté les historiens, vu qu'ils marquent expressément que ce dictateur Camille voua un temple à Junon *Moneta*, qui fut bâti au même lieu où Manlius avait logé. Peut-être mériterait-on cette nue, si l'on supposait que le lieu d'où Junon donna l'avertissement était la chapelle qui avait été construite dans le temple de Jupiter, sur le Capitole (127). Alors elle eût pu être (128) surnommée *Moneta* sans avoir un temple particulier sous cette épithète ; mais dans la guerre des Aurunces, elle aurait voulu lui bâtir un temple, en tant qu'elle avait déjà ce nom. Ce serait une preuve qu'elle avait averti le peuple romain avant l'année 413, et par conséquent que l'amitié pour Rome précéda la seconde guerre Punique. Rosin (129) attribue à Cicéron d'avoir dit que le donement de terre, au sujet du-

quel Junon indiqua le sacrifice d'une truie pleine, arriva avant que les Gaulois prissent Rome. Cicéron ne dit point cela ; Rosin s'est abusé.

(X) *Le culte de Junon dans Rome était fort ancien.*] Tattius, collègue de Romulus, avait établi les honneurs de Junon *Quiritia*, ou *Quiritis* (130). L'on trouve que sous le règne de Tullus Hostilius, les pontifes, consultés touchant les expiations des meurtres involontaires, firent dresser deux autels, et y pratiquèrent les cérémonies qu'ils jugèrent propres à purifier Horace qui avait tué sa sœur. L'un de ces autels était consacré à Junon (131), et l'autre à Janus (132). On dit (133) qu'avant ce temps-là il y eut à Rome un temple de Junon, bâti par Numa Pompilius, et que ce prince, voulant gagner les bonnes grâces de cette déesse, *défendit par loi expresse à toutes femmes débauchées d'entrer dans ce temple..... ni même de le toucher. Voici les termes de la loi : Pellex ædem Junonis ne tangito : si tangat, Junoni agnum foeminam demissis crinibus cædito : c'était l'amende honorable qu'elles étaient obligées de lui faire, en lui sacrifiant un agneau, tout échevelées.* Disons en un mot que ce ne fut point par une hyperbole inexcusable, que Virgile introduisit Jupiter promettant à son épouse que les descendants d'Énée la serviraient plus dévotement que toutes les autres nations. Ce dialogue n'est pas le moins bel endroit de l'Énéide ; il contient la renonciation de Junon aux persécutions d'Énée, et la grâce qu'elle demanda en récompense de son désistement. Je conseille à mes lecteurs d'aller à la source : je n'en veux prendre que ces quatre vers :

*Hinc genus, Ausonio mistum quod sanguine
surget,
Supra homines, supra ire Deos pietate vide-
bis.
Nec gens ulla tuos æquè celebrabit honores.
Annuit his Juno, et mentem lætata retor-
sit* (134).

(130) Dionys. Halicarn., lib. II, cap. LII.

(131) *Inspectrice des sœurs*, dit Denys d'Halicarnasse ; mais elle est surnommée *Sororia* dans Festus, quem vide, pag. m. CCLXII, *Vocæ Sororium Tigillam.*

(132) Idem, Dionys., lib. III, cap. XXVIII.

(133) Voyez le Trésor des Antiquités romaines de du Roulay, pag. 149.

(134) Virgil., *Æneid.*, lib. XII, vs. 838.

(126) Cicero, de Divinat., lib. I.

(127) Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. IV, p. LXIX. Dausqueius in Silium Italicum, X, pag. 435, cite plusieurs autorités.

(128) Il paraît par Tite-Live, liv. III, pag. 79, que la Junon du temple de Jupiter Capitolin était surnommée *regina*.

(129) Antiquit. Rom., lib. II, cap. VI.

(V)..... Les honneurs qu'elle recevait dans d'autres villes d'Italie étaient très-grands. Elle était servie sous le titre de *Sospita* avec une grande dévotion à Lanuvium, proche de Rome, sur le chemin d'Appius. Les Romains adoptèrent tellement ce culte, qu'il fallait que leurs consuls, à l'entrée de leur consulat, allaient rendre leurs hommages à cette Junon. *Nolite à sacris propriis Junonis Sospitæ, cui omnes consules facere necesse est, domesticum et suum consulem potissimum avellere* (135). Lorsqu'on donna la bourgeoisie romaine aux habitants de Lanuvium, il fut établi que ce culte leur serait commun avec le peuple romain. *Lanuvini civitas data, sacraque sua redita cum eo ut ardes lucusque Sospitæ Junonis communis Lanuvini municipibus cum populo romano esset* (136). Il y avait un trésor dans le temple de cette déesse. Auguste en tira de bonnes sommes, et promit d'en payer l'intérêt (137). On croit que ce temple fut fondé par les Pélasges, originaires du Péloponèse, et l'on appuie cette opinion sur ce que la Junon de Lanuvium est nommée, par Élien, *Juno Argolica* (138). Voici l'équipage de cette déesse. *Nostram Sospitam tu nunquam ne in somnis quidem vides, nisi cum polle caprino, cum hastâ, cum scutulo, cum calceolis repandis* (139). On ne marque point dans ce passage si la peau de chèvre était garnie de cornes; mais des gens fort savans n'en doutent pas. « Il est certain que cette » Junon Lanuvienne avait la tête » voilée d'une peau de chèvre avec » de véritables cornes, et il ne faut » qu'avoir des yeux pour les recon- » naître bien clairement dans les » médailles romaines de Goltzius, et » dans celle que rapporte Vigenère, » dans ses annotations sur Tite-Live. » C'est ainsi que parle M. de Girac dans la section LXV^e, page 556 de sa réplique. Vous trouverez à la marge de son livre ce qui suit :

- (135) Cicer., *Orat. pro Murena*, sub fin.
 (136) Liv., lib. VIII, cap. XIX.
 (137) Appian., lib. V de bello civil., pag. m. 399.
 (138) Élien., *Hist. animal.*, lib. XI, cap. XVI.
 (139) Cicero, de *Naturâ Deorum*, lib. I, cap. XXIX.

*Romani Junonem Sospitem adde-
 cujus caput polle caprino cum cor-
 nis exornabat* (*). Notes bas en
 le serpent du temple de Lanuvium
 était quelque chose de merveilleux,
 il connaissait si les fils n'en
 laissé prendre leur pécule, man.
 Voyez Élien (140).

La Junon *Lacina* dont le temple
 était à six milles de Crème, est
 merveilleusement célèbre. Ce temple
 était une fois plus grand que le plus
 grand temple qui fût à Rome (141).
 Il était couvert de toiles de mer,
 dont une partie fut portée à Rome,
 pour servir de couverture au temple
 de la Fortune équestre, que le con-
 seil Quintus Fulvius Flaccus fit
 bâtir, mais comme il perit méri-
 tellement, le sénat fit porter les toiles
 au même lieu d'où on les avait tirées
 (142). Annibal n'osait pas le des-
 sein d'enlever la colosse d'or que
 l'on voyait dans le temple de cette
 Junon (143). Plin^e rapporte que les
 cendres que l'on laissait sur l'autel
 de cette déesse, exposées à toutes les
 injures de l'air, ne bougeaient ja-
 mais de leur place (144). Servius
 raconte un autre miracle, c'est qu'un
 quelqu'un gravait son nom sur les
 toiles de ce temple, la gravure s'effa-
 çait dès que cet homme mourait. *In
 hoc templo illud miraculi fuit do-
 tur, ut si quis ferro in tegula templi,
 ipsius nomen incidere, tandem de
 scriptura manseret, quando ille homo
 viveret qui illud scripserat* (145). Tite-
 Live conte aussi un miracle, c'est
 que les bestiaux de toute espèce, sacrés
 à la déesse paissaient dans les
 prairies du temple, sans que per-
 sonne les gardât, et se retournaient
 d'eux-mêmes, sans que jamais les
 sauvages ou les voleurs les inquié-
 tassent. *Ecce in medio pacis lucus
 (Lucus) ubi omnis generis pecora*

- (*) Luc. Nonnus in *Goltzius* Com.
 (140) Hist. *Animal.*, lib. XI, cap. XVI.
 Voyez aussi Propertius, *élog. VII*, lib. IV.
 (141) Voyez la page suivante (m. 36).
 (142) Valer. Maximus, lib. I, cap. I.
 (143) Cicero, de *Divinat.*, *scilicet* lib. I.
 Voyez l'article *Sacra*, lib. I, cap. I.
 (144) In *Lacina* Junonis arce ad de-
 cinorum immobilium esse profectus ad-
 procellis. Plinius, lib. II, cap. CVII. de
 Miraculis, lib. I, cap. VIII, in *sculpt. com.*
 num. 18, dit la même chose. Voyez aussi
 Tite-Live.
 (145) Servius, in *Æn.*, lib. III, v. 116.

ha pascobatur pecus sine ullo pascuo : separatimque egressi cujusque generis greges, nocte remeabant ad stabula, nunquam insidiis ferarum, on fraude violati hominum (146). Il n'est assez connaître qu'il ne voudrait oser jurer que cela fût vrai; et que : conte des cendres immobiles eût une plus grande certitude. On attribue, dit-il, presque toujours quelques miracles à cette sorte de lieux. *firacula aliqua affinguntur plerumque tam insignibus locis. Fama est nam esse in vestibulo templi, cujus herem nullus unquam moveat ventus*. Personne ne sait mieux cela que les moines du christianisme. Il ajoute que ce temple était célèbre, non seulement par sa sainteté, mais aussi par ses richesses (147).

Il n'est pas étrange qu'il y ait eu diversité d'opinions touchant le fondateur de ce temple, et touchant l'occasion de la fondation; car tous les peuples sont enclins à inventer de belles choses sur de semblables matières. Voyez Servius (148) qui rapporte, entre autres opinions, que le roi Lacinius le fit bâtir en l'honneur de Junon, à cause qu'elle haïssait Hercule, lequel il n'avait pas voulu loger. Mais si à cet égard-là les variations ne doivent pas nous surprendre, il faut pour le moins se surprendre que les auteurs ne soient d'accord touchant la situation de l'édifice. Tite-Live le met à six milles de Crotone. *Sex millia aberat ab urbe* (149) *nobile templum ipsa urbe nobilior, Lacinae Junonis, sanctum omnibus circa populis* (150). Mais Valère Maxime le met à Locres; ce n'est pas le seul point en quoi il diffère de Tite-Live. Rapportons ses paroles. *Q. Fulvius Flaccus impune tulit quod in censura tegulas immoveas ex Junonis Lacinae templi in aedem Fortunae equestris, cum Romae faciebat, transtulit. Nectur enim, post hoc factum, mente*

constituisse : quin etiam per summam ægritudinem animi expiravit, cum ex duobus filiis in Illyrico militantibus, alterum decessisse, alterum graviter audisset affectum. Cujus casu motus senatus tegulas illico Locros reportandas curavit : decretique circumspectissima sanctione impium opus censoris rexit (151). Je me suis réglé ci-dessus à ce narré, quant au motif qui engagea le sénat à restituer les tuiles; mais je me réservais le droit de rectifier les choses selon le besoin par la relation de Tite-Live. Sachez donc que ce grave historien observe que le censeur Fulvius Flaccus s'appliquait avec ardeur à faire en sorte que le temple qu'il construisait ne cédât, ni en magnificence, ni en grandeur, à aucun temple de Rome. Il crut qu'un toit de marbre donnerait beaucoup de relief à cet édifice; c'est pourquoi il fit découvrir la moitié du temple de Junon *Lacinia* (152). C'était assez pour son dessein. Ayant fait porter à Rome ces tuiles de marbre, il se garda bien de dire d'où il les avait tirées; mais on ne laissa pas de l'apprendre, et de là sortirent tant de murmures, que les consuls furent obligés de consulter le sénat sur cette affaire. Le sénat fit venir Flaccus, et après l'avoir laissé exposé pendant quelque temps à toutes sortes de cruels reproches, il résolut d'un consentement unanime que les tuiles seraient reportées au temple de Junon, et qu'on ferait, pour apaiser cette déesse, ce que les cérémonies prescrivaient. Les paroles de Tite-Live m'ont tellement enchanté, que je m'imagine qu'elles seront très-agréables à la plupart de mes lecteurs : ce sont de belles paroles remplies de grandes pensées. *Postquam censor rediit, tegulae expositae de navibus ad templum portabantur : quanquam undè essent silebatur, non tamen celari potuit. Fremitus igitur in curia ortus est : ex omnibus parti-*

(146) Livius, lib. XXIV, cap. III.

(147) *Inclutum templum divitiis etiam, non dum sanctitate fuit*. Idem, ibidem. Voyez Strabon, lib. VI, pag. m. 180.

(148) Servius, in Æneid., lib. III, vs. 552.

(149) Dans le Valère Maxime de Thyrsius, . 27. on fait dire à Tite-Live que le temple dans la ville : *in urbe nobile templum, urbe erat nobilior*.

(150) Livius, lib. XXIV, cap. III.

(151) Valer. Maxim., lib. I, cap. I, num. 20.

(152) *Profectus in Brutios, aedem Junonis Lacinae ad partem dimidiam detegit, id satis fore ratus ad legendum quod edificaretur*. Tit. Livius, lib. XLII, cap. III. C'est ce qui m'a fait dire ci-dessus, après Clavier, Ital. Antiquum, lib. IV, cap. XV, que le temple de Junon *Lacinia* était une fois plus grand que le plus grand temple de Rome.

bus postulatur, ut consules eam rem ad senatum referrent. Ut verò accersitus in curiam censor venit, multò infestius singuli universique præsentem lacerare : Templum augustissimum regionis ejus, quod non Pyrrhus, non Annibal violassent, violare parùm habuisse, nisi detexisset fœdè ac propè diruisset. Detractum culmen templo, nudatum tectum patere imbris putrefaciendum. Censorem moribus regendis creatum, cui sarta tecta exigere sacris publicis et loca tuenda more majorum traditum esset; cum per sociorum urbes diruentem templa, nudantemque tecta ædium sacrarum vagari, et quod, si in privatis sociorum ædificiis faceret, indignum videri posset, id Deum immortalium templa demolientem facere, et obstringere religione populum Romanum, ruinis templorum templa ædificantem : tanquam non iidem ubique Dii immortales sint, sed spoliis aliorum alii colendi exorandique. Quùm, priusquàm referretur, apparet quid sentirent patres : relatione factâ in unam omnes sententiam ierunt, ut hæ tegulæ reportandæ in templum locarentur, piaculariaque Junoni fierent (153). L'arrêt du sénat ne fut point exécuté dans tous ses points; car ceux à qui on donna la charge de faire rétablir le toit, rapportèrent qu'aucun ouvrier n'avait su remettre les tuiles à leur place, et qu'ainsi elles avaient été laissées à la cour du temple (154). Flaccus ne discontinua point son édifice; il l'acheva, et le consacra, et donna les jeux scéniques pendant quatre jours, et les circenses un jour (155). Voilà donc une insigne différence entre Tite-Live et Valère Maxime, et qui montre que le dernier de ces deux auteurs a fait un grand tort au sénat romain; il a supposé qu'on ne s'avisa de réparer le dommage qu'après avoir vu la punition prodigieuse que le ciel avait infligée au

(153) Livius, *ibid.*

(154) *Quæ ad religionem pertinent cum cura facta : tegulas relictas in aed. templi, quia reponendarum nemo artifex inire rationem poterit, redemptores nuntiaverunt. Idem, ibid.*

(155) *Fulvius ædem Fortunæ equestris, quam proconsul in Hispaniâ dimicans cum Celtiberorum legionibus voverat, annos sex postquàm voverat, dedicavit, et scenicos ludos per quadriduum, unum diem in circo fecit. Idem, ibid., cap. X.*

censeur Flaccus. Mais Tite-Live nous apprend que le sénat se déterminâ à cette action de piété et de justice, par la seule considération du fait, et sans avoir vu aucune marque de l'irritation céleste. Il ne nie point la triste fin de ce censeur, il la représente même plus funeste que n'a fait Valère Maxime; car il dit que Fulvius Flaccus se pendit, et il ajoute qu'on disait parmi le peuple que Junon lui avait ôté le jugement. *Q. Fulvius Flaccus pontifex qui prior anno fuerat censor... fœdâ morte perit. Ex duobus filiis ejus qui tunc in Illyrico militabant, nunciatum alterum decessisse, alterum gravi et periculoso morbo ægrum esse. Omni animum simul luctus, metusque: mox ingressi cubiculum servi, laqueo dependentem invenère. Erat opinio, post censuram minus compotem fuisse: vulgò Junonis Lacinia iram ob spoliatum templum alienasse mentem ferebant (156). On met à l'an de Rome 579 ce qui concerne les tuiles de marbre ôtées du temple de Junon.*

(Z) *Le caractère de ses emplois, quelque pénibles, et quelque pleins de désagréments qu'ils pussent être.] Elle avait l'intendance des mariages et de leurs suites. Voyez les commentateurs de Virgile sur ces paroles:*

*... Mactant lectas de more bidentes.
Legifera Cereri, Phœboque patrique Iovem
Junoni ante omnes, cui vincula Junalus
est (157).*

Ils vous indiqueront cent autres passages semblables, et vous parleront des épithètes de *pronuba*, de *jugalis*, de *ζυγία*, de *γαμνλία*, de *παράτυμος*, etc., qui ont été affectées à la femme de Jupiter, à cause qu'elle présidait aux engagements matrimoniaux. Voyez la remarque suivante. Cette charge demandait beaucoup de soins; les détails y étaient sans nombre, et il est fort difficile de s'en acquitter honorablement. S'il eût été seulement question de faire qu'on se mariât, les difficultés n'eussent pas été si considérables; la disposition des sujets, et l'inclination de la nature pouvaient épargner beaucoup de fatigues au directeur général; mais une déesse du premier rang était engagée par les intérêts de son honneur et de sa

(156) *Idem, ibid., cap. XXVIII.*

(157) Virgil., *Æn., lib. IV, vs. 57.*

joire, à faire en sorte que l'on se sçût bien, je veux dire que l'assortiment des conditions et des humeurs formât un lien indissoluble l'amitié, et de concorde; et ainsi tous les mariages mal assortis, et tous les mauvais ménages lui devaient causer du chagrin : c'étaient autant de taches à sa réputation, et autant de justes sujets de lui reprocher que de soin que l'on avait pris de l'invoquer, et de l'honorer le jour des noces, était une peine perdue. Tous ceux qui auraient voulu médire d'elle avaient un beau champ; car enfin, elle faisait tout son possible pour recurer de bons mariages, ou elle ne le faisait pas. Si elle le faisait, on avait lieu de conclure qu'elle était bien misérable, puisqu'elle avait un emploi où elle épuisait toutes ses forces et toute son industrie, sans éviter une infinité de mauvais succès. Le nombre infini d'expériences, qui lui faisait voir l'inutilité de ses peines, était une preuve, ou qu'elle avait à travailler sur une matière très-difficile à manier, et à préparer, ou que ses forces étaient bien bornées. Au premier cas son infortune, et la rigueur déplorable de son destin, ou son imprudence, étaient visibles; car il ne lui était pas permis de se défaire d'un emploi où, en faisant de son mieux, elle ne pouvait pas s'empêcher de mal réussir en mille et mille rencontres, la nécessité de son sort était digne de compassion. Mais si lui était permis de résigner son office, et qu'elle s'obstinât à le conserver, elle manquait de jugement et de prudence (158), et se maintenait injustement dans une fonction qui passait ses forces, et dont elle ne s'acquittait qu'à son déshonneur. C'eût été une pauvre excuse que d'alléguer que ses bons desseins étaient traversés par les caprices d'une autre déesse.

*Sic virum Penori, cui placet impares
Formas, atque animos sub jugo alieno
Sæpe mittens cum joco* (159).

C'eût été avouer la limitation et la dépendance de ses forces, aveu terrible et mortifiant au delà de tout ce

que l'on peut s'imaginer pour une déesse aussi glorieuse que Junon l'était. Voilà ce qu'on pouvait dire en supposant qu'elle s'acquittait de sa charge avec toute l'application de ses forces : mais si l'on eût supposé qu'elle eût pu mieux réussir, on l'eût regardée comme coupable, ou d'une extrême négligence, ou d'une extrême malice; et par conséquent comme très-indigne des honneurs qu'on lui rendait, et de la charge dont elle était revêtue. Ce sont les réflexions que les païens devaient faire naturellement : or le résultat de ces pensées est de juger que sa condition était malheureuse, soit à cause du grand travail que son emploi demandait, soit à cause des mauvais succès de sa peine. Le chagrin paraissait d'autant plus inséparable de cet état, qu'elle était d'une dignité et d'un sexe qui la rendaient merveilleusement sensible au mépris et aux disgrâces, et l'on devait bien s'imaginer qu'elle avait assez d'esprit pour n'ignorer pas ce qui pouvait être critiqué dans son administration, et pour croire que les autres dieux l'en censuraient (160), et que s'ils avaient le ménagement de ne le point faire en sa présence, ou de ne lui point venir rapporter le mal que l'on disait d'elle, ils ne laissaient pas de médire en son absence, ou à tout le moins d'avoir des pensées désavantageuses. Il n'en faut pas davantage pour attrister un cœur sensible, ambitieux, et superbe : il suffit pour cela qu'il sache que ses défauts sont connus.

Toutes les réflexions que je viens de rapporter pouvaient être faites à l'égard de la même Junon, en tant qu'elle présidait aux enfitemens. Quelle peine ! c'était le moyen de n'avoir pas un seul moment de repos, et d'être obligée à travailler en mille lieux tout à la fois. Cette charge est sujette à des accidens désagréables. L'industrie des chirurgiens les plus adroits n'empêche pas que plusieurs enfans qui se présentent de travers, les uns d'une façon, les autres d'une autre, ne périssent avec leur mère. Ces malheurs étaient autant de chapitres pour les censeurs de Junon,

(158) *Matri se quæcumque suo modulo ac pede
verum est.*

Horat., *epist.* VII, *lib.* I, *vs.* ult.

(159) Horat., *ed.* XXXIII, *lib.* I.

(160) Les païens croyaient que les jalousies, les querelles, les divisions, et tels autres désordres avaient lieu parmi les dieux.

inutilement invoquée sous des noms particuliers et spécifiques selon la diversité des cas (161). Je sais bien qu'on peut soutenir avec beaucoup de probabilité, qu'il ne faut point réduire à elle seule, diversement nommée, toutes les divinités du mariage et des accouchemens, etc. ; mais d'ailleurs il est très-probable que ces autres divinités doivent être regardées comme des subdélégués de l'intendant général, d'où il résulte que les désordres pouvaient être fort bien mis sur le compte de la déesse Junon, comme la mauvaise administration des gouverneurs de province est imputée au souverain quand il n'y apporte pas de remède. Outre que cette adjonction de substituts marque que l'on croyait que la charge de Junon était trop pénible. Or toutes ces idées enferment un jugement désavantageux. Ajoutez à tout cela, qu'on ôtait à cette déesse les deux plus glorieuses fonctions de sa charge ; car on commettait à une autre divinité nommée *Viriplaca* (162), le soin de la réconciliation des personnes mariées ; et l'on donnait à *Vénus Verticordia* le soin de la conversion des femmes qui n'avaient pas mérité par une chaste conduite l'amitié de leurs maris (163). Quel affront pour Junon, que d'avoir démembré de cette manière son intendance des mariages !

(AA)... *Et quelque juste sujet qu'ils aient donné de tourner en ridicule le système théologique des païens.* Les surnoms de *Pronuba*, de *Jugalis*, etc., que l'on a pu voir ci-dessus (164), n'étaient pas les seuls qui fussent propres à Junon en tant qu'elle présidait aux mariages : elle avait aussi des surnoms particuliers fondés sur ce qu'elle présidait à la conduite des nouvelles mariées, à la maison de leur mari.... et à l'onction que faisait la nouvelle mariée au jambage ou poteau de la porte de son mari.... et à cause qu'elle aidait au mari à dénouer la ceinture virgine (165).

Vous trouverez ces surnoms-là dans ces paroles latines, tirées d'une prière faite à Junon (166) : *Interducam, ou Iterducam, et Domiducam, Unxiam, Cinctiam* (167) *mortales puella debent in nuptias convocare, ut earum et itinera protegas, et in optatas domos ducas, et cum postes ungent, faustum omen affigas, et cingulum ponentes in thalamis non relinquant.* On ne prétendait pas qu'elle s'arrêtât à la porte de la chambre nuptiale, on lui demandait aussi son assistance dans le lit nuptial : elle y entraît sous le titre de *Dea mater, Prema*, et de *Dea Pertunda*, accompagnée du *Deus pater Subigus*. C'est sur cela que saint Augustin a tourné en ridicule le paganisme ; et comme il était fort malaisé de n'employer que des considérations graves dans un tel sujet, il en fait sentir l'impertinence d'une manière assez libre, et assez enjouée. On s'exposerait à la censure de tous les puristes, et de tous les lecteurs prudes, si l'on traduisait exactement en français les paroles de ce père : rapportons-les donc en latin (168). *Conmas et foemina conjunguntur, adhibetur Deus Jugatinus. Sit hoc ferendum. Sed domum est ducenda que nubit, adhibetur Deus Domiducus. Ut maneat cum viro, additur Dea Manturna. Quid ultra queritur? Parcatur humanæ verocundia: peragat cætera concupiscentia carnis et sanguinis procurato secreto pudoris. Quid impletur cubiculum turba minimi: quando et paranymphe illi discedunt? Et ad hoc impletur, non ut eorum præsentia cogitata major sit cura pudicitiae, sed ut foemina sexu infirmæ, novitate pavidæ, illis cooperantibus sine ulla difficultate virginitas auferatur. Adest enim Dea Virginensis, et Deus pater Subigus, et Dea mater Prema, et Dea Pertunda, et Venus, et Priapus. Quid est hoc? Si omnino laborantem in illo opere virum ab Diis adjuvari oportebat: non sufficiebat aliquis unus, aut aliqua una. Nunquid Venus sola*

(161) Voyez la remarque (H).

(162) Voyez Valère Maxime, lib. II, cap. I, num. 6, pag. m. 135.

(163) Voyez Ovide, au IV^e. livre des Fastes, pag. m. 74.

(164) Dans la remarque (Z), au commencement.

(165) Du Boulay, Trésor des antiquités romaines, pag. 149, 150.

(166) Mart. Capella, de Nuptiis Philogoni, lib. II, pag. m. 37, 38.

(167) Voici un passage de Festus Pompeius, pag. xxxv : *Cinxia Junonis nomen sacrum habebatur in nuptiis, quod initio conjugii mittitur erat cinguli quo nova nupta erat cincta.*

(168) August., de Civit. Dei, lib. VII, cap. IX, pag. m. 599.

parum esset, quæ ob hoc etiam dicitur nuncupata, quod sine ejus vi fœmina virgo esse non desinat? Si nulla est frons in hominibus, quæ non est in auminibus? nonne cum credunt conjugati tot Deos utriusque sexus præsentis, et huic operi instantes, ita pudore afficiuntur, ut et ille minus moveatur, et illa plus reluctetur? Et certe si adest Virginensis Dea, ut virgini zona solvatur: si adest Deus Subigus, ut viro subigatur: si adest Dea Prema, ut subacta ne se commoveat, prematur, Dea Pertunda ibi quid facit? Erubescat, eat foras, agat aliquid et maritus. Valdè inonestum est, ut quod vocatur illa, impleat quisquam nisi ille. Sed fortè idèo toleratur, quia Dea dicitur esse, non Deus. Nam si masculus crederetur, et Pertundus vocaretur, majus contra eum pro uxoris pudicitia posset maritus auxilium, quàm Fœta contra Silvanum (169). Sed quid hoc dicam, cum ibi sit et Priapus nimis masculus, super cujus immanissimum et turpissimum fascinum seclere nova nupta jubebatur more honestissimo et religiosissimo matronarum? Ces objections-là sont terrassantes, et l'on ne conçoit pas que les meilleurs apologistes de la religion chrétienne eussent pu les bien éluder. On reproche, que saint Augustin appuie sur la multiplication non nécessaire des êtres, était capable tout seul de les mettre à bout. Quelle défaillance des forces humaines n'était-ce pas que de croire que Vénus avait besoin d'être secourue par trois ou quatre autres divinités? On comprend seulement qu'un apologiste aurait pu répondre que saint Augustin avait tort de reprocher comme une chose inutile, et qui ne laissait rien à faire au mari, l'adjonction de la déesse Pertunda à la déesse mater Prema; car dans cette misérable éologie l'une n'était pas moins nécessaire ou plus nécessaire que l'autre, ni l'une ni l'autre n'excluait l'opération des mariés. Il y avait donc un petit défaut d'exactitude dans cette suite des objections de saint Au-

(169) Saint Augustin venait de dire qu'on donne des gardes aux accouchées afin que le dieu vain ne vint pas les tourmenter. Mulieri facta est partum tres deos custodes commemorat (170) adhiberi, ne Sylvanus deus per noctem medietur et vexet.

gustin. Le grand lieu commun des païens en ce temps-là était peut-être de dire, que la multiplication objectée n'était qu'une multiplication des noms de la même divinité. Faible réponse: car les livres des anciens païens en fournissaient la réfutation.

Notez en passant que les philosophes qui entreprirent de répondre aux docteurs chrétiens étaient bien à plaindre. Ils portaient la peine de la folie d'autrui: les anciens prêtres avaient fait la faute en transportant sottement au culte public les fantaisies des poètes; et il fallut, après plusieurs siècles, que les philosophes essuyassent toute la honte de ces sottises, et se tourmentassent pour parer des coups qui perçaient à jour. Si ceux qui forgèrent un culte si ridicule avaient eu des adversaires aussi habiles et aussi puissans que saint Augustin, ils eussent été plus circonspects, et n'auraient pas tant lâché la bride à leurs fourberies; et voilà un désavantage de l'unité de religion. La diversité de religion a ses inconvéniens, il faut l'avouer, et convenir même qu'ils sont fort à craindre; mais d'ailleurs elle empêche certains progrès de la corruption: elle contient en respect les uns à l'égard des autres.

(BB) *Sa jalousie.... l'obligeait à traverser par mer et par terre pour se procurer le plaisir de la vengeance.... Elle ne goûtait jamais la satisfaction d'avoir réussi.... parfaitement.*] Considérez le voyage qu'elle fit du ciel en terre dès qu'elle eut formé des soupçons qu'un nuage, qu'elle découvrait, pouvait bien être le voile sous lequel son infidèle mari jouissait de quelque fille. Elle ne se trompait point. Jupiter était alors entre les bras d'Io. Il la convertit en génisse afin d'éviter que son épouse ne le surprît sur le fait. Junon demanda cette génisse, et la fit garder par Argus, et puis elle lui mit aux trousses une furie qui la fit courir par toute la terre, et enfin il fallut souffrir qu'Io recouvrât sa première forme, et fût la déesse Isis (170). Considérez aussi les supplications que Junon fut faire à Téthys et à l'Océan, après qu'elle eut vu parmi les étoiles la

(170) Voyez Ovide, au II^e. livre des Métamorphoses.

même Caliste qu'elle avait changée en ourse. Elle s'était portée aux dernières violences contre cette maîtresse de Jupiter, elle l'avait prise par les cheveux, et renversée par terre (171). Mais écoutons ses doléances et ses plaintes. Rien de plus triste : elle craint qu'on ne l'offense désormais à tout bout de champ, puisque les efforts qu'elle fait pour se venger n'aboutissent qu'à la gloire de ses ennemis.

*Est verò, cur quis Junonem laedere nolit,
Offensamque tremat, quam prosum sola nocendo?
O ego quantum egil quam vasta potentia nostra est!
Esse hominem vetui; facta est dea: sic ego panas
Sontibus impono; sic est mea magna potestas (172)!*

Elle fut une fois si pénétrée de la douleur de ne pouvoir pas se venger, qu'elle se transporta en personne au fond des enfers pour demander du secours aux trois furies.

*Nil poterit Juno, nisi inultos flere dolores?
Idque mihi satis est? Hæc una potentia nostra est (173)?*

*Sustinet ire illuc, cælesti sede relicta,
(Tantum odiis iræque dabat) Saturnia Juno.
Quò simul intravit, sacroque à corpore pressum
Intremuit limen; tria Cerberus extulit ora,
Et tres latratibus simul edidit. Illa sorores
Nocte vocat genitas, grave et implacabile numen (174).*

Si elle eut jamais quelque raison d'être contente, ce fut quand elle persécuta la nymphe Thalie (175) que Jupiter avait engrossée. Le seul moyen d'échapper qui resta à cette nymphe fut d'être engloutie dans les entrailles de la terre; mais, quand le terme fut venu, les deux enfans dont elle était grosse ne laissèrent pas de naître, et ils devinrent ensuite deux divinités fameuses (176), et que l'on vénéra extraordinairement (177); et ainsi Junon ne put avoir qu'une

courte joie. Elle se montra si opiniâtre à persécuter Hercule, que Porphyre l'a comparée aux plus méchants diables persécuteurs des gens de bien. Τὸς γὰρ Δαίμονας διαγράφει τῷ λόγῳ (ὁ Πορφύριος) λέγει πρὸς τοὺς φανταστούς Δαίμονας τοὺς ἀγαθῶς ἀνδράσι λήχους καὶ ἐνέδρας καθίζου, καὶ ἐξουφικῆς ἐπιτίθεται, καθάπερ ἡ Ἥρα τῷ Διονυσίῳ καὶ Ἡρακλεῖ. *Dæmones enim orationum describens (Porphyrius) alicubi ait: pessimos Dæmonas bonis viris insidias et pericula tendere, exque eos insidiis aggredi, ut Juno scilicet Baccho atque Herculi (178).* Qu'y gagnait-elle? rien autre chose que bien des fatigues, bien de la honte, et beaucoup de confusion. Elle s'en plaignait sur les théâtres, et cela d'une manière très-capable d'attendrir les cœurs les plus endurcis. Lisez ces vers de Sénèque : elle y déclare qu'elle s'exile du ciel le voyant peuplé des concubines et des bâtards de son mari : elle s'attend à y voir monter Hercule qu'elle a tant de fois tâché de faire périr, et qui s'est acquis l'immortalité par cette voie.

Soror Tonantis (hoc enim solum mihi Nomen relictum est) semper alienum Jovem, Ac templa summi vidua deserui ætheris; Locumque, cælo pulsa, pellicibus dedi. Tellus colenda est, pellices cælum tenent (179).

Non sic abibunt odia. Vivaces egos Violentus iras animus, et sœvus dolor Æterna bella pace sublati geret. Quid br' a? quidquid horridum tollis avest Inimica, quidquid pontus aut aër tollit Terribile, dirum, pestilens, atrox, fœdus, Fractum atque domitum est. Superat et avest cil malis;

Idque nostræ fruitur: in laudes meas Mea vertit odia, dum nimis sæva impeto, Patrem probavi: gloriæ feci locum (180).

La satisfaction de voir périr Troie fut une très-petite consolation des tourmens qu'elle avait soufferts pendant la longue résistance des Troyens, et elle se vit bientôt obligée à se fatiguer tout de nouveau pour persécuter Énée, et pour l'empêcher d'aborder en Italie. Elle y employa le vent et le sec; elle fut trouver Éole pour lui demander une tempête, elle le cajola, elle s'humilia devant lui (181). Une autre fois elle se mit sur une nue

(171) *Arreptam prensis à fronte capellis
Stravit humi pronam*
Ovid., *Metamorph.*, lib. II, vs. 477.

(172) *Idem, ibidem, vs. 519.*

(173) *Idem, ibidem, lib. IV, vs. 426.*

(174) *Ibid., vs. 447.*

(175) *D'autres la nomment Ætna.*

(176) *On les nommait Palici.*

(177) Voyez Servius, in *Æneid.*, lib. IX, vs. 585. Lutatius, in Statium, *Theb.*, lib. XII, vs. 157. Macrobius, *Satura.*, lib. V, cap. XIX.

(178) *Æneas Gazæus in Theophr.*, p. m. 43.

(179) Senec., in *Hercule Furæte*, vs. 1.

(180) *Idem, ibid., vs. 27.*

(181) Virgil., *Æn.*, lib. I.

bien froide (182), et s'exposa à l'inclemence de l'air pendant un combat du parti qu'elle protégeait et du parti qu'elle haïssait. Ce furent toutes peines perdues. Lisez ce que le désespoir lui faisait dire avant qu'elle eût eu recours à Éole.

*Cum Juno aeternum servans sub pectore vulnus,
Hac secum : Me ne incepto desistere victam?
Nec posse Italid Teucrorum avertere regem?
Quippe velor satis. Pallasne exurere classem
Argivum, atque ipsos potuit submergere
Ponto,*

Unius ob noxam, et furias Ajacis Oilei (183)?

*An ego, quæ divam incedo regina, Jovisque
Et soror, et conjux, und cum gente tot annos
Bella gero; et quisquam numen Junonis adoret*

Præterea? aut supplex aris imponat honorem (184)?

Ce n'est là qu'un échantillon de l'histoire de cette déesse ; mais il suffit à faire voir que les païens ont dû être persuadés qu'elle était l'une des plus malheureuses personnes qui fussent dans l'univers, et qu'elle n'était pas moins propre à fournir l'image d'une extrême infélicité que les Prométhées du Caucase, et les Sisyphe, les Ixions, les Tantales, les Danaïdes, et le reste des grands pécheurs livrés aux supplices infernaux. Il n'y a rien de plus vrai que ce que disait Horace, que les tyrans les plus cruels n'ont pu inventer des tortures plus insupportables que l'envie (185). Cela convient principalement à la jalousie conjugale. Qu'est-ce donc lorsqu'elle est jointe avec les fatigues continuelles d'une recherche de vengeance qui ne réussit jamais? l'immortalité naturelle n'adoucit point l'amertume de ce triste état, elle l'augmente plutôt; et l'espérance de voir finir par la mort ses douleurs et ses chagrins est une consolation.

*Hec finire licet tantos mihi morte dolores,
Sed nocet esse deum, præclusaque janua
lethi*

Eternum nostros luctus extendit in ævum (186).

(182) *Quid xps gelidis in nubibus hæres?*

Virgil., *Æneid.*, lib. XII, vs. 796.

*Nec tu me æreid solam nunc sede videres
Digna indigna pau.*

Idem, *ibidem*, vs. 810.

(183) Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 36.

(184) Idem, *ibid.*, vs. 46.

(185) *Invidus alterius macrescit rebus opimis.*

vidid Siculi non invenire tyranni

ajus tormentum

Horat., *epist.* II, lib. I, vs. 57.

(186) Ovid., *Métam.*, lib. I, vs. 661.

Le titre pompeux de reine du ciel, la séance sur un beau trône, le sceptre à la main, le diadème sur la tête; tout cela est inutile contre les maux intérieurs de l'âme. L'on est même plus sensible à ces malheurs-là quand on est dans les plus hauts postes des dignités. Disons pour le moins que le chagrin est comme la fièvre, dont on ne guérit pas plus facilement dans un bon lit que sur la paille.

*Nec calidæ citius decedunt corpore febres
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeid in veste cuban-
du'st (187).*

Les trésors ne chassent ni la fièvre ni les inquiétudes de l'esprit.

*Non domus, et fundus, non aris acervus
et auri*

*Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas (188).*

Notez que si les païens n'ont pas fait les réflexions que j'étales dans la remarque précédente et dans celle-ci, ils sont tout-à-fait inexcusables; car ce n'étaient pas seulement les poètes qui leur apprenaient cette vie malheureuse de Junon : le culte public avait adopté ces contes; on en trouvait les monumens dans les temples; les statues consacrées, les tableaux de dévotion, ces objets que l'on appelle les livres des ignorans, apprenaient à tout le monde les jalousies de cette déesse, etc.

(CC) *Le malheur qu'elle eut de perdre sa cause dans une dispute de beauté.*] Minerve et Vénus étaient ses deux concurrentes. Personne n'ignore que Jupiter (189), n'ayant pas voulu être le juge d'un procès si délicat, fit mener sur le mont Ida ces trois déesses, afin qu'elles y plaïdassent leur cause, et que Pâris décidât de leur querelle. Junon s'habilla le plus magnifiquement qu'il lui fut possible, et fit de grandes promesses à Pâris, en cas qu'il lui adjugeât la pomme que la plus belle des trois devait obtenir. Minerve et Vénus firent chacune de son mieux, tant pour se parer que pour promettre des récompenses à leur juge. La peine de s'ajuster et de haranguer fut inutile; Pâris déclara qu'il voulait les voir toutes

(187) Lucret., *lib.* II, vs. 34.

(188) Horat., *epist.* II, lib. I, vs. 47.

(189) Voyez Lucien, in *Deorum Judicio*, pag. m. 161, tom. II *Opera*.

nues avant que de prononcer son jugement.

*Car vostre discord gist à vos formositez,
De contempler vos corps, vos naïves beautés,
Prudemment discerner le choix, l'equipolance,*

Laquelle est la plus belle en face, et corpulance.

*Les Déeses alors eurent timidité,
Parce qu'il leur fallait monstrier leur nudité.
Toutesfois à l'ombrage un peu se retirerent,
En lieu d'une antichambre, où se déshabillerent*

A part l'une de l'autre, où leurs nymphes avoient

*Qui honorablement en cela les servoient,
Quand eurent deffublé escoffions et guimptes,
Leurs couronnes tourets, destaché leurs espingles,*

*Morrien et chappeau, ceintures, fermaillets,
Chesnes, bagues, carquans, bulles, bracelets,*

*Robes et cotillons, leurs manteaux et cuirace,
Leurs habits pleins d'odeurs, de tres grande efficace;*

*Toutesfois retenoient leurs escarpins d'ores,
Bravement enrichis, decoupez et ouvrez,
De peur que l'aigu bout des pointues herbettes
Leurs plantes n'offençast fort tendres et douillettes.*

*Ainsi nues estant toutes trois vont marcher
Devant le beau Paris, et droit si vont ranger (190).*

Le poète français qui nous donne cette description oublie une chose de conséquence, qui est que ces trois déesses se lavèrent tout le corps dans une fontaine. Euripide nous apprend cette particularité (191), et il y a des épigrammes là-dessus dans l'Anthologie (192). Il fallut donc que la femme de Jupiter se soumit à des conditions fort désagréables; car enfin elle faisait profession de pudicité; elle était grave et majestueuse; elle savait bien tenir son rang; et, malgré tout cela, elle se vit obligée à se montrer toute nue devant un mortel; et le pis fut qu'une autre parut plus belle au juge choisi, et que Vénus emporta la pomme d'or. Il n'avait point fait paraître qu'il connût des raisons de préférence dans le visage, dans la taille, dans le port de ces trois plaideuses: il avait au contraire témoigné que,

pendant qu'il les voyait habillées, il les trouvait également belles. Ayant donc prononcé contre Junon depuis qu'il eut comparé ce que les habits cachaient, ce fut un signe qu'il découvrit en elle des défauts notables. On pouvait pour le moins soupçonner cela, et cette pensée ne pouvait que mortifier cruellement cette déesse (193). Il y avait là de quoi enrager. Je m'étonne que Lucien n'ait pas donné là-dessus un peu d'exercice à ses malignes plaisanteries, dans son Dialogue sur le Jugement de Paris. Voyez la note (194). Notre Scarron n'a pas été si discret; car voici comment il bouffonne dans le premier livre du Virgile travesti:

*Ce que craignant la bonne dame (195),
Et gardant encor dans son ame
Le beau jugement de Paris,
Et l'insupportable mépris,
Qu'en faveur de Vénus la belle
Il eut pour Pallas et pour elle;
Outre qu'il avoit révélé,
(Heureux s'il n'eût jamais parlé)
Qu'elle avoit trop longue mamelle,
Et trop long poil dessous l'aisselle,
Et pour dame de qualité
Le genouil un peu trop croisé.*

Un auteur, qui florissait au commencement du XVI^e. siècle, prétend que Junon ne parut pas toute nue. Elle et Minerve, dit-il (196), comme surprises de honte et vouloir de non faire, ne répondirent mot quand on leur signifia qu'il falloit qu'elles prissent la peine de mettre jus leurs nobles vestemens, vu que leur différent tendoiten l'equiparation de la formosité de leurs propres divines corpulences, et en discerner prudemment le choix et l'equipolence de leurs membres illustres. Mais Vénus, la plus hardie, leur dit, que si avant les choses estoient allées, qu'il n'estoit point temps de reculer, et commença à se desceindre. « Adonc Juno ce » voyant, dit ainsi: Certes, dame Vénus, de fuyr n'avions nous nulle en-

(190) Christophe Deffrans, écuyer, seigneur de la Jalouziere et de la Chaslonniere, pres Nyort en Poictou, liv. XI des Histoires des Poëtes, folio 225 verso, édit. de Nyort, 1595. Il ne fait ici que mettre en vers ce que Jean le Maire de Belges, Illustrat. de Gaule, liv. I, chap. XXXIII, pag. 108, avoit dit en prose.

(191) Eurip., in Helenâ, vs. 682; et in Andromachâ, vs. 283.

(192) Au chap. XIX du IV^e. livre, pag. m. 745, 746.

(193) Voyez dans ce volume, la citation (189) de l'article HENAI III.

(194) Lucien, in Deor. Dial., p. 154, tom. I, n'a pas oublié d'introduire Junon, qui disoit que Diane ne s'étoit vengée d'Actéon qu'à cause qu'elle craignoit qu'il ne divulgât les laidesses qu'il avoit découvertes en la voyant nue.

(195) C'est-à-dire, Junon.

(196) Jean le Maire de Belges, Illustrat. de Gaule et Singularités de Troyes, liv. I, chap. XXXIII, pag. 108, édition de Lyon, 1519, in-folio.

» vîe pour crainte de reboutement ;
 » mais je imagine qu'il est malseant
 » à déesses immortelles et chastes ,
 » mesmement à Pallas la pucelle , et
 » à moy qui suis femme de roy et
 » d'empereur , de se montrer nues à
 » aucun homme mortel , combien
 » que peu d'estime tu en fasses : com-
 » me toute coustumiere de diverses
 » compagnies viriles. Mais toutes-
 » voyes puis que cest un faire le
 » faut , nous ne serons point des der-
 » nieres (197)..... La royne Juno
 » pleine de gravité matronale , et
 » honnesteté pudique , d'entre tous
 » ses accoustremens ne reserva rien :
 » fors qu'elle eust prins un fin cœu-
 » vrechef de crespé , long et large et
 » bien delié , tout ourlé de franges
 » de fil dor et de soye , dont l'une de
 » ses nymphes estoit toquée. Et l'eust
 » mis sur son espaule senestre pen-
 » dant en escharpe , et noué sur le
 » costé dextre. Dont pource que les
 » bouts voletans en l'air , par leur
 » légereté , s'eslevoient aucunesfois
 » contre son gré , au mouvement de
 » sa marche , elle tenoit l'une des
 » mains sur son pis (198), et l'autre
 » plus bas. » Je crois que c'est une
 » pure fiction de cet auteur. Lucien
 » insinue rien de semblable. Quoi-
 » qu'il en soit , Junon témoigna une
 » insubilité extrême pour l'affront san-
 » tant qu'elle crut avoir reçu de son
 » frere. Ce fut une plaie qui saigna long-
 » temps , et qui troubla tout le repos
 » de sa vie.

*Nec dum etiam causa irarum sævique do-
 loris*

*Exciderant animo : manet aliud mente repos-
 tum*

*Judicium Paridis , spreteque injuria for-
 mas (199).*

Observons en passant que Macrobe
 est trompé dans l'une des différen-
 ces qu'il a marquées entre Virgile et
 Homère. Voici ses paroles : *Nullam
 commemorationem de judicio Paridis
 Homerus admittit : idem vates Gany-
 medem non ut Junonis pellicem à Jove
 optum , sed Jovialium poculorum*

(197) Jean le Maire de Belges, Illustrat. de
 Virgile et Singularités de Troyes, liv. I, chap.
 XIII, pag. 109.

(198) C'est-à-dire, la gorge.

(199) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 25. Voyez
 au vers 36 du même livre :

*Juno Æthereum servans sub pectore vul-
 nus.*

*ministerium in cœlum à diis ascitum
 refert, velut θερπερῶς. Virgilius tan-
 tam deam, quod cuius de honestis
 fœminæ deforme est, velut specie vic-
 tam Paride judicante doluisse, et
 propter catamiti pelicatum totam gen-
 tem ejus vexasse commemorat (200).*
 Il est certain qu'Homère a fait men-
 tion du jugement de Paris, et qu'il l'a
 donné pour la cause de la colère im-
 placable de Junon contre les Troyens
 (201) : il n'est donc point vrai, com-
 me le prétend Macrobe, que Virgile
 ait abandonné Homère sur ce point-
 là. Il ne servirait de rien de dire ici
 qu'Euripide (202) et Coluthus (203)
 ont fait mention de ce même juge-
 ment de Paris.

(DD) *Elle se lava dans une fon-
 taine.... et.... les eaux.... eurent une
 odeur très-agréable dont l'air d'alen-
 tour était embaumé.*] Élien nous a
 conservé ce conte. Il dit (204) que
 cette fontaine était transparente jus-
 ques au fond, et que les habitans du
 pays et les Syriens aussi conservaient
 la tradition que j'ai rapportée ; et
 attribuaient à cela l'odeur agréable
 que l'on sentait dans le voisinage du
 lieu à la ronde. *Ἐς γὺν ὁ χῶρος εὐαδία
 ἀναπνέει, καὶ πᾶς ὁ ἀὴρ κύκλῳ ταύτῃ
 κίρνεται.* Unde locus etiamnum sua-
 vem odorem spirat, qui in vicinum
 etiam aërem circumquaque distribui-
 tur (205). On voit là le caractère su-
 perstitieux et fabuleux tout ensemble.
 Les peuples se laissent aisément por-
 ter à faire descendre de quelque ori-
 gine céleste toutes les propriétés sin-
 gulières qu'ils remarquent dans cer-
 tains endroits du monde ; et, comme
 les païens s'étaient laissé abuser de
 la chimérique et grossière tradition
 des amours et des mariages des dieux,
 ils crurent que Junon, ayant à laver
 son corps le lendemain de ses noces,
 choisit une fontaine bien claire, et
 y laissa des marques de sa présence.
 Et notez que, selon Turnèbe, ils

(200) Macrobi., *Satura.*, lib. V, cap. XVI,
 pag. 407.

(201) Homer., *Iliad.*, lib. ult., vs. 25 et
 seq.

(202) Eurip., in *Troadi.*, vs. 924 ; et in *He-
 lenâ*, vs. 23.

(203) Coluthus, de *Raptu Helenæ*, v. 125. seqq.

(204) *Ælianus*, *Hist. animal.*, lib. XII, cap.
 XXX.

(205) *Idem*, *ibidem*.

s'imaginaient que les natures divines se faisaient reconnaître à leur odeur (206). »

Omnia finirent : tenués recessit in auras.

Mansit odor : posses scire fuisse Deam (207).

Voilà ce que dit Ovide en parlant de Flore, et voici ce que dit Virgile touchant Vénus :

Dixit, et avertens roseæ cervicis refulsit

Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem

Spiravére (208)

Jean le Maire de Belges a suivi ce préjugé ; car il assure (209) que *toute chose terrestre fait silence, et se tint en grand paix et admiration pendant l'ostentation des corps divins* (210), *lesquelz avoient desja tout embaumé l'air circonvoin de leur flairante redolence divine et ambrosienne*. Les païens eussent cru facilement que la salive des dieux, et ainsi du reste, était de l'eau de rose pour le moins. Balzac (211) observe que le poète *Furius fait cracher de la neige à Jupiter* (212), et qu'un autre poète fait sortir de lui assez de nectar pour faire les rivières du siècle d'or. Balzac ajoute que « celui que l'Histoire de » Matthieu nomme le Chrysostome » de France, a bien dit, prêchant devant le feu roi Henri-le-Grand : » *Sire, quand votre majesté pleurerait des perles, quand elle cracherait des émeraudes, quand elle éternuerait des rubis, quand elle moucherait des diamans, etc.* » On n'eût pas eu beaucoup de peine à persuader aux païens qu'effectivement les dieux faisaient tout cela. C'est ainsi qu'on persuade aux enfans qu'Urgande la déconne, par exemple, ou quelque autre fée, se faisant peigner, et demandant, *que faites-vous tomber de ma tête ?* entendait avec plai-

(206) Turneb., *Advers.*, lib. XXX, cap. XXXIX. Je ne suis pas fort content des deux preuves qu'il allègue, qui sont le passage de Virgile et celui d'Ovide, que je rapporte.

(207) Ovid., lib. V *Fastor.*, vs. 375.

(208) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 402.

(209) Jean le Maire de Belges, *Illustrations de Gaule*, liv. I, chap. XXXIII, pag. 109.

(210) C'est-à-dire, de Junon, Minerve et Vénus nues devant Paris.

(211) Balzac, entretien V, chap. II, pag. m. 88. Voyez dans la remarque (HH) de l'article MANOMET, tom. X, ce que les sectateurs de ce faux prophète disent de sa sucur.

(212) *Jupiter hibernas cand nives conspuat Alpes.*

sir cette réponse, *de l'or et de l'argent*. La plupart de ceux qui ont cru cela dans leur enfance le croiraient toute leur vie, si on ne les désabusait quand ils sont devenus grands, ou s'ils voyaient que ces choses fussent l'opinion commune en matière de foi. Au reste, il y a plusieurs propriétés naturelles que les traditions du peuple chrétien attribuaient à des causes miraculeuses, comme les païens attribuaient à Junon la bonne odeur de la fontaine dont j'ai parlé. Voyez-vous, me dit-on un jour, cette petite langue de terre où l'herbe est si pâle ; c'est par-là que l'on fit passer un tel martyr, quand on le mena de la prison au lieu du supplice. Tout le chemin qu'on lui fit faire en porte les marques depuis ce temps-là. Le blé, l'herbe, tout ce qu'on y sème s'en ressent, et n'y acquiert jamais la verdure que vous voyez à droite et à gauche. Il n'y a presque point de paroisse où l'on ne débite de pareilles choses. Je voudrais qu'il y eût des voyageurs qui en fissent un ample recueil. Ils se contentent de recueillir ce qui concerne les grandes villes ; mais un ramas de ce qui concerne les paroisses de village pourrait bien avoir son prix. Et sur cela je me souviens d'avoir ouï dire à un homme de jugement, que son goût n'était point semblable à celui de cet ancien poète qui souhaitait d'avoir vu à Rome une entrée triomphale. J'aimerais mieux, disait cet homme, avoir assisté pendant quelques mois aux conversations bourgeoises des Romains, et avoir bien retenu de quelle manière les femmes pratiquaient leurs dévotions, et parlaient de Jupiter et de Junon ; que d'être à l'entrée triomphale, où étaient les discours vulgaires un jour de noces, un jour d'accouchement, un jour de procession générale, un jour de *lectisternium*, etc., touchant les dieux et les déesses *Subigus*, *Subiga*, *Fabulinus*, *Pertunda*, et ainsi des autres. Les livres n'apprennent pas ces détails : ce n'est que par la conversation qu'on peut parvenir à la connaissance de ces petites particularités.

(EE) A cause de la beauté de Junon l'on pouvait dire que les adulteries de Jupiter étaient plus blâmables. C'est ainsi qu'Arnohe a raisonné : *Et quid regi Saturnio matrimonii fuerat*

cum alienis res? Non illi fuerit satis Juno; nec sedare impetum cupiditatum in regem poterat numinum, cum nobilitas eam commendaret tanta, facies, oris dignitas, et ulnarum nitenti marmoreique candores (213)? Un sophiste, grand chicaneur, serait bien capable d'attaquer ce raisonnement d'Arnohe, et de dire qu'au bout d'un certain temps la beauté des femmes perd toute sa force à l'égard de leurs maris, telle étant la nature des choses, qu'elles ne touchent plus après qu'on y est accoutumé, *ab assuetis non fit passio*. Il soutiendrait que l'axiome des politiques, que les meilleurs moyens de conserver la domination sont ceux qu'on a employés pour l'acquérir (214), est faux dans l'empire de la beauté; car si la beauté fait les conquêtes, ce n'est point elle qui les conserve: un mari, qui n'était devenu amoureux que parce que sa maîtresse était belle, ne continue point à être amoureux parce que sa femme continue à être belle; la coutume le rend dur contre cette espèce de charme; il s'avance de jour en jour vers l'insensibilité: les uns y arrivent plus tôt, les autres plus tard; mais enfin l'on y arrive, et la adresse qu'on peut conserver, et ce l'on conserve en effet assez souvent, se trouve fondée non pas sur la beauté, mais sur d'autres qualités. L'expérience fait voir que les maris où l'amitié est la plus longue et la plus ferme, ne sont pas pour l'ordinaire ceux qui ont de belles femmes. Cherchez ailleurs que dans la beauté l'attrait qui unit d'abord les cœurs, qui dans la suite les tient unis (215). Le sophiste pourrait entasser plusieurs autres observations de même nature; mais, après tout, il faudrait envoyer comme un chicaneur; car il est certain que la remarque d'Arnohe a pour base une espèce de notion fautive. Tout le voisinage est beaucoup plus scandalisé des amourettes d'un homme qui a une belle femme, que des amourettes d'un homme dont

la femme est laide. Une nation, quelque grande qu'elle soit, s'accorde unanimement à trouver plus excusables les galanteries de son roi quand la reine est contrefaite et fort dégoûtante, que quand il est marié à une princesse d'une rare et excellente beauté. Quelqu'un a joint au Scaligérana un conte qui a du rapport à ceci. « Porthaise, prédicateur célèbre, prêchant à Poitiers, et ayant » ouï parler des débauches d'un médecin, nommé Lumeau, qui, quoiqu'il eût une femme assez belle, ne » laissait pas d'aller quelquefois au » change, le désigna un jour assez » plaisamment en chaire, quand après » avoir parlé contre ce vice en général, il vint au particulier, et dit: » Nous apprenons même avec douleur qu'il y a des gens assez perdus » pour s'abandonner à l'adultère, » bien qu'ils aient en leurs maisons » des femmes qui sont telles que, » quant à nous, nous nous en contenterions bien (216). »

(FF) *Il y avait des femmes qui honoraient Junon en faisant semblant de la peigner... et en lui tenant le miroir.*] Quel dommage que nous n'ayons pas le livre où Sénèque condamnait cette basse superstition, et plusieurs autres semblables. Saint Augustin l'a cité. *In Capitolium perveni, disait Sénèque (217), pudebit publicatæ dementiae, quod sibi vanus furor attribuit officii: alius nomina deo subjicit, alius horas Jovi nunciat, alius lictor est, alius unctor, qui vano motu brachiorum imitatur ungentem. Sunt, quæ Junoni ac Minervæ capillos disponant, longè à templo non tantum à simulacro stantes, digitos movent ornantium modo. Sunt quæ speculum teneant.... Sedent quædam in Capitolio, quæ se à Jove amari putant, nec Junonis quidem, si credere poetis velis, iracundissimæ respectu terrentur.* Confirmons cela par un passage tiré d'un livre qui subsiste encore. *Deum colit qui novit. Vetemus lintea et strigiles Jovi ferre, et speculum tenere Junoni* (218).

(213) Arnohe, lib. IV, pag. m. 141.

(214) *Imperium facile illis artibus vincitur, et initio partum est.* Sallust., in Proem. Catil.

(215) *Hæc res et jungit, et junctos servat amicos.*

Horat., sat. III, lib. I, vs. 54.

(216) Scaligérana, pag. m. 192.

(217) Seneca, contra Superstitiones, apud August., de Civitate Dei, lib. VI, cap. X, pag. m. 605.

(218) Seneca, epist. XCV, pag. m. 346.

JUPITER, le plus grand de tous les dieux du paganisme, était fils de Saturne et de Cybèle. Il n'y a point de crime dont il ne se soit souillé; car outre qu'il détrôna son propre père, qu'il le chargea de chaînes au plus profond des enfers (A), il commit inceste avec ses sœurs, avec ses filles et avec ses tantes (B); et il tâcha même de violer sa mère. Il débaucha une infinité de filles et de femmes; et, pour en venir à bout, il prenait la figure de toutes sortes de bêtes. Il donna dans le péché contre nature; car il enleva le beau Ganymède (a), et il le pourvut de l'office de grand échanson des dieux, afin de l'avoir à sa main toutes les fois que le cœur lui en dirait. Les fourberies et les parjures, et en général toutes les actions punissables par les lois, lui étaient fort familières (b). On est allé jusques à dire qu'il dévora l'une de ses femmes (C). On ne peut donc rien voir de plus monstrueux que le paganisme, qui regardait un tel dieu comme le souverain maître de toutes choses; et qui proportionnait à cette idée le culte de religion qu'il lui rendait. Les pères de l'église ont fortement pressé cette preuve de la fausseté de la religion païenne; et l'on peut dire que ce système était fort propre à corrompre les bonnes mœurs (D). Je ne dirai rien touchant les fables qui concernent ou la naissance, ou l'éducation de Jupi-

ter (c). M. Moréri en a touché quelque chose; et l'on trouve cela dans un grand nombre de livres, que les écoliers ont tous les jours entre les mains. Je ne parlerai que de l'aigle qui lui portait du nectar (E). Ce fait n'est pas si commun. M. Charpentier ne rapporte pas fidèlement une chose pour laquelle il cite Homère (F).

J'ai trouvé si étrange, pendant un assez long temps, ce que les païens ont dit de l'origine de Jupiter, que plus j'y pensais, plus la chose me paraissait monstrueuse, et telle en un mot qu'il me semblait impossible que des philosophes l'eussent adoptée; mais j'ai compris enfin qu'ils ont pu se laisser tomber dans cette erreur par je ne sais quels raisonnemens (G), dont il ne leur était pas facile de découvrir la faiblesse. Ils ne croyaient point possible la création d'aucune chose, et ils n'admettaient point d'être de substances tout-à-fait distinctes de l'étendue. Or, quand on a établi une fois ces deux hypothèses, il est presque aussi aisé de s'imaginer qu'une matière subtilisée a pu devenir un dieu, que de croire que l'âme de l'homme est matérielle, comme le croyaient la plupart des philosophes. Voyez la remarque G. Il y avait dans l'Arcadie un temple de dieu le bon. Pausanias conjecture que c'était un temple consacré à Jupiter: sa raison est que cette épithète doit convenir par excellence au plus grand des dieux (H). Il est certain que la bonté de Jupiter était marquée

(a) Voyez l'article GANYMÈDE, tom. VII, pag. 15.

(b) Voyez les preuves que Natalis Comes en apporte, Mythol., lib. I, cap. XVIII; et Arnohe, dans la remarque (B).

(c) J'en dirai quelque chose dans l'article MÉTHYDRE, tom. X.

par plusieurs surnoms sous lesquels on l'adorait. Mais on l'adorait aussi sous plusieurs noms qui faisaient paraître combien il était terrible. On désignait même par la seule idée de sa descente sur la terre son emploi de foudroyant (I). Il y eut quelques endroits où l'on prétendit qu'il demandait qu'on lui immolât des hommes (K). Je dirai ailleurs (d) que le livre intitulé, *Cymbalum mundi*, contient beaucoup de plaisanteries sur les actions de Jupiter; mais je ne sais s'il est possible de renchérir sur Arnobe dans une telle matière. La vivacité de son imagination va comme un torrent, et comme il était frais émoulu de la profession de rhétoricien, il n'y eut point de couleurs, ni point de figures dont il n'animât son style. Je rapporte en divers endroits de ce Dictionnaire quelques-unes de ses pensées; et l'on a pu voir au-dessus dans la page 81 (e) la raillerie qu'il fonde sur ce que le grand Jupiter employa neuf nuits à faire un enfant qui n'en eut besoin que d'une pour engrosser cinquante filles. Il y a quelque apparence que sa mémoire n'aurait pas bien conservé les espèces, et qu'il fit des transpositions. Il avait lu que Jupiter donna neuf nuits à la production des bêtes (L), et il appliqua cela à tout autre sujet, je veux dire aux aventures d'Alcmène. Les auteurs vifs sont assez sujets à de semblables méprises. Jupiter faisait l'amour et dans le ciel et sur la terre, il en prenait à toutes mains, tout lui était bon,

déesse et femmes. Arnobe n'oublia point ce fait-là, et se prévalut de ce que les corps des mortelles, tout transparens qu'ils étaient à l'égard de Jupiter, eurent cependant assez de charmes pour lui inspirer une passion impudique (M). Il est bon de remarquer que les contes ridicules que les poètes avaient débités touchant ce dieu servirent de fondement à la religion païenne, et qu'il y eut des gens graves qui tâchèrent de les expliquer, ou par des allégories, ou par des dogmes de physique; mais ce fut un travail aussi ridicule que celui des poètes (N), et qui aboutissait fort souvent à des impiétés sérieuses. Voyez la remarque N, où je parlerai de ceux qui disaient que Junon était l'air, et que Jupiter était l'éther.

(A) *Il détrôna son propre père.... et le chargea de chaînes au plus profond des enfers.* Saturne souffrit en cela la peine du talion, puisqu'il avait usurpé l'empire du monde que le Ciel, son père, possédait (1); mais Jupiter ne laissait pas d'être coupable d'une usurpation horrible : il n'est pas permis de punir un crime par un autre crime; on ne se disculpe pas en imitant les scélérats. Il est remarquable que le Ciel fut trahi par sa propre femme; car ce fut la Terre, femme du Ciel, qui excita ses enfans à la révolte (2), et qui mit entre les mains du plus jeune (3) une faucille dont il se servit pour le mutiler. Saturne, qui fit cet exploit, fut traité à la pareille si exactement, que Jupiter employa, pour lui couper les parties naturelles, le même instrument qui avait servi à la castration du Ciel (4). Notez que le parti de Saturne fit une assez lon-

(1) Apollodorus, lib. I, init.

(2) Idem, ibidem.

(3) C'était Saturne.

(4) Natalis Comes, Mythol., lib. II, pag. m. 86.

(d) Dans l'article PÉRIÈRES, tom. XI.

(e) Citation (13).

gue résistance : il ne succomba qu'après une guerre de dix ans (5). Saturne vaincu fut chargé de chaînes et précipité dans le Tartare ; c'était le plus noir cachot de l'enfer , et le plus profond. Il était aussi éloigné de la terre, que la terre est éloignée du ciel. Τόπος δὲ οὗτος ἐπελάδης ἐστὶν ἐν ἄδου, τοσοῦτον ἀπὸ γῆς ἔχων διάστημα, ὅσον ἀπὸ οὐρανοῦ γῆ. *Is locus est ad Inferos tenebrosissimus, qui tantum à terra distat, quantum à caelo terram abesse ferunt* (6). Les chaînes n'étaient pas pesantes, car elles étaient de laine (7). On lui donnait tous les ans quelques jours de liberté pendant les fêtes des Saturnales ; temps auquel on permettait aux esclaves d'agir librement (8). Quelques-uns disent que Saturne se sauva de la prison, et se retira en Italie, chez le roi Janus. D'autres veulent que son fils se soit contenté de le chasser. Virgile est de ce dernier sentiment :

*Primus ab ætherio venit Saturnus Olympo
Arma Jovis fugiens, et regnis exul ademptis* (9).

Mais Stace n'en est point, puisqu'il parle de la liberté qu'on accordait à Saturne une fois l'an :

*Saturnus mihi compede exolutus
Et multo gravidus mero decembris,
Et ridens jocus, et sales protorvi
Adsint* (10).

Joignez à cela ces paroles d'Arnohe (11) : *Numquid parricidii causâ victum esse Saturnum, et abluī diebus statis, vinculorum ponderibus et levāri. J'ai oublié de dire qu'après la victoire complète que le parti de Jupiter avait remportée, Apollon chanta sur sa lyre un poëme qu'il avait fait à la louange des vainqueurs. Tibulle nous apprend cette circonstance dans une élégie qu'il adresse à Apollon* (12).

*Sed nitidus pulcherque veni, nunc indue vestem
Sepositam, longas nunc bene pecte comas,
Qualem te memorant, Satarno rege fugato,
Victori laudes concinuisse Jovi.*

(5) Apollodorus, lib. I, init.

(6) Idem, ibidem.

(7) Agathonymus, in Perside, apud Natal. Comitem, pag. 85.

(8) *Age libertate decembri,
Quando ita majores voluerant, utere.*

Horat., sat. VII, lib. II, vs. 4.

(9) Virgil., Æneid., lib. VIII, vs. 319.

(10) Statius, silva VI, lib. I.

(11) Lib. IV, pag. m. 143.

(12) C'est la 7^e. du 11^e. livre.

Les meilleures allégories qu'on puisse trouver sous ces fables, est de dire que les anciens ont voulu signifier que l'ambition étouffe tous les sentimens de la nature, tous les droits de l'amitié et des alliances (13), et que les poëtes et les orateurs sont toujours prêts à se déclarer pour le parti qui triomphe.

(B) *Il commit inceste avec ses sœurs, avec ses filles et avec ses tantes.* Il jouit de sa sœur Junon sans attendre qu'elle fût sa femme, et puis il l'épousa. J'en parle ailleurs (14). Il viola son autre sœur Cérés, et en eut Proserpine. Il coucha avec trois de ses tantes, savoir : avec Thémis, avec Dioné et avec Mnémosyne. De son inceste avec la première sortirent les Heures et les Parques : de la seconde il engendra Vénus ; et il eut de la troisième les neuf Muses (15). Ayant vu un jour sa mère endormie, il tâcha de jouir d'elle par surprise ; mais comme elle s'éveilla, et se mit en état de lui résister, il employa la force, et aurait apparemment accompli son abominable dessein, si l'ardeur de sa passion ne se fût évaporée dans les efforts qu'il employa pour surmonter la résistance de sa mère (16). Arnohe s'écrie là-dessus très-justement : *O rerum imaginatio indecora ! ô habitus foedus Jovis at obscæni certaminis expeditionem parati ! Ergone ille rex mundi, cum incautus et properus obreptionis esset rejectus à furto, in impetum se vertit : et quum rapere voluptatem indiosâ fraude non quivit, vi matrem aggressus est, et apertissimè cognâ venerabilem subruere castitatem ? Colluctatus ergo diutissimè cum invictâ est, victus, fractus, superatusque defecit : et quem pietas dijunctum ab infando matris non valuit appetitu, effusa libido dijunctum* (17) ? Il observe que les païens mirent à profit

(13) Natalis Comes, grand chercheur d'allégories, parle ainsi, pag. 85 : *Nulla erat celsæ vel naturæ, vel amicitie, vel beneficentie sibi firma vincula, ubi majestatis et imperandi insensum desiderium invaserit : illa omnia siquidem facillimè conculcantur et prosternuntur.*

(14) Dans la remarque (A) de l'article Junon, dans ce volume.

(15) Hesiodus, in Theogoniâ. Apollodorus, lib. I, pag. 9.

(16) Arnob., lib. V, pag. 161.

(17) Idem, ibid., pag. 162.

es vains efforts de Jupiter ; car ils dirent qu'une pierre en devint grosse , et en accoucha d'un fils au bout de dix mois. *Et sanè hoc loco frugalitatis magnæ viri , et circa res etiam flagitiosi operis parciores , ne sancta illa minia frustra videantur effusa , lex , inquit , ebibit Jovialis incontinentiæ foeditatem. Quid deinde , quæso , consecutum est , dicite ? In nu medio lapidis , atque in illâ cotis vitæ informatus atque animatus est Jovis , Jovis magni futura progenies , c. (18).* On a observé une semblable génération , touchant les efforts que Jupiter pour jouir de sa fille faisoit. Cette fille , d'ailleurs de si bonne volonté quand il s'agissait d'admettre le mâle , résista vigoureusement à Jupiter. Je m'explique en cela par les termes un peu grossiers d'un auteur moderne (19). Arnobe fait mention d'un autre attentat : Jupiter qui lui réussit. Mais c'est selon l'opinion de ceux qui disaient que Cérès était mère de ce dieu. *Quondam Diespiter , inquiunt , cum Cererem suam matrem libidinibus probis atque inconcessis cupiditatis æstualet , nam genitrix hæc Jovis progenies ejus ab accolis traditur , ne tamen auderet id , quod procaci petitione conceperat , apertissimè petere , ingeniosas comminiscitur rationes , quibus nihil tale metuens castitate imminueret genitricem : ex Deo taurus , et sub pecoris specie subsessoris animum atque auxilium celans , in securam et nesciam mentem immittitur vi furens , agitæ res suas , et proclivè per linem fraude , intellectus , et cogitatio evolat (20).* Cérès eut beau se débattre ; cette action la rendit grosse de Proserpine , qui , étant en âge de goûter de l'amour , passa par les mêmes épreuves que sa mère : Jupiter le pucelage de Proserpine sa fille. *Am (Proserpinam) cum verveceus iter benè validam , floridam , et si esse conspiceret plenioris , obli-*

1) Idem , ibidem.
2) Nonnus , l. 14 , dit que les autres cens furent engendrés de la semence de Jupiter tomba en terre lorsqu'il voulait s'accoupler avec Vénus , qui lui faisait résistance. Arnobe , sur Ovide , pag. 173.
3) Arnob. , lib. V , pag. 170.

quantum , redit ad priores actus : et quia nefarium videbatur satis , patrem cum filia comminus uxoria conjugatione misceri , in draconis terribilem formam migrat : ingentibus spiris pavefactam colligat virginem , et sub obtentu fero , mollissimis ludit atque adulatur amplexibus (21). Méziriac (22) allègue plusieurs auteurs , qui ont dit que Jupiter , changé en serpent , eut le pucelage de sa fille Proserpine , dont il engendra le premier Bacchus , surnommé Zagréus. Finissons cette remarque par un passage d'Arnobe. *Quid tantum , quæso , demande-t-il aux païens (23) , de vobis Jupiter iste , quicumque est , meruit , quod genus est nullum probri infame , adulterium nullum , quod in ejus non caput , velut in aliquam congeratis vilem luteamque personam ?* C'est pousser à bout le paganisme.

(C) *On est allé jusques à dire qu'il dévora l'une de ses femmes.]* Hésiode observe que la première femme que Jupiter épousa , s'appelait Métis (24). La voyant grosse , il la dévora , et devint lui-même gros d'enfant par ce moyen , et puis accoucha de Minerve. *Gravidam factam deglutivit , ut scripsit Joannes Diaconus his verbis : Καὶ ἰχθυον ταύτην ποιησάμενος , καταπίνει αὐτήν , ἵνα μὴ ἄλλος τις τῶν θεῶν ἀποκυνθείη παρ' αὐτῆς ἀναίδης καὶ ἀτάσθαλος : quam cum gravidam fecisset , deglutivit , ne quis alius Deorum nasceretur ex eâ impudens ac fatuus. Ex eo cibo mox ipse Jupiter pro uxore gravidus factus Palladem armatam e capite peperit (25).*

Depuis la première édition de ce Dictionnaire j'ai examiné plus exactement ceci , et j'ai trouvé que Natalis Comes n'avance rien qui ne soit fondé sur les paroles du Joannes Dia-

(21) Ibidem , pag. 171.

(22) Sur Ovide , pag. 419. Il cite Nonnus , lib. V et VI ; Arnobe , lib. V ; Clém d'Alexandrie , in Protreptico ; Tzetzes , sur Lycophron ; Le scoliate de Pindare , in VII Isthm ; L'auteur du grand Étymologicon , au mot Ζαγρεύς ; Le scoliate d'Aristophane , in Ran. ; Diod. de Sicile , lib. III ; Arrien , liv. II des Faits d'Alexandre ; Hygin , chap. CLV et CLVII ; Cicéron , lib. III de Naturâ Deorum.

(23) Arnob. , lib. V , pag. 171.

(24) Ζεὺς δὲ θεῶν βασιλεὺς πρῶτην ἄλοχον θέτο Μῆτιν.

Uxorem primam Matim sibi Jupiter addit.

Hesiod. , in Theog. , vs. 886.

(25) Natal. Comes , Mythol. , lib. II , p. m. 90.

conus qu'il cite. Ce Diaconus est un auteur grec et chrétien, qui a fait des allégories et des scolies sur le poëme d'Hésiode, intitulé *Θεογονία*, la *Génération des Dieux*. Il dit positivement que Jupiter, ayant avalé son épouse Métis, enfanta Minerve, καὶ ταύτην καταπὼν ἀποτίκτει ἐκ τῆς ἑαυτοῦ κεφαλῆς τὴν τριτογένειαν Ἀθηνᾶν * ; il se sert, dis-je, de ces paroles immédiatement après avoir employé les termes contenus dans le passage de Natalis Comes, que j'ai allégué. Il déclare par là manifestement qu'il veut qu'on juge que Minerve naquit de la tête de Jupiter, à cause que Métis étant grosse avait été dévorée par Jupiter son époux. Mais Hésiode ne nous conduit point à cette pensée, et il n'insinue pas même que la fin tragique de Métis ait contribué à la naissance de Minerve. Voici le précis de sa narration (26) : Métis, première femme de Jupiter, était prête d'enfanter Minerve ; mais Jupiter l'en empêcha : il lui tint des discours flatteurs qui la trompèrent, et il l'engloutit dans son ventre. Le Ciel et la Terre lui avaient donné ce conseil, et l'avaient averti que, s'il ne faisait cela, il perdrait son sceptre, vu que les destins portaient que Métis, après avoir mis la sage Minerve au monde, accoucherait d'un brave garçon qui régnerait sur les dieux et sur les hommes. Jupiter détourna ce coup fatal : il enferma Métis dans ses entrailles avant qu'elle devint mère ; il l'y enferma, dis-je, afin qu'elle lui annonçât le bien et le mal (27). Il épousa ensuite Thémis, dont il eut beaucoup d'enfans : il en eut aussi beaucoup de ses maîtresses. Il eut d'Eurynome, fille de l'Océan, les trois Grâces ; puis il s'approcha de Cérès, qui lui enfanta Proserpine. Après cela il fut amoureux de Mnemosyne, et la rendit mère des neuf

* Joan. Diaconi allegor. in Hesiod Theog. v. 886. init.

(26) Hesiod. , in Theog. , vs. 887 et seq.

(27) Ἀλλ' ἄρα μιν Ζεὺς πρόσθεν ἔην ἐγκάτθετο νηδύν,

Ὡς δὲ οἱ φράσσαιτο θεὰ ἀγαθὸν τε κακὸν τε.

Sed illam sanè Jupiter antè in suum condidit ventrem,

Ut nempe ei indicaret dea bonumque malumque.

Idem, ibid. , vs. 899.

Muses. Il eut de Latone un fils et une fille, savoir : Apollon et Diane ; et enfin il épousa Junon qui lui donna trois enfans, Hébé, Mars et Lucine ; et quant à lui, il conçut Minerve dans sa tête, et en accoucha. Vous voyez bien que si Hésiode avait prétendu que ses lecteurs s'imaginassent, qu'il a voulu dire que cette naissance de Minerve fut l'effet de la clôture de Métis dans le ventre de Jupiter, il aurait fait tout ce qui était nécessaire afin que sa prétention fût nulle ; car il a mis entre cet effet et cette cause un intervalle qui fait songer à toute autre chose qu'à l'intention qu'il aurait eue. Disons donc qu'il n'a point eu cette intention, ou qu'il a été incomparable dans la honteuse industrie de mal réciter un fait, et de l'exprimer obscurément. Notez que si les dix-neuf vers que l'on trouve dans un ouvrage de Galien (28) étaient d'Hésiode, nous ne pourrions pas blâmer ce poëte d'avoir été trop obscur. On y voit bien nettement que la même Pallas, qui naquit de la tête de Jupiter, avait été conçue dans le sein de Métis. Mais il faut prendre garde qu'elle n'y fut conçue que depuis que Métis avait été avalée par Jupiter. C'est une variation qui mérite d'être observée. J'ajoute qu'il n'y a point d'apparence que ces vers soient d'Hésiode ; s'il en était l'auteur, il y aurait dans son poëme de la *Génération des Dieux* une lacune dont les critiques ne se plaignent pas. Galien est un peu blâmable d'en avoir pas mis hors de doute, si le premier *αὐτὸς ipse*, qui précède les dix-neuf vers, se rapporte ou à Hésiode, ou à Chrysippe. Je crois qu'il se rapporte à Chrysippe, et que ce grand philosophe, après avoir allégué les vers d'Hésiode qui concernent Métis, avait cité ceux d'un autre poëte où la conception de Minerve était décrite un peu autrement. Si vous me demandez pourquoi Chrysippe alléguait les vers d'Hésiode, et les autres, je vous répondrai que ce fut afin de montrer que son sentiment sur le siège de l'âme raisonnable n'était point contraire à la tradition de la naissance de Minerve. Il plaçait au cœur l'âme

(28) Galenus, de Hippocrat. et Placitis citis, lib. III, cap. VIII, pag. 131, edit. Paris., 1679.

raisonnable, et cependant Minerve, c'est-à-dire la raison et la sagesse, était née du cerveau de Jupiter. Voilà une objection que Chrysippe examinait : il se prévalut de la circonstance que Métis avalée par Jupiter conçut Minerve, et il soutint que cela marquait que la raison était formée dans la poitrine, et que l'enfantement de Minerve signifiait la parole, c'est-à-dire que la raison sort de la tête, tant que la bouche est l'organe par où les pensées conçues dans le cœur se produisent au dehors. Galien (29) trouve fort étrange que Chrysippe amusât à expliquer si soigneusement ces traditions poétiques (30). On ne saurait trop lui reprocher un temps si mal employé.

(D) *Le système de la religion païenne était fort propre à corrompre les bonnes mœurs* (31).] « De ces actions infâmes de Jupiter les auteurs chrétiens ont tiré de puissans argumens, pour convaincre les païens touchant la fausseté de leurs dieux, comme on peut voir en plusieurs endroits de Lactance, de Tertullien, de Clément Alexandrin, d'Arnobé, et de plusieurs autres. Car outre que des si horribles crimes ne peuvent compatir avec la divinité, les gentils pouvaient prendre de là un juste prétexte pour s'adonner à toutes sortes de méchancetés..... ne croyant pas de faillir en imitant leurs dieux. C'est aussi ce que veut dire Ion, dans Euripide, en la tragédie portant son nom :

« Οὐκ ἔτ' ἀνθρώπους κακῶς
« Δίγυν δίκαιον, εἰ τὸ τῶν θεῶν
κακὰ
« Μυμούμεθ', ἀλλὰ τοὺς διδάσκοντες
τάδ'·
« Il ne faut point blâmer les hommes mal-
faisans
« S'ils imitent les dieux, mais rejeter le
blâme
« Sur ceux dont les forfaits leur servent de
patron (32). »

Ion. v. 449.

Méziriac fait cette note sur un passage d'Ovide, où Phèdre (33) remar-

(29) Idem, *ibid.*, pag. 133.

(30) Voyez, *tom. V*, pag. 169 et 174 les citations (49) et (68) de *l'art. Chrysippe*, philosophie.

(31) Voyez M. Arnauld, dans la 1^{re} dénonciation du péché philosophique, pag. 32.

(32) Méziriac, sur Ovide, pag. 419, 420.

(33) In epist. ad Hippolytum.

que le scrupule de l'inceste était bon au temps grossier de Saturne ; mais que sous le règne de son successeur il devait être permis à une femme de coucher avec son beau-fils. Jupiter, dit-elle, marié avec sa sœur, autorise tout :

*Nec quia privigno videar collura noverca,
Terrorerint animos nomina vana tuos.
Ista vetus pietas, avo moritura futuro
Rustica Saturno regna tenente, fuit.
Jupiter esse pium statuit quodcunque ju-
varet,
Et fas omne facit fratre marita soror.*

Ovide tombe là dans une faute bien grossière (34), puisqu'il est certain que Saturne fut marié avec sa sœur, tout comme Jupiter avec la sienne. On pourrait joindre au passage d'Euripide, que Méziriac a cité, cent autres passages de la même force. Rien n'est plus ordinaire dans les anciens poètes, que de voir des gens qui, pour excuser leurs crimes, soutiennent, ou qu'ils n'ont fait qu'imiter les dieux, ou que les dieux les ont poussés à faire du mal (35). Mais pour ne rien dissimuler, il faut dire, à la gloire des païens, qu'ils n'ont point vécu selon leurs principes. Il est vrai que la corruption des mœurs a été extrême dans le paganisme ; mais il s'y est trouvé beaucoup de gens qui n'ont point suivi l'exemple de leurs faux dieux, et qui ont préféré les idées de l'honnête à une si grande autorité. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les chrétiens, dont le système est si pur, ne cèdent presque en rien aux gentils par rapport au vice. C'est un abus que de croire que les mœurs d'une religion répondent aux dogmes de la confession de foi.

(E) *Je ne parlerai que de l'aigle qui lui portait du nectar.*] Une femme, nommée Moëro, auteur d'un poëme qui avait pour titre : *la Mémoire* (36), dit que Jupiter, à l'insu de tous les dieux, était nourri dans une caverne de l'île de Crète, par des colombes qui lui apportaient de l'ambrosie, et par un aigle qui lui apportait du nectar. L'ambrosie venait de l'Océan, et le nectar était tiré d'une pierre. Jupiter ayant détrôné Saturne im-

(34) Méziriac, pag. 419, fait cette remarque.

(35) Voyez *l'article d'Hélien*, *tom. VII*, pag. 546, remarque (X).

(36) Athen., *lib. XV*, pag. 699.

mortalisa cet aigle et le transporta dans les cieux :

Νέκταρ δ' ἐκ πέτρης μέγας αἰσὶν αἰὲν
ἀφύσσων,

Γαμφιῇ φορέσκει [πετῶν*] Διὶ μη-
τιόεντι.

Τὸν καὶ, νικήσας πατέρα Κρόνον εὐρύο-
πα Σείς,

Ἀθανατὸν πύκνους καὶ οὐρανῷ ἱγκατέ-
νασσεν.

*Nectar verò ex saxo ingens aquila semper
hauriens,*

*Advolans portabat consulto prudentique Jovi.
Eam victo patre Saturno Jupiter altisonus,
Immortalitate donatam, in caelo habitare vo-
luit (37).*

(F) *M. Charpentier ne rapporte pas fidèlement une chose pour laquelle il cite Homère.* Je parle de M. Charpentier de l'académie française. Il croyait haranguer le roi à la tête de l'académie après la prise de Mons ; mais ce prince ne voulut point de harangues ce coup-là. Celle de M. Charpentier fut insérée dans le Mercure Galant, du mois de mai 1691. On y trouve que le roi est comme le Jupiter d'Homère, contre qui tous les autres dieux sont unis, et qui après leur avoir reproché la vanité de leur dessein, leur fait voir par expérience que sa force est inébranlable ; et tandis qu'ils tirent contre lui, il les enlève tous avec le globe de la terre et de la mer. Ne lui en déplaise, Jupiter, dans Homère (38), ne met point cela en expérience ; il ne fait que s'en vanter ; il ne fait que menacer.

Les autres dieux n'étaient point persuadés qu'il s'en vantât justement. Ils se contentaient de croire que dans des combats d'un à un il se trouverait plus fort qu'eux. Sa menace parut ridicule à Mars, qui se souvenait qu'il n'y avait pas long-temps que Neptune, Junon et Minerve, ayant entrepris de se saisir de Jupiter, et de le lier, le remplirent de frayeur, et l'eussent lié effectivement, si Téthys n'avait eu pitié de lui, et n'eût appelé à son secours les cent bras de Briarée (39). Si

* Schweighaeuser écrit πότην, ce qui est préférable. Alors dans la version latine au lieu de *Advolans*, lisez *Potum*.

(37) *Athen. lib. XI, pag. 491.*

(38) *Voyez le VIII^e. livre de l'Illiade, au commencement.*

(39) *Tiré de Lucien, in Deorum dialogis, p. 173, 174, tom. I. Voyez Homère, Illad., lib. I, vs. 398 et seq.*

M. Charpentier avait connu l'esprit satirique de nos faiseurs de libelles, il se serait apparemment abstenu de comparaisons. Il eût songé à Lucien.

(G) *Ils ont pu se laisser tomber dans cette erreur par je ne sais quels raisonnemens.* Voyons d'abord ce qu'Hésiode disait de la généalogie des dieux (40). Il commence par le Chaos, c'est le premier être qu'il établit : il pose ensuite la Terre et l'Amour : il ajoute que l'Érèbe et la Nuit furent engendrés du Chaos, et que l'Éther et le Jour sortirent du mariage de l'Érèbe et de la Nuit ; et que la Terre sans nul mariage engendra le Ciel et la Mer, et puis que s'étant mariée avec le Ciel elle engendra l'Océan, Rhéa, Thémis, Téthys, Saturne, etc. Ce mariage extraordinairement fécond n'apportait guère de plaisir à la Terre ; car le Ciel, son mari, enfermait tous ses enfans à mesure qu'ils naissaient. Elle les anima à la vengeance, et fit si bien que Saturne emporta d'un coup de faux à son père les parties qu'on ne nomme pas, et les jeta dans la mer (41) : elles produisirent une écume d'où naquit la déesse Venus. Les fils de Saturne et de Rhéa furent Vesta, Cérés, Junon, Pluton, Neptune, Jupiter (42). Voilà ce que je tire du poème d'Hésiode. Il y avait d'autres généalogistes (43) qui disaient que l'Éther et le Jour, enfans de l'Érèbe et de la Nuit, étaient le père et la mère du Ciel, et avaient pour frères et sœurs l'Amour, la Fraude, la Crainte, le Travail, l'Envie, le Destin, la Vieillesse, la Mort, les Ténèbres, la Misère, les Songes, etc. Nous avons vu ci-dessus (44) comment Carnéade se servait de cette généalogie pour réfuter la théologie des stoïciens. Contentons-nous de dire ici, que selon cet arbre généalogique il y avait nécessairement quelque Dieu dont le père n'était point Dieu : car si d'une part l'on eût avoué à Carnéade, que le Ciel, l'Éther, le Jour, l'Érèbe, la Nuit, étaient des dieux, on lui eût nié de

(40) *Hesiod., de Deorum Generat., vs. 116.*

(41) *Idem, ibidem, vs. 180.*

(42) *Idem, ibidem, vs. 453.*

(43) *Voyez Cicéron, de Naturâ Deorum, lib. III, cap. XVII.*

(44) *Citation (87) de l'article CARNÉADE, tom. IV, pag. 468.*

l'autre que le Chaos, antérieur à tous les êtres divins fût dieu ; et par conséquent l'on était forcé de dire que les dieux avaient été faits d'une matière qui n'était point dieu, et sans une cause efficiente qui eût la nature de dieu. C'est assurément une pensée qui choque les notions les plus solides, et les plus évidentes de la lumière naturelle ; mais néanmoins il y a eu de grands philosophes qui ont supposé la génération des dieux, et qui leur ont donné pour cause un être qui n'était point dieu. *Anaximenes omnes rerum causas infinito aëri dedit, nec Deos negavit aut tacuit : non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëreontos credidit* (45). Par ces paroles de saint Augustin on peut mieux entendre le dogme d'Anaximènes, que par celles-ci de Cicéron : *Anaximenes aëra Deum statuit, eumque gigni, esseque immensum et infinitum, et semper in motu* (46). Il n'y a nulle apparence que Cicéron ait bien rapporté le sentiment de ce philosophe ; car, puisque Anaximènes donnait à l'air la nature de principe de toutes choses, l'immensité et l'infinité, il faut croire qu'il le supposait éternel et improduit, et que s'il l'appelait dieu sous cette notion, il ne croyait point la génération de dieu à cet égard-là. Lors donc qu'il disait que l'air infini avait été la cause de tous les êtres, et que les dieux mêmes en avaient été produits, il ne lui attribuait point le nom et la nature de dieu, au même sens qu'il l'attribuait aux dieux qui devaient à l'air leur origine et leur existence. Voici peut-être sa pensée. Il voulait bien, pour éviter toute dispute de mots, appeler dieu l'air immense et infini, qu'il regardait comme le principe de toutes choses ; mais il ne prétendait pas que Saturne, Rhéa, Jupiter, Junon, Neptune, Minerve et les autres dieux que l'on adorait dans le paganisme, fussent cet air-là, ou l'eussent produit ; il prétendait au contraire que cet air était leur principe, non moins que celui des autres êtres qui com-

posent l'univers. Il donnait à ce principe un mouvement perpétuel, et de là l'on peut conclure qu'il le prenait pour une cause immanente, qui produisait en elle-même une infinité d'effets sans fin et sans cesse ; et il comptait entre ces effets, non-seulement les astres et les météores, les plantes, les pierres et les métaux, mais aussi les dieux et les hommes. Un tel dogme était au fond le spinozisme ; car suivant cela, le dieu, ou l'être éternel et nécessaire d'Anaximènes, était la substance unique dont le ciel et la terre, les animaux, etc. n'étaient que des modifications. Thalès peut-être avait eu un semblable sentiment, lui qui avait enseigné que l'eau était le principe de toutes choses (47). Il l'avait peut-être nommée dieu à cet égard-là ; c'était le dieu dont il prétendait parler lorsqu'il disait que Dieu n'ayant pas été produit était le plus vieux de tous les êtres (48). Il ajoutait que le monde étant l'ouvrage de Dieu, était le plus beau de tous les êtres (49). Spinoza en avouerait tout autant : il ne nie point que Dieu ne soit la cause de toutes choses, c'est-à-dire la cause immanente qui se modifie en une infinité de manières, d'où résulte tout ce qu'on appelle monde, et tout l'univers en général. Si Thalès disait aussi que le monde est animé et plein d'esprits (50), cela signifiait peut-être que l'eau, le principe de toutes choses, le dieu improduit, s'était tellement modifiée, qu'elle avait formé une âme répandue dans tous les corps, et des esprits particuliers semblables aux dieux que l'on adorait dans le paganisme. Ceci aiderait à comprendre ce que l'on a vu ailleurs (51), et qui est sans doute bien surprenant ;

(47) Diog. Laërt., lib. I, num. 27.

(48) Πρεσβύτατον τῶν ὄντων, θεός ἀγέννητον γάρ. Κάλλιστον, κόσμος, ποίημα γάρ θεοῦ. *Antiquissimum eorum omnium quæ sunt, Deus, ingenuus enim. Pulcherrimum, mundus; à Deo enim factus est.* Diog. Laërt., lib. I, num. 35.

(49) Voyez la citation précédente.

(50) Τὸν κόσμον ἑμψυχον καὶ δαιμόνων πλήρη. *Animatum mundum ac demonibus plenum.* Diog. Laërt., lib. I, num. 27. Voyez aussi Aristote, de Animâ, lib. I, cap. V.

(51) Dans la remarque (D) de l'article d'ΑΠΑΣΤΟΘΕΑΣ, tom. II, pag. 32.

(45) August., de Civitate Dei, lib. VIII, p. II, pag. m. 711. Voyez, tom. V, pag. 8, la citation (15) de l'article ΔΙΟΚΛΗΣ d'Αθηναι.

(46) Cicero, de Naturâ Deorum, lib. I, c. X.

c'est que Thalès et les autres physiciens qui ont précédé Anaxagoras, ont expliqué la génération du monde sans y faire intervenir la direction de l'intelligence divine. Thalès et Anaximènes, n'avaient garde de l'y employer, s'ils supposaient l'un que l'eau, l'autre que l'air, était le principe de toutes choses, principe éternel, et improduit; car quoique pour éviter les logomachies, ils nommassent dieu ce principe universel et incréé, ils ne pouvaient pas le considérer comme une cause intelligente antérieurement aux êtres particuliers qu'il formait, puisqu'il les produisait en lui-même, et de lui-même, comme une cause immanente, et non pas comme une cause extérieure et distincte de la matière. Mais parce que Anaxagoras fut le premier (52) qui reconnut un esprit distinct de la matière du monde, un esprit pur, et non mêlé avec les corps, il dut raisonner autrement que n'avaient fait les physiciens ses prédécesseurs : il put dire, en raisonnant conséquemment, que le monde avait été formé selon la direction d'un esprit qui démêlait et qui arrangeait les parties de la matière. Son hypothèse admettait une intelligence antérieure à la formation du monde : les autres hypothèses ne faisaient précéder le monde que par le chaos, ou que par l'eau, ou que par l'air, etc., et ainsi elles devaient donner un commencement aux natures intelligentes, non moins qu'aux créatures les plus grossières. Tout était sorti du premier principe par voie de génération, ou de production. Jupiter le plus grand des dieux, Saturne son père, le Ciel son grand-père, l'Éther son bisaïeul, et tout ce qu'il vous plaira de nommer en montant plus haut, était un être particulier qui devait son origine, sa naissance, son existence à la matière éternelle et incréée, principe de toutes choses, chaos selon Hésiode, eau selon Thalès, air selon Anaximènes. Mais, dira-t-on, Thalès n'avouait-il pas que les dieux connaissent jusqu'aux pensées des hommes (53)?

(52) Voyez la même remarque.

(53) Ἡρώτησέ τις αὐτὸν εἰ λήθοι θεοὺς ἀνθρώπου ἀδικῶν. Ἀλλ' οὐδὲ διανοούμενος

Que fait cela? répondrai-je : on ne peut seulement conclure qu'il donnait une connaissance fort vaste à quelques-uns des êtres que l'eau avait engendrés, et que l'on nommait Jupiter, Junon, Vénus, Neptune, etc. Notez qu'Homère, qui décrit si pompeusement le pouvoir des dieux, le fait tous naître de l'Océan :

Ὠκεανὸν τὸ θεῶν γένεσιν καὶ πατέρα
Τηθύν.

Oceanumque deorum parentem et matrem Tethyn (54).

La grande et la prodigieuse absurdité de ces hypothèses est de dire que les dieux, ornés d'une grande science, aient été formés d'un principe qui ne connaît rien; car ni le Chaos, ni l'Air, ni la Mer, ne sont des êtres pensans. Comment donc peuvent-ils avoir été la cause totale de ces natures divines, qui, dans le système des poètes et des plus anciens physiciens, savaient tant de choses? Mais quelque fausses et insensées que puissent être ces hypothèses, je ne m'étonne plus, comme je faisais, qu'elles aient pu être admises par des philosophes. La plupart d'entre eux supposaient que l'âme de l'homme est corporelle (55). Ils croyaient donc qu'elle se formait des parties les plus subtiles du sang, ou de la semence. Or, dès qu'on a fait ce pas, on va bien loin en peu de temps. Mettez à part l'expérience; consultez seulement les idées de la théorie, il ne paraît pas plus aisé qu'une matière reçue dans l'utérus se convertisse en un enfant, qui à force de manger et de boire devient un homme d'un grand esprit, qu'il paraît aisé qu'un enfant naisse d'un arbre. Dès là un païen trouve possible qu'au commencement les hommes soient nés, ou du limon de la terre, ou de quelque liqueur tombée du ciel (56). Dès que cela semble possible, on passe aisément à croire ce que les poètes débitaient de la

Ἰφθ. Interrogatus lateretne deos homo magis agens : ne cogitans quidem, inquit. Diog. Laërt., lib. I, num. 36.

(54) Homer., *Iliad.*, lib. XIV, vs. 201.

(55) Voyez Plutarque, de Placitis Philosophorum, lib. IV, cap. III, pag. 838; et Aristote, au I^{er} livre de Anima.

(56) Voyez, tom. II, pag. 257, la remarque (B) de l'article ANCRALAN, philosophe.

naissances de Vénus (57). On ne trouve plus étrange que par la fermentation qui débrouilla le chaos, ou qui forma divers degrés de raréfaction et de condensation dans l'étendue infinie, les étoiles aient commencé d'exister au firmament, et les dieux au ciel, comme les plantes et les animaux sur le globe de la terre. L'opinion commune des païens sur la nature divine ne mettait qu'une différence du plus au moins entre les dieux et les hommes. Or, en conséquence de cela, rien n'empêchait que l'on ne s'imaginât que les parties de la matière, qui s'étaient le plus finement subtilisées, avaient composé des dieux, puisque celles qui étaient demeurées massives et crasses, et qui comme la lie et le sédiment du tout avaient composé la terre, ne laissaient pas de se convertir en hommes. Notez qu'on s'imaginait que pour animer ces parties crasses et terrestres, il suffisait qu'il tombât du ciel quelques parties spiritueuses; et de là vient que Lucrèce reconnaît que les corps vivans ont une origine céleste.

*Denique caelesti sursum omnes semine oriundis
Omnibus ille idem pater est, undè alma li-
quenteis
Humorum guttas mater cum terra recepit,
Fata parit nitidas fruges, arbustaque læta,
Et genus humanum, et parit omnia sæcla fe-
rarum,
Pabula cum præbet, quibus omnes corpora
pascunt,
Et dulcem ducunt vitam, prolemque propa-
gant.
Quapropter meritò maternum nomen adep-
ta' est (58).*

Recueillons de tout ceci qu'il n'y rien de plus dangereux, ni de plus contagieux que d'établir quelque faux principe. C'est un mauvais leçon, qui lors même qu'il est petit peut gâter toute la pâte. Une absurdité une fois posée en amène plusieurs autres. Errez seulement sur la nature de l'âme humaine; imaginez-vous faussement qu'elle n'est pas de substance distincte de l'étendue; cette fausseté sera capable de vous

faire croire qu'il y a des dieux qui d'abord sont nés de fermentation, et qui se sont multipliés dans la suite par le mariage. Je ne puis finir sans observer une chose qui me jette dans l'étonnement. Rien ne me paraît fondé sur des idées plus claires et plus distinctes que l'immatérialité de tout ce qui pense, et néanmoins il y a des philosophes dans le christianisme, qui soutiennent que l'étendue est capable de penser (59); et ce sont des philosophes d'un très-grand esprit, et d'une méditation très-profonde. Peut-on se fier à la clarté des idées après cela? Mais d'ailleurs ces philosophes ne voient-ils pas que sur un tel fondement, les anciens païens ont pu s'égarer jusques à dire, que toutes les substances intelligentes ont commencé, et qu'éternellement il n'y avait que de la matière? C'était l'opinion du philosophe Anaximènes, comme on l'a vu ci-dessus. C'était aussi la doctrine d'Anaximander, son maître (60). On ne prévient pas l'inconvénient par ce correctif; c'est que la matière ne devient pensante que par un don tout particulier de Dieu. Cela n'empêcherait point qu'il ne fût vrai que de sa nature elle est susceptible de la pensée, et que pour la rendre actuellement pensante, il suffit de l'agiter, ou de l'arranger d'une certaine façon, d'où il s'ensuit qu'une matière éternelle sans aucune intelligence, mais non pas sans mouvement, eût pu produire des dieux et des hommes, comme les poètes, et quelques philosophes du paganisme l'ont débité follement.

(H) *Pausanias..... croit..... que l'épithète de bon doit convenir..... au plus grand des dieux.*] Cette pensée de Pausanias m'a paru très-bonne, et j'ai cru que je ferais bien de rapporter ce passage. *Ἐστὶ δὲ τῆς ἰδού ἐν ἀριστῇ, Ἀγαθοῦ Θεοῦ ναός. εἰ δὲ ἀγαθῶν οἱ θεοὶ δοτῆρες εἰσὶν ἀνθρώποις, Ζεὺς δὲ ὑπατος θεῶν ἐστίν, ἐπομένως ἀν τις τῷ λόγῳ τὴν ἐπίκλησιν ταύτην Διὸς ταχμαίροτο εἶναι. Ad ejus vice lævam*

(57) Voyez, tom. V, pag. 540, la remarque de l'article *Diosina* d'Apollonie.

(58) *Lucret., lib. II, vs. 990. Joignes à cela paroles de Virgile, Georg., lib. II, vs. 325: cum pater omnipotens fecundis imbribus Æther*

conjugis in gremium læta descendit, et omnes agnos alit magno commistus corpore fetus.

(59) Voyez, tom. V, pag. 512, la remarque (L) de l'article *Dichlaque*, disciple d'Aristote.

(60) *Anaximander infinitatem naturæ dixit esse è quâ omnia gignerentur. Cicero, Academ. Quæst., lib. II, folio 211, B. Anaximandri opinio est nativos esse deos, longis intervallis orientes, occidentesque. Idem, de Naturâ Deorum, lib. I, cap. X.*

boni Dei ædes est. Quòd si dñi hominibus bonorum autores sunt, deorum verò supremus est Jupiter, rectè quidem hoc Jovis maxime proprium cognomen esse conjicere possis (61). Voyez dans l'article de PÉRICLÈS (62) plusieurs recueils touchant l'idée que les païens se formaient de la bonté de Jupiter et des autres dieux.

(I) *La bonté de Jupiter était marquée..... Mais on l'adorait aussi..... On désignait même par la seule idée de sa descente sur la terre son emploi de foudroyant.*] Ces deux sortes d'épithètes ont été marquées par Lucien. Ὁ Ζεὺς φίλος, καὶ ξένος, καὶ ἱταίριος, καὶ ἰσθίος, καὶ ἀστροπατά, καὶ ἔρσις, καὶ νεφελιγέρτα, καὶ ἐργόδουπος, καὶ εἴ τι σε ἄλλο οἱ ἐμβρόντητοι ποιεῖται καλοῦσι. *O Jupiter Philus, hospitalis, sodalitis, domestice, fulgurator, juramenti præses, nubicoge, grandistrepe, et si quod aliud tibi cognomen attoniti poëtæ tribuunt* (63). Vous voyez là d'abord Jupiter comme protecteur de l'amitié, comme hospitalier, familier et domestique; et puis comme le dieu des éclairs et du tonnerre, etc. Vous trouverez dans Pausanias en quels lieux on l'adorait sous le nom de débonnaire, μισυχίος (64), de distributeur de biens, ἐπιδότης (65) etc., et sous le nom de foudroyant, κραύνης (66). Son titre de καταβάτης n'est pas le moins ordinaire, et dans les livres, et sur les médailles. Il signifie simplement *descendens*, si l'on ne s'arrête qu'à la grammaire; mais l'usage le détermina à l'action de foudroyer. Vous n'avez qu'à lire la dissertation que M. Burman (67) a publiée à Utrecht, l'an 1700, et vous serez convaincu que c'est là l'idée sous laquelle Jupiter καταβάτης était honoré. Ce n'est pas qu'on crût qu'il ne descendait jamais sur la terre qu'afin de punir et de foudroyer; mais

(61) Pausan., lib. VIII, cap. XXXVI, pag. 673.

(62) A la remarque (K) tom. XI.

(63) Lucian., in Timone, initio, pag. 57, tom. I.

(64) Pausan., lib. I, cap. XXXVII, pag. 90; lib. II, cap. IX, p. 132, et cap. XX, p. 154.

(65) Idem, lib. VIII, cap. IX, pag. 616.

(66) Idem, lib. V, cap. XIV, pag. 412.

(67) Intitulée: Ζεὺς καταβάτης, sive Jupiter fulgurator. Dans Plutarque, in Demetrio, les Athéniens donnèrent à Démétrius l'épithète καταβάτης.

enfin on trouva bon de fixer le genre à l'espèce, soit à cause de la maxime à majori, ou à nobiliori parte sumitur denominatio, soit pour d'autres raisons. Les Français ont dit dans l'un de leurs opéras :

*Jupiter vient sur la terre
Pour la combler de bienfaits :
Il est armé du tonnerre ;
Mais c'est pour donner la paix.*

Je ne sais s'ils avaient vu cette idée dans les monumens qui restent de l'antiquité.

(K) *On prétendit qu'il lui demandait qu'on lui immolât des hommes.*] Il n'y avait guère de temples de Jupiter qui fussent si renommés que celui qu'on lui fit bâtir sur le mont Lycée, dans l'Arcadie. La tradition du pays portait (68) qu'il avait été nourri sur cette montagne par trois nymphes, dont l'une donna son nom à une fontaine qui avait une propriété merveilleuse; car lorsqu'une longue sécheresse désolait les biens de la terre, on ne manquait point de faire pleuvoir copieusement, pourvu que le prêtre de Jupiter Lycéen jetât une branche de chêne sur la superficie de cette fontaine, après avoir fait les prières et les sacrifices que cette cérémonie demandait (69). Il y avait sur la même montagne une cour consacrée à ce dieu, et fameuse par des propriétés bien admirables; car les hommes et les bêtes qui y entraient ne faisaient point d'ombre. Il était défendu à toutes personnes d'y mettre le pied; et si quelqu'un avait la hardiesse d'y entrer au mépris de la défense, il mourait nécessairement avant que l'année fût expirée. Arcas y ayant poursuivi l'ourse en quoi sa mère avait été métamorphosée, on les eût fait mourir tous deux, si Jupiter ne les eût tirés de là pour les placer entre les astres. In silvis cum venaretur (Arcas) inscius vidit matrem in ursæ speciem conversam, quam interficere cogitans, persecutus est in Jovis Lycæi templum: quo ei qui accessisset, mors poena erat Arcadum lege. Itaque cum utraque necesse esset interfici, Jupiter eorum misertus, ereptos inter aders

(68) Pausan., lib. VIII, cap. XXVII, pag. 678.

(69) Idem, ibidem.

collocavit (70). Les paroles de saint Augustin, que je vais copier, nous apprennent ce qui concerne le sacrifice d'enfans. *Nominatim expressit* (Varro) *quendam Démœnetum, quum gustasset de sacrificio, quod Arcades immolato puero Deo suo Lycæo facere solerent, in lupum fuisse mutatum, et anno decimo in figuram propriam restitutum, ad pugillatum sese exercuisse, et Olympiaco vicisse certamine* (71). Étrange vertu de ce sacrifice! il métamorphosait en loup ceux qui en goûtaient. Porphyre (72) remarque que la coutume d'immoler des hommes dans l'Arcadie, pendant la fête des Lupercales, subsistait encore. Notons en passant que Saturne n'était pas la seule divinité qui se plût à des victimes humaines (73). Jupiter, son fils, ne voulut pas dégénérer en cela.

(L) *Jupiter donna neuf nuits à la production des Muses.*] Mnémosyne, sœur de Saturne, ayant couché neuf nuits de suite avec Jupiter, son neveu, accoucha des neuf Muses sur le mont de Pièrre (74).

Τὰς ἐν Πιερίῃ Κρονίδῃ τέκε πατρὶ μι-
γύῃτα

Μνημοσύνη.

Ἐννέα γάρ οἱ νύκτας ἐμίσητο μητίετα
Ζεὺς,

Νόσφιν ἀπ' ἀθανάτων, ἱερὸν λέχος εἰσα-
ναβαίνων·

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐνιαυτὸς ἔην, περὶ δ'
ἱτραπον ὄραι

Μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἥματα πολλ'
ἑτελείσθην,

Ἡ δ' ἔτεκε ἑννέα κόρας ἰμόφρονας, ἧσιν
αἰοῖδ' ἄοιδ' ἄοιδ' ἄοιδ'

Μέμβλεται.

Quas in Picrid Saturnio peperit patri mixta
Mnemosyne.

Novem ei noctes mixtus est prudens Jupiter,
Seorsim ab immortalibus, sacrum lectum
conscendens.

Sed cum jam annus exactus, circumvoluta
verò essent tempora

(70) Hygin., in Astronomico, cap. IV, pag.
m. 362. Voyez aussi cap. I, pag. 357.

(71) August., de Civitate Dei, lib. XVIII,
cap. XVII, pag. m. 589.

(72) Porphyr., lib. I de non edendis animal.

(73) Voyez Pensées diverses sur les Comètes,
num. 69.

(74) Hesiod., in Οἰκον., vs. 135.

Mensium decrecentium, diesque multi trans-
acti essent,

Ipsa peperit novem filias concordēs, quibus
carmen

Cura est (75).

Un scoliaste d'Hésiode prétend que Mnémosyne était fille de Jupiter : mais ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre les paroles de ce poète ; il ne faut pas y trouver que les muses doivent leur naissance à un inceste si odieux. Le même scoliaste se propose un doute : comment, dit-il, se peut-il faire qu'Hercule dans une nuit ait engendré cinquante et un fils, et que Jupiter ait eu besoin de neuf jours pour engendrer les neuf Muses ? Il répond que Jupiter n'ignorant pas que l'amour et la volupté des Muses sont des choses qui parviennent lentement à leur perfection, se voulut servir du nombre parfait. Si ce scoliaste ne mérite pas des éloges pour la solidité de ses pensées, il faut du moins le louer d'avoir été court sur un sujet qui eût pu fournir une multitude innombrable d'observations et de conseils de morale à un faiseur d'allégories.

(M) *Arnobé..... se prévalut de ce que les corps des mortelles..... trans-*
parens..... à l'égard de Jupiter, eu-
rent assez de charmes pour lui inspi-
rer une passion impudique.] On pourrait peut-être, dit-il, supporter ses adultères, s'il s'unissait avec des personnes de sa condition, avec des déesses ; mais qu'a-t-il pu trouver digne de lui dans les corps humains ? Ne devait-il pas avoir de l'horreur pour ces objets qui ne sont point cachés à ses yeux perçans ? La vue ne devait-elle pas produire en lui le même dégoût que la seule imagination peut produire dans tous les autres (76) ? *Et tolerari forsitan maletractatio hæc posset, si eum saltem personis conjungeretis comparibus, et adulter à vobis immortalium constitueretur dearum. In humanis verò corporibus quidnam quæso inerat pulchritudinis, quid decoris, quod irritare, quod flectere oculos posset in se Jovis? Cutes, viscera, pituita, atque omnis illa proluvies intestinorum sub involucris constituta : quam non modò Iinceus ille penetrabili acie possit horrescere, verumetiam quivis alter sold vel cogi-*

(75) Idem, ibid., vs. 53.

(76) Arnob., lib. IV, pag. m. 142.

tatione vitare (77). *O egregia moros culpa ! ô digna et pretiosa dulcedo ; propter quam Jupiter maximus cygnus fieret, et taurus, et candidorum procreator ovorum !* Cette objection d'Arnobé n'est pas mauvaise, et a cent mille fois plus de force que si l'on censurait un grand roi de se débâcher non-seulement avec des princesses, mais aussi avec des femmes de la lie du peuple. Rapportons ici ce que Junon disait à Thétis, en lui marquant la raison de l'amitié qu'elle lui portait.

Οὐνεκεν οὐκ ἔτλης εὐνῇ Διὸς ἱμέλιου
Δίξασθαι (κύνφ γὰρ αἰὲς ταῦδ' ἔργα
μέμνηται
Ἦδ' σὺν ἀθανάταις ἢ θνητοῖσιν ἰαύειν).
*Propterea quod noluit Jovis quamquam optantis cubile
Usurpare (quoniam hoc illi studetur opus,
Ut vel æternas insomnis vel amplectatur humanas (78).*

(N) *Des gens graves..... tâchèrent d'expliquer les contes des poètes, ou par des allégories, ou par des dogmes de physique; mais ce fut un travail aussi ridicule que celui des poètes.]* Nous avons vu ci-dessus (79) comment Cicéron se moquait du philosophe Chrysippe, qui avait pris bien de la peine à concilier les fables des anciens poètes avec la théologie des stoïciens. Voici un passage qui nous donnera un échantillon de ce travail: *Hic locus à Zenone tractatus, post à Cleanthe, et Chrysippo pluribus verbis explicatus est. Nam vetus hæc opinio Græciam opplevit, exsectum Cælum à filio Saturno; vinctum autem Saturnum ipsum à filio Jove. Physica ratio non inelegans inclusa est in impias fabulas. Cœlestem enim altissimam, æthereamque naturam, id est, igneam, quæ per sese omnia gigneret, vacare voluerunt eâ parte corporis, quæ conjunctione alterius egeret ad procreandum. Saturnum autem eum esse voluerunt, qui cursum, et conversionem spatiorum, ac temporum contineret..... Saturnus autem est appellatus, quod saturetur*

(77) *Conférez avec ceci le*

Tunc animo signa quodcumque in corpore mendæ est, etc.,

d'Ovide, in Remedio Amoris, vs. 417.

(78) Apollonius, Argon., lib. IV, vs. 793, pag. m. 453, 454.

(79) Citation (49) de l'article CHRYSIPE, philosophe, tom. V, pag. 169.

annis : ex se enim natos comesse fingitur solitus, quia consumit ætas temporum spatia, annisque præteritis insaturabiliter expletur. Vinctus est autem à Jove, ne immoderatus cursus haberet, atque ut eum siderum vinculis alligaret (80). Il n'en faut pas davantage pour bien connaître le ridicule de ces explications. On ne saurait les lire sans avoir pitié de ces philosophes qui ont si mal employé leur temps ; et si l'on déplore d'un côté les mauvaises suites des fictions des poètes, et la licence effrénée avec laquelle ils se sont joués d'une matière qui méritait tant de respect; on se divertit, de l'autre, des agrémens de leurs inventions, pendant qu'on les considère comme un jeu d'esprit. Mais quand on voit des philosophes qui, avec tout leur sérieux, cherchent des mystères dans ces folies, on ne peut plus supporter leurs égaremens, et on leur jette sur le dos cette sentence :

*Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus est labor ineptiarum (81).*

Le plus grand mal est qu'en voulant se garantir d'une impiété, ils sont tombés dans une autre ; car en rejetant les dieux des poètes, dieux animés et vivans, ils ont substitué d'autres dieux qui n'avaient ni vie ni connaissance. Voyons le reproche que leur en fait Cicéron. *Hic idem (Zeno) alio loco æthera deum dicit esse, si intelligi potest nihil sentiens deus, qui nunquam nobis occurrit neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris rationem quandam per omnem naturam rerum pertinentem ut divinam, esse affectam putat. Idem astris hoc idem tribuit, tam annis, mensibus, annorumque mutationibus. Cum verò Hesiodi Theogoniam interpretatur, tollit omnino usitatas perceptasque cognitiones deorum, neque enim Jovem, neque Junonem, neque Vestam, neque quenquam qui ita appellatur, in deorum habet numero ; sed rebus inanimatis, atque mutis per quandam significationem hæc docet tributa nomina (82).* Par ces fausses interpréta-

(80) Cicero, de Naturâ Deorum, lib. II, cap. XXIV, XXV.

(81) Martial., epigr. LXXXVI, lib. II.

(82) Cicero, de Naturâ Deorum, lib. I, cap. XIV.

tions ils accoutumèrent à prendre pour Jupiter la voûte azurée que nous voyons sur nos têtes. *Hunc Ennius nuncupat ita dicens*,

..... Aspice hoc
Sublime candens, quem invocant omnes Jo-
ven.

Planiusque alio loco idem,

Cui, quod in me est, emecrabor hos, quo la-
cet, quidquid est.

*Hunc etiam augures nostri, cum di-
cunt, Jove fulgente, tonante: dicunt
enim caelo fulgente, tonante. Euri-
pides autem, ut multa præclare, sic
hoc breviter,*

Vides sublime furum, immoderatum æthera,
Qui tenet terram circumjecta amplectitur:
Hæc summum habeto divum: hunc perhibeto
Jovem (83).

Quant à Junon, ils la réduisirent à être l'air, comme nous l'apprend Cicéron. *Aër autem, ut stoici dispu-
tant, interjectus inter mare et cæ-
lum, Junonis nomine consecratur,
quæ est soror et conjux Jovis, quod
et similitudo est ætheris, et cum eo
summa conjunctio. Effeminârunt au-
tem eum, Junonique tribuerunt, quod
nihil est eo mollius* (84). De quelque côté que l'on se tournât dans cette hypothèse, on ne pouvait éviter ni les absurdités, ni les impiétés. En voici la preuve: interrogeons un peu ces philosophes. Vous croyez donc que le Jupiter des poètes, et celui que l'on adore dans le Capitole et partout ailleurs, est ce grand espace où nous voyons tant d'étoiles: et que cette Junon, sœur et femme de Jupiter, si jalouse, si fière, si puissante, à qui les Argiens et tant d'autres peuples rendent tant d'honneurs, est l'air qui environne la terre, et qui entre dans les poumons des animaux, et où se forment les nues, les pluies, etc.? Mais n'est-il pas évident que cet espace céleste, et cet air sont une portion de la matière du monde, et que la matière, en tant que matière, ne pense point? Ne connaît-on pas clairement que l'air n'a pas plus de vie et de connaissance que la neige et que la grêle? Si donc Junon n'est autre chose que l'air, il est ridicule de lui adresser des prières, et de lui offrir des sacrifices;

{83} *Idem, ibidem, lib. II, cap. XXV.*

{84} *Idem, ibidem, cap. XXVI.*

car elle n'entend rien, et ne connaît rien; et ainsi votre doctrine renverse de droit la religion; c'est un athéisme matériel; vous ôtez à Junon toute sa divinité; vous ne lui laissez qu'un nom vain et vague de déesse; et vous êtes plus absurde qu'Épicure, lorsque vous ne laissez pas d'adorer ce qui n'est qu'un nom illusoire et imaginaire. Junon n'est ici qu'un exemple; mais Jupiter et Neptune, et toutes les autres divinités, tombent tout aussi bien qu'elle par la force du même argument. Si vous dites que vous ne considérez point l'air comme un simple corps, quand vous soutenez que Junon est l'air, expliquez-moi, je vous prie, ce que vous y considérez outre cela. Prétendez-vous que l'air est uni à la déesse Junon; qu'elle lui sert d'âme, et qu'il sert de corps à cette divinité? Mais n'est-ce pas supposer une espèce d'animal dont nous n'avons nulle idée? La notion d'animal ne dit-elle pas un assemblage de parties qui font un tout continu? N'exclut-elle point ce que l'on nomme *quantité discrète*: et n'est-il pas sûr que les parties de l'air se séparent continuellement les unes des autres, et que la moindre pierre que l'on jette y fait une solution de continu, qui devrait être une blessure douloureuse si l'air était un animal? A quoi exposez-vous la divinité de Junon en la faisant l'âme de l'air? Ne reçoit-elle pas incessamment une infinité de plaies? Si vous me répondez que cette divinité est unie à l'air, non pas afin de lui servir d'âme, mais seulement à le faire agir, vous tombez dans une autre absurdité, qui n'est pas moins ridicule que si nous disions qu'un pilote est un vaisseau, et qu'un écuyer est un cheval. Me répondrez-vous qu'il y a bien de la différence entre ces choses, puisqu'un pilote n'est point uni avec un vaisseau, comme Junon est unie à l'air? Expliquez-moi donc cette union, et prenez bien garde aux embarras où vous réduit Aristote, quand il dit qu'il est contre la raison que l'air et le feu soient des animaux; mais qu'en cas qu'ils aient une âme, il est absurde qu'ils ne le soient point. Examinez bien ces paroles: *Διὰ τίνα μὲν γὰρ αἰτίαν ἐν τῷ ἀέρι, ἢ ἐν τῷ πυρὶ οὐσα ἢ ψυχὰς, οὐ ποιεῖ ζῶον ἐν*

δε τῶν μικτῶν, καὶ ταῦτα βελτίων ἐν
τούτοις εἶναι δοκοῦσα; ἐπιζητήσιον γὰρ
ἄντις, καὶ διὰ τίνα αἰτίαν ἢ ἐν τῷ αἵρι
ψυχῇ, τῆς ἐν τοῖς ζώοις βελτίων ἐστὶ καὶ
ἀθανατωτέρα. Συμβαίνει δὲ ἀμφοτέρως
ἄτοπον καὶ παράλογον· καὶ γὰρ τὸ λέγειν
ζῶον τὸ πῦρ, ἢ τὸν αἶρα, τῶν παραλο-
γωτέρων ἐστὶ καὶ μὴ λέγειν ζῶα ψυχῆς
ἐνούσης, ἄτοπον. *Quam enim ob cau-
sam anima in aëre quidem vel igne si
inest, non facit animal, in mistis autem
facit? præsertim cum in illis videat-
ur esse præstantior? Quæret etiam
quispiam quam ob causam anima ea,
quæ est in aëre, præstabiliior est ac
immortalior ed, quæ in animalibus
inest. Utrobique autem emergit quod-
dam absurdum et rationis egrediens
metas, nam ignem aut aërem animal
esse dicere, rationis egreditur fines,
et asserere rursus animalia non esse
si insit in ipsis anima, perabsurdum
est sanè* (85). Vous voilà entre deux
précipices. Si Junon est l'âme de l'air
sans que l'air et elle composent un
animal, c'est une absurdité insoute-
nable; et s'ils composent un animal,
c'est une absurdité et une impiété
horribles. Carnéade, avec cette force
accablante qui lui était propre, vous
terrassa à n'en relever jamais, quant
à la prétendue existence de cette es-
pèce d'animal (86).

Je finirai par une pensée que Pau-
sanias me fournit. Il raconte qu'il
disputa un jour avec un Sidonien,
dans un temple d'Esculape. Cet hom-
me soutint que les Phéniciens étaient
beaucoup plus habiles que les Grecs
dans les matières qui concernent la
divinité, et dans les autres aussi. Ils
disent, ajouta-t-il, qu'Esculape est
fils d'Apollon, et ils ne prétendent
point qu'une femme ait été sa mère;
car il est l'air, la source de la santé,
tant pour les hommes que pour les
bêtes. Apollon, qui est le soleil, passe
justement pour le père d'Esculape,
puisque par la vicissitude des saisons
que son mouvement amène, il rend
l'air sain. Pausanias tomba d'accord
de toutes ces choses; mais il préten-
dit qu'elles n'appartenaient pas aux
Phéniciens plus qu'aux Grecs, et
qu'il est manifeste, même aux enfans,

(85) Aristotel., de Animâ, lib. I, cap. V,
pag. m. 485 tom. I Operum.

(86) Voyez ses argumens dans Cicéron, au
III^e. livre de la Nature des Dieux, c. XVII.

que la santé des hommes est un effet
du mouvement du soleil (87). Jugez
par-là de l'orthodoxie des gentils.
Ceux qui se piquaient de connaître
mieux les dogmes de théologie fai-
saient voir, quand ils s'expliquaient
nettement, qu'ils ne reconnaissaient
point d'autres dieux que l'air et les
astres, etc. C'était dans le fond un
vrai athéisme : c'était convertir en
Dieu la nécessité de la nature. J'ai
observé dans Euripide un passage où
l'on invoque Jupiter, sans savoir au
vrai ce qu'il est. On confesse que,
par des voies occultes, il gouverne
toutes choses justement; mais on le
trouve très-malaisé à connaître, et
l'on ignore s'il est la nécessité de la
nature, ou l'intelligence humaine.
Quelle foi! Un spinosiste la signerait
à peu près.

ὦ γῆς ὄχημα, καὶ πῆ γῆς ἔχων ἰδρῆι,
Ὅς τίς ποτ' εἴ σὺ δυσέπασκε εἰδῆται
Ζεὺς, εἴτ' ἀγάχα φύσιος, ὥτε τις
βροτῶν,
Προσφυζάμην σι· πάντα γὰρ δὲ αἰψί-
φου
βαίνων κελύτου, καὶ δίκην τὰ θινί'
ἄγχις.

*O terræ vehiculum, et in terrâ habens sedem,
Quicunque tandem es, impervestigabilis ani-
mis nostris*

*Jupiter, sive es necessitas naturæ, sive mens
mortalium,*

*Te invoco, omnia enim per arcanam
Vadens viam ducis mortalia justè* (88).

(87) Tiré de Pausanias, lib. VII, c. XXIII,
pag. 583.

(88) Hecuba, apud Euripidem, in Troadibus,
vs. 884, pag. m. 107.

JUSTINIANI (AUGUSTIN),
évêque de Nebbio dans l'île de
Corse, naquit à Gênes, l'an 1470.
Il se fit dominicain, le 25 d'a-
vril 1487, et s'appliqua aux étu-
des avec tant d'ardeur, et sous
des maîtres si habiles, qu'il de-
vint un très-savant personnage.
Il entendait bien la philosophie,
les mathématiques, la théologie,
le grec, l'hébreu, l'arabe et le
chaldéen. Il enseigna dans la
province de Lombardie pendant
dix-huit années avec beaucoup
de profit pour ses auditeurs. Il

fut fait évêque de Nebbio, le 15 novembre 1514, à la recommandation du cardinal Bendi-nello Saoli, son cousin; et il reçut ses bulles avant que d'avoir eu connaissance des offices que ce cardinal lui avait rendus. Il assista au concile de Latran, et combattit quelques articles du concordat passé entre la France et la cour de Rome. Ce qui n'embêcha point que François 1^{er}. ne l'attirât à Paris, et ne lui donnât la qualité de son aumônier. Il se servit des lumières de ce prélat pour établir l'étude des langues orientales dans l'université de Paris. Justiniani se voyant si proche de l'Angleterre fit un voyage, et y fut fort caressé de Henri VIII. Il dressa une très-belle bibliothèque, et la laissa par son testament à la république de Gênes (A). Il fit beaucoup de réparations dans son évêché, et en augmenta les revenus: il embellit de telle sorte son église cathédrale, dédiée à Sainte Vierge, que le Maracci a mis au nombre des fideles serviteurs de cette sainte. Il eut en aussi de traduire en langue vulgaire quelques ouvrages latins dont la lecture pouvait être utile aux ecclésiastiques (a). Il périt sur mer, en passant de Gênes à celle de Corse, l'an 1536 (b). Ce fut un prélat, non-seulement docte, mais aussi très-labourieux, comme le témoignent les ouvrages qu'il composa, et ceux dont il procura l'impression (C). J'en parle dans une re-

marque. Il travailla à une Bible polyglotte, dont on peut considérer comme une partie le Psautier qu'il publia. Cette édition lui coûta beaucoup; et ne voyant pas que le débit le dédommageât, ni que les princes songeassent à favoriser ses entreprises, il se plaignit de l'ingratitude de son siècle (D).

(A) *Il dressa une très-belle bibliothèque, et la laissa par son testament à la république de Gênes.*] Elle était surtout recommandable par le grand nombre d'anciens manuscrits en toutes langues, et en toutes sortes de sciences, qu'il avait rassemblés avec une peine extrême, et en dépensant beaucoup. Il en avait eu quelques-uns sans dépense ni fatigue: je parle de ceux qu'Andréolo Justiniani, son aïeul, lui avait laissés. Il est remarquable que la république n'a point profité de ce testament; car ces manuscrits ne se trouvent que dans les bibliothèques de quelques particuliers qui, pour cacher leur volerie, ont ôté du frontispice les marques de ce prélat. *Benche al presente non si trovi verun vestigio di essi nel Palazzo Publico, ma presso diversi particolari, che, per non esser scoperti, gli han levati nel frontispicio i contrasegni di quel buon vecchio* (1).

(B) *Il périt sur mer..... l'an 1536.*] L'abbé Michel Justiniani (2) prouve cela par les registres des dominicains de Gênes, et par la raison que l'évêché de Nebbio fut donné au cardinal Jérôme Doria, le 15 novembre 1536. Vossius assure (3) que l'on ne sait point si Justiniani périt sur mer, ou s'il tomba entre les mains des corsaires; qu'on sait seulement qu'il n'a plus paru depuis qu'en l'an 1530 il s'embarqua pour passer de Gênes à son évêché. Je ne doute point qu'il ne se trompe quant à l'année. Paul Jove dit, en général, qu'on n'a jamais su si cet évêque fit naufrage, ou si les

(a) *Trasportando ancora da latino in volgare de' libri per giovamento del suo clero.*
 (b) *Michel Justiniani, ubi infra, p. 17.*
 (c) *Tiré de l'abbé Michel Justiniani, gli Scrittori Liguri descritti, pag. 16 et seq.*

(1) Michel Justiniani, *gli Scrittori Liguri descritti*, pag. 18.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) Vossius, *de Hist. lat., lib. III, cap. XII, pag. 681.*

pirates de Barbario le prirent. *In cursu fluctibus obrutus, aut à Pœnis prædonibus interceptus creditur, quum nullum usquam naufragii, aut piratarum prædæ vestigium apparuerit* (4).

(C) *Les ouvrages qu'il composa, et ceux dont il procura l'impression.* Sa *Precatio pietatis plena ad Deum omnipotentem composita ex duobus et septuaginta nominibus divinis hebraïcis, et latinis, cum interprete commentariolo*, fut imprimée à Venise, l'an 1513, in-8°. Il y publia en la même année *Æneæ Platonici de immortalitate animorum deque corporum resurrectione aureus libellus, cui titulus est Theophrastus*. Il publia à Paris, en 1520, in-folio, *Chalcidii viri clarissimi luculenta Timæi Platonis traductio, et ejusdem argutissima explanatio*; comme aussi, *Victoria Porcheti adversus impios Hebræos in quâ tum ex sacris literis, tum ex dictis Talmud, ac caballistarum et aliorum omnium authorum quos Hebræi recipiunt, monstratur veritas catholicæ fidei*; plus *Rabi Mossæi Egyptii dux seu director dubitantium aut perplexorum*. Il travailla pendant cinq ans à une histoire de Gênes avec une forte application; mais la mort ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. Elle fut publiée l'an 1537 (5). On prétend que son manuscrit fut corrompu en divers endroits, par la personne qui le fit mettre sous la presse. *Scrisse gl' annali della sua patria, con grandissima diligenza, ed ottima fedeltà, i quali in molti luoghi dopo la morte di lui furono corrotti* (6). Voilà le témoignage de Francesco Zazzera; et le voici confirmé par George Justiniani, dans une épltre dédicatoire: *Magnam profectò indè me voluptatem cepisse fateor, et in eodem planè sensu fuisse gaudeo ipsius nepotem Augustinum Justinianum, illum scilicet qui postea ad Nebiensem pontificatum evectus, rerum nostrarum annales orditus est, quos post ejus obitum imperitus, omnisque eruditionis*

expers, horridos sanè et inentiles, et hodie leguntur, ex defuncti schedis evulgavit (7). Ces altérations du manuscrit ont donné lieu à Paul Jove de censurer cette histoire (8); mais il a eu tort de dire que l'auteur n'hâta trop de la publier; car elle ne fut imprimée qu'après la mort de notre Justiniani. Les paroles de Paul Jove sont bien choquantes. *Scribente patriæ historiæ negotium suscepti, adeò ineptis ad id ingenii viribus, ut præcipitata editionis, malè audiendæ, poenas daret* (9). Je parlerai ci-dessous de ce qui regarde sa polyglotte. Voici un passage tiré de sa Vie, composé par lui-même; vous y verrez un échantillon de ses travaux: *Ho fatto imprimere in Parigi dodici opere di utilità de' studiosi: ho tradotto per cose in materna lingua per utilità di chierici della mia diocesi, che non tutti ignari di lettere: ho tradotto l'economico di Senofonte per instructione di mia cognata, e de' miei nepoti: ho descritto molto minutamente l'isola di Corsica per utilità della patria, intitolata al principe Andrea d'Oria, e messa poi la descrizione in distinta pittura ho donato al magnifico ufficio di S. Georgio* (10). Le dernier ouvrage mentionné dans ces paroles italiennes, se trouve à la bibliothèque du Vatican. Ce n'est qu'un manuscrit.

(D) *Le Psautier qu'il publia... Il se plaint de l'ingratitude de son siècle.* Il fut imprimé à Gênes, l'an 1516, in-folio, et en huit colonnes, *quarum prima habet hebræam editionem, secunda latinam interpretationem respondentem hebrææ de verbo ad verbum, tertia latinam communem, quarta græcam, quinta arabicam, sexta paraphrasim, sermone quidam chaldæo, sed litteris hebraïcis conscriptam, septima latinam respondentem chaldææ, ultima verò, id est octava, continet scholia, hoc est annotationes sparsas et intercasas* (11).

(7) Georg. Justinianus, in epist. dedicat. *Æneæ Platonici, de immortalitate Animæ*, apud Mich. Justinian., *ibid.*, pag. 19 et 20.

(8) Michel Justiniani, *ibid.*, pag. 17.

(9) Paulus Jovius, *Elog.*, cap. CXX, pag. m. 275.

(10) Aug. Justiniani, dans sa Vie: Elle a été insérée dans ses *Annales de Gênes*. Voyez l'abbé Michel Justiniani, *gli Scrittori Liguri descritti*, pag. 20.

(11) Gerner., in *Biblioth.*, folio 104 verso

(4) Paulus Jovius, *Elog.*, cap. CXXX, pag. 275.

(5) A Gênes, in-folio.

(6) Francesco Zazzera, apud abbatem Michael. Justinian., *gli Scrittori Liguri descritti*, pag. 19.

L'auteur en le dédiant à Léon X, lui déclare qu'il a dessein de donner ainsi toute l'Écriture, et qu'il se fait fort d'achever cette entreprise, si le pape la veut approuver, et y concourir quant à l'impression. Voilà ce que veulent dire ces paroles (12): *Quod si tu rem ipsam probaveris, et dignam editione duxeris, in promptu erit nobis universo operi manum extremam imponere, et utrumque instrumentum, iisdem distinctum linguis, eademque serie et structura, tradere impressoribus formandum, etc.* Il fit savoir, dans une lettre qu'il écrivit au cardinal Bendinello Saoli, que tout le Nouveau Testament était achevé, et que le Vieux Testament serait bientôt prêt, et il l'exhorta à faire en sorte que tout l'ouvrage fût imprimé (13). Il permit à Pellican, qui était à Rome l'an 1517, de copier la préface de son Nouveau Testament octaple, avec les premiers versets de l'Évangile de saint Matthieu (14). Gesner assure (15) qu'il a vu cela, et les deux lettres que Justiniani avait écrites à ce cardinal. Il a même inséré une partie de cette préface dans sa Bibliothèque. Ce bon prélat dépense beaucoup d'argent à l'impression du psautier; il en fit tirer deux mille cinquante exemplaires; il en donna à tous les princes du monde, aux infidèles aussi-bien qu'aux chrétiens: il fit imprimer sur du vélin cinquante exemplaires: il se promettait non-seulement beaucoup de louanges, mais aussi beaucoup de profit; et il avait déjà destiné son gain au soulagement de ses parens. Il espéra que le bon succès de son coup d'essai engagerait les prélats et les souverains à ouvrir la bourse pour l'impression de toute la Bible: mais malheureusement il ne rem-

porta que des éloges: on loua son Psautier, et on ne l'acheta pas: il eut mille peines à vendre la quatrième partie des exemplaires, et il ne fut point en état d'imprimer la suite de son travail. Écoutons ses plaintes (16): *Feci stampare in Genova alle mie spese con quel travaglio, e con quella spesa, ch' ogni letterato può giudicare, due mila volumi del Davidico Psalterio in le predette cinque lingue hebraea, caldea, greca, latina, ed arabica, parendomi di quest' opera dover' acquistare gran laude, e non mediocre guadagno, il quale pensavo esporre in la sovventione di certi miei parenti, ch'erano bisognosi, credendomi sempre che l'opera dovesse avere grande uscita, e che i prelati ricchi, o principi si dovessero muovere, e mi dovessero aiutare in la spesa di far imprimere il restante della Bibbia in quella varietà di lingue; ma la credulità mia restò ingannata, perche l'opera fu da ciaschedun laudata, ma lassata riposare, e dormire, perche a pena si sono venduti la quarta parte de i libri, come che l'opera sia per valent' huomini, e per ingegni elevati, che sono al mondo rari, e pochi, e con stento puoi ricavar i danari, ch' aveva poste in la stampa che furono in buona quantità, perche oltra i due mila volumi stampati in papero, ne feci imprimere cinquanta in carta vitellina, e mandai d'essi libri a tutti i re del mondo, cosi christiani, come pagani Paul Jove a la dureté de ne le point plaindre d'une si fâcheuse destinée: il se plait même à l'en insulter, et ne lui accorde pas que pour le moins le public lui ait donné des éloges. Selon lui, ce bon évêque fit beaucoup de frais, et n'en tira ni gain ni gloire (17); il y perdit honneur et chevance.*

(12) August. Justiniani, pref. Psalter., apud Gesner., in Biblioth., folio 105.

(13) *In altera quoque epistola ad eundem, Novum Testamentum jam absolutum esse testatur, Petrus autem brevi futurum paratum: et hortatur ut curat totum opus prælia excudi.* Gesner., *ibidem*.

(14) *Idem, ibidem.*

(15) *Ibidem.*

(16) August. Justiniani, dans la Relation de sa vie, citée par Lancelot de Pérouse Hoggidi, part. I, disinganno XXVII, pag. 273, 274.

(17) *Gravi quidem sumptu et tenui cum laude quoniam impressa domi prælia volumina emptores rarissimos invenirent, sicut temerè conceptam spem lucri inanes initæ rationes eluserint.* Jovius, Elogior., cap. CXX, pag. 275.

K.

KECKERMAN (BARTHÉLEMI), natif de Dantzick, y fut professeur en philosophie vers le commencement du XVII^e. siècle. Il avait été auparavant professeur en langue hébraïque à Heidelberg. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, où il fait paraître plus de méthode que d'esprit (A). Il était calviniste. Il mourut l'an 1609, à l'âge de trente-huit ans (a). Ses livres sont pleins de pillage, et ont été bien pillés (B).

(a) *Konig met sa naissance à l'an 1571, et sa mort à l'an 1609. Vossius, de Scient. Mathematicis, pag. 262, lui donne quarante-deux ans de vie.*

(A) *Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, où il fait paraître plus de méthode que d'esprit.* Il a fait des systèmes de presque toutes les sciences. Voici le jugement que Vossius fait de lui : *Parum idonee judicat de eo (Diogene Laërtio) vir oeteroquin eruditus, sed novellorum scriptorum quam antiquitatis studiosior Bartholomæus Keckermannus. At ille libro suo de historid, scripsisse Laërtium languide et frigide, sæpè tamen non inutiliter. Quæ frigida profectò laus est operis utilissimi et auro contra non cari. Quippe ex quo discere sit cum alia tam multa ad historiam temporum pertinentia, tum præclara tot veterum apophthegmata quorum Keckermannus, malo sanè exemplo, Erasmus laudare mavult autorem, quam Plutarchum, Laërtium et similes (1).*

(B) *Ses livres sont pleins de pillage, et ont été bien pillés.* J'ai rapporté ci-dessus (2) la plainte d'un écrivain écossais qui avait été volé par Keckerman. Un autre Écossais (3) fit tout le contraire, il vola Kecker-

man : c'est ce que Thomasius remarque dans son *Racueil des Plagieurs* (4). Il accuse (5) de ce même crime quelques autres écrivains, par rapport à Keckerman.

(4) *Numéro 349, pag. 153.*

(5) *Ibid., num. 351.*

KELLER (JACQUES), l'une des bonnes plumes qui furent parmi les jésuites d'Allemagne, vers le commencement du XVII^e. siècle, naquit à Seckingen (a), l'an 1568. Il se fit jésuite, l'an 1588, et après qu'il eut régenté les belles-lettres, la philosophie, la théologie morale, et la scolastique, il fut appelé au gouvernement; car on lui donna le rectorat du collège de Ratisbonne, et puis celui du collège de Munich. La première de ces deux charges dura deux ans, mais la seconde lui fut laissée pendant seize années de suite. Il fut longtemps confesseur du prince Albert de Bavière, et de la princesse son épouse, et il fut souvent consulté et employé par l'électeur Maximilien, dans des affaires d'importance. Il disputa publiquement avec le plus célèbre ministre (b) du duc de Neubourg; et, s'il en faut croire ses confrères, il le vainquit (A). Il publia quelques livres de controverse (B), et divers ouvrages de politique sur les affaires du temps. Il prit un nom déguisé à la tête de ses écrits politiques (C). Il mourut à Munich le 23 de février 1631 (c).

(1) *Vossius, de Histor. grecis, pag. 223.*

(2) *Dans la remarque (B) de l'article DONALDSON, tom. V, pag. 560.*

(3) *Nommé Andreas Aiding.*

(a) *C'est une des quatre villes forestières.*

(b) *Nommé Jacques Hailbrunner.*

(c) *Tiré de Nathanaël Sotnel, in Biblioth. Scriptorum societatis Jeru, pag. 373, 374.*

(A) *Il disputa..... avec Hailbrunner; et, s'il en faut croire ses confrères, il le vainquit.*] Alegambe et Sotuel disent que Jacques Hailbrunner se vit tellement pressé dans cette dispute, qu'il fut presque réduit à ne dire mot, et qu'il en tomba malade la nuit suivante, ou qu'il fit semblant d'être malade, afin de n'être pas obligé de rentrer en lice le lendemain, *Tam fortiter pressus est, ut tantum non obmutuerit, morbumque reipsa nocte illa contraxerit, vel ne cogeretur iterum in arenam descendere, callide simulavit* (1).

Cette conférence fut assez semblable, quant à la matière, à celle de du Perron et de du Plessis Mornai; car elle roula sur l'accusation qui fut intentée au ministre luthérien, d'avoir rapporté plusieurs passages des pères, avec mille falsifications, dans un ouvrage allemand intitulé : *Papatus A catholicus*. La conférence de Keller accusateur, et d'Hailbrunner accusé, fut tenue à Neubourg, au mois de juin 1615 (2); et, si l'on en croit les luthériens, l'innocence de leur ministre fut mise dans la dernière évidence. *Ex inspectione et examinatione dictorum patristicorum, innocentia Heilbronneriana luculenter patuit. Vid. Stratem. Theatrum historicum, pag. 1111. D. Dorsch. in Kircher. dev. prælim. 100. usque 106* (3).

(B) *Il publia quelques livres de controverse.*] En voici les titres : *Tyrannicidium, seu scitum Catholicorum de tyranni internecione adversus inimicas Calviniani ministri Calumnias in societatem Jesu jaotatas*, à Munich, 1601, in-4°. , en latin et en allemand; *Papatus Catholicus, seu Demonstratio fundamentalis veritatis Ecclesie Catholice Romanæ contra Jacobum Hailbrunner*, à Munich, 1616, 2 vol. in-folio, en allemand; *Compendium ejusdem operis*, là-même, au même temps, in-4°. ; *Agonia seu Sudor mortualis Jacobi Hailbrunneri, hoc est Refutatio Hailbrunneri qui extremam unctionem insectatus fuerat scripto libro*, là-même, 1618,

in-4°. , en allemand; *Fasciulus olivaceus 50 flosculorum, id est Absurditas Prædicantium in Colloquio* (4) *Ratisbonensi*. Il se donna le nom de *Jacobus Silvanus* à la tête de cet ouvrage, imprimé l'an 1604, in-4°. (5). Il se donna le même nom dans un ouvrage imprimé à Ingolstadt, l'an 1607, et intitulé : *Philippica in anonymum quendam Prædicantem qui societatem Jesu mendaciis oneravit*. Les bibliothécaires des jésuites n'ont point fait mention de ce livre de Jacques Keller. Le sieur Placcius (6) nous apprend que c'était une réponse à un écrit allemand, où l'on avait recueilli plusieurs passages tirés des ouvrages séditieux de quelques jésuites. L'auteur du recueil réfuta la philippique de Keller, l'an 1608 : sa réponse est intitulée : *Antiphilippica*. C'est un ouvrage allemand, où l'on acheva de recueillir ce qui se trouve de séditieux dans les écrits des jésuites (7). L'auteur de ces deux recueils était conseiller de l'électeur palatin, et se nommait *Michael Loeffendius* (8). J'ai lu dans le III^e. volume de la *Morale Pratique*, que notre Keller est l'auteur du *Cavea Turturis*. On sera bien aise de voir ici le passage de M. Arnauld (9). « Gravina,..... savant do- » minicain, s'étant plaint avec beau- » coup de modestie, dans son *Chant » de la Tourterelle*, de ce que le » cardinal Bellarmin avait parlé trop » rudement des anciens ordres, dans » son *Gémissement de la Colombe*, » et ayant représenté qu'il ne fallait » pas s'étonner qu'il s'y fût introduit » des relâchemens dans l'espace de » tant de siècles depuis leur fonda- » tion : votre père Jacques Keller lui » répond fièrement dans son livre » intitulé : *Cavea Turturis*, ch. 14. » *societati Jesu non est periculum,* » *ne post aliquot annorum centurias* » *sibi multum dissimilis appareat.* » *Habet enim aromata à putredine » præservantia.* »

M. Mayer attribue à d'autres le *Ca-*

(4) Et non pas collegio, comme dit Placcius, de Pseudonymis, pag. 261.

(5) Tiré d'Alegambe et de Sotuel, in Biblioth. Script. soc. Jesu.

(6) Placcius, de Anonymis, pag. 261.

(7) Idem, ibidem.

(8) Dekker, de Scriptis Adespotis, pag. 153.

(9) Arnauld, Morale pratique, tom. III, pag. 112.

(1) Alegambe et Sotuel, in Biblioth. Scriptor. societatis Jesu.

(2) Andreas Carolus, in Memorabil. eccle- siæ. sæculi XVII, pag. 384.

(3) Idem, ibidem, pag. 385.

vea Turturis. Voici ses paroles : *Cui (Voci Turturis) etsi D. Riedelius, ecclesiae Landshutanae decanus, aut sub Riedelii nomine Jacobus Balde, jesuita, Caveam Turturis opposuisset, Gravina Vocem congeninantem Turturis publico dedit, etc.* (10).

(C) *Il prit un nom déguisé à la tête de ses écrits politiques.* La sanglante guerre qui a désolé l'Allemagne depuis l'an 1618 jusques à la paix de Munster, a été sans doute une guerre de religion ; car la ligue que les protestans formèrent, et à laquelle ceux de l'autre religion opposèrent une ligue catholique dont l'électeur de Bavière fut le chef, devait sa naissance aux soupçons qu'on eut que la cour impériale, animée par les jésuites, voulait casser la paix de Passau. L'électeur de Bavière, prince très-habile, ne souffrit point que l'on accusât impunément les catholiques d'un tel dessein. Il fit publier des livres où l'on accusait les protestans de s'être ligués pour des desseins pernicioeux, et nommément pour opprimer l'église romaine. Cette accusation parut, l'an 1621, dans un ouvrage intitulé : *Cancellaria Secreta Anhaltina, id est, Occulta Consilia, Inaudita Proposita, Periculosae Adinventiones, et Prodigiosae Machinationes Caputum ac Directorum unionis correspondentium in Germaniâ, occasione Rebellionis Bohemicae adejusdem Coronae, et Imp. Rom. perniciem agitata. Post nuperam illam, omnibus posteris memorabilem Victoriam Pragensem, 8 novembris 1620, in Originalibus Scripturis ac Documentis Cancellariae Anhaltinae, Divina Providentiâ deprehensa*. Les princes protestans firent réfuter ce livre, que l'on prétendait avoir été compilé par Guillaume Jocher, conseiller de l'électeur de Bavière, et par le docteur Leickard (11). On a cru que ces princes se servirent de la plume de Volrad Pless, conseiller de l'électeur palatin (12). Notre Jacques Keller le crut ; car il réfuta leur réfutation par

un ouvrage qui fut imprimé l'an 1624, sous ce titre : *Volradi Plessii (13) Heidelbergensis olim consilarii Ajax post oppugnatam frustra Cancellariam Anhaltinam in spongiam incumbens, sive Appendix Cancellariae Anhaltinae, auctore Fabio Hercyniano J. C.* Alegambe et son continuateur ont ignoré que leur confrère ait pris, à la tête de cet ouvrage, le nom de *Fabius Hercynianus*. Il l'avait pris dès l'année précédente, en répondant à un livre que Louis Camérarius avait publié, l'an 1622, sous le titre de *Cancellaria Hispanica: adjecta sunt Acta publica, hoc est: Scripta et Epistolae authenticae, quibus partim infelicis belli in Germaniâ, partim Proscriptionis in electorem palatinum scopus praecipuus apparet. Adjecti sunt sub finem Flores Scoppiani, ex Classico belli Sacri*. Cet ouvrage a un autre titre après la table des matières, savoir : *Viva Demonstratio caussarum praesentis in Germaniâ belli religionis ergo suscepti*. La réponse du jésuite Keller à ce livre de Camérarius est intitulée : *Litura, seu Castigatio Cancellariae Hispanicae, à Ludovico Camerario, excancellario Bohemico, exconsiliario Heidelbergensi, etc., instructa. Auctore Fabio Hercyniano J. C.* On en fit une nouvelle édition, l'an 1624, à laquelle on mit ce titre : *Cancellariae Anhaltinae pars secunda. In qua non ita pridem à quibusdam edita Cancellaria Hispanica nervosè simul et lepidè refutatur: tum ex quibusdam interceptis ad Gaborem litteris, Hungaricorum qui sequuti sunt et adhuc durant mortuum incensores seu auctores demonstrantur. Auctore Fabio Hercyniano J. C.* Alegambe et son continuateur ont ignoré que Jacques Keller prenne ce faux nom dans le titre de cet ouvrage. Ils ne l'ont pas ignoré à l'égard des deux écrits dont je vais donner le titre : *Rhabarbarum domandae bili quam in Apologid sua proritavit Ludovicus Camerarius propinatum à Fabio Hercyniano*

(10) Joh. Frider. Mayerus, de Fide Bellarmini suspectâ, pag. 197, 198.

(11) Keller, dans l'Appendix Cancellariae Anhaltinae, dit que cette prétention est fautive.

(12) Nicolas Harstein le nie dans la préface de sa Responsio apologetica à l'Ajax de Fabius Hercynianus.

(13) Alegambe s'est trompé à ce nom ; il a dit Blesii, et que cet homme était chancelier. Le père Sotuel n'a point corrigé ces deux fautes : il a mis Belsii, etc. Le sieur Placcias, de Anonymis, num. 256, pag. 71, ne les a point corrigés, et a mis faussement cet ouvrage au nombre des anonymes, ne sachant pas que l'auteur s'y donne le nom de Fabius Hercynianus.

J. C., anno 1625. Tubus Gallilæanus, hæbescentibus Ludovici Camera-rii oculis, in Liturâ Hispanicæ Cancellariæ malè advertentibus, ad clariùs videndum tornatus, à Fabio Hercyniano. Additis in fine testi-monii causâ, et pro Tubo, et pro Rhabarbaro, ipsius Camerarii episto-lis, anno 1625. Nicolas Harstein, ré-pondant à l'Ajax ou à l'*Appendix Cancellariæ Anhaltinæ*, observe que le jésuite qui en était l'auteur était fort accoutumé à se déguiser. *Nihil huic homini insolens esse, ut verita-tem, ita nomen suum pervertere et modò sub Aurimontii (à matre sua Goltbergerâ) modò sub Didaci Tam-iciæ, modò sub Fabii Hercyniani (à sylvâ Hercyniâ, sive Nigrâ, prope quam supra Basileam in oppido Sec-kingen natus est) nomine fallere, et his litteris, J. C. quæ non juriscon-sultum, ut alias, Jacobum Cellarium denotant, lectori imponere* (14). Voilà des déguisemens qui n'ont pas été connus aux deux jésuites qui ont compilé la Bibliothèque des écrivains de leur ordre. Le même Nicolas Harstein nous apprend que Jacques Keller était l'auteur des *Mysteria Politica* (15), ouvrage qui fit grand bruit (16), et qui était fort injurieux à la cour de France *. Mais il attribue (17) à un autre jésuite l'ouvrage qui était intitulé : *Secreta Secretorum Calvino-Turcica*, dont l'auteur avait pris pour masque le nom d'*Honestus Cogmandolus*. Celui qui lui répondit par un ouvrage intitulé, *Secreta Secretorum Turco-Papistica*, prit le faux nom de *Justinus Justinopolita-nus*, au lieu de *Ludovicus Camera-rius* qui était son nom véritable. Les combats des écrivains sur les matières du temps étaient alors beaucoup plus graves qu'ils ne le sont dans cette guerre (18), et aussi ardens en leur

espèce que ceux des guerriers. Au-jourd'hui on ne fait presque que des satires bouffonnes.

KÉPLER (JEAN), l'un des plus grands astronomes de son siècle *, naquit à Wiel au pays de Wirtemberg, le 27 de décem-bre 1571. Il commença ses étu-des de philosophie à Tubinge, l'an 1589, et deux ans après il étudia les mathématiques dans la même université, sous le fameux Michel Moestlin. Il y fit tant de progrès que dès l'an 1595 il com-posa un très-beau livre, qui fut imprimé à Tubinge l'année sui-vante, sous le titre de : *Prodro-mus dissertationum de propor-tione orbium cœlestium, deque causis cœlorum numeri, magni-tudinis, motuumque periodico-rum genuinis et propriis, etc.* Il avait été déjà appelé à Gratz dans la Styrie, pour y enseigner les mathématiques (a). Ticho-Brahé s'étant établi dans la Bo-hème, et y ayant obtenu de l'em-pereur toutes sortes de commo-dités pour perfectionner l'astro-nomie, souhaita passionnément d'avoir Képler auprès de lui; et lui écrivit tant de lettres sur ce sujet, qu'il l'engagea à quitter l'académie de Gratz, et à se trans-porter en Bohème avec sa fa-mille et avec sa bibliothèque, l'an 1600 (b). Képler gagna pen-dant le voyage une fièvre quarte qui dura sept ou huit mois, de sorte qu'il ne put pas rendre à Ticho Brahé tous les services qu'il était capable de lui rendre.

* Chauffepié a donné un article à Jean Képler; et l'a principalement extrait des *Mémoires de Niceron*.

(a) Tiré de Gassendi, in *Vitâ Tychonis Brahei*, lib. V, pag. m. 451.

(b) Idem, Gassend., pag. 456 et 459.

(14) Nicolaus Harsteinus, *Sicamber*, in *præfat. Responsionis apologeticæ*, imprimée l'an 1625.

(15) *Legat mysteria politica nuper à vobis, et quidem à te Jacobo Kellere (ut multorum fuit opinio) edita.* Nicolaus Harsteinus, *Apol.*, pag. 8. Dans le *Mercurus François*, tom. XII, on donne ce livre à un Italien.

(16) Voyez le *Mercurus François*, tom. XI, pag. 1062 et suiv.

* Voyez ma note sur la remarque (F) de l'arti-cle JAKOBUS, ci-dessus, pag. 220.

(17) Harsteinus, *Apol.*, pag. 10.

(18) On écrit ceci au mois d'octobre 1695.

Il fut même un peu mécontent des réserves qu'on avait pour lui (c), car Ticho Brahé ne lui communiquait pas tout ce qu'il savait : et comme il mourut l'an 1601, il ne donna pas le temps à notre Képler de lui être fort utile, ni de profiter beaucoup auprès de lui. Depuis ce temps-là Képler eut le titre de mathématicien de l'empereur toute sa vie (d), et s'acquitt de plus en plus une belle réputation par ses ouvrages (A). L'empereur Rodolphe le chargea de mettre la dernière main aux tables de Ticho (e), qui devaient être nommées Rodolphines (f). Képler s'y appliqua soigneusement ; mais les trésoriers de l'épargne furent si mal intentionnés contre lui (B), qu'il ne put les publier qu'en l'année 1627. Il mourut au mois de novembre 1630, à Ratisbonne, où il sollicitait le paiement des arrérages de sa pension (g). LOUIS KÉPLER, son fils, médecin à Konisberg dans la Prusse, acheva de faire imprimer le *Somnium, Lunarise astronomia*, de son père ; et il eut bien peur que ce soin ne le fit mourir (C). Les opinions de Jean Képler sont quelquefois assez singulières : on dirait qu'il a donné à la terre une âme douée de sentiment (D). On veut qu'il ait fourni de très-belles ouvertures à M. Descartes (E). On peut le mettre au rang des auteurs qui ont dit qu'ils estimaient plus une production

d'esprit qu'une souveraineté (h). M. Moréri a fait plus (F) de fautes d'omission que de commission.

(h) Voyez la remarque (A) à la fin.

(A) Il s'acquitt..... une belle réputation par ses ouvrages.] Je me contente de marquer le titre de quelques-uns de ses livres. *Harmonices mundi, libri V* ; *Apologia pro sua Harmonica mundi contra Demonstrationem analyticam Roberti de Fluctibus* ; de *Cometis, libri tres* ; *ad Vitellionem Paralipomena, quibus Astronomiae pars optica traditur* ; *Epitome Astronomiae Copernicanae* ; *Astronomia nova, seu Physica coelestis tradita Commentariis de motibus stellae Martis ex Observationibus Tychoonis Braheii* ; *Chilias Logarithmorum in totidem numeros rotundos* ; *Supplementum Chiliadis Logarithmorum* ; *Nova Stereometria doliorum vinariorum et Stereometriae Archimedeae Supplementum* ; *Dioptrice* ; de *Vero natali anno Christi* ; *Eclogae Chronicae de tempore Herodis Herodiadumque, baptismi, ministerii, passionis, mortis et resurrectionis Christi, deque tempore belli Judaici* ; *Tychoonis Braheii Hyperaspistes adversus Scipionis Claramontii Anti-Tychonem in aciem productus*. Cela suffit pour montrer que notre Jean Képler n'était pas un de ces génies qui ont de la force dans une petite sphère ; il étendait son activité sur un grand nombre d'objets. Voyez dans le corps de cet article le titre du premier livre qu'il publia. C'est le même que son *Mysterium Cosmographicum* ; et c'est celui de tous ses ouvrages qu'il estimait le plus. Il en fut tellement charmé pendant quelque temps, qu'il avoua qu'il ne renoncerait pas pour l'électorat de Saxe à la gloire d'avoir inventé ce qu'il débitait dans ce livre. *Thomas Lansius in Mantissâ orat. pag. 79 memorat, Keplerum aliquando se rogatum, quem ex editis à se libris loco dignaretur præcipuo, primum dedisse Mysterio Cosmographico, tractatum in illo scripto quinquæ corporum regularium sublime secretum et sæculis absconditum pandi : inventum autem illud, cum adhuc recens esset,*

(c) Gassendi, *ibidem*, pag. 460.

(d) Voyez la remarque (F).

(e) Gassendi, in *Vitâ Tychoonis Braheii*, lib. VI, pag. 471.

(f) Elles ont paru sous ce titre.

(g) Gassendus, in *Vitâ Tychoonis Braheii*, pag. 472.

anti se fecisse, ut, si eodem tempore *Electoralis sibi dono oblatus fuisset, addita conditione, alterutrum, aut donum aut inventionem remediandi: amplissimam et tot metallorum copiis factam provinciam excidere, suam invidiam et perpetuam gloriam secum ducturam inventionem carere haberet* (1).

(B) *Les trésoriers de l'épargne furent si mal intentionnés contre lui.] Malheur aux savans qui dépendent de ces messieurs, et qui ne peuvent perfectionner un ouvrage sans la bonne humeur des intendants des finances; gens qui, pour bien servir le prince, doivent fatiguer par mille difficultés ceux à qui il fait des pensions. Ils lui laissent par ce moyen, sans qu'il lui en coûte beaucoup, la gloire de la libéralité. Je me sers des expressions de Gassendi pour marquer le mécontentement de Képler. Alariter quidem ille se accinxit; verum illæ brevi, ac aliæ deinceps, partim ex operis naturâ, partim ex tergiversatione præfectorum ærarii, subortæ uere difficultates, ut priusquam tabulæ perfectæ, evulgatæque fuissent, annus sæculi xxvii adventavit. Conquestus est certè ab annis 11 ac 12 configi se limis præfectorum oculis; et cum anno 19 specimen laboris assigne, Commentaria de motibus telluræ Martis edidisset, ac Rudolphus præter editionis impensas, permissi illi confestim mandasset tum stipendiorum residua, quæ, inquit, duo millia monetæ argenteæ maris excreverant, tum alia insuper duo millia; expostulabat tamen adhuc biennio post, decreta Rudolphi se munificentissima nullum evenum consequi, ac se incassum facere temptus, pulsareque jam Cameræ Lesiacæ, jam imperialis ærarii fores*). Képler ne fut pas moins rebuté par les financiers, sous l'empereur Matthias, que sous Rodolphe (3). Il eut besoin de continuer sa patience sous l'empire de Ferdinand : mais

enfin il toucha ses arrérages. *Perseverant adhuc querelæ post exactum xix, quo Ferdinandus Matthias successit, etiamque post xxi, quo edidit partem doctrinæ Copernicanæ theoreticam juxta quam deductio tabularum foret: quousque optimus imperator rebus licet nondum penitus compositis etiam vetera quæ antecessores debebant stipendia persolvit, ac ut necessarij ad maturationem editionemque operis sumptus suppeditarentur mandavit* (4). La ponctualité à lui payer sa pension fut interrompue; car la raison pour laquelle il alla à Ratisbonne, l'an 1630, fut qu'il avait à solliciter le paiement de ses arrérages (5).

(C) *Louis Képler... eût bien peur que le soin de faire imprimer le Somnium... de son père ne le fît mourir.*] Le dernier ouvrage que Jean Képler composa fut la Description de la Lune; il n'eut pas la joie de le publier; car il mourut pendant le cours de l'impression. Jacques Bartschius, son gendre, et son fidèle sectateur dans les opinions astronomiques, prit soin de ce livre, et continua de le mettre sous la presse; mais la mort vint interrompre cette occupation. Louis Képler, fils de l'auteur, fut si étonné de ces accidens, qu'on eut mille peines à lui faire prendre la résolution de se mêler de cet ouvrage. Il craignait d'y perdre la vie, comme son père et son beau-frère l'y avaient perdue; et il fallut que sa belle-mère, veuve de Jean Képler, femme qui dans les difficultés de la pauvreté se trouvait chargée d'enfans, employât bien des prières et bien des raisons, pour l'engager à cette entreprise. Un savant professeur d'Utrecht s'est servi de ces circonstances pour décrier la doctrine de Jean Képler touchant le monde de la lune. *Unum, dit-il, præterire nequeo, quod spectat Selenographiæ Keplerianæ natalis, undè jure merito malè ominor*

(4) *Idem, ibidem.*

(5) *Cum... anno xxx... ad comitia Ratisbonensia, ut stipendiorum residua postularet, se contulisset, incidit in ardentem febrem, ex obituque obiisse initio decembris, ut certè ad Deodatum scripsit Berneggerus, cum et eximius Eichstadius ad me scripserit, fuisse eum catharro extinctum, quem apostemata quædam cerebri ob nimiam equitationem præcesserant. Idem, ibid., pag. 472.*

(1) *König., Biblioth., pag. 444, in voce Keras.*

(2) *Gassendus, in Vita Tyconis Brahe, lib. 1., pag. m. 471.*

(3) *Licet anno iniquo Matthias Rudolphi censor et continuari stipendia, et exsolvi rebus fuisset, querebatur tamen anno xvi exactare se adhuc mandatorum exoptatissimum actum. Idem, ibidem.*

Levaniae, ejusque incolis. Il raconte la mort de l'auteur, et celle de Bartschius, et puis il ajoute : *Ista verò ut intellexit Ludovicus Keplerus, Johannis filius, novercae viduae inopis ac liberis onustae precibus, atque erga patrium nomen affectu, vix vinci potuit ut libelli inchoatae editioni absolvendae manum admoveret, terribitus (quod ipse fatetur) improviso et patris et affinis obitu, metuensque ne cum illis in Levaniam relegaretur* (6). Je n'ai guère vu d'auteur qui s'empporte contre Képler autant que Schoockius, comme si ce grand mathématicien s'était rendu le plus ridicule de tous les hommes, en tâchant d'accommoder à l'explication de la physique les spéculations de mathématiques. Je ne pense pas que ce dessein puisse jamais réussir : car l'objet des mathématiques et l'objet de la physique sont des choses inaliénables ; l'un est une quantité qui ne subsiste qu'idéalement, et qui ne peut exister d'une autre manière ; l'autre existe hors de notre esprit, et ne peut être réellement dans notre esprit. Quoi qu'il en soit, voyons le chagrin de Schoockius : *ubi mathematicus, nemo eodem (Johanne Keplero) melior et subtilior; ubi verò physicus, nemo eodem peior atque ineptior, ut saepissimè doleam, si non ingemiscam, virum tam eximium, divinam illam mathesin nugamentis suis physicis adeò fœdè commaculasse. Quid absurdius enim vel febricitans anus in somnio videat, quàm quòd terra ingens animal sit, quæ per montium crateres et caminos, ceu os aut nares, ventos exspiret! et hoc tamen expressè docet lib. 4 Harmonicæ, cap. 7, ubi serio quoque probare nititur, quòd terra cum cœlo sympathiam colat, et naturali instinctu siderum posituram cognoscat. Similiter in scripto de Motibus Martis fol. 173, contendit solem magnum magnetem, seu magneticum corpus esse, supra proprium centrum diurno motu circumactum, quod secundum speciem quandam diffusam, omnes reliquas planetarum sphaeras commoveat, et in orbem agitet. Nec sic Keplerus*

(6) Gerardus de Vries, in Dissertatione de Laucolis, pag. 253, 254. Elle est imprimée avec la Physiologie de Daniel Voët, à Utrecht, 1688.

solum, per mathesin imprudenter et infelicitèr physicæ applicatam, in errorum præcipitium ruit, sed cum eo multi quoque alii quorum indicem alio in scripto, si Deo placuerit vitam prorogare, exhibebo (7).

(D) On dirait qu'il a donné à la terre une âme douée de sentiment. } Vossius ayant remarqué combien il était absurde de mettre la terre au nombre des dieux ; la terre, dis-je, que tout le monde prenait pour un corps, et que l'on foulait aux pieds, et que l'on couvrait de toutes sortes de vilénies, ajoute que les plus sages virent bien cette absurdité, et qu'ils dirent que la terre était ou un animal, ou une partie du grand animal que l'on appelle le monde (8). Képler n'a pas été éloigné de ce sentiment, continue-t-il ; car non-seulement il a dit que le mouvement diurne de la terre vient de la terre, mais aussi qu'elle s'aperçoit de l'apparition des comètes, qu'elle en est de frayeur, et que de là viennent de grandes pluies. « Audiamus cum loquentem libro de Cometis anni post millesimum et sexcentèsimum septimi, atque item duodevigesimi : Facultas mundi sublunaris comete tam PERSENTISCIT, ET OBSTUPESCIT, unaque facultates cæteræ omnium rerum sublunarium. Ac postea : Facultas telluris, insolenti comete apparitione CONSTERNATA, uno terrestris superficiei loco multum exsudat vaporum, pro qualitate illius partis sui corporis, hinc diuturnæ pluviae, et eluviones (9). » Gassendi observe que, selon Képler, toutes les étoiles sont animées, et que comme les animaux se meuvent par le moyen de leurs muscles, la terre et les planètes ont aussi des muscles proportionnés à leur masse, et qui sont l'instrument par lequel elles se meuvent. Il donne au soleil une âme très-noble et très-active, et il veut que les rayons du soleil mettent en action l'âme des planètes. *Adnoto duntaxat Keplerum ita sidera fecisse animata, ac ut instrumenta motus in animalibus sunt fibræ digestæ per musculos,*

(7) Martin. Schoockius, de Scepticiana, lib. IV, pag. 387, 388.

(8) Vossius, de Origine et Progressu Idolatriæ, lib. II, cap. LXII, sub fin., pag. 641.

(9) Idem, ibidem.

sic censuisse illum esse et in terra, et in planetis cæteris ingentibus fibras aliquas pro ratione molis cujusque, per quas anima vim suam motricem exercent. Censuit verò etiam, præter speciales animas, et vireis, quæ insunt in cæteris, esse in ipso sole animam nobilissimam, potentissimamque, quæ dum solem circa proprium axem (à centro mundi propterea non discedentem) circumagit, immaterialitas species (sic enim appellat) irradiando circumfundit, quibus, planetæ velut corrupti, ipsi soli circumducantur (10). Voyez ce que je cite de M. Leibnitz (11), et remarquez bien qu'il serait assez difficile de réfuter la supposition de Képler; car nous ne sommes guère plus en état de bien savoir si la terre est animée, que l'est un pou de savoir si nous sommes animés. Un pou se contente de se nourrir de ce qu'il suce à la surface de nos corps: il ne sait point si nous pensons; il ne peut pas même découvrir les ressorts internes qui nous meuvent. Pouvons-nous faire plus de découvertes sur la question si la terre pense, et si elle a des sentimens qui, comme les nôtres, déterminent certains ressorts intérieurs à se mouvoir d'une certaine façon?

(E) *On veut qu'il ait fourni de très-belles ouvertures à M. Descartes.*] Voici ce que M. Baillet en confesse; Képler, dit-il (12), *avait particulièrement cultivé l'astronomie et l'optique, et quoiqu'il ait laissé après lui beaucoup de choses à découvrir ou à perfectionner, il faut avouer néanmoins que la lecture de ses écrits n'avait pas été inutile à M. Descartes.* En un autre endroit (13) il marque trois choses qui semblent avoir

(10) *Camend., Physica, sect. II, lib. III, cap. VI, Oper., tom. I, pag. m. 635.*

(11) *Tantarum tamquam constantium veritatum causas dare nondum potuit (Keplerus) tum quod intelligentiis aut sympathiarum radiationibus inexplicatis haberet præpeditam mentem, tum quod nondum illius tempore geometria interior et scientia motuum eo quo nunc profecissent. Act. Eruditor. Lipsiens., 1689, pag. 82, 83.*

(12) *Vie de Descartes, tom. I, pag. 226.*

(13) *An II^e. tome, pag. 542. Il cite G. G. Leibn., tom. I, Act. Eruditor. Lips. M. Leibnitz en effet parla ainsi, pag. 187: Cl. Speisius... notat solemne fuisse Cartesio præterire nomina auctorum, et exemplum offert mundanorum vorticum, ad quos Jordanus Brunus et Johannes Keplerus ita digitum intenderint, ut tantum istud vocabulum ipsis defuisse videatur.*

été communes à M. Descartes avec Jean Képler. « La première est la » connaissance des tourbillons célestes dont on prétend que Képler a » eu l'idée, au moins confuse, aussi » bien que Jordanus Brunus. La seconde est l'explication de la pesanteur, que Képler a donnée le premier par la comparaison des brins » de paille, qui par le mouvement » d'une eau qu'on fait tourner » dans un vase, se rassemblent dans » le centre. La troisième est la con- » naissance de l'optique, dans la- » quelle M. Descartes a reconnu » Képler pour son maître, l'an 1638. » Voici le témoignage qu'il en rendit » au père Mersenne. Celui, dit-il » (*), qui m'accuse d'avoir emprun- » té de Képler les *ellipses* et les *hyperboles* de ma Dioptrique, doit » être ignorant, ou malicieux. Car » pour *l'ellipse*, je ne me souviens » pas que Képler en parle; ou, s'il » en parle, c'est assurément pour » dire qu'elle n'est pas l'*anaclastique* » qu'il cherche. Et pour l'*hyperbole*, » je me souviens fort bien qu'il prétend démontrer expressément que » ce n'est pas elle non plus, quoi- » qu'il dise qu'elle n'est pas beau- » coup différente. Or je vous laisse » à penser si je dois avoir appris » qu'une chose fût vraie, d'un homme qui a tâché de prouver qu'elle » était fausse. Ce qui n'empêche pas » que je n'avoue que Képler a été » mon premier maître en optique, » et qu'il est celui de tous les hommes qui en a su le plus d'entre » ceux qui l'avaient devancé. » M. Leibnitz, dont j'ai rapporté les paroles concernant les tourbillons, touche en un autre lieu ce qui concerne la pesanteur. Il prétend que c'est à Képler que nous sommes redevables de la cause de ce phénomène, et il accuse M. Descartes de s'être servi de cette excellente découverte, sans en attribuer l'invention à celui à qui elle appartenait. *Ipsi (Keplero) primum indicium debetur veræ causæ gravitatis, et hujus naturæ legis, à quâ gravitas pendet, quod corpora rotata conantur à centro recedere per tangentem, et ideò si in aquâ festucae vel paleæ innatent, rotato vase, aquâ*

(*) *Tom. III des Lettres, pag. 397.*

in vorticem actâ , festucis densior , atque ideò fortius quam ipsæ , excussa à medio , festucas versùs centrum compellit ; quemadmodum ipse disertè duobus et amplius locis , in epitome astronomice exposuit ; quanquam adhuc subdubitabundus , et suas ipse opes ignorans , nec satis conscius quanta inde sequerentur , tum in physica , tum speciatim in astronomia . Sed his deinde egregiè usus est Cartesius , etsi more suo autorem dissimulavit (14) . Voyez M. l'évêque d'Avranches (15) qui cite quelques passages de Képler , en reprochant à M. Descartes d'avoir dérobé plusieurs choses à cet Allemand .

(F) *M. Moréri a fait plus de fautes d'omission que de commission .*] Les fautes de la première espèce paraîtront facilement à tous ceux qui prendront la peine de comparer son article avec celui-ci . Que serait-ce si on le comparait avec un article qui contient ce que je n'ai pas observé ? Voici les fautes de commission . 1°. L'empereur qui succéda à Rodolphe ne s'appelait point Matthieu , mais Matthias . Ces deux noms sont fort différens , et personne ne le devait mieux savoir que M. Moréri qui , en qualité de prêtre , lisait tous les jours dans le bréviaire . La fête de saint Matthieu , et celle de saint Matthias , n'y sont-elles pas distinctes ? 2°. Il ne fallait pas dire que Képler mourut vers l'an 1620 ; il fallait dire l'an 1630 : une erreur de dix ans n'est point pardonnable quand il s'agit d'un grand homme de notre siècle . 3°. Il ne fallait pas dire que Jean Képler est différent de Louis Képler ; il fallait dire que Louis Képler était fils de Jean . M. Moréri pouvait éviter très-facilement la première faute , puisque Vossius qu'il copiait parle ainsi : *Primum Rodolphi imperatoris , exinde MATTHIÆ , tandem et Ferdinandi Cæs. mathematicus fuit* (16) . Par occasion je dirai ici qu'avant que Képler eût ce titre , il avait été professeur à Gratz dans la Styrie . Son engagement avec Ticho Brahé pensa se rompre , à cause que les états de

Styrie ne l'approuvaient pas (17) . Ticho fit savoir à Képler qu'il lui avait procuré de plus gros gages à la cour de l'empereur , avec le caractère de mathématicien de sa majesté impériale , et qu'ainsi la perte des gages qui lui étaient donnés en Styrie ne devait pas l'arrêter (18) . Là-dessus Képler se détacha de l'académie de Gratz . L'empereur Rodolphe le fit son mathématicien ; mais il l'engagea à servir d'arithméticien à Ticho (19) . Je trouve que l'empereur Matthias donna à Képler un établissement fixe à Lintz , et qu'il lui fit donner des gages par les états de la Haute-Autriche , qui furent payés pendant seize ans . *Neque enim sibi satis esse , quod Cæsar etiam ante imperium decrevisset idoneam , fixamque sedem Linco ; ac adjecisset exhibenda à proceribus Austriæ supra Anisanæ stipendia , quibus , donec res pacatior es evaderent , sustentaretur ; uti et fuit illis reipè per annos sexdecim sustentatus* (20) . Voilà pourquoi Vossius , en parlant de la Stéréométrie qui fut imprimée , l'an 1617 , appelle Képler *Cæsaris Matthiæ et illustrium ordinum archiducalis Austriæ supra Onasum mathematicus* (21) . Je trouve aussi que Walstein établit Képler à Sagandans la Silésie , et ce fut là que cet astronome fit imprimer la suite de ses Éphémérides , l'an 1630 (22) . *Deinceps autem anno xxx post editas Ségani Silesiorum (ubi dux Meckelburgi Wulstemius (23) sedem illi tribuerat) Ephemeridas* (24) *ad comitia Ratisbonensia... se contulisset*

(17) *Ex inopinato litteras accepit quibus Képlerus insinuavit non esse sibi integrum parti conditionibus stare , quod à Styria procederet quorum in ore erat , undeque non preberentur . Gassend. , in Vita Tychonis Brahe , lib. V , pag. 459 , ad ann. 1600 .*

(18) *Idem , ibidem .*

(19) *Deducto ad Cæsarem Képlero , locutus est Cæsar ipsum convalescere , ac testatus est velle se cum quidam mathematicum sibi habere , sed additum tamen Tychoni , quasi adiutrum à calculis . Idem , ibidem , p. 460 , col. 1 .*

(20) *Gassend. , in Vita Tychonis Brahe , lib. VI , pag. 471 , col. 2 .*

(21) *Vossius , de Scientiis mathematicis , pag. 340 .*

(22) *Gassend. , in Vita Tychonis Brahe , lib. VI , pag. 472 , col. 2 .*

(23) *C'est ainsi qu'il y a dans mon édition de Gassendi . Il fallait Walsteinius .*

(24) *Cela ne se doit entendre que de la 11^e partie des Éphémérides ; car la 1^{re} fut imprimée à Lintz , l'an 1617 .*

(14) *Acta Eruditor. Lips. , 1689 , pag. 83 .*

(15) *In Censurâ Philosoph. Cartesianæ , cap. VIII , pag. m. 216 .*

(16) *Vossius , de Scient. mathemat. , pag. 198 .*

KERMATIENS. Secte en Arabie. Voyez la remarque (A) de l'article ABUDHAHER *.

* Tom. 1, pag. 97. Bayle écrit dans cet endroit, *Kermatiens*.

KESLER (ANDRÉ), théologien luthérien, naquit à Cobourg dans la Franconie, l'an 1595. Il ne suivit point la profession de son père, qui était tailleur d'habits (a) : il s'attacha à l'étude, et se distingua par son esprit, et par ses progrès ; ce qui fut cause sans doute que le prince Jean Casimir, duc de Saxe, qui avait érigé une école illustre à Cobourg, le gratifia d'une pension (b). Il fut en état par ce moyen de s'entretenir dans l'académie d'Iène, et puis dans celle de Wittemberg. Il fut agrégé dans celle-ci à la faculté de philosophie, et fit voir en soutenant plusieurs thèses, qu'il entendait bien la logique, et qu'il se servait heureusement de cette science pour réfuter les sociniens (A). On le retira de Wittemberg (c), pour lui donner une charge (d) dans le collège de Cobourg ; et au bout d'un an et demi on le fit pasteur et surintendant d'Eisfeld. Il s'acquitta bien de cette charge, et de là vint que le prince Jean Casimir ne lui voulut pas permettre d'accepter la surintendance des églises de tout le pays d'Eisenac. Il se fit recevoir docteur en théologie, et donna les mains enfin à la vocation qu'on lui présentait à Steinfurt. On lui offrait la surintendance de l'église : ils'en excusait ; mais

il l'accepta promptement après le malheur qu'il eut de perdre sa bibliothèque lorsque les troupes impériales saccagèrent la ville d'Eisfeld, l'an 1632. Outre la surintendance de l'église, il avait aussi à Steinfurt la direction du collège, lorsqu'il fut rappelé à Cobourg pour succéder au surintendant des églises. Il exerça cette charge avec applaudissement. Ses sermons étaient fort courus à cause de son éloquence et de sa doctrine. Il fut frappé d'une apoplexie dans la chaire même où il venait de prêcher (e), et il mourut après quelques mois de langueur, le 15 de mai 1643 (f). Il composa quantité de livres (B), les uns en latin, les autres en allemand, dont il n'y a qu'une partie qui ait été publiée.

(e) Tiré de Spizelius, in Templo Honoris, pag. 156.

(f) Henn. Witte, in Diario Biographico.

(A) Il entendait bien la logique, et il se servait heureusement de cette science pour réfuter les sociniens. Il publia un traité de *Principiis Logicis quæ in Photinianorum Librorum lectione occurrunt*, qui contenait treize disputes qu'il avait soutenues dans l'académie de Wittemberg. Il le dédia à son Mécène, le prince Jean Casimir de Saxe : l'épître dédicatoire est datée de Wittemberg, le 1^{er}. d'août 1621. Il donna une seconde édition de cet ouvrage, dans la même ville, l'an 1624, in-4°. Elle est intitulée : *Logicæ Photinianæ Examen, seu Principiorum Logicorum quæ in Photinianorum scriptis occurrunt, Consideratio : cui præmissus est Tractatus brevissimus de illegitimo Photinianorum disputandi modo, et legitima ratione pie philosophandi*. On en donna une nouvelle édition in-8°. à Wittemberg, l'an 1642. Michel Wendélerus, professeur en philosophie (1), y joignit une petite préface,

(1) A Wittemberg.

(a) Spizelius, in Templo Honoris, pag. 155.

(b) Keslerus, epist. dedicat. *Logicæ Photinianæ Examinis*.

(c) Spizelius, in Templo Honoris, p. 156.

(d) Celle de professeur en logique.

où il mit entre les auteurs sociniens Smiglécius, qui est l'un des jésuites qui les ont le plus fortement réfutés. Kesler attaqua ensuite la métaphysique socinienne par un ouvrage intitulé : *Metaphysicæ Photinianæ partis generalis Examen, seu Principiorum ad generalem Metaphysicæ partem pertinentium quæ in Photinianorum Scriptis occurrunt, Consideratio*. Je n'en ai vu que la troisième édition, qui est celle de Wittemberg 1648, in-8°. ; mais je conjecture que la première est de l'an 1623 ; car l'épître dédicatoire est datée de cette ville-là, le 10 de mars 1623. Le *Metaphysicæ Photinianæ partis specialis Examen, seu Principiorum ad specialem Metaphysicæ partem pertinentium quæ in Photinianorum Scriptis occurrunt, Consideratio*, parut, si je ne me trompe, l'an 1626 ; car l'épître dédicatoire de l'auteur est datée d'Eisfeld, le 14 de janvier de cette année. Je n'en ai vu que la troisième édition qui est celle de Wittemberg 1648, in-8°. Il attaqua aussi la physique des sociniens : l'épître dédicatoire de son *Physicæ Photinianæ Examen, seu Principiorum Physicorum quæ in Photinianorum Scriptis occurrunt, Consideratio*, est datée d'Eisfeld, le 1^{er} de janvier 1628. Je n'en ai vu que l'édition de Wittemberg 1656, in-8°. Il y a beaucoup de méthode et de précision dans ces écrits-là.

(B) *Il composa quantité de livres.*] On en voit les titres dans le *Templum Honoris reseratum* de Spizélius (2), et dans le *Diarium Biographicum* d'Henningus Witte ; mais sans nulle marque du temps et du lieu de l'édition. J'ai remédié à ce défaut autant qu'il m'a été possible à l'égard des livres dont j'ai fait mention dans la remarque précédente. Je ne puis pas continuer à l'égard des autres, qui sont : *Tractatus de Consequentia* ; *Quadriga Discursuum Philosopho-Theologicorum* ; *Historia Epiphaniæ Dominicanæ* ; *Responsio belli ubiquistici Laurentio Forero opposita*, etc.

(2) A la pag. 160 et suiv.

KILIANUS (CORNEILLE), natif du Brabant, se rendit recommandable dans les fonctions de

correcteur d'imprimerie, qu'il exerça pendant cinquante ans chez Plantin, avec beaucoup de capacité. Il ne se contenta pas de bien corriger les épreuves des écrits d'autrui ; il fit aussi des livres qui méritèrent d'être estimés (A). Il ne réussissait pas mal à faire des vers latins : son apologie des correcteurs contre les auteurs (B) le témoigne. Il mourut fort âgé le jour de Pâque 1607. La plupart des choses que je viens de dire seront prouvées dans la remarque, où je rapporte son épitaphe (C).

(A) *Il fit... des livres qui méritèrent d'être estimés.*] Swertius (1) en a commencé la liste par ces paroles : *Scriptis Etymologeticon teutonice linguæ, sive Dictionarium teutonico-latinum à Justo Lipsio laudatum. Typis Moreti 1599, in-8°*. Ses autres ouvrages sont des vers latins, et la traduction flamande de Philippe de Comines, et de Louis Guicciardin (2).

(B) *Son apologie des correcteurs contre les auteurs.*] C'est une épigramme de dix-huit vers que l'on trouve dans le *Theatrum Vitæ humanæ* de Beyerlinch (3). M. Chevilher l'a insérée dans son *Origine de l'imprimerie de Paris* (4), après avoir dit une chose qui mérite d'être rapportée. « Nous ne chargerons pas néanmoins les imprimeurs, ni les correcteurs, de toutes les fautes qui sont dans les imprimés. Ils ont leur excuse sur les auteurs. Elles restent quelquefois dans une édition par l'ignorance, ou par la négligence de celui qui a composé l'ouvrage, ou qui a entrepris de le faire imprimer. Il a donné une copie peu correcte, qui a été imprimée fidèlement, par conséquent avec les fautes du manuscrit : mais il arrive que les doctes, qui jugent

(1) Athen. Belg., pag. 190.

(2) Description du Pays-Bas.

(3) Tom. VII, pag. 317.

(4) A la page 203.

« sans flatter, venant à censurer ce qui mérite de l'être; alors on accuse celui qui n'est point coupable; tout le mal ayant été fait uniquement par l'auteur. Un fort habile correcteur dans l'imprimerie de Plantin, appelé Corneille Kiliian, a fait l'apologie des correcteurs contre les auteurs qui, après s'être trompés, faute de science et de lumière, et après avoir donné des copies peu correctes, ne laissent pas de s'en prendre aux innocens. »

(C) *Je rapporte son épitaphe.*] Elle est faite par François (5) Swertius son ami, et consiste en ces paroles : *O. M. CORNELIO KILIANO Dufflæo, instantis laboris, et perennis industriæ laude ornato et amato viro. ann. Plantin. typographiæ correctorem gessit. Quàm fideliter, peritè, doctè, ipsos rogatè libros elegantia, nitore, famâ æternæ artis rimos. Nec semper alienos tractavit, sed et suos reliquerit, latinâ oratione disertus, versificatu felix; patriam quoque eloquentiam excoluit, cultumque ejus et proprietatem revocavit. Obiit ætate operibusque gravis l. DC. VII. ipso Paschatis festo (6).*

(5) M. Chevillier, pag. 196, le nomme Pierre.
(6) Franc. Swertius, Athen. Belg., pag. 189.

KIRCHER (JEAN), natif de Tubinge au duché de Wirtemberg, étudia avec beaucoup de succès dans l'académie de sa patrie, et donna de fort belles espérances; mais ayant choisi un autre genre de vie, et n'y voyant aucune apparence d'un bon établissement, il changea la religion luthérienne pour la romaine, et s'en alla en Hongrie (a). Il fut environ l'an 1640. Il publia son changement. On lui fit plusieurs réponses (A). Je ne l'ai suivi que jusque-là, et je suis fort blâmable de n'oser pas

(a) Joh. Georgius Dorscheus, *epist. dedic. Hodegetici Catholici*.

l'avouer, puisque le docte M. Baillet n'a point fait scrupule de reconnaître qu'il ignorait les aventures de ce personnage (B).

(A) *Il publia..... les motifs de son changement : on lui fit plusieurs réponses.*] Le livre qu'il publia est intitulé : *Ætiologia in quâ migrationis suæ ex lutheranâ synagoga in ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succinctè exponit, at perspicuè, doctisque omnibus et judicandi dexteritate pollentibus ritè, accuratè et modestè considerandas proponit.* Il fut imprimé à Vienne en Autriche, l'an 1640, et dédié à Émeric Losi, archevêque de Strigonie. Cet ouvrage roule sur ces deux pivots : l'un qu'il faut quitter la religion luthérienne, puisque l'on n'y trouve point une autorité infaillible qui nous dirige à discerner ce que l'on doit croire; l'autre qu'il faut embrasser le papisme, puisque l'on y trouve une telle autorité (1). On ne manque pas de le réfuter. Consultez M. Baillet (2) qui vous apprendra que Jean-Conrad Schragmuller publia en allemand un Anti-Kircher, l'an 1654, et qu'Abraham Calovius fit imprimer un *Examen Anti-Kircherianum*, à Konisberg en Prusse, l'an 1643. Il ne parle point là (3) de l'ouvrage de Jean-George Dorscheus, professeur en théologie à Strasbourg, quoiqu'on le puisse compter pour un Anti-Kircher. En voici le titre : *M. J. Kircherus devius, sive Hodegeticus Catholicus, quo ostenditur M. Johannem Kircherum Tubingâ Wurtembergicum migrationis suæ ex synagoga, quam vocat, lutheranâ in ecclesiam catholicam institutione ivisse, non quâ eundum est, sed quâ itur.* Il fut imprimé à Strasbourg, l'an 1641, in-12, et contient deux parties intitulées au haut des pages, la 1^{re}., *Hodeget. Cathol. Antikirch. prælim.*; la 2^e., *Hodeget. Cathol. Antikirch.* Dorscheus soutient la clarté de l'Écriture qui est le fondement de la foi des pro-

(1) Tiré de l'*Hodegeticus Catholicus* de Dorscheus, pag. 1 et 329, 330.

(2) Baillet, au 1^{er}. tome des *Anti*, num. 25, pag. 204, 205.

(3) Notes qu'il en parle à la page 167 du même tome, mais non pas sous la notion d'Anti-Kircher.

testans ; et il montre , d'autre côté , que ni les conciles , ni les décisions des papes , ne peuvent être un bon fondement de certitude. Les citations tiennent plus de la moitié du livre , et surtout dans les endroits où l'on examine les plaintes que fait Kircherus , que les protestans imputent au catholicisme toutes les impertinences des auteurs particuliers. Cet ouvrage de Dorschéus fut réfuté par un jésuite allemand , nommé Henri Wangnereck , qui publia un Anti-Dorschéus , l'an 1653 , et qui à son tour fut réfuté par un Anti-Wagnereck que Balthasar Bébélius (4) fit imprimer en forme de thèses théologiques , l'an 1682.

(B) *M. Baillet n'a point fait scrupule de reconnaître qu'il ignorait les aventures de ce personnage.*] Comme il y a bien du sel dans son aveu , je rapporterai amplement ce qu'il a dit (5). « Vous n'auriez pas lieu de » me faire ce reproche (6) , si j'avais » pu déterrer son registre baptistaire , » ou son obituaire. Des quatre Kir- » chers allemands que je connais » pour s'être faits auteurs , et dont » il y en a eu deux jésuites , le nô- » tre , qui portait le nom de Jean , » est celui de la vie et des emplois » duquel je suis le moins instruit. » Je crois que s'il était mort luthé- » rien , M. Henning Witten lui au- » rait fait l'honneur de le placer » dans ses mémoires avec tant d'au- » tres qui n'en étaient pas plus » dignes que lui : un autre de ses » confrères aurait fait quelque orai- » son funèbre de lui , ou son éloge » historique. Il se peut faire aussi » que si Kircher en passant du lu- » théranisme à l'église romaine , se » fût rendu religieux dans quelque » monastère , quelque bibliothécaire » ou autre curieux de son ordre au- » rait pris soin de recueillir ses ac- » tions et ses écrits , et de le mettre » parmi les hommes illustres de l'or- » dre qu'il aurait embrassé. Mais » j'ai trop bonne opinion de votre » mémoire pour vous répéter ce que

» je vous ai dit dans l'article de » l'Anti-Cochlée , sur ce sujet , lorsque » vous étiez en peine de savoir pour- » quoi les écrivains protestans non » sont généralement plus connus que » les écrivains catholiques ; et pour- » quoi , parmi ces derniers , les écri- » vains réguliers , de quelque robe » que ce soit , le sont ordinairement » plus que les autres catholiques. »

KIRCHMAN (JEAN) , célèbre par ses ouvrages , naquit à Lubek le 18 de janvier 1575. Il étudia dans sa patrie jusqu'à l'âge de dix-huit ans , après quoi il s'en alla à Francfort-sur-l'Oder , où il passa quatre années fort assidu aux leçons , et très-éloigné des amusemens et des débauches , à quoi la plupart des écoliers perdent leur temps (A). Il étudia ensuite dans l'académie d'Iéne , et puis dans celle de Strasbourg. Il souhaitait de voyager dans les pays étrangers , mais n'ayant pas assez de bien pour cela , il fallut qu'il refrénât son envie. Il ne fut pas long-temps dans cette contrainte ; car on lui donna à mener en France et en Italie le fils d'un bourgmestre de Lunbourg. Il fut de retour en Allemagne l'an 1602 ; et s'étant arrêté à Rostoch , il y fit tellement connaître sa capacité , que dès l'année suivante on lui donna la charge de professeur en poésie. L'ouvrage qu'il publia l'an 1604 , de *Funeribus Romanorum* , lui acquit la réputation d'un très-savant homme , et contribua peut-être à lui faire rencontrer un bon mariage , aussi promptement qu'il le souhaitait ; car il n'avait pas moins à cœur d'augmenter le nombre des habitans de la terre (B) , que celui des livres. Ce fut donc un bon-

(4) Professeur en théologie à Strasbourg. Voyez le Journal de Leipsic , 1682 , pag. 249 ; et M. Baillet , tom. I des Anti , pag. 268.

(5) Baillet , tom. I des Anti , pag. 206 , 207.

(6) C'est-à-dire , de n'avoir rien dit de la vie ou de la mort de ce Kircher.

heur tout particulier pour lui, que de trouver une femme la même année qu'il s'érigea en auteur, vu surtout que la femme qu'il rencontra lui fit atteindre le but à quoi il visait, puisqu'elle lui donna des enfans, outre qu'elle vécut avec lui dans une très-bonne intelligence (C). Comme il passait pour un homme qui élevait très-bien la jeunesse, et qui ne permettait pas que ses pensionnaires fissent la débauche dans sa maison (D), on lui envoyait beaucoup d'écoliers des autres villes d'Allemagne; et enfin lorsque les magistrats de Lünebourg virent que leur école avait besoin d'un nouveau recteur, ils se prièrent de se charger de cet emploi. L'une des raisons qui l'engagèrent à l'accepter, fut qu'il craignit d'offenser Dieu s'il refusait une vocation aussi légitime que celle-là (E). Il fut installé dans cette charge l'an 1613, et il l'exerça tout le reste de sa vie avec une extrême application, quoiqu'il eût le délaisir d'être exposé à beaucoup de médisances (F), sous prétexte que l'école déchéait visiblement. On prétend que ce n'était point sa faute. Il mourut le 20 de Mars 1643 (a). Je donnerai la liste de ses ouvrages (G) *.

(a) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Jacques Stollerthotus, son gendre. Cette oraison a été insérée dans les *Memoriae philosophorum*, pag. 516.

* Joly rapporte un passage du *Scaligerana*, qui prouve que Kirchman était en relation avec Scaliger. Du reste, il renvoie au quarantième volume des *Mémoires de Niceron*.

(A) Il était très-éloigné des amusemens et des débauches à quoi la plupart des écoliers perdent leur temps.] On dispute depuis plusieurs siècles s'il vaut mieux faire étudier

ses enfans chez soi, que les envoyer aux académies (1). Il y a des raisons pour et contre; mais ce que l'on peut dire de plus spécieux contre l'envoi aux académies, est que le péril d'être entraîné dans la débauche est fort grand. Les écoliers studieux sont rares; mais ceux qui détournent les autres, ou par leur mauvais exemple, ou par leurs sollicitations, ou même par des railleries, sont en grand nombre. Voici ce qu'on dit de notre Kirchmannus, et de la plupart de ses camarades. *Ibidem per quadriennium ferè substitit; non cibos et potiones tantum percolando, non Charadrii vitam agendo, non ludicris aliorum exagitationibus, aut lascivis Gynæcei lustrationibus se oblectando, non scurrilibus Lurconum nugis optimum juventutis florem pessimè corrumpendo, quibus egregiis, scilicet, exercitiis, deplorato et exulcerato hoc seculo, maxima, (2) proh dolor! Academicorum pars dedita est; sed lectiones et disputationes publicas diligenter visitando, cum viris doctis familiariter conversando, et interdum nocturne bonis litteris, quibus animum totum applicuerat, strenuè incumbendo* (3).

(C) Il avait à cœur d'augmenter le nombre des habitans de la terre.] Il est ici nécessaire, plus qu'en d'autres lieux, de rapporter les propres paroles de mon auteur. Les voici. *Quemadmodum prole animi bonas litteras promovere studuit Kirchmannus, ita etiam prole corporis humanum genus augere apud se constituit. Quamobrem eodem anno, quo Funera Romanorum publici juris fecit, iisque nominis sui funera planè exterminavit, vitæ sociam sibi elegit virginem castissimam et pudicissimam, Emerentiam, Joachimi Schellii, senatoris Rostochiensis prudentissimi, filiam* (4). Voilà un homme qui avait

(1) Voyez Quintilien, *Instit. Orator.*, lib. I, cap. II; et M. Dacier, *Remarques sur la Vie de Numa*, à la fin; et les *Nouvelles de la République des Lettres*, juin 1700, pag. 686.

(2) Voyez ci-dessous la remarque (D), citation (12). Consultez aussi l'article ENSOÛT, remarque (D), tom. VI, pag. 248.

(3) Jacob. Stollerthotus, *Orat. funebri Johannis Kirchmanni*, apud Witten., *Memor. Philosoph. orator.*, etc., pag. 525.

(4) Stollerthotus, *ibid.*, pag. 530.

à cœur le bien public. Il ne bornait pas son zèle au bien de la république des lettres, il voulait aussi travailler à l'avantage de l'état en procurant des enfans : il consacrait et son esprit et son corps à l'utilité du genre humain. La savante Hélène Piscopia Cornara ne lui ressemblait pas ; car pour faire voir qu'elle marchait sur les traces de Minerve, la déesse des sciences, qui garda toujours sa virginité, elle se fit agréger à l'académie de *gli infecondi*. Mais d'ailleurs le très-docte Tiraqueau servait d'exemple à notre Kirchman ; car on dit que tous les ans il faisait un livre et un enfant. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres (5) au sujet de mademoiselle le Fèvre. Voici des paroles qui prouvent que notre Kirchman ne fut point frustré de ses bonnes intentions. *Quoniam verò præcipuus conjugii scopus quo Kirchmannus collimavit est procreatio liberorum, ... etiam hunc scopum attigit, et conjugium ex benedictione divinâ uti jucundum, ita et fecundum habuit. Ex uxore quippe suavissimâ, nunc proh dolor ! viduâ mæstissimâ, quinque liberos suscepit, filios tres et filias duas* (6).

(C) *Ils vécurent dans une très-bonne intelligence.*] L'oraison funèbre assure que, pendant les trente-sept ans que leur mariage dura, ils n'eurent jamais besoin de se réconcilier. *Quod conjugium felicibus auspiciis coëptum felici etiam successu non caruit. Tanto enim amore hi conjuges se mutuò sunt complexi, tantâ concordia septem et triginta annos transegerunt, ut nunquam in gratiam redire, aut ad aram Bonæ Deæ litare necesse ipsis fuerit* (7). Pomponius Atticus eut un semblable bonheur avec sa sœur et avec sa mère (8), mais non pas avec sa femme. L'auteur de l'oraison funèbre prétend que cette concorde conjugale de notre Kirchmannus procéda de ce que tant le mari que la femme avaient bien compris qu'elle est agréable à Dieu et aux hommes ; et

que les incommodités du mariage, assez grandes d'elles-mêmes, ne doivent pas être aggravées par des contestations fâcheuses ; mais qu'il faut plutôt les adoucir par un agréable commerce. *Nimirum uterque ipsorum probè inte'lexit, Deo hominibusque gratam, si benè inter maritum et uxorem conveniat, nec conjugii molestias, alias sat graves, odiosis rixis et acerbis concertationibus cumulandas, sed suavissimâ potius oblectatione, et jucundissimâ conversatione leniendas esse* (9). Là-dessus il pousse un souhait fort pathétique : *Plût à Dieu*, dit-il (10), que tous ceux qui font un mauvais ménage, examinassent bien cette grande vérité ! Je ne crois pas que cet auteur donne dans la véritable cause. Il n'y a presque personne qui ne sache cette grande vérité ; on en est très-convaincu dans les familles où la discorde est la plus furieuse ; mais on ne se règle point sur cette persuasion ; et je ne sais même si l'on n'y prend pas le parti de se quereller, comme le moins incommode que l'on puisse prendre. On serait plus tourmenté et plus bourrelé par le chagrin de l'antipathie, si l'on ne le faisait exhaler par mille plaintes et par mille contestations. Les criailleries sont comme les larmes (11), elles soulagent la douleur dont on se sent opprimé.

(D) *Il ne permettait pas que ses pensionnaires fissent la débauche dans sa maison.*] Il se trouve des professeurs si avarés, que de peur que l'on ne décrie leur pension ils se gardent bien de traverser les plaisirs de leurs pensionnaires. Ces jeunes gens, pour se venger de la contrainte on les tiendrait, feraient accroire cent mensonges à leurs parens, afin d'aller loger ailleurs. Kirchman ne se réglait pas sur une semblable crainte. *Non enim bacchanalia cum con-*

(9) Orat. funebr., apud Witten, *Memor. Philos.*, pag. 530.

(10) *Utinam id secum probè volverent illi, qui conjugium, quod debebat esse caritatis consortium, faciunt certamen rixarum, quo se ipsi excarnificant, et quotidianâ quasi morte mutant ! Satis istis esset, nunquam matrimonium contraxisse, quam contractum tam fœdè dâmpnasse.* Idem, ibidem, pag. 531.

(11) . . . *Est quædam flere voluptas : Expletur lacrymis, egeriturque dolor.*

Ovidius, *Trist.*, lib. IV, eleg. 551, et 5.

(5) Mois de novembre 1684, art. XII, pag. 977.

(6) Orat. funebr., apud Witten, *Memor. philosoph.*, pag. 531.

(7) Idem, ibid., pag. 530.

(8) Voyez son article, tom. II, rem. (C).

victoribus suis Kirchmannus vivebat, non scyphos ad ordinem evacuabat, non ad mensuras sine mensura vivebat, non noctem Baccho ut pervigilem ducerent domesticis suis permittebat, quemadmodum nunc non nullos in academiis professores et juventutis censores, egregios scilicet! facere audimus; sed ita in omnibus se gerebat, ut studiis mores convenienter irent; ipsiusque domestici, adeoque omnes litteris humanioribus addicti vivum haberent exemplum, ad quod vitam, mores, et res suas omnes examussim componerent (12).

(E) *Il craignit d'offenser Dieu s'il refusait une vocation.*] Voilà sans doute une conscience fort délicate. Plusieurs raisons le détournaient de quitter Rostoch; mais voici la première chose qu'il opposa à ces raisons. *Contra verò ab hac parte non minus sollicitè secum perpendebat divinam et legitimam vocationem, quàm si contemptim repudiaret, in gravissimam Dei iram et certissimam ejus vindictam incurreret (13).* Je crois qu'il était trop scrupuleux: sa vocation n'était pas comme celle d'Abraham; on aurait pu n'y pas répondre, sans crainte d'irriter le ciel.

(F) *Il eut le déplaisir d'être exposé à beaucoup de médisances sous prétexte que l'école de Lubec déclinait visiblement.*] Quand les écoliers faisaient des folies, on s'en prenait au recteur, et l'on médisait de lui publiquement. *Statim bonus Kirchmannus cum suis collegis vapulabat, et neglecti officii ac disciplinæ reus agebatur. Neque hæc cantilena in conviviiis, transtris, et privatis congressibus tantum à vulgo, cui neque judicium, neque veritas, identidem canebatur; verum etiam in publico sæpius vir optimus acerbè perstringebatur, ab iis, quorum officium potius fuisset Kirchmanni et Scholæ nostræ causam agere, ipsiusque auctoritatem et existimationem, si qua à malevolis irroderetur, defendere (14).* Il prenait patience, et méprisait même courageusement ces injures (15). Son

beau-fils s'étend beaucoup sur cela, et sans nier que Kirchman n'eût des défauts (16), il soutient que la décadence du collège vint de ce que l'on introduisit dans la ville l'usage des précepteurs domestiques. *Qui primum clancularios præceptores in nostram civitatem introduxit, quisquis etiam fuerit, et quot domos tot ferè scholas in nostrâ urbe aperuit, hunc violentas huic Lyceo manus intulisse, et ad prosternendum primo ictu petiisse, tam confidenter assevero, ut nihil confidentius. Quid præterea accesserit, et scholæ nostræ fundamenta penè everterit, unusquisque ipse secum reputet, id animo enim mihi non est omnia reficere, et camariham, quod aiunt, movere (17).*

(G) *Je donnerai la liste de ses ouvrages.*] Elle est à la fin de son oraison funèbre (18). *Oratio funebris amplissimo viro, Jacobo Bordingo, consuli reipublicæ Lubecensis, scripta, Rostochii 1616, in-4^o.; de Funeribus Romanorum libri quatuor, Hamburgi 1605, in-8^o., Lubecæ 1623, 1637, Brunsvigæ 1661, Francof. 1672, in-8^o., Lugd. Bat. 1672, in-12; de Ira cohibendâ Disputatio, Rostoch. 1611, in-4^o.; Oratio de Vitâ et Obitu Pauli Merulæ, ibid., 1607, in-4^o., et Lugd. Bat. 1672, in-12.; Εὐχαριστικὴ, de Pacificatione Boitzenburgensi ad Legatos Ordinum Unitarum Belgii Provinciarum, Lubecæ 1620, in-4^o.; Oratio de Vitâ et obitu Georgii Stumpelii, ecclesiæ Lubecensis Superintendentis, habita, ibid. 1622, in-4^o.; de Annulis liber singularis, ibid., 1623, Slesvigæ 1657, Francof. 1672, in-8^o., Lugd. Bat. 1672, in-12; Rudimenta rhetorica, Bremæ 1652, in-12; Rudimenta logicæ peripateticæ, Lub. 1669, et sæpius, in-8^o.; Tabulæ Logicæ et Rhetoricæ, ibid. in-folio.; Genethliacon illustrissimi principis, Adolphi Friderici, ducis Megapolitani, primogenito filio scriptum, ibid. 1624, in-4^o. Il avait dessein de publier, avec des notes, un*

circumstrepentem levi manu, et citra iracundiam abigimus: sic ipse perversè judicantium calumnias sine ulla tristitiâ eludebat, probè intelligens, sapientis virtutem per ea, quibus petitur, illustrari. Ibidem.

(16) Ibidem, pag. 542.

(17) Ibidem.

(18) Apud Witten, pag. 553.

(12) Orat. funebr., pag. 533.

(13) Ibidem, pag. 535.

(14) Orat. funebr., apud Witten., pag. 540.

(15) Ut magni et nobilis erat animi, more magna fera latratus minutorum canum securus exaudiebat, et ut calicem, aut muscam molestè

manuscrit qui n'a paru qu'en l'année 1684, par les soins de son petit-fils (19).

(19) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, février 1685, art. II.

KYRIANDER (GUILLAUME), jurisconsulte allemand, ayant commencé ses études de jurisprudence en Allemagne, les continua en France et à Padoue, et alla ensuite à Venise, afin de joindre la pratique à la théorie, en fréquentant le barreau (a). Il y entreprit la traduction d'un ouvrage de Léandre Alberti (A), qui fut imprimée à Cologne, l'an 1567. Vous trouverez dans Moréri, qu'il fut syndic de Trèves, et qu'il publia les annales de cette ville (B); mais vous n'y trouverez pas qu'il changea de religion, et que son ouvrage a été fort décrié à cause de cela par les jésuites (C).

(a) Kyriander, *præfat.* Descript. Ital.æ.

(A) Il..... *entreprit la traduction d'un ouvrage de Léandre Alberti.* Cet ouvrage contient une description de l'Italie, et n'a pas été méprisé par les savans. Lisez Vossius au chapitre XII du III^e. livre de *Historicis Latinis* (1), et la Popelinière à la page 414 de l'Histoire des Histoires. Kyriander se servit de trois éditions italiennes de l'ouvrage qu'il mit en latin; mais je m'étonne qu'il ne dise rien de l'édition qui fut augmentée de la description des îles voisines de l'Italie. Cette édition fut faite à Venise, *appresso Ludovico de gli Avanzi*, l'an 1561, in-4°. Le traducteur eut grand tort de ne suivre point celle-là, et de ne pas ajouter à son travail cette description des îles.

(B) *Il publia les Annales de la ville de Trèves.* C'est un in-folio qui fut imprimé à Deux-Ponts, l'an 1603. Le sieur Michel Hertzius ne parle point de cette édition; il ne marque que celle de 1625, et il prétend que

(1) Pag. m. 680.

ces Annales commencent à l'an du monde 966 (2). C'est les faire remonter plus de sept cents ans avant le déluge. Zeiller (3) eût pu lui apprendre qu'il fallait dire 1066, et non pas 966. Dans la seconde édition du Moréri de Hollande on a mis 1066. C'est remonter près de six cents ans au-dessus de Noé.

(C) *Il changea de religion, et son ouvrage a été fort décrié à cause de cela par les jésuites.* Voici ce qu'en dit Masénius: *Kyriander res Trevirensium, ut fidem Deo principique suo violarat, perversè persecutus est* (4).

(2) Hertzius, *Biblioth. germanica*, tom. 66.

(3) De *Historicis*, II^e. part., pag. 81.

(4) Masenius, in *dedicat. Compend. Hist. Trevir.*, apud Magirum, *Eponymal.*, pag. 68.

KIRSTÉNIUS (PIEBRE), professeur en médecine à Upsal, et médecin extraordinaire de la reine de Suède, était né à Breslaw, capitale de la Silésie, le 25 de décembre 1577. Il apprit dans sa patrie le latin, le grec, un peu d'hébreu et de syriaque, la physique, l'anatomie et la botanique, après quoi il s'en alla voir les académies de Leipsic, de Wittemberg et d'Iène: et ayant profité beaucoup pendant quatre ans, sous les professeurs de ces trois universités, il fit un voyage aux Pays-Bas et en France. Il avait ouï dire qu'afin de se distinguer dans la pratique de la médecine, il fallait entendre Avicenne; c'est pourquoi il conçut une forte envie d'apprendre l'arabe; car il savait que la traduction des œuvres de ce médecin était fort mauvaise. Il s'appliqua donc fortement à l'étude de l'arabe, et se proposa de lire non-seulement Avicenne, mais aussi Mésué, Rhasis, Abenzoar, Abukasis et Averroès. Il fut confirmé dans cette pensée par Scali-

ger et par Casaubon , qui le jugèrent capable de se perfectionner dans cette langue , au grand bien de la république des lettres (a). Cette passion ne retarda point celle qu'il avait de voyager. Il vit l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre (A), et ne fut de retour chez lui qu'au bout de sept ans. Il reçut à Bâle le doctorat en médecine, à l'âge de vingt-quatre ans. Un peu après son retour dans la Silésie, il alla à Iène, et s'y maria; ensuite il se vit appelé par les magistrats de Breslaw , pour la direction de leur collège et de leurs écoles. Une maladie l'ayant contraint de renoncer à cette pénible charge, dont il était d'ailleurs assez dégoûté, il s'appliqua tout entier à la médecine, et à l'étude de l'arabe. Il donna même la préférence à cette langue (B), et fit paraître qu'il était né pour y réussir. Il mêla beaucoup de piété dans la pratique de la médecine (C). On ne dit point la raison pourquoi il se transporta en Prusse avec sa famille : mais il fut sujet de se louer de cette transplantation; car elle lui donna lieu d'entrer chez le chancelier Oxenstiern, qui le mena en Suède, où on l'honora d'une chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal, en 1636, avec le caractère de médecin de la reine. Il se serait encore mieux acquitté qu'il ne

fit des fonctions professorales, si les forces de son corps eussent secondé la vigueur de son esprit : mais il était fort cassé, et il ne vécut que jusqu'au 8 d'avril 1640 (b). Il avait publié divers ouvrages (D). On assure dans son épitaphe qu'il entendait vingt-six langues.

(b) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Jean Loccénus, son collègue, professeur en droit. Le sieur Witte l'a insérée dans ses *Memorie medicorum*.

(A) Il vit l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre.] L'oraison funèbre s'arrête là, et ne parle point du voyage que Kirsténus fit en Grèce et en Asie. C'est dans son épitaphe qu'on en parle. *Neve huic satis fuit tot vidisse populos Europæ celeberrimos, ni matrem olim artium permearet Græciam, et Alcurani sedem permigraret Asiam, vinosamque per Hungariam revertaret* (1). Un tel voyage convenait à ses intentions.

(B) Il donna même la préférence à l'arabe.] Car non-seulement il donnait à cette étude tout le temps qu'il déroba à la pratique de la médecine, mais aussi il consacrait à l'impression des livres arabes toutes les épargnes de son gain. *Quicquid succisivi temporis laboriosæ praxi medicæ suffurari potuit, hoc excolendæ arabicæ linguæ totum destinavit : adeo ut cum lingua isthæc, velut cæteræ, superiorum facultatum, ut vocant, et imprimis medicinæ ministra esse debuisset, contra praxis medica isti linguæ sæpè serviret : dum quicquid herus inulè lucri redundantis abraderet potuit, illud arabicæ typographiæ adornandæ, et monumentis in illâ edendis impendit* (2). Son panégyriste a raison de dire qu'on voit peu d'exemples d'un tel usage du gain. Ceux à qui leur profession est lucrative sont infiniment plus ardens ou à acheter des terres, ou à placer leur argent à intérêt, ou à bien nourrir leur corps, qu'à faire

(a) Qui cum indolem hominis viderent, ratione verbis et exemplis addiderunt, ut cresceret, atque istas litteras, quæ non minus inter christianos debitum cultum et nigrum acceperant, à barbarie vindicaret ac liberali manu assereret. Istud magno fore à publi. litteraria bono, et sibi ornamento posteriori. Orat. funeb. Kirstenii, apud Vatten, *Memor. medicor.*, pag. 114.

(1) Apud Witten., *Memorie medicor.*, pag. 122.

(2) Orat. funeb. Kirstenii, apud Witten., *ibid.*, pag. 115.

de la dépense pour des impressions de livres. *Raro sanè et laudando exemplo. Quales sunt hujus ævi mores, plerique si rem faciant, aut fœnori eam locant, aut fundis emendis, aut gulæ deputant. In publicandis ingenii monumentis sumptus facere, rem sterilem esse credunt, et quæ nihil hæredem juvet* (3). A la honte des lettres, la plupart de ceux qui les professent s'efforcent de devenir riches en terres et en argent;

Dives agris, dives positus in fanore nummis (4);

et ils suivent cette mauvaise maxime:

Vos sapere et solos aio bene vivere, quorum Conspicitur nitidis fundata pecunia villis (5).

(C) *Il mêla beaucoup de piété dans la pratique de la médecine.*] Ceci ne serait pas moins rare que son désintéressement, si l'on suivait les bruits vulgaires de la religion des médecins. On assure que Kirsténus ne comptait pour rien l'efficacité des remèdes sans l'assistance de Dieu, et qu'il faisait dépendre de la bénédiction céleste le succès de la médecine. *Auspicium suorum laborum, à pietate christiana fecit, quam Æsculapius ignorabat. Noster autem senex sciebat, virtutem herbarum et usum medendi inutilem esse sine virtute divina: itaque à DEO, cui soli est potestas summa in omnia à se creata, in ipsam vitam et mortem hominum, medicinae felicitatem et successum petendum esse* (6). Il semble même qu'on dise qu'ordinairement il n'entreprenait la cure de ses malades, qu'après qu'ils étaient réconciliés avec le bon Dieu (7). Il avait aussi de coutume de donner courage à ses malades, en les exhortant à se confier en Dieu, qui dans un moment peut guérir les maladies les plus désespérées, à moins qu'il ne juge plus à propos de retirer ses enfans de cette vallée de larmes pour les transporter au ciel. *Ægroti malo ex lege*

(3) *Oratio funebr. Kirstenii, apud Witten., ibid. pag. 115.*

(4) *Horat., sat. II, lib. I, vs. 13.*

(5) *Idem, epist. XV, lib. I, vs. 45, 46. Consultez la remarque (B) de l'article HORATIUS (Jacques), dans ce volume pag. 207.*

(6) *Orat. funebr. Kirstenii, pag. 117.*

(7) *Ita ægroti non minus deo reconciliati curationem aggrediebatur. Ab ægrotis tamen invalitudine adhuc recenti quàm ingravescens adroari malebat, præsertim in gravibus et acutis morbis. Ibidem.*

humanitatis indolebat, eumque bono animo esse Deoque fidere jubebat, etiam in morbo dubiæ salutis: quod cum Comico sciret, bonum animum in re malâ dimidium esse mali. Ægrotum jam à medico desertum, vel solo DEI nutu facile ad sanitatem reduci posse, si DEO volenti, ipsi saluti esset. Aut ex hac calamitosâ vitâ ad meliorem transferri (8). Il était fort assidu aux exercices de piété: il commençait et finissait sa journée par la lecture de la Bible; et il avait lu seize fois ce divin livre d'un bout à l'autre. *A Bibliorum lectione diem ordiens et claudens, multoties illa pervolutavit. Sedecies ab illo perlecta liberi ferunt* (9). Il mourut fort pieusement (10).

(D) *Il avait publié divers ouvrages.*] On en trouve cette liste à la fin de son oraison funèbre (11). *Decem Sacra Canticorum et Carminum Arabicorum ex aliquot MSS. cum latine interpretatione, Breslæ, 1609; Evangelistarum quatuor ex antiquissimo Codice MS. arabico Casareo eruta, Francof. 1609, in-folio; Trium specimina Characterum Arabicorum, nempe Oratio Domini nostri Jesu Christi, Psalm. L., etc., ibid, 1609, in-folio; Grammatica Arabica, ibid, 1609, in-folio; Liber Secundus, de Canone Canonis à filio Sina, studio, sumptibus ac typis Arabicis, quæ potuit fieri fide, ex Asiatico et Africano exemplari MS., Casareo arabicè per partes editus, et ad verbum in Latin. translatus, notisque textum concernentibus illustratus, ibid. 1610, in-folio; Epistola sancti Jude ex MS. Heidelbergensi arabico ad verbum translata, additis notis ex textum Græcorum et versionis latine vulgaris collatione, Breslæ 1611, in-folio; Liber de vero usu et abusu Medicinæ, Francof. 1610, et germanicè, ibid., 1611, in-8°.; Oratio Introductoria in Gymnasio Uraniburgiensi habita, ibid., 1611, in-4°.; Notæ in Evangelium sancti Matthæi, ex collatione textuum arabicorum, syriacorum, ægyptiacorum, græcorum et latinorum, Breslæ,*

(8) *Ibidem, pag. 118.*

(9) *Ibidem, pag. 119, 120.*

(10) *Ibidem, pag. 121.*

(11) *Apud Witten., Memor. Medic., pag. 124.*

1612, in-folio ; *Τροπικόν, sive Informatio Medicæ artis studioso perutilis, aliquandiu in Pharmacopolio versaturo Caspari Peuceri, edita à MSS. Petri Kirstenii, Upsaliæ, 1638, in-8°.*

KNOT (a) (ÉDOUARD), né dans le Northumberland en Angleterre, se fit jésuite à l'âge de vingt-six ans : ce fut l'an 1606, étant déjà prêtre. Il enseigna longtemps à Rome dans le collège des Anglais ; ensuite on le fit sous-provincial de la province d'Angleterre, et après qu'il eut exercé cette charge hors du royaume, on l'y envoya pour y faire les fonctions de provincial. On lui conféra deux fois cet emploi. Il assista en qualité de provincial à l'assemblée générale de l'ordre, tenue à Rome l'an 1646, et il fut élu définiteur. Il mourut à Londres, le 14 de janvier 1656 (b). Alegambe avait mis entre les œuvres de ce jésuite un écrit qui concerne la hiérarchie (A), et qui ne plut pas aux évêques. Sotuel l'en a effacé. On verra dans une remarque la liste qu'il a donnée des écrits d'Édouard Knot (B).

(a) *Vero nomine Matthias Wilsonus. Sotuel, ubi infra.*

(b) Sotuel, in *Biblioth. Scriptorum societatis Jesu*, pag. 185.

(A) *Alegambe avait mis entre ses ouvrages un écrit qui concerne la hiérarchie.*] Voici les paroles d'Alegambe : *Scriptis doctissimum libellum qui sub nomine Nicolai Smithei est editus hâc epigraphe : Modesta et brevis discussio aliquarum assertionum D. doctoris Kellisoni, quas in suo de ecclesiasticâ hierarchiâ tractatu probare conatur, ex anglico in latinum à Georgio Wrigtho conversa, et plurimis doctorum atque adeo catholicarum universitatum suffra-*

giis approbata (1). Ce livre fut imprimé à Anvers, l'an 1631, in-12. Je suis assuré que la plupart de mes lecteurs seront bien aises de trouver ici le sujet et le progrès de cette dispute hiérarchique. Vous saurez donc que Richard Smith, évêque de Chalcédoine, ayant reçu l'autorité d'ordinaire⁺ sur les catholiques d'Angleterre, l'an 1626, se transporta dans cette île peu de temps après. Il voulut étendre sa juridiction sur les jésuites, et sur les autres réguliers ; mais il y trouva tant d'obstacles, qu'il fut obligé de leur quitter la partie, et de s'en retourner en France. Ils avaient senti que les charités, se répandant sur ce prélat afin qu'il pût soutenir la dignité de son caractère, ne venaient plus de leur côté : cette diversion ne leur plut pas : ils formèrent donc un parti avec tant d'habileté, qu'ils contraignirent cet évêque à se retirer. Cette retraite fut bientôt suivie d'un furieux combat de plume. Le premier qui entra en lice fut le docteur Kellison, professeur à Douai : il écrivit pour soutenir l'autorité de l'évêque. Knot, provincial des jésuites, lui répondit sous le nom de Nicolas Smith (2). Un peu après, on vit paraître un ouvrage sur cette matière (3), duquel l'auteur prit le nom de Daniel à Jésus, quoiqu'il s'appelât Jean Floyd. C'était un jésuite, professeur à Saint-Omer. L'archevêque de Paris censura les livres de ces deux jésuites : la Sorbonne et l'assemblée générale du clergé de France firent la même chose (4) : ce qui bien loin de fermer la bouche aux jésuites, les engagea à réimprimer leurs livres en langue latine avec de grandes approbations. Ils publièrent aussi une remontrance contre l'évêque de Chalcédoine, au nom des catholiques d'Angleterre. Le clergé séculier publia dans la même année, 1631, trois écrits en

(1) Alegambe, *Biblioth. Script. societatis Jesu*, pag. 99.

⁺ Joly rapporte un passage des *Mémoires* du père d'Avrigny, qui conteste à Richard Smith cette qualité d'ordinaire.

(2) Jésuite qui était mort depuis peu.

(3) Intitulé : *Apologia S. Sedis apostolicæ quoad modum procedendi circa regimen catholicorum in Angliâ*, 1631, in-8°. Alegambe, pag. 242, en parle, mais Sotuel n'en a rien dit.

(4) Stillingfleet, *ubi infra*, citation (7), pag. 394.

Angleterre (5) contre les jésuites qui, bien loin de quitter le champ à cause du grand nombre de leurs ennemis, recommencèrent tout de nouveau la charge contre les docteurs de Sorbonne et le clergé de France, sous le nom prétendu d'Hermannus Loëmélius, dont le principal auteur était le jésuite Floyd, ci-dessus nommé..... Il parut aussi un autre livre contre la faculté de Paris..... avec beaucoup d'approbations d'évêques, d'universités et de docteurs particuliers, qui n'était qu'une apologie pour Knot ou Nicolas Smith, et pour les propositions d'Irlande, qu'on avait aussi censurées à Paris. Il parut peu après un livre, sous le nom d'Edmondus Ursulanus, dont le nom véritable est Macmahone, prieur du couvent des franciscains à Louvain. Environ le même temps les jésuites imprimèrent leur censure (6) du symbole apostolique, à l'imitation des censures de Paris contre leur doctrine.... en quoi ils chargèrent les évêques leurs ennemis, de renouveler de vieilles hérésies, et d'en faire de nouvelles. Les jésuites ayant ainsi fait de grandes choses, triomphaient en tous lieux fort injustement, comme s'ils eussent parfaitement détruit leurs ennemis, et les eussent forcés de leur céder le champ, lorsque deux docteurs de Sorbonne, Hallier et le Maistre, entreprirent la dispute avec un certain docteur, qui n'a paru que sous le nom de Pétrus Aurélius, et à qui le clergé de France donna hautement le prix, avec autant de louange et d'applaudissemens, qu'on en ait donné aux prouesses de la pucelle d'Orléans : et pour faire voir le mérite de son ouvrage, ils l'imprimèrent à leurs dépens, et firent un bel éloge de l'auteur, qu'ils y mirent à la tête. Le clergé même séculier d'Angleterre lui écrivit une lettre de congratulation, signée par Jean Colleton, doyen du chapitre, et par Edmond Dutton, secrétaire, dans laquelle ils déplorent fort tristement les désordres qui ont été ici parmi eux, et les hérésies que cela a donné occasion à leurs adversaires de renouveler. Le principal de cette dispute regardait la dignité, la

nécessité, et la juridiction de l'ordre épiscopal, comme il paraît par les censures des évêques de France, et par Aurélius, qui dit (*), « que quoi-
» que l'évêque de Chalcédoine ait
» occasionné la dispute avec le clergé d'Angleterre, cependant on
» l'avait poussée plus loin, savoir
» si l'ordre épiscopal était nécessaire pour faire qu'une église fût
» telle? savoir si il était de droit
» divin ou non? savoir si la confirmation se pouvait donner sans
» évêques? savoir si l'ordre épiscopal était plus parfait que le monastique? savoir si les réguliers
» étaient sous la juridiction des évêques (7)? »

(B) On verra..... la liste qu'Allegambe a donnée des écrits d'Edouard Knot.] *Misericordia, et veritas, seu charitas propugnata à catholicis*. C'est un livre imprimé à Saint-Omer, l'an 1634, in-4, contre le docteur Potter, qui avait accusé l'église romaine de manquer de charité, en soutenant que l'on ne peut pas se sauver dans la communion protestante. *Christianitas propugnata, de eodem ferè argumento adversus replicam cujusdam Hæretici Chillingworthii*, à Saint-Omer, 1638, in-4°. *Directio prævia ad eundem Chillingworthium*, à Londres, 1636, in-8°. *Infidelitas detecta adversus librum ejusdem, quod docuerat religionem protestantium esse securam viam ad salutem*, à Gand, 1652, in-4°. Quant aux *Monita utilissima pro patribus Missionis anglicanæ* (8), ils n'ont pas été imprimés. On peut aisément deviner que des raisons de politique ont empêché la publication de ce dernier livre.

(*) Petri Aurelii Opera, tom. I, pag. 62.

(7) Tiré d'un livre du docteur Silling-Sort, intitulé : Traité où est examinée à fond la question agitée en ce temps, savoir si un protestant laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine, traduit en français par Louis Champion, et imprimé à Londres, l'an 1673, in-8°. Voyez aussi les lettres intitulées : Les baginaires, lettre III, pag. m. 49 et suiv.

(8) Tiré de Natanaël Sotuel, pag. 155.

KNOX (JEAN), ministre écossais, a été l'un des principaux instrumens de l'œuvre de la réformation dans sa patrie, au XVI^e siècle. Il avait été disciple de Jean

(5) *Ibidem*, pag. 394, 395, 396.

(6) Voyez, tom. VII, pag. 47, la remarque (A) de l'article GÉDICUS.

Major, l'un des plus subtils scolastiques de ce temps-là; et il suivit si heureusement ses traces en enseignant la théologie scolastique, qu'en certaines choses il subtilisa mieux que lui : mais ayant examiné les livres de saint Jérôme, et ceux de saint Augustin, il se fit un goût tout nouveau, il s'attacha à une théologie simple et solide, il découvrit quantité d'erreurs, et il publia une confession de foi qui le fit passer pour hérétique. Il fut enfermé dans une prison (A); et s'il n'avait eu le bonheur de se sauver, il aurait laissé la vie sur un échafaud. Il se retira en Angleterre, et il s'y fit tellement considérer par le roi Édouard, qu'il ne tint qu'à lui d'être élevé à l'épiscopat : mais il se mit fort en colère quand on lui offrit un évêché; il le rejeta comme une chose qui ressentait trop l'antichristianisme (B). Après la mort de ce prince il sortit de l'Angleterre, pour ne pas tomber entre les mains des persécuteurs, et se retira à Francfort, et puis à Genève, où il prêcha aux réfugiés de son pays, et où il lia une amitié fort étroite avec Jean Calvin. Il retourna en Écosse, l'an 1559, et y travailla à l'établissement des doctrines protestantes, avec un zèle extraordinaire, tant de vive voix que par des écrits. Ses ennemis l'ayant fait sortir d'Édimbourg, il se retira à Saint-André, où le démon lui suscita beaucoup d'adversaires, et principalement lorsqu'il se fut opposé à des gens qui conspirèrent contre la majesté royale (a). La

(a) *Quo ut primum venit multos illi satanas excitavit hostes, presertim cum se illis*

nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy le plongea dans une cruelle douleur, dont il se sentit bientôt soulagé par le bon train que les choses prirent en Écosse. On rappela à Édimbourg ceux qui avaient été bannis. Il y fut rappelé aussi (b), et il reprit les fonctions du ministère. On lui accorda le collègue qu'il demanda : il l'installa le 9 de novembre 1572, et ce fut le dernier sermon qu'il prononça. Il tomba malade peu après, et ne fit autre chose jusques au 24 de novembre suivant, qui fut le jour de sa mort, que tenir des discours pieux à sa femme, à son valet, et à ceux qui l'allèrent voir (c). Il vécut cinquante-sept ans (d). On ne peut pas dire plus d'outrages à un homme, que Moréri en a dit à notre Jean Knox, en copiant M. de Sponde. On a châtré dans les éditions de Hollande ces endroits-là. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les évêques d'Angleterre s'accordent avec les auteurs papistes, à le décrier comme un apôtre qui établit sa réformation par le fer et par le feu (C), et qui enseigna les doctrines les plus séditeuses (D). Je n'ai pu vérifier par la lecture de ses ouvrages, si tout ce qu'on lui impute est certain; mais quand je considère ce que l'on répond pour lui (E), je ne saurais point douter qu'il n'ait eu à l'égard de l'autorité royale les sentimens dont les évêques

qui contra regiam majestatem conspirant opposuisset. Melch. Adam., in Vit. Theol. ext., pag. 138.

(b) *Il ne paraît point que Bèze ait su qu'on l'en eût chassé.*

(c) *Tiré de sa Vie, dans Melchior Adam., in Vit. Theol. ext., pag. 138.*

(d) *Beza, in Iconibus.*

et les catholiques l'ont accusé. Quelques-uns lui attribuent un esprit prophétique (F).

C'est rendre sans doute quelque service à la mémoire de Jean Knox, que de faire voir les extravagances de ceux qui ont déchiré sa réputation. C'est ce qui m'oblige à rapporter un passage de Thevet, où l'on verra des médisances si grossières et si outrées (G), que cela seul est capable de former un préjugé désavantageux contre tout ce que les écrivains catholiques ont publié de ce grand réformateur de l'Écosse. Je voudrais qu'il ne fût pas plus difficile de réfuter l'accusation qu'un luthérien lui a intentée d'avoir été inconstant (H).

(A) *Il fut enfermé dans une prison.* Melchior Adam nous donne ici un récit un peu estropié, et contraire en certaines choses à celui de Théodore de Bèze. Rectifions-le, et disons que Jean Knox ne s'étant pas contenté de renoncer à la scolastique, mais ayant même censuré fort librement plusieurs autres choses, fut contraint d'abandonner Edimbourg, et de se sauver à Hameston, l'unique asile des fidèles en ce temps-là (1). Il y (2) publia une confession de foi, dont la suite fut que David Beton, archevêque de Saint-André, le fit condamner par contumace comme hérétique, et le dégrada du sacerdoce (3), et qu'il aurait été tué par des assassins, si un gentilhomme écossais ne l'eût garanti de leurs embûches. Il arriva depuis de grandes révolutions. Cet archevêque, qui était aussi cardinal, fut tué : les Français se rendirent maîtres de la forteresse de Saint-André : Knox tomba entre leurs mains et obtint sa délivrance, et s'en

alla à Barwick, ville d'Angleterre sur les confins de l'Écosse. Il y disputa, selon Théodore de Bèze, avec l'évêque du lieu (4), *illus civitatis pseud-episcopo* : leur différent fut renvoyé au parlement d'Angleterre, qui adjugé la victoire à Knox. *Utrouque ad supremum Angliæ senatum rejecto (tum autem Eduardus regnare coeperat) tantum effecit ut victoriæ penes veritatem stante, damnaretur quidem falsæ religionis pseud-episcopus, ipsum verò tum pietas, tum diligentia magnoperè commendaret* (5). Je ne sais si cette dispute ne serait point la même chose que ce qui fut fait par Jean Knox dans le diocèse de Durham. On le contraignit de dire ce qu'il pensait touchant la messe, et il fit voir dans un sermon, avec tant de force, les blasphèmes et l'idolâtrie de ce sacrifice, que l'évêque Tonsal, ni ses docteurs, ne purent répondre rien de bon. Je crains que d'un seul événement on n'en fasse deux. Quoi qu'il en soit, voici la preuve de ce que je viens de dire de ce sermon. *Specimen ejus illustre deposuit tum alias, tum anno 1550, in terra Dunelmensi : quando coactus coram episcopo Tonsallo et ejus doctoribus super missæ pontificiæ opinionem suam exponere : pro concione illius idololatrias et horrendas blasphemias tam solidis argumentis demonstravit, ut adversarii, quod verè opponerent, non haberent* (6). On éclaircira peut-être ceci en consultant la Vie de notre Jean Knox (7) que je n'ai pas. Nous allons voir ce que le roi fit pour lui.

(B) *Il ne tint qu'à lui d'être élevé à l'épiscopat ; mais il..... le rejeta comme une chose qui sentait trop l'anti-christianisme.* Son zèle contre la hiérarchie éclata dans cette rencontre : car voici ce que l'on trouve dans Melchior Adam, à la page 137 de la Vie des Théologiens étrangers. *Cum episcopatus de regis voluntate Knoro esset oblatus, indignabundus Knorus non solum honorem recusavit, sed etiam oratione gravi titulos illos im-*

(1) *Hamestonum unicum tunc piorum aylum perfugere cogeretur.* Beza, in Iconibus.

(2) *Et non pas à Edimbourg, comme l'assure Melchior Adam, in Vitis Theolog. extor., pag. 137.*

(3) *Melch. Adam commet un péché d'omission notable en ne disant point que Knox était prêtre.*

(4) *Barwick n'est point une ville épiscopale : Bèze s'est mal exprimé.*

(5) Beza, in Iconibus.

(6) *Melch. Adam, in Vitis Theolog. extor., pag. 142.*

(7) *Composée par Thomas Smeton.*

probavit, quasi regni antichristiani quiddam redolentes. Le refus qu'il fit d'une telle charge est fort loué par Théodore de Bèze, qui sans doute, quoi qu'en veuillent dire quelques ministres modernes, était fortement persuadé, avec ses collègues, que l'égalité des pasteurs est de droit divin; et qu'ainsi la hiérarchie ecclésiastique est un abus fondamental. Voici des coups de foudre lancés sur l'épiscopat par Théodore de Bèze. Indè Novocastrum ac deinceps Londinum ad regem accito (Knox) quum episcopatus quidam offerretur, tantum abest ut illum receperit, ut etiam in totam illam verè satanicam potestatem graviter sit invecus, ut quæ divino jure nullo nitatur, ac ne ex veteribus quidem canonibus administretur: quæ in re, etsi non obtinuit (quod si in Angliâ et alibi factum esset, id est si causa illa tyrannidis omnis ecclesiasticæ præcipua et primaria esset sublata, longè alia facies ecclesiarum esset) conscientiam tamen suam singulari cum christianæ modestiæ exemplo liberavit (8).

(C) *Les évêques d'Angleterre s'accordent avec les papistes à le décrier comme un apôtre qui établit sa réformation par le fer et par le feu.]* M. de Sponde ayant dit que Knox, prêtre et moine apostat, corrupteur de plusieurs femmes, et même de sa marâtre, et magicien, était retourné en Écosse bien muni des instructions de Calvin, l'an 1559, ajoute ce que l'on va lire. *Adeò prædicationibus suis et invectivis rem auxit, ut non solum passim templa et monasteria destructa fuerint, sacra conculcata, imagines confractæ, ornamenta et bona expilata, exturbati monachi, sacerdotes pulsi, episcopi ejecti; verum etiam omnis obedientia regenti renunciata, omnisque auctoritas abrogata, et in quorundam, quos tanquam consiliarios eligebant, translata (9).*

(8) Beza, in Iconibus. Peu après il parle ainsi : *Non veram tantum doctrinam, sed etiam veram et ad divini verbi normam exactam disciplinam passim tum verbis, tum reipsa statuerit... Sibi non in ullâ gradus pseud-episcopatus tyrannide cui merito fuit inimicissimus, sed in evangelico ministerio unâ cum reliquis collegis et presbyteris æquo prorsus jure administrando, Joannem Lansanum... successorem designatum amplexus.*

(9) Spondanus, ad ann. 1559, num. 30, pag. 587.

Il dit ailleurs (10), en rapportant les divers avis de ceux qui délibéraient sur la destinée de la reine Marie Stuart, que quelques-uns, par le conseil de Jean Knox, opinèrent qu'on la fît mourir incessamment. Enfin, il dit que le roi Jacques recommanda à son fils de ne point lire les libelles de Buchanan, ni la Chronique de Knox; mais au contraire de punir sévèrement ceux qui garderaient ces mauvais livres, et de supposer, selon la doctrine de Pythagore, que l'âme de ces auteurs séditieux était passée dans le corps de ceux qui les lisaient, ou qui soutenaient leurs sentimens, et qu'ainsi ils étaient dignes de la même peine que l'on infligerait justement à ces auteurs s'ils étaient resuscités. *Haud tamen famosos libros Buchanani, aut Knoxii Chronica evolveret: sed si quod ejusmodi scriptum inveniret, cum ejus depositariis ex legis severitate ageret. In eo Pythagoræ discipulum se profiteretur: ut existimaret ipsos manes istorum seditionum flabellorum metempsychosi quâdam in eorum corpora transisse, qui eorum vel libros retinerent, vel dogmata defenderent: eosque non minori supplicio plectendos, quàm si ipsi auctores jam à mortuis essent resuscitati (11).* Il cite le second livre du Présent Royal: je l'ai consulté sans y trouver autre chose que ceci: « Je n'entends pas de ces histoires » pleines de fiel et d'invectives, ces » libelles diffamatoires, qui ne se » doivent lire ni garder par vos sujets, sous grosses peines que vous » y mettrez. Car en ce point je veux » que, comme disciple de Pythagore, » vous croyiez que les âmes de ces » soufflets de sédition sont passées en » ceux qui gardent leurs écrits, et » soutiennent leurs opinions; lesquels » il faut châtier ne plus ne moins que » les auteurs mêmes. » Voilà les paroles du roi Jacques, selon la version française du Présent Royal, faite par le sieur de Villiers Hotman, et imprimée à Paris, l'an 1604. Cherchez-y la seconde partie, feuillet 57. M. de Sponde sort des bornes de l'historien, lorsqu'il impute au roi Jacques d'avoir coté nommément ces

(10) *Ad ann. 1567, num. 3, pag. 690.*

(11) *Idem Spond., ad ann. 1539, num. 7, pag. 456.*

deux auteurs : il se devait contenter de dire, par conjecture, que ce prince voulait parler d'eux. Voyons ce que disent les évêques cités par Brerléius ; car n'ayant pu trouver leurs livres, j'ai été contraint de m'en rapporter à lui, et de me réduire à copier fidèlement ce qu'il rapporte, soit dans le corps de la page, soit dans la marge (12). « *Et primo quidem de Joanne Knoxio.... notum atque ipsorum protestantium testimonio confirmatum est, eum postquam Genevâ in Scotiam redisset, religionem vi et armis ad phantasiam suam ibi reformare aggressum esse, cumque Castrum Sancti Andreae clanculariis insidiis occupâsset* ^(*), et cardinalem horrendo assassinatu in cubiculo suo occidesset et ob id scelus à reginâ Stryulingam ad jus dicendum vocatus fuisset ^(*), nec compareret, perduellem declaratum esse. Ille verò audaciam non deponens, sed confirmans, mox Perthæ turbas ciere. Magistratum Sancti Joannis et Dundæ cum plebe ibidem tumultuante ut imagines, et altaria, per omnes ecclesias, et monasteria, aliaque religiosorum domicilia undique per circuitum diruerent, hortari. Ipse autem post concionem quâ talia auditoribus suasit, habitam, carthusianorum, prædicatorum, et carmelitarum domos subvertere, imagines et altaria Fifæ, Angusæ, Mernæ, et aliis in locis destruere, et sic omnes religionis illius ecclesias (novo scilicet modo) reformare pergebat. *Post hæc inquit Bancroftus (qui et ipsius Knoxii Chronicon citatis ipsis foliis ubi singula facta narrantur, in testimonio ad ducit)* ^(*), Aliâ vice coierunt re-

(12) Joannes Brerleius, sacerdos Anglicus, in Apologiâ protestantium pro romanâ ecclesiâ, tract. III, sect. II, pag. 623, 624.

(*) Vide Holinshedi magnum chron. ultimæ editionis, pag. 340, initio et fine; et Bancroft, in lib. Propositiones, etc., pag. 15, ante medium, ubi ait : Horrenda illa Card. et Archiepiscopi Sancti-Andreae, quippe qui et antè fuerat et tunc erat præfractus (novi scilicet evangelii) adversarius, et ejus cædes anno 1545 perpetrata, nuper scripto defenditur, tanquam facinus pium; aliique ad paria facinora audendum excitantur per Knoxium. in Historiâ Scotiæ, p. 187.

(*) Holinshedus ubi supra, pag. 366, b. lin. 14, 15, etc.

(*) Bancroftus in libro cui titulus : Assertiones scandalosæ, etc., pag. 12.

» formatores ad Sancti Andreae, ubi
» ex instigatione Knoxii pro concione
» tam fratrum religiosorum domos,
» quàm reliqua illius oppidi monasteria spoliârunt, dejecerunt, var-
» târunt. Idem Sconi, Stryulingæ,
» Lithquo, et Edenburgi patrârunt :
» reginâ ob metum fugam capescere,
» te, duobus mensibus in campo
» castra metati sunt, et monetæ cæ-
» dendæ instrumenta diripuerunt, et
» factum defenderunt, etc. Reginam
» mentitam esse sæpè conviciati sunt,
» eamque indignissimis lædoriis on-
» rârunt, eique obedientiam præsta-
» re renuerunt, immò eam ^(*) omni
» authoritate regali exuerunt, ex-
» presso instrumento ad id à Knoxio
» exarato. »

(D)... *Et qui enseigna les doctrines les plus séditioneuses.*] Continuons d'entendre Brerléius, page 625. « *Summa autem opinionis ejus, ut ex scriptis suis colligitur, et ex ipso folio pro qualibet harum assertionum citato patet, his propositionibus (quas citat Bancroftus* ^(*)) *continetur* ^(*), Procures tenentur, si modò rex nolit, religionem reformare. Plebis ^(*) est religionem reformare ^(*). Deus constituit procures ad effrenes principum appetitus coercendos ^(*). Principes ob justas causas deponi possunt ^(*). Si principes adversus Deum ac veritatem ejus tyrannicè se gerant, subditi eorum à juramento fidelitatis absol-
» vuntur. Cum plerisque aliis id genus dogmatibus. » Conférez ceci avec les paroles de Petra-Sancta qui seront citées dans la remarque suivante.

(E) *Quand je considère ce que l'on répond pour lui.*] Avant toutes choses il faut que je dise que ceux qui diffament les actions et les opinions de

(*) Ibid., pag. 13, initio, et Sancti diffamant Responsione ad libellum quendam supplicem. pag. 193, prope finem, querit à partibus. Num rationes à Knoxio et Wollocho allatæ non probarent, nempe principem, seu gubernatricem legitimè constitutam, à subditis deponi posse, quemadmodum ipsi de facto reginam Scotiæ gubernatricem regno abdicârunt?

(*) In lib. cui titulus. Assertiones scandalosæ, pag. 14, 15.

(*) Knoxius, Appellat., folio 25.

(*) Idem, ad plebem, folio 49, 50.

(*) Idem, Hist., pag. 348.

(*) Idem, Hist., pag. 371.

(*) Idem, ad Angliam et Scotiam, folio 76.

notre Jean Knox, présupposent malignement qu'il agissait de concert avec Calvin, et qu'il avait appris à Genève les sentimens qu'il étala en Écosse (13). Dans cette vue, ils affectent de produire les éloges que Calvin et Bèze lui ont donnés. Il faut entendre Brerléius, page 619. « *Hinc Joannes Knoxius scholæ* (*) *Genevæ novæ discipulus (quem Calvinus* (**) *Virum insignem vocat et fratrem suum reverendum), doctrinæ Calvini probè conscius, ex opinione Calvini et aliorum quorundam ministrorum Genevæ commorantium* (**) *Sutcliffi et Bancrofti* (**) *docuit: Licere subditis, si principes nollent, immò si id opus esset, vi et armis religionem reformare. Hinc est quòd licet doctrina et facta Goodmanni et Knoxii sic conjurationi faveant, ut id nullâ tergiversatione celari possit, eos tamen ambos Calvinus* (**) *fratres suos venerandos nominet, et audacem Knoxii in eo genere temeritatem laudet* (**) *, quem egregiam Christo et ecclesiæ operam navasse ait* (**) *, et se vehementer lætari dicit, quòd tam felices et lætos progressus fecerit.* » Ils n'oublient pas que Bèze, dans ses *Icones*, le nomme l'apôtre de l'Écosse. *A quibus* (Anglis), dit M. de Sponde, sous l'an 1559, n°. 30 (14), *ad Scotos transeuntibus primus*

occurrit magnus ille JOANNES KNOXUS quem si Scotorum in vero Dei cultu instaurando velut apostolum quendam dixero, dixisse me quod res est existimabo, et sequens vera ipsius vitæ narratio testabitur. Le cardinal de Richelieu, n'étant encore qu'évêque de Luçon, publia un livre de controverse, où il se servit beaucoup des recueils de Jean Brerléius, et nommément pour ce qui regarde les opinions séditionnaires de Jean Knox. J'ai consulté les réponses qui furent faites à cet ouvrage de l'évêque de Luçon; mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé qui me puisse rendre suspectes les citations de Brerléius.

Pierre de la Vallade, ministre de Fontenai-le-Comte, publia un livre à la Rochelle, l'an 1619, in-4°, et l'intitula: *Apologie pour l'Épître de messieurs les ministres du Saint Évangile de Paris, adressée au roi: opposée au livre qu'a produit contre eux Armand Jehan du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon; contenant la décision sommaire des principales controverses de ce temps touchant la religion, par l'autorité de l'Écriture, le témoignage des anciens docteurs de l'église: avec une brève défense des reproches qui sont faits à ceux de la religion, à l'occasion des troubles et guerres arrivés en France, en Allemagne, Angleterre, Écosse et Danemarck; extraite pour la plupart de l'Histoire de Jacques-Auguste de Thou, président en la cour de parlement de Paris; ou bien des propres historiens allégués et reçus par le sieur évêque de Luçon.* Il rapporte les propres termes de l'objection. Je pourrais, c'est l'évêque qui parle, *vérifier par un grand nombre d'auteurs quel est votre sentiment en cette matière, et je le ferais volontiers, si ce que vous enseignez en ce sujet vous était aussi avantageux qu'il vous est préjudiciable. Je me contente de prier le lecteur de voir un livre intitulé: Apologia Protestantium, un des plus utiles qui se soit imprimé de long-temps, où il trouvera beaucoup plus grand nombre de passages sur ce sujet, et entre autres quelques-uns qui vérifient que des vôtres ont écrit que par droit divin et humain il est permis de tuer les rois impies; que c'est chose conforme à la parole de Dieu*

(13) Voyez Spondan., ad ann. 1559, num. 30.

(*) Sic Bancroftus, in *Assertionibus seditiosis*, pag. 10, initio.

(**) Calvin., in *epist. et respons.*, *epist.* 305, *finis*: et pag. 565, in *conclusionione illius epistolæ quæ ad Knoxium scribitur, ubi sic habet*: Vale, eximie vir, et ex animo colende frater. Et Bèze, in *epist. Theologicis*, *epist.* 74, sic habet: Joanni Knoxio evangelii apud Scotos restaurari, fratri et symmiste observando.

(***) Vide hoc in *Hist. ecclesiæ Scotiæ per Vantrouillerum*, pag. 213, et citatur à Sutcliffi in *respons. ad libellum supplicem*, pag. 192 et 71. In *Assertionibus*, etc., pag. 10.

(***) Calvinus ut supra ad (**): et vide Calvini *epist.* 306, ubi eum virum eximium vocat, fratrem colendum, et Knoxio coadjutorem fidelem.

(***) Calvinus, *epist.* ubi supra, pag. 566, *circa med.*, ait: Strenuè operam suam Christo et ecclesiæ impendit.

(***) Calvinus ubi supra *epist.* 305. Joanni Knoxio, pag. 565, ait: Evangelium apud vos tam felices lætosque progressus facere vehementer, ut par est, lætor: certamina vobis moveri non novum est, sed eò clarius resulget Dei virtus, etc., quando ad resistendum pares nunquam fuissetis, nisi à cœlis vobis opem tulisset, qui superior est toto mundo.

(14) En citant les propres paroles de Bèze.

qu'un homme privé, par spécial instinct, peut tuer un tyran; doctrine détestable en tout point, qui n'entrera jamais en la pensée de l'église catholique. Voici la réponse à cette objection. « Il n'était besoin ici, où il s'agit de la recherche de la vérité, de telles fleurs de rhétorique qui ne sont que fictions et mensonges; car comment serait-il possible qu'il eût en mains plusieurs auteurs pour nous rendre coupables d'une si détestable doctrine, et que cependant il n'en ait produit un seul qui en dise un seul mot? Que même, pour produire la faible preuve qu'il a mise en avant, il lui a fallu quasi tracasser toute la terre, aller en l'autre monde parmi les sauvages, et faire revivre Buchanan, qui y avait pris naissance, et qui cependant ne fit jamais profession de la théologie? Comment serait-il croyable que l'évêque se soit retenu de cette production d'un grand nombre d'auteurs, parce que cela ne nous est pas avantageux, mais préjudiciable, puisqu'il a entrepris d'écrire contre nous? Cela ne se peut faire sans être prévaricateur, de taire ce qui nuit à son antagoniste et partie adverse, et alléguer ce qui lui est profitable. Telles dissimulations ne sont hienséantes à un évêque qui fait profession d'avoir la vérité en sa bouche: il ne fallait point nous épargner, puisqu'il s'agissait de nous faire reconnaître notre faute en un point si important: il ne fallait point nous renvoyer à votre *Apologia Protestantium*, lequel livre je n'ai point vu ni su trouver; mais sais-je bien que l'auteur de ce livre, s'il est des nôtres, ne tient point le langage que lui fait tenir l'évêque; que s'il est des leurs; qu'il avance cela de soi-même, si tant est qu'il le dise, et qu'il n'en a aucune preuve valable (15). » Il est visible que cette réponse ne sert de rien à la décharge de Jean Knox. Un autre ministre (16) bien plus habile que celui de Fontenai-le-Comte, répondit à l'évêque de

Luçon: il avait (17) lu l'ouvrage de Jean Brerlei, et il satisfait fort bien aux objections qu'on avait fondées sur quelques passages de Calvin; mais il abandonne Jean Knox, et soutient que les éloges que Calvin et Bèze lui donnent ne concernent nullement ses sentimens sur l'autorité royale, ni les actions particulières où il se pourrait trouver quelque trace de rébellion. Voici les paroles de ce ministre (18). Quant à Knox, Goodman et Buchanan, l'occasion et le temps auxquels ils ont écrit diminuent en quelque sorte l'envie de la doctrine qu'ils ont semée en Écosse inconsidérément, et contre la vérité, que la colère naturelle à la nation, et l'ébranlement général de l'état dans lequel ils étaient violemment emportés, les empêchaient de reconnaître distinctement, selon l'ordinaire des hommes qui choisissent de défendre, même avec aigreur ou opiniâtreté, un mal auquel ils se seraient portés par passion, sans mauvaise volonté, plutôt que de confesser ce qui a été mal fait ou mal pris, ou par eux ou par les leurs. Ces excès n'empêchent pas qu'ils n'aient tous trois été grands personnages, et en autre chose ils n'aient bien servi; Buchanan, nommément en l'institution du roi de la Grande-Bretagne; et les autres en l'œuvre du ministère, auquel ils devaient être entièrement et solidairement dédiés. Je veux donc que Calvin (*) ait, es lettres qu'il leur a écrites, appelé les deux premiers ses frères et hommes excellens, et que Bèze ait attribué... au premier... le titre de restaurateur de l'évangile entre les Écossais. Cela fait-il qu'ils aient souscrit à leurs opinions touchant l'autorité souveraine des rois, ou qu'elles leur aient été communiquées, ou qu'ils aient su seulement ce qui s'est passé en Écosse ensuite du changement de religion, ou que nos contradisans soient bien fondés en ce qu'ils affirment, contre la vérité, que les livres de Knox et Goodman ont été imprimés à Genève, et sous l'approbation de Bèze et Calvin?

(17) Voyez sa Réponse, pag. 287.

(18) Blondel, pag. 294.

(*) Il ne se trouve que cinq lettres à Knox, trois de Calvin, et deux de Bèze: une de Calvin à Goodman, et une de Bèze à Buchanan: en pas une il ne se trouve un seul mot de conseil, touchant les affaires d'état.

(15) La Vallade, Apologie, pag. 544.

(16) David Blondel. Sa réponse imprimée à Sedan, 1619, in-8°, est intitulée: Modeste déclaration de la Sincérité et Vérité des églises réformées de France.

S'il plait à ces messieurs de prouver tout ce qu'ils certifient sur leur crédit, et avérer que les ministres de Genève aient communiqué avec les susnommés d'affaires autres qu'ecclésiastiques ; ou qu'ils aient été informés de leurs opinions particulières touchant le droit des rois ; ou qu'ils aient entendu au vrai, et depuis approuvé, ce qu'ils ont traité en fait de police ; alors il leur sera permis de se plaindre. Mais au contraire il appert, par les lettres citées au livret du sieur évêque de Luçon, que les ministres de Genève n'ont jamais donné ni reçu avis des étrangers, qu'en faits purement ecclésiastiques, et particulièrement (par celles que de Bèze a écrites à Knox) qu'à Genève l'on n'avait aucunes nouvelles assurées de ce qui se passait entre les Écossais..... Si donc Calvin, si Wtaker, si quelque autre les nôtres a appelé Knox et Goodnan, ses frères, il n'a point pourtant épousé leurs opinions, mais seulement a regardé à l'office ecclésiastique auquel ils ont été appelés. S'ils les ont loués, ils ne les ont loués que selon leur connaissance, et non pas s'ils les aient estimés impeccables ; car rien n'empêche qu'entre ceux qui prêchent Christ, comme disait saint Paul aux Philippiens, il s'en trouve qui le prêchent par envie et contention, et qui mêlent la ferveur de leur zèle de la contagion de leurs infirmités, parmi lesquelles si le Seigneur vit souvent son œuvre, et tire sa lumière de nos ténèbres, et son ordre de notre confusion ; c'est afin que la gloire de ce qui est bien fait apparaisse à sa conduite, et le mal aux imperfections de ses instrumens. N'est-ce pas convenir que Brerléus et ceux qu'il cite n'ont point calomnié Jean Knox, à l'égard des opinions qu'ils lui imputent ?

Tout comme l'évêque de Luçon s'est servi des Recueils de Jean Brerléus, le jésuite Pétra-Sancta se servit quelque temps après de l'ouvrage de l'évêque, pour objecter à Dumoulin ce que divers protestans ont dit sur l'obéissance des sujets. Voici ce qu'il alléguait de Knox (19) : Si princi-

pes, inquit (*), *adversus Deum et veritatem ejus tyrannicè se gerant, subditi eorum à juramento fidelitatis absolventur. Idem præter alia multa, illud, inquit, audacter affirmaverim, debuisse nobiles, rectores, judices, populumque anglicanum, non solum resistere et repugnare Mariæ illi Jezabel, quam vocant reginam suam; verum etiam de eâ et sacerdotibus ejus, et aliis omnibus, quotquot ei auxilium tulerunt, mortis supplicium sumere, ut primum coeperunt evangelium Christi suppressere. Quest-ce que répliqua M. Dumoulin ? Il ne fit aucune mention de Jean Knox ; il se contenta de dire que Buchanan, dont le jésuite parla aussi, n'avait traité que du droit des Écossais, et que si d'autres auteurs étaient tombés dans l'excès, cela devait être mis sur le compte de leur génie particulier, et non sur le compte de l'esprit de leur religion (20). M. Rivet répondant au même jésuite le renvoya aux deux ouvrages contre l'évêque de Luçon que j'ai cités, et déclara expressément que ceux de la religion désapprouvaient les doctrines de Jean Knox et de ses semblables, qui avaient plutôt agi selon l'esprit de leur nation, que selon l'esprit de leur religion. Sur quoi il remarque (21) que de cent cinq rois qui avaient régné en Écosse avant Marie Stuart, il y en a eu trois de déposés, cinq de chassés, et trente-deux de tués. *Nemini nostrum probantur quæ vel ex Goodmanno, vel ex Knoxo, vel ex Buchanano in eam sententiam describuntur, quamvis eò usque non procedant, quo jesuitæ processerunt, vel alii qui in Gallia scripserunt de Justâ Henrici tertii abdicatione, et etiamnum in Belgio foveantur, ubi scribit jesuita romanus. Id præterea observandum est, si quæ durissimis persecutionum temporibus à Scotis et Anglis nonnullis temerè**

(*) In Admonit. ad Nob. et Pop. Scot. atque Anglia.

(20) Buchananus scripsit de jure regni apud Scotos, sed hoc nihil ad Galliam, Angliam, Germaniam, Hispaniam. Nec si quis aliquit scripsit quod modum excedat, debet continuo adscribi ejus religioni, potius quàm ejus genio. Nam ejusmodi libri quos citat jesuita, sive veri sive falsi, nullam præferunt fronte approbationem doctorum. Petrus Molianus, in Hyperaspiste, lib. III, cap. XI, pag. 492.

(21) David Blondel l'avait déjà remarqué. Modeste Déclaration, pag. 213.

(19) Silvester Petra-Sancta, Not. in epistol. libri ad Balsacum, pag. 104. Ce livre fut imprimé à Anvers, l'an 1634, in-8°.

scripta fuerunt, ea posse imputari non tam religioni, quàm nationam illarum, Scotioanæ præsertim, fervido ingenio, et ad audendum prompto: quod tamen valdè mitigatum fuisse accensæ veritatis Evangelicæ luce, ex eo constat, quod ex centum quinque regibus suis, usque ad Mariam, tres exautorârunt, quinque expulerunt, et triginta duos necârunt: quod ne religioni imputetur magis vestrâ interest, quàm nostrâ (22). Après cela je m'assure qu'on me permettra de croire que les livres de Jean Knox contiennent les propositions que Brerléius en a citées sur la foi des évêques.

(F) *Quelques-uns lui attribuent un esprit prophétique.*] Pétra - Sancta ayant rapporté les louanges que Calvin et Bèze ont données à notre Jean Knox, ajoute (23): à *Witakero ex omnium Scotorum sententiâ, spiritu prophetico et apostolico præditus appellatur.* David Blondel (24) a rapporté quelque chose de plus précis, doué de l'esprit prophétique par lequel il a, au rapport de ceux de sa nation, prédit plusieurs choses venues depuis, comme le remarque Witaker en ses écrits.

(G) Voici un passage de Thevet, où l'on verra des médisances.... grossières et.... outrées.] Cet homme pouvait passer pour un moine défroqué, encore qu'il fit toujours profession du catholicisme *. Personne ne révoque en doute que ce ne fût un mauvais compilateur. Il avait si peu d'exactitude que, s'étant mêlé d'écrire des affaires d'Écosse, il ne se donna pas seulement la peine de remarquer comment se nommaient les gens. Vous allez voir qu'il ignorait le vrai nom de notre Jean Knox. Tout durant ce temps, dit-il (25), les Écossais ne laissoient jamais l'Angleterre en repos: qui fut lors que

Henry huitième jouoit ses jeux sur les calices, reliques, et autres joyaux des églises angloises: lesquelles tragedies et jeux ont esté jouez de nostre temps au royaume d'Escoce par l'exhortation de Noptz, premier ministre des Écossais de l'Évangile sanglant. Ce diaphoriste, qui ne se nourrissoit qu'aux dissensions, ne se pouvoit arrester es vestiges de Luther, de Zuingle, Farel, encores moins à celles de son maistre Calvin, celui qui l'avoit racheté il n'y avoit pas long tems des galeres du prior de Capue, dans lesquelles il avoit demeuré trois ans pour ses forfaits, amours illicites, et execrables pailardises, et à vivre dissolument en diverses cloaques et ordures, esquelles il estoit du tout confit: ensemble pour avoir esté convaincu du parricide et meurtre fait à la personne de Jacques de Beton, archevesque de Saint-André, outrageusement executé par la connivence et ruse du comte de Ropphol, de Jacques Lesclé, Jean Lesclé leur oncle, et Guillaume de Coy. Ce simoniaque, qui avoit esté prestre au paravant à nostre église, et engraisé des benefices qu'il vendit à purs deniers contents, voyant qu'il ne pouvoit soutenir sa cause estre bonne, entra en un blasphème le plus reprochable du monde. Premièrement il nioit la puissance de Dieu: preschoit apertement, que la virginité ne valoit pas mieux que le mariage: ce qu'il avoit desrobé de l'herésie de Luther, écrite dans son nouveau Epithalame. Induisoit pareillement plusieurs devotes espouses, et vierges religieuses, leur abandonner à vilains adulteres: par laquelle exhortation satanique les rendoit sacrilegement violées. Enseignoit aussi qu'il falloit rejeter, mespriser, et fouler aux pieds le Cressme sacré, abbatre les images, desenterrer et brusler les corps des saints, et se saisir des thresors des églises. Ce n'est pas tout. Deux ans entiers, se cessa d'animer le peuple à prendre les armes contre la royne, pour la chasser hors du royaume, lequel disoit estre electif, comme jadis il estoit le temps du paganisme. Quelle chose plus cruelle, plus mortelle, et pire, eussent peu dire les plus barbares de l'univers? Les luthériens

(22) Rivet., in Castigation. notarum in epistol. ad Balzacum, cap. XIII, num. 14, Oper., tom. III, pag. 539.

(23) Petra - Sancta. Not. in epist. Molinæi ad Balzacum, pag. 105. Il cite Witak., contr. 2, q. 5, c. 13.

(24) Blondel, Modeste Déclaration, pag. 295. Il cite Witaker, de Eccl. qu. 5, cap. 13.

* Être catholique et moine défroqué ne sont pas des qualités incompatibles, dit Leclerc.

(25) Thevet, Cosmographie universelle, liv. XVI, tom. II, folio 666.

mes ont des temples et oratoires, leurs ministres psalmodient les psalmes, ils disent la messe : et toutefois qu'elle diffère de la nostre, si y adjoignent-ils pourtant kyrie eleison, credo, sanctus, agnus, et autres prières, comme nous faisons. Ensemble leursdits ministres au service qu'ils celebrent, portent chappes, chasubles, et surpliz, comme les prestres : estans soigneux de leur salut et de leurs choses publiques : où le peuple d'Escoce, vivant depuis douze ans enca sans loy, sans foy, sans ceremonies, et sans vouloir reconnoistre ne roy ne royne, non plus que brutes, s'estant plongé, et pleuré beaucoup plus aux fables de ce naistre caphard de Noptz, desloyal à Dieu et à sa patrie, qu'à la pureté de l'Evangile et des conciles tenus, et doctrine de tant de saints docteurs grecs et latins de l'église catholique. Ce gentil predicant, après le decez de sa première femme, provoqua soudainement par le fleau de sa langue venimeuse les nobles du pais d'Escoce, à l'encontre des gens d'église, plus qu'il n'avoit fait auparavant ; puis les laboureurs rustiques assailloient, pilloient, brusloient et ruinoient les chasteaux et maisons des gentils-hommes, marchans et autres, qui ne se vouloient ranger à leurs impudicitez et massacres.... Il est certain que ce desloyal inconstant, enflé d'esprit d'ambition, et de l'esguillon de la chair, vint en si grand credit et honneur envers les ignorans de ce pais-là, qu'il espousa en secondes nopces une damoiselle de bonne part, de maison ancienne, alliée des princes du sang des roys d'Escoce. Des gens qui écrivent avec si peu de jugement ne sont-ils pas propres à faire douter des vérités qu'ils avancent, supposé qu'il leur en échappe quelques-unes ?

(H) L'accusation qu'un luthérien.... [avoir été inconstant.] Le sieur Jacques Thomasius, professeur à Leipsic, a publié un petit discours, qu'il intitule : *Historia affectuum se miscenium Controversiæ de Gynæocratid.* Il y parle des passions qui se mêlent dans la dispute sur la monarchie des femmes, et il dit que cette question fut fortement agitée au XVI^e. siècle, lorsque Marie succéda à Édouard, roi

d'Angleterre, et qu'Élisabeth succéda à sa sœur Marie. Ces deux reines prirent des routes fort opposées sur le chapitre de la religion : l'une chassa les non-catholiques ; l'autre les rappela, et fit triompher la réformation. Ceux que Marie avait persécutés soutinrent qu'il était contre le droit naturel, et contre les lois divines et humaines, qu'une femme dominât sur tout un peuple ; mais ils tinrent un tout autre langage sous le règne d'Élisabeth. Voici comment Schlussemburgius a insulté là-dessus notre Jean Knox et quelques autres. *Qui Calvini placita sequerentur, his nihil erat magis exosum fœmineo Mariæ regimine; iisdem vicissim, ubi ad clavum reip. feliciter evectam conspexissent Elisabetham, nihil magis venerabile, quàm reginalis. Atque ut hoc de suo Schlussemburgius (*)*, magnæ constantiæ docteur et theologus, largiatur mihi, ex eadem Calvinî religione Gilbius, Goodman et Knoxus, (qui scilicet exilium suum Mariæ imputabant), publicis libris (*Genevæ impressis*) docuerunt esse contra jus naturale, divinum, et humanum, ut mulier etiam in rebus politicis regnet. *At ubi Mariæ imperium Elisabetha excepisset, eximia et pontificiorum hostis, et Calvinisequarum faultrix, protinus verso remigio à reformatis anglis, non regina tantum in temporalibus illa est proclamata, sed etiam caput ecclesiæ in spiritualibus. Ita spatio duorum annorum, (ipsissima Schlussemburgii verba recito), quod prius fuit calvinistis Genevæ moratis ipsissimum verbum DEI, mox atque in Angliam redierunt, mutatum est in verbum diaboli. Tantum videlicet potuit amor in religionem, quam sub alterius fœminæ regno conculcatam viderent, sub alterius resurgentem, ut à personis in ipsum imperii genus deflectente se affectu jam proscriberent gynæocratiam, jam dignitati ac famæ restituerent* (26). Thomasius, qui me fournit ces paroles, prétend, que les calvinistes de France changèrent aussi de maximes après la

(*) *Lib. IV Theol. Calvinist.*, pag. 324, 325. Confer. respons. ad Calvin. et Bez. pro Francisco Balduino, pag. 75.

(26) Jacobus Thomasius, in præfatione LVI, pag. 328, edit. Lips., 1681.

persécution qu'ils souffrirent sous Charles IX ; et il cite nommément Lambert Daneau, qui d'un côté se déclara contre la puissance monarchique, et de l'autre pour l'autorité des femmes, en faveur d'Élisabeth, reine d'Angleterre. *Ut Anglico regimini præ Gallico faveret* (Danæus) *illud maximè fecit, quòd suæ sectæ hominibus et sub Elisabethâ laudissimâ esset fortuna, et sub Carolo Gallo vix aliud præter gladium, crucem, ignis expectandum. Notæ sunt Parisinæ nuptiæ* (*) *eo actæ eventu, ut ab illis maximè temporibus scriptores Galli pestilentem inciperent in politicâ doctrinâ sectam sive novam condere, sive sepultam resuscitare, quam solemus vocare monarchomachorum. Huic nomen addixit etiam suum Danæus : ut mirari aliquis possit, quomodo scriptor ille, qui vix regem æquo animo pati posset in solio monarchico, ferre in eodem potuerit reginam. Nempè vereor, ut non hîc suas partes egerit hinc odium in perfidiam Galli, illinc amor tûm in felicissimâ Elisabethæ gubernationem* (**) *tûm in religionem Calvinî, cui per fugium ad tempestate in istâ insulâ satis tutum erat* (27). Il est sûr qu'en ce siècle-là les affaires générales pirouettèrent de telle sorte et en France et en Angleterre, que chaque parti changea de maximes. Voyez la remarque (I) de l'article HOTMAN. Les catholiques romains, qui disaient beaucoup de mal du gouvernement des femmes pendant le règne d'Élisabeth, en avaient dit beaucoup de bien pendant le règne de Marie. Jean Knox et quelques autres eurent au rebours la même inconstance. Les catholiques romains, sous Charles IX, ne parlaient que de soumission à l'autorité du roi (28) ; mais ils dirent et ils firent tout le contraire au temps de la ligue, et leurs adversaires trouvaient cela fort étrange. J'ai lu dans Savaron une chose qui m'a paru bien curieuse (29). *Pedro Cornéio,*

(*) Anno 1572.

(**) Hoc nostro tempore (inquit Polit. christ., lib. VI, cap. 3, pag. 398.) ELISABETHÆ, serenissimæ Anglorum reginæ, imperio nihil ulla unquam ætas vidit felicius et optatius.

(27) Thomas., præfat. LVI, pag. 331.

(28) Voyez la remarque (E) de l'article SAINTES, tom. XIII.

(29) Jean Savaron, Traité contre les Masques,

Espagnol... trouve étrange et merveilleux que cette ville (30) soit demeurée stable en sa fidélité envers son prince, et que les troubles derniers n'aient point troublé sa constance ni ébranlé sa fermeté : va, dit-il, qu'elle est fort catholique et ornée d'une église où Dieu est servi avec beaucoup de modestie, de cérémonie, de musique et faux bourdon, et autant révére qu'en église qu'il ait vue. Généralement parlant, c'est une preuve que les passions font parler ou pour ou contre le droit des princes, que de voir que les mêmes gens disent là-dessus le oui et le non à mesure que les intérêts de leur cause se trouvent changés.

pag. 44, édition de Paris, 1611. Il cite la relation de la ligue, en Brucellas en las casas de Roger Velpio, 1591.

(30) Clermont en Auvergne.

KNUZEN (MATTHIAS), natif* du pays de Holstein (a), se porta à un tel degré d'extravagance, qu'il soutint l'athéisme publiquement, et qu'il entreprit de grands voyages pour gagner des sectateurs. C'était un esprit inquiet, qui fit paraître le commencement de ses impiétés à Königsberg dans la Prusse (b). Il se vantait d'avoir un grand nombre de camarades dans les principales villes de l'Europe (A), jusqu'à sept cents dans la seule ville d'Iène (c). On nomma sa secte les *Conscienciaires*, parce qu'il disait qu'il n'y avait point d'autre dieu, d'autre religion, d'autre magistrature légitime, que

* Chausépé appelle le lieu de sa naissance Oldensworth, village de l'Eyderstette, dans le duché de Sleswick. Chausépé, qui donne quelques détails sur la vie de ce personnage, dit qu'il signait *Cruzen* ; mais que Lactue et Mollérus le nomment Knuzen.

(a) Oldonensworth Eiderstadiensis. Muller., Isagoge ad Histor. Cherson Combricæ, part. III, pag. 164.

(b) Tobias Pfannerus, Systemat. Theologie Gentilis, pag. 35.

(c) Voyez ci-dessous la citation 31.

la conscience, qui apprend à tous les hommes les trois préceptes du droit, ne faire tort à personne, vivre honnêtement, et rendre à chacun ce qui lui est dû. Il enferma le précis de son système dans une lettre assez courte, dont il courut plusieurs copies (B). Elle est datée de Rome. Vous la trouverez toute entière dans les dernières éditions de Micrælius. Il fit courir aussi quelques écrits allemands (d). Tout cela fut réfuté en la même langue par un professeur luthérien, nommé Jean Musæus (C). Cette secte commença environ l'an 1673.

On imprima un ouvrage contre Knuzen à Wittemberg, l'an 1677 (D).

(d) Mollerus, Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbr., part. III, pag. 165.

(A) Il se vantait d'avoir un grand nombre de camarades dans les principales villes de l'Europe. Voici ses paroles : *Nenio homo mihi vitio vertet, i una cum meis gregalibus (quorum innumerus mihi numerus Lutetiae, Amstelodami, Lugduni, in Angliâ, Hamburgi, Hafniæ, nec non Holmiae, imò Romæ et in contiguâ locis adstipulatur) universa Biblia bellæ abellæ loco habeam, quæ belluæ, d est, christiani, rationem baptizantes, et cum ratione insanientes lelectantur* (1). Il ne faut pas croire qu'il se servit de la ruse des conspirateurs d'état, qui, pour gagner plus de gens, disent toujours qu'ils ont déjà un grand nombre de complices. Il y a plus d'apparence qu'il parlait de cette façon, parce que c'était un cervelé et un étourdi.

(B) Il enferma le précis de son système dans une lettre assez courte, dont il courut plusieurs copies (2).] Le continuateur de Micrælius a ré-

(1) Apud Micrælium, Syntagma Hist. eccles., pag. 2291, edit. 1699.

(2) Hæc epistola plus millies descripta est. Micræli., ubi infra.

duit à ces six articles la teneur de cette lettre : 1°. *Non esse Deum neque Diabolum* ; 2°. *magistratum nihil æstimandum, templa contemnenda, sacerdotes rejiciendos* ; 3°. *loco magistratus et loco sacerdotum esse scientiam et rationem cum conscientia conjunctam, quæ doceat honestè vivere, neminem lædere, et suum cuique tribuere* ; 4°. *conjugium à scortatione nihil differre* ; 5°. *unicam esse vitam : post hanc nec præmium nec pœnam dari* ; 6°. *scripturam sacram secum ipsam pugnare* (3). Ce système, avec l'impiété la plus horrible, enferme visiblement l'extravagance ; car il faut être fou à lier, pour croire que le genre humain puisse subsister sans les magistrats. Il est vrai qu'ils ne seraient pas nécessaires, si tous les hommes suivaient les préceptes de la conscience que cet impie nous articule ; mais les suivent-ils, dans les pays mêmes où les juges punissent avec le plus de sévérité le tort que l'on fait à son prochain ? Je ne sais si l'on ne pourrait pas dire qu'il n'y a point d'impertinence, quelque insensée qu'elle soit, qui ne nous apprenne quelque vérité. Les folies de cet Allemand nous montrent que les idées de la religion naturelle, les idées de l'honnêteté, les impressions de la raison, en un mot les lumières de la conscience, peuvent subsister dans l'esprit de l'homme, après même que les idées de l'existence de Dieu, et la foi d'une vie à venir, en ont été effacées.

(C) Il fut réfuté par un professeur luthérien, nommé Jean Musæus. L'auteur qui m'apprend cela observe que Musæus s'engagea à ce travail, afin de lever tous les soupçons qu'on eût pu former au désavantage de l'académie d'Iène ; car ce misérable Knuzen s'était vanté d'y avoir beaucoup de complices (4). On voit dans cet écrit de Musæus plusieurs choses ridicules qui concernent la vie du pèlerin ; mais si l'on veut y trouver une apologie solide de l'Écriture contre les blasphèmes du personnage ; il

(3) Micrælius, Syntagma Hist. eccles., pag. 2289, edit. 1699.

(4) Blasphemis suis... in solo oppido Ienensi 700 cives atque studiosos falso iactabat adstipulari. Mollerus, Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbr., part. III, pag. 166.

faut recourir à la seconde édition. Recourez aussi par le conseil de M. Mollérus (5), si vous entendez l'allemand, à l'écrit qu'il vous indique (6), et prenez garde à sa réflexion. Il dit que si l'on continue à rendre suspects d'athéisme ses ennemis, comme a fait l'auteur de cet écrit, par un zèle précipité et confondu avec ses passions, on fournit une ample matière au sieur Christien Thomasius, qui travaille à l'apologie de ceux qui ont été exposés sans cause à de semblables accusations. L'auteur des Pensées sur les Comètes a insinué (7) le dessein d'un pareil ouvrage, et en a donné une idée assez curieuse. Mais voyons dans les paroles de M. Mollérus la malignité de cette espèce d'accusateurs. *Quo in opere optandum esset ut theol. celeberrimus (Jo. Mullerus antistes Hamb.) suo in antagonistas odio minus indulisset, nec per insignem animi impotentiam, Schuppii τοῦ μαχαρίτου Demegorias, piis omnibus commendatissimas et Christ. Hoburgii, ad extremum atheismo contrarium, superstitionem sc. et enthusiasmum, proclivioris, scripta collo obtorto lis, quæ atheismum vel occultant, vel quadamtenus promovent, aggregasset. Certè, si zelo hujusmodi precipiti, privatisque affectibus obnoxio, theologi Atheomastiges sibi invisos in suspicionem impietatis atheismo affinis pergent adducere, vereor ne calamo Christ. Thomasii παρρησιαστικῶς, Gabr. Naudæi (qui magiæ reis est patrocinator) exemplo apologiam pro atheismi falsò insimulatis parturienti, campus se pandat amplissimus innocentiam illorum, cum hominum cordatorum applausu, vindicandi (8).*

(D) On imprima un ouvrage contre Knuzen à Wittember l'an, 1677.] Il a pour titre, *Exercitationes Academicæ II de Atheismo Renato Descartes et Matthiæ Knuzen oppositæ. Autore Valentino Greissingio Co-*

(5) Mollerus, *Isagoge ad Histor. Cherson. Cimbr.*, part. III, pag. 167.

(6) *Atheismus devictus. Il fut imprimé l'an 1672. L'auteur s'appelle Jo. Mullerus, Antistes Hamburgensis.*

(7) Dans la préface de l'Addition, imprimée à Rotterdam, en 1694.

(8) Mollerus, *Isagoge ad Histor. Cherson. Cimbr.*, part. III, pag. 167.

ronæ-Trassylvano doctor. Saron. alumno. J'ai tiré ceci d'un livre de Caspar Sagittarius (9).

(9) *Intitulé: Introductio in Historiam ecclesiasticam, pag. 879: il fut imprimé l'an 1694, in-4°.*

KONIG (GEORGE-MATTHIAS), en latin *Konigius*, professeur en poésie et en langue grecque, et bibliothécaire dans l'académie d'Altorf, mérite d'une façon particulière d'avoir ici une place: car je serais un ingrat, si je ne reconnaissais que le livre qu'il publia, l'an 1678 (a), me rend des services considérables. Je ne doute point qu'il ne soit utile à un très-grand nombre de gens de lettres, nonobstant la censure qui lui est tombée sur le dos (A). Notre Konig mourut vers la fin de l'an 1698*, à l'âge de quatre-vingt-deux ans (b). Il était fils de GEORGE KONIG (c), natif d'Amberg, mort l'an 1654, après avoir enseigné trente-huit ans la théologie dans l'université d'Altorf.

(a) *Intitulé: Bibliotheca vetus et nova, in folio. Je le cite souvent, et je le critique quelquefois.*

* Leclerc, d'après Nicéron, dit que G. M. Konig, né à Altorf, le 15 février 1626, mourut le 29 décembre 1699, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

(b) *Acta Eruditor. Lips.*, 1699, pag. 360.

(c) Konig, *Bibliothec.*, pag. 448. Voyez son Eloge dans les *Memor. Theologor. renovatæ* du sieur Witten, *décade VIII*, pag. 1100 et seq.

(A) *La censure qui lui est tombée sur le dos.*] Un fort savant homme, nommé Jean Mollérus, qui publia à Hambourg, l'an 1691, une *Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricæ*, avait mis au jour quatre années auparavant, *Cimbricæ litteratæ Prodomus*, où, selon la liberté qui doit régner parmi les sujets de la république des lettres, il s'expliqua franchement sur les défauts qu'il trouvait dans l'ouvrage du sieur Konig. Tout aussi

Daniel-Guillaume Mollérus, Hongrois de nation, et professeur en métaphysique et en histoire dans l'académie d'Altorf, s'éleva contre le censeur, et ne put néanmoins disconvenir qu'une partie des fautes qu'on avait marquées ne fussent réelles. Or voici à quoi se réduit en gros la prétention du critique, comme il s'en est expliqué dans une préface (1). *Innumeros in opere Konigiano autores esse omissos, de antiquis paucissima satisque confusè, in medium allata, è recentiorum, etiam polygraphorum, scriptis quamplurimis plerumque vix unius aut alterius factam mentionem, ac rarò synopticam aliquam de auctoris patrid, etate ac vita, librique editi loco ac tempore, narrationem adjectam, manifestius est, quàm ut latere lectorem eruditum, aut negari ab homine candido possit. Nomina etiam sæpius, uti in prodromo monui, et scripta falsa auctoribus esse attributa, circa patriam atque vitam illorum erratum, inedita pro editis venditata, et ex uno scriptore duos aut tres ineptè procusos, exemplis plurimis inæqualibus possem ostendere, si in expurgando hoc Augiæ stabulo tempus pariter atque operam vellem perdere, aut sordes illius in præfationem hanc convectare.* Il ajoute que son jugement est en cela très-conforme à celui de plusieurs savans de la première volée. *Agnoverunt eandem, quotquot ex chori litterarii primiceriis, de opere Konigiano, aut eadem mecum, aut his etiam asperiora judicârunt. Petrus scil. Lamæcius, non alio, quàm rhapsodi, titulo autorem dignatus (*1), Dan. Georg. Morhofius (*2), et (qui meum le eodem judicium suo verbotenus adiecit) explicator Wilh. Ern. Tenetius (*3), alii item complures, quorum verba allegare supersedeo, cum eorum testimonia ipsi adversario, non aucti volenti, veritatis confessionem extorserint. Non audet enim is bibliothecam hanc, cui patrocinator,*

veterem ac novam pro accuratâ, aut tali, quæ seculi applausum mereatur, venditare, sed fatetur nomen in istâ interdum cum nomine esse confusum, errata nonnulla commissa, et autores aliquot omissos, in quâ ipsius confessione acquiesco. Remarquez qu'il n'ôte point au sieur Konig l'éloge d'un vieux professeur, qui a rendu de bons services à la république des lettres (2).

(1) *Senis de re litterariâ bonè meriti, elogium Konigio ob alios ejus philologici argumenti libellos non invideo. Mollerus, præf. Isagog.*

KOORNHERT (THÉODORE), natif d'Amsterdam, et secrétaire de la ville de Harlem au XVI^e. siècle, se rendit fameux par des écrits un peu bien hétéroclites en matière de religion (a). On le met au nombre de certains spirituels ou enthousiastes qui croyaient que toutes les sectes du christianisme étaient corrompues depuis plusieurs siècles, et que, sans une mission extraordinaire soutenue de miracles, personne n'avait le droit de s'ingérer aux fonctions du ministère évangélique (b). Sur ce pied-là, il condamnait hautement l'entreprise de Luther et de Calvin, quoiqu'il reconnût que la communion romaine n'était point la vraie église. Il aurait voulu qu'en attendant que Dieu suscitât des réformateurs tout-à-fait semblables aux apôtres, toutes les sectes chrétiennes se réunissent sous une forme d'*Intérim* (A), dont le plan était qu'on ne ferait autre chose que lire au peuple le texte de la parole de Dieu sans proposer nulle explication, sans rien prescrire aux auditeurs par manière de précepte ou de dé-

(1) Dans la préface de l'Isagoge ad Historiam Harpocraei Cimbriæ.

(2) *V. locum celeberr. Tanseti mox allegantur.*

(3) *P. I. Polyhist. litterarii, cap. XVIII, pag. 202.*

(4) *In Colloquiis monstruosis vernaculis, M. Martio A. 1689, pag. 316, 317.*

(a) Hoornbeek, Summa Controv., lib. VI, pag. m. 435.

(b) *Idem, ibidem.*

fense, mais tout au plus par manière d'avertissement. Il ne croyait point que pour être un véritable chrétien, il fût nécessaire d'être membre d'aucune église visible, et il pratiqua cela (B); car il ne communia ni avec les catholiques, ni avec les protestans, ni avec aucune secte. Il écrivit avec beaucoup de hardiesse contre la religion réformée, et nommément contre Calvin², et contre Théodore de Bèze (c), et il fut tellement regardé comme le perturbateur de la religion, que les magistrats de Delft le chassèrent de leur ville, et que les États de Hollande décrétèrent plusieurs choses pour lesquelles il se plaignait qu'on renouvelait l'inquisition (d). Il n'y avait rien qui lui parût plus contraire à la raison et à l'évangile, que de persécuter ceux qui ne sont pas de la religion de l'état. Il écrivit là-dessus contre Bèze et contre Lipse (C). Il mourut le 20 d'octobre 1590 (e), donnant gloire au dogme de la prédestination qu'il avait tant combattu (D). On fit une édition de ses œuvres, l'an 1630, en trois volumes *in-folio*. Je dirai ci-dessous qu'il commença un peu tard à étudier (E). Louis Guicciardin (f) parle d'un très-excel-

(c) *Ex oppugnatâ in herbis reformatione nostrarum ecclesiarum, præsertim nostrâ catechesi, et probatâ sibi nec nostrâ ecclesiâ, nec aliis solùm intentus carpendis omnibus, et magnis impetendis nominibus, Calvinum dico, Besam, Danæum, Saraviam, alios, gloriam hinc inanem inter suos aucupatus fuit.* Hoornbeck, *Summa Controversiarum*, lib. VI, pag. 435.

(d) Voëtius, de Politicâ eccl., t. II, p. 454.

(e) Voyez l'avis au lecteur, à la fin de sa Réplique à Juste Lipse. Notes que Konig a mis faussement sa mort à l'an 1599.

(f) Louis Guicciard., in Descript. Belgii, cap. de Antuerpiâ, pag. m. 118.

lent graveur, natif de Harlem (g) et nommé THÉODORE KOORNHERT. C'est sans doute le même que celui dont on a fait mention dans le Théâtre de Fréhéus (F), et dont il s'agit ici. Voilà ce que j'avais pu rassembler dans quelques livres latins, et j'étais prêt à l'envoyer à l'imprimerie avec les six premières remarques que l'on verra ci-dessous, et ne pensais pas à y joindre d'autres choses; mais ayant été averti que l'on trouvait en flamand la vie de notre Koornhert à la tête de ses œuvres, j'en ai fait faire des extraits qui m'ont donné lieu d'allonger beaucoup cet article. Ils m'ont appris que ce personnage naquit l'an 1522, d'une ancienne et bonne famille d'Amsterdam; qu'il fit un voyage en Espagne et en Portugal, dans sa première jeunesse; qu'à son retour il se maria contre les dispositions du testament de feu son père, et sans consulter sa mère; qu'ayant épousé une femme qui n'avait presque aucun bien, il fut obligé d'entrer au service de Renaud de Bréderode, baron de Vianen; qu'il fut son maître d'hôtel; qu'il s'en fit aimer; qu'il le quitta cependant bientôt, parce qu'il ne pouvait s'accommoder de la vie de la cour; qu'il s'établit à Harlem, et qu'il y gagna sa vie au métier de graveur; qu'ayant des scrupules sur quelques matières de théologie, et s'imaginant qu'il en trouverait la solution dans saint Augustin, et dans quelques autres pères, il apprit la langue latine âgé de trente ans; qu'il y fit de tels pro-

(g) Il se trompe; car Coornhert était natif d'Amsterdam.

grès, qu'il se trouva bientôt capable de traduire en flamand les Offices de Cicéron, et plusieurs autres ouvrages; qu'il entendait la musique et la poésie; qu'il était fort agréable dans un repas, mais de telle sorte qu'il y dirigeait ses discours à l'éducation du prochain, et qu'il ne portait jamais des règles de la sobriété; qu'il aimait fort le travail, et qu'il s'était fait une loi de n'être au lit que six heures; qu'il fut fait notaire l'an 1561, et secrétaire de la ville de Harlem, l'an 1562, et secrétaire des bourgmestres de la même ville, l'an 1564; qu'en 1565 et 1566, on le députa plusieurs fois au prince d'Orange, gouverneur de Hollande; qu'il eut diverses conférences avec Henri de Bréderole, au sujet des troubles (G) qui commençaient à s'élever dans le Pays-Bas, et au sujet de la fameuse requête qui fut présentée à la duchesse de Parme, au mois d'avril 1566; qu'il fut enlevé de la ville de Harlem, et transféré à la Haye, où il souffrit une longue et dure prison; qu'il y composa plusieurs poèmes en flamand; que sa femme, n'étant persuadée qu'il n'en sortirait jamais, tâcha de gagner la peste afin qu'en la lui communiquant ils mourussent l'un et l'autre; qu'il la gronda sévèrement de cette conduite, et lui commanda de s'en abstenir, et l'attendre patiemment les dispositions de la Providence; qu'il se défendit si habilement qu'on le relâcha, et qu'on se contenta de lui défendre de sortir de la Haye; qu'ayant appris qu'il était venu de nouveaux ordres de

Bruxelles pour le remettre en prison, il se retira furtivement à Harlem, et puis au pays de Clèves, où il gagna sa vie par son ancien métier de graveur; que les États de Hollande ayant pris de fortes résolutions, en 1572, de maintenir leur liberté contre la tyrannie espagnole, il retourna en son pays, et fut honoré de la charge de secrétaire des États de la province; qu'ayant voulu s'opposer aux désordres que les gens de guerre commettaient, et ayant été député pour en informer, il devint tellement odieux aux commandans de ces troupes insolentes (H), qu'afin d'assurer sa vie il trouva bon de s'exiler; qu'ayant écrit au prince d'Orange, et aux États de Hollande les raisons de sa retraite, il se réfugia à Embden; qu'après que les choses eurent été remises en meilleur état, il retourna à Harlem; qu'il s'engagea à des disputes où il eut pour adversaires les ministres les plus zélés; qu'il publia divers écrits pour la défense de sa cause; qu'il la soutint de vive voix à Leyde, et à la Haye; que pour être plus tôt prêt à entrer en lice, il fut demeurer à la Haye; que ces disputes verbales ayant été interdites par l'autorité des puissances (I), il pria plusieurs fois messieurs les États, et les ministres, et nommément au synode de Tergou, de vouloir bien qu'elles fussent continuées et achevées; qu'il présenta une requête sur ce sujet au prince d'Orange; qu'il la munit de plusieurs raisons; qu'il le supplia de faire en sorte que si sa demande était rejetée, il eût pour le moins la permis-

sion de continuer à réfuter modestement et chrétiennement les erreurs, et de jouir en cela de la liberté de conscience qu'on avait acquise avec tant de peines ; qu'en cas de refus, il demanda pour dernière grâce la permission de se retirer dans quelque pays voisin et ami de la Hollande, afin d'y employer ce qui lui restait de vie à achever un indice de la Sainte-Écriture, auquel il avait travaillé vingt-six ans, et afin aussi de prévenir l'oppression de sa conscience, les dangers de sa personne, les malheurs de la pauvreté, et le scandale de l'église réformée ; qu'il demanda un sauf-conduit ; qu'il assura qu'il reviendrait à la Haye pour achever la dispute dès qu'on jugerait à propos de le rappeler ; que toutes ses demandes ayant été rejetées, il ne laissa pas de déclarer publiquement qu'il trouvait de grandes erreurs dans le catéchisme d'Heidelberg ; qu'il se fit par-là plus d'ennemis ; qu'on le décria en chaire, et ailleurs ; qu'on l'accabla d'invectives et de calomnies ; qu'il eut bien des chagrins à souffrir, cela ayant prévenu et irrité plusieurs personnes contre lui ; qu'il supporta toujours sagement et constamment cette adversité ; qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il fut protégé du prince d'Orange (K) ; que personne en ce temps-là n'écrivit aussi fortement que lui pour la liberté du pays et pour celle de la conscience (L) ; que ses écrits contre le dogme de la prédestination et du péché originel furent munis de tant de raisons, que le consistoire d'Amsterdam ayant donné charge quel-

ques années après à Jacques Arminius de les réfuter, ce ministre répondit qu'il ne voyait point que ni lui ni aucun autre pût trouver dans l'Écriture de quoi répondre à ces raisons-là (A) ; qu'ayant à peu près achevé la version flamande de la paraphrase d'Érasme (i), il fut atteint d'une maladie pendant laquelle il fit éclater sa patience, et tint des discours très-édifiants, jusques à ce qu'il expira plein de confiance en Dieu, le 19 (k) d'octobre 1590 ; qu'il fut enterré à Tergou (l) ; qu'il ne voulut point qu'on l'enterrât ni à Amsterdam où il était né, ni à Harlem où il avait fait le plus de séjour ; qu'il a été loué par Isaac Pontanus, dans la description de la ville d'Amsterdam, et par Grotius, et même par Juste Lipse, son adversaire. C'est ce que je tire des extraits latins que l'on m'a communiqués de la Vie de Théodore Koornhert, écrite en flamand. J'en tirerai quelques autres choses que je mettrai dans les remarques. Je me servirai aussi de quelques extraits tirés d'un ouvrage de Gérard Brandt, je veux dire de l'histoire flamande qu'il a composée de la réformation du Pays-Bas. Il

(A) Voyez, tom. II, pag. 383, le texte de l'article ARMINIUS, entre les citations (j) et (c).

(i) Celle du Nouveau Testament.

(k) J'ai cité ci-dessus un auteur qui dit le 20 ; mais apparemment cette différence vient de celle du vieux et du nouveau style, et de ce que, quand un homme meurt le nuit du dix-neuvième au vingtième jour d'un mois, par exemple, les uns disent qu'il mourut le 19, les autres qu'il mourut le 20.

(l) Dans la grande église, avec un épitaphe très-honorable, composée par son bon ami Henri-Laurent Spiegel : Voyez Gérard Brandt, Histoire de la Réformation du Pays-Bas, liv. XV, à l'ann. 1590.

ont été faits par la même personne qui m'avait communiqué ceux de la Vie de Koornhert, et qui entend bien la langue flamande, et a beaucoup d'exactitude. Je crois qu'on peut s'y fier.

(A) Il aurait voulu que..... toutes les sectes chrétiennes se réunissent sous une forme d'Interim.....] M. Hoornbeek, qui avait lu les livres flamands de notre Koornhert, nous va expliquer cette vision. Iste Koornhert passim suis libris..... aliquod schema ecclesie communis erigendæ proponit, in quâ, vel solus Scripturæ textus legeretur, absque glossis et expositionibus, vel etiam admonitiones ex Scripturâ sub aliorum judicio, non autem ex autoritate, aliquando fierent, ad modum alterius et novi Interim, usque dum novâ divinâque ad extruendam aliam ecclesiam, missione accederint ministri quales apostoli fuerunt, ecclesiam ex Christi præscripto novam erecturi, quâ jam divinâ missione ad erigendam per reformationem aliam ecclesiam omnes, juxta eum, careant. Tomo primo, pag. ult. in delineatione istius ecclesie sic loquitur: « Rarò, aut » nunquam utuntur hîc humanis glossis, non quòd peccatum sit, sed » quia incertum, à sole ad stellas, et » à fontibus ad cisternas recurrere. » Atque ita etiam nemo hîc sibi (abs- » que certâ et speciali missione) ar- » rogat docendi officium, ut cum » autoritate mandet vel prohibeat, » benè quidem ut sub meliori sententiâ » admoneat, idque ex Scripturâ (1). » Ce visionnaire eût voulu que les magistrats eussent ordonné aux prédicateurs de ne rien dire qui ne fût contenu mot à mot dans l'Écriture, et qu'ils eussent obligé, sous peine d'amende, les laïques à mettre en sequestre tous les livres de théologie. Vous verrez cela plus exactement dans ces paroles latines (2): Hoc libello vel dialogo (3) ita sententiam suam exponit: « Existimo, magistratui signi-

ficandum, quæcumque scripta hu- » mana, glossas, dogmataque quid » impuri, errores et ambages conti- » nere, à quibus omnibus immunis est » Scriptura, certam pandens salutis » viam. Quare reverenter rogandus » esset, ut vellet ad modum novi ali- » cujus Interim, (et hoc ad tempus » usque quo concorditer decretum » esset quæ doctrina sequenda foret) » omnibus concionatoribus interdice- » re, ne è suggestu populum aliud » quid docerent, prælegerent dice- » rentve, præter clarum Scripturæ » textum, citra unius syllabæ aut » additionem aut demitionem, quo- » modo in Veteri Novoque Testamen- » to solebat fieri. Hoc demum pacto » sectas evanituras. Præterea popu- » lo sub multa injungendum esset, » ut omnes suos libros de Scripturâ » tractantes, quæ ipsæ non essent » mera Scriptura, ad manus magis- » tratus deferrent, ibique servaren- » tur, ut vel redderentur postmo- » dum suis dominis, vel prout visum » foret, de illis disponderetur. Hæc » Koornhertus. »

(B) Il ne croyait point qu'..... il fût nécessaire d'être membre d'aucune église visible, et il pratiqua cela.] Ne croyant pas qu'aucune des communions qui sont aujourd'hui sur la terre fût pure, et dirigée par de véritables pasteurs, il ne participait nulle part au sacrement de la cène. Il ne nia point que pour la sûreté des infirmes il ne fallût établir une communion extérieure; mais il prétendit que personne ne devait s'attribuer la mission céleste, ni enseigner la nécessité de l'usage des sacrements. Voilà l'abrégé du discours latin que je m'en vais copier. Koornhertus palam scribebat inter omnes sectas se nullibi Christi ecclesiam deprehendere; Romanam nostrâ, quam ne quidem ecclesie nomine dignabatur, meliorem esse, tom. I in dialogis, fol. 484. Nec S. Cœnam ullibi idcirco participabat, quia veram ecclesiam, et legitimos ministros scilicet desiderabat! unde et communionis illam esse necessitatem, quæ vulgo docetur, negabat. tom. I., lib. Consistorium, in initio; tom. III. in Delineatione impartialis ecclesie: ubi statim à principio docet, posse nunc quem esse verum christianum, utcunque non sit

(1) Hoornbeek, Summa Controv., lib. VI, pag. m. 435, 436.

(2) Idem, ibidem, pag. 436, 437.

(3) C'est celui de Minuendis sectis.

membrum visibilis alicujus ecclesiae : rogatusque, quid præstaret, an extra visibilem ecclesiam vivere, quousque ipse Deus per certos ministros ecclesiam restauret ; an ecclesiam, infirmorum gratia, non valentium vivere absque externa illa forma, quin ad sectarum partes prolabantur, colligere ? respondit : prius quidem esse magis certum ; at secundum videri sibi necessarium. Collapsam quidem esse Dei ecclesiam, sed non apparere manifestum mandatum eam restaurandi : attamen ovile aliquod pro infirmis, adversus varios lupos defendendis sub tali nempe libertate, quod nemo sibi arroget, à Deo se ad docendum missum esse, et sacramentorum baptismi ac Coenæ usus relinquatur liber, pro infirmis habendum ; nullum verò istorum urgeri debere præceptum, aut necessitatem (4).

(C) Il écrivit sur la persécution contre Bèze et contre Lipse.] Il y a quelque chose à reprendre dans ces paroles de Voëtius : Koornhertus qui latino dialogo contra Lipsii politicam hanc causam agit eundemque dialogum postea contra Lipsii responsum (oui tit. adversus Dialogistam) defendit, idem Belgico scripto Processum de hæreticidlo edidit contra Besam (5). Il n'est pas vrai que le dialogue de Koornhert contre la Politique de Lipse soit en latin ; il est en flamand (6). Voëtius le reconnaît lui-même dans un passage que je citerai bientôt. Notez aussi que le titre de cet ouvrage flamand répond à *Lis seu Processus de hæreticidlo*. La réplique de Koornhert est en latin (7) : elle eût été plus longue, s'il eût vécu davantage (8). En voici le titre : *Defensio processûs de non occidendis hæreticis contra tria capita libri IV Politicorum J. Lipsii : ejusque libri adversus Dialogistam confutatio, sub extremum mortis fatum per suæ patriæ libertatis studiosissi-*

um THEODORUM VOLCHARDUM KOORNHERT conscripta. L'édition dont je me sers est de Hanaw, 1593. Si vous voulez voir l'embarras où se trouva Lipse par cette réplique, lisez ce qui suit. *Lipsius petitus libello Belgico à Diederico Volchero Koornhert, postea libro, de una religione dicto Died. Koornhert reposito addidit, se veram et probam intelligere : sed non explicat, et explicaturum se negat, quænam sit vera et proba religio. Hinc dictus Koornhertus in refutatione libelli Lipsiani anno 1591. tit. Defensio processûs de non occidendis hæreticis, etc. ita construxit Lipsium, ut à Papistica, aut Epicurico-Machiavellica (quarum alteram pectore premebat, quamvis tunc Leidæ conciones publicas frequentaret) se liberare non potuerit. Et hæc unam putant ex causis præcipuis fuisse, cur statione Leidensi turpiter desertâ hypocrisis larvam deponeret, ad partes hostiles transfugeret, atque ibi papismi professionem susceperet (9). Ajoutez à ceci la remarque (B) de l'article LIPE.*

(D) Il mourut..... donnant gloire au dogme de la prédestination qu'il avait tant combattu.] Mon Dieu, s'écria-t-il en mourant, c'est de vous que je tiens mon âme : il est en votre pouvoir ou de la sauver ou de la réprouver selon votre bon plaisir : je n'ai nul sujet de plainte. *Obiit anno clō lō xc., et quod valdè observandum, is qui tam impotenter de prædestinatione multa, sibi nequaquam intellecta, adversus theologos nostros conscripsit, sub mortem, veritatem ejus in se sentire et agnoscere coactus fuit, ad Deum exclamans : » se animam suam ab eo possidere, » quam Deo integrum sit pro suo beneplacito servare, an reprobari, » sibi nil esse quod conqueratur. » Quod nil est, quam vini et summi prædestinationis divinæ in nobis aut salvandis, aut abjiciendis, pro Dei summo in nos omnes arbitrio, proprio sensu confiteri, et in morte acrius testari, quam tot infructibus et impetuosis adversus eam scriptis, per vitam (10). Cette citation était nécessaire vu les réflexions qu'elle contient et qu'elle peut suggérer.*

(4) Hoornbeek, Summa Controv., lib. VI, pag. 438.

(5) Voëtius, de Politicâ ecclesiast., tom. II, pag. 386.

(6) *Plebeia (scriptio) fatilis ; et concepta plebeio stilo.* Lipsius, in præf. libri de una religione adversus Dialogistam.

(7) Il l'avait composée en flamand ; mais ses héritiers la firent mettre en latin.

(8) Voyez l'avis au lecteur, à la fin de cette réplique.

(9) Voëtius, de Politicâ ecclesiast., pag. 63.

(10) Hoornbeek, Summa Controv., p. 43.

(E) *Il commença un peu tard à étudier.*] « J'ai vu à la Haye, dans la » bibliothèque de M. Benning, les » œuvres de Théodore Volcard (11) » Koornhert, en flamand. C'était un » enthousiaste qui avait l'esprit fort » aisé. Il apprit de lui-même, à l'âge » de quarante ans, le grec et le latin, » (12) et fit de si grands progrès dans » ces deux langues, qu'il tournait en » flamand quel auteur il voulait. Il » composa plusieurs traités de théologie, dont quelques-uns ont été » réfutés par Calvin et par Daneau. » Il écrivit même contre Lipse, qui » lui répondit dans son livre *de una Religione*. Les Hollandais en » parlent comme d'un miracle. Il » mourut l'an 1590, âgé de soixante-huit ans (13). » Il y a quelques hyperboles dans ce passage de Colomiès. J'ai lu dans un bon auteur que Koornhert n'avait que trente ans lorsqu'il commença d'étudier la langue latine (14). Il n'y fut jamais un grand maître, et il y a bien longtemps qu'on ne fait guère de cas de ses écrits. Notez que Boxhornius (15) a dit la plupart des choses contenues dans le passage de Colomiès.

(F) *Dans le théâtre de Fréherus.*] On y voit que Théodore Cornhertzius, excellent sculpteur, exerça son art avec louange dans Amsterdam, sa patrie, et qu'il laissa plusieurs ouvrages faits sur le modèle de Martin Hemskerk, dont il fut l'imitateur. Il était outre cela un bon poète; il mourut à Tergou, l'an 1590, âgé de soixante-dix-huit ans (16). C'est notre Koornhert : mais il fallait dire qu'il vécut soixante-huit ans, et non pas soixante-dix-huit. Voyez la note (17).

(11) *Notes que Volcard était le nom de son père et non pas le sien.*

(12) *On trouve dans sa Vie que le docteur Jean Badius, qui fut ensuite conseiller du prince d'Orange, lui enseigna le latin. On n'y parle point de grec.*

(13) Colomiès, *Mélanges historiques*, p. 63.

(14) *Vir ingenii quidem alicujus, sed uti Jacobus (quippe ad annum demum ætatis XX linguam latinam capit addiscere.) Ita, s. Hoornbeek, Summa Controv., pag. 435.*

(15) Boxhorn., in *Theatro Hollandiæ*, cap. *Urbe Amstelodamo*, pag. m. 263.

(16) Paul Fréher., in *Theatro*, pag. 1483. *Ita l'Academiæ germ. Pictorum Joach. à Sandrart.*

(17) *Il le fallait appeler graveur et non pas sculpteur; et dire qu'il exerça son art à Harlem, et non pas à Amsterdam.*

(G) *Il eut diverses conférences avec Henri de Bréderode au sujet des troubles.*] Koornhert avait été maître d'hôtel de Renaud de Bréderode, et lui avait rendu de bons services. Il s'était fait connaître par-là comme par un bel endroit à Henri de Bréderode, fils de Renaud. Il conféra avec lui à Vianen, à Utrecht, à Amsterdam et à Harlem, touchant les voies de maintenir la liberté de la patrie, et il le porta à présenter à la duchesse de Parme la requête qui eut des suites si éclatantes. Il fut l'auteur du premier écrit que le prince Guillaume fit paraître dans son camp (18), et qui était intitulé : *Avertissement aux habitans du Pays-Bas, pour la loi, pour le roi, et pour le troupeau* (19). Bor, qui fait mention de ce manifeste au livre IV de son histoire, feuillet 182, avait déclaré à quelques personnes qu'il savait très-bien que Koornhert l'avait composé (20).

(H) *Ayant été député pour informer des désordres des gens de guerre, il devint tellement odieux aux commandans de ces troupes insolentes.*] Les capitaines, qui se sentaient coupables de diverses extorsions, s'avisèrent d'un expédient très-efficace, pour empêcher qu'elles ne fussent connues; ce fut de décrier Koornhert comme un dangereux papiste, et de l'exposer par-là à mille périls. Ils en trouvèrent un prétexte fort spécieux; car il ne cessait de dire qu'il était juste, et de l'intérêt de la Hollande, de ne point persécuter les catholiques, mais de leur tenir la parole que le prince d'Orange leur avait donnée touchant l'exercice libre de leur religion, etc. Le comte de Lumei, qui commandait les gens de guerre dans la Hollande, ne faisait rien moins que tenir cette parole. Koornhert condamnait cette conduite assez hardiment, et là-dessus on le diffama comme un très-maudit fauteur du papisme. Le comte de Lumei, auprès de qui on l'avait rendu noir et puant, jura sa perte, et commanda de le tuer. Il n'y avait aucune sûreté pour lui, ni à la campagne,

(18) *Au mois de décembre 1566.*

(19) *C'est la traduction du titre flamand.*

(20) *Tiré des extraits latins que l'on m'a communiqués de la Vie de Théodore Koornhert, écrite en flamand.*

ni dans les grands chemins, ni dans les rues des villes : il recourut à la protection du prince d'Orange ; mais elle ne fut point en état de balancer le grand crédit qu'avait ce comte sur les gens de guerre. C'est pourquoi Koornhert se vit obligé de se retirer au pays de Clèves (21). Ceci se passa l'an 1572. Notez qu'il était si peu favorable à la cause des Espagnols, qu'il fut nommément excepté de l'amnistie que Louis de Réquésens fit publier à Bruxelles, l'an 1594, pour tous ceux qui dans deux mois recevraient l'absolution au confessionnal des prêtres (22). Mettons ici une aventure qui fera voir qu'il n'aimait point l'église romaine, et que néanmoins il souhaitait qu'on accordât aux papistes la liberté de conscience.

L'exercice particulier de leur religion leur fut défendu en Hollande, l'an 1581. Quelques-uns d'entre eux employèrent Koornhert à composer une requête adressée au prince d'Orange, par laquelle ils demandaient d'être maintenus dans l'exercice de leur religion au monastère de Harlem, et au temple que les réformés avaient quitté après s'être rendus maîtres de la grande église. Koornhert, obligé de comparaître devant les bourgmestres de Harlem, pour raison de cet écrit, le consigna entre leurs mains selon l'ordre qu'il en recut, et déclara qu'il n'en prenait point la défense, non plus que celle du papisme qu'il considérait comme une caverne de meurtres ; mais que néanmoins il était persuadé qu'on faisait tort aux catholiques romains par l'infraction de la parole qui leur avait été donnée, et par la contrainte de conscience. Les bourgmestres donnèrent cette requête au prince d'Orange qui la renvoya aux États. Ceux-ci mandèrent les bourgeois de Harlem qui l'avaient signée, et leur ordonnèrent d'y biffer leurs noms. Ils ordonnèrent aussi à Koornhert d'en déchirer la minute : tout cela fut exécuté (23).

(21) Tiré des extraits latins qui m'ont été communiqués de l'Histoire flamande de Gérard Brandt, part. I, liv. IX, pag. 535, ad ann. 1572.

(22) Ibid., ex lib. XI, pag. 553.

(23) Ibidem, ex lib. XII, pag. 667, 668, ad ann. 1581.

(1) *Ces disputes verbales ayant été interdites par l'autorité des puissances.*] Voici quelques circonstances de ces disputes. Elles commencèrent à Delft, l'an 1578, et ce qui en fit naître l'occasion fut qu'un certain homme qui avait quitté l'église romaine pour embrasser la réformée, alléguait des raisons de son changement qui faisaient voir qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre de l'une et de l'autre. Koornhert lui dit sans façon : *Il reste à examiner si vous avez choisi une religion qui soit meilleure que celle que vous avez abandonnée.* Il fallut rendre compte de ce discours : car on en fit du bruit, et l'on y donna un tour odieux ; et de là vint la conférence qui se passa entre Koornhert et deux ministres de Delft, et qui roula sur les marques de la vraie église. Il se fit fort de soutenir que les églises qui suivaient les dogmes de Jean Calvin et de Théodore de Bèze étaient fausses ; et il se fonda sur trois points : sur celui de la prédestination, sur celui de la justification, et sur celui du supplice des hérétiques. La conférence était à peine commencée, que les états de la province la firent cesser : elle se renoua par leur ordre et en présence de leurs commissaires, à Leyde le 14 d'avril ; mais elle ne dura qu'un jour et demi : Koornhert, se plaignant que ses adversaires abusassent de l'autorité séculière contre lui, se retira. Il se vanta d'avoir réduit aux abois les deux ministres, quoiqu'il ne lui eût pas été permis de les attaquer sur le dernier point (24) : il prétendit qu'ayant nommé Calvin et Bèze, cela servit de ressource à ses antagonistes, parce que les commissaires se mirent à dire qu'il savait bien que les États ne voulaient pas qu'on mêlât dans cette dispute les noms de ces deux ministres de Genève ; et qu'ainsi il devait se préparer aux témoignages de leur indignation. Se voyant ainsi menacé, il déclara qu'il ne voulait plus revenir à une assemblée qui ne lui laissait point une entière liberté de parler. Les ministres et les commissaires ne laissèrent pas de se rendre au lieu où la dispute avait été

(24) Celui du supplice des hérétiques.

(29) *Là même.*

croire que des gens presque tout-puissans eurent soin de rabattre un peu les coups. Si le prince d'Orange eût été en vie lorsque Koornhert alla demeurer à Delft, je ne pense pas que les magistrats lui eussent commandé d'en sortir dans vingt-quatre heures, comme ils firent l'an 1588, (30). Il y eut des gens qui tâchèrent d'obtenir qu'on l'enfermât pour le reste de sa vie dans quelque prison; mais le prince et les souverains magistrats rejetèrent cette demande (31).

(L) *Personne.... n'écrivit aussi fortement que lui pour la liberté du pays, et pour celle de la conscience.*] Pendant qu'il était à Santen (32) dans un exil volontaire, l'an 1574, il traça le plan d'un livre destiné à faire voir à tous les princes chrétiens, que la conduite des provinces qui s'opposaient au roi d'Espagne et au duc d'Albe n'était point une rébellion, ni une démanœuvre populaire de renverser les images, mais une émanation de l'autorité suprême qu'ont les peuples de défendre leurs droits, leurs lois, et la liberté de conscience. Joignez à cela ce que je rapporte dans la remarque (H). Les actes de la pacification de Cologne commencée l'an 1579, publiée à Delft, avec privilège des États, et avec d'excellentes notes, par Aggée Albada, ami intime de Koornhert, passent pour être l'ouvrage de ce dernier. Eusèbe Philalèthes lui attribue tout cela dans un livre imprimé l'an 1617. Voyez aussi le premier traité de Koornhert contre Juste Lipse. Il composa un écrit l'an 1584, touchant les moyens de résister au roi d'Espagne, et il fit voir entre autres choses qu'il fallait se mettre sous la protection de la France. S'étant persuadé que la paix chrétienne était l'un des plus importants dogmes de l'Évangile, et qu'on ne pouvait la maintenir qu'en réduisant à un petit nombre les vérités nécessaires au salut, et qu'en permettant la diversité d'opinions à l'égard des autres dogmes, il travailla de tout son pouvoir à mettre les choses sur ce pied-là. Il se prévalait du suffrage du grand Érasme

(33), et il s'accordait avec deux docteurs de l'église réformée (34), et il semble même que le prince Guillaume penchait un peu de ce côté. Consultez l'histoire de Bor, au livre XXI, feuillet 107.

Koornhert ne cessait de dire que Luther, Calvin et Mennon avaient attaqué vivement une infinité d'erreurs des catholiques romains; mais qu'ils avaient très-mal réussi contre le dogme affreux et impie de la contrainte de conscience; et qu'au lieu de le combattre de la bonne manière, ils l'avaient plutôt affermi: chacun l'ayant mis en pratique partout où il avait pu devenir le maître; chacun ayant créé un nouveau papat par l'érection d'une église schismatique qui condamnait toutes les autres. Ils ont, disait-il, encouragé le papisme, par ce moyen, à continuer sa méthode; et non-seulement ils n'ont rien gagné contre ses maximes persécutantes, mais aussi ils ont introduit les confusions et les schismes en retranchant la liberté de prophétiser (35). Quant à lui, il soutenait qu'il ne faut haïr personne, et que tous les gens pieux, et qui par la foi en Jésus-Christ tâchent de se rendre ses imitateurs, sont de bons chrétiens, et que les magistrats doivent tenir pour de bons sujets tous les habitans pacifiques (36). Il s'était si fort rempli de cette hypothèse, qu'au préjudice de son repos et de ses intérêts temporels, il employa à la soutenir tout ce qu'il avait d'intrépidité, d'esprit, et de science (37).

(33) *In epistolâ ad Archiepiscopum Panormitanum operibus Hilarii præfixâ.*

(34) Hubert Duyfhuys, et Taco Sybrand.

(35) *C'est-à-dire, de professer tout ce que dicte la conscience.*

(36) *Extraits de la Vie de Koornhert.*

(37) *Le distique flamand, que fit Pierre Hooft, pour être mis sous la taille-douce de Koornhert, portait qu'il avait été insatiable de science et de liberté.*

KORN MANNUS (HENRI), jurisconsulte allemand, auteur de quelques traités assez curieux (A), dont on a plusieurs éditions. Il vivait au commencement du XVII^e. siècle.

(A) *Il est auteur de quelques traités assez curieux.*] Celui qui a pour titre, *de Virginitatis jure Tractatus novus*

(30) *Extraits de Gérard Brandt, lib. XV, pag. 75.*

(31) *La même.*

(32) *Au pays de Clèves.*

et jucundus, ex jure civili, canonico, patribus, historicis, poetis, etc., confectus, et celui qui l'accompagne ordinairement sous le titre de, *Linea Amoris, sive Commentarius in versiculum Gl. visus, colloquium, convictus, oscula, factum*, ont été ré-imprimés plusieurs fois. La plus ancienne édition que j'en connaisse est de Francfort 1610. La matière est grande et fertile; mais cet auteur ne fait que courir; il n'approfondit rien, et ne débite que des choses très-communes: il est fort propre pour ceux qui aiment la brièveté. Ses autres ouvrages sont: *Templum Naturæ historicum, seu de naturâ et miraculis quatuor elementorum. De miraculis vivorum, seu de naturâ, proprietatibus, etc., hominum vivorum*, à Francfort 1614. *De miraculis mortuorum, etc.* Quelqu'un a dit que Kirchmannus dans son livre de *Funeribus Romanorum* emprunte beaucoup de choses de ce dernier ouvrage de notre Kornmannus (1). Cependant je ne trouve pas que le livre de *Miraculis mortuorum* ait précédé l'an 1610. Or le livre de *Funeribus Romanorum* fut imprimé l'an 1604. Il est vrai que l'auteur en donna une nouvelle édition l'an 1625, et il pourrait avoir profité de l'ouvrage de notre Kornmannus pour ses additions. C'est ce qu'on pourra examiner une autre fois, si l'on en a le loisir.

(1) Anton. Berremans, variar. Lection. cap. IV, pag. 32.

KORTHOLT (CHRISTIAN), docteur et professeur en théologie à Kiel, naquit le 15 de janvier 1633, à Burg dans l'île de Féméren (a). Il fut instruit et à la piété et aux lettres avec beaucoup de soin, chez son père et dans l'école de Burg jusqu'à l'âge de seize ans, après quoi il fut envoyé à Sleswic, où il continua ses études pendant deux années. Il fut ensuite étudier dans le collège de Stettin, et y donna des preuves publiques de ses progrès; car il y soutint deux thèses,

(a) Proche de la mer Baltique, au pays de Holstein.

(b) l'une de *Veracitate et Taciturnitate*, l'autre de *Naturâ philosophiæ ejusque in theologia usu*. Il était l'auteur de celle-ci. Étant allé à Rostoch, l'an 1652, il se rendit assidu aux leçons des professeurs, et soutint deux autres thèses (c) heureusement dont il avait fait la première. La mort de son père l'obligea à quitter cette académie au bout d'un an; mais il y retourna quelques mois après, et y donna de nouvelles preuves de son savoir, tant par la thèse de *Christo θεανθρώπῳ* qu'il composa, et qu'il défendit publiquement, que par des leçons qu'il fit dans sa chambre, sur la logique, sur la métaphysique et sur l'hébreu. Il reçut solennellement le grade de docteur en philosophie, l'an 1656, et puis il fut étudier dans l'académie d'Iène, et s'y acquit beaucoup de réputation par les actes académiques où il fut tantôt soutenant, tantôt président; et par les leçons privées qu'il donna sur la philosophie, sur les langues orientales et sur la théologie. Il quitta l'académie d'Iène en 1660, et fut voir celle de Leipzig, et celle de Wittemberg, et puis il retourna à Rostoch, et y fit paraître en plusieurs manières sa capacité; de sorte qu'au mois de février 1662, on lui conféra la charge de professeur en langue grecque. Il reçut le grade de docteur en théologie au mois de novembre de la même année. Il n'y avait pas long-temps que son esprit et son savoir s'étaient fait connaître dans trois disputes

(b) C'est-à-dire, des Dissertations, et non pas de simples Positions.

(c) L'une de *Supposito et Personâ*, l'autre de *Sphærâ activitatis*.

avec des catholiques romains (A), en présence de Christien, duc de Mecklembourg. Il se maria le 26 d'avril 1664, et fut appelé l'année suivante pour être le second professeur en théologie dans l'académie que l'on venait de fonder à Kiel. Il en fut créé vice-chancelier, l'an 1666, et il succéda, l'an 1675, à Pierre Musæus qui y avait eu la première chaire de théologie. Il eut tant de zèle pour faire fleurir cette nouvelle université, et tant de reconnaissance pour les bontés que le duc de Holstein, son maître, lui témoignait, qu'il refusa toutes les charges qui lui furent offertes en divers lieux, quoiqu'elles fussent très-belles et très-honorables. Ce prince lui fit donner, en 1680, la profession aux antiquités ecclésiastiques, et le déclara vice-chancelier perpétuel de l'académie, l'an 1689. Les fonctions de toutes ces charges, et de celle de vice-recteur (d), qui échet cinq fois à M. Kortholt, furent remplies avec beaucoup d'habileté, et avec beaucoup d'application et de prudence. Sa mort, qui arriva le 31 de mars 1694, fut une très-grande perte pour l'académie de Kiel et pour la république des lettres qu'il avait enrichie d'un très-grand nombre de livres (B) auxquels il eût pu ajouter bien d'autres ouvrages si sa vie eût été plus longue. Il laissa des fils qui marchent très-dignement sur ses traces (e) (C).

(d) C'est au fond la même chose que recteur, parce qu'il n'y avait point à Kiel d'autre recteur que le prince même qui fonda l'académie.

(e) Tiré de son Programme funèbre, imprimé à Kiel l'an 1694.

(A) Son esprit et son savoir s'étaient

fait connaître dans trois disputes avec des catholiques romains.] Voici le détail que l'on trouve sur cela dans son programme funèbre. *An. M DC LXI, à serenissimo duce Mecklemburgico, CHRISTIANO, principe eruditione, facundia, comitateque singulari prædito, per cancellarium ejus, D. CHRISTOPHORUM KRAUTHOFIUM, invitabatur in aulam Suerinensem, ad colloquium cum pontificio Austriaco, EGGEFELDIO, viro quidem docto, sed admodum supercilioso, de religionis negotio, habendum. Quod et in conspectu multorum aulae procerum, ac peregrinorum etiam, qui fortè tunc aderant, institutum, ac postero die cum alio pontificio polono, ELLERNISKIO, continuatum est Stinchenburgi, ipso principe presente, qui eum illuc accersitum clementerque acceptum toto octiduo secum retinuit. A quo et sequenti anno M DC LXII denuò ad certamen, cum pontificio quodam Parisiensi, cui nomen de la BUISSON (1), erat, ibidem instituendum, provocatus comparuit, in eoque de gravissimis religionis controversiis cum omnium applausu per aliquot dies disputavit.*

(B) Il avait enrichi la république des lettres d'un très-grand nombre de livres.] J'en ai vu le catalogue qui fut imprimé à Kiel, l'an 1694. Les uns sont en allemand, et les autres en latin. Voici le titre des latins : *Tractatus de Origine et Progressu Philosophiæ Barbaricæ, Ienæ, in-4°, 1660; Tractatus de Persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque Martyrum Cruciatibus, ibid., in-8°, 1660 : prodiit longè accuratior, et triplò auctior, Kilonii, ann. 1689, in-4°; Valerianus Confessor, hoc est, Solida Demonstratio, quod Ecclesia Romana hodierna non sit vera CHRISTI Ecclesia; deducta ex Valer. Magni, capuccini, Apologia anti-jesuitica, Rost., in-12, 1662 : opusculum illud auctius Kilonii, in-4°, est editum 1666; Dissertatio de Nestorianismo, ibid., in-4°, 1662; Tractatus de Calumniis Paganorum in veteres christianos, Rostochi, in-4°, 1663 : longè auctior publicatus est Kilonii, anno 1668 novoque planè*

(1) Il eût fallu dire du Buison.

habitu, in tres libros distinctus, brevi, V. D. è Typographeo Kiloniensi proditus est (2); *Exercitatio in Historiam Judith*, Rostoch., in-4°. 1663; *Exercitatio in Præfationem Hieronymi in Judith*, ibid., in-4°. , 1663; *Tractatus de Canone Scripture*, Bellarmino, ejusque propugnatoribus, Grotsero et Erbermano jesuitis, oppositus, Rostochii, in-4°. , 1665; *Tractatus de Religione ethnica, muhammedana, et judaica*, Kilonii, in-4°. , 1665; *Oratio de Scholarum et Academiarum ortu et progressu*, præsertim in Germaniâ, inter solennia inaugurationis academici Kiloniensi habita, Slesv., in-folio, 1666; *Dissertatio historica de Philippi Arabis, Alexandri Mammæ, Plinii Junioris, et Annæi Senecæ, Christianismo*, Kil., in-4°. , 1667; *Apologia pro Valeriano Confessore, adversus capuccinum Salisburgensem*, ibid., in-4°. , 1667; *Tractatus de variis Scripture sacre editionibus*, ibid., in-4°. , 1668: longè auctior vulgatus est Kilonii, anno 1686; *Pseudadelphia Heiniana*, D. Johanni Heinio, theologo reformato Marpurgensi, opposita, ibid., in-4°. , 1669; *Tractatus de Lectione Bibliorum in linguis vulgò cognitis*, ibid., in-4°. , 1670: revisus et auctus Plœnæ recusus est, anno 1692; *Funus Ecclesiæ Romanæ in Clemente IX papa defunctæ*, ibid., in-4°. , 1670; *Papa Utopicus*, ibid., in-4°. , 1670; *Tractatus de Origine et Natura Christianismi ex mente Gentilium*, Kil., in-4°. , 1672; *Apologia pro Valeriano Confessore, adversus Christianum Fabrum, Gallo-Sebusianum*, Kil., in-4°. , 1673; *Commentarius in Epistolas Plinii et Trajani de Christianis primævis*, ibid., in-4°. , 1674; *Commentarius in Justinum, M. Athenagoram, Theophilum Antiochenum, Tatianum Assyrium*, Kil., in-folio, 1675: auctior editus est Lipsiæ, anno 1686; *Dissertatio de Viribus humanis in ordine ad Civilia et Spiritualia*, Kil., in-4°. , 1676; *Exercitatio anti-Salmasiana de Pane inuoluto, quem in Oratione Dominicâ petimus*, in-4°. , 1676; *Disquisitiones anti-Baronianæ*, ibid., in-4°. , 1677; *de Tribus Impostoribus Magnis*,

liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes, et Benedicto Spinosæ oppositus. Cui addita Appendix, quâ Hieronymi Cardani et Edoardi Herberti de Animakitate Hominis opiniones philosophicè examinatæ, ibid., in-8°. , 1680; *Disquisitio anti-Baroniana peculiaris de Reliquiarum cultu*, ibid., in-8°. , 1680; *Tractatus de Vita et Moribus Christianis primævis per Gentilium malitiam affectis*, ibid., in-4°. , 1683; *Theses Theologicæ XXV Disputationibus publicis in universitate Kiloniensi propositæ*, ibid., in-4°. , 1684; prodierunt et ventilatæ sunt alterâ vice 1686, ac rursùm anno 1692; *Tractatus de Processu disputandi Papistico: cui subjuncta Dissertatio de Hostiis Eucharisticis, sive Placentulis orbiculatis, quibus in sanctæ Synaxeos administratione utimur*, ibid., in-4°. , 1685; *Exercitatio de CHRISTO CRUCIFIXO, Judæis scandalo, Gentilibus stultitiâ, Credentibus autem Dei potentiâ et sapientiâ*, 1 Cor. 1. 18. 23. 24., ibid., in-4°. , 1686; *Exercitatio de Atheismo veteribus Christianis, ob Templorum imprimis aversionem à Gentilibus objecto, inque eisdem à nostris retorto*, ibid., in-4°. , 1689; *Silentium Sacrum, sive, de Occultatione Mysteriorum apud veteres Christianos Dissertatio*, ibid., in-4°. , 1689; *de Studio Belli ac Pacis Dissertatio theologica, in gratam memoriam redditæ divinæ clementiâ Cimbricis provinciæ concordæ, restitutiue feliciter Reverendiss. Serenissimique Slesvici et Holstatiæ ducis regnantis Dn. CHR. ALBERTI*, ibid., in-4°. , 1689; *de Actionibus Forensibus Exercitatio theologica*, ibid., in-4°. , 1690; *Alexander Papa Octavus Pseudonymus*, ibid., in-4°. , 1690; *de Magnanimitate Aristotelicâ, Christianæ Modestię aliisque veris Virtutibus inimicâ*, *Dissertatio*, ibid., in-4°. , 1690; *de Schismate, superiori seculo, Protestantibus inter et Pontificios enato*, *Dissert. historico-theologica*, ibid., in-4°. , 1690; *Apotheosis Papæ*, ibid., in-4°. , 1691; *In Canonem 6, Nicænum Cardd. Baronio et Bellarmino opposita Exercitatio*, ibid., in-4°. , 1691; *Miscellanea academica*, ibid., in-4°. , 1692; *Disquisitio de Pontifice Romano*, ibid., in-4°. , 1692; *de Rationis cum Revelatione in theologiâ*

(2) Il a paru l'an 1698. Voyez le Journal de Leipzig, mois de septembre 1698, pag. 420.

concursu, ibid., in-4°. , 1692 ; de Veterum quorundam locutione illa : Filius Dei assumpsit Hominem, ibid., in-4°. , 1692 ; de Nominibus, quibus per ludibrium et contemptum Christiani olim à Profanis appellati ; deque Notis occultis, quibus iidem se insignivisse crediti, Dissertatio ; addita Mantissa, quæ disquiritur : Num filiola, quam octo dierum infans enixa est, Baptismi capax, ibid., in-4°. , 1693 ; de Sacris Publicis, debita cum reverentia præsentisque Numinis metu colendis, Diatribe Ascetica, ibid., in-4°. , 1693.

On a publié depuis sa mort un traité qui a pour titre : *Pastor fidelis, sive de Officio Ministrorum Ecclesiæ Opusculum*, à Hambourg, 1696, in-12. Voyez le Journal de Leipsic (3). On a publié aussi son *Historia Ecclesiastica Novi Testamenti*, à Leipsic, 1697, in-4°. Voyez le même journal (4) *.

(C) *Il laissa des fils qui marchent très-dignement sur ses traces.* Il eut dix enfans, cinq fils et cinq filles, dont il restait quatre fils et quatre filles quand il mourut. Les deux filles aînées étaient déjà mariées, l'une à M. Lindeman, professeur en physique et en métaphysique à Rostoch, l'autre à M. Pasch, professeur en morale à Kiel (5). L'aîné des fils, HENRI CHRISTIAN KORTHOLT, étudiait en médecine, et voyageait alors dans les pays étrangers. MATTHIAS-NICOLAS KORTHOLT, et SÉBASTIEN KORTHOLT, ses frères, avaient déjà donné d'excellentes preuves de leur esprit. JOEL-JEAN KORTHOLT, le plus jeune de tous, étudiait bien, et donnait de belles espérances. *Natu minor*, ce sont les paroles du programme funèbre, JOEL JOHANNES, pietatis et litterarum studio diligenter incum-

bens, optimam de se spem excitat ; quam abundè jam impleverunt etate profectibusque multò majores. MATTHIAS NICOLAUS, et SÉBASTIANUS, pluribus præclaris bonæ indolis ingenique excellentis speciminibus editis. J'ai vu la dissertation de Poëtis episcopis, que M. Sébastien Kortholt fit imprimer l'an 1699, et qu'il exposa à l'examen des sçavans, examini eruditorum publico, quand il se prépara à recevoir le doctorat en philosophie (6). C'est une pièce très-curieuse, et qui fait voir la grande lecture de l'auteur.

Depuis l'impression de ceci, j'ai vu deux autres de ses ouvrages dont je fais le même jugement ; l'un est intitulé : *Disquisitio de entusiasmo poetico*, et fut imprimé à Kiel, l'an 1696, in-4°. ; l'autre traite de *Puelis Poëtrii omisiss ab Adriano Bailletto*, et fut imprimé dans la même ville, l'an 1700, in-12. J'ai appris aussi que l'auteur a été promu à la charge de professeur en poésie dans l'académie de Kiel, au mois de février 1701, et que monsieur son frère (Matthias-Nicolas), ayant été appelé à la profession en éloquence et en poésie dans l'académie de Giesse, fit sa harangue inaugurale le 22 de juin 1700. Il traita de *antiquâ eloquentiæ recentiorum perperam postpositâ à Carolo Peralto scriptore libri, cujus est titulus, Parallèle des Anciens et des Modernes*, etc. Cette harangue m'a paru très-bonne. On peut voir l'éloge de ce professeur dans une lettre de M. Majus (7) datée de Kiel, le 22 de mai 1700.

(6) *Pro summis in philosophiâ honoribus impetrandis.*

(7) Jo. Burchardus Majus, eloquentiæ et historici professor primarius. Il est très-estimé par ses écrits.

(3) Mois de janvier 1696, pag. 7 et suiv.

(4) Mois de septembre 1697, pag. 438.

* Joly remarque que le père Nicéron, qui dans le tome XXXI de ses *Mémoires* a donné un article à Kortholt, ne parle pas de la réimpression faite par Sébastien Kortholt de deux opuscules de son père, en 1708. Le *Journal des Sçavans* (édition d'Amsterdam), qui rend compte de cette réimpression (mars 1710), donne un *Catalogue des ouvrages latins de Kortholt*, plus complet que celui de Nicéron.

(5) Il fit imprimer en 1695, *Schediasma de curiosis hujus Sæculi Inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit Antiquitas. Il le fait réimprimer fort augmenté.*

KOTTÉRUS (CHRISTOPHE), est l'un des trois fanatiques dont on publia les visions à Amsterdam en l'année 1657, sous le titre de : *Lux in tenebris* (A). Il demeurait à Sprottaw dans la Silésie. Ses visions commencèrent au mois de juin 1616. Il crut voir un ange sous la forme d'homme, qui lui ordonna d'al-

ler déclarer aux magistrats, que si l'on ne faisait pénitence, la colère de Dieu ferait de terribles exécutions. Quoiqu'il eût reçu cet ordre six fois de suite, il ne l'exécuta point; son pasteur et ses amis l'en dissuadèrent. Mais au mois d'avril 1619, ayant cru voir le même esprit qui le menaçait de la damnation éternelle s'il demeurait dans le silence, il s'acquitta de sa commission en pleine assemblée des magistrats le 29 d'août 1619. On se moqua de lui. Les apparitions continuèrent et furent suivies d'extases, et de songes prophétiques. L'électeur palatin, déclaré roi de Bohême par les protestans, fut mêlé dans ces visions. Kottérus l'alla trouver à Breslaw au mois de décembre 1620, et lui exposa ses commissions. Il fut dans quelques autres lieux, et enfin l'an 1625, à la cour de Brandebourg B) (a). Il fit connaissance la même année avec Jean-Amos Comenius, qui se rendit le promoteur de ses prophéties (b) (C). Or, comme la plupart de ces choses roulaient sur des présages de bonheur pour l'électeur palatin, et de malheur pour sa majesté impériale, il arriva que David Vachsman, procureur fiscal de l'empereur dans la Basse-Silésie et dans la Lusace, employa toutes sortes de moyens pour se saisir de Kottérus, qu'il regardait comme un imposteur séditieux. Kottérus se vit tomba entre les mains, le 21 janvier 1627. On l'interrogea, on le mit dans un cachot, on

attendait de Prague la sentence de la chambre des appellations : le fiscal la reçut le 25 d'avril; mais comme il mourut peu après on n'a point su ce qu'elle portait. Kottérus fut tiré du cachot, et eut permission d'être visité de sa femme et de ses amis, et enfin on le mit au pilori (D), et on le bannit des états de l'empereur à peine de la vie s'il y rentrait. Il s'en alla dans la Lusace, qui appartenait alors à son altesse électorale de Saxe, et y vécut tranquillement jusques à sa mort, qui arriva l'an 1647 (c). C'est par une faute d'impression que le Dictionnaire de Moréri lui donne quatre-vingt-douze ans de vie (E). On ne peut disculper Comenius touchant l'impression de ces sortes de prophéties (F). Il en avait vu une partie manifestement convaincue de fausseté par l'événement. Depuis sa mort elles ont été de plus en plus réfutées par le cours des affaires de l'Europe : les Turcs qui, selon lui, devaient ruiner la maison d'Autriche, l'ont remise sur le pinacle par leurs pertes continues (G). Il s'est rendu fort suspect d'avoir eu en vue d'exciter des guerres. On a les mêmes soupçons contre un ministre dont les prophéties sont plus récentes (H). On s'est prévalu de quelques paroles qu'on a trouvées à l'écart dans son ouvrage, et par lesquelles on a prétendu qu'il a découvert le secret de son dessein. On exagère un peu trop ce qu'on lui impute (I) : mon lecteur en pourra juger par l'exa-

(a) Tiré de ses Révélations, publiées par Comenius.

(b) Comenius, Hist. Revelation, pag. 16 seqq.

(c) Tiré de l'Abrégé de ses Révélations, append. III, et de l'Historia Revelationum, pag. 21, 22.

men des passages que j'ai rapportés. L'auteur des *Pensées sur les Comètes* a soutenu que les prophéties de Drabicius avaient trouvé peu de créance (K).

(A) *Sous le titre de Lux in tenebris.* J'ai remarqué ailleurs (1) la raison pourquoi on se servit de ce titre : je ne le répète point. Cet ouvrage fut imprimé l'an 1657, aux dépens d'un riche patron (2), que Comenius avait rencontré à Amsterdam. Il contient les révélations de notre Christophle Kottérus, celles de Christine Poniatovia, et celles de Nicolas Drabicius. Comenius en publia l'abrégé l'an 1660, sous le titre de : *Revelationum divinarum in usum seculi nostri factarum Epitome*. Il redonna au public l'ouvrage entier avec des augmentations, sous le titre de : *Lux à tenebris novis radiis aucta, etc.* Cette dernière édition contient la suite des révélations de Drabicius, jusques en l'année 1666. Un professeur en théologie à Franeker, Polonais de nation, nommé Nicolas Arnoldus, écrivit publiquement et promptement contre cet ouvrage, et répliqua à l'Apologie de Comenius. Desmarets, professeur en théologie à Groningue, attaqua ce même ouvrage dans ses thèses, de *tribus Videntibus*, l'an 1659, et lorsque dix ans après il publia une réponse (3) à un écrit de Comenius touchant le règne de mille ans, il lui reprocha plus d'une fois et avec beaucoup de force, l'impression de ces trois prétendus prophètes. Cet ouvrage, au bout de quelques années, tomba dans l'oubli et dans le mépris ; mais lorsque les Turcs assiégèrent Vienne, l'an 1683, il fut extrêmement recherché. Ceux qui en avaient mis les exemplaires dans un galetas, où ils croupissaient depuis long-temps, les en tirèrent, et en vendirent plusieurs à un gros prix ; et si les Turcs avaient pris Vienne, je ne doute point qu'il n'eût fallu travailler à une nouvelle édition, quelque chers qu'eussent été

les exemplaires. On en demandait beaucoup en France ; M. d'Avaux y en envoya. C'est ce qui fait que l'on est surpris que M. Jurieu ait supposé, l'an 1691, que Drabicius n'était point connu à Paris. Cette supposition n'est point pardonnable, puisqu'il n'y avait pas long-temps qu'il avait lui-même fort contribué à faire voler par toute la terre le nom de ce fanatique. Outre qu'il alléguait cette mauvaise supposition comme une preuve d'un crime d'état ; car il prétendit que l'Avis aux Réfugiés, faisant mention de Drabicius, ne pouvait pas avoir été fait en France. Ce sont là des choses que mes lecteurs auraient de la peine à croire ; c'est pourquoi il est nécessaire que je les prouve en rapportant ce qui lui fut répondu. Voici donc ce que l'auteur qu'il accusait lui répondit (4).

« La première de ses preuves est » que l'Avis aux Réfugiés n'a pas été » fait à Paris. Or voici comment il le » démontre.

« Celui (*) qui a fait cet Avis fait » le détail des prophéties de Drabicius : il l'a vu, il l'a lu, et il en » sait toutes les particularités.

« Or les savans de Paris savent à » peine le nom de Drabicius.

« Donc l'auteur de l'Avis n'est pas » à Paris.

« Si je lui niais la première proposition, je suis bien sûr qu'il ne » la prouverait de sa vie, parce qu'il » ne paraît point par l'Avis aux Réfugiés, que celui qui en est l'auteur » sache autre chose de Drabicius, » sinon qu'il a tâché d'exciter à la » guerre contre le maison d'Autriche » tout ce qu'il a pu. Où est l'homme » de lettres qui n'en puisse savoir » autant sans avoir jamais lu le livre » de ce prophète ?

« Mais la seconde proposition est » encore plus visiblement fautive. Car » pour ne pas dire que durant le » siège de Vienne on parlait fort en » France du livre de Drabicius, et » qu'on en manda d'ici plusieurs » exemplaires (moi-même je fus » prié par un de mes amis de Rouen » de lui en envoyer un) ; qui ne sait

(1) Dans l'article de DRABICIUS, citation (r), tom. VI, pag. 3.

(2) Il s'appelait Laurent de Geer.

(3) Intitulée : *Antirrheticus, sive Defensio pii zeli*, etc., contra J.-A. Comenium.

(4) Dans la *Cabale chimérique*, pag. 130 et suiv. de la seconde édition.

(*) Pag. 18.

» que les grands éloges que M. Jurien
 » a donnés au triumvirat prophéti-
 » que, je veux dire à Christina Po-
 » niatovia, à Kottérus et à Drabi-
 » cius, dans un (*) ouvrage plus
 » commun et plus répandu que les
 » almanachs de l'année, comme il
 » s'en glorifie (**) lui-même, se ser-
 » vant de la plus juste comparaison
 » que l'on vit jamais : qui ne sait,
 » dis-je, que ces grands éloges don-
 » nés à Drabicius, et si capables de
 » faire parler de ce prophète, ont
 » valu au panégyriste certaines cen-
 » sures bien mortifiantes de la part
 » de M. (***) l'évêque de Meaux et de
 » M. (****) Pélisson, dans des livres
 » publiés à Paris avant l'impression
 » de l'Avis aux Réfugiés ? Qui peut
 » douter que la satire qui a tant
 » couru le monde depuis l'an 1684,
 » sous le titre d'*Esprit de M. Ar-*
nauld, n'ait excité dans l'âme
 » d'une infinité de Français la curio-
 » sité de connaître les prophéties de
 » Drabicius, dont M. Jurieu trace
 » là le (****) plan de telle sorte, qu'il
 » promet d'un côté de la part de
 » Drabicius au public la ruine de la
 » maison d'Autriche, au roi de
 » France la couronne impériale, aux
 » Turcs la prise de Vienne, de la
 » Carinthie, de la Styrie, et la des-
 » truction de la république de Venise
 » et de la ville de Rome ; et qu'il
 » promet d'autre côté, au nom de
 » ceux de la religion, tout ce qu'ils
 » pourront pour accomplir ces pro-
 » phéties ? » Il faudrait que les sa-
 » vans de Paris fussent bien stupides,
 » ils ne s'étaient pas informés d'un
 » ouvrage dont M. Jurieu a donné l'i-
 » de que l'on va voir. Je trouvais,
 » l'il (5), dans les prophéties de Kot-
 » rus, de Christine et de Drabicius
 » le Coménius a publiées, quelque
 » chose de grand et de surprenant. Kot-
 » rus, qui est le premier de ces trois
 » prophètes, est grand et magnifique ;
 » ses images de ses visions ont tant de

majesté et tant de noblesse, que celles
 des anciens prophètes n'en ont pas
 davantage. Elles sont aussi admira-
 blement concertées ; tout s'y soutient,
 et rien ne se dément. Il m'est incon-
 cevable comment un simple artisan
 peut avoir imaginé d'aussi grandes
 choses sans le secours de Dieu. Les
 deux années de la prophétie de Chris-
 tine sont, à mon sens, une suite de
 miracles aussi grands qu'il en soit
 arrivé depuis les apôtres. Et même
 je ne trouve rien dans la vie des plus
 grands prophètes, de plus miraculeux
 que ce qui est arrivé à cette fille.
 Drabicius a aussi ses grandeurs ; mais
 il a beaucoup plus d'obscurités et de
 difficultés. Ces trois prophètes s'ac-
 cordent à prédire la chute de l'empire
 anti-chrétien, comme devant arriver
 bientôt. Mais on y trouve d'autre
 part, tant de choses qui achoppent,
 qu'on ne saurait affermir son cœur
 là-dessus. Si cela n'eût point excité
 l'envie de connaître la compilation
 prophétique de Coménius, pour le
 moins la curiosité en serait venue à
 ceux qui virent les Réflexions sur les
 Différens de religion. Car il est im-
 possible, quand on a remarqué beau-
 coup de fierté dans un écrivain, de
 ne sentir pas quelque joie de le voir
 mortifié de la manière que M. Pellis-
 son mortifia M. Jurieu par ces paro-
 les : *Prophète et plus que prophète,*
précurseur sans doute du règne de
mille ans qu'il nous annonce, au
moins qu'il se donne l'autorité de ré-
former, corriger et châtier, quand il
lui plaît, ceux qu'il a formellement
reconnus pour inspirés et pour pro-
phètes ()*, gens au reste que les évé-
 nemens ont déjà convaincus de cent
 impostures, et que le ciel vient de
 confondre aux yeux de toute la terre
 par la prise de Bude, quoiqu'ils nous
 eussent assuré de la part de Dieu,
 qu'elle ne reviendrait jamais aux chré-
 tiens par la force des armes, mais
 par un traité avec les Turcs (6). Il
 donna (7) les preuves formelles de
 tout ceci, en citant les propres paroles

(*) Accomplissement des Prophéties, imprimé
 1686.

(**) XXI^e. lettre pastorale de 1689.

(***) Histoire des Variations, lib. XIII, num.
 imprimée en 1688.

(****) Réflexions sur les Différens de religion,
 I^{re} part., imprimée en 1687.

(5) Tom. II, pag. 291.

(6) Préface de l'Accomplissement des Prophé-
 ties, imprimé l'an 1686.

(*) Christophle Kottérus, de Silésie. Christine
 Poniatovia, de Buhème. Nicolas Drabicius,
 de Moravie.

(6) Réflexions sur les Différens de religion,
 II^e part., sect. XVII, pag. 435, édit. d'Am-
 sterдам, 1689.

(7) La même, pag. 501 et suiv. Voyez aussi
 les Chimères de M. Jurieu, IV^e part., p. 141.

de M. Jurieu (8), et les endroits où Drabicius a dit si précisément que Bude ne sortirait des mains du Turc qu'à l'amiable. Quand on est disposé envers un auteur, comme on l'était à Paris à l'égard de M. Jurieu, on est si aise de le voir convaincu, ou d'imposture ou de fanatisme, qu'on cherche cette conviction dans sa source : *Mais est-il bien vrai, se demande-t-on, que Drabicius ait dit cela? ne pourrait-on pas le voir de ses propres yeux, afin qu'il ne restât aucun scrupule qui fût capable de diminuer le ridicule d'une telle scène?* On cherche alors un exemplaire de Drabicius, partout où l'on s'imagine qu'on le trouvera; et si l'on n'en peut rencontrer on ne laisse pas d'être imprimé de ce nom, et de le garder comme un jouet.

Personne ne pourra dire que je m'écarte de mon sujet : car puisque c'est une fausseté de fait que de dire que le nom de Drabicius était à peine connu en France, l'an 1690, elle est du ressort de ce Dictionnaire; et j'ai dû me servir de toutes les preuves qui réfutaient cette fausseté.

Si l'on s'était contenté de dire, qu'en comparaison du bruit que le nom de Drabicius aurait fait en France, au cas que les Turcs eussent pris Vienne, il n'était presque pas connu à Paris, quand l'Avis aux Réfugiés fut composé, je ne pense pas qu'on eût eu tort : car la prise de Vienne aurait plus fait parler de Drabicius que du grand visir. Le livre que M. Jurieu avait composé pendant le siège de cette ville, pour faire l'éloge et l'apologie des trois prophètes de Comenius, par de beaux éclaircissemens et par de doctes commentaires, aurait été traduit en diverses langues, et aurait rendu Drabicius, pendant long-temps, l'entretien des compagnies. Tout cela fut perdu pour la mémoire de Drabicius par la levée du siège : le grand Sobieski, de deux ou trois cents lieues loin, détruisit un livre qui était tout prêt à être donné à l'imprimeur. Je commençai à connaître, pendant le siège de Vienne, combien je m'étais trompé, en croyant que l'on était enfin revenu de ces espérances chiméri-

ques, qu'on avait tant de fois fondées sur des visions. Je trouvais partout des gens qui ne me parlaient que des prophéties de Drabicius, avec mille marques de persuasion, et qui bâtissaient en l'air châteaux sur châteaux, de telle sorte que dans un moment ils en étaient à détruire Babylone. Ils ne pouvaient assez admirer que Drabicius eût rencontré si heureusement à l'égard de Tékéli. C'est là où je le voulais; car je leur faisais voir que Tékéli, qui était alors le grand acteur de cet opéra, ne fait aucune figure dans le livre de Drabicius, ce qui est une nullité visible. Je ne doute point que les Français n'eussent bien levé l'oreille, si l'entreprise du grand visir avait réussi. Ils auraient volontiers prêté la main aux crédules touchant les visions de Drabicius, vu qu'elles promettent l'empire au roi de France. Il est donc certain que le nom de ce faux prophète serait devenu à Paris incomparablement plus fameux, si les Turcs avaient pris Vienne.

(B) *Il fut..... l'an 1625, à la cour de Brandebourg.* L'électeur Georges Guillaume, ayant ouï le grand bruit que l'on faisait des révélations de Kottérus, voulut voir cet homme. Il le donna à examiner aux théologiens de Francfort-sur-l'Oder, après quoi il le fit venir deux fois à Berlin, premièrement en l'année 1625, et puis l'an 1626. La renommée de cet homme, parvenue jusqu'à Strasbourg, y frappa tellement un des bourgeois, qu'il envoya un messenger en Silésie, pour prier Kottérus de lui éclaircir soixante-deux points, et de s'en venir à Strasbourg, où son ministère prophétique jouirait d'une plus grande sûreté. Kottérus répondit aux soixante-deux questions, s'excusa d'aller à Strasbourg sur ce que l'esprit ne lui en donnait point l'ordre, et souffrit que son portrait fût envoyé au bourgeois (9).

(C) *Il fit connaissance... avec Jean Amos Comenius, qui se rendit le promoteur de ses prophéties.* Après les édits de l'empereur, qui ordonnèrent aux ministres de Bohême et de Moravie, l'an 1624, de sortir hors du pays, il fut résolu dans une assem-

(8) *Celles que j'ai rapportées ci-dessus, de la préface de l'Accomplissement des Prophéties.*

(9) Comenius, in *Epitome Revelationum*, append. III, pag. m. 209.

blée secrète, au mois de mars 1625, que les ministres de Bohême se retireraient dans la Pologne, et ceux de Moravie dans la Hongrie, et qu'on en députerait quelques-uns avec des lettres, tant en Pologne qu'en Hongrie, pour y préparer la réception. Comenius fut député en Pologne. En passant par Gorlitz dans la Lusace, le gouverneur du jeune comte de Zérétin lui apprit comme une nouvelle fort consolante que la ruine de l'antechrist était prochaine, vu ce que le Saint-Esprit en révélait à un bon homme de Silésie, nommé Christophe Kottérus. Il en raconta et en lut divers morceaux, et parce que Comenius faisait trop le difficile, il l'exhorta à se porter sur les lieux pour y conférer avec le prophète. Comenius, passant par Sprottaw, demanda à voir Kottérus : sa femme lui répondit qu'il avait été mandé par l'électeur de Brandebourg : le pasteur du lieu (10) lui confirma la même chose ; il l'assura que Kottérus était un véritable voyant, et lui donna à lire ses révélations. Comenius, en attendant que Kottérus fût revenu, médita ce manuscrit, et en fut étonné. Peu après il vit Kottérus ; il fit son voyage ; il revint bientôt à Sprottaw ; il traduisit en langage bohémien le manuscrit des Révélations, et se convainquit pleinement qu'elles ne venaient que de Dieu. Il retourna en Pologne, et y mena le prophète, qui lui apprit en chemin qu'il savait, par révélation, qu'il se tiendrait un concile de toute la chrétienté, où l'on proposerait le pape, et où l'on ferait un canon qui défendrait à toutes personnes d'usurper jamais le titre de pape universel. Comenius lui représenta qu'il n'avait point lu cet article dans le manuscrit. Kottérus lui répondit : *Je n'ai point eu ordre de le cacher, mais je l'ai appris pourtant.* Au retour de Pologne, Comenius se rendit chez Kottérus, et s'en alla à Berlin, où il trouva que, même parmi les réfugiés de Bohême et de Moravie, on faisait des jugemens bien différens de cet homme : les uns le prenaient pour un véritable prophète, principalement lorsqu'ils apprennent, par les nouvelles de la poste, que le roi de Danemarck levait des

e) Il se nommait Abraham Menckius.

troupes ; les autres disaient que Kottérus était un fourbe qui, ayant mangé tout son bien, et ne sachant que faire pour vivre, s'était érigé en prophète. *Alii rursùm ex iisdem meis scabiosissima de Kottéro effutiebant : helluonem, rei suæ decoctorem, desperationeque ad prophetandum adactum dictitantes, mira que de prophetiis ipsius mendacia inter se spargentes, mihi que referentes* (11). Cela inquiétait Comenius ; mais Christophe Pélargus, surintendant général des églises de Brandebourg, qui avait examiné Kottérus par l'ordre de l'électeur, le rassura, en lui disant qu'il ne fallait point douter de la mission extraordinaire de cet homme (12), ni se repentir d'avoir traduit en langage bohémien ses Révélations. Cette traduction ne fut point tenue secrète, comme l'auteur dit qu'il l'avait recommandé ; on la fit voir à des gens qui en voulurent retenir copie, et ainsi les copies s'en multiplièrent prodigieusement dans la Bohême : il ne s'en faut pas étonner ; c'était un livre qui promettait cent triomphes au roi Fridéric. Quelque temps après il fut imprimé en bohémien, à Perna dans la Misnie, avec des éloges et des notes marginales. Mais tous les ministres ne donnèrent pas dans le panneau : il y en eut deux qui, avec quelques anciens, trouvèrent mauvais que l'on copiât ce livre : l'intérêt de la vraie foi, et le péril humain où l'on s'exposait, furent les deux causes qui les firent opiner à la suppression de ces chimères ; soit qu'elles ne fussent qu'un jeu d'esprit, soit qu'elles fussent les songes creux d'un fanatique. *Scriptum illud (sive id ab*

(11) Comenius, Hist. Revelat., pag. 21.

(12) *Vides hanc bibliothecam meam (instructissimam habebat, celeberrimam ob eam totam per Germaniam, quo me secretius hoc colloquium expetentem introduxerat) omnes auctores, antiquos et recentes consului, ut quid de questione illa, Utrum post Christum et apostolos, ob signatumque Novi fœderis Canonem, ullæ novæ admittendæ sint, divinæ vel angelicæ, revelationes, sentiendum sit cognoscerem ? Sed nemo me scrupulis liberare potuit. Ego igitur ad preces conversus, ardentissimè invocabam Deum (sæpè etiam noctu surgens et me in faciem provocans) ut ne pateretur illud ecclesiæ suæ orans. Post omnia verò tandem pensitata, divinitusque suggesta, non aliud habeo quod dicam, nisi DEUM MISSISSE ANGELUM SUUM qui nuntiaret nobis servis suis ea, quæ oportet fieri citò : (quæ sunt Angeli verba Apoc. 22, 6.) Comenii Hist. Revel., pag. 21.*

aliquo ingenioso confictum, sive ab ipso fanatico homine conscriptum esset) suppressi petierunt. Duplex enim subesse periculum: et conscientiarum, si se homines à certo Dei Verbo ad incerta id genus figmenta abduci paterentur; et corporis atque vitæ, si hæc in adversariorum veniant manus (13). L'an 1626, l'électrice Julienne, mère du roi Fridéric, ayant fait savoir à un grand seigneur de Moravie, qui aussi-bien qu'elle était alors en refuge à Berlin, qu'elle avait reçu une lettre du roi son fils, par laquelle il demandait si l'on pourrait avoir, par écrit, les prophéties de l'homme de Silésie, ce grand seigneur en fit copier un exemplaire, et ne pouvant pas le donner lui-même, à cause qu'il était malade, il en chargea Comenius, qui était alors à Berlin. Comenius ne s'amusa point à le remettre à l'électrice, il alla tout droit au roi qui était alors à la Haye; il demanda audience; il le harangua, et lui dit entre autres choses, que puisque sa majesté et ses enfans étaient les principaux personnages dans cette divine comédie, ceux qui avaient ce manuscrit auraient cru se rendre absurdes, s'ils ne l'avaient pas communiqué à sa majesté. Cujus (Kotteri) omnia cum sint in scriptum relata, ibidemque majestas vestra, cum progenie sua, tanquam primaria in hæc Dei comœdia introducitur persona: absurdum visum est illis, qui ea suis hactenus custodierunt manibus, ad notitiam majestatis vestræ hæc non deduci. Non quidem ut majestati vestræ ista præcisè credendi imponatur necessitas: sed, primum, ut hæc apud majestatem vestram tanquam in archivo sacro asserventur, in futurum testimonium: nè, si demum post completa prædicta hæc palàm fiant, ex eventu sic esse collecta, suspicari quis, aut calumniari, possit. Deinde, ut occasio sit attendendi, num fortè divina providentia tales in eventus res disponat. (Nam si de imminente rerum mutatione politicos discursus, vel astrologicas prædictiones, aut similes prudentiorum conjecturas, cognoscere non aspernamur, cur hæc ab altiori venientia principio aspernari libeat?) Curarunt itaque ex authentico descri-

(13) Comenius, Hist. Revel., pag. 23.

bi exemplar, quod majestati vestræ per me humili cum observantia exhibent: simulque exhibui (14). Ce n'est pas, ajouta-t-il, que l'on veuille lui imposer la nécessité de croire ces choses, mais on souhaite qu'elle les garde dans ses archives, afin que, si l'événement les confirme, personne ne puisse chicaner que les prédictions sont venues après coup, et afin aussi qu'elle ait là une occasion de prendre garde si la Providence prépare les voies à ces grandes révolutions.

C'est ici le fin du mystère: on veut que les princes capables d'exécuter, et intéressés à l'exécution, en forment le dessein et l'envie avec l'espérance d'y réussir. Voilà très-souvent le premier ressort de nos devins et de nos commentateurs apocalyptiques, et de ceux qui les soutiennent. Mais revenons au fil historique.

Comenius fut reçu et congédié honnêtement du roi Fridéric, et s'en alla en Bohême, où Kottérus se rendit aussi au mois d'octobre 1626, et conféra avec des ministres et avec des gentilshommes (15).

Voici un passage où je ne vois point d'exactitude. *Quam turpiter verò in horum (Kotteri et Drabici) et Christinae Poniatoviae virginis Bohemæ conatibus, qui ejusdem omnino farinae erant, juvandis modò dictus Comenius se dederit, à Voëtii Dispp., part. 2, p. 1080, liquet (16). C'est ainsi que parle M. Hartnac dans sa nouvelle édition de l'Histoire ecclésiastique de Micrælius. Il venait de condamner les prétendues prophéties de Kottérus, et Comenius qui les avait publiées: il venait de dire que l'on fit couper la main et la tête à Drabicius, qui avait bien mérité ce châtimement (17), et tout aussitôt il ajoute: qu'il paraît par la page 1080 du II^e. tome des Disputes de Voëtius, que Comenius commit une faute très-*

(14) Ibidem, pag. 76.

(15) Tiré de l'Histoire Revelationum, publiée par Comenius, l'an 1659, pag. 15 et suiv.

(16) Micræl., Histor. eccles., pag. 236, édit. 1699.

(17) Interceptus in illo regno (Hungariæ Drabicius) capite manique amputatus, libro quoque cui titulus: Lux in tenebris, infami loco combusto dignam penam lauit. Idem, ibid. Fœder. tom. VI, pag. 7, la citation (18) de l'archevêque Drabicius.

montense en publiant les révélations de ces gens-là. J'ai consulté cet endroit de Voëtius ; mais ni dans la page 1080, ni dans la suivante, il n'y a quoi que ce soit qui se rapporte à Comenius.

(D) *On le mit au pilori.*] Voici les paroles de Comenius : *Post aliquot adhuc mensium deliberationem ignominiae poena affecerunt tali. Eductum carcere collocarunt ad cippum fori, ferro adstrictum collari, affixaque supra caput schedâ, cui inscriptum fuit : Illic est pseudo-propheta ille, qui prœdixit quae non evenerunt. Hoc in spatio sic spectaculo relictus, per ictorem urbe fuit eductus, exireque patriâ, nec in Caesaris ditiones redire sub capitis poenâ jussus* (18).

(E) *C'est par une faute d'impression que le Dictionnaire de Moréri lui donne quatre-vingt-douze ans de vie.*] On le fait naître l'an 1585, et mourir l'an 1647 : il a donc vécu 62 ans, et non pas 92 ; mais les imprimeurs prenaient souvent l'un pour l'autre, le chiffre 6 et le chiffre 9.

(F) *On ne peut disculper Comenius touchant l'impression de ces sortes de prophéties.*] Dieu me garde de prononcer jugement sur ce qui se passe dans le cœur de mon prochain : c'est le Dieu seul que ces mystères relèvent ; mais il y a des occasions où l'on peut dire ce que l'on pense sur ces apparences. A plus forte raison n'est-il permis de rapporter historiquement ce que d'autres ont pensé sur la conduite de Comenius. Pendant qu'il demeurait en Prusse, on délibéra sur son chapitre dans la cour de quelques princes, et l'on mit en cas de conscience à examiner s'il ne méritait point la peine que la loi de Dieu ordonne contre les faux prophètes. On l'a soupçonné d'avoir servi de conseil et de secrétaire à ceux qui machinaient une irruption dans la Bohême, et qui l'auraient exécutée, si les Anglais (19) leur avaient fourni les secours qui leur avaient été demandés. Lui et ses semblables passèrent pour les instigateurs de la guerre que Ragotski et les princes Radzivil entreprirent contre la Pologne. L'é-

glise de Dieu à délivrer de la tyrannie papale était l'objet qu'on leur mit devant les yeux pour leur faire prendre les armes. Je ne dis rien là dont je n'aie un bon garant ; car voici ce qu'Arnoldus écrit à Comenius. *Prævaricatio illa, quam dicis, tanti tamen non fuit, ut super ea in aulis principum deliberaretur, casus conscientiae formati viris doctis decidendi mitterentur, an sim falsus propheta, et consequenter, an in me poena divinitus in falsos prophetas statuta animadvertendum non esset, quod de te in Borussid cum adhuc morarer perscriptum memini, et forte autographum illarum litterarum adhuc possideo. Tanti, inquam, non fuit illa prævaricatio, ut propter eam πολυπράγμων audirem, ac desertâ statione meâ professorid magnatibus pro flabello in concitandis moribus bellicis essem, uti de te rumor est, qui à manu et consiliis intimis fuisso illis dice- ris, qui in Bohemiam irruptionem ante annos moliebantur, si modò annuissent illorum votis Angli sollicitati. Ego id non dico, quanquam stylus litterarum tuo non sit absimilis. Jam per rumores in Borussid (uti nisi me omnino fallat memoria illinc ad te perscripsi), audiveram, principes Radzivilios et Rakocium à vobis fuisse inductos, qui arma contra Polonos capessèrent, spe liberandæ ecclesiæ à tyrannide pontificiâ, cujus rei haud exigua passim in volumine illo triuno extant argumenta. Ego tamen non desinio* (20). Je ne suis pas étonné que Comenius ait été suspect de machinations politiques et d'intrigues de guerre ; car un théologien voyageur autant que lui, et qui a si souvent des affaires à la cour des princes, est un homme en qui l'on ne doit pas trop se fier. L'électrice, mère du roi Frédéric, demande si l'on peut trouver un recueil des prophéties de Kottérus : celui à qui elle s'adresse en fait faire une copie, et ne pouvant la donner lui-même, il en charge Comenius. Celui-ci qui est à Berlin, et qui n'a que deux pas à faire pour la donner à l'électrice, aime mieux venir à la Haye, afin de la donner en main propre au roi Frédéric, et de le haranguer sur le contenu du livre,

(18) *Historia Revelat.*, pag. 28.

(19) *C'était au temps de Cromwel.* Voyez *article de COMENIUS*, tom. V, pag. 266, rem. G), num. VI.

(20) Arnoldus, in *Disertum theologico contra Comenium*, pag. 20.

dont le pis-aller, disait-il, était de faire faire attention aux occurrences (21). Cela sent fort le manège d'une prophétie de faction. On prédit ce que l'on souhaite de faire entreprendre, et puis on remue ciel et terre pour engager à l'entreprise ceux qu'on y croit propres. Il y a beaucoup d'apparence que la forte application avec laquelle Comenius travailla à la réunion des protestans (22), venait de l'envie de former un puissant parti, qui par les armes charnelles accomplît les prophéties. Une autre chose a fait tort à Comenius. Il était docte et habile; il raisonnait de bon sens dans d'autres matières; il payait d'esprit dans celles-ci; on ne voyait rien en sa personne qui sentît l'enthousiaste. Cela portait à croire qu'il n'était point persuadé de ce qu'il disait. Il peut y avoir, et il y a quelquefois de l'imposture dans les grimaces extatiques; mais ceux qui se vantent d'inspiration, sans marquer d'ailleurs ou sur leur visage, ou dans leurs paroles, que leur cerveau est détraqué, et sans sortir jamais de leur état naturel, sont incomparablement plus suspects de fourberie, que ceux qui de temps en temps souffrent quelques convulsions comme la sibylle, plus ou moins.

. Deus ecce, Deus : cui talia fanti,
Ante fores subito non vultus, non color unus,
Non comas mansere comas : sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument : majorque videri,
Nec mortale sonans, adflata est numine
quando
Jam propiore Dei (23).
At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os ravidum, fera corda domans, angitque
premoendo (24).

Je consens qu'on ne soupçonne de Comenius rien de sinistre. Mais que dira-t-on contre ceux qui trouvent mauvais qu'il ait débité pour divines les révélations de Kottérus, lors mé-

me que l'événement en avait montré la fausseté (25)? J'avoue que cela me paraît inexcusable. Et quant à Drabicius, se pouvait-on imaginer que ce fût Dieu qui l'inspirât? Si Dieu l'avait inspiré, il aurait fortement voulu que Ragotski détruisît la maison d'Autriche, et sût que le ciel le destinait à ce grand ouvrage. Mais si Dieu avait voulu cela fortement, n'eût-il pas inspiré à ce prince l'envie de faire la guerre à l'empereur, ou du moins un peu de crédulité pour Drabicius? Voici un fait qui témoigne l'entêtement de Comenius. Son gendre (26) pria Arnoldus, professeur en théologie à Franeker, d'assister de ses bons avis son beau-père, qui semblait hésiter sur l'impression des trois prophètes. Arnoldus conseilla qu'on ne les imprimât point (27); le beau-fils conseillait la même chose (28), et se fondait sur de très-fortes raisons. Mais Comenius n'avait garde de déférer à l'avis de deux personnes, puisqu'il n'avait nul égard au décret des églises polonaises, qui, après avoir examiné les révélations prétendues de Kottérus et de Christine Poniatovia, les condamnèrent pour jamais à la suppression (29).

(G) *Les Turcs, qui, selon lui, devaient ruiner la maison d'Autriche, l'ont remise sur le pinacle par leurs pertes continuelles.*] Voyez sur cela les insultes malhonnêtes de l'Avis aux Réfugiés. Il est certain, dit-il (30), que la gloire et le bonheur de sa majesté impériale dans cette guerre contre les Turcs sont admirables, et qu'à l'éternelle confusion des prophéties de votre DRABICIUS, Dieu a fait obtenir à ce prince plus de grands succès qu'à l'empereur Charles-Quint. Ce faux prophète, plus empressé à maudire que Balaam qui, même lorsqu'un roi voisin l'en solli-

(21) Voyez, ci-dessus, la remarque (C), vers le milieu.

(22) Il avoue, dans son livre de *Uno necessario*, que l'un des trois labyrinthes où il s'était embarrassé était le *Pseudoirenicum*, sive variè, noxiè prorsusque exitiosè circa fidem dissidentes Christianos reconciliandi desiderium. Voyez Spizelius, in *Infelice Litterato*, pag. 1025.

(23) Virgil., *Æn.*, lib. VI, vs. 46.

(24) *Ibidem*, vs. 77.

(25) On lui a prouvé, par ses propres paroles, qu'il croyait fausses quelques-unes des prédictions de Drabicius; celle, par exemple, qui portait que Comenius assisterait à Presbourg au couronnement du roi de Hongrie. Arnoldus, in *Discursu theologico contra Comeniam*, pag. 4.

(26) Il s'appelait Figulus.

(27) In *Discursu theologico*, pag. 5.

(28) *Ibidem*, pag. 56.

(29) *Kottërianæ et Poniatovianæ visiones et vana ad silentium et tenebras fuerunt ab illis condemnatæ.* Arnoldus, *ibid.*, pag. 28.

(30) *Pag.* 357.

était avec de grandes promesses , ne voulut rien précipiter , a lancé pendant plusieurs années sur la maison d'Autriche les plus effroyables malédictions qui lui montaient dans l'esprit ; et il l'avait pour ainsi dire dévouée aux furies , et aux dieux infernaux , Diris et numinibus infernis , à cause qu'elle avait persécuté votre religion. Mais l'événement a fait voir qu'il n'entendait pas ce métier-là , et qu'il n'avait pas fort bonne main à maudire. Jamais homme ne mérita moins que lui l'éloge qui fut donné à Balaam , celui que tu béniras sera béni , et celui que tu maudiras sera maudit ; et si toutes vos imprécations prophétiques ressemblent à celles de Drabicius , il y aura presse désormais à souhaiter vos malédictions , et on vous enverra chercher avec plus d'importunité pour les recevoir , que le roi des Moabites n'en employa pour tâcher de jeter sur ses ennemis celles du faux prophète Balaam. Depuis l'impression de cet avis la prospérité des armes de l'empereur a été interrompue quelquefois (31) ; mais ce n'a été pour les Turcs qu'un petit répit : leur mauvaise fortune a recommencé bientôt à déployer toute sa fureur. Elle pensa les accabler l'année dernière (32) , elle leur fit sentir partout son indignation , en Dalmatie , en Hongrie , en Pologne , sur l'Archipel ; et s'il en faut croire nos nouvellistes , ils perdirent deux batailles navales en très-peu de temps , l'hiver dernier , quoique les vainqueurs n'aient pas trouvé à propos de poursuivre leur victoire , mais plutôt d'abandonner l'île de Chio. Le nouveau sultan relève en quelque façon les espérances de la Porte. On lui appliqua ce que Florus a dit de Trajan (33) ; mais jusques ici il ne paraît point par les relations de nos nouvellistes qu'il ait eu beaucoup de succès. Et pour ce qui est de Tékéli , que l'on nous donnait pendant le

siège de Vienne pour le principal héros de Drabicius , nous venons d'apprendre par les gazettes , que les Turcs , las de la malignité opiniâtre de son étoile , l'ont enfermé dans les Sept-Tours.

Voilà ce que je disais au mois d'octobre 1695 , pendant qu'on voyait une espèce de suspension de la bonne et de la glorieuse fortune des armes impériales en Hongrie. Les gazettes de Paris amplifiaient de jour en jour la victoire que le sultan avait remportée depuis peu : les autres gazettes ne cessaient de l'exténuer. On ne savait pas encore quels seraient les nouvellistes qui pourraient mettre dans leur parti les suites de ce combat. Les progrès des Turcs eussent confirmé les relations de Paris , et réfuté celles de Hollande et d'Allemagne. Ils n'en firent point , ils se retirèrent peu après dans leurs états sans avoir fait aucune démarche de vainqueur , et par-là le procès fut terminé à la confusion des nouvellistes de Paris. La fortune de sa majesté impériale reprit le dessus dans la suite , et principalement en 1697 , par une défaite des Ottomans si complète , si honteuse , si pernicieuse , qu'il n'y en a guère de semblables dans leurs annales. Le sultan qui s'y trouva en personne , fut si atterré de ce coup qu'il n'aspira qu'à la paix , et qu'il l'accepta l'année suivante aux conditions qu'on voulut bien lui prescrire , et qui étaient les plus glorieuses et les plus utiles du monde à sa majesté impériale. Jamais faux prophètes n'ont essuyé des affronts aussi sanglans que ceux que les prophéties publiées par Coménius recurent par ce grand traité de paix. L'empereur , qu'elles avaient tant menacé , y mortifia , y humilia , y foula aux pieds la fierté des Ottomans à qui elles avaient promis tant de conquêtes sur la maison d'Autriche. Il joignit l'éclat d'une paix utile à la gloire qui avait accompagné ses armes , et qui l'avait fait triompher tant par la réduction des plus fortes places , que par le gain de plusieurs batailles. Il fait tout ce qu'il lui platt en Transylvanie ; il a rendu héréditaire un royaume qui avait été toujours électif (34) ; il n'en possédait

(31) Par exemple , lorsque les Turcs reprirent Belgrade , l'an 1690.

(32) On écrit ceci au mois d'octobre 1695 , lorsque nos gazettes ont déjà réduit à peu de chose la perte que les impériaux ont faite au combat de Lugos.

(33) Quibus inertia Caesarum quasi consenuit igne decoxit , nisi quod sub Traiano principe reves laceratos , et prater spem omnium , senectus imperii , quasi reddidit juvenata , revirescit. Tacitus , in Promio , xxi.

(34) Celui de Hongrie.

qu'une petite partie, il le possède tout entier. Que dirons-nous des avantages et de la gloire qu'il remporta dans le traité de Ryswick, par le recouvrement de tant de pays que l'on avait ôtés à l'Empire, ou à ses alliés, et par la réunion de Fribourg et de Brissac aux états héréditaires de la maison d'Autriche ? Si ce prince est heureux au dehors, il ne l'est pas moins au dedans : la fécondité, les mariages, etc., font prospérer sa famille : son second fils est destiné à recueillir presque toute la succession du roi d'Espagne, par des transactions que la France même a consenti de conclure (35). Profitez de ces confusions des faux prophètes de Coménius, vous tous qui avez l'audace de menacer de l'Apocalypse ceux qui ne vous plaisent pas.

(H) *On a les mêmes soupçons contre un ministre dont les prophéties sont plus récentes.*] Ce que j'ai dit de Coménius, je le dis aussi d'un fameux théologien de Rotterdam, qui a expliqué les prophéties de l'Écriture avec une très-hardie prétention d'avoir été inspiré. Je ne prétends point juger de son intérieur, et je consens que l'on croie qu'il n'a point agi contre sa conscience ; mais personne ne doit trouver mauvais que je dise qu'on l'a soupçonné de n'avoir eu autre dessein que de soulever les peuples, et de mettre l'Europe en feu. On se fonde sur ce qu'il n'a paru en lui aucun signe de confusion, après que l'événement a démenti ses prophéties de la manière du monde la plus incontestable. Il avait, dit-on, une si haute opinion de ses lumières et de son esprit, qu'il serait tombé dans un chagrin et dans un abattement mortel, par une épreuve d'illusion et d'ignorance aussi terrible que le serait celle-ci ; mais étant convaincu intérieurement qu'il n'a point été trompé, il a conservé pour son esprit toute la même bonne opinion qu'il en avait auparavant, et ainsi le mauvais succès d'une prophétie qui n'était qu'un jeu de passe-passe à son égard ne l'a point humilié. On appuie aussi sur ce qu'à l'exemple de

Coménius, il a fait une tentative pour la réunion des luthériens et des réformés (36), dans l'espérance, dit-on, de grossir le nombre des troupes qui attaqueraient l'antechrist. Encore un coup, je consens qu'on ne regarde ceci que comme un récit fidèle de ce que plusieurs disent et pensent. Passons plus avant : voyons ce que l'un de ses adversaires a publié (37). « Il faut être stupide pour » ne pas découvrir un artifice si grossier, surtout quand il semble vous » en avertir lui-même, et laisser par-ci par-là dans ses écrits, comme » des pierres d'attente pour vous découvrir un jour son secret, et se » mettre à couvert de vos reproches. » Il est certain, vous dit-il en un » endroit (*), que souvent les prophéties supposées ou véritables ont » inspiré à ceux pour qui elles ont » été faites les desseins d'entreprendre » les choses qui leur étaient promises. Il n'en faut pas davantage » aux gens de bon esprit, pour leur » faire entendre son intention, et » connaître ses vues. Et ailleurs : » Peut-être saura-t-on quelque jour » la principale raison qui m'a fait » parler d'une manière si décisive, » et d'un air si persuadé sur l'explication des prophéties. On le saura, » nos très-chers frères, de la manière dont il lui plaira alors. S'il » s'est mécompté, comme il est aisé » de le croire : Je n'avais, vous dirait-il, que des conjectures ; mais il » fallait soutenir la bonne cause, » comme on le pouvait, et animer » nos peuples par un peu d'espérance. Je savais que les prophéties, » même supposées, ont accoutumé » de produire un effet semblable. Si » au contraire les conjonctures présentes, la jalousie des nations, » l'indignation des états protestans » pour leur religion attaquée, les » démêlés des Français avec la cour » de Rome, produisaient quelque » effet important, qui pût vous donner de nouvelles espérances : Je » savais bien, s'écrierait-il, ce que

(36) Voyez M. de Meaux, Addition à l'Histoire des Variations.

(37) Pellisson, Chimères de M. Jurieu, 1^{re} part., pag. 184, 185, édition d'Amsterdam.

(*) Dans la seconde édition de l'Accomplissement des prophéties, à Rotterdam, 1685, chapitre 15.

(35) On écrit ceci en juin 1700, lorsque les nouvellistes annoncent le traité de partage de la couronne d'Espagne réglé par la France, par l'Angleterre et par la Hollande.

» je disais dès l'année 1686 : un ange
 » m'avait parlé ; mais si je l'avais
 » dit alors , on m'aurait pris pour un
 » imposteur : l'ange lui-même m'a-
 » vait défendu d'en parler. Il me
 » parle encore , et me donne la li-
 » berté de vous le déclarer. Suivez-
 » moi , nous allons commencer ce
 » règne de Dieu dont vous doutiez ,
 » et que vous lui demandiez pourtant
 » tous les jours dans vos prières. »
 S'il était vrai que M. Jurieu fût cou-
 pable de l'imposture dont on l'ac-
 cuse , il aurait eu peur que le pu-
 blic ne fût pas capable de pénétrer
 son secret ; aimant donc mieux cou-
 rir risque pour son cœur que pour
 son esprit , il aurait glissé quelques
 paroles (38) qui découvrirent le
 mystère aux clairvoyans.

Les fourberies , qu'on a décou-
 vertes parmi les petits prophètes du
 Dauphiné , ont donné lieu à des com-
 mentaires bien amples sur le passage
 de M. Pellisson que je viens de rap-
 porter. On n'a qu'à lire un ouvrage
 intitulé : *Histoire du Fanatisme de*
notre temps , et le dessein que l'on
avait de soulever en France les mé-
contens des calvinistes. Il fut imprimé
 à Paris , l'an 1692. M. Brueys , qui
 en est l'auteur , ayant ramassé divers
 endroits du livre de M. Jurieu , pour
 prouver que ce ministre s'est érigé
 en prophète , ajoute tout aussitôt :
On ne doit pourtant pas s'imaginer
que ce ministre fût véritablement per-
suadé lui-même de ce qu'il voulait
persuader aux autres ; c'était avec
dessein qu'il affectait de prendre ces
airs de prophète ; il savait bien qu'il
ne l'était point ; mais il voulait im-
poser aux peuples , pour les sou-
lever , et allumer une guerre civile
dans le cœur de cet état , afin de fa-
voriser les complots de nos ennemis.
Il était si plein de ce détestable projet
qu'il composa son livre de prophé-
tes , qu'il ne peut s'empêcher de dé-
couvrir lui-même son dessein à un
lecteur qui a tant soit peu de péné-
tration. Le temps auquel il l'écrivit ,
les motifs qui l'y portèrent , et les
traits qui échappent à sa plume , où
a laissé répandre sans y penser
quelques gouttes du venin dont son

cœur était rempli , tout découvre le
 dessein de ce faux prophète (39). Je
 ne rapporterai point les preuves qu'il
 a données de chacune de ces remar-
 ques ; je dirai seulement ce qu'il ob-
 serve à l'égard de la dernière. Voici ,
 dit-il (40) , ce qui lui a échappé en
 quelques endroits de son livre , et qui
 découvre manifestement qu'il n'avait
 autre but que de soulever les peuples.

« Les prophéties qui sont dans
 » cet écrit , avaient d'abord scanda-
 » lisé les plus éclairés de son parti :
 » il nous le dit lui-même dans la
 » seconde édition de son livre : *Il y*
 » *a des gens* , dit-il (*), *qui croient*
 » *que l'espérance que je donne de ré-*
 » *tablissement dans peu d'années*
 » *peut beaucoup nuire*. Il s'attache
 » d'abord à faire voir que cela n'est
 » pas à craindre , et voici ce qu'il
 » ajoute : *Il est certain* , dit-il , *que*
 » *souvent les prophéties supposées*
 » *ou véritables ont inspiré à ceux*
 » *pour qui elles avaient été faites les*
 » *desseins d'entreprendre les choses*
 » *qui leur étaient promises*. Pouvait-
 » il déclarer plus expressément le
 » but qu'il avait de risquer de fausses
 » prophéties pour soulever les mé-
 » contens de France , et leur inspi-
 » rer les desseins d'entreprendre de
 » se procurer eux-mêmes , par la for-
 » ce , cette prompte délivrance qu'il
 » leur promettait ? Non-seulement
 » on avait été scandalisé dans son
 » parti , qu'il eût osé publier ses pro-
 » phéties , mais on l'était encore
 » davantage de ce qu'il avait parlé
 » d'un ton trop affirmatif. C'est tou-
 » jours lui-même qui nous l'apprend :
 » *A l'égard de la remarque* , dit-il
 » (*), *laquelle tant de gens ont*
 » *faite : c'est qu'on parle ici d'un*
 » *ton trop ferme et trop affirmatif* ,
 » *de choses qu'on ne devait tout au*
 » *plus proposer que comme de fortes*
 » *conjectures ; peut-être saura-t-on*
 » *quelque jour la principale raison*
 » *qui m'a fait parler d'une manière*
 » *si décisive , et d'un air si persuadé.*
 » Quelle est donc cette raison prin-
 » cipale qu'il n'ose dire , et qu'on
 » saura peut-être quelque jour ? Est-
 » ce qu'il est véritablement persuadé

(38) Les deux passages , par exemple , que
 Pellisson rapporte de l'Accomplissement
 des Prophéties.

(39) Brueys , *Histoire du Fanatisme* , pag. 44.

(40) *Ibid.* même ; pag. 51.

(*) Tom. I, *Addition à l'Avis*, 2^e édition.

(**) Tom. II, pag. 184.

» des choses qu'il dit ? C'est la seule
 » raison qui doit obliger un honnête
 » homme à parler d'un ton ferme et
 » affirmatif. Mais si c'est là la sienne,
 » que ne la dit-il ? Craint-il de dire
 » la vérité ? Ne le pressons pas davan-
 » tage là-dessus : il est de meilleure
 » foi qu'on ne pense : il l'a déjà dite
 » lui-même, cette principale raison ;
 » ne vient-il pas de nous dire, qu'il
 » est certain que souvent les pro-
 » phéties supposées ou véritables,
 » ont inspiré à ceux pour qui elles
 » avaient été faites les desseins d'en-
 » treprendre les choses qui leur étaient
 » promises ? Voilà sa principale rai-
 » son : il n'en faut point chercher
 » d'autre. Ce faux prophète ne s'at-
 » tendait pas qu'on joindrait quel-
 » que jour ces deux passages (41) : il
 » les avait écartés à dessein en deux
 » tomes séparés ; les voilà présente-
 » ment ensemble, et ils s'expliquent
 » si naturellement l'un l'autre, qu'il
 » faudrait être aveugle pour ne pas
 » voir que, si monsieur Jurieu a
 » parlé d'une manière si décisive,
 » et d'un air si persuadé de la pro-
 » chaine délivrance qu'il promettait
 » aux protestans de France, c'était à
 » cause que, selon lui, souvent les
 » prophéties supposées ou vérita-
 » bles, inspirent à ceux pour qui
 » elles sont faites les desseins d'en-
 » treprendre les choses qui leur sont
 » promises. »

M. Brueys paraît tellement per-
 suadé d'avoir découvert tout le mys-
 tère, qu'il ne se lasse point de ré-
 péter cette observation : il a eu même
 la malignité de faire faire attention
 sur les artifices du paganisme : rap-
 portons encore cela. *Ce ministre pro-*
mettait aux calvinistes la chute du
papisme, et la prochaine délivrance
de leur église : il leur promettait ces
choses de la part de Dieu, en leur
disant qu'elles étaient contenues dans
les oracles de l'Apocalypse. Il n'é-
tait donc pas possible que ces pro-
phéties n'inspirassent à ceux pour
qui elles étaient faites, les desseins
d'entreprendre les choses qui leur
étaient promises ; parce qu'il n'est
rien de plus fort sur l'esprit des
hommes que la religion, et que tout

(41) M. Brueys répète souvent les conséquen-
 ces qu'il tire de la jonction de ces deux passa-
 ges. Voyez surtout, pag. 227, 230, 241.

paraît permis, quand on croit ferme-
 ment que Dieu est de la partie, et
 qu'on ne fait qu'exécuter ses ordres.
 Ceux qui savent à quel usage les ha-
 biles Grecs et Romains mettaient leurs
 oracles, leurs devins, leurs augures,
 et ceux de leur prêtres, qu'ils appe-
 laient aruspices, féciales, præ-
 pètes et oscines (42), dont les fonc-
 tions consistaient à prédire la volonté
 des dieux, lorsqu'on délibérait de
 quelque affaire importante ; les uns,
 en observant les entrailles des vic-
 times ; les autres, le chant, le vol,
 ou les divers mouvemens de certains
 oiseaux. Ceux, dis-je, qui savent de
 quel usage étaient autrefois ces cho-
 ses, n'ignorent point que les gens de
 bon sens n'y ajoutaient aucune foi,
 et ne s'en servaient que pour inspirer
 aux peuples et aux soldats les des-
 seins d'entreprendre ce qu'ils leur
 promettaient de la part de leurs
 dieux, mais qui dans le fond n'était
 que ce qu'ils avaient eux-mêmes ré-
 solu de faire, avant que de consulter
 leurs oracles. Voilà justement les
 prophéties supposées, et l'air per-
 suadé de monsieur Jurieu (43).

Je renouvelle ici la protestation
 que j'ai déjà faite ; c'est que je ne
 fais point ici les fonctions de juge :
 je rapporte seulement ce que d'au-
 tres disent. Il est vrai que je ne fini-
 rai point cette remarque sans dire
 que, de tout temps et en tout pays,
 on a supposé des prophéties pour
 porter les peuples à la révolte. J'en
 pourrais citer cent exemples, mais
 un me suffit ici. Les Espagnols qui se
 soulevèrent contre Charles-Quint
 firent courir une prophétie mali-
 cieuse, qui portait qu'il régnerait
 dans la Castille un prince qui aurait
 nom Charles, qui ruinerait et brû-
 lerait le pays ; mais qu'un fils du roi
 de Portugal s'emparerait de la Cas-
 tille, et remettrait le royaume en
 très-bon état. Les chefs de la sédi-
 tion firent imprimer cette prophétie,
 et ordonnèrent que chacun de leurs
 auteurs en gardât un exemplaire (44).

(42) Ces deux noms præpètes et oscines s'ac-
 taient pas donnés à des prêtres, mais à des or-
 seaux qui servaient à deviner.

(43) Brueys, Histoire du Fanatisme, pag.
 230, 231.

(44) Voyez parmi les Épîtres dorées d'Alonso
 de Guévara, celle que l'amirante de Castille
 écrivit aux habitans de Séville, l'an 1520. C'est

(1).... *On exagère un peu trop ce qu'on lui impute.*] Examinez bien les paroles de M. Brueys, vous y trouverez une rhétorique artificieuse qui vous doit être suspecte. « Il n'est pas possible que les meilleurs amis de M. Jurieu n'avouent eux-mêmes qu'il n'a publié ses prédictions sur l'Apocalypse, que dans le dessein de soulever en France les calvinistes mécontents, afin que la ligue qui se formait alors, trouvant ce royaume divisé contre lui-même, le renversât plus facilement de fond en comble, et que les calvinistes vissent rétablir leur religion sur les ruines de leur patrie. Qu'on compte maintenant, si on le peut, tous les crimes et tous les attentats qui se rencontrent dans un si exécrationnable projet : artifices, suppositions, et impostures pour séduire les simples ; profanation de l'Écriture Sainte, et de ses sacrés oracles ; impiétés et blasphèmes contre le Saint-Esprit ; violement des plus saintes lois du christianisme ; renversement des principes de la morale de Jésus-Christ ; mépris de la pratique constante de l'église, et des exemples des martyrs ; oubli de ses propres maximes ; préceptes de révolte contre les puissances, que Dieu a établies ; exhortations à des sujets, à des chrétiens, à des Français, de prendre les armes, et de se joindre à ceux qui ont conjuré la ruine de leur patrie : souhaits horribles qu'il les porte à faire pour la défaite de nos armées, le saccagement de ce royaume, la désolation de nos provinces, l'embrasement de nos villes, l'effusion du sang, et les meurtres de leurs concitoyens, de leurs amis et de leurs parens ; enfin, pour toutes les inhumanités et les barbaries qu'une guerre civile et intestine aurait pu ajouter à la plus furieuse et à la plus sanglante guerre étrangère qu'on eût jamais vue.

• *Tantum religio potuit suadere malorum.*

Voilà, à dire les choses comme elles sont, ce que renferment les

La XIII^e. du III^e. livre. Ce que je rapporte est pag. m. 65.

» fausses prophéties de M. Jurieu, et à quoi aboutissent les écrits séditieux de ce célèbre défenseur du calvinisme, qui, pour faire rétablir en France l'exercice public de sa religion, inspire aux siens plus de fureurs, et leur conseille plus de cruautés, que le barbare Mahomet n'en fit commettre autrefois, pour l'établissement de son Alcoran (45). »

C'est ici que je dois quitter le personnage de simple copiste, afin d'agir en critique. Il est faux qu'il se formât aucune ligue contre la France, lorsque M. Jurieu publia ses prédictions ; car elles étaient en vente dès le mois de mars 1686, plus de deux ans avant qu'il eût le moindre soupçon des affaires qui éclatèrent l'an 1688. Ainsi l'anachronisme de son adversaire est ici une lourde faute (46). Si M. Brueys avait consulté M. Nicole, il aurait été plus équitable ; il n'aurait pas ignoré que M. Jurieu, en publiant son explication de l'Apocalypse, croyait que les armes n'auraient point de part aux événemens qu'il prédisait. Voici la justice que M. Nicole lui a rendue (47) : « Qui ne prendrait, par exemple, pour une menace d'une guerre bien sanglante, ces dernières lignes de la préface de son système de l'église (48) : *Nous irons bientôt porter la vérité jusque sur le trône du mensonge, et le relèvement de ce qu'on vient d'abattre se fera d'une manière si glorieuse, que ce sera l'étonnement de toute la terre.* Quel auteur a jamais écrit de cet air ? Et qui ne croirait qu'un tel discours ne dût être suivi d'une armée de cent mille protestans conjurés pour rétablir en France les prétendus réformés ? On en pour-

(45) Brueys, Hist. du Fanatisme, pag. 251.

(46) Cet anachronisme n'est pas le seul que l'on trouve dans le livre de M. Brueys. On y trouve, pag. 17, que M. Jurieu, lassé de composer des livres de controverse, et rebué d'écrire des lettres pastorales, résolut de changer de batterie, et s'avisait de s'ériger en prophète. Il ne commença ses pastorales qu'après la publication de ses prophéties. M. Brueys, pag. 14, parle d'une paix conclue l'an 1682. Il fallait dire l'an 1684.

(47) Nicole, préface de l'Unité de l'Église, pag. 24.

(48) Ce livre de M. Jurieu fut imprimé la même année que son Accomplissement des prophéties.

» rait même faire un crime d'état à
 » M. Jurieu , et le faire passer pour
 » un séditionnaire. Ainsi il est bon de
 » rassurer le monde sur ce point , et
 » de l'avertir que ce discours n'est
 » nullement fondé sur aucune con-
 » spiration formée contre la France...
 » (49). Tout ce qu'il dit ici en pas-
 » sant d'une manière à faire peur ,
 » est beaucoup moins terrible étant
 » expliqué tout au long par son ac-
 » complissement des prophéties. Car
 » c'est là qu'on voit que ce réta-
 » blissement glorieux des prétendus
 » réformés se fera sans effusion de
 » sang ou avec peu de sang répandu
 » (*) ; que ce ne sera pas même , ni
 » par des soldats étrangers , ni par
 » une troupe de ministres qui se ré-
 » pandront sur la face de la France ;
 » mais pas l'effusion de l'esprit de
 » Dieu , qui ranimera les corps éten-
 » dus d'Énoch , et d'Élie , c'est-à-
 » dire , selon M. Jurieu (**), des re-
 » ligionnaires autrefois témoins de
 » la vérité , et qui l'ayant lâchement
 » abandonnée , sont maintenant pri-
 » vés de vie , et étendus dans la pla-
 » ce de la cité de l'antechrist ; c'est-
 » à-dire par toute la France , princi-
 » pale partie , selon lui , de l'empire
 » anti-chrétien. » Il y a une autre
 chose en quoi M. Brueys me paraît
 blâmable. Il insinue (50) que M. Ju-
 rieu est l'oracle que l'on consulta ,
 pour l'érection d'une école (51) où
 l'on apprendrait à des enfans à faire
 les inspirés. Voici la description de
 cet infâme collège : *Le pourrait-on
 croire si on ne l'avait vu ? Ce fut
 alors que pour la première fois on vit
 dresser une école dans laquelle on
 enseignait l'art de prophétiser , où
 l'on allait apprendre à prédire l'ave-
 nir , et où , après avoir passé par les
 épreuves qu'il y fallait faire , on
 croyait recevoir le Saint-Esprit de la
 bouche impure d'un maître sacrilège ,
 qui se vantait de le souffler avec un bai-
 ser dans celle de ces malheureux éco-*

liers (52). Un tel dessein est si hor-
 rible , qu'il ne faut jamais ni déclai-
 rer , ni insinuer sans de bonnes preu-
 ves , qu'un ministre ait l'âme aussi
 noire pour en suggérer le plan. M.
 Brueys a donné trop d'étendue aux
 conséquences qu'il tire de ce que
 M. Jurieu n'a rien oublié pour sau-
 ver l'honneur des petits prophètes
 (53). *Il ne fut jamais possible de le
 faire revenir de ce qu'il publia d'a-
 bord de cette prophétesse (54) , et il
 le soutint dans toutes ses lettres avec
 tant d'opiniâtreté , qu'après même que
 Dieu eut retiré cette fille de ses éga-
 remens , qu'elle fut devenue bonne et
 dévote catholique , et qu'elle eut avoué
 à ses juges de quelle manière du
 Serre l'avait séduite , ce ministre ne
 démordit point pour cela de ce qu'il
 avait avancé , fut constant pour sa
 bergère , toute infidèle qu'elle était
 devenue , et il eut l'imprudence de
 dire , en parlant d'elle et des autres
 petits prophètes dormans , qu'ils pou-
 vaient être devenus des fripons , mais
 qu'ils ne laissaient pas d'avoir été
 prophètes (55).... Ce ministre se dé-
 clara hautement en faveur des petits
 prophètes , contre tout ce que lui pu-
 rent dire les honnêtes gens de son
 parti , et soutint que leur inspiration
 était véritable , avec une opiniâtreté
 invincible , mais affectée , ainsi que
 j'ai déjà remarqué , parce qu'il avait
 ses vues , et qu'il voulait se donner
 des successeurs en prophétie , comme
 il s'était déjà donné des précurseurs...
 (56). Faut-il (57) s'étonner après cela ,
 que M. Jurieu n'ait pu se résoudre
 à abandonner des gens qui avaient
 si bien profité de ses leçons , et qu'en
 père aveugle sur les défauts de ses
 enfans , il n'ait jamais voulu avouer
 la folie de ceux à qui il avait donné
 la naissance ? Les conséquences qu'on
 tire de là ne sont pas trop justes ;
 car combien y a-t-il de choses que
 l'on s'opiniâtre à soutenir quand on
 les trouve toutes faites , sans savoir
 tout le crime de leur production ,*

(49) Nicole , préface de l'Unité de l'Eglise ,
 pag. 25.

(*) Accomplissement des prophéties , pag.
 206 et 207. Voyez l'Accomplissement des Prophe-
 ties , II^e. partie , pag. 188 , 189 , 206 , 222.

(**) M. Jurieu , II^e. part. , pag. 175.

(50) Brueys , Hist. du Fanatisme , pag. 79.

(51) Dans une verrerie qui est située sur une
 montagne du Dauphiné appelée de Peyra.
 Brueys , la même , pag. 76 , 77.

(52) La même , pag. 75 , 76.

(53) La même , pag. 98.

(54) C'est-à-dire , la bergère de Crot.

(55) Brueys , Hist. du Fanatisme , pag. 106.

(56) M. Brueys , pag. 39 , avait dit que M. Ju-
 rien , comme un grand prophète , a voulu avoir
 des précurseurs , savoir : Kottérus , Christian
 Poniatovici et Drabicius.

(57) Brueys , Hist. du Fanatisme , pag. 145.

lesquelles on ne conseillerait pas de produire d'une manière criminelle, si elles étaient à naître ? Voilà comment la charité veut que l'on exténue autant qu'il est possible les fautes de son jugement, malgré les plus fortes probabilités, si elles ne sont pas capables de former une bonne preuve.

On comprendra mieux la témérité de M. Brueys, si l'on prend garde que, non content d'insinuer son accusation, il l'a proposée en termes clairs et affirmatifs, non-seulement contre le ministre Jurieu, mais aussi contre plusieurs autres. *Les plus factieux des ministres fugitifs*, dit-il (58), *qui brûlaient d'impatience de revoir ce qu'ils avaient quitté en France, considérant que le stratagème dont M. Jurieu s'était avisé pouvait avancer leur affaire, apprenant avec quelle avidité les mécontents de ce royaume recevaient des prophéties qui les assuraient d'une délivrance prochaine, et se persuadant qu'il n'y avait pas de meilleur expédient pour les porter à la révolte, crurent qu'il ne fallait pas laisser échapper une si belle occasion d'exciter dans le cœur de l'état cette guerre civile qui devait lui porter le coup mortel, dans la pensée de voir relever leur religion sur les ruines d'une monarchie qu'ils croyaient à deux doigts de sa perte. C'étaient pourtant ces mêmes ministres qui avaient d'abord murmuré fort haut contre ses prédictions, menacé de s'en plaindre, et trouvé mauvais qu'il eût parlé d'un ton trop affirmatif : mais le faux prophète leur ayant fait confidence de son secret, leur ayant fait entendre, que souvent les prophéties supposées ou véritables inspirent à ceux en faveur de qui elles sont faites les desseins d'entreprendre les choses qui leur sont promises ; et leur ayant dit à l'oreille cette principale et secrète raison qu'on devait savoir quelque jour, et qui l'avait fait parler d'un air si persuasif, ils furent bientôt d'accord ; son stratagème fut approuvé dans leur conseil secret, et il fut résolu de prophétiser pour soulever les peuples. Il y a là deux choses à critiquer ; car, 1°. on ne saurait donner nulle preuve que des ministres français aient eu part au noir complot de ces sé-*

(58) Pag. 73.

ducteurs qui apprirent à des petits enfans à faire les inspirés ; 2°. il n'est pas vrai que les ministres français aient murmuré fort haut contre les prédictions de M. Jurieu, et qu'ils aient menacé de s'en plaindre. M. Brueys amène cent fois cette fausse supposition (59), quoiqu'il ait cité dans la page 216 un passage qui le devait très-facilement tirer d'erreur. Voici ce passage : *L'autre scandale que j'ai su qu'on a pris, c'est M. Jurieu qui parle, c'est sur le règne de mille ans. Plusieurs théologiens de ce pays-ci en ont murmuré fort haut, jusqu'à menacer de s'en plaindre.* Il est visible que ces hauts murmures et ces menaces de plainte venaient des théologiens flamands, et non des ministres français, et ne regardaient point les promesses d'une délivrance prochaine, etc., mais le dogme du règne de mille ans, dogme très-odieux aux églises de Hollande, et pour lequel M. Jurieu eût couru risque, s'il n'eût pas eu des appuis humains. Malgré ces appuis, on porta plainte contre lui dans le synode wallon qui glissa quelque petit mot dans un acte, de quoi l'on peut dire ce que le cardinal d'Ossat disait des coups de baguette que reçurent les procureurs d'Henri IV (60).

(K) *L'auteur des Pensées sur les Comètes a soutenu que les prophéties de Drabicius avaient trouvé peu de créance.* Il a été plus équitable que celui qu'on cite dans la remarque (G) : il a reconnu que les protestans n'ont pas fait grand cas de Drabicius. *Les protestans eux-mêmes*, dit-il (61), *ne sont pas trop persuadés que Drabicius ait été prophète. Il y en a bien qui se persuadent que c'était un fanatique, à qui la lecture des commentaires sur les prophéties du Vieux Testament, et sur celles de l'Apocalypse, avait bouleversé l'imagination ; qu'après s'être rempli de ces idées, il ne concevait les empereurs d'Allemagne que comme des Pharaons, des Sennachérib, des Nabuchodonozors, et des émissaires*

(59) Voyez-le, pag. 30, 217, 220, 223.

(60) Nous ne les sentions non plus que si une mouche nous eût passé par-dessus les vêtements. Voyez l'article d'Henri IV, dans ce volume, citation (41).

(61) Pag. 785.

de la grande paillardie, enivrés du vin de l'ire de sa paillardise; et qu'il vint enfin jusques à se persuader que Dieu le destinait à faire commandement à plusieurs princes d'exterminer ces persécuteurs. Ceux qui avaient souffert ces persécutions, et qui s'imaginaient que la providence divine châtierait tôt ou tard les autres d'une conduite si barbare, devaient apparemment se fier aux visions de Drabicius. Néanmoins ils en ont fait peu de compte pour la plupart, surtout après avoir éprouvé qu'il s'abusait et qu'il se contredisait assez souvent d'une manière toute visible, et qu'on ne peut excuser qu'en recourant à un grand nombre de gloses, qui font plus rire les incrédules que l'aveu sincère que l'on ferait des erreurs de cet homme-là; car avec cette sorte de gloses multipliées selon le besoin, il n'y a point de faux prophète dont on ne puisse faire l'apologie.

KRANTZ (ALBERT), historien célèbre *, natif de Hambourg (A), n'eut pas plus tôt fait ses humanités dans sa patrie, qu'il se mit à voyager. Il vit les principales parties de l'Europe, et il cultiva si soigneusement les sciences, pendant ses voyages, qu'il devint un très-habile homme. Il fut docteur en théologie et en droit canon, et professeur en philosophie et en théologie dans l'académie de Rostoch. Il y était recteur, l'an 1482 (a). Ceux qui disent qu'il a été chanoine de Naumbourg, se trompent (B). Il passa de Rostoch à Hambourg,

* Joly avance que le père Nicéron a donné à Krantz un article un peu plus détaillé que celui qu'on lit ici. L'article de Nicéron ne dit rien que Bayle n'ait dit, ne cite pas d'autres sources que celles qu'avait indiquées Bayle, si ce n'est le Dictionnaire même de Bayle; quant à l'étendue, l'article de Nicéron a moins de neuf pages in-12.

(a) Chytr., part. I Chronici Saxonici, pag. 466; et Petr. Lindebergius, lib. V, Chron. Rostoch., cap. XI, apud Mollerum, Isag. ad Hist. Chersonesi Cimbricæ, part. I, pag. 95 et seq.

et y obtint un canonicat dans la cathédrale. Il ne jouit pas de ce bénéfice en fainéant, comme tant d'autres; il s'occupait à prêcher, et à donner des leçons en théologie. Il fut élu doyen du chapitre, l'an 1508, et il fit la visite du diocèse avec les dispositions d'un homme qui voulait ôter les désordres qu'il y trouverait. Il s'occupa aux mêmes fonctions l'an 1514. Il rendit plusieurs bons services à la ville de Hambourg (C), et aux autres villes anséatiques; et il s'était mis dans une telle réputation d'habileté et de prudence, que le roi même de Danemarck le voulut avoir pour arbitre dans un démêlé considérable (D). Il mourut le 7 de décembre l'an 1517 (E), ayant bien connu le besoin que l'église avait d'être réformée (b) (F). On a de lui plusieurs bons ouvrages (G); mais tous ceux qu'on lui attribue ne viennent pas de sa plume (H). Sa réputation a été fort maltraitée par quelques censeurs (I).

(b) Tiré de Mollérus, Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbricæ, part. I, pag. 95 et seqq.

(A) Il était natif de Hambourg.] Et non pas de Bamberg, comme Belarmin (1), Jean Gérard (2), Christian Matthias (3), David Blondel (4), et Hottinger (5), l'assurent. Il n'y a point à balancer là-dessus, encore qu'un auteur moderne ait affecté de demeurer en suspens. *Res in apertis est posita, ac proinde risu digna in Mart. Disenbachii (*) nuperis qui*

(1) De Scriptor. ecclesiast.

(2) In Patrolog., pag. 673, apud Mollerum, Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbricæ, part. I, pag. 95.

(3) In Theatro Hist.

(4) De Johanni Papia.

(5) Hist. ecclesiast., tom. IV, pag. 148.

(*) In Dissertat. de morte Henrici VII, pag. 71.

litem de loco ejus nata fore quam decidere putavit consultius (6).

(B) *Ceux qui disent qu'il a été chanoine de Naumbourg, se trompent.] Deux auteurs fort doctes l'ont assuré; mais M. Sperlingius, qui travaille à la Vie d'Albert Krantz, doit faire voir qu'ils se trompent. Sunt qui in collegio etiam canonicorum Numburgensium aliquandiu vixisse, ac diaconi partes obisse perhibent, et hos inter duumviri celeberrimi, Henr. Meibomius Jun. (*¹) ac Conr. Schurtz-fleischius (*²). Sed falli eos, ac Krantzium Numburgum fortè nunquam vidisse, satis sibi esse exploratum. Dn. Sperlingius nobis significavit, in ipsa Krantzii Biographia prolixius sententiam hanc impugnaturus (7).*

(C) *Il rendit plusieurs bons services à la ville de Hambourg, etc.] Sous prétexte que cette ville n'a commencé qu'en l'année 1546 d'avoir des synodes ordinaires, on ne pourrait pas nier ce que l'on trouve dans la réputation danoise opposée à l'apologie des Hambourgeois, l'an 1642, avoir, qu'Albert Krantz a été syndic de Hambourg; car on donnait de son temps le nom de syndic à ceux que la ville députait pour une affaire particulière. Or il est sûr qu'Albert Krantz fut chargé de députations deux ou trois fois. Il se trouva, de la part des villes ancéatiques, à l'assemblée de Wismar, l'an 1489 (8); et il alla en France l'an 1497, pour demander une trêve; et en Angleterre pour demander des privilèges contre les pirates (9). C'est ce que nous apprend Mollérus, dans le livre que j'ai cité: je mets ses preuves en note.*

(D) *Le roi même de Danemarck le voulut avoir pour arbitre dans un procès considérable.] Ce fut l'an 1500. Lisez ce qui suit (10): Quan-*

5) Mollerus, Isagoge ad Histor. Cherson. Cimbricæ, part. I, pag. 95.

*¹) In Introd. ad Histor. Saxon. infer., p. 72.

*²) In Dissertat. de Rebus Meclenburgicis, l. 1.

6) Mollerus, Isagoge ad Hist. Chersonesi Cimbricæ, part. I, pag. 96.

7) Petr. Lindeberg, Chron. Bostoch., lib. pag. 401, apud Mollerum, Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbricæ, part. I, pag. 97.

8) Haraldus Huitfeldius, Chronic. Danic., l. I, pag. 1021 et 1022, et Ad. Trantiger Chronic. Hamburg. MS^{to}, apud Mollerum, part. I, pag. 97.

9) Mollerus, ibidem, pag. 97, 98.

tam verò, in reliqua etiam Cimbrid, prudentia et integritate singulari sibi conciliavit auctoritatem, vel inde perspicies, quod A. 1500 Johannes, rex Daniæ, et Fridericus, dux Holsatiæ; arbitri ipsi honorarii partes, in controversiis, quæ cum Dithmarsis sibi intercedebant, decidendis, deferre non dubitaverint ().*

(E) *Il mourut le 7 de décembre 1517.] Son épitaphe le témoigne: ainsi c'est une faute que de dire avec les continuateurs de Gesner; et avec Théodore Zwinger, qu'il florissait l'an 1520. Gesner n'a pas dû être regardé comme complice de cette faute par M. Mollérus (11). L'erreur du père Fournier, jésuite, et de Jean-André Bosius, est bien plus grande. Le jésuite le fait mourir l'an 1569 (12) et l'autre l'an 1570 (13). Ces fautes n'approcheraient point de la bêtise d'un célèbre professeur d'Oxford (14), s'il avait cru qu'Albert Krantz n'est autre qu'Albert-le-Grand, évêque de Ratisbonne. Mais M. Mollérus, qui l'en avait accusé, a reconnu sa méprise, et le décharge pleinement de cette faute. Personne ne l'en avait averti: il a découvert lui-même l'erreur, et s'en confesse au public en fort honnête homme. Voyez la page 738, 739 de son traité de Scriptoribus homonymis.*

(F)..... *ayant bien connu le besoin que l'église avait d'être réformée.] Il reconnut ce besoin tant à l'égard de la doctrine qu'à l'égard des mœurs, s'il en faut croire Melchior Adam. « Animadvertit in doctrina ejus temporis multum fuiss-
» errorum et superstitionum: et more
» canonicorum ac monachorum acers-
» rimè reprehendit; eosque in ordi-
» nem redigere conatus est. Sed cum
» id frustra se tentare videret: quod
» perversitas illorum hominum mu-*

(*) Vide Huitfeldium, l. c. pag. 1035, et Ant. Heimreichii Chronicon Dithmarsium, lib. II, cap. V, pag. 126, 127.

(11) Moller., Isagoge ad Histor. Cherson. Cimbr., part. I, pag. 99.

(12) Lib. IV Notitium Orbis Geographicum, cap. XII, pag. 132, apud Moller., ibidem.

(13) In Dissertat. de comparandis Præd. et Eloq. civili, num. 37.

(14) Degenerus Whear., in Relectionibus hie-malibus de Methodo legendi Historias, pag. 252, 253, apud Mollerum, Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbr., part. I, pag. 94.

» *nita esset autoritate pontificis ,*
 » *dixisse fertur : nunquam posse eos*
 » *reduci ad meliorem frugem , nisi*
 » *prius à viris doctis expugnata arce.*
 » *Interrogatus cur sese ipse non op-*
 » *poneret tam crassis erroribus , res-*
 » *pondit : se neque eruditione neque*
 » *etate parem esse tantis negotiis*
 » (15). » On voit là une chose qui me fait souvenir du Télésinus de Velléius Paternulus. Ce Télésinus était général des Samnites et un très-brave capitaine ; il haïssait mortellement les Romains , et il s'approcha de Rome avec une armée de quarante mille hommes , bien résolu de n'en faire pas à deux fois , et pour cela il ne cessait d'animer ses gens par ces paroles : *Il faut ruiner cette ville ; car jamais les loups , ravisseurs de la liberté de l'Italie , ne manqueront pendant que la forêt où ils se retiennent subsistera.* Le latin de Paternulus mérite d'être rapporté. *Circumvolans ordines exercitus sui Telesinus, dicentibusque adesse Romanis ultimum diem, vociferabatur eruentam delendamque urbem adjiciens nunquam defuturos raptores Italicae libertatis lupos, nisi silva in quam refugere solerent, esset excisa* (16). Il ne raisonnait pas mal. Albert Krantz jugeait de même que pendant que la cour de Rome serait laissée dans sa force , on ne viendrait jamais à bout de la corruption des moines et du clergé. Il faut relever ici une insigne mauvaise foi de M. Moréri ; car c'est ainsi que sa faute doit être qualifiée. Il avait lu ce que Melchior Adam rapporte , qu'Albert Krantz voyant les thèses de Martin Luther contre la doctrine des indulgences , s'écria : *Il a de trop puissans adversaires , il ne réussira pas ; je lui conseille de se désister de son entreprise , et de s'enfermer dans sa cellule pour dire , Seigneur, ayez pitié de moi* (17). Qu'a fait M. Moréri ? Il a tronqué ce passage ; il n'en a pris que les dernières paroles , et il les a détournées en un sens de condamna-

tion de ce que faisait Luther. Krantz, dit-il , *déplora à l'heure de la mort ce malheur* (18) *qu'il avait prédit durant sa vie.* On assure qu'à ce moment il répéta souvent ces paroles , en parlant contre le même Luther : *Frater, abi in cellam et dic, miserere mei, Deus.* Quand on ne ferait pas attention à plusieurs endroits des ouvrages d'Albert Krantz , qui témoignent ce qu'il pensait du mauvais état de l'église , les paroles seules qu'il prononça à la vue des premières thèses de Luther , nous feraient assez connaître la mauvaise foi de M. Moréri. Considérez ce qui suit (19) : *Vitia quæ doctrinam, et cultum ecclesie romanæ publicum deformabant, agnovit, et quanto emendationis eorumdem desiderio tenetur, cum locis scriptorum suorum plurimis, tum vocibus hisce erga est testatus, quibus suum de thesibus Lutheri Anti-Tezelianis, in lectulo sibi emortuali oblatis, judicium exposuit* (*) : *Vera quidem dicis, bone frater; sed nihil efficies: Vade igitur in cellam tuam, et dic, miserere mei, Deus.* Concluons cette remarque par un passage qui nous apprendra que si Flacius Illyricus ne s'est point servi de l'autorité d'Albert Krantz contre l'église romaine , dans son Catalogue des Témoins de la Vérité , les compilateurs qui l'ont suivi ont réparé cette faute ; car ils ont donné de bons recueils des choses qu'ils avaient lues dans Albert Krantz , qui pouvaient les favoriser. On a pris même la peine de marquer ces choses dans des notes marginales aux éditions de Francfort. Voici le passage que j'ai promis (20) : *Ipsi theologi protestantium cordatiores scriptoribus hujus, licet pontifici, atque ad ἀλλοφύλου, lectionem sibi habent commendatissimam, et arma ex illo promunt, quibus adversus ecclesiam Romanæ Hyperaspistas haud infeliciter κατ' ἀντίπεπον depugnatur, id est, vectivas scilicet in vitia non mon-*

(15) Melch. Adam., in *Vitis Philosophorum*, pag. 34.

(16) Paternulus, lib. II, cap. XXVII.

(17) *Nihil effecturum esse contra tam potentes adversarios: summum esse consilium ut ab incepto desisteret. Frater, frater, inquit, abi in cellam tuam, et dic, miserere mei, Deus.* Melchior Adam, in *Vitis Philosophorum*, p. 34.

(18) C'est-à-dire, l'entreprise de Luther.

(19) Mollerus, *Isagoge ad Histor. Chæm. Cimbr.*, part. I, pag. 98.

(*) F. J. Balch. Schappii *Speculum pontificis Niniviticæ*, pag. m. 18, aliorum theologi complures.

(20) Mollerus, *Isagoge ad Histor. Chæm. Cimbricæ*, part. I, pag. 110.

chorum solùm ac canonicorum, sed et episcoporum atque pontificum, rapsodias, crebrasque de statu ecclesiæ et aulae pontificiæ corruptissimo querelas. Quas uti à Matth. Flacio in Catalogo Testium Veritatis miror omissas, ita à Joh. Wolfio (*1), Joh. Conr. Dieterico (*2), aliisque Recentioribus, satis diligenter video esse congestas. Observationes etiam, quas Wechelianis operum Krantzii editionibus accessisse diximus, marginales loca ejusmodi studiosè notârunt; obelo viciissimè hanc causam notatæ, et impietatis inculpatae, à Rob. Bellarmino (*3), Joh. Bond (*4) et Aub. Miræo (*5), qui textum etiam ipsum ab hæreticis esse vitiatum affirmare non erubescit.

(G) On a de lui plusieurs bons ouvrages.] 1°. Une chronique *Regnorum Aquilonarium, Daniæ, Sueciæ et Vorwegiæ*. Henri d'Eppendorf la traduisit en allemand sur le manuscrit qu'il en trouva à Cologne (21), et publia sa version à Strasbourg, l'an 1545. Il publia le texte latin l'année suivante, dans la même ville. Il s'en fit une seconde édition, l'an 1562. Jean Wolfius, conseiller du marquis de Bade, en fit faire une troisième et une quatrième à Francfort, l'an 1575, l'an 1583 (22). 2°. Le livre intitulé : *Saxonia, sive de Saxonica gentis antea origine, longinquis expeditionibus susceptis, et bellis domi pro libertate diu fortiterque gestis Historia; libris 13 comprehensa et ad A. C. 1501 deducta*. La première édition est de Cologne, 1520. Jean Soter et Heylius la procura, et la dédia à Charles-Quint. L'ouvrage fut imprimé dans la même ville, l'an 1574, et en 1595. L'imprimerie des Wéchels a fourni trois éditions de Francfort, l'an 1575, l'an 1580 et l'an 1621, qui sont préférables aux éditions de Cologne. Cet ouvrage, traduit en allemand par Basile Faber, fut imprimé

à Leipsic l'an 1563 et l'an 1582 (23). 3°. Le livre intitulé *Vandalia, sive Historia de Vandalorum vera origine, variis gentibus, crebris à patria migrationibus, regnis item, quorum vel autores fuerunt, vel eversores, libris XIV, à primâ eorum origine, ad A. C. 1500 deducta*. La première édition, qui est de Cologne, 1519, a été suivie de trois autres à Francfort (24), et d'une à Hanau (25). La version allemande, imprimée à Lubeck, l'an 1600, a pour auteur Marc-Étienne Macropus (26). 4°. L'ouvrage intitulé : *Metropolis*. Il contient en XII livres l'histoire ecclésiastique de la Saxe, de la Westphalie, et du Jutland, avec la vie des prélats qui depuis l'an 780, jusques à l'an 1504, ont occupé les douze évêchés de ce pays-là. Joachim Mollérus le plus jeune, natif de Hambourg, conseiller des ducs de Brunswick, est le premier qui ait publié cet ouvrage. Il le publia à la prière de Mélanchthon, sur l'original de l'auteur; c'était l'unique manuscrit que l'on eût de cet ouvrage : Henri Bucholz, évêque de Lubeck, l'avait donné au père de ce Mollérus. La première édition est de Bâle, chez Oporin, l'an 1548 : elle fut suivie de celle de l'an 1568, chez le même, et de deux autres (27) à Cologne (28), et encore de trois autres à Francfort (29). 5°. L'ouvrage intitulé : *Spirantissimum Opusculum in officium Missæ in optimum ordinem pro sanctâ et suavi sacerdotum ecclesiæ institutione digestum* (30). Celui qui a pour titre : *Ordo Missæ secundum ritum ecclesiæ Hamburgensis*, à Strasbourg, 1509, in-folio. *Consilium de ordine et privilegiis creditorum in bonis suorum debitorum*. Il est inséré dans le quatrième volume des *Responsorum Juris*, imprimé à Francfort, l'an 1572. *Institutiones Logicæ, compendiosæ admodum, pariterque absolutissimæ*

(*1) *Centenario XV Lectionum memorabilium*, pag. 963, 977.

(*2) *In Breviario Pontificum*.

(*3) *In lib. de Script. ecclesiast.*, pag. 304.

(*4) *In Catalogo Autorum, Operi de Pauli divinis præfixo*.

(*5) *P. I. Biblioth. ecclæs.*, pag. 278.

(21) Dans la Bibliothèque de Reinhard, conseiller à Westerbouurg, doyen de Cologne.

(22) Tiré de Mollérus, *Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbr.*, part. I, pag. 35.

(23) Tiré du même, pag. 100.

(24) Les années 1575, 1580 et 1601.

(25) L'an 1619.

(26) Tiré de Mollérus, *Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbr.*, part. I, pag. 102.

(27) Les années 1574 et 1596.

(28) Tiré de Mollérus, *Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbricæ*, part. I, pag. 103.

(29) Les années 1575, 1590 et 1627.

(30) Il fut imprimé à Rostoch, l'an 1506.

nec minus latinæ, à Leipsic, l'an 1517. *Grammatica culta et succincta*, à Rostoch. Il y a dans la bibliothèque de Leipsic quelques traités de philosophie d'Albert Krantz qui n'ont jamais été imprimés (31).

(H)..... *Tous ceux qu'on lui attribue ne viennent pas de sa plume.*] Il n'est point l'auteur du *Tractatus de Romanis Pontificibus*, et *præsertim de Victore II*, alias *episcopo Eystettensi*, que le père Jacob (32) lui attribue; ni de la vie d'Ansgarius que les continuateurs de Gesner lui donnent; ni du *Scriptum de imperii Romani interitu*, qui lui est attribué par Scherzérus (33).

(I) *Sa réputation a été fort maltraitée.*] On lui pourrait donner pour devise, aussi-bien qu'à plusieurs autres grands hommes : *per convicia et laudes*. Plusieurs savans personnages (34) lui donnent de beaux éloges : mais il y a des censeurs qui courent sur lui d'une grande force. On l'accuse de débiter beaucoup de mensonges sur l'origine des peuples ; de citer fort mal les anciens ; de copier des pages entières d'autres auteurs sans citer personne, et de falsifier les monumens de l'histoire en faveur de ses passions. M. Mollérus (35) vous nommera les auteurs de ces diverses censures, et vous fournira quelques traits d'apologie : mais il ne nie point qu'Albert Krantz n'ait commis la faute des plagiaires, il tâche seulement de l'en excuser sur la coutume du siècle. *Solenne prætereà ei esse fatemur, Eginhardum, Witekindum, Herm. Contractum, Adamum, Helmoldum, Arnoldum Saxonem, Albertum Stadensem, Gobelinum, Blondum, Cornerum, aliosque veteres, de verbo ad verbum exscribere, ac non periodos solum, sed et paginas atque capita integra, in suis inde scripta, nullâ plerumque autoris mentione adjectâ, transferre. Observatum id nobis in accuratiori narrationum de iisdem rebus collatione : observatum et ante nos Velleio,*

(31) Tiré de Mollérus, *Isagoge ad Hist. Cherson. Cimbricæ*, part. I, pag. 105, 106.

(32) *Bibliothecæ Pontificæ*, pag. 243.

(33) *Admod Mollerum*, pag. 107.

(34) Voyez-en la liste dans Mollérus, pag. 107 et seq.

(35) *Ubi supra*, pag. 111 et seq.

Reineccio, Meibomiorum Triga, Vossio, Malincrotio, Coringio, Bangerio, Sagittario, Schurtz-fleischio, Madero, quorum testimonius lectores meos nolo obruere (36).

(36) *Ibidem*, pag. 122.

KUCHLIN (JEAN), ministre et professeur en théologie, naquit en 1546, dans une petite ville du pays de Hesse, nommée *Wettéra*. Son père, bon et honnête artisan, chargé de dix fils et de trois filles, qu'il ne faisait subsister que par le travail de ses mains, ne laissa pas de destiner à l'étude celui-ci; mais la mort ne lui permit pas de l'y voir fort avancé. Le pasteur (a) du lieu prit soin de l'enfant, avec d'autant plus de joie qu'il lui vit faire de bons progrès et en latin et en grec, sous Justus Vultéius, recteur de l'académie de Wettéra. Mais quand il fut question d'aller aux académies, Kuchlin n'eut pas de petites difficultés à essayer à cause de sa pauvreté. Il ne perdit pas néanmoins courage, il se résolut à brusquer fortune; et pour cet effet il se mit à voyager comme un jeune aventurier du collège. Il ne trouva rien à Francfort. L'hôte qu'il eut à Mayence le mena chez les jésuites, qui ne le gardèrent que jusques à ce qu'ils eurent vu qu'il ne voulait point abjurer le protestantisme. Tout ce qu'il trouva à Strasbourg fut une lettre de recommandation de Jean Sturmius à Brentius, qui professait à Tubinge. Celui-ci ne le garda pas long-temps; il ne le crut pas assez prévenu du scab-

(a) Jean Pincier, beau-frère du professeur Hypérius, professeur, dis-je, en théologie à Marpourg.

ment des ubiquitaires. Kuchlin, s'étant fait rendre la lettre de Sturmius, s'en alla à Heidelberg, où enfin il trouva ce qu'il cherchait; car Ursin lui fit obtenir de quoi vivre pour continuer ses études en repos. L'académie d'Heidelberg était alors bien florissante. Le jeune homme y fit beaucoup de progrès pendant six ans; après quoi il fut envoyé régenter dans l'école de Neustad (A), où il eut entre autres collègues Fortunatus Crellius, et Frédéric Sylburgius (b). Ensuite il fut reçu ministre, et donné à l'église de Tackenheim, qu'il servit fidèlement, jusques à ce qu'après la mort de l'électeur Frédéric, en 1576, Louis, son successeur, chassa les ministres qui ne voulurent pas être luthériens. Kuchlin s'étant retiré au pays de Hesse, sa patrie, et n'y ayant trouvé que du rebut, se tourna (c) par le conseil de sa femme, du côté de la grande arche des fugitifs, je veux dire du côté de la Hollande. Il passa par Embden, en 1577, et s'y arrêta quelque temps, d'où ceux d'Amsterdam l'appelèrent pour la charge de ministre (B). Il l'accepta, et l'exerça dix-huit ans: après quoi il s'engagea tout de bon à la principalité d'un collège de théologie, que messieurs les états de Hollande avaient érigé à Leyde, en 1591, et dont il avait eu dès lors la conduite pendant quelques mois. Ce fut en 1595 qu'il se détacha tout-à-fait de son église d'Amsterdam, pour s'attacher à ce collège. Il y enseigna la théolo-

gie jusques à sa mort, qui arriva le 2 de juillet 1606. Il avait marié ses deux filles à deux savans: l'une à Pierre Bertius, et l'autre à Festus Hommius (d). On recueillit en un volume in-4°. à Genève, l'an 1613, toutes les thèses de théologie qu'il avait fait soutenir en divers temps. Guy Patin l'a fort loué, et un peu trop; car il le nomme *un des plus savans hommes de son siècle* (e).

(d) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Luc Trelocatius. Voyez aussi Meursius, Athen. Batav., pag. 182.

(e) Patin, lettre CCLVIII, pag. 427 du II^e. tom.

(A) Il fut envoyé régenter dans l'école de Neustad.] L'auteur du *Diarium Biographicum* (1) dit que Kuchlin fut recteur de cette école; mais son oraison funèbre, où l'on n'aurait pas tu cette dignité, marque expressément qu'il enseigna à Neustad lorsque Basile Pithopæus y était recteur. Il y a une autre faute dans le même *Diarium*: on y donne comme deux ouvrages différens les *Disputationes Theologicae ad Catecheseos Ecclesiarum Belgicarum explanationem*, et les *Disputationes de Religionis Christianae præcipuis capitibus*. Ce n'est qu'un seul et même livre.

(B) Ceux d'Amsterdam l'appelèrent pour.... ministre.] M. Moréri examinait si peu les auteurs qu'il consultait, qu'il n'a considéré que la première partie d'une période de Meursius. S'il avait eu la patience de lire toute la période, il aurait vu tout le contraire de ce qu'il affirme. Il dit que Kuchlin fut ministre à Embden et à Groningue dans le Pays-Bas; mais il est certain qu'il ne le fut pas à Groningue. Il avait à choisir entre cette ville-là et Amsterdam, et il penchait plus vers la première que vers la dernière: cependant il se laissa persuader la préférence de celle-ci. Écoutons Meursius (2). *Instinctu uxoris quæ Belgica erat in Belgium abiit, Embdamque venit anno*

(b) Il était son compatriote et son parent.

(c) Meursius, dont les paroles sont citées dans la remarque (B).

(1) Hennings Wille, ad ann. 1606.

(2) Athen. Batav., pag. 182.

CIO IO LXXXVII, ubi cum operam aliquamdiu tam in schola quam in Ecclesia navasset, eodem tempore ab Amstelodamensibus et à Groeningensibus evocatus fuit. Ille, cum propter Germanici idiomatis vicinitatem Groeningenses præferendos judicaret, à clarissimo viro D. MENSONE ALTINGIO gravissimis rationibus permotus fuit, ut operam suam Amstelodamensi ecclesiæ addiceret.

C'est une grande négligence au même Moréri, d'avoir dit en général que Kuchlin enseigna la théologie à Leyde. Il fallait spécifier si ce fut en qualité de professeur de l'académie, ou en qualité de principal du collège théologique. Meursius lui éclaircissait cela fort nettement.

KUHLMAN (QUIRINUS) a été un des visionnaires du XVII^e. siècle. Il naquit à Breslaw dans la Silésie, le 25 de février 1651 (a), et donna de grandes espérances par la prématurité de ses progrès (b). Ils se déroutèrent à cause d'une maladie qu'il eut à l'âge de dix-huit ans (c). On le tint pour mort dès le troisième jour de sa maladie. Ce jour-là il eut une vision terrible. Il se crut environné de tous les diables de l'enfer, et cela en plein midi, et ne dormant pas. Cette vision fut suivie de celle de Dieu même environné de ses saints, et de Jésus-Christ au milieu. Il vit et sentit alors des choses inénarrables. Deux jours après, il eut encore de ces sortes de visions (d) : et lorsqu'il fut guéri de sa maladie, il sentit à la vérité un grand changement à l'égard de ces spectacles, mais il se vit toujours accompagné d'un rond de lumière qui se tenait à son côté

gauche (e). Il n'eut plus de goût pour les belles-lettres. Il (f) avait quelquefois des distractions si extatiques, qu'elles l'empêchaient de voir et d'entendre ceux qui étaient avec lui ; et il forma le dessein d'une infinité de livres qui étaient autant de méthodes de tout apprendre sans beaucoup de peine et en perfection. A l'âge de dix-neuf ans il sortit de sa patrie, où on ne lui rendait pas assez de justice, et s'en alla voir les universités. Il fit une seconde édition de ses épitaphes (g), ouvrage qu'il avait conçu à quinze ans ; et il publia quelque traité de morale (h) : mais comme il faisait des progrès extraordinaires de jour en jour, il trouvait indignes de lui les feuilles que l'imprimeur lui envoyait, tant ses lumières étaient crues pendant le cours de l'impression (i). Il ne fit aucun cas des leçons ni des disputes publiques de l'académie d'Iène ; et il ne voulait point d'autre maître que le Saint-Esprit (k). Le désir de voir la Hollande fut assez fort pour ne lui permettre pas de différer ce voyage jusques à ce que l'on vit plus clair dans l'issue de la guerre, qui avait été si malheureuse à ce pays-là en 1672. Il débarqua à Amsterdam (l) trois jours avant que l'on eût repris la ville de Naerden (m). Il alla à Leyde peu de jours après, et il n'y fut pas long-temps sans tom-

(e) *Ibid.*, pag. 11.

(f) *Ibid.*, pag. 13, 14.

(g) *Ibid.*, pag. 25.

(h) Je crois que ce livre s'intitulait : *Moralis Heraldus Historicus*.

(i) *Prodrom.*, pag. 26.

(k) *Ibid.*, pag. 30.

(l) Le 3 septembre 1673.

(m) *Prodr. quinquennii mirabilis*, p. 38.

(a) *Epist. Theosophicæ Leidenses*, p. 11.

(b) Voyez son *Prodromus quinquennii mirabilis*, pag. 10, 12, et les fragmens de lettres qu'il y a mis au-devant.

(c) *Prodr. quinquennii mirabilis*, pag. 3.

(d) *Ibid.*, pag. 6.

per sur les ouvrages de Behme (A), dont il n'avait point ouï parler. Cette lecture fut de l'huile jetée dans le feu. Il admira que Behme eût prophétisé des choses dont il n'y avait que lui, Kuhlman, qui eût connaissance (n). Il y avait en ce temps-là dans la Hollande un certain JEAN ROTHÉ, qui se mêlait de prophétiser (B). Kuhlman fit mentir le proverbe, que les gens de même métier se portent envie (o) (C); car il écrivit le plus humblement du monde à ce Jean Rothé (p). Il le traita de l'homme de Dieu, et de Jean III, fils de Zacharie. Il lui demanda le secours de ses lumières, et prononça malheur sur ceux qui ne l'avaient point écouté (D). Ce fut à lui qu'il dédia son *Prodromus quinquennii mirabilis*, imprimé à Leyde l'an 1674. Cela devait être suivi de deux volumes. Il avait dessein de mettre dans le premier les études et les découvertes qu'il avait faites depuis sa première vision jusques en l'année 1674. On y eût trouvé cent mille inventions qui auraient étonné tous les siècles (q). Le dernier eût été la clef de l'éternité, de l'éternité et du temps. Il communiqua son dessein au père Kircher; et en louant les beaux ouvrages que ce jésuite avait donnés au public, nommément l'*Ars combinatoria, sive Ars magna sciendi*, on lui fit entendre qu'il n'avait fait qu'ébaucher ce que l'on

avait dessein de pousser plus loin (E). Ce jésuite répondit civilement et donna de bons avis (F). Il en donna en particulier sur le dessein qu'on avait d'écrire au pape (G). Au reste, l'esprit prophétique n'avait point fait renoncer notre Kuhlman au plaisir d'être loué; car il n'y eut point d'éloge qui lui eût été écrit, ou par ceux auxquels il avait donné des exemplaires de ses ouvrages, ou par d'autres gens, qu'il ne prît la peine de publier à la tête de son *Prodrome*. Quant aux louanges qu'il donna lui-même à ses écrits, elles sont sans doute bien fortes (r); mais comme il déclare que tout ce qu'il fait vient de la sagesse incarnée (s), je ne veux pas décider que c'est une preuve d'orgueil (t). Je ne sais pas bien quand il sortit de Hollande, mais je viens de voir un livre (v) où l'on dit qu'il erra long-temps en Angleterre, en France et dans l'Orient (H), et qu'enfin il fut brûlé en Moscovie le 3 d'octobre 1689, pour quelques prédictions actuellement séditioneuses (x). Je ne sais point s'il avait fait frapper sa médaille, comme d'autres nouveaux prophètes ont fait; mais le même livre m'apprend qu'on a vu son effigie, sous laquelle on lui donne tant de titres (I), que je ne crois pas que les monarques de

(r) *In quibus majora in omni scibili eruuntur, quam à nobis vel ullo homine expectantur.* Monit. ad lector., in limine epist. ad Kircher.

(s) *Omnia quæ possideo sapientia incarnata non mihi veniunt adscribenda.* Ibidem.

(t) Voyez les Entretiens sur la Cabale chimérique, imprimés en 1691, pag. 109.

(v) *Diarium Biographicum Henningi Witte*, tom. II, pag. 168.

(x) *Ob vaticinia quadam et seditionis motum concrematus.* Idem, ibid.

(n) Prodr. quinquennii mirabilis. p. 40.

(o) Figulus figulo invidet, faber fabro.

(p) Les lettres qu'il lui écrivit, et les réponses qu'il en reçut, sont imprimées sous le titre de Theosophicæ epistolæ Leidenses.

(q) *Multa millena millia inventa omnem statem aut stuporem provocantia.* Pag. 33.

l'Orient s'en donnent un plus grand nombre. Si l'on trouve que je parle de lui trop sérieusement et trop au long, je souhaite que l'on sache qu'il y a un sérieux qui, sur ces sortes de choses, est pire que la raillerie; et qu'il est bon que le monde soit instruit de la variété du fanatisme. C'est un mal plus contagieux que l'on ne pense. La lecture de Drabicius acheva de perdre Kuhlman (K). Ceux qui n'auront pas le Prologue de ce dernier, n'ont qu'à lire trois ou quatre pages du *Polyhistor* de Morhofius (γ), où l'on voit les magnifiques promesses et les vastes projets de ce fanatique.

Au reste, ce n'était pas un inspiré qui se piquait de continence; il se maria et remaria, si l'on peut appeler mariage, et non pas concubinage, le commerce qui se lie entre un homme et une femme sans l'observation des formalités que le droit canon et le droit civil ont prescrites. Il entendait aussi l'art d'excroquer bien de l'argent; et il y eut des personnes à qui il écrivit d'un ton magistral et prophétique, qu'il fallait que pour l'avancement du nouveau règne de Dieu, elles lui fissent tenir telle ou telle somme, faute de quoi il les menaçait des jugemens les plus terribles de la main vengeresse du Très-Haut. Le sieur Van Helmont fut un de ceux qui reçurent de semblables lettres; mais il ne fut pas assez simple pour s'en étonner, ou pour y avoir égard (z).

(γ) Depuis pag. 357 jusqu'à 361.

(z) J'ai appris ceci de quelques personnes qui avaient connu Kuhlman.

(A) Il ne fut pas long-temps à Leyde sans tomber sur les ouvrages de Behme. Jacques Behme ou Boehme a été un fanatique dont je parlerai quelque jour plus amplement. Il naquit dans un village d'Allemagne, proche de Gorlitz, l'an 1575, et dès qu'il sut lire et écrire on le tira de l'école pour lui faire apprendre le métier de cordonnier. Il commença de l'exercer à Gorlitz, l'an 1594. Il fut ravi en extase pendant sept jours, l'an 1600, s'il en faut croire ce qu'il publia dans un ouvrage qu'il intitula *l'Aurore*. Cet ouvrage fut déferé aux magistrats de Gorlitz, par George Richterus, doyen des pasteurs du lieu: il leur fut, dis-je, déferé comme contenant plusieurs erreurs de Paracelse et de Wigélius; car Behme s'était amusé à la chimie dans sa jeunesse. Les magistrats supprimèrent cette Aurore autant qu'ils purent, et ordonnèrent à l'auteur de ne plus écrire. Il se tut pendant sept années; mais lorsqu'il eut vu que le directeur du laboratoire électoral l'avait recommandé à plusieurs personnes de la cour, sur le pied de bon chimiste, il leva la tête et s'opposa hardiment à George Richterus, et composa plus de vingt livres dans l'espace de cinq ans. Il mourut le 18 de novembre 1624 (1). Bien des gens se sont laissés infatuer des visions de ce personnage. Kuhlman n'a pas été le moindre de ses admirateurs. Voici un passage qui nous l'apprendra (2): *Ejus (Johannis Rothii) inde vestigia legi Quirinus Kuhlmannus Silesius, Jacobi Bohemi simul propugnator, Calovii verò atque Scherzeri acerrimus insectator. Sic enim in Bohæmo rediivo c. 12. In Museo meo solus paucis diebus plura didici ex uno Bohæmo, quàm ab omnibus ævi sapientibus simul auditis discere potuissem. Et in præfat. Operis ejusdem: Inter innumerabiles visiones accidit, ut erepto mihi ex Museo millena luminum millia circa me exorientium intueri daretur. Plura ejusmodi legi possunt apud Calovium in anti-Bohæmo, cap. 32. et seq.*

(B) JEAN ROTH, qui se mêlait de prophétiser.] Il était natif d'Amster-

(1) Tiré de Micrælius, Hist. ecclesiast., pag. 1449 et seq., edit. 1699.

(2) Micræli., ibid., pag. 1324.

dam, et avait toujours mené une vie assez réglée ; mais il fit paraître de très-bonne heure qu'il était fort mélancolique, et qu'il aimait le change en matière de religion (3). Il fut si charmé du sieur Labadie, qu'il se dévoua à sa secte, et qu'il travailla de toutes ses forces à lui procurer de nouveaux disciples ; mais quelque temps après il devint son schismatique, et s'érigea en chef de parti. Il disait que le règne glorieux de Jésus-Christ allait venir ; et il ne se contentait pas des fonctions de saint Jean-Baptiste, je veux dire de celles de précurseur et de celles d'annonciateur, il prétendait être le directeur de ce grand ouvrage, et plus que gonfalonier de ce nouveau monde. *Hic à Johanne Labadæo, novo, ut videri volebat, ecclesiarum reformatore, morumque rigidioris castigatore, sub intensioris devotionis specie, ita primum dementatus fuit, ut totus ei adhæserit non tantum, sed quoscunque posset, ad familiam ejus novam pertrahere totis viribus allaborarit. Verum postea, eo quod parem forsitan non ferret, nedum superiorem, quo loco Labadæum novæ devotionis artificem et præconem habere tamen tenebatur, quandiu civitati ejus adscriptus esset, secessionem ab eo molitus est, gloriosum in Christo regnum infando strepitu in terris, magno illo vexillifero, multò feliciter erecturus (4). Il vanta ses révélations ; il promet monts et merveilles à ceux qui se viendraient ranger sous ses étendards ; il troubla l'église et l'état par ses libelles. Il ne vit rien arriver de ce qu'il avait prédit ; et pour comble d'infortune, il fut enfermé dans les prisons d'Amsterdam. Voyez tout ceci plus en détail dans ce narré de M. Saldénus (5). *Hinc numerosas vacillantium animarum copias colligere, sociis suis aureos montes promittere, ecclesiam rempublicamque libellorum famosissimorum plaustis conturbare, Servum Dei Johannem prophetamque eximium seipsum indigitare, Revelationum tandem ex-**

traordinariarum universæ volumina in vulgus spargere, neque erubuit neque destitit. At quis tandem omnium horum exitus ?

Mons parturivit natusque est ridiculus mus.

Eorum, quæ prædixerat, nihil evenit, evenere è contrà multa, quæ nec prædixerat nec præsagierat. Misso enim, quod erecturum se esse gloriatus erat, vexillo, et cum De Raatis, Someris, Richardsonis, novi regni designatis assessoribus, redux in patriam factus solutâ societate tribunitiâ et schismaticâ, patriæ urbi dîmocratiâ inclusus est : impetratâ simul plenissimâ facultate et potestate, Prophetias suas ludicras et ridiculas resumendi et retractandi, periculumque faciendi, num prædicere certiusculè forsitan possit, quo tempore et modo ex illo suo ergasterio liberandus tandem sit, quàm multa alia prænunciavit. La demoiselle Bourignon ne se laissa point séduire par les chimères de Jean Rothe : elle avait un préservatif souverain contre de tels charmes ; c'est qu'elle voulait que sa prophétie fût semblable aux privilèges des gentilshommes d'Allemagne qui sont immédiats de l'empire ; elle voulait être prophétesse en chef, et ne relever que de Dieu, sans aucune subordination, sans collatéraux. Quoi qu'il en soit, voyons ce qu'elle jugea de Jean Rothe et de Kuhlman. « Ce (6) qui parut alors » particulièrement dans l'occasion » d'un célèbre et prétendu prophète » de Hollande, qui faisait dresser des » étendards pour y ranger les douze » tribus d'Israël qu'il devait rétablir, et que quelques gens de bien » suivaient effectivement, outre ceux » qui, sans le suivre, ajoutaient foi à » ses révélations chimériques. Dans » quelques visites qu'il alla lui rendre, elle découvrit sans peine son » illusion, quoiqu'il l'assurât d'avoir des commerces ordinaires » avec les anges et avec Dieu, et » qu'il dît à mademoiselle Bourignon

(3) *Ut à primâ latugine summè melancholicus ita in eligendis quas quoad religionem sequeretur partibus inconstans planè ac desultorius.* Saldénus, in *Otiis Theolog.*, pag. 194.

(4) *Idem, Saldénus, ibidem.*

(5) *Ibid.*, pag. 195.

(6) C'est-à-dire, que Dieu lui faisait connaître par l'expérience, jusqu'où pouvait aller la présomption et la folie de l'esprit humain, jointe avec les illusions du diable ; n'ayant au reste jamais permis qu'elle en fût trompée, car il lui découvrait tout intérieurement. Vie continuée d'Antoinet. Bourignon, pag. 293.

» qu'il serait dorénavant son Dieu ,
 » parce que Dieu ne se découvrirait
 » plus à elle que par son moyen.
 » Elle en fut si lasse que de ne plus
 » vouloir le voir , ni ouvrir ses let-
 » tres prophétiques , qui sont à pré-
 » sent encore cachetées entre ses pa-
 » piers. Elle avertit ses amis de se
 » garder de lui , parce qu'indubita-
 » blement il n'était pas de Dieu , car
 » elle l'avait offert à Dieu expressé-
 » ment pour savoir ce qui en était ;
 » et Dieu sur la demande qu'elle lui
 » fit : *Seigneur, cet homme est-il vo-*
 » *tre prophète ?* lui avait répondu :
 » *non* ; et sur une seconde instance :
 » *Qu'est-il donc , Seigneur ?* il lui
 » avait répondu : *C'est un homme*
 » *présomptueux sur qui le diable a*
 » *beaucoup de puissance.* Dieu lui
 » avait donné les mêmes sentimens de
 » ceux de sa cabale , et particulière-
 » ment d'un certain Quirin Kuhlman ,
 » qui depuis peu a fait imprimer une
 » lettre qu'il adressa à cette demoi-
 » selle , pour éprouver s'il pourrait
 » faire un mélange de l'esprit de
 » Dieu avec les rêveries de Satan ,
 » desquelles ce faux prophète a la
 » tête toute pleine , rôdant d'un côté
 » et d'autre pour séduire ceux qui
 » méritent de l'être par le peu d'es-
 » time qu'ils font de la vérité que
 » Dieu envoie (7). »

On trouve dans le continuateur de Micrælius (8), que Jean Rothe, étant fils d'un homme qui s'appelait Zacharie, se vanta d'être le précurseur du fils de Dieu à l'égard du dernier jugement ; et qu'en l'année 1668, il dénonça de la part du roi Melchisédec , à l'empereur, aux rois et aux princes, qu'ils eussent à se défaire de leurs souverainetés, attendu que le règne de Jésus-Christ allait commencer ; qu'il fut examiné l'an 1677, et enfermé dans une prison, par ordre des états de Hollande et de West-Frise ; et qu'ensuite ayant été mis en liberté, il fut la risée de tout le monde, ses prophéties se trouvant contraires à l'événement (9). Il fallait ajouter qu'il se guérit de ses visions ; qu'il se maria, et qu'il se remit dans le train

commun. Il est plein de vie au temps que j'écris ceci (10).

(C) *Il fit mentir le proverbe, que les gens du même métier se portent envie.*] Cela était plus édifiant, à tout prendre, que ce que l'on a vu depuis. On a vu deux explicateurs de l'Apocalypse écrire l'un contre l'autre, quoiqu'ils se fussent accordés sur les prétendus mystères de l'an 1689. Mais parce qu'ils étaient venus à ce point de réunion par des routes différentes, chacun voulut soutenir son hypothèse au préjudice de son confrère. Cela n'était pas bien, et le public aurait pu être moins indulgent qu'il ne l'a été, sans qu'on eût dû le trouver étrange.

(D) *Il prononça malheur sur ceux qui n'avaient point écouté J. Rothe.*] Il entonna d'une manière foudroyante et redoublée (11), *Væ ! væ ! si prophetias servorum Dei spreveritis, seu Batavia, olim mirabilis nunc miserabilis sprevit et moriens spernit. Hoc anno, poursuivait-il, et hujus anni und die veniet et mors et luctus et fames Babylonis Belgicæ, et igne exuretur cœlesti, quia validus est Dominus Deus damnans eam.* Tout cela parce qu'on avait bien crié contre Jean Rothe, et parce qu'on se moqua de ses visions. Kuhlman soutint que le ciel s'était déclaré pour ce prophète par le grand orage du 24 de mars 1674, et par les ruines arrivées en divers lieux, le 21 de mai suivant (12). Il renvoyait aux gazettes qui en avaient parlé, et il appliqua à son ami les célèbres paroles d'un ancien poëte (13). Il apostropha en particulier Amsterdam (14), où le vent avait arraché plusieurs arbres ; et il n'oublia point la foudre qui était tombée sur la principale église d'Utrecht : mais principalement il cria miracle (15) sur ce qu'il avait tonné le 24 de mars, la veille du jour que Jean Rothe sortit de Hollande,

(10) C'est-à-dire, l'an 1700.

(11) *Ad calcem* epist. Kircheri scriptæ, p. 51.

(12) *Præf.* Prodromi.

(13) *O miselli theosophistæ et diabolologi ! multis verbis, calumniis, invectionibus eluditis prophetam, nimium Deo dilectum,*

... Cui militat archer,
Et conjurati veniunt ad classica ventæ.
Præf. Prodromi.

(14) *In calce* epist. ad Kircher., pag. 52.

(15) *Theosoph.*, epist., pag. 36.

(7) Vie continuée d'Antoin. Bourignon, pag. 293.

(8) Il s'appelle Daniel Hartnaccius.

(9) Micrælius, *Hist. eccles.*, pag. 1324, édit. 1639.

et lorsqu'il y avait encore de la neige dans les rues, et de la glace dans les canaux. Ces tempêtes, ces tonnerres, ces foudres étaient, selon lui, les avant-coureurs de la ruine du pays. Cependant les affaires des Provinces-Unies allèrent toujours de mieux en mieux depuis ce temps-là. Il est bon de remarquer toutes ces choses, afin de faire connaître l'esprit qui domine ces sortes de gens : ils abusent de tout ; ils trouvent leurs prétendus mystères partout. Nous en avons des exemples de plus fraîche date.

(E) *Il fit entendre au père Kircher qu'il n'avait fait qu'ébaucher (16) ce que l'on avait dessein de pousser plus loin.* Le père Kircher ne s'amusa point à défendre ses ouvrages, ni à faire assaut de lumières avec cet homme. Il mit pavillon bas devant lui, et déclara que n'ayant écrit qu'en homme, il ne prétendait pas s'égaliser à ceux qui écrivaient par inspiration. *Quod porro de arte combinatoria, cæterisque paradoxis meis, tum in polygraphia, tum in musurgia, jam publicæ luci traditis meliori modo fieri potuisse contendis, nil moror, cum SCIENTIÆ TUE TAM SUBLIMIS ET DIVINÆ prorsus incapacem ineptumque me esse humili mentis obsequio fatear. Quæ scripsi ego, divinâ aspirante gratiâ humano more, id est studio et labore acquisita scientiâ scripsi, non divinitus inspirata aut infusa, cujusmodi puram inter mortales dari non existimo.... Non dubitem quin tu pro INCOMPARABILI INGENII TUI VASTITATE meis nugis et majora et admiratione digniora sis proditurus.* Notre homme prit cela pour argent comptant, et ne vit pas que le jésuite se moquait de lui. Il eut grand soin de publier les réponses du père Kircher, et de se servir de lettres capitales pour les endroits où il se croyait loué.

(F) *Le père Kircher lui donna de bons avis.* La seconde lettre de Kircher fait aisément voir qu'il avait connu l'égarement du personnage; et qu'il se moque de lui en lui disant d'un air si sérieux, *magna sanè ἀκρίβεια*

καὶ ἀκρίβεια promittis, quæ UTI SUPRA OMNEM HUMANI INGENII CAPTUM LONGÈ CONSTITUTA SUNT, ITA EA QUOQUE A NEMINE HUC USQUE NON DICAM TENTATA, SED NEC COGITATA QUIDEM FUISSE AUDACTER AFFIRMO, atque adeò aliud mihi suspicari non liceat, nisi talem te divino munere scientiam adeptum esse qualem sacra pagina de PROTOPLASTO et SALOMONE testatur: explico Adamæam, Salomonicam, verbo INFUSAM, nulli mortalium nisi Tibi soli notam, cæteris inexplicabilem scientiam. Mais ce qui suit est un avis charitable. Tout bien considéré, le père Kircher lui conseilla de garder pour soi cette science infuse, et de ne se pas commettre aux railleries d'un siècle aussi moqueur que le nôtre. Il semble en effet que notre siècle soit plus terrible aux visionnaires que les précédens. M. de Meaux en a touché quelque chose dans l'un de ses livres ; mais je ne sais pas si au fond les apparences ne sont pas ici trompeuses (17). *Quicquid sit, c'est Kircher qui parle, ego sanè considerato rei non parvi momenti negotio, pro singulari quo Te prosequor affectu etiam atque etiam quàm obnixissimè contenderem, ne hanc tuam noviter obtentam scientiam Centralisque abyssi profunditatem ulli vand quâdam jactantiâ ostenderes, ne Tertii post Adamum Salomonis dicam et cum risu nomen incurras. Potissimum hoc sæculo sarcastico, quo criticastrorum, thrasonum, et sycophantarum non parvus est numerus, qui aliud non moliuntur quàm ut gloriosos aliorum labores canino dente rodere, sannis ludibriisque exponere non cessent.* Et pour faire plus d'impression par ses remontrances, il voulut bien lui avouer ce qui lui était arrivé à lui-même. Il lui confessa donc qu'il savait par expérience qu'on s'expose à une infinité de maux, lorsqu'on s'érige en auteur témérairement et inconsidérément. *Quanta malorum Ilias ex inconsideratâ scriptione resultet, ego jam 40 annorum spatio, quo, in hoc omnium gentium et nationum theatro, meam utut possum personam ago, frequenti experientiâ comperi.*

(G)... *Et en particulier sur le des-*

(17) Voyez l'article ABARIS, tom. I, p. 14, remarque (1).

(16) Innumera ex arte combinatoria inveniri posse in medicinâ chymicâque, rectè paradoxis suis subjunxisti; sed hoc optarem (moneam liberè) ut magis interna quàm externa, nucleum quàm corticem quæreres.

sein... d'écrire au pape.] Encore que Kuhlman s'imaginât qu'il était l'homme que Drabicius avait promis, et qu'il sût que les promesses de Drabicius concernaient la ruine de l'antechrist romain, il ne laissa pas d'avoir envie d'écrire au pape. Il consulta là-dessus le père Kircher, et lui témoigna qu'il souhaitait passionnément de communiquer au souverain pontife ses grands secrets pour le bien de la chrétienté. *A Te, reverendissime pater, peterem ne denegares mihi occasionem præbere, quod pontificis maximi manibus propriis quædam epistola à me in signum observantiæ transmittenda traderetur.... Vellem enim arcana ponderosissima ad christianæ ecclesiæ commodum singulariter proficua, candido ore stiloque candido, tam admirabili tempestate pontifici communicare, amore reip. christianæ impulsus.* Je ne sais pas le détail des bons avis qu'il reçut de ce jésuite, sur ce sujet; il les éclipsa de la réponse qu'il avait reçue; car voici comment il fit imprimer cet endroit-là. *Quod denique de litteris ad summum pontificem dandis, eidemque propriis manibus à me consignandis Te cogitare scribis.... quæ scribo ut quantâ cautela et circospectione Romæ procedendum sit cognoscas.* Mais il n'éclipsa point l'endroit où on l'assura que son grand ouvrage dédié au pape serait applaudi et admiré, pourvu qu'il n'y laissât rien qui pût offenser les censeurs des livres, et qu'il se gardât bien de s'attribuer une science d'inspiration, *silentio quoque suppressa divinitus Tibi inspirata scientia.* Ce dernier conseil, bon en lui-même, était le moins propre à être goûté; car c'est en se vantant d'une céleste illumination, que l'on frappe le grand coup parmi les peuples (18). Disons un mot des fourberies ou de l'aveuglement des faux prophètes. Environ le temps que celui-ci était près d'écrire fort respectueusement au pape, pour le bien du christianisme, il écrivait à d'autres son espérance de la destruction prochaine de la papauté. C'est ce que signifient clairement, selon le style de nos visionnaires, ces paroles de Kuhlman : *O pontifex Clemens X !*

(18) Voyez M. de Meaux sur l'Apocalypse, pag. 429, édition de Hollande.

an sigilli mei duplicatum Quinarium X excedes, mox orbis aspiciet universus? In Clemente I Petro et Lino jure præterito episcopatus romanus incepit : in Clemente X quid futurum sit tempus evolvet. Je pourrais nommer un homme (19) à qui l'on a fait un dépit extrême, en faisant voir au public que pendant qu'il déclamaient furieusement contre Louis XIV, il écrivait des lettres à un duc et pair toutes pleines de flatteries pour ce monarque.

(H) *Il erra long-temps en Angleterre, en France et dans l'Orient.*] Je viens de trouver plusieurs opuscules de ce fanatique, imprimés à Londres, à ses dépens, les uns l'an 1681, et les autres l'an 1682. Le premier de ces opuscules, daté de Londres le 24 de juin 1681, est dédié à Louis XIV, avec cette inscription familière, *Salve, Ludovice XIV, Rex Liligere, salve.* L'auteur exhorte ce prince à faire valoir la régale dont on parlait en ce temps-là, et l'avertit que Drabicius lui a promis la ville de Rome (20). On trouve dans ce recueil une lettre qu'il écrivit de Lubeck au père Kircher, au mois de février 1676, de *Sapientia infusa Adamæ, Salomonæque*; et un écrit qu'il adressa à Mahomet IV, de *Conversione Turcarum*. Il est daté de Constantinople, le 1^{er}. d'août 1678. L'auteur y apposa son sceau mystique à Londres, le 1^{er}. de mai 1681, et signifia au sultan que la comète qui avait paru l'hiver précédent, présageait la conversion de tous les peuples; et il félicita sa hauteuse de ce qu'elle avait ordonné un jour de jeûne par tout son empire. *Asperixisti ante aliquot menses, ô capitaneæ grandis ab oriente solis, cometam inaudite-ingentem, NUNTIIUM REALEM REGNI JESUELITARUM, hoc est restitutionis populorum omnium ad Deum unicum et trium ! bene Te, quod cor tuum coram Deo flexeris, et proclamatione diei pœnitentialis catholica in regnis tuis, inceperis adimplere verba Dei ad prophetam Drabicium : si christiani voluntatem meam in*

(19) Quem versu dicere non est, Signis per facile est. Horat., sat. V, lib. I, vs. 87.

(20) *A Deo data scientia Roman nunc tribans à DRABICIO Tibi olim promissa.*

destruendo antichristianismo , doctrinæque pravæ et idololatriæ exequi renuent , facient id christianis in opprobrium Turcæ et Tartari : quod horrore erit angelis meis et hominibus. *Macte ista indole.* Il écrivit à l'aga de Smyrne , le 28 de juin 1678 (21). Quelques mois après il dédia au sieur van Dam le Mystère des 21 semaines de Kottérus , où il déclare que la maison d'Autriche allait perdre la couronne impériale. Par l'écrit de *Magnalibus naturæ ultimo ævo reservatis* , qu'il adressa ad adeptos magosque orbis terrarum , à Genève , le 30 de janvier 1682 , il paraît qu'il s'en allait en la Terre Sainte. Son *Arcanum microcosmicum* est daté de Paris , le 1^{er}. de novembre 1681.

(I) On lui donne tant de titres.] Voici ce que je trouve dans l'ouvrage que j'ai cité (22) : *in effigie quam Andreas Lippius edidit, ita celebratur :*

Alter Scaligerum, Taubmannus, Grotius, Opitz, Barthius, Iscanus, Gryphius, Muretus, Erasmus! Henoch, Josephus, Davides, Josua, Moses, Elias, Daniel, Salomon, Elisa, Johannes! Cyrus, Alexander, Constantin, Karl, Fridericus! Liligerus, Juvenis, Frigerans, Artista, Sophata : O pater, hæc tua sunt! Hæc ad te cuncta reflexit.

Peu auparavant on avait dit qu'il s'est quelquefois appelé LUDOVICUS LUDOVICI. Le catalogue de ses écrits , tel que M. Witte le donne , ne comprend pas les *Epistolæ Theosophicæ Leidenses* ; mais en récompense il en comprend neuf , écrites au père Kircher ; plus , *Epistolarum Londinensium catholica ad Wicklesio-Waldenses , hussitas , zwinglianos , lutheranos , calvinianos* ; plus en allemand , de *Cœlesti osculo amoris , sive cogitationes poeticæ ex cantico canticorum. Discursus sacri et profani de pulcherrimis virtutum flosculis. Mortalitas immortalis , sive centum*

epitaphia. Caduceator historicus. Neo-Behmius illustratus , etc.

(K) La lecture de Drabicius acheva de perdre Kuhlman.] Kuhlman avait trouvé dans les prophéties de Drabicius deux passages dont il se fit l'application (23). Le premier contient ces paroles (24) : *Qui legit , intelligat ! cum numerabitur QUINQUE , finem accipient filii contumaciæ , conspecto me potestatem habere in cœlos , terram , mare.* Voici l'autre (25) : *Abundantia benedictionis Te (Drabicius) parata expectat Wratistavia , ac si oculis videas tuis.* Joignons à ces deux passages celui qu'il tira du *Prognostic Astrologico-Prophétique* , composé par Paul Felgenhaver , l'an 1647 , et publié l'an 1655. *Quantus error sit pacis spes illud nobis duplicatus QUINARIUS demonstrabit , cum venerit post paucos dies.* Il s'imagina qu'il était ce double Quinari que Felgenhaver avait annoncé : deux raisons l'en convainquirent ; l'une qu'il s'appelait Quirinus ; l'autre qu'en 1674 , il y avait cinq ans qu'il avait reçu une science infuse (26). Il crut donc qu'alors le temps promis par Drabicius , *cum numerabitur quinque , finem accipient filii contumaciæ* , était venu ; de sorte qu'il espérait de faire tomber dans peu , avec sa plume , l'antechrist et Babylone. Écoutons les *Alleluia* qu'il entonnait par avance : *Corruet antichristus proprio suo judicio , et Babylon excidium suum properabit cum admiratione populorum. Allel. Quem Cæsares armis potentibus non debellavere , juvenis inermis debellabit in virtute Jesu-Christi prælians. Alleluia. Stant mercatores antichristi horrore procul trementes , deflent interitum suum insperatum ab insperato timore futurorum. Alleluia* (27). Si je n'avais vu de mes propres yeux tout ce que je viens de copier , j'aurais de la peine à croire que l'extravagance du fanatisme fût allée jusques-là.

(21) Kuhlman était alors au port de Smyrne à bord d'un vaisseau français. Il était encore à Smyrne le 27 d'octobre 1678 , comme il paraît par la lettre qu'il écrivit à Jacques van Dam , consul hollandais.

(22) *Diarium Biographicum Hennegi Witte , part. II , pag. 168.*

(23) *Epist. Theosoph. , pag. 2.*

(24) *Revelat. 594 , febr. 7 , ann. 1664.*

(25) *Revelat. 608 , 24 mai , 1664.*

(26) *Epist. Theosoph. , pag. 2.*

(27) C'est ce qu'il écrivit à son confrère, Jean Rhots , le 24 d'avril 1674 , à Leyde. Voyez *Epist. Theosoph. , pag. ultimæ.*



72732455



